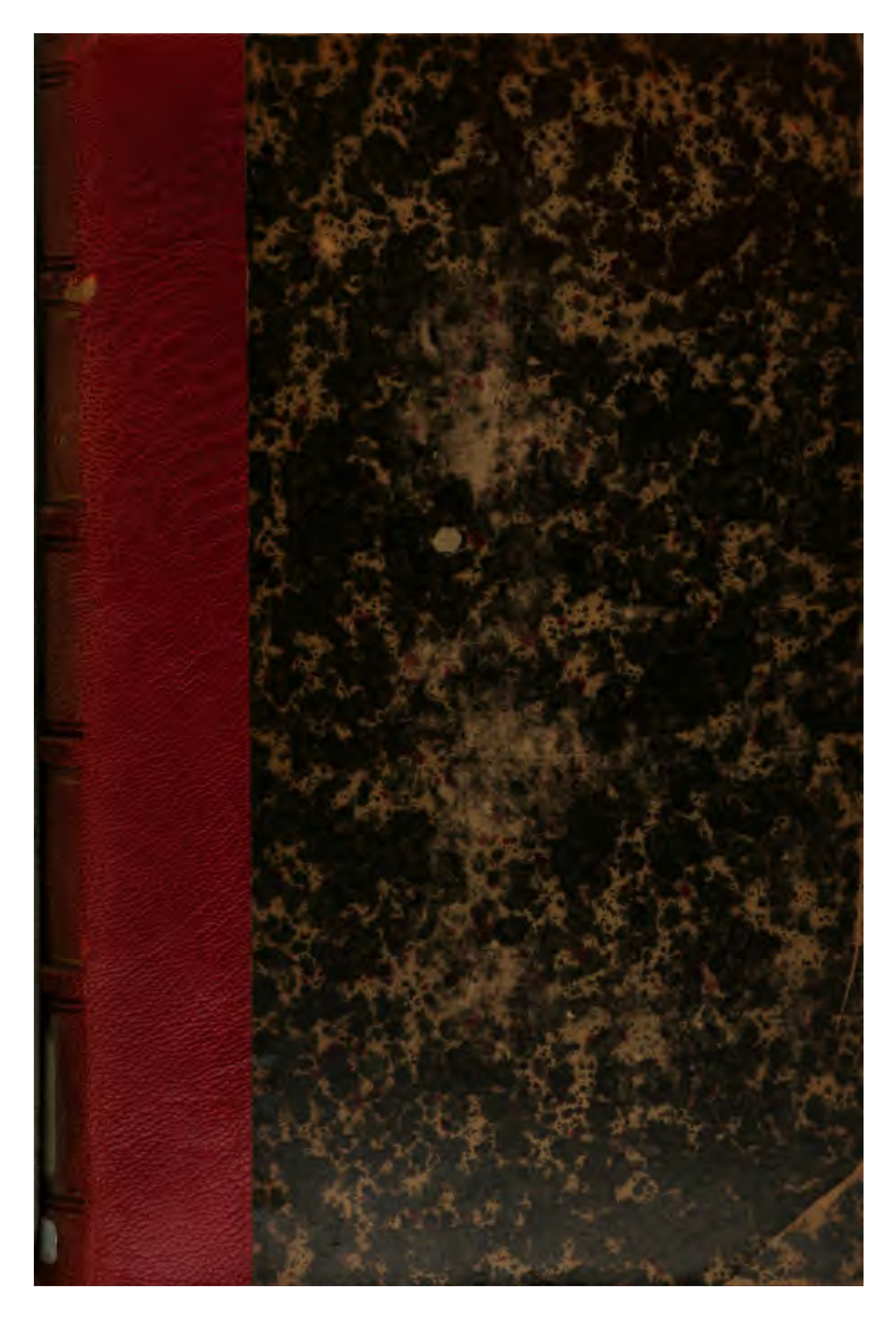






B

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME TRENTE-NEUVIÈME.

Paaw. — Philopémen.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Trente-Neuvième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

P

PAAW. *Voy.* PAUW.

PABST. *Voy.* BAPST.

PAC (1) (Comtes), illustre famille lithuanienne, dont les généalogistes font remonter l'origine aux Pazzi de Florence. Au quinzième siècle, nous voyons *Nicolas* PAC, staroste de Lida, représenter Casimir Jagellon, grand-duc de Lithuanie, à la diète d'élection convoquée à Parczow, en Pologne, après la mort du roi Ladislas. Au seizième siècle, la famille des Pac compta plusieurs évêques, palatins, castellans et autres dignitaires en Lithuanie; mais ce fut surtout dans le cours du siècle suivant que les richesses et l'influence politique de cette maison dans le grand-duché atteignirent leur apogée, grâce au mérite et aux hautes fonctions de *Michel-Casimir* PAC, grand-général et palatin de Vilna, de *Christophe* PAC, grand-chancelier, et de *Nicolas*, évêque de Vilna, son frère. Le nom du premier se rattache glorieusement à la mémorable victoire de Choczim (Khotine), en 1674; le second fut le fondateur d'une des plus magnifiques abbayes de l'Europe, érigée à Pozayscie, ou *Mons Pacis*, près de Kowno. Au dix-huitième siècle, *Michel* PAC, staroste de Zislow, se fit remarquer parmi les principaux chefs de la confédération de Bar, et s'étant réfugié en France, continua à y servir la cause de cette confédération auprès du cabinet de Louis XV.

Son petit-neveu, *Louis-Michel*, comte PAC, né à Strasbourg, en 1780, est mort à Smyrne, le 30 août 1835. Il se distingua dans presque toutes les guerres de l'empire, d'abord comme chef d'escadron des chevau-légers de la garde, puis comme colonel du 15e de cavalerie polonaise, enfin comme général de brigade et général de division attaché à l'état-major de Napoléon. Rentré dans la vie privée, en 1814, le général Pac, possesseur d'une grande fortune, devint un protecteur éclairé de l'agriculture et des beaux-arts en Pologne. Il fit élever dans sa terre de Dospuda (palatinat d'Augustow) un château dans le style gothique, et à Varsovie un beau palais d'architecture italienne, et ne démentit pas sa réputation de citoyen indépendant, lorsque, appelé au sénat, il fit partie de la haute-cour qui eut à juger le procès des associations secrètes, en 1828. Pendant la dernière révolution, le général Pac siégea à la diète, comme palatin, commanda pendant quelque temps un corps de réserve composé de troupes d'élite, fut blessé de deux coups de feu à Ostrolenka, puis s'opposa, après la prise de Varsovie, à toute honteuse capitulation; il préféra émigrer et perdre ses vastes domaines, qui furent confisqués, que d'adhérer au nouvel ordre de choses introduit en Pologne. Le général Pac mourut pendant un voyage qu'il avait entrepris en Orient. Par ses dernières volontés, il disposa généreusement d'un tiers des débris de sa fortune en faveur de ses compagnons d'exil. En lui s'éteignit la ligne masculine des Pac; sa fille unique, Louise, épousa le prince Xavier Sapieha. [C. MOROZEWICZ, dans l'*Enc. des G. du M.*]

L. Chodzko, *La Pologne illustrée.*

PACAREAU (*Pierre*), évêque français, né le 2 septembre 1716, à Bordeaux, où il mourut, le 5 septembre 1797. Après d'excellentes études, dans lesquelles il se rendit familiers l'hébreu, le syriaque, l'anglais, l'italien et l'espagnol, il embrassa la carrière ecclésiastique et se voua à la prédication. Ses succès oratoires lui valurent un canonicat dans l'église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux, et ses connaissances en droit canonique le firent deux fois choisir pour vicaire capitulaire, le siége vacant, en 1769 et en 1787. Janséniste outré, Pacareau applaudit aux

(1) Le *c* final polonais ayant la même valeur que le *z* italien ou allemand, il faut prononcer *Patz*. *Cz* se prononce *tch*, p. ex. dans *Parczow* (Partchof) et d'autres noms semblables.

changements que la révolution amena dans l'Église; il prêta le serment exigé par la constitution civique du clergé, et fut élu évêque constitutionnel de la Gironde (14 mars 1791). Sacré le 3 avril, il se tint à l'écart pendant la Terreur et ne reparut qu'en 1795. On loue son désintéressement et sa charité. On a de lui : *Nouvelles Considérations sur l'usure et le prêt à intérêt*; Bordeaux, 1787, in-8° (anonyme). Il a aussi composé des *Noëls*. H. F.

Chronique religieuse, 1797. — *France pontificale*.

PACATIEN (*Ti. Cl. Mar. Pacatianus*), empereur romain dont l'existence n'est connue que par les médailles. On place généralement en 249 après J.-C., dans les troubles qui précédèrent et suivirent la mort de Philippe, son règne, qu'aucun historien n'a signalé. Il est probable que Pacatien était un de ces chefs militaires qui reçurent la pourpre de leurs soldats et la perdirent presque aussitôt avec la vie. Quel fut le théâtre de son usurpation? Chamillart, qui en parla le premier, pense que ce fut la Gaule méridionale; Eckhel croit au contraire que ce fut la Mésie ou la Pannonie. Y.

Chamillart, *Lettres sur quatre médailles rares*. — Eckhel, *Doctrina numorum*, vol. VII.

PACAUD (*Pierre*), sermonnaire français, né en Bretagne, mort le 3 mai 1760. Admis dans la congrégation de l'Oratoire, il se voua à la prédication, et publia, sous le titre de *Discours de piété* (Paris, 1745, 3 vol. in-12), un choix de sermons écrits avec simplicité. On y vit des propositions répréhensibles, et comme on savait l'auteur favorable aux appelants, il fut exclu de Paris et envoyé en province.

Nouvelles ecclésiast., 26 juin 1765. — Miorcec de Kerdanet, *Écrivains de la Bretagne*.

PACCA (*Barthélemi*), cardinal italien, né à Bénévent, le 25 décembre 1756, mort à Rome, le 19 avril 1844. Après des études au collége des Nobles à Naples, puis au collége Clémentin, à Rome, il entra en 1778 dans la noble académie ecclésiastique que Pie VI venait de rétablir. Son mérite le fit distinguer par ce pontife, qui le choisit pour un de ses camériers secrets (31 mai 1785), et le nomma, le 21 juin suivant, archevêque titulaire de Damiette et nonce apostolique à Cologne. En 1791, Pacca fut accrédité comme nonce extraordinaire près le roi Louis XVI; mais le schisme qui éclata en France rendit bientôt sa mission inutile et impossible. Une mission dont il fut chargé auprès de Gustave III, roi de Suède, eut le même sort, et à l'approche des armées françaises il dut quitter Cologne, où il faisait sa résidence. Appelé le 21 janvier 1794 à la nonciature de Portugal, il apprit à Lisbonne, en mars 1798, l'occupation de Rome par les Français, la captivité de Pie VI et la dispersion du sacré collége. Élevé au cardinalat le 23 février 1801, Pie VII le nomma, le 18 juin 1808, pro-secrétaire d'État, et ces hautes faveurs lui inspirèrent pour le pape un dévouement sans réserve et dont il donna des preuves non équivoques dans les démêlés de la cour de Rome avec Napoléon. Le 6 septembre 1808 il fut arrêté sous le prétexte qu'il avait cherché à exciter une insurrection contre les Français, et il allait être conduit à Bénévent lorsque le pape, intercédant en sa faveur auprès du général Miollis, obtint de le garder auprès de lui comme prisonnier. Pacca resta dans cette situation jusqu'au 6 juillet 1809, époque où il accompagna en France Pie VII, que Napoléon faisait enlever de Rome par le général Radet; mais arrivés à Grenoble, le pape et lui furent séparés. Le cardinal fut conduit par des gendarmes à la forteresse de Fenestrelle, où Napoléon, qui le considérait comme l'auteur de la fameuse bulle d'excommunication lancée contre lui le 10 juin précédent, le retint jusqu'au 5 février 1813. Le 18 de ce mois, il était à Fontainebleau auprès de Pie VII, et lui conseillait de révoquer le concordat qu'il avait été contraint de signer le 25 janvier précédent. Les événements de 1814 ramenèrent Pacca à Rome, qu'il quitta cependant durant les Cent Jours, à l'approche des troupes du roi Murat; mais avant son départ il créa une junte d'État chargée des affaires du gouvernement en l'absence du pape. Camerlingue de l'église le 26 septembre 1814, Pacca rentrait le 7 juin 1815 au Vatican avec Pie VII, qui en mars 1816 l'envoya à Vienne en mission extraordinaire et le nomma le 13 août 1821 évêque de Porto et de Sainte-Rufine réunis. Le 5 juillet 1830 Pacca devint évêque d'Ostie et de Velletri, et fut prodataire du saint-siége et archiprêtre de la basilique de Saint-Jean de Latran. On a de lui : des *Mémoires* fort curieux, traduits par l'abbé Jamet (Paris, 1833, 2 vol. in-8°, et par L.-F. Bellaguet, 1838, 2 vol. in-8°). Ses *Œuvres complètes* ont été traduites par H. Queyras (Paris, 1846, 2 vol. in-8°). H. F.

L'Ami de la Religion, mai 1844. — *L'Univers*, 1844. — *Notizie*, 1804-1844. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*, t. V.

PACCARD (*Jean-Edme*), littérateur français, né le 6 octobre 1777, à Paris, où il est mort, le 23 avril 1844. Fils d'un pauvre Savoyard et d'une servante, il fut élevé par les frères de la doctrine chrétienne et placé ensuite comme sacristain chez les feuillants de la rue Saint-Honoré. Après la dispersion des ordres religieux, il passa dans la boutique d'un pâtissier. S'étant pris de belle passion pour le théâtre, il débuta sur une des infimes scènes du boulevard; accueilli par les sifflets, il s'essaya à la foire Saint-Germain dans les rôles d'amoureux, reçut quelques bons conseils du comédien Thénard, et ne réussit qu'à se rendre supportable. Après avoir couru la province, il fut atteint par la conscription (1798) et envoyé en Italie. A Milan il obtint sa libération du service militaire, remonta sur les planches et revint en 1800 à Dijon. Peu de temps après il dit adieu au théâtre,

se maria, et écrivit tant bien que mal des romans et des pièces. Sous la restauration il eut un brevet de libraire ainsi qu'un modeste emploi au ministère des finances. Nous citerons de lui parmi ses poésies : *Les Amours de Laure et de Pétrarque* (Paris, 1815, 2 vol. in-18) et *Fénelon*, poëme en trois chants (1809, 1828, in-8°); — et parmi ses romans : *Clémence et Julien* (1807); *La Judith française* (1810); *Dieu, l'honneur et les dames* (1813); *Mélusine* (1815); *Edelmone et Loredan* (1817); *Le Château du lac* (1819); *La Grande Chartreuse* (1826); etc. Paccard a publié encore deux recueils d'observations assez curieuses sur Paris, *L'Invisible* (1833, 4 vol.) et *Les Scènes de la vie malheureuse* (1835, in-8°), et il a donné un récit plein de franchise des aventures de sa jeunesse, sous le titre de *Mémoires et confessions d'un comédien* (1839, 1840, in-8°); c'est le même ouvrage, plutôt diminué qu'augmenté, que *Le Parisien*, qui avait paru en 1811, en 3 vol. in-12. P. L.

Biogr. univ. et portat. des contemp. — Quérard, *La France littéraire.*

PACCHIANI (*Francesco*), chimiste italien, né en 1772, à Prato, mort en 1835, à Florence. Il enseigna la physique à l'université de Pise. De nombreuses expériences sur la pile galvanique l'amenèrent à penser qu'il pouvait produire de l'acide muriatique en enlevant à l'eau une partie de son oxygène. En 1804 il publia deux brochures contenant le résultat de ses travaux; mais l'annonce de sa découverte, contrôlée par MM. Biot et Thenard, ne se vérifia point quand on eut soin d'éloigner de l'appareil tout ce qui aurait pu fournir du sel marin.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

PACCHIAROTTO (*Jacopo*), peintre de l'école de Sienne, né dans cette ville, vivait de 1497 à 1535. Il étudia les œuvres du Pérugin, qu'il parvint à imiter heureusement, mais il ne fut pas son élève. Véritable artiste du moyen âge, il fut mêlé à tous les troubles civils qui agitaient les républiques italiennes; chef d'une émeute qui éclata à Sienne en 1535, il eût été pendu s'il n'eût été caché dans un tombeau par les PP. Observantins, auxquels il dut ensuite les moyens de passer en France; il y travailla avec le Rosso, et y mourut, selon toute apparence. Il a réussi également dans la peinture à l'huile et dans la fresque. Ses principaux tableaux sont : à Sienne, une *Ascension*, le *Couronnement de la Vierge*, une *Annonciation*, une *Nativité de la Vierge*, et une *Madone*. La Pinacothèque de Munich possède de lui une *Madone* et un *S. François d'Assise*. C'est dans sa ville natale qu'il faut chercher les fresques de ce maître, l'un des plus estimés de son école. A Sainte-Catherine, il a représenté dans une vaste composition des *PP. Dominicains miraculeusement préservés d'un assassinat;* — à Saint-Jérôme, *La bienheureuse Catherine Colombini;* dans l'oratoire supérieur de la confrérie de Saint-Bernardin, une *Vierge* et un *Ange*, dont la réunion forme une *Annonciation;* le dessin de ces figures est loin d'être irréprochable, mais la tête de l'ange est divine. La *Naissance de la Vierge*, dans la même chapelle, rappelle la première manière de Raphael. E. B—N.

Vasari. — Orlandi. — Lanzi. — Ticozzi. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

PACCHIEROTTI (*Gaspare*), chanteur italien, né en 1744, à Fabriano (Marche d'Ancône), mort le 28 octobre 1821, à Padoue. Il appartenait à la même famille que le peintre Jacopo dal Pecchia, dit Pacchierotto. Il était enfant de chœur à Saint-Marc de Venise lorsqu'il fut soumis à la castration. Grâce aux leçons du compositeur Bertoni, il put débuter à seize ans dans les rôles de femme. Ce fut vers 1770 que son talent acquit une perfection inimitable. Sur toutes les scènes où il parut, l'impression qu'il produisit fut des plus vives. A Naples, à Palerme, à Venise, à Milan, il fut accueilli avec le même enthousiasme. Pendant son premier séjour à Londres (1778-1785), il gagna des sommes énormes; et lorsqu'il y retourna, en 1790, il sut encore s'y faire admirer à la fois comme virtuose et comme professeur. En 1801 il se fixa à Padoue, et y vécut honorablement des richesses qu'il avait amassées. « Il était laid de visage, dit M. Fétis, d'une taille élevée et fort maigre; mais la beauté de son organe, sa mise de voix merveilleuse et le charme irrésistible de l'expression de son chant faisaient oublier ses désavantages extérieurs. »

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IX. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

PACCHIONI (*Antonio*), anatomiste italien, né le 13 juin 1665, à Reggio, mort le 5 novembre 1726, à Rome. Il étudia en même temps la philosophie spéculative, les mathématiques et la médecine. Attiré à Rome par Malpighi (1689), il profita de ses conseils, et lui dut, en 1692, sa nomination de médecin de Tivoli. La réputation qu'il acquit dans cette ville par dix années de pratique le ramena à Rome, où il s'associa aux travaux de Lancisi. Il mérite d'être rangé parmi les habiles anatomistes de son temps; il disséquait avec beaucoup d'adresse, et ses expériences sur le cerveau, combattues par Baglivi, dénotent une grande sagacité. Il s'est grossièrement trompé toutefois et dans la description qu'il a donnée de la dure-mère et dans les usages qu'il attribuait à cette membrane, laquelle, suivant lui, constituait un muscle composé de divers plans de fibres. Sur les doctrines médicales il adopta les principes des iatro-mathématiciens. Une foule de mémoires qu'il avait écrits sur l'anatomie et la physiologie et publiés à part ont été réunis dans les *Opera omnia*; Rome, 1741, in-4°, fig.

Manget, *Bibl. medica.* — Haller, *De script. med.*

PACCI. *Voy.* PAZZI.

PACCIOLI ou **PACIOLI** (*Luca*), mathématicien italien, né à Borgo San Sepulcro (Toscane),

vers le milieu du quinzième siècle. Il est plus connu sous le nom de *Luca di Borgo*, qu'il prit en entrant dans l'ordre des Mineurs. On sait peu de chose sur sa vie. On présume qu'il fit un voyage en Orient, et quelques passages de ses écrits nous apprennent qu'il enseigna successivement les mathématiques à Pérouse, à Rome, à Naples, à Pise, à Venise. Plus tard il alla se fixer à Milan, à la cour de Louis le More; il travailla avec Léonard de Vinci jusqu'à l'arrivée des Français. Ils quittèrent alors la Lombardie pour se rendre à Florence, où Paccioli paraît avoir résidé dans les dernières années de sa vie. M. Libri pense que Luca di Borgo mourut peu de temps après avoir dédié, en 1509, sa *Divina proportione* à Pierre Soderini, gonfalonier perpétuel de la république de Florence; car depuis cette année on ne trouve son nom mentionné nulle part. Le principal ouvrage de Paccioli, *Summa de arithmetica, geometria, proportioni e proportionalità*, parut à Venise, en 1494. C'est le premier traité de mathématiques qui ait été livré à l'impression. Paganino di Paganini en donna une seconde édition, en 1523. L'ouvrage est composé de deux parties, dont l'une comprend l'arithmétique et l'algèbre, l'autre la géométrie. Cette dernière, que termine un traité des cinq polyèdres réguliers, est divisée en huit sections, « en considération, dit l'auteur, des huit béatitudes ». Les chapitres consacrés à l'algèbre, qu'il nomme l'*Arte maggiore*, nous montrent où en était alors cette science en Europe. On ne savait résoudre que les équations susceptibles d'être ramenées au second degré, et encore n'admettait-on que les racines positives. Tous ces signes, qui depuis ont porté l'analyse à un si haut point de perfection, n'étaient pas inventés, et les relations algébriques s'exprimaient par des abréviations de mots. Il ne s'agissait, du reste, que de résoudre des problèmes numériques. La *Summa de arithmetica* reproduit presque en entier plusieurs écrits de Fibonacci; elle contient un traité d'arithmétique commerciale, où l'on trouve pour la première fois la tenue des livres en partie double. Outre une révision imprimée en 1509 de la traduction que Campanus avait donnée d'Euclide, on connaît encore deux ouvrages de Paccioli : *Libellus in tres partiales tractatus, divisus quorumcumque corporum regularium et dependentium activæ perscrutationis* (Venise, 1508, in-4°), où l'auteur traite des polygones et des polyèdres réguliers et de l'inscription mutuelle de ces figures les unes dans les autres, et *Divina proportione, opera a tutti glingeni perspicaci e curiosi necessaria* (Venise, 1509, in-4°). Cette *proportion divine*, c'est la division d'une droite en moyenne et extrême raison, dont Paccioli fait de nombreuses applications. Léonard de Vinci grava les figures, et dut même contribuer à la rédaction de cet ouvrage, qui a pour but principal d'établir géométriquement les règles de tous les arts. L'importance systématique que Paccioli accorde à sa divine proportion rappelle celle que les anciens reconnaissaient à la division harmonique. La méthode de Paccioli se distingue de celle des Grecs par une union constante de l'algèbre et de la géométrie : caractère qui se reproduit dans presque tous les écrits mathématiques de ses successeurs du seizième siècle. « Il n'est pas douteux, dit M. Chasles, que les deux célèbres géomètres de l'Italie, Cardan et Tartalea, n'aient dû leurs connaissances et la méthode qu'ils ont suivie à la *Summa de Arithmetica*, de Lucas de Burgo, qu'ils citent souvent. »

E. Merlieux.

Baldi, *Cronica de matematici*. — Fabroni, *Hist. Acad. Pisanæ*, t. I. — Tiraboschi, *Stor. letter. ital.* — Montucla, *Hist. des math.* — Renazzi, *Storia dell' Università di Roma*, t. I. — Wadding, *Scriptores ordinis Minorum*. — Vermiglioli, *Biog. degli scrittori perugini*, t. I. — Chasles, *Aperçu historique*, etc. — Libri, *Hist. des math. en Italie*, t. III.

PACCORI (*Ambroise*), théologien français, né en 1649, à Ceaulcé, paroisse de l'élection de Mayenne, mort à Paris, le 12 février 1730. « Né avec peu de bien et d'une famille assez médiocre », comme l'apprennent les *Nouvelles ecclésiastiques* du 11 mars 1730, il fit ses premières études dans le collége autrefois célèbre de Ceaulcé, qu'il fut plus tard chargé de gouverner. Un événement grave l'en éloigna, vers 1684. Quelque écolier mécontent avait tenté de l'empoisonner (1). Paccori fut ensuite proviseur du collége de Meung, dans l'Orléanais. Renonçant plus tard, en 1706, à toute charge administrative, il se retira dans un des faubourgs de Paris, et consacra le reste de sa vie à composer des livres ascétiques. Le catalogue de ses ouvrages est considérable; en voici les principaux : *Avis salutaires à une mère chrétienne*; Orléans, 1689, 1691, in-8°; — *Avis salutaires aux Pères et aux Mères*; Orléans, 1696, in-8° : on compte quatorze éditions postérieures de cet ouvrage; — *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions*; 1700, in-12; — *De l'honneur qu'on doit à Dieu dans les mystères*; Paris, 1726, in-12; — *Règles pour vivre chrétiennement dans l'engagement du mariage*; Paris, 1726, in-12; — *Devoirs des vierges chrétiennes*; Paris, 1727, in-18; — *Épîtres et Évangiles*, avec des explications, ouvrage de l'abbé Perdoux, augmenté; Paris, 1727, 4 vol. in-12; — *Journée chrétienne*; Paris, 1733, in-12 : souvent réimprimée; — *Pensées chrétiennes*; Paris, 1733, in-18.

Nouvelles ecclésiast. du 11 mars 1730 — *Abrégé de la Vie de Paccori*, par Rondet, dans une édition de la *Journée chrétienne*; Paris, 1760. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I, p. 394.

PACE (*Richard*), en latin *Paceus*, négocia-

(1) La bibliothèque de la ville de Troyes possède un recueil manuscrit de 58 pièces relatives à cet empoisonnement. Ce recueil paraît avoir été fait par Louail. Voir le *Catalog. des manuscrits des biblioth. départ.*, t. II, p. 604.

teur anglais, né vers 1482, dans le diocèse de Winchester, mort en 1532, à Stepney, près Londres. Les heureuses dispositions que dans son enfance il montra pour la musique lui attirèrent les bonnes grâces de Thomas Langton; cet évêque se chargea de son éducation, et l'envoya étudier à ses frais à Padoue, puis à Oxford. Il entra ensuite dans les ordres, et s'attacha au cardinal Bambridge, qui l'emmena avec lui à Rome. A son retour (1514), le roi Henri VIII le prit en amitié; et s'il ne le nomma point secrétaire d'État, comme le pensent quelques auteurs, il le consulta dans des affaires de haute importance. Envoyé à Vienne en 1515, Pace décida Maximilien à intervenir en Italie, et il lui procura l'alliance des cantons suisses; il ne fut point aussi heureux dans ses efforts pour assurer la candidature de son maître à l'Empire (1519). A la mort de Léon X, Wolsey, qui aspirait à ceindre la tiare, le chargea de plaider sa cause auprès du sacré collége; Adrien VI fut élu, et à la mort de ce dernier (1523), Pace échoua encore une fois. Dès lors il n'eut pas d'ennemi plus impitoyable que le cardinal, qui employa toutes sortes de moyens pour le perdre dans l'esprit du roi : il l'accusa de trahison, détourna l'argent qui lui était destiné, le força de quitter Venise, où il avait rang d'ambassadeur, dans une détresse absolue, et finit par le faire enfermer dans la Tour de Londres. Lorsqu'il en sortit, deux ans plus tard, le malheureux Pace, que cette disgrâce avait rendu à moitié fou, résigna ses deux doyennés de Saint-Paul et d'Exeter, et vécut dans la retraite. C'était un politique habile, bien instruit des intérêts des cours, et en même temps un homme aimable, honnête et fort savant. Leland en fait un grand éloge, ainsi que Morus et Érasme; ce dernier, qui lui a adressé plus d'épîtres qu'à aucun de ses amis, l'appelle *utriusque litteraturæ callentissimus*. On a de Pace quelques traductions, des harangues, des lettres et un petit traité : *De fructu qui ex doctrina percipitur* (Bâle, 1517, in-8°). P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon*, I. — Dodd, *Church history*. — Lodge, *Illustrations*, I.

PACHE (*Jean-Nicolas*), homme politique français, né à Paris, en 1746, mort le 18 novembre 1823, à Thin-le-Moutier (village des Ardennes). Né d'un père d'origine suisse, il fut précepteur des enfants du maréchal de Castries, à la protection duquel il dut l'emploi important et lucratif de premier secrétaire du ministère de marine. Il fut ensuite attaché à l'intendance de marine à Toulon, devint munitionnaire général des vivres de la marine, enfin contrôleur de la maison du roi et des dépenses diverses sous le ministère Necker. Mais ces fonctions étaient incompatibles avec ses goûts simples et son amour de l'indépendance; il les quitta, et fit en même temps l'abandon de toutes ses pensions, qui s'élevaient à la somme de 11,000 fr.; puis il se retira en Suisse. La mort de sa femme et les progrès de la révolution le ramenèrent en France. On était en 1792, et Roland, qui venait d'être appelé au ministère de l'intérieur, cherchait un adjoint qui voulût se charger d'une partie du fardeau des affaires, en lui laissant la haute direction du département. « L'idée de Pache se présenta, dit Mme Roland. Pache connaissait la triture des affaires; il avait un sens droit, du patriotisme, des mœurs qui font honorer le choix de l'homme public, et cette simplicité qui n'indispose jamais contre lui. L'idée parut excellente. Pache se rendit chez Roland, dans le cabinet duquel il arrivait tous les matins à sept heures, avec son morceau de pain dans la poche, et demeurait jusqu'à trois, sans qu'il fût possible de lui faire jamais rien accepter. » Pache quitta les bureaux du ministère de l'intérieur pour ceux du ministère de la guerre, où il rendit à Servan les mêmes services, avec le même zèle et le même désintéressement. Lorsque les girondins quittèrent momentanément le ministère (12 juin 1792), il rentra ainsi qu'eux dans la vie privée; et consacrant dès lors tout son temps aux discussions des clubs, il contribua puissamment aux résolutions et aux succès du parti démocratique. Après le 10 août, Roland, redevenu ministre de l'intérieur, désira encore la collaboration de Pache; mais cette fois celui-ci proposa Faypoult, qui fut accepté. Il refusa la place d'intendant général du garde-meuble pour la faire donner à Restout. Il ne pouvait cependant rester inactif, et il se chargea, à la sollicitation de Monge, son ami, d'une mission dans les départements du midi. A son retour, il fut nommé, par l'influence des girondins, ministre de la guerre, en remplacement de Servan (18 octobre 1792); mais, s'étant prononcé ouvertement pour les montagnards, il devint le point de mire de toutes les attaques de ces mêmes hommes qui auparavant ne tarissaient pas sur son éloge; il n'y eut pas de calomnie qu'ils ne répandissent contre lui; ils allèrent même jusqu'à le dénoncer à la tribune comme un dilapidateur. Pache fut défendu par les chefs de la montagne; mais la gironde avait alors la majorité dans la Convention, et cette assemblée rendit, le 2 février 1793, un décret de destitution contre lui.

La gironde triomphait; mais ce triomphe lui coûta bien cher; bientôt eut lieu la réunion des assemblées primaires, pour le remplacement de Chambon, maire démissionnaire de Paris. Pache fut élu, et il eut une part immense aux journées des 31 mai et 2 juin, et à la chute de ceux qui l'avaient si cruellement offensé. Ses liaisons avec le parti dirigé par Chaumette et Hebert faillirent ensuite lui être funestes : les anarchistes l'avaient désigné pour être le grand juge du gouvernement qu'ils se proposaient d'établir. Toutefois, le comité de salut public crut devoir établir une distinction en sa faveur; il ne fut pas compris dans la condamnation des hébertistes, et l'on se contenta de le destituer et de le détenir comme suspect.

Les membres du parti girondin, revenus au pouvoir après le 9 thermidor, n'avaient point oublié le maire du 31 mai; et des poursuites furent alors intentées de nouveau contre lui. Elles s'arrêtèrent bientôt; mais on les reprit après les journées de prairial. Accusé cette fois de connivence avec les chefs des insurgés, Pache fut décrété d'arrestation et traduit au tribunal criminel du département d'Eure et-Loir; il fut absous. Cependant ce jugement ne suffit pas pour le garantir de la haine de ses ennemis; l'amnistie du 4 brumaire vint mettre fin aux poursuites dont il était l'objet. En butte à de nouvelles tracasseries sous le Directoire, il publia trois *Mémoires apologétiques sur sa conduite pendant la révolution*; puis, quittant pour toujours la scène politique, il se retira dans son domaine de Thin-le-Moutier (près Charleville), dont le revenu (3 à 4,000 fr.) composait toute sa fortune. « Pache, dit M. Mahul, ne parlait jamais des événements politiques de sa vie; il ne lisait jamais les papiers publics. Sans relations intimes, sans société habituelle, il était néanmoins aimé des campagnards qui l'entouraient, leur rendait volontiers tous les services qui étaient en son pouvoir, et surtout se faisait un plaisir de donner gratuitement de l'instruction aux jeunes gens du voisinage : c'est ainsi qu'il a formé un grand nombre de géomètres du cadastre. Sa conduite était celle d'un philanthrope sauvage; mais il est triste de dire qu'aucun sentiment religieux n'échauffait le cœur de Pache. » Il avait assemblé les matériaux d'un grand ouvrage de métaphysique, qui n'a pas été terminé. »

Le Bas *Dict. encycl. de la France.* — *Corresp. du général Dumouriez avec Pache pend. la camp. de Belgique*; Paris, 1793, in-8°. — Mme Roland, *Mémoires.* — *Biogr. univ. et port. des contemp.* — Mahul, *Annuaire necrolog.*, 1824. — L. Blanc, *Hist. de la révol. fr.*

PACHECO (*Francisco*), peintre et écrivain espagnol, né en 1571 (1), à Séville, où il mourut, en 1654. Il fut élevé par son oncle (nommé aussi Francisco Pacheco), chanoine de Séville et homme d'un grand savoir. Par les soins de ce parent, Pacheco reçut une excellente éducation. Dès l'âge de quatorze ans il versifiait bien en espagnol, en latin; mais son oncle, remarquant son goût pour les arts, le plaça dans l'atelier de Luis Fernandez, bon fresquiste. Pacheco ne peignit longtemps que des drapeaux, des pavillons, des décorations sur toiles, des statues, etc. C'était alors la peinture officielle en Espagne. En 1600 seulement il débuta dans la peinture historique par les six grands tableaux de la *Vie de san Ramon* que l'on admire dans le couvent de la Merced à Valladolid. En 1603, il orna le palais d'Alcala de l'histoire de *Dédale et d'Icare*. L'illustre Cespedès se trouvait alors à Séville; il déclara que le genre de detrempe dont s'était servi Pacheco était celui des anciens. En 1611, Pacheco forma à Séville une académie d'où sortirent Alonzo Coëllo, Velasquez, etc. Il devint le premier peintre de la cour de Madrid, et fit plus de cent cinquante portraits dont le moindre lui était payé 500 ducats : ces portraits sont dans les grandes galeries d'Espagne; ils lui valurent une grande fortune. Outre ses ouvrages mentionnés, il faut citer à Séville de Pacheco : *Saint Ignace de Loyola*, au collége de Sainte-Hermégile, et un *Jugement universel*, à Sainte-Isabelle; — à Grenade : un *Baptême du Christ; Le Christ secouru par les Anges dans le désert*, etc. Pacheco dessinait bien, avec simplicité; mais son coloris était lourd, sans suavité. Ses dessins aux crayons noir et rouge sont d'une grande vigueur et fort appréciés. Il était bon poëte, et a laissé de nombreuses pièces, qui ont été recueillies par Fernand de Herrera, ainsi que quelques *Éloges* et *Vies d'hommes illustres*. Son traité sur l'art de la peinture est encore fort estimé : cet ouvrage fut publié à Séville en 1649, in-4°, sous le titre de : *Arte de la pintura, su antiguedad y grandezas*, etc.

Rodrigue Paro, *Claros Varones de Sevilla*, etc. — Pons, *Viage en España.* — Ticknor, *History of spanish literature*, t. III, p. 19. — Antonio, *Bibliotheca scriptorum Hispaniæ*, t. III, p. 456.

PACHECO (*Maria*). *Voy.* Padilla (*Juan* de).

PACHO (*Jean-Raymond*), voyageur français, né à Nice, le 3 janvier 1794, mort à Paris, le 26 janvier 1829. Après avoir fait ses études au collége de Tournon, il visita l'Italie, et vint à Paris en 1816. Le dessin et la botanique étaient alors ses études de prédilection; mais le peu qu'elles lui rapportaient le décida, en 1818, à se rendre à Alexandrie (Égypte), où son frère aîné était négociant. Ayant perdu l'espoir d'y trouver l'appui nécessaire pour explorer cette contrée, il revint à Paris, et s'y occupa, jusqu'à la fin de 1820 tantôt de peindre le portrait, tantôt de composer quelques articles pour les journaux littéraires. Un négociant français, employé par le pacha d'Égypte, ayant mis quelques fonds à sa disposition, Pacho retourna dans ce pays, et passa près d'un an à visiter l'Égypte inférieure, dessinant les monuments et recueillant les plantes de quelque intérêt. La mort de son protecteur, arrivée en 1823, lui fit suspendre ses excursions, jusqu'à ce qu'un autre industriel vint à son aide et lui fournit le moyen d'exécuter un voyage dans les oasis et de terminer celui de la basse Égypte. Après un an de courses, il revint au Caire avec le projet d'explorer la Cyrénaïque, projet qu'il exécuta du 3 novembre 1824 au 17 juillet 1825. Il fit connaître à la Société de géographie les résultats de son voyage, et sur le rapport de Letronne et Malte-Brun il obtint le prix qu'elle avait proposé relativement à l'examen de la Cyrénaïque. Portant déjà en lui le germe d'une grave affection, Pacho, en proie à une sombre mélancolie, recourut d'abord aux excitants pour réparer ses forces épuisées, et mit enfin un terme à son existence à l'aide d'un pis-

(1) Polomino le fait naître en 1580.

tolet, puis d'un rasoir. Outre quelques articles donnés aux *Nouvelles Annales de voyages* et au *Bulletin de la Société de géographie*, on a de lui : *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque, et les oasis d'Audjelah et de Maradeh*; Paris, 1827-1829, in-4°, avec un atlas in-folio.

Moniteur univ., ann. 1829, p. 222.

PACHYMÈRE (*Georges*), Γεώργιος ὁ Παχυμερής, historien byzantin, né à Nicée, en 1242, mort vers 1315. Après avoir reçu une éducation soignée, il quitta sa ville natale, et se rendit à Constantinople, que Michel Paléologue avait récemment reprise sur les Latins. Là il entra dans les ordres; il paraît qu'il s'appliqua à l'étude du droit, puisqu'il devint au bout de quelques années procureur général (πρωτέκδικος) de l'église de Constantinople et président (δικαιοφύλαξ) de la cour de justice impériale. Dans l'état d'affaiblissement où se trouvait l'empire byzantin, il eût été fort important pour les Grecs de se réconcilier avec les Latins par l'union des deux Églises. Mais cette réunion avait contre elle le peuple et les théologiens. Pachymère fut un de ceux-ci, et tout ce que l'on sait de sa vie politique, c'est qu'il se prononça pour la séparation des deux Églises. Pachymère consacrait une partie de son temps à l'enseignement, et on compte parmi ses disciples Manuel Phile, qui composa un poëme sur sa mort. On croit que Pachymère mourut peu après 1310, bien que quelques historiens le fassent vivre jusqu'en 1340. Son principal ouvrage est une histoire des empereurs Michel Paléologue et Andronic Paléologue l'ancien, en treize livres; elle est écrite avec une remarquable impartialité; le style en est bon et pur pour l'époque. La première édition complète, avec une traduction latine et un excellent commentaire, est de Pierre Possines (Petrus Possinus); Rome, 1666-1669, 2 vol. in-fol., et il y ajouta le *Liber de sapientia Indorum*, traduction latine d'un ouvrage arabe auquel Pachymère fait allusion. Cette édition, moins le *Liber de sapientia*, a été réimprimée par les soins d'Immanuel Bekker, dans la collection byzantine de Bonn; 1835, 2 vol. in-8°. On a encore de Pachymère : une autobiographie en vers (Καθ' ἑαυτόν), dont l'auteur a cité deux fragments dans son histoire; — un *Abrégé de la philosophie d'Aristote*, publié à Augsbourg, 1600, in-fol., par J. Wagelin, qui l'attribue à Grégoire Anéponyme; une portion du même ouvrage a été publiée par J. Foscarini, sous ce titre : *De sex definitionibus philosophiæ;* Venise, 1532; — *Sur les lignes insécables* (Περὶ ἀτόμων γραμμῶν), publié par Casaubon, dans son édition d'Aristote (1597), et séparément par J. Schegk, Paris, 1629, in-12; — *Paraphrase des Œuvres de saint Denys l'Aréopagite* (Παράφρασις εἰς τὰ τοῦ ἁγίου Διονυσίου τοῦ Ἀρεοπαγίτου εὑρισκόμενα), publiée en grec par Morel, Paris, 1561, en grec et en latin dans les éditions des *Œuvres* de Denys l'Aréopagite, Paris, 1615, Anvers, 1633; et quelques autres opuscules peu importants. Y.

Leo Allatius, *Diatriba de Georgiis*. — Hankius, *Scriptores byzantini*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, VII.

PACIAUDI (*Paolo-Maria*), savant antiquaire italien, né le 23 novembre 1710, à Turin, mort le 1er février 1785, à Parme. Son père était un des médecins de la cour. Après avoir terminé son éducation à l'université de Turin, il prit à Venise l'habit des théatins (1728), et étudia à Bologne les mathématiques, sous le célèbre Beccari. Ses supérieurs l'envoyèrent professer la philosophie à Gênes; quoique très-jeune encore, il eut le courage d'attaquer les anciens préjugés de l'école, et, l'un des premiers en Italie, il leur substitua l'enseignement des vérités découvertes par Newton. Peu de temps après, entraîné à la fois par son goût pour les lettres et par le désir de consacrer ses talents à la religion, il quitta sa chaire, et consacra dix années consécutives à prêcher dans les principales villes de la péninsule. Il s'acquit plus de réputation comme savant que comme orateur, ainsi que le témoignent les nombreux écrits de cette période. A la fin du carême de 1750 sa santé s'altéra sensiblement, et il fut obligé de renoncer à la prédication. Sur l'invitation de ses confrères, qui l'avaient par leurs suffrages élevé aux places les plus éminentes de la congrégation, Paciaudi fixa sa résidence à Rome, où le pape Benoît XIV lui témoigna une estime particulière. Un de ses meilleurs ouvrages, *Monumenta Peloponnesiaca*, fut composé dans cette ville; il renferme la description des statues, bustes, bas-reliefs et pierres sépulcrales qui, transportés du continent et des îles du Péloponnèse à Venise, faisaient partie de la riche collection d'antiquités formée par plusieurs membres de la famille Nani. « On y remarque à la fois, dit Dacier, une critique saine et judicieuse, une sagacité rare, beaucoup de méthode et de clarté dans la discussion, une manière de raisonner vive et pressante; au défaut de preuves, des conjectures si ingénieuses et si naturelles qu'on oublie que ce ne sont que des conjectures. » L'édition de ce recueil était à peine achevée (1761) que l'infant don Philippe, duc de Parme, en choisit l'auteur pour être son bibliothécaire, ou plutôt le prince, qui n'avait point de bibliothèque, lui confia le soin d'en former une, non moins bien composée que celle des ducs de la maison de Farnèse. Paciaudi accepta avec joie une place qui lui offrait un moyen de plus d'être utile aux lettres. Après avoir acquis à Rome l'excellente collection du comte Pertusati, il se rendit à Paris (1762), et y reçut un accueil empressé de la part des savants qui cultivaient le même genre de littérature que lui. Arrivé à Parme, il s'occupa avec une telle ardeur de l'objet de sa mission qu'en moins de six années il eut rassemblé plus de soixante mille volumes de tous genres et formé une des

bibliothèques les plus complètes de l'Italie. En outre, il en dressa un catalogue raisonné, le meilleur assurément qui eût paru jusqu'à lui, et dans lequel il décrivit les livres rares, apprécia le mérite des différentes éditions et recueillit les anecdotes relatives aux écrivains ou à leurs œuvres. En 1763, il fut nommé antiquaire de l'infant, et dirigea en cette qualité les fouilles entreprises pour découvrir l'ancienne ville de Veleia. Lors de l'expulsion des jésuites, il devint président des études (1767), et, voulant remédier aux abus qu'il avait remarqués dans l'enseignement public, il abrogea les anciens règlements et leur en substitua de nouveaux plus en harmonie avec les besoins de l'époque et l'esprit de la jeunesse. Malgré une vie toute consacrée à l'étude, malgré la modestie de ses goûts et la simplicité de ses mœurs, Paciaudi ne fut point à l'abri d'une disgrâce imméritée. Lié de l'amitié la plus étroite avec un ministre longtemps puissant, le comte de Felino, qu'on voulait éloigner des affaires, cette liaison le rendit suspect : la chute du ministre entraîna la sienne. Au bout de quelques mois son innocence fut reconnue, et il fut rétabli dans toutes ses fonctions. Mais la crainte d'un nouvel orage lui fit demander la permission de se retirer à Turin. « Cet exil volontaire, fait observer Dacier, acheva d'effacer jusqu'à la trace des soupçons qu'on avait cherché à élever contre lui », et on l'invita, dans les termes les plus pressants, à revenir à Parme. Il y revint en effet, et y continua l'*Histoire des grands maîtres de l'Ordre de Malte*, dont il avait été nommé historiographe; épuisé bientôt par le travail, il tomba dans un état de langueur qui dura trois ans, et mourut, d'une attaque d'apoplexie. Plusieurs écrivains ont fait l'éloge de sa piété tendre, de sa bonté, de son désintéressement; il n'était pas sans vanité, et se montrait parfois trop vif contre ses critiques; pourtant on le recherchait dans le monde, et les savants avaient à l'envi recours à ses lumières. De 1757 à 1765, il entretint avec le comte de Caylus une correspondance très-active, et lui envoya de nombreux matériaux pour son *Recueil d'antiquités*; il eut des rapports non moins fréquents avec l'illustre Winkelmann, J.-M. Gesner et l'abbé Barthélemy. En 1769, il prit rang parmi les associés étrangers de l'Académie des inscriptions.

Les principaux ouvrages du P. Paciaudi sont : *Delle antichità di Ripa Transone, l'antica Cupra*; Venise, 1743, in-8°; — *Medaglie rappresentanti i più gloriosi avvenimenti del magistero Emmanuele Pinto*; Naples, 1749, in-fol., pl.; — *De sacris Christianorum balneis*, Venise, 1750; 2e édit., augm., Rome, 1758, in-4°; il y traite non-seulement des bains, mais de toute espèce de purification par l'eau en usage chez les premiers chrétiens; — *De rebus gestis Seb. Paulii*; Naples, 1751; Rome, 1755, in-4° : cette vie de Séb. Paoli est écrite par lettres et adressée à Scipion Maffei; — *De umbellæ gestatione*; Rome, 1752, in-4°; — *De Beneventano Cereris Augustæ mensore*; ibid., 1753; — *De cultu S. Joannis Baptistæ antiquitates christianæ*; ibid., 1755, in 4°, cité comme un chef-d'œuvre d'érudition; — *De athletarum cubistesi*; ibid., 1756, in-4°; — *Monumenta Peloponnesiaca*; ibid., 1761, 2 vol. in-4°, fig.; — *Memorie de' gran maestri del ordine Gerosolimitano*; Parme, 1760, 3 vol. in-4°, fig. : cet ouvrage, interrompu par la mort de l'auteur, ne contient que les vies des fondateurs et des dix premiers grands-maîtres de l'ordre de Malte; — *De libris eroticis antiquorum*; Leipzig, 1803, in-8°, et dans l'édit. de Longus (Parme, 1786); — *Lettres au comte de Caylus*; Paris, 1802, in-8°, fig. P. L.

Vezzosi, *Storia letter. dei Teatini*. — Fabroni, *Vitæ Italorum*, XIV. — Dacier, *Éloge du P. Paciaudi*, dans l'*Hist. de l'Acad. des inscr.*, t. XLVII. — Serieys, *Vie du P. Paciaudi*, à la tête des *Lettres à M. de Caylus*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, X.

PACICHELLI (*Giambattista*), littérateur italien, né vers 1640, à Pistoie, mort en 1702, à Naples. Ayant été nommé auditeur du légat apostolique en Allemagne, il profita de cette circonstance pour visiter les principaux États de l'Europe; de retour après dix ans d'absence, il se retira à Naples, où il avait obtenu un bénéfice. On a de lui : *Vita de G.-B. de' Marini*; Rome, 1670, in-4°; — *Memorie de' viaggi per l'Europa cristiana*; Naples, 1685-1690, 5 vol. in-12; — *Lettere familiari, istoriche ed erudite*; ibid., 1695, 2 vol. in-12; — *Il regno di Napoli*; ibid., 1703, 3 vol. in-4°, fig. et cartes : l'ouvrage le plus complet qui eût paru sur cette contrée. Parmi ses dissertations, on remarque celles *De distantiis* (1672), *De larvis, de capillamentis et de chirothecis* (1693), où il recherche l'origine des masques, des perruques et des gants; et *De tintinnabulo* (1693), ou du carillon des cloches.

Acta erud. latina.

PACIEN (Saint), célèbre prélat espagnol, mort à Barcelone, en 391. D'abord engagé dans le mariage, il eut un fils appelé Dexter, qui fut intendant du domaine en 387, sous Théodose, et préfet du prétoire sous Honorius, en 395. Pacien fut élevé sur le siége épiscopal de Barcelone vers 373, et gouverna avec sagesse son troupeau. Saint Jérôme, qui lui dédia son livre des auteurs ecclésiastiques, loue sa prudence, sa chasteté, son éloquence et la pureté de sa doctrine. Il nous reste de saint Pacien : *Adversus Sempronianum Novatianum Epistolæ tres*, 1° *De catholico nomine*, 2° *De ejus literis*, 3° *Contra tractatus Novatianorum*. C'est dans la première de ces lettres qu'on trouve ces paroles si connues, *Chrétien est mon nom, et catholique mon surnom*; — *Paranesis sive exhortatorius libellus ad pœnitentiam*; — *Sermo ad fideles et catechumenos de Baptismo*. Ces ouvrages brillent par un style élégant, poli et châtié, par des raisonnements justes,

par des pensées profondes. La plus ancienne édition des *Œuvres de saint Pacien* a été donnée par Jean du Tillet; Paris, 1538, in-4°. Paul Manuce les réimprima à Rome, en 1604, in-fol., avec les œuvres de Salvien et de Sulpice Sévère. Depuis, ils ont eu place dans les bibliothèques des Pères, dans le 2e tome des Conciles d'Espagne par le cardinal d'Aguirre (Rome, 1694, in-fol., avec des notes), et dans le *Cours de patrologie* de l'abbé Migne. Le martyrologe romain fait mention de saint Pacien au 9 mars. H. F.

Dom Ceillier, *Hist. génér. des auteurs ecclés.*, t. VI, p. 713-739. — *La España sacrada*, t. XXIX. — Rodriguez de Castro, *Biblioteca espanola*, t. II, p. 200-203. — Antonio, *Biblioth. hispana vetus*, t. I, p. 194-196. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*, t. XVIII.

PACIFICO (Le P.). *Voy.* DEANI.

PACIFICUS, savant ecclésiastique italien, né à Vérone, en 776, mort en 844. Il fut archidiacre de la cathédrale de sa ville natale D'après une inscription funéraire qui lui est consacrée en ce lieu, il avait une aptitude rare pour les arts mécaniques; l'horloge nocturne, dont on lui attribue à tort l'invention (en 757 le pape Paul Ier envoya au roi Pépin un instrument de ce genre), était probablement une clepsydre perfectionnée. Outre qu'il savait travailler tous les métaux, le marbre, le bois, etc., il était encore habile copiste et transcrivit jusqu'à deux cent dix-huit manuscrits. Il a écrit sur l'Ancien et le Nouveau Testament des gloses, genre de commentaires dont il introduisit avec Haimon et Strabon, ses contemporains, l'usage dans la théologie. O.

Maffei, *Verona illustrata*. — Ger. de Prato, *Commentaire sur l'inscription funéraire de Pacificus*, dans le *Raccolta Ferrarese*, t. XIV. — Muratori, *Antiquitates Italiæ medii ævi*, t. III, p. 887.

PACIFICUS (*Maxime*), poëte latin italien, né à Ascoli, en 1400, mort à Fano, vers 1500. D'une famille noble, il consacra toute sa vie à la culture des lettres. Ses nombreuses poésies latines, dont un manuscrit de sa main se trouve à Pérouse, furent recueillies sous le titre de *Hecatolegium, sive elegiæ jocosæ et festivæ, laudes summorum virorum, urbium et locorum, invectivæ in quosdam* (Ange Politien entre autres), etc.; Florence, 1489, in-4°: cette édition, extrêmement rare, fut suivie de deux autres (Camerino, 1523, et Bologne, 1523, in-4°). Une autre, publiée à Fano, en 1506, in-4°, contient, outre deux livres d'élégies sur Lucrèce, deux sur Virginie, et vingt sur divers sujets, six livres sur la guerre de Spartacus, onze sur la guerre de Marius et Sylla, sept livres de la guerre de Cyrus, et plusieurs opuscules en prose. Ces écrits ont été réimprimés à Parme (1691, in-4°), par les soins de Magliabecchi, qui en a retranché les poésies licencieuses, lesquelles ont été reproduites dans les *Quinque illustrium poetarum lusus in Venerem* (Paris, 1791, in-8°). L'extrême fécondité de Pacificus l'a souvent fait comparer à Ovide, dont il est cependant loin de posséder l'imagination et le naturel.

Lancelotti, *Memorie per la vita d'Angelo Colocci*. — An. Mariotti, *Lettere pittoriche perugine*.

PACIFIQUE (Le P.), missionnaire français, né à Provins, mort à Paris, en 1653. Il entra dans l'ordre des Frères mineurs, et fut envoyé en 1622 prêcher la foi dans le Levant. Il fonda un couvent à Alep; un autre dans l'île de Cypre. Après de courts séjours en France et en Italie, il repartit en 1628 pour la Perse. Il fut bien reçu de Schah-Abbas, qui lui permit d'établir des congrégations catholiques à Ispahan et à Bagdad. De retour en France, il fut nommé supérieur préfet des missions de son ordre en Amérique; mais il ne dépassa pas les Antilles. On a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du Grand-Turc* (Osman II), *empereur de Constantinople*; Paris, 3 mai 1622, in-12; — *Voyage de Perse, contenant les remarques particulières de la Terre Sainte* et le *Testament de Mahomet*; Paris, 1631, in-4°, et 1642, in-12; — *Apologie de Raimond Lulle*; Paris, 1645, in-12; — *Relation des îles Saint-Christophe, de la Guadeloupe, etc., en Amérique*; Paris, 1648, in-12.

Wading, *Scriptores Ordinis Minorum*.

* **PACINI** (*Jean*), compositeur italien, né en 1796, à Syracuse. Son éducation musicale fut commencée à Rome, et il la termina à Bologne, sous la direction de Mattei. Après avoir écrit quelques messes, il se tourna vers le théâtre, et le public accueillit ses débuts avec une faveur qui ne se démentit pas dans la suite. Doué d'une merveilleuse facilité, il fit jouer sur les grandes scènes de l'Italie une trentaine d'opéras, parmi lesquels on distingue *Adelaide e Comingio* (1818), *L'ultimo giorno di Pompeia* (1825), *La Niobe* (1826), et *Gli Arabi nelle Gallie* (1828); malgré les traces inévitables de la précipitation, on s'accorde à louer dans ces œuvres la légèreté, la grâce des motifs, et une abondance qui rappelle celle de Rossini. Sa dernière production, *Giovanna d'Arco*, n'ayant point réussi à Naples, quoiqu'elle eût d'excellents interprètes (12 mars 1830), M. Pacini prit le théâtre en dégoût, et s'en retira subitement. Depuis cette époque il n'a plus rien publié.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*. — Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

PACINO (*Eustachio*), général milanais, se fit remarquer de 1422 à 1436. Il était devenu le favori du duc de Milan, Felippo-Maria Visconti, lorsque ce prince, alors en guerre avec les Vénitiens, lui confia le commandement d'une flotte de trente galères, destinée à agir sur les fleuves et dans les lagunes, tandis que Nicolà Piccinino opérait sur terre. Pacino s'empara de Casal-Maggiore; mais, le 21 mai 1427, il rencontra devant Crémone Francesco Bembo, amiral des Vénitiens, qui, après deux jours d'un combat acharné, brûla ou prit les bâtiments milanais. Cette action avait été livrée malgré l'avis de Pacino; aussi ne fut-il pas responsable de la défaite, et continua d'occuper un commandement im-

portant dans les armées des Visconti, et le 22 mai 1431, avec l'aide du Génois Giovanni Grimaldi, il prit une terrible revanche sur les Vénitiens, commandés par Nicolà Trevisiani. Ce combat, comme le premier, se livra à Crémone, en présence des armées de terre. Les Vénitiens perdirent soixante-dix bâtiments, et furent contraints d'accepter une paix désavantageuse. Pacino mourut peu après, d'une maladie épidémique qui désola l'Italie.

Marino Sanuto, *Vite de' duchi di Venezia*, p. 985. — Andrea Biblia, *Histor. Mediolan.*, lib. V, p. 92. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. VIII.

PACIUS (*Jules*), jurisconsulte et philologue italien, né à Vicence, le 9 avril 1550, mort à Valence, au commencement de 1635. Reçu docteur en droit à Padoue, il se rendit à Genève pour pouvoir y exercer librement la religion réformée, à laquelle il s'était converti. Après y avoir pendant dix ans enseigné la jurisprudence, il reçut, en 1585, une chaire de droit à Heidelberg. Il quitta cette ville en 1594, à cause des tracasseries que lui suscitait Scip. Gentilis, professa pendant quelque temps la logique à Sedan, fut ensuite recteur du collége de Nîmes, et accepta bientôt après une chaire de droit à Montpellier. Nommé, en 1616, professeur de droit à Valence, il passa, en 1618, en cette même qualité à Padoue; un an après il alla reprendre sa chaire à Valence et il la garda jusqu'à sa mort. Connaissant à fond les matières de droit civil, qu'il exposait avec clarté et méthode, il était très-versé dans les langues anciennes. On a de lui : *Juris epitome;* Spire, 1574, 1597, in-12; — *Institutiones annotationibus doctorum virorum illustratæ; accedunt Leges XII Tabularum, Ulpiani tituli XXIX, nec non Caii Institutiones, cum notis;* 1579, in-12; Francfort, 1583, 1619, in-8°; — Ἐναντιόφανων, *seu legum conciliandarum centuriæ tres;* Spire, 1586, in-8°; augmenté successivement jusqu'au nombre de dix centuries dans les éditions suivantes; — *Synopsis juris civilis;* Lyon, 1588, 1616 et 1696, in-fol.; — *De juris methodo;* Spire, 1597, in-8°; — *Analysis Institutionum;* Lyon, 1605, 1621, in-12; Leyde, 1647, avec adjonctions de Wassenaer; — *Doctrinæ peripateticæ tomi tres, logicus, physicus et politicus;* 1606, in-4°; — *Methodicorum ad codicem lib. III, et de contractibus lib. VI;* Lyon, 1606, in-fol.; — *Isagogica in corpus juris civilis et Decretales;* Lyon, 1606, in-8°; Erfurt, 1644; Amsterdam, 1647, et Utrecht, 1662, 1680, in-8°; — *Analysis codicis;* Lyon, 1616, 1696, in-fol.; Strasbourg, 1637, in-8°; — *Commentarius in titulos de pactis et de transactionibus;* Lyon, 1616, in-fol.; — *Ars Lulliana emendata;* Valence, 1618, in-8°; — *De dominio maris Adriatici;* Lyon, 1619, in-8°; écrit en faveur de la république de Venise. Pacius a aussi publié une édition du *Corpus juris civilis* (Genève, 1680, in-fol.); il a donné des éditions estimées de plusieurs traités d'Aristote, notamment de l'*Organon* (Francfort, 1597, in-4°), et il a joint au texte des traductions latines que Daniel Huet vante beaucoup dans son livre *De interpretatione*. O.

Tomasini, *Elogia*, tom. II. — Niceron, *Mémoires*, t. XXXIX. — Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. II. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PACK (*Richardson*), littérateur anglais, né vers 1680, mort en 1728, à Aberdeen. En sortant d'Oxford, il étudia le droit, et devint avocat; mais il quitta le barreau pour le métier des armes, fit quelques campagnes sous le général Stanhope et le duc d'Argyle, et parvint au grade de major. Il cultiva les lettres avec succès : ses *Œuvres*, réunies en 1729 (Lond., in-8°), renferment des poésies, un roman, et la *Vie de Pomponius Atticus;* on y trouve du goût, de la verve et de l'instruction.

Chalmers, *General biograph. dict.*

PACÔME (Saint), Παχώμιος ou Παχούμιος, le principal fondateur des communautés monastiques, né dans la Thébaïde, vers 292, mort en 348. Il appartenait à une famille païenne; mais un jour qu'il avait accompagné ses parents à un sacrifice, le prêtre le fit sortir du temple, comme un ennemi des dieux, acte qui fut plus tard regardé comme un présage de sa conversion. A l'âge de vingt ans il fut requis pour le service militaire et conduit à Thèbes; il eut tant à souffrir dans cette ville et dans la marche militaire qui suivit, qu'il pria avec ferveur le Dieu des chrétiens, et promit de se vouer entièrement à son culte s'il était délivré de cette affliction. Peu de jours après, les conscrits dont il faisait partie furent renvoyés dans leurs familles, et Pacôme à son retour se hâta de recevoir le baptême dans l'église de Chenoboscia, près de Diospolis. Il mena ensuite une vie ascétique, d'abord avec Palémon, célèbre anachorète, puis, après la mort de Palémon, avec son propre frère, Jean, qui devint son disciple. Sa réputation de sainteté se répandit bientôt dans les villes voisines, et attira plusieurs chrétiens à Tabena (dans le diocèse de Tentyra), où Pacôme s'était établi. Il donna à cette petite communauté des règles, qu'il étendit et précisa à mesure que la communauté grandit. L'évêque de Tentyra voulait le consacrer prêtre. Pacôme se refusa modestement à cet honneur, et continua de donner tous ses soins aux monastères, qui se multiplièrent rapidement dans le district de la Thébaïde. Laissant son couvent de Tabena sous la direction de son principal disciple, Théodore, il se retira dans le couvent de Proü, où il mourut, de la peste, à cinquante-six ans. Pacôme ne fut pas le fondateur de la vie monastique; il ne fut pas même le plus célèbre des ascètes (*voy* saint ANTOINE); mais il fut le véritable instituteur des communautés religieuses. Il existe sur la vie de saint Pacôme

trois documents d'une antiquité respectable; d'abord une *Vie* fort étendue, en grec presque barbare, et qui paraît être une traduction d'une biographie en langue saïtique, écrite par quelque moine du cinquième siècle; 2° un *Supplement* à cette *Vie*; 3° une *Lettre d'Ammon, evêque égyptien, à Théophile sur la vie de saint Pacôme*. Ces trois documents ont été insérés dans le recueil des Bollandistes; on remarque qu'ils contiennent un peu moins de miracles que les autres *Vies* des saints. L'Église célèbre sa fête le 14 mai. Il reste de saint Pacôme deux *règles monastiques* (*regulæ monasticæ*) : la plus courte se trouve dans l'*Historia lausiaca* de Palladius; la plus longue, dont on ne connaît que la traduction latine par saint Jérôme, fut publiée pour la première fois par Achilles Statius, Rome, 1575; elle a été insérée dans les *Bibliothèques* successives des Pères depuis celle de Cologne, 1618. On a encore de saint Pacôme quelques opuscules ascétiques, qui ont été aussi recueillis dans les *Bibliothèques* des Pères. Y.

Acta Sanctorum, mai, t. III. — Arnauld d'Andilly, *Vie des Pères du désert*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IX, p. 312. — Holstenius, *Codex regularum*.

PACORUS, prince parthe, fils aîné d'Orodes Ier, mort en 38 avant J.-C. Jeune encore, il fut mis à la tête de l'armée qui, sous les ordres de Suréna, avait vaincu et presque anéanti l'armée romaine en 53 avant J.-C. (*voy.* CRASSUS). Il essaya de profiter des succès de Suréna en envahissant les provinces romaines situées au delà de l'Euphrate; mais malgré son courage et ses talents militaires il n'obtint aucun avantage décisif, et ses trois invasions en 52, 51 et 50, se bornèrent à des dévastations. La guerre civile qui suivit la mort de César en 44 fournit aux Parthes une occasion de renouveler les hostilités (*voy.* LABIENUS, ANTOINE, VENTIDIUS, ORODES). Pacorus fut vaincu et tué dans une bataille livrée le 9 juin 38; sa mort amena l'abdication de son père, Orodes.

Il faut distinguer du fils aîné d'Orodes un PACORUS, échanson royal, qui vivait à la même époque, et qui s'empara de Jérusalem, en 40 avant J.-C. (Josèphe, *Antiquit. Jud.*, XIV, 13). Y.

Pour les sources, *voy.* ORODES Ier.

PACORUS, prince parthe et roi de Médie, fils de Vonones II et frère de Vologèse Ier, régnait dans le premier siècle après J.-C. Vologèse lui donna vers 55 la Médie Atropatène. Pacorus envoya en 63 ses enfants en ôtage à Rome. Quelques années après les Alains envahirent ses États, et le forcèrent de s'enfuir. Son harem tomba entre les mains des ennemis, qui le lui rendirent pour une rançon de 100 talents. C'est le dernier événement connu de la vie de Pacorus; on ignore la date de sa mort. Y.

Tacite, *Annales*, XII, 50; XIII, 5-9; XV, 1, etc.

PACORUS, roi des Parthes, neveu du précédent et fils et successeur de Vologèse Ier, vivait vers la fin du premier siècle après J.-C. Il était contemporain de Domitien et de Trajan; mais on ne sait presque rien sur son règne. Martial le mentionne, et il semble, d'après un passage de Pline le jeune, qu'il avait fait alliance contre les Romains avec Décébale, roi des Daces. Ce fut probablement ce Pacorus qui fortifia et agrandit la ville de Ctésiphon. Y.

Martial, *Epigr.*, IX, 36. — Pline, *Epist.*, X, 16. — Ammien-Marcellin, XXIII, 6. — Visconti, *Iconographie grecque*, suppl.

PACORUS (*Aurelius*), roi de la grande Arménie, vivait dans le deuxième siècle après J.-C. Il était contemporain des Antonins, et on trouve son nom mentionné dans une inscription grecque. Il résulte de cette inscription que Pacorus avait acheté un lieu de sépulture pour lui et pour son frère Aurelius Méridates, et que les deux frères résidaient à Rome, où l'un d'eux mourut. Niebuhr rapporte à ce personnage un passage de Fronton dans lequel il est question d'un Pacorus qui avait été privé de son royaume par L. Verus; il conjecture d'après le surnom d'Aurelius que Pacorus était un client de la famille impériale et un citoyen romain. C'est peut-être le même Pacorus qu'Antonin le Pieux avait donné pour roi aux Lazes, peuple de la mer Caspienne. Y.

Gruter, *Inscript.*, p. 1091, n° 10. — Fronton, p. 70, édit. de Niebuhr. — Capitolinus, *Antoninus Pius*, 9.

PACTHOD (*Michel-Marie*, comte), général français, né le 16 janvier 1764, à Saint-Julien (Savoie), naturalisé français, le 14 août 1816, mort à Paris, le 24 mars 1830. Il était en 1786 commissaire des guerres au service du Piémont, qu'il quitta (15 décembre 1792) pour celui de la France. Il se distingua au siége de Toulon, où il fut blessé, comme chef de bataillon des volontaires du Mont-Blanc. Nommé adjudant général et gouverneur de Marseille, il préserva cette ville de l'attaque des Toulonnais révoltés et de la guerre civile. Général de brigade le 7 prairial an III, il fut envoyé à l'armée des Alpes jusqu'à l'an VI, où il prit le commandement de Strasbourg. Le 15 fructidor an VII, il rejoignit l'armée de Hollande. Il fit les campagnes des ans XII et XIII à l'armée de Hanovre. Commandant une brigade de la grande armée, il se couvrit de gloire à Crevismulen (4 novembre 1806), à la prise de Lubeck, à la bataille de Mohrenheim (25 janvier 1807), où il fut atteint d'un biscaïen à la hanche gauche, à Friedland, etc. En 1808, il passa en Espagne, et gagna le grade de général de division sur le champ de bataille d'Espinosa (16 novembre). Depuis on le voit en Espagne, à la prise de Madrid (2 décembre 1808), au combat d'Uclès (13 janvier 1809); en Italie, à Malborghetto (17 mai 1809); en Allemagne, à Raab (14 juin 1809), à Wagram, où il fut encore blessé. De 1810 à 1812 il commanda aux armées de Naples, d'Illyrie et d'Italie. En 1813, rattaché à la grande armée, il combat à Bautzen, (20 mai) et est créé comte de l'empire et grand-officier de la Légion d'honneur. A Hoyerswerda il prend huit mille Prussiens; blessé de nouveau à

Hanau, puis à Francfort-sur-le-Mein, on le retrouve en France à la tête des gardes nationales de Sens, Montereau, etc. Avec huit mille de ces soldats improvisés, il soutint pendant six heures une lutte héroïque contre les forces supérieures que commandaient en personne l'empereur de Russie Alexandre I[er] et le roi de Prusse. Il ne se rendit que couvert de blessures et après avoir vu la plupart de ses soldats tomber autour de lui. Pacthod ne servit point dans les Cent Jours. Le 1[er] juillet 1818, Louis XVIII le nomma inspecteur général d'infanterie, mais depuis lors il n'exerça plus aucun commandement actif. Il obtint sa retraite en 1827. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté sud. A.

Vaulabelle, *Hist. des Cent Jours et de la Restauration.* — Mullié, *Célébrités militaires.*

PACUVIUS (*Marcus*), poëte tragique latin, né à Brindes, en 220 avant avant J.-C., mort à Tarente, en 130. Il était neveu d'Ennius (1) : celui-ci avait vingt ans, et Livius Andronicus descendait dans la tombe l'année même où naissait celui qui allait recueillir et accroître leur héritage. Pacuvius, venu de bonne heure à Rome, courut la carrière poétique, et en particulier celle du théâtre, pendant trente ans à côté de son oncle, à qui il survécut d'une quarantaine d'années. Comme lui encore, outre ses tragédies, il fit des discours ou satires en vers (*sermones*). Comme lui aussi, il jouit à Rome d'une longue prospérité, non seulement par ses talents, mais par l'aménité et la douceur de son caractère, qui lui valurent l'amitié de Lélius et de Cicéron (2). On sait, par le témoignage de Pline l'ancien, que Pacuvius cultivait également avec succès la peinture et qu'il avait décoré le temple d'Hercule d'un tableau admiré. Ses talents ne l'empêchèrent pas, sur la fin de sa vie, de se voir délaissé. Découragé, suivant Eusèbe, de ne pouvoir plus vendre ses pièces, il se retira dans une sorte d'exil volontaire à Tarente, vers l'an 138. Il avait donc alors plus de quatre-vingts ans, et Aulu-Gelle nous apprend (3) qu'il était accablé de graves infirmités corporelles. Avant sa mort, il avait composé pour son tombeau une épitaphe qui est d'un fort beau sentiment, plein de tristesse et de gravité :

Adulescens, tametsi properas, te hoc saxum rogat,
Uti sese aspicias; deinde, quod scriptum est, legas.
Hic sunt poetæ Pacuvi Marci sita
Ossa. Hoc volebam nescius ne esses. Vale.

De tous les poëtes latins, Pacuvius est un de ceux qui ont été les plus maltraités par le temps. On peut dire, suivant le mot du poëte, que les ruines mêmes de son théâtre ont péri, *etiam periere ruinæ*. Le petit nombre de titres (Ribbeck n'en a trouvé que seize) et le peu de fragments qui en restent sont loin de répondre à la longueur de sa carrière. Comme tous les tragiques romains, il était certainement entré dans la voie de l'imitation grecque ; on sait, d'ailleurs, qu'il était très-versé dans la connaissance de la langue et de la littérature des Sophocle et des Euripide. Néanmoins ce n'est que le plus petit nombre de ses pièces qu'on peut rapporter avec quelque certitude à des modèles grecs, et encore l'insignifiance et la rareté des fragments rendent-elles la comparaison extrêmement difficile. C'est surtout Euripide que Pacuvius semble de préférence avoir choisi pour type, et sauf trois ou quatre au plus, on peut dire qu'il lui a emprunté le sujet et le fond de toutes ses pièces. Dans son traité *De finibus* (I, 2, 4), Cicéron dit en propres termes que son *Antiope* est tirée mot pour mot d'une tragédie d'Euripide, et quelques autres témoignages (1) se joignent à celui-là pour le confirmer. De même le *Dulorestes* (δοῦλος Ὀρέστης, *Oreste esclave*, ou plutôt *exilé*) paraît tiré de l'*Iphigénie en Tauride* (2), toutefois avec la liberté d'un imitateur intelligent. L'*Ilione* latine, sur laquelle Acron et Porphyre nous ont laissé quelques détails, avait à peu près le même sujet que l'*Hécube*, et débutait d'une manière analogue, c'est-à-dire par l'apparition d'une ombre, mais avec cette différence que le récit de la tragédie grecque était mis en action par le poëte romain ; ce qui indique à la fois une certaine liberté et une certaine hardiesse. L'*Ilione* compte parmi les ouvrages de Pacuvius qui eurent le plus de succès. A Sophocle il a pris l'*Armorum judicium*, le combat entre Ajax et Ulysse pour les armes d'Achille; *Niptra*, c'est-à-dire Ulysse reconnu au lavement des pieds ; enfin *Teucer*. Le *Chrysis* de Pacuvius ne semble pas avoir été emprunté au théâtre grec, et pas davantage au 1[er] chant de l'*Iliade*. C'était une suite à l'histoire d'Iphigénie en Tauride, qui formait comme la seconde partie du *Dulorestes*, et qui avait pour conclusion, à ce qu'il semble, une autre tragédie de Pacuvius : *Hermione*; le tout formant une trilogie, comme sur la scène grecque. Quant à Eschyle, ce n'est point précisément pour le plan et l'invention de ses pièces qu'il l'a imité, à moins que, suivant l'opinion d'Hermann (3), il n'ait emprunté à l'Ὅπλων κρίσις la première partie de son *Armorum judicium*; mais plutôt pour le style, qu'il semble avoir voulu modeler sur celui du plus vigoureux des tragiques grecs.

Mais ces imitations, nous l'avons déjà dit, étaient faites avec une certaine originalité personnelle, et non sans une grande indépendance. C'est ainsi, pour citer l'exemple le plus con-

(1) *Ennii sorore genitus*, dit Pline (II, 35). *Ennii ex filia nepos*, dit Eusèbe. D'après le rapprochement des dates, le premier de ces textes est beaucoup plus vraisemblable.
(2) Cicér., *De amicitia*, VII.
(3) *Noctes atticæ* XIII, 2.

(1) Probus, *In Virgilium*, Ecl. 2.
(2) Il y a eu de grandes discussions entre les érudits sur ce point. J. Scaliger, Heyne, Fabricius, Delrius, etc. ont soutenu des opinions opposées ; celle que nous indiquons est généralement admise aujourd'hui.
(3) *Opuscul.*, t. VII, p. 365.

cluant, que dans *Niptra* il s'était efforcé de modifier Sophocle dans le sens du caractère romain, et Cicéron le félicite (1) d'avoir prêté à Ulysse blessé, dans cette pièce, un langage plus ferme et plus viril que ne l'avait fait Sophocle. L'Ulysse grec était un homme naturel, ému par la douleur et qui nous touchait par ses plaintes; l'Ulysse latin est un stoïcien qui, lorsqu'il meurt à la fin de la pièce, explique en termes sentencieux qu'il ne convient pas à un homme de se lamenter comme une femme. Pacuvius a en effet hérité d'Ennius l'amour des sentences, l'esprit philosophique, et aussi un penchant bien marqué à une sorte de scepticisme agressif et satirique, ce qui était d'ailleurs le caractère commun de tout le théâtre latin. Nous connaissons par Horace, Cicéron, Dion Chrysostome, etc., la discussion assez intempestive, mais fort admirée des Romains, sur la philosophie et les arts, qu'il avait prêtés à Zéthus, et Amphion, dans son *Antiope*, faisant ainsi deux rhéteurs de deux bergers des temps primitifs. Les moindres fragments de *Chrysis* trahissent la même nature d'esprit. Joignons-y encore ce passage, rapporté dans la *Rhétorique à Herennius*, et dans lequel il attaquait, sous le voile de la philosophie, la Fortune, cette déesse toute romaine. C'est ainsi que l'ancienne tragédie latine, avant de devenir politique, pendant la décadence littéraire, avec Maternus et autres, était philosophique, et se faisait de la scène une sorte de tribune d'où elle lançait, aux applaudissements du peuple, des attaques contre la Providence, des maximes hardies sur la religion, des ironies contre les augures, tout en affectant de ne s'adresser qu'aux charlatans de bas étage. C'était, en quelque sorte, la préface du traité de Cicéron *Sur la divination*.

Le style de Pacuvius est mêlé de qualités et de défauts; il est énergique, ample, sonore, laborieusement orné, souvent âpre et dur. Il aime les grands mots, les termes composés, les images et les expressions opposées les unes aux autres, le balancement des antithèses, etc. Il semble avoir voulu vieillir son style à plaisir par l'emploi de vocables tombés en désuétude, de désinences passées de mode, qui rendent la lecture de ses fragments souvent très-pénible. Il n'a pas le souffle, le mouvement, la couleur poétique d'Ennius; sa poésie se rapproche plus des allures de la prose; à l'inverse de ses mots, ses images ont généralement plus de douceur que de force. La partie lyrique, qu'on appelait le *cantium* dans la tragédie romaine, occupe une grande place parmi les fragments de Pacuvius. Il aime beaucoup à décrire, et il le fait avec art; il cherche à peindre en même temps qu'il expose ou qu'il raconte. Un de ses lieux communs est la description des tempêtes, et

(1) *Tuscul.*, II, 21.

Virgile a reproduit çà et là dans son *Énéide* quelques traits de la meilleure de toutes, celle qui faisait partie du *Dulorestes*. Ces imitations et plusieurs autres, qu'on trouve dans le même poëte, dans Cicéron, voire dans Horace, le contempteur des anciens, et surtout dans Lucrèce, qui s'est inspiré, à la fois pour la doctrine et pour le style, du grand fragment de Pacuvius sur le ciel (*Chrysis*, VI), prouvent assez que, malgré l'incorrection et la recherche qu'on reprochait à son style, le vieux poëte avait, lui aussi, plus d'une perle dans son fumier. Et si, au lieu de quelques vers détachés, il nous restait quelques scènes, on peut croire que nous y trouverions ces qualités et ces passions tragiques que l'effet produit sur la scène par les pièces de Pacuvius ne nous permet pas de lui refuser. On en trouve des traces incontestables dans les débris du *Teucer*, du *Dulorestes*, du *Peribœus*.

Le théâtre de Pacuvius ne périt pas avec lui. Sous César, et même sous Auguste, on le représentait encore. Tout en avouant ses défauts, Cicéron en parle toujours avec une prédilection marquée; il paraît même lui assigner le premier rang parmi les tragiques latins, ou du moins il résulte de ses paroles que telle était l'opinion générale (1). Velleius Paterculus déclare (II, 9) qu'il s'est élevé jusqu'à la hauteur des Grecs. Fronton et Aulu-Gelle l'admirent sincèrement. Horace, et après lui Quintilien, disent, non peut-être sans quelque mélange d'ironie, qu'il a emporté le renom de *docte*. Toutefois, il avait ses détracteurs comme ses partisans : déjà le satirique Lucilius, qui composait pourtant lui-même des vers si durs, lui reprochait son style pénible et contourné. Mais c'est surtout après que Lucrèce eut poli la vieille langue, que le mépris pour les anciens auteurs atteignit Pacuvius lui-même. Sous Néron, Perse parlait en termes dédaigneux de cette *Antiope* qu'avait tant louée Cicéron. Martial et Tacite le traitent plus mal encore. Entre ces critiques et ces éloges, également outrés, Quintilien a pris un juste milieu, et il faut reconnaître avec lui que les défauts de Pacuvius sont encore plus ceux de son temps que de son esprit.

Les fragments de Pacuvius ont été recueillis par Henri Estienne (Paris, 1564), Maittaire dans le *Corpus poetarum* (1713), Bothe en 1823, et plus récemment par Ribbeck. Victor FOURNEL.

G. Sagittarius, *De vita et scriptis L. Andronici.., Pacuvii*, etc. — Vossius, *De poetis latinis*. — Giraldus, *De latinis poetis*, dialogi IV — Annibal de Leo, *Dissertazione intorno la vita di Pacuvio*; Naples, 1763. — Stieglitz, *De Marci Pacuvii* Duloreste; Leipzig, 1826. — Smith, *Diction. of Greek and Roman Biogr.*

PACUVIUS (*Calavius*), un des principaux magistrats de la ville de Capoue, dans la seconde guerre punique, en 218 avant J.-C. Si l'on en croit les écrivains romains, il acquit le pouvoir par d'indignes manœuvres. Cependant Tite-Live ne raconte de lui que deux faits honorables,

(1) *De amicitia*, VII, *De finibus*, II, etc.

le stratagème par lequel il sauva les sénateurs de Capoue de la fureur du peuple, et la généreuse insistance qu'il mit à dissuader son fils du projet de meurtre contre Annibal. Y.

Tite-Live, XXIII, 2-4, 8, 9.

PADER (*Hilaire*), peintre et littérateur français, né à Toulouse, mort dans la même ville, le 19 août 1677, à l'âge de soixante-dix ans. Élève de Chalette, peintre toulousain de quelque réputation, il enrichit de ses œuvres les monuments civils et religieux de sa ville natale; en même temps il publiait divers ouvrages en prose et en vers qu'il traduisit ou composa, entre autres *Le Songe énigmatique de la peinture parlante*. Il dirigeait à Toulouse une école de dessin, et fut nommé en 1659 membre de l'Académie royale de peinture sur la présentation du tableau de *La Paix universelle du règne d'Auguste*. H. H—N.

Mémoires inédits de l'Acad. roy. de peinture. — De Chennevières, *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux.*

PADILLA (*Laurent* DE), hagiographe espagnol, né à Antequera (province de Séville), vers 1485, mort vers 1540. Il fut archidiacre de Ronda, dans l'église de Malaga. Charles-Quint le nomma son historiographe. Sa vie presque tout entière fut occupée à la recherche des antiquités romaines qui se trouvent en Espagne, au dépouillement des cartulaires des principales abbayes, et à des recherches généalogiques sur les grandes familles de ce pays. Il a publié : *Catalogo de los santos de España;* Tolède, 1538, in-fol.; — *El libro primero de las antiguedades de Espana*; Valence, 1669, in-12, publié par les soins de Joseph Pellizer. Il a laissé en manuscrit : *Origen y sucession de los principes de la casa de Austria, hasta el Re D. Felipe II; — Catalogo de los arzobispos de Toledo; — Geografia de España; — La historia general de España*, etc. Tous ces ouvrages ont été largement mis à contribution par les chroniqueurs espagnols, notamment par Florian d'Ocampo, qui lui succéda dans la charge d'historiographe.

Antonio, *Bibl. nova hispana.*

PADILLA (Don *Juan*), noble espagnol, mis à mort à Villaflor, le 23 avril 1522. Il appartenait à l'une des plus anciennes familles de Castille, et était marié à dona Maria de Pacheco, fille du comte de Tendilla; cette dame joignait à une grande beauté beaucoup d'énergie. Elle décida son époux à résister aux exactions de l'empereur Charles V, qui dépensait les ressources espagnoles en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, etc., où il soutenait de rudes guerres contre les protestants et contre les Français. Don Juan de Padilla se mit à la tête des mécontents qui prirent le nom de *comuneros* (parce qu'ils défendaient les privilèges des communes) et plus tard celui de *sainte ligue*, lorsque l'ambition des nobles et l'élément religieux vinrent se confondre avec les vœux populaires et les égarer. Padilla fut un instant le chef de l'Espagne : il réunit jusqu'à vingt mille hommes, et se trouva maître de Burgos, Avila, Léon, Madrid, Salamanque, etc., et forma une junte qui ne put aboutir à rien. Son rival, don Pedro de Laso, qui ne pouvait trouver place dans le parti populaire, le trahit à Toro, et entraîna avec lui la plus grande partie des (*cabaleros*) chevaliers. Padilla, obligé de livrer bataille sans cavalerie, se jeta au milieu des royalistes en criant *Santiago ed Libertad!* Mal secondé et bientôt blessé à la cuisse, il tomba criblé de blessures. Le lendemain il fut décapité.

Sa femme, *Maria* PACHECO, rallia les débris des comuneros, et soutint un long siége dans Tolède. Réduite à la dernière extrémité, la ville capitula. L'héroïne se retira dans l'Alcazar avec une poignée de braves, et se défendit encore trois mois. Pendant un dernier assaut elle put s'échapper, et se réfugia en Portugal, où elle ne tarda pas à mourir, près de son oncle, l'archevêque de Braga. A.

Mariana, *Hist. españ.* — Paquis et Dochez, *Hist. d'Espagne.*

PADILLA (*François* DE), historien espagnol, neveu du précédent, né en 1527, à Antequera, où il mourut, le 15 mai 1607. Après avoir professé avec distinction la théologie à l'université de Séville, il devint chapelain du palais royal de Tolède, et chanoine sacriste de l'église de Malaga. On a de lui : *Historia eclesiastica de España, hasta el anno 700 de Christo;* Malaga, 2 vol. in-fol.; — *Conciliorum omnium index, chronographia, seu epitome;* Madrid, 1587, in-4°; — *Tabulæ septem Ecclesiæ sacramentorum;* Madrid, 1587, in-8°; — *Historia de la santa Casa de Loreto*; Madrid, 1588, in-8°. *Instruccion de Curas;* Malaga, 1603, in-8°. H. F.

Antonio, *Bibl. nova hispana.*

PADILLA (*Pedro* DE), poëte espagnol, né à Linares, mort vers 1600. Un des meilleurs poëtes bucoliques de son temps, ami de Cervantes et rival heureux de Garcilaso, il renonça brusquement au monde, et prononça ses vœux dans l'ordre des Carmes (1585). Il se fit dans la chaire une réputation non moins brillante que dans les lettres. Ses vers se distinguent par de l'esprit, de l'abondance et une grande facilité. On cite de lui : *Tesoro de varias poesias;* Madrid, 1575, 1580, in-8°; — *Ecloges pastoriles;* Séville, 1582, in-4°; — *Jardin espiritual*; Madrid, 1585, in-4°; — *Grandezas y excelencias de la Virgen;* ibid., 1587, in-4°: poëme en octaves. Il a traduit aussi en espagnol *Le second siége de Diù* (1597), poëme portugais de J. de Cortereal, et quelques ouvrages ascétiques.

Antonio, *Bibl. hispana nova.* — Ticknor, *History of spanish literature.*

PADILLA (*Maria*). *Voy.* PIERRE LE CRUEL.

PADOUAN (LE). *Voy.* CAVINO, LEONI et VAROTTARI.

PADOUE (Duc DE). *Voy.* ARRIGHI.

PAELINCK (*Joseph*), peintre belge, né le 20 mars 1781, à Oostacker, près Gand, mort en 1839, à Bruxelles. Élève de David, il occupa quelque temps une chaire à l'Académie de Gand; forcé d'en sortir par les tracasseries de ses confrères, il alla passer cinq ans à Rome, et y fit ses meilleurs ouvrages, entre autres *Les embellissements de Rome par Auguste*, grande fresque pour le palais Quirinal, et *L'invention de la Croix*, tableau qui se trouve à Saint-Michel de Gand. A son retour il se fixa à Bruxelles, devint peintre de la reine des Pays-Bas et fit partie des académies de Bruxelles et d'Anvers. Savant anatomiste et dessinateur sévère, il modifia son talent sous l'influence des premiers essais de l'école romantique, et cette faute fit le tourment de ses derniers jours. On cite encore de lui : *Sainte Colette*, *La Toilette de Psyché* (au musée de Harlem), et *L'Abdication de Charles-Quint* (1836). Sa femme a aussi composé un certain nombre de tableaux de genre.

Dict. des hommes de lettres, savants et artistes de la Belgique, 1837. — Siret, *Dict. des peintres.*

PAEP (*André* DE), en latin *Papius*, érudit belge, né vers 1547, à Gand, mort le 15 juillet 1581. Il fit ses études sous la direction de son oncle maternel, Livin Torrentius, évêque d'Anvers, qui lui procura un canonicat à l'église Saint-Martin de Liége. Il se noya peu après en se baignant dans la Meuse. On a de lui : *Dyonisii Alexandrini De situ orbis*; Anvers, 1575, in-12; son commentaire a été reproduit dans les éditions donneés à Oxford (1697) et à Leyde (1736) de cet ouvrage; — *De consonantiis, sive harmoniis musicis*; Anvers, 1568, 1581, in-8°.

Paquot, *Mem.* XIII. — Fétis, *Biogr. des musiciens.*

PAËR (*Ferdinand*), compositeur italien, né à Parme, le 1[er] juin 1771 (1), mort à Paris, le 3 mai 1839. Il manifesta dès l'enfance les plus heureuses dispositions pour la musique, qu'il étudia sous la direction d'un organiste nommé Ghiretti, ancien élève du Conservatoire de la *Pietà de' Turchini*, à Naples, et qui était alors attaché, en qualité de violoniste, au service du duc de Parme. Ghiretti lui enseigna les éléments de la composition; mais bientôt le disciple, entraîné par l'ardeur de son imagination, secoua le joug scolastique pour s'élancer dans la carrière dramatique. Il n'avait encore que seize ans lorsqu'il écrivit son premier opéra, *la Locanda de' vagabondi*. Cet essai fut suivi de *I pretendenti burlati*, ouvrage dans lequel le compositeur se révélait par d'heureuses mélodies, de même que par ce sentiment de l'expression dramatique et cette verve comique qui ont été les principaux caractères de son talent. Le succès fut complet, et bien que Paër eût à peine atteint sa dix-huitième année son nom était déjà connu dans toute l'Italie. Aidé de la protection du duc de Parme, dont il était le filleul, il se rendit à Venise, puis visita Milan, Padoue, Pavie, Florence, Rome, Naples, Bologne. Vingt-trois opéras écrits dans l'espace de huit ans, c'est-à-dire de 1791 à 1798, vinrent ajouter à la réputation du jeune maître. Nous citerons, entre autres, les opéras de *Circe*, *I molinari*, *L'amante servitore*, *I due sordi*, *L'intrigo amoroso*, *La testa riscaldata*, *La sonnambula*, représentés à Venise, et qui valurent au compositeur le titre de maître de chapelle; Milan, *L'oro fa tutto*, *Tamerlano*, *La Rossana*; à Padoue, *Lodicea* et *Cinna*; à Pavie, *Il tempo fà giustizia a tutti*; à Florence, *Idomeneo* et *L'orfana riconosciuta*; à Rome, *Uno in bene ed una in male*; à Naples, *Ero e Leandro*; à Bologne, *Sofonisba*; et à Parme, *Griselda*, que l'on considère comme l'une des meilleures productions de Paër. Au milieu de ses succès et de la vie de dissipation qu'il menait au théâtre, l'artiste s'éprit d'une jeune cantatrice de talent, qu'il épousa; mais cette union ne fut pas heureuse : la mésintelligence se mit dans le ménage, et amena plus tard une séparation.

Paër, dont la renommée s'était répandue en Allemagne, fut appelé à Vienne, en 1797, pour y écrire *Il fanatico in Berlina*, qui fut représenté l'année suivante. Jusque-là, en écrivant pour l'Italie, le compositeur, tout en imprimant à ses œuvres un cachet particulier, avait pris pour modèles Cimarosa, Paisiello et Guglielmi. Mais lorsqu'il entendit à Vienne les ouvrages de Mozart, son talent se modifia sous l'influence des chef-d'œuvre de l'illustre maître. Il donna plus de vigueur à son harmonie, plus de variété à ses modulations; son instrumentation devint plus riche d'effets. Plusieurs opéras, notamment *I fuorusciti di Firenze* (1800) et *Camilla* (1801) signalèrent cette seconde manière du compositeur. Vers la fin de 1801, l'électeur de Saxe lui ayant fait offrir la place de directeur de sa musique, en remplacement de Naumann, qui venait de mourir, Paër se rendit à Dresde, où il prit possession de son emploi. C'est de cette époque que datent les ouvrages qu'il a écrits avec le plus de soin, et parmi lesquels figurent *Ginevra degli Almeri* (1802), et *Il Sargino* (1803). Les fonctions qu'il occupait à la cour de l'électeur ne l'empêchèrent pas de faire quelques voyages artistiques. C'est ainsi qu'au commencement de 1803 il visita de nouveau Vienne, et y composa l'oratorio de *Il San-Sepolcro* pour le concert donné au bénéfice de la caisse des veuves d'artistes, et que l'année suivante il se rendit en Italie, où il écrivit rapidement trois opéras : *Tutto il male vien dal buco*, représenté à Venise, *Le astuzie amorose*, à Parme, et *Il maniscalco*, à Padoue. De retour à Dresde, en 1805, il y donna *Leonora*, *ossia l'amore conjugale*, dont le sujet fut également traité plus tard, sous le titre de *Fidelio*, par Beethoven. Lorsque, dans la campagne de 1806, Dresde

(1) Choron et Fayolle, dans leur *Dictionnaire historique des musiciens*, Schilling, dans son *Lexique universel de musique*, l'abbé Baini et plusieurs autres écrivains se sont trompés en indiquant l'année 1774 comme étant celle de la naissance de Paër.

fut envahie par l'armée française, Paër venait de faire représenter son *Achille*. Napoléon, ayant entendu cet ouvrage, en fut tellement charmé qu'il voulut attacher à son service le musicien dont la réputation était une des plus brillantes de l'époque, et par ses ordres un engagement daté de Varsovie, le 14 janvier 1807, et signé du prince de Talleyrand, fut passé avec Paër. Aux termes de cet engagement, l'artiste était nommé pour toute la durée de sa vie compositeur de la chambre de l'empereur, chargé de diriger la musique des concerts et du théâtre de la cour. Son traitement fut fixé à 28,000 francs par an; mais avec les gratifications et les autres avantages attachés à la place son revenu s'éleva souvent à près de 50,000 francs.

Napoléon amena avec lui à Paris Paër, sa femme et le ténor Brizzi, auxquels se joignirent Crescentini, Mme Grassini et d'autres virtuoses qui formèrent la troupe chantante de la musique particulière de l'empereur (1). Tout devait faire croire que Paër, alors dans la force de l'âge et du talent, et se trouvant dans une des conditions les plus favorables pour un compositeur, allait s'efforcer de justifier par de belles compositions le choix que l'empereur avait fait de lui, à l'exclusion de quelques autres célèbres musiciens français, mais il n'en fut rien. *Numa Pompilio* (1808), *Cleopatra* (1810), *Didone* et *I baccanti* (1811), représentés sur le théâtre de la cour, furent les seuls opéras qu'il produisit, et n'ajoutèrent rien à sa réputation. Sans cesse occupé de details de représentations et de concerts, on le vit s'abaisser aux soins d'une courtisannerie peu digne d'un artiste d'un mérite tel que le sien. Accompagnateur parfait, chanteur excellent, il semblait, dans ces deux emplois, borner toute son ambition au désir de plaire au maître pour en obtenir quelques faveurs de plus. Cependant son génie se réveilla pendant un voyage qu'il fit en 1811 à Parme, où il écrivit la partition d'*Agnese*. Quoique cet ouvrage eût été rapidement composé, dans le but unique de satisfaire à la demande d'une société d'amateurs, son succès fut bientôt universel. Les mélodies, pleines de charme et d'expression, qui sont répandues dans l'*Agnese* et que rehaussent les effets piquants et spirituels d'une harmonie et d'une instrumentation bien appropriée, ont fait de cet opéra l'un des plus beaux titres de gloire de son auteur. Peu de temps après, en 1812, Napoléon le choisit pour succéder à Spontini dans la direction du Théâtre-Italien.

Lorsque, après les événements de 1814, le prince qui payait ses services avec tant de munificence eut été renversé du trône, Paër réclama l'intervention des souverains alliés qui se trouvaient à Paris pour que l'engagement contracté envers lui par des actes diplomatiques où figurait le nom du roi de Saxe ne cessât pas de recevoir son exécution. Louis XVIII lui conféra le titre de compositeur de sa chambre, mais réduisit son traitement à 12,000 francs. Deux ans plus tard Paër fut nommé maître de chant de la duchesse de Berry. Après la restauration, il avait continué de diriger la musique de l'Opéra-Italien. Mme Catalani le chargea de remplir les mêmes fonctions lorsqu'elle obtint l'entreprise de ce théâtre; mais la mauvaise gestion de cette cantatrice, qui prétendait suppléer à elle seule par son talent à toute une troupe de bons chanteurs, ayant amené la fermeture du spectacle, en 1818, faillit compromettre le nom de Paër. L'année suivante cependant, le Théâtre-Italien, rentré dans les attributions de la maison du roi, se rouvrit, et Paër y reprit sa place. Cette époque fut celle où il se fit le plus d'honneur par les soins qu'il donna à la bonne exécution de la musique; cependant on lui a reproché d'avoir cherché par tous les moyens possibles à retarder l'apparition, à Paris, des ouvrages de Rossini. En 1823, la direction du Théâtre-Italien ayant été donnée à Rossini, Paër envoya aussitôt sa démission de directeur de la musique; mais elle ne fut pas acceptée, et il fut obligé, pour ne pas perdre sa position à la cour, de se résigner à une situation subalterne à l'Opéra-Italien. Ce fut alors aussi que, cédant à des importunités de salon plutôt qu'au besoin de produire, il écrivit son charmant opéra-comique du *Maître de chapelle* (1824), dont plusieurs morceaux sont devenus classiques. En 1826, après la retraite de Rossini, la direction de l'Opéra-Italien fut rendue à Paër, mais le théâtre était dans une situation déplorable. Les fautes des administrations précédentes furent imputées au nouveau directeur, qui, forcé de se retirer l'année suivante, démontra jusqu'à l'évidence dans une brochure que ces fautes ne provenaient pas de son fait. Charles X le dédommagea en le nommant chevalier de la Légion d'honneur. En 1831, Paër fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, en remplacement de Catel, et en 1832 Louis-Philippe le chargea de diriger la musique de sa chapelle. Paër conserva cette position jusqu'à sa mort. Voici la liste de ses principaux ouvrages : OPÉRAS : *La locanda de' vagabondi*, Parme (1789); — *I pretendenti burlati*; id. (1790); — *Circe*, Venise (1791); — *Said, ossia il seraglio*, id. (1792); — *L'oro fa tutto*, Milan (1793); — *I molinari*, Venise (1793); — *Laodicea*, Padoue (1793); — *Il tempo fa giustizia a tutti*, Pavie (1794); — *Idomeneo*, Florence (1794); — *Una in bene ed una in male*, Rome (1794); — *Il matrimonio improviso*, id. (1794); — *L'amante servitore*, Venise (1795); — *La Rossana*, Milan (1795);

(1) Voici les noms des artistes qui composaient ce corps de musique : Paër, directeur et compositeur; Rigel, pianiste-accompagnateur; chant : Crescentini, Brizzi, Mmes Grassini, Paër, d'Ellieu, Albert-Hymm, Giacomelli. Diverses mutations y firent successivement entrer Crivelli et Tachinardi, ténors, Nozzari, ténor grave, Barilli, basse, Mmes Barilli, Festa, Sessi et Camporesi, et le violoncelliste Duport.

— *L'orfana riconosciuta*, Florence (1795); — *Ero e Leandro*, Naples (1795); — *Tamerlano*, Milan (1796); — *I due surdi*, Venise (1796); — *Sofonisba*, Bologne (1796); — *Griselda*, Parme (1796); — *L'intrigo amoroso*; — *La testa riscaldata*, Venise (1796); — *Cinna*, Padoue (1797); — *Il principe di Tarento*; — *Il nuovo Figaro*, Parme (1797); — *La sonnambula*, Venise (1797); — *Il fanatico in Berlina*, (1798); — *Il morto vivo*, id. (1799); — *La dona cambiata*, et *I fuorusciti di Firenze*, (1800); — *Camilla*, id. (1801); — *Ginevra degli Almeri*, Dresde (1802); — *Il Sargino*, id. (1803); — *Tutto il male vien dal buco*, Venise (1804); — *Le astuzie amorose*, Parme (1804); — *In maniscalco*, Padoue (1805); — *Leonora, ossia l'amore conjugale*, Dresde (1805); — *Achille*, id. (1806); — *Numa Pompilio*, au théâtre de la cour, à Paris (1808); — *Cleopatra*, id. (1810); — *Didone*, id. (1810); — *I baccanti*, id. (1811); — *Agnese*, Parme (1811); — *L'eroismo in amore*, Milan (1816); — *Le maître de chapelle*, opéra-comique, à Paris (1824); — *Un caprice de femme*, id. (1834); — *Olinde et Sofronie*, grand opéra, non terminé, Paris. — CANTATES : *Il Prometeo*, avec orchestre; — *Bacco ed Ariana*, id.; — *La conversazione armonica*, id.; — *Europa in Creta*, à voix seule et orchestre; — *Eloisa ed Abelardo*, à deux voix; — *Diana ed Endimione*, id.; — *L'amore timido*, à voix seule; — *L'addio di Ettore*, à deux voix; — *Ulisse e Penelope*, à deux voix; — *Saffo*, à une voix; — deux sérénades à trois et quatre voix, avec accompagnement de harpe ou piano, cor, violoncelle et contrebasse. — PIÈCES VOCALES DIVERSES : six duos; — six petits duos italiens; — quarante deux ariettes italiennes, à voix seule avec accompagnement de piano; — six cavatines, sur des paroles de Métastase; — — douze romances françaises, avec accompagnement de piano; — deux recueils d'exercices de chant, pour soprano et ténor. — ORATORIOS : *Il San-Sepolcro*, Vienne (1803); — *Il trionfo della Chieza*; Parme (1804); — *La Passione di Giesu-Christo* (1810). — MUSIQUE D'ÉGLISE : Offertoire, à grand chœur. — *O Salutaris*, à trois voix et orgue; — *Ave, Regina cœli*, à deux voix et orgue. — MUSIQUE INSTRUMENTALE : Symphonie bacchante, à grand orchestre; — *Vive Henri IV !* varié à grand orchestre; — grandes marches militaires en harmonie, à seize et dix-sept parties; — valses, en harmonie, à six et dix parties; — *La douce victoire*, fantaisie pour piano, deux flûtes, deux cors, et basson; — trois grandes sonates pour piano, violon obligé, et violoncelle, ad libitum : — thèmes variés pour piano, etc. D. DENNE-BARON.

Choron et Fayolle, *Dict. hist. des musiciens*. — *Paër et Rossini*; Paris 1820, in-8°. — *M. Paër, ex-directeur du Théâtre-Italien, à MM. les dilettanti*; Paris, 1827, in-8°. — Schilling, *Universal Lexicon der Tonkunst*. — Fétis, *Biographie univers. des musiciens*.

PAESIELLO. *Voy.* PAISIELLO.

PAEZ (*Francisco*), missionnaire espagnol, né à Olmedo, en 1564, mort à Gorgora (royaume d'Amhara), le 20 mai 1622. Il entra en 1582 dans la Compagnie de Jésus, et fut destiné aux missions. En 1588 il était à Goa : désigné pour aller porter la foi catholique sur la côte orientale de l'Afrique septentrionale, il se déguisa en Arménien, fut pris par des pirates arabes, qui le firent ramer à la chaîne durant sept années. Racheté au bout de ce temps, le P. Paez prêcha l'Évangile à Goa, à Diù, à Baçaïm. En mai 1603 il arriva en Abyssinie. Il apprit en peu de temps les différents dialectes du pays, et prêcha avec tant de succès qu'il convertit le roi Za-Denghel et toute sa cour (1604); mais l'abjuration du monarque souleva la plus grande partie du peuple abyssin, et Za-Denghel fut tué près de Goïam. Néanmoins, son successeur, Meleck Seghed, se montra très-favorable aux missionnaires, auxquels il accorda le droit de construire un vaste établissement à Gorgora; il embrassa aussi le christianisme en 1621. Paez succomba peu après sous la fatigue et l'intempérie du climat.

On a de lui des *Lettres* dans les *Litteræ annuæ*, et une *Histoire d'Abyssinie* de 1555 à 1622. Il y parle d'un voyage qu'il fit en 1618 aux sources du Nil (l'ancien *Astapus*). Cette relation a été reproduite en latin par Kircher, dans son *Œdipus Ægyptiacus*, et trad. en français, à la suite de la version d'un opuscule de Vossius, sous le titre de *Dissertation touchant l'origine du Nil*, etc. ; Paris, 1667, in-4°. Le célèbre James Bruce a vivement contesté à Paez la réalité de ses découvertes. Paez avait aussi composé en dialecte amhrique un traité des mœurs des Abyssins et traduit en gheez une *Doctrine chrétienne*. A.

J. Bruce, *Travels to discover the sources of the Nile*; Édimbourg, 1770, 5 vol. in-4°. — Job Ludolf, *Historia æthiopica*.

PAEZ (*Gaspar*), missionnaire espagnol, né à Covilham (Andalousie), en 1582, mis à mort en Abyssinie, le 25 avril 1635. Membre de la Compagnie de Jésus, il fut envoyé en mission d'abord à Goa, puis en Abyssinie, en 1628. Après la mort du roi Méleck Seghed, en 1632, son fils Facilados, ennuyé des troubles causés par les exigences des missionnaires, les chassa de ses États. Paez crut pouvoir désobéir, et se cacha quelque temps; mais il fut découvert et mis à mort. On a de ses lettres dans les *Litteræ annuæ*, 1624-1626. A.

Balth. Telles, *Hist. æthiop.* — Sotwel, *Bibl. Soc. Jesu.* — Geddes, *Church Hist. of Ethiopia*.

* PAEZ (*Jose-Antonio*), président de la république de Venezuela, naquit en ~~1780~~, dans le bourg d'Arragua, près de la Nouvelle-Barcelone, d'une famille d'Indiens convertis. Il passa sa jeunesse au milieu des *llaneros*, et il étonnait ces hommes rustiques par son audace et son courage. A l'âge de dix-huit ans, il entra chez un riche colon, comme gardien de ses

troupeaux. Lorsque Caraccas proclama, en 1810, son indépendance, Paez s'enrôla sous les drapeaux de la liberté; et bientôt, grâce à son influence sur les llaneros, il se vit à la tête d'une bande qui devint la terreur des Espagnols. La délivrance de Varinas, en fondant sa réputation, lui valut un grade dans l'armée de Bolivar. Il rendit de nouveaux services dans les années 1813 et 1814, en battant les Espagnols à plusieurs reprises. En 1818, après la bataille d'Ortiz, il couvrit la retraite à la tête de la cavalerie, et déploya tant de courage et d'habileté qu'il sauva l'armée d'une destruction complète. En 1821, grâce à l'impétuosité avec laquelle Paez enleva les positions de l'ennemi, il décida de la victoire qui assura l'indépendance de la Colombie. L'année suivante, il défit Moralès sur les hauteurs de Birgirama. Venezuela récompensa ses services en le nommant son député au sénat. Cette ville était alors divisée en deux partis, dont l'un voulait se séparer de la Colombie, et former un État indépendant. Paez, qui était jaloux de la gloire de Bolivar, se chargea de diriger le mouvement révolutionnaire; et lorsque, en 1830, Venezuela se donna une nouvelle constitution, il fut élu président de la république. Pendant son administration, il ne négligea rien pour encourager l'agriculture et l'industrie; et quand les quatre années de sa présidence furent expirées, il se retira dans ses terres; mais la révolte qui éclata peu de temps après contre son successeur, Vargas, le força de reparaître sur la scène politique. Il se mit à la tête de l'armée pour défendre la constitution qu'il avait fondée, marcha rapidement sur Caraccas, qui lui ouvrit ses portes sans résistance, et replaça dans le fauteuil de la présidence Vargas, qui avait dû chercher un refuge dans l'île Saint-Thomas. [*Encycl. des gens du monde.*]

Conversations Lexikon.

PAGAN, roi des Bulgares, mort en 765. Élu à la royauté en 763, année où Sabinus, son prédécesseur, quitta le pays, craignant une révolte de la plus grande partie de la nation. Il se rendit deux ans après avec ses principaux boyards auprès de la cour de Constantinople, pour traiter de la paix avec l'empereur Copronyme. Ce dernier se déclara prêt à négocier un accord; mais dès le retour de Pagan en Bulgarie, il envahit soudainement ce pays, et s'en empara en grande partie. Pagan périt en combattant les troupes impériales.

Théophane, *Chronicon*. — Nicéphore, *Chronologia*.

PAGAN (*Blaise-François*, comte DE), ingénieur français, né le 3 mars 1604, à Avignon, mort le 18 novembre 1665, à Paris. Il appartenait à une famille patricienne de Naples, qui s'était établie en 1552 dans le comtat Venaissin. Attiré à la cour par le connétable de Luynes, son parent, il embrassa fort jeune la profession des armes et perdit l'œil gauche au siége de Montauban; au col de Suse, ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissait dans la place, il se laissa glisser jusqu'aux bas en criant à ses compagnons : « Voici le chemin de la gloire! » et jeta le désordre au milieu des ennemis. Louis XIII, qui se plaisait à raconter cette belle action, le choisit en 1633 pour tracer le plan du siége de Nancy, et en 1642 pour aller servir en Portugal avec le grade de maréchal de camp; il acheva d'y perdre entièrement la vue. De retour à Paris (1643), il s'adonna à l'étude des mathématiques, pour laquelle il avait une sorte de passion, ainsi qu'à la géographie et à l'histoire. Sa maison était le rendez-vous des savants. Le plus beau titre de ce brave officier fut d'avoir été le maître de l'illustre Vauban. On a de Pagan : *Traité des fortifications;* Paris, 1645, in-fol.; réimpr. en 1689, par Hébert et trad. en hollandais (1738, in-8°) : le meilleur traité qu'on eût écrit jusqu'alors sur cette matière; — *Théorèmes géométriques;* Paris, 1651, 1654, in-8°, réunis par Hébert à l'ouvrage qui précède; — *Relation de la rivière des Amazones, extraite de divers auteurs;* Paris, 1655, in-8°; — *Théorie des planètes;* Paris, 1657, in-4°; — *Tables astronomiques;* Paris, 1658, 1681, in-4°, avec des méthodes pour trouver la longitude sur terre et sur mer; — — *L'astrologie naturelle;* Paris, 1659, in-12; — *L'homme héroïque, ou le prince parfait sous le nom du roi;* Paris, 1663, in-12; — *Œuvres posthumes;* Paris, 1669, in-12.

Ch. Perrault, *Hommes illustres*. — *Dict. encyclop.*, art. FORTIFICATION. — Lalande, *Bibliogr. astronom.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

PAGANEL (*Pierre*), homme politique français, né le 31 juillet 1745, à Villeneuve d'Agen, mort le 20 novembre 1826, à Liége. Fils d'un notaire, il fut ordonné prêtre en 1773, et professa la rhétorique au collége d'Agen, où il avait fait de bonnes études. Après avoir été secrétaire de M. de Bonac, son évêque, il obtint la cure de Pardailhan (1778), qu'il permuta avec celle de Noaillac de Pujols (1780). Quand éclata la révolution, il en embrassa la cause avec la modération ferme à la fois et bienveillante de son caractère. D'abord procureur syndic du district de Villeneuve, il fut envoyé en 1791 à l'Assemblée législative. Réélu député à la Convention nationale (septembre 1792), il conclut, lors du procès du roi, dans un discours imprimé, à la déchéance et au renvoi devant les tribunaux ordinaires, se rattacha ensuite à l'opinion de Mailhe, et vota pour la mort et pour le sursis. Après le 31 mai, il eut une mission à Bordeaux; mais ses collègues Tallien et Dartigoyte lui retirèrent l'exercice de ses pouvoirs. Dans les départements du Lot, de la Haute-Garonne, du Tarn et de l'Aveyron, il fit preuve de modération et sauva de la mort un grand nombre de prisonniers; trois fois il fut appelé devant le comité de salut public, qui approuva sa conduite. Dans les luttes de l'assemblée, il s'effaça du reste autant que

possible. Après la session conventionnelle, il fut successivement chef du contentieux aux relations extérieures, secrétaire général du même ministère, et en 1803 chef de division à la chancellerie de la Légion d'honneur. Exilé en 1816 comme régicide, il résida à Liége, puis à Bruxelles. En 1793 il s'était marié. Paganel avait, en 1776, fondé avec ses amis Lacépède et Lacuée la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. On a de lui : *Essai historique et critique sur la révolution française*; Paris, 1810, 1815, 1816, 3 vol. in-8°.; la 1re édit. fut saisie par la police impériale; — *Les animaux parlants*; Liége, 1818, 3 vol. in-12; trad. de Casti en prose; — deux *Mémoires* impr. dans le *Recueil de la Société des antiquaires de France*, dont il était membre.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1827. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PAGANEL (*Camille-Pierre-Alexis*), littérateur français, fils du précédent, né en 1797, à Paris, où il mourut le 17 décembre 1859. Volontaire royaliste en 1815, il fut l'année suivante inscrit au barreau de Paris. Après 1830 il devint juge suppléant au tribunal de première instance de la Seine. Nommé maître des requêtes (6 avril 1832), il entra à la chambre en 1834 comme député de Villeneuve (Lot-et-Garonne), vit cinq fois son mandat renouvelé jusqu'en 1846, et vota toujours avec le centre. Le 1er novembre 1840, il fut appelé à remplir les fonctions de secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce, puis celles de conseiller d'État en service extraordinaire et de directeur de l'agriculture et des haras. En 1848 il rentra dans la vie privée. On a de lui : *Abrégé de l'histoire romaine de Florus*, trad. nouvelle avec notes; Paris, 1823, in-8°; — *Théodora, ou la famille chrétienne*; Paris, 1824, in-12; — *Le tombeau de Marcos Botzaris*; 1826, in-8°; — *Histoire de Frédéric le Grand*; 1830 et 1847, 2 vol in-8°; — *Essai sur l'établissement monarchique de Napoléon*; 1836, in-8° : où il cherche à déterminer les causes de l'avénement et de la chute du trône impérial; — *Histoire de Joseph II, empereur d'Allemagne*; Paris, 1843, 1852, in-8; — *Histoire de Scanderberg*; Paris, 1855, in-8° et in-12. H. F.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — *Bibliogr. de la France.*

PAGANI (*Gregorio*), peintre de l'école florentine, né à Florence, en 1558, mort en 1605. Fils du peintre Francesco Pagani, qui mourut à trente ans, il puisa dans l'atelier de Titi les premiers principes de l'art, et devint l'élève et l'émule du Cigoli. Un des meilleurs et des plus importants ouvrages de Pagani était une *Invention de la Croix*, grand tableau qui périt dans l'incendie de l'église del Carmine de Florence, et qui n'est connu que par une gravure assez médiocre. La même église possède encore de lui une *Adoration des mages*. Dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, une belle fresque de Pagani représente *Saint Dominique obtenant du pape Honorius III l'approbation des statuts de son ordre*. Pagani, dont les ouvrages sont malheureusement peu nombreux, est un des meilleurs maîtres que Florence ait possédés à la fin du seizième siècle. Il eut la gloire de compter parmi ses élèves Matteo Rosselli. E. B—N

Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Tolomei, *Guida di Pistoja*. — Morrona, *Pisa illustrata*.

PAGANICA (*Niccolo* DI), astrologue italien, vivait dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il était dominicain, et avait pris le grade de docteur en médecine dans les écoles d'Italie. Attiré en France par les encouragements que le roi Charles V donnait à ceux qui cultivaient l'astrologie judiciaire, il s'y fit une grande réputation, et fut chargé en 1371 de tirer l'horoscope de Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Simon de Phares le cite avec éloges dans son *Catalogue*. « Cestui, dit-il, estoit à merveilles expers ès jugements particuliers; car de son temps il n'estoit ne meurtrier, ne larron, ne malfaiteur qui se pust absoudre.... Il calculla de nuovel les estoiles fixes, où il print moult labeur. » On lui attribue un *Compendium astrologiæ*, manuscrit composé vers 1330.

Quetif et Échard, *Script. ord Prædicat.*, I, 670. — Lebeuf, *Dissertat. sur l'hist. de Paris*, III. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, V.

PAGANI-CESA (*Giuseppe-Urbano*), poëte italien, né le 25 mai 1757, à Bellune, mort le 22 mars 1835, à Venise. Sa vie s'écoula paisiblement dans la culture des lettres. L'un des derniers représentants de l'ancienne poésie italienne, il combattit les réformes dont Alfieri et Monti avaient donné l'exemple. Il y a dans ses vers de la chaleur, beaucoup d'imagination et de facilité. Après avoir débuté en 1782 par un recueil de poésies détachées (Venise, 2 vol.), il écrivit *La villegiatura di Clizia* (1802), assez joli poëme, et quelques tragédies, *Caio Gracco* (1808), *Nabucco* (1816), *La moglie indiana*, etc. Ses *Considerazioni sul teatro tragico italiano* (Florence, 1826, in-8°) lui attirèrent des répliques fort vives. La traduction en vers de l'*Énéide*, qu'il fit paraître en 1822 (Venise, 4 vol. in-12), est une œuvre médiocre.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, II.

PAGANINI (*Nicolo*), célèbre violoniste italien, né à Gênes, le 18 février 1784, mort à Nice, le 27 mai 1840. Son père, Antonio Paganini, était marchand et grand amateur de musique. Devinant les étonnantes facultés de son fils, il le mit tout jeune à l'étude du violon, sous la direction de Giacomo Costa. Dès l'âge de neuf ans le jeune Nicolo se fit entendre dans des concerts, où il joua des variantes de sa façon sur l'air de *La carmagnole*. A douze ans, son père l'ayant mené à Parme, il y prit des leçons de contre-

point de Rolla et de Ghiretti, et composa, sans instrument et à titre d'étude, vingt-quatre fugues à quatre mains. En quittant Parme, Paganini fut placé comme premier violon à la petite cour de Lucques (1805), où il passa plusieurs années tout occupé de son art au milieu des violentes agitations politiques de l'Italie. La princesse Élisa, sœur de Napoléon, qui désirait le retenir auprès de sa personne, lui accorda les entrées de sa cour. Son fameux jeu sur une seule corde date de cette époque. Il quitta Lucques en 1813. Cette année et les deux suivantes, il il les passa à Milan, où il donna des concerts avec un tel succès que la *Gazette musicale* de Leipzig le proclama le premier violon du monde. En 1816 il se rencontra à Venise avec Spohr, l'auteur de *Jessonda* : avec une impartialité qui fait honneur à son caractère, il nomma luimême ce rival le premier chanteur sur le violon. Paganini visita successivement les principales villes d'Italie, Vérone, Gênes, Turin, Plaisance (où il joua avec Charles Lipinski, que sa réputation avait attiré en Italie), Rome, Florence, Naples et Milan. En 1823, la cantatrice Antonia Bianchi, avec laquelle il avait entrepris un voyage artistique, lui donna un fils, Achille-Cyrus-Alexandre (*Achillino*), l'idole de son père, qui le forma dès sa première enfance à tenir l'archet. En 1827, le pape Léon XII accorda l'ordre de l'Éperon d'Or au virtuose. L'année suivante, Paganini quitta pour la première fois l'Italie, et se rendit à Vienne, où il fut l'objet (1828) d'un accueil enthousiaste, qui se répéta pour lui dans toutes les villes de l'Allemagne qu'il alla ensuite visiter. On n'admirait pas seulement la magie de son jeu et sa facilité sans égale : son aspect extérieur excitait aussi une vive attention; on voulait voir en lui quelque chose d'un démon, et l'on fit courir sur son compte les bruits les plus étranges. Après avoir visité toute l'Allemagne, Paganini passa en Angleterre et en France : dans ces deux pays il gagna des sommes énormes, que le jeu dévorait souvent avec plus de rapidité encore qu'il ne les avait gagnées. Tout le monde connait l'accusation portée contre lui par le père de miss Watson, qui, séduite par son talent, l'avait suivi en France. On sait aussi à quelles attaques il fut en butte de la part de certains critiques parisiens jusqu'au moment où un acte de générosité envers M. Berlioz imposa silence à l'accusation d'avarice qu'on avait surtout portée contre lui. En 1834 Paganini retourna dans sa patrie, où il acheta, dans le duché de Parme, la villa Gajona. En 1836 des spéculateurs l'engagèrent à leur donner l'appui de son nom et de son talent pour la fondation d'un *casino* à Paris, dans la Chaussée d'Antin; le dépérissement progressif de ses forces ne lui permit pas de s'y faire entendre. Il mourut à Nice, quelques années après.

« Après avoir joué la musique des anciens maîtres, dit M. Fétis, il comprit qu'il lui serait difficile d'arriver à une grande renommée dans la route qu'ils avaient suivie. Le hasard fit tomber entre ses mains le neuvième œuvre de Locatelli, intitulé *L'arte di nuova modulazione*, et dès le premier coup d'œil il y aperçut un monde nouveau d'idées et de faits. En s'appropriant les moyens de son devancier, en renouvelant d'anciens effets oubliés, en y ajoutant ce que son génie et sa patience lui faisaient découvrir, il parvint à cette variété, objet de ses recherches, et plus tard, caractère distinctif de son talent. L'opposition des différentes sonorités, la diversité dans l'accord de l'instrument, l'emploi fréquent des sons harmoniques simples et doubles, les effets de cordes pincées réunis à ceux de l'archet, le *staccato* de différents genres, l'usage de la double et même de la triple corde, une prodigieuse facilité à exécuter les intervalles de grand écart avec une justesse parfaite, enfin une variété inouïe d'accents d'archet, tels étaient les moyens dont la réunion composait la physionomie du talent de Paganini, moyens qui tiraient leur prix de la perfection de l'exécution, d'une exquise sensibilité nerveuse et d'un grand sentiment musical. » Parmi les œuvres publiés sous son nom cet artiste n'a reconnu que les suivants : 24 *Caprices pour violon seul*; 12 *Sonates pour violon et guitare*; 6 *Quatuors pour violon, alto, guitare et violoncelle*.

Revue musicale, t. IX, p. 146. — Schottky, *Paganini's Leben und Treiben*; Prague, 1830, in-8°. — G. Harris, *Paganini in seinem Reisewagen und Zimmer*; Brunswick, 1830, in-8°. — J. Imbert de La Phalèque, *Notice sur N. Paganini*; Paris, in-8°. — G.-E. Anders, *Paganini, sa vie, sa personne et quelques mots sur son secret*; Paris, 1831, in-8°. — Fr. Fayolle, *Paganini et Bériot*; Paris, 1831, in-8°. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

PAGANO (*Francesco-Mario*), célèbre publiciste italien, né en 1748, à Brienza (royaume de Naples), mort sur l'échafaud, le 6 octobre 1800, à Naples. Envoyé à dix ans dans cette dernière ville, il y fit de fortes études, sous la direction de Spena et de Martino, professeurs renommés; introduit dans la maison du savant Grimaldi, il se concilia l'estime de plusieurs lettrés, de Filangieri entre autres, dont il resta l'ami le plus intime. A peine âgé de vingt ans, il fut nommé professeur adjoint de morale à l'université de Naples, et dédia au grand-duc de Toscane Léopold son premier ouvrage, *Politicum universæ Romanorum nomathesiæ examen* (Naples, 1768, in-8°). En 1787, on lui déféra par acclamation la chaire de droit. Chargé bientôt après par le gouvernement de présenter un plan de réforme pour la procédure criminelle, il rédigea ses *Considerazioni* (trad. en français en 1789), que l'on regarde comme le complément nécessaire des idées de Beccaria. En se livrant à l'examen d'une branche de la législation, il avait conçu le plan de son principal ouvrage, qui parut de 1783 à 1792, sous le titre de *Saggi politici*; marchant sur les traces de Vico, il aborda,

en parcourant les grandes époques de la civilisation, les questions les plus importantes sur l'ordre naturel et politique des sociétés civiles. Ce livre, où domine l'esprit français du dix-huitième siècle, fit accuser l'auteur d'impiété et d'athéisme. Soutenu par les deux censeurs qu'on lui avait donnés, il réussit à se justifier; mais dégoûté des études philosophiques, il écrivit quelques tragédies, qui n'ajoutèrent rien à sa réputation. Lors de l'institution de la junte d'État, il plaida avec succès pour la plupart des victimes désignées à la fureur de ce tribunal exceptionnel; son zèle lui devint funeste : bien qu'il siégeât parmi les juges de l'amirauté, il fut jeté en prison, et y languit treize mois. Mis en liberté sans jugement, il se retira à Rome, puis à Milan (1798). Sur ces entrefaites le général Championnet entra à Naples, et fonda la république parthénopéenne. Rappelé dans sa patrie, Pagano entra au gouvernement provisoire, et présenta un projet de constitution qui se ressent de la gêne où on l'avait placé en lui donnant pour modèle la constitution française de l'an III. La république fut bientôt attaquée de toutes parts : Pagano, l'épée à la main, se mêla parmi ses défenseurs. Compris dans la capitulation générale, il allait être transporté en France lorsque, par suite d'une honteuse violation des traités, il fut condamné à mort et exécuté. On a encore de lui : *Principj del codice penale;* Naples, 1806, in 8°; — *Saggio del gusto*, in 8°. P.

L. Giustiniani, *Memorie degli scrittori legali del regno di Napoli*, III. — Gamba, *Operette d'istruzione*; Venise, 1833, in-16. — *Saggio storico sulla rivoluzione di Napoli*, III. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

PAGANUCCI (*Jean*), négociant français, né en 1729, à Lyon, où il est mort, en 1797. Il était originaire du canton des Grisons. Possédant des connaissances très-variées, il se fit connaître par un excellent *Manuel des négociants, ou encyclopédie portative de la théorie et de la pratique du commerce* (Lyon, 1762, 3 vol. in-8°). Durant le siége de Lyon, il présida la commission départementale, et contribua par ses proclamations à soutenir la résistance des habitants.

Almanach de Lyon pour l'an VI. — *Dict. d'économie politique*, II.

PAGENSTECHER (*Alexandre-Arnold*), jurisconsulte hollandais, né à Bentheim, en 1659, mort à Groningue, en 1716. Après avoir enseigné pendant cinq ans l'éloquence à Steinfurt, il devint en 1687 professeur de philosophie à Duisbourg, et reçut enfin en 1694 une chaire de droit à Groningue. On a de lui : *Irnerius injuria vapulans, seu commentarius ad authenticas;* Duisbourg, 1691, in-4°; Groningue, 1701, in-4°; écrit qui provoqua une violente polémique entre l'auteur et Corn. Bynckershoeck; — *Crux jureconsultorum tergemina*; Groningue, 1695, in-4°; — *De scopo et fine matrimonii;* Francfort, 1697; — *Sylloge rerum quotidianarum;* — *Benedictorum liber, seu disputationes de elegantioribus juris materiis;* Cologne, 1700, in-4°; — *De Scævola;* Groningue, 1707, in-4°; — *De jure virginum;* Brême, 1709, in-12; — *Sylloge dissertationum*; Brême, 1713, in-12; — *De jure ventris nec non de cornubus et cornutis;* ibid., 1714 et 1747, in-12; — *De advocato justo;* — beaucoup d'autres traités juridiques, des poésies latines, allemandes et hollandaises, etc.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Hirsching, *Handbuch*.

PAGENSTECHER (*Jean-Frédéric-Guillaume*), jurisconsulte hollandais, fils du précédent, né en 1686, mort en 1746. Il enseigna le droit à Steinfurt, et depuis 1721 à Harderwyk. On a de lui : *De jure sanctorum;* Marbourg, 1707, in-8°; — *De Mercurio Trismegisto;* ibid., 1708; — *De pyxide Pandoræ*; Steinfurt, 1708; — *Libellus de barba;* ib., 1708, in-12; Lemgo, 1746, in-8°; — *Jurisprudentia polemica;* Harderwyck, 1724, et 1730, in-4°; — *Selectæ juris quæstiones;* ib., 1736, in-4°.

Son frère, *Henri-Théodore* PAGENSTECHER, né en 1696, mort en 1752, fut professeur de droit à Hamm et à Duisbourg, et a publié : *Commentarius ad Sexti Pomponii librum ad Sabinum de re testamentaria;* Lemgo, 1725-1728, 3 parties, in-4°; — *Jus Pegasianum, sive Pegasi opiniones annotatæ;* ib., 1741.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Hirsching, *Handbuch*.

PAGER (*Romain*). *Voy.* DUPIN.

PAGÈS (*Jean*), historien français, né le 24 mars 1655, à Amiens, où il mourut, le 6 novembre 1723. Reçu, en 1684, maître en la communauté des marchands merciers il fut élu consul en 1706. Après des recherches étendues sur l'histoire d'Amiens, il composa dix dialogues, publiés sous le titre de : *Manuscrits de Pagès, marchand d'Amiens, sur Amiens et la Picardie, mis en ordre* par Louis Douchet (Amiens, 1856-1859, 4 vol. in-18); l'éditeur a supprimé la forme des dialogues pour adopter celle d'un récit continu, et retranché toutes les parties qui, n'intéressant pas directement la Picardie, pouvaient être élaguées sans nuire à l'intelligence du sujet. Pagès a encore laissé manuscrits : *L'auguste temple, ou description de l'église cathédrale d'Amiens, avec des remarques;* 2 vol. in-fol.; — *La promenade marchande*, recueil de vers galants, et *Recueil de diverses remarques sur la ville d'Amiens.* E. R.

Avertissement et *Notice sur l'auteur*, en tête des *Manuscrits*. — J. Garnier, *Notice sur Jean Pagès*, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, XV, 103. — Le P. Daire, *Hist. littér. d'Amiens*, p. 258.

PAGÈS (*Pierre-Marie-François*, vicomte DE), marin français, né à Toulouse, en 1748, massacré à Saint-Domingue, en 1793. Enseigne de vaisseau, et embarqué sur la frégate *La dédaigneuse*, il forma le projet d'explorer les mers de

l'Inde en s'y rendant par l'ouest, de traverser la Chine, de se rendre par la Tartarie sur les côtes du Kamchatska, et de chercher le passage du nord par les côtes septentrionales. Il partit du cap Français le 30 juin 1767, et arriva le 28 juillet à La Nouvelle-Orléans. Il remonta ensuite le Missisipi, parcourut, tantôt par terre, tantôt par mer, dans des pirogues d'Indiens, plus de six cents lieues de pays sauvages, et parvint à Mexico le 28 février 1768, après avoir recueilli un grand nombre d'observations sur l'histoire naturelle, la température, les mœurs et l'industrie du pays qu'il venait de traverser, pays dont il avait levé la carte. De Mexico il se rendit à Acapulco, et fit voile ensuite pour Manille, où les vents contraires ne lui permirent d'arriver que le 15 octobre. Déçu de l'espoir de trouver passage sur quelque bâtiment à destination de la Chine, il continua son voyage par l'Inde, visita successivement Batavia, Bombay, Mascate, Bassora, Damas, le Liban, et arriva le 5 décembre 1771 à Marseille. Sa famille et ses amis le croyaient mort. Pendant son absence, il avait été rayé des listes de la marine, comme ayant déserté son bâtiment. Mais le 9 mars 1772 le roi ordonna sa réintégration. L'année suivante, lorsque fut décidée la seconde expédition de Kerguelen (*voy.* ce nom) aux terres australes, il fut embarqué sur *Le Roland*, et eut beaucoup à se plaindre du caractère insociable de Kerguelen, dont il n'a tiré d'autre vengeance que de ne parler en aucune façon de ce commandant dans la relation qu'il a lui-même donnée de cette malencontreuse expédition. Les deux voyages que Pagès avait faits l'avaient mis à même d'apprécier la différence de température des pays chauds et des pays tempérés. Surpris de l'anomalie de la constitution atmosphérique aux deux pôles, il voulut vérifier ses conjectures, et présenta dans ce but au ministre de la marine un mémoire où il détaillait le plan du voyage qu'il proposait de faire au pôle boréal. Ayant obtenu le consentement du ministre, il se rendit au Texel, et prit passage sur un bâtiment baleinier qui mit à la voile le 16 avril 1776. Après une navigation très-pénible, le navire s'éleva vers le Spitzberg, à cent soixante lieues seulement du pôle nord, et à deux reprises il fut retenu captif par les glaces. Le 15 août il était de retour à Amsterdam. Les trois voyages de Pagès ont été publiés sous ce titre : *Voyages autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer, pendant les années* 1767-1776 (9 pl.); Paris, 1782 (devenu rare), 2 vol. in-8°; trad. en anglais, Londres, 1791, 3 vol. in-8°; en hollandais, Rotterdam, 1784, in-12; en allemand, 1786, in-8°; en suédois (par extrait), Upsal, 1788, in-12. Une soif ardente de s'instruire et de propager les connaissances qu'il parviendrait à acquérir avait été le seul mobile des entreprises de Pagès, dont la première fut exécutée à ses frais personnels. Retiré à Saint-Domingue sur une plantation située au quartier des Baradaires, Pagès, qui avait obtenu le grade de capitaine de vaisseau et la croix de Saint-Louis, fut admis à la retraite au mois de janvier 1782, et égorgé en 1793 par les nègres révoltés. Pagès avait soumis à l'Académie royale de marine, dont il était membre : *Mémoire ou Observations sur une trirème, ou pirogue très-longue et pontée; — Reflexions sur les vents d'est qui règnent entre les tropiques, sur les pluies et le ciel serein dans ce parallèle et les circonvoisins.* P. LEVOT.

Archives de la marine. — Documents inédits.

PAGÈS (*François-Xavier*), littérateur français, né en 1745, à Aurillac, mort le 21 décembre 1802, à Paris. D'une famille distinguée, il vint de bonne heure à Paris, et perdit, par suite des événements de la révolution, la modique aisance dont il jouissait. Il se livra alors par système à la composition de romans, tels que *Les erreurs de la vie; Le délire des passions; Les aventures de Fiesque;* aucun ne lui a survécu. « C'est, disait-il, le premier des genres de littérature; mais pour y réussir il faut l'âme de Confucius, la prudence de Numa, la tête de Solon, et la plume de Rousseau ou de Fénelon. » On cite encore de lui : *Tableaux historiques de la révolution française*; Paris, 1791-1804, 3 vol. in-fol., fig.; la rédaction des premières livraisons appartient à l'abbé Fouchet, à Chamfort et à Guinguené; — *Histoire secrète de la révolution française*; Paris, 1796-1802, 7 vol. in-8°, trad. en italien et en allemand; — *Nouveau voyage autour du monde, précédé d'un Voyage en Italie;* Paris, 1797, 3 vol. in-8°; — *Mes souvenirs, ou choix de lectures;* Paris, 1798, 2 vol. in-18; — *Cours d'études encyclopédiques*; Paris, 1799, 6 vol. in-8° et atlas. On lui attribue *La France républicaine*, poëme en dix chants, et une *Histoire du consulat de Bonaparte* (Paris, 1803, 3 vol in-8°).

Desessarts, *Siècles littér.* — Quérard, *France littér.*

PAGÈS *de l'Ariége* (*Jean-Pierre*), député français, né le 9 septembre 1784, à Seix (Ariége), mort le .. Avocat à vingt ans, il suivit le barreau de Toulouse, tout en fournissant diverses notices historiques aux *Mémoires* de l'académie de cette ville, dont il était membre. Nommé en 1811 procureur impérial à Saint-Girons, il résigna cet emploi après les Cent Jours, et fut interné à Angoulême. En 1816 il vint à Paris, se lia avec les chefs du parti libéral, et compta parmi les rédacteurs de *La Minerve*, du *Constitutionnel*, de *La Renommée*, du *Courrier français* et de *La France chrétienne* (1827); il fut aussi chargé de la direction littéraire de l'*Encyclopédie moderne*. Après la révolution de 1830, il entra à la chambre des députés pour le collége de Saint-Girons, qui lui continua son mandat jusqu'aux élections de 1842, et fut réélu en 1847 par celui de Toulouse; sa place était marquée dans les rangs de l'opposition avancée.

En 1848, il devint l'un des représentants de la Haute-Garonne à l'Assemblée constituante, et fit partie du comité de constitution. Outre plusieurs brochures politiques, on a de lui : *Principes généraux du droit politique;* Paris, 1817, in-8°; — *De la responsabilité ministérielle;* Paris, 1818, in-8°; — *Nouveau manuel des notaires;* Paris, 1818-1822, in-8°; — *De la censure;* Paris, 1827, in-8° : trois édit. en quelques mois. Il a aussi rédigé avec B. Constant les *Annales de la session de* 1817 à 1818, et une *Histoire de l'Assemblée constituante* (1821) pour les *Fastes civils de la France.*

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, III, 1re part.

PAGÈS (*Garnier*). *Voy.* GARNIER-PAGÈS.

PAGET (*William*, baron), homme d'État anglais, né en 1506, à Londres, mort le 15 juin 1563. D'une famille obscure du Staffordshire, il commença ses études à l'école de Saint-Paul, dirigée alors par le savant Lilly, et les acheva au collége de la Trinité de Cambridge, puis à l'université de Paris, où son patron, l'évêque Gardiner, l'avait envoyé à ses frais. A la recommandation de ce prélat, il fut en 1530 chargé d'une mission à la cour de France, et l'habileté qu'il y déploya lui valut l'emploi de clerc du cachet (*clerk of the signet*). En 1537, il remplit une autre ambassade auprès des princes allemands. Nommé en 1541 clerc du sceau privé et peu après clerc du parlement, il reçut la chevalerie en 1543, et devint l'un des principaux secrétaires d'État. Dès lors son influence ne fit que s'accroître : ainsi ce fut sous ses auspices que l'on négocia la paix de juin 1546 avec la France et le mariage de Marguerite Douglas, nièce de Henri VIII, avec le comte de Lennox, qui donna naissance à Henri Darnley (*voy. Marie* STUART). Désigné par Henri VIII comme l'un des exécuteurs de son testament, il prit une grande part aux événements du règne d'Edward VI : après avoir contribué au choix de lord Hartford comme président du conseil pendant la minorité du prince, il exhorta vainement Charles-Quint à s'unir avec l'Angleterre contre la France (1549), et entra à son retour à la chambre haute avec le titre de baron. La cour était alors divisée entre le protecteur et lord Seymour, son frère; le nombre des mécontents grossit de jour en jour, et le roi prit parti contre le premier, qui porta sa tête sur l'échafaud. Lord Paget, un des rares partisans du protecteur, fut enveloppé dans sa disgrâce, enfermé dans la Tour de Londres et dépouillé de ses emplois (1551). A la fin de 1552 il obtint son pardon général; mais il ne revint aux affaires qu'à l'avénement de la reine Marie (1553), qui l'admit dans sa plus entière confiance. Un des promoteurs de l'union de cette princesse avec l'infant Philippe, il s'employa de tout son pouvoir auprès de l'empereur pour ménager le rétablissement de l'autorité pontificale en Angleterre. Lorsque Élisabeth monta sur le trône (1558), Paget résigna volontairement les sceaux, et se retira dans la vie privée. Ses titres passèrent à son second fils, *Thomas*, l'ancêtre des comtes d'Uxbridge.

PAGET (*Henry-William*), de la famille du précédent, marquis d'Anglesey et comte d'Uxbridge, né le 17 mai 1768, mort le 28 avril 1854. Il leva à ses frais en 1793 un régiment d'infanterie, et le conduisit à l'armée du duc d'York. Nommé ensuite colonel d'un régiment de dragons, il soutint la retraite des Anglais en Hollande. Envoyé comme major général en Espagne (1808), il effectua sa jonction avec sir John Moore, et prit part à tous les combats jusqu'au désastre de La Corogne. A Waterloo il commanda la cavalerie anglaise et belge. A la chambre haute, il appuya constamment la politique des tories.

Lodge, *Portraits*, II. — Burke, *Peerage of England.*

PAGET (*Eusebius*), théologien anglais, né vers 1542, à Cranford, mort en 1617, à Londres. Il avait déjà administré plusieurs paroisses lorsqu'en 1573 il fut accusé de non-conformité et mis en interdit. En 1604 on lui donna le rectorat de Sainte-Anne à Londres. On le représente comme pasteur instruit, éclairé et plein de zèle. Il a laissé, entre autres écrits, une traduction de l'*Harmonie des Évangiles* de Calvin (1584, in-4°), et *The History of the Bible briefly collected*, dont il y a plusieurs éditions.

Son fils, *Ephraim*, né en 1575, mort en 1647, à Deptford, se fit remarquer à Oxford par sa facilité à apprendre les langues : il en parlait et écrivait, dit-on, quinze ou seize, tant anciennes que modernes. Il n'eut pas d'autres bénéfices que celui de Saint-Edmond le confesseur à Londres. Rigide puritain comme son père, il fut dépossédé à cause de sa fidélité à la cause royale. Il écrivit beaucoup contre les indépendants, baptistes et autres sectaires; mais nous ne rappelerons que ceux de ses ouvrages qu'on a longtemps recherchés pour leur singularité, tels que *Christianographia* (Londres, 1635, in-4°), tableau de toutes les communions chrétiennes non soumises au saint-siége, et *Hæresiographia;* ibid., 1645, in-4°, où il décrit les hérésies de son temps.

Wood, *Athenæ Oxon.* — Brook, *Lives of the Puritans.*

PAGET (*Amédée*), écrivain socialiste français, né en 1804, mort en 1841. Il étudia la médecine, et fut reçu docteur à Paris. Partisan des idées de Fourier, il s'appliqua à les propager, dans deux écrits qui ont pour titres : *Introduction à l'étude de la science sociale* (Paris, 1839, in-12; Besançon, 1841, in-8°), et *Examen du système de Fourier* (Paris, 1844, in-8°), terminé par M. Cartier.

Louandre et Bourquelot, *Littér. fr. contemp.*

PAGGI (*Giovanni-Battista*), peintre italien, né à Gênes, en 1554, mort en 1627. Issu d'une famille patricienne, il entra dans l'atelier de Luca Cambiaso, et il se perfectionna en pei-

gnant en camaieu une foule de bas-reliefs antiques. Quant à la peinture, il n'eut d'autre maître que lui-même. Son nom commençait à être connu, quand, après avoir commis un homicide, sur lequel les historiens ne nous donnent aucun détail, il fut obligé de quitter sa patrie et de se réfugier à Florence, où il fut accueilli et protégé par le grand-duc François Ier. Ce fut alors qu'il peignit au cloître de Sainte-Marie-Nouvelle une fresque d'une grande richesse de composition, *Sainte Catherine délivrant un condamné*, et pour l'église Saint-Marc un tableau qui passe pour son chef-d'œuvre, *La Transfiguration*. Les ouvrages de Paggi, d'un coloris vigoureux et d'un bon dessin, sont surtout remarquables par une noblesse qui n'exclut pas la grâce, au point qu'il a pu être comparé au Corrége. Il passa quelque temps en Lombardie, et il a laissé à la chartreuse de Pavie trois sujets tirés de la Passion de Jésus-Christ. Rappelé vers 1600 à Gênes, il enrichit cette ville d'un grand nombre de peintures, parmi lesquelles on remarque *Le massacre des innocents* du palais Doria. Il ouvrit dans cette ville une Académie qui eut sur l'école la plus heureuse influence. Paggi a écrit un petit traité intitulé *Definizione et divisione della pittura* (1607), et connu longtemps en France sous le nom de *Tablettes du Poggi*. E. B.—N.

Soprani, *Vite de' pittori genovesi*. — Lanzi, *Storia della pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantuzzi, *Guida di Firenze*. — Morrona, *Pisa illustrata*.

PAGHETTI (*Pietro*), acteur italien, né à Brescia, mort le 14 novembre 1732, à Paris. Après avoir joué dans différentes villes de France, il débuta en 1720 à la Comédie-Italienne de Paris, et y remplit avec succès les rôles de père noble et de pantalon. Petit et bossu, mais doué d'une physionomie aimable, il jouait avec une justesse et une verve peu communes.

De Léris, *Almanach des théâtres*.

PAGI (*Antoine*), chronologiste français, né à Rogues, en 1624, mort à Aix, en 1699. Élevé chez les jésuites, il entra en 1641 dans l'ordre des Franciscains, dont il devint plus tard, à trois reprises, élu provincial. On a de lui : *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*; Lyon, 1682, in-4°; ce savant travail, où l'auteur établit les différentes circonstances dans lesquelles les empereurs romains prenaient le consulat, fut attaqué par quelques érudits italiens; Pagi leur répondit par une dissertation placée en tête de l'édition des *Sermons inédits* de saint Antoine de Padoue, qu'il donna à Avignon, 1685, in-8°, et encore par un article inséré dans le *Journal des Savants* (année de 1686); — *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos Baronii*; Paris, 1689, in-fol.; cette première partie du grand travail entrepris par Pagi avec une rare érudition et une critique des plus exercées pour rectifier les erreurs chronologiques de Baronius, fut réimprimée à Genève, en 1705, in-fol., par les soins de François Pagi; il la fit suivre du reste de l'ouvrage, Genève, 1705, 3 vol. in-fol., que Pagi, encouragé par l'assemblée du clergé de France ainsi que par les cardinaux Noris et Casanate, avait entièrement terminé avant sa mort. Le tout parut dans une nouvelle édition; Genève, 1724, 4 vol. in-fol. O.

Niceron, *Mémoires*, t. I et XVII. — Lambert, *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PAGI (*François*), historien français, neveu du précédent, né à Lambesc, en 1654, mort à Orange, en 1721. Entré de bonne heure dans l'ordre des Franciscains, il consacra toute sa vie à l'étude de l'histoire ecclésiastique, à laquelle il fut initié par son oncle. On a de lui : *Breviarium historico-chronologicum illustriora Pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, nec non complura tum sacrorum rituum tum antiquæ Ecclesiæ capita complectens*; Anvers, 1717-1727, 4 vol. in-4° O.

Nicéron, *Mémoires*, t. VI.—Fr. Agricola, *Sæculi XVIII bibliotheca ecclesiastica*. — Hirsching, *Handbuch*.

PAGLIARINI (*Giambattista*), chroniqueur italien, né vers 1405, à Vicence, d'une famille patricienne. Il est auteur d'une *Chronique* en langue italienne, publiée en 1623, à Padoue, et qui conduit l'histoire de Vicence jusqu'en 1435.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VI, 2e part.

PAGNERRE (*Laurent-Antoine*), homme politique français, né le 25 octobre 1805, à Saint-Ouen-l'Aumône (Seine-et-Oise), où il mourut, le 29 septembre 1854. D'abord clerc de notaire, puis d'avoué, il vint à Paris en 1824, essaya de diverses professions, et s'attacha à celle de libraire. L'un des plus ardents combattants en juillet 1830, il réclama le rétablissement de la république, et protestant contre la précipitation avec laquelle on remettait le pouvoir aux mains d'un nouveau roi, il demanda, mais en vain, à La Fayette la convocation d'un congrès national. Lorsque Louis-Philippe se rendit à l'hôtel de ville, Pagnerre, saisissant la bride de son cheval, tenta de lui faire rebrousser chemin après avoir reçu de lui des nouvelles peu satisfaisantes pour ses opinions personnelles. Il se mêla bientôt à toutes les associations politiques, se distingua par diverses publications et par sa collaboration à un ouvrage qui fit alors grand bruit : *Paris révolutionnaire*. Une librairie politique qu'il organisa attira sur lui toute l'animadversion du pouvoir; mais les condamnations ne le firent point fléchir dans sa lutte, et ce fut à lui qu'on dut la publication du *Dictionnaire politique*, des pamphlets de Cormenin et de La Mennais, de l'*Histoire de dix ans*, par Louis Blanc, etc. Dès 1845 il organisa le comité central des électeurs de la Seine, foyer d'agitation qui amena les banquets et la révolution de février; à lui aussi appartient la fondation du Comptoir central et du Cercle de la Librairie. Le 24 février 1848 il fut nommé adjoint de son ami Garnier-Pagès, maire de Paris, puis maire du dixième arrondissement, secrétaire

général du gouvernement provisoire (1er mars), directeur du Comptoir national d'escompte (9 mars). C'est lui qui eut la première pensée de cet établissement de crédit, qui rendit les plus grands services à cette époque de crise, et dont il demeura jusqu'à sa mort l'un des administrateurs, après l'avoir gratuitement dirigé pendant quatre mois. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, il opta pour ce dernier. Il accepta les fonctions de secrétaire général de la commission exécutive. Le 15 mai, comme maire du dixième arrondissement, il prit sur lui de donner l'ordre de faire battre le rappel, ordre qui eut pour résultat d'assurer la victoire contre les tentatives de l'anarchie. Sa conduite ne fut pas moins énergique dans les journées de juin, et quand le calme fut rétabli, il refusa les fonctions de directeur de l'Imprimerie nationale. Rentré dans la vie privée, Pagnerre, qui malgré ses opinions politiques n'avait rien perdu de la sympathie et de l'estime de ses confrères, reprit la direction de sa librairie et ses publications populaires. H. F.

Documents particuliers.

PAGNEST (*Amable-Loüis-Claude*), peintre français, né le 9 juin 1790, à Paris, où il mourut, le 25 mai 1819. Heureusement doué de la nature et formé à l'école de David, il n'a laissé que trois ou quatre portraits et quelques études. Un trop grand désir de perfection fut la principale cause du petit nombre de ses productions. Son chef-d'œuvre est le portrait du chevalier de Nanteuil-La-Norville (1817), acquis en 1830 par le musée du Louvre, au prix de 6,000 francs.

Livrets des salons, 1814-1819.

PAGNINI (*Luca-Antonio*), érudit italien, né le 15 janvier 1737, à Pistoie, mort le 21 mars 1814, à Pise. La vivacité de son esprit, jointe à une mémoire des plus heureuses, lui fit faire de rapides progrès sous la direction d'un habile maître, Cesare Franchini. En 1753 il revêtit l'habit des carmes de Mantoue, en prenant les prénoms de *Joseph-Marie;* puis il dirigea le noviciat de son ordre à Parme, devint instituteur des pages de la cour, et professa spécialement l'éloquence. Agrégé en 1806 à l'université de Pise, il se fixa dans cette ville et y occupa une chaire de poésie latine. En 1813 il obtint un canonicat à la cathédrale de Pistoie. Pagnini possédait une connaissance parfaite de la littérature ancienne; au bruit de sa réputation plusieurs savants venaient des pays les plus lointains le consulter dans sa modeste cellule; Frugoni, Zanotti, Alfieri, Condillac, Cesarotti entretenaient avec lui des rapports d'amitié. Jamais il ne passait un jour sans lire du Cicéron et sans traduire quelque morceau grec en latin. Il n'avait pas moins de solidité en physique et en mathématiques; il savait fort bien l'hébreu, et il cultivait la poésie avec beaucoup de goût et de facilité. Ses principaux écrits sont : *Poesie bucoliche italiane, latine e greche;* Parme, 1786; — *Theoria rectorum parallelorum;* ibid., 1783; — *Epigrammi morali cento;* ibid., 1799. De ses nombreuses traductions nous citerons celles d'Anacréon (Venise, 1766), de Théocrite, Moschus, Bion et Simmias (Parme, 1780, 2 vol. in-8°), de Callimaque (1792), d'Épictète (1793), de 150 épigrammes de l'*Anthologie grecque*, dans le *Parnaso italiano;* de Sapho (1794), d'Hésiode (1797), des *Satires et Épîtres* d'Horace (1814), etc. Il a aussi traduit de Pope *Le quatre Stagioni* (Parme, 1780, in-8°), et l'*Ode in onore di S. Cecilia;* et de Voltaire la tragédie d'*Alzire* (1797). Sa version d'Horace lui valut en 1813 un prix de poésie de l'Académie de la Crusca, dont il était membre.

Seb. Ciampi, *Notice biogr.* à la tête des *Satires* d'Horace (1814). — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

PAGNINO (*Sante*), en latin *Sanctes Pagninus*, orientaliste italien, né vers 1470, à Lucques, mort le 11 août 1536, à Lyon. Admis à seize ans dans l'ordre de Saint-Dominique, il fit de bonnes études au couvent réformé de Fiesole, où il compta Savonarole parmi ses maîtres, et devint fort habile dans la théologie et les langues de l'Orient. Il prêcha d'abord avec beaucoup de zèle, et contribua par son éloquence persuasive à la conversion d'un grand nombre de vaudois et de luthériens. Léon X, qui s'était déclaré son protecteur, l'appela à Rome, et lui confia une chaire dans la nouvelle école des langues orientales qu'il venait de fonder. En 1522 il suivit à Avignon le cardinal légat; mais, ne trouvant point dans cette ville les ressources qui lui étaient nécessaires, il s'établit en 1525 à Lyon; les services qu'il rendit à sa patrie d'adoption lui firent décerner le titre de citoyen, avec tous les privilèges qui y étaient attachés. Ses ouvrages ont été l'objet de critiques sévères et de louanges exagérées; sa version surtout de la Bible (Lyon, 1528, in-4°), qui lui coûta trente années de travail, a été vantée par les PP. Touron et Fabricy ainsi que par Buxtorf et Huet, tandis que Richard Simon lui reproche d'avoir trop négligé les anciens interprètes de l'Écriture, pour s'attacher aux sentiments des rabbins. Loin d'être une œuvre obscure et barbare, comme le prétend ce dernier, cette traduction est utile en ce qu'elle fixe la propriété de beaucoup de termes hébreux; elle a été reproduite dans la *Polyglotte* d'Anvers et réimprimée depuis. On cite encore de Pagnino : *Thesaurus linguæ sanctæ;* Lyon, 1529, in-fol.; Paris, 1548, in-4° : on a fait de cet excellent dictionnaire hébreu-latin un *Epitome* (Anvers, 1616, in-8°), qui a eu de nombreuses éditions; — *Isagoge ad sacras litteras;* Lyon, 1528, in-4°; — *Hebraicarum institutionum lib. IV, ex rabbi D. Kimchi;* Lyon, 1526; Paris, 1549, in-4°; — *Catena argentea in Pentateuchum;* Lyon, 1536, 6 vol. in-fol.: recueil de commentaires hébreux, grecs et latins; — *Isagoge græca;* Avignon, 1525, in-fol. P.

Colonia (De), *Hist. littér. de Lyon*, II. — Quétif et Échard, *Script. ord. Prædicatorum*. II. 113 et 998. — Touron, *Hist. des hommes ill. de l'ordre de Saint-Dominique*. — Sixte de Sienne, *Biblioth. sancta*, lib. 4. — R. Simon, *Hist. critique des versions du Nouveau Testament*. — Tiraboschi, *Storia della letter ital.*, VII.

PAGNOZZI (*Giuseppe*), géographe italien, né le 25 janvier 1785, à Pistoie, mort le 11 décembre 1825. Employé depuis 1808 dans les bureaux des préfectures de la Toscane, il passa en 1814 dans les contributions directes, se rendit à Smyrne pour y diriger une éducation particulière, et revint en 1817 à Pistoie, où il se maria. On a de lui un vaste recueil, *Geografia moderna universale* (Florence, 1821-1827, 15 vol. in-8°), que des travaux plus complets ont rejeté dans l'oubli.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VI.

PAHIN DE LA BLANCHERIE. *Voy.* LA BLANCHERIE.

PAHLEN (Von der), famille livonienne très-ancienne, qui entra au service de la Suède et reçut d'elle le titre de baron, conféré, le 18 octobre 1679, aux six fils de *Jean Cartensohn* VON DER PAHLEN, lieutenant-colonel dans les armées de cette puissance, alors très-importante. Lorsque la Livonie changea de maître, les Pahlen entrèrent au service de la Russie. Il existe encore aujourd'hui dans cette province ainsi que dans l'Esthonie des barons de ce nom; mais la branche la plus célèbre est celle qui fut élevée, le 22 février 1799, à la dignité de comte russe et qui, possessionnée surtout en Courlande, s'y est alliée aux familles de Medem et de Hahn. A cette branche appartenait le fameux comte *Pierre* DE Palhen, dont il sera question à la mort de l'empereur Paul Ier. Gouverneur général de Saint-Pétersbourg à cette époque (mars 1801), avec le grade de général en chef, il fut renvoyé, le 13 juillet suivant, dans le gouvernement général de la Livonie qu'il avait administré auparavant et dont il était resté titulaire; mais il aima mieux prendre sa retraite, et vécut depuis ce temps dans sa terre de Hof zun Bergen, en Courlande, où il termina paisiblement ses jours, le 13 février 1826, âgé de quatre vingt-deux ans.

De ses cinq fils, les trois aînés ont rendu à son nom un grand éclat. Le général comte *Paul Pétrovitch*, mort en 1836, fut un militaire distingué. Le comte *Pierre* (général de la cavalerie, adjudant général de l'empereur, etc.), l'un des plus brillants généraux russes, conquit une belle part de gloire dans les campagnes de 1812, 1813 et 1814, ainsi que dans les guerres plus récentes de Turquie et de Pologne. Après avoir été ambassadeur de Russie à Paris (1835), il fut rappelé en 1842 par suite de quelques mésintelligences entre sa cour et celle des Tuileries, et devint membre du conseil de l'empire, où siégeait également son frère, le comte *Frédéric*. Ce dernier, alors gouverneur de Kherson, fut, en 1820, l'un des signataires de la paix d'Andrinople. [M. SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

PAIGE (LE). *Voy.* LE PAIGE.

PAILHÈS (*Antoine*, baron), général français, né le 25 août 1779, à Béziers, mort le 3 septembre 1844. A quatorze ans, il s'enfuit du collége pour s'engager dans le 83e régiment, et prit part aux campagnes des Pyrénées, d'Italie et d'Égypte. Lieutenant à Austerlitz, il passa dans la garde impériale, et combattit avec elle en Espagne, en Allemagne et en Russie. Devenu colonel (1812), il abandonna un des derniers le champ de bataille à Waterloo, et refusa de signer la capitulation de Paris. Mis en demi-solde, il se trouva compromis dans plusieurs conspirations, celle de Béfort surtout, qui lui attira cinq années de détention. Le 2 avril 1830 il obtint le grade de maréchal de camp et le commandement de l'Aube. Un jour, pendant qu'il chassait sur le territoire du canton d'Estissac, il tomba d'un coup d'apoplexie, et son corps fut retrouvé au milieu d'un champ.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Hommes du jour*, V, 2e part.

PAILLET (*Julien*), poëte français, né le 8 février 1771, à Plombières. Ancien professeur aux écoles centrales, il présida l'Athénée des arts de Paris, et fit partie de plusieurs sociétés départementales. On a de lui un assez grand nombre de pièces de vers, entre autres *La paix* (1804), *Le panthéon dijonnais* (1805), *Le lendemain d'une bataille* (1814), *La mort de Henri IV* (1824), *Épîtres et poésies diverses* (1828, in-18), *Oromaze, ou le triomphe de la lumière* (1832), *Valentin* (1845), etc. Deux choix de ses poésies ont été publiés en 1837 et en 1843.

Quérard, *La France littéraire*.

PAILLET (*Alphonse-Gabriel-Victor*), avocat français, né le 17 novembre 1795, à Soissons, mort le 16 novembre 1855, à Paris. Fils d'un notaire, il fit de brillantes études au lycée de Charlemagne, et commença chez un avoué de Soissons son apprentissage du droit. Après avoir d'abord exercé la profession d'avocat dans sa ville natale, il vint en 1826 à Paris, et se fit inscrire au barreau de la cour royale. Chargé de défendre l'assassin Papavoine, il le fit avec un talent si élevé que Berryer, Hennequin et le procureur général Bellart s'empressèrent de le féliciter. La clientèle ne lui fit pas défaut, et il plaida les causes les plus importantes à Paris et en province. On remarquait en lui une parole simple et lucide, une méthode parfaite, une discussion pleine de force et de logique. « L'amour du vrai, a dit son panégyriste, le dominait au milieu des luttes les plus ardentes; on sentait toujours battre sous sa robe le cœur de l'honnête homme, et la sincérité qu'il cherchait pour elle-même devenait naturellement auprès du juge son plus sûr instrument de persuasion, l'arme la plus redoutable de son éloquence. » A la rentrée de 1855 il revint à Paris, déjà souffrant. A l'audience de la 1re chambre de 1re instance (16 novembre), il commençait à peine sa réplique, lorsque atteint d'apoplexie il tomba pour ne plus se relever. Il

laissa à l'ordre des avocats une somme de 10,000 fr. pour être employée aux prix et encouragements des jeunes stagiaires. Il avait été député de Château-Thierry depuis 1846 jusqu'en 1848; il fut représentant de l'Aisne à l'Assemblée législative (1849) et fit plusieurs rapports sur des matières juridiques. D. de B.

Julien Larnac, *Éloge de M. Paillet*, 1857.

PAILLIET (*Jean-Baptiste-Joseph*), jurisconsulte français, né à Orléans, le 17 décembre 1789, mort en avril 1801. Il étudia le droit à Paris, et le pratiqua dans sa ville natale, où il devint, en 1830, juge au tribunal civil, et, en 1848, conseiller à la cour d'appel, fonctions qu'il cessa de remplir en 1851. Ses principaux ouvrages sont : *Manuel du droit français*; Paris, 1812, in-12 et in-8°; 9e édit., Paris, 1836, 2 part., in-8° : c'était en ce genre le livre français le plus répandu; — *Législation et Jurisprudence des successions, selon le droit ancien, le droit intermédiaire et le droit nouveau*; Paris, 1816, 3 vol. in-8°; — *Droit public français*; Paris, 1822, in-8°; — *Dictionnaire universel de droit français*; Paris, 1825-1828, 5 vol. in-8°; ouvrage interrompu avant la fin de la lettre A; — *Manuel complémentaire des codes français et de toutes les collections de lois*; Paris, 1846, 2 vol. in-8° : il contient le texte de toutes les dispositions législatives antérieures à 1789 restées en vigueur; — *Constitutions américaines et françaises*; Paris, 1848, in-12. Il a édité le *Traité des servitudes* de Lalaure (1827, in-8°); il a donné des articles au *Journal de Paris*, au *Journal du Palais* et à l'*Encyclopédie du droit*. E. R.

Frémont, *Jurisconsultes orléanais*, dans les *Mémoires de la Société d'agric. d'Orléans*, nouv. série, t. II.

PAILLOT DE MONTABERT (*Jean-Nicolas*), peintre et archéologue français, né à Troyes, le 6 décembre 1771, mort près de cette ville, le 6 mai 1849. Appartenant à une famille noble, il avait à peine terminé sa philosophie, qu'il émigra en Allemagne. S'étant rendu ensuite à New-York, il fut obligé, pour se créer des ressources, de peindre des portraits. Il compléta en Italie son éducation artistique. Après un voyage en Égypte, il revint en France, fréquenta l'atelier de David, et bientôt ses tableaux parurent aux expositions du Louvre. Il y donna *Jupiter* (1805), *Stratonice et Antiochus* (1804), *Léda* (1810), *Diane visitant Endymion* (1817), et un grand nombre de portraits, entre autres celui du mameluck *Roustan*. Après plus de vingt ans de travail, il commença l'impression de son *Traité complet de la peinture* (Paris, 1829, 9 vol. in-8°, et atlas, in-4°), qui embrasse toutes les questions qui intéressent l'art de la peinture. Les circonstances nuisirent à la vente de cette œuvre, qui avait absorbé presque toute la fortune de l'auteur. Les peintres toutefois profitèrent de ses recherches et de ses expériences sur la peinture à l'encaustique des anciens, entre autres MM. Abel de Pujol, Alaux, Picot, Léon Coignet, Glaize, etc. En 1834 Paillot fut frappé de cécité. Il n'en continua pas moins de composer quelques ouvrages, dont les deux suivants parurent après sa mort : *L'Artistaire, livre des principales initiations aux beaux-arts* (Paris, 1855, in-8°); et l'*Unitistaire, livre des Chrétiens unitistes* (1858, 3 vol. in-8°). Il a aussi donné des articles au *Journal des artistes* et au *Journal des beaux-arts*. Peu de temps avant sa mort, il avait été nommé membre de la Légion d'honneur. G. de F.

Paul Carpentier, *Notice sur M. de Montabert*, dans les *Annales de la Soc. libre des beaux-arts*, 1850-1851. — *Journal des Beaux-Arts*, 1839 et 1849. — *Docum. part.*

PAIN (*Marie-Joseph*), vaudevilliste français, né le 4 août 1773, à Paris, où il est mort, en mars 1830. Son début au théâtre date de 1792; depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne cessa d'alimenter les scènes de genre, et composa seul ou en société avec Ancelot, Bouilly, Dumersan, Simonnin et Desaugiers, plus de cent cinquante pièces, qui comptèrent plus de chutes que de succès. On sait qu'il attacha son nom au vaudeville larmoyant de *Fanchon la Vielleuse* (1803), qui eut un si grand nombre de représentations. Pain ne manquait pas d'esprit et de facilité : le zèle avec lequel il célébra les Bourbons lui valut une place de censeur dramatique sous la restauration ainsi qu'un traitement annuel de 6,000 fr, sur l'état des employés de la préfecture de la Seine. Cette aisance ne lui profita guère, car il mourut sans laisser de quoi se faire enterrer. Il est aussi l'auteur d'un *Voyage au hasard* (Paris, 1819, 2 vol. in-12), et d'un choix de *Poésies* (1820, in-8°), où l'on trouve quelques jolies fables et la chanson du *Ménage de garçon*, qui jouit d'une vogue populaire. P. L.

Soleinne, *Biblioth. dram.* — Quérard, *La France littér.*

PAINE (*Thomas*), publiciste anglais, né à Thetford, comté de Norfolk, le 29 janvier 1737, mort à New-York (États-Unis), le 9 juin 1809. La vie de Paine présente deux phases remarquables, le rôle qu'il a joué en Amérique et celui que les circonstances l'amenèrent à jouer en France pendant notre révolution. Il était fils d'un quaker, fabricant de corsets et fort pauvre. Envoyé à une école gratuite, il y apprit à lire, à écrire et à compter, et à seize ans il travaillait au métier de son père. Il s'échappa deux fois de la maison pour s'embarquer. En 1759, sa passion maritime s'étant un peu calmée, il s'établit à Sandwich comme fabricant de corsets, et se maria. Veuf deux ans après, il entrait dans les douanes. Renvoyé pour un motif peu grave, il se rendit à Londres, et ayant obtenu une place de maître d'études, travailla beaucoup pour s'instruire. Rentré dans les douanes, il épousait en 1771, à Lewes, une seconde femme, fille d'un marchand de tabac, et s'établissait dans cette branche de commerce. Son esprit très-vif d'indépendance suscita contre lui le mauvais

vouloir de ses supérieurs. On saisit un prétexte pour le renvoyer. L'année 1774 fut pleine d'événements pour Paine. Ses affaires étaient embarrassées, et il fut réduit à faire faillite. Peu après, il se sépara à l'amiable de sa femme, et prit la résolution d'émigrer en Amérique. Franklin, qui remplissait alors à Londres les fonctions de commissaire pour son pays, lui donna des lettres de recommandation, et vers la fin de l'année Paine s'embarquait pour le Nouveau Monde. Il avait alors trente-sept ans. Outre une certaine expérience du monde, il possédait un esprit observateur, et une tête où fermentaient des idées nouvelles et hardies. Il arrivait à point nommé pour tirer le meilleur parti possible de son intelligence. Fixé à Philadelphie, il débuta par collaborer au recueil périodique le *Magasin de Pensylvanie;* ses articles obtinrent du succès. On en remarqua surtout un essai contre l'esclavage des nègres. Paine prenait le plus vif intérêt à la querelle avec l'Angleterre. Les Américains avaient tiré l'épé et vaincu à Bunker's Hill. Cependant on semblait hésiter encore à prononcer les mots décisifs, — indépendance et séparation. Ce fut Paine qui le premier donna une voix énergique aux sentiments qui dominaient dans les cœurs. Il comprit qu'une réconciliation était impossible, qu'il fallait se déclarer nation indépendante, ou s'avouer rebelles, et il publia sa fameuse brochure *Le sens commun*, où il exposait la nécessité de prendre sans délai un parti décisif. Ce pamphlet produisit un effet prodigieux : cent mille exemplaires furent rapidement vendus. Ce fut l'étincelle qui fit éclater partout l'incendie.

Le parti du mouvement proclama que les doctrines de Paine étaient la vraie politique, et cinq mois plus tard le congrès déclarait solennement l'indépendance des colonies (4 juillet 1776). L'écrivain, naguère obscur, devint tout à coup célèbre. Il fut l'objet de la part d'hommes éminents de louanges publiques, où on l'appelait un *citoyen du monde et l'illustre auteur du* Sens commun. Pendant tout le reste de sa vie, il se plut à signer ses autres productions : *le Sens commun*, signature qui devint son nom de guerre; et en faisant allusion à cette révolution où il était intervenu si à propos, il put dire et croire, dans son orgueil, que sans lui les États-Unis ne seraient pas devenus une nation. L'automne suivant, il rejoignit l'armée en qualité de volontaire, aide de camp du général Greene. Frappé du découragement produit par une suite d'échecs, il commença à publier, sous le nom de *La Crise*, une série de pamphlets, pleins d'énergie, de bon sens et d'idées patriotiques. Quinze numéros parurent successivement. En 1777 il fut nommé par le congrès secrétaire du comité des affaires étrangères, et n'occupa ce poste que deux années. Ayant acquis la conviction, d'après les documents qui passaient sous ses yeux, qu'un agent américain à Paris, Silas Deane, avait fait une demande frauduleuse d'argent au Congrès, et que des amis se disposaient à l'appuyer par motif de haute politique, il signala le fait dans plusieurs articles de journaux, signés *le Sens commun*. La demande fut rejetée, mais des membres du Congrès en prirent occasion d'accuser Paine d'avoir manqué de la discrétion qu'imposait sa place, et sur une motion, il fut invité à se retirer. En 1781, il accompagna en France le colonel Laurens, que le Congrès avait chargé de négocier un emprunt. Cette mission, secondée par Franklin, réussit complétement. Louis XVI accorda six millions de francs, et se rendit garant pour dix que devait avancer la Hollande. La paix conclue, Paine revint aux États-Unis. Ses amis et ses admirateurs agirent pour que ses services ne restassent pas sans récompense. Le Congrès lui accorda, sur le rapport d'un comité, une somme de 3,000 dollars (octobre 1785); l'État de New-York lui conféra 300 acres de terre avec une maison, bien confisqué sur un royaliste; et l'État de Pensylvanie lui vota 2,500 dollars. Rentré dans la vie privée, Paine se livra à ses goûts pour des expériences scientifiques. Son rêve favori était la construction d'un pont de fer qu'il voulait jeter sur le Schuylkill; mais arrêté par le manque de capital et l'état imparfait de la fabrication du fer, il résolut de se rendre en France, pour présenter à l'Académie des sciences le modèle de son pont. Franklin lui donna des lettres de recommandation, qui lui procurèrent le meilleur accueil. Un comité de l'Académie fit un rapport favorable. Malheureusement les esprits étaient tout à la politique, et personne n'offrit le capital nécessaire. Paine se rendit à Londres, espérant mieux réussir. Il s'associa avec un maître de forges dans le Yorkshire et un négociant américain qui avança de l'argent. Les dépenses furent considérables, et le négociant étant tombé en faillite, Paine fut arrêté par les créanciers, et n'obtint sa liberté qu'en payant une forte somme. La révolution avait éclaté en France. Paine se hâta de revenir à Paris. Le parti whig avait d'abord applaudi aux réformes et aux principes nouveaux, mais les désordres et les excès commencèrent à l'alarmer. Burke se prononça avec éclat, et, en octobre 1790, publia ses fameuses *Réflexions sur la révolution française*. Ce livre, aussi éloquent que passionné, fut accueilli avec transport par les conservateurs anglais, tandis que dans le parti contraire se levaient de nombreux champions pour lui répondre. Le plus vigoureux fut Paine, qui avait passé à dessein en Angleterre, et en mars 1791 il publia sa réponse, qui avait pour titre *Les Droits de l'homme*. Ce pamphlet est une apologie énergique et populaire des principes sur lesquels la constitution française de 91 est fondée. Sa diction, toujours claire, est parfois élégante, mais il n'évite pas la vulgarité, et descend souvent jusqu'à l'injure. Les amis du

gouvernement brûlèrent Paine en effigie dans les rues, et de leur côté les partisans de la révolution le proclamaient « un illustre apôtre de la liberté ». La seconde partie des *Droits de l'homme* ne put paraître qu'en février 1792. Elle était plus hardie et plus systématique que la première, et contenait des attaques violentes contre la royauté en général et contre le roi Georges III personnellement. Le succès de l'ouvrage fut immense; il fut traduit en français, et reproduit à bon marché. Le ministère anglais, inquiet de l'effervescence des esprits, fit publier une proclamation royale contre les écrits séditieux, et citer Paine devant la cour du Banc du roi. L'accusé se rendit à Londres. L'éditeur, intimidé, voulait arranger l'affaire; mais Paine refusa avec fermeté. Pendant l'instruction du procès, une députation d'électeurs du Pas-de-Calais vint l'informer que ce département l'avait élu membre de la Convention (septembre 1797). D'autres départements l'avaient également élu; mais il opta pour le premier, et très-flatté de ce choix, il s'empressa de s'embarquer pour la France. Vingt minutes après son départ, l'ordre arrivait à Douvres de l'arrêter. Il fut reçu à Calais avec un grand enthousiasme. Ne sachant pas parler français, il ne pouvait jouer un grand rôle à la Convention; mais sa réputation comme homme de principes le fit nommer membre du comité chargé de rédiger la nouvelle constitution. Son procès fut jugé par défaut. Bien qu'habilement défendu par Erskine, il fut déclaré coupable par le jury et condamné au bannissement (déc. 1792). Paine ne s'en affecta pas alors, mais plus tard ce fut pour lui un sujet d'embarras et d'inquiétude. Quand vint le jugement du roi, il combattit avec courage la sentence que la Montagne voulait faire prononcer, et fit lire par un de ses collègues un discours où il insistait avec force sur le bannissement. « Tuer Louis, disait-il, n'est pas seulement de l'inhumanité, mais de la démence. Sa mort accroîtra le nombre de vos ennemis. Si je pouvais parler comme un Français, je descendrais en suppliant à cette barre pour vous prier, au nom de tous mes frères d'Amérique, de ne pas envoyer Louis au supplice. » Ces efforts généreux achevèrent de détruire sa popularité, déjà compromise. Le parti dominant lui voua une haine violente. Robespierre le fit rayer de la liste des membres de la Convention, comme étranger et ennemi de la liberté et de l'égalité. On ne tarda pas à l'envoyer en prison au Luxembourg. Thomas Paine y resta près d'une année, constamment menacé de l'échafaud. Un jour, il n'échappa que par une erreur du geôlier. La chute de Robespierre ne le rendit pas de suite à la liberté. Il écrivit à Monroe, ministre américain qui avait succédé à Morris, et reclama sa protection. Il ne sortit pourtant de prison qu'en novembre 1794, et reprit sa place à la Convention, sans y jouer un rôle marqué. N'ayant pas été réélu après la dissolution de l'assemblée, il cessa de remplir des fonctions publiques (oct. 1795). La prison avait porté une atteinte grave à sa santé et à son esprit. Il compléta un ouvrage intitulé *L'âge de raison*, qui renferme des attaques formelles contre le christianisme, auquel il veut substituer la religion naturelle. Cet ouvrage fit grande sensation en Angleterre, et provoqua plusieurs réfutations énergiques. Il lui fit en outre des ennemis aux États-Unis, et Paine acheva d'y indisposer les esprits contre lui en publiant (1797) une lettre pleine d'amertume contre le caractère et l'administration de Washington. Il continua à vivre assez obscurément à Paris, malgré son désir de retourner en Amérique, et publia des pamphlets dont le plus saillant est *Justice agraire opposée aux lois et aux privilèges agraires*. Il s'y trouve quelques idées justes, mais la plupart sont impraticables. Il put enfin sortir de France, en 1802. La considération et la popularité dont il avait joui autrefois aux États-Unis avaient beaucoup baissé. Ses dernières années s'écoulèrent dans l'isolement. Ses adversaires lui reprochaient son avarice, sa tenue négligée et ses excès d'eau-de-vie. Son principal biographe, G. Vale, s'efforce de prouver qu'on l'a calomnié sur ce dernier point. Malgré les tentatives des ministres des différentes sectes, Paine persista jusqu'à la fin dans ses opinions irréligieuses. Il mourut à New-York, et fut enterré sur sa ferme de New-Rochelle. En 1817, ses ossements furent transportés en Angleterre par Cobbett, et reçus avec un étalage de respect par les radicaux. Les admirateurs qu'il avait encore aux États-Unis lui élevèrent (1839) un monument sur sa tombe vide, et il existe encore. Parmi ses biographes, aucun n'est parfaitement impartial. L'un l'exalte, et l'autre le dénigre. G. Vale, dans son volume de 200 pages, est trop constamment son apologiste. J. CHANUT.

Cheetham (R. F.), *Memoirs on the life and writings of Th. Paine*; New-York, 1809; London, 1819. — Carlile (N.), *Life of Th. Paine*; London, 1820. On y trouve la liste de tous ses écrits. — Vale (Georges), *Life of Th. Paine*; New-York, 1841. — Chalmers, *Biographical Dictionary*. — *English cyclopædia (biography)* - *Cyclopædia of american literature*. — *Revue britannique*, juin 1860

PAISIELLO (*Giovanni*), célèbre compositeur italien, né à Tarente, le 9 mai 1741, mort à Naples, le 5 juin 1816. Son père, qui exerçait la profession de vétérinaire à Tarente, le plaça dès l'âge de cinq ans au collége des jésuites de cette ville. Guarducci, maître de chapelle de l'église des Capucins, ayant remarqué, pendant le chant des offices, la belle voix dont l'enfant était doué, essaya de lui faire chanter par cœur quelques solos dans sa musique, et fut tellement satisfait qu'il conseilla à ses parents de diriger ses études vers un art pour lequel il annonçait de si heureuses dispositions. Le jeune Paisiello fut d'abord confié aux soins d'un prêtre, nommé Charles Resta, qui lui enseigna les éléments de la musique, puis, au mois de mai 1754, son

père le conduisit à Naples et le fit admettre au conservatoire de S.-Onofrio, que Durante dirigeait alors. Paisiello y reçut pendant deux ans de Durante des leçons qui à la mort de ce savant maître furent continuées par Cotumacci et Abos; et après un séjour de cinq années dans l'école, on le chargea des fonctions de répétiteur. Redoublant d'ardeur au travail, il s'exerçait en composant divers morceaux de musique religieuse. Enfin, en 1763, et comme pour marquer le terme d'une éducation musicale qui lui avait coûté neuf ans d'études sérieuses, il écrivit un intermède qui fut représenté sur le théâtre du Conservatoire. Ce premier essai dramatique révélait un talent plein de charme mélodique, plein de grâce et de légèreté dans le style. Paisiello avait alors vingt-deux ans. Il fut bientôt appelé à Bologne pour y écrire deux opéras bouffes, *La pupilla* et *Il mondo alla rovescio*. Ces deux ouvrages eurent un succès d'enthousiasme qui répandit le nom de leur auteur dans toute l'Italie. De Bologne, le jeune compositeur se rend à Modène, où il fait représenter un autre opéra bouffe, *La madama umorista*, et deux opéras sérieux, *Demetrio* et *Artaserces*. Il va ensuite donner, à Parme, *Le virtuose ridicole*, *Il negligente*, et *I bagni di Abano;* à Venise, *Il Ciarlone*, *L'amore in ballo*, et *La pescatrice;* et à Rome, son charmant opéra de *Il marchese di tulipano*, qui, traduit en français vingt ans plus tard, devait faire la réputation du chanteur Martin au théâtre de l'Opéra-Comique. Partout les productions du musicien furent couronnées du plus brillant succès. A Naples, où il eut à soutenir la lutte contre Piccini, six nouveaux ouvrages, parmi lesquels on remarque *L'idolo cinese* qui fut représenté sur le théâtre de la cour, achevèrent de placer Paisiello au rang des premiers compositeurs dramatiques de l'Italie. Appelé, à diverses reprises; à Venise, à Rome, à Milan, à Turin, l'artiste déployait une prodigieuse activité. Sa fécondité égalait son talent. Piccini, en quittant Naples pour se rendre en France, avait laissé le champ libre à Paisiello. Celui-ci n'avait plus à redouter que Cimarosa, plus jeune que lui de quelques années et dont les éclatants débuts le tourmentaient. Les deux rivaux se mesurèrent ensemble; mais dans cette nouvelle lutte, où le mérite devait seul décider, on vit à regret Paisiello recourir à l'intrigue pour nuire aux succès de son émule. On eut aussi à lui reprocher d'avoir employé les mêmes moyens contre Guglielmi, lorsque, après quinze années d'absence, ce compositeur reparut en Italie avec toute la verdeur de son talent.

Paisiello n'avait encore que trente-six ans, et déjà il avait écrit cinquante et un opéras, tant bouffes que sérieux. *Le due contesse* et *La disfatta di Dario* (1), représentés à Rome, en 1777, venaient de mettre le sceau à sa renommée, lorsqu'il reçut en même temps de Vienne, de Londres et de Saint-Pétersbourg, des propositions avantageuses pour se rendre dans ces villes. Paisiello accepta les offres que lui faisait l'impératrice Catherine II, et au mois de juillet de la même année, après avoir fait jouer son opéra *Dal finto il vero*, il partit pour la Russie. Comblé de faveurs par l'impératrice, Paisiello acquitta sa dette de reconnaissance en écrivant successivement pour le service de la cour une foule de délicieux ouvrages, tels que *La serva padrona*, *Il matrimonio inaspettato*, *Il barbiere di Siviglia*, *I filosofi imaginari*, *La finta amante* composée à l'occasion de l'entrevue de Catherine avec Joseph II, à Mohilow, *Il mondo della luna*, *La Ninetti*, *Lucinda ed Artemidoro*, *Alcide al Bivio*, *Achille in Sciro*. On remarque encore au nombre des productions de ce musicien, à cette époque, des cantates, des pièces de piano pour la grande-duchesse Marie Federowna, et l'oratorio de *La Passione di Gesù Cristo*, composé pour le roi de Pologne Poniatowski. Enfin, après être resté huit ans au service de la cour de Russie, Paisiello reprit la route de l'Italie, en s'arrêtant à Vienne, où il écrivit douze symphonies concertantes à grand orchestre, pour l'empereur Joseph II, ainsi que sa délicieuse partition de *Il re Teodoro*. Ce dernier ouvrage, remarquable par la grâce, l'élégance et la verve comique, contenait, entre autres morceaux, un septuor, composition d'un genre complétement neuf alors et qui eut bientôt une célébrité européenne.

Pendant cette seconde période de sa vie artistique, Paisiello, soumis à l'influence du goût des peuples du Nord pour les combinaisons mélodiques et harmoniques, avait multiplié les morceaux d'ensemble dans ses opéras, en jetant dans la coupe de ses œuvres une variété de moyens et d'effets dont les Italiens, dans leur passion exclusive pour les airs, n'appréciaient pas encore le mérite. Ses compatriotes reprochèrent à ses ouvrages de ne plus avoir le même charme, et quoique Paisiello fût alors dans toute la force de son talent, peu s'en fallut qu'après son retour de Russie, lorsqu'il alla à Rome, en 1785, pour y écrire *L'amore ingegnioso*, cette pièce n'éprouvât une chute complète à la fin du premier acte; mais elle se releva au second acte. Depuis longtemps habitué à ne compter que des succès, Paisiello, blessé dans son amour-propre, ne voulut plus écrire pour les théâtres de Rome, et se fixa à Naples, où le roi Ferdinand IV lui confia la direction de la musique de sa chapelle, avec un traitement annuel de 1,200 ducats. Ce fut à cette ville que pendant les treize années suivantes Paisiello consacra, sauf quelques rares exceptions, tous les produits de son imagination, dont la fécondité, sem-

(1) Ce fut dans cet opéra qu'on entendit pour la première fois un air à deux mouvements, commençant par un *adagio* et finissant par un *allegro*. Cet air, *Mentre ti lascio, o figlia*, a servi depuis lors à beaucoup d'autres morceaux du même genre.

blait s'accroître avec les années. De ce temps datent plusieurs de ses meilleurs ouvrages, parmi lesquels on remarque *Il Pirro* (1), *I Zingari in fiera*, *Nina o la pazza d'amore*, *Giunone Lucina* (2), *La molinara*, *L'inganno felice*, et *La locanda*, qu'il envoya à Londres, et qu'il fit ensuite représenter à Naples, sous le titre de *Il fanatico in Berlina*, en y ajoutant un quintette. En 1797, il composa une marche funèbre à l'occasion de la mort du général Hoche. Deux ans plus tard, lors de la révolution qui éclata à Naples, la cour se retira en Sicile. Paisiello était resté à Naples. Sans emploi et inquiet sur son avenir, il sembla adopter les principes du gouvernement qui s'était établi sous la forme républicaine, et obtint la place de directeur de la musique nationale. Mais bientôt une réaction amena la restauration de la monarchie, et l'artiste, tombé en disgrâce, perdit sa position de maître de chapelle du roi, qui ne lui fut rendue qu'après deux années de soumission et de vives sollicitations. A quelque temps de là, le premier consul Bonaparte demanda au roi de Naples de lui envoyer Paisiello pour organiser et diriger sa chapelle, et, sur l'ordre de Ferdinand IV, le célèbre musicien quitta aussitôt Naples et se rendit à Paris, où il arriva au mois de septembre 1802. Le premier consul l'indemnisa largement de ses frais de voyage, lui donna un traitement annuel de 12,000 francs, sans compter le logement, la voiture, et les gratifications qu'il lui accorda ensuite. Malgré le mérite de Paisiello, cette préférence marquée pour un artiste étranger, à l'exclusion des grands musiciens que la France possédait alors, ne fut pas goûtée de tout le monde. Paisiello eut à soutenir une lutte contre le Conservatoire, et usa de représailles en n'admettant dans le personnel de la chapelle des Tuileries que les antagonistes de Méhul et de Cherubini (3). Il écrivit pour le service de cette chapelle seize offices complets, comprenant des messes, des motets, et des antiennes, et composa pour le couronnement de l'empereur Napoléon, en 1804, une messe ainsi qu'un *Te Deum* à deux chœurs et à deux orchestres. Au mois de mars de l'année précédente, il avait donné à l'Opéra *Proserpine*, pièce de Quinault, remise en trois actes par Guillard, et qui n'eut que quelques représentations. Blessé du peu de sensation que son talent avait produit à Paris, Paisiello, sous le prétexte de la santé de sa femme, demanda à retourner en Italie. Napoléon n'ayant pu parvenir à le retenir, lui accorda sa retraite en l'invitant à désigner lui-même son successeur. Paisiello présenta Lesueur, qui fut accepté.

(1) Cet ouvrage offre le premier exemple d'un opéra sérieux contenant des *introductions* et des *finales*. Jusque-là ce genre de morceaux n'avait encore été introduit que dans les opéras bouffes.

(2) C'est dans cette cantate dramatique, composée pour les relevailles de la reine de Naples, que se trouve le premier air avec chœur écrit pour les théâtres d'Italie.

(3) Huit chanteurs et vingt-sept symphonistes composèrent dans l'origine le corps de musique de cette chapelle. L'ancienne chapelle des Tuileries ayant été détruite pendant la révolution, on célébrait le service divin dans la salle du conseil d'État, qu'on disposait en oratoire le dimanche, et qu'on rendait le lendemain aux séances du conseil. A l'avénement de Napoléon Ier au trône, on rétablit la chapelle, qui sert encore aujourd'hui, et le personnel des musiciens fut considérablement augmenté.

Vers le milieu de l'année 1804, le célèbre artiste était de retour dans sa patrie, où il reprit son service auprès de Ferdinand IV; mais bientôt les événements politiques renversèrent l'ancienne dynastie. Joseph, frère de Napoléon, en montant sur le trône de Naples, en 1806, maintint Paisiello dans ses fonctions de directeur de la chapelle et de la musique de la chambre, fixa son traitement à 1800 ducats, et lui remit de la part de Napoléon la croix de la Légion d'honneur ainsi que le brevet d'une pension de mille francs. Le compositeur écrivit pour la chapelle de la nouvelle cour vingt-quatre offices complets, et pour la fête du roi l'opéra *I pitagorici*, qui fut le dernier ouvrage qu'il donna au théâtre. Lorsque, en 1808, Joachim Murat succéda à Joseph Bonaparte, qui venait d'être appelé au trône d'Espagne, Paisiello conserva ses titres et ses emplois. Il avait été nommé membre de la Société des sciences et arts de Naples et président de la direction du Conservatoire de musique de cette ville; il faisait partie de la plupart des académies; en 1809, l'Institut de France l'avait inscrit au nombre de ses associés étrangers. Les circonstances qui ramenèrent les Bourbons à Naples, en 1815, changèrent la position de Paisiello. L'attachement qu'il portait à Bonaparte et à sa famille lui avait fait perdre la pension qu'il recevait autrefois de Ferdinand IV. Il avait également perdu celles que lui faisaient l'impératrice Marie de Russie et Napoléon. Dans un âge très-avancé, et habitué depuis près d'un siècle à vivre avec une sorte de luxe, il se trouva réduit aux modiques appointements qu'il avait de la chapelle royale. Délaissé par la cour et même par ses amis, le chagrin acheva de ruiner sa santé, et termina son existence à l'âge de soixante-quinze ans.

Si l'on peut reprocher à Paisiello, comme homme, d'avoir quelquefois employé l'intrigue pour nuire aux succès de ses rivaux et d'avoir montré dans sa vieillesse peu de générosité envers les jeunes artistes dont le talent naissant lui portait ombrage, on n'a que des éloges à lui donner comme compositeur dramatique. Guglielmi peut l'emporter sur lui par la pétulance de sa verve, Cimarosa par l'abondance des idées, mais Paisiello leur est supérieur par la suavité de ses mélodies et par le charme de l'expression. Sa fécondité était tellement prodigieuse qu'il ne se rappelait pas lui-même le nombre de ses ouvrages. Outre ceux déjà cités, voici les principaux : — *L'innocente fortunato*, à Venise; — *Sismonno nel Mogole*, à Milan; —

L'Arabo cortese, à Naples; — ***Semiramide***, à Rome; — *Annibale in Italia*, à Turin; — *Antigone*, à Naples; — *La grotta di Trofonio*; — *La cuffoara*; — MUSIQUE D'ÉGLISE : — *Pastorali per il S. Natale*, a canto e coro; — Messe de *Requiem*, à deux chœurs et deux orchestres, pour les funérailles du prince royal de Naples, D. Gennaro; — Trois messes solennelles à deux chœurs et deux orchestres, dont une pour le couronnement de l'empereur Napoléon; — Un *Te Deum*, à quatre voix et orchestre, pour le retour du roi et de la reine à Naples; — quarante motets avec accompagnement d'orchestre, composés pour les chapelles du roi deNaples et de l'empereur Napoléon. — MUSIQUE INSTRUMENTALE et VOCALE : Douze quatuors pour deux violons, viole et clavecin; — Six quatuors pour deux violons, alto et basse; — des cantates pour voix seule, avec accompagnement de piano; — des nocturnes à deux voix; des canzonettes et d'autres petites pièces de musique de chant. DENNE BARON.

Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des musiciens*. — Quatremère de Quincy, *Notice sur Paisiello*. — Castil-Blaze, *Chapelle-musique des rois de France*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — *Biographia degli uomini illustri del regno di Napoli*.

PAITONI (*Giacomo-Maria*), savant bibliographe italien, né vers 1710, à Venise, où il est mort, en 1774. Admis chez les clercs réguliers dits Somasques, il devint bibliothécaire du couvent du Salut. Sa vie entière fut consacrée à des travaux de bibliographie, dont le plus considérable est la *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati* (Venise, 1766-1767, 5 tom. in-4°), ouvrage exact, soigneusement fait, et rempli de notices fort intéressantes, ainsi que d'observations critiques. Ce savant religieux a encore fourni des articles aux *Memorie della storia letter.* (1758), et à la *Raccolta Calogerana* (1742), et il a revendiqué pour Venise, dans une dissertation qui fit quelque bruit (1756 et 1772, in 8°), l'honneur d'avoir été le berceau de l'art typographique en Italie; mais son sentiment n'a point prévalu.

Journal des Savants, avril 1776. — Rotermund, *Supplém.* à Jöcher.

PAIXHANS (*Henri-Joseph*), général français, né à Metz, le 22 janvier 1783, mort le 19 août 1854, à Jouy aux Arches. Sorti de l'École polytechnique, puis de l'école spéciale d'artillerie, il fit les guerres d'Autriche, de Prusse et de Pologne. A vingt-quatre ans il reçut la croix d'Honneur. En 1812, il était à la Moskowa, et en 1814 commandait les batteries qui défendaient les buttes Chaumont et celles de Belleville. Sans emploi durant la restauration, il s'occupa d'expériences pyrotechniques. En 1830 il fut nommé député par le collége de Sarreguemines et dans les législatures suivantes il représenta la ville de Metz jusqu'en 1848. Louis-Philippe le nomma colonel. Paixhans fut alors successivement attaché au ministère de la guerre, au comité d'artillerie, aux commissions chargées de préparer la défense de la France, etc. Il a introduit des améliorations sérieuses dans l'artillerie et les canons à bombes, qui, après quelques essais infructueux, sont devenus d'une application générale et portent son nom. Paixhans mourut général de division et membre de plusieurs académies. On a de lui : *Considérations sur l'état actuel de l'artillerie des places et sur les améliorations dont elle paraît susceptible*; 1815, in-4°; — *Observations sur la loi de recrutement et d'avancement de l'armée française*; Paris, 1817, in-8°; — *Nouvelle force maritime, et application de cette force à quelques parties du service de l'armée de terre*, etc.; Paris, 1822, in-4°, 7 pl. : de nombreuses recherches sur l'emploi des projectiles creux rendent cet ouvrage précieux; — *Expériences faites par la marine française sur une arme nouvelle; changements qui paraissent devoir en résulter sur le système naval*; Paris, 1825, in-8°; — *Force et faiblesse militaires de la France* : essai sur la question générale de la défense des États et de la guerre défensive, etc.; Paris et Bordeaux, 1830, in-8°; — *Fortifications de Paris, ou Paris doit-il être fortifié, et quels seront les moyens de défense*, etc.? Paris, 1834, in-8°, pl.; — plusieurs brochures ou discours sur des questions stratégiques. A.

Archives de la guerre. — E.-A. Bégin, *Biographie de la Moselle*.

PAJOL (*Claude-Pierre*, comte), général français, né à Besançon, le 3 février 1772, mort à Paris, le 19 mars 1844. Fils d'un avocat, il prit part à la prise de la Bastille, et s'enrôla en 1791 dans le 1er bataillon des volontaires du Doubs. Sous-lieutenant (12 janvier 1792), il combattit à Valmy, devant Mayence, à Francfort, à Limbourg, à Hocheim, et fut aide de camp de Kleber. Capitaine en 1795, chef de bataillon (9 février 1796), il se trouva à Altenkirchen, entra en 1797 dans le 4e régiment de hussards, à l'armée du Danube, puis à l'armée d'Helvétie, où Massena le fit chef de brigade (25 mai 1799). Il fit ensuite la campagnes d'Italie et du Rhin. En 1805, il se signala à Ulm, à Leoben, à Austerlitz, pendant les campagne de Prusse en 1806, et fut nommé général de brigade (10 mars 1807), et baron de l'empire (1er mars 1808). Sa conduite à Eckmühl et sous les murs de Ratisbonne lui valut en 1809 le titre de commandant de la Légion d'honneur. Après s'être distingué à Essling et à Wagram, il commanda l'avant-garde du premier corps dans la guerre de Russie, et devint général de division (7 août 1812), à la suite de diverses affaires qui commencèrent les opérations de cette grande campagne. Blessé dangereusement pendant la retraite, il n'en continua pas moins son service, et combattit à Lutzen, à Bautzen et à Montereau surtout, dont il défendit le pont avec

un tel acharnement que Napoléon, après une charge, l'une des plus belles qu'offrent les annales militaires, le promut grand-officier de la Légion d'honneur (19 février 1814), et lui dit en l'embrassant : « Si tous les généraux m'avaient servi comme vous, l'ennemi ne serait point en France. » La restauration fit Pajol comte et lui confia une division de cavalerie; mais le 21 mars 1815 il prit le commandement des troupes au delà de la Loire, les amena à Napoléon, qui le nomma pair de France (2 juin 1815), et lui conseilla de marcher sur Bruxelles. Après Waterloo Pajol fut mis à la retraite (3 janvier 1816). Absent de Paris lors de la publication des ordonnances de juillet, il se hâta de revenir, et le 29, après la prise des Tuileries, il se mêla à l'insurrection, organisa sur la route de Saint-Cloud une ligne de defense, qu'il confia ensuite au général Rewbel, et accepta le commandement en second, sous le général Gérard, des forces parisiennes. Ce fut lui qui fut chargé de prendre toutes les mesures pour déterminer Charles X à s'éloigner avec sa famille du territoire français : l'expédition dite de *Rambouillet* fut le résultat de cet ordre. Son dévouement fut récompensé par la grand'croix de la Légion d'honneur (21 août 1830), le commandement de la 1re division militaire (26 septembre) et par un siége à la chambre des pairs (19 novembre 1831). Il eut dans ses nouvelles fonctions à réprimer plus d'une fois les émeutes qui signalèrent les premières années du règne de Louis-Philippe, et se montra complétement dévoué au gouvernement qu'il avait contribué à fonder. Mis en disponibilité (29 octobre 1842), il mourut peu après.

Ses fils sont, l'un, Charles-Pierre-Victor, comte *Pajol*, colonel d'état-major depuis 1855; l'autre, Louis-Eugène-Léonce *Pajol*, colonel du 2e cuirassiers depuis 1858. H. F.

Biogr. univ. et port. des contemp.

PAJON (*Claude*), théologien protestant, né en 1626 à Romorantin, mort le 27 septembre 1685 à Carré, près d'Orléans. Appartenant à une famille du Blaisois qui embrassa de bonne heure les doctrines de la réforme, il fut pasteur de Marchenoir (1650), professa la théologie à Saumur (1666), et accepta en 1668 la vocation que lui offrit l'église d'Orléans. Ayant manifesté quelques opinions qui lui étaient particulières sur la prédestination et la grâce, il fut en butte aux persécutions de Jurieu et des orthodoxes; par leur influence plusieurs synodes et l'académie de Sedan le condamnèrent sans l'entendre, et quand il voulut se justifier, on le lui défendit, sous prétexte qu'il cherchait à propager son hérésie. Des cinquante écrits qu'il avait composés, Pajon n'en publia que trois : *Sermon sur II Cor. III*, 17; Saumur, 1666, in-8°; les sentiments qu'il y expose ont été formulés d'une façon plus nette par Isaac Papin; on les désigna du nom de *Pajonisme*; — *Examen des* Préjugés légitimes (de Nicole); Bionne, 1675, 2 vol. in-12; — *Remarques sur l'*Avertissement pastoral; Amsterdam, 1685, in-12.

Un membre de la même famille, Pajon (*Louis-Esaïe*), né le 21 mai 1725, à Paris, mort le 24 juillet 1796, à Berlin, desservit les églises françaises de Leipzig et de Berlin, et devint conseiller du consistoire. Il édita l'*Histoire de la Réformation* de Beausobre et traduisit les *Leçons de morale* de Gellert (Leipzig, 1772, 2 vol. in-8°). — Son frère cadet, *Pierre-Abraham*, pratiqua la médecine à Paris. On a de lui quelques opuscules scientifiques et une dissertation sur l'*Origine des appariteurs de l'université* (1782, in-12).

Bayle, *Dict. crit.* — Chaufepié, *Nouveau dict.* — Haag frères, *La France protestante.*

PAJON (*Henri*), littérateur, mort en mars 1776, à Paris, sa ville natale, fut avocat au parlement, et publia sous le voile de l'anonyme divers écrits agréables, tels que l'*Histoire du prince Soly* (Amsterdam, 1740, 1743, 1746, 2 part., in-12); — *Les Aventures de la belle Grecque* (1742, in-12); — *Histoire du roi Splendide* (1748, 2 vol.); *Contes nouveaux et nouvelles en vers* (1753, in-12), etc.

Quérard, *La France littér.*

PAJOT. *Voy.* Ons-en-Bray.

PAJOU (*Augustin*), sculpteur français, né à Paris, le 19 septembre 1730, mort le 8 mai 1809, dans cette ville. Élève de Lemoyne, il remporta le grand prix de sculpture au concours de 1748, et fut nommé pensionnaire du roi à l'Académie de France à Rome. Après un séjour de douze années en Italie, il revint à Paris, et fut reçu membre de l'Académie, le 26 janvier 1760, sur la présentation d'un groupe de *Pluton tenant Cerbère enchaîné à ses pieds*. L'Académie le choisit pour adjoint à professeur, le 30 juillet 1762, et pour recteur, le 7 juillet 1792. Il avait été nommé en 1781 garde des antiques du roi. Il eut une place à l'Institut lors de la formation de ce corps. Pajou jouit d'une grande célébrité pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI. M. J. Pichon a publié dans les *Mélanges de la Société des bibliophiles* (1856), un curieux *Mémoire des ouvrages de sculpture statuaire* faits par Pajou pour Mme du Barry pendant le cours des années 1770, 1771, 1772, 1773 et 1774. Lorsque le roi Louis XVI fit commander aux artistes une suite des statues des hommes illustres de la France, Pajou fut chargé des statues de Pascal, de Descartes, de Turenne, de Fénelon et de Bossuet. Le musée du Louvre possède de lui une statue de *Bossuet*, et une de *Psyché*, les bustes de *Buffon* et de *Mme du Barry*. Il mit à l'exposition de 1779 une figure de *Bossuet*, placée aujourd'hui dans la salle des séances de l'Institut. On voit à l'Académie des arts de Saint-Pétersbourg un monument en marbre blanc représentant L'*Impératrice Élisabeth décorant la princesse de Hesse-Hombourg de son cordon de Saint-André.*

Un fils de Pajou étudia la peinture sous Vincent; il exposa son œuvre capitale au salon de 1812, et mourut vers 1829. H. H—N.

H. Barbet de Jouy, *Sculptures modernes du Louvre.* — L. Dussieux, *Artistes français à l'étranger.*

* **PALACKY** (*François*), historien bohémien, né le 14 juin 1798, à Hodslawitz, en Moravie. Après avoir terminé ses études à Presbourg et à Vienne, il s'occupa pendant quelques années de littérature et de beaux-arts, et s'adonna ensuite à l'étude approfondie de l'histoire de son pays. Devenu en 1823 archiviste de la maison des comtes de Sternberg, il visita dans les années suivantes l'Allemagne et l'Italie pour rechercher des documents concernant les annales de la Bohême, qu'il se mit ensuite, nommé en 1829 historiographe par les états de ce pays, à écrire avec un talent et une science supérieurs. Mêlé aux événements de 1848, il fut le chef du parti slave à la diète de Kremsier, après la dissolution de laquelle il retourna à ses travaux scientifiques. On a de lui : *Theorie des Schönen* (La Théorie du beau); 1821; — *Allgemeine Geschichte der Æsthetik* (Histoire générale de l'esthétique); 1823; — *Würdigung der alten böhmischen Geschichtschreiber* (Critique des anciens historiens bohémiens); Prague, 1830; — *Dobrowskys Leben* (Vie de Dobrowsky); ibid., 1833; — *Geschichte von Böhmen* (Histoire de la Bohême); ibid., 1836-1860, 4 parties en 8 vol. in-8°; la première et la quatrième ont été traduites en bohémien, ibid., 1848-1857, 3 vol. : cet excellent ouvrage va jusqu'à l'année 1457; — *Litterarische Reise nach Italien zur Aufsuchung der Quellen der böhmischen Geschichte* (Voyage littéraire en Italie pour la recherche des sources pour l'histoire de Bohême); ibid., 1838, in-4°; — *Archiv cesky*, recueil de documents concernant la Bohême, commencé en 1840; — *Die ältesten Denkmaler der böhmischen Sprache* (Les plus anciens Monuments de la langue bohémienne); Prague, 1840, publié en commun avec Schaffarik; — *Ueber Formelbücher in Bezug auf böhmische Geschichte* (Sur les Recueils de formules, par rapport à l'histoire de Bohême); ibid., 1842-1847, 2 parties in-4°; — *Der Mongolen Einfall im Jahre* 1241 (L'Invasion des Mongols en 1241); ibid., 1842, in-4°. Palacky a aussi édité le tome III des *Scriptores rerum bohemicarum*, Prague, 1829, et le tome XX des *Fontes rerum austriacarum* (Vienne, 1800, in-8°), qui renferme les documents de l'histoire de Bohême du temps du roi Podiébrad.

Conversations-Lexikon. — *Revue des deux mondes*, (15 avril 1855).

PALAFOX (*Jean* DE), théologien espagnol, né dans le royaume d'Aragon, en 1600, mort le 13 septembre 1659. Issu d'une famille illustre, et étudiant distingué de l'université de Salamanque, il fut appelé par Philippe IV dans le conseil de guerre, puis dans celui des Indes. Il embrassa peu après l'état ecclésiastique. Le roi le nomma en 1639 évêque de Puebla-de-los-Angelos ou Angelopolis, dans le Mexique avec des pouvoirs administratifs étendus. Dans l'exercice de ses fonctions Palafox eut des démêlés avec les jésuites; il soumit son différend au pape Innocent X, et passa en Europe pour soutenir sa cause. Le roi d'Espagne, satisfait de sa conduite en Amérique, donna à Palafox l'évêché d'Osma. Ce prélat mourut peu après, laissant une grande réputation de piété. Vers la fin du dix-septième siècle on commença une procédure pour sa béatification; mais la cause traîna en longueur, et malgré les instances du gouvernement espagnol, la cour de Rome ne se décida pas à conférer l'honneur de la béatitude à l'adversaire déclaré des jésuites. Les *Œuvres de Palafox* ont été recueillies à Madrid; 1762, 15 vol. in-fol. On y remarque *Le pasteur de la nuit de Noël* (*Pastor de Noche-buena*), Bruxelles, 1655, in-12; traduit en français, Paris, 1676; — *La Conquête de la Chine par les Tartares*, publiée en espagnol et en français; Paris, 1678, in-8°; — plusieurs traités mystiques, dont quelques-uns ont été traduits en français par l'abbé Le Roy. Z.

Arnauld, *Morale pratique des jésuites*, t. IV. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Dinouart, *Vie du vénérable don Jean de Palafox, évêque d'Angelopolis*; Cologne, 1767, in-8o.

PALAFOX Y MELZI (*Joseph*), général espagnol, né en 1780, au château de Palafox (Aragon), mort à Madrid, le 16 février 1847. D'une noble et ancienne famille, il fut admis de très-bonne heure dans la maison militaire du roi. Il accompagna Ferdinand à Bayonne, mais s'échappa de cette ville aussitôt qu'il entrevit les desseins de Napoléon sur l'Espagne. Il vivait retiré près de Saragosse, lorsque, sur un faux bruit que Ferdinand, parvenu à se sauver de Bayonne, s'était réfugié dans le château de Palafox, il fut mandé à Saragosse par don Juan Guillerme, capitaine général de l'Aragon pour le nouveau gouvernement. Il arriva bientôt, suivi de cinquante paysans armés, et fut accueilli avec enthousiasme par le peuple, qui le proclama capitaine général le 25 mai 1808. Quoique peu versé dans l'art militaire, il mit tout en œuvre pour fortifier la ville, dont la situation et la solidité des édifices offraient de grandes facilités pour la défense. Il appela sous les drapeaux tous les soldats et officiers réformés, réunit des troupes des districts voisins, organisa les étudiants en bataillons, et arma tous les hommes en état de servir. Dans tous ces préparatifs il fut puissamment secondé par les moines, qui exaltèrent la population très-superstitieuse de l'Aragon. Plusieurs officiers espagnols et étrangers dirigèrent les détails. Son premier acte fut de publier une proclamation déclarant la guerre à Napoléon; dans un autre pays de l'Europe civilisée cette déclaration n'eut été qu'un acte de folie, mais en Aragon ce fut une mesure nationale dont les Français furent loin de prévoir les effets. Presque aussitôt les

Français investirent la ville et en commencèrent le bombardement (27 juillet 1808). Dès lors toute la population, sans distinction de rangs, prit les armes, et les femmes même déployèrent un courage au-dessus de tout éloge. Vainement le 4 août les Français, maîtres d'une partie de la ville, adressèrent-ils à Palafox des sommations réitérées de capituler; après soixante jours du siége le plus meurtrier, ils sont contraints de se retirer le 14. Ils revinrent en novembre suivant avec des forces plus considérables et une nombreuse artillerie de siége sous les ordres des maréchaux Moncey et Mortier. Ils trouvèrent la place beaucoup mieux fortifiée, car Palafox avait utilement employé le temps à réparer ses pertes, rassembler et exercer ses troupes, et compléter les fortifications. Le 23 novembre, il s'avança en personne jusqu'à Tudela, et fut battu; le 27, la ville fut de nouveau investie et la défense des assiégés devint de plus en plus opiniâtre. Chaque couvent devint une forteresse, chaque maison une redoute, chaque rue un boulevard. Les Français durent tout emporter à la sape, à la mine et ensuite à l'assaut. Les murs des maisons étaient percés, et les assiégés en en abandonnant une se retiraient dans l'autre; ils employaient la mine en même temps que les assiégeants, et des obstacles multipliés et croissants arrêtèrent les Français à chaque pas. Au milieu de toutes ces horreurs, une fièvre épidémique enlevait quatre à cinq cents personnes par jour. Le 21 février 1809, la ville fut contrainte de capituler à discrétion. Cinquante-quatre mille personnes avaient péri dans ce fameux siége. Palafox, malade et affaibli, fut transporté en France et conduit au donjon de Vincennes, où il demeura jusqu'au traité de Valençay (11 décembre 1813). Ferdinand IV le chargea alors d'une mission secrète à Madrid, et à son retour en Espagne le confirma, en 1814, dans ses fonctions de capitaine général de l'Aragon, où son énergie eut bientôt étouffé le désordre. Rentré en 1820 dans la vie privée, il embrassa avec ardeur la cause de la liberté, et lorsque, après la contre-révolution de 1823, les cortès se retirèrent à Séville, il publia une proclamation très-énergique où il se prononça hautement pour la constitution. Créé par la reine régente Marie-Christine duc de Saragosse, grand d'Espagne de première classe, Palafox se tint éloigné de la scène politique. Le 21 septembre 1835, il s'adressa aux Aragonais pour les engager à soutenir le trône d'Isabelle, remplit les fonctions de directeur des Invalides, et mourut d'apoplexie foudroyante.

Son frère *Louis*, marquis de Luzan, qui l'avait secondé dans la conduite du siége de Saragosse, mourut à Madrid, le 27 décembre 1843.

H. F.

Biogr. univ. et port. des contempor. — Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire.*

PALAIRET (*Jean*), littérateur français, né en 1697, à Montauban. Il fut agent des États généraux à Londres, et enseigna la langue française à trois des enfants du roi Georges II. On a de lui : *Nouvelle Méthode pour apprendre à bien lire;* Londres, 1727, in-12; la 12ᵉ édit. est de 1758; — *New royal french grammar;* ibid., 1738, in-8°; huit éditions; — *Nouvelle introduction à la géographie moderne;* ibid., 1754-1755, 3 vol. in-12; — *Atlas méthodique*; ibid., 1754, in-fol.

PALAIRET (*Élie*), savant philologue, né en 1713, à Rotterdam, mort en 1765, était probablement de la même famille. Après avoir desservi différentes églises protestantes dans les Pays-Bas, il passa en Angleterre, et devint vicaire de l'évêque de Bangor. Son meilleur ouvrage est un *Thesaurus ellipsium latinarum* (Londres, 1760, in-8°). Quelques-unes des explications qu'il a données dans ses *Observationes in sacros N. T. libros* (1752) ont été réfutées en 1757 dans les *Acta erudit. Lips.*

Haag frères, *La France protestante.*

PALAPRAT (*Jean*), seigneur DE BIGOT, auteur dramatique français, né à Toulouse, en mai 1650, mort à Paris, le 14 octobre 1721. Issu d'une famille de robe, qui comptait parmi ses membres le jurisconsulte de Ferrières, il écrivit quelques poésies légères, couronnées par l'académie des Jeux floraux, dont plus tard il fut un des mainteneurs; reçu avocat, il fut, à vingt-cinq ans, élevé aux honneurs du capitoulat, devint ensuite chef et préfet des sept édiles de Toulouse et en 1681 chef du consistoire. Ces dignités ne purent le retenir dans sa ville natale, qu'il quitta pour visiter Paris. Après avoir suivi à Rome la reine Christine, il se lia d'amitié avec l'abbé Brueys, qui le prit pour collaborateur; son esprit et sa gaieté le firent remarquer par le grand-prieur de Vendôme, qui fit Palaprat son secrétaire des commandements. Il se permettait avec le grand-prieur des plaisanteries parfois un peu vives. Un jour Catinat qui en avait ri, lui dit en l'embrassant : « Les vérités que vous lâchez à monsieur le grand-prieur me font trembler pour vous. » — Rassurez-vous, lui répondit-il, ce sont mes gages. » Sa collaboration avec Brueys eut d'abord pour base la crainte qu'avait ce dernier de faire du scandale; mais on dit que dans ce travail les parts n'étaient pas égales entre les deux collaborateurs. Palaprat avait de l'esprit; mais Brueys s'entendait mieux à construire une pièce. L'un travaillait davantage; l'autre se chargeait surtout de faire recevoir, de faire jouer et de pousser les succès. Cependant chaque fois que Brueys réclamait, Palaprat convenait franchement de la vérité, et les petites discussions d'amour-propre qu'ils eurent à ce sujet ne troublèrent jamais leur intimité; leur association dramatique ne fut rompue que par un fait, tout à fait étranger à ces récriminations. Palaprat, obligé de suivre le grand-prieur en Italie, renonça au théâtre, et Brueys se retira à Montpellier. De retour à Paris en 1704, il fut obligé,

par suite de discussions avec le grand-prieur, de quitter le logement qu'il occupait au Temple. Il avait succédé à Quinault dans la charge de fournir des devises à la dauphine pour ses médailles. A la mort de cette princesse, on lui fit obtenir les mêmes fonctions avec un petit traitement sur la chambre aux deniers. Malgré tout son esprit, il était d'un caractère fort ingénu, ce qui l'avait fait surnommer *la dupe de tout le monde*. Les pièces que Palaprat a composées seul sont : *Le Ballet extravagant ; La Prude du temps*, comédie en 5 actes, qui ne réussit pas, et *Le Secret révélé*. Il a été le collaborateur de Brueys dans *Le Grondeur*, *Le Muet*, *Les Quiproquo*, *L'Avocat Patelin* et *L'Important*, comédies. A. JADIN.

Auger, *Notice sur la vie de Palaprat*, en tête des *Œuvres choisies de Brueys et Palaprat*, 2 vol. in-18.

PALATINE (La princesse). *Voy.* CHARLOTTE-ÉLISABETH.

PALAZZI (*Giovanni*), en latin *Palatius*, historien italien, né vers 1640, à Venise. D'une pauvre famille patricienne, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1684 chanoine de l'église ducale. Pendant quelque temps il occupa la chaire de droit canon à Padoue; mais sa négligence à en remplir les devoirs l'obligea de s'en démettre. Il fut ensuite curé de la collégiale de Sainte-Marie-Mère-de-Dieu, et reçut de Léopold Ier le titre d'historiographe impérial. Il est l'auteur d'un grand nombre d'histoires médiocres en latin, parmi lesquelles nous citerons : *Monarchia occidentalis, a Carolo Magno usque ad Leopoldum I*; Venise, 1671-1679, 9 vol. in-fol. : « Si la magnificence de l'édition était, dit Tiraboschi, une preuve de la bonté de l'ouvrage, on trouverait à peine une histoire comparable à celle de Palazzi. » — *Gesta Pontificum Romanorum*; ibid., 1687-1690, 5 vol. in-fol., fig.; il contient moins l'histoire que les éloges des papes. François Pagi en a donné un abrégé (Anvers, 1717, 2 vol. in-4°); — *Vita M.-A. Justiniani, Venetorum ducis*; ibid., 1688, in-fol.; — *Fasti ducales*; ibid., 1696, in-4°, fig.; — *Aristocratia ecclesiastica cardinalium*; ibid., 1703, vol. in-fol., fig. : suite à l'histoire des papes.

Papadopoli, *Hist. gymn. patav.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

PALEARIUS (*Aonius*), nom latinisé de *Antonio* DELLA PAGLIA, érudit et controversiste italien, né à Veroli, dans la campagne de Rome, au commencement du seizième siècle, pendu à Rome, le 3 juillet 1570. Dès sa jeunesse il acquit la réputation d'un des meilleurs poëtes latins de son temps; malheureusement il se mêla de théologie et parut favorable aux doctrines luthériennes. Il quitta les États romains pour se retirer d'abord à Sienne, où il ouvrit une école particulière, puis à Lucques, où il fut professeur d'éloquence. Il fut appelé au même titre à Milan; mais la cour de Rome, qu'il avait imprudemment bravée dans un livre intitulé : *Actio in pontifices romanos et eorum asseclas*, le poursuivit dans ce dernier asile. L'inflexible Pie V ordonna de l'arrêter et de le conduire à Rome. Palearius, reconnu coupable d'avoir dit que les docteurs qui suivaient Luther étaient louables en certaines choses, d'avoir blâmé l'usage d'enterrer les morts dans les églises, et d'avoir appelé l'inquisition un glaive dirigé contre les écrivains, fut pendu et son corps livré aux flammes. On a de Palearius : *De immortalitate animorum libri tres*; Lyon, 1531, in-16; ce poëme, destiné à prouver l'immortalité de l'âme et dirigé particulièrement contre le *De natura rerum* de Lucrèce, est quelquefois digne du poëte latin; il fut réimprimé avec quatre livres de *Lettres* et quatorze *Discours* du même auteur; Lyon, 1552, in-8°; — *Actio in pontifices romanos et eorum asseclas, ad imperatorem romanum, reges et principes christianæ reipublicæ, summos œcumenici consilii præsides conscripta, cum de concilio Tridenti habendo deliberaretur*; Leipzig, 1606, in-8° : ce discours, qui est une défense formelle du protestantisme, devait être présenté au concile de Trente; on croit qu'il circula manuscrit et ne fut pas étranger à sa condamnation; mais il ne parut que longtemps après sa mort. Les *Œuvres* de Palearius ont été recueillies à Amsterdam, 1696, in-8°, et d'une manière plus complète à Iéna, 1728, in-8°. Z.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Halhaver, en tête de l'édition de Iéna. — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVI. — Schelhorn, *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, vol. I, p. 425. — Lazzeri, *Miscell. coll. rom.*, vol. II, p. 118. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, vol. VII, p. 111.

PALENCIA (*Alfonse* DE). *Voy.* ALFONSE.

PALÉOLOGUE (Παλαιολόγος), nom d'une illustre famille byzantine, dont le nom paraît dans les annales de l'empire dès le onzième siècle et qui fournit à Constantinople ses derniers souverains grecs. Une branche de cette famille régna sur le Montferrat en Italie de 1305 à 1530. Andronic Paléologue, ancêtre de la famille impériale des Paléologues, épousa Irène Paléogina, fille d'Alexis Paléologue et petite-fille de l'empereur Alexis III; ceux de ses descendants qui occupèrent le trône sont :

MICHEL VIII PALÉOLOGUE. *Voy.* MICHEL VIII.

ANDRONIC II PALÉOLOGUE. *Voy.* ANDRONIC II.

MICHEL IX PALÉOLOGUE. *Voy.* MICHEL IX.

ANDRONIC III PALÉOLOGUE. *Voy.* ANDRONIC III.

PALÉOLOGUE (*Jean VI*), empereur de Constantinople, fils d'Andronic III, né en 1332, mort en 1391. Il succéda à son père en 1341, avec le titre de Jean V. On a raconté, à l'article Cantacuzène, comment le jeune prince régna d'abord sous la tutelle de Jean Cantacuzène, puis sous l'autorité d'un parti que conduisaient l'amiral Apocauque et l'impératrice Anne de Savoie, et comment il fut le collègue de Cantacuzène, qui lui abandonna l'empire à la fin de dé-

cembre 1354. C'est de janvier 1355 que date véritablement le règne de Jean Paléologue, et pour ce motif il figure dans la série des empereurs de Constantinople avec le titre de Jean VI, le titre de Jean V étant réservé à Cantacuzène. « Après s'être affranchi d'un tuteur gênant, dit Gibbon, Jean Paléologue resta trente-six ans l'inutile et, à ce qu'il semble, l'indifférent spectateur de la ruine publique. L'amour ou plutôt la débauche fut sa seule passion forte; et dans les bras des femmes et des jeunes filles de la ville, l'esclave des Turks oubliait la honte de l'empereur des Romains. » Malgré la nullité volontaire ou forcée de Jean VI, son règne est mémorable; car ce fut l'époque de l'établissement des Osmanlis en Europe. A peine était-il assis sur le trône qu'Orkhan passa le Bosphore et occupa un district étendu à l'embouchure de l'Hèbre. Amurat, successeur d'Orkhan en 1359, poursuivit ses plans de conquête et s'empara d'Andrinople en 1361. L'occupation de cette grande ville porta un coup mortel à l'empire grec, qui n'exista plus que grâce à la lutte acharnée que les populations slaves et magyares du Danube soutenaient contre les envahisseurs (*voy.* AMURAT). Tandis que les Serviens et les Hongrois combattaient pour leur indépendance avec des succès divers, Jean VI essayait d'intéresser en sa faveur les puissances italiennes. Il fit deux fois le voyage de Rome (1369, 1370), et en promettant d'adopter la religion catholique, il obtint du pape Urbain V la promesse de quinze galères, cinq cents hommes d'armes et quinze cents archers. Le secours n'arriva jamais, et la profession de foi catholique que fit l'empereur en présence de quatre cardinaux fut sans effet pour la réunion des deux Églises. Désappointé à Rome, Jean Paléologue fut encore plus malheureux à Venise. Non-seulement il n'obtint aucun secours, mais il fut arrêté pour dettes. Il s'empressa de faire part de sa triste situation à son fils Andronic, qui en son absence gouvernait Constantinople, et le supplia de lui envoyer l'argent nécessaire, fallût-il pour cela vendre les vases saints. Andronic, qui se souciait peu de voir revenir son père, resta sourd à ses prières; mais un autre de ses fils, Manuel, gouverneur de Thessalonique, rassembla la somme d'argent réclamée et courut délivrer l'empereur. De retour à Constantinople, Jean VI destitua Andronic, et le remplaça par Manuel. Andronic forma quelques années plus tard avec un fils mécontent d'Amurat, Saouï, que les historiens byzantins appellent Savoutrios, et le seigneur Mosès, un complot pour le meurtre des deux empereurs. Ce projet n'eut qu'un commencement d'exécution. Amurat fit brûler les yeux de son fils, et exigea que Jean VI traitât Andronic de la même manière. L'opération pratiquée sur Andronic et son fils Jean, au moyen de vinaigre bouillant, ne les aveugla entièrement ni l'un ni l'autre (1385). Amurat périt assassiné, en 1389; mais sa mort ne profita pas à l'empire, car il eut pour successeur le terrible Bajazet, dont un des premiers actes fut de se saisir de Jean VI et de Manuel, et de les livrer à Andronic. Le sultan, qui avait d'abord voulu détrôner l'empereur, revint bientôt à une autre idée, et se contenta d'un partage de l'empire entre Jean VI, qui garda Constantinople, et Andronic, qui eut presque toutes les autres possessions grecques, y compris Thessalonique. Jean Paléologue et son fils Manuel n'étaient plus que les vassaux de Bajazet; ils furent forcés de l'accompagner au siége de Philadelphie (*Allah Shehr*), la dernière ville qui restât aux Grecs en Asie; et quand ils voulurent relever les fortifications de Constantinople, un ordre péremptoire de Bajazet leur prescrivit de cesser ce travail. Jean VI obéit; mais on assure que la honte qu'il ressentit de ce traitement hâta sa mort. Son fils Manuel lui succéda; son autre fils Andronic, appelé quelquefois ANDRONIC IV, se retira dans un monastère, où il mourut obscurément. Y.

Chalcondylas, I, 2, etc. — Phranza, I, 16, etc. — Ducas, c. 5-15. — Cantacuzène, III, 4. — Gibbon, *History of the decline and fall of Roman Empire.* — Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs*, t. I.

PALÉOLOGUE (*Manuel II*). *Voy.* MANUEL.

PALÉOLOGUE (*Jean VII*), empereur de Constantinople, fils de Manuel II, né en 1390, mort en 1448. A son avénement au trône, en 1425, il conclut la paix avec le sultan Amurat II. Ce traité lui laissa pendant dix ans la paisible possession de Constantinople, tandis que ses frères gouvernaient les autres débris de l'empire en Grèce, sur la Propontide et dans la mer Noire. En 1436 Jean VII, se voyant de nouveau menacé par les Turcs, eut recours au pape Eugène IV, et pour le rendre favorable promit de ramener l'Église grecque sous la suprématie romaine. Le pape l'invita à se rendre en Italie, et lui envoya de l'argent pour faire le voyage. Jean VII partit de Constantinople accompagné d'une suite de prélats, parmi lesquels se trouvait Bessarion (novembre 1437), et se rendit à Venise, puis à Ferrare, où se réunit un concile. Cette assemblée, qui fut transférée ensuite à Florence, proclama au mois de juillet 1439 l'union des deux Églises. Malgré cette apparence de succès, le voyage de Jean VII n'eut d'importance que pour les lettres. Au point de vue de la politique et de la religion, il échoua. De retour à Constantinople, l'empereur ne reçut pas de secours des peuples latins, et se trouva dans l'impuissance de faire accepter l'union par les prélats grecs. Deux campagnes des Hongrois contre les Turks (1444, 1447) quoique la première eût été désastreuse, prolongèrent l'agonie de l'empire, et Jean mourut en possession de Constantinople, laissant à son frère Constantin (*voy.* CONSTANTIN XIII), moins un trône que la glorieuse mission de périr dans la lutte suprême des Grecs contre les Osmanlis. Y.

Phranza, l. II. — Ducas, 28-33. — Syropulus, édit. de Creighton. — Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reichs*, t. I. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*, t. II, au mot JOANNES, t. III, au mot PALAEOLOGUS. — Du Cange, *Familiæ byzantinæ*.

PALÉOLOGUE (*Jacques*), hérésiarque grec, né vers 1520, dans l'île de Scio, mort à Rome, le 22 mars 1585. Il vint faire ses études en Italie, et adopta les opinions de Luther, qu'il prêcha publiquement. Pour échapper à l'inquisition, il se réfugia en Allemagne, succéda en 1569 à Jean Sommer, comme recteur du gymnase de Clausembourg, et mécontenta également par sa doctrine les catholiques, les luthériens et les sociniens. Fauste Socin écrivit même pour la réfuter un assez long traité, qui est à la tête de ses ouvrages polémiques. Pie V fit beaucoup d'instances pour le faire arrêter; mais Grégoire XIII fut plus heureux. Conduit à Rome, Paléologue fut condamné par l'inquisition à être brûlé vif, ce qui fut exécuté; car il faut considérer comme une anecdote peu vraisemblable ce que raconte Ciampi dans la vie de Grégoire XIII. Suivant cet auteur, Paléologue, à la vue du bûcher, aurait rétracté ses erreurs, et reconduit en prison, y aurait composé plusieurs ouvrages aussi pieux que savants. C'est à tort aussi que les PP. Richeome et Théoph. Raynaud ont avancé qu'il avait pris l'habit de Saint-Dominique. Le plus remarquable de ses ouvrages a pour titre : *De magistratu politico* : Losc, 1575, in-8°. H. F.

Moréri, *Dict. hist.* — Échard, *Scriptores ordinis Prædic.*, t. II, p. 340.

PALEOTTI (*Gabriel*), cardinal italien, né à Bologne, le 4 octobre 1524, mort à Rome, le 23 juillet 1597. Fils d'un jurisconsulte, il devint à vingt-quatre ans professeur en droit dans sa ville natale, et, se contentant d'un simple canonicat, il refusa l'évêché de Majorque, dont J.-B. Campeggio voulut se démettre en sa faveur. En 1556, il fut nommé auditeur de rote. Après l'avoir envoyé au concile de Trente pour soutenir les intérêts de l'Église, Pie IV le décora de la pourpre, le 12 mars 1565. Pie V le pourvut, le 30 janvier 1566, de l'évêché de Bologne, que Grégoire XIII érigea pour lui en métropole, le 10 décembre 1582. Ami particulier de saint Charles Borromée et de Sixte-Quint, il obtint plus de trente voix au conclave assemblé pour donner un successeur à ce dernier pontife. L'évêché de Sabine lui fut donné le 20 mars 1591. On a de ce cardinal : *De bono senectutis*; Anvers, 1598, in-8°; — *De imaginibus sacris et profanis*; Rome, 1594, in-4°; — *Archiepiscopale Bononiense*; Rome, 1594, in-fol. — *De nothis spuriisque filiis*; Francfort, 1573, in-8°; — *De consistorialibus consultationibus*; in-8°. Il avait rédigé *Acta concilii tridentini*, pour les sessions auxquelles il avait assisté, et Pallavicini et Oderic Regnaud ont tiré un grand parti de cet ouvrage, qui n'a pas encore été publié en entier. H. F.

Ughelli, *Italia sacra*. — Sigonius, *De episcopis bononiensibus*. — Bumaldi, *Bibl. bononiensis*. — Aubery, *Hist. génér. des cardinaux*, V, 328-339. — A. Ledesma, *De vita et rebus gestis G. Paleotti*; Bologne, 1647, in-4°.

PALÉPHATUS (Παλαίφατος). Suidas mentionne quatre écrivains de ce nom. Le plus ancien était un poëte épique natif d'Athènes et vivant, dit-on, avant Homère. Suidas lui attribue plusieurs poëmes : *La création du monde* (Κοσμοποιία); *La naissance d'Apollon et d'Artémis*; *Les propos et discours d'Aphrodite et d'Eros*; *La lutte d'Athené et de Poseidon*; *La tresse de Latone*. — Le second Paléphatus, né à Paros ou à Priène, vivait du temps d'Artaxerxes Mennon. Suidas cite de lui un traité en cinq livres intitulé Ἄπιστα (*Choses incroyables*), que beaucoup de personnes, dit-il, attribuaient à Paléphatus d'Athènes. — Le troisième Paléphatus était un historien né à Abydos et grand ami d'Aristote. Suivant Suidas il composa des ouvrages sur Cypre, Délos, l'Attique, l'Arabie. — Le quatrième Paléphatus était un grammairien d'Alexandrie, si l'on en croit Suidas, ou, au rapport de Tzetzis, un philosophe péripatéticien. Suidas lui attribue les ouvrages suivants : *La théologie égyptienne*; *Les mythiques*, *Les explications des mythes*; *Suppositions sur Simonide*; *Les troïques*. Il existe un petit traité intitulé : *Paléphatus, sur les choses incroyables*, qui est évidemment un extrait d'un ouvrage beaucoup plus étendu. Cet ouvrage original, aujourd'hui perdu, était-il le traité en cinq livres du second Paléphatus, ou les *Explications des mythes* du quatrième? On ne saurait le dire avec assurance; mais il est certain que l'ouvrage tel que nous le connaissons par l'extrait actuel n'a pu être écrit qu'après Évémère, et il est probable qu'il appartient à un grammairien d'Alexandrie. Cet ouvrage est une tentative pour expliquer d'une manière naturelle, *rationnelle*, les merveilles de la mythologie (*voy.* sur l'exégèse rationnelle appliquée à la mythologie l'article ÉVÉMÈRE). Le Περὶ Ἀπίστων fut publié pour la première fois avec Ésope, Phurnutus, etc.; Venise, 1505, in-fol. Les meilleures éditions sont celle de Fischer; Leipzig, 1789, et celle de Westermann, *Scriptores poeticæ historiæ græci*; Brunswick, 1843; l'ouvrage a été traduit en français par Ch.-G. Polier; Lausanne, 1771. M. Fröhner en a donné une nouvelle édition, d'après un manuscrit beaucoup plus complet de la bibliothèque impériale; Paris, 1861. Y.

Suidas, au mot Παλαίφατος. — C. Müller, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 338. — Fabricius, *Bibliot. græca*, p. 478, édit. de Westermann. — Eckstein, art. *Palaphatus* dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. — Grote, *History of Greece*, t. I.

PALERNE (*Jean*), voyageur français, né vers 1557, dans le Forez, fut attaché, comme secrétaire, au duc d'Alençon, qu'il suivit, après les états de Blois, dans ses diverses expéditions. En 1581, à son retour d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre et en Espagne, il rencontra un gentilhomme de Melun qui s'était pourvu de

l'argent nécessaire pour satisfaire son goût de voir les pays étrangers. Partis de Paris, le 30 mars, ils se rendirent par terre à Venise, et après y avoir séjourné trois semaines, ils s'embarquèrent pour le Levant. Les débuts du voyage ne furent pas heureux. De trois cent soixante et quelques personnes que contenait le navire, quatre-vingts seulement échappèrent au naufrage qu'il fit sur la côte d'Istrie. Revenus à Venise, Palerne et son compagnon se remirent en mer, le 24 juin, et débarquèrent à Alexandrie, le 20 juillet. Après avoir vu Rosette, Le Caire et les Pyramides, ils se joignirent à une caravane qui allait à Suez. L'ayant quittée pour se diriger vers le mont Sinaï, ils visitèrent les lieux saints, passèrent à Suez, revinrent au Caire, et descendirent le Nil jusqu'à Damiette. De Jaffa, où les conduisit un petit navire non ponté, ils gagnèrent Jérusalem, Bethléem, Hébron, et à leur retour, ils essuyèrent sur les rochers de Libello, entre Beyrouth et Tripoli, un second naufrage; cette fois, le compagnon de Palerne succomba. Ce dernier gagna alors à pied Tripoli, et favorisé par le consul de France, il fit des excursions dans le Liban et à Damas, revint à Tripoli, le 6 janvier 1582; et s'étant rembarqué, il visita successivement l'île de Chypre, Rhodes, Chio, Mételin, et arriva le 6 avril à Constantinople, où il séjourna jusqu'au 25 juillet. Suivant la voie de terre par Andrinople, la Roumélie, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, il descendit à Raguse, alla de nouveau à Venise, et de là à Rome, où il ne resta qu'un jour. Il traversa ensuite l'Italie, le Piémont, la Savoie, et arriva à Lyon, le 2 février 1583. Sauf Constantinople, Palerne n'avait pu que superficiellement observer les lieux qu'il avait visités; il est regrettable qu'il n'eût pas résidé plus longtemps dans beaucoup d'entre eux, car sa relation revèle un homme instruit et judicieux, qui parle sensément de tout ce qu'il a vu et qui s'abstient de rien dire de ce qu'il n'a pas vu, mais dont les récits, bons à consulter pour apprécier l'état de l'Orient au seizième siècle, cessent de l'être quand il empiète sur le domaine de l'histoire; il commet alors les erreurs et les anachronismes les plus étranges. Tels sont les mérites et les défauts de la relation de ses voyages qu'il a publiée sous le titre de *Pérégrinations du sieur Jean Palerne, Forésien, etc., où est traicté de plusieurs singularités et antiquités remarquées ès provinces.* P. L—T.

Voyages de Palerne.

PALESTRINA (*Giovanni* PIERLUIGI, surnommé DA), célèbre compositeur italien du seizième siècle, né à Palestrina, petite ville des États Romains, d'où lui vient le surnom sous lequel il est généralement connu (1). D'après l'abbé Baini, il mourut le 2 février 1594, à l'âge de soixante-dix ans : par conséquent il avait dû naître dans l'été ou l'automne de 1524. En 1540, il alla à Rome pour y continuer ses études. A cette époque, les meilleurs musiciens des principales chapelles étaient français, belges ou espagnols. Claude Goudimel, qui était venu se fixer à Rome, avait fondé dans cette ville la première école régulière de musique qui ait été établie. Cette école fut bientôt fréquentée par une foule d'élèves, au nombre desquels on remarquait Pierluigi da Palestrina. Après avoir reçu pendant plusieurs années les enseignements de Goudimel, Palestrina fut nommé, en septembre 1551, maître des enfants de chœur de la basilique de Saint-Pierre du Vatican, avec le titre de *maître de chapelle*. Il est le premier qui porte ce titre sur les registres conservés dans les archives. En 1554, il publia son premier livre de messes, qui en contient quatre à quatre voix et une à cinq. La première messe, qui est entièrement écrite sur le plain-chant *Ecce sacerdos magnus*, est un véritable chef-d'œuvre de perfection, sous le rapport de la facture. Dans cette messe, ainsi que dans la cinquième composée sur le chant *Ad cœnam agni providi*, l'auteur a recours à toutes les subtilités du contrepoint dont les maîtres français et flamands de la fin du quatorzième siècle et du commencement du quinzième ont si singulièrement abusé, sans se préoccuper aucunement du sens des paroles de la liturgie. On voit que Palestrina était encore soumis à l'influence de l'école où il s'était formé. Le pape Jules III, à qui le compositeur avait dédié son ouvrage, le récompensa en l'admettant au nombre des chapelains-chantres de la chapelle pontificale, avec dispense de subir l'examen exigé par les règlements. La volonté du pontife fut signifiée le 13 janvier 1555, et Palestrina prit possession de ses nouvelles fonctions malgré les réclamations des autres chantres qui, contraints de le recevoir, lui suscitèrent bientôt une foule de tracasseries. — Malheureusement pour Palestrina, cinq semaines après son entrée dans la chapelle, Jules III mourut. Paul IV, ayant résolu d'opérer une réforme dans le clergé de la cour de Rome, porta d'abord son attention sur sa chapelle. Il apprit que, nonobstant les règlements qui exigeaient que tous les chantres fussent ecclésiastiques, trois d'entre eux étaient mariés; ces chantres étaient Léonard Barré, Dominique Ferrabosco et Palestrina. Paul IV, par un décret conçu dans les termes les plus durs et où il déclarait que leur présence dans le collège était un grand sujet de scandale, ordonna leur expulsion immédiate. On eut beau lui représenter qu'ils avaient quitté des postes avantageux pour en-

(1) Malgré les titres que cet homme de génie, le plus grand musicien de son temps, s'est acquis à l'admiration de la postérité, malgré les laborieuses recherches que le savant abbé Baini, directeur de la chapelle pontificale, a faites sur sa vie et ses ouvrages, il n'en existe pas moins encore des doutes sur le nom et la profession de ses parents, sur la date de sa naissance, et même sur celle de sa mort.

trer dans la chapelle et qu'ils avaient été nommés pour toute la durée de leur vie, le pontife resta inflexible, et une pension de six écus par mois pour chacun des musiciens éliminés fut tout ce qu'on put obtenir de lui. Le pauvre Palestrina, marié à une jeune et belle fille nommée Lucrèce, et qui en peu de temps l'avait rendu père de quatre fils (1), avait cru sa position et l'existence de sa famille assurées. Accablé par le coup qui venait de le frapper, il tomba malade. Dans cette triste situation, il éprouva un soulagement à ses maux en recevant la visite de ses anciens collègues, qui, abjurant la haine qu'ils lui avaient montrée, devinrent ensuite les plus fervents admirateurs de son génie. Lorsqu'il fut rétabli, on lui offrit la place de maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran, dont il prit possession au commencement d'octobre 1555, deux mois après son renvoi de la chapelle pontificale. Cinq ans plus tard, au mois de mars 1561, il alla remplir les mêmes fonctions à Sainte-Marie-Majeure, où il resta jusqu'à la fin de mars 1571. Cette période de dix années, la plus brillante de la vie de ce grand maître, fut aussi une des époques les plus remarquables de l'histoire de l'art.

La publication du premier livre des messes, mentionné plus haut, répandit rapidement le nom de Palestrina. Son livre de madrigaux à quatre voix, publié dans le même temps, avait produit une vive sensation par la grâce, la clarté et l'élégance du style, et surtout par l'union intime des paroles avec la musique. Les cinq années qu'il avait passées à Saint-Jean-de-Latran avaient été marquées par la composition d'un grand nombre de beaux ouvrages, notamment par ses admirables *Improperia* de l'office de la semaine-sainte. Pendant son séjour à la basilique de Sainte-Marie-Majeure, un effort de son génie mit pour toujours le sceau à sa renommée, en conservant la musique dans les églises catholiques au moment même où l'autorité ecclésiastique avait résolu d'y apporter une réforme devenue indispensable (2). Une commission, nommée par Pie IV, décida que Palestrina serait chargé de composer une messe qui pût concilier les exigences de l'art avec la majesté du service divin, et que s'il réussissait, la musique continuerait à être admise à l'église; dans le cas contraire, il devait être pris une nouvelle résolution qui aurait sans doute ramené à l'usage exclusif du plain-chant dans les églises. Palestrina écrivit trois messes à six voix, qui furent exécutées chez le cardinal Vitelozzi. Les deux premières furent trouvées belles, mais la troisième fut considérée comme l'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Rien de plus merveilleux en effet que l'art avec lequel l'illustre maître, s'élevant à la hauteur du sujet par de sublimes inspirations, avait su triompher de toutes les difficultés du problème qu'il avait à résoudre. Les exécutants et les auditeurs furent frappés d'une égale admiration, et il fut décidé que la musique serait conservée dans les églises du culte catholique, apostolique et romain; mais que dorénavant les trois nouvelles messes de Palestrina, particulièrement la dernière, serviraient de modèles à toutes les compositions du même genre. Cette troisième messe, à laquelle l'auteur donna le nom de *Messe du pape Marcel* (*Missa papæ Marcelli*), par respect pour la mémoire de ce pontife, fut entendue le 15 juin 1565 par Pie IV, qui nomma Palestrina compositeur de la chapelle pontificale, en ajoutant 3 écus et 13 bajogues à la pension mensuelle de 5 écus et 87 bajoques que Paul IV lui avait précédemment accordée, ce qui constituait par mois un revenu de 9 écus, environ 54 francs de notre monnaie. Ces faibles émoluments et ceux de sa place de maître de chapelle de Sainte-Marie-Majeure étaient toute la fortune du grand artiste. En 1569, il publia et dédia à Philippe II, roi d'Espagne, son deuxième livre de messes, qui contient celle intitulée *Messe du pape Marcel*, et l'année suivante il lui fit également hommage de son troisième livre; il dédia aussi dans

(1) Les trois premiers, *Ange*, *Rodolphe* et *Sylla*, morts dans l'adolescence, marchaient déjà sur les traces de leur père, comme on le voit par leurs compositions, que Palestrina a insérées dans le second livre de ses motets. *Hygin*, le quatrième, survécut à son père.

(2) Dès le treizième siècle, l'usage s'était établi parmi les compositeurs d'écrire des messes entières et des motets sur le chant d'une antienne ou sur la mélodie d'une chanson mondaine. Tandis que trois ou quatre voix chantaient en contrepoint fugué et hérissé de toutes les subtilités de l'art, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* ou l'*Agnus*, la partie qui chantait la mélodie disait les paroles de l'antienne ou celles de la chanson. Depuis près de deux siècles, les musiciens français et belges avaient propagé le goût de ce genre de compositions, qui avait pénétré jusque dans la chapelle pontificale. Plusieurs airs vulgaires, français ou italiens, dont les paroles étaient souvent peu édifiantes, avaient acquis une telle célébrité qu'un compositeur de quelque mérite ne croyait pas pouvoir s'abstenir de les prendre pour thèmes de ses messes ou de ses motets, et l'on vit Palestrina, quoique travaillant à réformer ces abus, céder lui-même aux préjugés scolastiques de son temps, et écrire sur la fameuse chanson de *L'Homme armé* une messe à cinq voix, véritable énigme musicale qui fit le tourment de bien des musiciens du seizième siècle. L'inconvenant et ridicule assemblage du profane et du sacré dans la musique d'église fut sévèrement censuré d'abord par le concile de Bâle, puis par celui de Trente. Après la clôture des sessions de ce dernier concile, en 1563, le pape Pie IV nomma une commission à laquelle il confia le soin de faire exécuter les décisions de cette assemblée. Les deux cardinaux Vitelozzi et Borromée, chargés de ce qui concernait la musique, s'adjoignirent huit membres pris dans le collége des chapelains-chantres du pape. Dès la première réunion, il fut décidé : 1° qu'on ne chanterait plus à l'avenir les messes ou les motets dans lesquels des paroles différentes étaient mêlées; 2° que les messes composées sur des thèmes de chansons profanes seraient proscrites à tout jamais. Les deux cardinaux insistèrent particulièrement pour que dans le chant figuré à plusieurs parties les paroles fussent constamment et distinctement entendues; ils citaient comme modèles à suivre le *Te Deum* de Costanzo Festa et les *Improperia* de Palestrina. Les chantres objectèrent que les pièces citées avaient peu d'étendue, mais que dans les morceaux de plus longue haleine, d'où l'on ne pouvait bannir le contrepoint fugué et les *canons*, il n'était pas toujours possible d'obtenir cette clarté dans la disposition des paroles.

le même temps un de ses livres de motets au cardinal Hippolyte d'Este. A partir de cette époque ses œuvres furent publiées avec activité, et l'empressement qu'on mettait à se les procurer en multiplia bientôt les éditions. Au mois d'avril 1571, après la mort de Jean Animuccia, il quitta Sainte-Marie-Majeure pour rentrer à Saint-Pierre du Vatican, où il resta jusqu'à la fin de ses jours; mais son traitement était si modique qu'il se vit contraint de remplir à la fois les fonctions de maître de musique de l'Oratoire, qui lui furent offertes par son ami et son confesseur, saint Philippe de Neri, fondateur de l'ordre. Le compositeur écrivit pour cette congrégation un grand nombre de motets, de psaumes et de cantiques spirituels. Il prit aussi la direction de l'école de contrepoint établie à Rome par Jean-Marie Nanini, et forma quelques élèves particuliers. Enfin, il fut chargé par le pape Grégoire XIII de reviser en entier le chant du *Graduel* et de *l'Antiphonaire* romains; mais il n'eut pas le temps de terminer cet immense travail, dans lequel il se fit aider par son disciple Jean Guidetti.

Palestrina éprouva dans son intérieur de bien vifs chagrins. Il avait perdu successivement trois de ses fils; sa femme les avait suivis dans la tombe, au mois de juillet 1580, et Hygin, le seul enfant qui lui restât, lui donnait peu de satisfaction. Rien ne put le consoler de ses peines, pas même sa nomination de maître des concerts du prince Buoncompagno, non pas neveu de Grégoire XIII, comme l'a dit l'abbé Baini, mais bien fils de ce pape avant son entrée dans les ordres, ainsi qu'on le voit dans *L'Art de vérifier les dates*. A ces causes de tristesse venait d'ailleurs se joindre l'état de détresse dans lequel Palestrina paraît avoir constamment vécu, malgré les différentes places qu'il occupait en même temps. Lui-même a tracé l'affligeant tableau de sa situation dans sa dédicace au pape Sixte V du premier livre de ses *Lamentations*; on y trouve la preuve qu'il était obligé de réclamer la protection de hauts personnages pour se procurer les moyens de publier de nouveaux chefs-d'œuvre, depuis longtemps prêts à paraître. Il allait s'occuper de les mettre au jour, lorsque, vers la fin du mois de janvier 1594, une maladie inflammatoire le força de se mettre au lit. Sentant sa fin approcher, il fit venir son fis Hygin, lui donna sa bénédiction, et lui dit ces paroles dignes d'un véritable artiste : « Mon fils, je vous laisse un grand nombre d'ouvrages inédits; grâce au père abbé de Baume, au cardinal Aldobrandini et au grand-duc de Toscane, je vous laisse aussi ce qui est nécessaire pour les faire imprimer; je vous recommande que cela se fasse le plus tôt possible pour la gloire du Très-Haut et pour la célébration du culte dans les saints temples (1). » La maladie fit de nouveaux progrès, et le 2 février 1594 il cessa d'exister. Tous les musiciens qui se trouvaient à Rome assistèrent à ses funérailles. Palestrina fut inhumé dans la basilique du Vatican, et l'on grava sur son tombeau l'inscription suivante :

Joannes-Petrus-Aloysius-Prænestinus (1),
Musicæ princeps.

Si l'on considère dans leur ensemble les immenses travaux de Palestrina, on voit que ce compositeur modifia plusieurs fois son talent pendant le cours de sa longue et glorieuse carrière. C'est ainsi qu'après la publication de son premier livre de messes, il secoua la poussière de l'école pour donner un plus libre essor à son imagination. Les chagrins qu'il éprouva imprimèrent à ses idées un sentiment de mélancolie dont ses *Improperia* furent la première expression. Ses *Magnificat* ont une contexture plus solennelle. Ses madrigaux brillent par la même perfection de détails; nul n'avait porté plus loin l'art de saisir le caractère général de la poésie d'un morceau. Mais ce n'était encore qu'une application de son talent aux divers genres qu'il traitait, et sa manière ne changea complétement que lorsqu'il passa tout à coup du style de l'ancienne école à celui des messes de son deuxième livre, et surtout à celui de la *Messe du pape Marcel*, la plus belle de toutes, et qui assigna à son auteur une place unique dans l'histoire de la musique. Sous cette forme magnifique, l'art atteignit son plus haut degré d'élévation. Le génie sans rival de Palestrina venait de créer le seul genre de musique qui convienne à la majesté de l'Église, et malgré les admirables productions des grands maîtres qui ont succédé au célèbre artiste, rien n'a égalé la puissance, l'accent profond et simple, la mystique tendresse, la suavité ravissante de ses chants, qui, déroulant leurs vastes ondulations, transportent l'âme au-dessus de la terre, là où les archanges enveloppent de leurs célestes harmonies le trône de l'Éternel (2).

Depuis la seconde moitié du seizième siècle, l'éducation musicale avait été tellement négligée

(1) Ses intentions ne furent pas remplies. Hygin dissipa la plus grande partie des sommes destinées à la publication des ouvrages de son père, et vendit les manuscrits à des éditeurs vénitiens. Il alla même jusqu'à faire terminer le travail que son père avait entrepris sur le *Graduel* et l'*Antiphonaire*, et à vendre le tout comme étant l'œuvre de Palestrina; mais la fraude ayant été découverte, le tribunal de la Santa-Rota annula le contrat de vente, et le manuscrit se perdit.

(1) *Prænestinus* signifie qu'il était né à *Préneste*, nom que portait anciennement la petite ville de Palestrina. Cette qualification de *Prænestinus* a été prise par le compositeur lui-même dans le titre des ouvrages qu'il a publiés.

(2) On a gravé plusieurs portraits de Pierluigi de Palestrina. Le plus beau et le plus authentique est celui qui se trouve en tête des *Mémoires* sur la vie et les ouvrages de ce maître, par l'abbé Baini; il a été fait d'après d'anciennes peintures qui existent encore au Quirinal, au palais Barberini et dans le vestiaire des chantres de la basilique du Vatican. La noble et mâle physionomie de l'artiste porte le cachet du génie.

en France, que le nom de Palestrina y avait à peine pénétré, il y a soixante ans, Cherubini fut le premier qui répandit la connaissance des œuvres de ce grand maître, et qui expliqua l'esprit et le mécanisme du style *alla Palestrina*, dans son cours de haute composition. Choron, dans l'École de musique religieuse qu'il dirigea, et M. Fétis, dans ses concerts historiques, ont fait entendre au public parisien plusieurs de ces belles compositions, qui à côté des pièces modernes, et peut-être à cause de cela, produisent toujours une profonde sensation lorsqu'elles sont exécutées d'une manière digne de celui que ses contemporains avaient surnommé *le prince des musiciens*.

Parmi les ouvrages de Palestrina nous nous bornerons à indiquer : Treize livres de *messes*, à quatre, cinq, six et huit voix. D'autres messes inédites sont conservées à Rome dans diverses archives. Le tout forme un total de plus de quatre-vingts messes; — Dix livres de *motets* à quatre, cinq, six, sept, huit et douze voix : trois de ces livres n'ont pas été publiés; — Un livre d'*Hymnes* à quatre voix; — Un livre d'*Offertoires*, à cinq voix; — Trois livres de *Lamentations*, dont deux à quatre voix et un à cinq et à six voix; un seul a été publié; — Un livre de *Magnificat* à quatre voix, et un autre à cinq, six et huit voix, inédit; — *Litanies* à quatre voix, et quelques autres à six et huit voix; — Trois livres de *madrigaux* à quatre voix, et deux à cinq voix.

Dieudonné DENNE-BARON.

Adami de Bolsena, *Osservazioni per ben regolare il coro della capella pontificia*. — Hawkins, *History of the science and practic of music*. — Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — Choron, *Principes de composition des écoles d'Italie*. — *Journal manuscrit de la chapelle pontificale*. — Baini, *Memorie storico-critiche della vita e della opere di Giov. Pierluigi da Palestrina*. — Fétis *Biographie des musiciens*. — Adrien de La Fage, *Précis sur la vie et les ouvrages de Palestrina*, inséré dans le recueil *Miscellanées musicales*; Paris, 1844.

PALETTA (*Giovanni-Battista*), anatomiste italien, né en 1747, à Montecrestese, village de la vallée d'Ossola (Piémont), mort le 27 août 1832, à Milan. Du collége des jésuites à Briga il vint étudier la médecine à Milan, où il eut pour maîtres Patrini et Moscati, et pour condisciple Monteggia; il assista ensuite à Padoue, aux leçons de Morgagni, y prit le grade de docteur en médecine, et reçut en 1778 à Pavie la même distinction pour la chirurgie. De retour à Milan (1774), il devint successivement chirurgien ordinaire, démonstrateur d'anatomie, professeur de clinique chirurgicale, et en 1787 chirurgien en chef du grand hôpital, où ses cours attirèrent une grande affluence d'élèves. Les écrits de Paletta se distinguent par un talent remarquable d'observation et par une érudition solide; aussi ont-ils joui dans son pays d'une autorité qui n'a pas encore diminué. On cite dans le nombre : *Osservazioni sulla cifosi paralitica*; Milan, 1785, in-4°; — *De structura uteri*; Leyde, 1788, in-8°; — *Exercitationes pathologicæ*; Milan, 1820, 2 vol. in-4°; — *Di alcune singolari fratture delle ossa*; ibid., 1824, in-4°, fig. Plusieurs de ses dissertations ont été insérées dans *Scelta d'opuscoli di Milano* (1784), *Memorie del Istituto italiano*, *Annali universali di medicina d'Omodei*, etc.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII. — G. Ferrario, *Vita del professore G.-B. Paletta*; Milan, 1833, in-8°.

PALEY (*William*), philosophe anglais, né en 1743, à Péterborough, mort le 25 mai 1805. Il acheva à Cambridge son éducation, que son père avait dirigée avec le plus grand soin, embrassa l'état ecclésiastique, et devint un des répétiteurs du collége du Christ. De l'instruction, des mœurs régulières, un grand amour pour son état et un zèle infatigable pour l'étude intéressèrent en sa faveur, et il fut nommé en 1782 archidiacre de Carlisle. En 1794 il obtint une prébende à la cathédrale de Saint-Paul. Par un louable désintéressement, il résigna plusieurs bénéfices, et passa ses derniers jours dans la petite paroisse de Bishop-Wearmouth. L'un des esprits les plus remarquables de son temps, Paley ne ressemblait guère à un philosophe; il aimait le monde, et se plaisait à y faire briller ses talents; il avait des opinions libérales, et il soutint avec chaleur les efforts de Wilberforce et de Clarkson en faveur des nègres. Ses ouvrages, qui la plupart n'ont pas été réimprimés moins de dix fois, se distinguent par une grande force de logique et par un style clair et abondant. Dans le plus important, intitulé *The Principles of moral and political philosophy* (Londres 1785, in-4°; trad. fr., 1817, 2 vol. in-8°), il donne pour fondement à la morale la volonté de Dieu manifestée par l'intérêt général, ce qui est au fond la doctrine de l'utilité professée par Hume et développée plus tard par Bentham. On lui doit encore : *Horæ Paulinæ, or the truth of the Scripture history of S. Paul evinced*; Londres, 1787, in-4°; trad. fr., Nîmes, 1809, in-8°; — *The young christian instructed in reading and the principles of religion*; ibid., 1788, in-12; — *A view of the evidences of christianity*; ibid., 1794, 3 vol. in-12; trad. fr., 1806, 2 vol. in-8°; — *Natural theology*; ibid., 1802, in-8°; trad. fr., Genève, 1815, in-8°. La théologie de Paley se rattache aux traditions de cette philosophie sensible et populaire dont Fénelon avait donné l'exemple, et qui s'appuie sur le principe des causes finales pour établir l'existence et les attributs de Dieu. Le recueil le plus complet des œuvres de Paley a été publié par son fils (Londres, 1848, 4 vol. in-8°).

Meadley, *Life of W. Paley*. — *English Cyclop.* (biogr.). — *Dict. des sciences philos.*

PALFYN (*Jean*), anatomiste belge, né à Courtrai, le 28 novembre 1650, mort à Gand, le 21 avril 1730. Fils d'un chirurgien, il fut destiné

à la profession de son père. Par suite des préjugés qui régnaient alors, il pouvait très-difficilement se procurer les cadavres dont il avait besoin pour ses études anatomiques. La peste de 1666 exerçait encore ses ravages en Flandre lorsqu'il fut surpris dans le cimetière, ouvrant pendant la nuit une tombe. Denoncé aux magistrats, il se réfugia à Gand, où l'un des professeurs de l'école de chirurgie l'accueillit généreusement chez lui et l'employa comme élève. Dans ses ouvrages, Palfyn parle avec reconnaissance de celui qui devint ainsi son bienfaiteur et son maître. Bientôt après, il se rendit à Paris, et s'y lia d'une étroite amitié avec le célèbre Devaux. En 1708, il obtint la place de lecteur de chirurgie et d'anatomie à l'école de chirurgie de Gand. On a de lui : *Nieuwe osteologie, ofte waer en zur nauwkeurige beschryving der beenderen, enz* (Nouvelle ostéogie, ou description exacte et curieuse des os du corps humain, avec des planches fort exactes qui les représentent, etc.); Gand, 1701, in-12; Leyde, 1702, in-12; traduit en français par l'auteur, Paris, 1731, in-12. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus exact alors publié sur cette matière; — *Heelkonstige ontleeding des menschelyk lichaems, enz* (Anatomie chirurgicale, description exacte des parties du corps humain, avec des remarques utiles aux chirurgiens); Leyde, 1710, 1718, in-8°; trad. en français par l'auteur, Paris, 1726, in-8°; id., Paris, 1734, 1753, 2 vol. in-8°, rare; — *Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération; avec un traité des monstres de Fortunio Liceti, et une description anatomique de deux enfants monstrueux, nés à Gand, en* 1703; Leyde, 1708 et 1730, in-4°; — *De besondere heel-en genees-const der oog-sickten, enz* (Traité des maladies des yeux), traduit du français d'Antoine Petit; Leyde, 1714, 2 vol. in-4°. Le traducteur y a constaté le premier que la cataracte est due à l'opacité du cristallin. E. Regnard.

Paquot, *Mémoires*. — F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences en Belgique*, II, 228. — De Mersseman, *Éloge de Palfyn*, dans les *Annales de la Société d'Émulation*, 2e série, III, 309.

PALGRAVE (Sir *Francis Cohen*), érudit et historien anglais, né en 1788, à Londres, mort le 6 juillet 1861. En se convertissant au christianisme, il quitta le nom de *Cohen* pour celui de Palgrave. En 1827, il fut admis au barreau; mais son goût le portait vers les recherches d'érudition, et particulièrement vers l'étude des antiquités historiques de la Grande-Bretagne. Il publia successivement, pour la commission des *Records : Parliamentary Writs*, 1827-1834, 2 vol. in-fol.; — *Rotuli Curiæ regis*, 1835, 2 vol. in-8°; — *Calendars and Inventories of the treasury of the Exchequer*, 1836, 3 vol. in-8°. En 1832 il avait été anobli et en 1836 élevé au poste de directeur des archives (*Public records*). On a encore de lui divers travaux originaux; ainsi il composa pour la Family Library une *Histoire d'Angleterre sous les Anglo-Saxons* (Londres, 1831, in-12), traduite en français par Licquet, qui, plus tard, remaniée et agrandie, prit le titre de *Rise and progress of the English commonwealth : Anglo-saxon period;* 1832, 2 vol. in-4°. L'*Histoire de Normandie et d'Angleterre*, dont les deux premiers volumes ont paru de 1851 à 1857, doit, dans la pensée de l'auteur, former la suite de ce premier travail, et résumer la substance des documents officiels confiés à sa garde. Cette importante publication embrassera, dans les six livres dont elle sera composée, toute l'histoire des races anglo-saxonne, anglo-normande, kymrique et anglaise jusqu'à l'avénement de la dynastie des Tudors, et contiendra des détails étendus sur les provinces de France soumises à la domination des Anglais. Sir Francis Palgrave a composé quelques ouvrages moins importants : *Documents illustrating the history of Scotland*, 1837; — *Truths and fictions of the middle ages*, 1837; etc. Il est aussi l'auteur de quelques traités sur la politique et le droit public : *Conciliatory Reform*, lettre adressée à Thomas Spring-Rice, en 1831, et *Observations on the establishment of new municipalities*, qu'il publia en 1833, comme membre d'une commission chargée d'examiner l'état des corporations municipales anglaises. E. J. B. R.

PALISOT DE BEAUVOIS (*Ambroise-Marie-François-Joseph*, baron de), botaniste et voyageur français, né à Arras, le 27 juillet 1752 (1), mort à Paris, le 21 janvier 1820. Après avoir fait ses études au collége d'Harcourt et servi un moment dans les mousquetaires, il se fit, en 1772, recevoir avocat au parlement de Paris, et succéda peu après à son frère dans la charge de receveur général des domaines et bois aux généralités de Picardie, de Flandre et d'Artois, charge qui fut supprimée en 1777. Libre alors d'obéir à ses goûts, Palisot, qui déjà s'était livré à des études de botanique, sous la direction de Lestiboudois, vint à Paris suivre les herborisations de M. de Jussieu, et s'attacha d'une manière spéciale à des recherches sur les cryptogames. Ses travaux le firent en 1781 nommer correspondant de l'Académie des sciences, à laquelle il avait présenté plusieurs mémoires sur les moyens d'améliorer les bois, sur les trachées et les plantes sarmenteuses. La passion de s'instruire le détermina à voyager, et lui fit abandonner ses affaires et une jeune femme dont l'inexpérience nuisit beaucoup à sa fortune. Un nègre, que le capitaine Landolphe avait amené en France, et qui se faisait appeler le prince Bondakau, était venu à Paris pour négocier un traité de commerce entre la France et le roi d'Oware ou Awerri, petit royaume de Guinée, allié ou tri-

(1) Cuvier lui assigne pour date de naissance le 28 octobre 1755.

butaire de celui de Benin. Son départ fournit à Palisot l'occasion qu'il recherchait ardemment, et il s'embarqua avec lui à Rochefort, le 17 juillet 1786, pour un voyage qu'il croyait devoir durer quatre ans, mais que des événements sans nombre prolongèrent bien au delà de ses calculs. Son navire entra le 17 novembre dans la baie de Formose. Palisot et les trois cents Français partis avec lui furent accueillis par les habitants d'Oware avec la plus grande cordialité; mais en moins de quinze mois la fièvre jaune réduisit ce nombre à cinquante environ. Palisot visita ce royaume, qu'aucun naturaliste n'avait encore parcouru, explora ensuite celui de Benin, et mille fois en danger de périr, contrarié dans ses projets, attaqué lui-même du scorbut et de la fièvre jaune, il s'embarqua pour Saint-Domingue, n'emportant avec lui que ses journaux, et laissant le reste de ses collections aux mains du capitaine Landolphe, dont l'établissement fut en 1791 complétement détruit par les Anglais. Après une traversée des plus pénibles, il arriva au Cap-Français, le 28 juin 1788, dans un état de faiblesse extrême. Le changement d'air, le repos et surtout les soins qu'il trouva chez le baron de la Valletière, son oncle, commandant du môle Saint-Nicolas, rétablirent sa santé et lui permirent de reprendre ses excursions de naturaliste. Ses connaissances variées, son titre d'avocat le firent appeler, en janvier 1790, au conseil supérieur du Cap, où il devint, en mars 1791, l'un des juges du malheureux mulâtre Vincent Ogé. Nommé ensuite à la deuxième assemblée coloniale, il fut envoyé par elle, en octobre 1791, à Philadelphie pour solliciter les secours des États-Unis contre les noirs de l'île. Fait prisonnier par ces derniers à son retour de cette mission (juin 1793), il allait périr sans les sollicitations d'une mulâtresse que son oncle avait affranchie et qui obtint son renvoi aux États-Unis. Dépouillé de tout, il reparut à Philadelphie dans le dénûment le plus complet, et il y apprit qu'en France il était proscrit comme émigré. La musique et les langues qu'il avait cultivées le mirent bientôt à l'abri de la misère, et M. Adet, chargé d'affaires de France et savant distingué, lui fournit même les moyens d'entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale. De retour à Philadelphie, avec de riches collections, il fit part de ses recherches à la Société philosophique, puis apprenant sa radiation de la liste des émigrés, il se hâta de revenir en France et débarqua à Bordeaux, au mois d'août 1798. La science le consola des disgrâces de sa vie. En 1806, l'Institut le nomma pour succéder à Adanson, et en 1815 Napoléon Ier l'appela au conseil de l'université. Sa vie fut consacrée exclusivement aux sciences et à la publication des immenses richesses qu'il avait rapportées de ses voyages. A la mort de sa première femme, Palisot se remaria, mais sa fortune continua toujours à être embarrassée. Mirbel lui a dédié un genre de plantes, *Belvisia*, de la famille des fougères. On a de Palisot : *Flore d'Oware et de Benin ;* Paris, 1804-1821, 2 vol. in-fol., avec 120 planches ; — *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique;* Paris, 1805-1821, in-fol. avec 90 pl. ; — *Prodrome des cinquième et sixième familles de l'œthéogamie, les mousses, les lycopodes;* Paris, 1805, in-8° ; — *Essai d'une nouvelle agrostographie ou nouveaux genres de graminées;* Paris, 1812, in-4° et in-8° ; — *Muscologie, ou traité sur les mousses ;* Paris, 1822, in-8°, ouvrage posthume; — de nombreux articles dans divers recueils scientifiques. H. FISQUET.

Cuvier, *Éloge de Palisot de Beauvois*, dans les Mém. de l'Acad. roy. des sc., années 1819 et 1820. — Thiébaut de Berneaud, *Éloge histor. de P. de B.;* Paris, 1821, in-8°.

PALISSOT (*Charles*) DE MONTENOY, poëte et littérateur français, né à Nancy, le 3 janvier 1730, mort à Paris, le 15 juin 1814. Il était fils d'un conseiller du duc de Lorraine. Doué des dispositions naturelles les plus heureuses, il fut reçu à onze ans maître ès arts, et à quatorze bachelier en théologie. En 1746 il quitta la congrégation de l'Oratoire pour se livrer à son goût pour la littérature. Le théâtre l'attira plus particulièrement; mais ses premiers essais (*Ninus II* et *Les tuteurs*), se ressentant de sa grande jeunesse, n'eurent qu'un médiocre succès ; et peut-être est-ce à cette circonstance plus qu'à toute autre considération que l'on doit attribuer la malheureuse idée qu'il eut de s'attaquer aux personnes plutôt qu'aux vices et aux ridicules de son siècle. Il laissa donc Molière pour Aristophane. Les encyclopédistes et en général tout le parti des philosophes furent les premiers sur qui il décocha ses traits. Dans sa comédie du *Cercle*, donnée sur le théâtre de Lunéville, le 26 nov. 1755, il est impossible de méconnaître J.-J. Rousseau dans la personne d'un philosophe auquel il fait jouer le rôle le plus ridicule. Le roi Stanislas, qui assistait à la représentation, fut indigné qu'on osât ainsi *personnaliser* en sa présence, et il fit écrire à Jean-Jacques que son intention était que le sieur Palissot fût chassé de son Académie. Ce n'est qu'aux vives sollicitations de Rousseau que l'affaire n'eut pas d'autres suites. La lutte continua cependant. Une fois engagé dans la voie des personnalités, il est difficile de revenir sur ses pas. Aux libelles, aux épigrammes, aux caricatures qui l'assaillirent de toutes parts, Palissot riposta par des libelles non moins injurieux. Diderot surtout fut fort maltraité dans ses *Petites Lettres sur de grands philosophes* (1757, in-12) et en 1760 la comédie des *Philosophes*, qui eut un grand succès, mit le comble à l'exaspération des encyclopédistes. On reproche à cette pièce d'être servilement calquée sur celle des *Femmes savantes* et de manquer d'intérêt. Quelques années après parut *La Dunciade, ou la guerre des sots* (1764, in-8°), poëme satirique en trois chants. Vol-

taire, à qui il adressa un exemplaire de ce poëme, lui en accusa gracieusement réception en le qualifiant de *petite drôlerie*. « Un mot d'un homme comme M. de Voltaire, écrit Palissot dans une note, suffit quelquefois pour faire naître une *grande idée*. » Il eût dû dire une mauvaise idée, car ce mot de *petite drôlerie* lui fit allonger son poëme de sept nouveaux chants. Par la suite, il y intercala encore d'autres attaques, confondant dans un même anathème les philosophes et les hommes de la révolution. En 1771 il fit paraître des *Mémoires sur la littérature*, regardés par M.-J. Chénier comme une production hors ligne; mais c'est un ouvrage superficiel. Une remarque suffira pour en faire comprendre le peu de valeur, c'est que, dans les différentes éditions qu'il en publia, ses appréciations d'un même ouvrage varient souvent du tout au tout, selon les fluctuations de ses amitiés. Palissot, au milieu des querelles littéraires, n'avait pas négligé le soin de sa fortune; il compta le duc de Choiseul au nombre de ses plus chauds protecteurs, et il rima de mauvais vers en l'honneur des favorites de Louis XV. Après avoir obtenu, en 1756, la recette générale des tabacs d'Avignon, il devint, malgré une faillite qui lui fit perdre 50,000 livres, assez riche pour acheter une belle maison à Argenteuil, où il se retira. Lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes, et gagna à ce revirement la place d'administrateur de la bibliothèque Mazarine, puis le titre de correspondant de l'Institut. Il fut un des pontifes de la secte religieuse des théophilanthropes : singulière faiblesse chez l'ennemi des philosophes; à son lit de mort il revint de ces erreurs. S'il n'eut point de place à l'Académie française, en revanche il siégea une année (1798-1799) au Conseil des Anciens pour le département de Seine-et-Oise. « Palissot, dit M. de Puymaigre, s'offre à nous comme le type de l'orgueil littéraire; il penserait faire un vol à la postérité en la privant des moindres lignes échappées de sa plume; il s'admire, il se loue, il demande, n'importe à quel prix, d'être remarqué. » Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *Histoire des rois de Rome;* Paris, 1753, 1756, in-12; — *L'Homme dangereux, comédie;* Amsterdam, 1770, in-8°; — *Les Courtisanes, comédie;* Paris, 1775, in-8°; — *Questions importantes sur quelques opinions religieuses;* 1791, 1793, 1797, in-8°; — *Voltaire apprécié dans tous ses ouvrages;* Paris, 1806, in-12 et in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont été l'objet de plusieurs éditions; la plus exacte est celle de Paris, 1809, 6 vol. in-8°. Palissot a encore publié comme éditeur les *Œuvres choisies de Voltaire* (1792-1798, 55 vol. in-8°), celles *de Boileau* (1793, in-8°) et *de P. Corneille* (1801 et suiv., 12 vol. in-8°). [*Enc. des G. du M.*, avec add.].

Chénier, *Tableau de la littér.* — Th. de Puymaigre, *Poëtes et romanciers de la Lorraine.*

PALISSY (*Bernard*), célèbre potier et émailleur français, né vers 1510, à la Capelle-Biron (Lot-et-Garonne), mort à Paris, en 1590. N'ayant reçu qu'une éducation imparfaite, il s'appliqua par goût au dessin, à l'arpentage et à l'histoire naturelle, entreprit plusieurs voyages en France et en Allemagne, et, dans le but d'augmenter ses connaissances, conçut le projet d'étudier la chimie, fort peu connue de son temps. Après s'être livré à l'étude de cette science, il vint en 1539 se fixer à Saintes, où il se maria, et exerça tout d'abord l'état d'arpenteur géomètre. En 1543, il fut chargé de dresser la carte des marais salants de la Saintonge et de l'Aunis au sujet de l'établissement de la gabelle sous François Ier. Ces travaux, qui lui étaient bien payés, l'aidaient beaucoup à vivre, et ils lui furent d'un grand secours, lorsque, négligeant les occupations de peintre-verrier, auxquelles il s'était aussi livré, la vue d'une coupe de terre « tournée et émaillée » lui suggéra, en 1555, la pensée de faire des émaux. Il ne chercha d'abord que l'émail blanc, persuadé que c'était le fond des émaux. La tentative avorta; plusieurs fois il la recommença, également sans succès. Enfin il réussit; sa joie fut si grande qu'il crut « estre devenu nouvelle créature »; mais comme le produit laissait encore beaucoup à désirer, il se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. C'est lui-même qui nous raconte dans un langage simple et touchant toutes les tribulations de sa vie de « constructeur et chauffeur de fourneau ». Cependant, au milieu de ses « pauvretés et ennuis », il ne se laissa point aller au découragement. Tout était à créer. Pendant seize années de sacrifices et de peines inouïes, obligé, faute de ressources pour acheter du combustible, de brûler ses planches et ses meubles pièce à pièce afin d'alimenter ses fourneaux, il tourmenta sans cesse l'argile et fatigua ses creusets. Privé d'encouragement de la part de ses voisins et de ses proches, honni par sa propre femme, déconcerté par la présence d'une nombreuse troupe d'enfants qui lui demandaient du pain, il s'obstina pourtant à chercher ce merveilleux secret de couleurs vives et brillantes que Faenza en Italie appliquait seule alors à ses poteries, et qu'elle avait transmis ensuite à Venise. Enfin, après mille essais infructueux, il découvrit le moyen de faire des « rustiques figulines ». Au plus fort de ses tribulations, Palissy embrassa la réforme religieuse, et fut un des principaux fondateurs de l'Église calviniste de Saintes. Malgré le sauf-conduit que lui avait délivré le duc de Montpensier, il vit en 1562 son atelier envahi et dévasté comme lieu de réunion politico-religieuse. Arrêté comme calviniste, il fut conduit dans les prisons de Bordeaux, et aurait subi le sort de ses co-religionnaires, si le connétable de Montmorency, qui l'avait chargé de divers travaux, n'eût intercédé pour lui auprès de Catherine de Médicis. Mis en liberté, Palissy, par reconnaissance, s'attacha au service du roi, de la reine-mère et

du connétable. On suppose que ce fut à cette époque qu'on le gratifia du titre d'inventeur des rustiques figulines du roi, afin de le soustraire à la juridiction de Saintes et du parlement de Bordeaux. Le connétable ne tarda pas à attirer à Paris Palissy, qui fut logé dans le voisinage du lieu dit *les Tuileries*, et employé à embellir plusieurs châteaux, particulièrement celui d'Écouen, des chefs-d'œuvre de son art. Mais de tous les travaux qu'il exécuta dans cette dernière résidence, il ne reste plus en place aujourd'hui qu'un pavé en faïence (1). Lorsque Catherine de Médicis eut entrepris, vers 1566, la construction du palais des Tuileries, elle chargea Palissy de la décoration des jardins. On ignore combien de temps il passa à ce travail; mais l'on suppose qu'il y était encore occupé lorsque éclata la Saint-Barthélemy. Dans sa sanglante orgie, Catherine ne perdit pas de vue le soin de ses jardins et bâtiments; elle épargna Palissy, non par bienveillance, mais par intérêt. Pour se distraire de ses travaux d'artiste, Palissy se livrait à des études sur le monde physique. Il était arrivé par ses propres observations à des notions plus saines que celles qui avaient cours sur une foule de phénomènes naturels. Il voulut, suivant le commandement de Dieu, « exhiber à un chacun les dons qu'il avait reçus ». A cet effet, en mars 1575, il ouvrit un cours d'histoire naturelle et de physique, et le premier, en France, il substitua, dans l'enseignement de cette science, aux vaines explications des philosophes, des faits positifs et des démonstrations rigoureuses. Il continua ses leçons jusqu'en 1584, époque où il donna les premières notions de l'origine des fontaines, de la formation des pierres et de celle des coquilles fossiles. Personne avant lui et depuis lui n'a mieux fait connaître l'utilité de la marne pour l'agriculture. En parlant des eaux, des moyens de les assainir et du rôle qu'elles remplissent dans les phénomènes de la nature, tout ce qu'il avançait a reçu le dernier degré d'évidence par la marche progressive de la physique, la découverte des filtres à charbon et des puits artésiens. Pour faciliter ses démonstrations, Palissy avait formé un cabinet de curiosités où il avait mis « plusieurs choses admirables et monstrueuses tirées de la matrice de la terre ». Il les avait classées « par ordre et par estages, avec certains escriteaux au dessouz, afin que chacun se peust instruire soy-même ». C'est vraisemblablement là le premier cabinet d'histoire naturelle qui ait été formé en France. Les dernières années de Palissy furent contristées par des malheurs publics. Sincèrement religieux, il n'était pas homme à chercher, comme tant d'autres, sa sûreté à l'abri d'une capitulation de conscience. Quand la ligue se fut emparée de Paris, il fut arrêté (1588) et jeté à la Bastille par l'ordre des Seize. Heureusement sa réputation le sauva encore. Matthieu de Launoy, l'un des chefs, insista pour qu'on fît du célèbre artiste un auto-da-fé solennel; mais le duc de Mayenne, ne pouvant le délivrer, fit du moins retarder l'instruction de son procès. Après deux années de captivité, la noble vie de Bernard Palissy s'éteignit, dit-on, *naturellement* dans les cachots de la Bastille. Il avait pris pour devise : *Povreté empesche bons esprits de parvenir;* et il fit à ses dépens une triste expérience de cette vérité.

Tous les écrits de Palissy sont écrits en français, car l'auteur, comme il le dit lui-même; ne savait ni le grec ni le latin. Leur publication comprend un intervalle de vingt-trois ans (de 1557 à 1580). Ils ont été réunis en un vol. in-4°; Paris, 1777, par Faujas de Saint-Fond et par Gobet; réimprimés en partie par M. Cap, Paris, 1844, in-8°. Les éditions les plus anciennes des premiers écrits de Palissy sont de 1557 et de 1568. Il y a aussi une édition de 1580. La Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit intitulé : *Extraits des discours de Bernard Palissy*, n° 1644 (fonds de Saint-Germain). M. Hoefer a donné (*Histoire de la Chimie*, t. II) une analyse détaillée des ouvrages de Palissy et en a le premier signalé l'importance pour l'histoire de la chimie appliquée aux arts. Ils sont écrits la plupart sous forme de dialogues entre la *Théorique* (Théorie) et la *Practique*. La Théorique, vaine et orgueilleuse, qui pose d'ordinaire les questions, est victorieusement combattue et souvent humiliée par la Practique. La première a presque toujours tort, tandis que la dernière, comme on pouvait s'y attendre, est à peu près infaillible.

Palissy n'a pas joui de sa gloire; son nom fut à peine connu de ses contemporains. Les erreurs qu'il avait combattues lui survécurent et restèrent pendant près de deux siècles encore maîtresses du terrain. Ce fut seulement lorsque le jour se fit dans le chaos des sciences physiques que son nom reparut avec éclat dans le monde. A la voix des Fontenelle, des Buffon, des Réaumur, des Guettard et en général des hommes les plus éminents du dernier siècle (Voltaire excepté, qui a jugé Palissy sans le connaître), le savant couronné de gloire sortit de sa tombe. L'âge moderne a fait revivre le grand artiste. Mais l'homme dans Palissy est encore plus estimable que l'artiste et le savant. Au sentiment de M. Brongniart, si Palissy fut remarquable en science pour son temps, il le fut en courage pour tous les temps. « Je crois, dit l'historien des arts céramiques, que Palissy, par son travail persévérant, par son courage moral, qui l'attache à sa religion et lui fait supporter la persécution et mépriser la mort, qui l'attache à ses recherches, quoiqu'elles exigent de lui jusqu'au sacrifice de ses derniers meubles et de ses vêtements, mérite d'être regardé comme le hé-

(1) On voit des « rustiques figulines » de Palissy aux Musées du Louvre, de Cluny et de Sèvres; toutefois on ne cite de signée que la figurine appelée à tort la *nourrice de François Ier*; au musée céramique de Sèvres.

ros de notre art. » Une statue lui a été élevée sur une des places publiques d'Agen. H. Fisquet.

F. Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II, p. 72-98 (année 1843). — Cap, *Notice hist.* en tête de son édition. — Alfred Dumesnil, *Bernard-Palissy*; Paris, 1851, in-18. — Camille Duplessis, *Étude sur Palissy*, couronnée en 1855, par la Société d'agric., sciences et arts d'Agen. — Haag, *La France protest.* — Ch. Read, *Bulletin de l'hist. du protestantisme*, t. I et II. — Henry Morley, *The life of B. Palissy, his labours and discoveries in art and science*; London, 1852, 2 vol. in-8°. — *Journal de L'Estoile*. — *Documents* communiqués par M. Doublet de Boisthibault.

PALITZSCH (*Jean-Georges*), astronome allemand, né en 1723, à Prohlis, village près de Dresde, mort en 1788. Fils d'un riche paysan, tout en cultivant ses terres il s'initia sans maître aux sciences naturelles, et principalement à l'astronomie. Le 25 décembre 1758 il découvrit à l'œil nu la comète de Halley, dont le retour était attendu depuis quelque temps, et qui ne fut aperçue à l'observatoire de Paris qu'un mois plus tard. Devenu membre correspondant des académies de Londres et de Saint-Pétersbourg, il continua à habiter son lieu natal, occupé d'augmenter sa belle collection d'objets d'histoire naturelle. Il fabriquait lui-même en grande partie les instruments qui lui étaient nécessaires pour observer les mouvements des astres. O.

Hirsching, *Handbuch*.

PALLADE (Saint), apôtre des Scots, né à Rome, mort le 6 juillet vers 450, à Fordun, près d'Aberdeen. Diacre de l'église de Rome, il proposa au pape Célestin d'envoyer saint Germain, évêque d'Auxerre, en Angleterre pour y combattre l'hérésie de Pélage, et, suivant la Chronique de saint Prosper, fut sacré lui-même par ce souverain pontife, en 431, premier évêque des Scots établis dans l'Hibernie et qui croyaient en Jésus-Christ. Saint Pallade éprouva dans cette mission bien des peines et des fatigues. Les Scots ayant émigré dans le nord de la Bretagne, vers le temps où les Romains commencèrent à abandonner le pays, il les y suivit, prêcha parmi eux avec beaucoup de zèle, et forma une Église fort nombreuse. Les historiens écossais disent que la foi fut prêchée dans ce pays vers l'an 200 ; mais ils conviennent unanimement que saint Pallade, qu'ils appellent saint *Padie*, fut le premier évêque de cette contrée; ils lui donnent même le titre d'apôtre d'Écosse; peut-être aussi fut-il le premier qui prêcha la foi à la nation particulière des Scots. Sa fête est marquée au 6 juillet dans le bréviaire d'Aberdeen et dans les calendriers d'Écosse; elle est fixée au 15 décembre dans quelques calendriers d'Angleterre. H. F.

Acta sanctorum, mois de juillet. — Baillet, *Vies des saints*. — Alban Butler, *Vies des Pères, des martyrs*, etc.

PALLADIO (*Biagio* Pallai, dit *Blosio*), poëte latin moderne, né à Castelvetro, mort en 1550, à Rome. Le zèle qu'il avait mis à réformer les abus du collége de la Sapience lui valut en 1516 le titre de citoyen romain. Après avoir été secrétaire des papes Clément VII et Paul III, il occupa, de 1540 à 1547, le siége épiscopal de Foligno. Il fut un des membres les plus éminents de l'Académie Romaine. On a de lui quelques excellentes pièces de vers, insérées en partie dans le t. VII des *Ill. poet. ital. carmina*, une harangue latine prononcée en 1521 devant les députés de Rhodes, et l'édition du *Coryciana* (Rome, 1524, in-4°).

Buonamici, *De claris pontif. script.*, 224. — *Anecdota romana*, II, 165. — Tiraboschi, *Storia*, etc., VII, 2e partie.

PALLADIO (*Andrea*), architecte italien, né à Vicence, en 1518, mort le 19 août 1580. Après avoir étudié Vitruve et les monuments de Rome, la restauration de la basilique de Vicence est la première entreprise qui lui fut confiée; il enveloppa la vieille construction gothique de portiques à deux étages surmontés d'un attique. Ce chef-d'œuvre répandit rapidement en Italie la renommée de Palladio, qui, sur la recommandation du Trissino, fut appelé à Rome en 1549 par le pape Paul III, qui voulait lui confier les travaux de Saint-Pierre; mais le pape étant mort avant l'arrivée de l'artiste, ce projet n'eut pas de suite. Palladio profita de ce nouveau séjour à Rome, et d'un cinquième voyage, qu'il y fit plus tard, pour se livrer à une nouvelle étude des monuments antiques et recueillir les matériaux d'un petit traité qu'il publia en 1564, et qui a été réimprimé à Rome et à Venise. Lorsqu'il fut définitivement établi à Vicence, il enrichit cette ville d'une foule d'édifices qui en font l'école des architectes, et dans lesquels il déploya le goût le plus exquis, joint aux conceptions les plus ingénieuses, à l'imagination la plus féconde. Il suffira de citer la *loggia della regia delegazione*, joli monument voisin de la basilique, le beau *palais Chiericado*, la maison qu'il habita lui-même, petite fabrique très-élégante, située dans le Corso, le *palais Tiene*, resté malheureusement inachevé, le *palais Porto-Barbaran*, le *palais de Valmarina*, le *théâtre Olympique*, curieuse imitation de l'antique, élevée sur les dessins de Palladio, après sa mort, par ses collègues, les académiciens olympiques.

Les œuvres de Palladio se présentent en plus grand nombre encore à Venise qu'à Vicence; les principales sont la *salle des quatre portes*; un plafond et une porte monumentale dans le palais ducal; la façade de *S.-Francesco della vigna*, la magnifique *église de Saint-Georges-le-Majeur*, commencée en 1566; le réfectoire et les vastes celliers du couvent attenant; une aile de l'Académie des beaux-arts, l'*église de Sainte-Lucie*, bâtie en 1609, sur les dessins de Palladio, mais après sa mort, ainsi que l'*église* de l'hospice *des Zitelle*, qui date de 1586, enfin l'*église du Rédempteur*, qui est regardée comme le chef-d'œuvre du maître. Outre l'ouvrage Sur les monuments antiques de Rome, Palladio a écrit un excellent Traité d'architecture, qui a été pu-

blié et traduit dans toutes les langues. Le recueil de ses monuments a été gravé à Venise, en 1786.

Le style de Palladio eut la plus heureuse influence sur l'architecture de la Lombardie et des États Vénitiens à la fin du seizième siècle ; il a été aussi en grande faveur en Angleterre, où il a surtout été imité par Inigo Jones, l'habile architecte du palais de White-Hall. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Temanza, *Vita degli architetti veneziani*. — Milizia, *Memorie degli architetti antichi e moderni*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — G.-B. Berti, *Nuova guida per Vicenza*. — Quatremère de Quincy, *Histoire des plus célèbres architectes*.

PALLADIUS (Παλλάδιος), médecin grec, d'une époque incertaine. Comme il cite Galien et est cité par Rhazès, il a vécu entre le troisième et le neuvième siècle ; mais il est impossible d'arriver à une approximation plus précise. On pense, d'après son surnom de *Iatrosophiste*, qu'il fut professeur de médecine à l'école d'Alexandrie. On a de lui des *Scholies sur le traité des fractures d'Hippocrate*, traduites en latin par J.-P. Crassus et insérées dans la collection des *Medici antiqui græci*, Bâle, 1581 : le texte grec a été publié pour la première fois par F.-R. Dietz dans ses *Scholia in Hippocratem et Galenum ;* Kœnigsberg, 1834, in-8° ; — des *Scholies sur le sixième livre des Épidémies d'Hippocrate*, publiées dans l'édition d'Hippocrate de Foës ; — Περὶ πυρετῶν σύντομος σύνοψις (*Petit traité sur les fièvres*), publié pour la première fois en grec et en latin par J. Chartier ; Paris, 1646, in-4° ; une édition très-améliorée, avec des *Glosses chimiques* et des extraits de poëmes sur la chimie copiés par d'Orville, dans son manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc, parut par les soins de J.-Et. Bernard ; Leyde, 1745, in-8°. Le texte grec a été inséré dans les *Physici et medeci græci minores ;* Berlin, 1841, in-8°. Y.

Bernard, *Préface* de son édition. — Freind, *History of physic*. — Sprengel, *Histoire de la médecine*. — Haller, *Biblioth. Med. Pract.* — Dietz, *Préface* de son édit. — Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die Ältere Medicin*.

PALLADIUS (*Rutilius - Taurus - Æmilianus*), écrivain agronomique latin, vivait probablement dans le quatrième siècle après J.-C. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* l'identifient avec l'éloquent Gaulois dont il est question dans Rutilius ; mais cette supposition est loin d'être solidement établie. Palladius est l'auteur d'un traité *De re rustica* en quatorze livres. Le premier livre contient des règles générales sur l'agriculture ; les douze livres suivants sont consacrés aux travaux agricoles des douze mois ; le quatorzième livre est en vers élégiaques, et traite de la greffe des arbres. Cet ouvrage paraît être une compilation faite d'après des écrivains précédents, tels que Columelle et Martialis Gargilius. Le style, sans être barbare, est inférieur à celui de Columelle, et dénote un écrivain de la décadence. Le traité de Palladius fut très-populaire au moyen âge, et Vincent de Beauvais en inséra une grande partie dans son *Speculum naturale*. Palladius fut publié pour la première fois par Jenson, dans les *Rei rusticæ scriptores ;* Venise, 1472, in-fol. Les meilleures éditions sont celle qui fait partie des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, de Gesner, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4°, et celle de Schneider (*Scriptores rei rusticæ*), Leipzig, 1794, 4 vol. in-8°. Le traité de Palladius a été traduit en français, par Jean Darces, Paris, 1553, in-8° ; en anglais, par Thomas Owen, Londres, 1803, in-8° ; en allemand, par Maius, Magdebourg, 1612, in-fol. ; en italien, par Marino, Sienne, 1526, in-4° ; par Nicolo di Aristotile dit Zoppino, Venise, 1528, in-4° ; par Sansovino, Venise, 1560, in-4° ; et par Zanotti, Vérone, 1810, in-4°. Y.

Hist. littér. de la France, t. II. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PALLADIUS, évêque d'Hélénopolis en Bithynie, et écrivain ecclésiastique, vivait au commencement du cinquième siècle. En admettant, ce qui est très-probable, que l'évêque d'Hélénopolis est le même que l'auteur de l'*Histoire Lausiaque*, on trouve dans cet ouvrage des détails sur sa vie. Né vers 367, Palladius embrassa la vie monastique à l'âge de vingt ans, et après avoir résidé dans divers ermitages et couvents de la Palestine et de l'Égypte, il devint, vers 400, évêque d'Hélénopolis. Le synode qui déposa saint Jean Chrysostome, en 403, lui reprocha, entre autres griefs, l'ordination de Palladius, qui partageait les doctrines des origénistes. Coupable ou non d'opinions hétérodoxes, l'évêque d'Hélénopolis s'enfuit à Rome. S'étant hasardé à revenir en Orient, il fut arrêté et relégué dans la haute Égypte. Après plusieurs années d'exil, il fut rappelé sur son siége épiscopal vers 418, et transféré ensuite à l'évêché d'Aspona, en Galatie. On croit qu'il n'occupa ce dernier siége que peu de temps et qu'il mourut avant 431. On lui attribue les ouvrages suivants : Ἡ πρὸς Λαύσωνα τὸν πραιπόσιτον ἱστορία περιέχουσα βίους ὁσίων πατέρων (*Histoire adressée au préposé Lausus* (préposé à la chambre ou chambellan de Théodose) *et contenant les vies des saints pères*). Cette histoire renferme beaucoup de faits dont l'auteur avait été témoin, et elle est précieuse, malgré la crédulité du narrateur ; il en existe trois anciennes traductions latines, dont l'une, selon Rosweyd, serait l'œuvre de Rufin, évêque d'Aquilée, ami de Palladius ; mais c'est une erreur : Rufin était mort avant la composition de l'*Histoire lausiaque*. On ne connut d'abord cet ouvrage que par les traductions latines (y compris celle d'Hervet) qui parurent au seizième siècle. Le texte grec fut publié pour la première fois par Meursius, Leyde, 1616, in-4° ; Fronton du Duc en donna une édition plus complète dans

son *Auctarium*, l. II, et depuis il a été inséré dans les éditions des Pères de l'Église, et en particulier dans les *Vitæ Patrum* de Rosweyd; — Διάλογος ἱστορικὸς Παλλαδίου, etc. (*Dialogue historique de Palladius d'Hélénopolis avec Théodore, diacre de Rome, sur la vie et la conduite du bienheureux Jean Chrysostome, évêque de Constantinople*) : cet ouvrage, qui n'est pas de Palladius, mais d'un des prêtres qui l'accompagnèrent à Rome, parut d'abord traduit en latin par Ambroise le Camaldule; Venise, 1532, in-8°. Bigot donna une bonne édition du texte grec, Paris, 1680, in-4°; réimprimée, Paris, 1738, in-4°; — Περὶ τῶν τῆς Ἰνδίας ἐθνῶν καὶ τῶν Βραχμάνων (*Sur les peuples de l'Inde et les Brachmanes*), publié par Édouard Bisse; Londres, 1665, in-4°; ce petit ouvrage a été écrit par un chrétien qui avait visité quelques parties de l'Inde, et c'est probablement à tort qu'on l'attribue à Palladius. L. J.

Cave, *Hist. littér.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. I, p. 727; VIII, p. 456; X, p. 98 et ss. — Oudin, *Comment. de scriptoribus eccles.*, vol. I, col. 908. — Tillemont, *Mémoires*, vol. XI, p. 500. — Vossius, *De historicis græcis*, l. II, c. 19. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PALLAS, un des affranchis et des favoris de l'empereur Claude, mort en 63 après J.-C. D'abord esclave d'Antonia, mère de Claude, il gagna la confiance de cette princesse, qui le chargea de porter à Tibère une lettre dans laquelle elle lui révélait les projets ambitieux de Séjan (31). Ce fut le commencement de la fortune politique de Pallas. Il devint à la mort d'Antonia la propriété de Claude, qui l'affranchit et l'admit parmi ses conseillers les plus intimes. Pallas avec deux autres affranchis, Narcisse et Callixte, administra l'empire sous le règne de Claude. Longtemps unis, ils se séparèrent lorsqu'il s'agit de remarier l'empereur après la mort de Messaline. Pallas se prononça pour Agrippine, qui l'emporta, et dès lors il jouit d'une faveur sans bornes. Le sénat lui décerna les insignes de la préture, avec une somme de quinze millions de sesterces. Pallas refusa dédaigneusement l'argent, et Claude vanta le désintéressement d'un affranchi qui possédait trois cent millions de sesterces. Le décret du sénat, gravé sur une tablette de bronze et placé près de la statue de Jules César, existait encore du temps de Pline le jeune, qui en parle avec la plus grande indignation. Pallas fut le complice d'Agrippine dans l'empoisonnement de Claude, et il profita de la mort de l'empereur pour se débarrasser de son ancien collègue et rival Narcisse (54). Il espérait gouverner le monde avec Agrippine pendant la jeunesse de Néron; mais il fut désappointé. Néron se fatigua promptement de la domination de sa mère, et ses deux principaux conseillers, Sénèque et Burrhus, lui persuadèrent de secouer l'ignoble tutelle d'un affranchi. Pallas, privé de toutes ses fonctions publiques en 56, vécut quelques années dans une tranquille et opulente retraite; mais son immense fortune excita l'envie de Néron, qui pour s'en emparer le fit empoisonner, en 63. La richesse de Pallas était proverbiale, et les historiens s'accordent sur son insupportable arrogance. On dit qu'il ne donnait jamais d'ordres de vive voix, même à ses affranchis; il se contentait de faire un signe, et si le signe ne suffisait pas, il indiquait par écrit ce qu'il désirait : c'était un usage impérial, introduit par Auguste; l'esclave d'Antonia ne craignit pas de l'adopter. Félix, frère de Pallas, fut gouverneur de la Judée. Y.

Tacite, *Annales*, XII, 53. — Pline, *Epist.*, VII, 29; VIII, 6. — Suétone, *Claude*, 28.

PALLAS (*Pierre-Simon*), naturaliste et voyageur allemand, né à Berlin, le 22 septembre 1741, mort le 8 septembre 1811, dans cette ville. Fils d'un professeur en chirurgie, il embrassa d'abord la même carrière, fréquenta les universités de Berlin, de Gœttingue et de Leyde, et se livra surtout à l'étude des sciences naturelles. Appelé à classer plusieurs collections précieuses en Hollande et en Angleterre, pendant le séjour qu'il fit dans ces pays, il publia deux ouvrages : *Elenchus zoophytorum* (La Haye, 1766, in-8°), et *Miscellanea zoologica* (1766, in-4°), qui sont encore estimés aujourd'hui. Ces travaux le firent appeler, en 1768, à Saint-Pétersbourg, où il fut nommé membre adjoint de l'Académie des sciences, avec le titre d'assesseur de collége; et bientôt après il fut désigné pour faire partie, en qualité de naturaliste, de l'expédition scientifique chargée d'observer en Sibérie le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil. Pallas employa six ans à ce voyage, accompagné pour lui de grandes fatigues, explorant successivement le cours du Iaïk, les bords de la mer Caspienne, l'Altaï, les alentours du lac Baïkal jusqu'à la frontière chinoise, le Caucase et différentes parties de la Russie méridionale, d'où il revint dans la capitale, le 30 juillet 1774. Il nous a fait connaître les résultats de ses explorations dans ses *Voyages à travers plusieurs provinces de l'empire russe* (Pétersbourg, 1771-1776, 3 vol. in-4°; trad. française, Paris, 1788-1793, 5 vol. in-4°, avec atlas). En 1777, il fut adjoint à une commission chargée par le gouvernement de lever la carte de Russie. Quelque temps après, il se prit de passion pour la botanique, et s'occupa avec ardeur d'explorer sous ce rapport les différentes parties de l'empire. Le fruit de ses travaux fut son magnifique ouvrage intitulé : *Flora rossica* (Pétersbourg, 1784-1785, 2 vol. in-fol., avec 100 pl.), qui malheureusement est resté inachevé. Cependant les recherches botaniques n'occupaient pas tellement Pallas qu'il négligeât les autres branches des sciences naturelles et historiques, comme le prouvent son *Recueil de documents historiques sur les peuplades mongoles* (Pétersbourg, 1776-1802, 2 vol. in-4°); les *Icones insectorum, præsertim Rossiæ Si-*

berinque peculiarium (Erlangen, 1781-1783, 2 vol. in-4°), et même un ouvrage fameux sur une matière en dehors de ses études ordinaires, et qu'il n'eût pas entrepris cependant sans l'ordre exprès de l'impératrice Catherine II, à qui le mérite en revient presque autant qu'à lui; nous voulons parler des *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* (Pétersbourg, 1787-1789; 2ᵉ édit., 1790-1791, 4 vol. in-4°) (1). En 1785, Pallas fut confirmé comme membre titulaire de l'Académie, et il devint, en 1787, historiographe du collége de l'amirauté. Dans les années 1793 et 1794, il entreprit un voyage en Crimée, et il donna de ce pays une idée séduisante dans son *Tableau physique et topographique de la Tauride* (Pétersbourg, 1795, in-4°), ouvrage écrit en français, qu'il développa dans une édition allemande (Leipzig, 1799-1801, 2 vol. in-4°), d'après laquelle furent publiés en France les *Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie* (Paris, 1805, 2 vol. in-4°, avec atlas). Ayant témoigné le désir d'aller vivre dans ce pays, il obtint en don de l'impératrice plusieurs terres de la couronne, et dès 1796 il s'établit à Simpheropol, qu'il quitta bientôt pour entreprendre dans les provinces méridionales le voyage dont il vient d'être parlé. Nous devons de plus à ce voyage un traité sur les *Espèces d'astragales* (Leipzig, 1800-1804, 14 livr. in-fol.). Cependant les désagréments de toutes espèces que lui fit éprouver l'indiscipline des Tatars finirent par dégoûter Pallas de la Tauride; et sa femme étant morte sur ces entrefaites, il partit avec sa fille pour aller retrouver son frère aîné à Berlin. Il laissa par son testament à l'université de cette ville une partie de ses riches collections. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui: *Spicilegia zoologica*; Berlin, 1767-1780, 14 liv. in-4°; — *Observations sur la formation des montagnes*; Pétersbourg, 1777, in-8°; Paris, 1782, in-12; — *Novæ species quadrupedum*; Erlangen, 1778-1779, 1784, in-4° : on y trouve l'histoire et l'anatomie de plusieurs espèces de rongeurs de la Russie; — *Neue nordische Beitræge* (Nouveaux Essais sur le Nord, pour servir à la géographie physique, à l'ethnographie, à l'histoire naturelle, etc.); Pétersbourg et Leipzig, 1781-1796, 7 vol. in-8°, avec cartes et fig. La grande *Faune russe* que Pallas avait entreprise n'a pas été publiée. Un grand nombre de mémoires de lui sont insérés dans les *Acta Naturæ curiosorum* et les *Commentarii Petropolitani novi*. [*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Rudolphi, *Essai hist. sur Pallas*; Berlin, 1812. — Cuvier, *Éloges hist.*, II. — Ismailow, *Melanges*, n° 3, p. 140-152. — Bernoulli, *Reisen*, IV, 23. — Meusel, *Gel. Deutschland*, VI, 13; X, 384, XV, 4.

(1) Voyez sur cette fameuse polyglotte, dont Catherine II se fit un délassement pendant neuf mois, l'intéressant mémoire de M. d'Adelung, *Catherinens der grossen Verdienste um die vergleichende Sprachenkunde*; Pétersbourg, 1815, in-4°.

PALLAVICINI (1) ou **PELAVICINO** (*Oberto*, marquis), capitaine italien d'une illustre maison de Lombardie, né à Plaisance, mort en mai 1269. L'un des plus habiles généraux de son siècle, il fut un instant souverain de la plus grande partie de l'Italie septentrionale. Dès l'année 1234, il se déclara pour l'empereur Frédéric II contre le pape Grégoire IX; mais en 1236 le parti guelfe le fit expulser de sa patrie. Frédéric accueillit le banni, et le nomma son vicaire impérial. Pelavicino ne tarda pas à donner des preuves de ses talents militaires. Il refoula partout les guelfes, soumit Parme (août 1250); Crémone le nomma son podestat; Plaisance lui rendit ses biens et le choisit pour souverain; Pavie reconnut aussi son pouvoir; il conquit encore Brescia, mais il se heurta contre l'ambition du terrible Eccelino de Romano, qui revendiqua cette ville. Pelavicino se jeta alors dans le parti guelfe, et à la tête des Crémonais eut la plus grande part à la victoire de Cassano (16 septembre 1259), où Eccelino tomba frappé mortellement. Les vainqueurs se partagèrent les dépouilles du vaincu; Pelavicino y gagna Milan, Como, Lodi, Novare, Tortone et Alexandrie. Ce fut l'apogée de sa puissance (1261); il devint de nouveau le chef des gibelins. En 1265 Charles d'Anjou, auquel le pape venait d'octroyer le royaume de Naples, arriva dans la Lombardie à la tête d'une armée d'aventuriers poitevins et provençaux; il releva le parti guelfe, battit Pelavicino en plusieurs rencontres. Parme, Brescia, Crémone, Borgo-san-Donino se révoltèrent. Pelavicino mourut de douleur; il laissa cependant à son fils Manfred une partie de la Lombardie cispadane. A.

Chron. parmense. — Campi, *Cremona fedele*, lib. III. — Rolandino, *De factis in marchia Tarvisana*, lib. VIII. — Jacob Malvecius, *Chron. Brixian.*, dist. VIII. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. III.

PALLAVICINI (*Baptiste*), savant prélat italien, né à Venise, vers la fin du quatorzième siècle, mort en 1466. Il fut archidiacre à Turin et depuis 1444 évêque de Reggio. On a de lui: *Historia flendæ Crucis et funeris Domini nostri Jesu Christi, ad Eugenium IV papam*; Parme, 1477, in-4°; incunable très-rare, qui est probablement le seul produit de l'imprimerie établie chez les chartreux de Parme, lorsque la peste eut éloigné tous les imprimeurs de cette ville; le poëme de Pallavicini fut encore imprimé; Brescia, 1493; Trévise, 1494, in-4°; Vienne, sans date in-4°.

Affo, *Memorie sù la tipografia parmense*. — Ughelli, *Italia sacra*, t. II.

PALLAVICINI (*Pietro-Sforza*), historien italien, né le 20 novembre 1607, à Rome, où il est mort, le 5 juin 1667. Fils aîné du marquis Alessandro, il embrassa, malgré la répugnance de ses parents, l'état ecclésiastique, et fut admis bientôt dans plusieurs congrégations adminis-

(1) Cette forme du nom primitif de *Pelavicino* ne date que du dix-septième siècle.

tratives; sous le pontificat d'Urbain VIII, il gouverna les villes de Jesi, d'Orvieto et de Camerino. Ces dignités ne l'empêchèrent pas de quitter le monde en 1637, pour entrer chez les jésuites, qui le chargèrent d'enseigner la philosophie, puis la théologie. Le pape Alexandre VII, à l'élévation duquel il avait contribué, le créa cardinal (1657) et l'investit de différentes charges. Pallavicini était versé dans les lettres; il avait présidé souvent la fameuse académie romaine des Umoristi. Le plus connu de ses ouvrages est l'*Istoria del concilio di Trento* (Rome, 1656-1657, 2 vol. in-fol.; et 1664, 3 vol. in-4°); trad. en latin par le P. Giattini (Anvers, 1672, 3 vol. in-4°), et en français (Paris, 1844, 3 vol. gr. in-4°); la version française de l'abbé Levéel, annoncée en 1785, est restée manuscrite. Cette histoire est bien écrite, et a été faite sur de bons documents; on a reproché à l'auteur de s'étendre trop sur la controverse. Du Marsais en a extrait le petit traité sur la *Politique charnelle de la cour de Rome* (1719, in-12). L'abbé J. Lenoir en a publié en 1675 une critique dans ses *Nouvelles Lumières politiques*. On a encore de ce cardinal : *Vindicationes Soc. Jesu*; Rome, 1649, in-4°; — *Arte della perfezione cristiana*; Venise, in-12; trad. en français (1784, in-12); — *Gli Fasti sacri*; Rome, 1637 : poëme dont il n'existe qu'un seul exemplaire à la biblioth. de Parme; — *Ermenigilde*, tragédie; Rome, 1644, 1655, in-8°; — *Gli Avvertimenti grammaticali*; ibid., 1661, 1675, in-12, sous le nom du P. Rainaldi; — *Trattato dello stile e del dialogo*; ibid., 1662, in-12; — *Lettere*; ibid., 1668, in-8°; — *Massime ed espressioni di civile ed ecclesiastica prudenza*; ibid., 1713, in-8°.

Affo, sa *Vie* dans la *Raccolta Ferrarese*, t. V. — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VIII, 132-136. — Sotwel, *Script. Soc. Jesu*. — L. Crasso, *Elogii d'huomini letter.*, I.

PALLAVICINI (*Niccolo-Maria*), théologien italien, né en 1621, à Gênes, mort le 15 décembre 1692, à Rome. De la même famille que le précédent, il entra dans la Société de Jésus (1638), et devint théologien de Christine de Suède. Il occupa en outre divers emplois à la cour de Rome, et fut décoré de la pourpre par le pape Innocent XI. Parmi ses nombreux écrits, on remarque *Difesa della Providenza divina contro i nemici di ogni religione* (Rome, 1679), panégyrique continuel en faveur de la reine de Suède; et *Difesa del pontificato Romano e della Chiesa cattolica* (ibid., 1686, 3 vol. in-fol.), qui a beaucoup servi aux modernes apologistes de l'Église.

Sotwel, *De script. Soc. Jesu*.

PALLAVICINI (*Stefano-Benedetto*), poëte italien, né le 21 mars 1672, à Padoue, mort le 16 avril 1742, à Dresde. Conduit à Dresde par son père, qui était maître de chapelle, il fut chargé à seize ans de diriger les fêtes de la cour. Auguste III l'admit au nombre de ses secrétaires. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on estime sa traduction élégante, quoique un peu libre, des *Odes* d'Horace (Leipzig, 1736, in-8°). Algarotti a publié les *Œuvres complètes* de ce poëte (Venise, 1744, 4 vol. in-8°), en les faisant précéder d'une notice biographique.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, V, 306.

PALLAVICINO (*Ferrante*), écrivain satirique italien, né à Plaisance, vers 1618, décapité à Avignon, le 5 mars 1644. Il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Latran, et fit profession sous le nom de *Marc-Antoine*; mais il n'avait ni les mœurs ni les idées d'un religieux. Il composa des satires contre Urbain VIII et les Barberini, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Son principal pamphlet, intitulé *Baccinata alle api barberine*, causa sa perte. En tête du volume était gravé un crucifix planté dans des épines ardentes, et environné d'un gros essaim d'abeilles avec ce verset : *Circumdederunt me sicut apes, et exarserunt sicut ignis in spinis*; devise qui faisait allusion aux abeilles que les Barberini portaient dans leurs armes. Malgré la colère et la puissance des personnes attaquées, Ferrante Pallavicino aurait pu les braver s'il avait continué de résider à Venise; mais, trompé par un certain Pierre de Bresche, qui se disait son ami et qui était un espion aux gages des Barberini, il quitta son asile, et se rendit en France. Pour comble d'imprudence, il traversa le territoire pontifical d'Avignon. Il fut arrêté dans les premiers mois de 1643, et après avoir subi dans sa prison les plus cruels traitements, il périt sur l'échafaud. L'espion qui l'avait livré moyennant trois mille pistoles ne jouit pas longtemps du fruit de sa trahison; un des amis de Pallavicino le poignarda à Paris, au mois de juin 1646. La fin tragique de Ferrante Pallavicino a répandu sur sa mémoire un intérêt qu'il méritait peu d'ailleurs; car sa vie fut dissolue, et ses ouvrages sont trop souvent licencieux. Prosper Marchand en a donné le catalogue, divisé en ouvrages *permis* et en ouvrages *prohibés*; ceux de la seconde classe sont de beaucoup les plus piquants; en voici les titres : *La Rete di Vulcano*; Venise, 1641; — *La Pudicitia schernita*; — *La rettorica delle puttane composta conforme li precetti di Cipriano, dedicata all' università delle cortigiane più celebri*; Cambrai, 1642; — *Il Corriere svaligiato*; (Villafranca) 1644, in-12; traduit en français, sous le titre du *Courrier dévalizé*; (Villefranche), 1644, in-12; — *La Baccinata, overo Battarella per le Api Barberine, in occasione della mossa d'armi d'Urbano Octavo contro Parma*, imprimé *nella stamparia di Pasquino, a spese di Marforio*; 1642, in-4°. Les *Œuvres permises* de Pallavicino ont été imprimées à Venise, 1655, 4 vol. in-12. On attribue généralement à Pallavicino

un roman satirique dirigé contre la cour de Rome, et intitulé *Il Divorzio celeste* ou *Il Divorzio di Christo con la Chiesa romana*. Ce roman, que Pallavicino, s'il en est réellement l'auteur, n'acheva pas, parut avec une continuation, attribuée à Gregorio Leti; Venise, 1679, in-12; il a été traduit en français par Brodeau d'Oiseville, conseiller au parlement de Metz; Cologne (Amsterdam), 1696, in-12. Z.

Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*.

PALLET (*Félix*), littérateur français, né à Bourges, le 27 juin 1730, mort en 1812 ou 1813, est auteur d'une *Nouvelle histoire du Berry* (1783-1785, t. I à V, in-8°), misérable rapsodie dont le peu de mérite explique le peu de succès. Son *Discours sur la question : Quel est le moyen le plus propre à favoriser et augmenter la population en Berry?* Bourges, 1788, in-4°, avait paru, avant d'être tiré à part, dans les *Affiches du Berry*, journal fondé par Pallet à Bourges vers 1780, et le premier qu'ait eu la province; il le rédigea jusque vers 1790, où ce journal cessa de paraître. H. B.

Chevalier de Saint-Armand, *Biogr. berruyère*. — Boyer, *L'Origine du journal à Bourges*.

PALLIÈRE (*Vincent-Léon*), peintre français, né à Bordeaux, le 19 juillet 1787, mort dans la même ville, le 29 décembre 1820. Fils d'un graveur, il entra à Paris dans l'atelier de Vincent, et en 1812 il remporta le premier prix auquel est attaché le pensionnat de Rome pour cinq ans. Il parut avec éclat à l'exposition de 1819; ses tableaux fixèrent sur leur auteur l'attention générale. Mais une affection de poitrine vint inopinément terminer sa brillante carrière. « La manière de Pallière, dit Landon, se distingue par le naturel de la pose, la grâce dans les formes, la vérité et la fraîcheur dans le coloris. On reconnaît dans les accessoires et dans le paysage une touche facile et légère » Parmi ses œuvres on remarque *Priam aux genoux d'Achille* (1809); — *La Confiance d'Alexandre en son médecin Philippe*; — *Rémus et Romulus*; — *Homère dictant ses vers*; — *Les Prétendants de Pénélope massacrés par Ulysse* (grand prix 1812); — *Argus tué par Mercure*; — *Prométhée dévoré par un vautour*; — *La Flagellation du Christ*; — *Un berger en repos*, considéré par Landon comme un morceau du plus haut mérite; — *Une Nymphe chasseresse sortant du bain*; — *Prédication en plein air*; — *Junon empruntant à Vénus sa ceinture*; — *Saint Pierre guérissant un boiteux*; — *Tobie rendant la vue à son père*; — *Saint Pierre délivré de prison par un ange*; — *La Translation des reliques des saints Gervais et Protais*; — *Bélisaire se faisant reconnaître de ses compagnons de gloire et de plaisir*. La plupart de ces tableaux sont à Bordeaux. A. DE L.

Landon, *Salon de 1809*, t. Ier, p. 79, pl. 48; et *Salon de 1819*, t. Ier, p. 35 et 78, pl. 19 et 48. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1821. — *La ruche d'Aquitaine*, 31 décembre, 1820. — *Le Miroir* du 28 avril 1821.

PALLIOT (*Pierre*), généalogiste français, né le 19 mars 1608, à Paris, mort le 5 avril 1698, à Dijon. Après avoir épousé la fille d'un imprimeur-libraire de Dijon, il succéda à son beau-père dans l'exercice de cette profession. Ses connaissances dans le blason et dans les anciens titres lui valurent le double titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états de Bourgogne. On a de lui : *Le Parlement de Bourgogne, son origine*, etc.; Dijon, 1649, 2 vol. in-fol., continué en 1733 par François Petitot; — *La Science des armoiries de Louvan Geliot*; ibid., 1660, 1664, in-fol.; Palliot a augmenté ce recueil de plus de 6,000 écussons qu'il a gravés lui-même; — *Histoire généalogique des comtes de Chamilly*; ibid., 1671, in-fol. Il a laissé en manuscrit 14 vol. in-fol. de pièces sur les familles et la province de Bourgogne.

J.-B. Michault, *Mém. sur la vie et les ouvr. de P. Palliot*; Dijon, in-12.

PALLOY (*Pierre-François*), architecte français, né à Paris, en 1754, mort à Sceaux (Seine), le 19 janvier 1835. Lorsque éclata la révolution, il prit part à tous les troubles populaires et joignit à son nom le titre de *patriote*. Ayant fait partie des « vainqueurs de la Bastille », il obtint d'être chargé de la démolition de cette forteresse. Avec les pierres qui en provenaient, il fit sculpter des bustes des héros de l'époque, et des modèles de l'édifice, qu'il adressa à l'Assemblée nationale, aux ministres, aux quatre-vingt-trois départements (1), et même à Louis XVI, qui l'en récompensa. Il imagina de tirer le même parti des chaînes de la prison en en faisant des médailles commémoratives. Bientôt, il présenta à l'Assemblée nationale le plan d'une colonne à ériger sur la place de la Bastille en sollicitant, comme récompense de son dévouement, la concession d'un terrain sur cette même place; ces demandes lui furent accordées par une loi du 27 juin 1792, qui resta sans effet. Il figura au 10 août dans l'attaque des Tuileries. En janvier 1794, Cavaignac, au nom de la commission chargée d'examiner les comptes de la Bastille, le signala comme un intrigant adroit, cherchant à tirer parti des événements. Mis en prison, Palloy allait être poursuivi comme concussionnaire, lorsque, défendu par Dubarran à la Convention, il fut rendu à la liberté. Il se retira à Sceaux, ne reparaissant que pour encenser chaque pouvoir nouveau. Il fit des vers pour Napoléon et le roi de Rome; en 1814 il adressa l'*Hommage d'un Français aux souverains alliés*; en 1830 il adressa un *Hommage à la reine des Français*, à l'occasion de la Saint-Philippe, et comme l'un des « vainqueurs de la Bastille, » il sollicita et obtint une pension de 600 fr. G. DE F.

Arnault, Jay, Jouy, *Biogr. des Contemp.* — *Le Moniteur*, 1791, ans Ier, II et III.

(1) Une de ces pierres, modèle en petit de la Bastille, est conservée à l'hôtel de ville de Paris.

PALLU (*Étienne*), sieur DES PERRIERS, jurisconsulte français, né en 1588, à Tours, où il est mort, en 1670. Il fut conseiller au présidial de Tours, avocat du roi au même siége en 1613, et maire en 1629. On a de lui : *Coutumes du duché de Touraine* (Tours, 1661, in-4°), excellent commentaire, qui resta longtemps classique.

Son frère, *Victor*, né en 1604, à Tours, étudia la médecine à Paris, et s'attacha au comte de Soissons. Frappé de la triste fin de ce prince, qui périt sous ses yeux au combat de La Marfée, il résolut de réformer sa vie, et entra à Port-Royal-des-Champs, où il mourut, le 21 mai 1650. Quelques morceaux de lui ont été imprimés.

PALLU (*François*), fils d'Étienne, né en 1625, à Tours, résigna un canonicat à la collégiale de Saint-Martin pour se consacrer à l'œuvre des missions étrangères. Nommé évêque d'Héliopolis, puis vicaire apostolique de la province de Fo-Kien en Chine, il eut à lutter dans ses travaux contre l'influence toute puissante des Jésuites, qui le forcèrent deux fois à se rembarquer pour l'Europe. Il vit néanmoins sa conduite approuvée par la cour de Rome, et il venait de retourner en Chine avec le titre d'administrateur général des missions lorsqu'il succomba aux suites de ses fatigues, le 29 octobre 1684. Il a laissé une *Relation abrégée des missions et des voyages des évêques françois envoyés aux royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin et Siam* (Paris, 1682, in-8°).

PALLU (*Martin*), cousin du précédent, né en 1661, à Tours, mort le 20 mai 1742, à Paris, fit ses premiers vœux en 1679 chez les Jésuites; il prêcha d'abord avec quelque succès, et devint en 1711 directeur de la congrégation de la Vierge. On a de lui plusieurs livres de piété, entre autres : *Les quatre Fins de l'homme;* Paris, 1739, 1828, in-12; — *Du fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie*; Paris, 1739, 1846, in-12; — *Sermons;* Paris, 1744, 1750, 6 vol. in-12, remplis d'onction et de simplicité.

Nécrologe de Port-Royal. — Moréri, *Grand dict. hist.* — Feller, *Dict. hist.*

PALM (*Charles-François*), antiquaire hongrois, né le 18 août 1735, à Rosenberg, mort le 10 février 1787, à Pesth. Admis dans la société de Jésus, il se consacra d'abord à l'éducation de la jeunesse, puis il devint chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, et s'adonna à l'étude de l'histoire. Durant cette période, la plus tranquille de sa vie, il rédigea plusieurs ouvrages, fruits de pénibles recherches, tels que *Specimen heraldicæ Hungariæ* (Vienne, 1766, in-4°), et *Notitia rerum Hungaricarum usque ad nostram ætatem* (Tyrnau, 1770, in-8°). Nommé chanoine de Colotscha en Hongrie (1776), il reçut en 1779 le titre honorifique d'évêque de Colophon. Il a aussi réimprimé avec des additions *Specimen ad Habsburgo-Lotharingicam prosapiam illustrandam* (Vienne, 1773, 1774, in-fol.).

Lucas, *Gel. Œsterreich*, II, 1-3.

PALMA (*Jacopo*) *l'ancien*, peintre de l'école vénitienne, né vers 1480, à Serinalta, près de Bergame, mort à Venise, vers 1548. On ignore quel fut son premier maître; lorsqu'il arriva à Venise, il connaissait déjà les principes de son art. Il fondait ses teintes avec une telle perfection qu'il est impossible d'y distinguer un seul coup de pinceau; dans l'empâtement des couleurs, il se rapprocha beaucoup de la manière de Carlo Latto, avec lequel il fut intimement lié; s'il n'eut pas la sublimité du Giorgione, dont il imitait avec bonheur la transparence et la vivacité de coloris, s'il n'atteignit pas à la science de dessin du Titien, il approcha de ces maîtres dans les têtes de femmes et d'enfants, et dans ses draperies, il déploya autant de goût que de vérité. Il plaça souvent dans ses tableaux sa fille Violante, qui plus d'une fois aussi servit de modèle au Titien, qui l'aima passionnément. Palma peignait le portrait avec un égal succès. Ce peintre fut très-fécond, et ses ouvrages sont répandus à profusion dans toute l'Europe; il est vrai que plus d'une peinture lui est attribuée sans preuve positive. Les églises de Venise renferment de lui un grand nombre de tableaux : notamment *Sainte Barbe* à Sainte-Marie-Formose, et *La Cène* à Santa-Maria Mater Domini; citons encore : *La Vierge et quelques saints*, *Sainte Véronique*, *la Descente de croix*, *Saint Jean-Baptiste*, *saint Pierre*, *saint Paul et saint Jérôme;* — à Saint-Sylvestre, *La Cène*, grande et belle composition; *La Vierge, plusieurs saints et le sénateur L. Pasqualigo;* — à l'Académie des beaux-arts de Venise, *Assomption de la Vierge*, *Le Christ et la Veuve de Naïm;* — à Florence, Palais Capponi, *Mort de la Vierge;* — galerie publique, *La Madone avec saint Jean et un franciscain*, *Le Repas à Emmaüs;* — à Rome : palais Chigi, *plusieurs saints dans une gloire*; — à Ferrare, *Le denier de César*; — à Milan : musée de Brera, *Adoration des mages;* — à Lucques, *Saint Antonin abbé et d'autres saints;* — à Modène, *Une Visitation;* — à Vicence, *La Vierge sur un trône entre saint Vincent et sainte Lucie;* — au Louvre, *L'Annonciation aux bergers;* — à Munich, *Saint Jérôme*, *La Sainte famille*, *La Flagellation;* — à Vienne, *Portrait de Gaston de Foix*, *Saint Jean*, *La Madone avec saint Josèphe*; — à Dresde, *Portrait de femme*, *La Vierge et sainte Catherine*, *Les trois filles du peintre*, *La Sainte famille;* — à Berlin, trois *Madones*, un *Portrait d'homme*, et celui d'un *doge de la famille Priuli*. Parmi ses élèves, le vieux Palma compta Bonifazio. E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori ve-*

neti. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*.

PALMA (*Jacopo*) *le jeune*, peintre de l'école vénitienne, né en 1544, mort à Venise, en 1628. Fils et élève d'Antonio Palma, peintre médiocre et neveu du vieux Palma, il fut, à quinze ans, conduit par le duc d'Urbin à Rome, où il étudia avec prédilection les œuvres de Polydore Caravage. « Il fut, dit Lanzi, le dernier peintre de la bonne époque, et le premier de la mauvaise. » Grâce à la protection de l'architecte Alexandre Vittoria, il fut chargé de nombreux travaux. Tant qu'il eut à lutter contre la concurrence du Tintoret et de Paul Veronèse, il ne cessa de faire les plus louables efforts; mais après la mort de ses deux illustres émules, il se négligea, et beaucoup de ses ouvrages ne furent plus guère que de simples ébauches. Cependant, même dans un âge avancé, il fit encore, lorsqu'il voulut en prendre la peine, quelques tableaux dignes de lui, tels que la *Victoire navale de Francesco Bembo* au palais ducal, et le *Saint Benoît* de l'église Saint-Cosme-et-Saint-Damien. Pendant la durée de sa longue carrière, Palma produisit des œuvres presque innombrables; nous indiquerons les principales. A Venise : Palais ducal, *Les doges Laurent et Jérôme Priuli adorant le Sauveur*; *Le pape Alexandre III rendant la liberté au prince Othon*; *La prise de Constantinople par les Vénitiens en* 1203; plusieurs portraits de doges; *Venise couronnée par la Victoire*; et le *Jugement dernier*; et dans les églises, *La Vierge dans une gloire*; *Le Lavement des pieds*; *Le Christ devant Pilate*; *Samson*; *Jonas*; une *Crèche*; *Saint Thomas d'Aquin*; *Le Christ au jardin des Olives*; une *Descente de croix*; *L'Annonciation*; *La Multiplication des pains*, et la *Vierge glorieuse*; le *Martyre de sainte Catherine*; — à Rome : palais Doria, *Saint Jérôme*; — palais Rospigliosi, *Tentation d'Adam*; — à Florence : *Sainte Marguerite* et *Saint Jean dans le désert*; — à Milan, *Saint Benoît*; — à Forli : *Bacchus et Ariane*; — à Modène : *Adoration des mages*; *Le Christ sur la croix*; *Saint Roch et saint Benoît*; *Saint Sébastien et saint Raimond*; — à Munich : *Saint Sébastien mourant*; *Saint Jean soutenant le corps du Christ*; la *Madeleine*; — à Dresde, *Henri III à Venise*; *Les Martyres de saint Sébastien et de saint André*; — à Vienne : *Le Christ sur la croix*; *Hérodiade*; *La Mort d'Abel*; — à Madrid : la *Conversion de saint Paul*; *David vainqueur*.

Palma a gravé un assez grand nombre d'eaux-fortes. Parmi ses élèves il a compté Andrea Vicentino, Santo-Peranda, et Marco Boschini, l'auteur de la *Carta del Navegar pittoresco*. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Ridolfi, *Vite degli illustri pittori Veneti*. — Zanetti, *Della pittura veneziana*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*.

PALMA (*Henri* DE). *Voy*. BALMA.

PALMA CAYET *Voy*. CAYET.

PALMAROLI (*Pietro*), peintre italien, mort en 1828, à Rome, s'est acquis un certain renom par son habileté à reporter sur la toile de grandes compositions peintes à la fresque. Son premier essai en ce genre, appliqué à une *Descente de croix* de Daniel de Volterre qui se trouvait dans l'église de la Trinité-des-Monts à Rome, réussit complétement, et causa une vive sensation en Italie (1811). Il reporta et restaura beaucoup d'autres ouvrages fameux, notamment la *Madone de Saint-Sixte* et la fresque des *Sibylles* de Raphael.

Platner, *Beschreibung der Stadt Rom.*, III, 385. — Nagler, *Allgem.-Lex.*

PALMBLAD (*Wilhelm-Fredrik*), littérateur suédois, né le 16 décembre 1788, à Liljestad près Sœderkœping, mort le 2 septembre 1852. Il était le onzième enfant d'un ancien commissaire des guerres, qui avait obtenu un emploi dans les finances. Sa famille jouissait d'une certaine aisance, puisqu'étant encore simple étudiant à Upsal et avant d'avoir atteint sa majorité, il acheta, en société avec un de ses condisciples, le brevet d'imprimeur de l'université. Il ne tarda pas à mettre au jour une série de publications, qui devaient exercer sur la littérature suédoise une influence marquée. Après avoir fait paraître le journal *Phosphoros* (1810) avec Alterborn, et l'annuaire *Poetisk Kalender* (1811), il édita au printemps de 1813 une feuille littéraire (*Svensk Litteratur Tidning*), qui, malgré le petit nombre de ses abonnés (150 à 200), se soutint pendant onze ans; il la mit au service d'une nouvelle école dite des *phosphoristes*, qui prétendait substituer le goût de la littérature allemande à l'influence française : il s'efforça de répandre la connaissance des chefs-d'œuvre de Lessing, de Schiller et de Gœthe. La vivacité de ses attaques contre l'académie suédoise faillit plus d'une fois lui faire retirer son privilége. Il contribua au triomphe de ses idées par la fondation d'autres journaux, tels que l'*Union littéraire*, *Svea-Skandia*, etc. Sans cesser d'être imprimeur, il fit partie du corps enseignant d'Upsal, et professa l'histoire nationale (1822), la géographie (1827), et la langue grecque (1835). A cette dernière date, il entreprit le *Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenska Mæn*; ce vaste répertoire biographique, exclusivement consacré à la Suède, est de beaucoup supérieur à la maigre compilation de Gezelius, et a été terminé en 1857; il n'a pas moins de 23 vol. in-8°, et contient sur les personnages vivants des notices fort détaillées, entre autres celle de Palmblad écrite par lui-même. On a encore de ce savant littérateur : *Manuel de géographie physique et politique*; Upsal, 1826-1837, 5 vol., trad. en allemand; les romans de *La Famille Falkensværd* (1844-1845, 2 vol.) et d'*Aurore Kœnigsmark*

(1846-1851, 6 vol.) ; — plusieurs traductions en vers d'après Sophocle et Eschyle.

Biographiskt-Lexicon. — *Convers.-Lex.*

PALME (*Marc* D'ALVERNY DE LA), érudit français, né le 3 mars 1711, à Carcassonne, mort le 11 novembre 1759, à Paris. D'une ancienne famille, il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris vers 1736, et fut attaché en 1752 à la rédaction du *Journal des Savants*. « L'esprit, le savoir, le jugement, dit Fréron, caractérisent les différents morceaux sortis de sa plume; mais son style n'est pas assez naturel, assez facile : il est serré, concis, abstrait, pénible et recherché. » A quarante-huit ans il fut frappé d'apoplexie en traversant le jardin du Luxembourg.

Journal des Savants, janv. 1760 (Suppl.). — *Année littér.*, 1760, t. IV.

* **PALMERSTON** (*Henry-John* TEMPLE, lord vicomte), célèbre homme d'État anglais, premier ministre actuel d'Angleterre (1861), né le 20 octobre 1784. Il descend d'une illustre famille, qui fait remonter son origine au temps de Guillaume le Conquérant; elle a fourni quelques noms historiques, dont le plus célèbre est celui de sir William Temple, ministre d'État du règne de Charles II (Les Temples sont alliés à la maison ducale de Buckingham et Chandos par un ancien mariage.) La famille fut anoblie en 1722, et reçut le titre actuel. Elle est établie en Irlande depuis le dix-septième siècle. Lord Palmerston fit ses humanités à l'école d'Harrow, avec plusieurs jeunes gens, devenus depuis des hommes illustres, Byron, Aberdeen, Robert Peel, etc., et termina ses études à Édimbourg, université whig, et à Cambridge, université tory. Ces études furent excellentes et achevées avec distinction. A peine majeur, il disputa le titre de représentant de Cambridge à lord Henry Petty, depuis lord Lansdowne (1806). Il échoua; mais l'année suivante il fut élu au parlement, par le bourg de Bletchingley, sur la recommandation ministérielle, et entra ainsi à la chambre des communes sous les auspices des tories. Aux élections suivantes, il fut élu par Newport, dans l'île de Wight, et enfin il obtint l'objet de son ambition, le siége de Cambridge, qu'il occupa jusqu'en 1831. A la formation du ministère tory de lord Portland (1807), il fut nommé un des lords de l'amirauté, et en 1809 il succéda à lord Castlereagh au département de la guerre, sans avoir pourtant entrée au conseil. Il occupa ce poste jusqu'en 1828, sous les administrations successives de Perceval, Liverpool, Canning, Goderich et Wellington, organes de l'opinion tory. Pendant cette période, il ne parla guère à la chambre que sur les affaires de son département, si l'on excepte la question de l'émancipation des catholiques, qu'il soutint constamment. Peu à peu il se rapprocha des opinions de Canning, qui défendait au dehors les gouvernements constitutionnels, et il devint ce qu'on appelait alors un libéral conservateur. Après la mort de Canning (août 1827), il manifesta de plus en plus ses tendances, et lorsque des altercations assez vives éclatèrent entre Wellington et Huskisson, et que ce dernier fut pris au mot dans l'offre de sa démission, lord Palmerston sortit du ministère en même temps que son ami (mai 1828). Tout l'ancien parti Canning se jeta dès lors dans l'opposition, et c'est dès cette époque que commencent à se développer davantage les idées libérales et à grandir l'importance politique de lord Palmerston. Il s'occupa spécialement de la politique étrangère, et en mars 1829 il prononça à la chambre un discours très-remarquable sur les relations du pays au dehors, et un an après (mars 1830) un second, encore plus brillant, sur les affaires de Portugal, où, après avoir reproché à Wellington de préférer l'alliance des gouvernements absolus à celle des gouvernements constitutionnels, il insistait sur la nécessité, de la part de l'Angleterre, de montrer une plus vive sympathie pour la cause des peuples qui s'efforçaient de défendre ou de recouvrer leur nationalité. Une forte majorité repoussa la motion; mais cet exposé de principes marqua en quelque sorte sa place dans le premier cabinet qui serait formé. Le contre-coup de la révolution de juillet ayant amené la retraite du ministère Wellington (novembre 1830), lord Palmerston fut appelé aux affaires étrangères dans le cabinet whig formé par lord Grey. Ce cabinet avait pour mission d'accomplir la réforme parlementaire; c'était la grande question du jour. Jusque-là lord Palmerston s'y était opposé; mais, convaincu par l'examen de la situation qu'il y avait nécessité d'agir, il donna son assentiment au bill préparé par ses collègues. A l'élection générale, l'opinion tory, qui dominait à Cambridge, fit échouer sa candidature. Il revint donc à son ancien bourg de Bletchingley (1831), puis, ce bourg ayant été supprimé, il représenta South-Hants, et en 1835 il fut élu à Tiverton (Devonshire), où depuis son mandat a été renouvelé sans interruption. Le ministère whig des lords Grey et Melbourne se maintint près de dix ans, jusqu'en 1835, où les tories revinrent au pouvoir. C'est dans cette période que lord Palmerston s'éleva, comme orateur et comme homme d'État, à une hauteur de talent et de vues qu'on n'attendait pas de lui. C'est de là que date sa réputation européenne. La Belgique venait de conquérir son indépendance. En présence du traité de Vienne et des dispositions hostiles des puissances du Nord, c'était une œuvre difficile que de la faire reconnaître par l'Europe. D'accord avec la France, lord Palmerston s'y employa avec ardeur, et, après de longues et habiles négociations, il réussit à assurer à la Belgique un gouvernement constitutionnel et une place parmi les États indépendants. Le sen-

timent qui dirigea sa politique était, il est vrai, essentiellement anglais; mais, au fond, n'était-ce pas une première brèche faite aux traités de 1815? Il eut la plus grande part, en 1834, à la conclusion de la quadruple alliance (France, Angleterre, Espagne et Portugal), qui avait pour objet de défendre la cause constitutionnelle dans la péninsule, où deux reines mineures voyaient leur sceptre menacé par deux prétendants que soutenaient ouvertement les souverains absolus. Que signifiait tout ce zèle pour la cause du système représentatif, ont dit ses adversaires? N'était-ce pas pour implanter dans ces deux pays l'influence presque exclusive de l'Angleterre? Sans doute, l'intérêt anglais a été un des mobiles de sa politique; mais, en définitive, le principe de liberté a vaincu le principe de despotisme, et il préside aux destinées de la péninsule.

L'importante question de l'Orient préoccupait depuis longtemps la diplomatie européenne. Plus d'une fois elle avait déjà failli allumer un grand incendie. En 1833, la lutte entre la Porte et le pacha d'Égypte éclata; Méhémet-Ali avait conquis la Syrie; son fils Ibrahim, vainqueur à Konieh, traversait en maître l'Asie Mineure, occupait Smyrne et menaçait Constantinople. « Que Méhémet-Ali aspirât à secouer le joug du sultan, et à fonder, pour son propre compte, un État indépendant, on n'en saurait douter (1). » Les grandes puissances, malgré leurs vues divergentes, intervinrent promptement, et, après bien des pourparlers, amenèrent un arrangement par lequel la Porte cédait au pacha le district d'Adana avec la Syrie. L'on put croire qu'une paix permanente était rétablie en Orient. Une nouvelle et violente crise éclata de nouveau en mai 1839. On apprit successivement que l'armée turque avait passé l'Euphrate le 21 avril pour attaquer celle du pacha, que commandait son fils Ibrahim, que le 21 juin elle avait été vaincue et détruite auprès du village de Nézib, que le sultan Mahmoud était mort le 30 juin, maudissant avec fureur le nom de Méhémet-Ali, et que, peu de jours après l'avénement de son jeune fils Abdul-Medjid, le capitan-pacha avait conduit à Alexandrie et livré à Méhémet-Ali l'escadre turque, forte de dix-neuf vaisseaux. En trois semaines, la Turquie avait perdu son souverain, son armée et sa flotte. La diplomatie européenne avait été saisie et profondément troublée de ces rapides et graves événements. Les ambassadeurs des grands pouvoirs agirent chacun d'après ses instructions. Lord Palmerston ne voyait qu'avec beaucoup de défiance le rôle qu'aspirait à jouer dans la Méditerranée le pacha d'Égypte, entre Malte et les établissements de l'Inde, et il disait avec ce ton léger qui voilait une politique très ferme : « Je ne vois pas pourquoi l'Angleterre souffrirait que quelqu'un tînt la clef de ses magasins dans sa poche. » Or les tendances et les sympathies du pacha le poussaient fortement vers la France. Par lui, la France pouvait devenir toute puissante à Alexandrie. D'un autre côté, lord Palmerston était offusqué et inquiet de l'influence russe à Constantinople. Ne pouvant anéantir à la fois ces deux influences, il voulut au moins briser l'une ou l'autre. A cet effet, il chercha à s'entendre avec le cabinet français, et après de longues négociations, entremêlées de concessions pour l'amener à ses vues, il lui proposa d'agir de concert contre la Russie, en forçant ensemble les Dardanelles. Le ministère français refusa. Alors, lord Palmerston, pour empêcher la Porte de recourir exclusivement à la Russie, offrit au sultan les forces et l'intervention anglaises contre le pacha d'Égypte, exploita habilement à Vienne et à Saint-Pétersbourg les antipathies ou les sentiments hostiles qu'on avait contre le gouvernement de Juillet, et de là résulta le fameux traité de la quadruple alliance, signé à Londres (Angleterre, Russie, Autriche, Prusse, 15 juillet 1840), traité par lequel la France était audacieusement exclue du concert européen, bien que depuis un an elle eût pris une grande part à toutes les négociations. A cette nouvelle, la plus vive agitation éclata en France. On y vit une grave insulte à la nation, bien que cet outrage s'adressât moins au pays qu'au gouvernement et au caractère de Louis-Philippe. Les cris de colère, les menaces, les préparatifs belliqueux répondirent à l'irritation qu'on éprouvait. Pendant plusieurs mois, une guerre générale parut inévitable. M. Thiers, président du conseil, entraîné par ses propres sentiments et les passions presque révolutionnaires qui avaient fait explosion, se préparait sérieusement à la guerre, et comptait entrer en campagne au printemps suivant. Mais elle n'était ni dans les vues ni dans les désirs du roi, de la chambre et de la majorité des ministres. M. Thiers, qui deux fois avait donné et repris sa démission, se retira définitivement, et fut remplacé par M. Guizot, alors ambassadeur à Londres (29 octobre 1840). On a dit que dans cette circonstance, bien que représentant de l'opinion whig, lord Palmerston avait montré plus de hauteur et de hardiesse que les vieux tories. Le ministre anglais avait calculé la portée de sa politique audacieuse, et on en comprit le secret, lorsque plus tard un orateur influent déclara, dans un discours à la chambre des députés, que lord Palmerston n'avait signé et mis à exécution le traité du 15 juillet que parce qu'il avait la conviction qu'en France on parlerait beaucoup, qu'on n'agirait pas, et qu'on finirait par se résigner.

En Angleterre, le succès de cette politique rendit lord Palmerston l'idole de l'opinion publique. On y voyait les trois choses qui flattent le plus l'orgueil national, les exploits de la marine en Syrie, une humiliation infligée à la France, l'influence anglaise affermie en

(1) M. Guizot, *Mémoires*, t. IV.

Orient. Aujourd'hui, 1861, nous en avons la ferme conviction, lord Palmerston se conduirait autrement. En septembre 1841 des causes intérieures ramenèrent les tories au pouvoir. C'est alors que Robert Peel commença sa célèbre réforme commerciale. Lord Palmerston, bien que dans l'opposition parlementaire, contribua par ses discours au triomphe de la ligue organisée par M. Cobden. A la rentrée des whigs au pouvoir (juillet 1846), il reprit les affaires étrangères. Il les dirigea jusqu'à la fin de 1851. C'est pendant cette période que, suivant ses adversaires, il déploya une activité fébrile pour faire prévaloir partout la médiation ou l'influence de l'Angleterre. Invoquant tour à tour, comme droit de son intervention, des intérêts à protéger ou la politique des doctrines et des principes, il voulut se mêler de toutes les affaires, grandes et petites. Il suffit d'indiquer brièvement les faits : la rupture de l'entente cordiale avec Louis-Philippe, à propos des mariages espagnols (1846); la brouille avec l'Autriche, au sujet de l'occupation de Cracovie; son intervention si adroite dans les affaires de la Suisse, et comment il parvint à déjouer les efforts de la France et de l'Autriche en faveur du sunderbund; ses envois d'armes et de munitions pour hâter le soulèvement de la Sicile et le régime constitutionnel, puis l'abandon des insurgés aux vengeances du roi de Naples, sous prétexte de leurs tendances républicaines.

Survint la révolution de février 1848. Tous les trônes du continent en tressaillirent ou furent ébranlés. Seul, le gouvernement anglais conserva une attitude fière et calme au milieu de l'effervescence générale. Sans hésiter, lord Palmerston reconnut la république française, et jugeant d'après le manifeste pacifique de M. de Lamartine qu'il avait le champ libre en Europe, il se montra à la fois, suivant les intérêts de sa politique, l'ami zélé des peuples et le protecteur bienveillant des rois. La même main encouragea l'insurrection à Vienne et à Berlin, soutint Léopold contre les révolutionnaires belges, applaudit aux réformes politiques de Pie IX, laissa Charles-Albert caresser des projets de conquête. Vit-il un échec ou un embarras pour sa politique dans l'expédition à Rome faite par la France? Ce qui paraît positif, c'est qu'après la journée désastreuse de Novare (1849), il mit beaucoup de fermeté dans ses efforts contre les représailles de l'Autriche et le progrès de la réaction. Il avait abandonné à elle-même la Hongrie quand elle combattait héroïquement pour ses droits; après la défaite, il fit le plus noble accueil aux réfugiés hongrois, comme pour braver le despotisme triomphant. D'un autre côté, il s'empressa de donner son approbation au coup d'État accompli en France par le prince-président. Ne jugeant que sur l'apparence, les partis et la presse anglaise crièrent au scandale et à la trahison. Lord Palmerston avait su ou bien jugé la vraie portée de cet acte, surtout son résultat dans un prochain avenir, et il ne s'émut point de ces clameurs. Toutefois, ses collègues se plaignirent de n'avoir pas été consultés. Il en résulta une crise ministérielle, et sa démission (décembre 1851). Bien qu'il ne fût plus ministre, lord Palmerston avait conservé beaucoup d'influence à la chambre des communes. Soit amour-propre, soit dignité, il voulut effacer l'échec imprévu qu'il avait éprouvé, et, saisissant l'à-propos d'un bill de milice, il réussit par son opposition à diviser les votes, ce qui amena la chute de l'administration Russell (février 1852). Les tories revinrent au pouvoir, et ne purent se maintenir que dix mois. Qui en serait le chef? Sous quelle autorité, respectée de tous, se fonderait enfin cette union des whigs et des peelites, attendue depuis longtemps par l'Angleterre, et qui la gouverne encore aujourd'hui? Le comte d'Aberdeen devint le chef de l'administration. Elle était composée d'hommes de talents supérieurs; mais les ambitions s'y heurtaient. Lord Palmerston accepta le ministère de l'intérieur (*Home department*) (décembre 1852). Le souvenir de sa politique étrangère était encore trop vif. Quelle que fût sa position, lord Palmerston s'appliquait à y exceller, et il accomplit à l'intérieur des réformes qui accrurent encore sa popularité. Au commencement de 1855, le pays réclamait avec ardeur plus d'énergie dans la guerre de Crimée, et ne trouvant pas le premier ministre assez énergique, il reporta ses sympathies sur les hommes qui partageaient ses entraînements, sur celui avant tout qui unissait l'expérience consommée d'une longue carrière à la vigueur d'une ambition et d'un patriotisme exaltés. Lord Palmerston devint chef d'un nouveau ministère, comme premier lord de la trésorerie (8 février 1855). La guerre et ses conséquences occupèrent toute l'activité de l'administration. Le traité de Paris à peine signé (30 mars 1856), la souple politique de lord Palmerston reparut de nouveau pour soutenir, d'accord avec l'Autriche, contre les vues et les sympathies de la France, la non-réunion des principautés danubiennes. Toujours dans un but anglais, il se montra fort opposé au percement de l'isthme de Suez, donnant comme raison que, d'après les renseignements d'ingénieurs, l'exécution en était impossible. L'année 1857, où éclata brusquement la grande insurrection de l'Inde, mit à l'épreuve l'énergie du ministre et les ressources du pays. La guerre de Crimée avait moissonné la fleur de l'armée anglaise. Il fallut organiser ou expédier dans l'Indostan des forces considérables. L'esprit public seconda puissamment les mesures de l'administration. L'odieux attentat d'Orsini à Paris, en janvier 1858, produisit en France et en Angleterre une vive agitation, bientôt suivie de complications légales et politiques, d'où sortirent beaucoup de récriminations mutuelles. Une partie de la presse anglaise les envenima. Les

chambres attribuèrent à l'attitude de lord Palmerston l'aigreur de relations qui dominait entre les deux pays, et le ministre se retira devant les difficultés de la position. Les tories revinrent au pouvoir avec lord Derby. Ils le conservèrent à peine une année, et, en juin 1859, lord Palmerston fut nommé de nouveau premier lord de la trésorerie. Il a aujourd'hui soixante-dix-sept ans, et il possède encore la vigueur de facultés, l'élasticité d'esprit, la vivacité de langage et d'action qui sont le privilége d'un autre âge. C'est un vieillard toujours jeune, disent familièrement les journaux, amis et adversaires; toujours prêt à prendre la parole au parlement, il manie avec une rare dextérité le raisonnement, l'ironie de bon goût et l'enjouement. Nommé secrétaire de la guerre en 1809, il a passé plus de quarante ans dans les fonctions actives de ministre, pour les affaires étrangères, pour l'intérieur, comme premier lord de la trésorerie, et partout il a déployé une étendue d'intelligence, une sûreté de coup d'œil, une puissance de combinaisons et une hardiesse d'exécution qui, malgré les attaques passionnées dont il a été l'objet, le placent au niveau des plus grands ministres de l'Angleterre. J. Chanut.

Francis (G.-H.), *Opinions and policy of the right hon. viscount Palmerston, as minister, diplomatist, and statesman*; 1852. — Thirty years of foreign policy, *History of the secretaryships of earl Aberdeen and lord Palmerston* (1855). — Miss Martineau, *History of England during 30 years of peace* (1815-1846). — *English cyclopædia* (*biography*) — *Men of the time*. — *Edinburgh review*, avril 1858. — *Blue books of foreign diplomatic correspondence*. — Comte de Ficquelmont, *Lord Palmerston, l'Angleterre et le continent*; Paris, 1852. — De Loménie, *Contemporains illustres*. — M. Guizot, *Mémoires*, t. IV et V. — *Revue des deux mondes*, 1er septembre 1840; 1er sept. 1841; 15 novembre, 1er et 15 déc. 1841; 15 juin 1845.

PALMEZEAUX. *Voy*. Cubières.

PALMIERI (*Matthieu*), historien italien, né à Florence, en 1405, mort en 1475. Il étudia sous les plus habiles maîtres de Florence, parmi lesquels on compte Charles d'Arezzo et Ambroise le camaldule. Il fut chargé de plusieurs ambassades et élevé à des emplois importants, et même à la suprême dignité de gonfalonier de justice. Son principal ouvrage est une *Chronique générale* depuis la création du monde jusqu'à son temps. La première partie, qui n'est qu'un extrait des *Chroniques* d'Eusèbe et de saint Prosper, n'a pas été publiée; le reste depuis le cinquième siècle jusqu'au milieu du quinzième parut pour la première fois à la suite d'Eusèbe et de saint Prosper, par les soins de Bonin Mombrizio, vers 1475. Les éditions de Venise, 1483, in-4°; Bâle, 1529 et 1536, in-fol., contiennent une continuation par un autre Matthieu ou Mathias Palmieri. Il composa encore d'autres ouvrages, dont le plus curieux est resté inédit: c'est un poëme en *terze rime*, dans lequel les théologiens du temps crurent trouver des hérésies; il enseignait que les âmes sont les anges qui dans la révolte de Lucifer restèrent neutres entre Dieu et lui; Dieu pour les punir les relégua dans des corps, afin qu'ils fussent sauvés ou damnés suivant qu'ils pratiqueraient dans cette vie la vertu ou le vice. La *Città divina* fut condamnée au feu; mais il n'est pas vrai que l'auteur ait eu le même sort. Z.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, p. 1 et 241. — Chaufepié. *Dict. histor*.

PALMIERI (*Matthias*), philologue italien, né à Pise, en 1423, mort le 14 septembre 1483. Savant dans les langues grecque et latine, il devint prélat de la cour de Rome, abbreviateur et secrétaire apostolique. On a de lui une continuation de la *Chronique* de Matthieu Palmieri depuis 1449 jusqu'en 1481. Cette continuation fut imprimée pour la première fois à Venise, 1483, in-4°, avec la seconde édition de la *Chronique* de Matthieu Palmieri (*voy*. ce nom). Matthias Palmieri a traduit en latin l'histoire apocryphe des soixante-dix interprètes par Aristée. Cette traduction a paru pour la première fois en tête de la Bible latine imprimée à Rome, 1471, in-fol. Henri Estienne l'ancien la publia dans un recueil d'opuscules ecclésiastiques; Paris, 1511, in-4°. Z.

Chaufepié, *Dictionnaire historique*.

PALMIERI (*Giuseppe*, marquis), économiste italien, né en 1721, à Martignano (Terre d'Otrante), mort le 1er février 1793, à Naples. A treize ans il s'enrôla dans les troupes espagnoles, et assista au siége de Messine. Rappelé en 1739 dans sa famille, il reprit le cours de ses études, et se lia avec plusieurs savants, Genovesi entre autres. La passion des armes le ramena bientôt sous les drapeaux: il obtint un brevet de capitaine dans le régiment de Bourbon, d'où il passa dans la garde royale en qualité de lieutenant-colonel. Il s'était retiré à Lecce depuis 1761 lorsqu'en 1785 il fut chargé de remettre en ordre les finances de sa province; bientôt après il vint à Naples, et en 1791 il eut l'emploi de directeur général des finances. On a de lui: *L'arte della guerra*; Naples, 1761, 2 vol. in-4°; trad. en allemand, par ordre de Frédéric II; — *Riflessioni sulla pubblica felicità relative al regno di Napoli*; ibid., 1788, in-8°; — *Pensieri economici*; ibid., 1789, in-8°; — *Della ricchezza nazionale*; ibid., 1792, in-8°.

Uomini illustri del regno di Napoli, I.

PALMSKŒLD (*Élie*), savant suédois, né à Stockholm, en 1667, mort en 1719. Secrétaire des archives du royaume, il augmenta considérablement la collection des documents relatifs à l'histoire de Suède, collection léguée par son père, qui avait aussi rempli les fonctions de secrétaire des archives; les volumes qui la composaient passèrent après sa mort à la bibliothèque de l'université d'Upsal; leur important contenu a été analysé par Celsius, dans son *Historia bibliothecæ Upsaliensis*.

Biographiskt Lexikon.

PALOMARÈS (*Francisco-Xaviero-de-Santiago*), paléographe espagnol, mort après 1787. Les bibliothèques de Madrid et de Tolède conservent plusieurs de ses manuscrits, entre autres un magnifique volume intitulé : *Historia del ruidoso de safio sobre escribir letras orientales y antiguas de España*; Madrid, 1761, in-fol. On y trouve des caractères chinois, hébreux, samaritains, syriaques, égyptiens, étrusques, phéniciens, arméniens, arabes, grecs, latins, gothiques, etc., avec les abréviations et les accents en usage dans ces différentes écritures. A.

La Serna Santander, *Catalog.* — Le P. Burriel, *Journal des Savants*, janvier 1787. — Terreros y Pandos, *Paleografia española*.

PALOMBI (*Gaetano*), poëte italien, né le 22 avril 1753, à Chiavano, près Spolète, mort le 6 août 1826, à Rome. Après avoir reçu la prêtrise, il professa les belles-lettres dans plusieurs petites villes des États pontificaux, et obtint une prébende à Rome. Il est auteur d'un poëme en vingt chants (*Il Medoro coronato*; Rome, 1828, 2 vol. in-8°), qui fait suite au *Roland furieux*.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, IV.

PALOMINO DE CASTRO Y VELASCO (Don *Acisclo-Antonio*), célèbre peintre espagnol, né en 1653, à Bujalance, près de Cordoue, mort le 11 avril 1726, à Madrid. Après voir suivi quelque temps le barreau, il résolut de se faire prêtre; il était déjà dans les ordres mineurs lorsque, emporté par son goût pour l'art, il suivit les leçons de Juan Valdes Leal à Cordoue (1672) et celles de Juan Alfaro à Madrid (1675), dont il termina les tableaux (1680). Il se lia avec Claudio Coëllo, et tous deux décorèrent la belle galerie des Cerfs au Pardo. Il fut dès lors nommé peintre du roi et chargé en 1690 des fêtes célébrées pour le mariage de Charles II avec Marie-Anne de Neubourg. En 1693, il exécuta les grisailles de l'hôpital du Bon-Succès, où il représenta quelques *traits de la vie de Charles-Quint* et les *portraits de Charles II et de la reine Marie*. De 1697 à 1701, il décora à Valence l'église Saint-Jean-du-Marché, la chapelle de Notre-Dame des-Délaissées, l'église Saint-Nicolas, et peignit dans la cathédrale son beau tableau : *La Confession de saint Pierre*. Il peignit dans le même temps plusieurs ouvrages pour la cour, entre autres au musée d'Armes de Madrid. En 1705, il se rendit à Salamanque, où il décora le couvent de Saint-Étienne. Ses grandes fresques représentant *l'Église militante et triomphante* sont des chefs-d'œuvre. En 1712, il exécuta la coupole des Chartreux de Grenade, où, dans une gloire formée d'anges et de bienheureux, saint Bruno s'élève triomphant. L'année suivante Palomino était à Cordoue, et y peignait les cinq tableaux capitaux de la cathédrale. Rappelé à Madrid pour organiser la pompe funèbre de la reine Marie-Louise de Savoie (février 1714), il consacra ensuite son temps à la rédaction de ses ouvrages artistiques, et n'en sortit qu'en 1724, pour aller illustrer le sanctuaire du Paular. Il y apprit la mort de sa femme (3 avril 1725), et se fit ordonner prêtre. Il mourut peu après. Le roi Philippe V lui fit faire des funérailles splendides. Palomino a justement été placé au premier rang des peintres de son pays. Ses larges fresques de Grenade, Valence, Salamanque et du Paular sont des plus remarquables : le dessin en est pur, la composition pleine d'érudition; la couleur belle et harmonieuse; la perspective bien entendue; les figures seules manquent souvent de distinction; mais c'est le défaut général de l'école espagnole, et Palomino n'était pas sorti de sa patrie, il ne s'était pas perfectionné aux sources italiennes. Ce qui au surplus suffirait pour placer Palomino hors ligne, ce sont ses travaux littéraires. On a de lui : *El museo pictorico y theorica de la pintura*, Cordoue, 1715, 3 vol., et *Escala optica*, Madrid, 1716-1724, 3 vol. in-fol., où il a su décrire tous les éléments de l'art de peindre, avec la méthode la plus claire, et donner en même temps les règles les plus simples pour la pratique. Dans le 3e vol. l'auteur a donné la vie des principaux artistes espagnols, dont Quilliet s'est beaucoup servi pour son *Dictionnaire des peintres espagnols* (Paris, 1816, in-8°). Ce troisième volume a été traduit en anglais, Londres, 1742 et 1748, in-8°, avec gravures; et en français, Paris, 1749, in-12. Palomino s'y est montré trop partial pour les peintres de son pays et souvent injuste envers les étrangers.

Sa sœur, doña *Francisca* PALOMINO DE VELASCO, vécut à Cordoue; elle a laissé une belle réputation comme portraitiste. On a aussi d'elle quelques poésies. A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario de las mas ilustres profesores de las bellas artes en España*. — Mariano Lopez Aguado, *El real museo* (Madrid, 1835). — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

PALSGRAVE (*John*), grammairien anglais, né à Londres, où il est mort, en 1554. En sortant de l'université de Cambridge, il se rendit à celle de Paris pour s'y perfectionner. En même temps qu'il y cultivait la philosophie, il s'appliquait à l'étude de la langue française. En 1514, lors de la négociation du mariage de Louis XII et de Marie, sœur de Henri VIII, il fut choisi pour enseigner le français à cette princesse. Revenu à Londres l'année suivante avec sa belle élève, il devint le maître à la mode parmi la jeune noblesse, obtint une des prébendes de Saint-Paul, et fut porté sur la liste des chapelains du roi. En 1532, l'université d'Oxford lui conféra les grades de maître ès arts et de bachelier en théologie. Enfin, en 1553, il fut nommé par l'archevêque Cranmer à l'une des cures de Londres. Il ne serait pas exact de prétendre, comme on l'a fait, que Palsgrave, un Anglais, fut le premier qui réduisit la langue française sous des règles grammaticales, et encore moins d'ajouter que si cette langue est devenue universelle, la France paraît en avoir

l'obligation à l'Angleterre. La grammaire qu'il publia sous le titre d'*Esclaircissement de la langue françoise* (Londres, 1530, gros in-fol.) n'était pas le premier ouvrage de ce genre. Geoffroi Tory avait entrepris un semblable travail, dont il n'a donné dans son *Champ fleuri* que l'introduction (1529). Quant à l'universalité du français, c'était un fait bien constaté avant la naissance de Palsgrave, et avant lui, il le reconnait, d'autres avaient tenté d'en faciliter l'étude aux étrangers, trois entre autres qu'il désigne : le franciscain Alexandre Barclay (1), mort en 1552, un *Jacobin Vallensis*, précepteur d'un fils du duc de Norfolk, et Giles Dewee ou plutôt Du Guez (2), mort en 1535, et qui avait enseigné le français à Marie Tudor. « Malheureusement, fait remarquer M. Genin, il n'a pas cru nécessaire de désigner avec la même précision les anciens auteurs dont il s'est aidé, gens fort obscurs sans doute, et dont peut-être lui-même ignorait les noms...; car il a existé, il existe perdus dans la poudre des bibliothèques, des traités sur la langue française qui remontent au treizième siècle, et peut-être au delà. » Ce savant critique donna en 1852 une réimpression du livre de Palsgrave d'après l'exemplaire unique en France, déposé à la bibliothèque Mazarine. Il l'apprécie en ces termes dans l'introduction dont elle est accompagnée : « La grammaire de Palsgrave est un monument placé sur la limite de deux âges. Composé dans les premières années du seizième siècle avec l'érudition de la fin du quinzième, ce livre présente de la langue française à cette époque l'inventaire complet et authenthique, scellé, pour ainsi dire, sous l'autorité d'écrivains illustres, qui tous florissaient avant le règne de François Ier : ainsi, parmi ces auteurs cités à l'appui des règles, vous rencontrerez invoqués à chaque page Lemaire de Belges, Alain Chartier et Octavien de Saint-Gelais. La grammaire de Palsgrave a l'avantage de renfermer un dictionnaire, et de plus d'instituer une comparaison perpétuelle entre deux idiomes voisins, l'anglais et le français. Ce n'est point une grammaire de l'ancien langage, mais c'est un excellent point de départ et le plus avant possible, pour se diriger des frontières de la langue moderne vers notre langue primitive. » On a encore du même auteur une traduction anglaise d'*Acolastus*, comédie latine de Guillaume Fullonius. P. L.

Beloe, *Anecdotes of literat.* — Wood, *Athenæ Oxon.* — Baker, *Biogr. dram.* — Genin, *Introd.* à la réimpr. de la *Gramm. de Palsgrave.*

PALU (*Pierre* DE LA), *Paludanus* ou *Petrus de Palude*, patriarche de Jérusalem, né à Varambon (Bresse), vers 1277, mort à Paris, le 31 janvier 1342. Fils de Gérard de la Palu, seigneur de Varambon, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique à Paris, enseigna avec succès dans cette université, et devint en 1317 définiteur de la province de France. L'année suivante, Jean XXII le nomma nonce en Flandre pour traiter de la paix ; mais il ne réussit point dans cette négociation, qui lui suscita au contraire beaucoup d'ennemis. En 1330, le même pape le sacra patriarche de Jérusalem et administrateur de l'évêché de Nicosie en Chypre. Pierre se rendit aussitôt en Palestine, et ne négligea rien pour engager le sultan d'Égypte à se montrer plus favorable aux chrétiens. Ses efforts demeurant sans succès, il repassa en France, et prêcha lui-même en 1331 une nouvelle croisade; mais son appel ne fut pas écouté. Il fut à la même époque nommé administrateur apostolique de l'évêché de Couserans. Ce prélat a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Commentaires* sur le 3e et le 4e livre des Sentences de P. Lombard, Venise, 1493; Paris, 1514, 1517, in-fol., et 1530, 2 vol. in-fol.; — *Concordances sur la Somme de saint Thomas*; Salamanque, 1552, in-fol.; — Sermons, *De tempore et sanctis;* Anvers, 1571, in-fol.; — *Traité de la puissance ecclésiastique;* Paris, 1506, in-fol. H. F.

Échard et Quétif, *Script. ordinis Prædicatorum.* — Touron, *Hist. des hommes illustres de Saint-Dominique*, t. II, p. 228-237.

PALUDANUS (*Bernard* TEN BROEKE, en latin), érudit hollandais, né le 28 octobre 1550, à Steenwyk (Overyssel), mort le 3 avril 1633, à Enkhuizen. Reçu en 1580 docteur en philosophie et en médecine à Padoue, il obtint les titres de protonotaire et de comte palatin. Après avoir voyagé en Asie et en Afrique, il devint médecin de Zwolle, puis d'Enkhuizen. Le plus connu de ses ouvrages est une *Histoire de la navigation de Jean-Hugues Linschot aux Indes orientales avec des annotations*, dont la 3e édit. française a paru en 1638, à Amsterdam, in-fol., fig.

Van der Aa, *Biograph. Woordenboek der Nederlanden.*

PALUDANUS (*Jean* VAN DEN BROEK, en latin), théologien belge, né en 1565, à Malines, mort en 1630, à Louvain. Il professa dans cette dernière ville la théologie et l'Écriture sainte, et écrivit plusieurs ouvrages de piété et de controverse, entre autres : *Vindiciæ theologicæ adversus verbi Dei corruptelas;* Anvers, 1620-1622, 2 vol. in-8°.

Un autre PALUDANUS (*Henri*), récollet du pays de Liége, a traduit de l'espagnol de Didier de La Vega *Conciones et exercitia pia* (Cologne, 1610, 2 vol. in-12) et *Paradisus gloriæ sanctorum* (ibid., 1610, in-8°).

Valère André, *Bibl. belgica.* — Paquot, *Mém.*, IX.

PAMARD (*Pierre-François-Benezet*), oculiste français, né le 7 avril 1728, à Avignon, où il est mort, le 2 janvier 1793. Destiné de bonne heure à la profession chirurgicale que son

(1) Auteur d'un *Introductorie to write and pronounce the frenche* (Londres, 1521, in-fol.), cité par Pits et Watt.

(2) Son livre, intitulé *An Introductorie for to lerne, to rede, to pronounce and to speake frenche trewly* (s. d., in-18), est devenu tellement rare qu'il n'a paru qu'une seule fois dans les ventes.

père et son aïeul avaient exercée avec honneur, il fit ses études à Montpellier et à Paris, et devint chirurgien en chef de l'hôpital général d'Avignon. En 1767 cette ville lui accorda une pension annuelle de 500 livres. Il inventa en 1755, pour l'opération de la cataracte, un ophthalmostat, connu sous le nom de *pique*, qui lui valut les félicitations de Bordenave et de Morand, ainsi qu'un instrument commode pour aider à l'opération de la fistule lacrymale. L'université de Valence lui envoya en 1783 le diplôme de docteur et l'Academie royale de chirurgie l'admit, en 1784, au nombre de ses associés.

Éloge de P.-F.-B. Pamard, par son fils.

PAMARD (*Jean-Baptiste-Antoine*), fils du précédent, né le 11 avril 1763, à Avignon, où il est mort, le 16 mars 1827, suivit les leçons de Desault et de Sabatier, et fut nommé en 1793 chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu d'Avignon; dans cette même année il remporta le prix au concours que l'Académie de chirurgie de Paris avait proposé sur le meilleur mode de suture. Il inventa aussi divers instruments opératoires, et propagea avec ardeur la découverte de la vaccine. Pendant vingt ans il professa à Avignon un cours public d'anatomie. On a de lui : *Topographie physique et médicale d'Avignon et de son territoire*; Avignon, 1802, in-8°; — *Éloge de P.-F.-B. Pamard*; ibid., 1803, in-8°.

Son fils, PAMARD (*Paul-Antoine-Marie*), né le 2 août 1802, à Avignon, prit à Paris, en 1825, le double grade de docteur en chirurgie et en médecine. En 1827 il fut mis à la tête de l'hôtel-Dieu de sa ville natale, et y créa un cours de clinique chirurgicale. Livré, comme son père, à la pratique des opérations difficiles de son art, il a obtenu d'heureux résultats dans la lithotritie, les amputations, la cataracte, la ligature des grandes artères, etc.

Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*. — Mahul, *Annuaire nécrolog.*

PAMÈLE (*Jacques* DE), en latin *Pamelius*, érudit belge, né en mai 1536, à Bruges, mort le 19 septembre 1587, à Mons. Appartenant à une illustre famille de barons, il reçut une excellente éducation chez les religieux de Cîteaux, étudia le droit et la théologie à Louvain, et visita les principales universités de l'Europe. Ordonné prêtre, il fut pourvu de divers canonicats à Bruges, à Bruxelles et à Bois-le-Duc. A l'époque des troubles, il se retira à Saint-Omer; il venait d'être nommé par Philippe II à l'évêché de cette ville lorsqu'avant d'être sacré il mourut subitement. On a de lui : *Liturgia latinorum*; Cologne, 1571-1576, 2 vol. in-4°; — *De non admittendis una in republica diversarum religionum exercitiis*; Anvers, 1589, in-8°. Il a aussi donné des éditions estimées des *Divinæ lectiones* de Cassiodore, ainsi que des *Œuvres* de saint Cyprien (Anvers, 1568, 1589, in-fol.), de Tertullien (ibid., 1579, in-fol.), et de Raban Maur (Cologne, 1627, 3 vol. in-fol.); cette dernière, qu'il avait préparée, a été mise au jour par Antoine de Hennin, évêque d'Ypres.

Foppens, *Bibl. belgica*. — *Biogr. de la Flandre occid.*, IV.

PAMPHILE (Saint), martyr, né à Béryte, en Phénicie, vers 240, mort à Césarée (Palestine), le 16 février 309. L'un des magistrats de sa ville natale quand il embrassa le christianisme, il renonça à ses fonctions, et vint à Césarée ouvrir une école, où il occupa ses élèves à transcrire les ouvrages des anciens. Son amour pour les lettres le porta à former une bibliothèque de plus de 30,000 volumes, qu'il donna à l'église de Césarée. Il associa Eusèbe à ses travaux, et tous deux collationnèrent avec soin les diverses copies de la Bible et les écrits d'Origène. Ordonné prêtre, et emprisonné pendant la persécution du tyran Maximin (307), il composa, pendant la longue détention qui précéda son martyre, une *Apologie* d'Origène. Saint Jérôme l'attribue à Eusèbe; mais Socrate, Photius, etc., la donnent à Pamphile; et si Eusèbe y travailla, il n'y eut qu'une faible part. Dom de La Rue a bien discuté ce point dans l'édition d'Origène (t. IV, part. 2, p. 13). Cet ouvrage était divisé en cinq livres; il ne nous en reste plus que le premier de la traduction latine de Rufin, inséré dans les *Œuvres* de saint Jérôme. Pamphile écrivit aussi un commentaire des Actes des apôtres, que Montfaucon a publié (*Biblioth. Coisliana*). Il fut martyrisé avec onze autres confesseurs de la foi. Eusèbe de Césarée, qui, par respect pour la mémoire de ce martyr, prit le surnom de Pamphile, avait écrit sa *Vie* en trois livres, mais elle ne nous est point parvenue. H. F.

Eusèbe, *Histoire*, lib. 6 et 7. — Saint Jérôme. *De script. eccles.* — D. Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. III. — Baronius, *Annales*.

PAMPHILE-LACROIX. *Voy.* LACROIX.

PAMPHILUS (Πάμφιλος), peintre grec, né à Amphipolis, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Il fut le disciple d'Eupompe et le maître d'Apelles Il développa et formula avec plus d'autorité les principes établis par Eupompe, et qui constituèrent l'école de peinture de Sicyone. D'après ces principes le peintre devait être instruit dans toutes les sciences (*omnibus litteris eruditus*, dit Pline) et connaître particulièrement l'arithmétique et la géométrie; il devait s'attacher à imiter la nature même et non pas les autres peintres; mais en reproduisant la nature, il devait l'interpréter, et représenter les hommes tels qu'ils paraissent, et non tels qu'ils sont. L'autorité de Pamphilus était si bien établie que de toutes les parties de la Grèce les élèves accouraient à son école. Ce fut à partir de lui que les arts graphiques prirent une grande place dans l'éducation des jeunes Grecs. Pamphilus semble s'être plus occupé de la théorie que de la pratique de son art; Pline ne cite de lui que quatre tableaux, une *Cognatio* (probablement

un portrait de famille), *La bataille de Phlius*, *Une victoire des Athéniens*, *Ulysse sur son radeau*. A ces peintures on peut joindre, d'après un passage du *Plutus* d'Aristophane (382-385), un tableau représentant *Les Héraclides à Athènes*. Ce dernier ouvrage fut exécuté avant 388, date de la seconde édition du *Plutus*. Y.

Pline, XXXV, 10. — Suidas, au mot Ἀπελλῆς. — Böttiger, *Ideen zur Archäologie der Malerei*. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — *Rheinisches Museum*, 1841.

PANÆNUS (Πάναινος), célèbre peintre athénien, vivait vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C. Neveu (Strabon, VIII) ou frère (Pausanias, V) de Phidias, il assista ce grand statuaire dans la décoration du temple de Zeus à Olympie. Sur trois côtés de la base qui supportait la statue du dieu il peignit les sujets suivants : Atlas soutenant le ciel et la terre avec Hercule à côté de lui prêt à le soulager de son fardeau; Thésée et Pirithoüs; Hellas et Salamis, celle-ci tenant à la main la proue d'un vaisseau; le Combat d'Hercule avec le lion de Némée; Ajax insultant Cassandre; Hippodamie, fille d'Œnomaüs, avec sa mère; Prométhée enchaîné et près de lui Hercule, sur le point de le délivrer; Penthésilée expirant et Hercule la soutenant, et deux des Hespérides portant les pommes qui étaient confiées à sa garde. Mais le plus célèbre des ouvrages de Panænus était son tableau, ou plutôt la suite de tableaux représentant dans le pécile d'Athènes la bataille de Marathon. Ces peintures contenaient les portraits de Miltiade, Callimaque, Cynégire, généraux athéniens, de Datis et d'Artapherne, généraux barbares. Du reste il ne faut pas prendre à la lettre le mot de portrait, puisque Panænus peignit cette bataille quarante ans après l'événement. Il existait déjà du temps de Panænus des concours de peinture à Corinthe et à Delphes, et dans un de ces concours Panænus fut vaincu par Timagoras. Y.

Pline, XXXV, 8, 34. — Pausanias, V, 11. — Böttiger, *Ideen zur Archäologie der Malerei*.

PANÆTIUS (Παναίτιος), célèbre philosophe grec, né à Rhodes, mort à Athènes, vivait dans le second siècle avant J.-C. Après avoir été le disciple du grammairien Cratès à Pergame, il se rendit à Athènes, où il étudia la philosophie sous Diogène de Babylone et Antipater de Tarse, tous deux philosophes stoïciens. On croit aussi qu'il reçut des leçons du savant voyageur Polémon. Il accompagna Diogène à Rome, dans cette célèbre ambassade (*voy.* CARNÉADE) qui révéla aux Romains la philosophie grecque. Admis dans l'intimité de Scipion l'Africain, et son compagnon de voyage en Égypte et en Asie, Panætius vit accourir à ses leçons les Romains les plus illustres. A son retour en Grèce, il prit la direction de l'école stoïcienne d'Athènes. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il ne vivait plus en 111. On mentionne parmi ses disciples Posidonius, Scylax d'Halicarnasse, Hécaton et Mnésarque. L'importance de Panætius dans l'histoire de la philosophie tient moins à l'originalité de ses doctrines qu'à l'influence qu'elles exercèrent sur les Romains. Il est le représentant d'un stoïcisme adouci et pratiqué, qui en morale se rapprochait beaucoup de Socrate et de Platon. « Il évitait, dit Cicéron, la sombre gravité et la sécheresse des stoïciens; il ne goûtait ni l'austérité excessive de leurs principes ni la subtilité de leurs discussions. » On peut le regarder comme un philosophe éclectique qui combina les principes essentiels de l'école du Portique avec des théories empruntées à Platon, Aristote, Xénocrate, Théophraste, Dicéarque. Il assignait en philosophie la première place à la physique et non à la dialectique, et comprenait sous le nom de physique ou de physiologie, outre l'étude des phénomènes sensibles, la psychologie et la théologie. Il abandonna la doctrine de la conflagration finale du monde, et essaya de simplifier la division des facultés de l'âme admise par les stoïciens; il repoussa également le principe de l'*apathie*, et posa comme règle de morale qu'il faut vivre conformément aux impulsions que nous avons reçues de la nature; il ne prétendit jamais que la douleur n'est pas un mal, mais il s'efforça d'apprendre aux hommes à supporter la douleur. Du reste il eut toujours soin d'émettre ses opinions avec réserve, et quand on l'interrogeait sur des questions difficiles, il avait coutume de répondre : ἐπέχω « je m'en occupe, ou je les étudie ».

Aucun des ouvrages de Panætius n'est venu jusqu'à nous; on en trouve les titres et quelques passages dans Cicéron, Diogène et autres auteurs anciens. Il composa un traité *Sur le Devoir* (Περὶ τοῦ καθήκοντος), dont Cicéron transporta la substance dans son *De officiis*. Le philosophe latin nous apprend que Panætius avait divisé son sujet en trois parties; dans la première il considérait l'homme placé entre ce qui est honnête et ce qui est déshonnête; dans la seconde il le considérait placé entre ce qui est utile et qui est nuisible; dans la troisième il devait examiner quelle décision il faut prendre quand l'utile et l'honnête paraissent se contredire. Cette troisième partie était la plus délicate; Panætius ne la traita point, bien qu'il vécût trente ans encore après avoir publié les deux premières. Son disciple Posidonius répara très-imparfaitement cette lacune. Panætius, dans son livre *Sur l'art divinatoire* (Περὶ μαντικῆς) eut le mérite de rejeter les prophéties des devins, et de repousser comme des illusions ou des impostures les prédictions astrologiques, les oracles et les songes. Parmi ses autres ouvrages on cite le traité *Sur la tranquillité d'esprit* dont Plutarque paraît avoir profité pour son livre qui porte le même titre, *Sur la Providence*, *Sur les magistrats*, *Sur les hérésies ou sectes philosophiques*. L. J.

Suidas, au mot Παναίτιος. — Cicéron, passim, voy. l'*Onomast. Tullianum* d'Orelli. — Diogène Laerce. —

Van Lynden, *Disputatio historico-critica de Panætio Rhodio, philosopho stoico*; Leyde, 1802, in-8°. — Chardon de La Rochette, *Mélanges*, vol. I. — Sevin, *Recherches sur Panætius*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X. — Garnier, *Observations sur quelques ouvrages du stoïcien Panætius*, dans les *Mém. de l'Institut, Histoire et littérat. anciennes*, t. II

PANAJOTTI (*Nicusi*), drogman de la Porte, né vers la fin du seizième siècle, mort le 2 octobre 1673. Après avoir été pendant vingt ans interprète auprès de l'internonce d'Autriche à Constantinople, il fut, en 1669, élevé au poste de drogman de la Porte; il fut le premier Grec orthodoxe auquel cet emploi fut confié. Son adresse et son éloquence contribuèrent beaucoup à la reddition de Candie, dont il négocia la capitulation avec le sultan. En 1664 il fit connaître au cabinet de Vienne les pourparlers que plusieurs magnats hongrois entretenaient avec le sultan par l'intermédiaire du prince de Transylvanie, et rendit ainsi à l'empereur Léopold Ier un service signalé. Il parvint à améliorer le sort de ses coreligionnaires, et obtint que les saints-lieux fussent confiés à leur garde. On le croyait très-expert en astrologie, et on cite plusieurs de ses prédictions qui se seraient exactement réalisées; il avait aussi des connaissances étendues en théologie, et écrivit une *Confession de foi orthodoxe de l'Église apostolique d'Orient*, publiée dans une traduction latine (Leipzig, 1695, in-8°).

Raschid, *Histoire*. — Bethlen, *Historia*. — Hammer, *Hist. de l'empire ottoman*.

PANARD (*Charles-François*), fécond littérateur français et chansonnier, né à Courville, près Chartres, vers 1694, mort à Paris, le 13 juin 1765. Sa vie fut celle d'un modeste employé qui fréquenta plus souvent les goguettes que les salons. Sous des dehors assez lourds, il déguisait un esprit rempli de finesse et de goût. Il est regardé comme l'un des propagateurs du vaudeville et de la chanson en France. Marmontel l'a surnommé le *La Fontaine du Vaudeville*. Panard fut, comme le fabuliste, insouciant pour sa fortune; il vécut et mourut pauvre. Souvent ses productions étaient écrites sur des papiers tachés de vin : « C'était, disait-il, le cachet du génie. » Il a tracé ainsi son portrait :

Mon corps, dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur,
Peu vif dans l'entretien, craintif, discret, rêveur;
Aimant, sans m'asservir; jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter, passable *coupleteur*,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vu d'immonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi;
Plus content quelquefois que ceux où l'or abonde.

Le total de ses pièces s'élève à plus de 80; les plus connues sont : *Le tour de Carnaval*; Paris, 1731 et 1733, in-12; — *Les acteurs déplacés*; Paris, 1737, in-12; 1746, in-8°; — *Les fêtes sincères*; Paris, 1744, in-8°; — *L'heureux retour*; Paris, 1744, in-8°; — *Pygmalion*, opéra comique; ibid.; — *Roland*, parodie; ibid.; — *Le fleuve Scamandre*, opéra comique; Paris, 1746, in-12; — *L'impromptu des acteurs*, comédie; Paris, 1746, in-8°; 1761, in-12; — *Zéphir et Fleurette*; Paris, 1754, in-8°; — *Le nouvelliste dupé*, opéra comique; Paris, 1757, in-8°; — *La répétition interrompue*; Paris, 1758, in-8°. Les autres ouvrages de Panard sont : *Étrennes logogriphes*, etc.; *Spira* (Paris), 1744, in-12; — *Logogriphes*; Paris, 1742-1744, in-12. Armand Gouffé a publié les *Œuvres* de Panard, Paris, 1803, 3 vol. in-18.

Marmontel, dans *Le Mercure*. — Desessarts, *Bibliothèque d'un homme de goût*, t. V. — Querard, *La France littéraire*.

PANAT (*** Le chevalier DE), amiral français, né en 1762, mort le 26 janvier 1834. Fils d'un chef d'escadre, le chevalier de Panat était déjà en 1789 capitaine de vaisseau. On cite de lui quelques traits de courage dans les campagnes d'Amérique. Il émigra en 1792, et rejoignit à Hambourg son ami Rivarol : c'était un homme de beaucoup d'esprit, mais la négligence de sa personne est restée proverbiale. Elle le rendit l'objet de nombreuses plaisanteries de Rivarol, qui disait de lui à ce sujet : « Panat fait tache dans la boue. » Panat profita de l'amnistie accordée par Napoléon, et accepta une place importante au ministère de la marine; il la remplit bien. La restauration le créa contre-amiral et secrétaire général de l'amirauté. Il mourut dans ces fonctions.

Archives de la marine. — *Moniteur universel*, ann. 1814, 1817, 1834.

PANCIROLI (*Gui*), célèbre jurisconsulte et érudit italien, né à Reggio, le 17 avril 1523, mort à Padoue, en mai 1599. Fils d'un avocat de mérite, il eut entre autres pour maître Alciat. Nommé en 1547 second professeur d'Institutes à Padoue, il y remplit en 1556 la seconde chaire de Pandectes. En 1571 il devint premier professeur de droit romain à Turin, emploi qu'il occupa depuis 1582 à Padoue, où sa grande réputation lui valut un traitement de douze cents ducats. On a de lui : *Consilia*; Venise, 1573, in-fol.; — *Notitia dignitatum utriusque Imperii, cum commentario*; Venise, 1593 et 1602, in-fol.; Lyon, 1608, et Genève, 1623, in-fol.; reproduit dans le t. VII du *Thesaurus* de Grævius; au dire de Bœcking, le dernier éditeur de cet important document, qui nous donne le tableau de l'organisation politique de l'empire romain aux quatrième et cinquième siècles, le travail de Panciroli attestait des connaissances historiques très-étendues, de même qu'il témoigne d'une habileté critique peu commune à son époque; à la suite de la *Notitia*, Panciroli a placé trois dissertations : *De magistratibus municipalibus et corporibus artificum*, *De rebus bellicis*, et *De XIV regionibus Romæ*; — *Rerum memorabilium libri duo*; Amberg, 1599 et 1607, in-8°; Francfort, 1617, 1646 et 1660, in-4°; Leipzig, 1707, in-4°; trad. en français, Lyon, 1608, in-8° : le premier livre traite des arts et

inventions connues des anciens dont le secret s'est perdu, le second des inventions des modernes; le texte est une traduction latine faite par Salmuth sur l'original, écrit en italien; — *Thesaurus variarum lectionum utriusque juris*; Venise, 1610, in-fol.; Lyon, 1617, in-4°; — *De claris legum interpretibus*; Venise, 1637 et 1655, in-4°; Francfort, 1721, in-4°, avec les opuscules de Fichard, de Gentilis et d'autres sur le même sujet : cet ouvrage fut longtemps le plus complet et le plus exact qui existât sur les jurisconsultes du moyen âge; il a rendu possible le travail de Savigny, qui n'aurait pas dû relever les erreurs de son devancier avec autant d'aigreur qu'il l'a fait. Panciroli a laissé en manuscrit, en trois volumes in-fol., un *Commentaire sur Tertullien*, conservé à la bibliothèque des Mineurs observants de Reggio; un fragment en a été inséré dans les *Anecdota latina* de Muratori, t. III. O.

Tommasini, *Elogia*. — Leickher, *Vitæ jurisconsultorum*. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Chaufepie, *Dictionnaire*. — Tiraboschi, *Storia lettér. et Bibliot. Modenese*. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*.

PANCKOUCKE (*André-Joseph*), libraire et littérateur français, né en 1700, à Lille, où il est mort, le 17 juillet 1753. Il avait fait de bonnes études, et réunissait à des connaissances étendues une mémoire des plus heureuses. Jusqu'à son lit de mort il persévéra dans les principes du jansénisme, dont il avait fait profession : comme il refusa de signer le formulaire, le curé de sa paroisse ne voulut ni lui administrer les sacrements ni même l'enterrer. Ce scandale, que l'autorité fit cesser, causa beaucoup de bruit. Non content de vendre des livres, Panckoucke en composa de sa façon, qui la plupart sont des compilations plus ou moins bien faites; nous citerons : *Dictionnaire de la châtellenie de Lille*; Lille, 1733, in-12; — *Éléments d'astronomie et de géographie*, ibid., 1739, in-12; — *Essai sur les philosophes*; Amsterdam, 1743, in-12, réimpr. sous le titre d'*Usage de la raison* (1753); — *La Bataille de Fontenoi*; Lille, 1745, in-8° : parodie en vers burlesques du poëme de Voltaire sur le même sujet; — *Manuel philosophique, ou précis universel des sciences*; ibid., 1748, 2 vol. in-12; — *Dictionnaire des proverbes françois*; Paris, 1749, 1750, in-12; — *Les Études convenables aux demoiselles*; Paris, 1749, 2 vol. in-12, souvent réimpr.; — *Art de désopiler la rate*; 1754, in-12 : nombreuses éditions; — *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*; Dunkerque, 1762, in-8°.

Desessarts, *Siècles littéraires*.

PANCKOUCKE (*Charles-Joseph*), savant libraire, fils du précédent, né le 26 novembre 1736, à Lille, mort le 19 décembre 1798, à Paris. Il embrassa fort jeune la profession de son père, et vint l'exercer à Paris, à l'âge de vingt-huit ans. Il s'était déjà fait connaître par l'envoi à l'Académie des sciences de plusieurs mémoires relatifs aux mathématiques ainsi que par une traduction libre du poëme de Lucrèce. Littérateur aimable et instruit, il fit bientôt de sa maison le rendez-vous des gens de lettres les plus distingués de l'époque; il leur donnait d'ailleurs de leurs travaux un prix plus élevé que celui qu'ils trouvaient chez les autres libraires. Il était en correspondance avec Buffon, Rousseau et Voltaire. S'étant rendu acquéreur du *Mercure de France*, il parvint en peu de temps à réunir à ce journal la plupart des feuilles qui lui faisaient concurrence, et grâce à ses soins et à ceux de son beau-frère Suard, *le Mercure* compta jusqu'à 15,000 abonnés. Comme éditeur son nom est attaché aux plus grandes opérations de librairie qui se firent alors. Ainsi il publia les *Œuvres de Buffon* (in-4° et in-12), le *Grand Vocabulaire français* (30 vol. in-4°), le *Répertoire de jurisprudence* (27 vol. in-4°), le *Voyageur français* de La Porte (30 vol. in-12), les *Mémoires de l'Académie des sciences* et de celle *des Inscriptions*, etc. Pour ajouter à la considération dont le succès de ces grandes entreprises avait entouré son nom, Panckoucke conçut le projet de donner une édition complète des *Œuvres* de Voltaire; il fit à ce sujet un voyage à Ferney avec sa femme et sa sœur, M[me] Suard, qui toutes deux charmèrent par leur amabilité le patriarche de la philosophie. Voltaire s'appliqua dès lors à revoir ses écrits, si nombreux, et après sa mort les notes et les corrections, fruits de son travail, furent par les héritiers mis à la disposition de Panckoucke. Mais celui-ci se rendit aux sollicitations de Beaumarchais, qui en obtint la cession pour l'édition qu'il donna lui-même. Ce fut cependant sous les yeux et la surveillance du savant libraire que fut faite la publication de Kehl, résultat de ce traité. Vers la même époque Panckoucke entreprit la vaste opération à laquelle la science dut l'*Encyclopédie méthodique* (1781). A la suite d'un voyage à Londres, il fit paraître, le 24 novembre 1789, le premier numéro du *Moniteur*, qui, par sa dimension jusque-là inusitée, servit de cadre à l'exposition des faits et des opinions, des discours et des écrits, dont les événements publics recevaient chaque jour l'impulsion. De même que l'*Encyclopédie* avait préparé la révolution, à son début *Le Moniteur* en devenait l'auxiliaire comme un immense moyen de publicité mis à la disposition de cette révolution qui s'avançait à pas de géant. Nous sommes autorisé à croire que telle fut la pensée du fondateur. Ceux qu'il adjoignit d'abord à son œuvre furent La Harpe, Garat, les deux Lacretelle, Andrieux, Ginguené, Rabaut-Saint-Étienne, Regnier, Lenoir-Laroche, Germain Garnier, Peuchet, Maret, publicistes ou littérateurs qui s'élevèrent bientôt aux premiers rangs de la hiérarchie des fonctions publiques. Peu de temps avant sa mort, Panckoucke établit un nouveau journal, sous le titre de *Clef du cabinet des Souverains*, qui fut supprimé sous le consulat. A ces grandes entreprises, sources

d'une fortune considérable, et honorablement acquise, il unissait des travaux littéraires variés; nous rappellerons dans le nombre : *De l'Homme et de la reproduction des différents individus*; Paris, 1761, in-12. — *Discours sur le beau*; 1779, in-8°; — *Plan d'une Encyclopédie méthodique et par ordre des matières*; Paris, 1781, in-8°; — *Grammaire élémentaire et mécanique à l'usage des enfants*; Paris, 1795, 1799, in-8°. Il a aussi traduit Lucrèce (1768, 2 vol. in-12); *La Jérusalem délivrée* (1785, 5 vol. in-16); et *Roland furieux* (1798, 10 vol. in-12). [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.].

Garat, *Mem. hist. sur le dix-huitième siècle*. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *France litt.*

PANCKOUCKE (*Charles-Louis-Fleury*), fils du précédent, né le 23 décembre 1780, à Paris, mort le 12 juillet 1844, à Fleury-sous-Meudon (Seine). Il ne parut pas d'abord devoir suivre la même carrière que ses pères. Voué de bonne heure aux études littéraires, il y ajouta ensuite celle de la jurisprudence, et se distingua parmi les élèves de l'académie de législation. Nommé avant l'âge de vingt ans secrétaire de la présidence du sénat, après un essai intitulé : *Études d'un jeune homme adressées à un vieillard*, il publia, en 1807, une brochure intitulée : *De l'Exposition, de la Prison, et de la Peine de mort*, avec cette épigraphe : « Point d'humiliation, point de désespoir, point de sang ! » Ses premiers essais lui valurent les éloges publics de Lanjuinais et de François (de Neufchâteau). A cette époque, sans renoncer à la culture des lettres, il voulut contribuer à leur prospérité en se vouant à la profession de ses ancêtres. A son tour, imprimeur-libraire-éditeur, il publia, en premier lieu, le grand *Dictionnaire des sciences médicales* (1812 et suiv., 60 vol. in-8°), suivi de la *Biographie* et de la *Flore médicales*. Mme Panckoucke (*Ernestine*) contribua beaucoup au succès de ce dernier ouvrage, en l'ornant de dessins de sa main (1). En 1814 et 1815, il commença la publication des *Victoires et conquêtes des Français*, entreprise vraiment nationale et qui obtint un succès d'enthousiasme. Le gouvernement l'autorisa à donner, dans le format in-8°, une édition du grand ouvrage sur l'*Expédition des Français en Égypte* (1820-1830, 26 vol., avec 12 vol. de pl. in-fol.), qui, par l'élévation du prix de l'édition officielle, était inaccessible à presque toutes les fortunes particulières. Il fit paraître ensuite les *Barreaux français et anglais* (1821, 19 vol. in-8°), collection des chefs-d'œuvre de l'éloquence judiciaire. Enfin, il rendit un service signalé aux études classiques, par la publication de la *Bibliothèque latine française, ou Collection des auteurs latins, avec la traduction* (1828 et suiv., 174 vol. in-8°). Dans cette entreprise, Panckoucke ne se borna pas au rôle d'éditeur, il y apporta un contingent littéraire précieux comme traducteur de Tacite (1830-1838, 7 vol. in-8°). Le dernier volume de cette traduction renferme une bibliographie aussi complète que curieuse du prince des historiens. Pour sa part, de 1803 à 1838, Panckoucke a publié 18 éditions des œuvres ou de parties séparées de Tacite. Il faut citer entre autres une magnifique édition du texte latin, imprimée en 1826 et 1827, tirée à 80 exemplaires seulement, et publiée par ordre du ministre de l'intérieur. Cette édition, qui à la pureté du texte unit le mérite d'une exécution typographique au-dessus de tout éloge, valut à Panckoucke la médaille d'or. On lui doit encore : *L'Ile de Staffa et sa grotte basaltique*; Paris, 1831, gr. in-fol., avec une carte et 12 pl.; — *Budget statistique d'un éditeur*; Paris, 1837, in-4°; — *Un Mois à Chamounix*, en vers; Paris, 1840, in-8°; — *Collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines, d'objets d'art, manuscrits*, etc.; Paris, 1841, in-8°.

Son fils PANCKOUCKE (*Ernest*), né en 1806, à Paris, a donné la version de Phèdre dans la *Biblioth. latine-française*. Il est depuis le rétablissement de l'empire directeur gérant du *Moniteur*. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Notice biogr. sur M. Ch.-L.-F. Panckoucke; Paris, 1842, in-8°. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Querard, *France littér.*

PANCRAZI (*Giuseppe-Maria*), antiquaire italien, né à Cortone, mort vers 1764. Quoique issu d'une famille patricienne, il prononça ses vœux dans l'ordre des Théatins et se consacra aux recherches archéologiques. Il est auteur d'un ouvrage estimé : *Le Antichità Siciliane spiegate* (Naples, 1751-1752, 2 vol. in-fol.), et que Burmann a cité avec éloge.

Dizion. istorico di Bassano.

PANDIN (*Philippe-Joseph*), sieur DES JARRIGES, né le 13 novembre 1706, à Berlin, où il est mort, le 9 novembre 1770. Descendant d'une famille de réfugiés protestants du Poitou, il entra dans l'administration publique, et y obtint, grâce à la protection d'Eichel, secrétaire de Frédéric II, un avancement rapide. Directeur de la justice supérieure française (1740), conseiller privé de cour (1748), il devint en 1755 grand chancelier et ministre d'État, et poursuivit avec succès la réforme de la justice entreprise par Coccei, son prédécesseur. Il était secrétaire de la Société royale de Berlin. — Un de ses descendants, *Charles* PANDIN, a rédigé divers journaux littéraires et publié *Reise durch Frankreich, Spanien und Portugal* (Leipzig, 1809, in-8°).

Haag frères, *La France protestante.*

PANDOLFINI (*Angelo*), économiste italien, né en 1360, à Florence, mort en 1446. Fils d'un riche négociant napolitain, il remplit des mis-

(1) Mme Panckoucke, qui unissait des connaissances littéraires variées à un talent distingué dans les arts du dessin, a donné une traduction en prose de quelques *Poésies de Gœthe* (Paris, 1825, in-24). Elle est morte en 1830.

sions politiques auprès du pape Martin V, de l'empereur Sigismond et du roi Ladislas, et obtint en 1411 de ce dernier la cession du territoire de Cortone. Après avoir fait partie de la seigneurie de Florence, il fut élu trois fois gonfalonier. Ami du vieux Cosme de Médicis, il contribua beaucoup à le faire rappeler de l'exil. Il passa les dernières années de sa vie dans la belle villa de Signa, où plusieurs souverains vinrent le visiter. On a de lui un curieux *Trattato del governo della famiglia*, dont les meilleures éditions sont celles de Florence (1734, in-8°), et de Milan (1811, in-8°), précédées d'une vie de l'auteur par Vespasiano de Besticci.

Valery, *Curiosités et anecdotes ital.*

PANDOLFO Ier, surnommé *Tête de Fer*, prince de Bénévent et de Capoue, duc de Spolète, etc., mort en 981. Après avoir été associé ainsi que son frère Landolfo III à Landolfo II, dit *le Roux*, leur père (959), Pandolfo lui succéda dans le comté de Capoue, qu'il érigea en principauté (27 mai 961). Il se mit à la tête de la ligue des barons italiens qui, lassés de la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert, appelèrent à leur aide Othon, roi de Germanie, et lui conférèrent la *couronne de fer*. Le pape Jean XII confirma cette élection (2 février 962). En 963 Othon visita le sud de l'Italie. Jusqu'alors les princes de Bénévent et de Capoue avaient été considérés comme feudataires de l'empire grec. Pandolfo et son frère rendirent solennellement hommage lige au roi de Germanie. Nicéphore Phocas apprit cette nouvelle avec colère, et déclara la guerre à Othon et à ses nouveaux vassaux. Pandolfo, d'abord vainqueur, fut fait prisonnier à Bovino et envoyé à Constantinople. Il ne fut rendu à la liberté qu'après la mort de Phocas (970). Il contribua à rétablir la paix entre les deux empires. En 967, Pandolfo avait obtenu le duché de Spolète; par la mort de son frère Landolfo III (968), il avait hérité du duché de Bénévent; il était donc l'un des princes les plus puissants de l'Italie méridionale. Il attaqua alors Marino, duc de Naples, mais il échoua complétement dans son entreprise (973). En 980 il se joignit à l'empereur Othon II, qui voulait enlever définitivement la Calabre aux Grecs. Pandolfo mourut pendant la campagne. Quoiqu'il eût été libéral envers les églises, une éruption du Vésuve qui eut lieu le jour de sa mort fit croire au vulgaire qu'il était damné. Il laissa d'Aloarde, sa femme, six fils: *Landolfo IV*, qui lui succéda, *Pandolfo*, prince de Salerne, *Landonulfo* et *Laidolfo*, princes de Capoue, *Gisolfo*, comte de Teano, et *Atenolfo*, marquis d'Aversa.

PANDOLFO II, fils de Landolfo V, mourut le 13 août 1014. Il succéda à son père (mai 993) dans la principauté de Capoue. Il était orphelin et fort jeune. Son oncle PANDOLFO III, prince de Bénévent, régna pour lui et avec lui. Il laissa un fils, PANDOLFO IV, que Pandolfo III s'associa en 1016. Cette année fut remarquable par l'arrivée des premiers chevaliers normands en Italie qui, à la solde des princes de Capoue, réprimèrent les brigandages des comtes de Venafro et d'Aquino. Pandolfo IV mourut en 1021 et son cousin PANDOLFO V lui succéda. Il s'unit aux Grecs contre le pape Benoît VIII qui appela l'empereur Henri II. Ce monarque prit Capoue, et emmena Pandolfo V prisonnier en Allemagne. Il lui donna pour successeur *Pandolfo VI*, comte de Teano. Celui-ci régna paisiblement tant que vécut Henri II; mais Conrad II, son successeur (juillet 1024), renvoya Pandolfo V en Italie. Avec l'aide du prince de Salerne, Guimar, il chassa son compétiteur, qui alla mourir à Rome, en 1026. Le 15 septembre 1027 Pandolfo V prit Naples; mais il en fut chassé par les Normands trois ans plus tard. En 1030 Pandolfo pilla le riche et célèbre monastère du Mont-Cassin. Les moines s'adressèrent à Conrad, qui somma Pandolfo de restituer son butin. Sur son refus, l'empereur prit Capoue (14 mai 1038), déposa Pandolfo, et lui donna pour successeur son neveu Guaimar V, prince de Salerne. Guaimar ayant abdiqué (février 1046), Conrad rétablit Pandolfo V, auquel il associa son fils PANDOLFO VII. Pandolfo V mourut à Capoue, en février 1050. Une avarice sordide avait été surtout la cause de ses revers. Pandolfo VII s'associa aussitôt son fils Landolfo VI. Ils prirent parti pour le pape Léon IX contre les Normands; mais battus (juin 1053) ils furent forcés d'acheter la paix moyennant 7,000 écus d'or et la cession de vastes territoires. Pandolfo mourut en 1059, voyant sa puissance bien diminuée. Son fils, Landolfo VI, fut le dernier prince lombard qui régna en Italie.

Anonym. *Salern.* — Leo *Ostiens.*, liv. II. — Geoffroi Malaterra, *Chron. Cavense.* — Muratori, *Ann.*, t VI. — Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, t. I.

PANDONULFE, comte de Capoue, régna de 879 à 882. Il était l'un des fils du comte Pandone Ier, dont il partagea l'héritage avec ses frères Landulfe et Landonulfe, son oncle Landone II et un de ses neveux, Landone III. Il eut pour sa part les comtés de Teano et de Caserte. Il ne tarda pas à attaquer ses cohéritiers, qui appelèrent à leur aide Gaïfre, prince de Salerne, et les Sarrasins. Vaincu et blessé dans un premier combat, il reprit l'avantage, et fit hommage de ses États au pape Jean VIII, qui lui donna Gaète. Pandonulfe maltraita si fort les Gaëtans qu'ils le chassèrent de leur ville. Traqué de toutes parts, il tomba par ruse entre les mains d'Athanase, évêque de Naples, qui le retint prisonnier et le fit déposer, en novembre 882. Son neveu, Landone III, dit *le Paresseux*, fut élu à sa place. Pandonulfe ayant trouvé moyen, en 834, de s'échapper de sa prison, mit dans ses intérêts ce même Athanase et les

Grecs du pays, mais il ne put ressaisir la couronne. Il s'établit à Sicopoli, où il vécut plutôt en brigand qu'en prince.

Muratori, *Annal. Ital.*, t. V, p. 70. — Erchembert, *Vita Landulfi*, nos 28 et 30, 34. — Pelegrini, *Tabula dispensa* com. cap., n° 8.

PANEL (*Alexandre-Xavier*), numismate français, né le 10 septembre 1699, à Nozeroi (Franche-Comté), mort en 1777, à Madrid. Admis en 1719 dans la compagnie de Jésus, il enseigna les humanités et la rhétorique dans les collèges de Besançon, de Lyon et de Marseille, et fut appelé en 1738 en Espagne, où il devint précepteur des infants et garde du cabinet des médailles. En 1743 il ajouta à ces doubles fonctions celles de professeur de rhétorique au collége royal de Madrid. Outre un grand nombre d'opuscules sur les antiquités et la numismatique, il a laissé : *De cistophoris*; Lyon, 1734, in-4°; — *Remarques sur le 1er verset du Ier liv. des Machabées*; ibid., 1739, in-4°; trad. en espagnol (1753) : c'est une dissertation sur une médaille d'Alexandre le Grand; — *De Coloniæ Tarraconæ nummo*; Zurich, 1748, in-8° et in-4°; — *De Fernandi regis natalibus*; Madrid, 1750, in-4°; — *La Sabiduria y la locura en el pulpito de los monjos*; ibid., 1758 : critique du mauvais goût qui régnait chez les prédicateurs espagnols.

Son frère, PANEL (*Antoine*), quitta la société des Jésuites pour vivre en prêtre séculier, et cultiva la poésie latine. On a de lui un volume d'*Odes* adressées aux princes et aux grands seigneurs de l'Europe.

La Serna Santander, *Catalogue*. — Chaudon, *Dict. hist. univ.*

PANFILI (*J.-B.*). *Voy.* INNOCENT X.

PANFILO (*Giuseppe*), biographe italien, né à Vérone, où il mourut, en 1581. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, et devint sacristain du pape Pie V, qui le nomma en 1570 évêque de Segni. Il a laissé : *Chronicon ord. FF. Eremitarum*; Rome, 1575, in-4° : ouvrage que celui de Panvinio a fait oublier.

Maffei, *Verona illustrata*.

PANICALE (*Masolino* DA), peintre de l'école florentine, né en 1378, mort en 1415. Ce peintre, qui fut le maître du Masaccio, étudia la sculpture sous Lorenzo Ghiberti et la peinture sous Gherardo Starnina. Ses plus beaux titres de gloire existent encore à Florence dans l'église del Carmine, à la chapelle des Brancacci. Les *Évangélistes* de la voûte ont disparu depuis longtemps; les autres fresques représentent *La tentation d'Adam et Ève*; plusieurs traits de la *vie de saint Pierre*; *La vocation à l'apostolat*; *La tempête* et *Le reniement*. Le faire de Masolino est sec; mais son style est large, grandiose, animé; son coloris est harmonieux, son dessin plein de vigueur; il paraît être le premier peintre qui se soit appliqué à l'étude du clair-obscur. Vasari place en 1440 la mort de Masolino; mais nous savons d'une manière positive que les peintures de l'église del Carmine furent exécutées en 1415, et que la mort l'empêcha de les terminer; ce fut le Masaccio qu'on en chargea.

E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

PANIERI (*Ferdinando*), théologien italien, né le 24 novembre 1759, à Pistoie, où il est mort, le 27 janvier 1822. Professeur de dogme au séminaire de sa ville natale, il partagea les principes de l'évêque Ricci, favorables au jansénisme, assista au synode de 1786, où ils furent discutés, et finit par adresser au saint-siége une rétractation complète de sa conduite. On lui donna alors un canonicat et la direction des conférences ecclésiastiques du diocèse. Ses principaux écrits sont : *Examen sur les péchés qui se commettent dans les fêtes et les plaisirs du siècle*; Pistoie, 1808-1813, 4 vol.; — *Catalogue des saints de Pistoie*; ibid., 1818, 2 vol.

Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1823.

PANIGAROLA (*François*), célèbre prédicateur italien, né à Milan, le 6 janvier 1548, mort le 31 mai 1594. Il était d'une famille patricienne, à laquelle avait appartenu Archange Panigarola, née en 1483, morte en 1525, religieuse connue par ses prophéties et ses visions. Élevé par Noël Conti et Aonio Paleario, il fit de bonne heure preuve d'une grande vivacité d'esprit et d'une mémoire merveilleuse. Il étudia pendant plusieurs années le droit à Pavie et à Bologne, menant en même temps une vie très-désordonnée. Rappelé à d'autres sentiments par la mort de son père, il entra en 1567 dans l'ordre des Cordeliers, et se signala bientôt par son talent pour la prédication. En 1571 il alla terminer ses études de théologie à Paris, où il prêcha devant Catherine de Médicis Après s'être ensuite arrêté à Lyon et à Anvers, il retourna en 1573 dans son pays, et enseigna pendant les années suivantes la théologie dans divers couvents de son ordre. Ses sermons, où au jugement de Tiraboschi se remarquent une imagination des plus riches, une grande force de sentiments, un style énergique, plein de gravité quoique un peu redondant, lui valurent la réputation méritée de l'orateur le plus éloquent de ses contemporains et compatriotes. Après avoir passé deux ans auprès de saint Charles Borromée, qui l'estimait beaucoup, il fut promu en 1587 à l'évêché d'Asti. Deux ans après il fut envoyé à Paris pour y soutenir par son éloquence le parti de la Ligue. Dès 1590 il retourna dans son diocèse, qu'il administra jusqu'à sa mort avec un grand zèle. Parmi ses quatre-vingts et quelques ouvrages imprimés ou manuscrits, nous citerons : *Lezioni XX contro Calvino*; Venise, 1583, in-4°; — *Prediche spezzate*; Asti, 1591, in-4°; — *Tre prediche fatte in Parigi*; Asti. 1592, in-8°; — *Compendio degli*

Annali ecclesiastici del Baronio; Venise, 1593, in-4°; — *Sei quaresimali fatti in Roma;* Rome, 1596, 2 vol. in-4°; — *Specchio di guerra;* Bergame, 1597, in-4°; — *Conciones latinæ;* Cologne, 1600, in-8°; — *Homiliæ Romæ habitæ anno* 1580; Venise, 1604, in-8°; — *Rhetoricæ ecclesiasticæ libri III*; Cologne, 1605, in-8°; — *La quaresima in sonetti con le figure;* Bergame, 1606, in-4°; — *Il predicatore, o sia commentario al libro dell' Eloquenza di Demetrio Phalereo;* Venise, 1609, in-4°; — *Sagri concetti;* Milan, 1625, in-4°; — *Carmina latina*, dans le t. VII des *Carmina poetarum italorum*. Panigarola a laissé sur sa vie des *Mémoires* très-intéressants, conservés en manuscrit à la bibliothèque de Saint-Ange de Milan et à la bibliothèque Ambrosienne de cette même ville. O.

Bongratia de Varenna, *Vita di Panigarola* (Milan, 1617, in-4°, trad. en français dans la *Bibliothèque* de Bullart). — Ughelli, *Italia sacra*, t. IV. — Argelati, *Scriptores mediolanenses*. — Tiraboschi, *Storia della letter. italiana*.

PANINE (*Nikita-Ivanovich*, comte DE), homme d'État russe, né le 15 (26) septembre 1718, mort le 31 mars 1783, à Saint-Pétersbourg. Issu d'une famille italienne originaire de Lucques, et fils d'un général compagnon d'armes de Pierre le Grand, il commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice Élisabeth. La protection du prince Kourakine le fit nommer gentilhomme de la chambre, puis grand écuyer. Il fut ensuite envoyé en ambassade à Copenhague et à Stockholm; un séjour de quatorze années qu'il fit à la cour de Suède le disposa en faveur des formes de gouvernement aristocratiques. En 1760 il devint gouverneur du grand-duc Paul, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1773. Lorsque la perte de Pierre III fut décidée, il resta d'abord à l'écart, et ne céda qu'aux insinuations de la princesse Daschkof et dans l'espoir de voir s'établir, au changement de règne, des institutions aristocratiques. Après avoir arraché au malheureux tsar l'acte d'abdication, il profita d'un moment d'effroi pour présenter à Catherine une espèce de constitution ayant pour base principale un sénat permanent et inamovible. Orlof et Bestuscheff ayant fait échouer son projet, Panine, irrité, s'écria : « Si la tsarine dirige seule les affaires, vous verrez comme nous régnerons mal. » L'avenir ne devait pas justifier ces paroles. Quoiqu'il eût obtenu le rang de premier ministre, Panine se mêla à la plupart des intrigues qui troublèrent le règne de Catherine II, et, s'il ne fut pas exilé, il ne le dut qu'à ses talents et à sa popularité, qui le rendaient à la fois redoutable et nécessaire. Après avoir contribué, en 1763, au renversement du chancelier Woronzof, dont il remplissait les fonctions par intérim, il fut chargé du département des affaires étrangères; il serait peu exact de rapporter à lui seul tout le mérite des grandes transactions auxquelles il apposa sa signature, mais ce fut surtout lui qui prépara le premier partage de la Pologne et qui précipita les événements en engageant Repnin, son neveu, ambassadeur à Varsovie, à ne se laisser arrêter par aucun obstacle. « Exécutez ce qui vous est ordonné, lui écrivait-il, et je me charge du reste. » L'horreur du travail était, pour ainsi dire, sa passion dominante : rarement il lisait les dépêches qu'on lui adressait et plus rarement encore il y répondait. « Il avait, dit Lévesque, assez de capacité pour justifier le choix de l'impératrice, et n'avait pas une assez grande réputation d'activité pour qu'on lui fît honneur de ce qui devait être l'ouvrage de la souveraine. » Le 22 décembre 1767 l'impératrice l'avait élevé à la dignité de comte, lui et son frère le général *Pierre* PANINE, un des bons capitaines de Russie.

Précis hist. de la vie du comte de Panine; Londres, 1784, in-8°. — Rulhières, *Hist. de l'anarchie de Pologne.* — Lévesque, *Hist. de Russie.*

PANINI (Le chev. *Giovanni-Paolo*), peintre de l'école romaine, né à Plaisance, en 1691, mort à Rome, en 1764. Il alla jeune s'établir à Rome, où il étudia la peinture sous Andrea Locatelli et Benedetto Luti. Pendant quelque temps il chercha à imiter Salvator Rosa. Il excella à peindre les décorations de théâtre, et ouvrit dans sa patrie d'adoption une école qui fut très-fréquentée. Membre de l'Académie de Saint-Luc, il fut admis à l'Académie de peinture et sculpture de France, le 26 juillet 1732. Peu d'artistes peuvent être comparés à Panini pour la science de la perspective, pour la grâce de la touche dans ses paysages, pour l'élégance et l'esprit des figures dont il animait ses compositions. On lui reproche seulement d'avoir fait ordinairement ces figures trop allongées et, pour éviter la dureté de Viviani, d'avoir maniéré ses ombres par certaines teintes rougeâtres que le temps a corrigées en partie. Les œuvres de ce maître sont presque innombrables; le musée du Louvre en possède plusieurs très-importantes, telles que deux *Festins*, trois *Ruines*, un *Concert*, une *Prédication au milieu des ruines*, *L'intérieur de Saint-Pierre de Rome*, un *Concert donné à Rome par le cardinal de Polignac*, et *Préparatifs d'une fête donnée sur la place Navone*. Indiquons encore : à Rome, plusieurs *Perspectives* au palais du Quirinal; à Milan des *Ruines* au palais de l'archevêché; à la galerie publique de Florence, *Plusieurs personnages sous un arc avec la mer au fond*; à la *National Gallery* de Londres, des *Ruines*; au musée de Madrid, quatre *Paysages avec ruines*, *Jésus disputant avec les docteurs*, et *Jésus chassant les vendeurs du temple*. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia.* — Ticozzi, *Dizionario.* — *Catalogues des Musées*

PANINI, le plus célèbre des philologues indiens, le législateur de la grammaire sanscrite. L'antiquité indienne nous a transmis bien des

fables sur le *vichi* (saint) Panini, mais pas une seule donnée historique : c'est avec beaucoup de peine que M. Bœthlingk est parvenu à fixer à l'an 350 avant notre ère l'époque où Panini florissait. Panini avait eu un grand nombre de précurseurs. En exposant ses règles, il cite jusqu'à dix grammairiens ses prédécesseurs, qui emploient déjà les mêmes formules et les mêmes expressions techniques dont il se sert lui-même. Les règles de Panini s'élèvent au nombre de 3,996 ; mais elles sont rendues avec une telle concision qu'elles en deviennent souvent obscures et ont besoin d'un commentaire. Les principaux commentateurs et continuateurs de Panini sont Katyayana, Barthri-hari Patandjali et Kauptya. Katyayana fit des annotations intitulées *Vartikas* pour développer les règles trop succinctes et signaler les exceptions que Panini avait omises. Barthri-hari a complété l'œuvre du maître dans une série d'aphorismes appelés *Karikas*. Patandjali fit le fameux *Mahabhachya*, où il examine longuement chaque règle, où il propose et discute toutes les interprétations imaginables, où il prévient et combat toutes les objections. Enfin Kauptya fit sur le commentaire de Patandjali des gloses aussi volumineuses que le *Mahabhachya*. Panini est le créateur de la science grammaticale et de la méthode étymologique. Il a inauguré la critique du langage et inventé ces procédés analytiques auxquels la linguistique doit ses magnifiques découvertes. Les principes philologiques, que les Grecs n'ont pas même soupçonnés, Panini les aperçut au premier abord, et les convertit en axiomes, qui s'appliquent avec bonheur non-seulement au sanscrit, mais à toutes les langues de la même souche, au grec, au latin, aux dialectes celtiques, germaniques et slaves (1).

« La philologie indienne, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire dans un excellent article sur Panini, n'a de supérieure au monde que notre philologie contemporaine, et encore, pour être juste, on doit avouer que notre avantage consiste bien plus dans l'étendue que dans la profondeur de nos investigations. Nous pouvons travailler et porter nos regards sur toutes les langues à peu près qu'a parlées le genre humain, tandis que les grammairiens indiens n'ont travaillé que sur leur langue uniquement. A part ce mérite, qui tient surtout à notre position, on doit bien reconnaître que les grammairiens indiens ont fait plus et mieux que nous. Il n'y a pas un peuple au monde qui puisse présenter à l'examen et à l'estime de la science un monument égal à celui de la grammaire de Panini, résumé et couronnement de tant d'autres recherches antérieures aux siennes. Mais il faut aussi le bien constater ; sans la constitution de la langue sanscrite, jamais les travaux des grammairiens indiens n'eussent été possibles ; sans les matériaux qu'elle leur présentait, ils ne fussent jamais arrivés à construire de pareils édifices qu'eux seuls ont pu comprendre et exécuter. » DELATRE.

Panini, *Acht Bücher grammatischer Regeln*, publiée et commentée par Bœthlingt, 2 vol. in-8° ; Rome, 1839. — Panini, édit. Colebrooke ; Calcutta, 1809. — *Journal des Savants* de 1840, 1856, 1858.

PANIS (*Étienne-Jean*), homme politique français, né dans le Périgord, en 1757, mort à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise), le 22 août 1833. Il était en 1787 avocat à Paris lorsqu'il épousa la sœur de Santerre, et devint, avec son beau-frère, l'un des révolutionnaires les plus actifs et les plus influents de la capitale. Il fut l'un des instigateurs de toutes les émeutes. Le 20 juin 1792 il se chargea (avec Sergent) de soulever le faubourg Saint-Antoine : il y réussit ; le 10 août suivant, après avoir figuré à la tête des rassemblements qui envahirent les Tuileries, il s'installa à l'hôtel de ville, et contribua à créer la municipalité parisienne, connue sous le nom de *Commune du Dix-Août*. Il y devint un des administrateurs de Police et fit partie de la commission formée le 2 septembre, et qui prit le nom de *Comité de salut public*. Il fut accusé d'avoir été l'un des provocateurs des massacres de septembre, accusation que son exaltation politique rendait probable ; d'ailleurs, il mit peu d'empressement pour arrêter les crimes, et avec Duplain, Jourd'heuil, Marat et Sergent, il signa l'épouvantable circulaire qui justifiait cette Saint-Barthélemy et engageait la France entière à l'imiter. Effrayé de son œuvre, il la renia plus tard, et sauva quelques proscrits. Élu député à la Convention nationale, il prit rang dans la Montagne. Les girondins l'attaquèrent aussitôt, comme l'un des *égorgeurs de septembre*, et demandèrent les comptes de sa gestion municipale. S'il se défendit mal sur le premier grief, il prouva qu'il n'avait jamais été chargé d'aucune comptabilité (25 septembre 1792). Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Membre du comité de sûreté générale, il prit part aux grandes mesures du système terroriste ; mais il s'éloigna de Robespierre à la mort de Danton, et contribua au coup d'État du 9 thermidor an II. Il n'en resta pas moins attaché au parti jacobin, et se montra favorable, en 1795, à l'insurrection qui éclata le

(1) Dans tous ces idiomes comme dans le sanscrit, les mots ne sont que des agrégations de racines monosyllabes dont chacune a une valeur propre et indépendante ; tous les mots dérivent du verbe au moyen de particules mobiles et forment des familles naturelles comme les plantes. Le verbe produit des participes présents, passés, futurs, actifs, passifs ou neutres ; ces participes deviennent des adjectifs et ceux-ci deviennent à leur tour des substantifs. Tous les noms sont nécessairement des qualificatifs, sans quoi ils ne pourraient servir à désigner l'objet dont ils doivent exprimer au moins une des qualités ; or, un qualificatif n'est autre chose qu'un adjectif et celui-ci est un participe, c'est-à-dire une partie du verbe. Choisissons un exemple tiré d'une des langues nées du sanscrit. La racine AM produit le verbe AM-*are* (AIM-*er*) qui devient substantif sous la forme de AM-*or* (AM-*our*) ; AM-*ans* (AIM-*ant* et AM-*ant*) est un participe présent qui s'emploie substantivement ; AM-*atus* (AIM-*é*) est un participe passé, qui peut aussi s'employer substantivement. AM-*ator* (AM-*ateur*) est identique au participe futur AM-*aturus*) ; AM-*abilis* (AIM-*able*) vient du futur indicatif AM-*abo*, etc.

1er prairial an III contre la Convention, et le 7 ayant voulu parler en faveur de son ami Laignelot, il fut lui-même, sur la proposition d'Auguis, décrété d'arrestation. Il recouvra sa liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). Il fut employé depuis dans l'administration des hospices de Paris. Resté pauvre et depuis longtemps éloigné de la scène politique, il ne s'attendait pas à être atteint par la loi dite d'*amnistie* de 1816, qui le força de se réfugier en Italie. Il rentra en France après la révolution de 1830. H. L.

Le Moniteur universel, ann. 1789-1798. — Le Bas, *Annales*, t. II, p. 252. — Thiers, *Histoire de la révolution française*, t. I et II. — Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. II et III. — Henrion, *Annuaire hist.*, 1830 1834.

PANNARTZ (*Arnold*), imprimeur allemand, mort en 1476. Il était employé dans l'imprimerie fondée à Mayence par Gutenberg et continuée par Schœffer, lorsque la prise de cette ville par Adolphe de Nassau (octobre 1462) amena la dispersion des ouvriers. Il se rendit en Italie en compagnie de Conrad Sweynheim, avec lequel il établit au couvent de Subiaco une imprimerie, la première en date dans ce pays. Après avoir publié un *Donat*, dont il n'existe plus un seul exemplaire, ils firent paraître (octobre 1465), un *Lactance*, puis les *Offices* de Cicéron (le premier livre imprimé où se trouvent des caractères grecs), et en 1466 la *Cité de Dieu* de saint Augustin. En 1467 ils allèrent, invités par le marquis de Maximis, fonder une imprimerie dans le palais de ce riche seigneur. Ils publièrent en beaux caractères une grande partie des classiques latins, des traductions latines de Strabon, de Polybe, etc.; dans l'espace de six ans plus de douze mille volumes sortirent de leurs presses. Néanmoins une lettre adressée par eux au pape Sixte IV prouve qu'ils furent loin de faire fortune. A la fin de 1473 les deux associés se séparèrent; Pannartz continua seul l'entreprise, et publia les traductions de Josèphe et d'Hérodote, Stace et le premier volume des *Lettres* de saint Jérôme, qui parut en 1476; le second fut publié avec les mêmes caractères, mais par les soins de Georges Laver. Depuis lors le nom de Pannartz disparaît des annales de l'imprimerie; il est probable qu'il mourut de la peste qui désola Rome en 1476. O.

A. Bernard. *De l'origine de l'imprimerie en Europe*. — Dupont, *Hist. de l'imprimerie*. — Santander, *Dict. bibliogr.* — Maittaire, *Annales typographici*. — Panzer, *Annales typographici*.

PANNONIUS. *Voy.* Cisinge.

PANOFKA (*Théodore*), archéologue allemand, né à Breslau, le 25 février 1801, mort le 20 juin 1858. Après avoir étudié à Berlin, il visita l'Italie et la Sicile, et vint ensuite à Paris, où il fut chargé de décrire les objets d'art du musée du duc de Blacas, qu'il accompagna en 1828, à Naples. Il dirigea peu de temps après les fouilles de Nola; en 1829 il devint secrétaire de l'*Institut archéologique*, fondé à Rome par le roi de Prusse. De retour à Berlin en 1834, il fut élu deux ans après membre de l'Académie de cette ville; en 1844 il devint professeur à l'université; il était correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris. On a de lui : *De rebus Samiorum*; Berlin, 1822, in-8°; — *Vasi di premio*; Florence, 1826; — *Museo Bartoldiano*; Berlin, 1827; — *Neapels Antiken*; Stuttgard, 1828, avec E. Gerhard; — *Recherches sur les noms des vases grecs*; Paris, 1829; — *Musée Blacas, les vases peints*; Paris et Bonn, 1830-1833, 4 livr. in-fol., avec planches; — *Le Cabinet du comte de Pourtalès*; Paris, 1834, in-fol., avec planches; — *Der Tod des Skiron und Patroklos* (La Mort de Scyron et de Patrocle, peinture de vase); Berlin. 1836, in-fol.; — *Terracotten des Museums zu Berlin* (Terres cuites du musée de Berlin); ibid., 1841-1842, 8 livraisons, in-4°, avec fig.; — *Bilder antiken Lebens* (Tableaux de la vie des anciens); ibid., 1843, in-4°; — *Griechen and Griechinnen nach Antiken skizzirt* (Grecs et Grecques esquissés d'après des antiques); ibid., 1844, in-4°. — Parmi les nombreux et intéressants *Mémoires* de Panofka, insérés dans le recueil de l'Académie de Berlin et aussi publiés à part, nous citerons : *Asclépias et les Asclépiades*; *L'Influence des divinités sur les noms de lieu*; *Les Gemmes munies d'inscriptions qui se trouvent aux musées de Berlin, de La Haye, de Londres, de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Vienne* (Berlin, 1852, in-4°); — *Parodies et Caricatures représentées sur des œuvres d'art antiques*; *Les Cornes à boire des Grecs et leur ornementation*; *Poèmes et Œuvres d'art dans leurs rapports mutuels*; *Sur des marbres remarquables du musée de Berlin*; *Dionysos et les Thyades*; *Spécimen d'un commentaire archéologique de Pausanias*; *Les Divinités de refuge*, etc. Panofka a encore publié, à l'occasion de la fête de Winckelmann, célébrée tous les ans à la Société archéologique, qu'il a fondée à Berlin avec Gerhard, quelques dissertations, telles que : *Atalante et Atlas*; Berlin, 1851, in-4°; — *Delphi et Mélène*; Berlin, 1849, in-4°; — *Poséidon Basileus et Athéné Sthénias*; Berlin, 1857, in-4°. Il a inséré plusieurs morceaux dans les *Hyperboræisch-römische Studien für Archæologie*; Berlin, 1833, in-8°; enfin il a publié les sept premières années des *Annali dell' Instituto di corrispondenza archeologica*; Rome, 1829-1836.

Conversations-Lexikon. — *Männer der Zeit*, Leipzig, 1860).

PANORMITA (*Antoine* Beccadelli dit), humaniste italien, né à Palerme, en 1394, mort à Naples, le 6 janvier 1471. Fils du commandant de Palerme, Henri Beccadelli, natif de Bologne, il demeura quelque temps auprès du duc de Milan, Philippe-Marie Visconti qui lui donna une pension

de huit cents écus d'or, et enseigna ensuite pendant deux ans la rhétorique à Pavie, à Plaisance, à Bologne et à Padoue. Il avait écrit dans l'intervalle un recueil d'épigrammes de la dernière licence, l'*Hermaphroditus*, qui lui valut d'être couronné du laurier poétique par l'empereur Sigismond, pendant le séjour que ce prince fit à Sienne en 1433. Ce livre obscène, porté aux nues par les premiers lettrés de l'époque, tels que Guarino et le Pogge, fut condamné par le pape Eugène IV et brûlé publiquement dans plusieurs villes. Quelques religieux franciscains en démontrèrent la profonde immoralité; mais cela n'empêcha pas que les copies de ce livre, qui contient entre autres ordures l'éloge de la pédérastie, ne se répandissent partout. L'auteur fut appelé en 1435 à Naples, auprès du roi Alphonse d'Aragon, qui le combla de bienfaits. Il reçut le titre de conseiller et plus tard celui de président de la chambre royale, accompagna le roi dans ses voyages et dans ses campagnes, et fut envoyé par ce prince comme ambassadeur de l'empereur Frédéric III et auprès de plusieurs républiques italiennes, notamment auprès de celle de Venise pour y réclamer un os du bras de Tite-Live. Il continua à jouir de la plus grande faveur sous Ferdinand Ier, successeur d'Alphonse. C'est lui qui fonda à Naples la célèbre académie qui prit plus tard le nom d'Académie de Pontano; il y eut pour collègue Laurent Valla, avec lequel il eut plusieurs vives querelles de plume. De la grâce, de l'esprit, un style élégant et plein d'abandon, telles sont les principales qualités de ses écrits. On a de lui : *De dictis et factis regis Alphonsi*; Pise, 1485, in-4°; réimprimé avec un *Commentaire* d'Énéas Sylvius, Bâle, 1538; Wittemberg, 1585; Rostock, 1590; Hanau, 1611, in-4°; — *Epistolarum libri V*; Venise, 1553, in-4°. Quelques autres lettres de Panormita se trouvent dans les *Regis Ferdinandi et aliorum epistolæ*; Ibid., 1586, in-8°; — dans *Hermaphroditus*; Cobourg, 1824, et dans les *Quinque illustrium poetarum lusus in Venerem*; Paris, 1791, in-8°; — quelques *Harangues*, imprimées dans divers recueils; plusieurs pièces de poésie dans le t. II des *Carmina illustrium poetarum italorum*.

Facius, *De factis Alphonsi*. — Paul Jove, *Elogia*. — Mongitore, *Bibliotheca sicula*. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Alp. Zeno, *Dissertazione Vossiane*. — G. Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*.

PANSA (*C. Vibius*), consul en 43 avant J.-C. avec A. Hirtius. Il appartenait à une famille qui avait compté plusieurs consuls, entre autres Q. Appuleius Pansa, consul en 300 avant J.-C. Son père fut proscrit par Sylla. Fidèle aux opinions politiques de sa famille, Pansa s'attacha au parti démocratique et à Jules César. Il obtint le tribunat en 51. Pendant toute la guerre civile César ne confia à Pansa aucun poste important; mais il le nomma en 46 gouverneur de la Gaule Cisalpine, et en 44 il le désigna consul avec Hirtius pour l'année 43. (Sur les événements qui signalèrent son consulat, *voy.* HIRTIUS). Pansa périt à Modène en avril 43. Y.

PANSA (*Muzio*), érudit italien, né vers 1560, à Penara (Abruzzes). Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il vécut dans la société des savants. Vers 1595 il s'établit à Chieti, où il exerça la médecine. On a de lui : *Della libreria Vaticana ragionamenti diversi*; Rome, 1590, in-4°; on y trouve l'histoire de l'imprimerie, celle des principaux conciles, une notice des bibliothèques célèbres de l'antiquité, et des recherches sur les inventeurs des lettres; — *Rime*; Chieti, 1596, in-8°; — *De osculo seu consensu ethnicæ et christianæ theologicæ philosophicæ*; ibid., 1601, in-8°; l'édition de Marbourg, 1603 ou 1605, est la meilleure.

Toppi, *Biblioth. napoletana*. — Sax, *Onomasticon*.

PANSERON (*Pierre*), architecte français, né aux environs de Provins, vers 1730. Élève de J.-F. Blondel, il professa le dessin à l'École militaire et fut inspecteur des bâtiments du prince de Conti. Il a publié sur la théorie de son art quelques bons ouvrages, ornés de planches, qu'il gravait lui-même, entre autres : *Éléments d'architecture*; Paris, 1772, in-4°; — *Nouveaux Éléments d'architecture*; Paris, 1775-1780, 3 vol. in-8°, dédiés à M. de Sartine, ministre de la marine; — *Études du lavis*; Paris, 1781, in-12; — *Recueils de jardins anglais et chinois*; Paris, 1783, in-4°; — *Profils d'architecture*; Paris, 1787, in-4°.

Nagler, *Neues Allgem.-Lexicon*.

* **PANSERON** (*Auguste*), musicien français, né le 26 avril 1795, à Paris. Après avoir passé sept ans au Conservatoire, il remporta en 1813 le grand prix de composition musicale. Pendant son séjour à Rome, il écrivit plusieurs messes et un opéra sérieux intitulé *I Bramini*. Avant de retourner à Paris, il parcourut l'Allemagne et la Russie, et fit exécuter divers morceaux religieux. En 1824 il fut nommé professeur de chant au Conservatoire, où il a formé d'excellents élèves. On a de lui trois opéras-comiques : *La grille du parc* (1820), *Les deux cousines* (1821) et *L'école de Rome* (1827), une *Méthode de vocalisation* (Paris, 1839, in-fol.), et une méthode élémentaire à l'usage des enfants sous le titre d'*A B C musical* (Paris, 1840, in-fol.). Mais c'est surtout par ses romances qu'il s'est fait une réputation européenne : il en a publié plus de cinq cents, parmi lesquelles on en remarque de charmantes, telles que *Le songe de Tartini*; *La fête de la Madone*; *Malvina*; *Au revoir*; *Appelez-moi, je reviendrai*; *J'attends encore*; *Vogue, ma nacelle*; etc.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PANTAGATO (*Ottavio* PACATO, connu sous

le nom DE), érudit italien, né le 30 juillet 1494, à Brescia, mort le 19 décembre 1567, à Rome. Admis dans l'ordre des Servites, il alla étudier la théologie à Paris, où il obtint le diplôme de docteur. Appelé à Rome, il reçut de Léon X une chaire au collége de la Sapience. Ayant été pourvu d'une riche abbaye en Sicile par le cardinal Salviati, il quitta le cloître et vécut en prêtre séculier jusqu'en 1553, dans le palais de son protecteur; mais à l'avénement de Paul IV il fut contraint de reprendre l'habit religieux, et choisit pour retraite le couvent de Sainte-Marie-*in-Via*. Tous les savants de son temps, Panvinis, Orsini, Agostini, qui avaient eu recours à ses lumières, ont loué son érudition et sa modestie; mais, à part quelques lettres, il n'a rien publié. On cite de lui deux ouvrages manuscrits: *Notitia rerum romanarum*, et *Historia ecclesiastica*.

J.-B. Rufus, *Vie de Pantagathus*; Rome, 1657, in-8°. — Quirini, *Specimen variæ litter. Brixianæ*, 2e partie, 322. — Giani, *Annales Servor.*, II, 207. — Lagomarsini, *Pogian. epist.*, IV, 358.

PANTALEO (*Henri*), biographe et historien suisse, né à Bâle, le 13 juillet 1522, mort le 3 mars 1595. Élevé par les soins du conseiller Rodolphe Frey, il étudia à Ingolstadt, à Bâle, les langues anciennes, les mathématiques et les sciences naturelles, ainsi que la théologie. Diacre à l'église Saint-Pierre de Bâle depuis 1545, il enseigna dans cette ville la dialectique et la rhétorique; en 1553 il se fit recevoir docteur en médecine à Valence, et explora ensuite le sud de la France, au point de vue des sciences naturelles. De retour dans sa ville natale, il exerça la profession de médecin, et fut nommé en 1558 doyen de la faculté de médecine, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Décoré en 1566 du laurier poétique par l'empereur Maximilien II, il reçut en même temps le titre de comte-palatin. On a de lui: *Epicedia in obitum Erasmi, Œcolampadii, S. Grynæi, Carolostadii, H. Gemusæi*; Bâle, 1544; — *Phylargyrus, et Zachœus publicanorum princeps*; Bâle, 1546, comédies, très-rare; — *Scholia in Publii Syri mimos*; Bâle, 1544; — *Historia martyrum Galliæ, Germaniæ et Italiæ*; Bâle, 1551, 1563, in-fol.; — *Commentarii rerum in Ecclesia gestarum*; Bâle, 1559, 1563, in-fol.; — *De pestis præservatione et remedio*; 1564; — *Prosopographia virorum illustrium Germaniæ*; Bâle, 1565-1566, 3 vol. in-fol.; traduit en allemand par l'auteur, sous le titre de: *Teutscher Nation Heldenbuch* (Bâle, 1567-1570, 3 vol. in-fol.); le troisième volume, où sont les biographies des contemporains de Pantaleo, a seul de la valeur; — *Diarium historicum*; Bâle, 1572 et 1581, in-fol.; — *Omnium regum Galliæ vitæ breviter illustratæ*; Bâle, 1574, in-fol.; — *Historia Johannitarum, Rhodiorum et Melitensium equitum*; Bâle, 1580 et 1581, in-fol., rare; — *Beschreibung der Stadt und Grafschaft Baden* (Description de la ville et du comté de Bade (en Suisse); Bâle, 1578, in-4°. O.

Adami, *Vitæ philosophorum*. — *Athenæ rauricæ*. — Pantaleo, *Prosopographia*, t. III (autobiographie). — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PANTALEONE, médecin italien, né à Confienza (Piémont), dans la première moitié du quinzième siècle. On a peu de renseignements sur la vie de ce savant, que l'on représente comme un homme vertueux et modeste. Il professa la médecine à Verceil, et devint premier médecin du duc de Savoie, qu'il accompagna à la cour de France. A la suite de ce voyage, il s'établit en Touraine. On cite de lui: *Summa lacticiniorum*; Turin, 1477, in-4°; — *Pillularium*; Pavie, 1517, 1518, in-fol.; Lyon, 1525, in-4°, et 1528, in-8°, avec le traité précédent.

Maittaire. *Annales typogr.*, 2e part., 542.

PANTÈNE (Saint), philosophe chrétien, né en Sicile, vers 155, mort à Alexandrie, le 7 juillet vers l'an 216. Attaché de bonne heure à la philosophie stoïcienne, il fut désabusé des superstitions du paganisme, étudia après sa conversion les livres saints, et pour en acquérir une plus parfaite intelligence, il alla se fixer à Alexandrie. Son mérite le fit, vers 179, placer à la tête de l'école de cette ville. Parmi ses disciples, il faut citer Clément d'Alexandrie et Alexandre de Jérusalem. Des Indiens que le commerce attirait en Égypte le prièrent de venir annoncer l'Évangile dans leur pays. Connaissant le zèle de Pantène, Démétrius, qui depuis 189 occupait le siége épiscopal d'Alexandrie, l'établit apôtre des nations orientales; mais on ignore si avant son depart il le sacra évêque. Aucun auteur ancien, à l'exception d'Anastase Sinaïte, ne lui donne le titre de prêtre. On ne sait pas non plus ce que fit Pantène dans l'Inde. A son retour, il n'enseigna plus qu'en particulier. On peut juger de la manière dont il expliquait le texte sacré par celle qu'ont suivie Clément, Origène et les élèves de cette école. Au rapport de saint Jérôme, Pantène laissa divers *Commentaires sur les Écritures*; mais il ne nous en reste qu'un très-court fragment, cité par saint Clément. H. F.

Eusèbe, lib. V, *Histor. caput* 9 et 10. — Saint Jérôme, *In Catalogo*, cap. 36. — Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. II, p. 237 à 239.

PANTHOT (*Jean-Baptiste*), médecin français, né en 1640, à Lyon, où il mourut, en 1707. Fils d'un chirurgien distingué, il fut reçu docteur à Montpellier, et exerça sa profession dans sa ville natale. A l'âge de soixante-trois ans il se fit, dans l'espace de six mois, opérer trois fois de la pierre par son frère Horace, qui employa le grand appareil. Il est auteur de onze lettres insérées dans le *Journal des Savants* et de quelques ouvrages, dont les plus curieux sont un *Traité des dragons et des escarboucles*, Lyon, 1691, in-12, et un *Traité de la baguette*, ibid., 1693, in-4° et in-12.

Biogr. méd.

PANTOJA (*Jean de* LACRUZ, plus connu sous

le nom DE), peintre espagnol, né à Valence, en 1545, mort à Valladolid, en 1610. D'abord enfant de chœur dans un couvent, il s'adonna ensuite à la peinture, choisit pour maître Alonzo Sanchez Coello, et alla pendant quelque temps se perfectionner à Rome. A son retour en Espagne, Philippe II l'attira à sa cour et lui assigna une pension de 600 ducats. Cet artiste fut employé à peindre à l'Escurial, soit des plafonds, soit des tableaux, parmi lesquels on admire un *Saint Laurent*, un *Christ à la colonne*, et une *Conception de la sainte Vierge*. Connu surtout par des portraits, on cite de lui ceux de *Philippe III* et *de la reine sa femme*, peints en 1606 et conservés à Montalvan, dans le palais des ducs d'Uzeda. L'un de ses ouvrages les plus estimés est une *Adoration des bergers*, où se trouve représentée toute la famille de Philippe II. Pendant les guerres de l'empire, deux portraits en pied, l'un de *Charles-Quint* et l'autre de *Philippe II*, furent apportés à Paris et déposés au musée du Louvre; ils furent rendus en 1815. Les ouvrages de Pantoja se distinguent par une grande pureté de dessin, beaucoup de grâce et d'expression dans les figures, et par une vérité frappante dans les chairs. H. F.

Quilliet, *Vies des peintres espagnols*.

PANVINIO (*Onofrio*), antiquaire et historien italien, né en 1529, à Vérone, mort le 7 avril 1568, à Palerme. Appartenant à une famille noble, mais pauvre, il entra fort jeune dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin; comme il manifestait une ardeur extrême pour l'étude, on l'envoya à Rome pour y achever son éducation. Il venait d'être reçu bachelier en théologie lorsqu'il fut chargé d'enseigner cette science à Florence (1554); mais dans la même année il obtint la permission de quitter son poste, et s'appliqua en toute liberté aux recherches historiques pour lesquelles il avait le plus de penchant. Infatigable au travail, il passait les jours et les nuits à la lecture; né, suivant l'expression de de Thou, pour retirer des ténèbres les antiquités romaines et ecclésiastiques, il les possédait à fond, et méritait en cela le surnom d'*Helluo antiquitatis*, que lui avait donné Paul Manuce. Aussi était-il lié avec beaucoup de savants de son temps, entre autres avec Fulvio Orsini et Sigonio. Plusieurs souverains, les empereurs Ferdinand et Maximilien, Philippe II, les papes Pie IV et Marcel II, s'empressèrent de l'aider dans ses études. Sur la fin de sa vie il trouva un patron généreux dans le cardinal Alexandre Farnèse. Il mourut, dit-on, du chagrin de s'être attiré une réprimande assez vive de la part de ce prélat, qu'il avait accompagné en Sicile. On a le droit de s'étonner de ce qu'étant mort si jeune, Panvinio ait trouvé le temps d'écrire de si nombreux ouvrages, tant imprimés que manuscrits; parmi ces derniers il y en a de considérables, disséminés aujourd'hui dans les bibliothèques d'Italie et d'Allemagne. L'un des premiers, il introduisit la critique dans l'histoire, et appuya tous ses récits sur les médailles, les monuments et les inscriptions; il joignait à son érudition une manière d'écrire facile, agréable et parfois élégante. Le P. Niceron et surtout Maffei ont donné une liste complète de ses écrits, que Ph. Argelati avait formé le dessein de réunir; nous en indiquerons les principaux: *Epitome pontificum Romanorum usque ad Paulum IV*; Venise, 1557, in-fol.; l'édit. de 1567 est plus correcte et a servi de modèle aux suivantes; — *Fasti et triumphi Romanorum, a Romulo usque ad Carolum V imp.*; Venise, 1557, 1573, in fol.; Heidelberg, 1588, in-fol., avec des commentaires; — *De Baptismate paschali*; Rome, 1560, 1630, in-8°; — *De Sibyllis et carminibus sibyllinis*; Venise, 1567, in-8°; souvent réimpr.; — *XXVII pontificum romanorum elogia*; Rome, 1568, in-fol. fig.; — *Chronicon ecclesiasticum, a J. Cæsare ad Maximilianum II*; Cologne, 1568, in-fol., trad. en italien; — *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos et eorum cœmeteriis*; Louvain, 1572, in-8°; trad. en français; — *De triumpho*; Venise, 1573, in-fol.; — *De republica romana*; Venise, 1581, in-8°; — *De bibliotheca vaticana*; Tarragone, 1587, in-4°, publié par l'évêque J.-B. Cardona; — *In fastos consulares appendix*; *De ludis sæcularibus et antiquis Romanorum nominibus*; Heidelberg, 1588, in-fol.; — *De ludis circensibus*; Venise, 1600, in-fol.; l'édit. de Padoue (1681) contient, outre les notes d'Argoli et de Pinelli, celle de Mader sur les triomphes; — *De antiquitate et viris illustribus Veronæ lib. VIII*; Padoue, 1648, in-fol. Parmi les ouvrages inédits de Panvinio, nous rappellerons le traité *De cærimoniis curiæ romanæ*, 11 vol. in-fol. P.

Maffei, *Verona illustrata*, II, 348. — Gandolfi. *De CC script. Augustin.*, 274. — Ph. Elssius, *Encomiasticon August.*, 537. — Corn. Curtius, *Eremitarum S. Augustini Elogia*, 147. Ghilini, *Theatro d'huomini letterati*. — Niceron, *Mémoires*, XVI et XX. — Teissier, *Éloges*. — Fabricius, *Bibliot. medii ævi*. — Chaufepié, *Dict.* — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, 2e part., 196-201.

PANYASIS (Πανύασις), poëte grec, vivait dans la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. Selon Suidas, il était natif d'Halicarnasse et oncle de l'historien Hérodote. Ces deux assertions, quoique contredites par quelques témoignages anciens, ont été généralement adoptées. Panyasis commença à se faire connaître comme poëte en 489 avant J.-C., et trente ans plus tard environ il fut mis à mort, par l'ordre du tyran Lygdamis. Les anciens mentionnent de lui deux poëmes, l'*Héraclée* et les *Ioniques*. L'*Héraclée*, le plus célèbre des deux, contenait neuf mille vers, divisés en quatorze livres. Cette épopée était consacrée aux travaux d'Hercule, et le poëte insistait particulièrement sur les exploits de son héros en Asie, en Libye et dans le pays des Hespérides. Le second poëme célébrait l'établisse-

ment des colonies ioniennes en Asie, et comprenait sept mille vers. Ces productions devaient renfermer une foule de détails historiques et géographiques, et au point de vue de l'érudition il est très-regrettable qu'elles se soient perdues. Il paraît, par l'admiration des anciens, qu'elles étaient estimables même au point de vue de la poésie. Panyasis occupe une place intermédiaire entre l'épopée cyclique des derniers homérides et l'épopée savante d'Antimaque. Dans le *canon* des grammairiens d'Alexandrie, il était compté avec Homère, Hésiode, Pisandre et Antimaque, comme un des principaux poëtes épiques. Il ne reste rien des *Ioniques*, qui selon Suidas étaient écrites en vers pentamètres; des fragments de l'*Héraclée* ont été insérés dans les collections de poëtes grecs de Winterton, Brunck, Boissonade, dans les *Fragmente der epischen Poesie der Griechen* de Düntzer et dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot, à la suite d'Hésiode; ils ont été publiés séparément par Tzschirner, *De Panyasidis vita et carminibus dissertatio;* Vratislas, 1836; — *Fragmenta;* 1842, et par Funcke : *De Panyasidis vita ac poesi dissert.*; Bonn, 1837.

On cite un autre Panyasis, philosophe d'Halicarnasse, auteur d'un traité *Sur les songes*, aujourd'hui perdu. Y.

Suidas, au mot Πανύασις. — Clinton, *Fast. hellenici*, aux années 467, 489. — *Histoires de la littérature grecque*, de Müller, Bode, Ulrici et Bernhardy. — *Panyasis* dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber.

PANZANI (*Gregorio*), ecclésiastique italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Envoyé par le pape Urbain VIII en Angleterre, il y séjourna de 1634 à 1636 pour y concilier les différends qui s'étaient élevés entre les catholiques. Il avait écrit sur cette mission des mémoires intéressants, qui n'ont jamais paru en italien; Dodd en avait seulement intercalé des extraits dans son *History of the Church*, lorsqu'un prêtre anglais, Joseph Berington, en publia dans sa langue une traduction intitulée : *Memoirs of Gregorio Panzani* (Birmingham, 1794, in-4°).

Chaudon, *Dict. hist. univ.*

PANZER (*Georges-Wolfgang*), célèbre bibliographe allemand, né à Sulzbach, le 16 mars 1729, mort le 9 juillet 1804. Fils d'un conseiller de régence, il étudia à Altdorf, devint en 1751 pasteur à Etzelwang, en 1760 diacre à l'église de Saint-Sébald de Nuremberg, dont il fut nommé pasteur treize ans après. Ses recherches intéressantes et approfondies sur les ouvrages imprimés dans son pays, surtout aux quinzième et seizième siècles, l'ont fait surnommer le *Maittaire allemand*. On a de lui : *Catalogus bibliothecæ Thomasianæ, cum vita possessoris et annotationibus*; Nuremberg, 1765-1769, 3 vol. in-8°; — *Nachricht von den ältesten gedrukten teutschen Biblen aus dem XV Jahrhundert, welche in der Bibliothek zu Nürnberg aufbewahrt werden* (Notice sur les plus anciennes bibles allemandes imprimées au quinzième siècle et conservées à la bibliothèque de Nuremberg); ibid., 1777, in-4°; — *Geschichte der Nürnbergischen Ausgaben der Bibel von Erfindung der Buchdruckerkunst bis auf unsere Zeiten* (Histoire des éditions de la Bible faites à Nuremberg depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'aujourd'hui); ibid., 1778, in-4°; — *Ausführliche Beschreibung der ältesten Augsburgischen Ausgaben der Bibel* (Description détaillée des plus anciennes éditions de la Bible publiées à Augsbourg); ibid., 1780, in-4°; — *Versuch einer kurzen Geschichte der römisch-katholischen teutschen Bibelübersetzung* (Essai d'une histoire succincte de la traduction allemande de la Bible par les catholiques); ib., 1781, in-4°; — *Entwurf einer Litterärgeschichte der Luthertisch-teutschen Bibelübersetzung von* 1517-1581 (Esquisse d'une histoire littéraire des traductions luthériennes de la Bible en allemand écrites de 1517 à 1581); ib., 1783 et 1791, in-8°; — *Beitræge zu Webers Geschichte der augsburgischen Confession* (Additions à l'*Histoire de la Confession d'Augsbourg* de Weber); ib., 1783; — *Verzeichniss der Bildnisse der nürnbergischen Künstler* (Catalogue des portraits des artistes de Nuremberg); ib., 1784, in-8°; — *Annalen der älteren Literatur oder Beschreibung der Bücher welche seit der Erfindung der Buchdruckerkunst bis* 1526 *in teutscher Sprache gedruckt worden* (Annales de l'ancienne littérature allemande, ou description des livres imprimés en allemand depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1526); ib., 1788-1805, 2 vol. in-4°, avec un *Appendice;* Leipzig, 1802; — *Aelteste Buchdruckergeschichte von Nürnberg* (Histoire de l'imprimerie à Nuremberg dans les premiers temps après son invention); ib., 1789, in-4°; c'est la liste des livres publiés dans cette ville jusqu'en 1500; — *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum MDXXXVI, post Maittairi, Denisii aliorumque curas emendati et aucti;* Nuremberg, 1793-1803, 11 vol. in-4°, avec un *Conspectus monumentorum typographicorum seculi decimi quinti;* ib., 1797 : ouvrage important et fait avec un grand soin.

Son fils *Georges-Wolgang-François* Panzer, né en 1755, mort en 1829, médecin à Hersbruck, s'est fait connaître par des travaux sur la botanique et l'entomologie, tels que *Fauna insectorum Germaniæ;* Nuremberg, 1792-1824, 110 fascicules; quatre-vingts autres fascicules ont été ajoutés par Herrick et Schaefer; — *Ideen zu einer Revision der Gattung der Græser* (Idées sur la modification de la classification des graminées); Munich, 1813, in-4°, etc.

Will, *Nürnbergisches Lexikon* et le *Supplément* de Nopitsch. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI, VI et XI. — Rotermund *Supplement* à Jöcher. — Ersch et Gruber, *Encyklopadie*.

PANZER (*Frédéric*), littérateur allemand,

né le 22 octobre 1794, à Eschenfelden (Bavière), mort à Munich, le 16 novembre 1854. Fils d'un ministre luthérien, il avait fait d'excellentes études. Les fonctions d'inspecteur général des bâtiments, qu'il devait à sa rare aptitude comme architecte, ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ardeur à la recherche et à l'étude des antiquités de son pays. Le livre où il a recueilli et résumé, avec une critique intelligente, ces monuments si précieux pour l'histoire qui chaque jour s'effacent de nos souvenirs est intitulé *Bayerische Sagen und Gebraüche* (Traditions et Coutumes de la Bavière); Munich, 1848-1855, 2 vol. Le second volume est précédé d'une notice duc à M. Rochholz. A. G.

Allgemeine Zeitung.

PAOLI (*Sebastiano*), antiquaire italien, né en 1684, à Villa-Basilica, près Lucques, mort le 20 juin 1751, à Naples. Son éducation terminée, il embrassa la vie religieuse chez les Clercs réguliers de la Mère de Dieu (1705), congrégation qui en 1729 le choisit pour procureur général Partageant tout son temps entre l'étude et les devoirs de la chaire, il se fit connaître à la fois comme un savant antiquaire et un habile prédicateur; appelé dans les principales villes d'Italie, il visitait les bibliothèques et se liait d'amitié avec les érudits; les académies s'empressaient à l'envi de lui envoyer des lettres d'associé. A Vienne, où il prêcha deux fois le carême, il reçut de l'empereur des présents et une pension viagère, et acquit pour lui le cabinet Certosino. En 1740 il devint recteur du collége de Sainte-Brigitte à Naples. Il mourut d'hydropisie. Le P. Paoli avait une instruction aussi solide que variée; la plupart des lettrés de son pays, Apostolo Zeno, Muratori, Valletta, Maffei, Manfredi, entretenaient des rapports avec lui : Ses principaux écrits sont : *Della poesia de'SS. Padri greci e latini ne' primi secoli*; Naples, 1714, in-12; — *Vita di Ambrogio Salvio, vescovo di Nardò*; ibid., 1716, in-4°; — *Lettera sopra tre manoscritti greci*; Venise, 1719, in-8°; — *De nummo aureo Valentis imp.*; Lucques, 1722, in-4°; — *Sopra il titolo di Divo dato agli antichi imperadori romani*; ibid., 1722, in-4°; — *Orazioni*; Lucques, 1724, 1739, et Venise, 1743, 1750, in-4°; — *Codice diplomatico dell' ordine di Malta*; Lucques, 1733-1737, 2 vol. in-fol.; il a relevé à la suite de ce recueil les erreurs commises par les historiens de l'ordre de Malte; — *Modi di dire toscani ricercati nella loro origine*; Venise, 1740, 1761, in-8°; — *Vita di Giaimo Zummo, cavaliere gerosolimitano*; Naples, 1742, in-4°; — *Prediche sacro-politiche*; Venise, 1754, in-4°. Paoli a donné une bonne édition des *Sermons* de saint Pierre Chrysologue (Venise, 1750, in-fol.), et il a laissé une *Biblioteca gerosolimitana*, entièrement prête pour l'impression. P.

Pecunadi, *Commentarius epistolaris*; Naples, 1781. — Sartesch, *Hist. littér. des Clercs réguliers*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

PAOLI (*Hyacinthe*), chef corse, né à Bastia, en 1702, mort à Naples, en 1768. Après avoir étudié sur le continent la médecine et les belles-lettres, il prit part au soulèvement général de sa patrie contre les Génois, dont le joug devenait de plus en plus intolérable. Pendant la première période de cette guerre (de 1729 à 1732), il se fit connaître par son courage, son zèle pour l'indépendance et son éloquence entraînante. Nommé général à la reprise des hostilités, il battit plusieurs détachements ennemis, et dans une assemblée générale de la nation à Corte prépara les éléments d'une constitution qui fut promulguée le 7 mars 1733. Elle portait en substance : 1° séparation définitive de la Corse et de Gênes; 2° création de primats ayant droit de faire battre monnaie en leur nom; 3° organisation de la justice et des assemblées politiques. Élu primat avec Giafferi, Paoli eut à lutter contre de nouvelles troupes génoises, s'empara d'Aléria (ville aujourd'hui détruite), et fut un des premiers à reconnaître Théodore de Neuhoff pour roi de Corse. Les Génois ayant été contraints d'implorer l'intervention de la France, Paoli traita ses nouveaux adversaires avec la plus grande modération, et se montra surtout plus humain que beaucoup de ses compatriotes. Trois navires chargés de troupes, que l'on envoyait contre lui, avaient fait naufrage près de Saint-Florent; il fit rendre à tous les naufragés les effets qui leur avaient été enlevés, et les renvoya en toute liberté à Bastia. En 1739 Maillebois attaqua les nationaux sur plusieurs points, les cerna bientôt par d'habiles manœuvres et les força de cesser une résistance inutile. Paoli se rendit, et eut avec le général un long entretien, où il fut convenu que les principaux chefs s'éloigneraient momentanément de la Corse. En effet, quelques jours après ceux-ci, au nombre de vingt-deux, s'embarquèrent pour l'Italie. Paoli se retira à Naples, où le roi lui donna le commandement d'un régiment de Corses réfugiés. S. R.

PAOLI (*Pascal*), chef et législateur des corses, fils du précédent, naquit à Morosaglia, en 1726, mourut le 5 février 1807, dans les environs de Londres. Sa mère, issue d'une ancienne famille de *Caporali*, noblesse secondaire, l'éleva au village de La Stretta, au milieu du tumulte des armes. L'intrépidité et l'héroïque dévouement que déployèrent ses compatriotes furent les premiers enseignements de son enfance; il y puisa de bonne heure l'amour de la patrie et la haine de la domination étrangère. Admis à l'école militaire de Naples, il compta parmi ses professeurs le célèbre Genovesi, qui, remarquant l'esprit pénétrant et l'intelligence supérieure de son élève, prédit que ce jeune homme un jour étonnerait l'Europe. Les vieux chefs réfugiés voyaient en lui le futur libérateur de leur pays. Paoli n'ignorait pas leurs espérances, et pour être à la hauteur de sa destinée, il se livra avec ardeur aux études qui pouvaient lui en aplanir les difficultés;

aussi quand vint le jour où la suprême magistrature déposa entre ses mains la direction de l'État, il se trouva prêt. En juillet 1755, il débarqua en Corse, où sa réputation l'avait précédé : on citait mille traits de lui, et la bravoure qu'il avait montrée dans une expédition contre les bandits calabrais l'avait déjà rendu populaire. Agé de près de trente ans, d'une stature élevée, imposant de figure et distingué dans ses manières, il joignait à ces qualités un jugement solide, un coup-d'œil sûr et rapide et une profonde connaissance des hommes. Proclamé général à la consulte de Saint-Antoine-della-Casabianca, il refusa de s'adjoindre pour collègue Emmanuel Matra, qui s'attendait à cet honneur en raison de sa noblesse, de son influence et des services qu'il avait rendus comme *protecteur de la patrie*. Paoli eut dès lors en lui un ennemi mortel; celui-ci, dissimulant toutefois son ressentiment, se retira dans sa piève de Serra et y attendit pour éclater une occasion qui ne tarda pas à se présenter. Le premier soin du général avait été d'apaiser par son éloquence les inimitiés qui divisaient les familles et de détruire par une rigoureuse application de la justice la funeste habitude des *vendette;* son refus de gracier quelques coupables blessa l'amour propre de Corses influents, qui engagèrent Matra à disputer à Paoli le commandement, les armes à la main. Les rebelles eurent d'abord quelques succès; mais chassés à leur tour de leurs positions, ils furent obligés d'implorer le secours de Gênes, et reprirent l'offensive, en janvier 1756; ayant atteint Paoli à Bozio, ils l'assiégèrent dans le couvent où il s'était enfermé; l'intervention d'une troupe de montagnards le sauva, et à la suite d'un combat acharné Matra fut tué. Paoli tourna ensuite toutes ses forces contre les Génois; mais, à la fois législateur et guerrier, il fit marcher d'un pas égal les réformes civiles et politiques et les opérations de la guerre. A mesure que les Génois étaient chassés d'une commune, l'ordre y était sévèrement établi; la loi dominait souverainement, protégeait les propriétés et arrachait les personnes à l'arbitraire d'un commissaire souvent cupide, toujours brutal. Précurseur de Washington, il eut la gloire d'apprendre à l'Europe comment on peut conserver l'ordre le plus parfait au sein de la démocratie la plus étendue. Le pouvoir législatif était entre les mains du peuple, et le pouvoir exécutif entre celles du général. Tout homme domicilié sur le sol affranchi était électeur et devait choisir le *podestat*, les juges de sa commune, et les représentants qui devaient se rendre à la consulte centrale et annuelle de Corte. Cette assemblée, base de l'édifice politique, investissait toutes les autorités de leurs pouvoirs respectifs. L'administration de la justice était confiée aux pères de chaque commune et à une haute cour de trois membres pour les affaires d'une certaine importance. La perception des impôts se faisait avec une étonnante économie, sous la surveillance des syndics. Des juntes de défense parcouraient aussi le pays pour s'opposer par une prompte et énergique répression aux menées des agents génois. Chaque emploi était renouvelable au bout de l'année et fort peu rétribué; ces conditions étaient une concession et un remède aux deux infirmités morales que Paoli avait reconnues dans les Corses : la manie des emplois et le besoin de changement. Le général était nommé à vie ainsi que les membres de la haute cour. Paoli veilla avec soin à rendre prompte et impartiale la distribution de la justice, à établir une parfaite unité dans l'organisation des forces nationales, à créer au centre de l'île, à Corte, une université pour les études secondaires, et dans chaque commune des écoles primaires, et enfin à protéger l'agriculture et à la développer. Cette constitution, dont il poursuivait activement l'établissement, produisit bientôt d'heureux résultats; les impôts furent réduits de neuf dixièmes de ce qu'ils étaient sous les Génois; on ne compta que quatre homicides pendant les trois premières années de son généralat quand les statistiques officielles en mentionnaient en moyenne neuf cents chaque année autrefois; enfin la Corse commença à fixer l'attention des écrivains et des cabinets de l'Europe. Paoli profita de la présence des Français, qui lui rendaient toute attaque impossible contre les Génois, pour se retrancher près de Bastia et pour fonder l'Isle-Rousse. Le départ des troupes françaises, qui eut lieu le 18 septembre 1759, mit fin à la trêve; les Génois attaquèrent sans succès Furiani, et cherchèrent à semer la discorde dans l'île en envoyant successivement les frères d'Emmanuel Matra faire un appel aux armes chez leurs anciens partisans. Mais toutes ces tentatives échouèrent et la république eut à subir en outre un échec moral par l'arrivée d'un visiteur apostolique envoyé par le pape, malgré l'opposition des Génois, à Paoli pour établir l'ordre dans les affaires ecclésiastiques. Le 20 mai 1760 Paoli offrait des lettres de marque aux Corses et aux étrangers qui voulaient aller en course contre les bâtiments de la république dont la croisière interdisait tout commerce à la nation, et fondait ainsi une marine qui ne tarda pas à inquiéter sérieusement les Génois et à les déterminer même à faire à Paoli des offres solennelles de paix. Celui-ci, voulant éviter de se prononcer sur d'aussi graves intérêts, assembla une consulte dont les membres déclarèrent ne vouloir traiter avec Gênes qu'après l'entière évacuation de la Corse. Ils pouvaient bien prendre cette détermination avec une puissance qui s'était jouée tant de fois des traités; d'ailleurs ils se trouvaient élevés au rang de nation, Marie-Thérèse les avait pris sous sa protection, le roi de Sardaigne les appelait ses alliés, l'Angleterre leur fournissait des armes et des provision, et Frédéric II avait envoyé à leur général une épée d'honneur sur laquelle était gravée

cette devise : *Pugna pro patria*. La république fut obligée de recourir de nouveau aux Français, à la garde desquels elle confia les villes du littoral pour quatre années, pendant lesquelles Paoli poursuivit l'œuvre qu'il avait si bien commencée. De 1764 à 1768 il établit un moulin à poudre; une manufacture d'armes, une imprimerie, il fit exploiter des mines de plomb, battre une monnaie nationale et défricher d'immenses taillis. En mai 1767 sa marine s'illustra par la prise de l'île Capraja, malgré les efforts réitérés de toute la flotte génoise. L'année suivante, informé que les Génois, désespérant de conserver leurs possessions, avaient cédé à la France leurs droits sur l'île de Corse, il protesta vivement, fit un appel à l'Europe et convoqua tous les Corses en état de porter les armes. MM. de Marbeuf et de Chauvelin comprirent que la conquête de la Corse n'était pas aussi facile qu'on pouvait le croire à Versailles. Le comte de Vaux dut prendre le commandement des troupes; il vengea les défaites de ses prédécesseurs à Ponte-Nuovo, se rendit maître des positions importantes, et força Paoli à s'embarquer sur une frégate anglaise. Sur la route de l'exil il reçut des témoignages universels d'estime et de sympathie. Joseph II, le grand-duc Léopold lui firent l'accueil le plus distingué; Alfieri lui dédia sa tragédie de *Timoléon*; et l'aristocratie anglaise le reçut dans ses salons. Vingt ans après, Paoli salua avec empressement la révolution de 1789 qu'il avait prévue. Il envoya ses amis à Paris solliciter de l'Assemblée nationale le régime politique sous lequel la Corse pendant son généralat marchait si rapidement dans la voie du progrès. Cette demande, appuyée des députés du tiers état et de Mirabeau, amena le décret du 30 novembre 1789, par lequel la Corse était déclarée partie intégrante de la France. L'illustre proscrit fut rappelé et reçu avec de longs applaudissements par l'Assemblée nationale; Louis XVI, à qui La Fayette l'avait présenté, le félicita chaleureusement, et les Corses le reçurent avec enthousiasme et le nommèrent (10 septembre 1790) président de l'administration de département. Mais la marche de la révolution l'éloigna peu à peu du parti démocratique, et en 1792 il se trouva en butte aux attaques continuelles de quelques députés de la Corse, qui l'accusaient de traiter secrètement avec les Anglais. Justifié une première fois par ses partisans, il fut investi du commandement général de l'île, avec mission de la mettre à l'abri d'un coup de main. C'est alors qu'eut lieu l'expédition de Sardaigne, dont l'issue malheureuse, attribuée aux lieutenants de Paoli, fit peser sur lui-même de graves soupçons. Le rapport de l'amiral Truguet, ceux des Bonaparte et des députés du midi le firent décréter d'accusation. Trois commissaires furent envoyés pour s'assurer de sa personne (2 avril 1793); mais, loin de se soumettre, Paoli et les siens se séparèrent de la France et délièrent les fonctionnaires et les troupes de leur serment de fidélité envers les envoyés de la Convention. Il fut alors mis hors la loi (17 juillet 1793), et entra en correspondance avec Nelson, qui, le 2 février 1794, lui envoya un secours de deux mille hommes pour s'emparer de Saint-Florent, de Bastia, et de Calvi de concert avec la flotte anglaise. Après l'expulsion des Français, Paoli offrit la souveraineté de l'île à Georges III, qui nomma vice-roi sir Gilbert Elliot. Bientôt dénoncé par Pozzo di Borgo, il reçut du roi la lettre suivante : « Votre présence inquiète vos ennemis, et donne trop d'audace à vos partisans. Venez à Londres, où nous saurons rémunérer votre fidélité, en vous assignant une place dans notre propre famille. » Ayant reconnu qu'il ne pouvait plus à son âge opérer un soulèvement contre les Anglais, il fit ses adieux à ses amis, et s'embarqua pour Londres, où il vécut dans l'intimité de Sheridan et des autres chefs de l'opposition. Il travailla sans cesse avec eux à renverser le ministère Pitt en montrant toutes les fautes de son parent le vice-roi Gilbert Elliot. Jouissant d'un revenu de 50,000 francs, il en profitait pour secourir ses compatriotes et surtout pour subvenir aux besoins de l'université qu'il avait fondée dans sa patrie. L'avénement de Napoléon au consulat à vie fut un jour de bonheur pour le vieillard exilé; on le vit illuminer son hôtel en signe de joie. Quelques jours après le coup d'État du 18 brumaire, il avait prédit l'avénement de Napoléon au trône impérial, comme il avait autrefois deviné les hautes destinées du jeune officier d'artillerie : « Vous serez un homme de Plutarque, » lui avait-il dit. S. ROLLAND.

Pompei. *État actuel de la Corse*. — Libri, *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*. — Arrighi, *Vie de Pascal Paoli*. — Rossi, *Notes historiques* (manuscr. de la Bibl. imp.).

PAOLI-CHAGNY (Comte DE), littérateur français, né vers 1750, en Bourgogne, mort en 1830, à Hambourg. Ayant émigré au début de la révolution, il résida en Angleterre et en Allemagne, et s'établit enfin à Hambourg, où il rédigea les *Annales politiques du dix-neuvième siècle*, journal qu'il fut obligé de cesser après la chute de Napoléon. Après avoir attaqué avec une grande violence les institutions républicaines et impériales, il ne déploya pas moins d'ardeur à combattre la cause des Bourbons. Pendant longtemps il reçut du ministère anglais une pension d'environ 6,000 fr. On a de lui : *Histoire de la politique des puissances depuis la révolution jusqu'au congrès de Vienne;* Hambourg, 1817, 4 vol. in-8°; — *Projet d'une organisation politique pour l'Europe;* ibid., 1818, in-8°; — *Le faux ami de cour*, comédie; Paris, 1818, in-8°; — *La Napoléoniade*, poëme en XXIV chants, en vers libres; Paris, 1825, in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

PAOLUCCI (*Sigismondo*), poëte italien, né vers 1510, à Spello (Ombrie), où il est mort, en 1590. Après avoir été secrétaire du duc de Ca-

merino, il remplit depuis 1551 la charge de notaire dans son lieu natal. Il cultiva d'abord la poésie lyrique, et ses *canzoni*, insérées dans divers recueils, lui assignent un rang honorable parmi les imitateurs de Pétrarque. Puis il s'essaya dans l'épopée, et écrivit *Le Notti d'Africa* (Messine, 1535-1536, 2 part. in-4°) et *La Continuazione di Orlando furioso colla morte di Ruggiero* (Venise, 1543, in-4°). Le premier de ces deux poëmes, destiné à célébrer l'expédition de Charles-Quint en Afrique, lui valut les titres de chevalier et de comte palatin; il y a de l'imagination, mais le style en est inégal et peu correct.

Un de ses descendants, PAOLUCCI (*Giuseppe*), né en 1671, à Spello, fut l'un des fondateurs de l'Académie des Arcades. Attaché au cardinal Spinola, il le suivit à Bologne, et obtint ensuite un canonicat à Rome, où il mourut, le 24 mars 1730. On a de lui des *Poésies*, la *Vie de B. Menzini* et une bonne édition des *Rime* de Chiabrera (Rome, 1718, 3 vol. in-8°).

Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, IV, 61. — *Vite degli Arcadi*, V.

PAON (DU ou LE), peintre français, né près Paris, en 1740, mort en mai 1785. Fils de cultivateurs, il fut d'abord soldat. Doué d'une vocation naturelle pour la peinture, il s'en occupa dans ses loisirs de garnison, et aussitôt son temps de service accompli, il fréquenta les ateliers de Boucher, de Carle van Loo, de Casanova. Il égala ce dernier en se livrant spécialement, comme lui, à la peinture de faits de guerre. Ses meilleurs morceaux se voient à Paris, au Palais Bourbon et à l'École militaire. Paon se faisait remarquer par un dessin ferme, correct et surtout un coloris naturel. A.

Le Bas, *Dict. hist. de la France.*

PAOSTYTZ (*Isaac ben Aaron*). *Voy.* AARONOWITZ.

PAPA (*Giuseppe* DEL), médecin italien, né en 1649, à Empoli (Toscane), mort en 1735, à Florence. Reçu docteur à Pise, il enseigna dans cette université la logique, les institutions théoriques et la médecine pratique, puis il devint premier médecin du grand-duc. On cite de lui : *De præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur*; Florence, 1733, in-4°; Venise, 1735, in-8°; — *Consulta medica*; Rome, 1733, in-4°; Venise, 1734; — *Trattati varij*; Florence, 1734, in-4°. Les doctrines chimiques dominent dans ces écrits.

Biogr. méd.

PAPACINO. *Voy.* ANTONI (D').

PAPADOPOLI (*Nicolas-Comnène*), érudit italien, né en 1655, dans l'île de Candie, mort en janvier 1740, à Padoue. Ses parents, qui étaient Grecs, l'envoyèrent fort jeune à Rome, où il s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres, de la théologie et du droit canon. Admis en 1672 dans la Compagnie de Jésus, il en sortit bientôt après, et rentra dans le clergé séculier. Il était recteur du collége de Capo-d'Istria lorsqu'en 1688 on lui offrit la chaire de droit canon à Padoue; il l'accepta et y déploya un tel zèle que son traitement fut augmenté à diverses reprises et qu'il fut pourvu de l'abbaye de Sainte-Zénobie. Il est principalement connu par l'*Historia gymnasii patavini* (Venise, 1726, 2 vol. in-fol.), recueil bien supérieur à celui d'Antoine Riccoboni et qui renferme une histoire de l'université de Padoue jusqu'en 1724, et de courtes mais nombreuses notices sur les professeurs et les principaux élèves. Apostolo Zeno, neveu de l'auteur, y a relevé plusieurs omissions ou erreurs, et Facciolato l'a refondu et continué jusqu'en 1756. On a encore de Papadopoli : *Prænotiones mystagogicæ ex jure canonico*; Padoue, 1697, in-fol.; tout en combattant ceux de ses compatriotes qui sont schismatiques, il les défend avec chaleur des imputations calomnieuses dirigées contre eux.

Fabricius, *Bibl. græca*, X, 418.

PAPAI-PARIZ (*François*), érudit hongrois, né en 1649, à Dees (Transylvanie), mort en 1716. Reçu docteur en médecine à Bâle, il enseigna pendant quarante ans cette science au collége d'Eneyd. On a de lui : *Breves rerum ecclesiasticarum hungaricarum et transylvanicarum commentarii*; Cibini, 1684; Zurich, 1732, in 8°, avec la vie de l'auteur; — *Ars heraldica*; 1696, in-12; — *Dictionarium latino-hungaricum*; Leutschen, 1708, gr. in-8°; dans la même année il publia une nouvelle édit., augm. du *Dict. hungarico-lat.* d'Albert Molnar.

Horanyi, *Mem. Hungar.*, III, 22.

PAPE (*Gui* PAPE ou plutôt *Gui* DE LA), jurisconsulte français, né au commencement du quinzième siècle, à Lyon, mort un peu après 1475. Fils de Jean, seigneur de La Pape, et de Catherine d'Adhémar, descendante de la maison de Castille, il étudia le droit en France et en Italie; il exerça avec beaucoup de succès la profession d'avocat à Lyon et ensuite à Grenoble; il y épousa la fille d'Étienne Guillon, président au conseil delphinal, et obtint en 1440 une charge de conseiller. Peu de temps après il gagna la confiance du dauphin Louis, qui s'était retiré dans le Dauphiné, et fut chargé par ce prince de plusieurs affaires importantes. Nommé plus tard membre du parlement de Grenoble, il quitta le palais dans les dernières années de sa vie, pour se livrer tout entier dans la solitude à la composition de ses ouvrages, qui lui acquirent une réputation méritée (1). On a de lui : *Decisiones Gratianopolitanæ*; Grenoble, 1490, in-fol.; Lyon, 1554, in-8°; 1593, in-4°; Francfort, 1609 et Genève, 1624, in-fol.; traduit en français, arrangé et annoté par Chorier, Lyon, 1692, in-4°, sous le titre de *La jurisprudence*

(1) Il avait acheté la terre de Saint-Auban; elle passa à ses descendants, qui prirent au dix-septième siècle le titre de marquis de Saint-Auban.

de Guy Pape; — *Lectura super Decretales*; Lyon, 1517, in-4°; et dans les *Commentarii aurei doctorum in libros Decretalium*; Venise, 1588, in-fol.; — *Consilia*; Francfort, 1574, in-fol.; — *Lectura in librum XXX Pandectarum, et in libri XLII titulum I*; ibid., 1576, in-fol.; — *Lectura super libros IV et V Codicis*; Francfort, 1576, in-fol.; — *Tractatus singulares*; ibid., 1576, in-fol.; contient sept traités de Gui Pape, presque tous réimprimés dans les *Tractatus juris* (Lyon, 1544), et quatre traités de divers auteurs; — *De compulsoriis litteris* et *De primo et secundo decreto*, dans les *Tractatus juris*.

Vie de Gui Pape (en tête de la *Jurisprudence de Guy Pape* de Chorier). — Niceron, *Mémoires*, XXXVI. — Chaufepié, *Dict.*

PAPEBROCH (*Daniel*), savant jésuite belge, né à Anvers, le 17 mars 1628, mort le 28 juin 1714. D'une famille originaire de Hambourg, il entra à l'âge de dix-huit ans chez les Jésuites, et professa dans plusieurs de leurs colléges en Belgique. En 1660 il fut chargé d'explorer, en compagnie du P. Henschen, les archives d'Italie afin d'y rechercher des documents pour les *Acta sanctorum*, commencés par Bolland. De retour dans sa ville natale en 1662, il y demeura le reste de sa vie, occupé principalement de la continuation des *Acta*, dont il rédigea le mois de *mars* en commun avec Henschen, le mois d'*avril* ainsi que les trois premiers volumes de *mai*, tout seul, les quatre derniers avec Baert et Janning; il collabora aussi aux sept volumes du mois de *juin*. On a imprimé à part sa *Vita S. Ferdinandi, regis Castellæ et Legionis*; Anvers, 1684, in-4°. Ayant, dans ses Vies de saint Berthold et de saint Albert, traité de fabuleuse l'opinion qui attribuait au prophète Élie la fondation de l'ordre des Carmes, il se vit en butte à beaucoup de libelles injurieux lancés contre lui par divers religieux carmes, notamment par le P. Valentin de Saint-Amand. Irrités du silence obstiné que Papebroch opposait à ces pamphlets, les carmes dénoncèrent les *Acta sanctorum* comme remplis d'hérésies, d'abord à Rome, où on ne les écouta pas, et ensuite à l'inquisition d'Espagne, qui par un décret du 15 novembre 1695 condamna en effet quatorze volumes de ce recueil (mars, avril et mai) comme entachés de nombreuses propositions hétérodoxes et donna ainsi raison à l'*Expositio errorum quos P. Papebrochius suis in notis ad Acta sanctorum commisit*, ouvrage inepte du P. Sébastien de Saint-Paul (Cologne, 1693). Les Jésuites appelèrent de cette sentence à Rome, et le P. Papebroch réfuta article par article le livre du P. Sébastien, dans sa *Responsio ad exhibitionem errorum*; Anvers, 1696-1699, 3 vol. in-4°. Le pape imposa le silence aux deux parties. La part considérable que Papebroch a prise au recueil si important des *Acta sanctorum* lui assure une place à côté des savants bénédictins qui ont rendu possible l'étude de l'histoire du moyen âge. Notons encore qu'il fut le premier qui tenta de poser des règles de critique en matière de diplomatique; son *Propylæum antiquarium circa veri ac falsi discrimen in vetustis membranis* (dans le t. II du mois d'avril des *Acta*) contient, à côté d'erreurs inévitables dans un premier essai sur un sujet aussi difficile, les remarques les plus judicieuses et qui témoignent autant de l'érudition que de la sagacité de l'auteur. Les doutes qu'il y exposa sur l'authenticité des diplômes mérovingiens de l'abbaye de Saint-Denis déterminèrent Mabillon à écrire son célèbre traité *De re diplomatica* (1). Papebroch a laissé en manuscrit des *Annales Antwerpienses*, dont le premier volume a été imprimé à Anvers; 1845, in-8°. E. G.

Acta eruditorum (année 1715). — *Vita Papebrochii*, (en tête du t. VI, mois de juin, des *Acta sanctorum*). — Niceron, *Mémoires*, t. II.

PAPENDRECHT (VAN). *Voy.* HOYNCK.

PAPETY (*Dominique-Louis-Féréol*), peintre français, né le 12 août 1815, à Marseille, où il mourut, le 21 septembre en 1849. Élève de M. Léon Cogniet, il fut reçu en 1835 à l'école des beaux-arts, et y remporta le grand prix de peinture (24 septembre 1836). Ses principaux envois de Rome furent : en 1838, *Moïse sauvé des eaux*, esquisse peinte; en 1839, une très-belle étude de *Femme couchée*; en 1841, une copie du *Conseil des dieux*, d'après la fresque de Raphael; enfin, en 1843, son *Rêve de bonheur*, vaste composition inspirée par Horace où sont personnifiés les divers amours et les ravissements de l'homme sur la terre. Ce tableau, qui, malgré quelques défauts, révélait un talent élevé, n'était pas terminé lorsqu'il fut envoyé à Paris; le peintre, en le finissant et en voulant l'améliorer, nuisit un peu à l'effet général; cependant il fit sensation au salon. On vit ensuite de Papety : la *Tentation de saint Hilarion* (1844); *Guillaume de Clermont défendant Ptolémaïs en* 1291 (1845), au musée de Versailles; — *Consolatrix afflictorum* (1846); — *Le Récit de Télémaque*; *Des Moines caloyers décorant une chapelle d'un couvent du mont Athos* (1847). Papety s'est aussi occupé d'archéologie, principalement de l'art antique et de l'art byzantin. Dans les voyages qu'il exécuta en Grèce et en Orient, il recueillit des notes précieuses, en fit un grand nombre de dessins (salons de 1847 et 1848). A la vente qui eut lieu après sa mort, des milliers d'aquarelles et de dessins furent dispersés. Il se proposait de mettre en œuvre ces éléments épars et de re-

(1) On a prétendu, complètement à tort, que c'était par jalousie d'ordre à ordre que Papebroch avait argué de faux les diplômes des Bénédictins; il ne faisait que répéter les assertions de Naudé et de Conring; de plus, le recueil de Doublet, par lequel il connaissait ces documents, est en effet rempli de pièces fabriquées. Le noble aveu qu'il fit de son erreur après la publication de l'ouvrage de Mabillon témoigne aussi de sa complète bonne foi. *Voy.* Schönemann, *Versuch einer Diplomatik*, t. I, p. 62-80.

tracer l'histoire de l'art byzantin ; malheureusement il avait rapporté de son dernier voyage en Morée le germe d'une fièvre à laquelle il succomba, à peine âgé de trente-quatre ans. G. DE F.

Archives de l'École imp des beaux-arts.

PAPHNUCE (Saint), disciple de saint Antoine, né en Égypte, mort le 11 septembre, vers 360. Moine du monastère de Pispir, il en fut tiré pour être évêque d'une ville dans la haute Thébaïde dont on ignore le nom. Quand la persécution de Galère Maximien et de Maximin Daïa pénétra dans ce pays, il fut du nombre de ces confesseurs que l'on condamna aux mines après leur avoir arraché l'œil droit et coupé le jarret gauche. Devenu libre, il eut à combattre l'arianisme, et assista au concile général de Nicée (325). L'empereur Constantin le traita avec une distinction toute particulière. Certains historiens l'accusent d'avoir donné dans l'erreur des Mélétiens; mais son étroite liaison avec saint Athanase, évêque d'Alexandrie, prouve assez la fausseté de cette accusation. Baronius a fait insérer le nom de Paphnuce au martyrologe romain, à la date du 11 septembre.

A. Butler, *Vies des Pères, des martyrs*, etc. — Sozomène, *Hist. eccles.*, lib. I et II, cap. 10 et 25. — Baillet, *Vies des saints*, 11 septembre.

PAPI (*Lazzaro*), littérateur italien, né le 23 octobre 1763, à Pontito, près de Lucques, mort le 25 décembre 1834, à Lucques. Incertain sur le choix d'une profession, il ne se décida qu'en 1785 à étudier la chirurgie à Pise, où il suivit les cours de Moschini et de Berlinghieri. En 1792 il se rendit aux Indes sur le bâtiment d'un de ses amis, capitaine de la marine marchande, et s'engagea comme chirurgien au service d'un prince indigène de Travancore ; il s'éleva jusqu'au grade de colonel, et prit part à la guerre contre Tippoo-Saëb. Revenu à Lucques en 1802, il y occupa entre autres emplois ceux de bibliothécaire de la princesse Élisa et de censeur du lycée. Le duc Charles-Louis de Bourbon lui confia l'éducation littéraire de son fils Ferdinand. On a de Papi : *Clearco*, tragédie; Pise, 1791, in-8° ; — *Lettere sull' Indie orientali;* Philadelphie (Pise), 1802, 2 vol. in-8° ; réimpr. en 1829, à Lucques, avec des addit. ; — *Elogio di G. Sardini;* Lucques, 1812, in-4° ; — *Commentarii sulla rivoluzione francese dalla morte di Luigi XVI fino al ristabilimento dei Borboni;* Lucques, 1830-1831, 6 vol. in-8° ; Fivizzano, 1832, 18 vol. in-18 ; on a publié en 1836 un complément de cet ouvrage, qui fait remonter ce récit jusqu'à la réunion des états généraux ; — *Alcune traduzione e rime;* Lucques, 1832, in-8°. Il a traduit de l'allemand *Licca* (Pise, 1803, in-8°), nouvelle en vers ; de l'anglais *Igèa* (Livourne [Lucques], 1806, 1832, in-8°), poëme d'Armstrong, et *Il Paradiso perduto* (Lucques, 1811, 3 vol. in-8° ; 7e édit., Milan, 1833, 2 vol. in 18), et du grec le *Manuel d'Epictète* (Lucques, 1812, 1829, in-8°). P.

Lucchesini, *Storia letter. di Lucca*, liv. VII. — F. Rànalli, *Elogio di L. Papi ;* Rome, 1835, in-8°. — *Atti dell' Acad. Lucchese*, VIII

PAPIAS (Saint), un des plus anciens écrivains ecclésiastiques, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il était évêque d'Hiérapolis en Asie. Suivant saint Irénée, il fut l'auditeur de l'apôtre saint Jean et le compagnon de saint Polycarpe. Il souffrit le martyre à Pergame, dans l'année 163. L'Église romaine célèbre sa fête le 22 février. Papias était *millénarien*, c'est-à-dire qu'il croyait qu'après la résurrection des morts, le Christ régnerait pendant mille ans sur la terre. Eusèbe dit qu'il avait l'esprit faible, ce qui paraît, ajoute-t-il, par ses écrits. Papias composa un ouvrage en cinq livres, intitulé : Λογίων κυριακῶν ἐξηγήσεως βιβλία ε' (*Explications des paroles du Seigneur en cinq livres*). Il ne reste de cet ouvrage que des fragments, conservés par saint Irénée, Eusèbe, Maxime le confesseur et d'autres écrivains jusqu'à Théophylacte et Œcumenius. Les *Fragments* de Papias ont été publiés par Halloin, *Illustr. orient. Eccles. scriptorum vitæ;* par Grabe, *Spicilegium SS. PP.*, vol. I ; par Münster, *Fragmenta Patrum græcorum*, *fascic.* I, p. 13, dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. I, et dans les *Reliquiæ sacræ* de Routh, Oxford, 1814, in-8°. Y.

Saint Jérôme, *De Viris illustribus*, 18. — Fabricius, *Biblioth. græca*, vol VII, p. 151. — Cave, *Hist. littér.* — Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, vol. II, p. 296, etc.

PAPIAS, grammairien italien, vivait dans le onzième siècle. Il était Lombard de nation. Il composa pour l'instruction de ses enfants un *Lexicum* ou *Elementarium* latin, qui est fort imparfait sans doute et contient beaucoup d'erreurs, mais qui est fort curieux, parce qu'il constate pour ainsi dire les derniers manuscrits d'une langue qui achevait de mourir. Papias ne manquait pas d'instruction, et son *Lexique* renferme de bons renseignements tirés des lexicographes anciens. Le *Vocabularium* de Papias fut imprimé pour la première fois à Milan, 1476, in-fol. ; et réimprimé à Venise, 1491, 1496, in-fol. Putsch en a donné des extraits (*Explicationes notarum veterum*) dans ses *Grammat. lat. auctores.* Z.

Fabricius, *Bibliotheca latina*, l. IV, c. VII ; *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. III, p. 300.

PAPILLON (*Marc* DE), seigneur DE LASPHRISE, poëte français, né en 1555, à Amboise. Cadet d'une famille noble originaire de la Gascogne, il commença de porter les armes dès l'âge de douze ans, parvint au grade de capitaine, et guerroya sur terre et sur mer, toujours fidèle à la cause royale. Quant il avait quelque loisir, il faisait des vers :

Le collège (dit-il) est un camp, l'étude un corps de garde,
Où, sans les livres, j'ai des livres composés.

En 1589 il retourna dans sa province. On ignore la date de sa mort. Il donna lui-même deux éditions de ses *Œuvres poétiques* (Paris, 1590, 1599, in-12), composées d'une multitude de sonnets,

de stances, d'élégies, de chansons et d'épitaphes. Ses vers, quoique incorrects, ne manquent ni de grâce, ni d'imagination.

Goujet, *Bibl. poétique*, XV.

PAPILLON (*Almaque*), poëte français, né en 1487, à Dijon, mort en 1559. Il était valet de chambre de François Ier. Marot, qui remplissait à la cour les mêmes fonctions, lui a donné en différents endroits des marques de son estime, et Corneille Agrippa rend hommage à son érudition. Un seul poëme de Papillon est venu jusqu'à nous : il a pour titre *Le nouvel amour*, contient six ou sept cents vers de cinq pieds, et parut pour la première fois dans les *Opuscules d'amour d'Heroet et autres poëtes* (Lyon, 1547, in-8°); l'auteur y célèbre *les chastes amours* de son souverain.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*. — Goujet, *Bibl. poetique*, V.

PAPILLON (*Thomas*), légiste français, né en 1514, à Dijon, mort en 1596, fut avocat au parlement de Paris. Il a composé quelques écrits estimés, entre autres *Libellus de jure accrescendi* (Paris, 1571, in-8°), et *De directis hæredum substitutionibus* (ibid., 1616, in-8°), reproduit dans le *Thesaurus juris* d'Otto.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*.

PAPILLON (*Philibert*), biographe français, né le 1er mai 1666, à Dijon, où il est mort, le 23 février 1738. Il appartenait à la même famille que les précédents. Fils d'un riche avocat, il étudia l'anatomie, la botanique, le droit, et finit par embrasser l'état ecclésiastique (1694). Une difficulté qu'il avait de s'énoncer lui ayant interdit la chaire et le confessionnal, il se consacra à l'étude des belles-lettres, et se contenta d'un canonicat fort modique à la chapelle aux Riches de Dijon. Le plus important de ses ouvrages est la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* (Dijon, 1742 ou 1745, 2 vol. in-fol.), excellent recueil publié par son frère, et qui contient près de 1,200 notices, rédigées peut-être avec trop de sécheresse, mais d'une scrupuleuse exactitude. L'abbé Papillon a aussi fourni des matériaux, des corrections ou des articles aux *Mémoires* des PP. Desmolets et Niceron, et à la *Biblioth. françoise* du P. Lelong, son ami, et il fut l'éditeur de l'*Histoire de la Franche-Comté* de Pellisson.

Éloge, à la tête de la *Bibl. de Bourgogne*.

PAPILLON (*Jean*), graveur sur bois, né à Rouen, mort le 10 août 1710. Élève de Du Bellay, il travailla pour le commerce de l'imagerie.

PAPILLON (*Jean*), fils aîné du précédent, né à Saint-Quentin, vers 1661, mort en 1723. Il reçut des leçons de dessin de Noël Cochin, et commença par faire des patrons de costumes et des modèles de broderies pour les merciers, rubaniers, etc. Vers 1688 il inventa les papiers de tenture pour les appartements.

Son frère, *Jean-Nicolas* PAPILLON, né à Saint-Quentin, en 1663, mort en 1714, a fort peu gravé.

PAPILLON (*Jean-Michel*), fils aîné de *Jean-Nicolas*, né à Paris, le 2 juin 1698, mort dans cette ville, en 1776. Il jouit de son vivant d'une grande réputation ; il tenait atelier et avait pour élèves une quantité de gens titrés et haut placés. Au dix-huitième siècle la gravure était fort à la mode en France et, à l'imitation de Mme de Pompadour, on vit à un certain moment hommes et femmes du plus grand monde manier le burin et la pointe. Est-il nécessaire de citer comme exemple les comtes de Breteuil et de Forbin, La Barden, Lalive de Jully, introducteur des ambassadeurs, les marquis de Montmirail, de Caumont et de Rouvre, le duc de Chevreuse, la duchesse de Luynes, la princesse de Rohan-Rochefort, etc. ? Papillon fut pendant longtemps attaché à l'Imprimerie royale en qualité « de graveur en taille de bois » ; il a fait, tant pour cet établissement que pour les libraires et imprimeurs, un nombre très-considérable d'ornements de tous genres. Ses ouvrages, aussi bien que ceux des autres graveurs de sa famille, ont été réunis en un recueil, qu'il a légué au cabinet des estampes (1). On lui doit en outre un *Traité historique et pratique de la gravure en bois* (Paris, 1766, 2 vol. in-8°). Ce livre, qui dans la partie historique fourmille d'erreurs, contient beaucoup de renseignements précieux.

Papillon a été marié deux fois : la première à Charlotte-Madeleine-Thérèse Chauveau, fille de René Chauveau, sculpteur du roi et petite-fille du célèbre graveur François Chauveau; sa seconde femme, Marie-Anne Roussillon, a elle-même gravé quelques pièces en bois mentionnées dans le *Traité historique*.

Le frère cadet de cet artiste (*Jean-Baptiste-Michel*), né en 1720, mort en 1766, a peu travaillé (2). H. H—N.

Papillon, *Traité hist.* — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — *Archives de l'art français*. — Huber et Rost, *Manuel des curieux*. — Heinecken, *Idée générale d'une collection d'estampes*.

PAPILLON DU RIVET (*Nicolas-Gabriel*), jésuite français, né à Paris, le 19 janvier 1717, mort à Tournai, en 1782. Entré de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, il se fit une réputation par son éloquence dans la plupart des chaires de la capitale, et se retira à Tournai après la suppression de son ordre. Les poëmes latins dont il est l'auteur sont *Templum assentationis* (1742, in-12) et *Mundus physicus, effigies mundi moralis* (1742, in-12), où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Parmi ses poésies françaises, on distingue l'*Épitaphe de Voltaire* et l'*Épître au comte de Falkenstein*. Ses *Sermons*, où l'on remarque

(1) *Œuvre de J.-M. Papillon, contenant la collection des frontispices, vignettes, fleurons, culs-de-lampe et autres sujets qu'il a gravés depuis 1712 jusqu'à 1760 et suiv.*, 3 vol. in-fol.

(2) On a souvent attribué à Papillon les noms qu'il donne à son frère cadet.

un style châtié et correct, ont été imprimés à Tournai, 1770, 4 vol. in-12, et il a été donné un choix de ses *Œuvres* dans le t. 59e des *Orateurs sacrés* de l'abbé Migne (1856). Papillon avait confié au P. Véron deux volumes in-8° mss. contenant des pièces fugitives, qui sont entièrement perdus. Il est une particularité digne de remarque dans la vie du P. Papillon, c'est que son tempérament était si délicat que pendant trente ans il n'a vécu que d'un peu de lait et de pain blanc. H. F.

Feller, *Dict. hist.* — Quérard, *La France littér.*

PAPILLON DE LA FERTÉ (*Denis-Pierre-Jean*), savant français, né à Châlons-sur-Marne, en 1727, guillotiné à Paris, le 19 messidor an II (7 juillet 1794). Il était intendant des Menus-Plaisirs du roi depuis un grand nombre d'années, membre de l'Académie des sciences de Châlons et de la Société des antiquaires de Cassel, lorsqu'il fut incarcéré au Luxembourg, comme suspect. Il fut compris dans la prétendue *conspiration des prisons*, condamné à mort et exécuté. On a de lui : *Extrait des différents ouvrages publiés sur la vie des peintres*; Paris, 1776, 2 vol. in-8°; réimprimé sous le pseudonyme de *d'Argenville*, et sous le titre de *Abrégé de la vie des peintres français*, an IV (1796); — *Éléments de géographie;* Paris, 1783, in-8°, avec 20 cartes géog.; — *Système de Copernic, ou abrégé de l'astronomie*; 1783, in-8°; — *Leçons élémentaires de mathématiques*, etc.; Paris, 1784, 2 vol. in-8°. A.

Journal des Savants, août 1783, p. 1722. — Quérard, *La France littéraire.*

PAPIN (*Denis*), célèbre physicien français, né à Blois, le 22 août 1647 (1), mort à Marbourg, vers 1714. Il étudia d'abord la médecine, et fut reçu docteur à Paris. Passionné pour la physique, il se rendit en Angleterre pour s'associer pendant quelque temps aux travaux de Robert Boyle, qui le fit, en 1681, entrer à la Société royale de Londres. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se réfugia en Allemagne, auprès du landgrave de Hesse, qui lui conféra la chaire de mathématiques à l'université de Marbourg. F. Arago s'étonne que Papin, après la publication du mémoire où il donne la description la plus claire de la machine à feu connue aujourd'hui sous le nom de *machine atmosphérique*, n'ait pas été nommé membre associé de l'Académie des sciences. Mais est-ce que ses contemporains pouvaient apprécier le mérite d'une découverte qui ne devait recevoir qu'un siècle plus tard son application?

Le mouvement alternatif de va-et-vient d'une tige ou d'un piston est le moyen le plus simple de la transmission d'une force. Si, après avoir soulevé un piston, on parvenait à anéantir dans le corps de pompe l'air qu'une soupape y aurait laissé entrer par en bas, le piston sous lequel on aurait ainsi fait le vide descendrait par la seule pression de l'atmosphère, et pourrait entraîner dans sa course un poids égal à celui d'un cylindre d'eau de 32 pieds de hauteur. Voilà l'idée qui paraît avoir préoccupé Papin dès 1687; car il l'explique nettement dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, ann. 1688, p. 644, et avec plus de développements dans une lettre adressée au comte Guillaume-Maurice de Hesse. (Voy. *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines*, p. 38 et suiv.; Cassel, 1695.) Pour faire le vide sous le piston, l'auteur employa d'abord la poudre; mais il en signala bientôt lui-même les inconvénients. « Nonobstant, dit-il, toutes les précautions qu'on y a observées, il est toujours demeuré dans le tuyau environ la cinquième partie de l'air qu'il contient d'ordinaire, ce qui cause deux différents inconvénients : l'un est que l'on perd environ la moitié de la force qu'on devrait avoir, en sorte que l'on ne pouvait élever que 150 livres à un pied de haut, au lieu de 300 livres qu'on aurait dû élever si le tuyau avait été parfaitement vide; l'autre inconvénient est qu'à mesure que le piston descend, la force qui le pousse au bas diminue de plus en plus (1). » L'auteur entreprit ensuite de faire le vide à l'aide d'une roue hydraulique qui faisait mouvoir les pistons d'une pompe aspirante ordinaire. C'est dans cet état qu'il présenta sa machine, en 1687, à la Société royale de Londres. Mais elle présenta encore diverses difficultés. Il essaya donc d'en venir à bout d'une autre manière. « Comme l'eau a, dit-il, la propriété, étant par le feu changée en vapeurs, de faire ressort comme l'air, et ensuite de se condenser si bien par le froid, qu'il ne lui reste plus aucune apparence de cette force de ressort, j'ai cru qu'il ne serait pas difficile de faire des machines dans lesquelles, par le moyen d'une chaleur médiocre et à peu de frais, l'eau ferait ce vide parfait qu'on a inutilement cherché par le moyen de la poudre à canon (2). » Ce passage, si important pour l'histoire de la force locomotrice de la vapeur, est accompagné de la description du petit appareil employé par l'auteur pour essayer son invention. Un corps de pompe, du poids de 5 onces, et de 2 ½ pouces de diamètre, élevait 60 livres d'une hauteur égale à celle qui mesurait l'étendue de la course descendante du piston. « La vapeur disparaissait si complétement quand on ôtait le feu, que le piston redescendait presque tout au fond, en sorte qu'on ne saurait soupçonner qu'il y eût aucun air pour le presser au-dessous et résister à sa descente (3). » L'eau qui donnait ainsi la

(1) M. Alexis a trouvé récemment cette date sur un registre destiné aux actes de l'état civil des familles protestantes (*Moniteur*, 20 mars 1857).

(1) *Recueil de diverses pièces*, p. 82.

(2) *Recueil, etc.*, p. 53; et *Acta Erudit. Lips.*, août 1690.

(3) *Recueil*, p. 55.

vapeur avait été déposée sur la plaque métallique qui formait le fond du corps de pompe. C'est de cette plaque que Papin approchait et éloignait le feu pour obtenir le mouvement alternatif d'ascension et de descente du piston. Dans les expériences de 1690 une minute lui suffisait pour chasser le piston jusqu'au haut du corps de pompe. Dans des essais postérieurs, il n'employait pour cela qu'un quart de minute. Enfin, il déclara qu'à l'aide du principe de la condensation de la vapeur par le froid, on peut atteindre aisément son but « par différentes constructions faciles à imaginer ». Papin n'avait présenté sa machine que comme un moyen d'élever de l'eau ; mais il avait entrevu comment le mouvement de va et vient du piston dans le corps de pompe pourrait devenir un moteur universel, en transformant ce mouvement alternatif en un mouvement de rotation. Voici en quels termes F. Arago résume les efforts de Papin dans sa notice historique sur les machines à vapeur : « Papin a imaginé la première machine à vapeur à piston ; il a vu le premier que la vapeur aqueuse fournit un moyen simple de faire rapidement le vide dans la capacité du corps de pompe ; il est le premier qui ait songé à combiner dans une même machine à feu l'action de la force élastique de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit et qu'il a signalée, de se condenser par le refroidissement. » — Nous ajouterons que Papin a inventé aussi la soupape de sûreté; car elle forme la partie essentielle de son *digesteur*, employé à extraire par la vapeur à une haute pression la partie gélatineuse des os. Il en donna la première description dans son ouvrage intitulé : *A new digestor, or engine for softening bones, containing the description of its make and use in cookery, voyages at sea, confectionary making of drinks*, etc. ; Londres, 1681, in-4° : ouvrage qui parut l'année suivante en français, sous le titre de *La Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes en fort peu de temps et à peu de frais* ; Paris, 1682, in-12.

Le *digesteur* ou *marmite de Papin* était un vase en cuivre étamé, hermétiquement fermé par un couvercle en fer vissé; c'était une véritable chaudière. Papin avait appris, par des expériences antérieures, que l'eau chauffée jusqu'à l'ébullition ne change pas de température (100° du thermomètre centigrade) à l'air libre, tant qu'il reste une goutte d'eau à évaporer (chaleur latente) ; mais qu'en vases clos la température de la vapeur s'élève rapidement et peut produire des effets extraordinaires. R. Boyle avait déjà entrevu un certain rapport entre l'ébullition de l'eau et le poids de l'atmosphère. Mais ce fut Papin qui en 1678 démontra le premier que les liquides, par exemple l'eau et l'alcool, entrent en ébullition à une très-faible chaleur dans le vide. Ses expériences se trouvent consignées dans *Nouvelles Expériences du vide*; Paris, 1674, in-4°.

La sagacité de Papin s'exerçait sur tous les objets qui se trouvaient à sa portée. On avait cru jusqu'alors qu'un siphon ne pouvait fonctionner qu'à moins d'avoir des branches d'inégale longueur. Il montra (*Philosoph. Transact.*, année 1685) qu'on obtient exactement les mêmes résultats avec un siphon à branches égales et que le principe de cet instrument repose sur la pression de l'air. Il perfectionna aussi la machine pneumatique inventée par Otto de Guericke, et prit part, contre Leibniz, à la fameuse controverse des physiciens sur les forces qu'ils appelaient *vives*, par opposition aux forces *mortes*, chez lesquelles ils n'admettaient qu'une simple tendance au mouvement, sans aucun effet sensible. Il serait à souhaiter qu'on réunît les divers écrits de Papin en un corps d'ouvrage ; on pourrait peut-être encore aujourd'hui les consulter avec fruit; dans tous les cas, une pareille entreprise serait d'un haut intérêt pour l'histoire de la science. F. H.

Fischer, *Geschichte der Physik*, t. III, p. 252 et suiv. — Arago, *Notices scientifiques*, t. II, p. 24 et suiv.

PAPIN (*Nicolas*), oncle du précédent, né à Blois, mort après 1653. Il exerça la médecine à Blois et à Alençon. A en juger par ses écrits, disent MM. Haag, il unissait beaucoup de présomption à beaucoup de faux savoir. Il a laissé : *Raisonnements philosophiques touchant la salûre, flux et reflux de la mer* ; Blois, 1647, in-8° ; — *De pulvere sympathico* ; Paris, 1651, in-8° ; trad. en français; — *Considérations sur le traité* Des passions de l'âme *de Descartes* ; Paris, 1652, in-8° ; — *Cordis diastole adversus Herveiam innovationem defensa* ; Alençon, 1653.

Éloy, *Dict. de la Méd.* — *France protest.*

PAPIN (*Isaac*), théologien français, né le 27 mars 1657, à Blois, mort le 19 juin 1709, à Paris. Fils d'Isaac Papin, receveur général des domaines, il était, par sa mère, neveu du ministre Claude Pajon (*voy.* ce nom), qui lui inculqua ses opinions sur la tolérance, la grâce efficace et le libre arbitre. Après avoir étudié la théologie à Genève et à Saumur, il se vit fermer la carrière pastorale par son refus de souscrire à la condamnation du *pajonisme*. Il travailla alors quelques mois chez un négociant de Bordeaux, puis il se rendit en Angleterre (1686), où l'évêque d'Ély lui conféra la prêtrise. De là il passa en Hollande, et y publia ses *Essais de théologie sur la providence et la grâce* (Rotterdam, 1687, in-8°), qui, à l'instigation de Jurieu, furent condamnés par le synode de Bois-le-Duc. A Hambourg, à Altona, à Dantzig, où il résida successivement, la haine de Jurieu le poursuivit. Partout dénoncé et chassé comme hérétique, il se décida à rentrer en France et abjura publiquement, le 15 janvier 1690, entre les mains de Bossuet. Il passa le reste de sa vie,

selon MM. Haag, à combattre la tolérance qu'il avait auparavant défendue avec tant de force. On cite encore de lui : *La vanité des sciences;* Bordeaux, 1688; — *La tolérance des protestants et l'autorité de l'Église;* Paris, 1692, in-12; réimpr. sous le titre *Les deux voies opposées* (Liége, 1713). Un *Recueil* de ses écrits a été publié par sa veuve ou plutôt par le P. Pajon, son cousin (Paris, 1823, 3 vol. in-12).

Vie d'Isaac Papin, à la tête du *Recueil*. — *La France protestante*.

PAPINIEN (*Æmilius*), célèbre jurisconsulte romain, né vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, assassiné en 212. Il suivit l'enseignement de Cervidius Scævola en même temps que Septime Sévère, auquel il succéda dans l'emploi d'avocat du fisc, et qui parvenu à l'empire le nomma *magister scrinii libellorum*, puis en 203 préfet du prétoire, et l'appela aussi à siéger dans l'*auditorium*, ou conseil d'État. En 208 il suivit en Bretagne Septime Sévère, qui à sa mort (février 211) le pria de veiller sur ses deux fils, Caracalla et Géta. Il essaya de maintenir la concorde entre les deux princes; lorsqu'il vit ses efforts inutiles, il chercha à préserver au moins la vie de Géta; mais rien ne put retenir le féroce Caracalla, qui, après avoir fait assassiner son frère, chargea un soldat de tuer Papinien. Celui-ci fut massacré à coups de hache; Caracalla ne reprocha au spadassin que de ne pas s'être servi d'une épée, comme l'exigeait la haute dignité de la victime. D'après Zosime, Caracalla se serait défait de Papinien avant d'égorger son frère, craignant que ses projets sanguinaires ne fussent traversés par le préfet du prétoire. Selon une tradition déjà combattue par Spartien, et dont aucune trace ne se trouve ni chez Dion Cassius, contemporain de ces faits, ni chez Hérodien, Papinien aurait été mis à mort, parce que, sollicité par Caracalla d'excuser publiquement l'assassinat de Géta, il aurait répondu qu'inculper une victime innocente, c'était commettre un second meurtre.

Papinien, qui fut en grande partie l'auteur des nombreux rescrits rendus par Sévère, a écrit plusieurs traités de droit qui lui ont de très-bonne heure fait à bon droit assigner la première place parmi les jurisconsultes romains. Ses ouvrages furent pris comme base des cours de troisième année dans les écoles de droit de l'empire; dans sa fameuse loi des citations, Valentinien III ordonna que l'avis de Papinien, en cas d'un nombre égal d'autorités sur une question de droit, serait suivi par les tribunaux. Enfin, lors de la rédaction des Pandectes, une des trois commissions nommées à cet effet fut chargée par Justinien (*voy.* ce nom) presque exclusivement d'extraire les écrits de Papinien, dont près de six cents fragments ont été insérés au Digeste; quelques autres se trouvent encore dans les *Fragmenta vaticana* et dans la *Collatio legum mosaicarum et romanarum*. Ce qui nous a été ainsi conservé des deux grands traités de jurisprudence pratique de Papinien, les *Libri XXXVII quæstionum* et les *Libri XIX responsorum;* ainsi que de ses *Libri II definitionum* et de son *Liber singularis de adulteriis*, suffit pour nous faire juger que les éloges que ses commentateurs, Paul et Ulpien entre autres, lui ont prodigués, ne sont pas exagérés. Guidé toujours par la morale la plus élevée, connaissant à fond les divers rapports que la société crée entre les hommes, Papinien nous a laissé sur les questions de droit les plus importantes, et dont beaucoup se présentent encore aujourd'hui, des solutions dictées par une équité parfaite, et énoncées dans une langue claire et aussi pure et concise qu'élégante. Sa méthode de déduction, où il sait allier la rigueur des principes à un grand bon sens pratique, doit servir de modèle aux jurisconsultes de tous les temps. Cujas s'en était bien pénétré, et c'est un honneur pour ces deux profonds génies, que le juriste français ait pu remplir un volume in-folio tout entier des conséquences fécondes en résultats qui étaient renfermées dans les lambeaux qui nous restent des écrits de Papinien. Ce dernier avait encore, outre les ouvrages cités, laissé un traité en grec sur les édiles municipaux, et intitulé Ἀστυνομικός. E. G.

Spartien, *In Severum* et *In Caracallam*. — Dio Cassius, *Historiæ*, liv. LXXVII. — Hérodien, — Ev. Otto, *Vita Papiniani*. — Zimmern, *Römische Rechtsgeschichte*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Œttinger, *Bibliographie biographique*.

PAPIRE-MASSON. *Voy.* MASSON.

PAPIRIUS (*L. Crassus*), magistrat romain, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il appartenait à une maison (*gens Papiria*) patricienne et ensuite plébéienne. Du temps de Cicéron les branches patriciennes de cette maison avaient disparu, et un membre de la gens Papiria, Papirius Pætus, ignorait que les *Papirii* eussent jamais été patriciens (Cicéron, *Ad Familiar.*, IX, 21). Les familles patriciennes de la *gens Papiria* étaient *Crassus*, *Cursor*, *Maso*, *Mugillanus;* les familles plébéiennes étaient : *Carbo*, *Pætus et Turdus*. Les *Papirii* s'appelaient d'abord *Papisii;* la nouvelle forme de leur nom date de L. Papirius Crassus. Celui-ci fut préteur en 340 avant J.-C., et pendant sa magistrature il fut nommé dictateur pour conduire la guerre contre les Latins révoltés. Consul en 336 avec Duilius, il fit la guerre aux Ausoniens de Calès. Dans son second consulat, en 330, il vainquit les habitants de Privernum, commandés par Vitruvius Flaccus. En 325 il fut maître des cavaliers du dictateur L. Papirius Cursor, et il obtint la censure en 318. Y.

Tite-Live, VIII, 12, 16, 29. — Diodore, XVII, 29, 82.

PAPIRIUS CURSOR (*Lucius*), un des plus célèbres généraux romains, mort vers la fin du quatrième siècle avant J.-C. Il était petit-fils de L. Papirius Cursor qui était censeur lors de la prise de Rome par les Gaulois et fils de Spurius

Papirius Cursor, tribun militaire en 379 avant J.-C. Il est question de Papirius Cursor pour la première fois en 340, comme maître des cavaliers sous le dictateur L. Crassus Papirius. Il fut consul pour la première fois en 333, et peut-être pour la seconde en 326; mais ce second consulat est incertain. L'année suivante Papirius Cursor, qui, suivant Tite-Live, était considéré comme le premier général de son temps, fut nommé dictateur pour faire la guerre aux Samnites. Il choisit pour son maître des cavaliers L. Fabius Maximus, qui était lui-même un excellent général. En l'absence du dictateur qui prenait les auspices à Rome, Fabius, malgré l'ordre du général, livra bataille aux Samnites à Imbrinium ou Imbrivium, et remporta une victoire éclatante. Furieux de sa désobéissance et peut-être jaloux de son succès, Papirius ordonna de le mettre à mort. Pour le faire revenir sur sa résolution, il fallut la crainte d'une révolte de l'armée, et les instances du sénat et du peuple. Papirius était mal vu de ses soldats, à cause de sa sévérité; il regagna leur bonne volonté en promettant de leur laisser tout le butin qu'ils pourraient faire, et remporta sur les Samnites une victoire qui lui valut les honneurs du triomphe. Dans le reste de sa carrière, Papirius eut encore à lutter bien des fois contre les Samnites. Ces guerres où les Romains remportèrent tant de victoires inutiles sont racontées dans les historiens romains d'une manière confuse et peu intéressante. Papirius Cursor fut consul pour la seconde (ou la troisième) fois en 320; il obtint un troisième (ou quatrième) consulat, en 319, et parvint à s'emparer de la place forte de Luceria. Pour la prise de cette ville il célébra un second triomphe. Ses consulats des années 314 et 313 ne furent signalés par aucun événement militaire important. En 309, après le désastre des Fourches Caudines, tous les regards se tournèrent vers Papirius Cursor, comme le seul qui pût réparer cette défaite; mais sa nomination à la dictature offrait une grave difficulté. Le consul qui devait le nommer était ce même Fabius qui seize ans avant avait failli être mis à mort par ses ordres. Fabius dans cette circonstance fit taire son ressentiment, et proclama dictateur son ancien ennemi (*voy.* Fabius). Papirius se hâta de marcher au secours de C. Marcius, qui se trouvait en grand danger dans l'Apulie. Il fut vainqueur encore une fois, et célébra à son retour un magnifique triomphe. Il mourut peu après cet événement. Papirius Cursor est le plus illustre représentant du génie militaire des Romains de son temps. Son énorme force physique, sa vigueur et son habileté dans les exercices corporels l'auraient rendu populaire parmi les soldats, si sa cruauté ne les avait révoltés. Tite-Live l'a comparé à Alexandre, et a supposé que si le prince macédonien avait envahi l'Italie, il aurait trouvé dans Papirius un digne adversaire et peut-être un vainqueur. L'hypothèse est peu vraisemblable. Les Romains, qui plièrent devant les mercenaires de Pyrrhus, n'auraient pas soutenu le choc des vétérans macédoniens commandés par le plus grand des généraux grecs.

Son fils, *L. Papirius Cursor*, consul en 293 et en 272, fut aussi un habile général et obtint deux fois les honneurs du triomphe. Il compléta l'œuvre de son père en soumettant les Samnites, les Lucaniens et les Bruttiens. L. J.

Tite-Live, VIII, 12, 29, 29, 30-36, 47; IX, 7, 12, 13-16, 22, 28, 38, 40; X, 9, 38, 39-47. — Aurelius Victor, *De viris illust.*, 31. — Eutrope, II, 4. — Orose, III, 2, 15; IV, 3. — Frontin, *De aquæd.*, I, 6; *Strateg.*, III, 3. — Pline, *Hist. natur.*, VII, 60. — Dion Cassius, *Excerpta vaticana*, p. 32, édit. Sturz. — Cicéron, *Ad famil.*, IX, 21. — Niebuhr, *Histoire romaine.*

PAPON (*Jean*), jurisconsulte français, né en 1505, à Croizet, près de Roanne, mort à Montbrison, en 1590. Fils d'un notaire, il devint, en 1529, juge royal, et en 1545 lieutenant général du bailliage de Montbrison et maître des requêtes de Catherine de Médicis, charges qu'il exerça jusqu'à sa mort. On a de lui : *In Borbonias consuetudines commentarius;* Lyon, 1550, 1568, in-fol.; — *In sextum Decalogi præceptum:* Non mœchaberis, *libri IV;* Lyon, 1552, in-4°; — *Rapport des deux princes de l'éloquence grecque et latine, Démosthène et Cicéron, à la traduction d'aucunes de leurs Philippiques;* Lyon, 1554, in-8°; — *Recueil d'arrêts notables des cours souveraines de France;* Lyon, 1556, in-8°; Paris, 1602, 1607, 1621, in-8°; Genève, 1622, 1637, in-4°; à propos de ce recueil, dont une traduction latine parut à Cologne, 1624, in-fol.; Francfort, 1616, 1670, in-fol., Coquille a dit : « Papon par endroits porte bon témoignage, en d'autres a sommeillé et ne s'est pas rendu bien certain de ce qu'il alléguait »; — *Le Notaire;* Paris, 1568-1578, 3 vol. in-fol.

La Croix du Maine, *Bibliothèque françoise.*

PAPON (*Jean-Pierre*), littérateur français, né en janvier 1734, à Puget-Theniers, près Nice, mort le 15 janvier 1803, à Paris. Après avoir terminé à Turin son cours de philosophie, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, qui le chargea de professer les humanités, puis la rhétorique à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon. Ses supérieurs lui ayant confié le soin de la bibliothèque de Marseille, il entreprit une *Histoire de Provence*, ouvrage recommandable, pour lequel il amassa de nombreux matériaux dans les archives de Naples et de Paris. Afin de se livrer exclusivement à ses travaux, il quitta l'Oratoire; la révolution, qui éclata peu de temps après, le réduisit au plus strict nécessaire, et il se retira dans le département du Puy-de-Dôme. Papon avait de l'esprit, de l'enjouement, un caractère franc et loyal. Il fut compris au nombre des associés de l'Institut (classe des sciences morales). On a de lui : *L'art du poëte et de l'orateur;* Lyon, 1765, in-12; 7° édit., Avignon, 1811, in-12 : traité didactique, conçu dans un bon esprit, mais insuffisant dans beaucoup de

chapitres; — *Histoire générale de Provence;* Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4°, fig.; les états de Provence récompensèrent l'auteur par une pension de 2,000 liv., qui cessa après l'impression du dernier volume; — *Voyage de Provence;* Paris, 1780, in-12; l'édit. de 1787 a 2 vol.; trad. en allemand, avec addit.; — *Histoire du gouvernement français depuis le 22 février 1787 jusqu'à la fin de 1788*; Paris, 1789, in-8°; — *De la peste ou les époques mémorables de ce fléau;* Paris, 1800, 2 vol. in-8°; on a détaché de cet ouvrage et publié à part, en 1820, une *Relation de la peste de Marseille;* — *Histoire de la révolution de France depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire;* Paris, 1815, 6 vol. in-8°, éditée par un frère cadet de l'auteur.

Bernardi, dans le *Journal des Débats*, 1803. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PAPPENHEIM (*Godefroi-Henri*, comte DE), célèbre général allemand, né à Pappenheim, le 29 mai 1594, tué le 16 novembre 1632, à Lutzen. D'une des plus anciennes familles de Souabe, qui était en possession de la dignité de maréchal de l'Empire, et dont plusieurs membres s'illustrèrent par leur courage et leur amour de l'indépendance pendant les luttes sanglantes du moyen âge, il fit ses études à Altorf et à Tubingue, et visita ensuite la France et l'Angleterre. De retour en Allemagne, il se convertit en 1614 au catholicisme, et fut nommé par l'empereur conseiller aulique. Mais, poussé par son caractère impétueux à embrasser la carrière des armes, il prit du service d'abord dans l'armée du roi de Pologne Sigismond, puis dans celle de Maximilien de Bavière, chef de la ligue catholique. En 1620 il prit part à la campagne de Bohême, et contribua par sa conduite héroïque, à la tête de la cavalerie bavaroise, au gain de la bataille du Weissenberg. Après avoir, dans les années suivantes, commandé la cavalerie espagnole en Lombardie, il fut chargé, dans les derniers mois de 1626, d'étouffer une révolte des plus dangereuses des paysans de l'Autriche supérieure, et il y réussit à force d'habileté et de valeur. S'étant encore distingué dans la campagne contre les Danois, il commanda, en 1629, l'artillerie bavaroise, et passa peu de temps après au service de l'empereur avec le grade de feld-maréchal. En mai 1631, il se trouvait au siége de Magdebourg; il obligea Tilly à livrer l'assaut, qu'il dirigea et qu'il fit réussir malgré des difficultés qui paraissaient insurmontables, et quoique Tilly, par jalousie ou par des motifs politiques, ne lui eût fourni que des moyens insuffisants. La brouille qui s'ensuivit entre les deux généraux amena quelques mois plus tard la perte de la bataille de Breitenfeld. Tilly, forcé malgré lui par les instances de Pappenheim d'accepter le combat, ne se concerta pas avec son rival sur les manœuvres de l'attaque, qui ne furent pas assez rapides et manquèrent d'ensemble. Pappenheim fit les plus grands efforts pour remédier à cet inconvénient, et dirigea la retraite, Tilly ayant été dangereusement blessé. A la fin de l'année il se sépara de Tilly, et conduisit les opérations des Impériaux en Westphalie. En l'été 1632, il marcha avec quinze mille hommes au secours de Maestricht, assiégé par Frédéric de Nassau; deux fois il tenta l'assaut contre les retranchements des Hollandais, mais n'étant pas secondé par les Espagnols, dont l'orgueil refusait tout secours étranger, il fut obligé d'abandonner son entreprise, et alla rejoindre (fin d'octobre) Wallenstein à Mersebourg. Voulant exercer un commandement en chef, il demandait à être détaché avec huit régiments pour garantir Cologne, menacé par les Suédois. Gustave-Adolphe, apprenant le départ de Pappenheim, s'avança immédiatement contre Wallenstein, qui, se sentant trop faible, rappela aussitôt son lieutenant, qui n'était encore qu'à Halle. Pappenheim accourut en toute hâte à Lutzen; il y arriva (16 novembre) au moment où l'armée impériale allait être complétement mise en déroute. Il se jeta avec fureur sur l'aile droite de l'ennemi, qu'on lui avait désignée comme commandée par le roi de Suède; ses terribles cuirassiers firent des prodiges de valeur, et permirent à Wallenstein de rallier ses troupes et de se retirer en bon ordre. Blessé de deux coups de mousquet, il voulut rester à cheval; mais il perdit tant de sang, qu'il tomba d'épuisement. Il mourut quelques heures après, le visage souriant, parce qu'il avait appris la mort de Gustave-Adolphe. Son corps était couvert de plus de cent cicatrices. E. G.

Khevenhuller, *Annales Ferdinandei*. — Förster, *Wallensteins Briefe*. — Villermont, *Tilly, ou la guerre de trente ans* (Tournay, 1860, 2 vol. in-8°). — Klopp, *Tilly* (Leipzig, 1861). — Gfroerer, *Gustav Adolph*. — Geijer, *Histoire de Suède*.

PAPPUS, célèbre géomètre d'Alexandrie, vivait vers la fin du quatrième siècle. Il est sur tout connu par ses *Collections mathématiques* (Πάππου Ἀλεξάνδρεως Συναγωγῆς), dont la Bibliothèque impériale possède deux manuscrits grecs, et dont Commandin fit paraître une traduction latine *Mathematicæ collectiones, commentariis ilustratæ;* Pesaro, 1588, in-fol. Une édition de Venise, au millésime de 1589, ne diffère de la précédente que par le frontispice. Celle que donna Manolessi en 1660 est, selon Halley, inférieure à l'ancienne. Des huit livres que renfermait l'ouvrage de Pappus, ces publications ne contiennent que les six derniers, les seuls alors connus; encore le commencement du troisième livre est-il tronqué. Depuis, Wallis a trouvé et mis au jour un fragment du second livre. Pour compléter ces indications bibliographiques, citons *Pappi Alexandrini Collectiones mathematicæ : nunc primum græce edidit H. J. Eisenman, libri quinti pars altera* (Paris, Didot, 1824, in-fol. de 64 pages). On connaît aussi de Pappus un fragment peu important d'un commentaire de l'*Almageste*.

Dans son édition du livre *De sectione rationis* d'Apollonius, Halley a donné le texte grec de la préface du 7e livre des *Collections mathématiques*. A la fin de cette préface se trouve le passage que Montucla traduit ainsi : « Lorsque je vois plusieurs géomètres s'occuper des principes dans les recherches mathématiques,.... j'en ai honte, pouvant mettre en avant des choses plus générales et plus utiles ; et, afin que je ne paraisse pas dire cela gratuitement, je vais leur dévoiler ceci qui est peu connu. Les figures décrites par une révolution complète ont une raison composée de celle de ces figures et de celle des lignes semblablement tirées de leurs centres de gravité sur l'axe de révolution, et la raison de celles décrites par une révolution incomplète est celle des figures tournantes et des arcs décrits par leurs centres de gravité... La raison de ces arcs est composée de celle des lignes semblablement tirées aux axes, et des angles contenus par les extrémités de ces lignes rapportées aux mêmes axes... Ces propositions, qui ne sont au fond que la même, comprennent un grand nombre de théorèmes variés sur les lignes, les surfaces et les solides, sous une même dénomination, dont quelques-uns ne sont pas encore démontrés, et quelques autres le sont, comme ceux qu'on lit dans le 12e des *Éléments*. » Il semble résulter de ce passage que Pappus est le véritable auteur de la proposition connue sous le nom de *théorème de Guldin*. Au milieu de ses réticences, Montucla est pleinement de cet avis, lorsqu'il écrit : « On ne peut même dire que Guldin ne connut pas cet ouvrage du géomètre ancien, car il est cité nombre de fois dans son propre ouvrage : je n'ai garde néanmoins d'accuser Guldin de plagiat, mais il me paraît difficile de l'en disculper. »

En écrivant les *Collections mathématiques*, Pappus s'est évidemment proposé de rassembler en un corps plusieurs découvertes éparses, d'éclairer et de suppléer en beaucoup d'endroits les travaux des mathématiciens qui l'avaient précédé : c'est ce qu'il a fait surtout à l'égard d'Apollonius, d'Archimède, d'Euclide et de Théodose. Un mérite inappréciable de l'ouvrage de Pappus est de nous avoir fait connaître les méthodes (1) que les anciens employaient dans leurs recherches. Mais Pappus ne fut pas seulement un commentateur et un annotateur, un de ces écrivains qui, selon la juste appréciation de Montucla, lorsqu'ils sont seuls dans un siècle, annoncent le prochain retour d'un temps d'obscurité et d'ignorance. Il mérite d'être rangé dans une classe plus relevée, et tous ceux qui liront les *Collections mathématiques* s'expliqueront que Descartes ait estimé Pappus comme l'un des plus excellents géomètres de l'antiquité. Pour justifier cette appréciation, qu'il nous suffise de rappeler que Pappus donna le premier exemple de la quadrature d'une surface courbe. Il démontre que si du sommet d'un hémisphère, on décrit une spirale par un point partant de ce sommet et marchant uniformément sur le quart de cercle qu'il parcourra pendant que ce quart de cercle fera une révolution entière autour de l'hémisphère, la portion de surface sphérique comprise entre la spirale et la base sera égale au carré du diamètre. Le livre VIII des *Collections mathématiques* traite principalement des machines employées dans la mécanique pratique. Diverses propositions de géométrie s'y trouvent encore, entre autres celle-ci : Si trois mobiles placés aux sommets d'un triangle partent en même temps et parcourent respectivement les trois côtés, en allant dans le même sens et avec des vitesses proportionnelles aux longueurs de ces côtés, leur centre de gravité restera immobile. Ce théorème a été étendu par les modernes à un polygone quelconque. E. M.

Montucla, *Hist. des math.*, t. I. — Barginet, *Dict. des sc. math.* de Montferrier. — Chasles, *Aperçu hist. sur l'orig. et le dévelop. des méth. en géom.* — Chasles, *Traité de géom. sup.* — Brunet, *Manuel du libr.*, t. III.

PAPROCKI DE GLOGOL (*Barthélemy*), historien polonais, né en 1550, mort au commencement du dix-septième siècle. D'une famille noble, il visita successivement la Silésie, la Moravie et la Bohême, pour y faire dans les archives des recherches sur les familles de ces pays. On a de lui en polonais et en bohémien : *Stemmata præcipuarum familiarum Palatinatuum Russiæ et Podoliæ; effigies item regum Polonorum*; Cracovie, 1575; — *Gniazdo cnolyshand Herby Rycerstwn* etc., seu *Nidus virtutis, seu Stemmatographico-heraldicum opus de familiis nobilibus Poloniæ, Lithuaniæ, Prussiæ, Massoviæ et Samogitiæ*; ibid., 1578, in-fol.; — *Herby Rycerstwn Polskricgo* (*Stemmata ordinis equestris Poloniæ*); ib., 1584, in-fol.; — *Dialogus viatoris Sile-*

(1) M. Chasles traduit ainsi le passage de Pappus relatif à ce sujet :

« Le *lieu résolu* est une matière à l'usage de ceux qui, possédant les *Éléments*, veulent acquérir en géométrie l'art de résoudre des problèmes : c'est là son utilité. Cette partie des mathématiques nous a été transmise par Euclide, l'auteur des *Éléments*, Apollonius et Aristée l'ancien. On y procède par voie de *résolution* et de *composition*.

« La *résolution* est une méthode par laquelle en partant de la chose que l'on cherche et que l'on suppose déjà connue, on arrive, par une suite de conséquences, à une conclusion sur laquelle on s'appuie pour remonter, par voie de *composition*, à la chose cherchée. En effet, dans la *résolution* nous regardons comme fait ce que nous cherchons, et nous examinons ce qui découle de ce point de départ, et même ce qui peut en être l'antécédent, jusqu'à ce que nous arrivions par le raisonnement à quelque vérité déjà connue ou mise au nombre des principes. Cette marche constitue le procédé qu'on appelle *analyse*, comme qui dirait *solution en sens inverse*.

« Au contraire, dans la *composition* nous partons de cette vérité à laquelle nous sommes parvenus, comme dernière conséquence, dans la *résolution*; et en suivant dans le raisonnement une marche inverse de la première, c'est-à-dire en prenant toujours pour antécédent ce qui, dans le premier cas, était conséquent, et réciproquement, nous parvenons enfin à la chose cherchée. Cette marche constitue le procédé qu'on nomme *synthèse*. »

siam transeuntis cum hospite silesiaco; — *Speculum marchionatus Moraviæ;* Olmutz, 1593, in-fol.; — *Diadochon, seu Stemmatographia Bohemiæ*, ouvrage qui manque de critique; — *Ograd Krolewski;* Prague, 1599, in-fol., c'est une histoire des rois de Pologne et de Bohême, des ducs de Silésie, de Russie et de Lithuanie. Paprocki a laissé en manuscrit un *Chronicon Porussiæ*.

Staravolscius, *Scriptores poloni.* — Janocki, *Polonia litterata.* — Chodnicki, *Diction. des Polonais savants.*

PAQUER (*Simon*), vétérinaire français, né le 1er mai 1779, à Nantes, où il est mort, le 18 mai 1842. Il acquit de son père, qui avait un dépôt d'étalons, de solides connaissances en hippiatrique, et devint à la fois un excellent écuyer et un bon vétérinaire. Après avoir été attaché à la direction des écuries du roi de Westphalie, il prit à Nantes l'établissement de son père, et fut nommé en 1813 vétérinaire de la Loire-Inférieure. Il a fourni beaucoup d'articles aux *Annales* de la Société de Nantes.

Annales de la Soc. acad. de Nantes, III.

PAQUOT (*Jean-Noël*), historien et biographe belge, né à Florennes, petite ville de la principauté de Liége, le 22 juillet 1722, mort à Liége, le 8 juin 1803. Élève du collége des jésuites de cette ville, il étudia la philosophie et la théologie à Louvain, fut ordonné prêtre en 1746, obtint en 1751 le grade de licencié en théologie, et devint ensuite professeur d'hébreu au collége des Trois-Langues, chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre de Louvain, et président du collége d'Hauterlé. Nommé historiographe, en 1762, par l'impératrice Marie-Thérèse, il fut l'un des premiers membres de la Société littéraire créée à Bruxelles en 1769 par le gouvernement, et la même année il remplaça Corneille de Nélis comme bibliothécaire de l'université de Louvain. Le 3 juin 1771, sur la dénonciation calomnieuse du prêtre van der Mæsen, son commensal, qui avait longtemps feint d'être son ami, Paquot fut jeté dans une prison d'où il ne sortit que le 21 décembre suivant, par l'ordre du gouvernement des Pays-Bas. Il habita ensuite Bruxelles comme bibliothécaire du duc d'Aremberg, puis l'abbaye de Gembloux et la petite ville de Herve, et vint enfin se fixer à Liége, où le prince de Hœnsbrœck le nomma, en 1787, professeur d'Écriture sainte et bibliothécaire du séminaire. Lors de la révolution de 1789, il refusa le serment exigé des professeurs de cet établissement par les bourgmestres; mais, après le retour du prince, il continua d'enseigner jusqu'en 1794. Outre les langues anciennes, il savait un grand nombre de langues vivantes, et il dut à ses talents et à son érudition les divers emplois qu'il obtint. Ses livres et ses manuscrits furent vendus en 1804 à Liége. On a découvert à Verviers, en 1842, son portrait original peint à l'huile; il n'en existe aucun autre connu. Les principaux ouvrages de Paquot sont : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liége et de quelques contrées voisines;* Louvain, 1763-1770, 18 vol. in-8°, ou 1762-1770, 3 vol. in-fol. : fruit de nombreuses recherches, ce recueil biographique est en général exact; l'exemplaire in-8° conservé à la bibliothèque royale de Belgique est enrichi de notes et d'additions de C. van Hulthem; — *Histoire générale de l'Europe, par Robert Macquereau*, etc.; Louvain, 1765, in-4°; la seconde partie a été publiée par J. Barrois, Paris, 1841, in-4°; — *De historia sanctarum imaginum et picturarum lib. IV, auctore Joanne Molano;* Louvain, 1771, in-4° : édition la meilleure d'un livre utile : la bibliothèque royale de Belgique possède l'exemplaire de l'éditeur, chargé de notes et d'additions; — *Histoire du comté de Namur, publiée en* 1754, *par J.-B. de Marne, nouv. édit.* etc.; Bruxelles, 1781, in-8°; — *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant par J.-B. de Vaddère, nouv. édit.*, etc.; Bruxelles, 1784, 2 vol. in-8°. Les ouvrages inédits de Paquot, d'abord achetés par le bibliophile van Hulthem, se trouvent aujourd'hui à la Bibl. roy. de Belgique. E. REGNARD.

F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences... en Belgique.* — *Annuaire de la biblioth. royale de Belgique;* 1841, p. 172. — *Bulletin du bibliophile belge*, II, 149. — *Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique*, X, 1re part., p. 7.

PARA (en arménien BAB), roi d'Arménie, fils d'Arsace III et d'Olympias (en arménien *Pharandsem*), vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle après J.-C. Sapor, roi de Perse, se saisit d'Arsace, l'enferma pour toute sa vie dans une forteresse, et mit Aspacures sur le trône d'Arménie. Para, héritier d'Arsace, fut réduit à la possession d'une seule place forte, Artogerassa, où il fut bientôt assiégé avec sa mère Olympias par les forces supérieures de Sapor. Artogerassa se rendit après une vaillante résistance et Olympias tomba entre les mains du vainqueur; Para réussit à s'enfuir à Néocésarée sur le territoire de l'empire romain, et implora la protection de l'empereur Valens. L'empereur ordonna de le bien traiter et lui promit son appui. En effet, le général romain Terentius ramena bientôt après Para en Arménie, le rétablit sur le trône, et l'y maintint malgré les attaques de Sapor. Para, ingrat envers ses bienfaiteurs et trompé par les intrigues du roi de Perse, fit périr ses deux principaux ministres Cylaces et Artaban, parce qu'ils étaient dévoués à la politique romaine. Cet acte mécontenta Valens, qui désira avoir une entrevue avec Para. Le roi d'Arménie ne refusa pas l'invitation; mais à son arrivée à Tarse, voyant que, quoique traité avec respect, il était gardé comme un prisonnier, il s'enfuit avec quelques cavaliers, traversa l'Euphrate et gagna l'Arménie. Il ne rompit pas ouvertement avec les Romains, et affecta même à leur égard beaucoup de dévouement; mais sa condescendance fût inutile : Va-

lens qui ne se fiait plus à lui avait résolu sa mort. Le général romain Trajanus invita Para à un banquet, et au milieu de l'ivresse de la fête, il le fit tuer avec toute sa suite, en 374 ou 377. Y.

Ammien Marcellin, XXVII, 12; XXX, 1. — Vaillant, *Regnum Arsacidarum*. — Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, vol. I. — Richter, *Histor. Krit. Versuch über die Arsaciden und Sassaniden Dynastien*; Gœttingue, 1804.

PARA DU PHANJAS (*François*), philosophe et mathématicien français, né le 15 janvier 1724, au château du Phanjas, commune de Chabottes (Dauphiné), mort à Paris, le 20 thermidor an V (7 août 1797) (1). Après avoir terminé ses études au collége des Jésuites d'Embrun, Para entra dans cet ordre et fut ensuite envoyé pour professer les mathématiques et la philosophie dans les maisons de la compagnie, à Grenoble, à Marseille et à Besançon. Dans cette dernière ville son cours de philosophie eut le plus grand éclat et réunit jusqu'à trois cents élèves; aussi fit-il de cette simple académie de province comme une Sorbonne nouvelle, d'où sortirent presque en même temps les d'Olivet, les Bullet, le P. Élisée, Nonotte, André de Gy et tant d'autres. Après la suppression de son ordre, l'abbé Para vint à Paris, où l'archevêque Christophe de Beaumont et la princesse Adélaïde, tante de Louis XVI, lui constituèrent une pension, qui laissa à son génie toute la liberté d'esprit nécessaire à ses immenses travaux. Il crut pouvoir prêter en 1791 le serment exigé par la constitution civile du clergé, mais s'empressa de le rétracter dès la publication des brefs pontificaux. Il traversa sans être inquiété l'époque de la terreur et s'éteignit sans bruit dans la maison des Madelonnettes. On a de lui : *Éléments de métaphysique sacrée et profane, ou théorie des êtres insensibles*; Besançon, 1767, in-8°, et Paris, 1779, 3 vol. in-8°. Feller regarde cet ouvrage comme un « livre sans exemple pour l'élévation de la pensée, la perfection de la méthode et la clarté du style ». Il fut traduit en allemand, à Manheim, en 1781 et 1788; — *Théorie des êtres sensibles, ou cours complet de physique spéculative expérimentale, systématique et géométrique*; Paris, 1774, 4 vol. in-8°; 1788, id.; — *Principes du calcul et de la géométrie, ou cours complet de mathématiques*; Paris, 1773, in-8°; 1779, 3 vol. in-8°; et 1783, in-8° : ouvrage fondamental d'après Le Gendre; — *Odes, Chants lyriques et autres bagatelles fugitives*; Paris, 1774, in-12; — *Les Principes de la saine philosophie conciliés avec ceux de la religion, ou la philosophie de la religion*; Paris, 1774, 2 vol. in-8°; — *Institutiones philosophicæ*; Paris, 1780, in-8°; — *Tableau historique et philosophique de la religion*; Paris, 1784, in-8°; — *Théorie des nouvelles découvertes en physique et en chimie*; Paris, 1786, in-8°. L'abbé Para a donné une édition fort augmentée des *Éléments généraux des mathématiques nécessaires à l'artillerie et au génie*, par Deidier; Paris, 1773, 2 vol. in-4°, et du *Traité du nivellement* par Picart; 1780, in-12. H. F.

Rochas., *Biogr. du Dauphiné*, t. II, p. 213. — J. Chérias, *Aperçu sur les illustrations gapençaises*; 1849, in-8°. — *Docum. partic.*

(1) Son acte de décès est inscrit sur les registres de l'état civil du sixième arrondissement de Paris, an V. Cet acte qualifie Para de rentier et lui donne l'âge de soixante-quinze ans.

PARABOSCO (*Giralamo*), poëte italien, né à Plaisance, mort vers 1557, à Venise. Il se fit de bonne heure estimer non-seulement comme littérateur et poëte, mais comme un des meilleurs musiciens de son temps. Ses premiers ouvrages, *Rime* (Venise, 1547, in-12), *Il Tempio della Fama* (ibid., 1548), et surtout la tragédie de *Progne* (ibid., 1548), lui attirèrent la protection de Domenico Veniero, qui le chargea de la direction de ses concerts. Peu de temps après il devint organiste et maître de chapelle de Saint-Marc à Venise. Citons encore : *Lettere amorose* (Venise, 1548-1556, in-8°), réimpr. plusieurs fois; — *Lettere famigliari* (ibid., 1551, in-8°), et *L'oracolo* (ibid., 1551, 1552, in-8°). Il a aussi composé dans le goût de Boccace dix-sept nouvelles plus ou moins plaisantes, et quelques-unes même tragiques, connues sous le titre *I diporti* (Venise, 1552, in-8°, fig.), et qui ont été l'objet de plusieurs éditions estimées. Les comédies de Parabosco, *La notte*, *Il viluppo*, *I contenti*, *L'ermafrodito*, *Il pellegrino* et *Il marinajo*; sont d'un caractère original; écrites en prose, à l'exception du *Pellegrino*, elles ont été recueillies à Venise; 1560, in-12. P.

Memorie di Piacenza, II, 74-91. — Ghilini, *Theatro d'huomini illustri*, I, 124. — Ginguené, *Hist. littér. d'Italie*, VI, 292; VIII, 468. — Agostini, *Scrittori Veneziani*.

PARACELSE (*Philippe-Auréole-Théophraste* BOMBAST DE HOHENHEIM), célèbre médecin et chimiste suisse, né en 1493, à Einsiedlen, mort à Salzbourg, le 24 septembre 1541. Il était fils de Guillaume Bombast de Hohenheim (Paracelse est la traduction de ce dernier mot), qui, fils naturel d'un gentilhomme souabe, se fit médecin et exerça son art à Einsiedlen et depuis les premières années du seizième siècle à Villach en Carinthie, où il mourut, vers 1534 (1). Initié de bonne heure par son père aux premiers éléments de l'art de guérir, il se mit, pour l'apprendre à fond, à parcourir presque toutes les contrées de l'Europe, écoutant les professeurs les plus renommés, consultant les praticiens les plus habiles et ne dédaignant pas de se renseigner auprès des barbiers, des alchimistes et même des magiciens. Il fréquenta aussi plusieurs mines et forges, notamment celles que le riche

(1) D'après Jean Kessler, qui a écrit à cette époque une *Chronique de Saint-Gall*, restée inédite, le père de Paracelse aurait porté le nom de Hœbener et aurait été originaire du Gais, dans le canton d'Appenzel.

Sig. Fugger, dont il vante l'accueil, possédait en Tyrol. Il acquit bientôt la conviction que les principes suivis par les médecins de son temps étaient des plus incertains, et il résolut de réformer radicalement l'ensemble de la thérapeutique; il s'attacha dès lors avec ardeur à cette idée généreuse, qu'il poursuivit pendant toute sa vie, malgré tous les dégoûts qu'on lui fit éprouver. Il remarqua d'abord qu'il n'avait retiré presque aucun fruit de la lecture des écrits des médecins grecs, arabes et autres; il jeta de côté tous les livres, et se mit à observer directement les phénomènes de la nature, point de départ auquel il revint dorénavant toujours. Le désir d'augmenter son trésor d'expérience, déjà considérable, le poussa à continuer ses pérégrinations, même après qu'il se fut fait recevoir docteur (1). On a peu de détails sur cette époque de sa vie; on sait seulement qu'il assista comme chirurgien militaire à plusieurs campagnes en Italie, dans les Pays-Bas et en Danemark. Pendant ses voyages il acquit la connaissance de plusieurs remèdes énergiques, tels qu'un certain opiat, qu'il appelait *laudanum*, et il fit par ces remèdes à son retour en Allemagne plusieurs cures merveilleuses, qui attirèrent sur lui l'attention générale et lui valurent d'être appelé, en 1527, à enseigner la médecine à l'université de Bâle. Contre tout usage, il fit ses cours en langue allemande, parce que, selon lui, la science médicale ne devait pas être le secret de quelques initiés; il ne se fit pas faute d'exposer hautement ses théories innovatrices et d'attaquer avec violence les systèmes de ses devanciers; il alla jusqu'à brûler dans sa chaire les ouvrages de Galien et d'Avicenne. Tout cela, joint à ce qu'il signala ouvertement plusieurs abus que les pharmaciens commettaient journellement, lui attira un grand nombre d'ennemis, jaloux des résultats étonnants qu'il obtenait dans le traitement des malades. Pendant quelque temps il tint vaillamment tête à ses adversaires; mais à la suite d'un démêlé avec un chanoine, qu'il avait guéri et qui, au lieu de lui payer cent florins, comme ils en étaient convenus, obtint une sentence du magistrat, qui réduisait les honoraires à six florins, il se laissa entraîner à proférer contre les autorités des paroles offensantes; sur l'avis de ses amis il quitta Bâle aussitôt (vers le milieu de 1528). Il reprit sa vie errante, visita dans les années suivantes l'Alsace, et diverses autres parties de l'Allemagne, la Moravie, la Carinthie etc., étudiant avec soin les diverses maladies particulières à ces pays. Le ton acerbe avec lequel il continua à stigmatiser le pédantisme et l'ignorance de la plupart de ses confrères lui causa beaucoup de désagréments; on le représenta comme un athée, comme ayant fait un pacte avec le diable; non contents de le calomnier de toutes façons, ses ennemis empêchèrent par leur influence auprès du comité impérial de censure l'impression de ses écrits; ce fut en vain qu'il s'offrit, pour faire lever cette prohibition, à défendre publiquement son système. La protection des états de Carinthie, pays où il s'établit, en 1538, le mit enfin à l'abri de ses persécuteurs. Il passa les derniers mois de sa vie si agitée et si active à Salzbourg. Bien des années s'écoulèrent encore avant que le grand but auquel il avait sacrifié son repos eût été atteint; s'il réussit à ruiner les fausses théories humorales, à détruire le respect presque superstitieux qu'on rendait aux écrits des médecins grecs et arabes, et à faire adopter l'emploi de plusieurs préparations minérales très-utiles, d'un autre côté un grand nombre de charlatans s'autorisèrent des ouvrages qui lui furent attribués à tort, pour infecter la science médicale des rêveries cabalistiques et astrologiques les plus extravagantes. Cependant ses écrits authentiques contiennent la réprobation la plus formelle de toute pratique superstitieuse, notamment de l'astrologie et de l'art de faire de l'or; il ne veut pas entendre parler des influences sidérales; il blâme fortement la façon d'expliquer les phénomènes de la nature par l'intervention des esprits ou des forces occultes, et il pose en précepte qu'il faut se taire lorsqu'on ne peut donner une cause rationnelle à ces phénomènes. Malgré cela, ses ennemis aussi bien que ses partisans, parmi lesquels il ne reconnaissait que quelques-uns comme ses vrais disciples, s'obstinèrent à le déclarer adonné à la magie. Après sa mort des empiriques et des visionnaires, tirant parti de la réputation qu'il avait laissée, se mirent à donner comme venant de lui leurs propres élucubrations remplies des plus grandes absurdités, et qui, recueillies ensuite parmi les œuvres de Paracelse, firent jusque dans ces derniers temps considérer cet esprit si net comme un génie confus, qui tantôt atteint la vérité avec une sagacité admirable, tantôt tombe dans le galimatias le plus insensé. Il était pourtant matériellement impossible que Paracelse eût pu, au milieu de ses occupations si variées, rédiger les dix volumes in-4° qu'on lui attribue; de plus il était par principe contraire à toute prolixité. « Si la vérité consistait dans la longueur, dit-il, le Christ aurait trop peu parlé; on ne doit relater que les faits; quand il y a doute, quand on ne connaît pas les causes, qu'on cesse d'écrire. » M. Marx a exposé les circonstances qui favorisèrent les succès de cette fraude; elle avait déjà été signalée par Oporinus, le célèbre imprimeur qui avait été pendant plusieurs années le secrétaire de Paracelse, et plus tard par Nic. Hunnius. Une des principales de ces circonstances est qu'après la mort de Paracelse les savants de profession, blessés des durs reproches qu'il leur avait adressés, cessèrent entièrement de s'occuper de ses ouvrages. M. Marx a réduit au nombre de dix le nombre des écrits qui appartiennent authentiquement à Paracelse

(1) C'est à tort qu'on a prétendu qu'il ne s'était pas fait graduer.

et dont trois à peine parurent de son vivant, ce qui explique comment il se trouve même dans ces écrits des passages interpolés. Ces dix traités sont, par ordre chronologique : *De gradibus et compositionibus receptorum; — La petite chirurgie; — Sept livres sur les plaies ouvertes; — Trois livres sur le mal français; — Des impostures des médecins; — Opus paramirum; — Les bains de Pfeffers; — La grande Chirurgie; — Neuf livres De natura rerum; — Trois livres, l'un pour la défense de l'auteur, l'autre sur les erreurs des médecins et le dernier sur l'origine de la pierre.* On les trouve dans les éditions des *Œuvres de Paracelse* données par Gerhard Dorn, 1568-1573, et par Adam de Bodenstein, Bâle, 1575, 2 vol. in-8°; une nouvelle et meilleure édition mais augmentée d'une masse d'écrits apocryphes fut publiée par Huser, Bâle, 1589, 10 vol. in-4°; 1603-1605, 3 vol. in-fol.; Strasbourg, 1616, 3 vol. in-fol.; une traduction latine de tout ce que contient cette édition parut à Francfort, 1603, 12 vol. in-4°; celle donnée par Pitiscus, Genève, 1658, 3 vol. in-fol., n'est pas aussi complète. Le style de Paracelse est énergique et vif, mais souvent lourd et grossier, comme celui de tous les écrivains allemands (1). Les violentes sorties, qu'il se permet contre ses adversaires, s'excusent par la profonde sincérité de sa conviction, d'être appelé à faire entrer la médecine dans une voie entièrement nouvelle. De plus il n'alla même pas aussi loin que le permettait le ton habituel de la polémique à cette époque. Du reste il ne se piquait pas de politesse, et il avoue qu'il n'a pas appris les manières du monde. Quant aux reproches d'ivrognerie, de malpropreté et d'inconduite que ses ennemis lui ont faits et que la postérité a acceptés comme fondés, ils ont été réfutés avec autorité par M. Marx (2). Quant aux doctrines de Paracelse, sans nous arrêter à énumérer les faits importants de la science, qu'il a le premier constatés, nous n'en signalerons que le caractère général. La base de son système était qu'il fallait à tout prix revenir à l'étude approfondie de la nature. « Parlez-moi des médecins spagiriques (chimistes), s'écrie-t-il. Ceux là du moins ne sont pas paresseux comme les autres; ils ne sont pas habillés en beau velours, en soie ou en taffetas; ils ne portent pas de bagues d'or aux doigts, ni de gants blancs. Les médecins spagiriques attendent avec patience, jour et nuit, le résultat de leurs travaux. Ils ne fréquentent pas les lieux publics; ils passent leur temps dans le laboratoire. Ils portent des culottes de peau, avec un tablier de peau pour s'essuyer les mains. Ils mettent leurs doigts dans les charbons et dans les ordures. Ils sont noirs et enfumés comme des forgerons et des charbonniers. Ils parlent peu et ne vantent pas leurs médicaments, sachant bien que c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. » Tout en insistant sur une révision complète des notions médicales transmises par les Grecs et les Arabes, et tout en prêchant d'exemple, il ne se perd pas dans le détail des faits; il cherche à les coordonner et à en trouver la connexion et la loi. Supérieur à tous ses contemporains, il est en possession de la vraie méthode scientifique. Il montre la même sûreté de coup d'œil, lorsqu'il enseigne que le médecin ne doit pas forcer la nature, mais la suivre avec la plus grande prudence et varier ses remèdes selon les phases de la maladie. Il admet dans chaque organisme un moteur secret, l'*archée*, le principe vital des modernes, qui veille à la réparation des forces, à l'élimination des causes morbides; le médecin doit s'attacher à faciliter les fonctions de cette *archée;* dans le cas de blessure, par exemple, il doit se borner à empêcher les agents extérieurs de contrarier la guérison qui se fait de soi-même par l'intervention du baume naturel (*mumie*) qui réside dans le corps. C'est en raison des mêmes principes qu'il conseille souvent les calmants, la diète, et qu'il veut qu'on use de la plus grande modération dans l'emploi des évacuatoires, et des médicaments violents, tels que le mercure. Un autre mérite de Paracelse fut de fonder la médecine sur la connaissance exacte de la chimie. Il chercha le premier à reconnaître les principes actifs des drogues afin de les simplifier et de les employer en moindres doses; il réussit à faire rejeter l'usage des électuaires et des mixtures compliquées et répugnantes de la pharmacopée arabe.

Tels sont les services éminents que Paracelse a rendus à l'humanité souffrante, pour laquelle il montra toujours le dévouement le plus désintéressé; s'il en fut mal récompensé pendant sa vie, que sa mémoire au moins soit honorée. E. G.

Adami, *Vitæ medicorum.* — Murr, *Neues Journal zur Litteraturgeschichte*, t. II. — Rinner et Siber, *Leben berühmter Physiker.* — Gmelin, *Geschichte der Chemie.* — Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II. — M. B. Lessing, *Leben Paracelsus* (Berlin, 1839). — Marx, *Zur Würdigung des Theophrastus von Hohenheim* (Gœttingue, 1842, in-4°). — Franck, *Sur la vie et les écrits de Paracelse.*

PARADIES (*Marie-Thérèse*), musicienne allemande, née le 15 mai 1759, à Vienne, où elle est morte, le 1er février 1824. Frappée de cécité à l'âge de cinq ans, elle trouva contre cette

(1) Les textes que nous possédons sont loin d'être toujours l'expression exacte de sa pensée; son écriture d'abord était très-difficile à déchiffrer; et quand il dictait, il parlait si vite, que ses secrétaires ne pouvaient pas toujours le suivre; souvent aussi ils ne le comprenaient pas, et travestissaient ses idées en cherchant à les rendre plus claires. A ce sujet il faut avouer qu'il donna à plusieurs mots techniques une acception entièrement nouvelle, qui a pu conduire à des méprises. *Voy.* Mich. Toxites, *Onomasticon medicum verborum Paracelsi* et Gerh. Dorn, *Dictionarium Th. Paracelsi.*

(2) Les allégations contre les mœurs de Paracelse découlent toutes de deux documents très-suspects d'injustice : la *Disputatio de medicina nova Paracelsi* de Lieber (Bâle, 1572), ennemi déclaré de Paracelse, et la *Vita Oporini*; or, après avoir été longtemps secrétaire de Paracelse, Oporin l'avait quitté avec ressentiment; il croyait que son patron lui cachait les remèdes secrets avec lesquels il obtenait de si merveilleux résultats.

infortune des consolations dans la musique, que lui enseignèrent Kozeluch, Righini et Salieri. Elle jouait du piano avec une si rare perfection qu'à onze ans elle obtint de Marie-Thérèse une pension de 250 florins. En 1784 elle se mit à voyager, visita l'Allemagne, la Suisse, Paris, Londres, les Pays-Bas, et excita partout un vif intérêt. Elle se livra ensuite à l'enseignement et fit représenter à Vienne et à Prague plusieurs opéras, *Ariane à Naxos* (1791) et *Renaud et Armide* (1797) entre autres. On cite encore d'elle un recueil de canzonettes italiennes et deux cantates sur la mort de Louis XVI et de l'empereur Léopold. « L'italien, l'allemand, le français et l'anglais, dit M. Fétis, lui étaient également familiers ; habile dans le calcul de tête, elle était aussi instruite dans la géographie et dans l'histoire, et avait une conception si prompte qu'elle jouait aux échecs, réglant le mouvement des pièces qu'elle indiquait d'après ce qu'on lui disait du jeu de son partenaire. » En 1777, pendant son séjour à Vienne, Mesmer traita chez lui Mlle Paradies, et prétendit même lui avoir rendu la vue; cette affaire causa beaucoup de bruit (*voy.* MESMER).

Grimm, *Corresp.* — Fétis, *Biographie des musiciens*.

PARADIN (*Guillaume*), historien français, né vers 1510, à Cuiseaux (bailliage de Châlons), mort le 16 janvier 1590, à Beaujeu (Lyonnais). La pauvreté de sa famille l'obligea à entrer dans les ordres. Il éleva les enfants de Prevost, lieutenant général du bailliage de Dijon, qui lui fit partager son goût pour les antiquités et lui légua en mourant de nombreux matériaux tirés de la chambre des comptes et des archives de Saint-Bénigne. Il s'adonna dès lors à l'histoire, et, dans le but de compléter ses recherches, il visita une partie de la France et des Pays-Bas. Puis il se retira à Beaujeu, où il avait obtenu un canonicat, et devint doyen du chapitre. On peut reprocher à Paradin la plupart des défauts communs aux écrivains de son temps, trop de crédulité et point de critique, défauts qui font en quelque sorte l'éloge de sa bonne foi. Ses principaux ouvrages sont : *De antiquo statu Burgundiæ;* Lyon, 1542, in-4°; — *De rebus in Belgio gestis a duce Andegavensi ;* Paris, 1544, in-8°; trad. en français par P.-H. Guide; — *Histoire de notre temps*; Lyon, 1550, in-16; elle embrasse tout le règne de François Ier et avait d'abord paru en latin (*Memoriæ nostri temporis*; ibid., 1548, in-fol.); l'auteur la continua jusqu'en 1556 (ibid., 1556, in-fol.); — *Chronique de Savoie ;* ibid., 1552, in-4°, et 1602, in-fol., avec des additions tirées de différents auteurs : ce livre n'est pas estimé; — *Traité de concorde publique* ; Beaujeu, 1556, in-8°; — *Le Blason des danses où se voient les malheurs et ruines venant des danses, dont jamais homme ne revint plus sage ni femme plus pudique ;* Beaujeu, 1556, in-8° : rare; — *De motibus Galliæ et expugnato receptaque Itio Caletorum* (Calais); ibid., 1558, in-4°, et dans le t. III des *Script. rer. germ.* de Schard; — *Les Annales de Bourgogne;* Lyon, 1566, in-fol. : elles s'étendent depuis l'an 378 jusqu'en 1482; on les consulte encore avec fruit; — *Mémoires de l'histoire de Lyon;* ibid., 1573, 1625, in-fol.; prévenu des idées de Symphorien Champier, il a rempli cet ouvrage de fables; — *Epigrammata;* Lyon, 1581, in-4°, avec une suite de quatrains sur les rois de France; — *Journal de G. Paradin pendant les années* 1572-1573; Lyon, 1837, in-8o. Il a aussi traduit quelques ouvrages et laissé en ms. des *Mémoriaux des anciennes familles* et une *Histoire de l'église de Lyon*, en latin. P. L.

Jacob, *De script. cabilonens.* 25. — Lelong, *Biblioth. de la France.* — Niceron, *Mém.*, XXIII. — Papillon, *Biblioth. de Bourgogne.* — *Revue du Lyonnais*, IV, 140.

PARADIN (*Claude*), frère du précédent, né à Cuiseaux, mort le 14 septembre 1573, à Beaujeu. Il était aussi chanoine au chapitre de cette ville. On a de lui : *Quadrins historiques de la Bible ;* Lyon, 1553, in-8°, avec des figures en bois du petit Bernard, graveur fameux; l'édition de 1558 contient 226 quatrains avec autant d'estampes; il est probable que l'*Historiarum memorabilium ex Genesi descriptio tetrastichis versibus* de Guillaume Paradin (Lyon, 1558, in-8°) n'est que la traduction de cet ouvrage; — *Devises héroïques et emblèmes*; ibid., 1557, in-8° et in-16; trad. en latin (*Symbola heroica;* Leyde, 1600, in-16) et augmenté, dit-on, par François d'Amboise (Paris, 1621, in-8°); — *Alliances généalogiques des rois de France;* ibid., 1561, 1606, in-fol. : recueil inutile, puisqu'il ne contient point de pièces à l'appui.

Un parent des précédents, PARADIN (*Jean*), né à Louhans, fut médecin du roi François Ier, suivant le P. Jacob, ou clerc au greffe du parlement de Dijon, d'après La Monnoye; il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, à Belleneuve, près Mirebeau. Il a publié *La Micropédie ;* Lyon, 1546, et Paris, 1547, in-12 : choix de pièces en vers. P. L.

La Croix du Maine, *Biblioth. françoise.* — Jacob, *De script. cabilonensibus*, 123 et 127. — Colletet, *Hist.* (ms.) *des poëtes françois.* — Niceron, *Mémoires*, XXXIII — Papillon, *Biblioth. de Bourgogne.*

PARADIS DE RAYMONDIS (*Jean-Zacharie*), moraliste français, né à Bourg-en-Bresse, le 8 février 1746, mort à Lyon, le 15 décembre 1800. Après avoir exercé pendant quelques années les fonctions de lieutenant général du bailliage de Bresse, il se retira dans la vie privée, à cause de sa santé débile, habita Nice et ensuite le Frioul, s'occupant de travaux littéraires et aussi d'agriculture; de retour en France en 1797, il se lia avec Lalande, qui le plaça dans sa liste des athées. On a de lui : *Traité élémentaire de morale et de bonheur ;* Lyon, 1784, 2 vol. in-18; Paris, 1795, 2 vol.

in-16. « Il n'y a pas de livre écrit sur le bonheur, dit Deleyre, qui soit aussi philosophique, aussi vrai, aussi utile à méditer » ; — *Traité sur l'amélioration des serres* ; Paris, 1789, in-8° ; — *Le Moyen le plus économique, le plus prompt, le plus facile d'améliorer la terre d'une manière durable;* Paris, 1789, in-12.

Lalande, *Éloge de Paradis*, dans le *Journ. de Paris*, 1818.

PARADIS DE MONCRIF. *Voy.* MONCRIF.

PARADISA (*Jacques* DE). *Voy.* CLUSA.

PARADISI (*Paul*), appelé *Le Canosse*, hébraïsant italien, né à Venise, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Né dans la religion juive, il se convertit de bonne heure au catholicisme; en 1530 il fut appelé à la chaire d'hébreu au collége de France à Paris, et il la remplit jusqu'à sa mort avec beaucoup de succès. On a de lui : *De modo legendi hebraice dialogus* ; Paris, 1534, in-8°.

Wolf, *Biblioth. hebraica*. — Goujet, *Mémoire sur le Collége royal de France*, t. I.

PARADISI (*Agostino*, comte), littérateur italien, né le 26 avril 1736, à Vignola (duché de Modène), mort le 19 février 1783, à Modène. Il avait pour grand oncle un magistrat portant les mêmes noms que lui et auteur de plusieurs ouvrages littéraires, notamment de l'*Atenea dell' uomo nobile*, qui fut accueilli avec faveur. Versé dans la connaissance de l'histoire et doué d'un esprit qui embrassait toutes les branches de l'érudition, il fut admis dans plusieurs académies littéraires. Après avoir rempli à Modène les chaires d'économie civile et d'histoire, il fut nommé en 1780 président des études et ministre de la justice. Ses œuvres principales ont été publiées sous le titre de *Poesie e prose scelte* (Reggio, 1827, 2 vol. in-8°) : on y remarque, parmi les morceaux en prose, un *Éloge de Montecuccoli*, qui avait déjà paru en 1776, et un *Essai métaphysique sur l'enthousiasme dans les beaux-arts*. Il a aussi traduit en vers libres quelques-unes des tragédies de Voltaire (1764, in-8°).

L. Cagnoli, *Vie* de l'auteur, à la tête des *Poesie*.

PARADISI (*Giovanni*, comte), fils du précédent, né en 1760, à Reggio, où il est mort, le 26 août 1826. Il reçut une excellente éducation, et professa d'abord la géométrie pratique. Ayant embrassé avec chaleur les principes de la révolution française, il devint un des partisans les plus zélés de Bonaparte, qui en 1797 le fit nommer un des directeurs de la république Cisalpine. Mais l'année suivante le général Brune, s'étant laissé prévenir par les complots tramés contre lui et n'osant le destituer ouvertement, l'obligea par des moyens indirects à donner lui-même sa démission (13 avril 1798). Cette disgrâce, qu'il partagea avec Moscati, son collègue, ne préserva point Paradisi de la persécution, et lors du retour des Autrichiens en Lombardie, il fut jeté dans les prisons de Cattaro. Après avoir fait partie de la commission provisoire de gouvernement (1800) et de la consulte de Lyon (1801), il devint conseiller d'État (1804), grand dignitaire de la Couronne de fer et de la Légion d'honneur, et membre du sénat italien qu'il présida depuis 1809. Ce fut lui qui, dans la séance du 17 avril 1814, proposa de demander officiellement aux alliés que la couronne fût maintenue sur la tête du prince Eugène. Dépouillé de tous ses emplois, il demeura quelque temps à Milan, où le retenaient ses fonctions de président de l'Institut, et se retira ensuite dans son pays natal. Outre un grand nombre de poésies, imprimées en partie avec celles de son père (Milan, 1828, in-12), on a de lui : *Ricerche sulla vibrazione delle lamine elastiche*; Bologne, 1806, in-4° ; — *Il Vitalizio*, comédie; Milan, 1822, in-8°. P.

Biogr. univ. et port. des contemp.

PARAMO (*Luiz* DE), théologien espagnol, né vers 1545, à Borox, près de Tolède. Il fut archidiacre et chanoine de la cathédrale de Léon, puis inquisiteur de la foi en Sicile et en Espagne. Il consacra sa plume à l'histoire et à la défense de l'inquisition et écrivit entre autres ouvrages : *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis ejusque dignitate et utilitate* ; Madrid, 1598, in-fol.; réimpr. en 1614, à Anvers. Ce livre est le plus rare et le plus curieux que l'on possède sur le tribunal du saint-office. On en a traduit des extraits à la suite du *Manuel des inquisiteurs* (Paris, 1762, in-12).

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova*, II.

PARANT (*Narcisse*), magistrat et député français, né le 5 février 1794, à Metz, mort le 4 mars 1842, à Paris. Il fut l'un des avocats les plus distingués de sa ville natale, où il plaida jusqu'à la révolution de juillet 1830. A cette époque ses opinions libérales ainsi que son mérite éminent comme légiste lui firent donner les fonctions de procureur général à la cour de Metz, puis à celle de Bourges. En 1831 il fut élu député de la Moselle, vit constamment renouveler son mandat et prit une part active aux débats et aux travaux de la chambre. Nommé sous-secrétaire d'État au département de la justice (21 mai 1837), il entra comme successeur de M. de Salvandy à l'instruction publique dans le ministère du 31 mars-12 mai 1839. Dans la même année il avait obtenu le titre de conseiller à la cour de cassation, où il était avocat-général depuis 1832. On a de lui : *Tableau des villes, bourgs, villages, etc., de la Moselle;* Metz, 1825, in-4° ; — *Lois de la presse en 1836 : ou législation actuelle sur l'imprimerie et la librairie;* Paris, 1836, in-8°.

Le Biogr. et le Nécrologe, 1834.

PARAT (*Philibert*), médecin français, né en septembre 1763, à Lyon, où il est mort, le 11 décembre 1838. Reçu docteur à Montpellier (1790), il se distingua par son zèle lors du

siége de Lyon, servit trois ou quatre ans à l'armée des Alpes comme chirurgien major, et de retour dans sa ville natale, y devint médecin de l'hôtel-Dieu. On a de lui : *Sur les moyens de perfectionner les études de l'art de guérir*; Lyon, 1791, in-8°; — *Compte rendu des travaux de l'Académie de Lyon*; ibid., 1825, in-8°; — les *Éloges* historiques de Marc-Antoine Petit (1812), de Ch.-L. Dumas (1821) et du docteur Buytonsac (1828).

Martin jne, *Éloge hist. de Ph. Parat*; Lyon, 1869, in-8°.

* **PARAVEY** (*Charles-Hippolyte* DE), orientaliste français, né le 25 septembre 1787, à Fumay (Ardennes). Fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, il entra à l'école centrale de Charleville, passa à l'École polytechnique (1803), puis à l'école d'application des ponts et chaussées (1806), et remplit différentes missions à Mons, à Bruxelles, à Gand et à Arles. Attaché en qualité de lieutenant provisoire du génie militaire au fort de l'Écluse et à la place d'Ostende (1813), il rentra dans les ponts et chaussées en 1814; nommé sous-inspecteur de l'École polytechnique (1816), il en remplit les fonctions jusqu'en 1822, époque où il fut placé dans la réserve, et reçut en 1823 la croix de la Légion d'honneur. Il est auteur de savants écrits sur la chronologie et les antiquités des peuples de l'Orient, entre autres : *Aperçu des mémoires sur l'origine de la sphère et sur l'âge des zodiaques égyptiens*; Paris, 1821, in-8°; — *Nouvelles Considérations sur le planisphère de Denderah*; Paris, 1822, in-8°; — *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*; Paris, 1826, in-8°; — *Mémoire sur l'origine des peuples du plateau de Bogota*; Paris, 1835, in-8°; — *Dissertation sur le nom de la Judée*; Paris, 1836, in-8°; — *Sur le Ting-Ling*; Paris, 1839, in-8°; — *Pau, les Pyrénées et la vallée d'Ossau*; 1847, in-8°. Il a encore travaillé aux *Annales de philosophie chrétienne* et à l'*Université catholique*.

Boulliot, *Biogr. Ardennaise*, II. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PARAVIA (*Pietro-Alessandro*), savant littérateur italien, né le 17 juin 1797, à Zara (Dalmatie), mort en 1857, à Turin. Il était fils d'un colonel au service de la république de Venise. Après avoir été reçu docteur en droit à Padoue (1818), il se fit connaître par de savants articles sur la littérature italienne ainsi que par des études historiques sur Joseph Bartoli (1818), Alphonse Varani (1820), Antoine Canova (1822) et Onuphre Minzoni (1828). Il quitta Venise en 1832 pour aller prendre possession de la chaire d'éloquence à l'université de Turin, puis il professa la mythologie et l'histoire nationale à l'académie des Beaux-arts et à l'académie Albertine, et entra au conseil royal de l'instruction publique. Il était correspondant de l'Institut de France. On a encore de lui : *Delle Relazioni del Cristianismo*; — une traduction estimée des *Lettres de Pline le jeune* (Venise, 1830), cinq éditions; — *Sistema mitologico del Dante*; Turin, 1837-1839, 2 vol.; — *Memorie Veneziane di letteratura e storia*; ibid., 1850, in-8°; — *Trattato dell' epigrafia volgare*; ibid., 1854; — des *Leçons d'histoire subalpine*; — un recueil des plus beaux morceaux de la poésie italienne sous le titre de *Canzoniere*; — une traduction du poëme espagnol *la Danse*, de Quintana, etc.

Revue des deux mondes, 15 août 1856.

PARC (Du). *Voy.* SAUVAGE.

PARCELLES (*Jan*), peintre hollandais, né à Leyden, en 1597, mort à Leyerdorp. Élève de van Hendrik Vroom, il devint habile peintre de marines. Il aimait tellement son art qu'on le voyait se faire conduire en mer au milieu des tempêtes les plus furieuses afin d'en mieux étudier les effets. Les tableaux dans lesquels il a excellé représentent des orages, des naufrages; la nature est bien rendue, et ses figures pleines de mouvement. Ses tableaux sont fort rares.

Il laissa un fils, *Julius* PARCELLES, né à Leyerdorp, qui suivit son genre et l'égala presque en mérite. Leurs tableaux sont souvent confondus. Ils signaient tous deux J. P. A. DE L.

Descamps, *La vie des peintres hollandais*, t. I, p. 252.

* **PARCHAPPE** (*Charles-Jean-Baptiste*), général français, né à Épernay, le 4 avril 1787. Admis à l'école de Fontainebleau en 1804, il en sortit en 1806 avec le grade de sous-lieutenant. Il fit ses premières armes en Italie. Il partit ensuite pour la Poméranie suédoise, où il prit part au siége de Stralsund. Après la bataille de Ratisbonne, en 1809, il passa lieutenant. Décoré sur le champ de bataille d'Essling, blessé à Wagram, il sauva, dans la désastreuse campagne de Russie, l'aigle de son régiment. Dans la campagne de France, il fut nommé chef de bataillon. Mis en demi-solde à la première restauration, il reprit du service dans les Cent jours. Disgracié d'abord au retour des Bourbons, il fut replacé dans le cadre d'activité. Colonel en 1830, général de brigade en 1838, général de division en 1848 et grand officier de la Légion d'honneur en 1851, il conquit tous ses grades sur le champ de bataille : en Espagne (1823), en Belgique (1831), en Afrique (1839-1840-1841). En France, pendant la révolution de juillet 1830, il organisa la défense de l'Hôtel de ville, de la Banque, du Trésor et de la Bourse, et les gardes nationales de la banlieue; en 1838 il commanda à Lyon; il fut ensuite successivement à la tête de la division militaire des Bouches-du-Rhône, directeur de l'administration de la guerre et inspecteur général d'infanterie (1848-1849-1851). En 1852 le département de la Marne l'envoya au Corps législatif. J. F—Y.

A. Boudin, *Études critiques et biographiques.*

PARCIEUX (DE). *Voy.* DEPARCIEUX.

PARDAILLAN, nom d'une ancienne famille

de l'Armagnac qui remontait au onzième siècle et qui acquit dans le douzième la seigneurie de Gondrin, voisine de Condom. Quelques-uns de ses membres ont joué un rôle dans l'histoire. *Arnaud* DE PARDAILLAN, vicomte de Castillon, un des bons capitaines de son temps, guerroya en 1514 contre les Espagnols à la tête d'un corps de quatre mille Gascons; en 1517 il fut envoyé par François Ier au secours du roi de Danemark. — *Antoine*, son fils, prit part aux longues guerres de l'Italie, fut pris à Pavie, et assista au siége de La Rochelle. Les *Mémoires* de Montluc parlent de lui avec éloge. Ce fut le premier qui porta le titre de baron de Montespan; — *Antoine-Arnauld* DE PARDAILLAN, mort en 1624, combattit les huguenots jusqu'à l'abjuration d'Henri IV, qu'il suivit en Franche-Comté et au siége de La Fère. Nommé premier maréchal de camp, il fut blessé à la tête devant Amiens, et passa en Savoie, où il commanda l'armée après le départ du roi. Louis XIII érigea pour lui les terres de Montespan et d'Antin en marquisats en 1612 et 1615, et lui donna le collier des ordres. Un de ses fils, *Louis-Henri*, fut archevêque de Sens et mourut en 1674 (*voy.* GONDRIN). — *Louis-Henri* DE PARDAILLAN, son petit-fils, mort en novembre 1702, fut l'époux de la fameuse marquise de Montespan et eut pour fils *Louis-Antoine*, duc d'Antin (*voy.* MONTESPAN et GONDRIN). — Cette famille s'éteignit en 1757, dans la personne de *Louis*, duc d'Antin, pair de France, maréchal de camp et gouverneur de l'Orléanais.

Moréri, *Grand Dict. hist.*, art. GONDRIN.

PARDESSUS (*Jean-Marie*), jurisconsulte et magistrat français, né à Blois, le 11 août 1772, mort à Pimpeneau près Blois, le 26 mai 1853. Issu d'une famille de bourgeoisie, attachée à l'ancienne monarchie, il vit, en 1793, son frère fusillé en Vendée et son père incarcéré dans les prisons d'Orléans. Il s'était fait défenseur officieux, et devint bientôt l'un des avocats les plus occupés de sa ville natale. En l'an IX, il attira sur lui l'attention publique par la défense du principal accusé dans l'affaire du sénateur Clément de Ris. En 1802 il accepta les fonctions de juge suppléant au tribunal criminel de Blois. Nommé au Corps législatif (1807), il y siégea jusqu'en 1811, et en fut éliminé par défaut d'âge. En 1806, il publia le *Traité des servitudes;* Blois, in-8°, le meilleur livre qu'on ait encore écrit sur cette matière difficile, comme le prouve le succès de huit éditions; et en 1809, le *Traité du Contrat et des Lettres de change* (Paris, 2 vol. in-8°), refondu plus tard dans le *Cours de droit commercial*. M. Pardessus avait compris le premier que le mouvement du siècle était à l'industrie et au commerce; il avait en outre une disposition d'esprit éminemment propre à l'étude du droit commercial, l'amour de l'équité, l'horreur des subtilités, le respect de l'usage, une certaine simplicité qui lui était naturelle, une extrême honnêteté. En 1810 une chaire de droit commercial ayant été établie à la faculté de droit de Paris, il concourut, et l'obtint. Ses leçons eurent un succès qui ne fut égalé que par la publication du *Cours de droit commercial* (Paris, 1813-1817, 4 vol. in-4° et in-8°), œuvre capitale, dont il donna successivement cinq éditions et dont la sixième a été publiée, en 1856, par M. Eugène de Rozières, son petit-fils. M. Pardessus accueillit le retour des Bourbons avec une joie particulière. Nommé député de Loir-et-Cher en 1815, il siégea à droite, mais conserva une attitude indépendante. Dans une discussion où on voulait, au nom de son royalisme, le faire voter pour une loi qu'il désapprouvait, il répondit : « Les électeurs de mon département m'ont dit : Servez le roi; ils ne m'en ont pas dit autant du ministère. » En 1820, il rentra à la chambre par une double élection, l'une dans son pays, l'autre à Marseille, qu'il continua de représenter jusqu'en 1830. A la révolution de juillet 1830, n'ayant pas voulu prêter serment au nouveau roi, il fut déclaré démissionnaire de ses fonctions de professeur à l'école de droit et de celles de conseiller à la cour de cassation, auxquelles il avait été appelé en 1821; mais il resta à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il était entré en 1828. Il continua sa publication de la grande *Collection des lois maritimes antérieures au dix-huitième siècle* (Paris, 1828-1845, 6 vol. in-4°). « Cette collection, a dit M. Laboulaye, est un véritable monument, et c'est sans doute de tous les travaux de l'auteur celui qui assurera le plus longtemps la durée de son nom. »

On a encore de Pardessus : *Tableau du commerce antérieurement à la découverte de l'Amérique;* Paris, 1834, in-4°; — *Sur l'Origine du droit coutumier en France;* Paris, 1839, in-4°; — *Sur les différents Rapports sous lesquels l'âge était considéré dans la législation romaine;* Paris, 1839, in-4°; — *Us et Coutumes de la mer;* Paris, 1847, 2 vol. in-4°. En outre il a publié une édition nouvelle des *Œuvres de Daguesseau;* — les t. I et II des *Diplomes mérovingiens* (1843-1846, in-fol.); — les t. IV à VI de la *Table chronologique des Chartes et Diplomes;* — le t. XXI des *Ordonnances des rois de France* précédé d'un *Essai* sur l'ancienne organisation judiciaire et une *Table raisonnée* de ce grand recueil (1847, in fol.); — enfin, une édition de la *Loi salique* (1843, in-4°) d'après tous les manuscrits connus, accompagnée de quatorze dissertations sur les questions les plus importantes que soulève ce curieux monument de notre ancienne législation.

MAULDE.

Duranton, *Notice* dans le *Journ. de l'instr. publ.*, 27 juill. 1853. — Demante, *M. Pardessus, sa vie et ses ouvrages*, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, XV, 453. — Sarrut et Saint Edme, *Biogr. des hommes du jour*, I, 2e part. — *Biogr. univ. et portat. des contemp.*

PARDIES (*Ignace-Gaston*), géomètre français, né en 1636, à Pau, mort en 1673, à Paris, était fils d'un conseiller au parlement de Pau.

Admis à seize ans chez les Jésuites, il professa les belles-lettres pendant quelque temps, et s'adonna ensuite à l'étude des sciences spéculatives. De la philosophie il passa à l'enseignement des mathématiques, et il les enseigna surtout d'une manière brillante au collége de Louis-le-Grand, dit alors de Clermont. La réputation qu'il s'était acquise par ses écrits le fit entrer dans les conférences réglées qui se tenaient chez plusieurs savants, et il y fut admiré autant pour ses connaissances que par sa modestie. Un air fin et spirituel, des manières engageantes rendaient sa conversation aimable, lors même qu'il n'était pas question de science. Il était lié d'une tendre amitié avec le comte de Guiche, qui lui donna une preuve singulière de sa confiance en lui remettant une copie de ses *Mémoires* qu'il avait lui-même rédigés en grec. Ce jésuite mourut à la fleur de l'âge d'une fièvre maligne, qu'il avait gagnée en confessant les pauvres de Bicêtre durant les fêtes de Pâques. Parmi les savants qui étaient avec lui en correspondance, il suffira de nommer Newton. Il a laissé : *Horologium thaumanticum duplex;* Paris, 1662, in-4°, où il s'agit de deux machines ingénieuses propres à tracer toutes sortes de cadrans; un extrait en français fut publié en 1673; — *De motu et natura cometarum;* Paris, 1665, in-12; — *Discours du mouvement local;* Paris, 1670, 1673, in-12; au lieu de s'appuyer comme Huygens sur des hypothèses particulières, il ne fonda ses démonstrations que sur des principes de pure métaphysique; — *Éléments de géométrie;* Paris, 1671, in-12; réimpr. plusieurs fois et trad. en latin en 1685 et en 1711 : la clarté et la précision font le principal mérite de ce livre; — *Discours de la connaissance des bêtes;* Paris, 1672, in-12; « Tout le monde l'a soupçonné, dit Bayle, d'avoir voulu établir adroitement l'opinion de Descartes en faisant semblant de la réfuter, et en effet il répond si bien lui-même à ses objections qu'il n'est pas malaisé de deviner ce que cela signifie »; — *La statique ou la science des forces mouvantes;* Paris, 1673, in-12. La plupart de ces écrits ont été réunis (*Opera mathematica*; 1701, in-8°, et *Œuvres du P. Pardies;* Lyon, 1725, in-12). Il avait laissé en manuscrit un *Atlas céleste*, que le P. de Fontenev mit au jour (Paris, 1674, in-fol. max.); c'est une compilation des catalogues déjà publiés, qui eut beaucoup de succès jusqu'à l'apparition de celui de Flamsteed. Enfin on trouve de lui dans les *Philosophical transactions* (1672-1673, nos 84 et 85) des remarques sur la théorie de la lumière de Newton avec la réponse de ce dernier. P. L—Y.

Mém. de Trévoux, avril 1726. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Niceron, I et X. — Chaufepié, *Nouveau dict. hist.*

PARDOUX (*Barthélemy*), médecin français, né en 1545, à Bouillec, mort à Paris, en 1611. Il exerça depuis 1572 la médecine à Paris. On a de lui : *Universa medicina ex medicorum principum sententiis;* Paris, 1630, 1641, in-4°; — *In I. Sylvii Anatomen et in Librum Hippocratis de natura humana commentarii;* Paris, 1643, in-4°.

René Moreau, *De illustribus medicis parisiensibus.* — Éloy, *Dict. de la méd.*

PARDUS (*Grégoire* ou *Georges*), archevêque de Corinthe, vivait dans le douzième siècle. On n'a aucun détail sur sa vie. Un seul de ses ouvrages a été publié, c'est un traité *Sur les dialectes* (Περὶ διαλέκτων), réuni aux *Erotemata* de Démétrius Chalcondylas et de Moschopulus dans un petit volume sans indication de lieu et de date, et qui paraît avoir été imprimé à Milan, 1493. Ce traité fut plusieurs fois réimprimé, mais d'une manière incorrecte, dans les grands lexiques grecs du seizième siècle. G. Kœnius en donna une édition bien meilleure, Leyde, 1766, in-8°, surpassée par celle que G.-H. Schæfer publia avec l'assistance de Bast, Boissonade, Leipzig, 1811, in-8°. Il existe de Grégoire Pardus des traités grammaticaux inédits. Y.

Allatius, *De Georgiis.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. VI, p. 198, etc., 320, 341; vol. IX, p. 172; vol. XII, p. 122, etc. — Kœnius, *Præfat. in Gregor. Corinth.*

PARÉ (*Ambroise*), né en 1517, à Laval (Mayenne), mort le 22 décembre 1590, à Paris, est regardé à juste titre comme le restaurateur de la chirurgie en France, et ses écrits, encore estimés de nos jours, ont exercé une grande influence sur la pratique de cet art chez toutes les nations où ils ont pénétré. Paré naquit d'une famille d'artisans sans fortune (son père était coffretier), qui ne purent lui donner aucune éducation littéraire. Il commença par être garçon barbier, et cependant, en moins de trente ans, grâce à ce travail assidu sans lequel le génie n'est rien, il devint le premier chirurgien du roi de France et le premier chirurgien du monde. Quelques livres lus avec une rare intelligence, les leçons de maîtres obscurs dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous, mais par-dessus tout la pratique de l'hôtel-Dieu de Paris, furent les sources de son instruction. Il y passa trois années bien fructueuses, ainsi qu'il se plaît lui-même à le rapporter, « ayant le moyen de veoir et connoistre tout ce qui peut estre d'altération et maladie au corps humain, et ensemble y apprendre sur une infinité de corps morts, tout ce qui peut se dire et considérer sur l'anatomie. » En 1536, Paré, reçu maître barbier-chirurgien, commença l'exercice d'une profession à laquelle il était déjà bien supérieur; et dans la même année il part à l'armée en qualité de chirurgien du maréchal René de Montejean, colonel-général de l'infanterie française. C'est là que, guidé par son esprit droit, il réforma le traitement des plaies d'armes à feu, qui jusque-là étaient cautérisées avec de l'huile bouillante, dans la croyance que les projectiles y introduisaient un venin mortel. Dans cette première campagne, il eut l'occasion de faire des observations nom-

breuses. « S'il y avoit quatre blessés, dit-il, j'en avois toujours trois, et s'il estoit question de couper un bras et une jambe, ou trépaner ou réduire une fraction en dislocation, j'en venois bien à bout. » Mais il reportait à Dieu tout le mérite de ses succès ; après chaque nouvelle cure dont il raconte l'histoire, il n'oublie pas d'ajouter : « Je le pansay, Dieu le guarist. » En 1539 il refusa de servir sous le maréchal d'Hunebaut, et revint à Paris, où, en 1541, il épousa Jeanne Masselin, fille d'un employé de la chancellerie de France. La guerre s'étant rallumée, il s'attacha au vicomte de Rohan, puis à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Partageant sa vie entre les expéditions militaires et l'exploitation de sa boutique de barbier-chirurgien, Paré, jeune encore, avait acquis une réputation méritée et était entré en relation avec les personnages les plus distingués de son temps. C'est par lui que le duc de Guise se fit extraire le tronçon de lance qui avait pénétré dans l'orbite et qui lui laissa la cicatrice d'où lui vint le nom de *Balafré*. La ligature des artères substituée à la cautérisation du fer rouge, après l'amputation des membres, signale cette période de sa vie. Cette découverte, dont il fit la première application au siége de Damvilliers, « suffirait seule, dit le baron Richerand, pour immortaliser le nom de son auteur et le placer au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité. Depuis Galien, plusieurs médecins avaient, il est vrai, conseillé de lier les vaisseaux pour remédier aux hémorragies ; mais il y a bien loin d'une indication vague et générale à une pratique réelle justifiée par de nombreux succès. » Sur le rapport du duc de Vendôme, le roi Henri II voulut avoir Paré à son service, et le nomma son chirurgien ordinaire (septembre 1552). Durant ces temps de guerre il servit bravement, au siége de Metz par exemple, et fait prisonnier par suite de la capitulation de Hesdin (1553), il repoussa les offres brillantes du duc de Savoie, et dut sa liberté au succès qu'il obtint en guérissant le colonel de Vaudeville. Alors, rentré dans la vie civile, Paré se présenta au collége de Saint-Côme de Paris, qui s'empressa de lui conférer gratuitement, le 18 décembre 1554, le titre de maître, bien qu'il ne sût pas le latin ; fait notable, qu'expliquent peut-être suffisamment la faveur dont il jouissait auprès du roi et le besoin qu'avait la corporation des chirurgiens de lutter contre la domination des médecins. Les guerres recommencèrent, et la guerre civile s'y joignit bientôt ; Paré, qui avait assisté François II à son lit de mort, continua son service auprès de Charles IX. Après des services signalés au siége de Rouen (1562), où il faillit être empoisonné « pour la religion », il fut nommé premier chirurgien du roi, et, en cette qualité, l'accompagna en 1564 à Bayonne. Durant ce voyage, qui dura plus de deux années, il ne manqua pas, suivant son habitude, de s'enquérir auprès de ses confrères « s'ils avoient remarqué quelque chose rare en leurs pratiques afin d'apprendre quelque chose de nouveau ». La peste ravageait alors une grande partie de la France. Atteint lui-même, il en réchappa à grande peine, et décrivit l'épidémie à la demande de la reine mère, ainsi que celle de petite vérole qui lui succéda. Peu de temps auparavant, il avait publié ses *Dix livres de chirurgie*, recueil précieux de ce qu'il avait vu et fait lui-même dans toutes les branches de l'art. Ayant eu le bonheur de sauver le comte de Mansfeld, qui avait été dangereusement blessé, il fut accueilli dans les villes de Flandre de la façon la plus chaleureuse. Jamais médecin ne fut l'objet d'un pareil triomphe.

Lors du massacre de la Saint-Barthélemi, le roi, rapporte Brantôme, « incessamment crioit : *Tuez ! tuez !* et n'en voulut jamais sauver aucun, sinon maistre Ambroise Paré, son premier chirurgien et le premier de la chrétienté ; et l'envoya querir et venir le soir dans sa chambre et garde-robe, lui commandant de n'en bouger, et si ne le pressa point de changer de religion non plus que sa nourrice (1) ». Après la mort de Charles IX, Henri III le garda auprès de lui en ajoutant à son titre de premier chirurgien celui de valet de chambre ordinaire et conseiller. Il s'occupa alors de la publication de ses œuvres complètes (1575), et eut à lutter contre la faculté, qui prétendait lui interdire certains sujets, comme étant du domaine de la médecine. On lui reprochait surtout d'avoir déshonoré cette science en écrivant en langue vulgaire. « Ce qui me semble le contraire, répondait-il, car ce que j'en ay fait est plustost pour la magnifier et honorer.... ne voulant estre de ces curieux qui veulent cabaliser les arts et les serrer sous les loix de quelque langue particulière. » Les attaques de l'envie ne lui manquèrent pas non plus : il les méprisa, et poursuivit son utile carrière jusqu'à l'âge de soixante-treize ans. Il

(1) M. Malgaigne, le dernier et le plus consciencieux biographe de Paré et l'éditeur le plus récent de ses œuvres complètes, s'est efforcé d'établir que ce grand chirurgien n'était point huguenot, comme le prétend Brantôme, en position cependant d'être bien informé, et il traite de fables les récits qu'ont faits les historiens de la manière dont il aurait échappé au massacre. Au témoignage de Brantôme, on peut encore ajouter sur ce point celui de Sully, qui n'est pas moins explicite. Quant à la question de savoir si Paré a été huguenot, il suffit de s'en rapporter à lui-même : n'est-ce pas le motif pour lequel il faillit être victime du fanatisme catholique au siége de Rouen ? Cette preuve, avoue M. Malgaigne dans la préface du t. III, des *Œuvres* de Paré, « semble trancher la question d'une manière décisive ». MM. Haag, qui ont avec raison placé Paré dans leur *France protestante*, ajoutent : « Les grands ménagements dont il use envers ceux du camp opposé, ne les traitant jamais ni d'hérétiques ni de rebelles, les nombreuses citations bibliques (d'après la traduction huguenote), dont il remplit ses livres à une époque où la Bible était en très-mauvais prédicament ; le nom même d'Isaac qu'il donne à son fils, toutes ces raisons et beaucoup d'autres sont faites pour forcer la conviction des plus incrédules ». Quant au fait de l'inhumation de Paré dans l'église Saint-André-des-Arcs, ce n'est qu'une pure présomption en faveur de son retour au catholicisme.

fut enterré dans l'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse.

Le trait le plus saillant du caractère de ce grand homme était une profonde piété : il ne néglige aucune occasion de rendre gloire à son Créateur. Plein de tolérance pour les autres, ennemi des luttes et des querelles, il n'attaqua jamais personne, et laissa volontiers à ses adversaires le dernier mot. « Il est monté plus haut que jamais homme de sa profession, continue M. Malgaigne; il n'oublie point pour cela le point d'où il est parti. Avec quelle franchise, trop peu imitée, il vante les jeunes chirurgiens qu'il a formés, sans en prendre ombrage! Après Dieu, il a un autre amour, un autre dévouement au cœur : c'est celui de la science. Il ne sait pas assez bien écrire peut-être : il aura des correcteurs; il ne peut lire les livres latins : il prendra des traducteurs; lui, premier chirurgien du roi, et recevant comme tel des appointements de 600 livres, il en dépensera 3,000 pour faire graver les planches de ses instruments; il mettra à l'enchère et achètera de ses propres deniers les secrets des charlatans qu'il s'empressera de divulguer. » En 1840 une statue en bronze, due au célèbre David (d'Angers), lui a été érigée à Laval.

Ambroise Paré a publié les ouvrages suivants : *La Méthode de traicter les playes faictes par hacquebutes et aultres bastons à feu, et de celles qui sont faictes par flèches, dards et semblables;* Paris, 1545, pet. in-8°, fig.; 2e édit., aug., ibid., 1552, in-8°; — *Briefve Collection de l'administration anatomique, avec la manière de conjoindre les os et d'extraire les enfans tant morts que vivants du ventre de leur mère;* Paris, 1550, pet. in-8°; — *La Méthode curative des playes et fractures de la teste humaine, avec les pourtraits des instruments nécessaires pour la curation d'icelles;* Paris, 1561, in-8°, avec le portrait de l'auteur; — *Anatomie universelle du corps humain;* Paris, 1561, in-8°; à la suite de cet ouvrage, rédigé avec Rostaing de Binosque, on trouve une petite pièce de vers de l'auteur adressée au chirurgien Caron; — *Dix livres de la Chirurgie, avec le magasin des instruments nécessaires à icelle;* Paris, 1564, in-8°; — *Traicté de la peste, de la petite vérolle et rougeolle, avec une description de la lèpre;* Paris, 1568, in-8°; — *Cinq livres de chirurgie : des bandages, des fracteures, des luxations, des morsures et des goustes;* Paris, 1571, in-8°; — *De la génération de l'homme, et des monstres, tant terrestres que marins;* Paris, 1573, in-8°; — *Discours de la mumie, des venins, de la licorne et de la peste;* Paris, 1582, in-4°, avec une *Réplique*, impr. en 1584. — les *Œuvres complètes d'Ambroise Paré* ont eu quatorze éditions françaises; il en a lui-même donné quatre (Paris, 1561, 1575, 1579 et 1585, in-fol.); la dernière et la meilleure est celle de M. Malgaigne (Paris, 1840, 3 vol. in-8°, avec 217 pl.). En outre, il en a été fait huit éditions en latin et plus de quinze en allemand, en anglais, en hollandais, etc. [F. Ratier, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Vimont, *Éloge d'A. Paré;* Paris, 1814, in-8°. — Willaume, *Recherches biogr. sur A. Paré;* Épernay, 1838, in-8°. — Malgaigne, *Introd.* des *Œuvres de Paré.* — Richerand, dans la *Galerie franç.*, t. I. — Haag frères, *La France protestante.* — Hauréau, *Hist. litt. du Maine.*

PARÉ (*Jules-François*), homme politique français, né en Champagne, mort à Paris, le 29 juillet 1819. Fils d'un charpentier, il n'eut qu'une éducation incomplète. Maître clerc de Danton lorsque celui-ci était avocat aux conseils du roi, il adopta avec modération les principes de la révolution, et se fit peu remarquer dans les emplois de commissaire du département et de secrétaire du conseil exécutif provisoire. Le 20 août 1793, ministre de l'intérieur en remplacement de Garat, il ne se montra point au niveau des circonstances; Hébert et Vincent le dénoncèrent comme un nouveau Roland au club des Cordeliers, et Couthon l'accusa de dantonisme au club des Jacobins. Forcé de résigner son portefeuille le 5 avril 1794, il resta quelque temps à l'écart, devint en 1796 commissaire du Directoire près le département de la Seine, puis administrateur des hôpitaux militaires, et se retira sous l'empire dans un petit bien qu'il possédait en Champagne.

Biogr. des hommes vivants (1819). — *Biogr. mod.*

PAREDES. *Voy.* Garcia.

PAREIN (*Pierre-Matthieu*), général français, né le 13 décembre 1755, au Mesnil-Aubry (Seine-et-Oise), où il mourut, le 24 mai 1831. Fils d'un bourrelier, il travailla chez un procureur à Paris, concourut à la prise de la Bastille, et devint officier dans la compagnie des volontaires de la Bastille formée par la commune de Paris. En 1791, il dénonça une fabrique de faux assignats, et reçut pour ce fait une récompense de douze mille livres que lui accorda l'Assemblée nationale. En mai 1793 il fut envoyé à l'armée de la Vendée comme commissaire du conseil exécutif; en juillet suivant il présida la commission militaire établie près l'armée des côtes de La Rochelle, et le 2 octobre il reçut le brevet de général de brigade. Il assista au siége de Lyon, et présida la commission révolutionnaire devant laquelle furent traduits les insurgés, et qui prononça plus de quinze cents condamnations capitales. Destitué le 27 vendémiaire an III, bien que Moulins, général en chef de l'armée des côtes de Brest, attestât qu'il y avait rempli avec zèle et bravoure les fonctions de chef d'état-major-général, il fut réintégré dans son grade comme ayant concouru à la défense de la représentation nationale, dans la journée du 13 vendémiaire. Son dénûment ne lui permettant pas de s'équiper, il ne put se rendre à l'armée des côtes de Brest, à laquelle

l'envoyait le ministre de la guerre, et resté à Paris, il fut impliqué dans la conspiration de Babeuf; mais il parvint à se soustraire à l'exécution du mandat décerné contre lui, et fut ensuite acquitté par la haute cour nationale. L'année suivante, il reçut le commandement du département de la Nièvre. En l'an VII, sur la recommandation du général Joubert, il fut employé à l'armée d'Italie. Opposé au coup d'état du 18 Brumaire, Parein fut admis en l'an IX au traitement de réforme, puis mis à la retraite en 1811, et exilé à Caen, qu'il ne quitta qu'après la chute de l'empire pour se retirer au Mesnil-Aubry. Il fut du petit nombre des généraux qui ne reçurent pas la croix de la Légion d'honneur. On a de lui : *Extrait du charnier des Innocents, ou cri d'un plébeien immolé*; Bordeaux, 1789, in-8°; — *Supplément à* l'Extrait du Charnier des des Innocents; 1789, in-8°; — *Le Massacre des innocents*; Bordeaux, 1789, in-8°; — *L'Exterminateur des parlements;* Paris, sept. 1789, in-8°; — *La girouette française, ou le despotisme ressuscité, par un député du tiers état;* 1789, in-8°; — *Les crimes des parlements, ou les horreurs des prisons judiciaires dévoilées;* Paris, 1791, in-8°; — *La prise de la Bastille, fait historique, en trois actes, mêlé d'ariettes*, 1791, in-8°.

E. REGNARD.

Archives de la guerre. — *Reimpression du Moniteur*, VIII, 819. — *Biblioth. dramatique de M. de Soleinne*, II, n° 2409. — *Docum. particuliers.*

PAREJA (*Juan DE*), peintre espagnol, né à Séville, en 1606, mort en 1670. Il naquit de parents esclaves : on ignore si Diego Velasquez l'acheta ou en hérita, mais il est certain que Pareja lui appartenait lorsque le grand artiste fut appelé à Madrid, en 1628. Pareja préparait les toiles, les couleurs, les pinceaux, etc., de son maître et en secret dessinait ou copiait ses œuvres. Deux voyages qu'il fit en Italie avec Velasquez achevèrent son éducation artistique. Surpris un jour par le roi d'Espagne Philippe IV au moment où il achevait une toile, il n'eut que le temps de la retourner contre le mur; le monarque lui ordonna de la montrer. Pareja obéit, et se jeta à ses pieds en le suppliant de lui faire pardonner par son maître. Philippe, après avoir considéré le tableau, répondit : « Celui qui a tant de mérite ne peut rester esclave. » Velasquez n'eut garde de contredire le roi, et fit de Pareja son meilleur disciple, à ce point que leurs toiles ont été souvent confondues. Pareja a peint beaucoup de portraits, beaucoup de tableaux de genre, mais peu d'ouvrages publics; son chef-d'œuvre est la *Vocation de saint Matthieu* qui se voit à Aranjuez; ses autres toiles sont principalement à Tolède et aux Récollets de Madrid. A. DE L.

Cean Bermudez, *Diccionario historico de las mas ilustres profesores de las bellas artes en España.*

PARENT (*Antoine*), mathématicien français, né à Paris, le 16 septembre 1666, mort le 26 septembre 1716. Après avoir terminé ses études de droit, il se livra tout entier à son goût pour les mathématiques et leurs applications, telles que la mécanique et l'art des fortifications, qu'il apprit à fond dans deux campagnes qu'il fit à la suite du marquis d'Alègre. Il fut quelques mois avant sa mort élu membre adjoint de l'Académie des sciences. On a de lui : *Élémens de méchanique et de physique;* Paris, 1700, in-12; — *Recherches de physique et de mathématiques;* Paris, 1705, 2 vol. in-12; ibid., 1713, 3 vol. in-12; — une vingtaine de *Mémoires* dans le recueil de l'Académie des sciences, dans le *Journal des savants* et dans les *Mémoires de Trévoux*.

Fontenelle, *Hist. de l'Acad. des sciences.* — Niceron, *Mémoires*, t. XI.

PARENT (*François-Nicolas*), prêtre français, né à Melun, en 1752, mort à Paris, le 20 janvier 1822 Curé de Boissise-la-Bertrand, près Melun, lorsque la révolution éclata, il en embrassa avec ardeur les principes, et ayant renoncé au caractère ecclésiastique par une lettre adressée à la Convention nationale, le 14 brumaire an II (4 novembre 1793) et insérée dans le *Moniteur* de ce jour, il se maria peu après, et devint rédacteur du *Journal des campagnes*. Il travailla aussi au *Courrier français* qui parut à cette époque, mais trouva peu de ressources dans ces occupations; il traîna une misérable existence jusqu'au consulat, époque où il obtint un médiocre emploi à la police, section des mœurs. Ayant perdu cette place à la restauration, il entra comme correcteur dans une imprimerie, et mourut dans la misère. On a de lui un *Recueil d'hymnes philosophiques, civiques et moraux* (Paris, 1793, in-8°). Il laissa en outre plusieurs opuscules manuscrits, intitulés : *L'Ennemi du sang*; — *Raisonnons tous*; — *Mon Épitaphe et mes Confessions.* H. F.

Mahul, *Ann. nécrol.* — Feller, *Dict. hist.*

PARENT DU CHATELET (*Alexandre-Jean-Baptiste*), médecin français, né le 29 septembre 1790 à Paris, où il est mort, le 7 mars 1836. Sa famille, ayant perdu dans la révolution la plus grande partie de sa fortune, se retira au Châtelet, maison de campagne qu'elle possédait près de Montargis. Après avoir reçu de ses parents l'instruction première, il vint en 1806 la compléter à Paris. Reçu docteur en 1814, il se voua principalement, tout en exerçant la médecine, à des travaux d'hygiène publique. Lors de la réorganisation de la faculté de médecine, il fut, sans s'être mis sur les rangs, placé au nombre des agrégés; mais sa timidité naturelle s'opposa à ce qu'il fît jamais de leçons En 1825 il entra comme adjoint au conseil de salubrité, devint membre titulaire en 1832, et trois mois avant sa mort il fut appelé à le présider. Malgré le service dont il était aussi chargé à l'hôpital de la Pitié, et au milieu de ses occupations multipliées, il continua de visiter les pauvres, qui toujours

eurent droit à ses soins. Il mourut des suites d'une congestion hémorrhoïdaire. Parmi ses travaux relatifs aux questions d'hygiène, on remarque ses *Recherches sur la rivière de Bièvre* (1822, in-8°), et l'*Essai sur les cloaques ou égouts de Paris* (1824, in-8°); l'un des principaux rédacteurs des *Annales d'hygiène*, il y a fait insérer depuis 1829 de nombreux mémoires sur le curage des égouts, l'influence du tabac, la cuisson des tripées de bœuf, les débardeurs, l'assainissement des salles de dissection, les émanations putrides des matières alimentaires, les chantiers d'équarrissage, le rouissage du chanvre, etc. On a réuni ses plus importants mémoires sous le titre d'*Hygiène publique* (Paris, 1836, 2 vol. in-8°). On a encore de Parent : *Recherches sur l'inflammation de l'arachnoïde cérébrale et spinale;* Paris, 1821, in-8°, avec M. Martinet; — *De la Prostitution dans la ville de Paris;* ibid., 1836, 2 vol. in-8°, excellent ouvrage appuyé de nombreux documents statistiques et qui fait la principale base de sa réputation.

Leuret, *Notice à la tête de la Prostitution.*

PARENT-RÉAL (*Nicolas-Joseph-Marie*), homme politique français, né à Ardres, en avril 1768, mort à Paris, le 28 avril 1834. Son père était officier de la maréchaussée. Le jeune Parent fit ses études chez les Oratoriens de Boulogne-sur-Mer. Il fut reçu avocat au parlement de Paris (6 février 1790), exerça sa profession à Saint-Omer, et sous la république fut successivement secrétaire, puis administrateur de Calais, juge de paix d'Ardres, commissaire près l'administration du Pas-de-Calais (an III), et député aux Cinq-Cents (an VI); il passa au Tribunat après le 18 brumaire an VIII. Il y combattit l'établissement des tribunaux spéciaux, la recherche de la paternité, etc. En l'an X il rentra dans la vie privée : On a de lui : *Revue de l'*Essai oratoire *de M. Delamarre à l'usage de ceux qui fréquentent le barreau*, etc.; Paris, 1819, 1822, in-8°; — *Du Régime municipal et de l'administration de département;* Paris, 1820, in-8°; — *Notice nécrologique sur P.-L. Lacretelle*, etc.; Paris, 1825, in-8°; — diverses brochures politiques *Sur la loi électorale*, *l'Administration municipale*, *les sociétés politiques*, *la peine de mort.*, etc.

Revue encyclopédique, avril 1829, p. 266.

PARET D'ALCAZAR (*Luiz*), peintre espagnol, né à Madrid, en 1747, mort le 14 février 1799. Il fut élève de don Antonio-Gonzalez Velasquez et de Charles-François Traverse, sous les leçons duquel il acquit une grande pureté de dessin. Paret voyagea quelques années en Italie, et y perfectionna son dessin et son goût. En 1780 le roi d'Espagne lui ordonna de faire une collection de tableaux représentant les ports d'Espagne; une mort subite l'empêcha d'accomplir cette œuvre. Les peintures de Paret sont nombreuses, et se trouvent dans toutes les grandes galeries du nord de l'Espagne. On remarque à Madrid son *Serment du prince des Asturies dans l'église de Saint-Jérôme* et à Aranjuez un *Carrousel* dans lequel figurent les membres de la famille royale et les principaux seigneurs de la cour. Paret a dessiné les sujets qui ont servi à l'illustration des *Nouvelles* de Cervantes et des *Muses* du *Parnasse* de Guevedo. Il gravait fort bien à l'eau-forte. On a de lui *L'Intérieur d'un harem*, estampe très-estimée.

A. DE L.

Quilliet, *Dict. des peintres espagnols.*

PAREUS (*David* WÆNGLER, en latin), controversiste allemand, né à Franckenstein, le 30 décembre 1548, mort à Heidelberg, le 15 juin 1622. De bonne heure il grécisa le nom de son père, le magistrat Jean Waengler, de même qu'il abandonna la religion luthérienne pour le calvinisme, sur les conseils de son maître Chistophe Schilling, qui le fit entrer en 1566 au *Collegium Sapientiæ* à Heidelberg. En 1584 il devint professeur dans cet établissement après avoir exercé dans divers lieux le ministère évangélique. Depuis 1598, il occupa une chaire d'exégèse à l'université d'Heidelberg, et soutint contre plusieurs théologiens luthériens et catholiques les luttes les plus vives. La correspondance qu'il échangea avec le jésuite J. Magirus sur l'autorité religieuse a été publiée en 1604. Ses principaux ouvrages sont : *Calvinus orthodoxus de sancta Trinitate*; Neustadt, 1595; — *Exercitationes philosophicæ et theologicæ;* Heidelberg, 1609, in-8°; — *Disputationes theologicæ ;* Francfort, 1610, in-8°; — *Irenicus, seu de unione evangelicorum;* Heidelberg, 1614, in-4°; les principes d'après lesquels l'auteur voulait amener un accord entre les luthériens et les calvinistes furent attaqués avec violence par Hutter et Albert Grauer. Parmi les travaux exégétiques de Pareus, qui furent réunis en deux volumes in-fol. (Francfort, 1628), nous signalerons son *Commentarius in Epistolam ad Romanos*, Francfort, 1609, in-4°, qui fut brûlé publiquement par ordre des universités d'Oxford et de Cambridge, comme attentatoire à l'autorité royale, et son *Thesaurus biblicus*, Heidelberg, 1621, in-8°. Il a publié en 1587, à Neustadt, une traduction allemande de la *Bible*, qui l'engagea dans une ardente polémique. Ses *Opera theologica* ont été recueillis en 4 vol. in-fol.; Genève, 1642-1650; Francfort, 1647; ils sont précédés de sa biographie écrite par son fils, et publiée à part, 1633, in-12.

J.-Phil. Pareus, *Narratio de Vita D. Parei.* — Bayle, *Dict.* — Walch, *Einleitung in die Religionsstreitigkeiten ausser der Lutherischen Kirche*, t. III. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

PAREUS (*Jean-Philippe* WÆNGLER), philologue allemand, fils du précédent, né à Hemsbach, le 24 mai 1576, mort en 1648. Il remplit depuis 1601 les fonctions de recteur successivement dans les colléges de Creuznach, de Neuhaus et de Neustadt. En 1623 il devint professeur de

théologie, de philosophie et d'hébreu à Hanau; en même temps on lui confia la direction du gymnase de cette ville. On a de lui : *Electa Plautina*; Neustadt, 1597, 1617, in-4°; Hanovre, 1658, in-4° : ce travail remarquable fut suivi d'une édition des *Comédies* de Plaute; Francfort, 1610, in-8°; une seconde parut à Neustadt, 1619, in-4°, et fut réimprimée à Francfort, 1623; elle contient plus de trois cents pages de variantes recueillies sur les manuscrits de la bibliothèque palatine, avec un soin scrupuleux; une troisième fut publiée à Francfort, 1641 sans les variantes; Pareus y joignit un *Lexicon Plautinum*; Francfort, 1614, in-8°; Hanovre, 1734; les mérites de Pareus pour la critique et l'explication de Plaute, encore dernièrement reconnus par Ritschl (Voy. *Rheinisches Museum* et *Hallische Litteratur Zeitung*, année 1834), furent contestés avec mauvaise foi par Grater, auquel Pareus répondit par sa *Provocatio adversus personatos quosdam Pareomastigas*, Francfort, 1620, et par ses *Analecta Plautina*, ib., 1623; — *Calligraphia romana, seu thesaurus linguæ latinæ, in quo omnes phrases et formulæ elegantiores colliguntur*; Neustadt, 1616; Francfort, 1620; Nuremberg, 1646, in-8°; — *Lexicon criticum, seu thesaurus linguæ latinæ*; Nuremberg, 1645, in-8°; — *Commentarius de particulis linguæ latinæ*; Francfort, 1647, in-12. Pareus, qui a aussi donné des éditions estimées des *Epistolæ* de Symmaque (Neustadt, 1617 et 1628), des *Comédies* de Térence; ibid., 1619, in-4°, et de Salluste, Francfort, 1622, in-8°, a encore publié un grand nombre de poésies latines, recueillies pour la plupart avec celles de son père dans les *Musæ fugitivæ*; Neustadt, 1615. Parmi ses travaux théologiques, nous citerons : *Theatrum philosophiæ christianæ*; Francfort, 1623; — *Theologia symbolica de sacramentis*; ibid., 1643, in-12; et *De Deo et ejus agnitione*; ibid., 1647, in-4°; enfin, il a publié les *Deliciæ poetarum Hungarorum*; Francfort, 1619, 4 vol. in-12.

Freher, *Theatrum*. — Bayle, *Dict.* — Niceron, *Mémoires*, t. XLIII. — Rotermund, Suppl. à *Jöcher*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

PAREUS (*Daniel* WÆNGLER), philologue, fils du précédent, né en 1605, à Neuhaus, tué en 1635. En attendant que son ami Gerh. Vossius lui eût procuré une chaire en Hollande, il fonda une école à Kaiserslautern; à la prise de cette ville par les Impériaux, il fut massacré. Selon d'autres il aurait péri de la main de brigands. On a de lui : *Mellificium atticum*; Francfort, 1627, in-4° : recueil des locutions élégantes de la langue grecque; — *Universalis historiæ profanæ medulla*; ibid., 1631, in-12 : extrait en grande partie des matériaux rassemblés par Alting, comme Pareus le déclare lui-même dans la dédicace; c'est donc à tort que Bayle l'accuse de plagiat; — *Universalis historiæ ecclesiasticæ medulla*; ibid., 1633, in-12; — *Historia palatina*; ibid., 1633, in-12; une nouvelle édition parut en 1717, in-4°, avec des additions et avec une biographie de l'auteur. Pareus a aussi donné des éditions de Musée, d'Hérodien, d'Héliodore, de Quintilien et de Lucrèce; enfin, il a recueilli pour le Salluste publié par son père un grand nombre de variantes importantes.

Niceron, *Mém.*, XLIII. — Ersch et Gruber, *Encykl.*

PARFAICT (*François*), littérateur français, né le 10 mai 1698, à Paris, où il est mort, le 25 octobre 1753. Sa famille était une des plus anciennes de la bourgeoisie parisienne. Le goût qu'il prit dans sa jeunesse pour le théâtre et ses liaisons avec plusieurs comédiens et auteurs du temps le mirent à portée de rassembler de nombreux matériaux pour les ouvrages qu'il a consacrés à l'histoire de l'art dramatique en France. Après avoir donné un *Agenda des théâtres de Paris pour* 1735, il écrivit, en s'aidant des travaux de son frère, l'*Histoire générale du Théâtre français depuis son origine* (Paris, 1734-1749, 15 vol. in-12), qui s'arrête à l'année 1721; — des *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire par un acteur forain* (1743, 2 vol. in-12); l'*Histoire de l'ancien Théâtre-Italien jusqu'en* 1697 (1753, in-12); et un *Dictionnaire des théâtres de Paris* (1756-1767, 7 vol. in-12). Tous ces répertoires abondent en renseignements curieux, d'ordinaire assez exacts; mais ils sont écrits avec peu de correction et manquent de méthode. On a aussi de lui quelques comédies, entre autres *Le dénoûment imprévu* et *La fausse suivante*, en société avec Marivaux; un petit journal, *Le quart d'heure amusant*, qui parut de janvier à mai 1727; le ballet de *Panurge*, arrangé par Morel en opéra comique; *Aurore et Phœbus* (1732, in-12), histoire espagnole; et l'édition des *Œuvres de Boindin* (1753, 2 vol. in-12). Des raisons particulières ne lui permirent pas de publier une *Histoire de l'Opéra*, dont le manuscrit s'est perdu.

Son frère, PARFAICT (*Claude*), né vers 1701, à Paris, travailla aux ouvrages que nous avons indiqués, et entreprit, sous le titre de *Dramaturgie générale*, un vaste dictionnaire dramatique, qui n'a jamais vu le jour. On a de lui : *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite, trad. du grec* (1730, in-12). Il mourut le 26 juin 1777, à Paris.

Année litt., III. — Léris, *Dict. des théâtres*.

PARIATI (*Pietro*), poëte italien, né à Reggio, mort en 1745. Attaché à la cour impériale en qualité de poëte dramatique, il passa la plus grande partie de sa vie à Vienne, et aida Apostolo Zeno dans plusieurs de ses pièces. Il a composé seul *Il Sidonio* (1706), *l'Anfitrione* (1707), *La Svanvita* (1708), *Il Ciro* (1710), des oratorios et des divertissements, ainsi qu'une tragédie en allemand, intitulée *Archelaüs* (1744).

Dizion. istorico di Bassano.

* **PARIEU** (*Marie-Louis-Pierre-Félix* ESQUIROU DE), homme politique français, né à Aurillac, le 13 avril 1815, appartient à une famille de robe de la haute Auvergne (1). Après avoir été élevé successivement aux colléges d'Aurillac, de Lyon et de Juilly, il suivit les cours des facultés de droit de Paris et de Strasbourg, où il fut initié par le savant Klimrath aux recherches sur l'origine du droit, puisées aux sources germaniques. Entraîné en même temps par ses goûts vers l'histoire naturelle, il présenta à l'Académie des sciences quelques mémoires paléontologiques, en collaboration du colonel de Laizer, devenu depuis allié à sa famille (2).

Reçu docteur en droit, M. de Parieu épousa, en 1841, Mlle Durand de Juvizy de Clermont-Ferrand, dont la famille se rattache à Pascal; il se fit inscrire à la même époque au barreau de la cour de Riom, et employa ses loisirs à des travaux qu'il publia sous le titre d'*Études historiques et critiques sur les actions possessoires* (in-8°, 1850). Il se fit aussi remarquer par des articles insérés dans la *Revue de législation*, et par diverses notices sur l'agriculture dans des recueils périodiques. Après la révolution de février 1848, il fut élu membre de l'Assemblée constituante. Il y fut rapporteur de diverses commissions chargées d'examiner les projets de loi : *Sur l'impôt progressif en matière de successions de donations*, qu'il repoussait; *Sur l'impôt du revenu ; Sur l'apprentissage*. Réélu à l'Assemblée législative, M. de Parieu fut nommé ministre de l'instruction publique et des cultes, le 31 octobre 1849. Le premier acte de son ministère fut d'obtenir l'autorisation pour les préfets de suspendre les instituteurs dont la conduite aurait été jugée dangereuse; il fit voter, le 15 mars 1850, la loi de la liberté de l'enseignement. Il sortit du ministère le 24 janvier 1851. Nommé président de la section des finances au conseil d'État après le 2 décembre 1851, il a été élevé aux fonctions de vice président de ce même corps en 1856. Membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont, et de l'Académie de législation de Toulouse, il entra en 1856 à l'Académie des sciences morales et politiques. Nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1850, commandeur en 1854, il est grand officier depuis 1857; il est aussi grand-croix de Saint-Grégoire le Grand. Outre les ouvrages cités M. de Parieu a publié : *Études historiques et critiques sur les actions possessoires* (Paris, 1850, in-8°); — *Essai sur la statistique agricole du département du Cantal* (Aurillac, 1853, in-8°); — un grand nombre d'articles de jurisprudence et d'économie politique insérés dans le *Journal des économistes*; — des études sur *J. de Witt* et *A. de Tocqueville*, dans la *Revue contemporaine*. Il a prononcé plusieurs discours comme député, ministre et membre du conseil d'État, notamment sur *la constitution de 1848*; *la loi de l'agglomération lyonnaise; la loi d'enseignement*; et *la loi sur les pensions civiles*. Ses écrits et discours se recommandent par les mêmes qualités : clarté et abondance d'expression, élévation et originalité des aperçus et par-dessus tout enchaînement logique de la pensée. P. G. et L.

Dict. des Contemporains. — Docum. partic.

(1) Deux de ses grands oncles paternels furent admis dans l'ordre religieux de Malte; François Esquirou de Parieu, l'un d'eux, qui fut secrétaire de la langue d'Auvergne, obtint quelque temps avant la révolution de 1789, un bénéfice ou commanderie au Temple de Paris, et, à ce titre, il toucha jusqu'à sa mort la pension stipulée par la capitulation de l'île de Malte. Le bisaïeul de M. de Parieu était doyen des conseillers au présidial d'Aurillac; son grand-père a été avocat dans cette ville, et son père, qui en est maire depuis longtemps, est depuis 1852 député du Cantal au Corps législatif.

(2) Ils donnèrent la description d'un fragment fossile trouvé à Cournon (Puy-de-Dôme), célèbre dans les annales de la faune antédiluvienne, comme témoin irrécusable d'un genre éteint de mammifères, chez lequel l'aptitude destructrice des dents se multipliait par leur nombre.

PARINI (*Joseph*), poëte italien, né à Bosisio, dans le Milanais, le 22 mai 1729, mort à Milan, le 15 août 1799. Il appartenait à une famille pauvre, et il embrassa l'état ecclésiastique moins par goût que comme moyen d'existence. Tandis qu'il gagnait assez péniblement sa vie en donnant des leçons particulières, il publia à Lugano (1752), sous la date de Londres et sous le pseudonyme de *Ripano Eupilino*, un volume de poésies légères qui eurent du succès. Quatre ans plus tard il fit paraître une critique du livre d'Alexandre Bandiera intitulé : *Pregiudizi delle umane lettere*, laquelle fut remarquée; mais sa véritable réputation ne commença qu'à la publication de son poëme d'*Il Mattino*, en 1763. Les poëmes didactiques et descriptifs étaient alors fort à la mode; Parini sut rajeunir ce genre usé, en y introduisant la satire de mœurs; dans les autres poëmes qui sont la suite du *Matin*, *Le midi*, *Le soir* et *La nuit*, et qui forment les quatre parties du *Jour*, Parini raille avec une ironie fine et mordante les habitudes oisives et voluptueuses de l'aristocratie milanaise. Quoique les dernières parties du *Giorno* ne soient pas aussi achevées que les premières, ce poëme est un des monuments les plus parfaits de la littérature italienne. Le ton satirique du *Mattino* déplut à l'aristocratie milanaise, et l'on prétend même qu'un grand seigneur, le duc de Belgiojoso, fit donner des coups de bâton à l'auteur; heureusement le comte Firmiani, gouverneur de la Lombardie autrichienne, prit Parini sous sa protection. Rédacteur de la *Gazette de Milan*, professeur de belles-lettres et d'éloquence dans les écoles palatines, puis dans le collége Brera, chargé ensuite de la chaire des beaux-arts, Parini n'avait aucune raison de se plaindre de l'administration autrichienne; cependant il accueillit avec faveur l'arrivée des Français dans la Lombardie en 1796, et accepta la place d'officier municipal. Dans cette période de troubles il montra autant de fermeté que de

modération. Sa conduite ne le mit pas à l'abri de la réaction après le retour des Autrichiens. Le chagrin qu'il en ressentit abrégea ses jours. Les *Œuvres* de Parini ont été recueillies à Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8°. Parini fut un des écrivains italiens les plus distingués de son temps. Comme poëte il a manqué des qualités supérieures qui caractérisent le génie; mais il possédait au plus haut degré le talent de la versification. La justesse des idées, l'exactitude et l'éclat des images, l'harmonieuse perfection du style, donnent le plus grand prix à son poëme du *Giorno;* aucun autre auteur, pas même Frugoni, n'avait manié le vers *sciolto* avec autant de bonheur. Quelques-unes de ses compositions lyriques, entre autres les odes *per l'inclita Nice, a Silvia ed alla Musa*, ne sont pas inférieures au poëme, et rappellent les odes d'Horace. Le principal ouvrage de Parini a été traduit en français par l'abbé Desprades sous ce titre : *Les quatre parties du jour à la ville*; Paris, 1776, in-12. Une édition de ses *Œuvres choisies* a paru à Milan; 1825, 2 vol. in-8°. L. J.

Reina, *Vie de Parini* en tête de l'édition de 1801. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. VIII. — C. Ugoni, *Letteratura italiana nella seconda metà del secolo XVIII* — Ces. Cantu, *Parini et la societe lombarde au dix-huitième siècle.* — Pozzetti, *Vita di Gius. Parini*; Plaisance, 1801.

PARIS (*François*), auteur ascétique français, né à Châtillon, près Paris, mort le 17 octobre 1718, à Paris. Il administra la cure de Saint-Lambert, voisine de Port-Royal-des-Champs, et dont il se démit à cause de l'extrême frayeur que lui causaient les loups du voisinage, et devint sous-vicaire à Saint-Etienne-du-Mont. Il a publié plusieurs ouvrages aussi solides qu'édifiants, entre autres : *De l Usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie;* Paris, 1673, 1674, in-12; Arnauld et Nicole ont mis, dit-on, la main à ce livre, imprimé par ordre de M. de Gondrin, archevêque de Sens; — *Les Psaumes en forme de prières;* Paris, 1690, in-12; le curé Vinc. Loger a eu beaucoup de part à cette paraphrase, qui a obtenu plus de dix édit.; — *Explication des commandements de Dieu;* Paris, 1693, 2 vol. in-12; — *Martyrologe, ou idée de la vie des saints;* Paris, 1694, in-12; — *L'Évangile expliqué;* Paris, 1693-1698, 4 vol. in-8o; — une bonne trad. de l'*Imitation;* Paris, 1706, 1728, in-12.

Moreri, *Grand Dict. hist.*

PARIS (*François* DE), diacre, connu surtout par les guérisons miraculeuses qui passent pour avoir été opérées sur sa tombe, et par les convulsions auxquelles elles donnèrent lieu, était né à Paris, le 30 juin 1690 (1), mort le 1er mai 1727. Son père, conseiller au parlement, le destinait, comme l'aîné de ses fils, à lui succéder dans sa charge; et en conséquence il lui fit étudier le droit; mais son éloignement du monde le porta irrésistiblement vers la carrière ecclésiastique, et il obtint d'entrer au séminaire de Saint-Magloire. Son zèle dans les fonctions de catéchiste le fit charger de la supériorité des jeunes clercs de Saint-Côme, et on le promut au diaconat. Dans les disputes soulevées au sujet de la bulle *Unigenitus*, il prit le parti des jansénistes; et dès lors, sa conscience ne lui permettant pas d'adhérer au formulaire exigé pour remplir une cure, la carrière sacerdotale lui fut fermée. Il résolut donc de se vouer à la retraite. A cet effet, il alla se loger dans une modeste maison du faubourg Saint-Marceau, et pour augmenter les fonds des aumônes qu'il distribuait avec la plus ardente charité, son père ne lui ayant laissé par son testament que le quart de son bien, il s'imposa un travail manuel. Mais les jeûnes, les macérations et les veilles minèrent promptement sa santé, et il mourut à l'âge de trente-sept ans. Son corps fut inhumé dans le petit cimetière de Saint-Médard. Le fanatisme songea aussitôt à exploiter la vénération qui entourait le pieux diacre. Bientôt, on publia une foule de miracles opérés sur son tombeau. Aux guérisons miraculeuses succédèrent les convulsions et les transports prophétiques. L'affluence devenait chaque jour plus considérable. A la fin, le gouvernement, dans l'intérêt de l'ordre et de la morale publique, fit fermer le cimetière, en 1732. Le diacre Pâris est auteur de quelques commentaires sur le Nouveau Testament, qui parurent après sa mort. [*Encycl. des G. du M.*].

(1) Son oncle, *Anselme* DE PARIS, né le 26 novembre 1631, à Reims, mort le 2 mars 1683, entra chez les chanoines de Sainte-Geneviève, et mena une vie austère et retirée. Il est auteur d'un ouvrage plein d'érudition intitulé : *De la Croyance de l'Église grecque* (Paris, 1672-1676, 2 vol. in-12).

Le P. Boyer, *Vie du bienheureux F. de Pâris;* Paris, 1731, in-12. — B. Doyen, *Vie du diacre Pâris;* ibid., 1731, 1733, 1738, 1788, in-12. — J.-L. Barbeau de La Bruyère, *Vie de Fr. de Pâris;* ibid., 1731, in-12. — Carré de Montgeron, *La Vérité sur les miracles operés par l'intercession de M. Pâris;* ibid., 1737-1741, 3 vol. in-4° fig.

PARIS (Les frères), financiers français, natifs de Moirans, en Dauphiné, où leur père tenait une auberge, à l'enseigne de Saint-François. Cette famille était originaire de Charnècle (Isère). L'aîné se nommait *Antoine*, le second *Claude*, dit *la Montagne*, le troisième *Joseph*, et le quatrième *Jean*. Pendant une disette qui désola le Dauphiné, ils firent venir des blés de Bourgogne, et ramenèrent l'abondance dans le pays; mais on les accusa d'accaparement, et ils furent obligés de se réfugier à Paris. Joseph, plus connu sous le nom de *Duverney*, né le 9 avril 1684, entra alors dans les gardes françaises, et ses trois frères se placèrent dans les bureaux du munitionnaire de l'armée d'Italie, auquel ils avaient été utiles en le Dauphiné. Leur habileté et leur bonne conduite leur ayant concilié la bienveillance de leurs chefs, Antoine Pâris fut, en 1704, chargé de la direction des vivres de l'armée de Flandre; il s'en acquitta avec zèle et intelligence, et bientôt sa réputation d'habileté,

et celle de ses frères, furent telles, que le fameux Samuel Bernard leur prêta quatre millions pour les aider à faire face aux besoins du service. Ils continuèrent à occuper des emplois dans les finances, jusqu'à l'époque de la révolution opérée par l'adoption du système de Law. Duverney avait depuis longtemps quitté le service pour s'associer à ses frères. Il présenta au régent un mémoire où il s'efforçait de démontrer tout ce qu'il y avait d'illusoire dans les plans du financier écossais. Law vit ce mémoire, et fit exiler les frères Pâris dans le Dauphiné. Mais on se souvint d'eux quand la débâcle arriva : ils furent rappelés. Duverney proposa d'assurer le payement des dettes réelles et de soumettre au *visa* tous les papiers du *système*, dont l'État ne pouvait être garant pour leur valeur fictive. Son avis fut adopté (1721); il fut chargé de ce soin avec ses frères, et ils s'acquittèrent, dit Voltaire, avec un talent prodigieux de cette opération de finance et de justice, la plus grande et la plus difficile qui ait jamais été faite chez aucun peuple. Duverney fut vers cette époque chargé de l'exécution des mesures prises par le conseil de santé pour arrêter les progrès de la peste qui exerçait ses ravages dans le midi, et il y remplit cette mission, comme celles qui lui avaient été précédemment confiées, avec zèle et dévouement. Mais il se mêla, en 1726, à une intrigue de cour qui avait pour but d'éloigner de la cour Fleury, ancien évêque de Fréjus, depuis cardinal. Celui-ci devenu premier ministre le fit d'abord exiler avec ses frères, arrêter et mener à la Bastille, d'où Duverney ne sortit qu'en 1728. Il rentra deux ans après aux affaires, et y resta dès lors jusqu'à sa mort, arrivée le 17 juillet 1770 (1). Ce fut lui qui conseilla, en 1751, l'établissement de l'École militaire, dont il fut nommé le premier intendant, avec le titre de conseiller d'État. On attribue à Duverney : *Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce, par de Tott* (1740, 2 vol. in-12). Le général Grimoard a publié la *Correspondance du maréchal de Richelieu, du comte de Saint-Germain et du cardinal de Bernis avec Pâris-Duverney* (Paris, 1789, in-8°).

PARIS DE MONTMARTEL (*Jean*), né le 1er août 1690, mort le 10 septembre 1766, fut nommé, en 1722, garde triennal du trésor royal; il devint ensuite banquier de la cour, et acquit une si grande influence, qu'il fixait, dit-on, le taux de l'intérêt de l'argent, et qu'on le consultait pour le choix des contrôleurs généraux. Il fut créé marquis de Brunoi par Louis XV, et laissa son immense fortune à son fils, le célèbre *marquis de Brunoi*, qui ne se fit guère connaître qne par ses prodigieuses dépenses et par son goût singulier pour les cérémonies religieuses, qui amenèrent sa ruine et son interdiction.

PARIS DE MEYZIEU (*Jean-Baptiste*), neveu de Pâris-Duverney, obtint la survivance de la charge d'intendant de l'École militaire, qu'occupait son oncle, et mourut le 6 septembre 1778. Il avait réuni une magnifique bibliothèque; on dit que celle qui fut vendue à Londres, en 1791, et dont le catalogue (*Bibliotheca elegantissima parisina*), est très-recherché, avait été formée par lui.

Luchet (marquis de), *Hist. de MM. Pâris*; 1776, in-8°. — *Galerie française*, 1771. — Beaumarchais, *Mémoires*. — Lemontey, *Hist. philosoph. du dix-huitième siècle*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Doc. part.*

PARIS (*Philippe-Nicolas-Marie* DE), assassin français, né à Paris le 12 novembre 1763, mort à Forges-les-Eaux, le 31 janvier 1793. Son père était architecte. Après avoir servi dans la gendarmerie, il passa dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Intrépide et adroit, il se distinguait dans toutes les émeutes royalistes. Au moment où il apprit la condamnation du monarque, sa tête s'exalta, et il résolut de tuer un des députés régicides. Son choix se fixa sur le duc d'Orléans-*Égalité*, qu'il ne put rencontrer. Il entra le 20 janvier 1793 avec un de ses amis chez un restaurateur du Palais-Royal nommé Février; il y entendit nommer Lepelletier de Saint-Fargeau (*voy.* ce nom), qui dînait à une table voisine. Aussitôt il s'élance vers le représentant de Sens, et lui dit : « C'est vous qu'on appelle Saint-Fargeau? — Oui. — Scélérat, tu as voté la mort du roi? — Oui; mais je ne suis point un scélérat : j'ai voté selon ma conscience. — Tiens! voilà ta récompense, » reprend Pâris en lui enfonçant son sabre dans le flanc. Le meurtrier put s'enfuir aussitôt, et durant huit jours demeura caché chez sa maîtresse, parfumeuse au Palais-Royal. Il prit alors la route de la Normandie, espérant passer en Angleterre. Il gagna facilement Forges-les-Eaux, mais dans l'auberge où il s'arrêta il tint des propos si imprudents sur les événements du jour, qu'il fut dénoncé comme suspect par un marchand de peaux de lapin nommé Auguste. Le lendemain matin, lorsque la gendarmerie se présenta pour le saisir dans son lit, il tira un pistolet caché sous son oreiller, et se fit sauter le crâne. On trouva sur sa poitrine son extrait de baptême et son brevet de garde du roi, sur lequel il avait écrit : « Ceci est mon brevet d'honneur; qu'on n'inquiète personne : je n'ai point de complice dans la belle action que j'ai faite en donnant la mort au scélérat Saint-Fargeau. Si je ne l'eusse pas trouvé sous ma main, j'aurais purgé la terre du monstre, du parricide d'Orléans. Tous les Français sont des lâches.

« Sur ce brevet d'honneur, je l'écris sans effroi,
Je l'écris à l'instant où je quitte la vie :
Français, si j'ai frappé l'assassin de mon roi,
C'était pour m'arracher à votre ignominie. »

A la nouvelle de cet événement, Legendre et

(1) L'aîné des quatre frères, *Antoine*, né le 9 février 1668, était mort le 29 juillet 1733, à Sampigny. CLAUDE, dit *la Montagne*, né le 7 août 1670, fut ruiné par ses enfants et obligé de vendre ses terres, il se retira en 1742 en Dauphiné, où il mourut, deux ou trois ans après.

Tallien furent envoyés à Forges pour s'assurer de l'identité de Pâris. Legendre voulait que son cadavre fût ramené dans la capitale traîné sur la claie. Tallien s'y opposa. La Convention consultée répugna à cette vengeance sur un mort. Pâris fut donc enterré, mais comme une bête fauve au fond d'un bois dans les environs de la ville. La Convention avait décrété 10,000 livres de récompense à celui qui procurerait son arrestation; mais comme on ne put le saisir vivant, son dénonciateur Auguste n'eut que 1,200 livres.

Le Moniteur universel, ann. 1793. — *Biographie moderne* (1806). — Thiers, *Histoire de la révolution française*, t. III, liv. XI, p. 220. — A. de Lamartine, *Hist. des girondins*, t. V, liv. XXXVI, p. 30-36.

PARIS (*Louis-Michel*), pédagogue français, né le 29 septembre 1740, à Argentan, où il mourut, le 16 juin 1806. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il ouvrit en 1787 une sorte d'académie où il enseignait les éléments des sciences et des lettres. Condamné à la déportation pour avoir refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, il se rendit en Angleterre (1792) et continua de se consacrer à l'instruction de la jeunesse. Rentré en 1801 à Argentan, il y forma un pensionnat qui fut l'année suivante érigé en école secondaire. L'abbé Pâris a publié à Londres une *Introduction à l'étude de la Géographie* et des *Éléments de grammaire française*, et à Alençon une jolie collection de 42 *Cartes d'astronomie et de géographie*, gravées par Godard; le texte a été imprimé en 1807 à Falaise.

Biogr. nouv. des contemp.

PARIS (*Pierre-Adrien*), architecte français, né en 1747, à Besançon, où il est mort, le 1er août 1819. Après avoir appris les éléments du dessin de son père, qui était intendant des bâtiments de l'évêque de Bâle, il vint à Paris, se plaça sous la direction de l'architecte Trouard, et partit en 1767 pour Rome avec le titre de pensionnaire du gouvernement. Les beaux dessins dont il enrichit les *Tableaux de la Suisse* de La Borde et le *Voyage à Naples* de Saint-Non le firent bientôt connaître : nommé en 1778 dessinateur du cabinet du roi et architecte des économats, il fut chargé aussi de tous les détails des fêtes de Versailles, de Marly et de Trianon, et succéda en 1781 à Soufflot dans l'académie d'architecture. Pendant un second voyage qu'il fit en Italie, il fut attaché à l'Opéra, et ce fut lui qui depuis 1783 exécuta toutes les belles décorations de ce théâtre. Louis XVI l'anoblit en 1788 et lui donna le cordon de Saint-Michel. Privé de ses emplois par la révolution, Paris se retira au château de Colmoulin, près du Havre, et pendant plus de douze ans il n'y parut occupé que d'histoire naturelle. Le dérangement de sa santé l'obligea à retourner en Italie (1806), et à peine arrivé à Rome, on lui offrit la place de directeur de l'école de France; mais il ne consentit qu'à se charger de l'intérim, à la condition de ne prêter aucun serment. En 1811, il dirigea les fouilles du Colysée et dressa un plan de restauration de ce monument. En 1817 il rentra dans sa ville natale, après avoir assisté aux derniers moments de Seroux d'Agincourt, son ami, qu'il avait secondé dans ses travaux. On ne cite guère de cet artiste que le portail de la cathédrale d'Orléans; mais il a laissé en manuscrit des ouvrages estimables, tels qu'un *Recueil de dessins et études* (9 vol. gr. in-fol.), l'*Examen des édifices antiques et modernes de Rome* (in-fol.) et l'*Amphithéâtre de Flavien*, appelé *Colysée* (in-fol.). Il a traduit de l'anglais l'*Agriculture des anciens* de Dickson (1802, 2 vol. in-8°), et l'*Agriculture pratique* de Marshall (1805, 5 vol. in-8° et atlas).

Catalogue raisonné du cabinet de Paris (Besançon, 1821, in-8°), avec notice.

PARIS (*John-Ayrton*), chimiste anglais, né le 7 août 1785, à Cambridge, mort le 24 décembre 1856, à Londres. Il étudia la médecine à l'hôpital de Westminster et à Édimbourg, fut reçu docteur à Cambridge, et pratiqua pendant plusieurs années à Penzance, en Cornouailles, où il contribua puissamment à la création de la société géologique, une des plus anciennes des trois royaumes. En 1817, il s'établit à Londres et présida depuis 1844 le collége des médecins. Il était membre de la Société royale. On a de lui : *Pharmacologia;* Londres, 1819, in-8°; 8e édit., 1833; impr. cinq fois en Amérique et trad. en français et en allemand; — *A Treatise on diet*, ibid., 1821, in-8°; 5e édit., 1837; — *Medical jurisprudence*, avec Fonblanque; — *Medical chemistry;* ibid., 1824, in-8°, trad. en français en 1826; — *Memoirs of the life of sir Humphrey Davy*, ibid., 1810; 2e édit., 1834, 2 vol. in-8°; — *Philosophy in sport made science in earnest.*

English Cyclop. (biogr.).

*PARIS (*Alexis-Paulin*), érudit français, né à Avenay (Marne), le 25 mars 1800. Venu jeune encore à Paris, il s'y livra à ses goûts pour la littérature, et après avoir publié dans divers recueils littéraires des articles qui furent généralement remarqués, il entra à la Bibliothèque royale en qualité d'employé au département des manuscrits. Cette place lui permit de poursuivre à son aise ses études sur la littérature du moyen âge, et il se consacra à mettre en lumière les grandes épopées chevaleresques disséminées dans les manuscrits de cette époque. Ses travaux en ce genre lui ouvrirent les portes de l'Académie des inscriptions où il remplaça (2 juin 1837) Raynouard, connu comme lui par ses recherches sur les troubadours. Le même jour, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et devint depuis successivement conservateur adjoint des manuscrits à la Bibliothèque royale (6 mars 1839), membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes (31 décembre 1846), du comité de la langue, de l'histoire et des

arts de la France, section de philologie (14 septembre 1852), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collége de France (11 janvier 1853). Les publications de M. Paulin Paris sont très-nombreuses; il nous suffira de citer les plus importantes : *Apologie de l'école romantique;* Paris, 1824, in-8°; — *Notice sur la relation originale du voyage de Marco Polo;* 1833, in-8°; — *Garin le Loherain*, précédé d'un *Examen des romans carlovingiens;* Paris, 1833-1835, 2 vol. gr. in-12; — *Berte aus grands piés*, précédé d'une *Dissertation sur le roman des douze pairs de France;* 1836, in-12; — *Romancero français;* 1833, in-12; — *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, leur histoire et celle des textes allemands, anglais, hollandais, italiens, espagnols de la même collection*; 1836-1848, 7 vol. in-8°; — *Mémoire sur le cœur de saint Louis, et sur la découverte faite dans la Sainte-Chapelle le* 15 *mai* 1843; 1844, in-8°. Il a donné une édition des *Grandes chroniques de France* (1836-1840, 6 vol. in-8°); de la *Conqueste de Constantinople*, de Villehardouin et de Henri de Valenciennes (1838, in-8°); de la *Chanson d'Antioche*, composée au douzième siècle par le pèlerin Richard, renouvelée sous le règne de Philippe-Auguste par Graindor de Douay (1848, 2 vol. in-8°). En 1827, il donna une traduction du *Don Juan* de Byron (2 vol. in-12), bientôt suivie de celle des *Œuvres complètes* de ce poëte (1830-1832 et 1836, 13 vol. in-8°) y compris les *Mémoires* édités par Thomas Moore. Membre de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, il a donné à ce recueil de nombreuses notices, ainsi qu'aux *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, au *Recueil de l'Académie des inscriptions*, au *Journal des Savants*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, au *Bulletin du Bibliophile*, à la *nouvelle Biographie générale*, etc. Il a fourni à divers journaux, appartenant en général à l'opinion légitimiste modérée, plusieurs dissertations remarquables sur des points contestés ou obscurs de notre histoire.

H. F.

Vapereau, *Dict. des Contempor.* — *Bibliogr. de la Fr.*

* **PARIS** (*Antoine-Louis*), archiviste français, frère du précédent, né à Épernay, le 14 août 1802. Longtemps bibliothécaire et archiviste de la ville de Reims, et attaché à la commission des monuments historiques, il a publié ou édité : *Reims pittoresque ancien et moderne;* Reims, 1836, in-8°; — *Chronique de Rains*, publiée sur le manuscrit du quatorzième siècle; Reims et Paris, 1837, in-12; — *Négociations, lettres et pièces diverses relatives au règne de François Ier;* Paris, 1841, in-4°; — *Mémoires de F. Maucroix, chanoine de Reims, avec notes;* Reims, 1842, 2 vol. in-8° et 1 vol. in-18; — *Œuvres de Maucroix* (Paris, 1854, 2 vol. in-12); — *Les Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims;* Reims et Paris, 1843, 2 vol. in-4°; — *La Chronique de Nestor*, traduite en français; Paris, 1834-1835, 2 vol. in-8°; — *Histoire de Russie;* Paris, 1832, 1834, in-12; — de nombreux articles dans divers recueils historiques.

* **PARIS** (*Claude-Joseph*), compositeur français, né à Lyon le 6 mars 1804. Fils d'un violoniste attaché au grand théâtre de Lyon, son père fut son premier maître de musique, et, à l'âge de treize ans, il faisait déjà lui-même partie de l'orchestre du théâtre. Charles Mansut, ami de sa famille, lui donna des leçons de piano et de composition. Le premier essai du jeune artiste fut un quatuor pour deux violons, alto et basse. Il écrivit ensuite la musique de deux opéras en un acte, *Les Rendez-vous supposés* (1820), et *La fausse Veuve* (1821), qui furent représentés à Lyon. Le désir de fortifier ses études musicales l'amena à Paris en 1823, et, la même année, il entra au Conservatoire où il eut pour maîtres M. Fétis et Lesueur. En 1826, il remporta au concours de l'Institut le premier grand prix de composition musicale, et, après avoir écrit pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin la musique d'un ballet en deux actes, intitulé *Les Ruses espagnoles*, il partit pour Rome où il fit exécuter un *Te Deum* en 1827, à l'église Saint-Louis-des-Français, à l'occasion de la fête du roi Charles X. L'année suivante, il donna sur le théâtre San-Benedetto, à Venise, un opéra bouffe qui valut à son auteur d'être nommé membre de l'Académie de cette ville. Après une excursion en Allemagne, il revint à Paris en 1829, et fit entendre à l'église des Petits-Pères une messe de *Requiem* à grand orchestre. Deux ans plus tard, en 1831, il donna à l'Opéra-Comique *La Veillée*, en un acte, et écrivit ensuite pour l'Académie royale de musique *Témira, ou les Tlaskalans*, grand opéra en trois actes, mais qui ne fut pas représenté. Il composa encore la musique et les chœurs du *Festin de Balthasar* (1833), et du *Juif-errant* (1834), drames représentés à l'Ambigu-comique, et pour le théâtre du Cirque les chœurs d'un drame intitulé *Jérusalem* (1837). Son dernier ouvrage est *Le Cousin de Denise*, en un acte, représenté en 1848 sur la scène de l'Opéra-bouffe-français qu'on avait établi au Théâtre Saint-Antoine. On connaît aussi de ce compositeur *Héro et Léandre*, cantate à grand orchestre, plusieurs trios, quatuors, un grand sextuor, un album de romances, etc., etc.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie univ. des musiciens.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — *Doc. part.*

* **PARIS** (*François-Edmond*), marin français, né à Brest, le 2 mars 1806, entra à l'école de marine d'Angoulême, au mois de juin 1820, et en sortit aspirant de deuxième classe le 1er mai 1822. Il fit, en 1826, sur *L'Astrolabe*, la campagne de circumnavigation sous les ordres de M. Dumont d'Urville, et prit part aux travaux hydrographiques de cette laborieuse expédition. Il par-

ticipa aussi à la rédaction de l'atlas hydrographique et de l'album historique de l'expédition de *La Favorite*, en 1829. Embarqué en 1837 sur la corvette *L'Artémise*, il fit un troisième voyage de circumnavigation dans le cours duquel il perdit un bras (1). A son retour, ses albums, que l'on savait riches de dessins, furent demandés par le ministère de la marine, et la publication qui en fut ordonnée eut pour résultat l'ouvrage intitulé : *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens, ou Collection des navires et pirogues construits par les habitants de l'Asie, de la Malaisie, du grand Océan et de l'Amérique;* Paris, 2 vol. in-fol. Nommé capitaine de corvette et appelé en 1840 au commandement de la frégate à vapeur *L'Infernale*, puis, au mois de janvier suivant, à celui de la corvette à vapeur *L'Archimède*, destinée à une campagne de la Chine, il mit à profit cette campagne pour étudier les moyens de faire de longues traversées en dépensant le moins de combustible possible. Le résultat de ses études, consigné dans deux rapports qui, depuis, ont servi de guides dans de pareilles traversées, a été publié sous le titre de : *Navigation de la corvette à vapeur* L'Archimède *de Brest à Macao;* Paris, Impr. roy., 1845, in-8°. En 1846, il fut nommé capitaine de vaisseau et commandant du yacht royal *Le Comte d'Eu*, en essai au Havre, où ce navire venait d'être construit. Pendant ces essais, l'explosion de l'une des chaudières ayant occasionné la mort de dix hommes, il se fit descendre, le premier, pour porter secours aux victimes et éteindre les feux qui pouvaient déterminer une nouvelle explosion. En 1848, année où il commandait la frégate à vapeur *Le Gomer*, il termina la première édition, commencée depuis six ans, de son *Dictionnaire de marine à vapeur;* Paris, gr. in-8°. Cet ouvrage, qui n'a pas d'analogue, même en Angleterre, fut réédité en 1858. On a encore du même auteur : le *Catéchisme du mécanicien à vapeur, ou Traité des machines à vapeur, de leur montage, de leur conduite et de la réparation de leurs avaries;* Paris, 1851, gr. in-8°; 2e édit., 1855; — *Traité de l'hélice propulsive;* Paris, 1855, in-8°; — *Utilisation économique du charbon à bord des navires à vapeur. Moyens d'apprécier les services rendus par le combustible, suivant la marche et la grandeur des bâtiments; accompagné de vingt-cinq tableaux et de douze grandes planches gravées exposant les résultats des expériences et du service à la mer de ces navires;* Paris, 1858, in-8°.

Nommé contre-amiral, le 7 septembre 1858, M. Paris a occupé pendant quelque temps le poste de major général de la marine à Brest, et l'a quitté, au mois de décembre de l'année suivante, pour prendre le commandement de la 3e division de l'escadre de la Méditerranée. P. LEVOT.

(1) Se trouvant à Porto-Novo, à trente milles au sud de Pondichéry, il eut la main gauche broyée dans un engrenage pendant qu'il visitait un établissement industriel du pays, et il lui fallut subir l'amputation d'une partie de l'avant-bras.

Archives et Annales de la Marine. — Documents particuliers.

PARIS (*Matthieu*). Voy. MATTHIEU PARIS.

PARISEAU (*Pierre-Germain*), auteur dramatique français, né à Paris en 1753, guillotiné dans la même ville le 22 messidor an II (10 juillet 1794). D'une famille aisée, il fit ses études au collége Mazarin. Il fut successivement clerc de procureur, agent d'affaires, banquier, enfin directeur et acteur d'un théâtre du boulevard du Temple, nommé Les Élèves de l'Opéra. Une grande légèreté de caractère et le défaut d'ordre firent échouer les diverses entreprises de Pariseau. Il écrivit alors des pièces qui ne manquent ni de gaieté ni d'originalité; plusieurs eurent du succès. En 1789, il fonda *La Feuille du jour*, journal satirique dans lequel les personnages et les doctrines révolutionnaires étaient vivement attaqués. Pariseau vit ses presses brisées et ses bureaux dévastés le soir même du 10 août. Il continua son opposition dans des nouvelles à la main. Il fut arrêté et incarcéré au Luxembourg. Compris dans la prétendue conspiration *des Prisons*, il fut condamné à mort et exécuté (1). Ses principales pièces sont : *Le Prix académique*, un acte en vers (1780); *La Veuve de Cancale*, parodie, 1780; *Adélaïde ou l'Innocence reconnue*, trois actes (1780); *Richard*, parodie de *Richard III* (1781); *La Soirée d'été*, vaudeville, (1782); *Le Bouquet et les Étrennes*, comédie en vers (1782); *Les deux Rubans* et *le Rendez-vous*, comédie en vers (1784); *Julien et Colette*, com. (1788); *Jean de La Fontaine*, comédie trois actes (1790); etc. E. D—s.

La Harpe, *Correspondance avec le grand-duc*, etc. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.*

PARISET (*Étienne*), médecin français, né le 5 août 1770, à Grand, village des Vosges, mort le 6 juillet 1847, à Paris. Ses parents étaient de pauvres paysans. Envoyé à l'âge de six ans à Nantes, chez un oncle paternel, qui exerçait l'état de parfumeur, il eut pendant son voyage les deux pieds écrasés sous les roues d'une voiture de roulier. La vivacité de son intelligence, son esprit et sa gaieté, entretenus par la passion des livres, lui firent surmonter les difficultés d'une éducation incomplète et interrompue; ayant obtenu, en 1788, la permission de rentrer au collége, il termina en deux années le cours des études classiques. Lorsque la guerre éclata (1792), il s'enrôla sous les drapeaux et

(1) Plusieurs biographes ont écrit que Pariseau avait été victime d'une erreur, et que la ressemblance de son nom avec celui de Parisot (Jacques) (*voy.* ce nom) avait seul causé sa condamnation et sa mort. Cette erreur n'existe pas au *Moniteur*, qui, dans la liste des condamnés du 22 messidor an II, mentionne correctement *P.-G. Pariseau, journaliste, né à Paris, âgé de quarante et un ans, demeurant rue Meslai;* il n'y aucune confusion avec Parisot (Jacques), *capitaine de la garde royale*, comme on le lit dans Michaud, dans Norvins, etc.

fit deux campagnes, l'une à l'armée du nord, l'autre en Vendée, où il contribua à sauver la vie à la veuve de Bonchamp. Peu de temps après, en 1794, la ville de Nantes l'envoya comme élève à l'école de santé qu'une loi venait de créer à Paris dans l'intérêt des armées. Cette première année d'études médicales fut pour Pariset une année de privations et de souffrances. Heureusement Riouffe, avec qui il était lié d'amitié, le tira de cette affreuse misère en lui procurant une place d'instituteur dans une riche famille parisienne; il mit à profit le temps qu'il y resta, et s'appliqua sérieusement aux langues anciennes, à la littérature et à la philosophie. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il reprit avec ardeur l'étude de la médecine, et obtint en 1805 le grade de docteur avec une thèse *Sur les hémorrhagies utérines*. Il ne tarda pas à être nommé membre du conseil de salubrité, médecin de Bicêtre (1814) et membre du conseil général des prisons (1818). Sa carrière fut illustrée par trois missions de confiance dont le gouvernement de la restauration le chargea en l'envoyant d'abord à Cadix (1819), puis à Barcelone (1821), en société avec MM. Bally et François, pour y étudier la fièvre jaune; enfin en Égypte (1828) pour rechercher la véritable origine de la peste. De retour en France, le 18 mai 1830, il fut nommé officier de la Légion d'honneur. Il avait reçu des Bourbons d'autres distinctions, telles qu'une pension de 2,000 fr., le cordon de Saint-Michel et une place à l'Académie royale de médecine réorganisée (1820). Quelque temps auparavant il avait eu la faiblesse d'accepter les fonctions de censeur de la presse. « Pariset, a dit M. Réveillé-Parise, s'appliqua surtout à deux objets principaux, l'aliénation mentale et les maladies contagieuses. Ses travaux, son opinion sur l'origine et la transmission de la peste sont assez connus, opinion qu'il soutint avec autant de vigueur que de persévérance; selon lui, *nier la contagion, c'était nier Dieu*. Mais ce qui contribua le plus à faire ressortir la variété de ses connaissances, l'éclat et la fécondité de son esprit, ce furent les *Éloges* qu'il prononça à l'Académie : il semblait né pour ce genre d'éloquence, il en avait le goût, le génie, la spontanéité. C'était avec raison qu'il était regardé comme la fleur et l'ornement de l'Académie; elle en était aussi fière que le fut jadis de Vicq-d'Azyr la Société royale de médecine. » Après la révolution de Juillet, il passa du service de Bicêtre dans celui de la Salpêtrière, et devint associé libre de l'Académie des sciences morales (1832) et secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine (1842). On a de lui : *Observations sur la fièvre jaune à Cadix en* 1819; Paris, 1820, gr. in-4° et 5 pl. col., avec Mazet; — *Histoire médicale de la fièvre jaune, observée en Espagne ;* Paris, 1823, in-8o, avec Bally et François; — *Mémoire sur les causes de la peste et sur les moyens de la détruire ;* Paris, 1836, in-18; — *Histoire des membres de l'académie royale de médecine ;* Paris, 1845, 1850, 2 vol. gr. in-18; la première édit. de ces *Éloges* parut en 1826, in-8°. « Sa manière, dit M. Sainte-Beuve, est large, facile, heureuse; son talent comme son cœur a de l'effusion. Que ce soit Corvisart, Pinel, Dupuytren qu'il aborde, il les peint avec ampleur, il les pose dans leur cadre avec aisance; mais il ne les dessine pas assez rigoureusement. La distinction des physionomies n'est pas assez tranchée sous sa plume. En peignant ses personnages il n'a pas et ne rend pas assez le sentiment de la réalité. » Pariset a rédigé de 1836 à 1844 le *Bulletin de l'Académie de Médecine* (9 vol. in-8°) en société avec MM. Dubois (d'Amiens) et J.-B. Bousquet. Il a édité un traité d'Hippocrate *De morbis vulgaribus* (Paris, 1811, in-32), les *Rapports du physique et du moral* de Cabanis (1824); les *Œuvres* du médecin César Le Gallois (1824, 2 vol. in-8°), et traduit d'Hippocrate les *Aphorismes*, les *Pronostics* et *la Lettre II à Damasète*. Enfin il a fourni des articles à un grand nombre de recueils, tels que le *Bulletin de la Société philomathique*, *Le Moniteur*, le *Journal des Débats*, la *Biographie universelle*, *Dictionnaire des sciences médicales* (1812), la *Revue encyclopédique*, le *Lycée*, le *Dict. de la Conversation*, l'*Encycl. des gens du monde*, etc. Ses cours publics à l'Athénée et à la Société des bonnes lettres sur la physiologie, l'aliénation mentale et la philosophie n'ont pas été publiés. P. L.

G. Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des hommes du jour*, II, 2e partie. — Sachaile, *Les Médecins de Paris*. — *Discours de MM. Duvernay et Réveillé-Parise* dans *Le Moniteur* du Juillet 1847. — Dubois d'Amiens, *Notice* à la tête de la 3e édit. des *Éloges*. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I.

PARISETTI (*Louis*), poëte latin moderne, né en 1503, à Reggio, où il est mort, en 1570. Appartenant à une famille qui a produit quelques bons littérateurs, il alla suivre à Pise les leçons de Decio et d'Alciat, et reçut le diplôme de docteur en droit; après avoir fait à Rome un voyage infructueux pour y solliciter un emploi, il revint dans sa ville natale, où il occupa diverses charges municipales. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès; mais, bien qu'il se fût proposé Lucrèce et Horace pour modèles, il en approcha rarement. D'illustres humanistes du temps, Giraldi, Sadolet, Bembo entre autres, l'ont pourtant comblé d'éloges. On a de lui deux poëmes : *De immortalitate animæ* (Reggio, 1541, in-4°) et *Theopeia* (Venise, 1550-1551, in-8°), ou la Création du monde; — *Epistolarum lib. VI ;* Reggio, 1541, in-4°; réimpr. en partie (Venise, 1553, in-8°; et Bologne, 1580, in-8°); — *De divina in hominum benevolentia atque beneficentia III orationes ;* Venise, 1552 ou 1559, in-8°.

Tiraboschi, *Biblioth. Modenese*, IV, 48-55.

PARISIÈRE (*Jean-César* Rousseau de La), prélat français, né le 3 mai 1667, à Poitiers, mort le 15 novembre 1736, à Nîmes. En 1711 il succéda à Fléchier comme évêque de cette dernière ville, et devint l'un des adversaires les plus fermes du parti des appelants. On a de lui : *Harangues, Panégyriques et Sermons*; Paris, 1740, 2 vol. in-32 ; — la fable allégorique sur *Le Bonheur et l'Imagination*, insérée parmi les œuvres de Mlle Bernard.

Feller, *Dict. hist.*

PARISIO (*Pietro-Paolo*), cardinal italien, né en 1473, à Cosenza, mort le 11 mai 1545, à Rome. Après avoir professé à Bologne et à Padoue le droit civil et canonique, il fut attiré à Rome par Paul III, qui lui donna un office d'auditeur de rote ; puis le créa cardinal (1539), évêque de Nusco et d'Anglone, et le désigna en 1542 pour présider le concile de Trente. On a de ce prélat plusieurs recueils estimés sur le droit canonique, entre autres *Consilia* (Venise, 1570, 4 vol. in-fol.).

Son neveu, Parisio (*Flaminio*), natif de Cosenza, enseigna les mêmes matières à Rome, occupa dix ans le siége de Bitonto et mourut en 1603. Son traité des bénéfices, intitulé *Advocatus Romanus* (Rome, 1581-1599, 2 vol. in-fol.) a eu plusieurs éditions.

Un antiquaire de la même famille, Parisio (*Prospero*), vécut à la cour de Philippe II et de Philippe III, rois d'Espagne, et publia *Rariora Magnæ Græciæ numismata* (Rome, 1592, in-fol.).

Aubery, *Hist. des card.* — Banturini, *Bibl. numism.*

***PARISIS** (*Pierre-Louis*), prélat français, né à Orléans, le 12 août 1795. Après de bonnes études au lycée de sa ville natale, il entra en 1812 au grand séminaire, professa la classe de troisième au petit séminaire de 1814 à 1816, et ordonné prêtre (18 septembre 1819), il y fut chargé de la chaire de rhétorique. Vicaire de Saint-Paul à Orléans (1822), curé de Gien (1828), il fut nommé à l'évêché de Langres (28 août 1834), sacré (8 février 1835), et transféré à celui d'Arras (12 août 1851). Le pape Grégoire XVI le créa prélat assistant au trône pontifical et comte romain (4 juin 1842). L'un des plus habiles champions de la liberté religieuse et de la liberté d'enseignement, M. Parisis, dont les écrits avaient jeté le jour le plus vif sur toutes les questions qui s'y rattachaient, fut en 1848 nommé par le département du Morbihan représentant à l'assemblée nationale constituante. Président du comité des cultes, il se prononça avec la droite pour les deux chambres, pour le vote à la commune, pour la proposition Rateau qui avait pour objet de dissoudre l'assemblée avant la rédaction des lois organiques qu'elle s'était réservée de voter, et enfin pour l'expédition de Rome. Réélu à l'assemblée législative, il y fit partie de la majorité monarchique, et après le coup d'État du 2 décembre 1851 il se retira de la scène politique pour ne plus s'occuper que de ses travaux ecclésiastiques ou littéraires. Dans ces dernières années, il a défendu dans plusieurs mandements le pouvoir temporel du souverain Pontife. Quelques-uns des écrits de ce prélat ont eu un grand retentissement dans le monde politique et religieux : nous citerons notamment : *Le Député père de famille, ou les Affaires impossibles*; Paris, 1844, in-12 ; — *Cas de conscience à propos de libertés exercées ou réclamées par les catholiques*; 1847, in-8°, 1re série; — *La Démocratie devant l'enseignement catholique*, 2e série; 1847 et 1849, in-8°; — une suite de *Lettres* et *brochures* relatives à *la Liberté de l'Église*; 1845 et 1846, in-8° et in-12, et à *la Liberté d'enseignement*; 1844-1845, in-8°, in-12 et in-18; — *Démonstration de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, mère de Dieu*; Paris, 1849, in-8°; — *Les Impossibilités ou les Libres penseurs désavoués par le simple bon sens*; Paris, 1857, in-8°; — un grand nombre de *Discours*, de *Mandements* et de *Lettres pastorales*; — un *Antiphonarium romanum*, des *Paroissiens*, selon le rit romain dont il a beaucoup favorisé l'extension en France ; — divers autres livres de piété ou de liturgie (1840-1861). Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1838, il a été promu officier le 10 janvier 1853. H. F.

Biogr. du Clergé contempor., t. VII. — *France pontificale* (inédite). — *La Littérature contempor.*

PARISOT (*Pierre*), en religion *le P. Norbert*, né en 1697, à Bar-le-Duc, mort le 7 juillet 1769, près de Commercy. Il était fils d'un tisserand qui s'imposa toutes sortes de sacrifices pour lui donner une éducation soignée. En 1716 il revêtit l'habit de Saint-François dans un couvent de Saint-Mihiel, et accompagna en 1734 le provincial de son ordre à Rome. Ayant été nommé en 1736 procureur général des missions étrangères, il se rendit à Pondichéry, et obtint du gouverneur Dupleix la cure de cette ville. Son caractère inquiet et tracassier l'en fit bientôt chasser. Attribuant cette disgrâce aux jésuites, il leur voua une haine qui ne finit qu'avec sa vie, et s'appliqua par tous les moyens à leur susciter des embarras ou des ennemis. Des Antilles où il séjourna deux ans, il revint à Rome (1740), et fit paraître clandestinement à Avignon, sous la rubrique de Lucques, ses fameux *Mémoires historiques sur les missions des Indes orientales* (1744, 2 vol. in-4°) ; ils eurent auprès du public un succès de scandale, et il en donna, outre une réimpression en 1750, une édition entièrement refondue (Paris, 1766, 7 vol. in-4°). Craignant de justes réprimandes, il déserta son ordre; il passa en Hollande, puis en Angleterre, où il établit une fabrique de chandelles et une manufacture de tapisseries. Le crédit du duc de Cumberland, son protecteur, lui permit de faire encore quelque séjour à Berlin et à Brunswick. Las de cette vie errante, il reçut du pape Clé-

ment XIII un bref de sécularisation (1759), et prit le nom d'*abbé Platel*. Sa haine contre les jésuites le poussa en Portugal; le marquis de Pombal l'accueillit bien et lui accorda une pension considérable. De retour en Lorraine, il reprit et quitta de nouveau l'habit de capucin. On a encore de lui : *Oraison funèbre de M. de Visdelou, évêque de Claudiopolis*; Cadix, 1742, in-8°; — *Histoire du passage du P. Norbert à l'état de prêtre séculier*; 1759, in-12; — *Lettres apologétiques*; Lucques, (Avignon), 1746, 2 vol. in-8°; — *La Foi des catholiques*; Lisbonne, 1761, in-12; — *Lettre sur l'exécution du P. Malagrida*; ibid., 1761, in-12.

Chevrier, *Vie du fameux P. Norbert*; 1762, in-12; et *Mém. des hommes ill. de Lorraine*, II, 88. — *Mandement de l'évêque de Sisteron*, du 24 avril 1746. — *Journ. hist. et littér.*, 1er juillet 1787.

PARISOT (*Jacques*), homme politique français, né à Besançon, en 1751, mort à Paris, en avril 1816. Il était, avant la Révolution, avocat au parlement de Paris, et attaché à l'administration des Fermes générales. Il entra comme capitaine dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Quoique licencié, il prit au 10 août une part active à la défense du château des Tuileries et y fut grièvement blessé. Il donna, dans la suite, de nouvelles preuves de dévouement à la famille royale en lui faisant passer des secours. Mme Élisabeth ne put lui en témoigner sa gratitude que par quelques mots tracés avec une épingle. A la mort de Louis XVI, Parisot sortit de France. Il reparut après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794) et poussé par la réaction devint, en l'an IV (1796), membre du conseil des Cinq-Cents pour la Haute-Marne. Il échappa au coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797); sorti du Corps législatif en 1799, il demeura éloigné des affaires publiques. En 1814, il reçut les croix de Saint-Louis et d'Honneur, et fut attaché à la maison de la duchesse douairière d'Orléans. H. L—R.

Le Moniteur universel du 7 mai 1816.

* **PARISOT** (*Valentin*), littérateur français, né le 16 août 1800, à Vendôme (Loir-et-Cher). Élève de l'École normale, puis professeur agrégé pour les classes d'histoire et de géographie, il fut chargé en 1840 de l'enseignement historique au collége de Bourges, et devint professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Rennes, d'où il passa à celle de Grenoble, et il occupe aujourd'hui la même chaire à Douai depuis le 10 octobre 1854. Collaborateur de la *Biographie universelle*, et d'autres recueils périodiques, on lui doit plusieurs traductions dans les classiques grecs et latins; ses principaux ouvrages sont: *Dictionnaire mythologique*; Paris, 1832-1833, 3 vol. in-8°, comme supplément à la *Biographie* Michaud; — *De Porphyrio tria themata*; 1845, in-8°; — *Syntagma de Porphyrii vita et indole*; 1845, in-8°; — *Ramayana de Valmiki*, traduit pour la première fois du sanscrit en français, avec des études sur les questions les plus graves relatives à ce poëme, Grenoble; 1853, in-8°; — *Fourier, sa vie et ses œuvres*; 1857, in-18; — *Fræhn, sa vie et ses œuvres*; 1857, in-18, etc. H. F.

Docum. particuliers.

PARK (*Mungo*), célèbre voyageur anglais, né le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, près de Selkirk, en Écosse. Son père voulait lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais le jeune homme se sentit plus de goût pour la carrière médicale. Ayant achevé ses études à Édimbourg, il vint à Londres solliciter de l'emploi, et obtint, par le crédit de sir Joseph Banks, d'être attaché, en qualité d'aide-chirurgien, à l'équipage du *Worcester*, vaisseau de la compagnie des Indes (1792). Un mémoire qu'il rédigea pendant ce voyage sur huit nouvelles espèces de poissons de Sumatra fut inséré en 1794 dans le t. III des *Linnæan transactions*. A cette époque, le major Houghton venait de périr au milieu de ses explorations en Afrique, et la Société africaine de Londres recherchait quelqu'un qui eût assez de courage pour continuer son entreprise périlleuse. Park s'offrit et se fit agréer; mais il employa deux années entières aux préparatifs de l'expédition. Le 22 mai 1795, il partit pour la Gambie, remonta ce fleuve jusqu'à Pisania, dernier comptoir anglais, où le docteur Laidley lui donna les instructions nécessaires; et enfin, le 2 décembre, accompagné de deux nègres, et muni d'un faible bagage, il commença son expédition aventureuse. Il prit sa route à l'est, et, se dirigeant ensuite au nord-ouest, il parcourut divers royaumes, dont les souverains l'accueillirent généralement bien. Le roi de Kaarta lui donna les meilleurs conseils. Mais en traversant le Ludamar pour se rendre dans le Bambara, Park se vit arrêté par les Maures, et livré à la plus rude captivité. Il parvint à s'échapper, le 1er juillet 1796, et erra dans le désert; le 20 du même mois, il reconnut le Niger, à Sego, capitale du Bambara. Le roi de ce pays ne voulut pas le recevoir; et après des fatigues inouïes, Park arriva à Kamalia, où il fut accueilli par un marchand d'esclaves, avec lequel il partit, le 19 avril 1797; le 10 juin, il se jetait dans les bras du docteur Laidley. Le 22 septembre, il revit l'Angleterre. L'intérêt qu'il excita fut porté au comble, lorsqu'on connut ses découvertes. La Société africaine lui permit de publier à son profit la relation de son voyage, le plus important qu'on eût encore fait dans l'intérieur de l'Afrique; pour satisfaire l'impatience générale, il dut même en faire paraître d'abord un extrait. Park retourna voir sa famille en Écosse, refusa une mission que le gouvernement voulait lui confier pour explorer la Nouvelle-Hollande, et se maria dans sa patrie, où il exerça la chirurgie.

Cependant ses pensées étaient toujours tournées vers l'Afrique. Le gouvernement anglais ayant résolu d'envoyer une expédition considérable pour explorer le Niger, Park écouta

volontiers les propositions qu'on lui fit de la diriger. Le 30 janvier 1805, il fit voile de Portsmouth, et le 28 mars, il aborda à Gorée. Il avait avec lui le chirurgien Anderson, son beau-frère, et le dessinateur Georges Scott; il s'adjoignit quatre charpentiers, un officier et trente-cinq soldats d'artillerie; enfin il prit à son service un prêtre et un marchand mandingue, du nom d'Isaac, pour guider sa caravane. Il se mit en route le 4 mai, se dirigeant vers l'est. Les fatigues, l'ardeur du climat et l'intempérie de la saison, avaient réduit son monde à onze Européens en vie, dont les quatre chefs étaient malades, lorsqu'il atteignit les bords du Niger, à Bammakou. Conservant tout son courage, Park s'embarque néanmoins; résolu de poursuivre le cours du fleuve, il construit un grand bateau à Sansanding, avec deux vieilles pirogues. Tout étant prêt, le 16 novembre, il termina son journal, écrivit plusieurs lettres, et chargea le Mandingue Isaac de porter ses dépêches à la Gambie, où elles arrivèrent heureusement. Ce sont les dernières nouvelles authentiques qu'on ait reçues de lui. De sinistres rumeurs circulèrent bientôt sur le sort de l'intrépide voyageur. Isaac fut expédié dans l'intérieur. Il retrouva un nègre, que Park avait engagé comme pilote, qui lui raconta sa triste fin. Park était parti, le 19 novembre 1805, de Sansanding, et était déjà arrivé à Yaour, dans le royaume d'Haoussa, lorsque le roi de ce pays, prévenu de son passage, aposta des hommes dans une gorge, d'où une pluie de pierres et de flèches vint accabler les malheureux navigateurs. Park fit jeter les bagages dans le fleuve, et s'y précipita avec ses compagnons: tous y périrent. M. Bowdich recueillit une autre version. Les nègres, accourus sur les bords du Niger, lui criaient seulement d'éviter des écueils contre lesquels le navire toucha en effet, et s'ouvrit: Park et les siens se jetèrent à la nage, et furent entraînés par le courant.

La relation du premier voyage de Mungo Park a paru sous le titre de *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, faits en* 1795, 1796 *et* 1797 (Londres, 1799, in-4° ou 2 vol. in-8°); trad. en français par Castera (Paris, 1800, 2 vol. in-8°). « Observateur exact et judicieux, a dit Eyriès, non moins que voyageur intrépide, il fait le tableau le plus fidèle des mœurs des Maures et des nègres. Le ton de vérité de ses récits, son style qui réunit l'élégance à la simplicité, l'éclat de sa découverte, firent la fortune de son livre. » Le récit de sa seconde expédition est intitulé *Dernier voyage dans les contrées intérieures de l'Afrique fait en* 1805 (Londres, 1815, in-4°; 1816, in-8°), et a été traduit en français (Paris, in-4°). [*Enc. des G. du M.*, avec add.].

Life of M. Park; Edimbourg, 1835, in-8°. — D'Avezac, *Examen et Rectific. des positions déterminées astronomiquement par M. Park*; Paris, 1834, in-8°. — *English Cyclopædia* (biogr.).

PARKER (*Henry*), lord MORLEY, écrivain anglais, mort en novembre 1556, à l'âge de quatre-vingts ans. Appelé à la chambre haute par Henri VIII (1530), il fut l'un des barons qui signèrent la lettre adressée au pape Clément VII pour lui enjoindre de confirmer le divorce du roi d'avec Catherine d'Aragon sous peine de perdre la suprématie en Angleterre. Dans sa jeunesse il avait écrit beaucoup de vers, une traduction de Boccace, des tragédies et comédies piquantes, qui n'étaient rien moins que des moralités; lorsqu'il se fit vieux, il s'adonna à la théologie et publia *Lives of sectaries*, et *Declaration of the 94th. psalm* (1539).

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Walpole, *Royal and noble authors*. — Wharton, *Hist. of poetry*.

PARKER (*Matthew*), savant prélat anglais, né le 6 août 1504, à Norwich, mort le 17 mai 1575, à Canterbury. Il était fils d'un calandreur d'étoffes. Il prit ses degrés à Cambridge, reçut en 1527 la prêtrise, et se distingua par son savoir dans la théologie et l'histoire ecclésiastique. Ses talents pour la prédication lui valurent en 1533 la place de chapelain d'Anne Boulen; cette princesse tenait en si haute estime ses lumières et sa prudence que, peu de temps avant de mourir, elle le chargea de prendre soin de sa fille Élisabeth. Ayant obtenu en 1534 le doyenné de Stoke-Clare, dans le Suffolk, il y fonda une école et donna un fonds pour l'entretien de divers maîtres. Admis en 1537 parmi les chapelains d'Henri VIII, il gagna aisément par son zèle contre l'Église romaine les bonnes grâces du roi, qui lui procura, outre plusieurs bénéfices, les fonctions de principal du collége de Corpus-Christi à Cambridge (1544) et de vice-chancelier de cette université (1545). Dépouillé de tous ses emplois sous le règne de Marie Tudor, il fut réduit à se cacher pour éviter les poursuites des persécuteurs, et fit même en fuyant une chute dangereuse dont il ne se rétablit jamais complétement. A son avénement au trône, Élisabeth nomma Parker à l'archevêché de Canterbury, qui était vacant, et qu'il n'accepta qu'avec beaucoup de répugnance; il fut sacré le 17 décembre 1559. Son ardeur pour la religion réformée le porta jusqu'à traiter avec intolérance les catholiques et les puritains, qui les uns et les autres le regardèrent comme un de leurs plus grands ennemis; il déclara la guerre aux crucifix, aux cierges, aux images, força les ecclésiastiques à revêtir un habillement uniforme, et exerça sur les mœurs et l'instruction du clergé une surveillance sévère. C'était un homme distingué par sa piété, sa charité et son hospitalité; grand protecteur des gens de lettres, il était savant lui-même, comme le prouve son recueil des vies des archevêques de Canterbury intitulé *De antiquitate Britannicæ Ecclesiæ* (Londres, 1572, 1574, 1729, in fol.), de même que les éditions qu'il a données de Matthieu Pâris, de Matthieu de Westminster, de Thomas Walsingham, d'Asher, de

la *Bible anglaise* de 1568, et des Évangiles en langue saxonne. Ses libéralités aux colléges de Cambridge méritent aussi d'être mentionnées; il y fonda des bourses et leur légua quantité de volumes et de manuscrits précieux. P. L—Y.

J. Strype, *Life of archb. Parker*; Lond., 1711, in-fol. — Le Neve, *Lives of the protestant bishops*, I, 1re part. — Burnet, *Hist. of the reformation*. — *Life of the 70 th. archb. of Canterbury*; Lond., 1574, in-4°.

PARKER (*Samuel*), savant prélat anglais, né en septembre 1640, à Northampton, mort le 20 mai 1687, à Oxford. Il avait pour père un homme de loi, qui fut en 1659 un des barons de l'échiquier et dont on a un livre singulier (*The Government of the people of England, precedent and present*; Lond., 1650, in-8°), sorte de plaidoyer en faveur de la république. Élevé dans les principes des indépendants, il les abandonna en quittant l'université d'Oxford, et devint chapelain d'un grand seigneur, qu'il amusait par ses plaisanteries aux dépens de ses anciens coreligionnaires. Admis en 1665 dans la Société royale de Londres, il publia la même année ses *Tentamina physico-theologica sive Theologia scholastica* (Londres, 1665, in-4°); ce livre, attaqué avec beaucoup d'aigreur par Fairfax et Marvell, lui attira la protection du savant Sheldon, archevêque de Canterbury, qui le choisit pour chapelain (1667) et lui conféra une prébande et divers bénéfices. En 1686 il fut placé sur le siége d'Oxford et devint, par ordre de Jacques II, président du collége de La Magdeleine. Le penchant qu'il avait pour la religion catholique lui attira beaucoup d'embarras; il ne se déclara point ouvertement, surtout à cause de sa femme, dont il ne pût se défaire. Ses tergiversations continuelles, ses railleries indécentes, ses opinions absolues sur l'autorité du souverain et l'obéissance passive, contribuèrent à le faire tomber dans le mépris public, et il mourut peu regretté. Burnet a tracé de lui un portrait sévère. « Ses ouvrages, dit-il, qui se faisaient lire par les agréments de l'imagination, n'étaient d'ailleurs ni fort bien écrits ni aussi sérieux qu'ils auraient dû l'être en maniant des matières de cette nature. L'auteur lui-même, ambitieux et intéressé, ne paraissait avoir de la religion que par politique : il venait rarement aux prières publiques ou aux exercices sacrés, et l'orgueil dont il était bouffi le rendait insupportable à tout le monde. » Nous citerons parmi ses écrits : *A free and impartial censure of the platonic philosophy*; Londres, 1666, in-4°; — *Discourse of ecclesiastical polity*; ibid., 1669, in-8°; il y établit l'autorité du magistrat civil sur la conscience des sujets, mais seulement en matière de religion extérieure; cette doctrine souleva une orageuse controverse dans laquelle on remarqua la critique originale intitulée *The Rehearsal transprosed* (1672) d'Andrew Marvell; — *Disputationes de Deo et providentia divina*; ibid., 1678, in-4°; — *Demonstration of the divine authority of the law of nature and of the Christian religion*; ibid., 1681, in-4°; — *Religion and loyalty*; ibid., 1684-1685, 2 vol. in-8°; — *Reasons for abrogating the Test*; ibid., 1688, in-4° : ce livre, qui causa beaucoup de bruit, est écrit contre le bill de 1678, excluant du parlement tout député qui ne rejeterait pas la transsubstantiation et l'invocation des saints; — *De rebus sui temporis lib. IV*; ibid., 1726, in-8°, trad. en anglais.

Son fils, PARKER (*Samuel*), né en 1680, mort en 1730, à Oxford, fut un savant modeste, qui écrivit, pour venir en aide à sa nombreuse famille, plusieurs ouvrages; le plus considérable est une *Bibliotheca Biblica* (Oxford, 1720-1735, 5 vol. in-4°), composée d'après les meilleurs écrivains ecclésiastiques. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Burnet, *Own times*. — D'Israeli, *Quarrels*, II, 174. — Crosby, *Baptists*, II.

PARKER (*William*), marin anglais, blessé mortellement devant Boulogne-sur-Mer en septembre 1801. Il entra très-jeune dans la marine royale et mérita par ses services d'être nommé capitaine de vaisseau. Il fit les campagnes des États-Unis et celles contre la république française. Il soutint notamment, les 28 et 29 mai 1794, un terrible combat sur l'*Audacious* de 74 canons contre *La Bretagne* de 112. Quoique fort maltraité, il put gagner Plymouth, et trois jours après il se trouvait à la bataille que lord Richard Howe livra à la flotte française dans les eaux d'Ouessant. Il y fut blessé. Il prit part aux diverses entreprises tentées contre les côtes françaises de la Manche. Atteint gravement devant Boulogne, il mourut à Deal quelques jours après.

Arnault, *Biogr. des Contemp.*

PARKER-KING (*Philippe*), ou mieux *Philippe-Parker* KING, navigateur anglais, né dans l'île de Norfolk, le 13 décembre 1793, mort à Sidney en novembre 1855. Fils d'un capitaine de la marine royale, il suivit la même carrière, et parvenu bientôt au grade de lieutenant, il fut chargé en 1817 de relever toute la côte australienne. Après quatre années passées à faire ce travail hydrographique, il fut promu capitaine de frégate, et ne tarda pas à quitter de nouveau l'Angleterre pour effectuer l'hydrographie de toute la terre de Feu, du cap Horn et du détroit de Lemaire. Son expédition lui valut une grande célébrité, et la plupart des sociétés savantes de l'Europe voulurent le compter parmi leurs membres. Fixé plus tard dans son pays natal, il se consacra tout entier aux travaux de colonisation et occupa quelques fonctions administratives. Les résultats de ses missions ont été publiés dans l'ouvrage intitulé : *Narrative of a survey of the intertropical and western Australia* (Londres, 1828, 2 vol. in-8°), et dans le t. Ier de *Narrative of the surveying voyages of ships* Adventure *and* Beagle, *between the years* 1826 et 1836 (Londres, 1839, 4 vol. in-8°). King avait été promu par droit d'ancienneté au grade de contre-amiral. H. F.

Naval biography.

PARKER (*Théodore*), théologien américain, né en 1810, à Lexington (Massachusetts), mort le 10 mai 1860, à Florence. Après avoir pris ses grades chez les Unitaires de Cambridge, il fut attaché à l'église de Roxbury. De 1840 à 1842 il adressa au *Christian examiner* des articles de controverse qu'il réunit en 1843 sous le titre de *Critical and miscellaneous writings*. A la suite d'une série de lectures qu'il avait faites à Boston, il publia un *Discourse of matters relating to religion* (1842, in-8°), sorte de manifeste religieux en faveur de l'autorité de l'Église, du caractère sacré des Écritures et de la divinité du Christ. Proscrit par ses coreligionnaires, il organisa à Boston, avec l'aide de quelques adhérents, une commission nouvelle dont il fut le chef et qui prit le nom de Vingt-huitième Société congrégationnelle. Malgré le talent qu'il déploya, la variété de sa prédication et la nouveauté de ses idées, il ne réussit pas à attirer à lui beaucoup de partisans, et en fut toujours réduit à la bizarre position d'un novateur sans disciple, d'un prêtre sans église et d'un politique sans parti. On a encore de lui : *Sermons of theism, atheism and the popular theology; An Essay on the character of J.-Q. Adams* (1848); *Ten sermons of religion; Discourses, addresses and occasional sermons* (1852, 2 vol.), etc.

Cyclop. of American literat., II.

PARKES (*Samuel*), industriel anglais, né en 1759, à Stourbridge (comté de Worcester), mort le 23 décembre 1825, à Londres. Élevé à l'école du docteur Addington, à Market-Harborough, il s'adonna à l'étude des sciences naturelles, et établit à Londres une importante fabrique de produits chimiques. Lié avec la plupart des savants de son pays, il fit partie de la Société des arts ainsi que de plusieurs autres compagnies, auxquelles il présenta de nombreux rapports scientifiques. On a de lui : *Chemical catechism;* Londres, 1806, in-8°; la 5e édit. est de 1812; — *Essay on the utility of chemistry in the arts and manufactures;* ibid., 1808, in-18; — *Rudiments of chemistry;* ibid., 1809, in-18, abrégé de son premier traité; — *Chemical essays, principally relating to the arts and manufactures of the British dominions;* ibid., 1815, 8 vol. in-8°.

Annual Biography, 1826.

PARKHURST (*John*), prélat anglais, né en 1511, à Guildford (Surrey), mort le 2 février 1574, à Norwich. Agrégé du collége de Merton (Oxford), il s'occupa d'abord plus volontiers de poésie que de matières religieuses. Il avait depuis peu reçu de lord Seymour un riche bénéfice dans le comté de Gloucester lorsqu'à l'avénement de Marie Tudor, il fut obligé de passer en Suisse. Élisabeth l'éleva en 1560 au siége épiscopal de Norwich. Strype, Bale et d'autres écrivains font un bel éloge de ses vertus et de sa tolérance. On a de lui : *Epigrammata seria;* Londres, 1560, in-4°; — *Ludicra seu Epigrammata juvenilia;* ibid., 1573, in-4°; la plupart de ces petites pièces avaient paru en 1558, à Zurich; — *Vita Christi, carmen;* ibid., 1578. Il eut part à la traduction de la Bible anglaise dite *Bishops' Bible*. P. L—Y.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Strype, *Annals.* — Beloe, *Anecdotes*, II. — Blomefield, *Norwich.*

PARKHURST (*John*), linguiste anglais, né en juin 1728, à Catesby (Northamptonshire), mort le 21 mars 1797, à Epsom (Surrey). Il fit de bonnes études à l'école de Rugby et à Cambridge, et fut destiné, en sa qualité de cadet de famille, à prendre les ordres. La mort de son frère aîné le rendit maître d'une fortune considérable; il ne changea rien à ses habitudes modestes et continua de remplir avec zèle les fonctions sacerdotales dans sa propre chapelle à Catesby. Son goût pour l'étude, la fermeté de ses principes, son caractère indépendant le tinrent toujours éloigné de solliciter les faveurs de la haute Église. Il usa de son droit de présentation au bénéfice d'Epsom pour le conférer au savant Jonathan Boucher, au lieu de le garder pour lui. On a de lui : *An hebrew and english Lexicon, without points, to which is added a methodical hebrew grammar, without points;* Londres, 1762, 1778, 1792, 1813, in-4°; un des meilleurs ouvrages en ce genre que l'Angleterre ait produits; — *Greek and english Lexicon, with a grammar;* ibid., 1769, 1794, in-4°; deux ou trois édit. in-8° ont été revues et publiées par l'une de ses filles, qui avait reçu une éducation soignée; — *The Divinity and preexistence of Jesus-Christ demonstrated from Scripture;* ibid., 1787, in-8°, où il s'attache à réfuter les opinions émises par Priestley dans l'*Introduction to the history of early opinions concerning Jésus-Christ*. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, LXVII et LXX. — Gleig, dans le *Suppl. à l'Encycl. Britannica.*

PARKINSON (*John*), botaniste anglais, né en 1567, à Londres. Il exerça pendant de longues années la pharmacie à Londres, devint apothicaire de Jacques Ier et obtint de Charles Ier le titre de *Botanicus regius primarius*. La date de sa mort n'est pas connue; mais on a lieu de présumer qu'il vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. L'étude de la botanique fut son occupation favorite; il avait un jardin rempli de plantes et de fleurs rares, et il s'attacha, dans ses écrits, à en décrire les propriétés aussi bien que les usages communs ou scientifiques. En 1629 il publia *Paradisi in Sole Paradisus terrestris, or a Choice garden of all sorts of rarest flowers* (Londres, 1629, in-fol. avec 109 fig. en bois; réimpr. en 1656 avec des addit.). Les plantes n'y sont point rangées en ordre; il en décrit isolément environ un millier. Malgré de nombreuses inexactitudes, ce livre est curieux en ce qu'il offre l'état des jardins anglais; ainsi l'on y cultivait à cette époque plus de cent variétés de tulipes, soixante d'anémones, soixante-

deux de prunes, soixante-quatre de poires, etc. On doit faire remarquer qu'en se servant de l'expression de *Paradisus in Sole* l'auteur a voulu jouer sur son propre nom qu'il décomposait ainsi : *Park in sun*. Un recueil plus considérable encore est son *Theatrum botanicum*, en anglais (Londres, 1640, gros in-fol. avec un grand nombre de fig. en bois), où il a décrit trois mille huit cents plantes classées en dix-sept tribus d'après les propriétés ou la conformation générale. Plus complet et plus original que les précédents ouvrages de Gerard et de Johnson, ce recueil est moins commode à consulter. Plumier a donné le nom de *Parkinsonia* à un joli arbuste de la première section des légumineuses de Jussieu.

Pulteney, *Sketches*, I. — Rees, *Cyclopædia*. — Haller, *Bibl. botanica*.

PARKINSON (*Thomas*), mathématicien anglais, né en 1745, à Kirkham (Lancashire), mort en 1830. En 1769 il entra dans les ordres, et administra depuis 1790 la cure de Kegworth dans le comté de Leicester; il fut aussi archidiacre de Leicester et chanoine de la cathédrale de Saint-Paul. Il est l'auteur d'un *System of mechanics* et d'un *System of hydrostatics*.

Rose, *New biograph. Dict.*

* **PARLATORE** (*Filippo*), naturaliste italien, né le 8 août 1816, à Palerme. A l'université de cette ville, où il fit ses études, il se distingua par son goût pour les sciences naturelles. Reçu docteur en 1834, il pratiqua d'abord la médecine. Attiré de plus en plus vers la botanique, il s'y livra entièrement, quitta la Sicile en 1840, parcourut l'Italie, la Suisse et la France, et assista en 1841 au congrès des savants italiens qui siégeait à Florence. En 1842 le grand-duc Léopold II rétablit en sa faveur une chaire de botanique supprimée depuis trente ans, et lui confia la direction d'un herbier destiné à contenir toutes les plantes connues. Il entreprit plus tard un voyage scientifique dans le nord de l'Europe et pénétra jusqu'en Laponie. On a de lui : *Plantæ novæ;* Paris, 1842, in-8°; — *Botanique comparée;* Florence, 1843; — *Recherches sur l'anatomie des plantes aquatiques;* ibid.; — *Voyage au grand Saint-Bernard;* ibid., 1849; — *Voyage au nord de l'Europe*; ibid., 1854; — plusieurs mémoires.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PARME (*Jean* DE). *Voy*. JEAN

PARMÉNIDE (Παρμενίδης), célèbre philosophe grec, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il naquit en Italie dans la colonie grecque d'Élée, qui fut fondée peu de temps avant la 61e olympiade, et descendait d'une famille riche et illustre. Platon raconte que Parménide, à l'âge de soixante-cinq ans, vint à Athènes avec un disciple, Zénon, qui en avait quarante. Comme la visite des deux philosophes eut lieu vers 454, Parménide devait être né vers 519; mais cette date soulève deux objections : 1° Diogène Laerce dit que Parménide florissait dans la 69e olympiade (503 avant J.-C.), ce qui suppose qu'il était né longtemps avant 519; 2° à l'époque du voyage des deux philosophes d'Élée, Socrate n'avait encore que quatorze ans, et il est difficile qu'il ait eu avec eux le célèbre entretien rapporté dans le *Parménide* de Platon. En admettant qu'en effet cet entretien n'eut pas lieu, et que le dialogue de Platon est fondé sur une fiction, il n'y a rien à en conclure contre la réalité du voyage de Parménide, et contre l'exactitude de l'âge que Platon lui attribue. La première objection a moins de poids encore, car on ne saurait accorder une autorité absolue à une assertion de Diogène Laerce. Nous pensons donc que l'on doit s'arrêter à 519 pour la date de naissance. Parménide eut pour maîtres Aminias et le philosophe pythagoricien Diochétès. On prétend aussi qu'il fut l'auditeur de Xénophane, le fondateur de l'école d'Élée; mais suivant Aristote, ce fait est douteux. On raconte de plus qu'il donna à sa ville natale un code de lois si parfait que chaque année les citoyens juraient de l'observer. On n'a pas d'autres particularités sur la vie de Parménide. Sa réputation était très-grande chez les anciens. Platon, dans le *Théætète*, le compare à Homère, et dans le *Sophiste* il l'appelle *le Grand*.

Comme Xénophane, Parménide développa ses doctrines philosophiques dans un poëme didactique en vers hexamètres intitulé *Sur la Nature* (Περὶ φύσεως ou Φυσιολογία). Suidas prétend qu'il écrivit aussi en prose; mais le fait est invraisemblable, et Diogène Laerce dit expressément que Parménide n'écrivit qu'un seul ouvrage, le poëme *Sur la Nature;* il en reste des fragments assez nombreux, qui, combinés avec les témoignages des anciens, nous permettent de nous faire une idée exacte et presque complète du système de Parménide : ces fragments ont d'ailleurs peu de valeur poétique. Le philosophe manquait d'invention, et ses vers ne diffèrent de la prose que par le rhythme.

Le poëme *Sur la Nature* commence par une allégorie. Les vierges héliaques conduisent le philosophe par le chemin qui mène de l'obscurité à la lumière jusqu'aux portes où se séparent les routes de la nuit et du jour. Dicé ouvre ces portes, et le voyageur arrive jusqu'à la déesse Sagesse, qui l'accueille amicalement et promet de lui révéler non-seulement le *cœur* immuable de la vérité (ἀληθείης εὐπειθέος ἀτρεκὲς ἦτορ), mais aussi les fausses imaginations des hommes. Cette double révélation remplit les deux parties du poëme, dont l'une est consacrée à ce qui *est*, à l'être absolu que la raison seule peut concevoir et démontrer; et l'autre à ce *qui paraît*, aux phénomènes qui se manifestent aux sens. Ainsi, parmi nos instruments de connaissance, Parménide distingue nettement la raison qui conduit à la vérité, et les sens qui conduisent à l'apparence, à l'opinion. Aux sens et

aux facultés qui en dépendent, il refuse absolument la puissance d'atteindre la vérité; la raison seule a ce pouvoir. Or la raison ne conçoit comme absolument vrai que l'être absolu, l'être en soi, un, immuable, éternel. Tel est le grand principe de logique et de métaphysique que Parménide pose avec une netteté vigoureuse et démontre au moyen d'une argumentation serrée qui laisse peu de place à la réfutation, si l'on admet avec le philosophe d'Élée que les témoignages des sens n'ont pas de valeur positive. La raison pure s'exerçant d'une manière abstraite et sans tenir compte de l'observation des phénomènes, doit arriver à cette conception, de l'unité absolue; mais comme la notion de l'être, un, immuable, est complétement insuffisante pour expliquer la réalité physique, les philosophes de l'école d'Élée, malgré leur profond dédain pour les sens, et bien qu'ils posassent en principe que le monde physique n'existe pas pour la raison, furent bien obligés de s'occuper des phénomènes sensibles dont l'école ionienne faisait son grand sujet d étude. Parménide, après avoir établi sa theorie idéaliste de l'être, fut obligé de passer à l'exposition des phénomènes physiques et aux hypothèses destinées à les expliquer Nous ignorons comment il ménagea cette transition logiquement impossible, car de l'idée abstraite de l'être on ne saurait tirer la réalité multiple et changeante, pas plus que l'on ne saurait de la multiplicité mobile tirer l'unité absolue. Parménide avait donné tant d'importance à un des termes du problème qu'il fut amené à méconnaître et à supprimer l'autre terme. Tout en exposant sa système de physique, il n'attribua à notre connaissance des phénomènes physiques qu'une valeur incertaine et sans autorité. Son système conduisait au scepticisme. « Les éléates, dit Ritter, avaient reconnu et croyaient avoir démontré que la vérité de toute chose est une et immuable; mais ils trouvaient que nous sommes obligés, dans notre penser humain, de nous conformer aux phénomènes et d'accepter le muable et le multiple; ils croyaient donc que nous ne pouvons atteindre à la vérité divine, si ce n'est par quelques idées générales; mais que, si nous en rapportant à la façon de parler humaine, nous croyons que la multiplicité et le changement existent réellement, il n'y a dans cette croyance que mensonge et illusion des sens; qu'il faut bien reconnaître, au contraire, que, dans ce qui nous apparaît comme multiple et comme changeant, la substance à laquelle se rapportent nos pensées particulières est quelque chose de divin, méconnu par l'aveuglement de l'humanité, et qui s'offre à la connaissance comme sous un voile. » Le scepticisme qui était en germe dans l'idéalisme de Parménide fut développé par son disciple Zénon et par Mélissus, qui réduisirent la philosophie à une dialectique subtile et quelquefois victorieuse contre les écoles philosophiques rivales. Deux choses recommandent dans l'histoire de la philosophie la mémoire de Parménide : il développa le premier dans sa pureté abstraite la notion de l'être imparfaitement définie par Xénophane; il fut le véritable fondateur de la dialectique; à ces deux titres il a sa place parmi les plus nobles penseurs de la Grèce et les plus dignes précurseurs de Platon.

Henri Estienne recueillit le premier, mais d'une manière incomplète les fragments de Parménide qui nous ont été principalement conservés par Simplicius et Sextus Empiricus : *Poesis philosophica*; 1573. G. Fülleborn les donna avec une traduction et des notes : *Beiträge zur Geschichte der philosoph.*, part. VI. Ch.-A. Brandis en publia une meilleure édition : *Commentationes Eleaticæ*, Altona, 1815, laquelle a été bien surpassée par les éditions de S. Karsten, *Philosophorum græcorum veterum operum reliquiæ*, Amsterdam, 1835, et de M. Muller, *Philosophorum græcorum fragmenta* (dans la bibliothèque grecque de A.-F. Didot), t. Ier; Paris, 1860. L. J.

Platon, *Parmenides, Theætetus, Sophistes*, etc. — Diogène Laerce, IX, 23. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. I, p. 798. — Batteux, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIX. — Karsten, *Commentaire sur les fragments de Parménide* dans son édition. — Mullach, *Introduction et Commentaire* dans son édition. — Brucker, *Historia critica philosophiæ*. — Ritter, *Histoire de la philosophie* (traduite par M. Tissot), t. I. — Ch.-A. Brandis, article *Parmenides*, dans le *Dictionary of greek and roman biography* de Smith. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

PARMÉNION (Παρμενίων), célèbre général macédonien, né vers 400 avant J.-C., mis à mort en 330. Le roi Philippe, dont il possédait toute la confiance, et qu'il avait utilement servi dans diverses expéditions contre les barbares et contre les Grecs, l'envoya en 336 en Asie avec Attale pour préparer une expédition contre la Perse. Peu après survint la mort violente de Philippe. Les deux généraux de l'armée d'Asie n'avaient pas les mêmes sentiments à l'égard d'Alexandre. Parménion était favorable au jeune prince qu'Attale au contraire aurait voulu exclure du trône; aussi le premier consentit à favoriser l'assassinat d'Attale ordonné par Alexandre. Dans la grande expédition contre les Perses, Parménion fut le premier lieutenant du roi de Macédoine. Quoique ses conseils de prudence n'obtinssent pas toujours l'assentiment du jeune conquérant, il n'en fut pas moins employé dans toutes les circonstances décisives. Au Granique, à Issus, à Arbelles il commanda l'aile gauche, tandis que le roi commandait l'aile droite. Quand Alexandre s'enfonça dans les sauvages régions de la Parthie et de l'Hyrcanie, il laissa Parménion en Médie avec l'ordre de mettre en sûreté les trésors enlevés aux Perses, d'organiser des renforts et de venir le joindre en Hyrcanie. Mais avant que la dernière partie de ces instructions eût été exécutée, il se passa au camp un événement qui changea les dispositions d'Alexandre. Philotas, le seul fils survivant

de Parménion, soupçonné d'avoir pris part au complot de Dimnus et mis à la torture, avoua non-seulement sa propre complicité, mais impliqua son père dans la conspiration. Ses aveux, arrachés par les tourments, étaient vagues et peu vraisemblables ; ils motivèrent cependant sa condamnation à mort et le meurtre de son père. Alexandre, croyant Parménion coupable, ou pensant qu'il n'était pas sûr de le laisser vivre après avoir fait mourir son fils, ordonna de le tuer lui-même avant qu'il eût reçu la nouvelle de la mort de Philotas. Cléandre, qui commandait en second à Ecbatane sous Parménion, égorgea de sa main ce vieillard de soixante-dix ans, qui avait consacré presque toute sa vie au service de Philippe et d'Alexandre. L'assassinat de Parménion, car on ne saurait appeler autrement une exécution que ne précéda aucun jugement, a laissé une tache ineffaçable sur le caractère d'Alexandre ; mais quelques historiens, dans leur indignation légitime contre les conquérants, ont exagéré les services que le vieux général lui avait rendus. Quinte-Curce a dit que Parménion sans le roi avait remporté beaucoup d'avantages et que le roi sans lui n'avait rien fait de grand. Cette appréciation est entièrement fausse. On a au contraire remarqué avec raison que dans plus d'une circonstance Alexandre eut à se féliciter d'avoir préféré l'inspiration de son génie aux timides conseils de son lieutenant, et que s'il les eût suivis il n'aurait jamais conquis l'Asie. L. J.

Arrien, I, 11, 13, 14, 17, 18, 24, 25 : II, 4, 5, 8, 11, 15 ; III, 9, 11, 14, 15, 18, 19, 26. — Quinte-Curce, III, 6, 7, 9, 12, 13 ; IV, 13, 15, 16 ; VII, 1, 2. — Justin, IX, 5 ; XII, 1, 5. — Diodore de Sicile, XVI, 91 ; XVII, 2, 3, 7, 16, 17, 32, 80. — Plutarque, *Alexand.*, 8, 16, 19, 49 ; *Apophth.*, p. 177. — Démosthène, *De Falsa legat.* ; *Philip*, III. — Thirlwall, *History of Greece*, t. VII. — Grote, *History of Greece*.

PARMENTIER (*Jehan*), navigateur, né à Dieppe, en 1494, est, dit-on, le premier Français qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le premier marin qui ait découvert les Indes jusqu'à l'île de Sumatra, où il mourut en 1530 d'une fièvre ardente, ainsi que Raoul, son frère cadet, qui l'avait accompagné. On a de lui des mappemondes, des cartes marines et une pièce de vers (Paris, 1531, in-4° goth.), qui a pour titre : *Navigation de Parmentier, matelot de Dieppe, contenant les merveilles de la mer, du ciel et de la terre, avec la dignité de l'homme*. On n'y trouve qu'une divagation, moitié religieuse, moitié philosophique, où les merveilles de la mer et de la terre ne sont rien moins que décrites. Elle a été réimpr. par les soins de M. Estancelin : *Journal du voyage de J. Parmentier à l'île de Sumatra en* 1529 (Paris, 1832, in-8°).

Vitet, *Hist de Dieppe*. — Van Tenac, *Hist. de la Marine française*. — Ed. Frère, *Bibliog. normande*, II.

PARMENTIER (*Jacques*), peintre français, né en 1658, à Paris, mort le 2 décembre 1730, à Londres. Élève de Sébastien Bourdon, son oncle maternel, il passa en 1676 en Angleterre, et fut employé quelque temps par Charles de La Fosse à la décoration de l'hôtel Montague (aujourd'hui *Bristish Museum*). Chargé ensuite par Guillaume III de travailler aux peintures de son palais de Loo en Hollande, il ne put s'accorder avec Daniel Marot, qui avait la direction des travaux, et revint à Londres après avoir terminé trois plafonds. Quelques bons ouvrages marquèrent son séjour dans le comté d'York, entre autres le tableau du maître-autel dans la principale église de Hull, un *Moïse recevant la loi* à Saint-Pierre de Leeds, et la décoration d'un escalier à Worksop. On cite encore de lui un tableau de *Diane et Endymion*, qui se voit encore à Painters'hall de Londres. Cet artiste professait la religion protestante.

Walpole, *Anecdotes of painting*. — Haag, *France Protestante*.

PARMENTIER (*Antoine-Augustin*), agronome français, né à Montdidier, le 17 août 1737, mort le 13 décembre 1813, à Paris. Orphelin de bonne heure, il fut forcé, par la médiocrité de sa fortune, d'entrer chez un pharmacien, avant d'avoir fait les études des collèges. Attaché en 1755 à l'une des premières officines de Paris, il en partit en 1757, pour se rendre, en qualité de pharmacien militaire, à l'armée de Hanovre. Cinq fois dans cette guerre, il fut fait prisonnier et complétement dépouillé. Il sut tirer parti de sa captivité en Prusse pour gagner l'amitié du savant Meyer et acquérir des connaissances dont il a depuis enrichi les arts chimiques. De retour à Paris, en 1763, il y reprit ses études, et, en 1774, il obtint au concours la place de pharmacien de l'hôtel des Invalides. Ce fut alors qu'il étudia spécialement les propriétés de la pomme de terre, et qu'il eut la gloire de dissiper les préventions aveugles qui s'opposaient chez nous à l'emploi général de cette plante utile. Le maïs et la châtaigne ne furent point non plus négligés par lui, et il épuisa tout ce qu'on pouvait dire en faveur de ces deux produits si précieux pour quelques-unes de nos provinces. Non content d'augmenter les ressources alimentaires, il travailla aussi à perfectionner la boulangerie, et proposa la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Chargé pendant la révolution de surveiller les salaisons destinées à la marine, il s'occupa en même temps de la préparation du biscuit de mer. Il devint membre de l'Institut, en 1796. Nommé en 1801 membre du conseil des hospices de Paris, il remplit depuis 1803 les fonctions d'inspecteur général du service de santé. Depuis cette époque, il améliora le pain des troupes, et rédigea un code pharmaceutique, qui fut généralement adopté pour les hôpitaux civils, les secours à domicile et les infirmeries des maisons d'arrêt ; il indiqua le moyen de rendre les soupes économiques aussi saines

qu'agréables au goût; pendant le blocus continental, il reconnut et proclama les avantages du sirop de raisin; en un mot, toutes les découvertes utiles trouvèrent en lui un zélé propagateur. « Peu d'hommes, dit Silvestre, ont été assez heureux pour rendre à leur pays des services aussi importants. Un ardent amour pour l'humanité était le génie qui inspirait Parmentier; dès qu'il voyait du bien à faire ou des services à rendre, il s'animait, les moyens d'exécution se présentaient en foule à son esprit et ne lui laissaient plus pour ainsi dire de repos; il sacrifiait tout pour satisfaire cette passion; il interrompait les études qu'il aimait le mieux pour s'employer en faveur des infortunés; sa porte était ouverte à toutes les sollicitations, et pour concilier ses travaux littéraires avec cette facilité qui dérobe des heures si précieuses à l'homme occupé, il était tous les jours au travail à trois heures du matin. » Il mourut d'une affection chronique de poitrine.

Les nombreux ouvrages de Parmentier sont remplis de détails intéressants; mais ils se ressentent de l'insuffisance de ses premières études : ils manquent de méthode et sont écrits dans un style lâche et diffus; nous citerons seulement les principaux : *Examen chimique des pommes de terre;* Paris, 1773, in-12; — *Le parfait Boulanger, ou Traité complet sur la fabrication et le commerce du pain;* Paris, 1777, in-8°; — *Observations sur les lieux d'aisance et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange;* Paris, 1778, in-8°; — *Manière de faire le pain de pommes de terre sans mélange de farines;* Paris, 1779, in-8°; — *Traité de la châtaigne;* Paris, 1780, 2 vol. in-8°; — *Recherches sur les végétaux nourrissants qui, dans tous les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires;* Paris, 1781, in-8°, refonte importante d'un mémoire couronné en 1772 par l'acad. de Besançon; — *Méthode facile de conserver à peu de frais les grains et les farines;* Paris, 1784, in-8°; — *Avis sur la manière de traiter les grains et d'en faire du pain;* Paris, 1787, in-4°, imprimé par ordre des états du Languedoc; — *Dissertation sur la nature des eaux de la Seine;* Paris, 1787, in-8°; — *Traité sur la culture et les usages des pommes de terre, de la patate et du topinambour;* Paris, 1789, in-8°; reproduit dans le *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier; — *Économie rurale et domestique;* Paris, 1790, 8 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque des Dames;* — *Formulaire pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires;* Paris, 1793, 1807, 1821, in-8°; trad. en allemand; — *Avis sur la préparation et la forme à donner au biscuit de de mer;* Paris, 1795, in-8°; — (avec Deyeux) *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait;* Strasbourg, 1799, in-8°; réimprimé d'un mémoire couronné en 1791; — *L'Art de faire les eaux-de-vie et vinaigres;* Paris, 1801, 1805, 1818, in-8°, pl.; — *Code pharmaceutique, à l'usage des hospices civils et des prisons;* Paris, 1802, in-8°; 4e édit., 1811; — *Rapport sur les soupes de légumes dites* à la Rumford; Paris, 1804, in-8°; — *Traité sur l'art de fabriquer les sirops et conserves de raisins;* Paris, 3e édit., 1810, in-8°; les premières édit. ont paru en 1808 et en 1809 sous des titres différents; — *Le Maïs apprécié sous tous les rapports;* Paris, 1812, in-8°; réimprimé augmenté d'un mémoire couronné en 1784. Parmentier a donné en 1785 une nouvelle édition de la *Chimie hydraulique* de La Garaye, et il a enrichi d'une foule d'articles ou de mémoires plusieurs recueils et ouvrages scientifiques, tels que la *Bibl. physico-économique,* dont il fut de 1782 à 1798 un des rédacteurs, l'*Encycl. méthodique,* la *Feuille du Cultivateur,* les *Annales de Chimie,* le *Bulletin de la société philomathique,* le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle* et les *Mémoires de l'Institut.* On a réuni en 8 vol. in-8° ou in-12 (1767 et suiv.) les mémoires de Parmentier, Mutel et autres concernant la pomme de terre.

A.-F. de Silvestre, *Notice biogr. sur Parmentier;* Paris, 1815, in-8°. — Mutel, *Vie de Parmentier;* Paris, 1819, in-8°. — Virey, *De la Vie et des Ouvrages de Parmentier;* Paris, 1814, in-8°. — A. Miquel, *Éloge de Parmentier;* Paris, 1822, in-8°. — E. Mouchon, *Notice hist. sur Parmentier;* Lyon, 1843, in-8°. — Cuvier, *Éloge hist. de Parmentier,* dans les *Mémoires de l'Institut,* 1815. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France.*

PARMESAN (LE). *Voy.* MAZZOLA.

PARNELL (*Thomas*), poëte anglais, né à Dublin, en 1679, mort en juillet 1717, à Chester. Son père possédait des biens considérables en Irlande, et descendait d'une famille anglaise depuis longtemps fixée dans le Cheshire. Après avoir fait ses études à Dublin, Parnell entra dans les ordres, et fut nommé archidiacre de Cloghen, et plus tard vicaire de Finglass. Mais il n'aimait pas l'Irlande et ne regardait sa position que comme une espèce d'exil. La résidence n'était pas alors un devoir rigoureux; il passa une partie de sa vie à Londres. Il y avait pour amis Pope et Swift, et était en relation familière avec les beaux esprits du temps de la reine Anne. Comme plusieurs de ses amis, il avait embrassé le parti tory. Il en espérait de l'avancement dans l'Église; mais la mort d'Anne renversa ces espérances. Il avait épousé une jeune femme distinguée par sa beauté et son mérite : sa fin prématurée, après quelques années d'une heureuse union, porta un coup fatal aux habitudes du poëte (1712). Pour se soustraire au chagrin, il se jeta dans l'intempérance. Sa santé et son esprit déclinèrent, et il mourut à Chester en se rendant en Irlande. Les contemporains parlent de Parnell comme d'un littérateur accompli et de l'homme le plus aimable par les manières. Cependant son caractère était sujet à

des accès d'enthousiasme et d'abattement. Ses ouvrages consistent en mélanges. Pope tira des manuscrits de Parnell de quoi former un volume qu'il publia en 1721, avec une dédicace au comte Oxford. Un second volume fut publié à Dublin en 1758, mais celui-ci est considéré comme d'une authenticité douteuse. Les poésies de Parnell sont plus remarquables par la facilité et l'élégance que par la force et l'étendue d'imagination. Sa réputation repose sur *Rise of woman; Fairy Tale; Hymn to contentment, Health; Night piece on death; Allegory on man* (Allégorie sur l'homme), et surtout *The Hermit*, qui est le plus célèbre de ses poëmes. J. C.

Goldsmith, dans le recueil de Johnson (*Lives of the poets*). — Chambers, *Cyclopædia of English literature*. — R. Bell, *Lives of the British poets*. — Chalmers, *Biographical Dictionary*. — Rose, *General biography*.

PARNY (*Évariste-Désiré* DE FORGES, chevalier, puis vicomte DE), célèbre poëte francais, né le 6 février 1753, dans l'île Bourbon (probablement à Saint-Paul), mort le 5 décembre 1814, à Paris. Il appartenait à l'une des premières familles de la colonie, et son frère aîné avait eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi. Envoyé en France à l'âge de neuf ans et placé au collége de Rennes, il y eut Ginguené pour condisciple. A peine hors des bancs, il trahit son caractère enthousiaste et mobile : il songea, dit-on, à prendre l'habit religieux chez les trappistes, et il finit par entrer dans un régiment. En compagnie de Bertin, son compatriote, il passa trois années à Paris au milieu des séductions d'une société brillante et dissipée. « Représentez-vous une douzaine de jeunes militaires dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres, transplantés la plupart d'un autre hémisphère, unis entre eux par la plus tendre amitié, passionnés pour tous les arts et pour tous les talents, faisant de la musique, griffonnant quelquefois des vers, paresseux, délicats et voluptueux par excellence (1)... » Ayant achevé ses études à l'École militaire (1773), Parny, rappelé par sa famille à l'île Bourbon, y conçut à vingt ans une passion à laquelle il allait devoir ses inspirations poétiques les plus naïves et les plus gracieuses. Doué d'un goût musical très-vif, il devint le maître de musique d'une jeune créole, âgée de treize à quatorze ans, et qu'il a célébrée sous le nom d'*Éléonore* (2). « Le début de cette liaison, telle qu'elle se traduit même en poésie, ne paraît différer en rien de la marche de tant d'autres séductions vulgaires. La surprise des sens a tout l'air d'y devancer celle du cœur. Ce n'est qu'avec le temps que la passion se prononce, et, sans jamais s'ennoblir beaucoup, se marque du moins en caractères énergiques et brûlants (Sainte-Beuve). » Désespéré des refus de son père, l'amant revint en France en 1775 ou 1776, et pendant cette absence on maria l'amante à un médecin débarqué depuis peu. Le succès de ses premières *Poésies érotiques* (1778) indiqua à Parny le parti qu'il devait tirer de sa passion : dans les éditions qui suivirent jusqu'en 1781, il sacrifia les Aglaé et les Euphrosine qu'il avait célébrées à Éléonore ; il corrigea, retoucha, arrangea, mit de l'unité, et poussa au roman. « Ce fut alors seulement qu'il distribua ses pièces avec gradation : dans le 1er livre, la jouissance pure et simple ; dans le 2e, une fausse alarme d'infidélité ; dans le 3e, le bonheur ressaisi, d'autant plus vif et doux ; dans le 4e, l'infidélité trop réelle et le désespoir amer qu'elle entraîne (1). » Un sentiment exact des convenances poétiques, des tableaux pleins de vérité et de fraîcheur, une grâce vive et naturelle dont l'école de Dorat n'avait jamais donné le modèle, une versification harmonieuse, des traits de passion, parfois une heureuse négligence de style, telles sont en général les qualités de Parny dans ses *Poésies érotiques*, à peu près le seul de ses ouvrages qui soit digne de la célébrité. Mais son héroïne, naïve et facile, manque d'idéal, et, selon un ingénieux critique, elle n'a jamais eu d'étoile au front.

En 1785, Parny accompagna à Pondichéry, en qualité d'aide-de-camp, M. de Souillac, gouverneur général des possessions françaises dans les Indes ; mais il ne tarda pas à renoncer à une position si peu compatible avec ses goûts d'indépendance ; et de retour l'année suivante (1786), il déposa l'épée de capitaine, et s'établit dans le vallon de Feuillancourt, entre Saint-Germain et Marly, pour s'y livrer tout entier à son aimable *paresse*. C'est dans cette retraite qu'il composa *Les Tableaux*, *La Journée champêtre*, *Les Fleurs*, petits poëmes légers, où l'on retrouvait l'écho déjà affaibli d'une passion devenue trop chère. La révolution éclata ; « et comme le poëte, dit Tissot, n'avait ni place, ni pension, ni préjugés, elle ne lui enleva rien. » Cependant, la réduction des rentes et des remboursements en assignats portèrent, dit-on, un funeste coup à sa fortune ; et en novembre 1795 il se vit obligé de solliciter une place dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Après l'avoir occupée treize mois, il fut associé à l'administration du Théâtre des Arts. La mauvaise fortune l'assaillit encore,

(1) Bertin, dans le *Voyage de Bourgogne*.

(2) On a beaucoup discuté sur le vrai nom d'*Éléonore*. Tous les biographes de Parny ont répété que cette Héloïse nouvelle s'appelait *Esther de Baïf*. Selon M. Sainte-Beuve, et d'après des renseignements qu'il dit avoir puisés aux sources, c'était une demoiselle Troussaille, « un nom assez peu poétique vraiment ». Au bout de quelque temps *l'état de la jeune personne* amena un éclat : forcé de s'expliquer ou de rompre, l'amant sollicita en vain de son père la permission d'épouser. Une fille, secrètement confiée aux soins d'une mulâtresse, fut le fruit clandestin de ces passagères amours.

(1) Parny composa après coup ce quatrième livre, son chef-d'œuvre ; il y prétend avoir appris son infortune sur les lieux mêmes. Or il ne retourna à Bourbon qu'en 1784. C'est donc là une fiction. « Avec ces hypocrites de poëtes, fait observer M. Sainte-Beuve, on n'est jamais sûr de rien. Dans tous les cas, l'effet littéraire fut à merveille. »

et ce ne fut guère qu'en 1804 qu'il trouva dans Français (de Nantes) un protecteur aussi délicat que généreux, qui lui procura un emploi dans l'administration des droits réunis.

En 1799 parut *La Guerre des Dieux*, poëme qui figurera parmi les erreurs de la révolution encore plus qu'il ne marquera dans l'histoire littéraire; on y retrouve en effet l'impiété philosophique et les mœurs dissolues du Directoire. La plupart des critiques, tels que Ginguené, Garat et Chénier, se montrèrent fort indulgents; d'après ce dernier, « il y aurait une réserve ridicule à ne pas nommer *La Guerre des Dieux* », comme il y aurait une insigne malveillance à n'y pas remarquer « une composition originale, le dramatique jeté sans cesse au milieu des récits, l'art d'enchaîner les phrases poétiques, une foule d'heureux détails ». Plusieurs éditions de ce poëme par trop célèbre enlevées en quelques mois encouragèrent Parny à persévérer dans cette voie licencieuse. Il étendit son plan, y ajouta quatorze nouveaux chants et refondit le tout sous le titre de *La Christianide*. Cette histoire travestie du christianisme n'a pas encore vu le jour; quelques fragments seulement en ont été insérés dans *La Décade*. De 1797 à 1799, la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut le présenta trois fois comme un des trois candidats parmi lesquels l'Institut tout entier devait nommer à une place vacante dans la section de poésie. On lui préféra Leblanc de Guillois, puis Legouvé, et enfin Arnault. La publication récente de *La Guerre des dieux* lui fit perdre des suffrages lors de cette dernière élection. Il ne fut reçu à l'Académie française, nouvellement réorganisée, qu'au printemps de 1803, en remplacement de Devaines. Ses dernières années ne furent point oisives, et dans sa retraite de Feuillancourt il continua d'écrire des compositions d'assez longue haleine ou des bagatelles gracieuses, qui n'ajoutèrent que bien peu de chose à son renom de premier élégiaque du temps. A partir de 1810 une maladie cruelle (la lèpre, a-t-on dit), dont un des graves symptômes était une enflure progressive des jambes, le cloua dans son lit; il mourut dans l'hiver de 1814, à l'âge de soixante et un ans. L'année précédente l'empereur lui avait accordé, à la sollicitation de Tissot, une pension de mille écus. A la fin de 1802, il s'était marié avec une aimable veuve, créole comme lui, Marie-Françoise Vally, qui lui survécut jusqu'en 1820. M. de Jouy succéda, dans l'Académie, à l'auteur de *La Guerre des Dieux;* mais, lors de son installation, un ordre supérieur lui interdit de prononcer l'éloge de son prédécesseur.

On a de Parny les ouvrages suivants : *Voyage de Bourgogne*; Paris, 1777, broch. in-8°; — *Epître aux insurgents de Boston*; ibid., 1777; — *Poésies érotiques*; île Bourbon (Paris), 1778, in-8°; — *Opuscules poétiques*; Amst. (Paris), 1779, 1780, in-8°; ces deux recueils ont été refondus et successivement augmentés jusqu'à la 4e édit. (Paris, 1784, 2 vol. in-12); — *Chansons madécasses*, trad. en français, suivies de *Poésies fugitives*; Paris, 1787, in-12; — *La Guerre des Dieux*, poëme en dix chants; Paris, an VII (1799), in-12; on a fait de ce livre, condamné par arrêt du 27 juin 1827, beaucoup d'éditions clandestines; la dernière édition autorisée, à laquelle l'auteur mit la main, est de 1802; — *Goddam!* poëme en quatre chants; Paris, 1804, in-8°; il y en eut trois édit. dans la même année; — *Discours de réception à l'Institut et réponse de Garat, président*; Paris, 1804, in-4°; — *Le Portefeuille volé;* Paris, 1805, 1808, in-12; on y trouve *Le Paradis perdu*, poëme en quatre chants; *Les Déguisements de Vénus*, tableaux imités des Grecs, et *Les Galanteries de la Bible*, sermon en vers; — *Le Voyage de Céline*, poëme; Paris, 1806, in-18; — *Les Rose-Croix*, poëme en douze chants; Paris, 1808, in-18. Parny avait encore composé deux autres poëmes érotiques : l'un, *Les Amours des reines de France*, en dix-huit chants, qu'il jeta au feu en 1793; l'autre, *La Christianide*, dont nous avons parlé, et dont le gouvernement de la restauration fit acheter, dit on, le manuscrit trente mille francs pour le détruire. Il a surveillé lui-même l'impression de ses *Œuvres complètes* (Paris, 1808, 5 vol. in-18), reproduite à Bruxelles (1824, 2 vol. in-8), et à Paris (1830, 4 vol. in-18). Béranger en a publié une nouvelle édition (1831, 4 vol. in-18), précédée d'une notice et de la romance qu'il a faite sur la mort de son ami. Un choix des œuvres de Parny a été donné plusieurs fois, notamment par Berriat Saint-Prix (1826, 2 vol. in 32), par Tissot (1826, 2 vol. in-18) et par Boissonade (1827, in-8°); ce dernier recueil, qui fait partie des *Classiques de Lefèvre*, est le plus correct que l'on connaisse. P. L.

Jouy (De), *Disc. de récept. à l'Acad. fr.;* 1815. — Tissot, *Notice à la tête des Poésies inédites* (1826). — Dussault, *Annales littér.* — J Chénier, *Tableau de la Litter. Fr.* — Sainte-Beuve, *Portraits littér.*, III. — *Encycl. des Gens du Monde.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Feletz, *Mélanges*, III.

PAROLETTI (*Victor-Modeste*, chevalier DE), antiquaire italien, né en 1765, à Turin, où il mourut en décembre 1834. Destiné à la carrière du barreau, il prit le diplôme de docteur en droit; mais il cultiva de préférence les sciences physiques, les beaux-arts et les antiquités, et quelques travaux remarquables lui ouvrirent de bonne heure les portes de l'Académie de Turin. Nommé en 1799 secrétaire général du gouvernement provisoire établi par les Français, il fit en 1800 partie de la *consulta* et en 1802 de la commission exécutive, et siégea, comme député du département du Pô, au corps législatif français (1807-1811 et 1813-1814), où il parla avec chaleur des encouragements donnés aux établissements d'utilité publique et aux progrès des arts en Italie. Après la chute de l'empire, il vint s'établir à Paris et reçut des lettres de naturalité; mais en 1825 l'amour du sol natal le décida à re-

tourner à Turin. Ses principaux écrits sont : *Recherches sur l'influence que la lumière exerce sur la propagation du son;* Paris, 1804, in-4°; — *Lettres sur le moyen de désinfecter les ateliers de vers à soie*, à la suite des *Lettres* de l'abbé Reyre (1805, in-8°); — *Description historique de la basilique de Superga;* Turin, 1808, in-fol., pl.; — *Discours sur le caractère et l'étude des langues française et italienne;* Paris, 1811, in-4°; — *Éloge historique de Marie-Clotilde-Xavière de France, reine de Sardaigne;* Paris, 1814, in-8°; — *Turin et ses curiosités;* Turin, 1819, in-8°; *Vies de LX Piémontais illustres;* ibid., 1826, in-fol.; — *Voyage romantique et pittoresque dans les provinces occidentales de l'Italie;* ibid., 1828, 3 vol. in-8°; ces deux ouvrages sont en italien.

Son frère, PAROLETTI (*Gaëtan-Camille-Thomas*), né le 30 décembre 1769, à Turin, mort en février 1826, à Paris, entra au service de la France, prit part aux guerres d'Espagne, d'Autriche et d'Allemagne, et parvint en 1813 au grade de général de brigade.

Biogr. univ. et portat. des Contemp.

PAROY (*Jean-Philippe-Guy* LE GENTIL, marquis DE), peintre et graveur français, né en Bretagne, en 1750, mort à Paris, le 22 décembre 1822. Il montra dès sa jeunesse un grand penchant pour la peinture, dans laquelle il acquit un grand talent, malgré l'opposition de son père, qui plus d'une fois jeta dans les fossés de son château l'attirail artistique du jeune peintre. La révolution trouva Paroy colonel et chevalier de Saint-Louis. Il se livra alors à ses goûts, et racontait qu'il dut à son talent de sauver son père, ancien membre du côté droit de l'Assemblée constituante, arrêté à Bordeaux et sur le point d'être exécuté. Paroy n'émigra point. En 1800, il fit paraître une gravure qui eut un grand succès : *La moderne Antigone*. Cette estampe représentait Louis XVIII quittant Mittau dans la neige, appuyé sur le bras de la duchesse d'Angoulême. Il inventa aussi un vernis pour dorer la faïence, un procédé de stéréotypage, des tabatières en buis sur lesquelles il représentait des fables de La Fontaine, etc. Associé libre de l'ancienne Académie de Peinture, il réclama en 1814 son entrée à l'Institut; mais sa demande fut rejetée, sur le rapport de M. Quatremère de Quincy. Paroy s'en vengea par un libelle intitulé : *Opinions religieuses, royalistes et politiques de M. Antoine Quatremère de Quincy*, etc., Paris, 2e édit., 1816, in-8°, avec une gravure représentant un tournesol entouré de *quatre mers* : la mer royaliste, la mer religieuse, la mer révolutionnaire et la mer d'intrigue. Paroy mourut très-pauvre. Ses autres ouvrages sont : *Précis historique de l'origine de l'Académie royale de peinture, sculpture et gravure, de sa fondation par Louis XIV, des événements qui lui sont survenus à la révolution, de sa dissolution par l'Assemblée nationale, et de son établissement par Louis XVIII;* Paris, 1816, in-8°; — *Précis sur la stéréotypie*, précédé d'un *Coup d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et de ses progrès* etc.; Paris, 1822, in-8°. A.

Arnault, Jouy, etc., Biographie des Contemporains. — Quérard, La France littéraire.

PARR (*Thomas*), centenaire anglais, né en 1483 dans le Shropshire, mort en 1635, à Londres. C'était un pauvre paysan, qui, dit-on, ne vécut presque toute sa vie que de fromage, de lait, de pain et de petite bière. D'un tempérament robuste, il n'éprouva aucune maladie et fut capable, jusque dans l'âge le plus avancé, des travaux des champs les plus pénibles. Il avait cent vingt ans lorsqu'il se remaria avec une veuve. En 1630, le comte d'Arundel lui donna un logement dans son château, et le présenta quelque temps après à la cour de Charles Ier; mais le changement d'air et de nourriture et aussi l'intempérance abrégèrent sa vie, et il mourut âgé de cent cinquante-deux ans et neuf mois. Son corps fut ouvert par le docteur Harvey, qui n'y remarqua aucun signe de décrépitude. Parr eut un petit-fils qui vécut jusqu'à l'âge de cent vingt-deux ans.

Almanach des Centenaires.

PARR (*Catherine*), sixième femme d'Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1509, morte le 5 septembre 1548, à Sudely (comté de Gloucester). Elle était fille d'un baronet et avait eu deux maris, Édouard, fils de lord Borough; et John Nevile, lord Latimer, dont elle n'eut point d'enfants. Il y avait un peu plus d'un an qu'Henri VIII était veuf de sa cinquième femme lorsqu'il l'épousa le 12 juillet 1543, Henri VIII l'épousa; le mariage fut célébré par l'évêque Gardiner, dans le cabinet particulier de la feue reine à Hamptoncourt. Catherine entrait alors dans sa trente-quatrième année. Elle avait reçu une bonne éducation, et se distinguait des femmes de son temps par une connaissance assez étendue des matières religieuses. Elle défendit avec zèle les nouvelles doctrines; mais entraînée par un excès de confiance en elle-même ou par les suggestions des prédicateurs, elle dépassa les bornes de la prudence, et osa discuter les décisions de son mari ou plutôt du chef de la nouvelle Église. « Je vous connais trop bien, Kate, s'écria celui-ci; vous êtes un docteur! » Et il donna l'ordre au chancelier de lui faire immédiatement son procès. Effrayée de sa propre audace, la reine tomba dans une violente attaque de nerfs et remplit le palais de ses gémissements; puis elle protesta n'avoir eu d'autre intention que celle d'amuser son époux, qui, dans la chaleur de l'argumentation, semblait oublier les douleurs rhumatismales qui le tourmentaient. Peut-être la colère d'Henri VIII n'était-elle qu'une feinte pour détourner sa femme d'opinions dangereuses qui auraient pu la conduire tôt ou tard à l'échafaud.

Instruite par le danger passé, Catherine garda désormais sur la théologie un silence prudent. Après la mort du roi (1547), elle convola en quatrièmes noces avec sir Thomas Seymour, grand amiral d'Angleterre. On a de Catherine Parr : *Prayers or Meditations ;* 1545, in-12 ; — *Lamentation of a sinner;* 1548, in-8°; publiée par lord Burleigh et réimpr. en 1563; — des lettres insérées dans les *Annales* de Strype, et dans d'autres recueils. P. L—Y.

Lingard, *Hist. d'Anglet.* — Walpole, *Royal and noble authors.* — Lodge, *Portraits of illust. personages,* I.

PARR (*Richard*), théologien anglais, né à Fermoy (comté de Cork), mort le 2 novembre 1691, à Camberwell. Chapelain du collége d'Exeter (Oxford), où il avait pris ses degrés, il trouva un protecteur généreux dans l'archevêque Usher, qui l'attacha à sa maison et lui conféra un bénéfice dans le Surrey. Nommé en 1653 recteur de Camberwell, il refusa par modestie un des évêchés d'Irlande qu'on lui offrit après le rétablissement des Stuarts. On a de lui : *Christian Reformation ;* Londres, 1660, in-8°; — *Life of archbishop Usher*, excellent travail mis en tête des *Lettres* de ce prélat (1686, in-fol.).

Chalmers, *General biograph. Dict.*

PARR (*Samuel*), théologien et critique anglais, né à Harrow-Hill (Middlesex), le 15 janvier 1747, mort le 6 mars 1825. Il était fils d'un chirurgien. Il commença ses études à Harrow et les acheva à Cambridge. A vingt ans, il revint dans sa ville natale, et remplit les fonctions de répétiteur à l'école célèbre qu'elle possédait. Il fonda ensuite un pensionnat à Stanmore, entra dans les ordres en 1769 et fut ordonné prêtre en 1777. Il n'obtint le titre de docteur que quatre ans après; en 1783, il devint curé de Hatton. Ses opinions politiques étaient très-prononcées pour le parti whig. Aussi la plus haute faveur à laquelle il arriva fut d'être chanoine de Saint-Paul. Sa vie se résume par les écrits qui sortaient de temps en temps de sa retraite. En 1791, il y eut un soulèvement contre Priestley, à cause des opinions hardies qu'il avait énoncées. Le docteur Parr, pour calmer les esprits, écrivit son éloquente *Lettre d'Irénopolis aux habitants d'Eleuthéropolis.* En 1793, il soutint une controverse animée sur une édition d'Horace ; mais tout en ayant raison au fond, il eut tort dans la forme, en s'abandonnant aux déclamations et aux injures contre ses adversaires. On a de lui un sermon célèbre prononcé en 1800 à Christchurch, qui, imprimé, présente la singulière anomalie de 51 pages de texte et de 212 pages de notes. Godwin attaqua quelques-uns des principes qui y étaient exposés, comme n'étant pas assez démocratiques ; ce qui amena du refroidissement entre les deux amis. Ses écrits ont été recueillis et publiés en huit volumes bien remplis. Ils renferment sa correspondance, et des essais ou dissertations sur l'histoire, la critique et la métaphysique. Ses contemporains parlent avec éloges de son talent de conversation, et ce fut un de ses titres à la réputation dont il jouit.
J. C.

Chalmers, *Biographical Dictionary.* — Rose, *General Biography.* — *Encyclopædia Britannica.* — *Cyclopædia of English literature.* — *English Cyclopædia* (Biogr.).

PARRHASIUS (Παῤῥάσιος), un des plus célèbres peintres grecs, fils et élève d'Événor, né à Éphèse, mort à Athènes, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Une anecdote invraisemblable, racontée par Sénèque, a jeté du doute sur la date de son existence, et fait croire à quelques critiques que sa vie se prolongea jusque vers 340. A moins d'un cas de longévité extraordinaire, l'hypothèse est absolument inadmissible; car on sait que Parrhasius était déjà célèbre du temps de Socrate, et Pausanias nous le montre occupé à peindre le combat des Lapithes et des Centaures près d'un siècle avant l'événement auquel Sénèque fait allusion. Sans entrer dans une discussion chronologique qui ne donnerait que des résultats incertains, nous pensons que Parrhasius a vécu un peu après Phidias et Zeuxis et qu'il était dans toute la force de son talent en 400 avant J.-C. Par son éducation il appartenait à l'école d'Ionie; mais il exerça principalement son art à Athènes. D'après les meilleurs témoignages il porta la peinture à sa perfection, ne laissant à ses successeurs que des raffinements de détail qui n'ajoutaient rien aux beautés élevées de l'art. On trouvait réunies chez lui les qualités que l'on admirait dans les plus illustres peintres précédents : l'invention de Polygnote, la couleur d'Apollodore et le dessin exquis de Zeuxis; mais ce qui le distinguait particulièrement, c'était la pureté du dessin, et la puissance d'expression. « Le premier, suivant Pline, il établit entre les diverses parties d'un tableau la véritable proportion; il rendit avec une élégante précision tous les détails de la face et jusqu'à ces mouvements fugitifs qui trahissent sur la figure les sentiments les plus déliés de l'âme. Il peignait les extrémités avec une si exquise perfection que les parties intermédiaires paraissaient relativement inférieures. Quintilien l'appelle le législateur de son art, parce que les proportions qu'il établit pour ses héros et ses dieux furent adoptées par les peintres contemporains et postérieurs. Parrhasius avait pleinement la conscience de son génie, et il le témoignait avec une franchise qui parut le comble de l'arrogance. « Personne, dit Pline, ne jouit aussi insolemment de la gloire. » Il se donna l'épithète d'élégant (ἁβροδίαιτος), et le titre de prince des peintres; dans une épigramme qu'il composa sur lui-même, il célébra son père, et déclara que lui Parrhasius avait atteint la perfection de l'art de peindre. Enfin il alla jusqu'à se prétendre descendu d'Apollon, jusqu'à se peindre en Mercure, et à s'exposer ainsi à l'adoration de la foule. Il portait une robe de pourpre avec une frange dorée,

s'appuyant sur une canne ornée d'or, et marchait dans des brodequins attachés avec des agrafes d'or. Avec une telle vanité Parrhasius dut se trouver souvent en querelle avec ses confrères. On raconte que vaincu par Timanthe dans une lutte artistique dont le sujet était la dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille, il déclara que quant à lui il était indifférent à cet échec, mais qu'il regrettait Ajax victime une seconde fois d'un jugement inique. On raconte aussi qu'il y eut entre lui et Zeuxis une lutte où ce dernier s'avoua vaincu (*voy.* ZEUXIS).

Un des plus célèbres ouvrages de Parrhasius était son tableau allégorique du peuple athénien ou *démos*. Si l'on en croit Pline, ce tableau exprimait à la fois toutes les bonnes et toutes les mauvaises qualités des Athéniens; on pouvait y reconnaître leur caractère variable, irascible, doux, injuste, clément, vain, altier, humble, téméraire, timide. Il est difficile de comprendre comment le peintre avait pu exprimer toutes ces passions et ces nuances de passions contradictoires, et si le tableau du *démos* ne contenait qu'une figure, il est évident que par aucun moyen de son art le peintre n'avait pu arriver au but multiple que Pline suppose atteint. Parrhasius peignit un *Thésée* qui paraît lui avoir valu le droit de cité à Athènes, et qui transporté à Rome fut placé dans le Capitole. Un peintre rival, Euphranor, disait en comparant cette élégante figure à son propre tableau du héros athénien que le *Thésée* de Parrhasius semblait s'être nourri de roses, tandis que son *Thésée* à lui semblait s'être nourri de bœuf. Euphranor signalait ainsi chez le peintre le plus parfait de la période classique de l'art grec une certaine tendance vers la délicatesse excessive, vers la mollesse efféminée, tendance qui prévalut dans le siècle suivant. Pline énumère plusieurs autres ouvrages de Parrhasius; un *Commandant naval dans son armure*, un *Méléagre*, un *Hercule*, un *Persée* sur le même tableau; un *Ulysse feignant la folie; Castor et Pollux; Bacchus et la Vertu;* une *Nourrice crétoise avec un enfant dans ses bras;* un *Prêtre officiant, avec un enfant qui portait l'encens; Deux jeunes Enfants*, dans lesquels étaient admirablement rendues l'innocente simplicité et l'heureuse sécurité de leur âge; un *Philiscus;* un *Télèphe;* un *Achille;* un *Agamemnon;* un *Énée;* et *Deux Hoplites* ou guerriers pesamment armés, l'un en action, l'autre en repos.

Parrhasius peignit quelques tableaux qui prouvent que l'usage des peintures licencieuses remonte au plus beau temps de l'art grec. On cite de lui en ce genre un *Archigalle* (grand-prêtre de Cybèle), et un *Méléagre et Atalante*. L'empereur Tibère fit placer ces deux tableaux dans sa chambre à coucher, et il faisait tant de cas du second, qu'ayant le choix entre 1,000,000 de sesterces (plus de 200,000 fr.) et cette œuvre, il préféra le tableau.

Sénèque rapporte que Parrhasius devant peindre un *Prométhée enchaîné*, crucifia un prisonnier olynthien afin de saisir sur le fait l'expression de l'agonie. Cette anecdote, outre son invraisemblance morale, a contre elle la chronologie. Olynthe ne fut prise par Philippe que la 2[e] année de la 108[e] olympiade (347 avant J.-C.), et Parrhasius, qui dans le siècle précédent avait avec Socrate l'entretien raconté par Xénophon, Parrhasius, qui dès la 84[e] olymp. peignait le combat des Lapithes et des Centaures sur le bouclier d'Achille, ne vivait certainement pas lors de la prise d'Olynthe. Parrhasius est cité parmi les grands peintres qui ont écrit sur leur art. L. J.

Pausanias, I, 28. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 8. — Strabon, XIV, p. 642. — Xenophon, *Memorab.*, III, 10. — Harpocrate, au mot Παῤῥάσιος. — Sénèque, *Controv.*, V, 10. — Acron, *Schol. ad Horat. carmina*, IV, 8. — Plutarque, *Theseus*, 4. — Elien, *Var. Hist.*, IX, 11. — Suétone, *Tiberius*, 44. — Junius, *Catalogus artificum*. — Ot. Müller, *Handbuch der Archæologie der Kunst*. — Beulé, *Acropole d'Athènes*.

PARROCEL (*Barthélemy*), peintre français, né à Montbrison, mort à Brignolles, en 1660, dans un âge peu avancé. Descendant d'une famille distinguée du Forez, il devait embrasser l'état ecclésiastique; mais son goût pour les arts le fit renoncer à cette carrière. On ignore le nom du peintre chez lequel il fit ses études. Après avoir acquis les premières notions de l'art, il résolut de visiter l'Italie; un grand d'Espagne le rencontra dans la route, goûta son esprit, ses talents, et l'emmena dans son pays où Parrocel passa quelques années, avant de se diriger de nouveau vers l'Italie. Le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut attaqué et pris par des corsaires, et ceux qui le montaient furent emmenés en captivité à Alger. Grâce à la chaleureuse intervention du consul de France, il obtint la faveur d'un prompt échange, et il passa en Italie. Au bout de quelques années il vint rejoindre en Provence son ancien compagnon de captivité, le capitaine Simon, et épousa sa fille. De ce mariage naquirent trois fils : *Barthélemy*, mort jeune, *Louis* et *Joseph*, qui suivent.

Louis habita successivement Paris, la Provence et le Languedoc où il termina sa carrière. Ce Louis Parrocel eut lui-même deux fils, *Pierre* et *Ignace*, mentionnés plus loin.

PARROCEL (*Joseph*), dit PARROCEL D'AVIGNON, troisième fils de Barthélemy, né à Brignolles, en 1648, mort à Paris, le 1[er] mars 1704. Il n'avait que douze ans à la mort de son père, et resta confié aux soins de son frère Louis, alors établi en Languedoc. Après plusieurs années de séjour auprès de lui, il se rendit en Italie. A Rome il se lia avec Jacques Courtois, dit *le Bourguignon*, travailla sous sa direction, et, après avoir fait une étude approfondie des œuvres de Salvator Rosa, résolut de s'adonner entièrement au genre des batailles. Revenu à Paris en 1675, il fut agréé de l'Académie, le

20 février 1676, reçu membre titulaire, le 14 novembre 1677, sur la présentation d'un tableau du *Siége de Maëstricht*, qui est au musée de Versailles, et nommé conseiller, le 28 septembre 1703. « Parrocel, dit Mariette, eut en partage un coloris si fort et si brillant qu'il y a peu de tableaux qui fassent autant d'effet que les siens. Il ne leur manque que d'être plus arrêtés, car ce ne sont le plus souvent que des ébauches, mais qui sont extrêmement piquantes et qui font des effets surprenants. Cette manière, qui n'est guère que pour les savants et les connaisseurs, l'empêcha d'être fort occupé. » Il fut chargé cependant de divers travaux pour l'hôtel des Invalides, pour Versailles, Marly, l'hôtel de Soubise (aujourd'hui les archives), l'hôtel de Toulouse (hôtel de la banque de France), le couvent des Petits-Pères, etc. Le musée du Louvre possède deux esquisses de lui ; on voit encore ses ouvrages aux musées de Versailles, de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg, de Florence, de Copenhague, etc. En 1674 il fit un tableau de *La Prédication de saint Jean dans le désert*, qui fut offert à l'église Notre-Dame de Paris, où on le voit encore. Il a gravé à l'eau-forte, d'une pointe spirituelle et pittoresque, quatre-vingt-dix pièces; treize de ces estampes ornent le *Missale parisiense* (1685) et vingt-cinq *Les Mystères de la vie de Jésus-Christ*.

Il eut douze enfants : deux seulement d'entre eux vivaient encore au moment de sa mort : *Charles* (*voy*. ci-après) et *Jean-Joseph*, ingénieur du roi à Saint-Malo. Il eut pour élèves ses neveux Ignace et Pierre, et François Silvestre.

PARROCEL (*Ignace*), fils de Louis, né à Avignon, en 1668, mort à Mons, en 1722, fut élève de son oncle Joseph, et peignit comme lui les batailles. Il résida tour à tour en Italie, en Provence et en Allemagne. « C'était un bon homme, dit Mariette, mais il s'en faut beaucoup qu'il eût le talent de son oncle. Il a peint dans la grande salle du palais du prince Eugène, à Vienne, une grande partie des tableaux qui représentent les actions militaires de ce prince. » On voit deux tableaux d'Ignace dans la galerie du Belvédère à Vienne.

PARROCEL (*Pierre*), frère du précédent, né à Avignon, vers 1664, mort en 1739, à Paris. D'abord élève de son oncle Joseph, il acheva ses études à Rome sous la direction de Carle Maratte. Il a beaucoup travaillé en Languedoc, en Provence et dans le Comtat Venaissin, où il résida longtemps. « En 1739, il acheva pour la galerie de l'hôtel de Noailles, à Saint-Germain-en-Laye, seize tableaux, où il représenta l'histoire de Tobie. Son chef-d'œuvre paraît avoir été un *Couronnement de la Vierge par l'Enfant Jésus*, qui se voyait dans l'église des religieuses de Sainte Marie à Marseille (1). »

(1) Robert-Dumesnil, *Le Peintre-graveur français*.

Il fut reçu membre agréé de l'académie de peinture en 1730. On a de lui quatre estampes au burin et quatorze à l'eau-forte qu'il grava dans le genre d'Antoine Rivalz. Il eut pour élèves *Pierre* et *Joseph Ignace-François*, ses deux fils, et Philippe Sauvan, d'Avignon. Son portrait se trouve au musée Calvet à Avignon.

PARROCEL (*Charles*), fils de Joseph, né à Paris, le 6 mai 1688, mort dans la même ville, le 24 mai 1752. Il reçut ses premières leçons de Charles de Lafosse, son parrain, et de Louis de Boulongne l'aîné. Entraîné par le goût des aventures, il prit un engagement dans la cavalerie, où il servit en 1705 et 1706. Sa mère l'ayant dégagé du service, il reprit ses pinceaux, et en 1712 partit pour l'Italie. Peu de temps après son arrivée à Rome, ayant envoyé à Paris un tableau de *Moïse sauvé des eaux*, il fut nommé pensionnaire du roi à l'Académie de France, dirigée alors par Poerson.

Charles parcourut l'Italie, alla jusqu'à Malte et revint étudier les peintures de l'école vénitienne, pour laquelle il éprouvait une vive prédilection. De retour à Paris, il fut reçu en 1721 membre de l'Académie sur la présentation d'un *Combat de cavalerie et d'infanterie*. Il peignit en 1721 *L'Entrée aux Tuileries de l'ambassadeur turc Mehemet-effendi* et comme pendant *La Sortie de l'ambassadeur*, tableaux destinés à être reproduits en tapisserie. En 1728, il fut chargé de peindre un portrait équestre du roi, et obtint un logement aux Tuileries (1). Après la mort de Rigaud (1743), le roi lui accorda la moitié de la pension qu'il faisait à cet artiste. Il suivit Louis XV pendant les campagnes de 1744 et 1745, et assista à la bataille de Fontenoy; il devait exécuter pour la galerie du château de Choisy une suite des actions auxquelles avait assisté le roi pendant ces campagnes, mais la maladie l'empêcha d'accomplir ce grand travail, dont il ne nous est guère resté que des esquisses et des cartons coloriés qui furent exposés au salon de 1746. Il avait été nommé conseiller de l'Académie en 1735, en remplacement de Vivien, adjoint à professeur le 31 janvier 1744, et professeur le 30 décembre 1746. Il légua à l'Académie un grand dessin qu'il avait fait pour la ville de Paris de la *Marche pour la publication de la paix en* 1752. Il exposa aux salons de 1737, 1738, 1745 et 1746. Malgré sa grande facilité, il fit peu de tableaux ; mais on lui doit un grand nombre de dessins. « On espérait, dit Mariette, qu'il enrichirait la peinture de ses ouvrages; mais avec peu d'amour pour le travail et encore plus de penchant à l'ivrognerie, il se trouva les mains liées et demeura dans une inaction impardonnable. »

(1) Ce portrait, aussi bien que les deux tableaux dont nous venons de parler, figure aujourd'hui au musée de Versailles. La tête du roi a été peinte par Carle van Loo. On voit encore à Versailles, sous le n° 4,388, un autre portrait en pied de Louis XV attribué à Ch. Parrocel.

Quoique Charles Parrocel ait traité les mêmes sujets que son père, on ne peut confondre leurs ouvrages : ceux du fils sont généralement d'une couleur plus fraîche, plus brillante. Ses tableaux ont aussi moins souffert. Les ombres des ouvrages de Joseph Parrocel ont beaucoup noirci ainsi qu'un certain bleu qu'il employait dans les ciels (1).

M. Robert-Dumesnil a décrit dans *Le Peintre-graveur français* trente-sept pièces gravées à l'eau-forte par Charles Parrocel « d'une pointe badine et spirituelle ». Ce sont des scènes militaires et une suite de dix-huit vignettes pour l'ouvrage intitulé *École de cavalerie, par M. de La Guérinière* (Paris 1736). Ch. Parrocel vécut célibataire.

PARROCEL (*Pierre*), fils aîné de Pierre, fut nommé pensionnaire du roi à Rome et se fixa dans cette ville. Il a gravé et signé quelques pièces que M. Robert-Dumesnil n'a point cataloguées.

PARROCEL (*Joseph-Ignace-François*) (2), troisième fils de Pierre, né à Avignon, en 1705, mort à Paris, le 14 décembre 1781. Élève de son père, il voyagea en Italie avant de venir se fixer à Paris. Il se fit connaître en peignant de grands tableaux religieux et des pastorales dans le genre de Boucher, fut agréé de l'Académie en 1753, et nommé peintre du roi. Il fit avec talent de nombreux travaux de décoration en détrempe. C'est de lui que Diderot a dit dans son salon de 1765, qui du reste et comme on le sait n'était pas destiné à la publicité : « Avez-vous vu quelquefois dans les auberges des copies des grands maîtres? Eh bien! c'est cela, mais gardez m'en le secret. C'est un père de famille qui n'a que sa pension pour nourir sa femme et cinq ou six enfants..... Ce Parrocel est mon voisin; c'est un bon homme qui a même à ce que l'on dit quelque goût pour la décoration..... » Marié à Marguerite-Françoise Le Marchand, il en eut, entre autres enfants, une fille qui, sous son nom de femme, Mme de Valsaureaux ou Valrauseaux, se fit connaître comme peintre de fleurs et d'animaux ; elle mourut nonagénaire en 1825. De son second mariage avec une Anglaise, Christine-Ludwige Ally, Parrocel eut trois filles *Marion*, morte le 26 juin 1824, à quatre-vingt-un ans, fut élève de son père et peignit les tableaux d'histoire; *Thérèse*, peintre de miniature, morte le 18 janvier 1835, à l'institution de Sainte-Périne; *Jeannette*, morte le 25 février 1832, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, ne fut pas peintre.

H. H—N.

Mémoires inédits de l'Acad. roy. de Peinture. — *Archives de l'art français*, *Abecedario* de Mariette et *Documents.* — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.* — Robert Dumesnil, *Le Peintre-graveur français.* — E. Soulié, *Catalogue du musée de Versailles.* — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger.* — G Duplessis, *Hist. de la gravure en France.* — D'Argenville, *Vie des plus fameux peintres.*

PARROT (*Christophe-Frédéric*), physicien allemand, né le 27 juillet 1751, à Montbéliard, mort vers 1810, dans le Wurtemberg. Issu d'une famille de protestants français, dont plusieurs membres s'établirent en Allemagne et en Russie, il professa les mathématiques à Erlangen et remplit diverses fonctions administratives. On a de lui : *De aqua diss. III;* Erlangen, 1781-83, in-4°; — *Anwendung der vornehmsten Theile der Mathematik, Geometrie und Trigonometrie;* ibid., 1782, 2 vol. in-8°; — *Recueil de diverses pièces choisies;* ibid., 1783-1784, 2 vol. in-8°, où l'on traite de la physique, mécanique, astronomie, histoire naturelle, etc.; — *Handbuch der Stadt-und Landwirthschaft, Polizei-und Kameralwissenschaft* (Manuel des sciences économiques); Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°; — *De l'Esprit de l'éducation;* Francfort, 1793, in-8°.

Meusel, *Lexikon.*

PARROT (*Georges-Frédéric*), physicien, frère du précédent, né le 15 juillet 1767, à Montbéliard, mort le 1er août 1852, à Saint-Pétersbourg. Pendant le cours de ses études, qu'il termina à Tubingue, il se livra de préférence aux sciences physiques. Après avoir été précepteur chez le comte d'Héricy (1), il donna des leçons de mathématiques à Carlsruhe et à Offenbach, passa en Livonie (1794), et devint, en 1800, professeur de physique à l'université de Dorpat, qui venait d'être rétablie et dont il fut le premier recteur. En 1826, il fut admis à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et cessa, en 1840, de prendre part à ses travaux. Ce savant a joui d'une grande réputation dans son pays adoptif; il est peu de questions qu'il n'ait traitées, mais en s'écartant plus ou moins des principes généralement admis. On a de lui : *Anweisung zur Verwandlung einer jeden Art von Licht*, etc.; Vienne, 1791, in-8°; trad. en français (*Traité sur la manière de changer notre lumière ar-*

(1) F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.*

(2) Pernetty donne à Pierre Parrocel, autre fils de Pierre, le nom de *Joseph;* d'Argenville le nomme *Ignace* et appelle Joseph-Ignace-François du nom d'*Étienne.* Mariette a soupçonné l'erreur de ces auteurs, erreur répétee par les biographes qui sont venus après eux. Ainsi M. L. Dussieux (*Les Artistes français à l'étranger*), édit. de 1856, p. 357 et 366, cite d'après Lalande, comme étant d'*Étienne Parrocel*, le grand tableau du grand autel de Sainte-Marie-in-Monticelli, à Rome; il le range également au nombre des membres de l'Académie de Saint-Luc à Rome. Basan ainsi que Huber et Rost attribuent à *Étienne Parrocel* quelques estampes que M. Robert-Dumesnil ou n'a pas rencontrées ou a reconnu être l'œuvre de Pierre Parrocel le père. Nous devons ajouter à ce propos que M. Charles Blanc, dans *Le Trésor de la curiosité*, II, 48, et d'après le catalogue de la vente faite en 1782, après la mort de J.-F. Parrocel, peintre du roi, cite quatre-vingt-sept planches d'après le Bernin, Subleyras, etc., et lui-même, qu'il attribue à ce Parrocel. Enfin les livrets des salons de 1755 à 1781 mentionnent un certain nombre de tableaux dus à Parrocel, sans d'autre indication de prénom, et qui sont évidemment du dernier des Parrocel. Nous lui attribuerions volontiers le tableau de Sainte-Marie-in-Monticelli.

(1) Il eut en 1788 pour successeur dans cette place son ami et compatriote Georges Cuvier.

tificielle; Strasb., 1792, in-8°); — *Der Ellipsograph;* 1792; description d'un instrument propre à tracer des ellipses; — *Uebersicht des Systems der theoretische Physik;* Dorpat, 1806, in-8°; — *Grundriss der theoret. Physik;* Dorpat, 1809-1811, 2 vol. in 8°; un 3e vol., sur la géologie, a paru en 1815, à Riga; on y trouve, entre autres idées paradoxales, une théorie chimique de la lumière qui manque tout à fait de calcul et de précision; — *Ueber die Capillarität;* Dorpat, 1817, in-8° : critique des opinions émises par Laplace; — *Entretiens sur la physique;* Dorpat, 1819-1824, 6 vol. fig.; — *Recherches sur les pierres d'Imatra;* Pétersb., 1840, in-4°. Ce savant a édité à Berlin les *Physikal. Beobachtungen* de Wrangel (1827, in-8°), et il a inséré des articles ou mémoires dans le *Magasin* de Voigt, les *Annales de physique* de Gilbert, le *Journal de Gœttingue*, et les *Mémoires* de l'Acad. des sciences de Pétersbourg.

Son fils, PARROT (*Jean-Jacques-Frédéric-Guillaume*), professeur de médecine à Dorpat, est connu par plusieurs excursions scientifiques, dont il a écrit la relation en allemand, tels que *Voyage en Crimée et au Caucase* (Berlin, 1815, 2 vol. in-8°, fig.), avec Engelhardt; — *Voyage dans les Pyrénées* (ibid., 1824, in-8°), et *Voyage au mont Ararat* (ibid., 1834, in-8°). Il est mort le 15 janvier 1841.

Unsere Zeit, I, 844. — Kayser, *Index librorum.* — Recke et Napiersky, *Schriftst. Lex. von Livland.* — Haag frères, *La France protest.* — *Zeitgenossen*, 1822.

PARRY (*Richard*), théologien anglais, né en 1722, à Londres, mort le 9 avril 1780, à Market-Harborough (comté de Leicester). Il desservit cette paroisse depuis 1754, et fut docteur en théologie. Ses principaux écrits sont : *The Christian sabbath as old as the Creation* (1753, in 4°); *Dissertation on Daniel's prophecy of the seventy weeks* (1762, in-8°); *Harmony of the IV Gospels* (1765, in-4°), et *Genealogy of Jésus-Christ explained* (1771, in-8°).

Chalmers, *General biograph. Dict.*

PARRY (*Caleb-Hillier*), médecin anglais, né en 1756 à Bath, où il est mort, le 9 mars 1822. Après avoir pris ses degrés à l'université d'Édimbourg, il alla pratiquer la médecine à Norwich, puis à Bath. Il était membre de la Société royale de Londres. En 1816 une attaque de paralysie lui ôta presque complétement l'usage de ses facultés. On a de lui : *Recherches sur les symptômes de la syncope angineuse;* 1799, in-8°, trad. en français; — *A treatise on wool;* 1800, in-4° : où il démontre la possibilité d'élever dans les îles Britanniques des races de moutons mérinos; — *Elements of pathology and therapeutics;* 1816, in-8°. Un de ses fils a publié une *Collection* de ses écrits inédits (Londres, 1825, 2 vol. in-8°).

Annual biography.

PARRY (Sir *William-Edward*), navigateur anglais, fils du précédent, né le 19 décembre 1790 à Bath, mort le 7 juillet 1855, à Ems, en Allemagne. Ses parents le destinaient à la carrière médicale; mais, cédant aux instances d'une parente de l'amiral Cornwallis, ils résolurent d'en faire un marin. Admis comme volontaire à bord de *la Ville de Paris* (juin 1803), le jeune Edward prit bientôt goût à son nouveau métier et acheva ses études avec le chapelain du vaisseau. Ayant en 1806 passé comme midshipman sur la frégate *la Tribune*, il partit, en 1808, pour la mer Baltique, et continua à se distinguer dans les fréquents engagements avec les chaloupes canonnières danoises. Le 6 janvier 1810 il fut nommé lieutenant à bord de l'*Alexandria*. Constamment occupé d'observations astronomiques et nautiques, il fut chargé à plusieurs reprises de missions dangereuses et importantes. Ainsi, en 1811, il s'éleva jusqu'au 76° de latitude nord pour protéger les navires employés à la pêche de la baleine. Ce fut à cette époque qu'il publia, sous le titre de *Nautical astronomy by night* (Lond., in-4°), des règles pour déterminer la hauteur du pôle par l'observation des étoiles fixes. En 1813, il joignit le vaisseau *la Hogue*, prit part en 1814 à la guerre contre les États-Unis, et resta en croisière dans ces parages jusqu'au printemps de 1817, où il revint en Angleterre. Étant arrivé trop tard pour s'associer, comme il l'aurait voulu, à une exploration scientifique du Congo, il demanda à être employé dans les régions arctiques, disant que « froid ou chaud, l'Afrique ou le pôle, tout lui était bon ». Grâce à l'intervention de M. Barrow, secrétaire de l'amirauté, il obtint le commandement de l'*Alexandre* et partit, en avril 1818, avec le capitaine John Ross, monté sur *l'Isabelle;* ce premier voyage, qui dura six mois à peine, ne produisit aucune découverte importante, et les deux bâtiments ne dépassèrent pas l'embouchure du détroit de Lancastre. Le 11 mai 1819 Parry s'embarqua de nouveau, comme chef d'une expédition composée de l'*Hecla* et du *Griper*. Il atteignit rapidement d'énormes bancs de glace, que Ross avait pris pour une chaîne de montagnes, les traversa sur une longueur de quatre-vingts milles, avec des peines inouïes, et au grand danger d'être plus d'une fois écrasé sous leur poids, il conduisit ses bâtiments dans la direction de l'ouest jusqu'au 74° 44′ de latitude nord. Il donna le nom de passe *Barrow* au prolongement du détroit de Lancastre, et découvrit l'île Melville (côte nord), l'îlot du Prince-Régent et le canal Wellington. Après avoir passé dix mois sur l'île Melville, complétement cerné par les glaces, il reprit la mer (août 1820) et tenta sans succès à plusieurs reprises de continuer sa route vers l'ouest. A son retour, il fut promu au rang de *commander* (4 novembre 1820), devint membre de la Société royale de Londres, et le Bureau des longitudes le proposa pour le prix de 5,000 liv. st. (125,000 fr.), voté par le parlement dans le but d'encourager les découvertes dans l'Océan arctique. Un libraire lui

paya 1,000 liv. le manuscrit de la description de son voyage (*Journal of a voyage for the discovery of a N.-W. passage*; Lond., 1821, in-4° avec cartes et plans, trad. fr., Paris, 1821, in 8°). Ce précédent voyage, qui compte parmi ceux du capitaine Ross, a également été traduit (Paris, 1819, in-8°). En 1821, il entreprit avec le capitaine Lyon une expédition qui dura trois ans et qui n'aboutit à aucun résultat notable. Son *Journal of a second voyage*, Londres, 1824, in-4°, avec un appendice, n'en est pas moins intéressant. Capitaine le 8 novembre 1821, il fut nommé hydrographe en titre de l'amirauté le 1er décembre 1823. Au printemps de 1824, il s'embarqua sur les mêmes bâtiments, *l'Hécla* et *la Furie*, pour un quatrième voyage au pôle. Il passa l'hiver dans la baie du Prince-Régent, sous le 71° de latitude; mais la perte de *la Furie* le força de hâter son retour (octobre 1825). Après avoir publié son *Journal of a third voyage* (Lond., 1826, in-4°), il fit agréer à l'amirauté un plan nouveau pour atteindre le pôle arctique. Cette expédition, entreprise à bord de *l'Hecla*, le 3 avril 1827, avait pour but de s'avancer en droite ligne, soit en bateaux, soit en traîneaux, depuis le Spitzberg jusqu'au pôle. Tout alla bien jusqu'à la hauteur de 82°45' de lat., où l'on rencontra un courant qui se dirigeait vers le sud. Obligé de rétrograder, Parry rallia le gros de l'équipage, qu'il avait laissé à la baie de Treurenberg, et revint à Londres en septembre. La relation de ce voyage infructueux (*Narrative of an attempt to reach the North pole in boats filled for the purpose*; Lond., 1827, in-4°), fut publiée par les ordres du duc de Clarence. Parry n'était pas seulement un hardi navigateur, c'était encore un homme plein d'esprit et de prudence. Il l'a prouvé par l'excellence des mesures qu'il avait prises pour conserver la santé et la gaieté de son équipage pendant les longues nuits qu'il devait passer au milieu des glaces. En 1819 Georges IV le créa chevalier en même temps que le capitaine Franklin, et l'université d'Oxford leur conféra à tous deux le diplôme honoraire de docteur en droit. La même année, après s'être démis de ses fonctions d'hydrographe qui l'astreignaient à une vie trop sédentaire, il partit en qualité de commissaire de la Société agricole de l'Australie pour Port-Stephens, à quatre-vingt-dix milles anglais au nord de Sidney. Rentré dans son pays à la fin de 1834, il occupa le poste de *comptroller* des machines à vapeur de la marine royale depuis 1837 jusqu'en décembre 1846, où il quitta le service actif. Nommé contre-amiral le 4 juin 1852, il devint en 1853 lieutenant-gouverneur de l'hôtel des Invalides de Greenwich. Une édition portative des voyages de Parry a été imprimée sous ce titre *Four voyages to the North pole* (Londres, 1833, 5 vol.).

Son frère PARRY (*Charles-Henry*) a suivi la carrière médicale et a écrit plusieurs ouvrages. K.

Memoirs of sir W.-E. Parry (Lond., 1857, gr. in-8°), par son fils, le rév. Edward Parry, ancien répétiteur à l'université de Durham. — *Naval Biography*.

PARSEVAL (*Pierre-Charles*), comte DE BRION, général français, né le 7 février 1743, au château de Brion (Orléanais), mort à Autry (Loir-et-Cher), en novembre 1822. Entré au service en 1759, il fit la guerre de Sept ans dans le régiment d'Orléans-cavalerie, et fut nommé maréchal de camp le 9 mars 1788. Après avoir combattu dans les rangs de l'émigration, il passa en Russie, où l'empereur Alexandre lui conféra le grade de général major. Louis XVIII l'accrédita en mai 1808 comme son chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg. De retour à Paris en décembre 1814, le comte de Brion fut promu lieutenant général, et commandant d'escadron de la compagnie de Wagram (gardes du corps du roi). Il suivit le roi à Gand, et fut créé grand-croix de Saint-Louis le 1er novembre 1815. H. F.

Moniteur univ., 8 nov. 1822. — De Courcelles, *Dict. des génér. franç.*, VIII.

PARSEVAL-GRANDMAISON (*François-Auguste*), poëte français, né le 7 mai 1759 à Paris, où il est mort, le 7 décembre 1834. Il était fils d'un fermier général qui périt en 1794 sur l'échafaud. Il cultiva d'abord la peinture, où il eut pour maître Suvée; après quelques essais infructueux, il se livra sans réserve à la poésie, et reçut de l'abbé Delille des encouragements plutôt que des conseils; c'est à tort qu'on l'a représenté comme son élève ou son ami, il fut tout au plus un de ses imitateurs. Bien qu'à peu près ruiné par la révolution, il ne la vit point avec défaveur, mais il n'y prit aucune part. Il touchait à la quarantaine lorsqu'il s'avisa de suivre en Égypte le général Bonaparte comme poëte de l'expédition; il partit, raconte Arnault, à la place de Lemercier, à qui l'on s'était adressé et qui avait décliné ce périlleux honneur. A l'exception d'une mission à l'isthme de Suez pour y percevoir un impôt de douanes, il n'eut d'autres soins en Égypte que de faire des vers et d'en lire à ses collègues de l'Institut du Caire. Parseval fut du petit nombre d'amis que Bonaparte accueillit à bord du *Muiron* lorsqu'il retourna en France. Nommé le 4 avril 1800 membre du conseil des prises maritimes, il vota, malgré cette faveur, contre l'établissement de l'empire, qu'il célébra plus tard dans les occasions importantes. Au mois de janvier 1811 il succéda à Saint-Ange comme membre de l'Académie française. On a de lui : *La Garantie;* Paris, 1804, broch. in-8°; — *Dithyrambe à l'occasion du mariage de Napoléon;* Paris, 1810, in-4°; — *Chant héroïque pour la naissance du roi de Rome;* Paris, 1811, in-4°; ces deux pièces se retrouvent dans *L'Hymen et la Naissance*, recueil d'Eckard et Lucet; — *Les Amours épiques*, poëme en six chants; Paris, 1804, in-8°. Cette traduction versifiée des épisodes sur l'amour composés par des poëtes épiques, fut réimpr. en 1806 avec plusieurs morceaux tirés d'Homère, de Milton et d'Aristote; — *Phi-*

lippe-*Auguste*, poëme héroïque en douze chants; Paris, 1825, in-8°, et 1826, 2 vol. in-18. On a reproché à cet ouvrage un plan défectueux, une action languissante, un dénouement vicieux et des vers sans originalité. Cet académicien avait terminé au moment de sa mort une nouvelle épopée en vingt chants sur l'expédition d'Égypte, qui n'a point vu le jour.

Arnault, *Souvenirs*. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Disc. de réception de M. de Salvandy et Réponse de M. Lebrun*, 1838.

PARSEVAL-DESCHÊNES (*Marc-Antoine*), frère du suivant, mort en août 1836, à Paris, dans un âge avancé. D'un profond savoir comme mathématicien et géographe, il a fait insérer sur la haute analyse cinq mémoires dans le t. Ier du *Recueil des savants étrangers de l'Institut*, dont il était correspondant. Doué d'un esprit vif et mordant, il vivait en vrai Diogène avec un abandon tout philosophique. Il n'a jamais publié les mauvais vers qu'il a rimés, et a laissé manuscrite une *Histoire du calcul intégral*.

Le Moniteur univ., 1836.

PARSEVAL-DESCHÊNES (*Alexandre-Ferdinand*), amiral français, né le 27 novembre 1790, à Paris, où il est mort, le 10 juin 1860. Fils d'un receveur général des finances, il suivit en 1804 à Toulon l'amiral Latouche-Tréville, son parent, et s'y embarqua comme volontaire sur le vaisseau *Le Bucentaure*. Il assista à la prise du fort Le Diamant à La Martinique, puis au combat livré près du cap Finistère à la flotte anglaise de Calder et enfin à la bataille de Trafalgar, où il survécut comme par miracle à la destruction de son vaisseau. Nommé aspirant entretenu, le 2 avril 1807, il assistait sur *L'Italienne* (23 fevrier 1809) à la lutte que le capitaine Jurien de La Gravière soutint avec trois frégates embossées aux Sables d'Olonne contre une division anglaise de trois vaisseaux et deux frégates aux ordres de l'amiral Stopford. Enseigne de vaisseau, le 18 juillet 1811, il prit part à un combat soutenu par les frégates *L'Andromaque* et *L'Ariane* contre un ennemi supérieur, et contribua puissamment à sauver le brick *Le Mameluck* (1812). Il s'embarqua en 1813, à Gênes, sur *La Dryade*, assista sur cette frégate à plusieurs combats, et à la paix servit dans la station navale du Levant sous les ordres du baron de Seizieux. Rentré en France après les Cent Jours, il commanda successivement trois avisos, et fut avec l'un d'eux adjoint à Beautemps-Beaupré dans la reconnaissance hydrographique des côtes de Bretagne. Bientôt après, il passa au commandement de *La Sauterelle* qui suivit à Cayenne la division navale chargée de prendre possession de la Guyane française, et pendant deux ans dirigea le service de la station locale de cette colonie. Devenu lieutenant de vaisseau (1er septembre 1819), il reçut la croix de la Légion d'honneur (1822) et le commandement du brick *Le Faune* pour avoir assuré le salut de la frégate *L'Africaine*, échouée sur l'île de Sable (Nord-Amérique). Nommé capitaine de frégate (5 avril 1827), il commanda successivement *La Bayadère*, corvette d'instruction des élèves de la marine, *L'Euryale*, à l'expédition d'Alger, *L'Armide*, en mission spéciale dans l'Adriatique, et *La Victoire*, à bord de laquelle il fut promu capitaine de vaisseau (26 octobre 1833), en récompense de l'habileté qu'il venait de déployer dans la direction maritime de l'expédition de Bougie. De 1834 à 1839, Parseval-Deschênes commanda le vaisseau *Le Suffren* et les frégates *La Didon* et *L'Iphigénie*. Après avoir participé avec cette dernière à une mission politique à Saint-Domingue, il fut attaché au blocus de La Vera-Cruz, et prit une large et glorieuse part à l'expédition dirigée contre le dictateur Rosas, à l'occupation de l'île de Martin-Garcia et au siége de Saint-Jean-d'Ulloa. Rentré en France, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur (10 février 1839), et passa au commandement du vaisseau *L'Océan*, à bord duquel il obtint le grade de contre-amiral (30 avril 1840). Dans son nouveau grade, il exerça les fonctions de major général à Toulon, de préfet maritime à Cherbourg, et prit, en 1841, le commandement de la division navale du Levant, qu'il quitta bientôt pour celui de l'escadre de la Méditerranée. Grand officier de la Légion d'honneur (24 septembre 1844), vice-amiral (15 juillet 1846), il devint inspecteur général, préfet maritime de Toulon, pour la seconde fois commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée, membre du conseil de l'amirauté (8 septembre 1851), président du conseil des travaux de la marine, et enfin sénateur (26 janvier 1852). Parseval-Deschênes reçut (25 février 1854) le commandement en chef de la 3e escadre destinée à opérer dans la Baltique, de concert avec la flotte de l'amiral Napier. On se rappelle encore tout ce qu'il lui fallut déployer d'activité, d'habile et persévérante énergie pour imprimer à une escadre armée en toute hâte dans un port surchargé de travaux divers nécessités par la guerre, des traditions militaires et un fond d'organisation tel que nos vaisseaux et leurs équipages, rendus dans la Baltique, n'eurent rien à envier à ceux des Anglais nos alliés qui, cependant, avaient été préparés de longue main. La prise de Bomarsund fut le seul événement militaire de cette campagne par laquelle Parseval Deschênes couronna sa brillante carrière. Napoléon III le récompensa en l'élevant à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur (30 août 1854), suivie bientôt après de celle d'amiral de France (2 décembre 1854).

H. Fisquet.

Moniteur universel, 18 juin 1860. — *Annuaires de la marine*, passim.

PARSONS (*Robert*), jésuite anglais, né en 1546, à Nether-Stowey, près Bridgewater, mort le 18 avril 1610, à Rome (1). Il donna de bonne

(1) Certains auteurs ont prétendu qu'il avait pour véri-

heure de telles marques de la précocité de son intelligence que le vicaire de son village lui enseigna le latin et le plaça ensuite dans l'université d'Oxford. Sa subtilité dans les disputes théologiques le fit agréger dès 1568 au collége de Baliol, où il s'occupa avec succès d'instruire la jeunesse. Protestant zelé jusqu'alors, il quitta en 1574 l'université, et se rendit à Louvain, où il se lia avec le P. Good, son compatriote. De là il passa à Padoue, étudia quelque temps la médecine, et, la curiosité l'ayant conduit à Rome, il s'y convertit tout à fait au catholicisme. En même temps il entra dans la Société de Jésus (1575). D'un caractère turbulent et ambitieux, il devint bientôt l'âme de toutes les entreprises secrètes qui avaient pour objet le rétablissement de la suprématie pontificale en Angleterre. De retour dans son pays en 1580 en compagnie du P. Campian et d'autres missionnaires, il courut la province sous mille déguisements, excitant les catholiques à déposer la reine Élisabeth et fomentant une insurrection générale. Ayant appris à temps l'arrestation du P. Campian, il craignit d'éprouver le même sort et retourna en 1587 à Rome, où il fut mis à la tête du Collége anglais. Soit à la cour de Madrid, soit à Rome, il se donna des soins infatigables pour entretenir une haine irréconciliable entre l'Espagne et l'Angleterre. Non-seulement il ne perdit jamais l'espoir de pousser les catholiques anglais à une rébellion ouverte, mais il s'efforça de changer l'ordre de succession au trône en défendant les prétendus droits du duc de Parme ou d'une infante d'Espagne. La plupart de ses écrits, portant en général le caractère le plus séditieux, sont anonymes ou pseudonymes; nous citerons : *A brief Discourse containing the reasons why catholics refute to go to Church;* Douai (Londres), 1580, in-8°; — *De persecutione anglicana;* Rome, 1582, in-8°; — *Christian directory, guiding men to their salvation;* Louvain, 1598, in-8°; les deux parties de cet ouvrage, qui valut à l'auteur des éloges unanimes, avaient paru isolement à Londres en 1583 et 1591; il a été réimpr. plusieurs fois depuis; — *A Conference about the next succession to the crown of England;* 1594, in-8°, sous le nom de Doleman; — *Treatise of the three conversions of Paganism to the Christian religion;* Saint-Omer, 1603-1604, 3 vol. in-8°; on y trouve un examen détaillé du catalogue des martyrs et confesseurs protestants dressé par John Fox; — *The Liturgy of the sacrament of the mass;* 1620, in-4°; — *Memorial for Reformation;* Londres, 1690, in-8°, publié par Ed. Gee : c'est un plan de conduite pour ceux qui vivront lorsque la religion catholique aura été rétablie en Angleterre. La plupart des écrits du P. Parsons donnèrent lieu à des disputes animées. Du reste, c'était un homme de talent, et surtout un argumentateur adroit; il avait le style vif, coulant, passionné, et il mérite d'être rangé au nombre des bons écrivains du siècle d'Élisabeth.

1. Une autre version lui donne pour père un prêtre de la paroisse de Stockersey, nommé Cowback ou Cubbock. Nous avons suivi la version de Wood.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — *Biogr. Brit.* — Dodd, *Church history.* — Th. James, *Life of Parsons*, à la fin du *Jesuit's downfall;* Oxford, 1612. — Ed. Gee, *Introd. to the Jesuit's Memorial.* — Alegambe, *Bibl. script. Soc. Jesu.* — More, *Hist. miss. Jes.*, lib. 4. — Chaufepié, *Nouv. Dict. hist.*

PARSONS (*James*), savant médecin anglais, né en mars 1705, à Barnstaple (Devonshire), mort le 4 avril 1770, à Londres. Après avoir terminé ses classes à Dublin, il alla étudier la médecine à Paris, où il suivit les leçons d'Astruc, de Dubois et de Lemery, et prit à l'université de Reims le diplôme de docteur (1736). Il s'établit ensuite à Londres, et exerça avec beaucoup de succès l'art des accouchements. En 1738, il fut nommé médecin de l'infirmerie de Saint-Gilles, et en 1740, la société royale lui ouvrit ses portes. Il entretenait des relations avec les savants les plus distingués de son temps. On a de lui : *Enquiry into the nature of hermaphrodites;* Londres, 1741, in-8°; — *Philosophical observations on the analogy between the propagation of animals and that of vegetables;* ibid., 1752, in-8°; trad. en hollandais : cette nouvelle théorie de la génération n'offre rien de remarquable; — *Remains of Japhet;* ibid., 1767, in-4° : ces recherches sur l'antiquité des langues européennes annoncent beaucoup d'érudition, mais peu de critique; — quelques mémoires dans les *Philosophical transactions.*

Chalmers, *General Biograph. Dict.*

PARSONS (*Philip*), littérateur anglais, né en 1729, à Dedham (Essex), mort le 12 juin 1812, à Wye. Il fut d'abord maître d'école à Okham, puis vicaire à Wye, où il résida habituellement, bien qu'il jouît de deux autres bénéfices. On a de lui : *The Inefficacy of satire, a poem;* Londres, 1776, in-4°; — *Newmarket, or an Essay on the turf;* ibid., 1774, 2 vol. — *Essay;* ibid., 1775, 1 vol.; — *Simplicity, a poem;* 1784; — *Monuments and painted glass in upwards of 100 churches in Kent;* 1774, in-4°.

Gentleman's Magazine, LXXXII.

PARSONS (*Abraham*), voyageur anglais, mort à Livourne en 1785. Il était en 1767 consul à Scanderoun (Syrie); en 1770, il se rendit à Bassorah par Alep, et de là à Bombay, il revint en Syrie par l'Égypte. De retour en Europe, il se fixa en Italie. La relation de ses voyages fut publiée, longtemps après sa mort, par sa famille, sous ce titre : *Voyages in Asia and Africa*, etc.; Londres, 1808, in-4°.

Annales des voyages, t. XXII.

PARTHAMASIRIS, roi d'Arménie, vivait au commencement du deuxième siècle après J.-C. Il était fils de Pacorus, roi des Parthes et neveu de Chosroès. Celui-ci, héritier du trône de Par-

thie, plaça son neveu en Arménie. Les Romains regardaient depuis longtemps cette province comme une dépendance de l'empire, et Trajan, qui portait alors la pourpre impériale, ne souffrit pas qu'un prince étranger en disposât. Pacorus et Parthamasiris essayèrent vainement de lutter contre les Romains. Parthamasiris, réduit à l'extrémité, s'humilia devant eux, et déposa le diadème royal, dans l'espoir que l'empereur romain le lui rendrait; mais il fut déçu de son attente, et l'Arménie devint une province romaine. Suivant quelques récits, Trajan le fit mettre à mort. Y.

Dion Cassius, LXVIII, 17-20. — Eutrope, VIII, 2. — Fronton, *Princip Hist.*, p. 248, édit. Niebuhr. — Visconti, *Iconographie grecque*.

PARTHAMASPATES, prince arsacide, proclamé roi des Parthes en 116, par l'ordre de Trajan. Parthamaspates, qui devait la couronne aux Romains, ne put la conserver après leur départ. Il fut détrôné et remplacé par Chosroès. On croit que dans la suite Adrien lui donna le royaume d'Arménie. Y.

Spartien, *Hadrianus*, c. 21.

PARTHENAY L'ARCHEVÊQUE (*Jean* DE), seigneur de SOUBISE, né posthume, en 1512, mort le 1er septembre 1566. Il fut le dernier descendant mâle d'une illustre famille du Poitou qui prit le surnom de *L'Archevêque* par considération pour Josselin de Parthenay, mort archevêque de Bordeaux en 1086. Élevé à la cour de François Ier comme enfant d'honneur du dauphin Henri, il embrassa le calvinisme à Ferrare, où sa mère, Michelle de Saubonne, avait suivi la duchesse Renée, seconde fille de Louis XII, dont elle avait été la gouvernante. Il fit la guerre en Italie, et commanda l'armée qui était en Toscane (1554), avant l'arrivée de Montluc. A son retour, il devint gentilhomme de la chambre et chevalier des ordres (1561). Animé d'un zèle ardent pour la cause de la réforme, il se flatta un moment de gagner Catherine de Médicis elle-même. Dès les premières hostilités, il se déclara pour Condé, qui l'envoya commander dans Lyon à la place du baron des Adrets. Malgré les efforts du duc de Nemours, qui vint l'y assiéger, et les secrètes promesses de la reine mère, il sut défendre la place et la conserver à son parti jusqu'à la conclusion de la paix. C'était, selon de Thou, un homme qui, outre la splendeur de sa naissance, était doué d'une singulière modération et d'une grande habileté dans les affaires.

Ses trois sœurs, *Anne*, *Charlotte* et *Renée*, firent l'ornement de la cour de Ferrare par leurs talents et leurs vertus; mais la plus connue est *Anne*, l'aînée. Elle possédait à fond, s'il faut en croire Lilio Giraldi, un de ses admirateurs, le latin, le grec, l'Écriture sainte, la théologie et la musique; elle chantait merveilleusement et écrivait avec facilité. D'autres savants et le poëte Marot ont renchéri encore sur cet éloge. Elle se laissa séduire aux opinions de Calvin et travailla beaucoup à les répandre. En 1553 elle épousa Antoine de Pons, comte de Marennes.

De Thou, *Hist sui temp.* — Rubys, *Hist. de Lyon.* — Haag frères, *La France protest.* — Giraldi, *Dialogi de poetis*; 1551, in-8°. — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

PARTHENAY (*Catherine* DE), vicomtesse de ROHAN, fille unique du précédent, née le 22 mars 1554, au château du Parc (Bas Poitou), où elle est morte, le 26 octobre 1631. A l'âge de treize ans, elle fut mariée à Charles de Quellenec, baron du Pont (1567). Deux ans plus tard, à l'instigation de sa mère et avec l'approbation de plusieurs ministres protestants, elle intenta à son mari un procès en séparation pour cause d'impuissance. La reine de Navarre, Jeanne d'Albret, intervint pour arranger le différend à l'amiable, et le baron subit, dit-on, en présence d'experts une épreuve qui lui fut favorable et à la suite de laquelle il arracha à sa femme une déclaration contraire à la vérité. Les esprits s'aigrirent, le procès reprit son cours; mais la mort du baron, tué à la Saint-Barthélemy, mit une brusque fin à cet étrange procès (1). Catherine se réfugia alors à La Rochelle, et y fit représenter, pendant le siége de 1573, une tragédie de sa composition, intitulée *Holoferne*. En 1575 elle épousa en secondes noces René II, vicomte de Rohan. Après la mort prématurée de ce dernier (1586), elle se voua entièrement, bien que jeune encore, à l'éducation de ses enfants. Zélée calviniste autant que femme d'esprit et de savoir, elle mit sa fortune au service des réformés. Enfermée dans La Rochelle avec sa fille Anne durant le siége de 1627, elle supporta avec une constance héroïque les souffrances de la plus affreuse famine, et poussa les habitants à une résistance désespérée. Elle abusa pourtant de son influence pour faire conclure le traité d'alliance avec l'Angleterre. On a prétendu qu'elle refusa d'être comprise dans la capitulation; on lit le contraire dans les *Mémoires* de Rohan. « La mère du duc et sa sœur ne voulurent pas être nommées particulièrement, afin que l'on n'attribuât pas cette reddition à leur persuasion et pour leur respect, croyant néanmoins qu'elles en jouiraient comme tous les autres; mais comme l'interprétation des capitulations se fait par le victorieux, aussi le conseil du roi jugea qu'elles n'y étaient point comprises puisqu'elles n'y étaient point nommées. » Catherine et sa fille furent conduites au château de Niort, où on usa envers elles d'une rigueur extraordinaire. « Un génie supérieur, dit dom Taillandier, beaucoup d'élévation dans l'âme, une variété prodigieuse de connaissances, un courage intrépide et un zèle très-vif pour les intérêts de sa secte l'ont fait

(1) Il fut massacré au palais même du Louvre, et ce fut un de ceux qui vendirent le plus chèrement leur vie. Son corps fut, de la part des dames de la cour, l'objet d'indécentes investigations. *Fœminæ*, raconte de Thou, *curiosis oculis nudorum corpora inverecunde intuebantur, et in Pontio præcipue artem deflgebant, si qua ratione frigiditatis illius caussam aut notas perrimari possent.*

regarder par les protestants comme l'héroïne de leur parti, et les catholiques n'ont pu lui refuser l'éloge d'avoir été la merveille de son siècle. » D'après La Croix du Maine, elle a écrit, outre la tragédie d'*Holoferne*, plusieurs élégies sur la mort d'illustres personnages, et une traduction des *Préceptes d'Isocrate*. A ces écrits, probablement perdus, il faut ajouter un mémoire sur sa famille, une volumineuse correspondance et l'*Apologie pour le roy Henri IV*, piquante satire composée en 1596 et qui se trouve dans le t. IV du *Journal de Henri III* (édit. 1744, in-8°).

Catherine eut du vicomte de Rohan deux fils, le fameux capitaine *Henri II de Rohan* (*voy.* ce nom), et *Benjamin* (*voy.* SOUBISE), et trois filles, *Catherine*, première femme de Jean II de Bavière, duc de Deux-Ponts, morte le 10 mai 1607; *Anne*, morte en 1646, à Paris; et *Henriette*, morte en 1624; ces deux dernières ne contractèrent point d'alliance.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — De Thou, *Hist. sui temp.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.*, art. ARCHEVÊQUE (L') et QUELLENEC. — La Croix du Maine, *Bibl. fr.* — Colomiès, *Gallia orient.* — Rohan, *Mémoires.* — D Taillandier, *Hist. de Bretagne*, t. II. — Haag, *La France protest.*

PARTHÉNIUS de Nicée (Παρθένιος), écrivain grec, vivait vers la fin du premier siècle avant l'ère chrétienne. Suidas raconte qu'il fut fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate, qu'il reçut ensuite sa liberté et vécut jusque sous le règne de Tibère. Comme il ne s'écoula pas moins de soixante-dix-sept ans entre la mort de Mithridate et l'avénement de Tibère, le récit de Suidas présente une grave difficulté chronologique qui n'est pas cependant une impossibilité, si l'on suppose que Parthénius atteignit un âge très-avancé. Quoi qu'il en soit, Parthénius fut le professeur de Virgile et l'ami de Cornélius Gallus, auquel il dédia un ouvrage qui existe encore. Tibère, qui admirait et imitait ses poëmes, fit placer ses œuvres et ses statues dans les bibliothèques publiques à côté des productions et des images des plus célèbres écrivains. Parthénius écrivit beaucoup en prose et en vers. Ses poëmes étaient généralement consacrés à des sujets mythologiques, et on cite de lui des *Métamorphoses* qui inspirèrent peut-être celles d'Ovide. Il peignit aussi quelques détails de la vie rustique dans un petit poëme qui servit de modèle au *Moretum* de Virgile Tous ses ouvrages sont perdus à l'exception du recueil en prose intitulé : Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων (*Sur les infortunes amoureuses*); ce sont de courtes narrations fabuleuses ou romanesques extraites d'auteurs anciens et rassemblées pour servir de matériaux aux compositions épiques et élégiaques de Gallus. Le livre des *Infortunes amoureuses* fut publié pour la première fois à Bâle, 1531. Les principales éditions sont celles de Gale : *Historiæ poeticæ scriptores antiqui*, Paris, 1675; de Heyne, à la suite de Conon, Gœttingue, 1798; de Passow, Leipzig, 1824; de Westermann, dans ses *Mythographi*, Brunswick, 1843; de Hirschig, *Erotici scriptores græci* (dans la Biblioth. grecque de A.-F. Didot), Paris, 1856; de Hercher, *Erot. script. græci* (dans la collection Teubner), Leipzig, 1858. L. J.

Suidas, au mot Παρθένιος. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 305, etc. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 202, édit. Westermann. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 548. — Lebeau, *Sur les auteurs dont Parthénius a tiré ses narrations*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, vol. XXXIV, p. 63. — Meineke, *Analecta Alexandrina*; Berlin, 1843. — Ekstein, art. *Parthénius* dans l'*Encyclop.* d'Ersch et Gruber.

PARTICELLI (*Michel*), sieur d'ÉMERY, financier français, mort en 1650. Il était fils de Michel Particelli, négociant de Sienne établi à Lyon, où il avait acheté une charge de trésorier du roi. Grâce à un esprit fécond en ressources, il fit dans les bureaux du ministre un chemin rapide. Pendant la guerre pour la succession du duché de Mantoue (1628), il fut envoyé auprès du duc de Savoie pour le détacher de l'Autriche, et ne réussit point dans cette mission; mais il resta ambassadeur à Turin, et sut, à force d'intrigues, maintenir la régente Christine dans l'alliance française. En 1643, il fut appelé par Mazarin au poste de contrôleur général des finances. Dès lors il ne s'occupa qu'à imaginer des moyens de procurer de l'argent au trésor épuisé : ainsi, il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés vendeurs de foin, de conseillers crieurs de vin, il vendit des lettres de noblesse, institua de nouveaux magistrats et rançonna les anciens. Il disait ordinairement « que la bonne foi n'était que pour les marchands » et « que les surintendants n'étaient faits que pour être maudits ». En 1648, à la suite de la publication d'un nouveau tarif pour soumettre au droit de consommation toute marchandise qui entrait dans Paris, de longs débats s'élevèrent entre lui et le parlement, et, peu de temps après avoir été nommé surintendant général, il fut forcé de donner sa démission. On a de lui : *Histoire de ce qui s'est passé en Italie de* 1621 *à* 1630, insérée dans le recueil intitulé *Diverses relations* (Bourg, 1632, in-4°).

Mme de Motteville, *Mémoires.* — Saint-Aulaire, *Hist. de la Fronde.*

PARTICIACO ou **PARTICIPATIO**, nom d'une des plus anciennes familles vénitiennes; l'une des branches de l'illustre maison de Badovaro (*Badouer*), et qui a donné à sa patrie un grand nombre d'hommes remarquables, entre autres :

Angelo PARTICIACO, dixième doge, né à Héraclée, mort à Venise, en 827. Les Vénètes étaient étroitement assiégés par terre et par mer par Pepin, roi des Lombards, lorsqu'ils l'élevèrent au dogat en remplacement d'Obelerio (*voy.* ce nom), déposé pour cause de trahison (811). Les circonstances étaient désespérées : Pepin s'était emparé de la terre ferme; il avait brûlé Héraclée et Equilo, et occupait les îles de Chiozza, de Palestrino, de Brondolo, d'Albiola. Particiaco décida ses com-

patriotes à abandonner leur capitale maritime, Malamocco, et à se réfugier dans Rialto. Il attira ainsi les lourds vaisseaux lombards dans des canaux peu profonds et étroits, où, les assaillant à la fois des deux rives et avec des barques légères, il leur fit subir une terrible défaite. La mort de Pepin vint suspendre les hostilités. Particiaco profita de cette circonstance pour traiter directement de la paix avec Charlemagne. Elle fut facilement conclue. Particiaco s'associa successivement ses deux fils, *Giovanni Ier* et *Giustiniani*, et le fils de ce dernier *Angelo II* (mort en 821). Ce fut sous son règne, en 815, que les Vénètes enlevèrent d'Alexandrie les reliques de l'évangéliste saint Marc, dont ils firent leur patron en place de saint Théodore, martyr, qui l'avait été jusque-là. Avant Particiaco, Héraclée en terre ferme, Malamocco dans les lagunes, avaient été, suivant les événements, la capitale des Vénètes; toutes deux étaient d'un facile accès aux ennemis : Rialto offrait plus de sécurité; il était entouré d'une soixantaine de petites îles que le doge fit joindre l'une à l'autre par des ponts; elles se couvrirent bientôt de maisons; on les environna d'une enceinte, et cette cité naissante reçut le nom de *Venezia*. Angelo Particiaco est donc le véritable fondateur de la ville qui fut si longtemps la *reine des mers*. Il fit bâtir un palais ducal sur l'emplacement qu'occupe celui d'aujourd'hui, une cathédrale à Olivolo et un grand nombre d'autres monuments. Par ses soins Malamocco, Palestrina, Chiozza, Héraclée (*Città-Nuova*) sortirent de leurs ruines. La paix du long règne d'Angelo Ier ne fut troublée qu'une fois : le patriarche d'Aquilée fit une descente à Grado : il fut battu et les côtes du Frioul ravagées.

Giustiniani PARTICIACO, onzième doge, après avoir été deux fois ambassadeur à Constantinople, continua de gouverner la république à la mort de son père. Il jeta les fondements de l'église Saint-Marc, et mourut en 829.

Giovanni PARTICIACO Ier, douzième doge, se trouva alors seul en possession du trône. Il eut d'abord à réprimer les descentes des pirates narentins. L'ex-doge Obelerio rompit son ban et souleva les îles de Vigilia et de Malamocco. Giovanni prit son rival et le fit décapiter : il réduisit en cendres les villes rebelles. Sa sévérité lui attira la haine du peuple. Le tribun Carossio Bonico en profita pour attaquer Giovanni, qui se réfugia en France auprès de l'empereur Louis le Débonnaire (835). Au bout de six mois les principaux de la république fondirent à l'improviste sur Carossio, et l'exilèrent après lui avoir crevé les yeux. Giovanni fut rétabli, mais pas pour longtemps. Le 29 juin 837, il fut arrêté dans l'église Saint-Pierre, déposé et ordonné dans un monastère de Grado, où il termina ses jours. Pietro Gradenigo fut proclamé à sa place.

Orso PARTICIACO Ier fut élu doge après l'assassinat de Tradenigo (15 mars 864). L'empereur Basile le décora du titre honorifique de protospathaire (1). En reconnaissance, Orso lui envoya douze grosses cloches : ce furent les premières dont les Grecs se servirent. Il se ligua avec l'empereur Charles le Chauve pour repousser les Sarrasins, et lorsqu'en 877 ils vinrent mettre le siége devant Grado, il les força de s'éloigner. Il défendit, sous les peines les plus sévères, de vendre des chrétiens aux corsaires sarrasins ou esclavons. En 878 il s'associa son fils *Giovanni* et mourut en 881. « Ce fut, dit Muratori, un prince recommandable par sa sagesse, sa piété et son amour pour la paix. » Il agrandit Venise de l'île de Dorso-Duro et éteignit les factions qui désolaient la république.

Giovanni PARTICIACO II, seizième doge, succéda à son père dont il était le collègue, et s'associa son frère *Orso II*. En 882 il envoya son parent Badouer solliciter du pape Jean VIII le comté de Commachio; mais Marino, qui possédait cette ville, tendit une embuscade à Badouer, et l'assassina sur le territoire de Ravenne. Le doge, justement irrité, s'empara de Commachio et ravagea le territoire de Ravenne. En 887, devenu infirme, il se démit du gouvernement, en laissant au peuple la liberté de lui choisir un successeur. Pietro Candiano fut élu (17 avril), au détriment de Orso, mais il périt peu après dans un combat contre les Esclavons, et Giovanni Particiaco fut contraint de reprendre le dogat. Il mourut vers la fin d'avril 888, et Pietro Tribuno lui succéda.

Orso PARTICIACO II, surnommé *Paureta*, dix-neuvième doge, fut appelé au trône en mai 912, après la mort de Tribuno. Il eut quelques démêlés avec Michel, duc d'Esclavonie et Siméon, roi de Bulgarie. Il les termina à l'amiable. En 932, il abdiqua, et se retira dans un monastère. Pietro Candiano II le remplaça. A. DE L.

Sabellico, *Historia Venet.* dec. I, lib. II. — Muratori *Annales*, an. 827 932. — Francesco Sansovino, *Cronica Venez.* — Paolo Morosini, *Storia di Venezia*, liv. I. — Antonio Marino, *Storia civile e politica de' Veneziani*. — Daru, *Hist. de Venise*, t. I, liv. III, p. 39 et 73.

PARTOUNEAUX (*Louis*, comte), général français, né le 26 septembre 1770, à Romilly-sur-Seine (Champagne), mort à Menton (principauté de Monaco), le 14 janvier 1835. Il fit ses études au collége Louis-le-Grand, à Paris, et s'enrôla vers la fin de 1791 dans un bataillon de grenadiers volontaires, d'où il passa comme sous-lieutenant dans le régiment de Hainaut, où il devint bientôt capitaine. Il fut blessé et nommé adjudant général devant Toulon en 1793. Sa conduite brillante à la bataille de Vérone lui valut le grade de général de brigade. Il commanda les îles Sainte-Marguerite jusqu'en mars 1796, où il rejoignit l'armée d'Italie. Il se distingua à Rivoli, dans la campagne du Tyrol (1797), dans l'invasion des États vénitiens, et à la bataille de Vérone (1799). A Novi, il fut blessé et fait prisonnier. Échangé

(1) Grand officier de la garde impériale byzantine qui portait l'épée de l'empereur.

[illegible] en Hollande. Général de division [illegible], et employé au camp de Boulogne, [illegible] baron et commandant de la Légion [illegible]. En 1806, il commandait en Italie, sous [illegible], la division des grenadiers réunis, et con[illegible] au succès des batailles de Véronette, Saint-Michel, Caldiero, etc. De 1806 à 1811, il servit dans le royaume de Naples, et força les Anglais à lever le siége de Scylla (29 mai 1809). Il réussit à pa[illegible]fier les Abruzzes, la Pouille et les Calabres. En 1812, appelé à la grande armée, il fit la campagne de Russie sous les ordres de Victor, et ne dépassa pas Smolensk. Il fut chargé de protéger la retraite et du commandement de l'extrême droite. Attaqué par l'hetman Platow et par le général Wittgenstein, coupé par Tschitchakow, après une vigoureuse défense, il essaya vainement de traverser la Bérésina; il dut mettre bas les armes (28 novembre) devant quatre-vingt mille ennemis. La capitulation qu'il fit en cette occasion fut flétrie par l'empereur dans le bulletin n° 29 de la grande armée. En 1814, rendu à la liberté, Partouneaux protesta énergiquement contre des assertions qu'il déclarait mensongères Après la seconde restauration il reçut le commandement de la 8[e] division militaire (Marseille), puis celui de la 10[e] (Toulouse), avec le titre de comte et les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur. En 1820, il commandait la 1[re] division d'infanterie de la garde royale, et plus tard siégea à la Chambre des Députés pour le département du Var. Il donna sa démission après la révolution de 1830. Il succomba à une attaque d'apoplexie. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile (côté sud). On a de lui : *Adresse et Rapports sur l'affaire du* 27 *au* 28 novembre 1812, *qu'a eue la* 12[e] *division du* 9[e] *corps de la grande armée au passage de la Bérésina;* Paris, 1815, in-4°; — *Lettre sur le compte rendu par plusieurs historiens de la campagne de Russie, et par le* 29[e] *bulletin de l'affaire du* 27 *au* 28 *novembre* 1812; Paris, 1817, in-4°. A. de L.

Victoires et Conquêtes. — Norvins, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Mullié, *Celebrites militaires.* — Ségur, *Hist. de Napoléon*, t. II. — *Doc. part.*

PARUTA (*Paolo*), célèbre historien italien, né le 14 mai 1540, à Venise, où il est mort, le 6 décembre 1598 Sa famille était originaire de Lucques. Après avoir terminé ses études à Padoue, il s'occupa de cultiver les sciences, et forma pendant quelque temps chez lui une espèce d'académie littéraire, où l'on remarquait, entre autres personnes de mérite, Andrea Morosini, Maffeo Veniero et Paolo Loredano. En 1562 il accompagna à Vienne les ambassadeurs que le sénat de Venise avait envoyés près de l'empereur Ferdinand. Ses ouvrages, et en particulier son *Histoire de la guerre de Chypre*, lui méritèrent en 1579 la charge d'historiographe de la république, celle qu'il ambitionnait le plus. [illegible] cette époque on accumula pour ainsi dire les honneurs sur sa tête : ainsi on le vit successivement provéditeur de la chambre des emprunts (1580), membre du conseil des Soixante (1588), gouverneur de Brescia (1590), procurateur de Saint-Marc (27 décembre 1596), surintendant des blés (1597), etc. Mais ce fut surtout dans la diplomatie que le sénat eut recours à ses talents. Envoyé en 1592 à Rome pour succéder à Giovanni Moro, il se fit estimer par sa prudence et son adresse à ménager les affaires les plus difficiles; le pape Clément VIII, qui se plaisait à le consulter, le créa chevalier. En 1598, l'année de sa mort, il fut chargé de complimenter ce même pontife ainsi qu'Albert, duc d'Autriche. Paruta laissa une bibliothèque qui passait pour une des plus riches de Venise. Ses principaux ouvrages sont : *De victoria Christianorum ad Echinades*; Venise, 1572, in-4°; — *Della perfezione della vita politica lib. III*; ibid., 1579, in-4°; trois fois réimpr. et trad. en français et en anglais; — *Discorsi politici;* ibid., 1599, 1650, in-4°, trad. en latin et en allemand; c'est une série de vingt-cinq discours sur Rome, Athènes, la politique contemporaine et Venise, où l'on rencontre un esprit juste, étendu et parfois profond; l'auteur les a accompagnés d'un examen de sa vie sous le titre de *Soliloquio;* — *Storia Veneziana*, ibid., 1605, in-4°; cette histoire, commencée d'abord en latin et qui fait suite à celle du cardinal Bembo, s'étend de 1513 à 1552, et contient en trois livres un récit de la guerre de Chypre; elle est écrite dans un style clair, élégant et soutenu. Paruta, selon Daru, est le premier qui a eu le mérite d'introduire dans sa narration les détails de l'histoire civile, ordinairement dédaignés par les écrivains, au milieu des récits des guerres et des révolutions. Cet ouvrage a été trad. en anglais par le comte de Monmouth et réimpr. en 1718 par Apostolo Zeno.

A. Zeno, *Vie du P. Paruta*, à la tête de la *Storia Veneziana* (1718). — Niceron, *Memoires*, XI. — Teissier, *Éloges.* — Chaufepié, *Nouv. dict hist.* — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VII, 2[e] partie. — Daru, *Hist. de Venise.*

PARUTA (*Filippo*), antiquaire italien, né à Palerme, où il mourut, le 15 octobre 1629. Il fut docteur en droit et secrétaire du sénat de Palerme. On a de lui : *La Sicilia descritta con medaglie;* Palerme, 1612, in-fol.; recueil estimé, réimpr. à Rome en 1649, et à Lyon en 1697, avec des addit., ainsi que dans les *Antiq. rer. ital.* de Grævius; — *Canzoni Siciliane*; ibid., 1645, 1662, in-12, écrites dans le dialecte sicilien. C'est à tort que quelques auteurs lui ont attribué *Palermo antico*, qui est d'Ilaveges, et *Memorie di Catania*, du P. Carrera.

Mongitore, *Bibl. Sicula*, II.

PAS (*Manassès* de), marquis de Feuquières, diplomate français, né à Saumur, le 1[er] juin 1590, mort à Thionville, le 13 mai 1640. La maison de Pas, qui tire son nom d'une seigneurie d'Artois, était connue depuis le onzième siècle. François

de Pas, premier chambellan de Henri IV, périt à la bataille d'Ivry. Le roi ayant entendu raconter la fin héroïque de cet officier, s'écria, dit-on : « Ventre saint gris! j'en suis fâché. La race en est bonne. N'y en a-t-il plus? — La veuve est grosse, répondit un courtisan. — Hé bien, je donne au ventre la pension que cettuy-ci avait. » Entré au service à l'âge de treize ans, Manassès parvint rapidement aux grades supérieurs. En 1625, il exerçait dans la Valteline la charge de maréchal de camp. En 1627, il fut fait prisonnier au siége de La Rochelle, où Richelieu l'employait à surveiller les opérations de l'ennemi; sa captivité dura neuf mois. Successivement gouverneur de Vic et de Moyenvic, lieutenant général dans les provinces de Metz et de Toul, négociateur en Allemagne, où il seconda Richelieu dans ses entreprises pour abaisser la maison d'Autriche, il fut enfin nommé, en 1633, ambassadeur extraordinaire près des cours protestantes de l'Allemagne et du Nord. Sa mission était d'asseoir sur des bases solides la ligue protestante contre l'*ennemi commun*, nom que l'on donnait à l'union dirigée par l'Autriche contre la France. Dans ce but, le point le plus important était de renouveler l'alliance avec la couronne de Suède : les efforts de Feuquières y tendirent tout d'abord. Grâce à sa fermeté, il obtint des cercles réunis à Heilbronn neuf articles en faveur de la couronne de Suède, qui furent suivis d'un traité particulier entre ce pays et la France. Mais il ne put gagner l'assentiment de l'électeur de Saxe, qui temporisa en l'amusant de vaines paroles. Il allait quitter Dresde lorsque Wallenstein, qui aspirait à la couronne de Bohême, lui fit faire des propositions secrètes. Voyant dans ces ambitieuses prétentions un contre-poids nécessaire à l'autorité de l'Autriche, il s'empressa d'en référer au roi, qui répondit : « J'emploierai très-volontiers la puissance de mes armes et de mes bons amis avec toute mon autorité pour faire élire le duc de Friedland roi de Bohême et même pour le porter plus haut. » A Berlin, où Feuquières se rendit ensuite, l'électeur de Brandebourg signa le traité. A Francfort, il assista, le 5 septembre 1633, à une assemblée solennelle où les princes des quatre cercles de la Haute-Allemagne acceptèrent les articles votés par la confédération d'Heilbronn. Quelque temps après, malgré les efforts du chancelier Oxenstiern, il obtint la cession de Philipsbourg à la France, et ses négociations avec la cour de Saxe-Weimar amenèrent la prise d'Heidelberg. En 1635, Feuquières repartit pour l'Allemagne avec l'ordre d'entretenir tous les petits souverains de leurs véritables intérêts en leur démontrant qu'ils devaient s'opposer aux entreprises de la maison d'Autriche et former contre elle une ligue insurmontable. Après avoir rempli à Worms une partie de sa mission, il retourna aux frontières se mettre à la tête d'un corps de douze mille hommes, et prit coup sur coup Ivry, Damvilliers, Arlon et Longwy. Ces brillants faits d'armes servirent son crédit à la cour, ce qu'il n'osait espérer après la mort de son protecteur le P. Joseph. Mais, ayant rencontré Piccolomini sous les murs de Thionville avec des forces bien supérieures aux siennes, il est abandonné par ses troupes : un coup de mousquet lui brise le bras en deux endroits, il tombe et ne retrouve sa connaissance que dans la ville assiégée où les vainqueurs l'ont emporté. Malgré le dévouement d'Anne Arnauld, sa femme, il expira au bout de trois mois de souffrances. Il laissa ses huit enfants sans fortune après une vie consacrée tout entière au service de l'État. On sait que, pour obtenir les hautes missions dont il fut chargé, il céda, en 1632, aux conseils du P. Joseph et quitta la religion protestante pour embrasser le catholicisme. Ses *Lettres et Négociations durant l'ambassade de* 1633 ont été publiées en 1753 à Amsterdam (Paris), 3 vol. in-12. L'abbé Perau est, dit-on, l'éditeur de ce livre aussi intéressant pour l'histoire de Feuquières que pour celle de la politique du cardinal. L. L.

Perau, Préface des *Lettres et Négociations*. — Aubery, *Relation du voyage de M. de Feuquières en Allemagne en* 1633; dans les *Mémoires du cardinal de Richelieu*.

PAS, marquis DE FEUQUIÈRES (*Isaac* DE), général français, fils aîné du précédent, mort en Espagne, le 6 mars 1688. Après avoir longtemps servi dans des grades subalternes, il fut successivement lieutenant général des armées du roi, conseiller d'État ordinaire, gouverneur de Verdun, etc. L'habileté dont il fit preuve dans ces différents emplois et surtout le souvenir de la glorieuse existence de son père engagea Louis XIV à le nommer, en 1660, vice-roi d'Amérique. Dix ans plus tard nous le retrouvons ambassadeur en Allemagne, puis en Suède et en Espagne. En 1647, il avait épousé Mlle de Grammont, dont il eut sept enfants.

Son fils, *Antoine*, marquis de FEUQUIÈRES, né à Paris, le 16 avril 1648, mort le 27 janvier 1711, servit d'abord comme enseigne en 1667 aux siéges de Douai, de Tournai, d'Oudenarde, de Courtrai et de Lille, et en revint capitaine. Après avoir, en 1672, combattu avec valeur durant l'invasion des Provinces-Unies, il fut nommé colonel, et s'illustra à la conquête de La Franche-Comté. La bataille de Senef (1674), où il obtint le régiment royal de la Marine, le combat d'Altenheim (1675), les siéges de Condé et de Bouchain (1676), qui lui valurent les éloges du roi et une pension de 3,000 livres, sont autant de faits d'armes auxquels il prit une part active. Sa bravoure éclata encore davantage à l'importante affaire qui eut lieu sur les bords du Rhin entre M. de Montclar et le prince de Saxe-Eisenach (1677); il y fut atteint d'un boulet de canon. Non content d'être homme de guerre, il voulut encore être un habile écrivain. Voici ce que Mme de Sévigné disait à sa fille, le 12 août 1675 : « Je vous envoie la plus belle et la meilleure relation

qu'on ait eue ici depuis la mort de M. de Turenne; elle est du jeune marquis de Feuquières à Mme de Vins, pour M. de Pomponne. Ce ministre me dit qu'elle était meilleure et plus exacte que celle du roi : il est vrai que ce petit Feuquières a un coin d'Arnauld dans sa tête qui le fait mieux écrire que les autres courtisans. » Ce n'est pas le seul endroit de ses lettres où Mme de Sévigné nous parle de lui; un autre passage nous apprend qu'il fut compromis dans la trop célèbre affaire des poisons.

Brigadier sous les ordres du dauphin à la bataille de Philipsbourg (1688), Feuquières défit près de Rottembourg un corps de cavalerie, força sur le Danube le pont de Dillingen, courut le pays durant trente-cinq jours en mettant tout à contribution, et passa au fil de l'épée les garnisons rebelles de Neubourg et de Entz-Wahingen. Cette expédition rapporta à la France trois ou quatre millions sur lesquels Feuquières reçut douze mille livres de récompense. Nommé gouverneur de Bordeaux (1689), il se rendit en 1690 à Pignerol. A dater de ce moment la guerre fut facile au vieux militaire, mais cette guerre devait flétrir ses lauriers : Luserne pillée, le château d'Orbassan dévasté, les Vaudois massacrés, voilà autant de pages désolantes qu'il faudrait arracher de sa vie. Enfin, pour avoir trop compté sur ses forces après la prise de Carmagnole, il échoua devant Coni. La cour le revit un instant sur la fin de 1691; mais il la quitta pour aller combattre à Nerwinde. Ce fut son dernier exploit. La disgrâce dans laquelle il tomba auprès du monarque, et qui n'eut d'autre cause qu'une intrigue de cour, empoisonna les dernières années de cette vie si bien remplie. Douze heures avant de succomber, il écrivit au roi pour le prier de ne pas se montrer aussi sévère avec son fils qu'il l'avait été envers lui depuis 1701 : « Vous êtes l'image de Dieu, lui écrivait-il, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. » Louis XIV, content de cette flatterie grossière, accéda à la demande du mourant. Le marquis de Feuquières avait épousé Marie de Monchy-Hocquincourt, fille du maréchal de ce nom, dont il eut deux enfants; c'est pour l'instruction de son fils qu'il écrivit les *Mémoires sur la guerre* (Amsterdam, 1731, 4 vol. in-12), premier ouvrage important qui ait été publié en France sur la tactique militaire. Il eut un grand succès, puisque la 5e édition fut publiée en 1775 par le comte de Feuquières avec une vie de son frère.

Les derniers représentants mâles de l'illustre famille des Feuquières étaient au dix-huitième siècle *Jules* DE PAS et le comte DE PAS, cousins germains, qui moururent tous les deux à un âge avancé. Louis LACOUR.

Feuquières, *Mémoires sur la guerre*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Courcelles, *Dict. des génér. franç.*

PAS. *Voy.* PASS.

PASCAL Ier, pape, né à Rome vers le milieu du huitième siècle, mort le 10 février 824. Après avoir été pendant plusieurs années abbé du monastère de Saint-Étienne, près de Rome, il fut nommé cardinal par Léon III. Élu pape en janvier 817, il couronna empereur en 823 Lothaire, fils aîné de Louis le Débonnaire. Après le départ de Lothaire, plusieurs hauts fonctionnaires, chefs du parti impérial à Rome, furent assassinés; Pascal fut accusé d'avoir été complice de ce meurtre. Il établit son innocence par un serment, qui fut corroboré par le serment de trente-quatre évêques et de cinq prêtres.

Anastase le Bibliothécaire, *Liber pontificalis*. — Thegau. — L'Astronome, *Vita Ludovici Pii*. — Eginhard, *De gestis Ludovici Pii*. — Raynaldus, *Annales*. — Fr. Pagi, *Breviarium*.

PASCAL II, pape, né à Bleda, près de Viterbe, vers le milieu du onzième siècle, mort le 21 janvier 1118. Entré de bonne heure dans l'ordre de Clugny, il fut nommé cardinal par Grégoire VII, et élu à la papauté au mois d'août 1099. L'empereur Henri IV lui opposa, mais sans succès, plusieurs antipapes; après qu'il eut été détrôné par son fils Henri V, Pascal réunit en 1106 un synode à Guastalla, et y fit renouveler l'interdiction de l'investiture laïque pour les dignités ecclésiastiques. Incapable d'apprécier la portée des événements, il crut le triomphe de l'Église assuré, et il permit aux prélats de l'empire, nommés contrairement aux canons, de conserver leurs siéges, pourvu qu'ils ne fussent pas simoniaques manifestes. Cette concession intempestive laissa le nouvel empereur Henri V maître de l'Église d'Allemagne; aussi, dès qu'il eut consolidé son pouvoir, reprit-il au sujet de l'investiture toutes les prétentions de son père. Les négociations qu'il entama en 1107 avec Pascal, qui s'était rendu à Châlons, n'eurent pas de résultat. Au lieu de reprendre la lutte avec énergie, le pape se borna à faire proclamer par plusieurs conciles l'affranchissement de l'Église du pouvoir laïque, mais laissa tranquillement Henri établir de plus en plus son autorité. Lorsqu'à la fin de 1110 Henri fut entré en Italie avec une armée considérable, Pascal, hors d'état de lui résister, proposa, comme moyen terme, que les prélats rendissent à l'Empire les fiefs et droits régaliens, qu'ils en avaient reçus depuis les temps de Charlemagne, et qu'en revanche Henri renonçât au droit d'investiture. Henri accepta; mais au moment où le pape allait le couronner empereur dans l'église Saint-Pierre de Rome, il fit connaître ce traité aux prélats, qui ne voulurent pas abandonner leurs riches possessions. Il s'en suivit une violente altercation, qui finit par l'arrestation du pape et de plusieurs cardinaux. Après deux mois de détention, Pascal, pour faire cesser les excès des troupes allemandes, consentit à rendre à Henri le droit d'investiture, pourvu que les élections ecclésiastiques se fissent librement et sans simonie. A peine remis en liberté, il eut à subir des reproches amers de la part de plusieurs ardents défenseurs de l'indé-

pendance de l'Église. Quoique soutenu par quelques évêques français modérés, tels qu'Ives de Chartres et Hildebert du Mans, il se vit obligé de rompre l'accord qu'il venait de conclure avec Henri; à quoi l'autorisait du reste la violence employée par l'empereur. Ce dernier, sans se préoccuper de l'excommunication lancée contre lui par plusieurs synodes, donna cours à tous ses instincts de despotisme et d'avidité, et se mit à opprimer non-seulement l'Église, mais aussi les princes laïques qui, dirigés par le duc de Saxe, le futur empereur Lothaire III (*voy.* ce nom), se liguèrent contre lui avec les partisans de la liberté de l'Église. Afin de compenser les défaites qu'il éprouva en Allemagne, il accourut en 1116 en Italie pour enlever au saint-siége l'héritage de la comtesse Mathilde. A son approche, Pascal se retira à Bénévent, puis à Anagni; lorsque Henri eut quitté Rome, il y revint, mais mourut peu de temps après. Plein de bonnes intentions, mais faible et irrésolu, il compromit par des demi-mesures et son repos et la cause de l'Église. Cependant il obtint des rois de France et d'Angleterre l'abolition de la cérémonie de l'investiture laïque pour les dignités ecclésiastiques.

Vita Paschalis (dans Muratori, *Scriptores*, t. III). — *Chronicon Montis Cassini*. — *Annalista Saxo*. — Falcone, *Chronicon Beneventanum*. — *Chronicon Uspergense*. — Landulphe le jeune, *Chronicon*. — Stenzel, *Geschichte Deutschland unter den fränkischen Kaisern*. — Gervais, *Politische Geschichte Deutschlands unter Heinrich V und Lothar III*. — Raynaldus, *Annales*. — Gfrorer, *Gregorius VII und seine Zeit*. — Papencordt, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*.

PASCAL, antipape, mort en 694. Il était archidiacre de l'Église romaine lorsque pendant la dernière maladie du pape Conon, pour s'emparer de l'or que ce pontife avait légué au clergé et aux monastères, il écrivit à Jean Platys, exarque de Ravenne et lui promit cet or, s'il consentait à soutenir son élection au trône pontifical. L'exarque entra dans ce dessein, et ses officiers, dès le lendemain de la mort de Conon (22 octobre 687), firent élire Pascal. Une autre partie du peuple romain élut l'archiprêtre Théodore, et s'empara de l'intérieur du palais de Latran pendant que la faction de Pascal ne put occuper que l'extérieur. Pour mettre un terme à cette lutte scandaleuse, la majorité du clergé, des magistrats et du peuple reporta ses suffrages sur un prêtre appelé Sergius (16 décembre 687). Théodore se soumit; Pascal, au contraire, résista, et persuada à l'exarque de venir à Rome avec ses officiers. Celui-ci arriva en effet, mais trouvant Sergius reconnu par tout le monde, il abandonna Pascal à son malheureux sort, tout en exigeant du nouveau pape, et pour confirmer sa nomination, les cent livres d'or qui lui avaient été promises. Peu après, Pascal, convaincu de magie, fut privé de sa charge d'archidiacre et relégué dans un monastère, où il mourut impénitent. H. F.

Fleury, *Hist. eccl.*, l. 40, ch. 39. — Anastase, *Vitæ Pontificum*. — Artaud de Montor, *Hist. des souver. pontifes rom.*, t. Ier.

PASCAL (*Gui* DE CRÊME), antipape, né à Crême, en Lombardie, mort à Rome, le 20 septembre 1168. Adrien IV le nomma cardinal diacre (1155), et le députa en Allemagne auprès de l'empereur Frédéric Ier pour essayer de l'amener à un accord avec le saint-siége; mais Gui se laissa surprendre par ce prince, dont il favorisa secrètement le parti au détriment de l'Église. Frédéric ne fut point ingrat: Gui, qui avait été l'un des cardinaux de la faction d'Octavien, eut à la mort de ce dernier tout l'appui de l'empereur, qui, le jour même (22 avril 1164), le fit proclamer pape sous le nom de *Pascal III*. Il l'emmena ensuite avec lui à Wurtzbourg, où il présida une diète ou conciliabule contre le pape Alexandre III. Enfin, après beaucoup de traverses, Gui de Crême introduit par Frédéric à Rome y mourut misérablement. Son décès n'éteignit point le schisme; car Frédéric fit élire pour lui succéder Jean, abbé de Strumm en Hongrie, qui prit le nom de *Calixte III*. H. F.

Baronius, *Annal.*, ann. 1170. — Aubery, *Hist. des cardin.*, t. I, p. 177. — Rohrbacher, *Hist. de l'Église*.

PASCAL ou **PASCHAL** (*Pierre*), littérateur français, né en 1522 à Sauveterre (Bazadois), mort le 14 mars 1565, à Toulouse. Après avoir accompagné à Rome le cardinal d'Armagnac, il étudiait le droit à Padoue lorsque l'archidiacre Jean de Mauléon y fut assassiné en 1547; chargé par la famille de dénoncer le meurtre au sénat de Venise, il le fit avec tant de chaleur qu'il s'attira des ennemis et revint en France. Henri II lui donna une pension de 1,200 livres. « C'était, dit Du Verdier, un pur abuseur de monde, qui repaissait les gens de fumée au lieu de rôt »; il avait répandu le bruit qu'il travaillait à une *Histoire de France*, et l'on n'en trouva pas vingt feuillets lorsqu'il mourut. On a de lui: *Adversus J. Manlii parricidas actio*; Venise et Lyon, 1548, in-8°, trad. en français; — *Henrici II elogium*; Paris, 1560, in-8° et in-fol.

Du Verdier, *Biblioth.* — *Biogr. Toulousaine*.

PASCAL (*Blaise*), l'un des plus grands génies des temps modernes, naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623, et mourut à Paris le 19 août 1662. Son père, Étienne Pascal, était président en la cour des aides de Clermont et fort versé en mathématiques (1). A trois ans, il perdit sa mère, Antoinette Begon. Dès l'âge le plus tendre, « il donna, raconte sa sœur (Mme Périer), des marques d'un esprit extraordinaire par les petites reparties qu'il faisait fort à propos. » Cette précocité d'esprit, jointe à la qualité de fils unique, détermina le père à se vouer tout entier à l'éducation du jeune Blaise. A cet effet, il se démit de sa charge et se retira en 1631 à Paris, avec tous ses enfants. Ses idées

(1) Étienne Pascal, né en 1588, à Clermont, était d'une des bonnes maisons de l'Auvergne. Son père avait été trésorier de France à Riom, et sa mère était fille du sénéchal d'Auvergne.

sur l'éducation n'étaient pas celles de tous les pères. Ainsi, il ne lui enseigna le latin qu'à douze ans, et il s'appliquait à exercer l'intelligence plutôt que la mémoire. Bientôt l'élève voulut savoir la raison de toutes choses, et étonna le maître lui-même par une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux. Dans tous ses raisonnements, il ne pouvait se rendre qu'à l'évidence; « de sorte, rapporte sa sœur, que quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-même ». Une fois, entre autres, quelqu'un ayant frappé avec un couteau sur un plat de faïence, le jeune Blaise remarqua que le son, que rendait le plat, était arrêté dès qu'on y mettait la main. Il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons; il y remarqua tant de choses qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné. Ce fut vers la même époque qu'il témoigna d'une aptitude extraordinaire pour la géométrie. Mais le père, désirant réserver cette jeune séve pour l'étude des langues, avait caché soigneusement tous les livres de mathématiques. Tant de précautions ne firent qu'exciter la curiosité de l'élève. Un jour il demanda ce que c'était que la géométrie. Sur la réponse que c'était le moyen de faire des figures exactes et de trouver les proportions qu'elles avaient entre elles, il se mit aussitôt à rêver sur cette simple ouverture dans ses heures de récréation; il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint, sans aucun secours étranger, jusqu'à la 32e proposition du 1er livre d'Euclide. « Comme il était là-dessus, ajoute sa sœur, mon père entra dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît; il le trouva si fort appliqué qu'il fut longtemps sans s'apercevoir de sa venue : on ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause de la défense expresse qu'il lui en avait faite, ou le père de voir le fils au milieu de toutes ces choses. » Le père fut pour ainsi dire épouvanté de cette précocité du génie : sans lui dire un mot, il le quitta pour aller raconter, les larmes aux yeux, sa découverte à un savant de ses amis, M. le Pailleur. « Voici, s'écria-t il, en lui montrant des démonstrations géométriques, ce qu'a fait mon fils; il a inventé les mathématiques, malgré ma défense de s'en occuper. » Le père n'hésita plus à lui confier la lecture des Éléments d'Euclide. L'élève n'eut besoin d'aucune explication pour les comprendre, et ses progrès étaient si rapides qu'il fut admis dans l'intimité du père Mersenne, de Roberval, de Carcavi, de Mydorge, et qu'il assistait, avec ces savants célèbres, aux conférences hebdomadaires de cette société qui devint, en 1666, le noyau de l'Académie royale des sciences. A seize ans il fit un *Traité des Coniques* (1), qui étonna Descartes lui-même : ce grand géomètre le regardait comme l'ouvrage des maîtres de Pascal, ne pouvant croire qu'un jeune homme de cet âge en fût l'auteur (1). A dix-huit ans il inventa *La Machine arithmétique*, destinée à faciliter les calculs de son père, qui venait d'être nommé intendant de Rouen. Remplacer par des mouvements et des combinaisons de pièces matérielles (roues) l'acte des supputations numériques, tel était le problème que Pascal s'était proposé. Dans son entreprise audacieuse, il se heurta d'abord contre une difficulté toute matérielle, que rencontrent la plupart des inventeurs, et qu'il explique lui-même dans sa dédicace au chancelier Pierre Seguier. « N'ayant pas, dit-il, l'industrie de manier le métal et le marteau comme la plume et le compas, et les artisans ayant plus de connaissance de la pratique de leur art que des sciences sur lesquelles il est fondé, je me vis réduit à quitter toute mon entreprise, dont il ne me revenait que beaucoup de fatigues, sans aucun bon succès. » Enfin, après des essais réitérés, il parvint à construire la machine arithmétique pour laquelle il demanda et obtint en 1649 un privilége, et dont il envoya un modèle à la reine Christine de Suède (2). Mais tant d'ardeur au travail minait de plus en plus une constitution déjà faible. « Cette fatigue et la délicatesse où se trouvait sa santé le jetèrent, dit Mme Périer, dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté; de sorte qu'il nous disait quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur. Ces incommodités néanmoins n'é-

(1) Parmi les papiers de Pascal, communiqués par Périer à Leibniz, se trouvaient plusieurs pièces traitant des sections coniques. Leibniz les a ainsi classées : 1° *Generatio coni sectionum tangentium et secantium, seu projectio peripheriæ tangentium et secantium circuli in quibuscumque oculi, plani ac tabulæ positionibus;* 2° *De hexagrammate mystico et conico;* 3° *De quatuor tangentibus et rectis punctæ tactuum jungentibus, unde rectarum harmonice sectarum et diametrorum proprietates oriuntur;* 4° *De proportionibus segmentorum secantium et tangentium;* 5° *De tactionibus conicis;* 6° *De loco solido.* A ces pièces se trouvait joint un feuillet imprimé (depuis reproduit dans les œuvres de Pascal), dont le titre était *Essais de coniques*. Les six pièces, ci-dessus indiquées, formaient, aux yeux de Leibniz, « un corps d'ouvrage assez net et achevé », et il l'estimait en état d'être imprimé. « Je crois même, ajoutait-il, qu'il est bon de ne pas tarder davantage, parce que je vois paraître des traités qui y ont quelque rapport : il est bon de le donner au plus tôt, avant qu'il perde la grâce de la nouveauté. » Cette lettre de Leibniz est datée de Paris, 30 août 1676. A cette époque il n'avait pas encore mis au jour le calcul infinitésimal.

(1) « J'ai reçu, écrivait Descartes au P. Mersenne, l'Essay touchant les coniques, du fils de M. Pascal, et avant que d'en avoir lu la moitié, j'ay jugé qu'il avoit appris de M. Des Argues ce qui m'a été confirmé incontinent après par la confession qu'il en fait lui-même. » (*Lettres de Descartes*, t. II, lett. 38.)

(2) Le Conservatoire des arts et métiers possède une machine qui a toutes les qualités que Pascal attribue à la sienne dans un *Avis au lecteur* et dans le *Privilege du Roi; OEuvres de Pascal*, t. II, p. 359 et suiv. (édit. Hachette). Une petite caisse de laiton de 36 centimètres de longueur, 13 centimètres de largeur et 8 centimètres de hauteur renferme tout le mécanisme. Le principe de cette machine a été depuis perfectionné par plusieurs savants, au nombre desquels il faut citer, en première ligne, M. Babbage.

tant pas toujours d'une égale violence : dès qu'il avait un peu de relâche, son esprit se portait incontinent à chercher quelque chose de nouveau. » A ce moment, il n'avait pas encore abandonné le domaine de la science pour se réfugier dans celui de la religion. Sa correspondance avec Fermat le montre occupé des questions les plus élevées de l'analyse géométrique et des effets de la pesanteur. Les expériences de Toricelli (*voy.* ce nom), que le P. Mersenne fit connaître en France en 1644, lui suggérèrent d'abord la pensée « que le vide n'étoit pas une chose impossible et que la nature ne le fuyoit pas avec tant d'horreur que plusieurs se l'imaginent (1) ». Ces dernières paroles étaient à l'adresse des physiciens de l'école d'Aristote, et furent vivement relevées par le P. Noël (1). Dans la polémique qui s'ensuivit, la vérité et la bonne foi n'étaient pas du côté du père jésuite. Mais cette polémique devint l'occasion d'expériences du plus haut intérêt sur l'*Equilibre des liqueurs* et la *Pesanteur de l'air*. Ce fut en 1647 que Pascal conçut l'idée de ce qu'il appelait « la grande expérience de l'équilibre des liqueurs ». Il imagina, comme il l'expose lui-même, « de faire l'expérience ordinaire du vide plusieurs fois en un même jour, dans un même tuyau, avec le même vif argent, tantôt en bas et tantôt au sommet d'une montagne, élevée pour le moins de cinq ou de six cents toises, pour éprouver si la hauteur du vif-argent suspendu dans le tuyau se trouvera pareille ou différente dans ces deux situations ». Il choisit, pour cette expérience, le Puy-de-Dôme, et en chargea son beau-frère, Périer, conseiller en la cour des aides d'Auvergne à Clermont. Voici quel était le raisonnement de Pascal : « S'il arrive, se disait-il, que la hauteur du vif-argent soit moindre au haut qu'au bas de la montagne, il en faudra conclure que la pesanteur ou pression de l'air en est la seule cause, et non pas l'horreur du vide, puisqu'il est bien certain qu'il y a beaucoup plus d'air au pied de la montagne que sur son sommet; au lieu qu'on ne sauroit dire que la nature abhorre le vide au pied de la montagne plus que sur son sommet. » Ce raisonnement fut parfaitement justifié par

(1) La Correspondance du jésuite Noël avec Pascal roule principalement sur l'espace vide que laisse un tube de verre rempli d'eau, de plus de 32 pieds, ou un tube rempli de mercure, de plus de 28 pouces, si l'on renverse l'un ou l'autre tube sur un bassin rempli du même liquide. En opposition avec Pascal qui admettait que cet espace est « véritablement vide et destitué de toute matière », le P. Noël soutenait qu'il est occupé « par l'élément lumineux de l'air (la lumière passait alors pour un élément de l'air) subtil, qui a traversé les pores du verre pour prendre la place du mercure ou de l'eau » (1re lettre du P. Noël). Pascal, dans sa réponse, lui reprochait avec raison d'avoir employé un argument sans valeur. « Puisque, lui disait-il, la nature de la lumière est inconnue et à vous et à moi, et qu'elle nous demeurera peut-être éternellement inconnue, je vois que cet argument sera longtemps sans recevoir la force qui lui est nécessaire pour devenir convaincant. »

(2) *Nouvelles expériences touchant le vide; au lecteur.*

la grande expérience dont Périer consigna les résultats dans une lettre à Pascal du 22 septembre 1648. C'est de cette époque que date la physique moderne. Cependant Pascal avait longtemps hésité à rompre avec les traditions de l'école. « Ce n'est pas, dit-il, sans regret que je me départs de ces opinions si généralement reçues; je ne le fais qu'en cédant à la force de la vérité... L'évidence me force de quitter des opinions où le respect de l'antiquité m'avoit retenu. Aussi je ne les ai quittées que peu à peu; car du premier de ces trois principes que la nature a pour le vide une horreur invincible, j'ai passé à ce second, qu'elle en a de l'horreur, mais non pas invincible; et de là je suis enfin arrivé à la croyance du troisième, que la nature n'a aucune horreur pour le vide. » — L'expérience du Puy-de-Dôme eut un grand retentissement, et fut répétée avec le même succès, par plusieurs savants, en Angleterre et en d'autres pays de l'Europe.

Ce fut peu de temps après cette importante découverte de la pesanteur de l'air, sur laquelle est fondée la barométrie, que Pascal se tourna vers les dogmes de la religion, et « renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer exclusivement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire ». Quelle était la cause d'un changement si soudain? Ce fut, comme on l'a prétendu, la lecture des livres jansénistes, et notamment du Discours de Jansénius sur la *Réformation de l'homme intérieur*. La curiosité scientifique n'était, pour ce rigide sectaire, qu'une forme de la concupiscence de la chair. « C'est, dit Jansénius, cette curiosité toujours inquiète, qu'on a palliée du nom de science... De là est venue la recherche des secrets de la nature qui ne nous regardent point, qu'il est inutile de connaître et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement (1). » M. Sainte-Beuve ne doute pas que « le premier ébranlement » de Pascal ne vint de ce petit livre de Jansénius. « A la lecture de cette page, ajoute l'éminent critique, tout un rideau dut se tirer du fond de l'âme de Pascal; la physique, la géométrie lui apparurent pour la première fois dans un nouveau jour. Il se sentit atteint, entre tous, de l'orgueilleuse et royale maladie : « Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, disait plus tard Pascal, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant. » L'étude de l'homme, la réflexion du monde moral, datèrent pour lui de ce jour-là (2). L'effet de cette première conversion se

(1) Le Discours de Jansénius et le livre de Saint-Cyran, *La Frequente Communion*, lui avaient été mis entre les mains par des jansénistes (Deslandes, Guillebert, de la Bouteillerie) qui soignaient son père pendant une maladie à Rouen (1646). Leur conversation roulait souvent sur la renaissance religieuse dont ils étaient de fervents adeptes.

(2) Sainte Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 472.

fit d'abord sentir dans sa famille : il porta sa jeune sœur (Jacqueline), âgée de vingt et un ans, à renoncer au monde, et, aidé des sermons de Singlin, il la persuada d'entrer, comme religieuse, à Port-Royal, où elle prit le nom de Sainte-Euphémie (1). Cependant l'étincelle scientifique s'était ranimée en Pascal depuis la découverte de la pesanteur de l'air. Il eut alors en lui une terrible lutte dont il rendit compte dans une lettre écrite à sa sœur : il lui fallait « d'horribles attaches pour résister aux grâces abondantes que Dieu lui donnait ». Il fut atteint d'une sorte de paralysie des membres inférieurs et ne put, pendant quelque temps, marcher qu'avec des béquilles. Par suite de spasme ou de paralysie partielle du gosier, il ne pouvait avaler de boisson que chaude et goutte à goutte. Souffrant d'atroces douleurs de tête et d'entrailles, il réchauffait ses pieds et ses jambes glacés par des chaussures trempées dans l'eau-de-vie.

Cependant, en 1653, nous trouvons Pascal redevenu homme du monde, faisant par civilité ce que la religion enseigne de faire par charité. La fortune dont il avait hérité après la mort de son père (24 sept. 1651) lui permettait de mener un train de vie fastueux. « C'était le temps de la Fronde. Molière et Pascal, ces deux grands esprits, en ces libres moments, eux aussi passaient leur jeunesse et menaient leur Fronde (2). » Au milieu de cette vie agitée et réfléchie, la géométrie faisait des retours. Il écrivait à Fermat sur des questions d'analyse, répondait au chevalier de Méré, grand joueur, sur le problème des *paris*, il inventait le haquet, la brouette du vinaigrier, entrevoyait l'*omnibus;* enfin il pensait à un engagement définitif dans le monde, à l'achat d'une charge et à un mariage. Il en était là quand « le Seigneur, qui le poursuivait depuis longtemps », l'atteignit. Un petit papier et un morceau de parchemin, pliés ensemble, furent trouvés, après la mort de Pascal, dans la doublure de son habit : c'étaient deux copies pareilles, l'un sur papier, l'autre sur parchemin, du récit d'une vision qu'il eut le 23 nov. 1654 (3), et on raconte qu'il décousait et recousait soigneusement lui-même son habit chaque fois qu'il en changeait, tant il tenait à garder constamment sur lui ce papier et ce parchemin. En rapprochant les dates, on a trouvé que ce fut vers la même époque, que Pascal courut un danger de mort. En novembre 1654, étant allé se promener dans un carrosse à quatre chevaux au pont de Neuilly, les chevaux prirent le mors aux dents : les deux premiers furent précipités dans la Seine; mais, au même instant, les rênes et les traits se rompirent et le carrosse s'arrêta court. Ce fut, dit-on, depuis cet événement que Pascal crut toujours voir un abîme à ses côtés. Cependant il n'en est pour la première fois question que dans les Lettres de l'abbé Boileau, imprimées en 1737 (1).

Quoi qu'il en soit, vers la fin de 1654, il allait plus fréquemment voir sa sœur au parloir de Port-Royal de Paris; et depuis lors elle semble prendre sur son frère le même ascendant qu'il avait eu sur elle. Jacqueline en écrivait à Mme Périer : « ... Il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en avouant qu'au milieu de ses occupations qui étoient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvoient contribuer à lui faire aimer le monde et auxquelles on avoit raison de le croire fort attaché, il étoit de telle sorte sollicité à quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avoit des folies et des amusements du monde, et par le reproche continuel que lui faisoit sa conscience, qu'il se trouvoit détaché de toutes choses à un point où il ne l'avoit jamais été. »

Pascal vint demeurer à Port-Royal-des-Champs, où, selon l'expression de son directeur (Singlin), « M. Arnauld devoit lui prêter le collet en ce qui regardoit les hautes sciences, et où M. de Saci lui apprend à les mépriser ». Il avait alors environ trente-deux ans. Il garda jusqu'à sa mort le genre de vie qu'il y adopta, se servant lui-même jusqu'à faire son lit, et n'employant les domestiques que pour les offices indispensables. Cette seconde conversion amena celle de ses deux amis, le duc de Roannez et Domat (2).

(1) *Jacqueline Pascal* était née à Clermont, le 4 octobre 1625, et mourut en 1661, connue en religion sous le nom de sœur de Sainte-Euphémie. On a d'elle : *Pensées edifiantes sur le mystère de la mort de Notre Seigneur Jesus-Christ*, nouv. édit.; Paris, 1757, in-12. — *Réglement pour l'éducation des enfants de Port-Royal*, imprimé en 1665 avec les Constitutions de Port-Royal. — Des *Cantiques spirituels.*

(2) Sainte-Beuve, *Ibid.*, p. 49.

(3) Cet ecrit, publie pour la première fois par Condorcet, commence ainsi : L'an de grâce 1654, lundi 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres du ...ologe, *depuis environ dix heures du soir jusques environ minuit et demi* : Feu, etc., et finit par ces mots : Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre. *Non obliviscar sermones tuos.* » Les paroles de la fin rapprochées de celles du commencement nous paraissent indiquer que Pascal eut une vision. — Un carme, ami de Périer, a écrit sur ce récit un commentaire de 21 pages in-fol.

(1) Voici ce qu'écrivit cet abbé à une demoiselle pour la rassurer de ses terreurs : « Où d'autres n'aperçoivent qu'un chemin uni, vous voyez d'affreux précipices. Cela m'a fait souvenir de M. Pascal, dont la comparaison ne vous déplaira pas... Ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisoit mettre une chaise pour se rassurer; je sais l'histoire d'original. Ses amis, son confesseur, son directeur, avoient beau lui dire qu'il n'y avoit rien à craindre, que ce n'étoient que des alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique, il convenoit de tout cela avec eux, car il n'étoit nullement visionnaire, et, un quart d'heure après, il se creusoit de nouveau le précipice qui l'effrayoit. » — C'est à cette source que Voltaire avait puisé quand il écrivait (1er juin 1738) à S'Gravesande : « Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abîme à côté de sa chaise : faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi, je vois aussi un abîme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. »

(2) M. F. Collet (*Fait inédit de la vie de Pascal;* Paris, 1848), a essayé de montrer que cette métamorphose de Pascal eut lieu sous l'influence du chevalier de Méré, et pendant son voyage à Poitiers, en compagnie avec le duc de Roannez. Il s'appuie principalement sur ce passage des œuvres du chevalier de Méré (t. I, p. 38, édit

C'est peu après son entrée à Port-Royal-des-Champs qu'il faut placer son *Entretien* avec M. de Saci, un *Entretien sur Épictète et Montaigne* (1). M. de Saci trouvait la lecture de ces auteurs, sinon dangereuse, au moins inutile. Pascal soutenait la thèse contraire. Selon lui, Épictète est un des philosophes qui ont le mieux connu les devoirs de l'homme; et il citait avec admiration ces paroles : « Savez-vous que vous êtes en ce monde comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner? » Il trouvait dans Épictète « un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à reconnoître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles. » Quant à Montaigne, il voyait « l'essence de son opinion dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore et qu'il appelle sa maîtresse-forme. » — « Montaigne, ajoute-t-il, est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice, pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables. »

C'est de Pascal, auxiliaire de Port-Royal, que datent *les Provinciales*, dont le véritable titre est : *Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur la morale et la politique de ces Pères*. Toute l'histoire du jansénisme gravite autour de ces fameuses lettres sur lesquelles Voltaire a émis ce jugement souvent invoqué : « Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales*. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées : il n'y a pas un seul mot qui, depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage (2). » Molière n'est qu'inférieur de date. C'est là ce qui a fait dire à M. Villemain avec beaucoup d'esprit : « qu'il admirerait moins les *Lettres provinciales*, si elles n'étaient pas écrites avant Molière ». Les controverses théologiques sur la grâce, les maximes des jésuites, les intrigues ourdies par ceux-ci contre les jansénistes, furent, comme on sait, l'origine des *Provinciales*. Le combustible était depuis longtemps prêt : il suffisait d'une étincelle pour faire éclater l'incendie. L'étincelle ce fut le démêlé du duc de Liancourt avec l'abbé Picoté, son confesseur. Ce prêtre refusait au grand seigneur l'absolution parce qu'il logeait chez lui un janséniste (le père Des Mares) et qu'il faisait élever une petite-fille (M[lle] de la Roche-Guyon) à Port-Royal. L'affaire fit grand bruit. C'est sur ce refus de sacrement, parti de Saint-Sulpice, qu'Arnauld écrivit sa *Première lettre à une personne de condition*. Sa lettre provoqua des réponses violentes du P. Annat et des autres intéressés, auxquelles il répliqua dans une *Seconde lettre à un duc et pair* (M. de Luynes), datée de Port-Royal-des-Champs, 10 juillet 1655. L'affaire fut portée devant la Sorbonne. Malgré les concessions qu'il avait faites aux Thomistes sur la *grâce suffisante* et la *grâce efficace*, Arnauld perdit sa cause. Ce fut alors que Pascal entra en scène. C'est, comme dit M. Sainte-Beuve, à ce public de la galerie extérieure, si excité et si passionné sans trop savoir pourquoi, que les *Provinciales* vont s'adresser (1). L'affaire, il est vrai, n'était pas encore décidée en Sorbonne quand parut la première lettre (23 janvier 1656); mais, au ton qui y règne, on voit que l'on ne comptait plus sur la justice de ce tribunal. En ouvrant la porte à la raillerie, Pascal fit entrer l'ennemi dans la place. « Toutes les plaisanteries dont on a vécu cent cinquante ans sur le gros livre de Jansenius, sur ce qui s'y trouve ou ne s'y trouve pas, n'ont pas d'autre source; Pascal les a inventées. Elles ont tué les jésuites, les molinistes et les thomistes; elles ont tué ou rendu fort malades bien d'autres choses encore (2). » Au moment où il commençait sa célèbre campagne contre les jésuites, il demeurait à Paris, près du Luxembourg, dans une maison qui faisait face à la porte Saint-Michel : c'était le poëte Patrix, officier du duc d'Orléans, qui la lui avait prêtée. Mais, pour plus de sécurité, il quitta son logis et alla, sous le nom de *M. de Mons* ou *Montalte*, se cacher dans une petite auberge de la rue des Poirées, à l'enseigne du Roi-David, derrière la Sorbonne et juste en face du collége des jésuites. Dès leur apparition, *les Provinciales* obtinrent un succès extraordinaire. La première lettre débute par une exaltation ironique de l'autorité de la Sorbonne, *mons parturiens*, — pour aboutir à l'invention du mot *pouvoir prochain*, — *ridiculus mus*, — sur le sens duquel les disputants ne pouvaient ni ne devaient s'entendre : et c'était pourtant par là qu'on aurait dû commencer : « Je ne dispute jamais du nom, disait l'auteur, chez les Jacobins, pourvu qu'on m'avertisse du sens qu'on lui donne. » Les premières lettres étaient tout à fait anonymes : le pseudonyme *Louis de Montalte* n'apparut que plus tard. Pascal jouissait de son incognito, en harcelant ses ennemis (3). La seconde lettre, sur la *grâce suffisante*, est datée du 29 janvier, quoi-

1692) : « Depuis ce voyage, il (Pascal) ne songea plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration. »

(1) Publié en 1728 par le P. Des Molets dans ses *Mémoires de littérature*; reproduit dans l'édit. des *Pensées* de Pascal par M. Havet, et réimprimés dans les *Œuvres complètes* de Pascal, t. I, p. 423-433, édit. de Lahure.

(2) *Siècle de Louis XIV*.

(1) Pascal, interrogé pourquoi il avait employé, pour écrire les *Provinciales*, un style railleur et divertissant, avait répondu lui-même : « Si j'avois écrit d'un style dogmatique, il n'y auroit eu que les savants qui les auroient lues, et ceux-là n'en avoient pas besoin. »

(2) Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. II, p. 551.

(3) On les attribuait d'abord à quelque nom célèbre, à

qu'elle ne parut que le 5 février : elle n'atteignit encore que les Jacobins thomistes, le parti de la défection, dont Arnauld avait à se venger. « Il y a deux choses dans ce mot de *grâce suffisante :* il y a le son qui n'est que du vent, et la chose qu'il signifie. » Puis, l'auteur arrive, par une série de déductions, où se mêle la raillerie la plus fine à l'esprit le plus sérieux, à faire conclure au lecteur lui-même que la *grâce suffisante* n'est que du vent. Il termine par ces mots : « Il me semble qu'on peut sans péril douter du *pouvoir prochain*, et de cette *grâce suffisante*, pourvu qu'on ne soit pas jacobin. » — La troisième lettre roule sur la condamnation définitive d'Arnauld, qui lui fait dire cette parole, mise dans la bouche d'un savant théologien : « Les plus habiles sont ceux qui intriguent beaucoup, qui parlent peu et qui n'écrivent point. » On sent que le tour des jésuites approche. Enfin, les lettres qui suivent depuis la quatrième jusqu'à la dernière (dix-huitième) sont tout un arsenal de flèches et de massues pour tuer la morale des casuistes. Il faut les lire attentivement pour se convaincre qu'il s'agissait ici pour Pascal moins d'une question de controverse théologique que de la mission d'un véritable chrétien : il s'était constitué le défenseur de la religion et de la morale outragée. C'est en traitant, sous une forme railleuse et badine, la matière la plus grave (1) que Pascal gagnait à sa cause les indifférents, ce parti nombreux et sage, qui joue un si grand rôle dans le gouvernement des choses humaines, et qui finit toujours par avoir raison contre les agitations du moment, suscitées par les partis extrêmes. A toutes les saturnales de la réaction, on voit apparaître des livres comme des esprits vengeurs du progrès. « *Les Provinciales*, dit fort judicieusement M. Sainte-Beuve, ont tué la scolastique en morale, comme Descartes en métaphysique ; elles ont beaucoup fait pour séculariser l'esprit et la notion de l'honnête, comme Descartes l'esprit philosophique. »

Simple atome pensant au sein de « ces espaces infinis dont le silence éternel l'effraye », Pascal avait entrepris une Apologie de la religion chrétienne. De cet ouvrage, qu'il n'eut pas le temps d'achever, il ne nous reste que des fragments épars, échappées lumineuses et sublimes, qui ont été publiées après sa mort sous le nom de *Pensées* (1). Le miracle de la Sainte-Épine, qui raviva la querelle entre les jésuites et les jansénistes, en paraît avoir été l'occasion (2). Pascal ne put s'empêcher d'y voir « une attention de Dieu » ; il prit pour armes un *œil* au milieu d'une couronne d'épines, et écrivit à Mlle de Roannez et à M. de Barcos une série de lettres remplies de pensées sur les miracles. Ce fait, joint à l'événement du Pont de Neuilly, a suffi à des écrivains, qui n'y regardent pas de si près, pour ranger Pascal, comme Newton et Socrate, au nombre des hallucinés. « Si malade de nerfs qu'on le voie, dit avec raison M. Sainte-Beuve, Pascal demeura jusqu'à la fin dans l'intégrité de sa conscience morale et de son entendement. Le reste nous échappe. Ceux qui se montrent si prompts à crier à la folie de l'homme n'ont pas assez réfléchi, au préalable, à ce que c'est que la folie de la croix (3). » Si les *Pensées* de Pascal, que tout lecteur attentif admirera, si ces pensées, dont la plupart nous saisissent et nous accablent, pour ainsi dire, par leur grandeur et leur sublimité, étaient sorties de la tête d'un halluciné, il faudrait prier Dieu de nous envoyer le plus grand nombre possible de ces fous, ne fût-ce que pour mettre à la raison ces médio-

cause de la nouveauté du style. « On faisait, dit M. Sainte-Beuve, mille suppositions ; on alla jusqu'à nommer le vieux Gomberville. Il s'en défendit, le bonhomme, par une lettre écrite au père Castillon, recteur du collége des jésuites, et de ses amis. On nomma aussi M. Le Roy, abbé de Haute-Fontaine : dans une lettre au père Esprit, de l'Oratoire (9 février 1656), il s'en excusa, assurant qu'il n'en était rien, qu'on lui faisait trop d'honneur, etc. » (*Port-Royal*, t. II, p. 555.)

(1) Ce genre littéraire était très-souvent employé par les grands esprits du seizième et du dix-septième siècle. Voilà ce qu'il ne faut point perdre de vue pour en apprécier toute la valeur. C'est ainsi que celui qui voudrait s'arrêter aux licences choquantes de Rabelais ne verrait que l'extérieur de « ces petites boîtes d'apothicaire, peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme des harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornuz, canes bastées, cerfs limonniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire ; » mais il n'en connaîtrait jamais « les fines drogues, que l'on réserve au dedans ».

(1) En octobre 1668, lorsque la persécution contre Port-Royal fut apaisée, de pieux amis formèrent, sous les auspices du duc de Roannez, un comité (composé d'Arnauld, de Nicole, de Tréville, de Du Bois et de La Chaise) pour réunir et publier ces précieux fragments. Malheureusement tout porte à croire que nous n'avons pas les *Pensées* telles que Pascal les avait jetées sur le papier : des amis indiscrets les ont, d'après leur propre aveu, bien naïf du reste, « éclaircies et embellies ». (*Voy.* M. Faugère, t. I, p. 390 de son édit. des *Pensées*.) Elles parurent, en un petit volume in-12, le 2 janvier 1670 ; Paris (Desprez) ; c'est là ce qu'on appelle l'*édition de Port-Royal*. Ce petit volume alla se grossissant de ce qu'on trouvait de nouveau sur Pascal. Cependant l'édit. de 1700 n'est guère encore que la reproduction de la première. Les *Pensées* avaient été unanimement acceptées, quand Voltaire vint les attaquer (dans ses *Remarques*, jointes aux *Lettres philosophiques*) ; Condorcet, qui en donna une édition (1776), le suivit : elle contient un grand nombre de pensées tirées de la publication du P. Des Molets (*Mémoires de littérature*) et quelques fragments nouveaux. Cette édition fut reproduite et annotée par Voltaire (1778).

(2) Ce miracle, que les jésuites niaient, consistait dans la guérison d'une fistule lacrymale, opérée par l'attouchement, le 14 avril 1656 (jour de vendredi saint), d'une relique ou épine de la couronne de Jésus-Christ. La jeune personne ainsi guérie s'appelait Marguerite, pensionnaire du monastère de Port-Royal : elle était fille de M. Périer, conséquemment nièce de Pascal. (*Voy.* la lettre de la sœur Sainte-Euphémie (Jacqueline Pascal) à Mme Périer, dans *Recueil de plusieurs pièces*, etc. ; Utrecht, 1740 (p. 283 et suiv.)

(3) Bayle apprécie ainsi cet homme extraordinaire : « Si tout ce qu'on a rapporté est véritable, il faut convenir que M. Pascal étoit un prodige, et si je m'osois servir de cette expression, je le nommerois un individu paradoxe de l'espèce humaine. Il mérite qu'on doute s'il est né de femme ; il le mérite mieux que ce grand philosophe de Sicile que Lucrèce (lib. I, p. 730) a régalé de cette louange. » (Bayle, *Dict. crit.*)

crités inquiètes et ambitieuses qui font tant de mal au genre humain ! — Ce mélange singulier de scepticisme et de dogmatisme, qui se remarque à chaque page, fait des *Pensées* de Pascal une œuvre indéfinissable. M. Havet y voit une tentative de réduire le christianisme au jansénisme. « La religion, dit-il, a mille prises sur les hommes; Pascal les néglige; il en écarte tout ce qui lui paraît secondaire, et la ramène au seul dogme du péché originel, et à ce dogme interprété dans toute sa rigueur et pris sous son aspect le plus paradoxal. C'est à ce point unique, reculé, inaccessible, que tendent toutes les lignes de son argumentation (1). » Mais cette appréciation ne saurait se généraliser : elle n'embrasse qu'une des faces de l'œuvre : la religion et les miracles. Pascal paraît avoir lu peu de livres : la connaissance de l'antiquité classique ne lui était guère familière. Il fut, comme on l'a dit, l'homme de deux livres, la Bible et les *Essais* de Montaigne. « Pas un argument de Montaigne ne fut perdu pour lui, et il subit ou plutôt il accepta, avec une complaisance qui étonne, l'influence de ce maître si différent de lui, et qui fait d'ailleurs si peu d'efforts pour commander. Pascal est aussi ardent que Montaigne est tiède et même froid, logicien aussi serré et aussi opiniâtre que Montaigne est indécis et flottant, aussi essentiellement chrétien que Montaigne est naturellement païen (2) ». Pascal exerçait sur ses pensées une rigueur de critique extrême, et il aurait été difficile de mener à fin une œuvre qu'il aurait recommencée sans cesse. On cite à cet appui les nombreuses ratures et corrections dont le manuscrit autographe des fragments un peu considérables des *Pensées* sont chargées. Il refaisait souvent jusqu'à huit ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvait admirables dès la première (3).

Les infirmités de Pascal allaient en augmentant avec le progrès de l'âge. Ses moments de répit étaient remplis par la prière et la lecture de l'Écriture sainte, « qui n'étoit, disait-il, intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit; les autres n'y trouvent que de l'obscurité ». Il se fit même ascétique en mortifiant la chair. A cet effet il portait à nu, sur son corps, une ceinture de fer remplie de pointes; et « lorsqu'il lui venoit (c'est sa sœur qui le raconte) quelque pensée de vanité ou qu'il prenoit quelque plaisir au lieu où il étoit, il se donnoit des coups de coude

(1) M. E. Havet, p. XXXIV de l'*Étude sur les Pensées de Pascal*, en tête de son édition.

(2) M. Havet, *ibid.*, p. XV.

(3) *Préface* de l'édit. de Port-Royal. Dans cette même préface on lit entre autres : « L'on a pris seulement parmi ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donne telles qu'on les a trouvées, *sans y rien ajouter ni changer.* » M. Cousin, dans son livre des *Pensées de Pascal*, fait observer qu'il faut bien se garder de prendre à la lettre ces mots soulignés. Il y a montré, preuves en mains, des altérations nombreuses, dont les unes, les plus graves, portent sur le fond, et les autres, les moins explicables, sur la forme.

pour redoubler la violence des piqûres, et se faisoit souvenir lui-même de son devoir. Cette pratique lui parut si utile, qu'il la conserva jusqu'à sa mort, et même dans les derniers temps de sa vie, où il étoit dans des douleurs continuelles, parce qu'il ne pouvoit écrire ni lire; il étoit contrait de demeurer sans rien faire et de s'aller promener. » En même temps qu'il renonçait à tout plaisir, il retranchait de sa façon de vivre et de son ameublement tout ce qui lui paraissait inutile ou superflu. C'est ainsi qu'il passa sa vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq, « travaillant sans cesse pour Dieu, pour le prochain, et pour lui-même, en tâchant de se perfectionner de plus en plus ». Les quatre années qui précédèrent sa mort furent un état de continuelles souffrances, un redoublement des infirmités auxquelles il avait été sujet dès son adolescence. Ce redoublement commença (1658) par un mal de dents qui lui ôta tout sommeil. Dans ses insomnies il vint tout à coup se présenter à son esprit une idée lumineuse touchant la solution du fameux problème de la cycloïde ou roulette (courbe que décrit dans l'espace un clou attaché au cercle d'une roue); au même instant, à sa grande surprise, le mal de dents disparut (1). Il rédigea son travail en huit jours, « avec une précipitation extrême », et se décida à le livrer au public, sous le pseudonyme de *M. de Dettonville* (*Lettre à Carcavi*), après avoir vainement attendu une réponse satisfaisante de la part des géomètres au problème qu'il leur avait proposé. Cependant ses souffrances le réduisirent à ne pouvoir plus travailler et à ne voir presque personne. Il ne vivait que de consommés et d'aliments qui flattaient le moins le palais, s'appliquant surtout à se bien pénétrer de ce qu'il appelait l'esprit de pauvreté. Son amour pour les indigents ne se traduisait pas seulement par des paroles vivement senties, mais par de nombreux actes de bienfaisance. Il croyait « que la manière la plus agréable à Dieu était de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence (dogmatisme tranchant) dont il blâmait la recherche en toute chose ». Il ne voulait pas que l'on s'attachât trop à lui, « parce que le cœur ne doit être qu'à Dieu seul ». — « Il est injuste, ajoutait-il, qu'on s'attache à moi; car je ne suis la fin de personne; ne suis-je pas prêt à mourir? » — Quant à ses idées sur les hommes en société, il était pour le *statu quo*, considérant la guerre civile, entreprise pour changer la forme du gouvernement établi, comme « le plus grand péché que l'on

(1) Suivant Baillet, la solution du problème de la cycloïde que Pascal avait proposé en prix (40 pistoles) à tous les géomètres, aurait eu pour motif de montrer que le même homme qui en savait plus en mathématiques que les mathématiciens les plus renommés, d'ordinaire si incrédules, avait le droit de réclamer l'attention du monde lorsqu'il se mêlait de parler de religion

puisse commettre contre la charité du prochain ». Malgré l'extrême vivacité de l'esprit, qui le rendait quelquefois impatient, il se rendait facilement aux avis qu'on lui donnait; et les impatiences qui pouvaient lui échapper, « il les réparoit incontinent par des traitements si doux et par tant de bienfaits, que jamais il n'a perdu l'amitié de personne par là ». Le P. Beurrier, curé de Saint-Étienne-du-Mont, qui le visitait souvent dans sa dernière maladie, disait de lui sans cesse : « C'est un enfant; il est humble et soumis comme un enfant. »

La dernière maladie de Pascal commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort : son médecin lui ordonnait la diète absolue et des purgatifs. Le 29 juin 1662 il quitta sa maison pour aller demeurer chez sa sœur, Mme Périer (1), et cela pour un motif vraiment touchant : il avait recueilli chez lui un pauvre ménage, père, mère et enfants; l'un de ces enfants contracta la petite vérole, maladie alors beaucoup plus redoutable qu'aujourd'hui; craignant que Mme Périer, qui venait le voir tous les jours, ne portât ce mal contagieux à ses propres enfants, il trouva plus naturel de laisser le malade tranquille et de déloger, lui malade aussi. Trois jours après, il fut attaqué d'une colique violente, qui lui ôtait tout sommeil. Cependant il continuait à se lever les jours et ne souffrait pas qu'on lui rendît le moindre service. Comme il ne présentait aucune altération ni symptôme de fièvre, les médecins le jugeaient moins malade qu'il ne l'était. Au milieu de ses douleurs qui ne cessaient jamais entièrement, il s'écriait, quand on le plaignait : « Ne me plaignez point : la maladie est l'état naturel des chrétiens, parce qu'on est alors comme on devrait toujours être, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. » Enfin il exprima le désir (non rempli) d'être transporté aux Incurables, afin de mourir en la compagnie des pauvres, reçut le saint viatique, et rendit l'âme à l'âge de trente-neuf ans et deux mois, le 19 août 1662, à une heure du matin. Son corps fut enterré dans l'église Saint-Étienne-du-Mont, où se lit encore son épitaphe (2). La ville de Paris a fait ériger la statue de Pascal à la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, où il avait fait ses premières expériences sur la pesanteur de l'air.

Aux indications bibliographiques déjà données nous ajouterons : *Les Pensées*, édit. (augmentée de la Vie de Pascal par Mme Périer, sa sœur) par Filleau de la Chaise; Paris, 1715, in-12; édit. (Didot), 1817, formant les tomes 36 et 37 de la collection des meilleurs ouvrages de la langue française). En 1842, M. Cousin fournit des matériaux précieux à la première édition du texte authentique des *Pensées*, par l'examen du manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque impériale. C'est cette édition, ainsi préparée, que M. Faugère fit paraître en 1844. Il dépouilla entièrement le manuscrit autographe, recueillit les *Opuscules* dans les manuscrits du P. Guerrier, et rangea les fragments de Pascal dans un ordre nouveau, en essayant de retrouver le plan primitif. Enfin, M. Havet, qui conteste avec raison la possibilité de retrouver ce plan, a donné l'édition la plus récente des *Pensées*, où il a conservé la distribution adoptée par Bossut dans son édition; mais il n'y a pas mêlé les *Opuscules*. Il y a ajouté des notes nombreuses et une étude littéraire (Paris, Desobry et Madeleine, 1852, in-8°). Lefèvre, dans son édition (Paris, 1847), a suivi à peu près le plan de Port-Royal. Les *Opuscules* (en partie joints aux *Pensées* dans les anciennes édit.) comprennent : 1° l'*Entretien avec M. de Saci* (*voy.* plus haut, col. 277); 2° *Questions sur les miracles*, proposées par Pascal à l'abbé de Barcos (neveu de l'abbé de Saint-Cyran). Le fond de la pensée de l'auteur est « ce que le diable peut, quelque extraordinaire que soit le fait, n'est pas miracle »; 3° *Écrit sur la signature du formulaire :* sur ceux qui souscrivent aux constitutions en cette manière : « Je ne souscris qu'en ce qui regarde la foi », ou simplement : « Je souscris aux constitutions touchant la foi »; 4° *Trois discours sur la condition des grands;* écrits pour l'instruction d'un prince : le premier traite du hasard de la naissance ou de la fortune; le second, de la distinction des grandeurs ou dignités en naturelles et artificielles, et des droits et devoirs qui en découlent; le troisième, de la concupiscence (intérêt) qui groupe les hommes autour de Dieu comme autour des rois; 5° *Lettre sur la mort de Pascal père* (écrite à Mme Périer), le 17 octobre 1651, pour la première fois publiée intégralement par M. Cousin; 6° *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies* (composée vers; 1648); 7° *Comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui*, morceau qui paraît antérieur aux *Provinciales :* il a été publié pour la première fois par Bossut; M. Faugère en a donné un texte plus

(1) Pascal demeurait près de la porte Saint-Michel, non loin de la rue d'Enfer, et sa sœur au n° 8 de la rue Neuve-Saint-Étienne.

(2) M. Michelet (*Histoire de la révolution française*, t. I, p. 77) raconte, sur la foi de Mme de Genlis, que vers 1789 le duc d'Orléans avait fait déterrer les ossements de Pascal pour les employer à des opérations alchimiques. Rien n'est venu à l'appui de cette assertion. Une chose plus certaine, c'est que deux ans et demi après la mort de Pascal, au fort de la persécution contre Port-Royal, l'archevêque Péréfixe, interrogeant le curé de Saint-Étienne sur son célèbre paroissien, apprit du Père Beurrier que l'auteur des *Provinciales* avait, au moment de mourir, rétracté ses sentiments jansénistes. Là dessus les jésuites se mirent à chanter triomphe. Mais il fut bientôt prouvé que ce père Beurrier avait pris la pensée de Pascal au rebours, et finit par confesser lui-même sa méprise.

exact d'après les manuscrits du P. Guerrier; 8° *Sur la conversion du pécheur*, fragment que M. Havet rapporte à la grande ou dernière *conversion* de Pascal (1654) : M. Cousin a publié ce fragment après en avoir le premier retrouvé la source; 9° *Discours sur les passions de l'amour*, fragment écrit vers 1653, et publié pour la première fois par M. Cousin; 10° *Lettre sur la possibilité d'accomplir les commandements de Dieu;* suivie d'un discours *Sur la distinction entre la possibilité et le pouvoir;* 11° *Le mystère de Jésus*, morceau précieux (page 87 du cahier autographe), publié pour la première fois par M. Faugère. — La 1re édit. des *Provinciales* parut en 1656, in-4° (sans nom d'auteur ni lieu de publication), édit., 1700, 2 vol. in-12; Amsterdam, avec les notes de G. Wendrock (P. Nicole); Paris (Didot), 1816; édit. de M. Villemain, 1827; — *Lettres* ou *fragments de lettres* de Pascal, à sa belle-sœur, Mme Périer, à sa sœur Jacqueline, à la marquise de Sablé et à M. Périer. Les *Œuvres complètes* de Pascal ont été publiées par Bossuet, 1779, 5 vol. in-8°; Paris (complet), 1819, 6 vol. in-12; édit. de La Hure, Paris, 1861, 2 vol. in-12 (très-compactes). C'est dans ces deux dernières édit. que l'on trouve les écrits, si importants, de Pascal sur la physique et les mathématiques. Parmi ces écrits nous signalerons particulièrement à l'attention des savants, outre les travaux sur la machine arithmétique, l'équilibre des liqueurs, le vide, sur la cycloïde (*voy.* plus haut, col. 273), la *Correspondance de Pascal avec Fermat*, le *Traité du triangle arithmétique*, les *Traités sur les nombres*, l'*Histoire de la roulette* (cycloïde), le *Traité des trilignes et de leurs onglets*, le *Traité des sinus du quart de cercle*, le petit *Traité des solides circulaires*, le *Traité général de la roulette; De l'égalité des lignes spirale et parabolique*, et surtout le beau fragment *De l'Esprit géométrique* (1). C'est là que Pascal laisse entrevoir les principes de sa méthode. Ces principes sont « de n'employer aucun terme dont on n'ait auparavant expliqué nettement le sens; et de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontre pas par des vérités déjà connues ». — Parmi les écrits attribués à Pascal, nous citerons : *Avis de MM. les curés de Paris à MM. les curés des autres diocèses de France sur le sujet des mauvaises maximes de quelques nouveaux casuistes* et *factums* (au nombre de IV) *pour les curés de Paris*. Nicole et Arnauld passent pour avoir fourni les matériaux de ces écrits. F. Hoefer.

Bayle, *Dict.* — Andrieux, *Éloge de Pascal*; 1812. — Bossut, *Discours sur la vie et les ouvrages de P.*; 1781. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II et III. — Raymond, *Éloge de Pascal*; Toulouse, 1816. — Faugère, *Éloge de Pascal*; 1842. — Bordas-Demoulin, *Ibid.* — *Génie et Écrits de P.*; 1847. — M. Villemain, en tête de son édit. des *Provinciales*. — Cousin, *Des Pensées de Pascal*, et *Jacqueline Pascal*; 1844. — Vinet, *Études sur Pascal*; 1848. — Flotte, *Études sur Pascal*, 1846. — Lescœur, *De la méthode philosophique de Pascal*; 1850. — L'abbé Maynard, *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie*; 1850, 2 vol. in-8°. — M. Havet, *Étude sur les Pensées de Pascal*, en tête de son édit. — M. Nisard, *Hist. de la littérature française*.

PASCAL (*Françoise*), auteur dramatique française du milieu du dix-septième siècle, connue seulement par ses ouvrages. Elle paraît née à Lyon ou du moins avoir habité cette ville. On cite d'elle : *Agathonphile, martyr*, tragi-comédie (1655, in-8°), *Endymion*, tragi-comédie (Lyon, 1657, in-8°), *L'Amoureux extravagant*, pièce comique, un acte en vers (1657, in-8°), *Le Vieillard amoureux ou l'heureuse Feinte* (1664, in-12), et *Noëls français et bourguignons* (Dijon, 1723, in-12).

Dict. universel. — Pernetti, *Les Lyonnois dignes de mémoire*, t. II, p. 20.

PASCAL (*Jean-Baptiste-Étienne*), archéologue français, né le 25 décembre 1789, à Marvejols, mort à Paris, le 20 juin 1859. Ordonné prêtre en 1813, il desservit la succursale de Saint-Étienne du Valdonnès, et devint principal du collége d'Uzès, puis professeur et aumônier d'abord au collége de Châlons-sur-Marne, puis à celui de Tours. Le désir de faire quelques recherches nécessitées par des travaux historiques qu'il avait entrepris, l'amena en 1828 à Paris, et il fut aussitôt attaché à la paroisse de Saint-Louis-en-l'Ile. De 1833 à 1841, il demeura en qualité d'aumônier au collége de Pont-le-Voy, et revint à Paris, où M. Affre le nomma successivement vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs (1841) et de Sainte-Élisabeth (1846). Nous citerons de lui : *Notice de Pont-le-Voy;* Blois, 1838, in-8° : — *Notions historiques sur La Ferté-Hubert;* 1840, in-8°; — *Notice sur l'île Saint-Louis à Paris;* 1841, in-8°; — *Recherches historiques et critiques sur Sainte-Enimie et sur la ville de ce nom, au diocèse de Mende;* 1846, in-8°; — *Gabalum christianum;* Paris, 1853, in-8°. cette histoire du diocèse de Mende obtint le 19 août 1854, une mention honorable à l'Académie des inscriptions; — *Entretiens sur la liturgie;* 1834, in-12; — *Origines et raison de la liturgie catholique.... suivies d'un Traité de liturgie arménienne;* 1844-1845, in-8° : collection Migne; — *Guide ascétique* traduit du P. Scaramelli; 1856-1857, 4 vol. in-8°; — *Collection complète des costumes de la cour de Rome et des ordres religieux des deux sexes;* 1852, in-4° : composée de plus de 80 plan-

(1) C'est à la fin de ce même traité qu'on lit ce magnifique passage que les hommes ne sauraient assez méditer : « Rien n'est plus commun que les bonnes choses : il n'est question que de les discerner; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver et on s'en éloigne : il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune. »

ches et traduite en italien et en espagnol; — *Institutions de l'art chrétien* (peinture, sculpture, gravure, architecture, ornementation); 18.., 2 vol. in-8°. Il a collaboré à l'*Univers religieux*, à *la Semaine religieuse*, etc. H. F.

Documents particuliers.

PASCAL-VALLONGUE (*Joseph-Secret*), général français, né le 14 avril 1763 à Sauve (Gard), mort le 17 juin 1806, à Castellane, près Gaète. En 1794 il passa du corps des ponts et chaussées, où il était ingénieur, dans le génie militaire avec le grade de capitaine, et fit toutes les campagnes du Nord et de l'Italie. Après la paix de Leoben il se rendit dans les îles Ioniennes pour y apaiser des troubles. Appelé en Égypte, il assista au combat d'Aboukir; *L'Artémise*, qu'il montait, fut coulée bas, et il partagea le sort de l'équipage, qui fut emmené à Constantinople et accablé de mauvais traitements. Une épître en vers qu'il adressa à lady Smith, ambassadrice d'Angleterre, toucha cette dame : grâce au crédit de son mari, elle réussit à le tirer du bagne, lui et ses compagnons d'infortune, et à les renvoyer en France sur parole. A son arrivée Pascal fut nommé chef de brigade (29 frimaire an VIII). Il était attaché au dépôt de la guerre quand Berthier le choisit en 1805 pour aide-major général de la grande armée. Après la bataille d'Austerlitz il fut nommé général (24 janvier 1806) et envoyé peu après à l'armée de Naples, qui venait de commencer le siége de Gaète. Le 12 juin, il fut frappé d'un éclat d'obus à la tête, et mourut après avoir subi l'opération du trépan. On lui érigea à Castellane un monument sculpté par Canova. Il a fourni des articles intéressants au *Mémorial topographique et militaire* (t. I VI, in-8°).

Fastes de la Légion d'honneur. — Quérard, *La France littér.*

PASCH (*Georges*), philosophe allemand, né à Dantzig, le 23 septembre 1661, mort le 30 septembre 1707. Il visita les Pays-Bas, la France et l'Angleterre, recherchant le commerce des principaux savants de ces pays, tels que Spanheim, Grævius, Bayle, Pococke, etc. De retour en Allemagne, il devint en 1706 professeur de théologie à Kiel. On a de lui : *De pluralitate mundorum, contra Cartesianos*; Wittemberg, 1684, in-4°; — *De brutorum sensibus atque cognitione*; ibid., 1686, in-4°; — *De homine fortunæ suæ fabro*; Kiel, 1689, in-4°; — *De curiosis hujus seculi inventis quorum accuratiori cultu facem protulit antiquitas*; ibid., 1695, in-8°; Leipzig, 1700, in-4°; — *De pronunciato illo : Vulgus regitur opinionibus*; Kiel, 1701, in-4°; — *De usitata, veterum exemplo, ratione tradendi per dialogos*; ibid., 1703, in 4°; — *De re literaria pertinente ad doctrinam moralem Socratis*; ibid., 1706, in-4°; — *De morali Platonis*; ibid., 1706, in-4°; — *De scepticorum præcipuis hypothesibus*; ibid., 1706, in-4°.

Chartius, *De eruditis Gedani ortis.* — Moller, *Cimbria literata*, t. II; — Niceron, *Mémoires* (traduction allemande, t. VII). — Thiess, *Gelehrtengeschichte der Universität Kiel.* — H. Döring, *Die gelehrten Theologen Deutschlands* t. III.

PASCH (*Jean*), savant allemand, né à Ratzebourg au milieu du dix-septième siècle, mort en 1709. Après avoir enseigné la philosophie à Rostock, il devint en 1688 pasteur à Ribnitz; destitué en 1693 pour cause d'inconduite, il fut nommé deux ans après chapelain du comte d'Alefeld, emploi qu'il perdit en 1702 en raison de ses mauvaises mœurs, qui le firent plus tard enfermer dans la prison de Hambourg, où il mourut. On a de lui : *Mysterium Masorethicum, seu de Tikkun Sopherim*; Wittemberg, 1684, in-4°; — *De angelorum lingua*; ibid., 1684, in-4°; — *De Georgio martyre*; ibid., 1685, in-4°; — *Gynæceum doctum, seu de fœminis eruditis*; ibid., 1686, in-4°; — *De Romanorum strenis*; ibid., 1688, in-4°; — une vingtaine d'autres dissertations.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Thiess, *Hamburgisches-Lexikon.*

PASCH (*Laurent*), peintre suédois, mort en 1805. Fils d'un peintre de paysages, il devint habile portraitiste; presque toute la cour de Suède se fit peindre par lui; il fut recteur de l'Académie des beaux-arts de Stockholm. Sa sœur Ulrique-Frédérique, morte en 1796, membre de cette académie depuis 1773, a aussi laissé plusieurs bons portraits et quelques tableaux.

Biographisch-Lexikon. — Nagler, *Künstler-Lexikon.*

PASCHAL. *Voy.* **PASQUALI.**

PASCOLI (*Leone*), biographe italien, né le 3 mai 1674, à Pérouse, mort le 30 juillet 1744, à Rome. Reçu dans cette dernière ville docteur *in utroque jure*, il y remplit pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire du tribunal de la rote. Après avoir résidé successivement à Ravenne, à Florence et à Pérouse, il revint vers 1734 habiter Rome, où il devint auditeur du cardinal Albani. On a de lui : *Vite de' pittori, scultori ed architetti moderni*; Rome, 1730-1736, 2 vol. in-4°; ce recueil, qui contient 87 notices dont 73 consacrées aux peintres, est moins recherché que le suivant; — *Vite de' pittori, scultori ed architetti Perugini*; ibid., 1732, in-4° : il y a quelques faits intéressants perdus au milieu d'une foule d'anecdotes suspectes, de détails oiseux et de puérilités; — *Testamento politico d'un accademico fiorentino*; Cologne (Pérouse), 1733, in-4°; — *Il Tevere navigato e navigabile*; Rome, 1744, in-4°; — quelques pamphlets dirigés contre l'abbé Lami.

Son frère aîné, Pascoli (*Alessandro*), né le 10 janvier 1669, à Pérouse, mort le 5 février 1757, à Rome, pratiqua la médecine dans sa ville natale, et y professa pendant dix ans la philosophie naturelle. Appelé à Rome par le pape Clément XI, il occupa avec éclat la chaire d'anatomie. En 1739 il fut atteint de cécité. Haller et Baglivi ont parlé de lui avec éloge. Dans le recueil de ses œuvres imprimées (Venise, 1741,

4 vol. in-4°), on remarque le traité intitulé *Il Corpo umano*, qui parut en 1700 et dont Clément XI accepta la dédicace. Ses *Opere inedite* furent publiées à Venise, 1757, 2 vol., in-fol.

Carafa, *Gymnasium Patavinum*, II, 377. — Vermiglioli, *Biogr. degli scrittori Perugini*. — Éloy, *Dict. hist. de la Médecine*. — Tipaldo, *Biogr. degli illustri italiani*, II, 200.

PASICLÈS, philosophe grec de l'école de Mégare, dut vivre approximativement entre les olympiades XCII et CX, c'est-à-dire de 412 à 340 avant l'ère chrétienne. Suidas dit qu'il était Thébain. Il fut l'un des disciples immédiats d'Euclide, dont l'école florissait à Mégare en 400 avant J.-C. Devenu, à son tour, après Euclide et Ichthyas, le chef de l'école de Mégare, il compta Stilpon parmi ses disciples. C. M—T.

Diogène de Laerte, l. VI, dans sa *Biographie* de *Cratès de Thèbes*. — Suidas, au mot *Stilpon*. — C. Mallet, *Histoire de l'école de Mégare*, introduction et ch. 3.

PASINELLI (*Lorenzo*), peintre italien, né à Bologne, en 1629, mort en 1700. Après avoir suivi les ateliers de Simone Cantarini et de Flaminio Torre, il étudia les ouvrages de Paul Véronèse dont il devint un intelligent imitateur, lui empruntant la noblesse et l'art de faire projeter ses personnages. Ainsi nous le montrent ses deux tableaux de la Chartreuse de Bologne, représentant *L'Entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem*, et *Son apparition à sa mère au retour des limbes*, vastes pages exécutées en 1657. Dans quelques autres de ses ouvrages, sa manière approche de celle de l'Albane ou des Carrache. Ses compositions sont riches, vastes et spirituelles; elles font preuve d'une originalité d'idées et d'un certain caractère de grandeur. Il fut le plus redoutable des rivaux de Carlo Cignani, qu'il eût surpassé peut-être si à ses diverses qualités il eût joint une plus grande pureté de dessin, et si parfois aussi les mouvements de ses personnages n'eussent point été un peu forcés. La ville de Bologne possède, outre les deux grandes compositions de la Chartreuse, plusieurs autres ouvrages de ce maître, tels qu'une partie du plafond de la salle Farnèse au palais public, *Saint Antoine ressuscitant un mort* à Saint-Pétrone, et une *Sainte Famille* à l'église des Scalzi.

Pasinelli a gravé à l'eau-forte diverses pièces dont les plus estimées sont : *Le Martyre de plusieurs saints* et la *Prédication de saint Jean dans le désert*. Il fut chef d'une école d'où sortirent de bons élèves, tels que le marquis Claudio Boschetti, Giovanni-Antonio Burrini et Giangioseffo del Sole. E. B—N.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia*. — Campori, *Gli Artisti negli stati Estensi*. — Gualandi, *Memorie originali de belle arti*.

PASINI (*Guiseppe-Luca*), linguiste et érudit italien, né le 18 octobre 1687, à Padoue, mort le 7 juillet 1770, à Turin. Élevé au séminaire de Padoue, où il eut entre autres maîtres le célèbre Facciolati, il s'appliqua avec tant de succès à l'étude des langues sémitiques qu'il fut chargé de les enseigner à ses condisciples. Son premier ouvrage, qui fut une dissertation critique *De præcipuis SS. Bibliorum linguis et versionibus* (Padoue, 1716, in-8°), fit autant d'honneur à l'étendue de ses connaissances qu'à la sûreté de son jugement. Appelé à Turin par Victor-Amédée II (1720), il professa l'hébreu et l'Écriture sacrée, et joignit à ces fonctions celles de conseiller royal et de bibliothécaire de l'université. On a encore de lui : *Grammatices linguæ sanctæ institutio*; Padoue, 1721, 1739, in-8°; — *Dissert. X selectæ in Pentateuchum;* Turin, 1722, in-4°; — *Vocabolario italiano e latino*; Turin, 1731, 2 vol. in-4° : travail estimé qui devint classique dans le Piémont; l'auteur en donna plusieurs éditions ainsi qu'un abrégé; — *Codices ms. bibliothecæ regiæ Taurinensis athenæi per linguas digesti;* ibid., 1749, 5 vol. in-fol.: catalogue rédigé avec Rivantella et Fr. Berta; — *Storia del Nuovo-Testamento con alcune riflessioni morali;* ibid., 1749, in-12; 4e édit., 1770. L'abbé Pasini laissa inédits *Memorie Storiche del regno di Carlo-Emmanuele III*, qui sont déposés à la bibliothèque de l'université de Turin.

Un médecin de Padoue, PASINI (*Ludovico*), mort le 22 août 1557, fut professeur de l'université, et jouit comme praticien d'une grande réputation dans tout l'État de Venise. Il possédait un beau cabinet d'antiquités. Son traité *De thermis Patavinis* fut imprimé dans la collection *De balneis* (Venise, 1553, in-fol.).

Dizion. istorico di Bassano. — J.-B. Ferrari, *Vitæ viror. illustr.*; Padoue, 1815, in-8°. — *Biografia universale*. — Zabeo, *Li Professori di università*; Padoue, 1826, in-8°. — A. Lombardi, *Storia della litter. ital.* — G. Vedova, *Biogr. degli scrittori Padovani*; Padoue, 1836, in-8°. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, V, 362.

PASITÉLÈS (Πασιτέλης), statuaire et ciseleur romain, d'origine grecque, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Natif de la grande Grèce, il obtint le droit de cité romaine, avec ses compatriotes, en 90 avant J.-C. Il était alors tout enfant; car on le voit près de soixante ans plus tard occupé de faire des statues pour un temple de Junon bâti avec les dépouilles des Dalmates. Pasitélès fut un des artistes les plus distingués qui implantèrent et firent fleurir l'art grec à Rome. Varron rapporte qu'il n'exécuta jamais un ouvrage de ciselure, de statuaire et de sculpture avant d'avoir fait un modèle complet en argile. Pline raconte un incident qui montre avec quel soin Pasitélès étudiait la nature. Un jour, que placé devant la cage d'un lion il étudiait avec tant d'attention l'animal dont il voulait ciseler l'image en argent, qu'il ne s'aperçut pas qu'une cage voisine était ouverte, et faillit être dévoré par une panthère. Pline le mentionne comme un très-grand artiste (in omnibus summus); mais il ne cite de lui qu'un seul ouvrage, une statue de Jupiter en ivoire dans le temple de Marcellus. Pasitélès composa cinq livres sur les prin-

cipales œuvres d'art dans le monde entier (*quinque volumina nobilium operum in toto orbe*). Il fut le chef d'une école, et l'on mentionne parmi ses disciples un Stephanus qui devint le maître de Ménélas. On cite un autre statuaire du nom de Pasitélès, lequel vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Y.

Pline. *Hist. Nat.*, XXXV, 12; XXXVI, 5. — Sillig, *Amalthea*, vol. III, p. 293 297. — Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

PASKÉVITCH (*Ivan-Fœdorovitch*), comte d'Érivan, prince de Varsovie, feld-maréchal russe, né à Poltava, le 8 mai 1782, mort à Varsovie, le 29 janvier 1856. Issu d'une famille noble de la Petite-Russie et l'aîné de trois frères qui ont servi dans l'armée russe, il entra fort jeune au corps des pages. Nommé lieutenant dans le régiment des gardes Préobrajenski, il resta attaché à la personne de Paul Ier comme aide de camp, position qu'il conserva auprès d'Alexandre Ier. Il fit ses premières armes dans la campagne d'Austerlitz (1805); dans celle de Moldavie (1806), sous les ordres du général Michelson, il reçut une épée d'honneur. Chargé ensuite de remettre au divan l'*ultimatum* du cabinet russe, il courut les plus grands dangers à Constantinople et n'y échappa que par la fuite. Il était capitaine lorsqu'il partit comme volontaire pour le siége de Braïlof (1809); il monta à l'assaut et fut jeté tout couvert de blessures dans les fossés, où il serait indubitablement mort si des soldats ne l'eussent dégagé pour le porter à l'ambulance. Ce fait d'armes lui valut le grade de colonel, et à partir de ce moment son avancement fut rapide. Après la bataille de Batyne (1810), il devint général major, et en 1811 il eut le commandement d'une brigade d'infanterie. Rappelé en Russie pour combattre l'invasion des Français, Paskevitch fit partie de la deuxième armée de l'ouest, sous les ordres de Bagration. Il prit une part glorieuse aux batailles de Smolensk et de Borodino, et fut, après le combat de Malo-Jaroslavetz, placé à la tête d'un corps volant, composé d'une division d'infanterie, d'un régiment de dragons, de quatre régiments de cosaques et de trente-six pièces de canon. A Viazma, il fit plus de trois mille prisonniers, puis il opéra sa jonction avec le corps d'armée principal, et le général Miloradovitch lui confia son avant-garde. Le 15 novembre, à Krasnoï, il attaqua et battit les débris de la garde impériale; le 16, les troupes du prince Eugène, et le 18, l'arrière-garde du maréchal Ney. A Wilna, il eut un nouveau commandement séparé, marcha sur Plock et alla bloquer Modlin; son corps, qui n'était d'abord que de quatre mille hommes, fut pendant l'armistice porté à trente mille. Après l'avoir cédé au général Doktorof, il traversa, à la tête de la 26e division, toute la Silésie et entra en Bohême. Nommé à Kulm chef de l'avant-garde, il repoussa Gouvion-Saint-Cyr jusqu'à Dresde, et à la bataille de Leipzig, il enleva quarante pièces de canon et fit quatre mille prisonniers. Le lendemain il fut promu au grade de lieutenant général. Il concourut ensuite aux opérations des blocus de Magdebourg et de Hambourg. A la tête de la 2e division de grenadiers, il entra en France, s'empara d'Arcis-sur-Aube et se distingua dans les combats sanglants livrés sous les murs de Paris. Lors du retour de Napoléon (1815), il revint en France avec sa division, et reçut pour récompense de ses services, dans cette courte campagne, le commandement du corps de grenadiers.

Pendant la paix, en 1817, Paskevitch accompagna le grand-duc Michel dans les voyages qu'il fit en Russie et dans les pays étrangers. A l'avénement du tsar Nicolas (1825), il fut nommé successeur de Yermolof, au moment où éclatait la guerre contre la Perse. Général en chef de l'armée détachée du Caucase, il battit complétement les Persans à Jelisavethpol (25 septembre 1826). Le 13 novembre, il avait déjà passé l'Araxe. En 1827 il conquit toute l'Arménie persane, prit d'assaut Erivan et conclut dans cette ville une paix très-avantageuse. Pour prix de ses services le tsar lui conféra le titre de comte d'Erivan et lui fit don d'un million de roubles banco. A peine était-il de retour à Tiflis que la guerre éclata en 1828 avec la Turquie. Ayant reçu l'ordre de marcher, il s'avança le 30 juin avec son armée jusqu'à Kars, où il fit un riche butin, puis il s'empara le 27 juillet d'Akhaltsiké, prise importante, à la suite de laquelle plusieurs autres villes et forteresses tombèrent en son pouvoir. Une seconde campagne, qui s'ouvrit en 1829, ne fut pas moins glorieuse pour lui, et se termina, après la prise d'Erzeroum, le 29 juillet, par la conclusion de la paix, qui fut signée à Andrinople. Créé feldmaréchal, il reçut en don tous les drapeaux et étendards pris sur l'ennemi, comme un souvenir glorieux de ses victoires. L'année 1830 se passa en expéditions contre les peuples du Caucase; mais la mort du maréchal Diebitsch (10 juin 1831) le rappela sur un théâtre plus vaste. Chargé du commandement de l'armée russe agissant en Pologne, il le prit le 26 juin, à Pultusk. Au moyen d'une manœuvre hardie, il fit passer ses troupes sur la rive gauche de la Vistule, refoula les Polonais jusque sous les murs de Varsovie, qui fut obligée de capituler après une héroïque résistance (8 septembre). Il fut alors élevé à la dignité de prince Varchavskoï (de Varsovie) et à celle de gouverneur général du royaume de Pologne. Dans ce poste extrêmement difficile, où il fallait dompter les passions, réprimer la révolte, pacifier une nation valeureuse dont tous les sentiments étaient violemment froissés, il sut s'acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance de son souverain. Le 26 février 1832, le prince mit en vigueur le *Statut organique* que le tsar avait substitué à la constitution garantie par le congrès de Vienne, et veilla à l'exécution de cette loi nouvelle. C'est

sous sa direction que s'est élevée la forteresse de Varsovie, double boulevard contre les attaques de l'étranger et contre la révolte des habitants. En 1849, au moment où les Hongrois victorieux venaient d'occuper Bude et menaçaient Vienne, Paskevitch marcha avec deux cent mille hommes au secours de l'Autriche. Le plan défectueux qu'il avait proposé fut l'objet de critiques très-vives de la part des généraux russes, et cependant, malgré ses fautes et ses lenteurs, il obtint un succès complet. Après avoir fait sa jonction avec les Autrichiens, il coupa les armées hongroises et les accabla sous le nombre. Lorsqu'il eut reçu la soumission de Gœrgei, il écrivit à Nicolas cette phrase célèbre : « Sire, la Hongrie est à vos pieds. » On ne doit pas oublier que vainqueur généreux il sollicita, par une lettre rendue publique, l'indulgence de l'empereur d'Autriche pour les rebelles. Le cinquantième anniversaire de son entrée au service fut célébré en 1850 à Varsovie par de grandes réjouissances, et les souverains d'Autriche et de Prusse saisirent cette occasion pour lui adresser un brevet de feldmaréchal dans leurs armées respectives. Lorsque éclata la dernière guerre d'Orient (1854), Paskevitch, que l'empereur Nicolas se plaisait à nommer *l'heureux*, fut de nouveau, et malgré lui cette fois, mis à la tête de l'armée du Danube. Comme d'habitude la victoire accompagna ses premiers pas : il passa le Danube, occupa les places d'Isatché et d'Hirsova, et fit le 14 avril une entrée solennelle dans Jassi. Un mois plus tard il ouvrait avec toutes ses forces le siége de Silistrie. Après avoir été grièvement blessé, il fut contraint à la retraite sans avoir pu vaincre l'opiniâtre résistance des Turcs. De retour à Varsovie, il tomba dans une profonde mélancolie, et mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. [Schnitzler, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.].

J. Tolstoï, *Essai biogr. et hist. sur le feldmaréchal prince de Varsovie*; Paris, 1835, in-8°. — Fonton, *La Russie dans l'Asie mineure ou Campagnes du maréchal Paskevitch en 1828 et 1829*; Paris, 1840, in-8°. — L. Chodzko, *La Pologne illustrée*. — Adlerstein, *Chronol. Tagebuch der magyarischen Revolution*; Vienne, 1851, 3 vol. — Gœrgei, *Mein Leben*; 1852, 2 vol. — *Convers.-Lexikon*.

PASOLINI (*Serafino*), littérateur italien, né en 1649, à Ravenne, où il est mort, le 24 décembre 1715. D'une famille noble, il prit l'habit religieux dans la congrégation des chanoines de Saint-Jean-de-Latran, où il mérita par ses talents d'être nommé abbé perpétuel. Il professa la philosophie et la théologie. Il a laissé : *Lustri Ravennati*; Bologne et Forli, 1678-1713, 7 part. in-4°; il y fait remonter la fondation de Ravenne à six siècles après le déluge; — *Huomini illustri di Ravenna*; Bologne, 1703, in-fol.

Ginanni, *Memorie degli scritt. Ravennati*.

PASOR (*Georges*), philologue allemand, né le 1er août 1570, à Ellar dans le pays de Nassau, mort à Franeker le 10 décembre 1637. Après avoir pendant dix-neuf ans enseigné l'hébreu à Herborn, il devint en 1616 professeur de littérature grecque à Franeker. On a de lui : *Etyma nominum propriorum*; Herborn, 1626, in-8°; — *Lexicon græco-latinum in Novum Testamentum*; Herborn, 1622, 1626, 1632, 1648, 1663, in-8°; Leipzig, 1647, 1702, 1717, in-8°; Amsterdam, 1641, 1650, in-8°, avec additions de Schöttgen, etc.; — *Syllabus seu Idea græco-latina omnium Novi Testamenti dictionum; accedit libellus de septem Novi Testamenti dialectis*; Amsterdam, 1633, in-12; Francfort, 1671; Leipzig, 1699, in-12; — *Manuale græcarum vocum Novi Testamenti*; Herborn, 1636, 1677, in-12; Amsterdam, 1645, 1672, in-12, etc.; — *Grammatica græca Novi Testamenti*; Groningue, 1655, in-8°.

Son fils *Matthieu* Pasor, né à Herborn, en 1599, mort en 1658, enseigna la philosophie et les mathématiques à Heidelberg, les langues orientales à Oxford, la morale, les mathématiques et enfin la théologie à Groningue. Il ne publia que quelques thèses, ne voulant, disait-il, distraire la jeunesse de la lecture des bons livres, qui existaient déjà en foule, ni occasionner de pertes aux libraires. Son *Journal* parut en latin; Groningue, 1658, in-4°; au milieu de beaucoup de futilités, on y trouve plusieurs détails intéressants sur les nombreux savants qu'il avait connus. Voy. *Vitæ professorum academiæ Groningæ* (1654, in-fol.) et Bayle, *Dictionnaire*.

Foppens, *Bibliotheca belgica*. — Vrimoet, *Athenæ Frisiacæ*. — Crenius, *Animadversiones*, t. VI. — Sax, *Onomasticon*.

PASQUALI (*Carlo*), en français Paschal, négociateur et antiquaire, né le 19 avril 1547, à Coni (Piémont), mort le 25 décembre 1625, au château de La Queute, près Abbeville. Issu d'une famille noble, il fut envoyé à Paris, où il s'appliqua surtout à l'étude de la jurisprudence. Les espérances qu'il conçut de ses liaisons avec plusieurs grands personnages, le président Gui de Pibrac entre autres, l'engagèrent à se fixer en France. Après avoir obtenu des lettres de naturalisation, il se rendit en Pologne (1576) avec mission d'en retirer les meubles précieux qu'Henri III y avait laissés, et reçut à son retour le titre de chevalier. Sous le règne d'Henri IV il fut chargé de diverses négociations, dont la plus importante fut celle qu'il remplit en 1589 pour réclamer de la reine Élisabeth des secours d'hommes et d'argent. De 1604 à 1614 il fut ambassadeur près les Grisons, et employa le long séjour qu'il fit chez eux pour composer la plupart de ses ouvrages. En 1592 il avait été reçu avocat général au parlement de Rouen. Durant la minorité de Louis XIII, il prit part aux délibérations du conseil d'État, et continua ses services jusqu'au moment où, privé d'une partie de ses facultés par une attaque de paralysie, il se fit transporter dans son château de La Queute. N'ayant point eu d'enfants d'une riche veuve

d'Abbeville qu'il avait épousée, il adopta un jeune homme, qui prit son nom, ses armes et son titre de vicomte de La Queute. Ses principaux écrits sont : *Viti Fabricii Pibrachii vita;* Paris, 1584, in-12; trad. en français (*La Vie et mœurs de Guy du Faur de Pybrac;* Paris, 1617, in-12); — *De optimo genere elocutionis;* Rouen, 1595, in-12; — *Legatus;* Rouen, 1598, in-8°; Paris, 1613, in-4°; Amsterdam, Elsevier, 1643, in-12 : lorsque Jean Hotman publia son traité de *l'Ambassadeur*, Reschal l'accusa de plagiat dans l'écrit intitulé *Notes* (Paris, 1605, in-8°) et signé du pseudonyme de *Colazon;* — *Gnomæ seu axiomata politica ex Tacito;* Paris, 1600, in-12; — *Christianum precum lib. II;* Paris, 1609, in-8°; ce recueil de prières, dont Scaliger faisait beaucoup de cas, a été réimpr. dans la *Biblioth. choisie* de Colomiés; — *Coronæ, opus in X lib.;* Paris, 1610, in-4°; Leyde, 1671, 1681, in-8°; il y traite, avec une érudition indigeste, des couronnes et de leurs usages chez les anciens; — *Legatio Rhetica;* Paris, 1620, in-8°; trad. en 1781 en allemand : c'est la relation de l'ambassade de l'auteur près les Ligues grises; Haller en parle avec éloge, et Wicquefort déclare l'auteur un fort savant homme, mais un ministre des plus médiocres.

Le P. Ignace, *Hist. ecclés. d'Abbeville.* — Agost. della Chiesa, *Scrittori Piemontesi.* — Niceron, *Mémoires*, XVII. — Wicquefort, *Traité de l'ambassadeur*, liv. I[er]. — Haller, *Bibl. hist. suisse.* — Prarond, *Hist. littér. d'Abbeville.*

PASQUALIS (*Martinez*), chef de la secte d'illuminés dits *Martinistes*, né vers 1715 en Portugal, mort en 1779, au Port-au-Prince (Haïti). D'origine juive, il s'annonça en 1754 par l'institution d'un rite cabalistique d'élus, dits *cohens* (en hébreu, *prêtres*), rite qu'il parvint à introduire dans quelques loges maçonniques de France, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux. Dans cette dernière ville, il initia à ses opérations, qu'il appelait *théurgiques*, Louis-Claude de Saint-Martin, alors officier au régiment de Foix, avec lequel on l'a souvent confondu, par suite de l'analogie de leur nom. Martinez, qui présentait sa doctrine comme un enseignement biblique secret dont il avait reçu la tradition, l'apporta en 1768 à Paris, et fit un assez grand nombre d'adeptes qui, en 1775, prirent le nom de *Martinistes*. Dans leurs réunions, ils s'occupaient d'exercices qui annonçaient des *vertus actives*, pour nous servir du langage consacré. On y obtenait, *par la voie sensible*, des manifestations *d'un ordre intellectuel*, qui décelaient aux prosélytes une science des *esprits* comme les visions de Swedenborg, *d'un ordre sentimental*, décelaient une *science des âmes*. Au résumé, on peut conclure de ses écrits restés inédits et de ceux de ses disciples, que la doctrine de Martinez est cette tradition ou *kabbale* des juifs, doctrine ésotérique dont la partie pratique enseigne l'art de faire agir les puissances supérieures sur le monde inférieur, et de produire par là des effets surnaturels ou des miracles. Martinez Pasqualis quitta Paris en 1778 pour se rendre à Saint-Domingue où l'appelait la succession d'un de ses parents, et mourut dans cette île, l'année suivante. H. F.

Saint-Martin, *Œuvres diverses*, passim.

PASQUELIN (*Guillaume*), théologien français, né le 25 novembre 1575, à Beaune, où il mourut en 1632. Il entra chez les Jésuites, qui l'envoyèrent enseigner le grec à Milan et la philosophie à Rome. Pourvu de la prébende théologale à Beaune, il quitta en 1613 la Société de Jésus, se fit remarquer par son zèle pour les exercices de charité et de piété, et contribua de tout son crédit à l'établissement en sa ville natale des Pères de l'Oratoire et des religieuses Ursulines. Il a laissé : *Protocastasis, seu prima Societatis Jesu institutio restauranda summo Pontifici;* 1614, in-8°; — *Tuba mirum spargens sonum;* Strasbourg, 1617, 2 vol. in-12; — *Societatem Jesu esse perniciosam mortalibus*; 1615 (supprimé); — *Ouranologie ou Traité du Ciel; Hiérothéorie des Ordres religieux, montrant la source des plus renommés. Parallèle des modernes religieux avec les anciens et le spécial parallèle des Jésuites;* Paris, 1615, in-12 (supprimé); — *Belnensis;* Dijon, 1628. Ch. Aubertin.

Lacurne, *Abrégé manuscrit de la vie de Pasquelin.* — Gandelot, *Hist. de Beaune.* — Rossignol, *Idem.* — Papillon, *Bibl. de Bourgogne.* — *Galerie Bourguignonne*, par Muteau et Garnier.

PASQUIER (*Étienne*), jurisconsulte et historien français, né le 7 avril 1529, à Paris, où il est mort, le 30 août 1615. Il était d'une famille aisée, originaire de la Brie et qui le destina de bonne heure au barreau. Il étudia, à Paris, sous Hotman et Balduin; à Toulouse, sous Cujas; à Bologne, sous Marianus Socin. Reçu à vingt ans avocat au parlement de Paris, il plaida sa première cause en 1549. Mais il se passa du temps avant qu'il prît sa place au barreau, illustré à cette époque par les Loisel, les Pithou, les Montholon : « Lorsque j'arrivai au palais, dit-il, ne trouvant qui me mist en besongne et n'estant né pour être oiseux, je me mis à faire des livres, mais livres conformes à mon aage et à l'honneste liberté que je portois sur le front. » Ce fut alors qu'il écrivit le *Monophile*, les *Colloques d'amour* (1), des poésies latines et françaises, etc., compositions peu remarquables sous le rapport littéraire, mais curieuses par quelques révélations sur ces gaillardises de jeunesse, comme il les appelle, qu'on aime à surprendre dans ces graves existences sous le vernis d'austérité qui les re-

(1) C'est probablement à la même époque qu'il faut rapporter les *Ordonnances générales d'amour envoyées au seigneur baron de Myrlingues*, facétie anonyme, publiée au Mans en 1564, et qui n'a pas été comprise dans les *Œuvres de Pasquier*, bien qu'il s'en reconnaisse l'auteur dans une de ses lettres. Elle a été réimprimée en 1617, puis en 1782 avec des notes de l'abbé Goujet.

œuvre. A plus de quatre-vingts ans, l'auteur réunit une partie de ses premières productions sous ce titre : *La Jeunesse de Pasquier*. Les *Recherches de la France*, qui commencèrent à paraître dès 1560, forment pour leur auteur un titre beaucoup plus sérieux. C'est un des premiers livres où les origines de notre histoire aient été recherchées avec amour, exposées avec jugement.

Cependant au bout de huit ans, Pasquier, marié avec Mlle de Montdomaine, d'une bonne famille d'Amboise, était encore peu connu au barreau. Une maladie l'avait éloigné du palais pendant dix-huit mois, et lorsqu'il y reparut, il trouva ses relations tellement rompues que « de dépit, il s'en séquestra, avec bonne délibération d'en oublier du tout le chemin ». Enfin, en 1564, advint la circonstance qui devait décider de son avenir, être la source de sa fortune et la cause de sa renommée. Les jésuites, repoussés de l'université, s'étaient pourvus au parlement. Celle-ci, bien qu'ayant ses avocats en titre, consentit à charger Pasquier de sa cause, sur la recommandation de deux docteurs en théologie, dont il avait fait connaissance en Brie, quelques années auparavant. L'affaire fut appointée, c'est-à-dire ajournée indéfiniment; mais les débats eurent un retentissement prodigieux, et, quoique le plaidoyer de Pasquier, inséré depuis par lui dans le liv. III, chap. 44 de ses *Recherches*, ne soit pas sans mérite, on peut dire que la puissance des jésuites fit la réputation de celui qui devint désormais leur adversaire en titre. C'est en cette qualité qu'il fut chargé de rédiger le manifeste semi-officiel lancé contre eux après l'attentat de Barrière (1). Il y ajouta de son chef le *Catéchisme des Jésuites*, pamphlet virulent qui en provoqua d'autres non moins violents de leur part, tels que *La Vérité défendue*, *La Chasse du renard Pasquin*, la *Recherche des* Recherches. Cependant, la Société, fidèle à sa tactique d'affecter une grande modération dans ses rapports personnels avec ses ennemis, fit proposer à Pasquier une réconciliation quelques jours avant sa mort; mais le vieillard repoussa ces avances avec une verdeur qui attestait d'intraitables convictions.

Revenons au barreau, où Pasquier avait désormais sa place marquée depuis sa cause contre les jésuites. Ses plaidoyers pour le duc de Lorraine, pour la ville d'Angoulême et plusieurs autres achevèrent de l'y mettre en bonne position. Il fut du nombre des jurisconsultes désignés pour préparer le projet de réformation de la coutume de Paris. Délégué aux grands-jours de Poitiers en 1580 et à ceux de Troyes en 1583, il fut nommé en 1585 avocat général à la chambre des comptes. Député aux seconds états de Blois, il suivit ensuite à Tours la fortune de son roi, et fut chargé de porter la parole lors de l'installation, dans cette ville, de la partie du parlement restée fidèle. Après avoir payé son tribut au malheur des temps, entre autres par la mort de trois fils tués au service du roi, Pasquier, rentré à Paris à la suite de Henri IV, y jouit désormais du calme que devaient lui procurer une bonne conscience et un heureux caractère. Magistrat intègre et savant, vieillard aimable et enjoué, compatissant aux chagrins de la jeunesse, et conservant, sous des formes parfois un peu pédantesques, une chaleur de cœur qui absout aisément de légers ridicules; bon Français, et défendant contre tous le droit, la langue, la religion de son pays, bon catholique mais tolérant, et peut-être au fond du cœur haïssant (si toutefois il haïssait personne) un peu plus les jésuites que les huguenots, tel nous apparaît Pasquier dans ses ouvrages, réunis en 2 vol. in-fol., 1723, notamment dans ses *Lettres*, document précieux pour l'histoire du temps, et surtout pour celle de la vie privée des magistrats au seizième siècle, dont il peut passer pour une personnification assez complète. Étienne Pasquier s'était démis, en 1604, de sa charge d'avocat général en faveur de *Théodore* Pasquier, son fils aîné. *Nicolas* et *Gui*, ses deux autres enfants, furent, l'un maître des requêtes, l'autre auditeur des comptes. Le premier a laissé des *Lettres* qui ont été publiées à la suite de celles de son père. Un ouvrage inédit d'Étienne Pasquier, l'*Interprétation des* Institutes *de Justinian*, a été publié en 1847, in-4°, par le chancelier Pasquier, son descendant. RATHERY.

Dupin, *Éloge de Pasquier*, prononcé en 1843 à la rentrée de la cour de Cassation. — Ch. Giraud, *Notice sur Étienne Pasquier*, en tête de l'*Interprétation des Institutes*. — L. Feugère, *Essai sur la vie et les ouvrages d'Étienne Pasquier*, suivi d'une *Bibliographie* de ses œuvres, au commencement de l'édition que ce savant professeur a donné des *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier* (Paris, Firmin Didot, 1849, 2 vol. in-12).

*PASQUIER (*Étienne-Denis*, baron, puis duc), homme d'État français, né le 22 avril 1767, à Paris. Il appartient à la famille du précédent, et eut pour père Étienne Pasquier, conseiller au parlement de Paris, qui fut condamné à mort en 1794 par le tribunal révolutionnaire (1). Appelé, en sa qualité d'aîné d'une famille parlementaire, à poursuivre la carrière de ses ancêtres, il fut admis, peu de temps après être sorti du collége de Juilly, à siéger, avec dispense d'âge, au parlement en qualité de conseiller (1787). Au plus fort de la terreur il épousa Mlle de Saint-Roman, veuve du comte de Rochefort. Arrêté quelques jours avant le 9 thermidor, il fut jeté dans la prison de Saint-Lazare. La liberté lui ayant été rendue deux mois plus tard ainsi que son patrimoine, il vécut pendant onze ans, tantôt dans ses terres, tantôt à Paris, « se préparant, dit M. de Loménie, par le travail

(1) Pasquier est aussi l'auteur de quelques autres écrits de circonstance, tels que · *Exhortation aux princes et seigneurs du Conseil privé du roi, pour obvier aux séditions*; 1561. — *Congratulation au roi sur sa victoire et heureux succès contre l'étranger*; 1588.

(1) Il monta sur l'échafaud, le 21 avril, avec le père du comte Molé.

du cabinet et par l'observation des faits et des hommes, à rentrer avec succès dans la carrière publique aussitôt qu'elle serait déblayée. Il vit, sans beaucoup de regrets, la liberté recevoir le coup de grâce de la main d'un soldat; le consulat lui parut peut-être encore trop empreint de ces formes républicaines qu'il détestait, il attendit; enfin l'empire le servit suivant ses désirs. » Recommandé par l'archichancelier Cambacérès non moins que par les souvenirs historiques qui entouraient son nom, M. Pasquier entra comme maître des requêtes au conseil d'État, le même jour que MM. Molé et Portalis (11 juin 1806). La variété de ses connaissances, son assiduité au travail, son intelligence des affaires, le firent bientôt remarquer : nommé conseiller d'État (8 février 1810), puis procureur du sceau des titres, il avait reçu en outre le titre de baron de l'empire (1809) et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Après la disgrâce de Dubois, qu'avait amenée l'incendie de l'hôtel de l'ambassadeur Schwartzenberg, il le remplaça comme préfet de police (14 octobre 1810); dans l'exercice de ces fonctions, alors plutôt administratives que politiques, il se montra toujours poli, modéré, un peu froid peut-être, et déploya pour la salubrité et l'approvisionnement de Paris un zèle digne d'éloges. L'incroyable entreprise de Mallet, qui éclata dans la nuit du 23 au 24 octobre 1812, le surprit comme un coup de foudre. Arrêté et conduit à la Force, il passa quelques heures dans cette prison. A la nouvelle de cet événement Napoléon ordonna de sévir : le conseil d'État fut assemblé, pour juger le préfet de la Seine qui perdit sa place. M. Pasquier fut maintenu dans son poste et continua, quoi qu'on ait dit de ses accointances avec M. de Talleyrand, d'y remplir fidèlement ses devoirs jusqu'à la chute de l'empire. Lors de l'entrée des alliés dans Paris, il fut mis en communication avec M. de Nesselrode et prit les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre; ce ne fut que cinq jours après, le 4 avril 1814, qu'il donna son adhésion publique au gouvernement provisoire. Au reste, les Bourbons, loin de le tenir à l'écart, lui donnèrent en échange de la préfecture de police dont il se démit volontairement, la direction générale des ponts et chaussées (21 mai 1814). Le retour imprévu de Napoléon le rejeta dans la vie privée.

A la seconde restauration, Louis XVIII, qui avait su apprécier l'habileté de M. Pasquier, le nomma garde des sceaux dans le premier ministère Talleyrand, et en même temps lui remit l'intérim du département de l'intérieur (9 juillet 1815). Il quitta cette importante position lorsque le ministère de M. de Talleyrand fut arrivé à son terme (28 septembre 1815), après s'être vainement efforcé de diriger dans un sens modéré les élections d'où sortit la chambre *introuvable*. Les titres de membre du conseil privé et de ministre d'État ainsi que la grand' croix de la Légion d'honneur qu'il reçut alors prouvèrent qu'il n'avait rien perdu de la faveur du gouvernement royal. L'année suivante il fut désigné pour présider la commission de liquidation des créances étrangères. En 1815 les départements de la Seine et de la Sarthe l'avaient porté à la députation; puis de la présidence de la chambre à laquelle il avait été élu (1816), il passa dans le cabinet Richelieu en qualité de garde des sceaux (19 janvier 1817). Les principes qui doivent régir la liberté de la presse furent posés par lui avec une précision et une clarté qui ne sauraient être méconnus. La rédaction de la loi rendue le 5 février sur l'importante matière des élections n'avait pas amené des résultats sur lesquels on avait cru pouvoir compter; M. Pasquier reconnut les inconvénients qui en pouvaient sortir et il en avertit le duc de Richelieu. A la suite d'une crise ministérielle fort imprévue, il quitta les sceaux (29 décembre 1818) et refusa de faire partie du cabinet que présida M. Dessoles. Bien qu'en dehors des affaires, il signala l'année suivante les dangers de la situation dans un mémoire au roi, et indiqua comme un indispensable remède le changement de la loi de 1817. Cette fois son opinion prévalut : il rentra au pouvoir, le 19 novembre 1819, avec le portefeuille des affaires étrangères, et le conserva lorsqu'après l'assassinat du duc de Berri, M. Decazes fut forcé de céder la présidence du conseil à M. de Richelieu (20 février 1820). Parmi les mesures restrictives dont il prépara l'adoption, on ne peut oublier celle qui suspendit la liberté individuelle. Dépouillant tout artifice oratoire, il demanda ouvertement l'arbitraire. « Oui, je demande l'arbitraire, dit-il, parce que quand on sort de la légalité, ce ne peut être que pour un but important, pour un grand objet à remplir. Les lois d'exception n'appartiennent qu'aux gouvernements libres et eux seuls ont le droit d'en avoir. » Sa parole ne fut pas moins audacieuse lorsqu'il fut question de restreindre la liberté des journaux, et il alla jusqu'à soutenir que, puisque le roi avait le droit de faire la guerre ou la paix, la chambre devait voter résolument les sommes convenues. Cette période est la plus remarquable de la vie politique de M. Pasquier, celle où il a déployé le plus de talent dans la défense d'une position difficile. Pourvu d'une abondante facilité d'improvisation, d'une grande souplesse d'esprit et d'un sang-froid imperturbable, on le vit, sans cesse à la tribune, faire face aux attaques journalières des deux oppositions et conquérir de haute lutte à chaque discussion une majorité suffisante. Cette situation, pleine de trouble et d'orages, et que les révolutions du dehors compliquèrent de plus en plus, dura près de deux ans. Dans la session de 1821, à la suite de l'adresse, M. Pasquier abandonna son portefeuille à M. de Montmorency (14 décembre) pour entrer à la chambre des pairs, où une ordonnance du 25 septembre précédent lui avait donné un siége. Adversaire constant de MM. de Villèle et de Peyronnet, il vota contre le rétablissement d'un

droit d'aînesse, contre les lois de tendance et de sacrilége, le trois pour cent, etc. En 1828 le ministère qui se forma à cette époque eut le désir de se l'adjoindre, mais il n'y voulut pas consentir, et de plus Charles X se serait sans aucun doute opposé à son entrée dans ce conseil.

Après la révolution de juillet, qu'il avait prévue sans pouvoir y mettre obstacle, M. Pasquier accepta du roi Louis-Philippe la présidence de la chambre des pairs (3 août 1830), et il occupa ce poste éminent jusqu'à ce qu'une autre révolution l'en fit descendre. Ce fut sous sa présidence qu'eurent lieu les procès des ministres de Charles X, des insurgés d'avril, d'Alibaud, de Fieschi, de Barbès, de Quenisset, du prince Louis-Bonaparte, des ministres Teste et Despans-Cubières, etc., et on ne peut lui contester la fermeté, la prudence et l'impartialité avec lesquelles il a conduit ces débats souvent orageux. Assez souvent consulté sur la direction des affaires, il n'a cessé pendant dix-huit ans d'y porter un intérêt très-actif; il défendit M. Molé contre la coalition survenue entre M. Guizot et M. Thiers. En 1837, le roi le revêtit de la dignité de chancelier de France, et le 19 décembre 1844, il lui conféra le titre de *duc*; le 27 février 1842, il avait été élu membre de l'Académie française, à la place de M. Frayssinous, honneur qu'il s'était empressé de justifier par la publication de ses *Discours et opinions* (Paris, 1842, 4 vol. in-8°) (1).

Depuis la révolution de février le duc Pasquier n'a pris aucune part aux affaires publiques. Il a occupé ses loisirs à la rédaction de volumineux *Mémoires*, qui ne verront le jour qu'après sa mort. Il n'a point eu d'enfants de sa femme, morte le 6 juin 1844; mais il a adopté son petit-neveu, Edme-Armand-Gaston d'Audiffret-Pasquier, qui doit lui succéder sous son titre ducal.

Galerie des Contemp. illustres, par un homme de rien, t. VI. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*, I, 1re partie. — L. de Viellcastel, *Hist. de la Restauration*, I à IV. — *Litter. fr. contemp.*

PASS, PASSE ou **PAAS**, nom d'une famille d'artistes originaire de la Hollande et dont les membres exercèrent leur art à Cologne, en Hollande, en France et en Angleterre. Le nom de famille de ces graveurs est *Van Pass* ou *Paas*. Ils ont eux-mêmes francisé leur nom en signant une partie de leurs estampes du nom de *Pass* ou *Passe*.

PASS (*Crispin* DE), dit *le Vieux*, né en Zélande, a travaillé jusque vers 1628, et même, selon Zani, jusqu'en 1635. Élève de Théodore Coornhaert, il travailla tour à tour à Utrecht, Amsterdam, Cologne et Paris. Il publia à Cologne les *Types des Métamorphoses d'Ovide*. De 1612 à 1624 il fit paraître en Hollande plusieurs suites d'estampes pour *la Genèse*, *Virgile*, *Speculum vitæ scholasticæ*, *Tronus Cupidonis* et *Speculum illustrium fœminarum*. Vers ce même temps il mit au jour un livre du dessin et de la gravure, en tête duquel il a donné quelques détails biographiques sur lui-même. Il a gravé à Paris un certain nombre de portraits, quelques pièces historiques, parmi lesquelles *L'Entrée du roi en la ville de Reims pour son sacre* (14 octobre 1610); et des planches remarquables pour l'*Instruction du roy en l'exercice de monter à cheval* (Paris, 1616), reproduit dans le *Manége royal de Pluvinel* (1618). Il publia également à Paris les suites, qu'il avait déjà mises au jour en Hollande, mais en changeant ou renouvelant les titres. Il a encore travaillé d'après Martin de Vos, Blomaert, Jod. de Winghe, van der Brock, Breughel de Velours, etc.

(1) M. Pasquier a toujours protesté contre la collaboration qu'on lui a attribuée au vaudeville de Maxime de Redon, intitulé *Grimou ou le Portrait à faire*.

PASS (*Crispin* DE) dit *le Jeune*, fils et élève du précédent, né à Utrecht vers 1570, grava quelques pièces dans sa manière.

PASS (*Guillaume* DE), né à Utrecht vers 1572, second fils et élève de Crispin le Vieux, passa en Angleterre où il s'adonna au genre du portrait.

PASS (*Simon* DE), frère cadet des précédents, né à Utrecht, vers 1574, s'établit en Angleterre, et grava d'après Nicolas Hilliard les portraits des membres de la famille royale. Après dix ans de séjour à Londres, dit Vertue, il entra au service du roi de Danemark et alla mourir à Copenhague. Il a laissé une foule de vignettes de dévotion qu'il fit pour des libraires.

PASS (*Madeleine* DE), née à Utrecht, vers 1576, fille de Crispin le Vieux, et son élève, s'adonna également à la gravure et se fit remarquer par l'agrément de son burin. « Elle s'attacha à Adam Willaerts, peintre et poëte d'Utrecht, qui lui donna le goût des petits passages baignés d'eaux tranquilles et historiées. Elle fut séduite aussi par la manière du comte de Gondt, qui avait rapporté à Utrecht après son séjour en Italie des tableaux d'Elzeimer. Elle reproduisit les tableaux de ce maître ainsi que ceux de Jean de Pinas, autre Hollandais revenu de Rome..... La *Sibylle hellespontique*, *Élie sur le Carmel*, *Salmacis et Hermaphrodite*, datée de 1629, indiquent les trois moments et les nuances du talent gracieux de Madeleine de Pass. »

H. H—N.

J. Renouvier, *Types et Manières des peintres graveurs*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — Huber et Rost, *Manuel des Curieux*.

PASSAC (*Philippe-Jérôme* GAUCHER DE), littérateur français, né en 1765, à Vouvray, près Tours, mort en avril 1830, à Vendôme. Élève de l'école militaire de Vendôme, il servit dans le régiment de Toul (artillerie), émigra en 1792 et fit quelques campagnes à l'armée des princes. En 1795, il prit part, avec le corps d'artillerie

commandé par M. de Rotalier, à l'expédition de Quiberon, et passa en Portugal. Sous l'empire il siégea au conseil général de Loir-et-Cher. Nommé chef de bataillon en 1814, il fut admis en 1815 à la retraite. Nous citerons de lui les romans d'*Honorine* (Paris, 1808, 2 vol. in-12), de *Rose de Connival* (1823, 3 vol.); et de *Douze Jours au château* (1826, 4 vol.); — des *Lettres portugaises et brésiliennes* (Blois, 1824, 3 vol. in-12); — un tableau historique de *Vendôme et le Vendômois* (1824-1825), dont il n'a paru que deux cahiers; — des articles à la *Nouv. Biblioth. des romans*, à la *Revue philosophique*, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PASSAROTTI (*Bartolommeo*), peintre italien, né à Bologne, vers 1530, mort vers 1592. Il paraît avoir étudié longtemps à Rome, et Vasari le cite parmi les élèves de Taddeo Zuccari qui l'aidèrent dans ses travaux. Il fut très-habile dessinateur à la plume, et il avait fait de l'anatomie une étude assez approfondie pour pouvoir composer sur cette science un ouvrage élémentaire à l'usage des peintres et des sculpteurs. Il fut peut-être le premier parmi les artistes de son école à faire montre de ce genre de connaissances en introduisant dans ses compositions religieuses des nus qui parfois y paraissent assez peu à leur place. Tel est le tableau représentant *La Vierge parmi plusieurs saints*, qu'il exécuta en concurrence avec les Carrache pour l'église de San-Giacomo, telle est *La Décollation de saint Paul* à Saint-Paul-aux-trois-fontaines, près de Rome. Il avait si bien réussi à imiter Michel-Ange qu'ayant, à son retour à Bologne, exposé un tableau représentant *Sisyphe*, tous les connaisseurs le crurent élève du grand maître florentin. Il excella dans le portrait, au point que le Guide ne mettait avant lui en ce genre que le Titien. Augustin Carrache fréquenta l'école de Passarotti, qu'il regarda toujours comme l'un des plus illustres peintres bolonais. Passarotti a gravé des eaux-fortes, dont les plus connues sont une *Sainte Famille* de sa composition; une *Visitation* d'après Salviati; et le *Mariage d'Isaac et de Rachel* d'après le Pérugin. Il eut pour élèves ses quatre fils : *Aurelio, Passarotto, Ventura* et *Tiburzio* l'aîné, qui soutint le mieux la renommée de la famille et laissa lui-même deux fils, dont l'un, *Arcangelo*, fut habile peintre en tapisserie, et l'autre, *Gaspare*, cultiva la miniature. E. B—N.

Orlandi, *Memorie*. — Borghini, *Il Riposo*. — Lomazzo, *Idea del tempio della Pittura*. — Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia*. — Ticozzi, *Dizionario* — Gualandi, *Memorie originali di belle arti*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*.

PASSAVANT (*Jean-David*), peintre et écrivain artistique allemand, né à Francfort, en 1787, mort en août 1861. Il appartenait à une ancienne famille protestante originaire de la Bourgogne et dont les membres se sont répandus en Suisse et en Allemagne. Après avoir pris part comme volontaire aux guerres contre Napoléon, il fréquenta les ateliers de David et de Gros, séjourna ensuite à Rome, où il s'attacha à l'école romantique fondée par Overbeck et ses amis, et devint enfin inspecteur de la galerie de Staedel dans sa ville natale. Parmi ses tableaux on cite surtout l'*empereur Henri II*, dans la salle des empereurs au Rœmer à Francfort. Il a publié d'après ses dessins une suite d'*Esquisses pour monuments funéraires*. On a de lui : *Ansichten über die bildenden Künste* (Idées sur les arts plastiques); Heidelberg, 1820, in-8°; — *Kunstreise durch England und Belgien* (Voyage artistique en Angleterre et en Belgique); Francfort, 1833, in-8°; trad. en 1836 en anglais; — *Rafael von Urbino und sein Vater Giovanni Santi* (Raphael d'Urbin et son père Giovanni Santi); Leipzig, 1839, in-8°; 2ᵉ édit., 1858, 2 vol. in-8° : cet excellent ouvrage a été traduit en français (Paris, 1860, 2 vol. in-8°); — *Die christliche Kunst in Spanien* (L'Art chrétien en Espagne); Leipzig, 1853, in-8°; — *Le Peintre-Graveur, contenant l'histoire de la gravure sur bois, sur métal et au burin jusque vers la fin du seizième siècle, l'histoire du nielle et un catalogue supplémentaire aux estampes des quinzième et seizième siècles du* Peintre-Graveur *de Bartsch;* Leipzig, 1860, 2 vol. in-4o; — divers articles dans le *Kunstblatt*, entre autres, des *Recherches sur l'ancienne école de peinture flamande*, qui ont été traduites en français (Gand, 1841, in-8°). Passavant a collaboré aux *Costumes du moyen âge chrétien* (Paris, 1840, in-4o).

Nagler, *Künstler-Lexikon*. — *Conversations-Lexikon*.

PASSAVANTI (*Jacopo*), écrivain ascétique italien, mort le 13 juin 1357, à Florence, sa patrie. Il fit partie de l'ordre des Dominicains, et rendit son nom célèbre en Italie par un traité intitulé : *Specchio della vera penitenza*, que Léonard Salviati fit imprimer en 1585. L'Académie de la Crusca mit ce traité au nombre des ouvrages classiques pour l'excellence du style et en donna en 1681, une édition, qui a été reproduite en 1725 (Florence, in-4°).

Quétif et Échard, *Script. ord. prædicat.*, I.

PASSEMANT (*Claude-Siméon*), ingénieur français, né à Paris, en 1702, mort le 6 novembre 1769. S'étant établi marchand mercier, il abandonna bientôt à sa femme la conduite de son commerce, pour se livrer à la confection d'instruments d'astronomie et de physique. En 1749, il présenta à Louis XV une pendule astronomique couronnée d'une sphère mouvante et construite avec une rare précision (*voy.* les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1749); cette belle pièce, qui fut placée dans les appartements de Versailles, valut à Passemant une pension de mille livres et un logement au Louvre. Il exécuta encore plusieurs autres instruments remarquables, un miroir ardent de

quarante-cinq pouces de diamètre, des montres à équation, des baromètres, des télescopes, etc. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion de seize pouces jusqu'à six pieds et demi avec la composition de la matière des miroirs et de la manière de les polir et de les monter;* Paris, 1738, in-4°: cet ouvrage, qui fit époque, est devenu très-rare; — *Traité du microscope et du télescope;* 1737, in-4°; — *Description et usage des télescopes, microscopes, ouvrages et inventions de Passemant;* Paris, 1763, in-12; réimprimé plus tard avec des notes d'Olivier et Nicolet, élèves de l'auteur; — *Mémoire sur les canaux au moyen desquels les vaisseaux pourraient remonter jusqu'à Paris*, à la suite des *Canaux de navigation* de Lalande.

Sue, *Éloge de Passemant;* Paris, 1778, in-8°.

PASSERANI (*Alberto* Radicati, comte de), philosophe italien, né dans le Piémont, vivait dans le dernier siècle. Attaché à la maison du roi Victor-Amédée II, il se mêla au différend qui s'éleva entre ce prince et le saint-siége au sujet des bénéfices consistoriaux, et écrivit contre la cour de Rome des pamphlets si violents qu'à la suite d'un procès qui lui fut intenté le tribunal de l'inquisition ordonna la saisie de ses biens. Mais il put échapper à l'effet de ce jugement et vécut tour à tour en Angleterre, en France et en Hollande. Il mourut dans ce dernier pays et légua tout ce qu'il possédait aux pauvres. On a de lui plusieurs écrits en français où l'on trouve un singulier mélange d'invectives contre le clergé, de plans de réforme et d'idées philosophiques. Il se qualifiait lui-même de *libre penseur*. Dans une *Dissertation sur la mort* (Rotterdam, 1733), il entreprit de justifier le suicide. On cite encore de lui un *Recueil de pièces curieuses* (Rotterdam, 1736, in-8°), et une traduction supposée sous le titre de *La Religion muhammedane comparée à la païenne* (1737, in-8°).

Factum mis à la tête du *Recueil* de 1736.

PASSERAT (*Jean*), poëte français, né à Troyes, le 18 octobre 1534, mort à Paris, le 14 septembre 1602. On raconte qu'il s'enfuit du collége et mena pendant quelques mois une vie vagabonde. Cet écart d'enfance ne l'empêcha pas de faire de solides études. Il devint un des meilleurs latinistes de son temps. Après avoir professé au collége du Plessis et au collége du cardinal Le Moine, il se rendit à Bourges pour suivre le cours de droit de Cujas. A son retour, en 1569, il fut logé dans la maison de Henri de Mesmes, savant magistrat qui aimait à protéger les gens de lettres. Le savoir de Passerat, son talent pour la poésie française, sa gaieté spirituelle le firent bien accueillir de Charles IX et de Henri III. En 1572, il succéda à Ramus dans la chaire d'éloquence et de poésie latine au Collége de France. Ses leçons agréables et instructives attiraient de nombreux auditeurs; elles furent interrompues par les troubles de la Ligue. Passerat, attaché aux Valois et peu dévot, vit avec horreur et dégoût le mouvement qui souleva contre le dernier des Valois les plus furieuses passions religieuses; et il fut un de ceux qui désirèrent le triomphe d'Henri IV. Pendant que la Ligue dominait encore à Paris, il écrivit avec quelques amis, gens de savoir et d'esprit comme lui, Jacques Gillot, Pierre Le Roi, Nicolas Rapin, Gilles Durant, Florent Chrestien, Pierre Pithou, la *Satyre Ménippée*, ce célèbre pamphlet qui, publié après l'entrée d'Henri IV à Paris, porta le dernier coup au parti vaincu. La plupart des vers qui se trouvent dans la *Ménippee* sont de lui. En 1594 il reprit son cours, et le continua jusqu'à ce que les infirmités de l'âge lui enlevèrent les moyens de professer et même d'étudier. Jeune il avait perdu un œil en jouant à la paume; en 1597 une attaque de paralysie le priva de l'usage de la moitié du corps et le rendit aveugle. L'hospitalité des de Mesmes ne lui manqua pas dans ses dernières années, et après sa mort Jacques de Mesmes lui fit ériger un monument dans l'église des Dominicains de la rue Saint-Jacques. Ami des poëtes de la Pleïade et loué par eux, Passerat ne les imita pas, et sans prétentions poétiques il se contenta d'écrire des vers agréablement spirituels et quelquefois élégants. On cite surtout de lui la *Métamorphose d'un homme en oiseau*, petit conte digne de La Fontaine, et *Le premier jour de mai*, stances légères qui ont de la grâce et de l'ardeur. On remarque aussi parmi ses poésies une ode à Bacchus. En célébrant le dieu de la *dive bouteille*, Passerat témoignait naïvement d'un goût que ses contemporains lui attribuent et que son portrait atteste suffisamment. Ses biographes n'ont pas dédaigné de nous apprendre « qu'il avait le nez fort gros et qu'il étoit fort rouge de visage ». On a de Passerat : *Vers de la chasse et d'amour;* Paris, 1597, in-4°; — *Kalendæ januariæ et varia quædam poematia;* Paris, 1597, in-8°; — *Recueil d'Œuvres poétiques;* Paris, 1602, in-12; — *De litterarum inter se cognatione et permutatione liber;* Paris, 1606, in-8°; — *Præfationes et orationes collectæ a Joanne de Rougevallet;* Paris, 1606, in-8°; — *Commentarius in Catullum, Tibullum et Propertium;* Paris, 1608, in-fol.; — *Conjecturarum liber;* Paris, 1612, in-8°. L. J.

Le Clerc, *Biblioth. ancienne et moderne*, t. VII. — Grosley, *Mémoires sur les Troyens célèbres*. — Goujet, *Biblioth. françoise*, t. XIV. — Niceron, *Mémoires*, t. II. — Charles Labitte, en tête de son édition de *la Satyre Ménippee*. — Sainte Beuve, *Histoire de la poésie française au seizième siècle*, 2e édit.

PASSERI (*Giovanni-Battista*), peintre et littérateur italien, né vers 1610, à Rome, où il mourut, le 22 avril 1679. Il cultiva d'abord les belles-lettres, et ce ne fut qu'à l'âge de vingt-cinq ans, d'après les conseils du Dominiquin, qu'il s'adonna à la peinture; mais il ne s'éleva jamais au-dessus de la médiocrité. On ne peut

guère citer de lui qu'un assez bon portrait de son maître. Outre un grand nombre de sonnets, il laissa en manuscrit un recueil intitulé *Vite de' pittori, scultori ed architetti morti dal* 1641 *fino al* 1673, estimé pour l'exactitude et l'étendue des détails, et qui a été mis au jour par Bottari (Rome, 1772, in-4°), avec des corrections et des retouches.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*

PASSERI (*Giovanni-Battista*), savant antiquaire italien, né le 10 novembre 1694, à Farnèse, près Rome, mort le 4 février 1780, à Pesaro. Il était fils d'un médecin, nommé Domenico Passeri, originaire de Gubbio, et qui a laissé quelques écrits, entre autres *l'Osservazione anatomica* (1731), dédié à Morgagni. Envoyé à Rome, il y étudia avec succès les antiquités, les belles-lettres et le dessin. Ses premiers essais eurent la poésie pour objet : sur les bancs de l'école il composa une tragédie, trois petits poëmes et un grand nombre de pièces de vers, qui ne formaient pas moins de cinq gros volumes. Forcé de renoncer à ce délassement pour s'appliquer à la jurisprudence, il eut pour maître le célèbre Gravina, dont plus tard il écrivit la vie et qui le fit admettre chez les Arcadiens sous le nom de *Feralbo*. A peine reçu docteur à Pérouse (1716), il entra dans la carrière administrative et occupa divers emplois à Pesaro, à Fossombrone et à Urbin. Après avoir perdu sa femme, il entra dans les ordres (1741), et devint vicaire général à Pesaro, puis auditeur de rote à Ferrare. Les devoirs de ses différentes fonctions ne le détournèrent point de l'archéologie, qu'il cultiva avec une sorte de passion. Tous les savants de l'Italie avaient recours à ses lumières, et plusieurs sociétés, celle de Londres notamment, lui expédièrent des diplômes d'associé; le pape Clément XIV le nomma protonotaire apostolique et le grand-duc de Toscane le choisit pour son antiquaire. Toutefois, malgré un savoir encyclopédique, il s'est laissé plus d'une fois entraîner à des écarts d'imagination regrettables, en soutenant par exemple la supériorité de la civilisation des Étrusques. Ses contemporains lui ont décerné des éloges unanimes, et Muratori l'appelle avec un peu d'emphase *antiquario maestro del mondo*. On a de Passeri : *Lucernæ fictiles;* Pesaro, 1739-1743, 1751, 3 vol. in-fol. : cette description des lampes antiques, dont il avait formé une collection nombreuse, devait comprendre un 4e vol. qui est demeuré inédit; — *Selecta monumenta eruditæ antiquitatis dissert. VIII;* Florence, 1750, in-4°; — *Della Seccatura;* 1753-1755, 2 vol.; — *Paralipomena;* Lucques, 1767, in-fol. : complément nécessaire de l'*Etruria regalis* de Th. Dempster; — *Picturæ Etruscorum in vasculis, nunc primum in unum collectæ;* Rome, 1767-1770, 1775, 3 vol. in-fol.; les t. IV et V, inédits, devaient compléter la description des 500 planches qu'il avait recueillies et dessinées; — *De marmoreo sepulcrali cinerario Perusiæ effosso;* Rome, 1773, in-4°. Ce savant se chargea de compléter ou de mettre au jour plusieurs des ouvrages de Gori, son ami, ainsi il inséra dans le *Museum Etruscum* sept dissertations (t. III), sept aussi dans les *Symbolæ litterariæ* (t. I, II et IV); il écrivit en entier le t. III du *Thesaurus gemmarum astriferarum*, de même que le t. IV du *Thesaurus veterum diptychorum*. En outre, il fournit à la *Raccolta Calogeriana :* les XVII *Lettere Roncagliesi* (1740), où il est particulièrement question des fameuses tables Eugubines; et *Storia de' fossili del Pesarese* (1752); — dix mémoires à la *Nuova Raccolta*, sur la poésie des Hébreux (1765), sur l'architecture (1772), sur la religion d'Homère (1772), etc.; — deux au recueil de la société Columbaria de Florence, etc. Le nombre des ouvrages de Passeri qui n'ont pas été imprimés s'élève à vingt-cinq, parmi lesquels on cite *Thesaurus gemmarum veterum* (3 vol.); *De hieroglyphicis christianorum; Storia degli archi trionfali*, etc.

A. Olivieri, *Memorie di G. Passeri;* Pesaro, 1780, in-4°. — Lanzi, *Antichità Etrusche* — Lombardi, *Storia letter.*, VI. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, III, 349-358.

PASSÉRONI (*Gian-Carlo*), poëte italien, né le 8 mars 1713, à Condamine (comté de Nice), mort le 26 décembre 1803, à Milan. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Milan chez un oncle qu'il aida à tenir une école élémentaire en même temps qu'il faisait avec succès ses études dans un collége de jésuites. Ordonné prêtre en 1738, il s'adonna à la poésie; son caractère gai, simple et ingénu, l'entraîna vers ce genre léger qui, sous le voile du badinage, permet de cacher de grandes vérités. Ce fut à ce point de vue qu'il conçut le poëme héroï-comique de *Cicerone*, où, tout en prenant pour sujet la vie du fameux orateur, il entreprit de démasquer les vices et les ridicules de l'ancienne société romaine. Il en lut de nombreux fragments dans l'académie des *Trasformati* de Milan, à la restauration de laquelle il contribua beaucoup, ainsi que dans celle des *Arcades* de Rome. Il avait en effet consenti à venir loger dans cette ville chez son ami le cardinal Lucini, et il le suivit à Cologne quand ce prélat s'y rendit en qualité de nonce. Les poésies de Passeroni jouirent en Italie d'une grande vogue; mais elles lui rapportèrent fort peu de chose. Il vécut toujours, selon son biographe, dans la pauvreté. La protection des grands ne lui manquait pas : mais il refusait, avec une noble modestie, d'y avoir recours. Il ne vivait que du simple produit de ses messes, logeait dans une petite chambre et n'avait qu'une vieille domestique et un coq, auquel il fait plus d'une joyeuse allusion dans ses vers. L'amour du prochain était sa qualité prédominante. Un soir, en traversant un endroit isolé de Milan, il aperçut une cave abandonnée, dont la grille, située horizontalement,

était en pièces et laissait la trappe ouverte. Sans beaucoup y réfléchir, il s'assit près de la cave, et passa ainsi toute la nuit afin d'empêcher que quelqu'un ne fît, au milieu des ténèbres, une chute dangereuse. Lors de l'établissement de la république cisalpine, il devint membre de l'Institut milanais, et reçut une pension. On a de Passeroni : *Il Cicerone;* Milan, 1755 et suiv., 6 vol. in-8° : ce poëme, qui n'a pas moins de cent-un chant et douze mille octaves environ, fut réimpr. à Venise (1756), à Milan (1768), et ailleurs ; — *Rime;* Milan, 1775, 9 vol. in-12; — *Favole Esopiane;* ibid., 1780, 7 vol. in-12, imitations d'Ésope, de Phèdre et d'Avienus.

C.-G. Scotti, *Elogio di Passeroni;* Crémone, s. d., in-8°. - Ugoni, *Letter. ital.* — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VII.

PASSI (*Giuseppe*), littérateur italien, né le 13 octobre 1569, à Ravenne, mort en 1620, à Venise. Également instruit dans les sciences et dans les langues anciennes, il fut agrégé à plusieurs académies, et écrivit par délassement des livres qui obtinrent un grand succès sur les défauts des femmes et des hommes, l'état de mariage, etc. Il finit par prendre l'habit des moines camaldules à Saint-Michel de Murano. Nous citerons de lui : *I Difetti donneschi* (Venise, 1598); *Trattato dello stato maritale* (ibid., 1602, in-8°), trad. en latin; *La mostruosa fucina delle sordidezze degli uomini* (ibid., 1603-1609, 2 vol.), et *Della magica arte* (ibid., 1614), explication naturelle des prétendues merveilles de la magie.

Agostini, *Scrittori Veneziani.*

PASSIGNANO (Le chev. *Domenico* CRESTI, dit le), peintre de l'école florentine, né à Passignano (Toscane), vers 1560, mort dans un âge très-avancé, en 1638. Après avoir étudié à Florence sous Girolamo Macchietti et Battista Naldini, il entra dans l'atelier de Federico Zuccari, qu'il aida à peindre la coupole de la cathédrale de Florence. Un long séjour à Venise, où il se maria, le rendit admirateur passionné de son école, au point de s'être toujours plu à répéter, « que celui qui n'avait point vu Venise ne pouvait se flatter d'être peintre ». C'est à cette prédilection que quelques critiques attribuent le manque de sévérité de son style, l'abus des architectures pompeuses et des riches draperies et l'habitude d'employer trop d'huile en peignant, ainsi que le fit le Tintoret, procédé qui a été cause de la prompte détérioration des peintures de l'un et de l'autre de ces maîtres. C'est ainsi qu'ont péri en peu de temps deux des plus importants ouvrages de Passignano, le *Crucifiement de saint Pierre* et la *Présentation de la Vierge* qu'il avait exécutés pour Saint-Pierre de Rome. Le Passignano a peint à fresque avec un égal succès; son plus bel ouvrage en ce genre est une *Gloire* peinte à la coupole de l'église des Vallombrossains à Passignano, sa patrie. On y reconnaît le maître de Louis Carrache, du Tiarini, de Pietro Sorri, de Fabrizio Boschi, d'Ottavio Dandini, et de Nicodemo Ferrucci. On fait aussi grand cas des fresques dont il orna la chapelle de Saint-Antonin dans l'église Saint-Marc de Florence, la façade du palais de' Signori del Borgo et l'église de San-Giovannino. Parmi les tableaux qu'il a laissés à Florence on remarque : au palais vieux : *Cosme Ier prenant l'habit de l'ordre de Saint-Étienne;* au palais Buonarotti, *Michel-Ange présentant à Paul IV le modèle de Saint-Pierre;* à Santa-Maria de' Pazzi, *La Décollation des saints Nérée et Achillée;* à l'Annunziata, *La Résurrection de Jésus-Christ*, la *Madone et plusieurs saints;* à Saint-Marc, *La Chute de la Manne*, et *Saint Vincent Ferrier guérissant un malade;* à Santa-Trinita, *Le Christ mort, avec saint Luc, saint Jean-Baptiste et d'autres saints;* au Musée, un *Spasimo* et une *Madone dans une gloire.* On remarque encore de lui des tableaux à Rome, à Venise, à Reggio, à Lucques et au musée du Louvre, l'*Invention de la Croix.* E. B—N.

Vasari, *Vite.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Morrona, *Pisa illustrata.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.* — Catalogues des musées d'Italie.

PASSIONEI (*Dominique*), savant cardinal italien, né à Fossombrone, le 2 décembre 1682, mort le 5 juillet 1761, près Rome. D'une ancienne famille comtale, il étudia sous la direction de Tomasi et de Fontanini; de très-bonne heure il commença à rassembler des livres et des manuscrits précieux, qu'il communiquait toujours avec la plus grande libéralité à ceux qui pouvaient en tirer parti. Après avoir passé deux ans à Paris auprès du légat, il fut envoyé en 1708 à La Haye comme agent diplomatique du pape, et fut député en 1712, près du congrès d'Utrecht, et en 1714, près de celui de Bade; il s'y lia d'amitié avec le prince Eugène. De retour à Rome en 1715, il reprit ses études sur l'antiquité classique et ecclésiastique, et entretetint une corrrespondance active avec les principaux savants de l'Europe. Nommé en 1721 nonce auprès des cantons catholiques de la Suisse, il intervint dans le débat qui s'éleva, en 1725, entre l'évêque de Constance et le gouvernement de Lucerne, qui avait destitué un curé pour avoir défendu à ses paroissiens de danser. Les choses allèrent si loin qu'il transporta sa résidence de Lucerne à Altorf, et que le monitoire qui précède l'interdit fut rédigé contre le conseil de Lucerne; enfin, par l'entremise du cardinal du Fleury, l'affaire fut apaisée en 1727, par une transaction au fond favorable aux prétentions du gouvernement de Lucerne. Passionei, d'un caractère passionné, regretta beaucoup cet arrangement et ne retourna pas à Lucerne. En 1730, il fut nommé nonce auprès de la cour impériale; rappelé à Rome en 1738, il fut nommé cardinal, et reçut la secrétairerie des brefs. Chargé en 1755 de la direction de la bibliothèque du Vatican, il en rendit les trésors accessibles à

tous ceux qui demandaient à les consulter. Au conclave de 1758 il obtint dix-huit voix; ce fut son antipathie contre les Jésuites, au sujet de laquelle on raconte quelques anecdotes douteuses, qui l'empêcha d'être élu à la papauté. Il avait réuni dans sa villa à Frascati une riche collection d'inscriptions et d'objets d'antiquité (1); sa belle bibliothèque fut après sa mort incorporée à celle des Augustins. On a de lui : *Acta apostolicæ legationis Helveticæ;* Zug, 1729; Rome, 1738, in-4°; on n'y trouve rien concernant le démêlé de Passionei avec le conseil de Lucerne; — *Oratio funebris in Principem Eugenium;* Vienne, 1737; en italien; Padoue, 1737; — des *Lettres* dans divers recueils, tels que la *Tempe helvetica*, t. IV, dans le *Commercium epistolicum* d'Uffenbach, etc.

Goujet, *Éloge du cardinal Passionei* (La Haye, 1763, in-12). — L. Galetti, *Memorie per la vita del cardinal Passionei* (Rome, 1762, in-4°). — Le Beau, *Éloge du cardinal Passionei* (dans le t. XXXI de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*).

PASSOW (*François-Louis-Charles-Frédéric*), philologue allemand, né le 20 septembre 1786, à Ludwigslust (Mecklembourg), mort le 11 mars 1833. Il suivit l'enseignement de Jacobs, de Hermann et de Wolf, fut en 1807 nommé professeur au gymnase de Weimar, en 1810 directeur du *Conradinum* de Jenkau, et en 1815 professeur de littérature ancienne à l'université de Breslau. On a de lui: *Uebersicht der griechischen und römischen Literatur* (Tableau de la littérature grecque et romaine); Berlin, 1815, in-4°; — *Meletemata critica de Æschyli Persis;* Breslau, 1808, in-4°; — *Handwörterbuch der griechischen Sprache* (Lexique manuel de la langue grecque); Leipzig, 1819-1824, 1828, 1831, 2 vol. in-4° : cet excellent ouvrage, qui d'abord ne fut qu'une refonte du *Dictionnaire* de Schneider, est devenu à la quatrième édition un travail original; une cinquième a été donnée par Rost et autres savants, Leipzig, 1841-1857, 2 vol. in-4°, en quatre parties; — *Opuscula academica;* Leipzig, 1835, in-8°; — *Vermischte Schriften;* Leipzig, 1843, in-8°. Passow, qui a aussi publié en commun avec Schneider le *Museum criticum Vratislaviense;* Breslau, 1825, in-8°, a encore donné des éditions estimées de Perse, de Longus, de Musée, de Denys Périégète, de la *Germanie* de Tacite, de la *Paraphrase* de Nonnos, des *Baisers* de Jean Second (Leipzig, 1807); enfin de Parthénius et de Xénophon d'Éphèse; Leipzig, 1824-1833, 2 vol.

Wächter, *Passow's Leben und Briefe;* Breslau, 1839. — Linge, *De Passowii vita;* Hirschberg, 1839. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

PASSWAN-OGLOU (*Osman*), chef d'insurgés en Turquie, né à Widdin, dans la Turquie d'Europe, en 1758, mort dans la même ville, en 1807. Les premières réformes de Sélim excitèrent un mécontentement général dans la milice turbulente qui, sous le nom de janissaires, opprimait plutôt qu'elle ne défendait les possessions du sultan. De nombreuses révoltes éclatèrent vers la fin du dix-huitième siècle dans les régions situées aux bords du Danube. Osman Passwan-Oglou fut le plus heureux et peut-être le plus habile de ces rebelles. Fils de Passwan-Agha, qui avait été décapité par l'ordre du pacha de Widdin, il mena quelques années la vie d'un proscrit et d'un bandit; puis il trouva facilement à recruter parmi les mécontents une troupe assez nombreuse pour tenir en échec les forces désorganisées de la Porte ottomane. Enfin il finit par s'emparer de Widdin, et dès ce moment le brigand devenu conquérant s'appliqua avec une ferme habileté à gouverner son pachalick. Ses troupes, formées en partie de janissaires, battirent les armées envoyées contre lui, tandis que sa flottille pillait les deux rives du Danube. Les villes d'Orsowa et de Silistrie tombèrent en son pouvoir. Sélim alarmé fut réduit à employer contre un chef de bandits presque toutes les ressources de l'empire. Cent mille hommes sous les ordres de Housséin, capitan pacha et de Aly-pacha, l'un peu capable, l'autre peu fidèle, mirent au mois de juin 1798 le siége devant Widdin que Passwan défendait avec douze mille hommes. Après trois assauts inutiles et un blocus de plusieurs mois Housséin se retira, et Sélim reconnut Passwan comme pacha de Widdin. Passwan conserva sa puissance jusqu'à sa mort sans chercher à l'étendre. Après lui le pachalick de Widdin rentra sous la domination directe de la Porte. Z.

Jouannin, *La Turquie*, dans l'*Univers pittoresque*. — Jucherau de Saint-Denis, *Hist. de l'Empire ottoman*.

* **PASSY** (*Hippolyte-Philibert*), homme politique français, né le 15 octobre 1793, à Garches-Villeneuve (Seine-et Oise). Fils d'un receveur général du département de la Dyle, il entra en 1809 à l'école de cavalerie de Saumur, prit part depuis 1812 aux dernières guerres de l'empire, et se démit après Waterloo du grade de lieutenant de hussards. Il se rapprocha alors de l'opposition libérale, et écrivit quelques articles dans *le National*. Après la révolution de juillet, il fut élu député à Louviers, et devint un des chefs du centre gauche, qui le maintint depuis la fin de 1834 jusqu'en 1839 à la vice-présidence de la chambre. Chargé de rapporter les budgets de 1831 et de 1835, il s'acquitta de cette mission avec talent. Après avoir figuré dans le cabinet éphémère du duc de Bassano (11-14 novembre 1834) comme ministre des finances, il s'attacha au parti de M. Thiers, parla en faveur des lois de septembre, et obtint dans l'administration du 22 février 1836 le portefeuille du commerce et des travaux publics; le 6 septembre de la même année il suivit ses collègues dans la retraite au sujet des affaires d'Espagne. Il combattait dans les rangs de la coalition la politique du

(1) Ces inscriptions ont été publiées (Lucques, 1765, in-fol.) avec commentaires par son neveu Benoît Passionei, qui mourut en 1787, évêque de Terni, et qui a encore fait paraître les *Lettres du cardinal Bona;* Lucques, 1759.

comte Molé, lorsqu'on le vit accepter la mission de former le cabinet du 12 mai 1839; il le plaça sous la présidence du maréchal Soult et s'y réserva le département des finances; mais il en fut le véritable chef politique. Forcé de se retirer à la suite de l'échec qu'avait éprouvé le projet de dotation du duc de Nemours (1er mars 1840), il reprit sa place dans l'opposition dynastique. Le 16 décembre 1843, il fut nommé pair de France. La révolution de 1848 le rejeta pendant quelques mois dans la vie privée. Quoiqu'il eût échoué dans l'élection de l'assemblée constituante, M. Passy n'en fut pas moins appelé à faire partie du premier ministère de Louis-Napoléon. Pendant qu'il dirigeait les finances (20 décembre 1848-31 octobre 1849), il repoussa la réduction de l'impôt du sel, et proposa, pour couvrir le déficit du budget de 1850, des taxes sur les donations et successions, ainsi que sur les biens de mainmorte, et le rétablissement de l'impôt des boissons. A l'Assemblée législative, où les départements de l'Eure et de la Seine l'avaient envoyé à la fois, il donna son adhésion à la politique générale jusqu'au coup d'État du 2 décembre qui le mit encore en dehors des affaires publiques. En 1838, il avait remplacé Talleyrand dans l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *De l'Aristocratie dans ses rapports avec les progrès de la civilisation*; Paris, 1826, in-8°; — *Des Systèmes de culture*; Paris, 1846, in-8°; — *Des Causes de l'inégalité des richesses*; Paris, 1848, in-18; — des articles à la *Revue de législation* et au *Journal des économistes*.

*PASSY (*François-Antoine*), frère aîné du précédent, né le 23 avril 1792, à Paris, fut d'abord référendaire à la cour des comptes. Nommé préfet de l'Eure (5 août 1830), il fut, sur sa demande, remplacé le 18 mai 1837, pour pouvoir quelques mois après être nommé député par le collége des Andelys. Il le fut en effet dans la même année. Placé par le crédit de son frère à la tête de la direction de l'administration départementale et communale (1839), il quitta cet emploi sous le cabinet du 1er mars 1840; et à la formation de celui du 29 octobre suivant il accepta le poste de sous-secrétaire d'État à l'intérieur qu'il occupa jusqu'à la révolution de février. Depuis 1857, il est membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Description géologique du département de la Seine-Inférieure*; Paris, 1832, in-4° et atlas; — *Carte géologique du départ. de l'Eure*; Paris, 1857, 4 feuilles.

Dict. d'Économie polit. — Biogr. des députés. — Vapereau, Dict. univ. des Contemp.

PASTA (*Andrea*), antiquaire et médecin italien, né le 27 mai 1706, à Bergame, où il est mort le 13 mars 1782. Fils d'un médecin, il suivit la même carrière, fut à Padoue l'élève de Morgagni, qui devint son ami, et exerça son art à Bergame. Il laissa le renom d'un érudit et d'un bon praticien. On a de lui : *Discorso intorno allo flusso di sangue dall'utero nelle donne gravide*; Bergame, 1748, 1757, in-8°; trad. en français par Alibert (*Traité des pertes de sang chez les femmes enceintes*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°); — *Hippocratis Aphorismi a Leoniceno versi, cum Præsagiis*; ibid., 1750, in-12; réimpr. avec des additions; — *Voci, maniere di dire ed osservazioni di Toscani scrittori e per la maggior parte del Redi*; Brescia, 1769, 2 vol. in-8°; il a ajouté des notes étendues à ce dictionnaire dont Redi est le principal auteur; — *Le Pitture notabili di Bergamo*; Bergame, 1775, in-8°. Il a mis au jour la *Bibliotheca* de Pierre de Castro-Bajonate (Bergame, 1742, in-8°). Quelques-uns de ses écrits, ainsi qu'un abrégé de sa doctrine, ont été publiés par son cousin (*voy.* ci-après).

Bibl. class. Italiana.

PASTA (*Giuseppe*), médecin italien, né le 9 avril 1742, à Bergame, où il est mort, le 11 janvier 1823. Il étudia la médecine à Padoue et la pratiqua, avec moins de succès que son cousin Andrea Pasta, dans sa ville natale, où il fut attaché au service de l'hôpital. En se retirant (1793), il fit don à cet établissement de sa bibliothèque. Ses principaux ouvrages sont : *De Sanguine et sanguineis concretionibus*; Bergame, 1775, in-8°; trad. en allemand; — *La Tolleranza filosofica delle malattie*; ibid., 1788, in-8°; — *Lo Spirito della medecina di Andrea Pasta*; ibid, 1790, in-8°; — *Galateo dei medici*; ibid., 1791, in-12; ce petit traité sur les devoirs des médecins a eu plusieurs édit.; trad. en 1798 en français; — *Delle acque minerali del Bergamasco*; ibid., 1794, in-4°; — *Elogio dell' ab. Ceroni*; ibid., 1802, in-4°; — *La Musica medica*, poëme; ibid., 1824. Il a aussi publié les *Consulti medici* d'Andrea Pasta (1709, in-4°) et d'Antonio Cocchi (1791, 2 vol. in-4°).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, VII, 426.

*PASTA (*Judith*), chanteuse italienne, née en 1798 à Côme. Sa famille est israélite. Après avoir fréquenté pendant deux ans le Conservatoire de Milan que dirigeait Asioli, elle débuta en 1815 sur les théâtres de second ordre et fit même en 1816 une apparition à Paris, où Mme Catalani brillait alors de tout son éclat. Lorsqu'elle y revint en 1821, ce fut pour fonder une des plus belles renommées qu'il y ait eu dans les annales de l'Opéra. « Ce n'est pas, dit M. Fétis, que son chant fût devenu irréprochable sous le rapport de l'émission de la voix, ni que sa vocalisation eût toute la correction désirable : mais elle savait déjà si bien donner à chaque personnage qu'elle représentait son caractère propre, il y avait dans ses accents quelque chose de si profond et de si pénétrant qu'elle soulevait à son gré l'émotion dans son auditoire. *Tancredi*, *Romeo*, *Otello*, *Camilla*, *Nina*, *Medea*, furent pour elle des occasions d'autant de triomphes. » Depuis 1824 jusqu'en 1826, elle joua alternativement à Paris

et à Londres. En 1827, elle retourna en Italie; Bellini écrivit pour elle *La Sonnambula* et *Norma*, et Pacini *la Niobe*. En 1834, elle ne craignit pas de se montrer sur le Théâtre-Italien à côté de Mme Malibran, et si cette dernière avait des éclairs sublimes dans ses inspirations dramatiques, on trouva chez sa rivale une conception plus forte et plus d'harmonie. Après avoir passé une saison à Saint-Pétersbourg (1840), elle se retira dans la belle maison de campagne qu'elle avait acquise en 1829 près du lac de Côme.

Fétis, *Biog. univ. des Music.*

PASTEUR (*Jean-David*), naturaliste hollandais, né le 23 mai 1753, à Leyde, mort le 9 janvier 1804, à La Haye. Il embrassa la carrière du barreau, et se livra par goût à l'étude des sciences naturelles qui devinrent plus tard son occupation favorite. Lors du renversement du stathouderat en 1795, il fut chargé, avec le lieutenant Vitriavius, de rapatrier les vaisseaux hollandais qui se trouvaient en assez grand nombre dans les ports de l'Angleterre; cette importante mission fut couronnée d'un plein succès, et la Hollande eut une flotte à sa disposition. A son retour, Pasteur entra au comité de la marine, et le 1er mars 1796 il fut envoyé à la première convention nationale, où il se distingua par son zèle et sa modération. Il fut en 1797 l'un des présidents de la seconde convention. Victime du parti réactionnaire qui triompha pendant quelques mois en 1798, il partagea l'emprisonnement de plusieurs de ses collègues, et devint le 12 septembre de cette année secrétaire du corps législatif, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui, en hollandais : une *Histoire naturelle des mammifères* (3 vol. in-8o), et *Les Russes dans le Nord-Hollande*, drame. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a traduits du français ou de l'anglais, on cite le *Voyage de Cook autour du monde* (13 vol. in-8o) et *L'An 2240* de Mercier.

Courrier des arts et belles-lettres, 9 mars 1804.

* **PASTEUR** (*Louis*), chimiste français, né à Dôle (Jura), le 27 décembre 1822. Après des études commencées à Arbois et à Besançon et terminées à Paris, il entra dans l'université comme maître d'études surnuméraire au collége de Besançon (1840) et fut reçu élève de l'École normale (1843). Agrégé pour les classes des sciences physiques (18 septembre 1846), il fut, un mois après, nommé préparateur de chimie des conférences de M. Balard à l'École normale, reçu docteur en 1847 et appelé à la chaire de physique du lycée de Dijon (novembre 1848). M. Pasteur devint en 1849 professeur de chimie à la faculté des sciences de Strasbourg, passa au même titre à Lille (2 décembre 1854), enfin depuis novembre 1857 il remplit les fonctions d'administrateur de l'École normale de Paris et de directeur des études scientifiques. Les principaux travaux de ce savant sont disséminés dans les *Annales de Chimie et de physique* (années 1848-1859) et dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (années 1853-1861). Son ensemble d'études sur la polarisation rotatoire et la constitution moléculaire de l'acide paratartrique, lui a mérité la grande médaille Rumford décernée en 1856 par la Société royale de Londres; divers mémoires sur la fermentation lactique, sur la fermentation alcoolique et la fermentation de l'acide tartrique, lui firent décerner par l'Académie des sciences de Paris le prix de physiologie expérimentale pour 1859. Un travail sur la transformation des acides tartriques en acide racémique lui avait valu un prix proposé en 1851 par la Société de pharmacie de Paris. Ses recherches sur les ferments organisés le conduisirent incidemment à l'examen de la doctrine si controversée de la génération spontanée, et ses premières expériences le firent arriver à cette conclusion qu'à toutes les époques de l'année il y a dans l'air des corpuscules organisés : par des expériences comparatives faites dans la plaine, au pied des premiers plateaux du Jura, sur le Jura à 850 m. d'élévation et au Montanvert, à 2,000 m. près des glaciers des Alpes, il démontra qu'à mesure que l'on s'élève, le nombre des germes en suspension dans l'air diminue considérablement. M. Pasteur s'occupa peu après du mode de nutrition des Mucédinées, et de l'influence de la température sur la fécondité de leurs spores. Enfin, tout récemment (1861) il a présenté à l'Académie des sciences deux nouveaux mémoires, intitulés : *Animalcules infusoires vivant sans gaz oxygène libre, et produisant la fermentation butyrique*; — *Expériences et vues nouvelles sur la nature des fermentations*. Ces mémoires ont été insérés presque tous dans le *Recueil des savants étrangers*. H. F.

Documents particuliers.

PASTORET (*Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre*, comte, puis marquis DE), homme d'État français, né le 25 octobre 1756, à Marseille, mort le 28 septembre 1840, à Paris. Il était fils d'un lieutenant général de l'amirauté dans les mers de Provence. Sa famille était ancienne et depuis longtemps célèbre dans les fastes de la magistrature. Un de ses ancêtres, *Jean* PASTORET ou *Pastorel*, était en 1301 avocat au parlement de Paris. Son petit-fils, nommé aussi *Jean*, devint premier président du parlement de Paris et fit partie du conseil de régence sous Charles VI; dans sa vieillesse il prit l'habit religieux, et mourut en 1405, âgé de soixante-dix-huit ans. — L'arrière-petit-fils de ce dernier, *Antoine*, suivit Charles VIII et Louis XII en Italie, et se fixa en Provence, dans la vallée de Seillans, où sa postérité s'est continuée (1).

Destiné à la magistrature, Emmanuel Pastoret

(1) Une branche de cette famille, qui avait passé en Bretagne, s'établit à la fin du quinzième siècle en Angleterre, et acheta plus tard la propriété de Paradis dans l'île de Guernesey, où elle compte encore des représentants sous le nom modifié de *Pastourel*.

fut élevé chez les Oratoriens de Lyon, étudia le droit à Aix, et perfectionna son éducation par des voyages. Aussitôt que l'âge le permit, il fut pourvu d'une charge de conseiller à la cour des aides de Paris (1781). Dès 1785, l'Académie des inscriptions l'admit dans son sein en récompense de deux savants mémoires qu'elle avait couronnés sur l'influence des lois maritimes des Rhodiens, et sur Zoroastre, Confucius et Mahomet. Nommé maître des requêtes en 1788, il devint bientôt directeur général des travaux politiques relatifs à la législation et à l'histoire. Au début de la révolution, à laquelle il se montra favorable, il présida trois fois les assemblées électorales de Paris, et en 1791 il fut porté, par voie d'élection, au poste de procureur général syndic du département. Ce fut en cette qualité qu'à la tête d'une députation nombreuse il alla demander à l'Assemblée constituante la transformation de l'église Sainte-Geneviève en Panthéon patriotique; on lui attribue même l'inscription placée sur ce monument : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » Vers la fin de 1790, le roi lui avait offert successivement les portefeuilles de la justice et de l'intérieur; mais Pastoret, ne pouvant faire admettre ses conditions, refusa ce double honneur. Député de la capitale à l'Assemblée législative, il en occupa le premier la présidence (3 octobre 1791) et prit place ensuite sur les bancs de la droite. Il appuya les mesures répressives contre les émigrés, contribua à faire abolir l'usage des félicitations à la couronne au renouvellement de l'année, vota la suppression de l'université de Paris, et fit décréter l'érection d'une statue de la Liberté sur l'emplacement de la Bastille. Mais, lorsqu'il vit la puissance royale sérieusement menacée, il essaya d'en défendre les prérogatives, et perdit, dans cette lutte inutile, l'espèce de popularité qu'il avait acquise. Obligé, après le 10 août, de chercher son salut dans la fuite, il alla se réfugier au fond de la Provence, puis passa de là en Savoie, où il demeura jusqu'au 9 thermidor. Après la proclamation de la constitution de l'an III, il fut envoyé au Conseil des Cinq Cents par le département du Var (octobre 1795), y demeura fidèle, tout en tenant compte des faits accomplis, aux principes qui, en dernier lieu, avaient dirigé sa conduite. Il parla avec force pour le maintien de la liberté de la presse, réclama pour Montesquieu les honneurs du Panthéon (10 février 1796), plaida la cause des prêtres fugitifs et des agents royalistes Brottier et Lavilleurnois, et demanda la fermeture des réunions et clubs populaires (22 juillet 1797). Il alla même dans une séance jusqu'à provoquer indirectement la mise en accusation de Barras, Rewbell et La Revellière-Lépeaux. Dès la fin de 1796, il s'était rapproché du parti royaliste connu sous le nom de *clichien*. Aussi l'incessante opposition qu'il faisait au Directoire lui valut, au 18 fructidor, la déportation, à laquelle il échappa encore par la fuite. Pendant deux ans il parcourut la Suisse et l'Italie. Autorisé à rentrer en France en 1800, il resta quelque temps à Dijon sous la surveillance de la police générale. Comme sa fortune était détruite, des honneurs lui furent offerts en compensation. L'un des premiers membres du conseil général des hôpitaux (1801), il reprit en 1803 sa place dans l'Institut qu'il avait perdue au 18 fructidor, succéda en 1804 à Bouchaud dans la chaire de droit au Collége de France, et fut nommé le 1er juillet 1809 professeur de philosophie à la faculté des lettres de Paris, où il fut autorisé à se faire remplacer par Millon. Deux fois le collége électoral de la Seine l'avait désigné pour entrer au sénat; malgré la répugnance de Napoléon, qui voyait en lui un partisan de la famille déchue, il y fut admis en décembre 1809. Il se montra reconnaissant; car, bien que secrétaire du sénat en 1814, il ne voulut prendre aucune part aux actes qui amenèrent la déchéance de l'empereur. Néanmoins Louis XVIII le créa pair de France à son arrivée (1814). Dès lors on accumula les honneurs sur sa tête, et Pastoret devint successivement marquis (1817), vice-président de la chambre des pairs, grand-officier (1821), et grand'croix de la Légion d'honneur (1823), ministre d'État et membre du conseil privé (1826). Le 24 août 1820, il avait été élu membre de l'Académie française à la place de Volney. En 1829, il succéda à M. Dambray en la qualité de chancelier de France. Les événements de 1830 le mirent dans la nécessité de renoncer aux fonctions de cette charge, mais non à son titre qu'il regardait « comme inhérent à lui-même ». On le dépouilla alors de ses traitements et pensions, et l'on raya son nom, pour refus de serment, de la liste du conseil général des hôpitaux. « Je croyais, dit-il à ce sujet, n'y avoir, depuis trente ans, prêté serment qu'aux pauvres. » En 1834 il fut nommé tuteur des enfants du duc de Berri, à raison des biens qui leur restaient en France, et remplit, malgré le poids de l'âge, tous les devoirs de cette position avec un zèle infatigable. Sa vie fut constamment simple, frugale, studieuse, mais par-dessus tout charitable. Nul ne s'entendait mieux que lui à organiser les secours publics ou privés. Ce fut lui qui forma à ces soins pieux sa femme, Adélaïde-Anne-Louise Piscatory, et qui la dirigea dans les fondations auxquelles elle attacha son nom. Louis XVIII, qui se plaisait à des rapprochements ingénieux, donna pour supports à ses armes deux chiens de berger par allusion à son nom, avec cette devise : *Bonus semper et fidelis.*

On a de M. de Pastoret les ouvrages suivants : *Éloge de Voltaire;* Paris, 1779, in-8° ; — *Tributs offerts à l'Académie de Marseille;* 1782, in-8° ; — *Élégies de Tibulle*, trad. nouvelle avec des notes; Paris, 1783, in 8° ; — *Discours en vers sur l'union qui doit régner entre la magistrature, la philosophie et les lettres;* 1783, in-8° ; — *Quelle a été l'influence des lois*

maritimes des Rhodiens sur la marine des Grecs et des Romains? Paris, 1784, in-8°; — *Zoroastre, Confucius et Mahomet comparés comme sectaires, législateurs et moralistes;* Paris, 1787, in-8°; — *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste;* Paris, 1788, in-8°; — *Des Lois pénales;* Paris, 1790, 2 vol. in-8°; cet ouvrage lui valut le prix Montyon ainsi que les éloges de Filangieri; —*Rapport fait au conseil général des hôpitaux;* Paris, 1816, in-4°; il embrasse l'état des hôpitaux, des hospices et des secours à domicile pendant toute la période impériale; — *Histoire de la législation;* Paris, 1817-1837, 11 vol. in-8° : dans ce savant ouvrage, il passe en revue la législation des peuples de l'Assyrie, de la Phénicie, de l'Égypte, de la Crète, de Lacédémone, d'Athènes, de l'Asie Mineure, de la Perse, de la Sicile et de l'Étrurie. « Je termine ici, dit-il, la première partie de mon ouvrage, qui fut le *compagnon fidèle* de ma vie. Au moment où apparaît la législation romaine, une ère nouvelle s'ouvre dans la société civile et politique. Ici je m'arrête. » M. de Pastoret a encore fait insérer des articles dans les *Archives littér. de l'Europe* de 1804 à 1808, et de nombreuses notices dans la continuation de l'*Histoire littéraire de la France*. Il a aussi travaillé aux *Ordonnances des rois de la troisième race*, et il en a publié seul les t. XV à XX. On remarque parmi ses ouvrages inédits une *Histoire de l'impôt en France*.

Hist. littér. de la France, t. XIX. — *Disc. de récept. à l'Acad. fr.* — G. Sarrut et Saint-Edme, *Biogr des hommes du jour*, III, 1re partie. — Quérard, *La France littér.*

PASTORET (*Amédée-David*, marquis DE), écrivain français, fils du précédent, né le 2 janvier 1791, à Paris, où il est mort, le 19 mai 1857. Après avoir fait ses études au Lycée Napoléon, il entra comme auditeur au conseil d'État, et remplit différentes missions à l'étranger; ainsi il administra, avec le titre d'intendant, la Russie Blanche (1812) et les pays allemands conquis au delà de l'Elbe (1813). Nommé, le 7 avril 1813, sous-préfet de Corbeil, il passa, en janvier 1814, à Châlons-sur-Saône. Après la chute de l'empire, il s'attacha au gouvernement de la restauration, et devint successivement maître des requêtes (1814), commissaire du roi au sceau de France (1817), gentilhomme titulaire de la chambre (1820), membre du conseil général de la Seine (1822), commandeur de la Légion d'honneur (1824), et conseiller d'État en service extraordinaire (1825). Il fut élu membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1823 En 1830 il refusa, à l'exemple de son père, de prêter serment à la dynastie d'Orléans, et fut mêlé à toutes les intrigues du parti légitimiste. Le comte de Chambord, dont il était un des conseillers, lui confia en 1840 l'administration des biens qu'il possédait en France. Mais peu de temps après la révolution de 1848, il se rapprocha du parti napoléonien, et obtint un siége au sénat (31 décembre 1852) en même temps que M. de La Rochejaquelein, et la croix de grand-officier de la Légion d'honneur (1853). En 1855, il fit partie de la commission municipale de Paris. On a de lui : *Les Troubadours*, poëme en quatre chants; Paris, 1813, in-8°; — *Des moyens mis en usage par Henri IV pour s'assurer la couronne;* Paris, 1815, 1819, in-8°; — *Les Normands en Italie ou Salerne délivrée*, poëme en quatre chants; Paris, 1818, in-8°; — *Sur Monseigneur le duc de Berri*; Paris, 1820, in-8°; — *Elegies;* Paris, 1824, in-8°; — *Le Duc de Guise à Naples;* Paris, 1825. 1828, in-8°; espèce de roman historique qui fut jugé dans *le Globe* avec une telle sévérité que l'auteur en retira presque tous les exemplaires du commerce; — *Récits historiques;* Paris, 1826, in-8°, relatifs à des événements de la Restauration; — *Histoire de la chute de l'empire grec* (1400-1480); Paris, 1829, in-8°. Ses derniers ouvrages ne sont que des romans historiques : *Raoul de Pellevé* (1833, 2 vol.); *Erard du Chatelet* (1835, 2 vol.); et *Claire Catalanzi* (1847, 2 vol). Il est aussi l'auteur d'un album intitulé *Souvenirs de Néris* (1836, in-4°).

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PASTORIUS. *Voy.* HIRTEMBERG.

PASTRENGO (*Guillaume* DE), jurisconsulte et biographe italien, né à Pastrengo, village du pays de Vérone, vivait dans le quatorzième siècle. Notaire et juge à Vérone, il fut chargé en 1335 d'une mission auprès du pape Innocent VI qui résidait à Avignon. Dans cette ville il se lia avec Pétrarque d'une amitié qui dura autant que leur vie. On ignore la date précise de sa mort; mais il vivait encore en 1361 et ne vivait plus en 1370. Il rédigea une sorte de dictionnaire biographique, historique et géographique, sous le titre de *De Viris illustribus*. Cet ouvrage se divise en deux parties; la première est une suite alphabétique de courtes notices biographiques; la seconde traite des sujets d'histoire et de géographie, en insistant particulièrement sur les origines. Le dictionnaire de Pastrengo fut publié par Michel-Ange Biondo sous ce titre : *De originibus rerum libellus in quo agitur de scriptis virorum illustrium; De fundatoribus urbium; De primis rerum nominibus; De inventoribus rerum; De primis dignitatibus; Deque magnificis institutionibus;* Venise, 1547, in-8° : cette édition est aussi rare qu'incorrecte. Le P. Montfaucon et après lui Scip. Maffei se proposèrent d'en donner une nouvelle; mais ils n'exécutèrent pas leur projet qui depuis n'a pas été repris. Tiraboschi prétend que malgré beaucoup d'omissions et d'erreurs l'ouvrage de Pastrengo témoigne d'un savoir très-vaste. Z.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. V, p. 348.

PASUMOT (*François*), ingénieur français, né le 30 avril 1733, à Beaune où il mourut, le

4 septembre 1804. Fils d'un modeste artisan, il fit au collége de sa ville natale les meilleures études et se voua à l'enseignement public. Il débuta comme professeur de physique au collége d'Auxerre, où il resta jusqu'à la cession de l'établissement à un ordre religieux. A dater de cette époque, il fut précepteur dans une riche maison; plus tard, maître particulier à Paris, et sous-chef au bureau des cartes et plans de la marine. Durant son séjour à Auxerre, la découverte de nombreux monuments détermina sa vocation pour l'étude de l'archéologie et surtout des détails de la géographie ancienne. Ses premières dissertations furent insérées dans le *Mercure de France* et le *Journal de Verdun*. L'œuvre qui a fixé d'une manière solide sa réputation est un *Recueil de mémoires géographiques sur quelques antiquités de la Gaule* (Paris, 1765, in-12, avec cartes). Ces mémoires servent à déterminer la topographie des anciennes villes de *Chora*, de *Bandritum* et de *Gergovia*, ainsi que la direction de plusieurs tronçons de voies romaines. Pasumot a écrit une notice étendue sur les *Antiquités de la ville de Beaune*, où il se montre tout à fait opposé aux idées de l'abbé Gandelot sur le même sujet. Tout en publiant dans les journaux et recueils du temps un nombre prodigieux de mémoires sur diverses questions d'archéologie, de physique et d'histoire naturelle, il fut encore l'un des collaborateurs de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, d'après les documents extraits de la riche collection des manuscrits de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. M. Grivaud de La Vincelle a mis en ordre et publié une partie des dissertations de Pasumot, sous le titre d'*Annales des voyages, de géographie et de l'histoire* (Paris, 1810, in-8°). La bibliothèque de Beaune possède une partie des manuscrits de ce savant. Nous citerons encore de lui : *Usages du planétaire ou sphère mouvante de Copernic* (inventée par l'auteur en 1770); Paris, 1773, in-12; — *Voyages physiques dans les Pyrénées*; Paris, 1797, in-8°, fig. Ch. AUBERTIN (de Beaune).

Biographie de Pasumot, par Grivaud de La Vincelle. — *Éloge de Pasumot*, dans les *Mém. de l'Acad. de Dijon*, 1806. — Gandelot, *Hist. de Beaune*. — Rossignol, *Hist. de Beaune*. — Muteau et Garnier, *Galerie bourguignonne*. — Joigneaux, *Fragments sur Beaune*.

PASZKOWSKI (*Martin*), poëte polonais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle, et a laissé un poëme latin sur la *Guerre des Turcs, des Tartares et des Cosaques*; Cracovie, 1626, suivi d'une notice sur les Cosaques et d'une dissertation sur les superstitions turques.

Ianotzki, *Nachrichten*, et *Excerptum*. — Stravolscius, *Scriptores Poloni*.

PATAROLO (*Lorenzo*), littérateur italien, né en 1674, à Vérone, mort le 25 septembre 1757, à Venise. Il passa sa vie entière dans la retraite. La culture des plantes partagea tous les instants qu'il dérobait à l'étude de l'histoire et de la numismatique. Il fonda à Venise le premier jardin botanique qu'ait eu cette ville. Son médaillier et son cabinet d'histoire naturelle furent acquis, après sa mort, par François III, duc de Modène. Il a publié : *Series Augustorum, Augustarum, Cæsarum et tyrannorum omnium*; Venise, 1701, in-4°, fig.; — *Panegyricæ orationes veterum oratorum*; ibid., 1708, 1719, in-8°, fig. : la seule traduction italienne qu'on eût alors des anciens panégyristes; — *Bombycum lib. III*, poëme. Ses œuvres ont été recueillies (Venise, 1743, 2 vol. in-4°).

Moschini, *Scrittori Veneziani*.

PATAUD (*Jean-Jacques-François*), historien français, né le 10 octobre 1752, à Orléans, où il mourut, le 23 mai 1817. Fils d'un négociant, il exerça pendant quelque temps la profession de son père; mais il l'abandonna pour la carrière ecclésiastique. Doué d'une rare facilité et d'une mémoire prodigieuse, il occupa avec quelque succès les principales chaires du diocèse d'Orléans. Pendant la révolution, il se fit instituteur; mais, dès la conclusion du concordat, il reprit son état. M. Rousseau, évêque d'Orléans, le nomma chanoine honoraire, et le désigna pour replacer les bases de l'éducation publique sur les idées religieuses et morales. L'abbé Pataud se livra à l'étude de l'histoire de France, notamment de celle de sa province. Parmi ses œuvres, on distingue : *Discours* prononcés à différentes époques (in-8°, s. l. n. d.), mais présumés imprimés en 1813. Au nombre de ces discours est l'*Éloge de Jeanne d'Arc*; — *Essais historiques sur quelques rues d'Orléans*; 1814, in-16; — *Recherches historiques sur l'éducation nationale et les écoles publiques de l'Orléanais*; 1812, in-8°. Il a fourni plusieurs articles au *Dictionnaire de théologie* et à la *Biographie univers.* (IX à XVI), et a légué à la bibliothèque d'Orléans une *Histoire d'Orléans et des principales villes du Loiret, depuis la mort de Jeanne d'Arc jusqu'en 1810* (2 vol. in-8°), restée manuscrite. H. F.

Étrennes orléanaises, 1818. — *Les hommes illustres de l'Orléanais*, t. Ier.

PATEL (*P.*), dit *Patel le père*, peintre et graveur français, mort vers 1676. Les dates de la naissance et de la mort de cet artiste sont aussi incertaines que ses prénoms. Les uns le font naître en Picardie, d'autres à Paris, en 1648 ou 1654; tantôt on l'appelle *Pierre*, tantôt *Paul*. « On dit qu'il périt en duel ou de mort violente en 1703 (date évidemment fausse) et que c'est de là que lui est venu le nom de *Patel le tué*, surnom que d'autres biographes au contraire donnent à son fils (1). » Ce qui semble certain, c'est qu'il a existé deux Patel, dont l'un, le père, peignait avec beaucoup de talent des tableaux de paysage dans le goût de Claude Lorrain. Le

(1) F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*.

musée du Louvre possède de cet artiste quatre tableaux ; deux d'entre eux sont signés *P. Patel* et datés de 1660. On voit dans la même galerie quatre autres tableaux signés A. P. Patel 1699 et attribués à Patel le fils Mariette dit, de son côté, avoir vu des tableaux de Patel le fils où son nom était écrit ainsi T. P. Patel (T. P en monogramme) et que cet artiste resta dans la médiocrité. M. L. Dussieux, dans son intéressant ouvrage : *Les Artistes français à l'étranger*, signale, dans la nomenclature des tableaux faisant partie du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, deux tableaux de *Pierre Patel*, dont l'un, peint en 1652, a été gravé pour la description de cette galerie, et deux paysages de *Bernard Patel*. Il attribue également à Pierre Patel deux tableaux de la galerie de Ludwigslust (Mecklembourg). Patel a travaillé avec Le Brun, Le Sueur, La Hire, etc., à la décoration de l'hôtel Lambert. Il fut également employé à la décoration des appartements de la reine Anne d'Autriche, au Louvre (aujourd'hui galerie des Antiques). Il peignit souvent, dit on, les fonds des tableaux de Le Sueur. Selon Mariette, Patel le père était membre de la confrérie de Saint-Luc ; « il fut reçu maître dans cette communauté en 1635, et passa dans les charges en 1650. Il fut un des anciens de sa communauté qui signa le contrat de jonction avec les maîtres peintres en 1651. Il méritait, lors de la séparation, de demeurer uni à l'Académie ». M. Robert-Dumesnil attribue à Patel le père deux estampes signées *A. P. Patel*. H. H—N.

Abcdario de Mariette. — P. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur français*. — *Mémoires inédits des Académiciens* (notice sur Le Sueur, par Guillet de Saint-Georges). — *Mémoires de l'Académie de peinture*.

PATENIER (*Joachim*), peintre belge, né à Dinant (pays Liégeois) en 1490, mort vers 1545. On ignore qui fut son maître. « Il était fort crapuleux, dit Descamps, et l'ivrognerie le perdit entièrement. Il était ordurier à ce point qu'il rendait ses tableaux reconnaissables par un petit bonhomme... (se mettant trop librement à l'aise) qu'il mettait partout : c'était là le coin du peintre. » Patenier n'était point dans ses tableaux aussi grossier que nous le peignent Descamps et la plupart des autres critiques d'art ; s'il est vrai que dans quelques-uns de ses tableaux grivois on rencontre « le petit bonhomme » qui passe faussement pour avoir été sa signature habituelle (1), et qu'en cela il ait sacrifié beaucoup trop au goût de son temps et de son pays, on doit dire aussi que presque toutes ses compositions sont de petits sujets religieux ajustés dans des paysages d'une extrême délicatesse. Il ne faut donc pas s'étonner de l'admiration que Albert Dürer témoigna pour Patenier, dont il fit le portrait à Anvers, lors de son voyage de 1520 à 1521. Patenier résidait alors dans cette ville, où il avait été reçu franc-maître de la confrérie de Saint-Luc dès 1515. Ce maître fut un des premiers initiateurs des écoles du Nord dans la peinture du paysage. Jusqu'à lui, le paysage n'avait été qu'un accessoire ; il en fit un sujet principal, et commença à y subordonner les personnages. En Angleterre le prince-époux Albert possède quatre petits chefs-d'œuvre de Patenier : une *Madeleine* ; *Saint Christophe* ; *Saint Jean dans l'île de Pathmos* ; un *Calvaire*. Les paysages en sont délicieux, très-accidentés, remplis d'air et de lumière.

Il laissa un fils, *Henri* PATENIER, dont les ouvrages ont quelquefois été confondus bien à tort avec ceux de son père. Il ne manquait pourtant pas de talent et fut reçu à l'Académie de Peinture d'Anvers en 1535. Mais le meilleur élève de Joachim Patenier fut François Mostaer. A. DE L.

(1) Il est presque certain que la plupart des œuvres qui portent cet étrange monographe lui sont postérieures.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, etc., t. I, p. 19. — W. Bürger, *Exhibition des trésors de l'Art à Manchester* (1857).

PATER (*Paul*), mathématicien et astronome hongrois, né en 1656, à Obermenersdorf, mort à Dantzig, le 7 décembre 1724. Après avoir été précepteur du fils du poëte Lohenstein, il enseigna les mathématiques au gymnase de Thorn et depuis 1705 à celui de Dantzig. On a de lui : *Duo phænomena rarissima, alterum crux in luna, alterum meteorum ignibum* ; Iéna, 1681, in-4° ; — *Insignia Turcica ex variis superstitionum tenebris illustratis in lucem producta* ; ibid., 1687, in-4° ; — *Exercitatio Pliniana* ; Thorn, 1696, in-fol. ; — *De eclipsi Christo patiente Hierosolymis visa* ; Thorn, 1700 ; — *De Germaniæ miraculo optimo maximo, typis literarum earumque differentiis ; simul artis typographicæ universa ratio explicatur* ; Leipzig, 1710, in-4° : reproduit dans le t. II des *Monumenta typographica* de Wolf ; — *De astrologia persica* ; Dantzig, 1720 ; — *De mari Caspio* ; ibid., 1723 ; — un grand nombre d'*Eloges*, en latin et en allemand.

Horanyi, *Memoria Hungarorum*, t. III. — *Ehrenrettung Paul Paters* (Leipzig, 1727, in-4°). — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PATER (*Jean-Baptiste-Joseph*), peintre français, né à Valenciennes, le 29 décembre 1695, mort à Paris, le 25 juillet 1736. Son père, qui était sculpteur, l'envoya fort jeune à Paris, et le plaça dans l'atelier de son compatriote Watteau. Mais le jeune Pater ne put supporter longtemps le caractère difficile de son maître et le quitta au bout de peu de temps. Imitateur servile de la manière de Watteau, peintre facile mais lourd, incorrect et maniéré sans élégance, il travaillait avec une ardeur peu commune, moins par amour de son art que dans un but d'intérêt sordide. « Il n'était occupé qu'à gagner de l'argent et à l'entasser », dit Mariette. Sa réputation a subi toutes les fluctuations de la mode.

Il fut reçu membre de l'Académie, le 31 décembre 1728. Son tableau de réception figure au musée du Louvre, et l'on voit ses ouvrages dans les galeries de l'Ermitage, de Dresde, au musée de Cassel, au palais du roi à Berlin, etc.

B. H—N.

Abcdario de Mariette, dans les *Archives de l'Art français*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — A.-J. Potier, *Livret hist. du Musée de Valenciennes*. — D'Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — Gersaint, *Catalogue de la vente de Q. de Lorengère*.

PATERA (*Atius*), rhéteur latin, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. Il était né à Baieux, dans l'ancienne Armorique, et descendait d'une famille de Druides. Son père, Phœbicius, et son fils, Delphidius, furent distingués, l'un comme grammairien, l'autre comme orateur. Patera enseigna la rhétorique à Bordeaux puis à Rome avec beaucoup d'éclat. On ne sait plus rien de sa vie sinon qu'il atteignit un âge avancé. Saint Jérôme et Ausone parlent de lui avec éloges.

Y.

Saint Jérôme, *Epist. ad Hedib.* — Ausone, *Prof. Clar.* — *Histoire littéraire de la France*, t. I.

PATERCULUS (*C. Velleius*), historien romain, né vers 19 avant J. C., mort vers 31 après J.-C. A part une courte mention dans Priscien, on ne le trouve cité dans aucun auteur ancien; mais son livre contient quelques détails sur lui et ses parents. Il descendait d'une des familles campaniennes les plus distinguées. Decius Magius, un de ses ancêtres, fut le chef du parti romain dans Capoue pendant la seconde guerre punique. Son trisaïeul rendit des secours aux Romains dans la guerre sociale, et en fut récompensé par le droit de cité; enfin son grand-père, accablé par l'âge et les infirmités, se donna la mort, de regret de ne pouvoir suivre un illustre proscrit, Claudius Néron, père de l'empereur Tibère. Son père eut un haut commandement dans l'armée, et son oncle Capiton fut membre du sénat. Issu d'une famille riche et influente, et particulièrement recommandé au fils de Claudius Néron, Velleius Paterculus eut un avancement rapide dans la carrière militaire. Il accompagna C. César dans son expédition en Orient et assista à l'entrevue du jeune prince avec le roi des Parthes (2 après J.-C.). Deux ans plus tard il succéda à son père dans le grade de préfet des cavaliers de l'armée de Germanie. Pendant huit ans il servit sous Tibère comme préfet, puis comme légat dans les campagnes que ce général exécuta en Germanie, Pannonie et Dalmatie, et par son activité et par son habileté il acquit la faveur du futur empereur. La questure en l'an 6, les honneurs militaires en 12, la préture en 14 furent le prix de ses services. En 30 il adressa au consul Vinicius son abrégé historique, et l'on croit que l'année suivante il périt dans la proscription des amis de Séjan. L'ouvrage qui nous reste de Velleius Paterculus, probablement le seul qu'il ait écrit, porte le titre de *C. Velleii Paterculi historiæ romanæ ad M. Vinicium cos. libri II*; le commencement manque, et on remarque encore une lacune dans le I[er] livre après le 8[e] chap. C'est un abrégé de l'histoire universelle dans ses rapports avec l'histoire romaine. Le président Hénault l'appelle avec raison le modèle inimitable des abrégés. Paterculus excelle à choisir et à faire ressortir les faits caractéristiques de l'histoire. Son style, imité de Salluste et déparé par une certaine recherche de locutions vieillies et inusitées, est en général clair, concis et énergique. Dans tout ce qui touche au passé, Paterculus fait preuve de jugement et d'impartialité; mais la dernière de ces qualités l'abandonne complétement quand il arrive à Tibère. Son goût et peut-être la nécessité lui dictent pour cet empereur et pour Séjan des flatteries sans vérité et sans dignité.

L'histoire de Velleius Paterculus fut publiée pour la première fois à Bâle, en 1520, par Beatus Rhenanus, d'après un manuscrit que cet érudit avait découvert dans le monastère de Murbach. Ce manuscrit de Velleius, le seul connu, a disparu depuis, et toutes les éditions postérieures jusqu'à celles d'Orelli ont dû, pour le texte, se fonder uniquement sur l'édition de Beatus Rhenanus; les principales sont celles de Juste Lipse, Leyde, 1591; de Gruter, Francfort, 1607; de Ger. Vossius, Leyde, 1639; de Boecler, Strasbourg, 1642; de Thysius, Leyde, 1653; de Heinsius, Amsterdam, 1678; de Hudson, Oxford, 1693; de P. Burmann, Leyde, 1719; et enfin l'excellente édition de Ruhnken, la meilleure pour le commentaire, mais qui, pour le texte, était susceptible de nombreuses améliorations. Le texte ne profita pas beaucoup des éditions, d'ailleurs estimables, de Jani et Krause, Leipzig, 1800; de Cludius, Hanovre, 1815; de Lemaire, Paris, 1822. Orelli, pour son édition, Leipzig, 1835, se servit d'un manuscrit de la bibliothèque de Bâle qui est une copie faite par Amerbach, élève de Rhenanus, du manuscrit aujourd'hui perdu du monastère de Murbach; mais le manuscrit original était tellement fautif que la copie ne peut être de grand secours, et c'est aux conjectures qu'il faut recourir pour corriger le texte corrompu de l'historien latin. Kreyssig, 1835, Bothe, Zurich, 1837, ont fait des efforts dans ce sens; mais les résultats les plus satisfaisants ont été obtenus par Kritz, Leipzig, 1840, 1848, in-8°; et par F. Haase, 1854, 1858, in-8° (dans la collection Teubner).

L. J.

Dodwell, *Annales Velleiani*, dans plusieurs des éditions de Vell. Paterculus, entre autres celles de Ruhnken, Krause, etc. — Morgenstern, *De Fide histor. Velleii Paterculi*; Gedan, 1798. — *Prolegomena* de l'édition de Kritz.

PATERN (Saint), deux prélats de ce nom ont gouverné le diocèse de Vannes. Patern I[er], né dans l'Armorique, vers 365, et mort vers 448. Fondateur de l'église de Vannes, il fut tiré d'une solitude dans laquelle il vivait pour monter sur ce siége épiscopal, récemment établi par Conan

Mériadec, roi de l'Armorique. Contraint par la persécution de quitter son église, il retourna dans son ermitage, où il mourut dans un âge avancé. Ses reliques furent successivement portées à Marmoutier, à Issoudun, et dans l'église de son nom à Vannes, où sa fête est célébrée le 15 avril. — PATERN II fut sacré en 461, dans sa propre église, par saint Perpet, archevêque de Tours. Les évêques assemblés pour cette cérémonie dressèrent sur la discipline ecclésiastique seize canons qui ont été publiés sous le nom de concile de Vannes. Patern mourut vers la fin du cinquième siècle, après avoir éprouvé de grandes contrariétés de la part de ses diocésains.

Un autre saint PATERN, appelé aussi saint *Pair* ou *Paer* ou *Pois*, originaire de Poitiers, occupa le siége épiscopal d'Avranches de 552 à 565. Il assista en 557 au 3e concile de Paris, et mourut le 16 avril 565, au monastère de Sciscy, où il avait été religieux, et qui prit plus tard son nom. Sa vie a été écrite par Fortunat, évêque de Poitiers. H. F.

Gallia Christiana, t. XI. — Abbé Tresvaux, *L'Église de Bretagne*. — Bolland. *Acta Sanctorum*, 15 et 16 avril.

PATERSON (*Samuel*), littérateur anglais, né le 17 mars 1728, à Londres, où il mourut, le 29 octobre 1802. Après avoir fait en France une partie de ses études, il fit à Londres le commerce des livres étrangers. Cette entreprise n'ayant pas réussi, il devint *auctioneer* (commissaire priseur), et s'occupa surtout de ventes de livres et de bibliothèques. Lord Lansdown l'employa quelque temps comme bibliothécaire. On a de lui : *A Journey through part of the Netherlands in* 1766; Londres, 1769, 3 vol. in-8°, sous le pseudonyme de Coriat Junior; — *Joineriana.or the Book of scraps*; ibid., 1772, 2 vol. in-8°; — *Bibliotheca universalis selecta*; ibid., 1786, in-8°, recueil estimé.

European Magazine, 1802. — Bowyer et Nichols, *Literary anecdotes*.

PATIN (*Gui*), célèbre médecin et écrivain français, né à Hodenc (et non Houdan), village situé près de Beauvais, le 31 août 1602, mort à Paris, le 30 août 1672. Sorti des rangs de la bourgeoisie, il comptait dans sa famille des notaires, des avocats et notamment Jean Patin, conseiller au présidial et avocat du roi à Beauvais. « Je suis, dit-il, fils de bonnes gens que je ne voudrais pas avoir changées contre de plus riches. J'ai céans leurs portraits devant mes yeux ; je me souviens tous les jours de leur vertu, et suis aise d'avoir vu l'innocence de leur vie, qui était admirable. On ne vit pas comme cela dans les villes, et particulièrement à Paris. Je ne vois plus que de la vanité, de l'imposture et de la fourberie. Dieu nous a réservés pour un siècle fripon et dangereux. » Son père, « qui avait étudié pour être avocat » et « qui parlait d'or », se chargeait des affaires de la noblesse de sa province. Peu satisfait de sa position, il conçut pour son fils de plus nobles espérances, et en dirigeant ses études il les tourna vers le barreau. « Il me faisait lire, encore tout petit, les vies de Plutarque (1) tout haut et m'apprenait à bien prononcer. » Après avoir commencé ses études au collége de Beauvais, à l'âge de neuf ans, Guy Patin les termina au collége de Boncourt à Paris, où il fit sa philosophie ; c'est vers cette époque qu'il refusa « tout plat » un bénéfice que les seigneurs de Bray lui offrirent à la considération de son père, malgré la perspective qu'ils lui faisaient entrevoir d'une prompte fortune. Aussi libre parleur que fut plus tard libre penseur Lenglet-Dufresnoy, son compatriote, il ne se sentit pas plus que lui d'inclination pour l'état ecclésiastique, que ses parents voulaient alors lui faire embrasser. Brouillé pour ce fait avec sa famille, qu'il resta cinq ans sans revoir, et surtout avec sa mère, qui diminua sa petite rente, il fut obligé pour vivre, à ce que nous assure Pierre Bayle, de se mettre correcteur dans une imprimerie. En même temps il se livra avec zèle à l'étude de la médecine, et se lia dès lors avec Gabriel Naudé et Riolan, célèbres médecins. Reçu docteur de la faculté de médecine de Paris en 1624, il se maria un an après avec une femme dont la fortune lui permit de vivre indépendant et de mener de front les études du cabinet et la pratique de la médecine. En 1654, Riolan ayant donné sa démission de professeur au Collége de France, Guy Patin fut nommé à sa place. On allait l'entendre pour ses bons mots et l'élégance de son latin. « Aussi, il n'est pas incroyable, dit Bayle, que quelques grands lui aient offert un louis d'or sous son assiette toutes les fois qu'il voudrait aller dîner chez eux, tant ils prenaient plaisir à l'entendre. »

Cependant il est moins célèbre comme médecin et comme professeur que par les lettres qu'il écrivit à ses amis, et qui n'ont été publiées qu'après sa mort. Il est fort heureux qu'il ne les ait pas destinées au public. « Comme il avait une très-belle mémoire, dit Bayle, beaucoup de lecture et une belle bibliothèque, il n'est pas douteux qu'il ne les eût remplies d'érudition et d'observations exactes; mais nous n'y verrions pas au naturel son esprit et son génie; nous n'y rencontrerions pas tant de faits curieux, ni tant de traits vifs et hardis qui divertissent et font faire de solides réflexions. » Elles offrent un tableau de l'histoire de la médecine pendant cinquante ans, et peuvent servir à étudier les mœurs et la littérature de l'époque où il a vécu. Il y en a où il paraît une effroyable malice, et une hardiesse prodigieuse à donner un tour criminel à toutes choses. Bayle les garantit purgées d'hypocrisie, mais non d'erreurs. Elles renferment des particularités très-curieuses sur la Fronde, sur les démêlés des jésuites et des jansénistes. Guy Patin était si entêté des anciens qu'il disait : « Je

(1) On sait l'influence qu'exerça la lecture de ce livre sur J. J. Rousseau, Franklin, Lamartine et d'autres hommes illustres.

me consolerais de quitter ce monde pourvu que je trouve dans l'autre Aristote, Cicéron, Galien, Platon et Virgile ». Pline, dont il appelle l'histoire naturelle, « une grande mer dans laquelle il fait bon pêcher », Aristote, Plutarque et Sénèque, chez les anciens, formaient pour lui toute la famille des bons livres « père et mère, aîné et cadet ». Chez les modernes, il aimait avant tout Scaliger, Érasme, Saumaise, qu'il appelait le grand héros de la république des lettres, et Fernel, le célèbre médecin, dont il disait qu'il tiendrait à plus grande gloire d'être descendu de lui que d'être roi d'Écosse ou parent de l'empereur de Constantinople. Il fut l'ennemi passionné des découvertes modernes, du quinquina, de l'antimoine, de la circulation du sang, etc. Il avait dressé un gros registre de ceux qu'il prétendait avoir été tués par l'antimoine; il avait appelé ce registre, *le Martyrologe de l'Antimoine*. « Asclépiade disait-il, pensait que le devoir de l'excellent médecin était de guérir ses malades, *tuto, celeriter et jucunde;* nos antimoniens nous envoient en l'autre monde, *tuto et celeriter* (1). Il disait de l'inventeur de la philosophie moderne : « Descartes et les chimistes ignorants tâchent de tout gâter, tant en philosophie qu'en bonne médecine ». — « Ce sont là, dit M. Sainte-Beuve, les dernières paroles d'un homme qui s'en va, dont la vue se trouble, et pour qui le livre de l'avenir est déjà clos et fermé. » La philosophie de Guy Patin ne put résister à la douleur de l'exil de son deuxième fils; le chagrin qu'il en ressentit le conduisit au tombeau. Ainsi finit celui que Ménage appelait « le médecin le plus gaillard de son temps ».

« Guy Patin, dit Vigneul-Marville, était satirique depuis la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, tout cela faisait nargue à la mode et le procès à la vanité. Il avait dans le visage l'air de Cicéron, et dans l'esprit le caractère de Rabelais. Sa grande mémoire lui fournissait toujours de quoi parler, et il parlait beaucoup. Il était hardi, téméraire, inconsidéré, mais simple et naïf dans ses expressions. Sa bibliothèque était nombreuse. Il avait promis plusieurs ouvrages au public, entre autres une histoire des médecins célèbres; mais il n'a point exécuté sa promesse. » On connaît sa guerre contre l'inventeur du journalisme moderne, Renaudot, qu'il croyait flétrir en l'appelant *gazetier*. « On rencontre dans ses lettres, dit M. Sainte-Beuve, les bons mots, les nouvelles du jour, force détails curieux sur la littérature et les savants du temps, surtout un tour dégagé et naturel, des traits libres et hardis qui peignent au vif l'esprit et le génie de l'auteur; c'est une conversation sans nul apprêt, sans prétention aucune, familière, enjouée souvent : ce sont les confidences d'un ami à un ami. » Il ajoute : « elles sont pleines de crudité, de passion, de grossièreté quelquefois, de bon sens bien souvent, d'humeur et de sel de toute sorte ».

On a de Guy Patin : ses *Lettres*, en 7 vol. in-12, publiées en trois recueils successifs dans les anciennes éditions : *Lettres choisies, depuis* 1645 *jusqu'en* 1672, 3 vol. in-12, imprimées à Cologne en 1692, avec plus de trois cents lettres nouvelles, à La Haye, en 1715-1716, par van Balderen, et à Rotterdam, par Reinier Seers, en 1725, 5 vol. in-12 : elles sont adressées pour la plupart à André Falconnet, médecin de Lyon; — *Nouveau Recueil de lettres choisies;* 1695, 2 vol. in-12; — *Nouvelles Lettres de feu M. Guy Patin, tirées du cabinet de M. Charles Spon* (publiées par Mahudel); 1718, 2 vol. in-12. Ces divers recueils sont remplis de fautes. On les a réimprimés dernièrement en 3 vol. in-8°, 1846, avec notice biographique, portrait, fac-simile, etc. (édition du docteur Reveillé-Parise, si critiquée par M. Sainte-Beuve dans ses *Causeries*). Bayle, dans sa lettre à Minutoli du 8 octobre 1691, parle de tables et de notes qu'on devait faire pour les lettres de Guy Patin. M. Sainte-Beuve, de nos jours, parle du même projet, qui, dit-il, est heureusement en voie d'exécution. On a prétendu que M. Boucheseiche s'occupe d'un choix de lettres; — *Traité de la conservation de la santé, par un bon régime, et légitime usage des choses requises pour bien et sainement vivre;* 1632, in-12; réimprimé dans *Le Médecin charitable* de Guibert, avec deux autres écrits de Patin, savoir : *Notes sur le livre de Galien*, De la Saignée *et Observations sur le livre de Nicolas Ellain*, De la Peste. Il a édité l'*Apologie de Galien*, par Gaspar Hoffman; Lyon, 1668, 2 vol. in-4°, écrits en latin. Il passe pour l'auteur des *Éloges*, écrits aussi en latin, de Simon Pietre, médecin, et de François Myron, prévôt des marchands, imprimés parmi les *Éloges* de Papire Masson. Il écrivit encore plusieurs ouvrages en latin, sur la médecine, entre autres un traité *Sur la sobriété*. On a prétendu qu'il avait composé un *Commentaire sur Rabelais*. L'abbé Goujet, dans son *Mémoire historique et littéraire sur le Collége de France*, en parlant de quelques-unes des thèses de Patin, regrette qu'on n'ait pas publié ses nombreuses lettres latines de 1639 à 1669. Le recueil intitulé : *Clarorum virorum epistolæ*, 1702, in-8°, en contient 13. On en a encore publié quelques autres dans divers recueils. Des fragments de Patin ont été imprimés jusqu'au commencement du dix-huitième siècle dans le volume intitulé le *Patiniana*, imprimé avec le *Vaudæana*, 1703, et dans celui qui porte pour titre : *L'Esprit de Guy Patin*, par Bordeleu, 1709 et 1713, in-12, et in-18. La meilleure édition est celle augmentée par Lancelo et publiée par Bayle, 1703, in-12.

(1) Le parlement fut obligé d'intervenir dans ses querelles avec Joseph Duchesne et d'ordonner à la Faculté de se réunir pour prononcer sur l'antimoine. Quatre-vingt-douze docteurs se prononcèrent pour ce purgatif.

J.-D. Kœhler, dans ses *Récréations numismatiques*, a fait une dissertation sur une médaille que la faculté de médecine fit frapper en l'honneur de Guy Patin en 1652, lorsqu'il était son doyen. C'est pendant son décanat qu'il prenait plaisir à faire une collection de toutes les thèses en médecine. Dr SAUCEROTTE.

Guy Patin, *Lettres*. — *Menagiana*. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — *Nouvelles de la république des lettres*, avril 1684. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*. — Reveillé Parise, *Biographie de Guy Patin*.

PATIN (*Charles*), médecin et numismate, fils cadet du précédent, né le 23 février 1633, à Paris, mort le 10 octobre 1693, à Padoue. Ses heureuses dispositions se firent jour de bonne heure : à six ans, il s'exprimait facilement en latin, à onze les écrivains de l'antiquité lui étaient familiers, et à quatorze il soutint, en grec et en latin, des thèses sur toutes les parties de la philosophie. Pour plaire à son oncle, qui avait promis de lui acheter une charge dans la magistrature, il étudia le droit, et prit ses degrés à Poitiers; mais lorsqu'il fut avocat, il se lassa d'attendre le bon plaisir de son parent et, s'abandonnant cette fois à ses propres instincts, il suivit en secret les cours de la faculté de médecine de Paris. Reçu docteur régent en 1656, il acquit en peu de temps la réputation d'un habile praticien; non-seulement il suppléa Lopez dans la chaire de pathologie, mais il fit un cours d'anatomie qui fut suivi par plus de cinq cents auditeurs. Un malheur immérité jeta tout à coup le trouble dans son existence. Averti que sa liberté était menacée, il céda aux instances de son père et quitta la France (1). L'accueil empressé qu'il reçut des princes et des savants étrangers adoucit un peu l'amertume de l'exil. Après avoir visité presque toutes les cours d'Allemagne, il venait de se fixer à Bâle quand la guerre le décida à chercher un asile à Padoue. En 1676 il y fut chargé d'enseigner la médecine, et en 1681 il obtint la première chaire de chirurgie aux gages de 600 ducats. Il faisait partie de l'Académie des curieux de la nature, et présida longtemps celle des *Ricovrati*. En mourant il légua au roi Louis XIV plusieurs anneaux précieux et un cahier de dessins d'après les médailles les plus rares. Les divers ouvrages de Patin attestent les services signalés qu'il a rendus à la médecine et à l'archéologie; nous citerons les suivants : *Familiæ Romanæ in antiquis numismatibus*; Paris, 1663, in-fol., fig.; nouvelle édit., augmentée du recueil de Fulvio Orsini avec le supplément d'Augustin, évêque de Lerida; — *Traité des tourbes et combustibles*; Paris, 1663, in-4°; — *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*; Paris, 1665, in-12, fig.; réimpr. souvent avec le titre d'*Histoire des médailles*, et trad. en italien (*Prattica delle medaglie*; Venise, 1673), et en latin par l'auteur (Amsterdam, 1683, in-12). Cet ouvrage attira à Patin une critique aussi acerbe qu'injuste de la part du conseiller de Salle, premier rédacteur du *Journal des Savants*; ce dernier le traita de plagiaire pour avoir copié, disait-il, sans le citer, le *Discours sur les médailles* de Savot. Cette querelle, sur laquelle Camusat a donné dans l'*Hist. crit. des journaux* de curieux détails, ne fut pas étrangère, d'après certaines conjectures, à la disgrâce soudaine qui força Patin à s'exiler; — *Imperatorum Romanorum numismata ex ære mediæ et minimæ formæ descripta*; Strasbourg, 1671, in-fol., fig. et 2 cartes géogr.; réimpr. en 1696 et 1697, in-fol.; — *Thesaurus numismatum e museo C. Patini*; Amst., 1672, in-4°, fig.; — *Relations historiques et curieuses de voyages*; Bâle, 1673, in-12, fig., trad. en italien; — *Le pompose feste di Vicenza fatte nel 1680*; Padoue, 1680, in-4°; — *Lyceum Patavinum*; Padoue, 1681, in-4°, fig., avec une autobiographie; — *De numismatibus quibusdam abstrusis imp. Neronis*; Brême, 1681, in-4°; — *Thesaurus numismatum antiquorum et recentium a Petro Mauroceno collectorum*; Venise, 1683, in-4°, fig : description du cabinet du sénateur Morosini; — *Commentarius in III inscriptiones græcas Smyrna allatas*; Padoue, 1685, in-4°, fig. On a encore de lui un grand nombre de dissertations médicales et numismatiques, et il a édité les *Voyages* de Loménie, les *Lettres* de Pierre Martyr (1670, in-fol.), l'*Éloge de la folie* (Bâle, 1676, in-12, fig. d'Holbein), *Suétone* avec les médailles (ibid., 1675, 1707, in-4°), etc.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Gui Patin, *Lettres*. — Kiefeker, *Biblioth.* — *Biogr. méd.* — Niceron, *Mémoires*. — Renauldin, *Médecins numismatistes*.

PATIN (*Magdeleine* HOMMET, dame), femme du précédent, née en 1640, morte en 1682. Elle résidait à Padoue, et fut nommée membre de l'Académie des *Ricovrati* et reçut le surnom de *la Modesta*; elle a publié un *Recueil de réflexions morales et chrétiennes*. Elle eut deux filles, *Charlotte-Catherine* et *Gabrielle-Charlotte*, nées à Paris, elles résidèrent avec leur mère à Padoue, et comme elle furent reçues à l'Aca-

(1) De quelle faute était-il coupable? Quelle accusation avait-on dirigée contre lui? C'est ce qu'on n'a pu éclaircir et sur quoi lui-même a gardé le silence, déclarant que s'il refuse de s'expliquer à ce sujet, c'est par charité pour les méchants qui l'ont calomnié. On a prétendu que, chargé de supprimer un libelle injurieux pour Madame (l'*Histoire du Palais-Royal*, impr. vers 1667, en Hollande), Patin s'était plu à le colporter lui-même et que sur la plainte d'un prince du sang Colbert avait lancé contre lui une lettre de cachet. Quoi qu'il en soit, ce ministre le poursuivit avec la dernière rigueur. On instruisit son procès, on visita sa bibliothèque, où l'on trouva l'*Anatomie de la messe* de P. Du Moulin et quelques pamphlets politiques, et c'en fut assez pour le faire condamner aux galères par contumace. En 1681 il reçut à Padoue la nouvelle que Louis XIV lui accordait sa grâce « De quelle grâce veut-on parler? dit-il. Je ne connais point mon crime. » Guy Patin donne à entendre en plusieurs endroits de ses lettres qu'il regardait Colbert comme l'auteur de cette persécution. A une époque de despotisme, c'était un jeu pour un ministre de se mettre au-dessus des lois.

démie des Ricovrati, l'une sous le nom de *la Rare*, l'autre sous celui de *la Diserte*. Charlotte-Catherine a publié : *Tabella selecta ac explicata* (Padoue, 1691, in-fol., fig.), par Joseph Jupiter, d'après les compositions des peintres les plus célèbres ; la 42[e] de ces estampes représente la famille des Patins. On a encore de Catherine des poésies ; plusieurs discours, dont une *Harangue sur la levée du siége de Vienne*. Gabrielle-Charlotte a publié ; une *Dissertation sur le phénix d'une médaille d'Antoine Caracalla* ; Venise, 1683, in-4° ; — *Panégyrique de Louis XIV*, prononcé en 1685, dans l'Académie de Padoue. A. J.

Prudhomme père, *Biogr. des femmes célèbres*.

PATIN (*Jacques*), peintre et graveur français. Nous n'avons aucun renseignement biographique sur cet artiste, qui fut cependant peintre ordinaire du roi Henri III et de Louise de Lorraine, sa femme. On sait seulement qu'il était employé en 1567 à la décoration du Louvre, sous la direction de Pierre Lescot. Il figure également, avec son frère *Jehan* Patin, dans un état de payement que le roi fit faire en 1585 à ses officiers domestiques. Lors du mariage de Marguerite de Vaudemont, sœur de la reine, avec le duc de Joyeuse (24 septembre 1581), Baltasarini dit Beaujoyeux, que Brantôme appelle « le premier violon de la chrestienté, » fut chargé de composer un ballet. Il s'adjoignit pour poëte La Chesnaye, pour musicien Beaulieu et Jacques Patin pour dessinateur. Leur ouvrage, publié en 1582, est décoré de vingt-sept gravures y compris un feuillet d'armoiries, exécutées à l'eau-forte par Jacques Patin, d'une pointe spirituelle et pittoresque et avec un vrai talent de composition. H. H—n.

De Laborde, *La Renaissance des arts*. — Robert Dumesnil, *Le Peintre-graveur français*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*.

*PATIN (*Henri-Joseph-Guillaume*), écrivain français, né le 21 août 1793, à Paris. Ancien élève de l'École Normale, il y devint en 1815 maître des conférences de littérature ancienne et moderne après avoir été reçu docteur ès lettres l'année précédente. Il joignit en 1818 à ces fonctions la chaire de rhétorique au collége Henri IV. Il suppléait M. Villemain à la Sorbonne lorsque, sur la présentation unanime de ses collègues de la faculté, il fut choisi pour professer la poésie latine à la place de Lemaire (novembre 1832). Sous le dernier règne il fut successivement bibliothécaire du palais de Meudon (1840) et du château de Versailles (1847). L'Académie française l'admit dans son sein, le 4 mai 1842 (il y succéda à M. Roger), et en 1844 elle le désigna pour faire partie de la commission du *Dictionnaire*. On a de lui : *De l'usage des harangues chez les historiens* ; Paris, 1814, in-4° ; — *Mélanges de littérature ancienne et moderne* ; Paris, 1840, in-8° ; — *Études sur les tragiques grecs* ; Paris, 1841-1843, 3 vol. in-8°, réimpr. en 1858 ; c'est un examen critique plein de savoir et de saine critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, et précédé d'une histoire générale de la tragédie grecque ; — une traduction d'*Horace* ; Paris, 1861 ; — plusieurs morceaux académiques, tels que les *Éloges* de Bernardin de Saint-Pierre (1815), de Lesage (1822) et de Bossuet (1824), et un *Discours sur la vie et les ouvrages de J.-A. de Thou* (1824). Il a fait insérer des articles dans *Le Lycée français* (1819-1820), le *Répertoire de la littér.* (1824 et suiv.), le *Globe*, la *Revue encyclopédique*, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*. Il est depuis 1838 un des rédacteurs du *Journal des Savants*.

Louandre et Bourquelot, *Litt. franç. temp.*

PATINHO (*Giuseppe*), homme d'État espagnol, né à Milan, en 1667, mort au palais de Saint-Ildefonse, le 3 novembre 1736. Il fut élevé au collége des Jésuites de Rome et entra dans cet ordre. Son frère Balthasar (dont l'article suit), remplissant une mission diplomatique à Paris, l'appela près de lui. Il l'emmena ensuite en Espagne, et par la protection du cardinal Alberoni, puis par celle de la reine Élisabeth Farnèse, le fit nommer à des charges importantes. Le P. Patinho fut successivement intendant de l'armée en Catalogne (1713), gouverneur de cette province, secrétaire des finances des Indes, ministre de la marine (1716), gouverneur de l'Andalousie, commissaire général de la guerre. Destitué par Riperda (1726), quelques mois plus tard la disgrâce de ce ministre rendait au P. Patinho le ministère de la marine et des Indes et y ajoutait le secrétariat des finances et celui de la maison du roi. Le marquis de La Paz, premier ministre, gênait seul l'ambition du père Patinho ; La Paz mourut disgracié, en 1734. Devenu tout puissant, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'Or, Patinho résolut de soumettre l'Italie au trône d'Espagne. Déjà il avait fait couronner l'infant don Carlos roi de Naples et de Sicile ; déjà Parme et la Toscane reconnaissaient un prince espagnol lorsqu'il mourut subitement. Il fut enseveli avec une pompe royale, dans l'église des Jésuites de Madrid.

PATINHO (*Balthasar*), marquis de Castelar, homme d'État espagnol, frère du précédent, né à Milan, mort à Paris, le 19 octobre 1733. Il fut, comme son frère, élevé chez les jésuites à Rome, et entra jeune dans les bureaux de la diplomatie espagnole. Sa grande connaissance des langues modernes, et surtout son adresse, le firent rapidement apprécier. Il fut chargé d'une mission secrète à Paris, et la remplit avec un grand succès. Protégé par la reine Élisabeth Farnèse, dont il flattait le penchant à gouverner, il occupait le poste important d'intendant général du royaume d'Aragon, lorsqu'en 1720 il fut nommé secrétaire du conseil de la guerre en remplacement du marquis de Tolosa. Destitué en 1725 par le duc Wilhem de Riperda, il reprit ses fonctions en 1726. En 1730 il fut envoyé à Paris pour

exiger l'exécution du traité de Séville conclu en 1729 entre l'Espagne, la France et l'Angleterre. Attaqué d'une maladie mortelle durant sa mission, il se fit transporter dans l'église des Carmes, et y mourut sous l'habit de cet ordre. A.

Will. Coxe, *History of the kings of Spain of the house of Bourbon to* 1788 — Paquist et Dochez, *Hist. de l'Espagne*, t. II. — Lavallee, *Espagne*, dans l'*Univers pitt.*

PATISSON (*Mamert*), imprimeur français, né à Orléans, mort en 1601, à Paris. Après avoir acquis une connaissance approfondie des langues anciennes, dont témoignent ses notes sur Pétrone (dans l'édition de Lotichius, donnée en 1629), il établit en 1568 à Paris une imprimerie dont les produits se distinguent par une grande correction, par l'élégance des caractères, par la solidité du papier et la largeur des marges. En 1578 il fut nommé imprimeur du roi. Il avait épousé en 1580 la veuve de Robert Estienne II, et mit à ses impressions la marque des Estienne. Il était en correspondance avec beaucoup de savants, notamment avec Joseph Scaliger.

Renouard, *Annales de l'imprimerie*, II.

PATKUL (*Jean-Reinhold* DE), noble Livonien, né en 1660, à Stockholm, dans la prison même où sa mère partageait la captivité de son mari, accusé de trahison, écartelé le 10 octobre 1707. Arrivé fort jeune au grade de capitaine, il fit partie d'une députation envoyée, en 1689, auprès de Charles XI, pour revendiquer les droits et privilèges de la noblesse de Livonie, province alors soumise à la Suède. Plusieurs députés trahirent leur mandat; Patkul seul remplit le sien en homme de cœur, et parla avec tant d'entraînement que le roi parut persuadé; mais comme cette démarche resta sans résultat, le jeune officier, dans l'exaltation de ses sentiments patriotiques, eut l'imprudence d'écrire dans une lettre adressée au gouvernement (1692) que « la Livonie, dans l'intérêt de son indépendance, eût mieux fait de courir les chances d'une guerre avec la Russie et la Pologne, que de se soumettre à un gouvernement oppresseur ». Il fut sommé de venir à Stockholm rendre compte de sa conduite; mais comme il s'était déjà réfugié en Courlande, à la suite d'une querelle avec son chef militaire, il se contenta d'écrire au roi une lettre justificative. Enfin, condamné à la dégradation et à la mort, il se sauva en Suisse, sous le pseudonyme de *Fischering*, et s'y livra à l'étude des sciences. En 1698, il passa en France, d'où il fit solliciter sa grâce auprès de Charles XII, qui resta inexorable; alors il réussit à obtenir la charge de conseiller à la cour d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, prêt à entrer en guerre pour reprendre la Livonie à la Suède. Patkul se fit l'auxiliaire de ces projets, et se rendit à Moscou pour y faire signer par le tsar Pierre un traité d'alliance entre la Saxe et la Russie; ce souverain nomma Patkul général en chef des troupes qu'il envoyait à son nouvel allié. Celui-ci, ayant conçu des soupçons contre le remuant Livonien, le fit enfermer dans une forteresse. Cependant Charles XII entrait victorieux en Saxe, et ne voulait écouter aucune proposition de paix qu'au préalable on ne lui livrât Patkul. Dans cette cruelle alternative, Auguste, pressé de signer le traité d'Altranstædt (1706), se résigna à faire arrêter Patkul, ordonnant sous main qu'on le laissât évader; mais les pourparlers traînèrent tellement en longueur, que Patkul n'eut plus le temps de s'éloigner et se trouva condamné à mort pour la seconde fois par un conseil de guerre tenu, le 10 octobre 1707, aux environs de Posen, où il fut livré à un cruel supplice. Six ans après, Auguste, en réparation d'une injustice à laquelle il n'avait pris part que bien malgré lui, fit rassembler les restes de l'infortuné Patkul pour les faire inhumer honorablement à Varsovie. [*Enc. des G. du M.*]

L. Hagen, *Bericht von der Aufführung J.-R. Patkuls Kurz vor und bei seinem Tode*; s. l., 1707, in-4°. — *Letzte Stunden Patkuls*; Cologne, 1714, in-8°. — Ranft, *Merkwürdige Lebensgeschichte*, etc.; Leipzig, 1758, in-8°. — *Anecdotes concerning the famous J.-R. Patkul*; Londres, 1761, in-8°. — B. de Bergmann, *Histor. Schriften*, t. I.

PATORNAY (*Philippe*), prélat français, né en 1593, à Salins, mort à Besançon, le 1er août 1639. Il fit profession dans l'ordre des Minimes en 1611, et après avoir enseigné la philosophie et la théologie, se livra à la prédication. Ses succès dans la chaire le firent choisir pour l'un de ses suffragants par Ferdinand de Rye, archevêque de Besançon, qui le sacra en 1632, sous le titre d'évêque de Nicopolis. Il continua ces mêmes fonctions sous les archevêques François de Rye et Claude d'Achey. Ce prélat, versé dans les langues anciennes, n'a publié que quelques *thèses* de théologie, et il laissa en manuscrit des *Sermons* et un *Abrégé des controverses* du cardinal Bellarmin. H. F.

Dunod, *Hist. de l'église de Besançon*.

PATORNAY (*Léonard*), jésuite français, né à Salins, en 1569, mort à Besançon, en 1639, entra chez les jésuites à l'âge de dix-sept ans, et professa pendant plusieurs années la théologie et l'Écriture sainte dans diverses maisons de son ordre. Controversiste habile, il combattit l'hérésie luthérienne, et le cardinal Richelieu, qui estimait son talent, le chargea plusieurs fois de répondre aux écrits des ministres de la réforme. Patornay a publié sous un nom supposé : *Declarationes aliquæ multorum deductorum ad Ecclesiæ castra*. H. F.

A. de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Comp. de Jésus*.

PATOUILLET (*Louis*), jésuite français, né le 31 mars 1699, à Dijon, mort en 1779, à Avignon. Ses études terminées au collège de Dijon, où il compta le P. Oudin parmi ses maîtres, il fut admis dans l'institut des Jésuites, enseigna la philosophie à Laon et se consacra en même temps à la prédication. Rappelé au bout de quelques années à Paris, il se retira dans la maison professe, et prit une part active aux querelles religieuses du temps. De 1734 à 1748, il fut un des principaux rédacteurs du *Supplément aux*

Nouvelles ecclésiastiques, que les jésuites opposèrent à la publication de la *Gazette janséniste*. La plupart des écrits qu'il composa sur le refus des sacrements ou pour la défense de sa compagnie parurent sous le voile de l'anonyme, et il est difficile de démêler exactement celles qui lui appartiennent. L'ardeur avec laquelle il épousa la cause de M. de Beaumont contre les parlements lui attira, en 1756, l'ordre de s'éloigner de Paris. Il vécut quelque temps chez M. de La Mothe, évêque d'Amiens, puis chez M. Bauyn, évêque d'Usez, l'un et l'autre fort attachés à sa société, et finit par se retirer à Avignon. Le P. Patouillet fut, ainsi que le P. Nonnotte, en butte aux sarcasmes continuels de Voltaire, et il les avait pour ainsi dire provoqués par la maladresse et la virulence de ses attaques contre les philosophes. On a de lui : *Poésies sur le mariage du Roi*, 1725; — *Cartouche, ou le scélérat justifié par la grâce du P. Quesnel*; La Haye, 1731, in-8°; — *Vie de Pélage*; 1551, in-12; — *Dictionnaire des livres jansénistes* (par le P. de Colonia), *nouv. édit. augmentée*; Anvers (Lyon), 1752, 4 vol. in-12 : cet ouvrage, où l'accusation de jansénisme est étendue à l'excès, fut mis à l'index en 1754, à Rome; le P. Rulié en a donné une réfutation; — *Le Progrès du jansénisme*; Quiloa, 1753, in-12; — *Histoire du pélagianisme*; Avignon, 1763 ou 1767, 2 vol. in-12, dédié au pape Clément XIII. Ce jésuite, chargé de continuer le recueil des *Lettres édifiantes* après la mort du P. du Halde, en a publié les t. XXVII, XXVIII, XXIII et XXIV; le t. XXXI, qu'il avait préparé, fut mis au jour par le P. Maréchal.

Deux frères du même nom, natifs de Salins, et aussi jésuites, se sont distingués dans la carrière de la chaire. L'aîné PATOUILLET (*Nicolas*), né en 1622, fut pendant longtemps supérieur de la mission française à Londres, et mourut à Besançon, le 1er novembre 1710; il a laissé les *Sentiments d'une âme pour se recueillir à Dieu* (1700, in-12). Le cadet, PATOUILLET (*Étienne*), né en 1634, devint abbé d'Acey (diocèse de Besançon).

Lettres édifiantes, t. VI (édit. du P. Querbeuf). — Feller, *Dict. hist.* — De Backer frères, *Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus*.

PATRAT (*Joseph*), auteur dramatique, né à Arles, en 1732, mort à Paris, en juin 1801. D'abord avocat, il quitta le barreau pour la carrière théâtrale, dans laquelle il eut plus de succès comme auteur que comme acteur. Il mourut secrétaire du théâtre de l'Odéon. Le nombre des pièces qu'il a fait représenter est considérable; voici celles qui ont obtenu le plus de succès : *Les Contretemps* (avec Lagrange); 1772; — *L'Heureuse Réunion*, en vers; Dijon, 1780, in-8°; — *Le Répertoire*, en vers; Paris, 1780, in-8°; — *Les Deux Morts, ou La Ruse de Carnaval*, opéra-comique; id., 1781, in-8°; — *Le Fou raisonnable, ou l'Anglais*; id.; — *Le Mariage de Toinette, ou La Fête bretonne*, divertissement; Nantes, 1781, in-8°; — *L'heureuse Erreur*, comédie; Paris, 1783 et 1817, in-8°; — *La Résolution inutile, ou Les Déguisements amoureux*, comédie-vaudeville; Paris, 1783 et 1798, in-8°; — *La Kermesse, ou La Foire allemande*, comédie en deux actes, en vers; — *Le Conciliateur à la mode*, revue en vers; Paris, 1784, in-8°; — *Les Méprises par ressemblance*, comédie en trois actes; Paris, 1786, 1788 et 1816, in-8°; — *Toinette et Louis*, deux actes; 1789; — *Le Sourd et l'Aveugle*, comédie; Paris, 1791, in-8°; — *Adélaïde et Mirval*, opéra; 1791; — *Le Point d'Honneur*, comédie; 1791; — *L'Officier de fortune*, comédie en vers; Paris, 1792 et 1793, in-8°; — *Le Présent du jour de l'an*, revue, 1792; — *Le Présent, ou l'Heureux Quiproquo*, comédie; Paris, 1794, in-8°; — *La Vengeance*, comédie en vers; Paris, an VII; — *La Pension de jeunes demoiselles*, opéra-comique; Paris, 1801 et 1805, in-8°; — *Les deux Frères*, com. en quatre actes, traduits de l'allemand Kotzebue, grand succès; — *Les Soupçons*, comédie en cinq actes en vers; Paris, in-8°; — de nombreuses pièces de vers, chansons, etc., dans les journaux et almanachs lyriques de l'époque. E. D—s.

Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Quérard, *La France litt.*

PATRIARCHI (*Gasparo*), littérateur italien, né en 1709, à Padoue, mort en 1780, dans la même ville. Il renonça à l'étude du droit pour entrer dans les ordres, et se consacra, par les conseils de l'abbé Ant. Conti, à l'éducation de la jeune noblesse vénitienne. Il fut employé comme précepteur dans la famille d'Algarotti, qui faisait un cas particulier de son jugement. En 1765 il revint dans sa ville natale. Outre des traductions et des opuscules poétiques, on a de lui : *Vocabolario Veneziano e Padovano co' termini e modi corrispondenti Toscani*; Padoue, 1775, in-4°; la 3e édition (ibid., 1825, in-4°) est augmentée du double; — *L'Arrotino*; Venise, 1795, in-8°.

Saggi scientifici dell' Acad. di Padova, II, 8.

PATRICE (Saint), apôtre de l'Irlande, né en 372, à *Bonaven Tabernæ*, qu'on croit être le bourg de Kill-Patrick (Écosse), mort à Town-Patrick (Irlande), le 17 mars vers 466. Son père, nommé Calpurnius, était décurion, et sa mère Concesse, nièce de saint Martin de Tours. Des barbares l'enlevèrent à l'âge de seize ans, et le conduisirent en Irlande, où il fut réduit à garder les troupeaux. La foi chrétienne, dans laquelle il avait été élevé, lui fit supporter avec résignation son malheur. De retour en Écosse après un esclavage de six années, il entra dans le clergé, fut ordonné prêtre et enfin élevé à l'épiscopat, peut-être par saint Pallade, évêque des Scots. Sur l'ordre qu'il crut recevoir de Jésus-Christ de retourner en Irlande pour y prêcher la foi, il

abandonna sa famille et passa dans ce royaume entièrement idolâtre, où il convertit en 432 le roi Laogaire et une multitude de païens. Il fonda plusieurs monastères, dont un à Armagh, et remplit l'Irlande d'églises et d'écoles où la piété et les bonnes études fleurirent longtemps. Après avoir fixé son siége à Armagh, dont les autres églises devinrent suffragantes, il se démit de ses fonctions épiscopales en faveur de Bénigne, prince irlandais, qu'il avait converti et qui était devenu son coadjuteur. On a de lui un écrit d'un style barbare et d'un fort mauvais latin, intitulé : *La Confession de saint Patrice*, et une *Lettre* à Corotic, prince du pays de Galles, qui n'eut de chrétien que le nom et dont Patrice eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages montrent cependant que saint Patrice était versé dans la science des saints. Tillemont assure qu'ils portent des marques certaines d'authenticité et de vérité, qui méritent plus de confiance que les vies du saint chargées de fables, écrites par Probus au dixième siècle et par Jocelin, moine de Cîteaux, au douzième siècle. On lui attribue le *Traité des douze abus*, publié parmi les ouvrages de saint Augustin et de saint Cyprien, et les canons d'un concile qu'il présida vers 463. Jacques Ware a publié les *Œuvres* de saint Patrice; Londres, 1656, in-8°; Galland les réimprima dans la *Biblioth. Patrum;* mais la plus récente et aussi la meilleure édition est celle qu'en a donnée J.-L. Villeneuve; Dublin, 1835, in-8°. Elle contient un grand nombre de notes précieuses. Le *Purgatoire* de saint Patrice dont Denys le Chartreux et d'autres écrivains ont raconté tant de fables, comme l'ont démontré les Bollandistes, est une caverne située dans une petite île du lac Dearg en Ultonie. Elle fut fermée en 1497 par ordre du pape, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit plus tard, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence, à l'imitation de saint Patrice, qui s'y retirait souvent pour vaquer librement aux exercices de la contemplation. H. F.

Acta Sanctorum, 17 mars. — A. Butler, *Vies des Saints*, etc. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée*. — Feller, *Dict. histor.*

PATRICK (*Simon*), savant prélat anglais, né le 8 septembre 1626, à Gainsborough (comté de Lincoln), mort le 31 mai 1707, à Ely. Il était fils d'un riche marchand mercier. Après avoir pris ses grades à Cambridge, il reçut les ordres de l'évêque Hall et devint chapelain du chevalier Walter Saint-John, qui lui donna en 1658 le vicariat de Battersea. En 1662 il eut à Londres même un meilleur bénéfice où il fit beaucoup de de bien, et en 1665 il obtint à Oxford le diplôme de docteur en théologie. Nommé doyen de Péterborough (1678), il déploya un grand zèle pour la communion anglicane en combattant de vive voix et par écrit les doctrines de l'Église romaine; invité par le roi Jacques II à modérer son ardeur, il répondit courageusement qu'il ne pouvait renoncer à la défense d'une religion aussi bien prouvée que celle des protestants. Depuis la révolution de 1688, Patrick eut beaucoup de part aux affaires ecclésiastiques, et fut un des commissaires chargés de réviser la liturgie. Il occupa en 1689 le siége épiscopal de Chichester et en 1691 celui d'Ely. « C'était, dit Burnet, un grand prédicateur; il écrivit beaucoup et bien, et principalement sur l'Écriture. Fort diligent à s'acquitter des fonctions de son ministère et de mœurs très-réglées, on lui trouva trop de sévérité pour les personnes d'opinion contraire à la sienne. » On a de lui un grand nombre de sermons, des commentaires sur les livres saints, des écrits de dévotion ou de controverse, qui ont passé par de nombreuses éditions. Il a augmenté et mis au jour l'*History of the church of Peterborough* du chanoine Gunton (Londres, 1686, in-fol.).

Burnet, *Own times*. — Chalmers, *General Biogr. Dict.* — Chaulepié, *Nouveau Dict. hist.*

PATRICK (*Samuel*), humaniste anglais, mort en 1748, fut un des professeurs de l'école de Charterhouse. Parmi les éditions qu'il a données, on remarque : *Plauti Comœdiæ IV* (Lond., 1724, in-8°), avec les notes de Jacques de L'Œuvre; *Hederici Lexicon græcum* (ibid., 1727, in-4°); *Clavis homerica* (ibid., 1727, in-8°); *Cellarii Geographia antiqua* (ibid., 1730, in-8°); *Ainsworth's Latin dictionary*, etc. Tous ces recueils ont été plusieurs fois réimprimés.

Un autre ecclésiastique de ce nom, PATRICK (*Richard*), mort en 1815, à Hull, a écrit un poème sur *La Mort du prince Bagration* (1813, in-8°).

Rose, *New Biograph. Dict.*

PATRIN (*Eugène-Louis-Melchior*), minéralogiste français, né le 3 avril 1742, à Mornant, près Lyon, mort le 15 août 1815, à Saint-Vallier (Drôme). S'étant livré aux sciences naturelles contre le vœu de ses parents, qui le destinaient au barreau, il parcourut l'Allemagne, la Pologne et la Hongrie, et recueillit sur sa route tous les faits capables de répandre quelque lumière sur l'histoire du globe terrestre. Il se rendit ensuite à Pétersbourg, et obtint par le crédit de Pallas l'autorisation de visiter la Sibérie (1780); il consacra près de huit années à cette expédition pénible et dangereuse, s'avança jusqu'au delà du méridien de Pékin, et rapporta une collection particulière de minéraux qu'il eut le chagrin de voir privée, par l'avidité de Pallas, de ses plus beaux échantillons. De retour à Paris (1790), il fut élu par ses compatriotes député à la Convention nationale, et vota le bannissement de Louis XVI. Après avoir été réduit à se cacher pendant la terreur, il fut attaché comme surveillant à la manufacture d'armes de Saint-Étienne. Lors de la réorganisation de l'école des mines (1804), il fit don de sa collection à cet établissement et en fut nommé bibliothécaire. Doué d'une

imagination vive, il inventa, pour expliquer l'origine des volcans et des matières qu'ils rejettent, des hypothèses que l'on n'a point adoptées et qui sont liées à un système ingénieux sur l'organisation du globe. Patrin était correspondant de l'Institut. On a de lui : *Relation d'un voyage aux monts Altaï;* Pétersbourg, 1783, in-8°, et dans les *Nouveaux Essais sur le Nord* de Pallas; — *Histoire naturelle des minéraux;* Paris, 1801, 5 vol. in-18, pl., pour faire suite à l'édition de Buffon publiée par Castel; — des *Notes* sur les *Lettres à Sophie* d'Aimé Martin, et des mémoires dans le *Journal de physique*, les *Annales des mines*, la *Biblioth. britannique* et le *Nouveau Dict. d'hist. naturelle.*

Villermé, dans les *Annales encyclop.*, 1818. — *Archives du Rhône*, VII, 67.

PATRIX (*Pierre*), poëte français, né en 1583, à Caen, mort le 6 octobre 1671, à Paris. Sa famille était originaire de Beaucaire, et son père, conseiller au bailliage de Caen. Élevé dans l'étude des lois, il y rénonça bien vite pour s'abandonner à son goût pour la poésie. Vers l'âge de quarante ans, il s'avisa de songer à sa fortune, qu'il avait fort négligée au milieu des plaisirs du monde : il entra au service de Gaston d'Orléans comme premier maréchal des logis, et eut occasion de briller dans la cour de ce prince, qui se tenait à Blois, par sa bonne humeur, la vivacité de ses saillies et les agréments de sa conversation. Voiture, Scarron, Chaudebonne, Blot, les beaux esprits du temps, lui accordèrent leur amitié. En 1660, il devint écuyer de la duchesse d'Orléans. Ses longs et fidèles services ne lui valurent que le gouvernement de Limours et une pension assez modique. Peu de jours avant sa mort, il composa ces vers si connus :

Je songeais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé ;
Mais ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
« Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici !
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin ? ce m'a-t-il dit d'une arrogance extrême ;
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même !
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien. »

Selon Huet, le caractère des vers de Patrix est tout à fait original et presque inimitable, et l'on y trouve un sel d'un goût exquis. Mais ce jugement ne porte que sur les poésies de sa jeunesse, que Patrix supprima dans la suite, et ne s'applique en rien à celles qui restent de lui, telles que *La Miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent* (Blois, 1660, in-12). On trouve quelques pièces de cet auteur dans un *Recueil de poésies* édité en 1692 par Claude Barbin.

Huet, *Origines de Caen*, p. 384. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois*. — Goujet, *Bibl. françoise*. — Niceron, *Memoires*, XLIV.

PATRIZZI (*Augustin*), historien italien, né à Sienne, au commencement du quinzième siècle, mort en 1496, à Rome. Après avoir étudié le droit sous la direction de Fabiano Benci, il s'établit à Rome, et devint en 1460 secrétaire du pape Pie II, après la mort duquel il remplit le même emploi auprès de l'archevêque de Sienne, François Piccolomini, qu'il accompagna en 1471 à la diète de Ratisbonne. On a de lui : *Rituum ecclesiasticorum, seu sacrarum cærimoniarum romanæ Ecclesiæ, libri III;* Venise, 1516, in-fol.; souvent réimprimé. La première édition de ce livre, que l'éditeur Chr. Marcellus, archevêque de Corfou, publia sans nom d'auteur, est devenue très-rare, parce que beaucoup d'exemplaires en furent brûlés à l'instigation de Paris de Grassis (*voy.* ce nom); — *Descriptio adventus Friderici III, imperatoris, ad Paulum II, papam, anno* 1468, dans les *Scriptores* de Muratori, t. XXIII; Patrizzi remplissait alors les fonctions de maître de cérémonie de la chapelle papale; — *Commentarius de comitiis Imperii Ratisbonnæ celebratis*, dans le t. II des *Scriptores* de Freher; ce n'est là que le commencement d'une relation sur la diète de Ratisbonne, qui se trouve en entier en manuscrit à la bibliothèque du Vatican.

Zeno, *Dissertationes Vossianæ*, t. II, p. 109. — *Giornale de' letterati d'Italia*, t. XVIII, p. 386. — Ughelli, *Italia sacra*, t. 1. — Niceron, *Memoires*.

PATRIZZI ou **PATRICIUS** (*François*), philosophe italien, né à Cherso (ou selon d'autres à Clissa), en Dalmatie, en 1529, mort à Rome, en 1597. Conduit à Padoue à l'âge de neuf ans, il y fit de brillantes études. En 1553 il publia à Venise quelques opuscules qui commencèrent sa réputation. Presque toute sa vie fut consacrée à des voyages. Après avoir séjourné plus ou moins longtemps dans sa patrie, à Padoue, dans l'île de Cypre, à Venise, en France, en Espagne, il trouva un honorable asile à Ferrare, où il professa quatorze ans la philosophie platonicienne. Le pape Clément VIII l'appela à Rome, et lui confia la chaire de philosophie dans l'université de cette ville. « Patrizzi, dit Ginguené, y expliqua jusqu'à sa mort la philosophie de Platon, sous la protection de ce pape, quoique la philosophie d'Aristote y dominât alors, qu'elle eût entre autres zélés défenseurs le cardinal Bellarmin, et qu'elle fût regardée, par les partisans de cette philosophie, comme la seule conforme à la religion chrétienne, après l'avoir été comme la plus opposée à cette religion. » Patrizzi peut être considéré comme le dernier représentant éminent de l'école néo-platoniciene qui avait brillé à Florence vers la fin du quinzième siècle. Avec plus de savoir que Marsile Ficin, il n'eut pas la même originalité, et inclina encore plus fortement vers les théories confuses et stériles de l'école d'Alexandrie. Ses doctrines sont un mélange curieux des systèmes panthéistiques et idéalistes de l'antiquité; ce qu'elles offrent de plus singulier, c'est d'avoir été professées à Rome et patronnées par un pape; il serait trop long de les analyser ici, il suffit de remarquer que Patrizzi divise la philosophie en quatre parties, la

panaugie, la *panarchie*, la *pampsychie*, la *pancosmie*, qu'il considère la lumière du soleil et des étoiles comme émanée de la divinité, et qu'il se sert de cette lumière pour s'élever à la lumière primitive, qui est Dieu. Patrizzi ne réussit nullement à fonder, comme il le prétendait, une philosophie nouvelle ; mais il fut plus heureux dans la partie critique de son œuvre. Sa grande entreprise, le but qu'il poursuivit toute sa vie, avec une rare ténacité, fut de renverser la philosophie d'Aristote. Il nia hardiment l'authenticité des ouvrages qui nous restent sous le nom de ce philosophe; il réfuta toutes ses doctrines, en métaphysique, en logique, en histoire naturelle. Cette polémique n'est pas toujours intelligente et n'est jamais impartiale; mais sur bien des points elle est fondée, et elle porta un coup très-grave sinon à Aristote, qui est au-dessus des critiques de Patrizzi, du moins à l'école péripatéticienne. Les principaux ouvrages de Patrizzi sont : *Della storia dieci dialoghi;* Venise, 1560, in-4°; — *Della rettorica;* Venise, 1560, in-4°. Cet ouvrage est, comme le précédent, sous forme de dialogue; ce que l'on y trouve de plus curieux est une singulière théorie géologique renouvelée par Burnet dans sa *Telluris theoria sacra;* suivant Patrizzi, la superficie de la terre fut d'abord égale, sans montagnes, sans vallées; les eaux étaient renfermées dans le sein de la terre; Dieu, pour punir les hommes par le déluge universel, ouvrit les abîmes; les eaux, s'en échappant, en inondèrent la surface, et formèrent les mers, les fleuves, les montagnes; — *La Milizia romana di Polibio, di Livio, e di Dionisio Alicarnasseo;* Ferrare, 1583, in-4° ; — *Paralelli militari;* Rome, 1594-1595, 2 vol. in-fol. : cet ouvrage est un savant parallèle entre l'art militaire des anciens et celui des modernes; — *Della nuova geometria libri XV;* Ferrare, 1587, in-4°; — *Discussionum peripateticarum tomi IV, quibus Aristotelicæ philosophiæ universa historia atque dogmata cum veterum placitis collata eleganter et erudite declarantur;* Bâle, 1571, in-fol.; — *Nova de universis philosophia, libris L comprehensa, in qua aristotelica methodo non per motum sed per lucem et lumina ad primam caussam ascenditur; deinde nova quadam ac peculiari methodo platonica rerum universitas a Deo deducitur..... Quibus postremo sunt adjecta Zoroastris Oracula CCCXX, ex platonicis collecta, Hermetis Trismegisti libelli et fragmenta, quotcunque reperiuntur, ordine scientifico disposita; Asclepii discipuli tres libelli; mystica Ægyptiorum a Platone dictata, ab Aristotele excerpta et perscripta philosophia; Platonicorum dialogorum novus penitus a Francisco Patricio inventus ordo scientificus; Capita demum multa, in quibus Plato consors, Aristoteles vero catholicæ fidei adversarius ostenditur;* Ferrare, 1591, in-fol. Ce volume extrêmement rare, et qui, suivant Sorel (*De perfect. hominis*, p. 517), coûte aussi cher qu'une petite bibliothèque, se trouve à la bibliothèque impériale, fonds Falconet, n° 2433.

Il a existé un autre François Patrizzi, évêque de Gaète, mort en 1494, sur lequel on peut consulter Niceron, *Mémoires*, t. XXXVI. Z.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VII, part. 1re, p. 359. — Brucker, *Historia critica philosophiæ*, t. IV. — *Catalogue de la Bibliothèque imperiale;* Rome, 1711, in-fol. — S.-J. Baumgarten, *Nachrichten von einer Hallischen Bibliothek*, t. I, p. 199-218. — Fortia d'Urban, *Nouveau Système bibliographique*, p. 273-276. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. VII, p. 465-477. — *Dictionnaire des sciences philosophiques*.

PATRU (*Olivier*), célèbre avocat français, né en 1604, à Paris, où il mourut, le 16 janvier 1681. Il fut mollement élevé par une mère frivole. A dix-neuf ans il rencontra d'Urfé dans le Piémont, se lia avec lui, et lui promit qu'à son retour d'Italie il l'irait voir dans sa terre de Forez et apprendre de sa bouche toutes les allusions de l'*Astrée*. Malheureusement d'Urfé n'était plus quand Patru revint. Celui-ci, forcé par la modicité de sa fortune à prendre un état, embrassa la carrière du barreau, où, malgré le désavantage de son extérieur et la faiblesse de sa voix, il eut des succès éclatants. Il purgea en partie l'éloquence des vices qui la déshonoraient; mais l'attention minutieuse avec laquelle il limait son style et son insouciance naturelle pour les richesses l'empêchèrent de rien amasser. Il se retira de bonne heure pour ne s'occuper que de littérature, et préparer la langue française à ses grandes destinées quand viendraient les hommes d'un véritable génie. Froid orateur, Patru a fait pour la prose ce que Malherbe, cet autre peseur de syllabes, a fait pour la poésie : ils étaient avant tout des grammairiens puristes, et l'habitude de trancher avec goût leur donna des formes acerbes : *Ne sis Patru* (pour *patruus*) *mihi!* écrivait Boileau à Racine. Il y avait, du reste, un pressentiment si vif de la nécessité de l'instrument, que polir notre langue était justement regardé comme un grand service littéraire. On compara Patru à Quintilien, quoiqu'il conseillât à La Fontaine de ne point tenter la fable après Phèdre, à Boileau de ne pas faire d'*Art poétique* après Horace. L'Académie lui ouvrit ses portes, en 1660, et le remercîment qu'il lui adressa parut si bien tourné, qu'il imposa dans la suite aux récipiendaires le discours de réception. On cite un trait de son indépendance. Un grand seigneur sans mérite voulait remplacer Conrart. Patru enveloppa son avis sous la forme de cet apologue : « Un ancien Grec avait une lyre à laquelle se rompit une corde. Au lieu d'en ajouter une de boyau, il en mit une d'argent, et la lyre perdit son harmonie. » Le grand seigneur ne fut point nommé. On sait que, toujours pauvre, Patru se vit forcé de vendre sa bibliothèque, que Boileau l'acheta et lui en laissa l'usage. Cinq cents écus lui furent enfin envoyés par Colbert; mais c'était quelques jours avant sa

mort, arrivée le 16 janvier 1681. Patru laissa, outre la réputation d'un excellent critique et d'un parfait honnête homme, des plaidoyers estimables, des *factums*, de bonnes remarques sur notre langue, des lettres, etc. La meilleure édit. de ses *Œuvres*, impr. en 1681 pour la première fois, est celle de Paris, 1732, 2 vol. in-4°. J. TRAVERS.

Bouhours, *Éloge de Patru*, dans le *Journ. des Savants*, 1681. — Vigneul-Marville, *Mélanges*, III. — Perrault, *Hommes illustres*. — Niceron, *Memoires*, VI.

PATTE (*Pierre*), architecte français, né à Paris, le 3 janvier 1723, mort à Mantes, le 19 août 1814. Après avoir étudié sous plusieurs maîtres, il voyagea en Italie, puis en Angleterre, afin de se perfectionner dans les diverses branches de son art. De retour en France, il écrivit dans l'*Encyclopédie*, dans le *Journal* de Fréron, dans les *Annales politiques* de Linguet, où il attaqua vivement Soufflot, qui édifiait alors le Panthéon de Paris. L'événement donna raison à sa critique. Patte construisit peu : architecte du duc de Deux-Ponts, il fit élever pour ce prince le palais ducal et celui de Jaresbourg. A Paris, il bâtit l'hôtel Charost. Il était bon graveur, et a laissé une suite de six estampes de perspective et d'architecture d'après Piranesi, et un *Temple de Vénus* d'après Le Lorrain; mais on le connaît plutôt par ses écrits, dont les principaux sont : *Discours sur l'importance de l'étude de l'architecture, et manière de l'enseigner en peu de temps*, avec l'*Abrégé de la vie de Boffrand;* Paris, 1754, in-8°; — *Etudes d'architecture de France et d'Italie;* Paris, 1755, 20 planches in-fol.; — *Monuments érigés en France en l'honneur de Louis XV*, précédés d'un *Tableau du progrès des arts et des sciences sous son règne*, etc.; Paris, 1765, in-fol.; — *La Manière la plus avantageuse d'éclairer les rues d'une grande ville pendant la nuit, en combinant ensemble la clarté, l'économie et la facilité du service;* Paris, 1766, in-8°; — *Cours d'architecture, ou traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments;* Paris, 1771-1776, 6 vol. avec 136 planch.; — *Essai sur l'architecture théâtrale, ou de l'ordonnance la plus avantageuse à une salle de spectacle, relativement aux principes de l'optique et de l'acoustique;* suivi d'un *Examen des principaux théâtres de l'Europe* et d'une *Analyse des écrits les plus importants sur cette matière;* Paris, 1782, in-8°, fig.; — *Mémoires qui intéressent particulièrement Paris;* Paris, an IX, in-4° avec 4 planch.; — *Les véritables jouissances d'un être raisonnable vers son déclin, avec des Observations sur les moyens de se conserver sain de corps et d'esprit, jusqu'à l'âge le plus avancé;* Paris, 1802, in-12.

Journal de Verdun, mars 1754, p. 216; juin 1755, p. 428. — De Bray, *Tablettes des écrivains français*. — Beuchot, *Nouveau Nécrologe français*, ann. 1806. — Quérard, *La France littéraire*.

PATTISON (*William*), poëte anglais, né en 1706, à Peasmarsh (comté de Sussex), mort en 1727, à Londres. Fils d'un pauvre fermier, il fut placé par le comte de Thanet dans l'école d'Appleby, d'où il passa au collége de Sidney (Cambridge); mais s'étant pris de querelle avec un de ses supérieurs et ne pouvant d'ailleurs se plier à la discipline scolaire, il raya lui-même son nom des registres de l'université et s'enfuit à Londres. La vente de ses poésies lui procura d'abord les moyens de fréquenter les beaux esprits et de se livrer à la dissipation; mais à cette ressource précaire succéda bientôt un complet dénûment. Il s'était mis à la sólde du libraire Curll lorsqu'il succomba, à l'âge de vingt et un ans, à la petite vérole. On a recueilli ses œuvres (Londres, 1728, 2 vol. in-8°), où l'on rencontre les germes d'un talent naturel et vrai.

Life of W. Pattison, à la tête de ses *Poems*.

PATU (*Claude-Pierre*), auteur dramatique français, né à Paris, en octobre 1729, mort à Saint-Jean-de-Maurienne, le 20 août 1757. Il se fit recevoir avocat; mais sa santé ne lui permit pas les fatigues du barreau. Il se livra alors à la littérature. Atteint d'une maladie de poitrine, il crut se guérir en voyageant. Il visita successivement l'Angleterre (octobre 1755), la Suisse avec son ami Palissot, et s'arrêta quelque temps à Ferney chez Voltaire, puis l'Italie, Naples, Rome, Venise, Florence; il revenait dans sa patrie lorsqu'il mourut en Savoie. On a de lui : *Les Adieux du goût*, com. en vers (Théâtre-Français); Paris, 13 février 1754); Manheim, 1759, in-12; — *Choix de pièces traduites de l'anglais* (de Robert Dodsley et de John Gay), entre autres, *La Boutique du bijoutier; Le Roi et le Meunier de Mansfeld; l'Aveugle de Bethnal-Green; Le Diable à quatre, ou les Femmes métamorphosées; Le Gueux*, opéra; *Comment l'appelez-vous?* trag. burlesque, etc; Londres et Paris, 1756, 2 vol. in-12. E. D—s.

Quérard, *La France Littér.*

PATUZZI (*Giovanni-Vincenzo*), théologien italien, né le 19 juillet 1700, à Conegliano, mort le 26 juin 1769, à Vicence. Ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, il professa la théologie à Venise et écrivit un grand nombre d'ouvrages de controverse, dans lesquels il seconda le P. Concina dans ses attaques contre la morale relâchée. Les principaux sont : *De l'État futur des impies;* Vérone, 1748, in-4° : dissertation à laquelle il joignit un supplément : *Sur la place des enfers sur la terre;* — *Lettres pour la défense de l'*Histoire du probabilisme *de Concina;* Venise, 1751-1754, 4 vol. in-8°; — *Observations sur quelques points de l'histoire littéraire;* ibid., 1756, 2 vol. in-8° : — *Traité de la règle prochaine des actions humaines dans le choix des opinions;* ibid., 1758, 2 vol. in-4°; trad. en latin; — *Théologie morale;* Bassano, 1790, 7 vol. in-4° : cet ouvrage laissé inachevé par l'auteur a été terminé et mis au jour par un de ses confrères, le P. Fantini.

Notice à la tête de *la Théol. mor.* — Sitenio, *Elogium J. V. Patuzzi*; Vicence, 1769, in-4°. — *L'Europe littéraire*, juin 1769.

PATZKE (*Jean-Samuel*), moraliste et prédicateur allemand, né le 24 octobre 1727, à Francfort-sur-l'Oder, mort à Magdebourg, le 14 décembre 1787. Il fut pasteur à Magdebourg, et publia entre autres : *Musikalische Gedichte* (Poëmes mis en musique); ibid., 1780, in-8°; contient entre autres plusieurs drames religieux, tels que *Saül*, la *Victoire de David*, etc ; la musique est de Balle; — un *Choix* de sermons; Dessau, 1794, in-8°.

Döring, *Die deutschen Kanzelredner* (Neustadt, 1830).

PAUCTON (*Alexis-Jean-Pierre*), mathématicien français, né à La Baroche-Gondoin, près Lassay (Maine), en 1736 (ou, selon Ersch, le 10 février 1732), mort à Paris, le 15 juin 1798. Jusqu'à dix-huit ans son éducation fut très-négligée; il apprit à Nantes les mathématiques et le pilotage, et vint à Paris, où il se créa des ressources en se chargeant d'une éducation particulière. Les ouvrages qu'il écrivit le firent connaître dans le monde savant, mais sans améliorer sa situation. Pourvu d'une chaire de mathématiques à Strasbourg, il fut forcé, faute de ressources, de sortir de cette ville, menacée d'un blocus, avec sa femme et trois enfants, et il entra chez un maître de pension de Dôle, aux appointements de 600 fr. par année. En 1796 il obtint un emploi au bureau du cadastre et fut admis parmi les correspondants de l'Institut. L'année précédente il avait reçu de la Convention nationale un secours de 3,000 fr. On a de lui : *Théorie de la vis d'Archimède*; Paris, 1768, in-12, fig.; — *Métrologie, ou traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes*; Paris, 1780, in-4° : ouvrage qui a servi de canevas à ceux qu'on a composés plus tard sur le même sujet; — *Théorie des lois de la nature*; Paris, 1781, in-8°, suivie d'une dissertation sur les pyramides d'Égypte. Il a laissé en manuscrit un *Traité de gnomonique*.

Ersch, *France littér.* — Montucla, *Hist. des mathém.* — *Biogr. nouv. des Contemp.*

PAUDITS (*Christophe*), peintre allemand, né dans la Basse-Saxe, en 1616, mort à Nuremberg, en 1646. Il fut un des meilleurs élèves de Rembrandt, et fit plusieurs tableaux pour l'évêque de Ratisbonne et le duc de Bavière, Albert-Sigismond. Sa mort fut singulière : les principaux bourgeois de Nuremberg ouvrirent un concours auquel ils convièrent les peintres allemands; deux concurrents restèrent seuls en présence, Paudits et Rœster de Nuremberg. « On donna pour sujet, dit Descamps, un loup qui dévore un agneau. Paudits obtint l'avantage pour la vérité et la force de l'expression; mais quelques connaisseurs, frappés des beautés des recherches et du fini des poils et de la laine des animaux représentés, firent pencher la majorité pour Rœster. Paudits, en apprenant cette décision, mourut en quelques jours d'un sang tourné. » A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 5. — Sandrart, *Teutsche Academie*.

PAUL (Saint), Παῦλος, apôtre des gentils, né à Tarse (Tarsous), en Cilicie, mort à Rome, dans les dernières années du règne de Néron, et probablement dans la persécution des chrétiens ordonnée par ce prince, l'an 64 de Jésus-Christ (1). Saint Jérôme fait naître saint Paul à Giscala, en Galilée (2). Mais on ne peut hésiter entre ce témoignage et celui de saint Paul lui-même : « Pour ce qui regarde ma personne, dit-il, je suis Juif, né à Tarse en Cilicie (*Act. Apost.*, XXII, 3). » Il est possible aussi que la famille de saint Paul eût émigré de Palestine et se fût établie en Cilicie Saint Paul atteste à plusieurs reprises son origine israélite. « Circumcisus octavo die, ex genere Israel, de tribu Benjamin, Hebræus ex Hebræis, secundum legem Pharisæus. » — « Hebræi sunt, et ego; Israelitæ sunt, et ego; semen Abrahæ sunt, et ego (3). » Le mot Hébreux, selon Néander, ne peut être pris ici dans une acception restreinte, et il n'est pas douteux que saint Paul, Israélite et pharisien, ne fût helléniste de naissance (4). Saint Paul reçut en naissant le nom de Saul, en hébreu *Schaoul* (*le Désiré*). Nous ne savons comment se passa l'enfance de Saul, ni jusqu'à quel âge il resta à Tarse, ni quelle éducation il y reçut. Sans prendre à la lettre ce que dit Strabon que l'éclat des écoles de Tarse effaçait celles d'Athènes et d'Alexandrie (5), il est incontestable que cette ville était en Asie Mineure un centre important de culture intellectuelle, et quoiqu'on n'ait aucune raison solide de prétendre que saint Paul ait été initié bien profondément à la litté-

(1) On ne saurait fixer avec certitude l'année de la naissance et celle de la mort de saint Paul. La tradition qui le fait vivre soixante-huit ans repose sur un discours de saint Chrysostôme (homélie 30), dont l'authenticité est fort contestable. Mais quand bien même ce témoignage mériterait toute confiance, on n'en tirerait aucune lumière, puisqu'on ne s'accorde pas sur la date précise de sa mort, les uns la reculant jusqu'en 68 et 69 de l'ère chrétienne, les autres la plaçant dans la dixième ou la douzième année du règne de Néron, en 64 ou 66. Au reste, les limites entre lesquelles flotte la critique sont assez étroites pour que cette question ait peu d'intérêt. Si saint Paul, comme cela est vraisemblable, fut enveloppé dans la persécution de Néron, il semble que sa mort doive être placée en 64; car cette persécution, qui commença en 64, ne paraît pas avoir été de longue durée. Sauvage caprice d'un prince cruel, sans raison politique ni religieuse, elle ne dura sans doute que quelques mois. On est plus d'accord sur le jour que sur l'année où saint Paul eut la tête tranchée, et on marque généralement le 29 juin.

(2) Saint Jérôme, in *Philem.*, V, 23, p. 263. Tillemont, *Mém. Eccles.*, tom. I, p. 571.

(3) *Epist. ad Philipp.*, III, 5. *Ep. ad Corinth.*, II, XI, 22.

(4) *Histoire de l'établissement et de la direction de l'Église chrétienne par les Apôtres*, traduit de Neander par M. Ferdinand Fontanès, tom. I, p. 69.

(5) Strabon, *Geograph.*, XIV, 5. Philostrate, deux siècles plus tard, en parlant de Tarse, disait que les vains artifices d'une rhétorique puérile et les délices du luxe y étaient plus goûtés que les leçons des philosophes. *Vie d'Apoll.*, I, 7.

rature et à la philosophie helléniques, il ne se peut que dans une ville élégante, éprise du beau langage et de toutes les délicatesses de l'esprit, il n'ait pas pris dans sa première jeunesse une certaine teinture de la littérature grecque.

Loin de Jérusalem l'esprit sectaire et les préjugés étroits du judaïsme ne faisaient pas peser aussi durement leur joug sur les enfants d'Israel. Quelques familles juives cependant gardaient, loin du temple, cette raideur austère et cette vie de fier isolement que recommandaient les docteurs du sanhédrin et que les païens appelaient insociabilité et haine du genre humain. Bien que Saul sortît d'une famille juive helléniste, le parti religieux auquel appartenait son père, le soin qu'il prit de l'envoyer de bonne heure à Jérusalem étudier la loi auprès du pharisien Gamaliel, l'attitude du jeune homme en face de la religion nouvelle avant sa conversion et plus tard ses continuelles protestations en face des Juifs, avec lesquels il avait rompu, nous permettent d'affirmer qu'il était d'un sang où le respect exact de la loi et le culte de la tradition se conservaient dans toute leur pureté. Dès avant l'ère chrétienne, deux partis essentiellement opposés s'étaient formés parmi les Juifs, le pharisaïsme et le sadducéisme, caractérisés bien plutôt par l'esprit et les tendances qui animaient leurs membres que par certains dogmes religieux ou politiques dont l'organisation et la communauté constituent ce qu'on appelle une secte. Les pharisiens représentaient l'orthodoxie rigide et formaliste : ils étaient les gardiens sévères des vieilles traditions théocratiques; parti exclusivement national et conservateur, ils professaient un mépris décidé pour les mœurs et les institutions étrangères et l'horreur des nouveautés qui n'avaient pas leur fondement dans la loi écrite littéralement interprétée. La croyance à la résurrection se liait chez eux aux espérances messianiques dont ils étaient possédés et qui tenaient leur patriotisme en haleine. Chez les sadducéens le culte des traditions anciennes et la foi dans les destinées d'Israel s'étaient affaiblis. Le sentiment religieux, qui parmi les pharisiens se perdait en pratiques étroites et minutieuses, était mort chez les sadducéens. Au défaut de l'*esprit*, les pharisiens gardaient strictement la *lettre* de la loi : les sadducéens étaient également indifférents à l'esprit et à la lettre. De là (peut-être prenons nous l'effet pour la cause) une singulière facilité à s'accommoder aux nécessités des temps, une sorte d'empressement vers les étrangers, une complaisante acceptation de la domination, de l'influence et de la civilisation grecque ou romaine.

Or la famille de Saul était pharisienne, et Gamaliel, dont il suivit les leçons dès sa jeunesse à Jérusalem, était un des membres les plus influents du sanhédrin et le docteur de la loi le plus célèbre et le plus écouté. A son école Saul puisa une connaissance approfondie des livres de l'Ancien Testament, et s'initia aux secrets de la dialectique. C'est parmi les Juifs et auprès de leur rabbin le plus habile qu'il s'armait pour la polémique qu'il allait bientôt instituer contre eux et qui devait remplir la seconde moitié de sa vie. La dialectique de saint Paul, en effet, comme le remarque Neander (1), ne lui vient pas des Grecs, mais de l'école juive. Saul était à Jérusalem, et y vivait, comme il l'atteste lui-même, dans la pratique la plus exacte des prescriptions de la loi (2) quand eut lieu le drame sanglant du calvaire. Il est permis de supposer qu'il était du nombre de ceux qui poursuivaient Jésus de leur haine implacable, le traitaient de rebelle et de séditieux et se rassasièrent de son supplice. Jésus n'avait-il pas attaqué de front le vain formalisme des pharisiens, leur religion toute extérieure, leur foi stérile en des formules desséchées et sans vie? Quel élève des docteurs pouvait reconnaître le Messie attendu et saluer le libérateur d'Israel dans cet obscur agitateur populaire, escorté de disciples sortis des derniers rangs de la société, vivant avec les pauvres et les misérables, suivi de ces masses, proie ordinaire des charlatans et des prophètes de carrefour, et dont les prestiges et les prédications n'avaient d'autre effet, aux yeux des sages, que de fomenter des troubles et de rendre plus lourde l'oppression romaine (3)? Les sadducéens s'émurent les premiers en entendant les disciples du Christ annoncer la résurrection et en voyant la population de Jérusalem et celle des bourgs voisins affluer autour d'eux; les premiers ils provoquèrent contre eux les sévérités du sanhédrin. Les pharisiens ne les suivirent dans cette voie qu'après que saint Étienne eut paru prendre en face du formalisme légal une attitude décidément hostile. Étienne paya de sa vie les hardiesses de son langage et périt lapidé. C'est à ce moment que saint Paul apparaît dans l'histoire de la primitive Église. Fanatique observateur des traditions judaïques, il est à supposer que loin de partager l'indifférence de Gamaliel pour la secte naissante, il frémissait au fond du cœur de la tiédeur d'un zèle que l'âge et l'étude avaient amorti et répugnait aux conseils de modération que son maître faisait prévaloir dans le sanhédrin. La polémique d'Étienne contre le légalisme aride des pharisiens acheva de l'enflammer. Il était sans doute au nombre des Ciliciens qui, au rapport de l'historien sacré, disputaient contre lui (4). Ce qui est certain c'est qu'il prit part à sa mort. Quand on le lapidait, il gardait les manteaux de ses meurtriers. Après la mort d'Étienne, il se signala plus que tous les autres par

(1) Neander, ouvrage cité, tom. I, p. 69.

(2) *Act. Apost.*, XXVI, 4, 5. *Epit. ad Philipp.*, III, 5, 6.

(3) Collegerunt ergo Pontifices et Pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit. Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum ; et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem. (Saint Jean, *Evang.*, XI, 47, 48.)

(4) *Act. Apost.*, VI, 9.

ses violences. Cette âme de feu, faite pour l'action et la vie militante, que la scolastique pharisaïque et les sèches pratiques de la religion légale n'avaient pu, j'imagine, ni mater ni satisfaire, qui cherchait peut-être dans l'intempérance d'un zèle bruyant un moyen de s'étourdir et d'oublier quelque secret tourment intérieur, se jeta avec une sorte de rage dans la lutte pour une cause à laquelle peut-être elle n'appartenait plus tout entière. Ici les *Actes* sont tout à fait explicites. Saul de Tarse ne respirait que menaces et carnage (1). Il fouillait les maisons, en tirait par force les hommes et les femmes, les faisait mettre en prison et s'efforçait de les contraindre à blasphèmer (2).

Après la mort d'Étienne et la persécution qui suivit, les disciples de Jésus étaient sortis de Jérusalem et s'étaient dispersés portant avec eux et annonçant au loin l'Évangile même aux païens (3). Saul, dont le zèle était trop à l'étroit dans l'enceinte de Jérusalem, demanda au grand prêtre des lettres pour les synagogues de Damas, afin d'arrêter les nouveaux sectaires qu'il y trouverait. Or on sait ce qui lui arriva sur le chemin de Damas (4). Il est puéril à notre avis de transformer en accidents physiques les circonstances merveilleuses de la conversion de saint Paul; d'imaginer un orage qui le surprend sur la route, de le faire frapper, terrasser, aveugler par un coup de foudre et de supposer que saint Luc, qui écrivait longtemps après, a présenté comme un miracle un fait de l'ordre naturel (5); d'autre part ces circonstances merveilleuses sont par leur nature en dehors ou, si l'on veut, au-dessus de la discussion, si on les prend à la lettre. Pour nous elles ne sont autre chose qu'une enveloppe, un voile, ou un ornement poétique. Le fait capital c'est la soudaine illumination de l'envoyé du sanhédrin. Il se rendait à Damas combattu depuis quelque temps déjà par plus d'un doute amer sur la vertu de la loi de Moyse et de l'enseignement pharisaïque, et s'évertuant à étouffer ces doutes par l'éclat des œuvres et l'excès d'un zèle fanatique. Dieu l'attendait là. Un rayon divin descend dans son âme ainsi préparée et la transperce. Sous ce choc elle plie, se déchire et se brise. L'édifice de ses croyances s'écroule tout à coup. Trois jours Saul demeure éperdu et sans regards au milieu de ces ruines, livré au jeûne et à la prière. Enfin Ananias recueille cette âme touchée du ciel, achève sa guérison et la fait jouir de la vraie clarté. Alors, comme dit l'auteur sacré, les écailles tombèrent de ses yeux. Saul comprit que ce qu'il avait embrassé jusque-là n'était qu'ombre et fumée, et se donna à la doctrine nouvelle. Voilà à nos yeux le vrai. Les détails matériels ne sont pour nous qu'emblème et figures, et le récit de saint Luc n'est autre chose que l'histoire de la crise d'une âme qui passe des ténèbres où elle se débattait à la possession de la pure lumière.

Après sa conversion saint Paul resta quelque temps à Damas auprès des disciples, moins sans doute pour échauffer son zèle dans leur entretien que pour l'éclairer; puis il se rendit aux synagogues, et y fit publiquement profession de la foi qu'il était venu combattre; ensuite il se rendit en Arabie (1). De là il revint à Damas, où il continua sa prédication. A défaut de témoignage sur la nature de ses enseignements à cette époque, la fureur des Juifs contre leur ancien allié, la nécessité où fut saint Paul de se dérober par une fuite précipitée, et non sans péril, aux embûches qui lui étaient dressées (2), autorisent à croire qu'il s'engagea dès le commencement dans la voie qui avait conduit Étienne au martyre, et qu'en embrassant la doctrine nouvelle il répudia les traditions pharisaïques qui avaient nourri sa jeunesse et rompit violemment tous les liens du passé.

Ainsi se passèrent les trois premières années qui suivirent sa conversion. Au sortir de Damas, vers l'an 39, saint Paul songea à retourner à Jérusalem. La communauté chrétienne de cette ville ignorait, à ce qu'il semble, sa métamorphose ou n'y croyait qu'à demi. « Étant venu à Jérusalem, dit saint Luc, il cherchait à se joindre aux disciples; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût disciple (3). » Ce fut saint Barnabé, chrétien helléniste, qui dissipa ces défiances et l'introduisit auprès des croyants. Saint Paul vit à Jérusalem les apôtres saint Pierre et saint Jacques, et conféra avec eux (4). Il n'est pas certain que saint Pierre eût à cette époque reçu Corneille au nombre des disciples, et l'apôtre saint Jacques représenta toujours dans la communauté chrétienne l'élément judaïque. En admettant même que saint Pierre eût été déjà trouver Corneille, le récit de saint Luc à ce sujet (5) fait assez comprendre les hésitations de cette âme plus ferme que large sur la question de l'introduction des païens dans l'Église. Loin donc de supposer que

(1) *Act. Apost.*, IX, 1.

(2) *Act. Apost.*, VII, 59; VIII, 3; XXVI, 10, 11.

(3) *Act. Apost.*, IX, 19, 20.

(4) On trouve dans les Actes trois récits de la scène qui se passa sur la route de Damas (*Act. Apost.*, IX, 2-19; XXII, 5-16; XXVI, 12-19). Le plus complet est le premier. L'auteur sacré met les deux autres dans la bouche de saint Paul. Malgré quelques différences de détail vraiment insignifiantes, qu'il serait puéril de noter, et d'où on ne peut rien conclure, ces trois récits sont identiques.

(5) Neander, qui propose timidement cette explication, ne s'y arrête pas (ouvrage cité, tom. I, p. 72) et un critique contemporain (M. de Pressensé, *Hist. des trois premiers siècles de l'Église*; Paris, 1858, tom. I, p. 428, note) ne craint pas de dire qu'elle est au-dessous de la discussion.

(1) Il n'est pas question dans le livre des *Actes* de ce voyage de saint Paul en Arabie. Le 1er chapitre de l'*Épître aux Galates* complète les *Actes* sur ce point.

(2) *Act. Apost.*, IX, 24, 25.

(3) *Act. Apost.*, IX, 26.

(4) *Epist. ad Gal.*, I, 18, 19.

(5) *Act. Apost.*, voir le chap. X tout entier et en particulier les versets 14, 15, 20, 28, 34 et le discours de Pierre au chap. XI, 5-17.

l'influence de saint Pierre et de saint Jacques affermit saint Paul dans la direction où il était déjà entré, nous croirions plus volontiers que dans les entretiens des trois apôtres ce fut saint Paul qui défendit les idées d'Étienne, qui expliqua la vertu libérale et le caractère universel de la nouvelle doctrine et qui soutint la nécessité de la libre diffusion de l'Évangile parmi les païens. Peut-être furent-ils effrayés de l'audace du nouveau disciple et essayèrent-ils de lui persuader qu'il était plus sage et plus politique de ne pas braver les Juifs et de ne pas exposer l'Église naissante à de nouvelles secousses. Peut-être, sans approuver et surtout sans imiter son zèle imprudent, le laissèrent-ils suivre ses inspirations et renouveler l'expérience d'Étienne. Ce sont là de pures conjectures, mais qui, si je ne me trompe, sont autorisées par les textes sacrés, soit qu'on accepte le récit de saint Luc ou celui de saint Paul lui-même. L'auteur des Actes, en effet, raconte que Paul à Jérusalem allait et venait avec les apôtres, qu'il enseignait hardiment (*fiducialiter*) Jésus-Christ aux païens et aux Juifs hellénistes, et que comme ceux-ci cherchaient à le tuer, il fut obligé de fuir pour échapper à la mort (1). Or, à quoi attribuer, si ce n'est à une plus grande réserve, la tranquillité dont on laissait jouir dans le même temps saint Pierre et saint Jacques à Jérusalem ? D'un autre côté, saint Paul atteste que pendant qu'il était en prières dans le temple une vision lui traça sa voie, lui ordonnant de sortir de Jérusalem, où il ne pourrait rien contre l'endurcissement des Juifs, et d'aller porter au loin la doctrine du salut parmi les Gentils (2).

Quoi qu'il en soit, saint Paul ne demeura qu'environ quarante jours à Jérusalem, et après avoir traversé la Judée, se rendit en Syrie et en Cilicie. Les Actes se taisent sur ses travaux à Tarse et dans les environs ; mais on ne peut concevoir qu'il soit resté oisif pendant plusieurs années (jusqu'en 43) ; et c'est sans doute à son influence qu'il faut rapporter l'établissement des églises de Syrie et de Cilicie, qu'il visitait et confirmait plus tard (3).

Paul était à Tarse quand Barnabé, envoyé par l'Église de Jérusalem pour visiter les païens convertis d'Antioche, vint le chercher et l'emmena avec lui dans cette dernière ville. Ils y restèrent une année entière, enseignant librement la doctrine de Jésus, et faisant de nombreux prosélytes parmi les gentils. Grâce à leurs efforts, Antioche devint bientôt la métropole du christianisme en Asie. On sait que ce fut dans cette ville que les *disciples* prirent le nom de *chrétiens*.

L'an 44, la Palestine fut ravagée par une famine, et les chrétiens d'Antioche envoyèrent Paul et Barnabé porter leurs aumônes à Jérusalem. Nous n'avons aucun renseignement sur ce second voyage de Paul en Judée. Il revint bientôt à Antioche avec Barnabé et Marc. L'auteur des Actes raconte que le Saint-Esprit inspira alors aux docteurs d'Antioche la pensée de séparer des autres Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait appelés. On les consacra donc par l'imposition des mains, et ils quittèrent la ville (1). C'est de ce moment que date véritablement l'apostolat de saint Paul. Il n'avait pas, comme on sait, attendu ce choix et cette consécration pour commencer ses travaux. Depuis huit ans qu'il avait, selon son énergique expression, *rompu les liens de la chair et du sang* (2), il avait à Damas, en Arabie, à Jérusalem, en Judée, en Cilicie, à Antioche même enseigné le salut par Jésus-Christ, fort de sa foi et puisant son autorité dans sa libre inspiration. L'imposition des mains reçue à Antioche n'ajoutait rien à sa foi ni à son caractère, mais faisait, pour ainsi dire, de lui le représentant autorisé de l'Église et confirmait officiellement sa mission. Au sortir d'Antioche, saint Paul, accompagné de saint Barnabé et de saint Marc, se rendit dans l'île de Chypre, la traversa de l'est à l'ouest, prêchant dans les synagogues et se mêlant aux étrangers. A Paphos il convertit le proconsul Sergius Paulus. De Chypre il remonta en Asie Mineure, s'arrêta à Perga, puis à Antioche de Pisidie. C'est dans cette ville que Paul s'adressant aux Juifs, leur dit ces remarquables paroles : « Quiconque croit en Jésus-Christ est justifié par lui de toutes les choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi (3) ; » il proclamait à la fois l'impuissance du judaïsme et la vertu souveraine du christianisme. Bientôt après, accueilli par les contradictions et les huées des Juifs, il leur annonce qu'il les abandonne et se tourne vers les gentils. Les Juifs répondent en le faisant chasser de la ville comme un perturbateur du repos public. Même scène à Icone : les deux apôtres sont obligés de fuir pour échapper aux mauvais traitements. A Lystre, en Lyconie, on les prend pour des dieux. Le prêtre arrive avec des taureaux et des couronnes afin de leur offrir un sacrifice. Ils protestent qu'ils ne sont que des hommes ; ils déchirent leurs vêtements. Bientôt à cet excès d'honneur succèdent les derniers outrages. La populace, soulevée par des Juifs d'Antioche et d'Icone, se jette sur ceux qu'elle voulait adorer, et Paul, meurtri de coups et presque lapidé, est laissé pour mort sur la place. Quelques disciples le ramassent, le cachent et le font sortir de la ville avec son compagnon. De Lystre ils

(1) *Act. Apost.*, IX, 28, 29.
(2) Discours de Paul aux Juifs, *Act. Apost.*, XXII, 17-21. Il n'y a nulle contradiction entre ces deux récits, si l'on veut admettre, et rien n'est plus facile et plus naturel, que l'extase, la vision et le commandement de sortir de Jérusalem n'eurent lieu qu'après la prédication de Paul et la fureur qu'elle excita parmi les Juifs. L'ordre divin aurait alors arrêté l'apôtre sur la pente du martyre où il s'engageait derrière Étienne.
(3) *Act. Apost.*, XV, 41.

(1) *Act. Apost.*, XIII, 1-3.
(2) *Epist. ad Galat.*, I, 16.
(3) *Act. Apost.*, XIII, 39.

se rendirent à Derbe, visitèrent les environs, puis repassèrent sur leurs traces fortifiant et ranimant partout la foi, et organisant les églises que leur courageuse prédication avait fondées; enfin ils s'embarquèrent à Attalie, et vinrent se reposer à Antioche des fatigues de ce laborieux voyage. Dès lors, comme ils le disent, *Dieu a ouvert aux païens la porte de la foi* (1).

Cependant les chrétiens de Jérusalem, étrangers à la lutte, et par conséquent au courant qui emportait les délégués d'Antioche, n'apprenaient pas sans s'émouvoir que les païens, jusqu'alors accueillis plutôt qu'appelés, faisaient de toutes parts, à la voix de Paul, invasion dans l'Église. Les mêmes hommes qui naguère reprochaient à saint Pierre d'avoir été manger avec des étrangers ne pouvaient admettre qu'on proclamât l'impuissance de la loi de Moyse. L'admission des païens à la participation de l'Évangile était une question qui semblait résolue et avait toute la force d'un fait lorsqu'elle se posa à Antioche sous une autre forme. Les observances légales du judaïsme ne sont-elles pas de l'essence du christianisme? Ne faut-il pas astreindre les païens convertis aux cérémonies de la loi et leur imposer la circoncision? Cette flèche lancée contre Paul et Barnabé partait de Jérusalem (2), où la plupart des fidèles, sortis des entrailles de la nation juive, prétendaient rester juifs en devenant chrétiens, et allier la croyance nouvelle aux traditions et aux pratiques de leurs ancêtres. Saint Paul et saint Barnabé s'élevèrent énergiquement contre ces entraves qu'un zèle étroit tentait de mettre au développement et au progrès de la doctrine de Jésus, et furent envoyés à Jérusalem pour soutenir la cause de la liberté qu'ils venaient de pratiquer si hardiment.

Paul amena avec lui Tite, païen converti, qui n'avait pas été circoncis. Il semblait ainsi braver l'opinion. Aussi peut-on dire qu'il ne fut pas vu d'un œil favorable par tous les fidèles. Les plus violents parmi ses adversaires lui demandaient ses titres à l'apostolat, et lui reprochaient d'avoir, lui naguère ennemi et persécuteur, pris un caractère que ni Jésus ni les apôtres ne lui avaient conféré. Partant de là ils blâmaient probablement ses hardiesses, les concessions exorbitantes par lesquelles il avait acheté de faciles succès parmi les idolâtres, et l'imprudence avec laquelle il avait déchaîné contre une doctrine qui avait besoin de calme pour s'établir les colères et les jalousies des Juifs, alliés naturels des chrétiens, pour lesquels surtout le Messie avait été envoyé. Les plus modérés, ceux qui admettaient le principe de l'admission des païens, le blâmaient sans doute d'avoir, de son autorité privée et sans consulter les anciens, résolu négativement la question des observances légales et de la circoncision.

Saint Paul sut répondre à ces griefs et à d'autres

(1) *Act. Apost.*, XIV, 26.
(2) *Act. Apost.*, XV, 1, 2.

semblables. Il exposa l'Évangile qu'il avait annoncé et les résultats qu'il avait recueillis. Il n'a rien appris, il l'avoue, de ceux qui tiennent le premier rang parmi les fidèles, mais est-ce une raison pour dire qu'il a couru vainement dans la carrière? N'est-il pas apôtre comme eux et au même titre? Qu'importe son passé? Songe-t-il à rechercher ce que les apôtres ont été ou ont fait autrefois? Dieu n'a point égard à la qualité des personnes. Le même maître qui a envoyé Pierre vers les circoncis l'a envoyé vers les gentils (1). Ses titres à l'apostolat ne sont pas différents. Soit conviction, soit politique, saint Jacques, saint Pierre et saint Jean donnèrent la main à saint Paul en signe d'union, et reconnurent ainsi son apostolat en lui demandant seulement de se souvenir des églises pauvres de Jérusalem (2).

Restait la question de principe. Elle fut débattue dans une conférence publique à laquelle on a donné le nom un peu ambitieux de concile de Jérusalem. Saint Pierre, saint Barnabé, saint Paul et saint Jacques prirent successivement la parole. Tous furent d'accord sur ce point que les païens avaient été appelés comme les Juifs, et que la croyance commune au salut par Jésus le Messie était le dogme fondamental qui devait unir tous les fidèles, quelles que fussent entre eux les différences de race et d'origine. Mais ce lien suffisait-il pour constituer une communauté religieuse? Les païens ne devaient-ils pas se soumettre au joug des observances mosaïques, ou fallait-il obliger les Juifs à délaisser le temple et à abandonner les rites de leurs ancêtres? La conclusion à laquelle on s'arrêta fut un terme moyen, évidemment dicté par un esprit de conciliation. Il s'agissait de satisfaire à la fois les exigences des partisans de la liberté et les scrupules de ceux qui étaient invinciblement attachés à des formes consacrées par le temps et dans le respect desquelles ils avaient été élevés. Astreindre les païens convertis à la circoncision et aux cérémonies légales, c'était paraître douter de la vertu de l'Évangile; c'était déclarer que la foi nouvelle était par elle-même inefficace; c'était subordonner l'esprit de vie à une lettre morte. Le christianisme n'avait-il pas sa vie propre? Convenait-il de le réduire à n'être qu'une branche du judaïsme? Tous les païens convertis par saint Pierre, saint Paul et saint Barnabé,

(1) *Epist. ad Galat.*, II, 6, 8.
(2) Par trois fois dans le second chapitre de son *Épître aux Galates* saint Paul représente saint Pierre comme l'apôtre des Juifs, et semble opposer son Évangile à celui de saint Pierre. Il ne paraît donc pas téméraire d'affirmer qu'il y avait entre eux quelque différence dans la façon de comprendre la doctrine de Jésus. Paul l'entendait d'une manière plus large, saint Jacques, saint Pierre et saint Jean, d'une manière plus étroite. Mais quoi? Était-il possible de revenir sur le passé? pouvait-on rayer de la communion de l'Église la multitude de ceux que Paul y avait introduits? pouvait-on ne pas reconnaître les faits accomplis, ou en les acceptant réserver l'avenir? Cela n'était pas possible! Les aumônes qu'on demande des gentils semblent être le prix de la concession nécessaire faite à saint Paul.

depuis le centenier Corneille jusqu'aux âmes récemment arrachées à l'idolâtrie par la prédication de Paul, n'avaient-ils pas été touchés par une flamme nouvelle? Était-ce donc à Moyse et non à Jésus qu'ils s'étaient donnés? D'autre part, condamner solennellement les pratiques du judaïsme et les abolir, c'était alarmer la conscience des chrétiens sortis des familles juives, et risquer de tarir la source où la doctrine chrétienne avait puisé ses premières forces. Si l'on eût cédé aux exigences de l'esprit pharisaïque, c'en était fait du christianisme; il était presque forcément enfermé et étouffé dans l'étroite enceinte du temple. Si on l'eût prématurément émancipé, on courait le danger de provoquer dans le sein de la communauté naissante les plus funestes divisions. La prudence des apôtres et de l'assemblée de Jérusalem prévint ce double écueil. On convint de ne pas gêner les païens en leur imposant la circoncision et les observances légales, et en même temps on laissa pleine liberté aux Juifs convertis de suivre les pratiques de la loi. C'était un accommodement politique plutôt qu'une décision religieuse. Saint Jacques, quoique pieusement attaché aux traditions anciennes du judaïsme, subit en cette circonstance l'heureuse influence de Paul, et sut, pour le bien de la paix, faire le sacrifice non de ses habitudes religieuses, mais de ses préjugés. Cependant il n'est pas au pouvoir d'une assemblée, si sainte qu'elle soit, de changer le cœur des hommes. Le besoin d'union et la crainte d'un schisme avait dicté la transaction de Jérusalem; mais les sentiments d'abnégation, source unique d'union véritable, étaient à peine sur les lèvres. On avait accordé la liberté, on n'accordait pas l'égalité. Comment en eût-il été autrement? Les préjugés judaïques des chrétiens de Palestine étaient trop vivaces pour être extirpés par un décret, et ce décret même, loin de fondre ensemble tous les membres de la communauté chrétienne, maintenait entre eux un principe de séparation, en dispensant les uns des pratiques qu'il prescrivait aux autres.

Saint Paul était à peine de retour à Antioche que ces défiances et ces divisions éclataient de nouveau. Saint Pierre, étant venu le rejoindre dans cette ville, frayait avec les chrétiens incirconcis; mais à l'arrivée de quelques chrétiens juifs de Palestine délégués par saint Jacques, il s'éloigna d'eux, et Barnabé fit comme lui. Paul s'adressa à Pierre, et le reprit hardiment : il blâma avec énergie ces réserves contraires à l'esprit de la récente décision, soutint vivement l'indépendance de la doctrine chrétienne et l'égalité des chrétiens circoncis et des chrétiens incirconcis, et proclama qu'il y avait hypocrisie ou inconséquence à pratiquer et à vouloir faire pratiquer aux autres des rites dont le christianisme est l'abrogation (1).

(1) *Epist. ad Galat.*, II, 11-21.
Les *Actes* se taisent sur la dispute d'Antioche. Peut-être

Après avoir réagi de la sorte contre l'esprit pharisaïque, Paul, dont l'ardeur n'était pas de celles qui se consument sur place, reprit le bâton de missionnaire. Il visita rapidement les églises de Syrie et de Cilicie, puis se rendit avec Silas sur le théâtre de sa première mission. Il parcourut la Pamphylie, la Lycaonie, la Galatie, se multipliant et rayonnant en quelque sorte dans chacune des provinces qu'il traversait, grâce à Silas, à Timothée et à Epaphras, qui l'accompagnaient et auxquels il communiquait son esprit. Comment Paul aurait-il pu suffire seul aux difficultés et aux fatigues de sa tâche, obligé de lutter à la fois contre les autres et contre lui-même? Il était malade en effet quand il arriva dans la Galatie (1). Au début de ce voyage Paul s'efforçait, à ce qu'il semble, de ménager davantage l'ombrageuse susceptibilité des Juifs. Il avait fait circoncire Timothée, et il donnait partout pour règle aux fidèles de garder les ordonnances qui avaient été établies par les apôtres et par les prêtres de Jérusalem (2).

De la Galatie, au lieu de continuer à parcourir les autres provinces de l'Asie Mineure, sans cause connue ou que la critique puisse expliquer, Paul traversa la Mysie, s'embarqua à Troas, où saint Luc l'Évangéliste se joignit à lui, et passa en Macédoine, où nous le trouvons d'abord à Philippes, colonie romaine située sur les confins de la Thrace.

La population païenne de cette ville ne paraît pas avoir accueilli avec sympathie ces étrangers, qu'elle prenait pour des Juifs. L'histoire de la servante qui prédisait l'avenir et que Paul délivra du démon qui la possédait, la colère des maîtres de cette fille, privés des gains qu'ils tiraient de ses prédictions, n'expliquent pas très-bien le soulèvement du peuple, le recours aux magistrats, l'accusation d'agiter les esprits, de troubler la ville et d'enseigner des nouveautés

saint Luc, qui écrivait dans une pensée de conciliation, n'a-t-il pas voulu donner place dans son livre à un souvenir pénible et peu édifiant pour les premiers chrétiens. Quant à saint Paul, il est possible que, racontant beaucoup plus tard aux Galates les vicissitudes de sa carrière apostolique, dans un but d'enseignement, il ait donné à sa polémique avec Pierre et les chrétiens timorés de Jérusalem un caractère de fermeté dogmatique qu'elle n'eut pas en réalité. Son langage en effet est bien hardi et bien radical quelques mois seulement après les conférences de Jérusalem et le compromis où elles avaient abouti. Il est possible aussi que mal satisfait des sous-entendus et des réserves faites alors, et de l'outrageante infériorité où l'on prétendait tenir les chrétiens sortis du paganisme, dont beaucoup étaient sa conquête, il saisit avec ardeur la première occasion de gourmander l'orgueil judaïque que couvrait mal en quelques-uns un christianisme superficiel, et posant la question sur un terrain brûlant, peut-être évité à dessein jusque-là, publiquement, hautement, sans ambages ni réticences, devant Pierre, Barnabé et les délégués de Jacques, il ne craignit pas de déclarer que la loi de Moyse était détruite, ses prescriptions annulées, ses pratiques stériles, et que la foi en Jésus, seule suffisante et seule nécessaire, élevait les étrangers au niveau des plus purs Juifs convertis.

(1) *Epist. ad Galat*, IV, 13, 14.
(2) *Act. Apost.*, XVI, 3, 4.

défendues. Les magistrats traitèrent ceux qu'on accusait comme des malfaiteurs de bas étage, les firent battre de verges et mettre en prison : le lendemain, comme on les renvoyait, ils protestèrent qu'ils étaient citoyens romains, et les magistrats, dit l'auteur des *Actes*, vinrent leur faire réparation en les suppliant de sortir de la ville (1). A Thessalonique, où Paul se rendit avec ses compagnons, les Juifs ameutèrent la population contre eux; mais ils se dérobèrent aux recherches et s'enfuirent pendant la nuit. A Bérée la même accusation de *révolte contre l'État*, qui avait retenti à Philippes et à Thessalonique, est encore essayée. Paul s'embarqua pour échapper à ses ennemis, et se rendit à Athènes, où il donna rendez-vous à Silas et à Timothée.

Dans cette ville la douceur des mœurs et le goût général des nouveautés lui rendait la tâche sinon facile, au moins sans danger. Il parlait dans la synagogue; il discourait tous les jours sur l'Agora avec les premiers venus; il disputait avec les philosophes. Ceux-ci comprenaient mal cet homme, qu'ils regardaient comme un sophiste d'une nouvelle espèce, et ne cachaient guère leur dédain. « Que veut dire ce charlatan (σμερμολόγος), disaient-ils? Il a l'air de vouloir nous apporter ici de nouveaux dieux (2). »

Le livre des Actes rapporte qu'après ces entretiens et ces discours sur la place publique, l'apôtre fut conduit à l'Aréopage pour s'expliquer (3).

Le discours de Paul à l'Aréopage est plein de modération et d'habileté. Un sage médecin ne traite pas ses malades avec plus de douceur et de ménagements. L'apôtre prend son point de départ dans les besoins naturels du cœur humain, que l'idolâtrie a plutôt trompés que remplis, et cherche non pas à exalter ou à réveiller le sentiment religieux, mais à redresser ses égarements, à l'éclairer, à l'épurer, à lui donner un aliment nouveau et plus sain. « Athéniens, dit-il, vous êtes religieux jusqu'à l'excès (4). » Le paganisme pour l'apôtre n'est que l'exagération, la fausse application et, pour ainsi dire, la divagation du sentiment religieux. « Ce Dieu que vous pressentez, dit Paul, ce Dieu auquel vous aspirez, je vous l'annonce, c'est le créateur du ciel et de la terre, c'est le maître souverain de la vie universelle. Il n'habite pas dans des temples faits de la main des hommes et ne ressemble pas aux statues d'or, d'argent ou d'ivoire que vous lui élevez; il n'a nul besoin de vos sacrifices et de vos offrandes. Il est le bienfaiteur du monde. Ce Dieu caché n'est pas loin de chacun de nous. Nous avons en lui la vie, le mouvement et l'être, et c'est pourquoi nous sommes de la race des Dieux. » Tant que Paul demeura dans le cercle de ces vérités, qui sous une forme moins familière et moins pénétrante sans doute avaient jadis été enseignées dans les jardins de l'Académie, il fut écouté favorablement; mais quand il vint à parler de la résurrection des morts et du retour prochain de Jésus mort et ressuscité, les murmures et les moqueries éclatèrent de toutes parts (1).

D'Athènes, où sa prédication « ne laissa guère de traces bien profondes » (2), Paul se rendit à Corinthe, ville populeuse, commerçante, rendez-vous des étrangers de tous les pays. Il s'y rencontra et s'y lia avec Aquilas et Priscille, Juifs que l'édit de Claude avait forcés de sortir de Rome. L'apôtre logea dans leur maison, et travailla avec eux de ses mains. Il demeura un an et demi à Corinthe et dans les environs. Il s'adressa d'abord aux Juifs; mais ceux-ci ne voulurent pas l'écouter, et Paul rompit solennellement avec eux : « Que votre sang, dit-il, retombe sur vos têtes, pour moi j'en suis innocent; je m'en vais désormais vers les gentils (3). »

Paul avait échoué à Athènes auprès des classes élevées et des philosophes. Il était arrivé en Achaïe triste et abattu (4). A Corinthe, il se tourna de préférence vers les ignorants et les hommes illettrés (5). A Athènes il avait essayé vainement de parler le langage de la science humaine; il s'était fait Grec avec les Grecs; il n'avait pas craint de citer un poëte païen; il s'était efforcé de montrer que la doctrine qu'il enseignait était le dernier mot de la sagesse : à Corinthe il répudia les secours du raisonnement et les artifices de la persuasion (6); il se glorifia de ne savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié; il se plut à abaisser la sagesse humaine, à opposer l'Évangile à la science, à préconiser la simplicité et l'ignorance, et à creuser un abîme entre les traditions anciennes judaïques ou païennes et l'enseignement nouveau (7).

Silas et Timothée, auxquels Paul avait commis

(1) *Act. Apost.*, XVI, 20, 22.
(2) *Act. Apost.*, XVII, 18.
(3) Faut-il entendre par là que Paul fut traduit devant le tribunal, et qu'il dut y rendre compte de la doctrine qu'il enseignait et se justifier devant les juges? Faut-il croire plutôt que l'endroit où s'assemblaient les juges, et d'où, aux beaux temps de la république, les artifices de la parole étaient sévèrement bannis dans la défense même des accusés, servait alors, par un étrange renversement d'usage, aux séances publiques que donnaient les sophistes, et que Paul y parut comme messager d'une philosophie nouvelle et non comme accusé? Rien n'indique qu'il ait eu à répondre d'une accusation de lèse-majesté divine. Son discours n'a pas du tout le caractère d'une défense prononcée devant des juges assemblés. D'autre part l'Aréopage ne fut jamais, que nous sachions, une sorte de commission de censure chargée d'approuver ou de désapprouver les doctrines qui se produisaient à Athènes, de quelque part qu'elles vinssent. Paul parle librement devant une assemblée de curieux et d'oisifs réunis pour entendre un enseignement nouveau, et non devant un tribunal qui l'a traduit à sa barre pour le condamner ou l'absoudre.
(4) *Act. Apost.*, XVII, 22.

(1) Cum audissent autem resurrectionem mortuorum quidam irridebant, quidam vero dixerunt : Audiemus te de hoc iterum. *Act. Apost.*, XVII, 32, 33.
(2) Tillemont, *Mém. p. serv. à l'Hist. eccl.*, I, p. 231.
(3) *Act. Apost.*, XVII, 6.
(4) *I Corinth.*, II, 3.
(5) *I Corinth.*, I, 26.
(6) *I Epist. ad Corinth.*, II, 1, 4.
(7) *I Epist. ad Corinth.*, I, 19-23; II, 2.

le soin d'organiser les communautés de Macédoine, vinrent le rejoindre à Corinthe. Les nouvelles que Timothée lui apportait de Thessalonique le décidèrent à écrire aux fidèles de cette ville. C'est la première épître de saint Paul et le premier en date des écrits dont le recueil compose le Nouveau Testament. Elle fut composée l'an 53 ou 54.

Les chrétiens de Thessalonique, persécutés par leurs concitoyens loin du maître qui les avait initiés à la doctrine de Jésus, abandonnés à leur faiblesse, se laissaient reprendre aux séductions de leur vie passée, ou, pleins d'une impatience inquiète, attendaient dans l'oisiveté l'accomplissement des promesses divines.

Paul leur écrivit une seconde lettre, fort peu de temps après. Il s'y efforçait, comme dans la première, de fortifier leur courage, leur rappelait les glorieuses récompenses qui les attendaient, et les exhortait à se défier de ceux qui leur annonçaient prématurément le jour du Seigneur. Il les invitait enfin à fuir l'oisiveté et le commerce de ceux de leurs frères qui se laissaient aller à l'indolence et au dérèglement (1).

Cependant les Juifs de Corinthe ne pardonnaient pas à Paul ses succès auprès des étrangers (2). Ils essayèrent, comme ils l'avaient fait déjà, d'intéresser à leurs ressentiments le dépositaire de l'autorité publique et traînèrent l'apôtre au tribunal du proconsul d'Achaïe Gallion, frère aîné de Sénèque, l'accusant d'innover dans les choses de leur religion (3). Gallion, le plus humain, le plus doux et le plus tolérant des hommes (4), refusa d'accueillir leurs griefs et d'entendre la justification de Paul. « Je ne veux pas, dit-il, être juge de pareilles questions (5). » Après dix-huit mois de séjour en Achaïe, Paul s'embarqua à Cenchrée, près de Corinthe, avec Aquilas et Priscille, prit terre à Éphèse, où il les laissa avec la promesse de les rejoindre bientôt, et se mit en route pour la Palestine. Il ne demeura que fort peu de temps à Jérusalem, et se rendit de là à Antioche (6). Il reprit bientôt sa course, traversa la Galatie et la Phrygie et s'arrêta à Éphèse comme il l'avait promis.

Peu de temps après son arrivée dans cette ville, vers l'an 57, Paul, inquiet des nouvelles qu'il recevait de Galatie, où ses adversaires essayaient, non sans succès, de faire prévaloir les tendances judaïques et de présenter l'Évangile

(1) *I Epist. ad Thessalonic.*, V, 2 et suiv. 22; *II Epist. ad Thessalonic.*, II, 2; III, 6, 14.
(2) *I Epist. ad Thess.*, III, 15, 16.
(3) L'expression παρὰ τὸν νόμον des *Actes*, XVIII, 13, parait se rapporter à la loi de Moyse et non à la loi en général. La réponse de Gallion prouve au moins que le proconsul l'entendait ainsi.
(4) Sénèque, *Quæst. Nat.*, liv. IV, init.
(5) *Act. Apost.*, XVIII, 14, 15.
(6) Neander (ouvr. cité, tom. I, p. 176-177) place la dispute d'Antioche à cette époque, tout en admettant en note qu'il soit possible de la mettre après les conférences de Jerusalem. Nous croyons, d'après l'ordre du récit du II[e] chap. de l'*Épître aux Galates*, qu'il vaut mieux adopter cette dernière opinion.

comme inséparable des observances légales, écrivit de sa main l'*Épître aux Galates*, qui jette un jour très-vif sur la situation de l'apôtre dans l'Église primitive et sur le caractère de son enseignement. Cette lettre est une œuvre de défense et de polémique pleine de vigueur et de fermeté.

Paul commence par revendiquer fièrement son titre d'apôtre. C'est du Christ seul qu'il tient son investiture, son autorité et l'Évangile qu'il a annoncé. « Je vous l'ai dit, et je vous le dis encore une fois, si quelqu'un vous annonce un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème... Quand un ange du ciel vous annoncerait un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème (1). » Si Paul avait cherché, s'il cherchait encore à plaire aux hommes, se serait-il fait serviteur de Jésus-Christ, se serait-il exposé aux calomnies et aux persécutions? Aurait-il rompu avec les Juifs? N'aurait-il pas eu pour les traditions anciennes ces complaisances commodes à ceux qui les professent? Il rappelle son passé, comment Dieu l'a tiré du milieu des persécuteurs de l'Évangile pour en faire son instrument, comment à Jérusalem il a résisté aux exigences des faux frères avec l'assentiment des apôtres; comment à Antioche il s'est élevé contre l'hypocrisie et l'inconséquence de Pierre et de Barnabé. Fidèle à lui-même, saint Paul oppose la foi à la loi, comme l'esprit à la chair et la liberté à la servitude. La loi, c'est-à-dire les prescriptions mosaïques sont stériles et impuissantes par elles-mêmes. C'est une œuvre transitoire; c'est une pierre d'attente : elle a servi de tutelle et de frein; elle a soutenu les Juifs dans leurs défaillances et dans leurs égarements; elle a été destinée à les garder comme des enfants incapables de se conduire et de se diriger eux-mêmes. Mais Jésus est venu, qui a émancipé les Juifs, abrogé la loi et appelé par la foi seule Juifs et gentils au salut (2). Par lui les Juifs sont sortis de la servitude de la loi et les gentils de la servitude du péché et de l'idolâtrie. Par lui l'ancienne alliance donnée sur le Sinaï a été remplacée par une nouvelle. « Pourquoi donc retourner en arrière et reprendre un joug que Jésus a brisé? Pourquoi vous soumettre à un esclavage dont Jésus a délivré les Juifs eux-mêmes? » La circoncision ne sert plus de rien à Israel même. S'y astreindre, c'est douter de l'efficacité de la foi, c'est renoncer à Jésus-Christ. Ce que Jésus demande, ce n'est pas la soumission à de vaines formalités et à des pratiques surannées, mais c'est d'être un homme nouveau et de garder ce seul précepte qui contient toute la loi : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (3).

(1) *Epist. ad Galat.*, I, 8, 9.
(2) *Galat.*, III, 23-28.
(3) Omnis enim lex in uno sermone impletur :
Diliges proximum tuum sicut te ipsum.
Galat., II, 13, 14.

Nous croyons, contrairement à l'opinion de Neander

Cette épître nous apprend quel était l'enseignement de Paul et nous fait entrer dans le fond de sa pensée sur les rapports de la loi ancienne et de la loi nouvelle, du judaïsme et du christianisme. La doctrine de Jésus, selon l'apôtre, n'est pas greffée sur la loi de Moyse, sinon il faudrait que les païens avant d'arriver au christianisme traversassent, pour ainsi parler, la religion juive. Jésus en apportant l'Évangile a substitué à une œuvre provisoire, imparfaite, d'une valeur relative, temporaire et locale, une œuvre essentiellement nouvelle, indépendante, n'empruntant rien de la loi, seule efficace par elle-même, parfaite, définitive, qui, faite pour tous les hommes, pour les Juifs comme pour les païens, suffit seule à les sauver. Qu'importe donc qu'on soit circoncis ou incirconcis, Grec ou barbare, homme libre ou esclave? Qu'importe qu'on observe minutieusement les pratiques du judaïsme? Ces pratiques sont de vaines formalités, inutiles aux Juifs et dangereuses pour les païens, qu'elles surchargent et chez lesquels elles peuvent éteindre l'esprit et étouffer la foi. L'Évangile, la nouvelle alliance régénère l'homme et fait de lui une créature nouvelle (1). Juifs et païens tous sont un en Jésus-Christ.

Éphèse, par sa position, son commerce, ses relations avec la Grèce, l'Égypte et l'Orient, paraissait particulièrement propre à devenir un foyer d'où la doctrine nouvelle rayonnerait de toutes parts. Déjà un Juif alexandrin, du nom d'Apollos (2), plein d'enthousiasme et profondément versé dans la science des Écritures, après avoir dans cette ville complété auprès d'Aquilas et de Priscille son éducation évangélique, était parti pour Corinthe afin d'y reprendre et d'y continuer l'œuvre de saint Paul. Dès son arrivée à Éphèse Paul se trouva en rapport avec un certain nombre de disciples de saint Jean-Baptiste, qui, conduits par le précurseur à moitié chemin du christianisme, puis séparés par diverses circonstances, n'avaient pas reçu l'initiation complète. L'apôtre les baptisa au nom de Jésus.

Éphèse fut pendant près de trois ans le siége principal de l'activité de Paul; cependant l'apôtre ne resta pas tout ce temps enfermé dans cette ville. Il se rendit en Crète, où il laissa Tite pour y organiser l'église et la diriger; de là il passa en Grèce, en Illyrie et en Macédoine, puis s'arrêta à Corinthe, d'où il écrivit son *Épître à Tite* et presque en même temps sa première lettre à Timothée, qu'il avait laissé à Éphèse. Il leur donnait dans ces lettres des instructions pastorales sur la direction qu'ils devaient imprimer aux esprits et la manière dont il convenait de gouverner les églises. La première *Épître à Timothée* nous apprend que les spéculations gnostiques commençaient à se mêler à la doctrine nouvelle (1). C'est contre ce mélange adultère d'une science ambitieuse et vaine que saint Paul paraît réargir et armer son disciple. Il insiste sagement à plusieurs reprises sur l'esprit pratique qui doit présider à l'enseignement chrétien (2).

De retour à Éphèse, au printemps de l'année 59, il envoya Timothée en Macédoine et peut-être en Achaïe recueillir des aumônes pour les églises pauvres de Judée, et continua sa prédication. Il avait trouvé les Juifs obstinés, comme partout, dans leur incrédulité, et s'était au commencement retiré dans l'école d'un sophiste nommé Tyran. Il y appela et y enseigna les païens. Les intrigues des Juifs parvinrent à alarmer les intérêts de quelques orfèvres qui fabriquaient et vendaient des objets sacrés et à susciter une émeute contre l'apôtre. Le fanatisme populaire, si facile à soulever, leur vint en aide, et la ville entière retentit du cri de « Vive la grande Diane d'Éphèse! » comme si quelque nouvel Érostrate, la torche à la main, menaçait le temple de la déesse. Cette explosion populaire fut de courte durée. Paul ne laissa pas de courir quelque danger. C'est à cette émeute sans doute qu'il fait allusion dans sa première *Épître aux Corinthiens* lorsqu'il dit qu'à Éphèse il a combattu contre les bêtes féroces (3). Il paraît cependant que les chefs de la ville témoignèrent quelque intérêt à l'apôtre et le firent prier de se tenir caché et de ne pas braver l'aveugle fureur de la multitude. Saint Paul faisait bon marché de ses périls personnels; mais il avait les yeux ouverts sur ceux qui menaçaient les églises qu'il avait fondées. Cette même année 59 il reçut des nouvelles de l'église de Corinthe qui l'émurent vivement. De fâcheuses divisions s'étaient glissées dans cette église, et plusieurs partis s'y étaient formés qui donnaient le spectacle peu édifiant de leurs contestations. Certains docteurs inclinaient à transformer la doctrine chrétienne en une philosophie transcendante; d'autres défendaient les traditions étroites du judaïsme; d'autres invoquaient le nom, l'autorité et l'enseignement du Christ, qu'ils interprétaient à leur façon; d'autres enfin se donnaient pour les disciples de Paul (4). A côté de ces écarts dogmatiques, la corruption, le déréglement des mœurs, et d'étranges désordres : nul accord sur la discipline : les uns usant en toute chose d'une liberté

(ouvrage cité, p. 188 en note), que par l'abrogation de la loi juive saint Paul entend à la fois la morale et le rituel, conformément à l'enseignement de Jésus : « Les anciens ont dit œil pour œil, dent pour dent, mais nous, nous vous disons, etc. — Vous avez appris qu'il a été dit... Et moi je vous dis .. (Voir saint Matth., ch. V.)

(1) In Christo enim Jesu neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed nova creatura. *Gal.*, VI, 15.

(2) Nous conservons la forme grecque de son nom. Les écrivains catholiques l'appellent *Apollon*.

(1) *I Epist. ad Timoth.*, II, 8.

(2) *I Epist. ad Timoth.*, I, 4, 8; III, 3, 7; IV, 12; V, 4, 10 : VI, 3, 4.

(3) *I Corinth.*, XV, 32. Ce verset est pour nous une raison suffisante de croire que l'émeute d'Éphèse eut lieu avant que saint Paul eût écrit sa première *Épître aux Corinthiens*. Inutile de dire que ce verset ne peut être pris à la lettre. Il n'y eut d'autre bête féroce lancée contre Paul que le peuple fanatisé d'Éphèse.

(4) *I Epist. ad Corinth.*, I, 12.

poussée jusqu'à l'excès, violant ouvertement la décision de l'assemblée de Jérusalem sur les viandes immolées aux idoles ; les autres défendant absolument les secondes noces ou, par excès de spiritualité, ne craignant pas de nier la résurrection de la chair.

Paul avait déjà écrit à l'église de Corinthe (1). Il lui écrivit de nouveau. Cette lettre est *la première aux Corinthiens,* l'autre n'étant pas venue jusqu'à nous.

L'apôtre partit peu après d'Éphèse : il avait envoyé Tite à Corinthe pour savoir l'effet qu'y avait produit sa lettre. Il l'attendit vainement à Troas, et se rendit en Macédoine, où il fut enfin rejoint par lui. Il apprit avec joie que les désordres dont il s'était plaint dans sa lettre avaient disparu ; mais il s'en fallait encore que l'esprit d'union régnât dans cette église. Les ennemis de Paul n'avaient pas déposé les armes : ils redoublaient au contraire leurs attaques, et essayaient de miner son autorité en lui déniant ses droits à l'apostolat. L'apôtre écrivit alors sa seconde *Épître aux Corinthiens*. Rien n'est plus vif, plus tendre, plus passionné, plus éloquent que les passages de cette lettre où saint Paul présente son apologie et retrace à grands traits ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour la cause de Jésus-Christ (2) et le progrès de son Évangile. Tite fut chargé par Paul de porter cette seconde lettre et en même temps de recueillir les aumônes pour les pauvres de Jérusalem et d'annoncer sa prochaine arrivée à Corinthe.

En effet, après être resté quelque temps en Macédoine, Paul se rendit en Grèce et séjourna trois mois en Achaïe et principalement à Corinthe. Il avait l'intention d'aller visiter la capitale de l'empire : il voulut se faire précéder par une lettre, et profita du voyage de la diaconesse Phœbé de Cenchrée à Rome pour envoyer une *Epître aux Romains* vers le commencement de l'an 60. La lettre de Paul aux Romains est à la fois un traité dogmatique et une sorte d'instruction pastorale. La partie dogmatique y tient la plus grande place, et c'était naturel puisque les fidèles de cette ville n'avaient pas encore reçu l'enseignement oral de l'apôtre. Le christianisme, comme l'expose saint Paul, est essentiellement la doctrine de la réconciliation des hommes avec Dieu. Tous en ont un égal besoin, les Juifs, pour lesquels la loi est insuffisante, comme les gentils. Les uns et les autres ne peuvent être sauvés et sanctifiés que par la foi en Jésus-Christ. La dernière partie de cette lettre contient des exhortations pratiques pleines à la fois de largeur et de sagesse.

Après être demeuré trois mois en Achaïe, Paul se mit en route pour la Judée. Il traversa la Macédoine, passa à Troas, à Mitylène et s'arrêta à Milet, où il manda les chefs de l'église d'Éphèse. Là, dans un entretien suprême, il leur rappela les phases diverses de sa carrière apostolique, et, plein des plus tristes pressentiments, comme s'il ne devait plus les revoir, il leur adressa avant de partir les plus touchantes recommandations (1).

Les disciples de Paul pressentaient comme lui les dangers qui l'attendaient à Jérusalem. Aussi plusieurs essayèrent de le détourner de ce voyage, mais sans y réussir. A Jérusalem, en effet, Paul allait se trouver au milieu d'implacables ennemis et d'alliés timides, plus capables de le désavouer que de le défendre. Pour les Juifs non convertis, l'apôtre était un apostat, un traître, un blasphémateur. Pour les chrétiens judaïsants qui vivaient près du temple et observaient exactement toutes les prescriptions légales, il était un interprète imprudent, téméraire, peut-être infidèle de la doctrine nouvelle. Les concessions faites de part et d'autre à Jérusalem dix ans auparavant étaient oubliées depuis longtemps. Les chrétiens judaïsants, par conviction, par habitude ou par prudence, suivaient fidèlement les règles de la loi et ne connaissaient d'autre forme de la piété que l'observation minutieuse des pratiques judaïques. Paul, au contraire, dans l'entraînement de la lutte, avait de plus en plus rompu avec les traditions du mosaïsme. Il n'avait pas craint de proclamer à plusieurs reprises la vanité et l'impuissance de ces traditions, et avait même accordé qu'on se dispensât de s'abstenir des viandes immolées quand on pouvait le faire sans être une cause de scandale pour son prochain (2). Paraître à Jérusalem, c'était donc se livrer à ses ennemis déclarés, c'était courir non à la lutte, mais au martyre.

L'événement le montra bientôt. Accueilli avec réserve par Jacques et ses adhérents, il essuya de leur part plus d'une récrimination (3). Il savait fléchir au temps et s'accommoder aux nécessités des circonstances. Il consentit à témoigner par quelques actes extérieurs de son respect pour la loi de Moyse. Mais des Juifs d'Asie l'ayant aperçu dans le Temple ameutèrent le peuple, et se saisirent de lui en s'écriant : « Au secours, Israélites, voici celui qui dogmatise partout contre les Juifs, contre la loi et contre le lieu saint, et qui de plus a introduit des gentils dans le temple et a profané ce saint lieu (4). » Bientôt toute la ville est en feu. Paul est jeté hors du Temple et accablé de coups. Le tribun Lysias, chef de la garnison romaine, accourt avec des soldats pour dissiper l'émeute. Ceux-ci arrachent Paul des mains des furieux, et le traînent à la forteresse au milieu des cris d'une populace exaspérée. L'apôtre obtient de parler au peuple ;

(1) Cette lettre n'est pas venue jusqu'à nous ; elle est rappelée dans les versets 9 et 11 de l'*Epist. I ad Corinthios*.

(2) Voir en particulier les deux admirables chap. IX et X.

(1) *Act. Apostol.*, XX, 18-38.

(2) *I Corinth.*, ch. VIII, 8, 9 ; X, 23, 25, 28. *Rom.*, XIV, 3, 20.

(3) *Act. Apost.*, XXI, 20, 21.

(4) *Act. Apost.*, XXI, 28.

il rappelle l'histoire de sa vie jusqu'au moment où Dieu l'a envoyé vers les gentils. A ces mots les Juifs l'interrompent et poussent des cris de mort. Le tribun, qui ne sait ce dont il s'agit, mais croit avoir affaire à un malfaiteur vulgaire, ordonne qu'il soit battu de verges et soumis à la question. « Vous est-il permis, dit Paul fièrement, de battre un citoyen romain et qui n'a point été condamné (1)? » Le tribun renvoie les exécuteurs. Le jour suivant, Paul est amené devant le tribunal des Juifs. L'accusé se défend avec adresse, et allègue comme le seul grief de ses ennemis sa croyance à la résurrection. L'assemblée est divisée, et la séance se passe en débats tumultueux entre les sadducéens et les pharisiens. Ces discussions n'éclairent pas le représentant de l'autorité. Averti qu'une conspiration est formée parmi les Juifs contre son prisonnier, il l'envoie sous escorte au gouverneur de la province, Félix, qui résidait à Césarée. « Il ne voit pas dans cette affaire, écrit-il, matière à condamnation; il ne s'agit que d'un désaccord entre des Juifs sur des questions de leur religion. » Le grand prêtre et quelques membres du sanhédrin se rendent à Césarée avec un orateur chargé de soutenir l'accusation devant Félix. « Cet homme, dit l'avocat des Juifs, est une peste publique : il met le trouble et la division partout; il est le chef de la secte séditieuse des nazaréens; il a profané le Temple. » Paul répond qu'il est venu à Jérusalem depuis douze jours pour faire des aumônes et adorer Dieu; il n'a disputé avec personne; il n'a pas attroupé la foule dans le Temple ni dans les synagogues; il sert le dieu de ses pères, et croit tout ce qui est écrit dans la loi et dans les prophètes. Félix ne rend pas d'arrêt, mais garde Paul en prison, en lui laissant cependant plus de liberté. La procédure traînait en longueur. En vain les Juifs demandaient qu'on remît Paul à leur juridiction; en vain ils faisaient entendre contre lui les accusations déjà essayées à Philippes et à Thessalonique, Paul continuait de protester qu'il n'avait rien fait contre la loi juive, ni contre le temple, ni contre l'empereur. Il y avait près de deux ans que saint Paul était en prison. Festus, qui avait succédé à Félix, ne décidait rien : fatigué de délais, et voulant du même coup se soustraire aux embûches des Juifs et à la justice suspecte du gouverneur, Paul fit appel au tribunal de César.

L'appel à l'empereur annulait ou arrêtait toute instruction. Rien donc de moins sérieux après cet appel que la scène qui remplit la fin du XXV[e] et tout le XXVI[e] chapitre des *Actes*. Agrippa et Bérénice étaient les hôtes du gouverneur romain : ils avaient envie depuis longtemps de voir et d'entendre cet homme étrange, objet des rumeurs les plus diverses. Festus leur donna ce divertissement avec tout l'appareil d'une solennité judiciaire.

(1) *Act. Apost.*, XXII, 25.

Il n'est pas vraisemblable que Paul, jouissant, quoique prisonnier, d'une certaine liberté à Césarée, soit resté, pendant les deux années de sa captivité dans cette ville, sans relations avec les églises qu'il avait fondées en Asie Mineure. La proximité des lieux, la facilité des communications, la tolérance dont l'apôtre dut jouir auprès de deux gouverneurs qui refusèrent constamment de s'associer aux rancunes des Juifs, rendent très-légitime l'hypothèse des critiques qui assignent à cette époque quelques-unes des cinq épîtres de la captivité. Inutile de dire qu'il n'y a pas une ligne dans ces cinq épîtres, à l'exception de la *seconde à Timothée* et de la *lettre aux Philippiens*, d'où l'on puisse conclure l'année ni le lieu où elles furent écrites. L'hypothèse qui impose le silence à Paul pendant sa captivité de deux ans à Césarée, et lui fait écrire cinq fois à Rome pendant une captivité de deux ans qui fut probablement alors rigoureuse, paraît être une tradition qui n'a de respectable que son antiquité. Sans accepter donc tous les résultats de l'exégèse allemande, qui conteste l'authenticité à la plupart des épîtres de saint Paul, on peut sans témérité admettre que l'*Épître à Philémon*, l'*Épître aux Éphésiens* et l'*Épître aux Colossiens* furent écrites à Césarée avant le départ de l'apôtre pour la capitale de l'empire, entre 60 et 62 (1).

On sait les péripéties du voyage de saint Paul. Embarqué pour l'Italie avec plusieurs prisonniers, il fut jeté par la tempête à Malte, y demeura trois mois (2), et aborda enfin dans la Péninsule près de Pouzzoles. Quelques chrétiens de Rome vinrent au-devant de l'apôtre jusqu'au forum d'Appius, bourg situé à quarante milles de Rome; d'autres le rejoignirent aux Trois-Tavernes (*Tres Tabernæ*).

La captivité de l'apôtre paraît d'abord avoir été assez douce. Il put demeurer avec le soldat qui le gardait dans une maison louée par lui, y recevoir et y entretenir ceux qui venaient le voir et enseigner l'Évangile avec toute liberté (3).

A Rome, comme dans ses campagnes évangéliques en Asie et en Macédoine, Paul rencontra les mêmes adversaires dans les représentants du formalisme pharisaïque. Le dévouement sublime de l'apôtre, ses malheurs, les fers qu'il

(1) Saint Paul, dans son *Épître aux Colossiens*, IV, 16, paraît faire allusion à une lettre qu'il aurait aussi écrite aux Laodicéens.

(2) On montre encore aujourd'hui à Città-Vecchia dans l'île de Malte la grotte souterraine où saint Paul vécut, dit-on, pendant son séjour dans l'île et la porte par où il sortait pour aller prêcher l'Évangile aux populations; et le 10 février de chaque année l'île entière célèbre avec toute la pompe d'une fête populaire et religieuse l'anniversaire traditionnel du débarquement de saint Paul à Malte. Les habitants remplissent les rues en habits de fête. Le bruit du canon anglais se mêle aux cris de « Vive saint Paul! » de longues processions sillonnent la ville de La Valette, qui le soir est de toutes parts illuminée.

(3) *Act. Apost.*, XXVIII, 23, 31.

portait, les périls dont il était menacé ne fléchirent pas cette haine implacable dont ils poursuivaient cet apostat qui avait osé accuser de stérilité la loi ancienne et blasphémer la religion des aïeux. Les chrétiens de Rome eux-mêmes, soit par scrupule de conscience et qu'ils craignissent de s'engager avec saint Paul dans une voie douteuse, soit qu'ils demeurassent attachés aux formes judaïques et ne vissent dans l'Église qu'une extension de la synagogue, s'éloignèrent de lui comme pour séparer leur cause de la sienne. L'apôtre avant sa fin eut l'amertume de se voir abandonné et pour ainsi dire renié par ses disciples. Luc seul était auprès de lui quand il fut interrogé (1).

Nous manquons de renseignements sérieux et dignes de foi sur les dernières vicissitudes de la captivité de saint Paul. Le livre des Actes se ferme sur les paroles de malédiction que l'apôtre adresse aux Juifs. La légende a pris ici la place de l'histoire. Quelques panégyristes de saint Paul (2) se sont complu à nous le montrer enseignant à Rome dans le palais ou sur la place publique avec le bruit et l'éclat de saint Bernard prêchant la croisade. Ce sont là des récits édifiants peut-être, mais dont la critique ne peut tenir compte. Il est question dans l'*Épître aux Philippiens*, IV, 22, des chrétiens qui sont de la maison de César. Il s'agit là peut-être de quelques esclaves ou de quelques humbles affranchis convertis par saint Paul. Si la doctrine chrétienne se fût introduite jusque dans le palais de l'empereur, et eût gagné quelque grand personnage de Rome, il est à croire que l'allusion de saint Paul serait moins vague et que les historiens païens en auraient fait mention, comme ils l'ont fait, d'une manière assez équivoque il est vrai, pour Flavius Clémens, sous Domitien. Nous reléguons aussi dans le domaine de la légende l'histoire de la mise en liberté de Paul, et celle de son retour en Asie Mineure, de son voyage en Espagne et de sa seconde captivité.

La tradition du voyage de saint Paul en Espagne repose sur un verset de son *Épître aux Romains* où l'apôtre parle de son projet d'aller en Espagne (3), et sur cette seule phrase de saint Clément de Rome : « Paul prêcha le salut dans le monde entier, et pénétra jusqu'aux limites de l'occident (4). » Il faut un peu plus que de la complaisance pour conclure de là que saint Paul a en effet voyagé en Espagne.

Ce qui paraît plus certain et ce que nous apprennent les deux dernières lettres de saint Paul, la *seconde à Timothée* et la *lettre aux Philippiens*, c'est qu'après un temps dont la durée est assez difficile à fixer, mais qui ne doit guère dépasser deux ans, la captivité de l'apôtre devint plus étroite. Le pressentiment du martyre éclate à chaque ligne de ces deux lettres. Il est probable en effet que la mort de saint Paul les suivit de près, et que l'apôtre ne vit briser ses chaînes que pour être conduit au supplice pendant la persécution de Néron en 64.

L'œuvre de saint Paul, son humeur, son caractère, son âme comme son enseignement sont dans ses Épîtres. Ce ne sont pas des traités théoriques et pour ainsi dire impersonnels écrits pour la postérité, ce ne sont pas d'immobiles formules destinées par l'apôtre à servir de règle à l'Église universelle. Rien n'est plus vivant, rien n'est plus varié, rien n'est plus profondément personnel. Dictées par les circonstances, écrites sous certaines impressions déterminées, pour des besoins précis et pour ainsi dire actuels, elles ont le mouvement et la vie qui est le cachet du genre épistolaire. On y trouve tous les styles, la plus familière simplicité aussi bien que les traits de la plus haute éloquence et du plus pur sublime. Enseignements dogmatiques, conseils, exhortations pratiques, ironie, prières, menaces, on y rencontre tout. On y sent à la fois la ferme autorité d'un esprit sûr de lui-même et de la voie où il est entré, l'exaltation et l'impétuosité d'une âme ardente que la lutte irrite sans user, la tendresse et l'onction d'un cœur qui s'est détaché du monde et ne vit que pour la cause à laquelle il s'est donné.

Nous considérons toutes les Épîtres de Paul comme authentiques, à l'exception de l'*Épître aux Hébreux*, qui ne paraît pas du tout l'œuvre de Paul et que plusieurs critiques fort compétents attribuent à Apollos. Ce n'est pas le lieu de discuter ici cette question. A notre avis les différences qu'il y a entre l'*Épître aux Hébreux* et les treize autres sont si éclatantes qu'elles sautent aux yeux, et quand on vient de lire même superficiellement ces treize Épîtres, et qu'on passe à la lettre aux Hébreux, on se trouve transporté, pour ainsi parler, dans un autre monde, non que le fond des idées y soit très-différent, mais les formes de langage sont si diverses qu'avant tout examen approfondi, on ne peut s'empêcher de penser que ce n'est pas la même main qui a écrit les *Épîtres aux Galates*, *aux Corinthiens*, *aux Romains* et l'*Épître aux Hébreux*.

B. AUBÉ.

Épîtres de saint Paul. — *Actes des apôtres.* — Estius (Hessels van Est), *Commentarius in omnes B. Pauli Epistolas.* — Dom Calmet, *Commentaire littéral* sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Lenain de Tillemont, *Mém. ecclésiast.*, t. Ier. — Dom Remy Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés.* — *Toutes les histoires générales de l'Église.* — Neander, *Histoire de l'établissement de l'Église chrétienne par les apôtres*; Paris, 1836. — Guill. Meyer, *Entwicklung des Paulinischen Lehrbegriffs. Ein Beitrag zur Kritik des christ. Religionssystems*; Altona, 1801. — Bauer, *Biblische Theologie des N.-T.* — Schrader, *Der Apostel Paulus.* — Lützelberger, *Paulus und Johannes*; 1839. — Baur, *Paulus*; Stuttgard, 1845. — Hemsen, *Der Apost. Paulus.* — Édouard Reuss, *Hist. de la Théologie chrétienne au siècle Apostolique*; Paris, 1852.

(1) *II Epist. ad Timoth.*, IV, 11.

(2) Saint Jean Chrysostome, *Homélie*, 33. Saint Astère, *Panégyriq. des apôtres saint Pierre et saint Paul.*

(3) *Epist. ad Rom.*, XV, 24.

(4) Ἐπὶ τὸ τέρμα τῆς δύσεως ἐλθών.

PAUL (Saint), premier ermite, né en 228, dans la basse Thébaïde, où il mourut, le 15 janvier 342. Maître d'une fortune considérable, il soulagea les pauvres et se fit instruire dans les sciences. La persécution de Dèce en 250 le força de se retirer dans une maison de campagne; mais dénoncé comme chrétien par son beau-frère, il s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde, où une caverne lui servit d'asile. Cette solitude lui plut tellement qu'il y passa le reste de sa vie, inconnu aux hommes, ne vivant que des fruits d'un palmier dont les feuilles servaient à le couvrir. Saint Antoine, quelque temps avant sa mort, s'entretint avec lui. Le solitaire, alors parvenu à sa cent treizième année, lui apprit qu'il touchait à sa dernière heure et le pria de l'ensevelir dans le manteau que saint Athanase lui avait donné. H. F.

Acta Sanctorum, janvier. — *Vies des Pères d'Orient*. — Saint Jérôme, *Vita sancti Pauli* (édition des Bénéd., vol. IV, part. II, p. 68).

PAUL (Saint), patriarche de Constantinople, né à Thessalonique vers 285, mort le 7 juin vers 344 à Cucuse (Cappadoce). Il s'était trouvé au concile de Nicée en 325, et faisait partie de l'église de Constantinople lorsqu'à la mort du patriarche Alexandre, les fidèles orthodoxes le choisirent en 336 pour lui succéder. Son élection ne pouvait convenir aux ariens, qui firent tous leurs efforts pour le chasser de son siége. L'empereur Constance se laissa persuader par leurs intrigues, et Paul dépossédé se réfugia en Occident. Rétabli en 341 par un concile que convoqua le pape Jules, Paul fut à cette époque déposé de nouveau par les ariens, qui élurent à sa place Eusèbe de Nicomédie. A la mort de ce dernier, Macédonius, un des leurs, obtint le patriarchat (342), et l'empereur Constance adressa à Hermogène, général de sa cavalerie, l'ordre de chasser Paul de Constantinople. Le peuple prit parti pour le prélat catholique, incendia la maison d'Hermogène, le traîna pieds et poings liés par les rues et enfin le mit à mort. A cette nouvelle, Constance frappa la ville d'une contribution énorme, et ordonna à Paul d'en sortir. Le patriarche se soumit sans résistance. On le conduisit par Thessalonique en Mésopotamie, puis jusqu'à Cucuse, où, après l'avoir tenu quelques jours prisonnier dans un antre, les ariens l'étranglèrent. H. F.

Saint Athanase, *Epist. ad Sol.* — Baronius, *Annales*. — Du Pin, *Biblioth. des auteurs ecclés. du IVe siècle*.

PAUL Ier, pape, né à Rome vers le commencement du huitième siècle, mort dans cette ville, le 29 juin 767. Élevé dans l'école du Lateran, il entra de bonne heure dans les ordres; après la mort de son frère aîné, le pape Étienne III, il fut élu pour le remplacer (757). Sa position était très-difficile : il avait à redouter d'un côté l'empereur grec Constantin Copronyme, de l'autre le roi des Lombards, Didier; mais par les excellentes relations qu'il entretint avec Pépin, le roi des Francs, il parvint à tenir constamment en échec les ennemis du saint-siége. D'une bienfaisance inépuisable, il était un modèle de toutes les vertus sacerdotales; sa renommée n'a pu être ternie par les calomnies lancées contre lui par Agnellus, qui s'est fait l'organe des profondes rancunes des archevêques de Ravenne contre la papauté.

Anastase, bibliothécaire. — Raynaldus, *Annales*. — Chacon, *Vitæ pontificum romanorum*.

PAUL II (*Pierre* Barbo), pape, né à Venise, le 26 février 1418, mort à Rome, le 28 juillet 1471. Il se destinait à la carrière commerciale et était sur le point de partir pour l'Orient, lorsque la nouvelle de l'exaltation d'Eugène IV son oncle le fit renoncer à son voyage et le détermina à cultiver les lettres, qu'il avait négligées dans sa jeunesse. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, et son oncle le nomma successivement archidiacre de Bologne, évêque de Cervia en Romagne et en 1440 cardinal. Il succéda à Pie II, le 30 août 1464, sous le nom de Paul II. On lui fit jurer d'observer dix-huit lois que les cardinaux avaient faites dans le conclave : elles portaient sur la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour romaine, la convocation d'un concile général dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 24. De toutes ces lois, Paul n'exécuta que celle qui regardait la guerre contre la Turquie. Cependant, pour se concilier les cardinaux, il leur accorda le privilége de porter l'habit de pourpre et la barrette rouge. En 1466 il excommunia Georges Pogebrac, roi de Bohême, fauteur des hussites, et fit prêcher une croisade contre ce prince; mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Divisés entre eux, les seigneurs d'Italie exerçaient sur les peuples d'horribles vexations; Paul II travailla à les concilier, et eut le bonheur de réussir en 1468. Il attaqua ouvertement la simonie, défendit les extorsions, et ne voulut voir auprès de lui, dans toutes les charges, que des hommes de la plus pure probité. A cette époque, Ferdinand Ier, roi de Naples, avouait presque le projet de s'emparer de Rome; aussi Paul signa une ligue pour vingt-cinq ans avec la république de Venise. Il fit construire les forteresses de Todi, de Cascia et de Monteleone, pour rendre plus assurée la possession des frontières vers les Abruzzes. Par une bulle du 19 avril 1470, il ordonna que le jubilé serait célébré tous les vingt-cinq ans, à commencer de l'an 1475. Paul II conféra en 1471 le titre de duc de Ferrare à Borso d'Este, duc de Modène. Il embellit l'église de Saint-Marc, aujourd'hui l'une des plus remarquables de Rome; malheureusement, pour bâtir le palais qui en est voisin, il se servit des marbres du Colysée qui tombait en ruines, et ce funeste exemple fut depuis suivi pour d'autres palais et pour diverses églises. Platina accuse ce pape d'avoir supprimé le collége des Abréviateurs, composé des plus beaux esprits de Rome, en haine des

gens de lettres qu'il traitait d'hérétiques. Mais cet historien, qui avait été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de Paul II, ne mérite point de croyance sur ce qu'il avance d'injurieux à sa mémoire. C'est sous ce pape que la *divine* typographie, comme l'appelle Quirini, fut établie à Rome. Paul II mourut d'une attaque d'apoplexie, causée par un excès de melon. On a de lui des *Lettres* et des *Ordonnances*, et on lui attribue un *Traité des règles de la chancellerie*. Sixte IV lui succéda. H. F.

A. Quirini, *Paul. II Pontif. max. vindiciæ adversus Platinam*, précédé de la *Vie* de ce pape par Michel Canèse, évêque de Castro (1740, in-4°). — Artaud de Montor, *Hist. des souv. Pontifes romains*, t. III.

PAUL III (*Alexandre* FARNÈSE), pape, né le 29 février 1468, à Canino, mort à Rome, le 10 novembre 1549. Fils de Pierre Farnèse, seigneur de Montalto, après avoir suivi l'enseignement de Pomponius Lætus, il fréquenta l'Académie de' Medici à Florence, et acquit une connaissance étendue des littératures grecque et latine. De retour à Rome, il mena d'abord une vie de plaisir; il eut d'une de ses maîtresses un fils, Pierre Luigi, et une fille, qu'il a reconnus. Il entra ensuite dans la chancellerie apostolique; nommé en 1499 évêque de Montefiascone, il devint cardinal en 1493. La neutralité qu'il garda habilement entre les factions impériale et française le fit élire à la papauté, en 1534, après la mort de Clément VII. Il se mit aussitôt à poursuivre avec adresse et énergie les trois principaux projets qui le préoccupèrent pendant son pontificat : la destruction de l'hérésie et la réforme sérieuse de l'Église, le rétablissement de la concorde entre Charles-Quint et le roi de France, et enfin l'élévation de sa propre famille. Il commença par remédier à beaucoup d'abus de la cour romaine et publia en 1536 les bulles de convocation pour le fameux concile, qui, retardé par plusieurs circonstances, s'ouvrit en 1545, à Trente. Il négocia en 1538 entre Charles-Quint et François I[er] l'entrevue de Nice, à laquelle il assista, et il parvint à amener un rapprochement entre les deux princes; à cette même époque, il conclut le mariage de Marguerite, fille naturelle de Charles, avec son petit-fils Ottavio Farnèse, auquel il donna peu de temps après le duché de Camerino. Dans les années suivantes il envoya plusieurs légats en Allemagne, pour négocier avec les protestants un accord sur la foi; mais, malgré son désir de mettre fin à la scission religieuse, il refusa de sanctionner les concessions faites à la diète de Ratisbonne (1541) par le cardinal Contarini. Dans l'intervalle il fournit des subsides pour la guerre contre les Turcs aux Vénitiens, et lorsque ceux-ci eurent été contraints de signer en 1540 une paix désavantageuse, il chercha à décider l'empereur à attaquer avec vigueur les Osmanlis en Hongrie, où il envoya un contingent de trois mille hommes. Mais malgré toutes ses instances Charles s'obstina à entreprendre la malheureuse expédition de Tunis. Paul ne réussit pas davantage à déterminer l'empereur à donner le Milanais à son petit-fils Ottavio; la somme que l'empereur exigea en retour était si énorme, que Paul abandonna cette idée. Une sourde mésintelligence commença à s'établir entre le pape et Charles-Quint, dont les adversaires en Italie cherchèrent et obtinrent protection auprès du pape. Mais en 1545 l'entente se rétablit; le pape donna enfin l'autorisation pour la réunion du concile œcuménique, tant réclamé par Charles, et il s'engagea à soutenir de toutes ses forces ce prince dans la guerre qu'il méditait contre les princes protestants; en revanche l'empereur ne s'opposa plus à ce que Pierre Luigi, le fils du pape, fût investi des duchés de Parme et de Plaisance, mesure qui fut hautement désapprouvée par plusieurs cardinaux, bien que Paul eût en compensation fait rentrer Camerino et Nepi dans le domaine de l'Église. La guerre de Schmalkade commença; Paul, bien qu'il fît des vœux pour que le catholicisme triomphât à la fin, espérait que cette lutte causerait à Charles de grands embarras, dont il pensait profiter pour miner la domination impériale en Italie. Aussi fut-il désagréablement surpris des succès étonnants de Charles, qui, dans l'automne de 1546, se trouvait en état de rétablir dans toute l'Allemagne l'ancienne religion. Mais en ce moment, où la plus grande union aurait été nécessaire entre le pape et l'empereur, le premier rappela en Italie les dix mille hommes qu'il avait envoyés rejoindre l'armée impériale, et manifesta ouvertement son refus d'agir de concert avec Charles, en transférant le concile à Bologne; mais les évêques espagnols et napolitains restèrent à Trente sur l'ordre de Charles, outré de ce que dans ce moment décisif le pape lui refusât son concours. C'est ainsi que Paul en hésitant, par des considérations politiques, à contribuer à l'extinction complète de l'hérésie, sauva le protestantisme. La victoire remportée par Charles à Muhlberg le fit songer à se prémunir contre les effets de la colère de l'empereur, dont il put juger par la part que le gouverneur de Milan prit à l'assassinat de son fils, Pierre Luigi, qui était devenu le chef caché de la faction guelfe en Italie, et par l'occupation immédiate de Plaisance par les troupes impériales. Paul se mit à négocier activement entre la France, Venise, la Suisse et les Italiens mécontents une alliance contre l'empereur; mais au moment décisif il craignit d'affronter la puissance de Charles, qui, fort de ses succès, venait, sans consulter le pape, de régler par son fameux *Intérim* les matières de foi controversées. Lorsque Charles, continuant d'agir sans égard pour Paul, eut refusé de restituer Plaisance et Parme, Paul, afin de mettre Charles entièrement dans son tort, enleva la propriété de ces duchés aux Farnèse et la restitua à l'Église; à cette nouvelle ses deux petits-fils Ottavio et le cardinal Alexandre Farnèse élevèrent les réclamations les plus bruyantes, et se

mirent à nouer des intrigues avec les ennemis du pape; cette ingratitude brisa le cœur de Paul, qui mourut quelques jours après avoir eu une violente explication avec le cardinal Alexandre. « Paul III, dit M. Ranke, était un homme plein de talent et d'esprit; dans la plus haute position, il ne se laissa pas éblouir et n'oublia jamais les règles de la prudence la plus consommée. Il avait des manières aisées, grandes et magnifiques; rarement à Rome un pape a été aussi aimé. Il nommait les cardinaux sans en prévenir le sacré collége, choisissant parfaitement ceux qui le méritaient. Ce qui n'était pas moins précieux, c'était la liberté qu'il laissait aux cardinaux de le contredire hautement dans le collége. »

Menant de front, dans un chemin hérissé de difficultés, les plus hautes visées en matière de religion et de politique, il fut obligé, dans l'intérêt de sa famille, de se livrer à une politique circonspecte, temporisatrice et qui paraissait souvent se contredire. « Il lui fallut souvent, dit encore M. Ranke, attendre les circonstances favorables, les amener avec prudence et enfin s'en saisir avec adresse et promptitude; c'est à quoi il ne manqua jamais. Les ambassadeurs trouvaient de grandes difficultés à négocier avec lui; sans qu'il parût jamais manquer de courage et de détermination, on l'amenait rarement à prendre une décision; il cherchait toujours à engager les autres, à en obtenir une de ces paroles qui lient; mais quant à lui il éloignait toujours le moment de se prononcer et de s'engager, et croyant autant qu'aucun de ses contemporains à l'astrologie, il n'entreprenait rien d'important sans avoir consulté les constellations. » Ajoutons encore qu'il ne s'exprimait, soit en latin, soit en italien, que de la manière la plus recherchée et la plus élégante; il choisissait et pesait ses paroles avec un soin extrême, parlant toujours à voix basse et avec la plus lente réflexion.

Onufrio Panvinio, *Vita Pauli III*. — Raynaldus, *Annales*. — Ribier, *Lettres et Mémoires d'Estat*. — Pallavicini, *Storia di concilio di Trento*. — Gosselini, *Vita di Ferr. Gonzaga*. — Quirini, *Imago pontificis Pauli III*. — Kiesling, *Epistolæ de gestis Pauli III* (Leipzig, 1747-1768, in-4°). — Ranke, *Geschichte der Päpste*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PAUL IV, pape, né à Capriglio, le 28 juin 1476, mort à Rome, le 18 août 1559. Fils de Jean-Antoine Caraffa, comte de Montorio, il portait avant son élévation le nom de Jean-Pierre Caraffa. Élevé pour l'Église, sous la direction de son oncle le cardinal Olivieri Caraffa, il devint en 1507 évêque de Chiéti : austère et plein d'activité, il rétablit en peu de temps dans son diocèse la discipline, qui s'y était relâchée. Après avoir passé trois ans comme nonce en Angleterre, il fut pendant quelque temps membre du conseil pour le royaume de Naples, qui siégeait à Madrid. Nommé en 1518 à l'archevêché de Brindisi, il fut en 1520 appelé à Rome par le pape Adrien VI, qui connaissait son zèle pour l'abolition des abus, qui s'étaient introduits dans l'Église. En 1524 il fonda en commun avec Gaëtano de Thiène le célèbre ordre des théatins, qui eut bientôt une heureuse influence sur l'amélioration des mœurs du haut clergé. Ayant résigné son archevêché, il se livra à l'exercice de la prédication et de toutes les pratiques de la charité chrétienne. Nommé cardinal en 1536, il devint le promoteur de toutes les mesures énergiques pour le maintien du catholicisme, telles que le rétablissement de l'inquisition et la censure des livres. Il fut élu pape le 23 mai 1555, malgré les efforts du parti impérial, qui redoutait le ressentiment que le nouveau pontife nourrissait contre Charles-Quint, l'oppresseur du royaume de Naples, son pays, et le persécuteur de ses neveux, les fils de Jean-Alphonse, comte de Montorio. Il fut lui-même étonné de son élévation, n'ayant jamais déguisé son caractère d'une extrême sévérité envers tous, sans acception de personne. Dès son avénement il déploya le plus grand zèle pour une réforme complète de la discipline dans toute l'Église, et institua à cet effet une congrégation spéciale dont il surveilla les travaux. Il s'occupa avec la même ardeur d'un projet d'une tout autre nature, c'est-à-dire de la ruine de la domination espagnole en Italie, dont il voulait rétablir l'indépendance et la splendeur. Sa haine contre Charles-Quint était si forte que, la voyant partagée par son neveu Charles Caraffa, brillant militaire, mais plein de vices, il le nomma cardinal et lui accorda une part considérable dans la conduite des affaires. Il commença par bannir les principaux membres du parti impérial dans les États de l'Église, tels que les Sforza et les Colonna, dont les biens furent donnés en fief à deux autres de ses neveux, qu'il créa, l'un duc de Paliano, l'autre marquis de Montebello. Le 16 décembre 1555 il signa un traité d'alliance avec le roi de France contre l'empereur, et il était sur le point de faire envahir le royaume de Naples par ses troupes lorsqu'il apprit que les Français venaient de conclure (26 février 1556), avec les Espagnols, la trêve de Vauxelles. Il envoya aussitôt à la cour de France le cardinal Caraffa, qui sut décider le roi Henri II à reprendre les hostilités. Mettant de côté tout ménagement envers l'empereur et le roi d'Espagne Philippe II, il fit commencer contre eux un procès tendant à les faire excommunier. A cette nouvelle Philippe ordonna au duc d'Albe, alors vice-roi de Naples, d'occuper les États pontificaux, sauf à les restituer si le pape changeait de dispositions. Le duc s'avança rapidement; le pape, qui ne s'attendait pas à une aussi brusque attaque, n'avait guère à lui opposer que la milice urbaine de Rome, brillante aux revues, mais incapable d'affronter les vétérans espagnols. Le duc, qui s'était emparé de Tivoli et d'Ostie, aurait facilement pu prendre Rome; mais rempli de scrupules au sujet de cette lutte contre le souverain pontife, il ne faisait la guerre qu'avec la plus grande réserve, et se contenta de bloquer

la capitale et de repousser les attaques que les troupes papales, qui s'étaient enfin réunies au nombre de quatorze mille hommes, tentèrent contre son armée, qui n'était pas tout à fait aussi forte. Au printemps suivant (1557), le duc de Guise amenant de France une douzaine de mille hommes, regagna en peu de temps la plupart des places occupées par les Espagnols dans les États du pape; il passa ensuite les frontières napolitaines, et assiégea Civitella del Tronto, mais sans succès. Grâce aux excellentes mesures prises par le duc d'Albe, le pays ne se souleva pas; Guise alors revint dans les États de l'Église, où eut lieu pendant plusieurs mois une petite guerre sans résultats décisifs. La défaite des Français à Saint-Quentin entraîna le départ immédiat de Guise et de ses troupes. Cependant ce ne fut que lorsque les Espagnols campèrent devant Rome, que Paul se décida à négocier; par la paix conclue le 14 septembre 1557 il recouvra tous ses États, mais il perdit en même temps tout espoir d'affranchir l'Italie de la domination étrangère. Cette ruine complète de ses projets politiques opéra chez Paul une réaction puissante. « Son népotisme n'était pas fondé, comme celui des papes précédents, sur une affection exclusive de famille; il avait favorisé ses neveux, parce que les voyant ennemis de l'Espagne, il les regardait comme ses auxiliaires naturels dans sa lutte contre cette puissance; maintenant qu'il était vaincu, il ne tenait plus à ce que ses neveux fussent riches et puissants. Lorsque ses nouvelles dispositions furent connues, on l'informa des excès de toute sorte commis par les Caraffa. Le 27 janvier 1559 il convoqua le sacré collége; après avoir retracé avec une émotion passionnée la vie scandaleuse de ses neveux, il prit Dieu et les hommes à témoin qu'il ne l'avait jamais connue auparavant; puis il priva tous ses neveux, jusqu'au cardinal Charles Caraffa, de tous leurs emplois, et les exila avec leurs familles dans diverses places éloignées. Les cardinaux étaient muets d'étonnement et de frayeur; lui, de son côté, parut insensible; il s'occupa, sans y plus penser, d'autres affaires. Au milieu de changements si violents et si subits, au milieu de tous ses nouveaux ministres et serviteurs, il se montra constamment ferme, opiniâtre et tranquille; il n'éprouva aucune pitié et parut n'avoir conservé aucun souvenir de ceux auxquels il avait été si attaché. » — « Désormais, ajoute M. Ranke, une tout autre passion va s'emparer de son âme; il revint à ses anciennes pensées de réforme; il commença à réaliser les espérances que son règne avait fait concevoir, portant dans la réforme de l'État et surtout de l'Église la même énergie fougueuse qui l'avait animé dans ses inimitiés et ses guerres. Dans tous les degrés de la hiérarchie, il renouvela le personnel de l'administration des affaires temporelles, qui fut purgée de beaucoup d'abus; des sommes considérables furent épargnées et remises en diminution de taxe. » Quoique Paul n'eût à aucun moment perdu de vue la réforme de l'Église, il s'y consacra alors avec un zèle bien plus actif; il publia presque tous les jours une ordonnance concernant le rétablissement de la discipline dans toute sa pureté primitive; on reconnaît dans ses décrets les principaux traits des règlements sanctionnés un peu plus tard par le concile de Trente. En accordant des fonctions ecclésiastiques, il apporta la plus scrupuleuse attention à la capacité et aux sentiments religieux des impétrants, et prohiba tout trafic d'emplois à la cour pontificale, où il fit régner la plus grande régularité des mœurs. Il déploya dans cette nouvelle direction toute l'inflexibilité qui lui était naturelle, et fit traîner devant l'inquisition, au maintien rigoureux de laquelle il veilla activement, des grands seigneurs, des prélats et jusqu'à des cardinaux. Ce fut au milieu de ce travail de rénovation que la mort vint l'enlever; le peuple de Rome, qui ne lui avait pas encore pardonné les malheurs attirés sur cette ville par la guerre contre les Espagnols, brisa ses statues. Si son caractère, ennemi de toute transaction, eut d'un côté pour heureux résultat de faire observer malgré tant d'obstacles ses projets de réformes, d'un autre côté il fut nuisible à la cause du catholicisme en Angleterre et en Allemagne. Dans le premier de ces pays Paul, par le peu d'égards qu'il eut pour le cardinal Poole et surtout par son refus de reconnaître et les aliénations des biens ecclésiastiques et les droits d'Élisabeth à la couronne, amena la ruine irréparable de l'ancienne religion. En Allemagne il obligea Ferdinand, en ne voulant pas sanctionner l'élection de ce prince à l'empire, à ménager les princes protestants, qui en profitèrent pour mettre peu à peu entre les mains de leurs coreligionnaires les riches évêchés du nord de l'Allemagne, où le luthéranisme devait bientôt régner exclusivement.

Bromato, *Vita di Paolo IV* (Ravenne, 1748, 2 vol.). — Ant. Carraccioli, *Collatanea de vita Pauli IV*. — Fr. M. Magi, *De Pauli IV inculpata vita*. — Pallavicini, *Histoire du concile de Trente*. — Cabrera, *Felipe Segundo*. — Prescott, *Histoire de Philippe II*, t. I. — Ranke, *Histoire des papes*.

PAUL V (*Camille* Borghèse), pape, né le 17 septembre 1552, à Rome, où il mourut, le 28 janvier 1621. Issu d'une noble famille originaire de Sienne, il étudia la philosophie à Pérouse et le droit à Padoue, devint avocat consistorial, puis prélat abréviateur. Sixte-Quint l'envoya en 1588 comme vice-légat à Bologne; Clément VIII le fit son légat en Espagne et le créa cardinal (1596), puis gouverneur de Rome. Élu pape, le 16 mai 1605 pour succéder à Léon XI, il prit le nom de *Paul V*. A peine élu, il vit un assez grave différend s'élever entre le saint-siége et Venise. Deux ecclésiastiques, accusés de crimes contre les mœurs, de rapines et d'homicides, avaient été mis en jugement et empri-

sonnés sans qu'on eût donné aucune communication de ces faits à la cour romaine. Le sénat avait en outre défendu de fonder des monastères, d'instituer de nouvelles *religions*, de bâtir des églises sans sa permission et d'aliéner les biens immeubles de l'Église pour plus de deux ans. Paul V assembla, le 17 avril 1606, un consistoire où il fut décidé qu'un monitoire serait lancé dans la république, et que, si avant vingt-quatre jours, le doge et la république n'obéissaient pas au saint-père, le doge et le sénat seraient excommuniés et que, trois jours après, la même peine serait appliquée à tous les sujets vénitiens. Le sénat défendit à tout le monde d'obéir à l'interdit, sous peine de l'exil. Les Capucins, les Théatins et les Jésuites, qui observèrent l'interdit, furent embarqués pour Rome, et les Jésuites bannis à perpétuité. Mais le pape, instruit que Paolo Sarpi essayait, à la faveur de ce différend, d'introduire le calvinisme à Venise, s'adressa à M. d'Alincourt, ambassadeur de France à Rome, et alors Henri IV offrit sa médiation aux deux puissances. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation que termina le cardinal de Joyeuse, le 21 avril 1607. Si Paul V montra d'abord dans cette affaire trop de chaleur et de vivacité, il eut la prudence de céder ensuite sur quelques points, plutôt que de risquer de tout perdre. Peu de temps après parut le livre du jésuite Suarez, intitulé : *Défense de la foi catholique*. Un arrêt du parlement de Paris le condamna à être brûlé, parce qu'il lui parut que son auteur dérogeait en certains passages à l'autorité des souverains. Paul V, qui avait toujours manifesté une grande affection pour les Jésuites, réclama contre cet arrêt qui, après de longs débats, resta suspendu. Il fut moins heureux dans la tentative qu'il fit auprès des États-généraux assemblés en 1614, pour faire recevoir en France le concile de Trente. En 1617, Paul V renouvela la Constitution de Sixte IV sur la Conception immaculée de la Vierge. On le pressa d'en faire un article de foi; mais il se contenta de défendre qu'on enseignât publiquement le contraire. Paul mit le même discernement dans l'affaire de Galilée, qui voulait que le pape et le Saint-Office déclarassent le système de Kopernik fondé sur la Bible. Il ne condamna que le ton décisif avec lequel celui-ci soutenait une opinion contraire à la lettre de l'Écriture; il lui permit même de la soutenir comme une hypothèse astronomique. Il s'appliqua à embellir Rome, qui lui doit ses plus belles fontaines; il acheva le fronton de Saint-Pierre et le palais de Monte-Cavallo. Enfin il approuva l'ordre des Ursulines institué à Paris, la congrégation de l'Oratoire, l'ordre de la Visitation; il canonisa sainte Françoise et saint Charles Borromée. Paul V, ferme dans ses prétentions, grand dans ses vues, mais quelquefois peu éclairé dans les moyens, brillait plus par sa piété et son devoir que par sa politique. Ce fut lui qui donna la dernière forme à la fameuse bulle *In cœna Domini* (8 avril 1610), et il la fit insérer dans le rituel romain; de là vient qu'on l'appelle *bulle de Paul V*. Son successeur fut Grégoire XV. H. F.

Artaud de Montor, *Hist. des souv. pont. romains*. — De Mastatrie, *Chronologie histor. des papes*. — Muratori, *Annales d'Italie*, an 1606 et suiv. — De Sponde, *Annal. eccl.* — *Dict. des papes*, collect. Migne. — Daru, *Hist. de Venise*, t. IV.

PAUL Ier *Pétrovitch*, empereur de Russie, né le 1er octobre 1754, à Saint-Pétersbourg, où il fut assassiné, le 12 mars 1801. Traité avec froideur par Catherine et plus encore par Pierre III (*voy.* ces noms), son époux, alors grand-prince, et qui méditait même, dit-on, de l'exclure de la succession au trône, il passa ses premières années sans connaître l'amour d'un père et d'une mère. Lorsqu'en 1762, Pierre III perdit à la fois le trône et la vie, son héritier naturel n'avait pas huit ans, et le sceptre échut à l'impératrice. L'éducation de Paul fut confiée au comte Panine, principal ministre de Catherine II et entièrement dévoué à ses intérêts. Elle avait proposé à d'Alembert de venir présider à l'instruction que devait recevoir le prince; puis, à défaut du géomètre français, on lui donna plusieurs maîtres distingués, au premier rang desquels étaient Æpinus et Platon Levchine, depuis métropolitain. Paul, qui annonçait d'heureuses dispositions, répondit à leurs soins par ses progrès, et sa conduite fut telle qu'elle ne donna aucun ombrage à Catherine, quoiqu'elle surveillât tous ses mouvements avec une sollicitude inquiète à laquelle la tendresse maternelle avait peu de part. Lorsqu'il fut près d'avoir vingt ans, elle apporta un soin tout particulier à lui choisir une épouse, et finit par arrêter ses vues sur la cour de Hesse-Darmstadt. La landgrave consentit à amener ses trois filles à Saint-Pétersbourg; celle qui obtint la préférence reçut, en embrassant la religion grecque, le nom de Natalie Alexéievna (10 oct. 1773). Ce fut surtout pendant un voyage à Moscou (1775), où Paul accompagna sa mère, que la jalousie et la méfiance de cette dernière furent plus vivement excitées par l'intérêt dont elle le vit partout l'objet et auquel le souvenir de Pierre III n'était point étranger. Quoiqu'il ne lui eût donné aucun sujet de plainte, elle craignit d'autant plus qu'il n'ouvrît son cœur à des idées ambitieuses ou à de criminelles suggestions, qu'on lui avait fait part de quelques paroles échappées au jeune prince sur le malheureux sort de son père. De ce moment, elle le tint à l'écart, sous une surveillance qui l'humiliait profondément, et qui exerça sur lui une influence funeste en altérant son caractère, naturellement bon et généreux. Paul avait de la portée dans l'esprit, il était instruit, vif, actif, et possédait des talents. Mais, dit le comte de Ségur (*Souvenirs et Anecdotes*, t. II, p. 227), « sans qu'il fût nécessaire d'une longue observation, on apercevait dans toute sa personne, et principalement lorsqu'il parlait de

sa position présente et future, une inquiétude, une mobilité, une méfiance, une susceptibilité extrême, enfin ces bizarreries qui, dans la suite, furent les causes de ses fautes, de ses injustices et de ses malheurs ».

La grande-princesse Natalie étant morte en couches, le 26 avril 1776, Catherine entama aussitôt des négociations avec la cour de Wurtemberg. Sur l'invitation de Frédéric le Grand, Paul, accompagné du feldmaréchal Roumantsof, se rendit à Berlin, où il eut une entrevue avec la princesse Dorothée-Sophie-Augusta, qui lui était destinée en secondes noces; comme elle lui plut, il s'engagea sans balancer. Après de nombreuses et brillantes fêtes que Frédéric lui donna, il repartit pour Saint-Pétersbourg, où se rendit de son côté la princesse de Wurtemberg, qui y changea de religion, prit le nom de Marie Fœdorovna, et devint l'épouse du grand-prince, le 18 octobre 1776. Cette union fut heureuse et donna le jour à de nombreux enfants, comme nous le dirons plus loin. Aussi le bonheur domestique rendit-il plus supportable à Paul le joug sous lequel l'impératrice ne cessait de le tenir, et qui allait jusqu'à lui interdire de visiter le port et la flotte de Kronstadt, quoiqu'elle se fût enfin décidée à lui donner le titre de grand-amiral. On permit d'ailleurs aux jeunes époux d'entreprendre (sous les noms de comte et comtesse du Nord) un voyage (1780) en Pologne, en Allemagne, en Italie, en France et dans la Hollande. Après quatorze mois d'absence, ils revinrent au château de Gatchina, dont ils firent leur résidence. Paul s'y consola, au sein de la vie de famille, d'être frustré de la gloire à laquelle sa naissance semblait l'appeler, et qui lui échappa nommément, en 1788, lorsqu'éclata de nouveau la guerre avec les Turcs, où il désirait vivement être employé. Plus tard, lorsque Gustave III, rompant tout à coup la paix, menaça Saint-Pétersbourg, Paul obtint à grand' peine de prendre part à la campagne de Finlande; mais obsédé par la surveillance de sa mère, il reconnut qu'il n'y avait de bonheur possible pour lui que dans une retraite absolue, et s'y renferma.

Dans de telles circonstances, la mort de l'impératrice ne pouvait être pour lui un bien grand sujet d'affliction. Lui ayant succédé sur le trône, le 17 novembre 1796, sa première pensée fut de rendre à son père, à l'occasion des funérailles de Catherine, les honneurs suprêmes qui lui avaient été refusés au moment de sa mort. On sait quelle punition il infligea pendant cette cérémonie au comte Alexis Orlof et à Baratinski, son complice. Du reste, les commencements du règne de Paul I[er] furent marqués par des actes de sagesse et de bienveillance, qu'il s'empressa d'accomplir dès qu'il se vit libre. Il voulut être instruit de tout, et accueillit avec faveur les pétitions de ses sujets. Des abus s'étaient introduits dans la marine et dans l'armée: il les réforma, rendit des règlements minutieux et veilla sévèrement à leur exécution. Loin d'imiter sa mère dans la conduite qu'elle avait tenue envers lui, il initia son fils Alexandre aux affaires. A propos de son couronnement, il rétablit l'ancienne loi fondamentale qui réglait la succession au trône par ordre de primogéniture dans les mâles jusqu'à complète extinction (16 avril 1797). Il s'occupa aussi des finances, qui se trouvaient dans un état délabré, et introduisit plus d'économie dans les dépenses de sa maison; enfin il semblait répondre à l'attente que la nation avait de lui, quoiqu'un grand nombre de ses mesures fussent évidemment dictées plutôt par le désir de défaire ce qu'avait fait sa mère, que par la certitude d'obtenir ainsi une réelle amélioration. On assure qu'il eut un instant l'idée de rétablir le royaume de Pologne; mais ce qui est certain, il rendit à la liberté les Polonais qu'on avait traînés dans l'exil ou dans les cachots, et témoigna son estime à Kosciuszko, qui toutefois refusa les libéralités du tsar et s'empressa de quitter la Russie. Il se hâta aussi de terminer la guerre avec la Perse, en faisant des concessions, et se montra en général pacifique, tout en donnant à son règne un caractère militaire et soldatesque. Depuis la mort de l'infortuné Louis XVI, Catherine, pressée par les instances des émigrés qui affluaient à Saint-Pétersbourg, et jalouse d'ailleurs de défendre les trônes contre les entreprises des révolutionnaires (bien qu'elle eût autrefois écrit quelque part que son âme a toujours été *singulièrement républicaine*), s'était préparée à la guerre avec la France, sans cependant la lui déclarer. Son successeur, également hostile à la révolution, et qui toute sa vie eut les jacobins en horreur, suivit la même politique. Tout en adhérant à la triple alliance avec l'Autriche et l'Angleterre, il déclara que le bien de ses sujets serait le seul mobile qui le déterminerait. Mais redoutant l'invasion des idées nouvelles, il établit une censure sévère, défendit l'importation des livres français et bientôt des livres étrangers en général, mit de fortes entraves à l'entrée des voyageurs en Russie, rappela du dehors tous ses sujets, enfin, se livrant à cette bizarrerie de caractère dont parle le comte de Ségur, prit une foule de mesures contraires à l'esprit du temps, et qui, dictées souvent par des craintes peu éclairées ou même par de simples caprices, durent paraître des vexations gratuites, quoiqu'elles fussent compensées quelquefois par de véritables bienfaits, tels que la création de l'université de Dorpat et la fondation de beaucoup d'autres établissements utiles.

De même dans la politique étrangère, Paul suivit trop volontiers ses impulsions personnelles, et la résistance ou les revers, en l'irritant, le portèrent facilement d'une ligne de conduite à une autre diamétralement opposée. La raison d'État et les conseils avaient peu de prise sur lui. Les personnages les plus distingués de

son règne étaient les feldmaréchaux prince Repnine, Roumantsof, Souvorof, le chancelier Ostermann (fils), le comte puis prince Bezborodko, Markof, le comte Nicolas Soltykof; le prince Kourakine, le comte Rostoptchine, le général Araktchéief étaient surtout en crédit auprès de lui; mais il prêtait l'oreille de préférence à Koutaïssof, son favori et ancien valet de chambre, qu'il fit grand-écuyer et à qui, en 1799, il conféra le titre de comte; l'influence légitime de l'impératrice elle-même fut souvent contrebalancée par des attachements qui rappelaient plus qu'il ne fallait les mœurs du règne précédent, dont il répudiait les traditions à tant d'autres égards. Ce fut encore un caprice qui fit éclater la guerre, d'ailleurs glorieuse, avec la France. Après avoir rétabli en Volhynie un prieuré polonais de l'ordre de Malte, d'abord confisqué en faveur de la Russie, il accepta, en décembre 1798, la croix et le protectorat de cet ordre. Mais peu de temps après, l'île de Malte fut occupée par les Français, et le grand-maître de Hompesch pensionné par le Directoire. Alors le prieuré russe déclara ce dernier traître à l'ordre et offrit la grande-maîtrise à l'empereur, qui l'accepta. Dès lors, les instances de l'empereur d'Allemagne furent mieux écoutées, et Paul n'entra pas seulement dans une coalition avec l'Autriche et l'Angleterre, il s'allia en particulier avec la Porte et avec le roi de Naples. Ce furent aussi les affaires de l'ordre, plus que toute autre chose, qui le décidèrent plus tard à une rupture éclatante avec l'Espagne. Pour la première fois, on vit la flotte russe s'unir à la flotte turque; les Othomans firent alliance avec les chevaliers de Malte, leurs implacables ennemis, et avec les Russes, leurs rivaux, contre la France, leur plus ancienne amie, mais qui venait de les attaquer en Égypte. L'escadre russo-turque arracha aux Français les îles Ioniennes (fin de 1798) et agit contre eux à l'extrémité méridionale de l'Italie. Pour la première fois aussi, la France vit des armées moscovites menacer ses frontières. Souvorof, après un moment de disgrâce, fut remis en activité à la demande de l'Autriche, qui le désirait pour généralissime; il partit, et bientôt, à la tête d'une armée austro-russe, il se rendit redoutable aux républicains, qui furent défaits dans les mémorables batailles de Cassano (27 avril 1799), de la Trébia (18 juin) et de Novi (15 août). Une seconde armée russe, sous le général Rimsky-Korsakof, opérait en Suisse; une troisième, sous Hermann, fut débarquée en Hollande pour se réunir au duc d'York. Cette dernière, malgré des actes de bravoure, partagea les malheurs de l'expédition britannique; et lorsque Masséna eut battu Korsakof à Zurich (25 sept.), Souvorof, épuisé par ses victoires, ne fut plus en état de tenir la campagne et se retira jusqu'en Bavière, non sans avoir causé de nouvelles pertes aux Français. Ce mauvais succès d'une entreprise pour laquelle près de cent mille Russes avaient été mis en mouvement, irrita Paul; il en rejeta toute la responsabilité sur l'Angleterre et l'Autriche. Il reprochait à celle-ci non-seulement l'abandon où l'archiduc Charles avait laissé Korsakof en Suisse, mais sa conduite en général et son peu d'empressement à évacuer le Piémont. Celle-là, non moins égoïste, gardait Malte pour elle, se montrait peu disposée à rétablir la maison d'Orange, et soutenait avec roideur ses prétentions à la domination des mers. Bonaparte, premier consul, profita habilement de la mauvaise humeur du tsar : il le flatta, renvoya dans leurs foyers les prisonniers russes sans rançon et bien habillés, enfin l'entretint dans sa colère contre l'Angleterre. Dumouriez fit de vains efforts pour maintenir la Russie en armes contre la république. On rapporte ces paroles de Paul au général : « Il importe peu que ce soit Louis XVIII, Bonaparte ou un autre qui soit roi de France; l'essentiel est qu'il y en ait un! » Et non-seulement il se sépara de la coalition, mais il poussa la complaisance pour ses nouveaux amis jusqu'à supprimer aussitôt les pensions accordées aux émigrés français, si bien qu'au cœur de l'hiver (23 janvier 1801), Louis XVIII quitta Mittau et l'empire. Paul ne garda aucun ménagement avec l'Angleterre : deux fois il mit l'embargo sur les navires de commerce britanniques; il se hâta de remettre en vigueur la neutralité armée de 1780, en concluant des traités avec la Suède (décembre 1800), le Danemark et la Prusse; et il alla jusqu'à provoquer en duel des rois qui différaient d'opinion avec lui. L'Angleterre était prête à se venger, lorsqu'arriva la nouvelle de la mort subite de son ennemi, causée, disait le manifeste de son successeur, par un coup d'apoplexie.

Paul avait le sentiment du bien et cherchait à le réaliser; mais son irascibilité, sa bizarrerie qui semblait quelquefois dégénérer en folie, sa conduite arbitraire et oppressive, sa police secrète qui faisait trembler tout le monde, et les revirements subits de sa politique, souvent contraire aux intérêts du commerce russe, donnèrent lieu à un profond mécontentement. Il se forma une conjuration dans le but de le détrôner et de faire passer la couronne sur la tête d'Alexandre, son fils aîné. Le général comte de Pahlen, gouverneur général de Saint-Pétersbourg et l'un des favoris de Paul, était l'âme de ce complot. Dans la nuit du 23 au 24 mars 1801, il cerna, avec les régiments des gardes, le palais Mikhaïlof, nouvelle résidence de l'empereur, et y introduisit les conjurés, le prince Platon Zoubof, et ses frères Valérien et Nicolas, les généraux Benningsen et Ouvarof, les colonels ou officiers inférieurs Tatarinof, Dalissine, prince Iaschvill, Ouchagof, etc. Ce fut en se débattant avec eux et en repoussant l'abdication qu'ils voulaient lui imposer, que cet infortuné prince perdit, dans sa quarante-septième année, une vie

dont une éducation différente eût pu faire, sans doute, un bienfait pour l'humanité. L'impératrice Marie Fœdorovna, ainsi que ses deux fils aînés Alexandre et Constantin Pavlovitch, apprit avec une douleur profonde l'horrible catastrophe qui venait d'ensanglanter le trône. Alexandre, saisi d'horreur, refusa même un instant d'y monter. Il fallut les ordres de sa mère et les instances des grands de l'empire pour le décider à accepter une couronne qu'il a portée avec gloire, et que nul n'a entourée d'un éclat plus digne de la civilisation européenne, à laquelle tous ses efforts tendaient à associer son peuple.

Paul laissa quatre fils et autant de filles (il en avait perdu une, *Olga*, en bas âge; et la grande-princesse *Alexandra*, née en 1783, promise à Gustave IV Adolphe, mariée en 1799 à l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, morte en 1801, avait devancé son père dans la tombe de quelques jours seulement); ses fils sont : *Alexandre*, *Constantin* et *Nicolas* (*Voyez* ces noms); le grand-prince *Michel Pavlovitch*, né le 9 février 1798, et qui a épousé, en 1824, Hélène Pavlovna, appelée auparavant Charlotte, princesse de Wurtemberg, mariage dont sont issues plusieurs filles; enfin, les grandes-princesses *Hélène*, née en 1784, mariée, en 1799, à Frédéric-Louis, prince de Mecklembourg-Strélitz, et morte en 1803; *Marie*, née en 1786, mariée en 1804, grande-duchesse de Saxe-Weimar et morte en 1859; *Catherine*, née en 1788, successivement princesse de Holstein-Oldembourg et reine de Wurtemberg, morte en 1819; et *Anne*, née en 1795, mariée en 1816, reine des Pays-Bas. — Sa veuve, *Marie Fœdorovna* (morte à Saint-Pétersbourg, le 5 nov. 1828), consacra le reste de sa vie à diriger l'éducation des jeunes filles de l'empire et à préserver de l'abandon les orphelins et les enfants trouvés. [M. SCHNITZLER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Storch, *Histor. Gemælde des russischen Reiches zu Ende des 18 Jahrh.*; Leipzig, 1797-1803, 8 vol. in-8°. — G. de Tannenberg, *Leben Pauls I*; Francfort, 1804, in-8°. — Chateaugiron (De), *Notice sur la mort de Paul I*; Paris, 1820, in-8°.

PAUL *de Samosate*, un des plus anciens et des plus célèbres hérésiarques, vivait dans le troisième siècle après J.-C. Il était né à Samosate, capitale de la Commagène. On ne sait rien de la première partie de sa vie; mais son élévation au siége épiscopal d'Antioche, vers 260, semble prouver qu'il n'avait jusque-là donné de scandale ni par ses mœurs ni par ses doctrines. A peine fut-il devenu évêque, qu'on l'accusa d'avarice, de mauvaises mœurs et d'hérésie. Il cumulait avec ses fonctions ecclésiastiques la charge de percepteur des impôts (*procurator ducenarius*), pour le compte de Zénobie et d'Odenath, et affectait les manières plutôt d'un magistrat que d'un évêque. Un synode s'assembla en 264 pour faire une enquête sur sa conduite, et se sépara après plusieurs séances sans avoir pu obtenir la preuve de sa culpabilité. Un second synode, plus nombreux, reprit l'enquête en 269, et sur l'accusation de Malchion, rhéteur et prêtre de l'église d'Antioche, il se déclara convaincu des faits imputés à l'évêque. En conséquence Paul fut excommunié. Une lettre du synode, adressée à l'évêque de Rome et aux églises de l'empire, donna les raisons de cette décision. Paul refusa de se soumettre, et, soutenu par Zénobie, il conserva la maison épiscopale jusqu'à l'année 272 ou 273, où les évêques du synode demandèrent à Aurélien, vainqueur de Zénobie, l'expulsion de Paul. Aurélien y consentit, mais il ne prit pas de mesure plus vigoureuse contre l'hérésiarque, qui continua de propager ses doctrines. On ignore l'époque de sa mort. Ses sectateurs formèrent, sous le nom de *Paulianiens* ou de *Paulianistes*, une secte qui existait encore au cinquième siècle. Le concile de Nicée condamna ces hérétiques, et ordonna de rebaptiser ceux qui avaient été baptisés suivant leurs rites.

La lettre synodale donnant les motifs de l'excommunication de Paul de Samosate a été citée en partie par Eusèbe; on peut regarder comme généralement fondés les griefs qu'elle contient; mais ces griefs portent plus sur des faits personnels que sur les doctrines, qui restent obscures. L'hérésie de Paul semble avoir été une des nombreuses tentatives faites en Orient pour expliquer rationnellement le christianisme, et le mettre d'accord avec la philosophie hellénique. D'après l'hérésiarque de Samosate, le Fils et le Saint-Esprit existent en Dieu de la même manière que les facultés de la raison et de l'activité existent dans l'homme; le Christ était né simplement homme; la raison ou la sagesse de Dieu le Père descendit en lui, et par lui accomplit des miracles sur la terre, et instruisit les nations. A cause de l'union du Verbe divin et de l'humanité en Jésus-Christ; on peut l'appeler Dieu; mais cette appellation n'est pas rigoureusement exacte. Il reste très-peu de chose des écrits de Paul de Samosate. Quelques fragments d'un ouvrage adressé *à Sabianus* sont cités dans les *Concilia* de Labbe (III, p. 338). Quant aux dix questions adressées par Paul de Samosate à saint Denys, patriarche d'Alexandrie et publiées avec la réponse du patriarche dans les diverses bibliothèques des Pères, on doute de leur authenticité.

L. J.

Eusèbe, *Hist. ecclés.*, VII, 27, 28, 29, 30. — Saint Athanase, *Histor. Arianorum ad monachos*, c. 71; *Ad episcopos Ægyptiæ et Libyæ*, c. 4; *De synodis*, c. 4; *Cont. Apollinar.*, l. II, c. 3. — Saint Épiphane, *Hæres.*, LXV. — Saint Augustin, *De hæresibus*, c. 44. — Theodoret, *Hæret. fabul. compend.*, l. II, c. 8, 11. — Philastrius, *Hæres.*, LXV. — Suidas, au mot Παύλος. — *Concilia*, vol. I, p. 843, etc., édit. Labbe, p. 1031, etc., édit. Mansi. — Cave, *Hist. litter.* — Le Quien, *Oriens christianus*, vol. II, col. 705. — Tillemont, *Mémoires ecclés.*, vol. IV, p. 289, etc. — Semler, *Hist. Eccles. selecta cap.*, sæcul. III. — Neander, *Geschichte der christlichen Religion*, vol. II. — Priestley, *History of the christian Church*, vol. I, p. 396, etc. — Mosheim, *Histoire ecclésiastique*.

PAUL *le Silentiaire* (Παύλος Σιλεντιάριος), poëte grec, vivait dans le sixième siècle après

J.-C., sous le règne de Justinien. Suivant Agathias il était fils de Cyrus, fils de Florus. Du Cange pense que le père et le grand-père de Paul le Silentiaire étaient les deux consuls codicillaires mentionnés dans l'*Anthologie* et les *Novelles*. Cette hypothèse est assez vraisemblable. Il est certain du moins que Paul eut pour ancêtres de hauts dignitaires et qu'il hérita d'une grande fortune. Il devint chef des *silentiaires* ou secrétaires de l'empereur Justinien. Il reste de lui les poëmes suivants : Ἔκφρασις τοῦ ναοῦ τῆς Ἁγίας Σοφίας (*Description de l'église de Sainte-Sophie*). Cet ouvrage, composé de 1029 vers, dont les 134 premiers sont ïambiques et les autres hexamètres, donne une description claire, pittoresque et exacte, au jugement d'Agathias, du superbe monument élevé par Justinien; il fut publié pour la première fois par Du Cange avec une savante préface, une traduction latine et une *Descriptio Ecclesiæ Sanctæ-Sophiæ*, qui sert de commentaire. Cette édition, qui est jointe à l'*Histoire* de Cinnamus, Paris, 1670, in-fol., dans la collection byzantine du Louvre, a été réimprimée dans le *Corpus historiæ byzantinæ* de Venise, avec Anne Comnène et Cinnamus, 1729, in-fol., et dans le *Corpus* de Bonn avec un texte revu par Bekker et le commentaire *De æde Sophiana* de Banduri. La *Description* de Paul le Silentiaire a été aussi publiée par M. Graefe; Leipzig, in-8° ; — Ἔκφρασις τοῦ ἄμβωνος (*Description de la chaire*), comprenant 304 vers, dont les vingt-neuf premiers sont ïambiques et les autres hexamètres; ce poëme, qui est la suite du précédent, ne fut publié ni par Du Cange ni dans le *Corpus* de Venise; Graefe et Bekker l'ont édité; — quatre-vingt-trois épigrammes dans l'*Anthologie :* ces petites compositions, quelquefois gracieuses et passionnées, quelquefois maniérées et licencieuses, ne manquent pas de mérite, et ont fait supposer que Paul le Silentiaire était un des auteurs des odes attribuées à Anacréon; c'est en effet en rhythme anacréontique qu'est rédigée sa *Description des Thermes pythiens* (Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θέρμα). Alde Manuce, dans son édition de l'Anthologie, la publia sous le titre, probablement fautif, de *Hémiambes dimètres au roi Constantin Porphyrogénète*. Si ce titre, qui se trouve en effet dans plusieurs manuscrits, était exact, le poëme ne pourrait pas être de Paul le Silentiaire. Une autre particularité de l'édition de Manuce, c'est que les hémïambes de Paul sont imprimés sur deux colonnes parallèles qu'on doit lire en allant de l'une à l'autre et non pas successivement. Cette disposition trompa les Juntes, qui, dans leur édition de l'Anthologie 1519, brouillèrent le poëme de la manière la plus étrange; leur erreur, reproduite par plusieurs autres éditeurs, fut rectifiée par Lessing. Boissonade a donné à la suite de son édition d'Anacréon le poëme de Paul le Silentiaire avec le commentaire de Lessing. L. J.

Agathias, *Hist.*, V, 9. — *Anthologia*, vol. III, p. 71, édit. de Brunck, vol. IV, p. 41, édit. Jacobs. — Du Cange, *Préface* de son édition de Paul le Silentiaire. — Jacobs, *Anthol.*, l. XIII. — Vossius, *De historicis græcis*. — Oudin, *Comment. de scriptoribus eccles.*, vol. I, col. 1439. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 45, vol. VII, p. 581. — Chardon de La Rochette, *Mélanges*, t. I, p. 247.

PAUL *d'Égine* (Παῦλος Αἰγινήτης), célèbre écrivain médical grec, né dans l'île d'Égine, vivait dans le septième siècle après J.-C. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il visita Alexandrie, alors bien près de tomber au pouvoir des Arabes, et qu'il voyagea assez pour mériter le titre de περιοδευτής ou *médecin ambulant*. Des divers ouvrages qu'il écrivit, au témoignage de Suidas, le plus important subsiste sous le titre de ἐπιτομῆς ἰατρικῆς βιβλία ἑπτά (*Abrégé de la médecine en sept livres*). L'auteur a beaucoup profité des écrivains précédents, Galien, Oribase, Aétius; mais il a complété leurs travaux par des observations originales. Dans sa préface il donne le sommaire suivant de son ouvrage : « Dans le premier livre, dit-il, vous trouverez tout ce qui se rapporte à l'hygiène et aux moyens de prevenir ou de guérir les maladies particulières aux différents âges, saisons et tempéraments, ainsi que les vertus et usages de divers objets de nourriture. Dans le second est expliquée toute la doctrine des fièvres... Le troisième se rapporte aux affections locales depuis le sommet de la tête jusqu'aux doigts de pied. Le quatrième traite des maladies externes qui ne sont pas limitées à une partie du corps, et aussi des vers intestinaux. Le cinquième traite des blessures et morsures des animaux venimeux, de la maladie appelée hydrophobie, des personnes mordues par des chiens enragés, par des chiens non enragés, et par des hommes. Le sixième livre traite de la chirurgie... et le septième des propriétés de toutes les médecines, les simples et les composées. » Le sixième livre est le plus intéressant : il contient des fragments précieux d'Antyllus, Archigènes et Dioclès de Caryste.

Paul d'Égine devint promptement célèbre parmi les Arabes, et comme son livre était particulièrement consulté par les sages-femmes, il reçut le nom d'*Al Kawabeli* (*l'Accoucheur*). Les auteurs arabes lui attribuent un traité des *Maladies des femmes* et un autre traité de l'*Hygiène des enfants*, qui paraissent être des extraits de son grand ouvrage. L'*Abrégé de la médecine* fut traduit en arabe par Henain Ibn-Isaak, plus connu sous le nom latinisé de Joannitius. La première édition du texte grec fut publiée à Venise, 1528, in-fol. (in ædibus Aldi et And. Asulani); la seconde édition, qui est très-supérieure à la précédente, parut à Bâle, 1538, in-fol., chez André Cratander, par les soins de Jérôme Gemusæus. Il existe trois traductions latines de l'ouvrage entier : 1° celle d'Albanus Torinus; Bâle, 1532, in-fol., plusieurs fois réimprimée; 2° celle de J. Guinterius Andernacus, Paris, 1532, in-fol., très-supérieure à la précédente, et

plusieurs fois réimprimée; 3° celle de J. Cornarius, Bâle, 1556, in-fol., avec un savant commentaire. Henri Estienne a inséré cette dernière traduction dans les *Medicæ artis principes*; Paris, 1567, in-fol. Le sixième livre a été traduit en français par Pierre Tolet; Lyon, 1539, in-12. L'ouvrage entier a été traduit en anglais par Francis Adams, avec un savant commentaire destiné à former « un manuel complet de chirurgie et de médecine des anciens, avec une courte esquisse des sciences qui s'y rattachent intimement, telles que la physiologie, la matière médicale et la pharmacie »; Londres, 1844, 1846, 1847, 3 vol. in-8°. Y.

Haller, *Bibliot. chirurg.*, vol. I; *Bibliot. medica pract.*, vol. I. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, vol. II. — Freind, *History of physic*, vol. I. — Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die Ældere Medicin*. — J.-G. Weinrich, *De auctor. græcorum version. et comment. syriac., arab., armen. et pers.*; Leipzig, 1842, in-8°.

PAUL, exarque de Ravenne, mort en 728. Il était revêtu de la dignité de patrice lorsque l'empereur Léon l'Isaurien lui conféra celle d'exarque de Ravenne, vacante par la mort ou le rappel de Scholastique. Excommunié par Grégoire II, ce prince chargea Paul de faire assassiner le pape, ou, tout au moins, de faire prononcer sa déposition. L'exarque fit dans ce dessein partir pour Rome des troupes auxquelles se joignirent tous les aventuriers qui se trouvaient dans Ravenne. Le pillage de Rome leur était promis; mais, avertis de leur marche, les Romains prennent les armes, les Lombards de Spolète, les Toscans et les peuples voisins accourent au secours du souverain pontife, et l'armée de Paul, trop faible, est obligée de rentrer honteusement à Ravenne. Convaincu de l'attachement des Romains pour Grégoire II, Paul mit tout en œuvre pour soulever contre lui les Vénitiens et la Pentapole. Tous ces peuples de concert rejetèrent les sollicitations de l'exarque; les habitants de Ravenne, tenant les uns pour le pape, les autres pour l'empereur, en vinrent bientôt aux mains, et Paul fut massacré au sein d'une émeute populaire. Eutychius le remplaça. H. F.

Paul Warnefride, *Historia Longobardorum*, l. VI, c. 49. — Muratori, *Annales d'Italie*, t. IV, p. 253-256. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XII, l. 63.

PAUL DIACRE, historien lombard, né vers 730, probablement à Aquilée, mort vers 796, au Mont-Cassin. Fils de Warnefried, noble lombard, il fut élevé à la cour du roi Rachis à Pavie, et acquit, sous la direction du grammairien Flavianus, une instruction peu commune à cette époque. Il remplit pendant plusieurs années un emploi élevé dans la chancellerie royale, et fut aussi chargé de l'éducation de la fille du roi Didier Adelberge; il se retira auprès d'elle à Bénévent, après la conquête du royaume lombard par les Francs. Il entra plus tard au monastère du Mont-Cassin; ayant, en 781, adressé à Charlemagne une supplique en vers en faveur de son frère Arichis, qui avait été jeté en prison pour avoir pris part à une révolte contre les Francs, il fut appelé à la cour de Charles, où il passa quelques années, honoré de la faveur de ce prince; à la demande de Charles, il initia plusieurs clercs à la connaissance du grec, et il rédigea un recueil d'homélies pour toutes les fêtes de l'année, tiré des Pères de l'Église et qui fut en usage pendant tout le moyen âge. De retour au Mont-Cassin en 787, il y reçut l'office de diacre; ses dernières années furent consacrées à des exercices de piété et à la composition de travaux historiques et autres.

On a de Paul Diacre : *De gestis Longobardorum libri VI*; Lyon, 1495, in-8°; souvent réimprimé, notamment dans les *Scriptores* de Muratori, t. I; des traductions allemandes annotées ont été données par Spruner, Hambourg, 1838, et par Abel, Berlin, 1849 : ce livre, écrit d'un style simple, clair, élégant, et avec un grand soin de la vérité, est extrêmement précieux, parce que l'auteur y rapporte un grand nombre de traditions mythologiques et autres très-intéressantes, qui sans lui auraient été entièrement perdues; il s'arrête à l'année 744; — *Appendix ad Eutropium*; cet opuscule, contenant l'histoire de l'empire romain de Valentinien à Justinien, a été refondu et continué jusqu'en 806, très-probablement par Landulphe Sagax (*voy.* ce nom), qui donna le titre de *Historia miscella* à son travail, qui seul nous a été conservé, et qui, imprimé souvent à la suite d'Eutrope, a été encore publié à Bâle, 1569, in-8°, Ingolstadt, 1603, in-fol., et dans le t. I des *Scriptores* de Muratori; — *Liber de episcopis Mettensibus*, dans les *Corpus Franciciæ historiæ* de Freher et dans les *Monumenta* de Pertz; à la suite de cette compilation de peu de valeur, Paul a placé les épitaphes qu'il composa en l'honneur de plusieurs princesses de la famille carlovingienne; — *Vita sancti Gregorii papæ*, en tête des *Œuvres* de ce pape dans l'édition des Bénédictins de Saint-Maur; — *Vita sanctæ Scholasticæ* et *Vita sancti Mauri*, toutes deux en vers, dans les *Poemata* de Prosper Martingius; l'*Epitaphe* de la *reine Ansa* et l'*Éloge du lac de Côme* en vers, dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Saxe, année 1860; — des homélies, conservées en manuscrit au Mont-Cassin et à la bibliothèque médicéenne à Florence; deux ont été imprimées dans le t. VI de la *Collectio* d'Ang. Maï; — des *Hymnes*, dont deux, l'un en l'honneur de saint Jean-Baptiste (*Ut queant laxis resonare fibris*, etc.), l'autre en faveur de saint Mercure, se chantent encore aujourd'hui; — des lettres, des fragments en ont été publiés par Baluze; — *Expositio super regulam Sancti Benedicti*, ouvrage qui, tel qu'il a été remanié par Ruthard, Hildemar et autres, a été imprimé dans divers recueils. On attribue encore à Paul Diacre, probablement à tort, d'avoir extrait de l'ouvrage du grammairien Festus (*voy.* ce nom), les fragments qui nous ont été conservés. E. G.

Bethmann, *Leben Paulus Diaconus* (dans l'*Archiv. für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. X). — Ersch et

Gruber, *Encyclopædie*. — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, p. 98.

PAUL *de Venise* (*Paolo* NICOLETTI, dit), philosophe italien, né à Udine, mort le 10 juin 1429. Ayant achevé ses études à Venise, il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, et refusa les dignités auxquelles on le porta, pour se consacrer à l'enseignement. Il avait fréquenté l'université d'Oxford ainsi que celle de Padoue, où il reçut le double diplôme de docteur en philosophie et en théologie; il n'est pas certain, comme l'avance Facciolati, qu'il ait pris aussi celui de docteur en médecine. Il professa la philosophie à Padoue et à Sienne, et se fit remarquer par son zèle à combattre les hérétiques. En 1427 il se trouvait à Rome, où il contribua beaucoup à la justification de Bernardin de Sienne, accusé de propager des erreurs dangereuses. On ignore s'il est mort à Venise ou à Padoue. C'était un homme d'une vaste érudition, mais d'une vanité insupportable. Ses *Commentaires* sur Aristote et ses *Logicæ institutiones* (1472, in-4°) ont servi pendant plus d'un siècle de base à l'enseignement dans les écoles de l'Italie.

Facciolati, *Fasti gymnasii patavini*, II, 113. — Papadopoli, *Hist. gymn. patav.* — Panzer, *Annales typogr.* — Fossi, *Catal. codd. impressorum Biblioth. Magliabecchianæ*, II, 767. — Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VI, 330.

PAUL *de Burgos*, théologien espagnol, né vers 1350, mort le 27 août 1435. On lui donne aussi le nom de *Paul de Sainte-Marie*. Il professait le judaïsme lorsque la lecture de la *Somme* de saint Thomas le décida, en 1390, à demander le baptême avec ses trois fils. Après avoir étudié la théologie et pris à Paris le grade de docteur, il fut nommé en 1402 au siége épiscopal de Carthagène, d'où il passa en 1415 à celui de Burgos. On lui conféra ensuite la dignité de chancelier de Castille. On a de lui un traité de controverse destiné à l'instruction de ses anciens coreligionnaires et intitulé *Scrutinium Scripturarum*; il le composa étant plus qu'octogénaire. Cet ouvrage, imprimé vers 1470 à Rome, est recherché à cause de sa rareté; on estime encore les éditions de Mantoue (1475, in-fol.), et de Burgos (1591). — De ses trois fils, l'aîné, *Alphonse*, lui succéda dans l'évêché de Burgos; le second, *Gonzalve*, fut évêque de Placentia, et le troisième, *Alvarez-Garcias*, a laissé une *Coronice del rey Juan II*, publiée à Logrono (1517, in-fol.) et à Pampelune (1599).

N. Antonio, *Bibl. vetus hispana*.

PAUL *de Saumur* (Le chevalier), amiral français, né sur mer, en décembre 1597, entre Marseille et le château d'If, mort à Toulon, le 18 octobre 1667. Sa mère était une lavandière, son parrain fut le gouverneur du château d'If, Paul de Fortia. Encore enfant, entraîné par le goût des voyages, il se glissa à bord d'un bâtiment en partance, et ne se montra que lorsque le navire eut gagné la haute mer. Le capitaine, forcé de le garder, s'attacha à lui et lui apprit son état. Paul passa ensuite sur les galères de la Religion; un duel, dans lequel il tua un de ses supérieurs, le fit condamner à mort par contumace; mais il montra tant de courage dans sa croisière, qu'à son retour, il obtint sa grâce et le commandement d'un vaisseau. Le cardinal de Richelieu l'appela en France et le fit successivement chef d'escadre, lieutenant général et vice-amiral. Paul combattit avec succès les Espagnols et les Barbaresques dans la Méditerranée. En 1666, il conduisit à Lisbonne Françoise de Savoie-Nemours, qui allait épouser Alfonse VI, roi de Portugal. A son retour il fut nommé commandant maritime de Toulon, et mourut dans ces fonctions. Son oraison funèbre fut prononcée par le père oratorien de Villecrose. Chapelle et Bachaumont dans leur *Voyage* disent de lui :

C'est ce Paul dont l'expérience
Gourmande la mer et le vent;
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant, etc. A.

Esménard, poëme de *La Navigation*. — Gerard, *Vies des plus illustres marins français*. — Eug. Sue, *Hist. de la marine française sous Louis XIV*, t. I.

PAUL DE LA CROIX (*Paul-François* DANÉI, connu sous le nom DE), fondateur de l'ordre des Passionistes, né le 3 janvier 1694, à Ovada (État de Gênes), mort à Rome, le 18 octobre 1775. Adonné dès son enfance à la piété, et chargé par son évêque de faire, quoique simple laïque, le catéchisme aux enfants, il forma le dessein d'établir un ordre religieux qui travaillerait au salut des âmes. A cette fin il revêtit un habit pauvre de couleur noire, sur lequel il attacha les insignes de la passion de Jésus-Christ, et les pieds nus, la tête découverte, il se retira en 1720 dans un ermitage, où il se prépara par d'austères mortifications à écrire les règles de la nouvelle société, travail dans lequel il fut aidé par son jeune frère, Jean-Baptiste. Il se rendit à Rome pour les faire approuver, reçut la prêtrise des mains de Benoît XIII (7 juin 1727), et vit après bien des épreuves son institut approuvé par Benoît XIV (25 mai 1741 et 28 mars 1746). Élu général de sa congrégation, Paul établit un noviciat, forma douze maisons de son ordre en diverses villes de l'Italie, et une de femmes à Corneto. Pie VI confirma cet institut par une bulle du 15 septembre 1775, un mois avant la mort de son fondateur. Déclaré vénérable, le 18 février 1821, Paul de la Croix fut béatifié le 1er octobre 1852. H. F.

Abrégé de la Vie du B. Paul de la Croix; Tournai, 1857, in-12.

PAUL (*Amand-Laurent*), grammairien français, né en 1740, à Saint-Chamas (Provence), mort le 29 octobre 1809, à Lyon. Admis chez les Jésuites, il enseigna les belles-lettres à Marseille, et à la suppression de la Société, il occupa au collége d'Arles la chaire d'éloquence. La révolution l'obligea de chercher un asile en Espagne. Le meilleur des ouvrages d'éducation de l'abbé Paul est un *Cours de latinité* (Lyon, 1807 et

suiv., 10 vol. in-12), réimpr. en 1821. Quant à ses nombreuses traductions, elles sont en général fidèles, mais écrites avec trop de sécheresse; nous citerons celles de Velleius Paterculus (1768), de Justin (1774), de Phèdre (1805), de Sulpice Sévère (1805), et de l'*Art poétique* de Boileau (Lyon, 1804, in-8°).

Son frère aîné, PAUL (*François*), né le 16 septembre 1731, à Saint-Chamas, où il mourut, le 19 avril 1774, s'adonna d'abord à la chirurgie; reçu docteur à Montpellier, il pratiqua la médecine à Avignon et dans sa ville natale. Outre la traduction de quelques ouvrages de Boerhaave, on a de lui : *Mémoires de l'Acad. roy. de Prusse contenant l'anatomie, la physiologie, la physique*, etc.; Avignon, 1768-1770, 2 vol. in-4° ou 7 vol. in-12; — *Dictionnaire de Chirurgie;* Paris, 1772, 2 vol. in-8°, extr. des articles rédigés par Louis pour l'*Encyclopédie;* — *Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du dix-huitième siècle;* 1773, in-4° et in-8°. Il a continué la *Collection académique* (1755 et suiv.), pour laquelle il a analysé ou traduit les *Mémoires* des académies de Bologne, de Berlin, de Turin et de Paris.

Achard, *Hommes illustres de la Provence*, II.

PAUL DE MIDDELBOURG. *Voy.* MIDDELBOURG.

PAUL JONES. *Voy.* JONES.

PAUL (*Saint Vincent* DE). *Voy.* VINCENT.

PAUL-ÉMILE (*L.-Æmilius-Paulus*), général romain, mort en 216 avant J.-C. Il appartenait à la *gens Æmilia*, une des plus anciennes maisons patriciennes de Rome. Les noms de famille de cette maison sont : Barbula, Buca, Lepidus, Mamercus, ou Mamercinus, Papus, Paulus, Regilus, Scaurus. Le premier, Paulus Æmilius ou Paul-Émile, pour adopter la forme francisée, cité dans l'histoire est M. Paul-Émile, consul en 302 avant J.-C. et vainqueur du Lacédémonien Cléonyme,qui ravageait la côte d'Italie avec une flotte grecque. L. Paul-Émile, petit-fils de M. Paul-Émile, fut consul pour la première fois en 219 avec M. Livius Salinator. Il fit une expédition contre les Illyriens, s'empara de leurs places fortes et obtint au retour les honneurs du triomphe. Élu consul une seconde fois par l'influence du parti aristocratique et pour contre-balancer Terentius Varron, que le parti populaire avait porté au pouvoir, il marcha avec son collègue contre Annibal en 216 (*voy.* ANNIBAL). Il périt à la bataille de Cannes, qui avait été livrée contrairement à ses avis. On raconte qu'il refusa de fuir du champ de bataille, malgré l'offre d'un tribun des soldats qui le pressait d'accepter son cheval. Son héroïsme resta célèbre à Rome, et près de deux siècles plus tard Horace s'écriait dans une ode :

> .... animæque magnæ
> Prodigum Paulum, superante Pœno,
> Gratus insigni referam Camena.

L. J.

Polybe, III, 16-19, 107-118; IV, 37. — Appien, *Illyr.*, 8. — Zonaras, VIII, 20. — Tite Live, XXII, 35-49; XXIII, 21. — Valère Maxime, I, 3. — Horace, *Carm.*, I, 12.

PAUL-ÉMILE *le Macédonique* (*L. Æmilius Paulus Macedonicus*), fils du précédent et un des plus célèbres généraux romains, né en 230 ou 229 avant J.-C., mort en 160. Il fut comme son père attaché au parti aristocratique, et un des plus dignes représentants des traditions politiques et des sentiments de la haute noblesse romaine. Profondément versé dans la science des augures, maintenant parmi ses soldats une discipline sévère, pur dans ses mœurs, d'un désintéressement rare, il méritait par ses talents et ses vertus les premières charges de l'État; mais il les attendit longtemps parce qu'il ne descendit jamais jusqu'à flatter le peuple. En 194 il fit partie de la commission qui présida à la fondation de la colonie de Crotone. Deux ans après, il fut élu édile curule, et l'on remarque que, dans cette occasion, il l'emporta sur douze candidats des meilleures familles et qui dans la suite parvinrent tous au consulat. Préteur en 191, il eut l'Espagne ultérieure pour province, et dirigea avec le titre de proconsul la guerre contre les Lusitaniens. Vaincu une première fois avec une perte de six mille hommes à Lyco, ville des Bastetani, il répara cet échec, par une victoire complète qui ramena, pour quelque temps, toute la péninsule ibérique à la soumission. Malgré ce succès il fut plusieurs fois malheureux dans sa demande du consulat, et n'obtint cette dignité qu'en 182. Il fit en 181 la guerre aux *Ingauni*, peuplade ligurienne qui étendait ses pirateries jusqu'à l'océan Atlantique. Paul-Émile parvint à détruire ce nid de pirates, et obtint au retour les honneurs du triomphe. Il passa tranquillement les treize années suivantes occupé de l'éducation de ses enfants. « Il vaqua, dit Plutarque (traduction d'Amyot), à bien instruire ses enfants, non-seulement en la discipline romaine, comme lui avoit été nourri, mais un peu trop curieusement en la grecque; car il ne tenoit pas seulement des maîtres de grammaire, de rhétorique et de dialectique, mais aussi des peintres, des imagiers, des piqueurs et dompteurs de chevaux et des veneurs grecs à l'entour de ses enfants. » Les Romains, fatigués des lenteurs de la guerre contre Persée, jetèrent les yeux sur le seul général capable de la terminer promptement. Paul-Émile, qui avait soixante ans, qui aimait la vie de famille et qui se rappelait avec amertume ses échecs aux élections consulaires, résista longtemps aux sollicitations unanimes de ses compatriotes; mais enfin il céda, et fut élu consul pour l'année 168. L'âge n'avait point affaibli ses facultés. Quelques jours lui suffirent pour dompter les Illyriens alliés de Persée; puis il prit directement le commandement de l'armée romaine que les Macédoniens tenaient depuis longtemps en échec, et remporta, le 22 juin 168, la victoire complète de Pydna qui mit fin au royaume de Macédoine. Persée (*voy.* ce nom)

se rendit au vainqueur et fut traité avec affabilité. Paul-Émile resta en Macédoine l'année suivante comme proconsul, et fit un voyage en Grèce. Dans ses rapports avec les Grecs et les Macédoniens il se montra aussi bienveillant que le lui permettait l'inflexible politique de Rome; mais il consentit à exécuter l'ordre atroce du sénat qui lui prescrivit de livrer au pillage soixante-dix villes de l'Épire et d'en réduire la population en esclavage. Paul-Émile revint en Italie en octobre 167, il rapportait un énorme butin qui, versé dans le trésor public, permit d'abolir les taxes sur les citoyens romains pendant toute la durée de la république. Ses soldats, furieux de n'avoir pas eu une part plus grande à cette riche proie, voulaient refuser le triomphe à leur général; mais leur opposition échoua devant l'opinion très-prononcée du peuple. Le triomphe de Paul-Émile, célébré à la fin de novembre, dura trois jours et fut le plus magnifique que Rome eût jamais vu. Persée et la famille royale de Macédoine en firent le principal ornement. On y remarqua aussi Q. Fabius Maximus et P. Scipion, deux fils du triomphateur, entrés par adoption dans deux des plus illustres maisons de Rome. Un grand deuil de famille troubla la joie de Paul-Émile. De ses deux autres fils, l'un, âgé de douze ans, mourut cinq jours avant le triomphe, l'autre, âgé de quatorze ans, ne survécut que de trois jours à cette splendide cérémonie. Tout le peuple romain déplora cette perte, qui mettait fin à une illustre famille au moment où elle atteignait le plus haut point de gloire. Paul-Émile fut censeur en 164 avec Q. Marcius Philippe, et mourut en 160. La fortune qu'il laissa suffit à peine à payer le douaire de sa femme. Les *Adelphes* de Térence furent représentés aux jeux funéraires célébrés en son honneur. Paul-Émile fut marié deux fois. De sa première femme Papiria, fille de C. Papirius Maso, consul en 231, il eut quatre enfants, deux fils dont l'aîné, adopté par Q. Fabius Maximus, devint *Q. Fabius Maximus Emilianus*, et dont le plus jeune, adopté par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain, devint *P. Cornelius Scipion l'Africain*, et deux filles, *Æmilia* Prima, mariée à Q. Ælius Tuberon, et *Æmilia* Secunda, mariée à M. Porcius Caton, fils de M. Porcius Caton le censeur. Il divorça avec Papiria; et de sa seconde femme, dont le nom est inconnu, il eut une fille encore enfant à l'époque de son second consulat et les deux fils dont la mort attrista son triomphe. L. J.

Tite Live, XXXIV, 43; XXXV, 10, 24; XXXVI, 2; XXXVII, 46, 57; XXXIX, 32, 56; XL, 25-28, 34; XLIV, etc.; XLV, 41; *Epist.*, 46. — Polybe, XXIX-XXXII. — Plutarque, *Paulus Æmilius*. — Aurelius Victor, *De Viris illustribus*, 56. — Valère Maxime, V, 10. — Velleius Paterculus, I, 9, 10. — Orelli, *Onom. Tull.*, vol. II, p. 16.

PAUL-ÉMILE. *Voy.* Emilio.

PAULDING (*James-Kirke*), littérateur américain, né le 22 août 1779, dans l'État de New-York, mort le 4 avril 1860. Il reçut peu d'instruction, et se forma lui-même. A sa majorité, il vint à New-York, fut bien accueilli dans la famille Irving, dont le fils aîné avait épousé sa sœur, et se lia particulièrement avec Washington Irving, jeune homme comme lui. Tous deux se concertèrent pour publier sous un nom d'emprunt un recueil périodique (*Salmigundis*), où les mœurs du jour étaient exposées d'une manière piquante et ingénieuse (janvier 1807 à janvier 1808). En 1819, Paulding donna seul une seconde série qui réussit moins bien. Il saisit l'à-propos de la guerre avec l'Angleterre en 1812 pour composer un conte satirique, *The diverting History of John Bull et brother Jonathan*, où les États-Unis et l'Angleterre étaient représentés par un père et un fils engagés dans une querelle domestique. Ce conte eut plusieurs éditions et fut même reproduit par les journaux anglais. Il fut bientôt suivi d'un poëme burlesque, *The Lay of scottish fiddle*, parodie du *Lay du dernier Ménestrel* de Walter Scott, dont le but était de satiriser le genre de guerre qu'avaient fait les Anglais sur la baie de Chesapeake. Le *London Quarterly* en fit une critique furibonde, ce qui fournit à Paulding l'occasion de riposter par une brochure politique, *The United-States and England*, où il défend son pays; le mérite de ce pamphlet attira l'attention du président Madison (1813). Ayant parcouru la Virginie, Paulding publia à son retour *Letters from the South by a Northernman* (1815), où brille son talent pour la description des paysages. Il aborda aussi la poésie, et sa principale production est un poëme en six chants de 500 vers chacun, *The Backwoodsman*, où tout a le cachet américain, et où il peint la vie des pionniers (1818). Il revint bientôt à un sujet qu'il aimait, l'Angleterre et les États-Unis, et publia *A Sketch of old England by a Northernman*, où il discute les points de différence sociale, religieuse et politique entre les deux peuples (1822), et *John Bull in America*, exposé satirique des préjugés d'un cockney anglais (1824). Son premier roman eut pour objet de peindre les premiers colons suédois sur la Delaware, et a pour titre : *Old Times in the New World*. Vinrent ensuite des écrits de divers genres : *Merry tales of the three wisemen of Gotham*, satire du système socialiste de R. Owen, qui attirait alors l'attention aux États-Unis (1826); *The traveller's guide*, satire des récits ampoulés de ce genre de livres (1828); *The book of Saint-Nicolas*, qu'il prétendait avoir traduit des vieilles légendes hollandaises de New-York, mais qui émanait de sa fertile imagination; *The Dutchman's Fireside*, récit fondé sur les mœurs des anciens colons hollandais, plein de verve, et son œuvre la plus populaire (1831) : il eut six éditions en un an, et on l'a traduit en français sous le titre, *Le Coin du feu d'un Hollandais*. Il fut suivi d'une peinture grotesque de mœurs dans le Kentucky, ayant pour titre, *Westward Ho!*

Il aborda l'histoire sérieuse en écrivant, spécialement pour la jeunesse, *La Vie de Washington*, excellent abrégé, d'un style naturel et élégant. A une époque où la grave question de l'esclavage agitait vivement les esprits, il publia *Slavery in the United States*, où le sujet est discuté dans ses points de vue saillants, surtout pour les conséquences d'une émancipation universelle, de l'égalité politique et sociale, et enfin de l'amalgamation des deux races (1836). L'auteur incline fortement vers les opinions du Sud. Les derniers écrits qu'il ait avoués sont *The Puritan and his daughter*, roman de mœurs, et un volume de comédies écrites avec le plus jeune de ses fils (*American Comedies*, 1847). Sous le voile de l'anonyme, il donna des articles de circonstance à beaucoup de recueils et de journaux littéraires. L'ironie et l'enjouement dominent dans ses productions, où la mesure et le goût laissent souvent à désirer. Le trait saillant de son caractère, c'est sa nationalité. Bien qu'homme d'étude, il prit une part assez active à la politique. En 1815, il fut nommé secrétaire du conseil de la marine, devint ensuite agent naval à New-York, poste important qu'il occupa douze ans, et à l'avénement du président van Buren (1837), il fut appelé au ministère de la marine, poste qu'il remplit quatre ans. Il se retira en sa maison de campagne près d'Hyde sur Park, les bord de l'Hudson, et c'est là qu'au sein du repos et de travaux agricoles s'écoulèrent ses dernières années. J. C.

Cyclopædia of American literature. — *New-York Times*, april 1860.

PAULE (Sainte), dame romaine, née le 5 mai 347, morte à Bethléem, le 26 janvier 404. Fille des Scipions et descendante des Gracques, elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du christianisme. Après la mort de Toxotius, son époux, dont la noblesse égalait la sienne, et à qui elle avait donné quatre filles, *Blésille*, *Pauline*, *Eustochie*, *Rufine* et un garçon appelé *Toxotius*, elle se consacra tout entière à Dieu, et répandit dans Rome d'immenses aumônes. Suivant l'expression de saint Jérôme, elle préféra Bethléem à Rome et échangea l'or de ses palais contre une misérable cabane de la Judée. Accompagnée de sa fille Eustochie, elle s'embarqua en 383 à Porto pour venir se fixer dans les lieux consacrés par la vie et la mort du Rédempteur. Sous la conduite de saint Jérôme, elle se voua à une pénitence austère, et apprit l'hébreu pour mieux entendre l'Écriture sainte dont elle faisait sa consolation. Elle fonda à Bethléem quatre monastères, un d'hommes, que saint Jérôme gouverna et trois de filles, pour lesquelles elle établit une règle sévère. « Et bientôt le seul bruit qui se fit entendre de la bourgade de Jésus-Christ fut le chant des psaumes. » Saint Jérôme écrivit une lettre à sainte Paule pour la consoler de la perte de Blésille, sa fille aînée; Pauline, sa seconde fille, épousa le sénateur Pammaque, honoré comme saint, et Eustochie ne quitta jamais le monastère de Bethléem. C'est à elle que saint Jérôme adressa cette lettre qu'on appelle *l'épitaphe de sainte Paule*. Cette pieuse veuve fut inhumée dans l'église de Bethléem. H. F.

Œuvres de saint Jérôme, passim. — *Breviarium romanum*, 26 janvier. — *Acta sanctorum*, janvier.

PAULE (*François* DE). *Voy.* FRANÇOIS (Saint).

PAULET (*Jean-Jacques*), médecin français, né le 27 avril 1740, à Anduze (Cévennes), mort le 4 août 1826, à Fontainebleau. Il fit à Montpellier ses études médicales, y reçut en 1764 son diplôme et vint à Paris, où il obtint l'emploi de docteur-régent de la faculté. Sous l'empire il se retira à Fontainebleau, et y remplit les fonctions de médecin du château et des hôpitaux. Il se distingua par des écrits en faveur de l'inoculation, et ses travaux sur les champignons jouissent encore de quelque estime. Il était membre de l'ancienne Académie de médecine et correspondant de l'Académie des sciences. Nous citerons de lui : *Histoire de la petite vérole;* Paris, 1768, 2 vol. in-12; son but est de prouver que la petite vérole a été apportée d'Égypte par les Sarrasins, et qu'elle ne diffère point des autres maladies pestilentielles dont elle a tous les caractères; cette opinion, qui faillit le faire enfermer à la Bastille, lui attira huit ou dix critiques très-acerbes; — *Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques, publiées par ordre du roi;* Paris, 1775, 2 vol. in-8°, ouvrage épuisé en peu de temps et dont les principes ont été fort utiles aux vétérinaires; — *Anti-magnétisme;* Paris, 1784, in-8°, fig.; — *Mesmer justifié;* Paris, 1784, in-8°; ces deux opuscules anonymes sont dirigés l'un et l'autre contre Mesmer; — *Traité des champignons;* Paris, 1793, 2 vol. in-4° et un atlas de planches col. Les dernières livraisons de cet excellent recueil n'ont paru qu'en 1835; c'est le résultat d'une multitude d'expériences faites sur les animaux dans la vue de constater les qualités bonnes ou mauvaises de tous les champignons communs surtout de France; — *Observations sur la vipère de Fontainebleau;* Fontainebleau, 1805, in-8°; la méthode des scarifications profondes, jointe aux antigangréneux, est, selon lui, le remède le plus sûr contre le poison des vipères; — *Flore et Faune de Virgile;* Paris, 1824, in-8°, pl. Paulet entreprit en 1775 la rédaction de la *Gazette de santé* et l'abandonna, au bout de plusieurs années, à Marie de Saint-Ursin.

Biog. méd. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1827, p. 158. — Quérard, *France littéraire*.

PAULI (*Simon*). *Voy.* PAULLI.

PAULIAN (*Aimé-Henri*), physicien français, né le 23 juillet 1722, à Nîmes, mort en 1801, au village de Manduel, près Nîmes. Il était petit-fils de *Pierre* PAULHAN ou *Paulian*, pas-

teur de l'église de Nîmes, mort en 1690, et qui avait abjuré la communion protestante. Admis dans l'institut des Jésuites, il professa longtemps la physique avec succès dans l'université d'Avignon. Après la suppression de l'ordre, il reprit l'exercice des fonctions sacerdotales, qu'il n'interrompit même pas pendant la révolution. Il a publié sur les sciences naturelles des livres élémentaires souvent réimprimés, entre autres *Dictionnaire de physique portatif* (Avignon, 1758, in-8°, et 1768, 2 vol. in-8°), abrégé de son grand *Dictionnaire de physique* (ibid., 1761, 3 vol. in-4°; Nîmes, 1789, 5 vol. in-8°); - *Traité de paix entre Descartes et Newton* (Avignon, 1763, 3 vol. in-12); — *Système général de philosophie* (ibid., 1769, 4 vol. in-12); et *le véritable Système de la nature* (ibid., 1788, 2 vol. in-12). Le P. Paulian est encore l'auteur d'un *Dictionnaire philosopho-théologique* (Nîmes, 1770, 1774, in-8°), critiqué avec amertume dans les *Lettres d'un théologien* par Pelvert, et il a pris part avec un frère qu'il avait à la réimpression des *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du P. d'Avrigny.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. universel.*

PAULIN (Saint), évêque de Trêves, né à Poitiers ou aux environs, mort en Phrygie, le 31 août 359. Élu à l'évêché de Trèves (349), il assista en 353 au concile d'Arles où l'empereur Constance tenta vainement de l'intimider en se déclarant l'accusateur de saint Athanase. Quand on lui présenta la formule du concile à souscrire, il déclara qu'il consentait volontiers à la condamnation de Photin et de Marcel, mais qu'il ne pouvait en aucune façon approuver celle de saint Athanase. Déposé par les ariens, il fut exilé au milieu de peuplades barbares, où sa patience alla plus loin que ses maux. Il avait écrit quelques ouvrages, aujourd'hui perdus, en faveur de la vérité catholique. H. F.

Saint Athanase, *Orat. — Prima contra arianos.* — Dadin d'Hauteserre, *Rerum Aquitan.*, l. V, p. 308. — Dom Rivet, *Hist. littér. de la Fr.*, t. I. — Brower, *Ann. trevirenses.*

PAULIN (*Meropius Pontius Anicius Paulinus*, saint), évêque de Nole, né à Bordeaux ou dans la bourgade d'Hébromagus, en 353, mort à Nole, en 431. Descendant d'une illustre famille, héritier d'immenses propriétés, doué par la nature des plus heureux talents que cultiva avec la plus affectueuse assiduité son précepteur, le poëte Ausone, il entra dans la vie sous les plus favorables auspices. Vers 377, à la mort de son père, il prit le *laticlave* de sénateur, ce qui constituait plutôt une distinction honorifique qu'une fonction réelle. L'année suivante, pendant un séjour qu'il fit dans ses terres de Nole en Campanie, il fut nommé par l'empereur Gratien consul substitué. Paulin n'était pas encore chrétien, mais il songeait à se convertir, et il fut confirmé dans cette pensée par la vue du tombeau du saint martyr Félix de Nole. Il ne tarda pas à quitter la Campanie, et à revenir en Aquitaine. Il se rendit ensuite en Espagne où il possédait aussi des propriétés, et où il se maria avec une femme chrétienne nommée Theresia. Une vie exempte de péchés, une épouse chaste, une table bien servie, de bons serviteurs, des amis dévoués, voilà les biens que Paulin demande à Dieu dans une prière composée à cette époque, et qu'il paraît avoir obtenus. Après avoir joui plusieurs années de ce bonheur à Bordeaux et dans ses belles villas d'Aquitaine, il se fit baptiser par Delphinus, évêque de Bordeaux en 389, distribua de grandes sommes aux pauvres, et se retira avec sa femme en Espagne. La mort d'un enfant unique qui ne survécut que quelques jours à sa naissance et de graves chagrins domestiques dont les causes ne sont pas bien connues achevèrent de le dégoûter du monde, et le décidèrent à consacrer le reste de sa vie à des œuvres de piété. Cette résolution excita beaucoup d'étonnement parmi ses parents et ses amis, et fut regardée avec admiration par les chrétiens. Le peuple de Barcelonne dans son enthousiasme lui imposa presque de force la dignité de prêtre en 393. Paulin n'exerça pas les fonctions ecclésiastiques en Espagne. Le souvenir du tombeau de saint Félix le rappela en Italie. Il partit avec sa femme Theresia, visita à Florence saint Ambroise, qui le reçut avec beaucoup de cordialité, ne trouva pas un accueil aussi favorable auprès du pape Siricius et atteignit, vers l'été de 394, Nole, but de son voyage. Là, avec des compagnons choisis et sa femme, qui n'était plus que sa sœur spirituelle, il mena une vie monastique remplie d'œuvres charitables et de pieuses compositions littéraires. Les habitants de Nole le choisirent pour évêque en 409 (ou en 403 suivant Pagi). Excepté pendant la désastreuse invasion des Goths dans l'Italie méridionale, il exerça en paix ses fonctions épiscopales jusqu'à sa mort. Tels sont les principaux faits de la vie de saint Paulin; il serait facile d'extraire de ses lettres et de ses poésies des détails intéressants et authentiques; mais il ne faudrait pas y mêler de pieuses légendes plus propres à l'édification des lecteurs que conformes à la chronologie. De ce nombre est l'histoire de saint Paulin se livrant comme esclave à un frère du roi des Vandales, pour délivrer le fils d'une pauvre veuve. On a de saint Paulin de Nole : *Epistolæ*, au nombre de cinquante, adressées à Sulpice Sévère, à Delphinus, évêque de Bordeaux, à saint Augustin, à Rufin, à Eucher et à d'autres amis, et quelquefois travaillées avec soin; elles se recommandent par le style et plus encore par les sentiments et les idées; elles sont importantes comme témoignages des rapports qui existaient alors entre les docteurs chrétiens de tous les points de l'empire; — *Carmina* : au nombre de trente-deux, et offrant une grande variété de mètres et de sujets; les plus importants sont quinze petits poëmes (*Natalitia*) pour l'anniversaire de la naissance de saint Félix. Les autres pièces sont des para-

phrases de trois psaumes; des épîtres à Ausone et à Gestidius ; deux *Precationes matutinæ de sancto Joanne Baptista Christi præcone et legato*; une élégie sur la mort de son fils Celsus, un épithalame pour les noces de Julianus et Ja; *Ad Nicetam redeuntem in Daciam*; *Ad Jovium de Nolana ecclesia*; *Ad Antonium contra Paganos*. Cette liste s'est, il y a quelque temps, grossie de deux poëmes découverts par Angelo Maï, et dont l'un du moins paraît appartenir à saint Paulin. Ces deux poëmes : *Ad Deum, post conversionem suam; de Domesticis suis calamitatibus* furent publiés par Maï avec les *Œuvres* de saint Nicetas, Rome, 1827. On a encore de saint Paulin un petit traité intitulé *Passio sancti Genesii Arelatensis*, dont l'authenticité, contestée par Rosweyde, est suffisamment établie par les manuscrits. Parmi les ouvrages perdus de saint Paulin, on cite *Ad Theodosium panegyricus*; *De pœnitentia et de laude generali omnium martyrum*; *Epistolæ ad sororem*; *Epistola ad amicos*; *Suetonii libri III de regibus in epitomen versibus redacti*. Les épîtres *ad Marcellam et ad Celantiam*, avec les poëmes : *Exhortatio ad conjugem*, *de nomine Jesu et vita sancti Martini* lui ont été attribués à tort (voy. PAULIN de Périgueux). La poésie de saint Paulin, sans être toujours conforme à la prosodie classique, est très-supérieure à sa prose; la diction en est remarquablement pure, et prouve que l'auteur avait étudié avec profit les bons modèles. Les premières éditions de saint Paulin, celle de Badius Ascensius, Paris, 1516, in-8°, de Gravius, Cologne, 1560, sont très-incomplètes et incorrectes ; celle d'André Schott dans la bibliothèque des pères de Cologne, 1618, t. V, et celle de Rosweyde, Anvers, 1622, valent mieux, quoique encore très-imparfaites. Chifflet rendit un service bien plus signalé à saint Paulin dans son *Paulinus illustratus*, dont les corrections furent mises à profit dans la bibliothèque des Pères de Lyon, 1677, t. VI, et surtout par Lebrun, dont l'excellente édition : *Paulini Opera digesta in tomos secundum ordinem temporum nunc primum disposita et ad msc. codd. atque ad edit. antiq. emendata et aucta, nec non variorum notis illustrata*, Paris, 1685, in-4°, n'a pas été surpassée. Le premier vol. des *Anecdota* de Muratori ; Milan, 1697, in-4°, contient trois des *Carmina natalitia* XI°, XII°, XIII°, dont on n'avait que des fragments; ils ont été insérés dans l'*Anecdotorum fasciculus* de Mingarelli, Rome, 1756, in-4°; dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. VIII; et dans la réimpression de l'édition de Lebrun, Venise, 1736. M. Migne a édité les *Œuvres* de saint Paulin dans le vol. LXI de sa Patrologie; mais cette édition est peu soignée et ne contient rien de neuf. L. J.

Ausone, *Ep.*, 19, 23, 24. — Saint Ambroise, *Ep.*, 36. — Saint Augustin, *De Civit. Dei*. — Saint Jérôme, *Ep.*, XIII, LVIII, ed. Vallarsi. — Cassiodore, *J. D.*, II. — Gennade, *De script. eccles.*, 48. — Trithème, 117. — Idace, *Chron.* — Saint Grégoire, *Dialog.*, III, 1. — Surius, *De probatis SS. historiis*, vol. XXII. — Pagi, *Ann.*, 431, n° 83. — Schönemann, *Bibl. Patrum latin.*, vol. I, c. 4. — Bähr, *Geschichte der Röm. Litterat. suppl. Band*, 1te *Abtheil*, 23-25; 2te *Abtheil*, 100. — F. Sacchini, *Vie de saint Paulin*, dans l'édition de Rosweyde. — Chifflet, *Paulinus illustratus, sive appendix ad opera et res gestas Paulini*. — Lebrun, *Vie de saint Paulin*, dans son édition. — Muratori, *Dissertations sur la vie et les ouvrages de saint Paulin*, dans ses *Anecdota*, t. I. — Tillemont, *Vie de saint Paulin*, dans ses *Mémoires ecclésiastiques*, t. XIV. — Papeproch, dans le recueil des Bollandistes, juin, vol. 4. — Gervaise, *La Vie de saint Paulin, évêque de Nole, avec l'analyse de ses ouvrages et trois dissertations sur quelques points importants de son histoire*. — Souiry, *Études historiques sur la vie et les écrits de saint Paulin*; Bordeaux, 1853, 2 vol. in-8°. — Ad. Busé, *Saint Paulin et son siècle*, traduit de l'allemand par L. Dancoisne; Paris, 1858, in-8°. — D. Ceillier, *Histoire des auteurs ecclésiastiques*, t. X. — *Histoire littéraire de la France*, t. II; *addit.* au t. X et XI.

PAULIN (Saint), patriarche d'Aquilée, né vers 726, en Austrasie (1), mort à Aquilée, le 11 janvier 804. On ignore quelle fut sa famille et le lieu précis de sa naissance. D'Austrasie il passa en Italie, où il enseigna publiquement les lettres avec tant de réputation que Charlemagne, se trouvant à Loredo, lui donna pour le récompenser (776) une terre en Lombardie acquise par confiscation. Dès la fin de cette même année, le mérite de Paulin le fit élever au siége patriarcal d'Aquilée. Bientôt le nouveau prélat devint la lumière de toute l'Italie; mais son zèle ne se borna point à cette contrée, il voulut aussi porter le flambeau de la foi dans la Carinthie et dans la Styrie, où il contribua beaucoup à la conversion des Avares. Charlemagne, plein de confiance en Paulin, n'entreprenait rien d'important sans l'avoir consulté; aussi Paulin assista-t-il aux conciles que ce prince assemblait presque tous les ans dans son vaste empire. Il se trouva notamment à ceux de Ratisbonne (792) et de Francfort (794), où il brilla contre l'hérésie d'Élipand de Tolède et de Félix d'Urgel. Les services rendus à l'Église en général ne lui firent point négliger les besoins de son diocèse. Dès 791 ou seulement 795 il présida un concile pour condamner des erreurs qui tendaient à renouveler celles de Nestorius, et en mai 803 il en tint un autre à Altino contre Jean, duc de Venise, qui avait précipité du haut d'une tour Jean, patriarche de Grado. On croit aussi qu'au mois d'octobre 802 il avait, en qualité de légat du pape Léon III, présidé un autre grand concile à Aix-la-Chapelle. Il nous reste des ouvrages de Paulin d'Aquilée, un traité de la Trinité, intitulé *Sacro-Syllabus*, 1549, in-16 (s. l.), composé pour réfuter les erreurs d'Élipand, qui prétendait que Jésus-Christ n'était que fils adoptif de Dieu; — trois livres contre Félix d'Urgel; un poëme intitulé : *Règle de foi*; — une exhortation à Henri, duc de Frioul, ou *Le Livre d'instructions salutaires*, qui a été longtemps attribué à saint Augustin, traduit pour la pre-

(1) Certains auteurs le font naître dans le Frioul; nous avons suivi l'opinion des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*.

mière fois en français, par Sigismond Ropartz; Paris, 1844, in-18. Le P. Madrisio, de l'Oratoire, a publié à Venise, in-fol., 1737, une édition complète des *Œuvres* de saint Paulin. L'Église célèbre le 28 janvier la fête de ce saint patriarche. H. F.

Vie de saint Paulin, en tête de l'édition de ses *Œuvres*. — *Hist. littér. de la Fr.*, t. IV, p. 284-295. — Dom Cellier, *Hist. des auteurs sacr. et eccl.*, t. XVIII, p. 262.

PAULIN *de Périgueux* (*Paulinus Petrocorius* ou *Petricordius*), poëte latin, vivait au cinquième siècle après J.-C. Il fut l'ami de Perpetuus (saint Perpétue), évêque de Tours de 461 à 491. A la demande de ce prélat, il mit en vers la vie de saint Martin; il composa aussi une inscription qui fut gravée sur les murs d'une église achevée en 473. « Il est surprenant, dit l'*Histoire littéraire de la France*, qu'après des époques si bien marquées il se soit trouvé dans ces derniers temps des savants qui ont confondu ce Paulin avec le grand saint Paulin, évêque de Nole, qui mourut dès l'an 431. Mais il est encore plus étonnant de voir que saint Grégroire de Tours et Fortunat de Poitiers, qui écrivaient sur la fin du siècle suivant, soient tombés dans la même faute. » On a de Paulin : *Vita S. Martini*, poëme en vers hexamètres, en six chants : l'auteur n'a presque aucun mérite poétique; il s'est contenté de versifier la *Vie* de saint Martin par Sulpice Sévère, en y ajoutant les miracles qui s'étaient accomplis au tombeau de saint Martin. On a encore de lui quelques poésies sans importance : Ses *Œuvres* furent publiées pour la première fois par François Juret, Paris, 1585, et insérées dans diverses collections, entre autres dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, t. VI. Chr. Daumius en donna une édition plus complète; Leipzig, 1686, in-8°. Y.

Hist. litt. de la France, vol. II. — Cave, *Hist. liter.* — Fabricius, *Bibliot. mediæ et infimæ latinitatis*, vol. V, édit. Mansi. — Tillemont, *Mém.*, vol. XVI. — Oudin, *De scriptoribus et scriptis eccles.*, vol. I.

PAULIN (*Antoine*, ESCALIN des AIMARS, baron de LA GARDE, marquis de BRIANÇON, célèbre sous le nom de *capitaine*), général des galères de France, né à La Garde (Dauphiné) en 1498; mort dans le même village en 1578. Il était d'une famille pauvre, et ne dut son élévation qu'à ses talents, son esprit et son courage. A quinze ans il s'enfuit de la maison paternelle pour s'engager comme *goujat* (valet d'armée); devenu soldat, il parvint aux grades d'enseigne, de lieutenant, de capitaine. Sa belle physionomie et sa valeur singulière le mirent bientôt hors ligne. Guillaume Langey du Bellay, lieutenant de roi dans le Piémont, en fit son confident intime, et le présenta à François I[er]. Ce monarque, alors en guerre avec Charles-Quint (1541), envoya Paulin à Venise pour y passer un traité d'alliance offensive et défensive. Le capitaine réussit dans cette mission difficile. Ce fut pendant son séjour à Venise qu'il étudia la science maritime. En 1541 François I[er] le chargea d'une seconde ambassade près du sultan Soliman II; son succès fut complet. Il revint à Marseille en juillet 1543, amenant une flotte ottomane de cent douze navires et commandée par le célèbre roi d'Alger, Cheyr-Eddin Barberousse. Mais comme la carrière diplomatique ne convenait ni à sa fortune ni à ses goûts, il demanda du service sur mer, François I[er] le nomma aussitôt *baron de La Garde* et général des galères. Paulin déploya la plus grande activité dans ses nouvelles fonctions; il fit réparer ou construire de nombreux bâtiments, et comme il manquait d'équipages, il obtint du roi que tous les condamnés lui seraient remis; ce fut l'origine de la condamnation *aux galères*. Paulin se joignit à Barberousse; leurs efforts réunis n'amenèrent que la conquête de Villefranche, de Nice, de Monaco et de quelques autres villes du Ponent. Contrarié dans ses projets, il leva un corps de partisans et se signala en Piémont et dans le Milanais. Mais son expédition contre les Vaudois a laissé sur son nom une tache ineffaçable. Excité par le baron d'Oppède, premier président du parlement d'Aix, La Garde parcourut le Comtat et une partie de la Provence, massacrant impitoyablement hommes, femmes, vieillards, enfants soupçonnés d'hérésie, brûlant et pillant leurs villages, rasant les arbres et les moissons. Les crimes inouïs commis à Merindol, à Cabrières, à La Coste, à Ville-Laure, à Lourmarin, etc., sont restés tristement célèbres dans les annales des guerres religieuses. Vingt-deux villes ou gros bourgs furent ainsi détruits du 13 au 24 avril 1545 seulement. Le nombre des victimes est resté inconnu (1).

En juillet 1545, La Garde amena, par une navigation qui passait alors pour hardie, vingt-cinq galères de Marseille au Havre avec l'amiral de France Annebault; il battit plusieurs fois les Anglais, prit l'île de Wight (18 juillet) et ravagea les côtes du Hampshire. Cependant le massacre des Vaudois avait excité l'indignation générale. De toutes parts on représenta à François I[er] que sa gloire et sa justice étaient gravement compromises par cette action atroce dans laquelle la cupidité avait été un plus puissant mobile que la religion. D'ailleurs l'œuvre était accomplie, qu'importait donc d'en sacrifier les exécuteurs. Le parlement évoqua l'affaire; d'Oppède fut condamné à être pendu; mais on facilita sa fuite, et de La Garde, destitué de ses dignités, fut condamné à une prison perpétuelle. Ce jugement n'était qu'une satisfaction donnée à la clameur publique. Après une courte détention La Garde fut envoyé en Toscane servir sous les ordres du comte Paul de Thermes, et en 1551 son procès fut revisé, sa condamnation annulée; il reprit

(1) Sismondi, d'après de Thou, de Bèze, Nostradamus et autres historiens du temps, l'évalue à plus de 10,000 ! Ulloa, lib. III, p. 177, accepte ce chiffre et célèbre ce massacre « comme un des plus glorieux triomphes du catholicisme, » et François I[er], ce roi *chevaleresque*, approuva d'Oppède et La Garde par lettres-patentes du 18 août 1545

ses charges et se mit en mer avec quarante galères. Une tempête dispersa sa flotte dans les eaux de la Corse, et il se trouva tout à coup avec six vaisseaux devant vingt-quatre gros bâtiments espagnols. Une ruse le sauva : il arbora aussitôt pavillon impérial et fit dire aux Espagnols qu'il avait à bord la reine de Bohême et de Hongrie, sœur de Charles-Quint, qu'il conduisait en Espagne pour la mettre en sûreté, les invitant à saluer sa majesté. Les galants Castillans déchargèrent aussitôt toutes leurs batteries. La Garde, profitant du temps que l'on mettait alors pour charger les pièces, tombe sur eux et leur prend ou coule dix-sept navires. Il fut ensuite chargé d'enlever la Corse aux Génois et d'appuyer les prétentions du prince de Salerne sur la Sicile. Ces expéditions bien commencées n'eurent pas de résultats. L'activité de Doria et l'inconstance des Italiens les firent avorter. Les guerres religieuses qui désolaient la France empêchant toute entreprise extérieure, La Garde fut employé contre les huguenots et contribua aux victoires de Jarnac et de Moncontour. Il fut chargé d'aller en Angleterre justifier la Saint-Barthélemy aux yeux d'Élisabeth. A son retour, et malgré son âge, il reçut l'ordre de bloquer La Rochelle, que le duc d'Anjou (depuis Henri III) assiégeait par terre. Il battit la flotte protestante commandée par Montgommery, mais ne put empêcher la désertion de ses propres équipages et le ravitaillement de la place. Le duc d'Anjou l'accusa de trahison et le fit mettre aux fers. Quoique cet affront eût été promptement réparé par des excuses publiques, La Garde se retira dans son village, où il mourut octogénaire. On lui doit l'introduction dans les armées navales françaises d'une discipline et de manœuvres inconnues jusqu'à lui.

Du Bellay, *Mémoires*, notes, lib. X, p. 209, 213; t. XX, p. 319. — Alfonso da Ulloa, *Vita de Carlo V*, lib. VIII, f° 161. — Paul Jove, lib. XL, p. 472, 476; lib. XLI, p. 505, 507; XLIII, p. 539. — Belcarius, lib. XXII, p. 716; lib. XXIII, p. 734, 746, 747; lib. XXIV, p. 766. — Flassan, *Diplomat. franç.*, t. II, liv. IV, p. 11. — Brantôme, *Discours*, t. III, 73, p. 138. — Muratori, *Annali d'Italia*, t. XIV, p. 337. — De Thou, *Hist. sui temp.*, l. VI, p. 541, 544. — Bouche, *Hist. de la Provence*, l. X, p. 620. — Nostradamus, *Hist. de Provence*, t. VII, p. 770. — Villars, *Mém.*, t. XXXIII, p. 207. — Ribier, *Lettres du baron de La Garde et de Paul de Termes*. — Van Tenac, *Hist. générale de la marine*, t. III. — Richer, *Vies des plus célèbres marins*, t. IV. — Gérard, *Vies et campagnes des plus célèbres marins français* (1825), p. 1re.

PAULIN (*Jean-Philippe* WERDIN, dit le P.), orientaliste allemand, né à Hof sur la Leitha (Autriche), le 25 avril 1748, mort le 7 mai 1806. Fils d'un paysan, il fit en 1769 ses vœux chez les carmes déchaussés, étudia à Rome les langues orientales, fut envoyé en 1774 comme missionnaire à Malabar, où il devint plus tard visiteur apostolique. De retour à Rome en 1790, il fut nommé en 1800 consulteur de la Congrégation de l'Index et inspecteur du collége de la Propagation de la Foi. Il était correspondant de l'Institut de France et de plusieurs académies d'Italie. Il est un des premiers qui ait abordé l'étude de la langue et de la litterature indiennes. On a de lui : *Sidharubam, seu grammatica sanscridana;* Rome, 1790, in-4°; — *Systema Brahmanicum liturgicum, mythologicum et civile;* ibid., 1791, in-4°; — *Centum adagia Malabarica;* ibid., 1791, in-4°; — *Examen codicum indicorum bibliothecæ Congregationis de propaganda fide;* ibid., 1792, in-4°; — *Musei Borgiani Velitris codices Avenses, Siamici, Malabarici, Indostani illustrati;* ibid., 1793, in-4°; — *India orientalis christiana, continens fundationes ecclesiarum, seriem episcoporum, persecutiones, viros illustres;* ibid., 1793, in-4°; — *Viaggio alle India orientale;* ibid., 1796, in-4°; — *Musei Vindobonensis numi zodiacales;* Vienne, 1799, in-4°; — *De antiquitate et affinitate linguæ zendicæ, sanscridanæ et germanicæ;* Padoue, 1799, in-4°; — *Monumenti indici de museo Naniano;* ibid., 1799, in-4°; — *De latini sermonis origine et cum orientalibus linguis connexione;* Rome, 1802, in-4°; — *Vicaranu seu grammatica indica nova, cum Dictionario;* ibid., 1804, in-4°; — *Vita cardinalis Stephani Borgiæ;* ibid., 1805, in-4°.

Neuer teutscher Merkur (année 1806). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

PAULINIER (*Jean*), théologien français, né à Pézenas, le 8 novembre 1646, mort à Paris, le 6 mars 1727. Il fit profession en 1664 dans le prieuré de Notre-Dame de Cassan (diocèse de Béziers), où il professa la philosophie et la théologie. Prieur de Saint-Quentin de Beauvais, de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers à Paris et de Sainte-Geneviève (1703), il fut proclamé le 12 septembre 1709 abbé et supérieur général de sa congrégation. Ce fut en sa faveur que Le Tellier, archevêque de Reims, légua à la bibliothèque de Sainte-Geneviève seize mille volumes de sa bibliothèque. Pour reconnaître ce précieux legs, dom Paulinier fit exécuter en marbre par Coyzevox le buste de ce prélat. On a de lui : *Paraphrase ou traduction suivie des Psaumes, avec arguments et réflexions;* Paris, 1698, 3 vol. in-12; — *Explication littérale et morale des Évangiles;* Paris, 1699-1702, 5 vol. in-8°. H. F.

Gallia christiana, t. VIII. — Fisquet, *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*.

PAULLI (*Simon*), médecin allemand, né à Rostock, le 6 avril 1603, mort à Copenhague, le 23 avril 1680. Après avoir enseigné pendant sept ans la médecine à l'université de sa ville natale, il fut en 1639 nommé professeur de médecine et de botanique à Copenhague, et devint plus tard premier médecin du roi de Danemark Frédéric III. On a de lui . *Quadripartitum botanicum, de simplicium medicamentorum facultatibus;* Rostock, 1639, 1640, in-4°; Strasbourg, 1667; Francfort, 1708, in-4°; — *Viridaria varia regia et academica publica;* Copenhague, 1653, in-12;

— *De abusu tabaci et herbæ theæ*; Strasbourg, 1665, 1681, in-4°; — *Flora danica*; Copenhague, 1648, in-4°; — *Machina anatomica*, ibid., 1668, in-fol., une quinzaine de dissertations médicales.

Moller, *Cimbria literata*, et *Hypomnemata ad Bartholinum*. — Niceron, *Mémoires*, t. III. — Nyerup, *Litteratur-Lexikon*.

PAULLI (*Olger*), illuminé danois, fils du précédent, né à Copenhague, en 1644, mort dans cette ville, vers 1715. Il s'occupa d'abord de commerce et acquit une fortune considérable; tout à coup sa raison se troubla : il s'imagina descendre directement du roi David, et avoir été chargé de restaurer le temple de Jérusalem, et de préparer le règne de mille ans. Il exposa ses rêveries dans une série de publications, dont les frais absorbèrent la plus grande partie de son avoir. Il se rendit à Amsterdam pour y préparer les moyens de conquérir la Palestine, et assigna à chacun des souverains de l'Europe un rôle dans cette entreprise, qu'il se réservait de diriger. Après avoir été pendant quelque temps en prison pour attaques contre le christianisme, il vint à Altona, d'où il fut expulsé en 1705. Il retourna alors dans sa ville natale et mourut dans l'obscurité. Parmi les quatorze écrits où il a déposé ses idées, nous citerons : *Noacks Dayve of goete Teyding upt Canaan* (La Colombe de Noé, ou la bonne nouvelle de Canaan); Amsterdam, 1696; — *Triumph in dem afgehouwen Steen zonder Handen* (Triomphe de la pierre levée et sans mains); ibid., 1697; — *Seer groten Dagh Jizraels* (Le plus grand Jour d'Israel); ibid., 1698, in-8°; — *De Stemme des Bruydegoms ter Mitternacht* (La Voix du fiancé à minuit); ibid., 1699, in-8°; — *De grote Rœper uyt de Stadt, eude een Stemme uyt den Tempel* (Le grand appel venu de la ville, et une voix sortie du temple); ibid., 1700, in-8°.

Marperger, *Erstes Hundert gelehrter Kaufleute*. — Hirsching, *Handbuch*. — Adelung, *Geschichte der menschlichen Narrheit*, t. IV.

PAULLINI (*Chrétien-François*), naturaliste et littérateur allemand, né en 1643, à Eisenach, mort dans cette ville, en 1712. Après avoir étudié la médecine et la théologie dans diverses universités d'Allemagne, il visita la Hollande, l'Angleterre, les pays du Nord, y compris l'Islande et la Laponie, et se mit ensuite à exercer la médecine à Hambourg. Il reçut en 1675 la dignité de comte palatin, devint peu de temps après médecin et historiographe de l'évêque de Munster, demeura ensuite plusieurs années à la cour du duc de Brunswick-Wolfenbüttel, où il s'occupa surtout de recherches dans les archives, et fut enfin nommé en 1689 premier médecin de sa ville natale. On a de lui : *Pygmæus academicus, seu epigrammatum tres centuriæ;* Copenhague, 1671, in-8°; — *De chamæmoro norwagico;* Hambourg, 1676, in-4°; — *De Islandiæ monte Hecla observationes singulares;* ibid., 1676, in-4°; — *Cynographia curiosa;* Stockholm, 1677, in-4°; — *Discursus historicus de advocatis et œconomis monasticis;* Iéna, 1686, in-4°; — *Theatrum virorum illustrium Corbejæ Saxonicæ;* ibid., 1686, in-4°; — *De corvo excommunicato;* ibid., 1687, in-4°; — *Observationum medico-physicarum decades duæ;* Nuremberg, 1689, in-4°; — *Talpa descripta;* Leipzig, 1689, in-12; — *Lagographia curiosa, seu descriptio leporis;* Augsbourg, 1691, in-8°; — *Dissertationes XVIII variorum monasteriorum Germaniæ origines explicantes;* Giessen, 1694, in-4°; — *Lycographia curiosa, seu de natura lupi;* Francfort, 1694, in-8°; — *De asino liber historico-physico-medicus;* ibid., 1695, in-8°; — *Rerum et antiquitatum Germanicarum syntagma;* ibid., 1698, in-4°; — *De pagis antiquæ Germaniæ;* ibid., 1699, in-4°; — *Observationes medico-physicæ raræ et curiosæ IV centuriis comprehensæ.* Outre un grand nombre de *Mémoires* dans les *Miscellanea academiæ naturæ curiosorum*, Paullini a encore publié : *Nordische Palm sprossen* (Branches de palmiers du Nord); Lubeck, 1712, in-8°; recueil de poésies; — *Allerhand rare Merkwürdigkeiten* (Toute espèce de curiosités rares); Francfort, 1693 et 1697, in-8°; — *Heilsame Dreck-Apotheke* (Remèdes tirés des excréments); ibid., 1696, in-12; 1698 et 1714, in-8°; — *Flagellum salutis;* ibid., 1698, in-8°; traité de l'emploi médical des coups de fouet; — *Anmuthige Langweile* (Loisirs agréables); ibid., 1703, in-8°; — *Poetische Erstlinge* (Prémices poétiques); Leipzig, 1703, in-8°; — *Philosophische Luststunden* (Récréations philosophiques); Francfort, 1706-1707, 2 vol. in-8°; etc.

Moller, *Cimbria literata*, t. II. — Jöcher, *Gelehrten-Lexikon* et le *Supplément* de Rotermund. — Chaufepié, *Dictionnaire*.

PAULMIER DE GONNEVILLE (*N...* Binot), navigateur français, natif de Honfleur, mort dans la première moitié du seizième siècle. Des commerçants qui trafiquaient avec le Portugal le mirent à la tête d'une expédition destinée à les faire entrer en partage des richesses du Nouveau Monde. Il quitta Honfleur en juin 1503, doubla le cap de Bonne-Espérance, et fut poussé hors de sa route vers une grande île de l'Océan austral (probablement Madagascar), où il fit un séjour de six mois. Le 3 juillet 1504 il se rembarqua pour la France, l'équipage ayant obstinément refusé de continuer le voyage vers les Indes. A la hauteur de l'île de Jersey, il fut pris par un corsaire anglais, entièrement dépouillé et retenu en captivité jusqu'en juillet 1505. Paulmier avait ramené avec lui le fils d'un des chefs de cette terre inconnue où il avait été si bien accueilli; il lui légua tous ses biens à la condition de porter son nom et ses armes. L'arrière-petit-fils de ce jeune Indien fut chanoine de Lisieux; il avait visité presque toute l'Europe, et le roi de Danemark l'avait nommé son rési-

dent en France. On lui doit des *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelé* terre australe (Paris, 1663, in-8°), dédiés au pape Alexandre VII. La déclaration fort succincte que Paulmier fit en 1505 au greffe de l'amirauté d'Honfleur, et qui contient un récit de ses aventures, a été insérée dans la *Relation de Madagascar* de Flacourt (1661) et dans les *Terres australes* de de Brosses (1756).

Gonneville (Abbé de), *Mémoires*. — Ch. de Brosses, *Hist. des navigat. aux Terres australes*.

PAULMIER (Le). *Voy.* Le Paulmier.

PAULMY (Marquis de). *Voy.* Argenson.

PAULO (*Antoine* de), 54e grand-maître de l'ordre de Malte, né à Toulouse, en 1551, mort le 10 juin 1636. D'une famille originaire de Gênes, établie depuis longtemps en Languedoc, il fut reçu en 1590 chevalier de Malte, et devint successivement commandeur de Marseille, de Sainte-Eulalie, grand-croix en 1612 et, peu après, prieur de Saint-Gilles. Élu grand maître de l'ordre le 10 mars 1623, trois jours après la mort de Louis de Vasconcellos, il fut appelé l'année suivante devant le tribunal pontifical, comme accusé de mœurs déréglées et d'avoir acheté sa nomination à prix d'argent. Antoine se justifia pleinement, mais n'en fut pas moins souvent en lutte avec Urbain VIII, au sujet des commanderies d'Italie. Sous sa maîtrise, l'ordre éprouva quelques revers de la part des Turcs, et il y eut en 1631 un chapitre général où furent réformées plusieurs ordonnances des chapitres précédents, notamment celle de 1602 qui donnait entrée dans l'ordre aux bâtards des ducs et pairs de France et des grands d'Espagne. Ce privilége fut alors restreint aux seuls enfants illégitimes des rois et des princes. H. F.

De Vertot, *Hist. des cheval. de Saint-Jean de Jérusalem*. — *Biogr. Toulousaine*. — Moréri, *Dict. histor.*

PAULUS (*Julius*), célèbre jurisconsulte romain, né dans la seconde moitié du deuxième siècle, mort vers 235. Après avoir exercé à Rome la profession d'avocat, il entra dans le conseil du préfet du prétoire, qui était alors Papinien; ensuite il devint membre de l'*auditorium* ou conseil d'État. Il rapporte lui-même qu'en cette qualité il se prononça à plusieurs reprises contre l'avis de Papinien, qui fut néanmoins adopté par l'empereur Septime Sévère. Sous Héliogabale il fut nommé préfet du prétoire; exilé peu de temps après, il fut rappelé par Alexandre Sévère, et reprit sa place dans l'*auditorium*. Au Digeste se trouvent deux mille et quelques extraits de ses écrits, au nombre de quatre-vingt-treize, et ils forment environ la sixième partie de ce recueil. Les principaux de ces écrits, remarquables par une extrême netteté de la pensée et une rare précision du langage, sont : *Ad Sabinum libri XVI; — Epitome Alfeni Digestorum; — Regularum libri VII; — Institutionum libri II; — De adulteriis; — De officio proconsulis; — Ad Edictum libri LXXX; — Libri XXIII ad Edictum de brevibus; — Ad Plautium libri XVIII; — De jure fisci; — Ad leges Juliam et Papiam Poppæam; — Quæstionum libri XXVI; — Responsorum libri XXIII; — Imperialium sententiarum libri VI; — Decretorum libri III; — Labeonis* πιθανῶν *epitomatorum libri VIII; — Sententiarum ad filium libri V;* de nombreux fragments de ce livre, dont Constantin, dans une de ses constitutions, fait l'éloge en ces termes : *Libri sententiarum plenissima luce, perfectissima elocutione et justissima juris ratione succincti*, ont été insérés dans la *Lex Visigothorum*, dans la *Consultatio veteris jurisconsulti*, dans la *Collatio mosaicarum et romanarum legum*, l'*Edictum Theodorici*, dans deux *Appendices ad Breviarium Alarici*, etc.; ils ont été réunis, Paris, 1525; ibid., 1558, in-4° (édition de Cujas), et se trouvent encore dans la *Jurisprudentia antejustinianea de Schulting* et dans le *Corpus juris antejustinianei* de Hænel; — une de monographies sur des matières spéciales.

Ritterhusius, *Vita J. Pauli*. — Pagenstecher, *De J. Paulo* (dans la *Sylloge dissertationum*, p. 223). — Zimmern, *Römische Rechtsgeschichte*. — Neuber, *Die juristischen Classiker*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PAULUS (*Pierre*), homme politique hollandais, né en 1754, à Axel, mort le 17 mars 1796, à La Haye. Pendant qu'il suivait les cours de l'université d'Utrecht, il composa une *Apologie du stathoudérat* (1773), réimprimée en 1778, écrit remarquable à quelques égards, mais dans les sentiments duquel il ne persista pas longtemps. En 1775, il prit ses degrés en droit à Leyde en traitant une question relative aux liens particuliers de la Flandre avec la Zélande, et fut peu après pourvu des fonctions de conseiller et d'avocat fiscal de l'amirauté de la Meuse. La guerre avec l'Angleterre ayant exigé la prompte réorganisation de la marine que les stathouders avaient trop négligée, il dirigea avec beaucoup d'ordre et d'activité les travaux d'armement; mais, ayant pris part à l'opposition contre les stathouders en 1787, il perdit sa place, et, forcé de s'expatrier, il se rendit à Versailles, où il reprocha ouvertement aux ministres l'abandon des patriotes hollandais. Rentré dans son pays, en 1795, il assembla les états provinciaux, les présida sous le nom de *représentants provisoires du peuple de Hollande*, et prononça l'abolition du stathoudérat. Il fut aussi choisi pour négocier un traité de paix et d'alliance avec la république française. Le 1er mars 1796 eut lieu l'ouverture de la première Convention nationale, dont Paulus fut le premier président; mais il ne jouit pas longtemps de la récompense décernée à son patriotisme : un rhume violent l'emporta en quelques jours. L'Assemblée déclara qu'il avait bien mérité de la patrie. On a encore de lui : *Commentaire sur l'union d'Utrecht*; Utrecht, 1775, 3 vol. in 8°; 1778,

4 vol.; — *Mémoire sur l'égalité parmi les hommes;* Harlem, 1792, in-8°; quatre éditions.

Van der Aa, *Biogr. Wordenboek der Nederlanden.*

PAULUS (*Henri-Eberhard-Gottlob*), théologien allemand, né à Léonberg, près de Stüttgard, le 1er sept. 1761, mort le 9 août 1850, à Heidelberg. Pendant qu'il faisait ses études à Tubingue, le baron de Palm lui proposa d'entreprendre à ses frais un voyage en Franconie et en Saxe pour y examiner l'état de l'instruction publique; et il l'envoya ensuite à Londres et à Oxford explorer le musée et les bibliothèques, dans l'intérêt de la critique et des études orientales. Ce voyage, dont le jeune théologien publia les résultats à son retour, et l'amitié de Griesbach, lui valurent, en 1789, la chaire de professeur des langues orientales à Iéna, chaire qu'il occupa jusqu'à la mort de Dœderlein (décembre 1792), où il fut nommé professeur de théologie. L'amitié de Gœthe, de Voigt, de Schiller, de Griesbach lui rendait chère la ville de Iéna; néanmoins, en 1803, il accepta, par des motifs de santé, une chaire de théologie à Wurtzbourg. Nommé conseiller de consistoire, ses nouvelles occupations nuisirent à ses travaux littéraires, en l'obligeant à étudier les lois qui réglaient les rapports entre les catholiques et les protestants. La faculté de théologie protestante ayant été fermée en 1808, il accepta la place de conseiller du gouvernement provincial pour les affaires des églises et des écoles, successivement à Bamberg, à Nuremberg et à Anspach. Enfin, en 1811, il fut rendu à la vie académique par sa nomination à la chaire de professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique à l'université de Heidelberg; son grand âge le força de prendre sa retraite en 1844.

Paulus, chef de la vieille école rationaliste allemande, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur le droit public, la critique biblique et la théologie. Nous citerons parmi les principaux : *Clavis ueber die Psalmen* (Clef des Psaumes); Iéna, 1791, 1815, in-8°; — *Memorabilien;* ibid., 1791-1796; — *Sammlung der Merkwuerdigsten Reisen in dem Orient* (Collection des principaux voyages en Orient); ibid., 1792-1803, 7 vol.; — *Clavis ueber den Iesaias;* ibid., 1793, in-8°; — *Philologisch-kritischer und historischer Commentar ueber das Neue Testament* (Commentaires philologiques, critiques et historiques sur le Nouveau Testament); Leipzig, 1800-1804, 4 vol. in-8°; ouvrage aussi remarquable par l'érudition qu'il y déploie que par l'indépendance des opinions qu'il y professe; — *Leben Jesu* (Vie de Jésus pour servir de fondement à une histoire vraie du christianisme primitif); Heidelberg, 1828, 2 vol. in-8°; ce livre produisit une sensation profonde parmi tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses; — *Aufklærende Beitræge zur Dogmen-Kirchen und Religions-Geschichte* (Notes explicatives sur l'histoire des dogmes, des églises et de la religion); Brême, 1830, 1 vol.; — *Exegetisches Handbuch ueber die drei ersten Evangelien* (Manuel exégétique sur les trois premiers Évangiles); Heidelberg, 1830-1833, 3 vol.; — *Skizzen aus meiner Bildungs und Lebens Geschichte* (Notes sur l'histoire de ma vie); ibid., 1839. Le professeur Paulus a fait preuve de connaissances étendues en jurisprudence dans son *Sophronizon*, publication périodique qu'il rédigea pendant dix ans (1819-1829), surtout dans le but de combattre le prosélytisme catholique et l'influence du pape sur l'Église d'Allemagne. Dans une autre publication annuelle, dont deux parties seulement ont paru (Heidelberg, 1825-1829) sous le titre : *Le Croyant éclairé*, il essaya de montrer comment on peut concilier la raison et la doctrine du Christ. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Conv.-Lex.

PAULUS. *Voy.* GEMINUS PAULUS.

PAULUSZ (*Zacharie*). *Voy.* ALKMAAR.

PAUSANIAS (Παυσανίας), prince spartiate, fils de Cléombrote et neveu de Léonidas, mis à mort en 471 avant J.-C. Il appartenait à la branche des Agides. C'est à tort qu'on lui donne le titre de roi; il fut seulement régent pendant la minorité de son cousin Plistarque, fils de Léonidas. En 479 il marcha contre les Perses à la tête du contingent lacédémonien composé de cinq mille Spartiates et de trente-cinq mille Hilotes. Après avoir recueilli sur l'isthme de Corinthe les autres troupes du Péloponèse et opéré à Eleusis sa jonction avec les Athéniens, il prit le commandement en chef de l'armée fédérale qui formait près de cent dix mille hommes. Les forces alliées rencontrèrent les Perses sur le territoire de Platée et remportèrent une victoire décisive (*voy.* MARDONIUS). Pausanias, qui s'était vaillamment et habilement conduit dans cette journée, reçut la dîme du butin. Aussitôt après la bataille, les alliés, sur la proposition d'Aristide, resserrèrent les liens et précisèrent le but de leur fédération. Les contingents pour la continuation de la guerre fixés, on convint que les députés de tous les États de la Grèce se rassembleraient chaque année à Platée pour délibérer sur leurs communs intérêts, et que tous les cinq ans on célébrerait dans cette ville la fête de la liberté. Pausanias, enivré de son triomphe, donna bientôt des preuves de son caractère impérieux en faisant mettre à mort sans jugement les chefs du parti médique à Thèbes et en dédiant dans le temple de Delphes un trépied avec cette inscription : « Pausanias, commandant des Hellènes, après avoir détruit l'armée des Mèdes, a dédié ce souvenir à Phébus. » En 477, il eut sous ses ordres la flotte confédérée, occupa la plus grande partie de l'île de Cypre, et s'empara de Byzance. La possession de cette ville acheva de tourner la tête à Pausanias, qui rêva la royauté non-seulement de Sparte, mais de la Grèce entière, et qui, pour atteindre l'objet de son ambition, ne recula pas devant la plus indigne trahison. Par l'intermédiaire de quel-

ques prisonniers il entra en rapport avec Xerxès dont il reçut les promesses les plus flatteuses et, si l'on en croit Plutarque, une somme de cinq cents talents. Se croyant dès lors assuré du pouvoir, il ne mit plus de bornes à son arrogance et à sa tyrannie. Il affecta les manières d'un satrape, et parcourut la Thrace avec une garde d'Asiatiques et d'Égyptiens; sa conduite, si différente de celle des généraux athéniens Aristide et Cimon, indigna tellement les alliés qu'ils offrirent de transférer à Athènes le commandement de la confédération (hégémonie), qui jusque-là avait appartenu à Sparte. Cette offre acceptée avec empressement fut l'origine de la confédération qui porta si haut la puissance d'Athènes. En vain, les Spartiates, avertis des énormes fautes de leur général, le rappelèrent et le remplacèrent par Dorcis; les alliés refusèrent de reconnaître le nouveau commandant, et Sparte cessa de prendre part à la guerre contre les Perses. Pausanias, mis en jugement et acquitté, parce qu'on manquait de preuves contre lui, ne renonça pas à ses projets. Il retourna d'abord à Byzance, d'où les Athéniens l'expulsèrent, et s'établit ensuite à Colosses dans la Troade. Il fut bientôt forcé de revenir à Sparte, sur l'ordre formel des éphores, qui le firent mettre en prison, mais qui le relâchèrent peu après, n'osant pas le mettre en jugement faute de preuves suffisantes. Pausanias, enhardi par l'impunité, reprit sa correspondance avec le satrape Artabaze. Pour plus de sûreté il était convenu avec le satrape que les porteurs de ses lettres seraient mis à mort. Un certain Argilius à qui il avait confié une missive, réfléchissant qu'aucun de ceux qui avaient été chargés de pareilles commissions n'était revenu, ouvrit la lettre et s'assura qu'elle contenait avec la preuve de la trahison de Pausanias, l'ordre de mettre à mort le porteur; il la remit aussitôt aux éphores. Par leur ordre, Argilius se réfugia dans le temple de Poséidon à Tenare. Pausanias, comme on s'y attendait, vint dans le temple, et demanda à l'esclave les motifs de sa conduite. Leur conversation, écoutée par les éphores, qui s'étaient cachés derrière l'autel contenait la preuve complète de la culpabilité de Pausanias; les magistrats ordonnèrent son arrestation, mais il parvint à se réfugier dans le temple d'Athéné. Les éphores ne voulurent pas violer le droit d'asile en arrachant le coupable du temple; mais ils ordonnèrent d'en murer la porte et de l'y laisser mourir de faim. Un peu avant qu'il expirât, ils le firent enlever du sanctuaire, qui ne devait pas être souillé par son cadavre. Tel fut le moyen que les éphores trouvèrent pour concilier la politique et la religion; leur conduite n'en parut pas moins un sacrilége à beaucoup de Grecs, et par l'ordre de la pythie de Delphes les éphores durent consacrer deux statues de bronze à la déesse Athéné. Pausanias laissa trois enfants: *Pleistonax*, *Cléomène* et *Aristoclès*. L. J.

Hérodote, VIII, 3; IX, 10, 88. — Thucydide, I, 94, 95, 128-134; III, 68. — Cornelius Nepos, *Pausanias*. — Plutarque, *Themistocles*, *Cimon*. — Diodore de Sicile, XI, 29-33, 44, 45. — Polyen, VIII, 51. — Suidas, au mot Παυσανίας. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. II.

PAUSANIAS, roi de Sparte, fils de Pleistonax et petit-fils du précédent, mort vers 380 avant J.-C. Encore enfant, il succéda, en 444, à son père, qui venait d'être banni, et fut placé sous la tutelle de son oncle Cléomène. Jusqu'en 403, il ne joua pas de rôle important dans la politique de Sparte, mais à cette époque il reçut la mission d'intervenir dans l'Attique, où Thrasybule, à la tête d'une poignée d'exilés, soutenait une lutte inégale contre les forces des Trente tyrans et l'armée de Lysandre. Les éphores, qui commençaient à redouter l'ambition de ce général beaucoup plus que les faibles restes de la puissance athénienne, donnèrent à Pausanias des instructions secrètes favorables au parti de Thrasybule. Les exilés ignorant les intentions du roi spartiate lui livrèrent bataille et furent vaincus; mais cet échec tourna en leur faveur. Pausanias, après avoir, par sa victoire, assuré l'honneur des armes lacédémoniennes, se montra très-facile sur les conditions de la paix, et tout en ayant l'air de ménager entre les deux partis une transaction équitable, il favorisa les prétentions de Thrasybule, et le rétablissement de la démocratie. Sur ce point, il semble qu'il dépassa ses instructions, car à son retour il fut mis en jugement, et comparut devant un tribunal composé des sénateurs (*gérontes*), des éphores et du roi Agis. Quatorze gérontes et le roi votèrent pour la condamnation; mais la majorité l'acquitta. En 395, quand la guerre éclata entre Sparte et Thèbes, Pausanias avec les contingents du Péloponèse, marcha au secours de Lysandre qui avait pénétré en Béotie. En arrivant sous les murs d'Haliarte, il apprit que la veille Lysandre avait été tué dans une bataille indécise, et qu'une armée athénienne venait en aide aux Thébains. Dans cette situation, il n'osa pas renouveler la lutte et consentit à évacuer la Béotie. A son retour à Sparte il fut mis en jugement. Il n'attendit pas la sentence, et s'exilant volontairement, il trouva dans le temple d'Athéné, à Tégée, un asile sûr. Il vivait encore en 385, lorsque son fils et successeur, Agésipolis, assiégea Mantinée, et il intervint en faveur de cette ville. L. J.

Xénophon, *Hellen.*, II, 4; III, 5; V, 2. — Pausanias, III, 5. — Plutarque, *Lysander*, c. 31. — Grote, *History of Greece*, t. X.

PAUSANIAS (Παυσανίας), géographe et archéologue grec, vivait dans la seconde moitié du second siècle après J.-C. On ne connaît de sa vie que quelques détails consignés dans ses écrits. On conjecture, d'après un passage assez obscur de son *Itinéraire*, qu'il était né en Lydie. Il vécut sous le règne de Marc-Aurèle, et termina son ouvrage avant la mort de ce prince, en 180. L'*Itinéraire de la Grèce* par Pausanias (Ἑλλάδος περιήγησις) se divise en dix livres, et contient une description de l'Attique et de la

Mégaride (livre I); de Corinthe, Sicyone, Phlius et l'Argolide (l. II); de la Laconie (l. III); de la Messénie (l. IV); de l'Élide (l. V et VI); de l'Achaïe (l. VII); de l'Arcadie (l. VIII); de la Béotie (l. IX) et de la Phocide (l. X). Il est évident, d'après cet ouvrage, que Pausanias avait visité les pays dont il parle, et on y trouve la preuve qu'il avait parcouru d'autres pays, qui ne figurent pas dans l'*Itinéraire*, entre autres les îles de la Grèce, la Libye jusqu'au temple d'Ammon, et peut-être aussi la Syrie et la Palestine. Il ne se proposa pas, comme Strabon, de faire une œuvre géographique, et il donna peu de place à la description des pays. Son but fut de relever les curiosités que lui offraient les diverses villes de la Grèce et de rédiger une sorte de guide du voyageur. Considéré à ce point de vue, l'*Itinéraire de la Grèce* est un livre excellent, et grâce à la méthode discursive de l'auteur, qui à propos des monuments, rapporte généralement les souvenirs historiques et mythologiques qui s'y rattachent, cet ouvrage contient un trésor inépuisable de notions de tous genres. L'histoire naturelle, la statistique même y figurent. Les remarques de Pausanias sur les tremblements de terre (VII, 24), sur la pierre molle pleine de coquilles marines (λίθος κογχίτης), employées dans les constructions à Mégare, sur le byssus et sur une espèce de ver à soie (VI, 26), montrent l'exactitude de ses observations. A Patras, il fut frappé de ce fait que les femmes étaient deux fois plus nombreuses que les hommes : particularité qu'il explique par la facilité qu'avaient les femmes de gagner leur vie dans les manufactures de cette ville. C'est particulièrement au point de vue de l'histoire de l'art que l'*Itinéraire* est intéressant. Lorsque Pausanias visita la Grèce, ce pays, malgré les spoliations des Romains, conservait une grande quantité d'œuvres artistiques, parmi lesquelles on comptait plusieurs centaines de peintures. Pausanias, qui n'était ni un critique ni un connaisseur, et qui n'avait pas la prétention de l'être, a signalé et décrit avec une parfaite impartialité tout ce qu'il voyait, confondant quelquefois le bon et le médiocre, la célébrité et l'obscurité, mais n'altérant jamais la vérité par des prédilections d'école et de style. Son livre ne contient que des faits, et ces faits dans toute leur simplicité sont infiniment plus précieux à propos de chefs-d'œuvre perdus, comme les peintures de Polygnote à Delphes, et le *Jupiter* de Phidias à Olympie, que les appréciations les plus éloquentes. L'*Itinéraire de la Grèce* par Pausanias fut publié pour la première fois chez Alde, Venise, 1516, in-fol.; mais cette édition est très-incorrecte. Xylander (Holzmann) commença une édition qui fut terminée par Sylburg, et parut avec la traduction latine de Romolo Amaseo, à Francfort-sur-le-Mein, 1583, in-fol., et à Hanau, 1613. L'édition de Kühn, Leipzig, 1696, in-fol., contient aussi la traduction latine de Romolo Amaseo, publiée pour la première fois à Rome, en 1547, in-4°. L'édition de C.-G. Siebelis, Leipzig, 1822-1823, 5 vol. in-8°, contient un texte revu avec soin, la traduction corrigée d'Amaseo, et un commentaire étendu. L'édition d'Em. Bekker, fondée uniquement sur un manuscrit de la bibliothèque impériale de Paris, est utile pour le texte, mais peu utile pour l'usage ordinaire. Les dernières éditions sont celles de J.-H.-C. Schubart et C. Walz, Leipzig, 1838-1840, 3 vol. in-8°, et de L. Dindorf, Paris, 1845, gr. in-8°, dans la Bibliothèque grecque de A.-F. Didot. La traduction de Clavier avec le texte revu sur plusieurs manuscrits de Paris, parut en 1814, etc., 6 vol. in-8°; elle est exacte et contient de bonnes notes. La traduction anglaise de Thomas Taylor, traducteur de Platon et d'Aristote, est souvent très-inexacte; on fait plus de cas de la traduction allemande de E. Wiedasch; Munich, 1826-1829, 4 vol. in-8°. Le style de Pausanias est sec, heurté, décousu et paraît quelquefois une pénible imitation de Thucydide; cependant, il n'est ni aussi mauvais ni aussi obscur que le prétendent certains critiques, et s'il exige quelques efforts pour être compris, il récompense amplement les efforts des lecteurs, car Pausanias est un des écrivains qui ont renfermé le plus de faits dans un petit espace. L. J.

Siebelis, *Quæstio in Pausaniæ Periegetæ patria et ætate et qualis scriptor esse videatur hic Pausanias*; Bude, 1819, in-4°. — Bœckh, *De stylo Pausaniæ*, 1824, in-4°. — Kœnig, *De Pausaniæ fide et auctoritate in historia, mythologia artibusque græcorum tradendis præstita*; Berlin, 1832, in-8°.

PAUSE (*Jean* PLANTAVIT, sieur DE LA), savant prélat français, né en 1576, au château de Marcassargues (Gévaudan), mort le 21 mai 1651, au château de Margon, près Béziers. Issu d'une famille originaire d'Italie, il fut élevé dans la religion réformée, dont son père était un des pasteurs, et fit ses études à Nîmes et à Genève. Aussitôt qu'il eut été admis au ministère évangélique, il fut appelé à Béziers pour en exercer les fonctions. Suivant MM. Haag, il ne tarda pas à être harcelé par les Jésuites, se défendit mal et finit par passer dans le camp de ses adversaires. Après avoir publié une *Déclaration catholique* (Paris, 1604, in-12), il reçut la prêtrise et se rendit à Rome, où il étudia avec ardeur les langues orientales sous le savant Gabriel Sionita. L'adresse avec laquelle il conduisit certaines négociations relatives à la querelle du pape Paul V avec Venise, inspira une haute idée de ses talents à l'ambassadeur français; à la recommandation de ce dernier, il devint aumônier de Marie de Médicis et suivit avec le même titre Élisabeth de France en Espagne. Par le crédit de cette princesse, l'abbé de La Pause obtint en 1625 l'évêché de Lodève, que ses infirmités le forcèrent à quitter en 1648 pour se retirer au sein de sa famille. On ne peut pas dire, comme l'ont fait certains auteurs, qu'il se soit gouverné avec une grande prudence, puisqu'il se mêla très-activement aux intrigues contre

Richelieu; impliqué en 1632 dans la rébellion du maréchal de Montmorency, il ne réussit qu'à force de soumissions à apaiser le cardinal, qui d'abord l'avait fait excepter de l'amnistie. On a de lui : *Chronologia præsulum Lodovensium in Gallia Narbonensi;* Aramon, 1634, in-4°; recueil dédié à Richelieu, et qui contient la vie de cent évêques de Lodève; — *Thesaurus synonymicus hebraico-chaldaico-rabbinicus;* Lodève, 1644-1645, 3 vol. in-fol.; outre le vocabulaire, il renferme, sous le titre de *Florilegium*, un choix de proverbes et de maximes tirés de la Bible et du Talmud.

Colomiès, *Bibl. Orientalis.* — Bayle, *Dict. crit.* — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Haag frères, *La France protest.* — Poitevin-Peitavi, *Notice sur J. Plantavit de La Pause;* Béziers, 1817, in-8°.

PAUSIAS (Παυσίας), un des peintres grecs les plus distingués, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Disciple de Pamphile, contemporain d'Aristide, de Mélanthius et d'Apelle, il appartenait à la meilleure école et à la meilleure époque de l'art. Brietes, son père, habitant de Sicyone qui, suivant le mot de Pline, fut longtemps la patrie de la peinture, lui donna les premières leçons de cet art. Pausias eut ensuite pour maître Pamphile, qui lui enseigna particulièrement à peindre à l'encaustique. C'est dans cette partie de l'art que Pausias triomphait; il était moins heureux dans le maniement du pinceau, et l'on s'en aperçut quand il entreprit de restaurer les peintures de Polygnote sur les murs du temple de Thespies. Pausias le premier se servit de la peinture à l'encaustique pour décorer les maisons des particuliers; il excellait à orner de petits tableaux les lambris et les panneaux des chambres et aimait surtout à représenter des enfants. Ses adversaires lui reprochant de travailler trop lentement, il fit en un seul jour le tableau d'un enfant, lequel resta célèbre sous le nom d'*hemeresios* (l'œuvre d'un jour). Ses autres peintures les plus remarquables étaient : *Le Portrait de Glycère la bouquetière*, que L. Lucullus paya deux talents; *le Sacrifice d'un Bœuf*, dans lequel l'animal était peint en raccourci (placé sous le portique de Pompée à Rome); un *Amour tenant une lyre à la main* avec un arc et des flèches à ses côtés; *l'Ivresse* (Μέθη) buvant dans une coupe de verre à travers laquelle on voyait sa figure. Ces deux tableaux ornaient le temple d'Épidaure. Beaucoup de peintures de Pausias, comme d'autres trésors de l'art sicyonien, furent transportées à Rome sous l'édilité de Scaurus lorsque la ville de Sicyone fut réduite à les vendre pour payer ses dettes. Pline mentionne deux disciples de Pausias : Aristolaüs, son fils, et Mechossanes. Y.

Pline, XXXV, 11. — Pausanias, II, 27.

PAUSON (Παύσων), peintre grec, vivait probablement dans le quatrième siècle avant J.-C. Il serait presque entièrement inconnu s'il n'était nommé dans un curieux passage d'Aristote. Ce philosophe dit que parmi les peintres Polygnote peignait ses modèles mieux qu'ils n'étaient, Pauson pires qu'ils n'étaient et Dionysius tels qu'ils étaient. Dans un second passage qui confirme le premier, il dit que les jeunes gens ne doivent pas regarder les peintures de Pauson, mais celles de Polygnote ou de tout autre peintre idéaliste, cherchant le beau (ἠθικός). On voit que Pauson aimait à copier en les exagérant les détails défectueux et repoussants, qu'il était un peintre de caricatures. D'après les allusions d'Aristote, on pense qu'il vivait un peu avant le philosophe; cependant il serait plus ancien, si, comme le croit le scoliaste, il était question de lui dans les *Acharniens* et le *Plutus* d'Aristophane; mais il semble que le Pauson du poëte comique était un misérable parasite ou mendiant qui n'avait avec l'artiste de commun que le nom. L. J.

Aristote, *Poet.*, 2; *Politic.*, VIII, 5. — Aristophane, *Acharn.*, 854; *Plutus*, 602. — Suidas, au mot Παύσωνος πτωχότερος. — Plutarque, *De Pyth. Orac.*, 5.

PAUTHIER (*Jean-Pierre-Guillaume*), orientaliste français, né le 4 octobre 1801, à Mamirolle (Doubs). Après avoir servi deux ans et demi dans un régiment d'infanterie, il rentra, en 1826, dans la carrière civile pour se consacrer à l'étude des langues orientales. Depuis cette époque, il a publié : *Helléniennes, élégies* (1825); — *Mélodies poétiques* (1826); — *Le Pèlerinage de Childe-Harold*, trad. en vers du poëme de Byron (1828 et 1830, in-8°); — *Odes nouvelles de Kalvos*, de Zante, trad. du grec moderne (1826, in-18); — *Essais sur la philosophie des Hindous*, trad. de Colebrooke (1833-1834, in-8°); — *Le Ta-hio*, le premier des quatre livres moraux de la Chine, en chinois, en latin et en français, avec le Commentaire de Tchou-hi et des notes (1837, in-8°); — *le Tao-te-King* (1838, in-4°); — *Description historique de l'Inde*, trad. du chinois (1840, in-8°); — *Les Livres sacrés de l'Orient* (1840, in-8°), comprenant le Chou-King, les Sse-Chou, les lois de Manou et le Koran; — *Confucius et Mencius ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine* (1841, in-18, 4e édit., 1852); — *Documents statistiques officiels sur la Chine*, trad. du chinois (1841, in-8°); — *Savitri. Episode du Mahâbhârata*, trad. du sanscrit (1841, in-8°); — *La Chine* (1837, 2 vol. in-8°), qui fait partie de l'*Univers pittoresque;* — *Sinico-Ægyptiaca, Essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne* (1842, in-8°); — *Mémoire sur l'authenticité de l'inscription chinoise nestorienne de Si-ngan-fou* (1857); — *L'inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou* en chinois, latin, et français, avec commentaires (1858); — *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales* (1859). M. Pauthier a fourni des articles au *Globe*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, au *Journal asiatique*, aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue indépendante;*

et il a donné une introduction et des notes à *la Vie réelle en Chine*, de Milne. Enfin il prépare une édition des *Voyages de Marco Polo*, enrichie de notes géographiques. H. F.

Docum. partic.

PAUTRE (LE). *Voy.* LE PAUTRE.

PAUW (*Pierre*), en latin *Pavius*, anatomiste hollandais, né en 1564, à Amsterdam, mort le 1er août 1617, à Leyde. Il était neveu par sa mère des poëtes Jean et Henri Spiegel. Après avoir étudié la médecine à Leyde et à Paris, il se fit recevoir docteur à Rostock (1587), fit un voyage en Italie et enseigna depuis 1589, à Leyde, la botanique et l'anatomie; il y fut aussi chargé de l'amphithéâtre anatomique et du jardin des plantes. Ses principaux écrits sont : *Hortus publicus acad. Lugduno-Batavix;* Leyde, 1603, in-8°; — *Primitiæ anatomicæ de humani corporis ossibus;* ibid., 1615, in-4°; — *Andreæ Vesalii Epitome anatomicum, cum notis;* ibid., 1616, in 4°.

E. Vorstius, *Oratio fun. P. Pauli;* Leyde, 1617, in-4°. — Niceron, *Mémoires*, XII.

PAUW (*Jean-Corneille* DE), philologue hollandais, né à Utrecht vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1749. Il fut chanoine à l'église Saint-Jean dans sa ville natale, et s'occupa pendant toute sa vie de littérature grecque : ses mérites, très-dépréciés par d'Orville (dans le *Critica Vannus*), ont été reconnus par Toup, Wesseling et Chardon de la Rochette, qui fait cependant remarquer son peu de modestie et ses formes dures et tranchantes. On a de lui : *J. Clerici adversus Phileleutheri Lipsiensis* (Bentley) *Emendationes in Menandri et Philemonis reliquias defensio;* Amsterdam, 1711, in-8°; — *De alea veterum;* Utrecht, 1727, in-4°; — *Notæ in Pindarum;* ib., 1747, in-8°; des éditions d'Anacréon, d'Horapollon, d'Eschyle, de Théophraste, d'Aristénète, de Phrynichus, de Quintus Calaber, du *De animalibus* de Philé, etc.

Nova acta eruditorum (année 1749). — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 194. — Van der Aa, *Biographisch Woordenboek.* — Ersch et Gruber, *Encyclopædie.*

PAUW (*Corneille* DE), célèbre érudit hollandais, né en 1739, à Amsterdam, mort le 7 juillet 1799, à Xanten (duché de Clèves). Du côté maternel il était petit-neveu du grand pensionnaire de Witt, et il avait lui-même pour neveu le fameux baron de Clootz (*voyez* ce nom). Orphelin dès son jeune âge, il fut envoyé chez des parents qu'il avait à Liége, et un chanoine de la cathédrale lui procura les moyens de suivre à Gœttingue les cours de l'université. Par reconnaissance envers son protecteur qui était décidé à lui résigner son bénéfice, il embrassa l'état ecclésiastique et s'en tint aux ordres mineurs. A cette époque le prince-évêque de Liége le choisit comme négociateur pour la défense de ses intérêts à la cour de Berlin : malgré les offres séduisantes de Frédéric II, qui, afin de le retenir auprès de lui, fit même briller à ses yeux l'expectative de l'évêché de Breslau, le jeune envoyé revint au bout de huit mois dans la petite ville de Xanten, et s'y livra, au sein de la retraite, à son penchant favori pour les recherches savantes. Ce fut là qu'il écrivit successivement, dans un esprit de critique fort brillant, mais souvent hasardé, ses ouvrages sur les Américains, les Égyptiens, les Chinois, les Grecs et les anciens Germains. Au milieu des bouleversements politiques qui affligèrent sa vieillesse, il s'efforça de rester neutre et de garder ces sentiments de paix et de modération qui convenaient si bien à son caractère conciliant et à la simplicité de ses habitudes. Son style en général n'est pas sans mérite, bien qu'on n'y trouve guère ni justesse ni concision. Doué de pénétration et de bonne foi, il mit en avant des idées paradoxales et des assertions tranchantes, qui rencontrèrent dans Voltaire et de Guignes, entre autres, de victorieux contradicteurs. L'abbé de Pauw a publié en français : *Recherches philosophiques sur les Américains;* Berlin, 1768-1769, 2 vol. in-8°; l'édit. de Clèves (1772, 3 vol. in-8°) est augmentée, entre autres morceaux nouveaux, d'une *Défense* de cet ouvrage publiée en 1770, en réponse à dom Pernety; — *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois;* Londres (Berlin), 1774, 2 vol. in-8°; elles lui attirèrent de nouvelles critiques de la part des missionnaires jésuites, qui l'accusèrent de n'avoir pas même acquis une notion première de ce qu'il eût fallu savoir pour aborder de telles questions; — *Recherches philosophiques sur les Grecs;* Berlin, 1788, 2 vol. in-8°: c'est celui de ses écrits où il a disserté le plus convenablement. On a encore de lui des articles dans le *Supplément à l'Encyclopédie*. Quant aux *Recherches sur les anciens Germains*, qui pendant dix ans avaient été le principal objet de ses travaux, il en jeta le manuscrit au feu dans un moment de découragement. On a réimprimé ses *Œuvres* à Paris, 1795, 7 vol. in-8°.

Bordelièvre-Hamal, *Biogr. liégeoise*, II. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* (suppl.).

PAUWELS (*Jean-Englebert*), compositeur belge, né le 26 novembre 1768, à Bruxelles, où il mourut le 3 juin 1804. Attaché comme enfant de chœur à la chapelle de la cour où son père était chanteur, il y apprit le violon et les règles de l'harmonie, et compléta à Paris son éducation musicale sous la direction de Lesueur. Après avoir été chef d'orchestre du théâtre de Strasbourg, il revint à Bruxelles (1791) et y occupa le même emploi depuis 1794. Pendant plusieurs années il dirigea des concerts qui furent, jusqu'à l'établissement du Conservatoire, les meilleurs qu'on ait entendus en Belgique. Outre un certain nombre de morceaux de musique instrumentale, il a écrit pour la scène trois opéras-comiques : *La Maisonnette dans les bois*, *L'Auteur malgré lui* et *Leontine et Fonrose* (1804); ce dernier est son meilleur ouvrage.

Biogr. générale des Belges. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.*

PAVERUS (*Gabriel* FONTANA, dit), littérateur italien, né à Plaisance, vivait à la fin du quinzième siècle; il fut élève de Philelphe, et son zèle pour son maître l'engagea dans une controverse avec Merula; il fut un des principaux fondateurs d'une société qui s'établit à Milan pour seconder les débuts de l'art typographique. Il laissa divers ouvrages qui sont en partie demeurés inédits et qui n'offrent pas beaucoup d'intérêt aujourd'hui. Nous nous bornerons à citer : *Invectiva in G. Merlanum seu Merulam* (Milan, 1481, in-4°); — *Liber s. vita et obitu Galeazi Sfortiæ vicecomitis, Mediolani ducis*, sans lieu ni date, in-4°; ce dernier ouvrage est en vers. G. B.

Sax, *Hist. typographiæ Mediolanensis*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. XVIII, p. 98. — *Memorie per la storia litter. di Piacenza*, t. I, p. 38.

PAVESI (*Stefano*), compositeur italien, né le 5 février 1778, à Crème, mort vers 1846, à Venise. Après avoir fait ses études au Conservatoire de Naples, il fut expulsé de cette ville lors de la réaction politique de 1799, et envoyé en France, où il entra dans le corps de musique d'un régiment d'infanterie. La campagne de Marengo, à laquelle il prit part, lui permit de retourner dans sa famille, et dès lors il se mit à écrire pour le théâtre. Pendant vingt-cinq ans il fit représenter sur les grandes scènes de l'Italie où il était appelé un grand nombre d'opéras sérieux ou bouffons, parmi lesquels on remarque: *Il Trionfo di Emilio* (1805); *I Baccanali* (1807); *Il Servo padrone* (1809); *Tancredi* (1812), etc.; *Il Solitario*, joué en 1826 à Naples, a été son dernier ouvrage. En 1818, il fut nommé maître de chapelle à Crème.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PAVIE (*Raimond* DE BECCARIE DE), baron DE FOURQUEVAUX, capitaine français, né en 1509, à Toulouse, mort en 1574, à Narbonne. Issu d'une famille noble du Milanais qui s'était établie en France sous Charles VII, il servit de bonne heure en Italie sous les ordres de Lautrec. En 1548, il accompagna en Écosse la reine Marie de Lorraine, et remplit ensuite diverses négociations en Italie et en Allemagne. Il se réunit à Pierre Strozzi avec le corps qu'il commandait, assista à la bataille de Marciano (1554), et y fut fait prisonnier. Le bruit de sa mort s'étant répandu en France, sa femme, en l'apprenant, mourut de douleur. Nommé gouverneur de Narbonne (1557), il contribua à chasser les huguenots de Toulouse, et les défit entièrement au village des Lattes, près Montpellier. En 1563 il se rendit en ambassade à la cour d'Espagne. On a de Fourquevaux : *Instruction sur le fait de la guerre ou Traité de la Discipline militaire*; Paris, 1553, in-4° et in-8°, trad. en italien et faussement attribuée à Guill. du Bellay. On conserve ses mémoires et ses lettres à la Bibliothèque impériale.

Son fils, *François*, baron DE FOURQUEVAUX, né vers 1561, au château de Fourquevaux, près Toulouse, mort le 16 mars 1611, fut gentilhomme ordinaire de la chambre, surintendant d'Henri, roi de Navarre, et chevalier d'honneur de Marguerite, sa femme. Son goût pour les voyages l'entraîna à parcourir une grande partie de l'Europe et de l'Asie ainsi que les côtes de l'Afrique; la relation qu'il avait écrite de ses aventures s'est probablement perdue. Il est l'auteur des *Vies des plus grands capitaines français* (Paris, 1643, in-4°), compilation exacte, mais mal écrite. On lui avait attribué, sur le témoignage de Brossette, le recueil de l'*Espadon satirique*, que l'on sait être de Claude d'Esternod. Le poète Regnier lui a adressé une de ses épîtres.

D'Hozier, *Armorial général*. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, V. — Moréri, *Grand Dict. hist.* — Brossette, *Notes* de l'édit. de Regnier.

PAVIE (*Jean-Baptiste-Raimond* DE), abbé DE FOURQUEVAUX, petit-fils de *François*, né en 1693, à Toulouse, mort le 2 août 1768, au château de Fourquevaux. Il s'engagea dans le régiment du Roi-infanterie, et y obtint une lieutenance. Sur les vives instances de sa mère, il quitta le métier des armes et entra, en 1717, dans la communauté de Saint-Hilaire à Paris. En se livrant aux exercices de piété, il prit part aux querelles religieuses et écrivit beaucoup de livres de dévotion ou de controverse; on cite de lui : *Traité de la confiance chrétienne* (Paris, 1728, 1731), qui occasionna de grandes disputes; et *Catéchisme historique et dogmatique* (Paris, 1729, 2 vol. in-12), réimpr. en 1766, en 5 vol. avec les suites.

Nouvelles ecclésiast., 7 févr. 1769. — *Biogr. Toulousaine*.

* **PAVIE** (*Théodore*), orientaliste français, né en 1811, à Angers. Il entreprit de bonne heure d'assez longs voyages aux États-Unis, dans l'Amérique méridionale ainsi que dans l'extrême Orient, où il acquit une connaissance approfondie des mœurs et des idiomes asiatiques. De 1852 à 1857, il fut chargé au Collége de France du cours de langue et de littérature sanscrites. On a de lui : *Voyage aux États-Unis et au Canada*; Paris, 1827, 6 vol. in-8°; — *Choix de contes et nouvelles, trad. du chinois*; Paris, 1839, in-8°; — *Fragments d'un voyage dans l'Amérique méridionale en* 1833; Angers, 1842, in-8°; — *Fragments du Mahâbhârata*; Paris, 1844, in-8°; — *Le San-Kouétchy, trad. sur les textes chinois et mandchou de la Bibl. roy.*; Paris, 1845-1851, 2 vol. gr. in-8°; — *Tarikh-i-Asham*; Paris, 1845, in-8° : récit d'une expédition au pays d'Assam, trad. de l'hindoustani; — *Krichna et sa doctrine*; Paris, 1852, gr. in-8°; — *Scènes et Récits des pays d'outre mer*; Paris, 1853, in-18; — *Bhodja-prabandha*; Paris, 1855, in-4°, texte sanscrit de l'histoire d'un roi de Malwa. M. Pavie a fourni de nombreux articles à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Bulletin* de la *Société de géographie* et au *Journal asiatique*.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PAVILLON (*Nicolas*), prélat français, né à Paris, le 17 novembre 1597, mort à Aleth, le 8 décembre 1677. Saint Vincent de Paul, son directeur, l'employa dans diverses missions, et le plaça à la tête des assemblées de charité et des conférences de Saint-Lazare. L'abbé Pavillon reçut la prêtrise à trente ans, et, sans être attaché à aucune paroisse, se livra aux exercices du saint ministère et surtout à celui de la chaire. Vincent de Paul le désigna au cardinal de Richelieu, qui le nomma à l'évêché d'Aleth (juin 1637). Sacré le 21 août 1639, à Paris, il quitta cette ville le 8 octobre, avec la résolution de n'y plus revenir. Son prédécesseur, Étienne de Polverel, avait tenu une conduite peu édifiante, et son clergé ne l'avait que trop bien imité. Nicolas Pavillon travailla aussitôt à son instruction et à sa réforme, et par suite de ses sages règlements, il parvint à détruire les plus déplorables abus. Son diocèse changea de face, l'ignorance et les désordres en furent bannis. Ses relations d'amitié avec le docteur Arnauld et ses partisans l'entraînèrent dans quelques démarches qui ne furent pas généralement approuvées. Vincent de Paul fit à Pavillon à cet égard des observations dont le prélat ne tint pas compte, et après la mort de ce saint, l'évêque d'Aleth se prononça d'une manière plus ouverte. Il donna (1er juin 1665) un mandement où, dans la signature du Formulaire, il distinguait le fait du droit, et n'exigeait point la créance du fait. Mis à l'index (18 janvier 1667), ce mandement prévint Louis XIV contre Pavillon, et suscita de longues négociations avec la cour de Rome. Pendant leur durée, Pavillon publia pour son diocèse un *Rituel* qui fut attribué à Arnauld, et fut condamné à Rome par un décret du 9 avril 1668. L'évêque d'Aleth lança en juillet suivant une lettre pastorale contre ce bref, et, malgré les anathèmes, il fit imprimer de nouveau son livre, en y joignant les approbations de quelques prélats ses amis. Le rituel ne continua pas moins d'être observé dans le diocèse d'Aleth; toutefois Pavillon adressa plus tard au pape un mémoire où il semblait flotter entre la soumission et le désir de soutenir son ouvrage. Pavillon, rigide observateur de la résidence, ne s'éloigna de son diocèse que pour aller prêcher à Toulouse, à Narbonne et à Rodez. On a de lui : *Rituel à l'usage du diocèse d'Aleth;* Paris, 1667 et 1670, in-4°; — *Ordonnances et statuts synodaux;* Toulouse, 1670; Paris, 1675, in-12; — *Lettre écrite au roi;* 16?4, in-4°. Il s'agissait du droit de régale auquel Pavillon refusait de se soumettre, et cette lettre, sur le réquisitoire de l'avocat général Talon, fut supprimée par arrêt du parlement de Paris du 12 décembre 1664. H. F.

Vie de M. Nicolas Pavillon, évêque d'Aleth; Saint-Miel, 1738, 3 vol. in-12. Elle a été composée par Antoine de la Chassagne et par Lefèvre de Saint Marc sur des *Mémoires* faits ou revus par Louis Duvaucel, chanoine théologal d'Aleth, l'un des exécuteurs testamentaires de Nic. Pavillon. — *Nécrologe de Port-Royal*, p. 161. — Cl. Lancelot, *Relation du voyage d'Aleth*, 1732, in 12.

PAVILLON (*Étienne*), littérateur et poëte français, né à Paris, en 1632, mourut dans la même ville, le 10 janvier 1705. Neveu de cet évêque d'Aleth que sa sainteté austère, puis son penchant pour le jansénisme, avaient rendu célèbre, il fit d'abord auprès de son oncle quelques études théologiques, dont il ne profita guère, à en juger par ses œuvres. Jeune encore, il alla remplir au parlement de Metz les fonctions d'avocat général, et il y avait dix ans qu'il s'en acquittait avec un succès véritable, quand des revers de fortune éprouvés par sa famille, et en outre sa délicatesse de constitution et son amour du repos, le déterminèrent à se défaire de sa charge, malgré tous les efforts des magistrats et des amis qu'il s'était créés dans cette ville. Il quitta donc Metz, et revint à Paris mener une vie indépendante. Pavillon se lança dans le monde, où son esprit aimable et facile lui valut de nombreux triomphes; aussi, quand une goutte cruelle et prématurée le cloua chez lui, n'eut-il pas de peine à se faire de sa propre maison le centre d'un cercle choisi. On recherchait de toutes parts les agréments de sa conversation, piquante sans aigreur, malicieuse sans méchanceté, polie sans fadeur, instructive au besoin, sans pédantisme. Joignez à ces mérites de l'homme du monde ceux de l'honnête homme, et tous les avantages extérieurs de la beauté, vous comprendrez sans trop de peine comment Pavillon en vint bien vite à être apprécié fort au-dessus de son mérite, et regardé comme le continuateur de Voiture. Les grands seigneurs surtout, séduits par ses qualités aimables et sa distinction naturelle, en firent leur poëte préféré, et il n'en fallut pas davantage pour que toutes les faveurs se missent à pleuvoir sur lui. Pavillon fut un de ces hommes heureux à qui tout sourit, et que tous les bonheurs, toutes les récompenses officielles viennent trouver sans qu'ils aillent au-devant. Il avait écrit à Furetière une lettre piquante contre l'Académie; cela n'empêcha pas l'Académie de le choisir, en 1691, pour succéder à Benserade, avant qu'il eût fait aucune démarche et qu'il eût sollicité des suffrages dont, sans doute, dans sa modestie sincère, il jugeait ses frivoles opuscules et ses petits vers trop peu dignes. Quelques années plus tard, il remplaçait Racine à l'Académie des inscriptions. Protégé par des personnages influents, et spécialement par Bossuet, qui est bien l'un des noms qu'on se serait le moins attendu à trouver en cette circonstance, il ne tint qu'à lui d'être nommé gouverneur du duc du Maine. Enfin il fut distingué par le roi, et reçut une pension de 2,000 livres. Qu'aurait-on pu faire de plus pour Corneille? Mais Corneille, qui manquait d'un bouillon dans sa dernière maladie, était simplement un homme de génie et nullement un homme du monde. Pa-

villon fut reçu à l'Académie française par Charpentier, le 17 décembre 1691, au milieu de l'un des plus grands concours de hauts personnages et des plus vifs applaudissements qui se fussent jamais produits. Sa petite harangue, pâle, froide, insignifiante, débitée de sa belle voix sonore, parut une merveille. La même faveur accompagna Pavillon jusqu'au terme de sa vie, et lui demeura même encore fidèle après sa mort. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans : quand on apprit cette nouvelle, l'abbé Bignon improvisa aussitôt, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en l'honneur de son ancien confrère, un éloge chaleureux, que renouvela plus tard l'abbé Tallemant. On célébra sa mort dans une pièce de vers, en ces termes :

Pavillon ne vit plus; les Amours en gémissent,
Apollon en verse des pleurs,
Et sur le Mont Sacré les échos retentissent
Des tristes regrets des neuf sœurs :
Rival ingenieux d'Ovide,
S'il vouloit fléchir une Iris,
Les Grâces dictoient ses écrits,
Et l'Amour lui servoit de guide....
France, tu ne peux trop faire voir ta tristesse;
En le perdant, tu perds ton plus bel ornement.

Tout cela est fort exagéré. La gloire de Pavillon serait restée plus intacte si l'on n'avait eu l'idée malencontreuse d'imprimer ces petits jeux d'esprit, ces badinages en prose et en vers, qui, grâce à l'amabilité de l'homme et à sa belle voix, passaient pour fort jolis dans sa *cabale*, mais que, malgré un certain mérite de naturel, de facilité, de grâce, et parfois de délicatesse, nous trouvons aujourd'hui bien fades et bien faibles. A chaque époque, il y a eu des hommes qui se sont dépensés tout entiers dans la société qui les entourait, qui se sont faits les courtisans de l'à-propos, qui ont sacrifié leur gloire future à leur célébrité présente, et qui, prodiguant leur esprit dans les causeries et les rapports quotidiens, n'en ont gardé pour leurs livres que la plus maigre part. Encore cet esprit est-il, pour ainsi dire, un esprit tout local, qui s'est évaporé en arrivant jusqu'à nous. Quand on les lit, si on veut comprendre leur succès, il faut faire effort pour remonter en arrière et se replacer dans leur milieu. Ils sont punis d'avoir trop pris la livrée particulière de leur temps et de leur salon. Ce fut le malheur de Voiture; c'est aussi, et bien plus, celui de Pavillon, son pâle imitateur, poëte chétif qui fait ce qu'il peut pour se guinder jusqu'à son modèle, décalque effacé de ce sémillant original, et bien inférieur à Chaulieu dans la poésie fugitive et les petites pièces de société. Ses deux minces in-12 renfermant des stances, des madrigaux, des lettres en prose mêlées de vers, toutes sortes de futiles badinages, produisent un effet soporifique sur le lecteur moderne. Tous les sujets lui sont bons; il écrit indifféremment : — *Lettres patentes à un ami, portant permission de faire ce qu'il lui plaira en sa maison de La Celle;* — *A M... sur son carrosse versé, les chevaux ayant pris le mors aux dents;* — *Lettre à deux dames paresseuses;* — *A une dame sur un mal de tête;* — *Lettre à Mme Damon sur la mort de son chien Moufle;* — *A Mlle du Châtelier, en lui envoyant pour étrennes une boîte dans laquelle il y a une petite tortue brillante et mouvante*, et une foule d'autres lettres ou stances à *Iris* sur des matières aussi peu graves. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître qu'il a su mettre de l'aisance et du goût dans quelques-unes de ces frivolités, et qu'il s'est parfois essayé sur un ton plus sérieux et dans des sujets plus élevés, quoiqu'il manque toujours de souffle, d'originalité et de force. Mais on ne peut en vouloir à la postérité d'avoir laissé sans les ouvrir tous ses billets, dont pas un n'était à son adresse. Voltaire a fait au *doux mais faible* Pavillon tout l'honneur auquel il pouvait prétendre, en l'admettant au seuil de son Temple du goût, loin du sanctuaire. — Les *Œuvres* de Pavillon ont été réunies plusieurs fois, entre autres à La Haye, en 1715 et 1747, in-12; à Amsterdam et à Paris, 1720, 2 vol. in-12. Victor FOURNEL.

D'Alembert, *Hist. de l'Académie des belles-lettres.* — *Éloge de M. Pavillon*, en tête de l'édit. de La Haye, 1715, in-12. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois.*

PAVILLON (*Jean-François* DU CHEYRON, chevalier DU), marin français, né à Périgueux, le 29 septembre 1730, mort en mer, le 12 avril 1782. Reçu garde de la marine le 8 mai 1748, il fit jusqu'en 1754 deux campagnes au Canada. Toute la période de 1766 à 1775, sauf une courte campagne à Saint-Domingue, fut consacrée au développement de ses idées sur la rénovation de la tactique navale, et il publia : *Signaux de nuit et pour le temps de brume;* Versailles, 1773, in-fol.; — *Mémoire sur la tactique navale*, publié en 1787; — *Signaux de brume pour l'escadre du roi, commandée par M. le comte de Guichen, capitaine des vaisseaux du roi, l'an* 1775; Brest, in-fol.; — *Signaux de jour, de nuit et de brume pour les armées navales commandées en* 1776 *par M. du Chaffault, en* 1778 *et* 1779 *par M. le comte d'Orvilliers, suivie du projet de signaux de M. du Pavillon;* Brest, 1776-1779, in-fol. Pavillon commanda en 1780 le vaisseau *Le Guerrier* qui se fit remarquer par la précision de ses manœuvres. De 1781 à 1782, capitaine de pavillon du marquis de Vaudreuil, sur *Le Triomphant*, il fut tué dans le combat du 12 avril 1782, sous la Dominique. P. L.

Archives de la Marine. — *Mem. de du Pavillon.* — *Mém. sur la Tactique navale* par Verdun de La Crenne. — Audibert de Ramatuelle, *Cours de tactique navale.*

*PAVY (*Louis-Antoine-Augustin*), prélat français, né à Roanne (Loire), le 18 mars 1798. Professeur d'histoire et de discipline ecclésiastique à la faculté de théologie de Lyon (octobre 1838), puis doyen de cette faculté, il fut nommé, le 26 février 1846, à l'évêché d'Al-

ger. On a de M. Pavy : *Les Grands Cordeliers de Lyon ou l'Église et le couvent de Saint-Bonaventure, depuis leur fondation;* Lyon, 1836, in-8°; — *Les Cordeliers de l'Observance à Lyon;* 1836, in-8°; — *Règle de foi catholique. Commonitoire de saint Vincent de Lérins, et Lettre sur l'usage de l'Écriture sainte;* 1839, in-12; — *Lettres sur le célibat ecclésiastique, à M. le lieutenant général d'Hautpoul, gouverneur général de l'Algérie;* 1851 et 1857, in-8°; — *Du Mahométisme;* 1853, in-8°. Ses mandements, instructions, discours et lettres pastorales ont été réunis, sous le titre d'*Œuvres*, 1858, 2 vol. in-8°.
H. F.

Almanach du Clergé. — La littérature contemporaine.

* PAXTON (Sir *Joseph*), architecte et horticulteur anglais, né en 1803, à Milton-Bryant (comté de Bedford). Élevé à l'école libre de Woburn, et le plus jeune enfant de parents d'une condition peu aisée, il fut de bonne heure obligé de chercher les moyens de suffire à son existence. Devenu habile jardinier, il obtint un emploi au château de Chiswick, propriété du duc de Devonshire, et eut la bonne fortune d'attirer l'attention de ce seigneur, qui le fit venir à son château de Chatsword, et lui donna non-seulement la direction des jardins et parcs de cette magnifique résidence, mais encore l'administration de ses immenses propriétés dans le comté de Derby. Sous sa direction, les jardins et les parcs de Chatsword furent établis sur de nouveaux dessins qui les rendirent les plus splendides de toute l'Angleterre. Une grande serre de 300 pieds de long sur 145 de large qu'il y fit construire avec une élégante simplicité commença sa réputation d'architecte. Desservie par un chemin de fer souterrain, aérée, chauffée et éclairée par un système aussi ingénieux que nouveau, cette serre donna quelques années plus tard l'idée du Palais de cristal. L'exposition universelle de Londres fournit à M. Paxton l'occasion de se produire avec éclat. Les plans de construction du futur édifice avaient été mis au concours par la Commission royale, et deux cent trente-trois artistes de tous les pays avaient envoyé leurs projets, qui pour la plupart parurent impraticables. Celui d'un Français, M. Hector Horeau, avait cependant réuni les suffrages lorsque la Commission adopta définitivement un nouveau plan, qu'appuyèrent vivement le prince Albert et l'ingénieur Stephenson, et qui au premier abord avait été traité de conception fantastique. Ce plan était l'œuvre de M. Paxton. Conçu ou plutôt improvisé en dix jours, il excita par sa simplicité grandiose un enthousiasme général, bien que les architectes se montrassent disposés à railler le plan d'un « jardinier » et à dire que ce n'était qu'une grande serre. Chargé d'en surveiller l'exécution, l'auteur réussit à livrer dans le court délai de cinq mois le colossal édifice de Hyde-Park aux merveilles de la première exposition universelle (1er mai 1851). L'année suivante, M. Paxton fit démonter pièce par pièce le Cristal-Palace, qui, reconstruit avec des remaniements à Sydenham, est devenu un musée universel des sciences et des arts. Son mérite lui valut l'honneur d'être créé chevalier. Depuis cette époque, M. Paxton, qui en décembre 1854 est devenu membre du parlement pour Coventry, a paru disposé à continuer la profession d'architecte; mais la seule œuvre importante qu'il a produite est le château de Ferrières en France pour M. le baron J. de Rothschild; il a aussi fait de notables changements au château de M. A. de Rothschild, à Mentmore (comté de Buckingham). Il est juste de mentionner également son projet d'entourer Londres d'une arcade magnifique, qui enceindrait un chemin de fer mû par le système atmosphérique. Il fut aussi l'organisateur du *corps des travailleurs de l'armée*, qui a rendu de si grands services dans la campagne de Crimée. S'occupant de l'horticulture au point de vue scientifique, M. Paxton a publié : *Traité pratique de la culture du dahlia*, 1838, un petit *Dictionnaire de botanique*, avec M. Lindley, en 1840, et un *Almanach du fermier*, qui a eu un immense succès. Il a en outre fourni des articles aux *Annales horticoles* (Horticultural Register), au *Magasin botanique* (Botanical Magazine) et à divers autres recueils.
H. F.

The English Cyclopædia. — Vapereau, Diction. des Contemporains.

PAYAN DU MOULIN (*Joseph-François* DE), homme politique français, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux, le 19 février 1759, mort le 20 mai 1852, à Alixan (Drôme). D'une famille ancienne du Dauphiné, dont plusieurs membres avaient rempli des fonctions importantes dans la magistrature et dans l'armée (1). Il était conseiller-maître à la chambre des comptes lors de la révolution; il fut alors nommé administrateur, puis procureur général syndic du département de la Drôme. Il réussit à y maintenir l'ordre sans violence. En avril 1794, il fut appelé à Paris en qualité de commissaire de l'instruction publique. Proscrit au 9 thermidor an II comme robespierriste, il se réfugia en Suisse. En vendémiaire an IV, il revint en France, et exerça les fonctions de

(1) Parmi ces membres on remarque : *Louis* de PAYAN DU MOULIN, né en 1700, mort à Aubenas (Vivarais), en 1790. Il a puissamment contribué à l'amélioration de la culture dans le département de l'Ardèche. Il y a naturalisé le premier les mûriers nains et perfectionné la culture de la vigne. Les États du Languedoc lui décernèrent plusieurs prix. Ami de Vaucanson, il lui dédia un *Essai sur la théorie des vents*. On a encore de lui divers mémoires *sur la Culture du mûrier; sur l'Éducation des vers à soie; sur l'Économie politique; sur l'Organisation militaire; sur les Impôts; sur les meilleures Lois pénales pour la repression des crimes*, etc., etc.

Son frère, *Joseph* DE PAYAN DE L'ÉTANG, colonel, fut tué en Flandre au Camp-des-cinq-Étoiles (1758). Il laissa une fille, *Marie-Hon.-Henriette* DE PAYAN, marquise de Rivière d'Antremont, puis baronne de BOURDIE VIOT, qui s'est distinguée dans les lettres (*voy.* BOURDIE).

directeur des contributions directes jusqu'en 1816. Payan du Moulin était membre de plusieurs sociétés littéraires, et a laissé différentes pièces en vers et en prose, insérées dans *Le Mercure*, *Le Courrier de l'Europe* et autres ouvrages périodiques.

L'abbé Rozier, *Cours complet d'agriculture*. — Faujas de Saint Fond, *Histoire naturelle du Dauphiné*.

PAYAN (*Claude-François* DE), homme politique français, parent du précédent, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Dauphiné), le 4 mai 1766, guillotiné à Paris, le 10 thermidor an II (28 juillet 1794). Destiné à l'état militaire, il entra comme officier dans l'artillerie, et rompant dès 1790 avec les traditions de sa famille, il quitta son corps pour venir à Paris pérorer dans les sociétés populaires. En 1793, il fut nommé administrateur de la Drôme. Envoyé en mission à Paris, il connut Robespierre, et devint un de ses partisans les plus dévoués près la commune de Paris. Il y succéda à Chaumette dans la place d'agent national procureur de la commune. Payan mettait une grande fermeté dans l'exécution des mesures qu'il faisait voter par une certaine éloquence. Il montra beaucoup d'énergie lors des événements de thermidor, et si Robespierre eût suivi ses conseils et ceux de Coffinhal, il est probable que l'Assemblée aurait eu le dessous. Mis hors la loi avec ses collègues de la commune de Paris, il mourut avec un grand courage. Outre un journal *L'Anti-fédéraliste* dirigé contre les girondins et rédigé avec talent, on a de Payan plusieurs écrits en prose et en vers d'un style élégant et facile, et un *Mémoire sur les fossiles du Bas-Dauphiné* (Avignon et Paris, 1785, in-12). H. L—R.

Le Moniteur universel, an II. — Norvins, *Biographie universelle des Contemporains*. — Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

PAYEN (*Antoine-François*), jurisconsulte français, né vers 1610, à Avignon. Reçu docteur de l'université de cette ville, il y professa dès 1642 la jurisprudence civile pendant plus de vingt ans. En 1673 il obtint de Louis XIV de grands priviléges pour cet établissement. Zélé partisan de Barthole, il institua en son honneur une académie particulière. On a de lui : *Prodromus Justinianeus historiaque juris chronologica*; Paris, 1665, in-8°; — *Jurisprudentiæ propylæum ad historiam juris*; Avignon, 1685, in-12; — quelques opuscules astronomiques et poétiques, dont Gassendi, Kircher et Hevelius ont parlé avec éloge.

Cadecombe, *Novæ disquis. leg.*, ch. 28. — *Messager de Vaucluse*, 2 et 5 mai 1839.

PAYEN (*Batile*), érudit français, né vers 1680, à Cendrecourt (Franche-Comté), mort le 23 août 1756, à Luxeuil. Ayant embrassé la règle des Bénédictins de Saint-Maur, il professa la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Murbach, et remplit ensuite divers emplois dans celle de Luxeuil. On n'a de ce savant religieux aucun ouvrage imprimé; mais il avait laissé un grand nombre de manuscrits, que la révolution a dispersés, et parmi lesquels nous rappellerons une *Bibliothèque Sequanoise* (in-4° et 2 vol. in-fol., avec les addit. du P. Laire); des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres du comté de Bourgogne* (in-4°); une *Histoire de l'abbaye de Luxeuil*; un *Vocabularium nominum celticorum*, etc.

Dom Tassin, *Hist. de la congrég. de Saint-Maur*.

* **PAYEN** (*Anselme*), chimiste français, né à Paris, le 6 janvier 1795. Après avoir suivi les cours de Vauquelin et de Thenard, il dirigea une fabrique de sucre de betterave que son père avait établie à Vaugirard. En 1835, il suppléa M. Dumas dans son cours de chimie appliquée aux arts et à l'agriculture. Il devint ensuite professeur à l'École des arts et manufactures, puis au Conservatoire des arts et métiers. En 1842, il succéda à Audouin dans la section d'économie rurale de l'Académie des sciences. Doué d'un esprit éminemment pratique, M. Payen s'est peu livré aux spéculations de pure théorie. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire des réactifs* (1822); — *La Chimie enseignée en 22 leçons* (1825); — *Traité de la fabrication des diverses sortes de bières* (1829); — *Cours de chimie élémentaire et industrielle* (1830-1831, 2 vol.); — *Cours de chimie appliquée* (1847), etc. M. Payen a encore publié de nombreux mémoires dans les recueils spéciaux et des rapports dans les *Comptes rendus de l'Acad. des sc.* Il s'est particulièrement livré à la chimie industrielle. E. M.

Vapereau, *Dict. des Contemporains*.

* **PAYEN** (*Jean-François*), médecin français, né à Paris, le 24 juin 1800. Docteur de la faculté de cette ville, il s'est livré depuis trente ans à des études spéciales sur les eaux minérales, et il a formé une collection d'environ 4,000 ouvrages relatifs à ces eaux. Il a rédigé plusieurs écrits parus sous le nom du docteur *Souberbielle*, notamment un mémoire sur l'opération de la taille, qui valut à celui-ci le prix Montyon, et que l'Académie de médecine a inséré dans ses *Mémoires* (t. VIII, 1840). On a aussi de lui : *Notice sur les eaux minérales thermales de Louesche* (*Suisse, canton de Valais*); Paris, 1828, in-8°; — *Notice sur les eaux minérales de Saint-Gervais* (*en Savoie*); Paris, 1852, in-8°; 3° édit., Paris, 1854, in-8°. Admirateur fervent de Montaigne, et possesseur d'une précieuse collection de documents relatifs à cet éminent penseur, il a publié : *Notice bibliographique sur Montaigne*; Paris, 1837, in-8°; — *Documents inédits ou peu connus sur Montaigne*, n°s I-IV; Paris, 1847-1856, 4 vol. in-8°; — *Notice bio-bibliographique sur La Boëtie*, etc.; Paris, 1853, in-8°. Il a donné des articles à la *Revue médico-chirurgicale*, à la *Gazette des hôpitaux*, à la *Nouvelle Biographie générale*, au *Bulletin du Bibliophile*, etc. E. R—D.

Documents particuliers.

PAYER (*Jean-Baptiste*), botaniste français,

né le 3 février 1818, à Asfeld (Ardennes), mort à Paris, le 5 septembre 1860. Nommé, en 1840, professeur de géologie et de minéralogie à Rennes, il vint en 1841 à Paris, pour occuper la chaire de botanique à l'École normale et suppléer de Mirbel à la Sorbonne. En 1848, secrétaire de M. de Lamartine, élu représentant du peuple par le département des Ardennes, il siégea au centre gauche de l'Assemblée constituante. En 1852, il fut nommé professeur d'organographie végétale à la Faculté des sciences de Paris, et, en 1854, membre de l'Académie des sciences (section de botanique). Les principaux ouvrages de Payer sont sa *Botanique cryptogamique*, et un *Traité d'organogénie végétale comparée*, reproduction méthodique des nombreux mémoires publiés par ce botaniste dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. E. M.

Vapereau, *Dict. des Contemporains*.

PAYKULL (*Gustave*, baron DE), naturaliste suédois, né le 21 août 1757, à Stockholm, où il est mort, le 28 janvier 1826. De bonne heure il se fit remarquer par son talent pour la poésie et le goût de l'histoire naturelle. Entré en 1779 au département des affaires étrangères, il devint premier secrétaire du roi (1794) et conseiller de la chancellerie (1796); nommé maréchal de la cour en 1815, il reçut en 1818 le titre de baron. A deux reprises différentes il avait, dans le but de s'instruire, visité les pays étrangers et recueilli un grand nombre de productions naturelles. Ses travaux spéciaux lui avaient ouvert dès 1791 les portes de l'Académie des sciences de Stockholm. Outre plusieurs mémoires qu'il a fournis au recueil de cette société, il a publié des monographies sur les genres de coléoptères suédois non classés jusqu'alors (*Monographia staphylinorum*, 1789; *M. caraborum*, 1790; *M. curculionum*, 1792; *M. hysteroidum*, 18..), une partie de la faune suédoise (*Insecta;* 1778-1800, t. I à III), etc. En se livrant à son occupation favorite, il ne négligeait point la poésie, et donna successivement, à des intervalles très-rapprochés, les traductions d'Anacréon, de Sapho, de Bion et de Moschus, deux tragédies, *Virginie* et *Donald*, une comédie intitulée *Ordenswurmen*, qui fut défendue, et beaucoup de pièces légères et d'épigrammes. Plusieurs naturalistes ont donné le nom de Paykull à diverses espèces d'animaux (*rallus P.*, *scolapax P.*, *amarygmus P.*, etc.).

Gezelius, *Biografisk-Lexicon*.

PAYS (LE). *Voy.* LE PAYS.

PAZ (*Jean-Augustin* DU), généalogiste français, né en Bretagne, mort à l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, le 29 décembre 1631. Il appartenait à l'ordre des Dominicains. On a de lui: *Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne;* Paris, 1619, in-fol. C'était la troisième partie d'une *Histoire des rois, ducs et princes de Bretagne*, pour laquelle les états de Bretagne accordèrent 300 livres à l'auteur; — *Généalogie des maisons de Rosmadec et de La Chapelle;* Rennes, 1629, in-4°; — *Généalogie de la maison de Molac;* Rennes, 1629, in-4°. Du Paz avait en outre laissé divers travaux manuscrits, qu'on voit encore à la Bibliothèque impériale. P. L—T.

Notice sur du Paz, par M. Bizeul, dans la *Biographie Bretonne*.

PAZMANY (*Pierre*), cardinal hongrois, né le 4 octobre 1570, à Grosswardein, mort à Presbourg, le 19 mars 1637. A l'âge de treize ans il se convertit au catholicisme, entra ensuite dans l'ordre des jésuites et enseigna la théologie à Graetz. En 1607 il revint dans son pays, et s'attacha dès lors à combattre les progrès du protestantisme y joignant à une éloquence entraînante les manières les plus séduisantes, il réussit complétement dans son entreprise. Nommé en 1616 archevêque de Gran, il usa de sa position comme primat du royaume, pour faire élire au trône, en 1618, l'archiduc d'Autriche Ferdinand. Il dépensa plus d'un demi-million de florins à fonder des établissements d'enseignement, tels que l'université de Tyrnau, qui, transportée à Pesth, existe encore aujourd'hui, le *Pazmaneum* à Vienne, etc. En 1632 il se rendit à Rome pour y négocier la médiation du pape Urbain VIII en faveur du rétablissement de la paix (*voy.* MEDNYANSKY, *P. Pazmanyi Legatio romana;* Pesth, 1830). Trois ans auparavant il avait été nommé cardinal. Il a écrit en latin et en hongrois, langue qu'il maniait mieux qu'aucun de ses contemporains, une quinzaine d'ouvrages de controverse et de dévotion, parmi lesquels nous citerons: *Hodegus, seu dux ad veritatem, in quo ostenditur vanitas sectarum catholicæ fidei adversantium;* Pesth (1613, 3 vol. in-fol.); — *Conciones in Evangelia omnium dominicarum* (1636 et 1767, in fol.).

Horanyi, *Memoriæ Hungarorum*, t. III. — Podhradezky, *Vie de Pazmany* (en hongrois; Bude, 1836.

PAZZI (Famille des). Cette maison, l'une des premières de Florence, devenue célèbre par sa conspiration contre les Médicis, était originaire du Val d'Arno supérieur, où elle avait des fiefs considérables. Unie aux gibelins, elle fit d'abord la guerre à la république florentine. Vers la fin du quatorzième siècle, les Pazzi se vouèrent au commerce, acquirent de grandes richesses, et parvinrent aux premiers honneurs de l'État. Cependant les Médicis s'élevaient au-dessus de tous, et tenaient Florence sous leur dépendance; les Pazzi formèrent, en 1478, le projet de les renverser. Le chef de la famille était *Jacopo* PAZZI, dont l'un des neveux, nommé *Guillaume*, avait épousé Blanche, sœur de Laurent et de Julien de Médicis. Un autre, nommé *Jean*, avait été dépouillé par ces deux chefs de l'État d'un héritage auquel il avait des droits. Un troisième, *Francesco*, s'était retiré à Rome, où il était banquier du pape Sixte IV. Ce pontife, qui, ainsi que son neveu Jérôme Riairo,

nourrissait une haine invétérée contre les Médicis, chercha dans les Pazzi des instruments de vengeance : il engagea Francesco à retourner à Florence. Jacopo Pazzi, et l'archevêque de Pise, Salviati, entrèrent dans la conspiration. Jacopo Poggio, Bernardo Bandini, et le condottiere Baptiste de Montesicco furent choisis pour seconder les conjurés. On convint de frapper en même temps les deux Médicis à l'église pendant le service divin. Bandini et Francesco Pazzi se chargèrent de tuer Julien ; Montesicco répondit de Laurent ; mais lorsqu'il sut que le moment choisi était l'élévation, il eut horreur de ce sacrilége. Deux prêtres, Stefano Bagnone et Antonio Maffei, prirent sa place. Le 26 avril 1478, ils tentèrent de mettre leur projet à exécution. Le secret avait été parfaitement gardé, toutes les mesures étaient prises, et pourtant rien ne réussit. Julien succomba ; mais Francesco Pazzi le frappa si fort qu'il se blessa lui-même à la cuisse. Maffei blessa légèrement Laurent à la gorge ; tirant aussitôt son épée, celui-ci se mit en défense et se renferma dans la sacristie avec ses amis. L'archevêque Salviati, qui avait voulu s'emparer du palais public, fut arrêté par le gonfalonier César Petrucci. Jacopo Poggio, qui était avec lui, fut immédiatement pendu. Jacopo Pazzi invitait les Florentins à prendre les armes, mais il dut s'enfuir ; arrêté par les paysans et ramené à Florence, il fut pendu, ainsi que son neveu Francesco et Salviati. Soixante-dix conjurés périrent des mains de la populace ou du bourreau. *René* PAZZI, qui n'avait point trempé dans la conspiration, fut néanmoins exécuté. Guillaume seul fut sauvé par l'intercession de sa femme. Bernardo Bandini put se mettre en sûreté. Le cardinal Riario, envoyé par le pape, fut arrêté et accablé d'outrages ; mais on le remit en liberté pour apaiser le saint-siége qui avait lancé l'interdit sur la ville de Florence. Ange Politien, dévoué aux Médicis, a écrit l'histoire de cette conjuration (impr. à Florence, 1478, in-4°, réimpr. depuis et trad. en français par Le Noble, Paris, 1698, in-8° : rare) Alfieri l'a prise pour sujet d'une de ses tragédies Les comtes de Pac, en Pologne, passent pour les descendants de cette famille florentine exilée. [*Encycl. des Gens du Monde.*]

PAZZI (*Cosme*), prélat italien, né en 1467, à Florence, où il mourut, le 9 avril 1515. Fils de Guillaume Pazzi et de Blanche de Médicis, sœur de Laurent, il fut pourvu par Alexandre VI d'un canonicat dans l'église d'Oléron en France, et bientôt après de ce siége épiscopal, dont il ne prit jamais possession. Déjà, dès le 14 septembre 1496, les Florentins l'avaient député auprès de l'empereur Maximilien au sujet de la médiation offerte par ce prince concernant la guerre de Pise et la ligue d'Italie. A son retour, il fut élu, le 17 avril 1497, évêque d'Arezzo, et il renonça à ses prétentions sur le siége d'Oléron. Alexandre VI le chargea d'une mission en Espagne, puis d'aller en France complimenter Louis XII sur son avénement à la couronne. Le pape Jules II le transféra le 5 juillet 1508 à l'archevêché de Florence, et sa mort prématurée le priva de la pourpre, à laquelle l'eût certainement élevé Léon X, son oncle maternel. Cosme Pazzi fit connaître le premier, par une traduction latine, les *Dissertations* de Maxime de Tyr. Trois éditions de sa traduction (Rome, 1517 ; Bâle, 1519 ; Paris, 1554, in-fol.) précédèrent la publication du texte grec original qu'Henri Estienne fit paraître seulement à Paris, 1557, in-8°. La traduction de Cosme vit le jour par les soins de Pierre Pazzi, son frère.

Son frère *Alexandre*, né à Florence, en 1469, mort vers 1535, est auteur de quelques tragédies, tombées dans l'oubli. Sa version de *la Poétique* d'Aristote obtint les éloges de Paul Jove. H. F.

Italia sacra, t. I, p. 431, et t. II, p. 182. — *Hist. de la noblesse du comtat Venaissin*, t. II. — Combes-Dounous, *Dissertations de Maxime de Tyr* (Introduction).

PAZZI (*Madeleine* DES). *Voy.* MADELEINE.

PAZZIS (*Maximin-Roch* DES SEGUINS, connu sous le nom de *Maxime* DE), littérateur français, né le 28 mai 1764, à Carpentras, mort le 24 août 1817, à Paris. Il appartenait à une ancienne famille du comtat Venaissin. Jeune encore il fut pourvu d'un riche bénéfice dans le diocèse d'Amiens, dont son oncle M. d'Orléans La Mothe était évêque. Après avoir émigré en Angleterre, il devint grand vicaire de M. de Boulogne, évêque de Troyes (1809), quitta cet emploi en 1811 lors de l'arrestation de ce prélat, et accompagna en 1813 à Gand, l'abbé de La Brue, que Napoléon avait nommé à l'évêché de cette ville du vivant de M. de Broglie, l'ancien titulaire. On l'accusa d'avoir provoqué contre le clergé resté fidèle à ce dernier certaines mesures de rigueur qui le jetèrent dans une controverse désagréable. Il revint à Paris en 1814. On a de lui : *Éloge de Malachie d'Inguimbert, évêque de Carpentras* ; Carpentras, 1805, in-8° ; — *Mémoire statistique du département de Vaucluse* ; ibid., 1808, in-4°, rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude.

Barjavel, *Dict. hist. de Vaucluse*, II, 401.

PEACHAM (*Henry*), littérateur anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Le peu de renseignements que l'on possède sur sa vie a été glané dans ses livres où il parle assez volontiers de lui-même. Né dans les environs de Saint-Alban, il fut élevé au collége de la Trinité (Cambridge). Il fit un long séjour en Italie et y apprit la musique sous Orazio Vecchi ; il avait même, selon Burney, des notions étendues dans cet art, et ses jugements sont en général exacts. Il n'était pas non plus étranger au dessin : il se tirait habilement d'un portrait, et il a gravé, d'après Holbein, celui de sir Thomas Cromwell. Walpole raconte qu'il servit de précepteur aux fils du comte d'Arundel, et qu'il les accompagna dans une excursion aux Pays-Bas. Dans sa vieillesse, Peacham tomba

dans la misère. Ses principaux écrits sont : *Minerva Britannica, or a garden of heroical devises;* Londres, 1612, in-4°, pl.; — *Thalia's Banquet;* ibid., 1620, in-12; recueil d'épigrammes; — *The complete gentleman;* ibid., 1622, in-4°; l'édition de 1661 a été augmentée par Th. Blount; — *The Worth of a penny, or a caution to keep money;* ibid., 1647, in 4°; ce livre, plein d'une joyeuse humeur, a été souvent réimprimé; — *The gentleman's exercise;* ibid., 1630, 1634, in-4°: c'est une espèce de traité pratique de l'art du dessin appliqué au portrait, à l'enluminure, au blason, etc. Ces divers ouvrages ont joui d'une grande vogue pendant tout le dix-septième siècle.

Cole, *Ms. Athenæ in British Museum.* — Burney, dans la *Cyclopædia* de Rees. — Gough, *Topography.* — Walpole, *Engravers.* — Chalmers, *General biogr. Dict.*

PEACOCK (*Reynold*), prélat anglais, né vers 1390, dans le pays de Galles. Un des plus savants agrégés d'Oxford, il fut attiré à la cour par le duc de Gloucester, qui lui procura la direction de l'école fondée par Whittington. Nommé en 1444 évêque de Saint-Asaph, il passa en la même qualité à Chichester (1449). La liberté de ses opinions sur l'infaillibilité de l'Église et le caractère sacré des Écritures le fit déférer devant la haute cour ecclésiastique (1457); il fut dépossédé de son siége et confiné dans l'abbaye de Thorney, où il mourut vers 1460. Tous ses écrits furent condamnés au feu; on n'en connait qu'un seul d'imprimé, le *Treatise of faith* (1688, in-4°).

John Lewis, *Life of R. Peacock*; 1744, in-8°.

PEAN (*N*.....), controversiste français, mort en octobre 1764, âgé d'environ quatre-vingts ans. Il était laïque, et il a composé divers écrits jansénistes, dont les plus connus sont : *Parallèle de la morale des païens avec celle des Jésuites;* Amsterdam, 1726, in-8°; cet écrit fut condamné et brûlé par arrêt du parlement; l'auteur y donna une suite (*Combat de l'erreur et de la vérité*) en 1749; — *Mémoires historiques sur le formulaire;* 1756, 2 vol. in-12.

Migne, *Encycl. théolog.*, XII.

PEARCE (*Zachary*), théologien et philologue anglais, né à Londres, le 8 septembre 1690, mort à Little-Ealing, le 29 juin 1774. Il était fils d'un distillateur. Il fit ses études à l'école de Westminster et passa ensuite au collége de la Trinité à Cambridge. Il se fit bientôt connaître à l'université comme un excellent philologue classique, et avant d'entrer dans les ordres il donna une édition du *De Oratore* de Cicéron qu'il dédia au lord *chief-justice* Parker. Cette dédicace fut l'origine d'une liaison qui eut pour Pearce les suites les plus heureuses. Parker devenu lord-chancelier le prit pour chapelain et le combla de bénéfices. Après avoir occupé plusieurs cures importantes, Pearce fut nommé doyen de Winchester en 1739, évêque de Bangor en 1748, évêque de Rochester et doyen de Westminster en 1756. Il résigna plus tard son doyenné, il aurait voulu aussi résigner son évêché pour vaquer plus librement à ses travaux littéraires, et pour mettre, comme il disait, un intervalle de repos entre les affaires de la vie et l'éternité; mais la démission d'un évêque était une nouveauté, et sur l'ordre du roi Georges III, Pearce garda son siége épiscopal. Outre quelques petits traités sans importance, on a de Pearce des éditions estimées de Cicéron : *De Oratore;* Cambridge, 1716, in-8°; — *De Officiis;* Londres, 1745, in-8°; — du *Traité du sublime* de Longin avec une traduction latine et des notes; Londres, 1724, in-4°; — *Review of the text of Paradise lost;* Londres, 1733, in-8°; — *A commentary with notes on the four evangelists and the acts of the apostles, together with a new translation of st Paul's first epistle to the Corinthians, with a paraphrase and notes, to wich are added other theological pieces;* Londres, 1777, in-4°; — *Sermons on various subjects;* 1777, in-8°. Z.

Vie de Pierce en tête du Commentary. — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

PEARCE (*Nathaniel*), voyageur anglais, né vers 1780, à East-Acton, comté de Middlesex, mort à Alexandrie (Égypte), le 12 août 1820. Embarqué dès son plus jeune âge, il vint se fixer en Abyssinie, où une résidence de plusieurs années lui permit de recueillir sur les mœurs, les usages et la topographie de ce pays un grand nombre de renseignements précieux. Favori du *ras* de Massouah, et aimé des Abyssins, auxquels il avait enseigné à former des plantations à l'européenne, Pearce vécut assez tranquillement à Callicut, dans le Tigré, jusqu'en 1814. A cette époque, le ras de Massouah fit venir d'Égypte un patriarche cophte, contre l'invasion duquel Pearce eut à défendre, les armes à la main, la petite maison qu'il avait bâtie. Celui-ci l'excommunia et ameuta le peuple contre lui. Après cette querelle apaisée, Pearce fut chargé par la Société biblique de Londres de distribuer des bibles en langue cophte, mais sa propagande protestante fut fortement entravée, et après la mort du ras il dut, pour échapper à la mort, s'enfuir de Callicut, désolé par la guerre civile, et venir au Caire, où il s'occupa de la traduction des livres saints dans quelques-uns des dialectes de l'Égypte. Il n'eut que le temps de terminer dans le dialecte éthiopien du Tigré la version des Évangiles de saint Marc et de saint Jean, et se disposait à revenir en Angleterre avec un grand nombre d'objets curieux qu'il destinait au *British Museum*, lorsqu'une fièvre bilieuse l'enleva en quelques jours. On a de lui une *Notice sur l'Abyssinie*, imprimée dans le 2e vol. des *Mémoires de la Société littéraire de Bombay*, et dans le *New Monthly Magazine* de 1821, nos 9 et 10. Il légua ses manuscrits à M. Salt, consul général britannique au Caire. H. F.

Gorton, *General biographical Dictionary.*

PEARSALL (*Richard*), auteur ecclésiastique

anglais, né le 29 août 1698, à Kidderminster, mort le 10 novembre 1762, à Taunton. Élevé dans une communion dissidente, il exerça le ministère évangélique dans les paroisses de Bromyard, de Warminster et de Taunton. Il se fit une certaine réputation par les deux ouvrages suivants : *Contemplations on the Ocean* (2 vol. in-12), où il a suivi les traces d'Hervey; et *Reliquiæ sacræ* (1765, 2 vol. in-12), choix de méditations religieuses publié par Gibbons.

Chalmers, *General biogr. Dict.*

PEARSON (*Jean*), théologien anglais, né en 1613, à Snoring, dans le comté de Norfolk, mort à Chester, le 16 juillet 1686. Il fut élevé au collège d'Eton, et de là il se rendit à Cambridge où il entra dans les ordres en 1639, à la veille de la guerre civile. Le garde des sceaux Finch le choisit pour chapelain et lui donna la cure de Torrington dans le Suffolk. Pearson obtint ensuite la cure de Saint-Clément à Londres; ce fut là qu'il déploya son zèle et son savoir et prononça les sermons qui formèrent sa célèbre *Exposition de la foi*. Charles II rétabli sur le trône ne lui fit pas attendre les honneurs ecclésiastiques. Dans l'année 1660, il fut nommé prébendaire d'Ely, archidiacre de Surrey et enfin maître du collège de Jésus à Cambridge. En 1662 il passa avec le même titre au collège de la Trinité, et en 1672 il succéda à Wilkins dans l'évêché de Chester. Ses principaux ouvrages sont : *Exposition of the creed*; Londres, 1659, in-4° : ouvrage classique dans l'église anglicane, et qui a servi longtemps aux examens des candidats en théologie; — *Vindiciæ Epistolarum sancti Ignatii : accesserunt Isaaci Vossii epistolæ duæ adversus David Blondellum*; Cambridge, 1672, in-4°. Pearson a donné une édition des Œuvres de Jean Hales sous le titre de *Golden remains*, Londres, 1659; et il a contribué au recueil intitulé *Critici sacri*, Londres, 1660-1661, 2 vol. in-fol. Les *Œuvres posthumes* de Pearson publiées par H. Dodwell, Londres, 1688, in-4°, contiennent des dissertations sur l'avènement et la succession des premiers évêques de Rome, et les *Annales Paulini*, dissertation critique sur la série des événements de la vie de saint Paul. Z.

Biographia britannica. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

PEARSON (*Georges*), chimiste anglais, né en 1751, à Rotherham (Yorkshire), mort le 9 novembre 1828, à Londres. Après avoir terminé à Edimbourg ses études médicales, il fréquenta les hôpitaux de Londres, et voyagea ensuite pour son instruction en France, en Allemagne et en Hollande. De retour en 1777 dans son pays, il s'établit d'abord à Doncaster, puis à Londres, où il professa jusqu'à sa mort la matière médicale et la chimie à l'hôpital Saint-Georges. Il était membre de la Société royale. Lorsque le parlement anglais délibéra sur la récompense à accorder à Jenner, Pearson prétendit y avoir plus de droits que ce dernier; il s'empressa, il est vrai, de répandre la découverte de la vaccine par tous les moyens possibles. Passionné pour la chimie, il popularisa cette science et adopta la nomenclature des savants français. On a de lui : *Observations and experiments on the Buxton waters*; Londres, 1783, 2 vol. in-8°; — *An Inquiry concerning the history of the cow-pox*; ibid., 1798, in-8°; — *Catalogues of the articles of food, seasoning and medicine*; ibid., 1802, 1821, in-8°.

Rose, *New biograph. Dict.*

PEARSON (*Edward*), théologien anglais, né en 1756, à Ipswich, mort le 17 août 1811, à Rempstone (comté de Nottingham). Pendant un grand nombre d'années, il fut répétiteur (*tutor*) au collège de Sidney-Sussex (Cambridge), dont il devint principal en 1808. Depuis 1797 il dirigea la paroisse de Rempstone. Parmi ses écrits, qui sont nombreux, il faut distinguer ceux où il combat, d'une part, la théorie de Paley sur l'obligation morale, et de l'autre, l'intrusion des sentiments de Calvin dans les doctrines de l'Église anglicane.

Gorton, *Biograph. Dictionary*.

PECCHIA (*Carlo*), historien italien, né le 6 janvier 1715, à Naples, où il est mort, le 20 février 1784. Il fit de bonnes études chez les Jésuites et embrassa la carrière du barreau; mais, se trouvant trop pauvre pour s'y soutenir, il accepta l'emploi d'archiviste du tribunal de la vicairie (*gran corte della vicaria*). Il chercha un allégement à ses pénibles fonctions en écrivant l'histoire de ce tribunal, le plus ancien de Naples, et cette histoire prit, grâce à ses continuelles recherches, de tels développements qu'elle devint celle du royaume entier; aussi, lui donna-t-il pour titre définitif *Storia civile e politica del regno di Napoli* (Naples, 1778, 3 vol. in 4°), pour faire suite à celle de Giannone. On a encore de lui : *Poesie sacre, giocose, italiane et latine* (Naples, 1767, in 8°).

Uomini illustri del regno di Napoli, IV.

PECCHIO (*Giuseppe*, comte), littérateur italien, né le 15 novembre 1785, à Milan, mort le 4 juin 1835, à Brighton. Élevé chez les pères Somasques, il compta parmi ses maîtres le célèbre Soave. Après avoir été reçu docteur en droit à Pavie, il entra au conseil d'État italien (1810); mais les événements de 1814 le rendirent à la vie privée, et il se mit à écrire l'ouvrage intitulé : *Saggio storico sull' amministrazione finanziera dell' ex-regno d'Italia dal* 1805 *al* 1814 (Lugano, 1820; Londres, 1826, in-8°), qui renferme des détails intéressants sur l'état des finances. Nommé en 1819 député de l'assemblée provinciale de Milan, il se trouva si gravement compromis dans l'insurrection avortée de mars 1821, qu'il n'eut d'autre salut que dans la fuite. Réfugié d'abord en Suisse, il parcourut ensuite l'Espagne et le Portugal, et se rendit en 1823 en Angleterre, où, usant

pour vivre de la ressource ordinaire des proscrits, il se fit maître de langue à Nottingham. En 1825 il fut chargé, en même temps que le comte Gamba, de porter, au nom du comité philhellène, 60,000 liv. sterl. aux Grecs. Son mariage lui ayant permis de vivre dans l'aisance (1828), il se retira à Brighton et s'adonna à la culture des lettres. Pecchio avait l'humeur égale, l'esprit fin, observateur, et écrivait avec élégance ; ses écrits ont eu un moment de vogue. On a de lui : *Sei mesi in Ispagna nel* 1821 ; Madrid, 1821, in-8° ; — *Tre mesi in Portogallo ;* Lisbonne, 1822, in-8° ; — *Relazione degli avvenimenti della Grecia nella primavera* 1825 ; Londres, 1826, in-8°, trad. en anglais, en allemand et en français ; — *L'anno* 1826 *dell' Inghilterra ;* Londres, 1827, in-12 ; — *Storia dell' economia pubblica in Italia ;* Lugano, 1829, in-8° ; trad. en français : c'est une analyse critique et fort bien faite de la grande collection des economistes italiens publiée par Custodi ; — *Vita di Ugo Foscolo* ; ibid., 1830, in-8° ; — *Osservazioni semiserie di un esule sull' Inghilterra ;* ibid., 1831-1833, in-8° ; — *Storia critica della poesia inglese ;* Londres, 1834, t. I à IV, in-12 : ouvrage non terminé et réimpr. en 1837, à Paris. P.

Ugoni, *Vita e scritti di G. Pecchio* ; Paris, 1836, in-12.

PECCI (*Giovanni-Antonio*), érudit italien, né le 12 décembre 1693, à Sienne, mort le 3 mars 1768. Chevalier de l'ordre de Saint-Étienne, il s'adonna à l'histoire des antiquités de la Toscane, et entretint des relations avec Mazzuchelli, Lami et Bianchi. Outre plusieurs dissertations archéologiques, on a de lui : *Storia del vescovado di Siena* (Lucques, 1748). — Son frère, l'abbé *Giuseppe* PECCI, né en 1700, à Sienne, et mort en 1751, était versé dans la connaissance du droit civil et de la littérature grecque ; il a laissé quelques ouvrages.

Dizionario istorico di Bassano.

PÉCHANTRÉS (1) (*Nicolas*), poëte français, né à Toulouse, en 1638, mort à Paris, en février ou mars 1708. Fils d'un chirurgien, il pratiqua lui-même la médecine dans sa ville natale. Ayant remporté plusieurs prix aux Jeux floraux, il abandonna sa profession et vint à Paris. Il y réussit, et la scène française lui dut quelques bonnes pièces, telles que les tragédies de *Géta* (1687), de *Jugurtha* (1692) et de *La Mort de Néron* (1703). Assez bon latiniste, il composa des vers qui, selon quelques critiques, étaient fort estimés. Péchantrés mourut presque septuagénaire et écrivit jusqu'à sa mort. On a encore de lui : *Le Sacrifice d'Abraham* et *Joseph vendu par ses frères*, pièces jouées dans les colléges, et *Amphion et Parthénope*, opéra représenté après sa mort. A. J.

Mercure de Trévoux, février et mars 1709, p. 73. — Titon du Tillet, *Le Parnasse français*, p. 511. — *Le Glaneur français*, VII, 82. — Parfaict frères, *Hist. du Théâtre-Français*, XIV, 297.

(1) C'est ainsi qu'il écrivait son nom, et non *Péchantré*.

PÉCHARD, plus souvent nommé *le P. Timothée*, capucin français, né à La Flèche, vers le milieu du dix-septième siècle. Il exerçait à Rome les fonctions de définiteur général de son ordre quand le pape Clément XI publia sa bulle *Unigenitus*. Le P. Timothée s'était déjà fait remarquer par son ardeur contre les jansénistes. On le chargea de porter en France la bulle et de la faire accepter. Il réussit, et reçut en récompense le titre d'évêque de Béryte, avec une bonne pension. Les jansénistes lui donnèrent alors le surnom de *Courrier de la Constitution.*

Dispos et gai, l'*Unigenit* en poche,
Devers Paris, à grands pas je m'approche.
De nos coureurs je prends le casaquin,
Barbe, pieds nus, en un mot capucin,
Et, me guindant en légère calèche,
Je me nommai *Timothée de la Flèche.*

C'est le diable lui-même que l'abbé de Grécourt représente sous ses traits dans le *Philotanus*. L'abbé Bernard de La Tour a publié : *Mémoires du P. Timothée*, contenant *plusieurs anecdotes historiques du pontificat de Clément XI et de la fin du règne de Louis XIV* (1772, in-12). B. H.

N. Desportes, *Bibliographie du Maine*. — B. Haureau. *Hist. littér. du Maine*, IV, 310.

PÉCHEUX (*Marc-Nicolas-Louis*, baron), général français, né le 28 janvier 1769, à Bucilly, près Vervins, mort le 1er novembre 1831, à Paris. Il partit en 1792 comme capitaine dans un bataillon de volontaires de l'Aisne, et gagna en Italie le brevet de chef de brigade (1799). A Austerlitz, il commandait le 95e de ligne, et causa une grande perte à la cavalerie russe, qui ne put entamer ses carrés. Il montra la même bravoure dans les guerres de Prusse et de Pologne, et, en Espagne, il contribua aux victoires de Medelin et d'Ocaña, et continua le siége de Cadix. Nommé général de brigade (1810) et général de division (30 mai 1813), il fut placé en Allemagne sous les ordres de Davont ; surpris et battu par les Prussiens, il s'enferma dans Magdebourg et ne rendit cette place qu'à la paix. Il fut employé au début de la campagne de 1823, et assista à la prise de Pampelune. Il était baron de l'empire.

Rabbe, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Fastes de la Légion d'Honneur*, III.

PECHLIN (*Jean-Nicolas*), médecin hollandais, né en 1646 à Leyde, mort en février 1706, à Stockholm. Dès qu'il eut terminé ses études médicales à Leyde, il alla faire un voyage en Italie et s'établit ensuite dans sa ville natale. Appelé en 1673 dans l'académie de Kiel, il fut obligé, à cause de l'inimitié de J.-D. Major, de quitter sa chaire, et devint premier médecin (1680), puis bibliothécaire (1689) du duc de Holstein-Gottorp. En 1704, il passa en Suède pour avoir soin de l'éducation du jeune prince Frédéric. « C'était, dit Chaufepié, un homme d'un beau génie et très-judicieux, et un des plus habiles médecins de son temps. Il fit partie de l'académie des Cu-

rieux de la Nature et de la Société royale de Londres. Ses principaux écrits sont : *De purgantium medicamentorum facultatibus*; Leyde, 1672, in-8°; — *De aeris et alimenti defectu ac vita sub aquis*; Kiel, 1676, in-8°; — *De habitu et colore Æthiopum*; ibid., 1677, in-8°: la couleur des nègres est, d'après lui, causée par une humeur fuligineuse qui remplit le tissu réticulaire;— *Theophilus Bibaculus, seu de potu herbæ theæ*; ibid., 1684, in-4°; — *Observationum physico-medicarum lib. III*; Hambourg, 1691, in-4°. Il a aussi écrit beaucoup de poésies latines.

Møller, *Cimbria literata*, II. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

PECK (*Pierre*), en latin *Peckius*, jurisconsulte belge, né dans l'île de Zierikzée en Zélande, mort à Malines, le 16 juillet 1589. Reçu docteur en droit (1553), il obtint une chaire à Louvain, où ses leçons attirèrent un grand concours d'auditeurs. Il fit partie des conseils de Brabant et de Malines. Il est remarquable qu'après avoir écrit sur les dispositions testamentaires, il commit dans son testament une irrégularité qui en fit prononcer la nullité. Nous citerons de lui : *Paraphrasis utilissima in universam legatorum materiam* (Louvain, 1553, in-4°), — *De re nautica* (ibid., 1556, in-8°); commentaire sur la loi *Rhodia de Jactu*; — *De catholicis ecclesiis reparandis* (Douai, 1574, in-4°); — *Partitio titulorum utriusque juris* (Cologne, 1663, in-4°). Les œuvres de Peck ont été réunies (Anvers, 1666, in-fol., et 1679, in-fol.).

Son fils unique *Pierre*, né à Louvain, en 1562, mort le 28 juillet 1625, fut d'abord avocat au grand conseil de Brabant dont il devint conseiller en 1601. En 1607, il fut envoyé, comme ambassadeur des archiducs Albert et Isabelle, auprès de Henri IV, qui l'appelait *le sage flamand*. Lors de la fuite de la princesse de Condé, que son mari avait amenée à la cour des archiducs pour la soustraire aux poursuites de Henri IV, il sut résister en face à ce monarque, qui aurait voulu décider les archiducs à ne pas tenir la promesse qu'ils avaient faite au prince de ne rendre la princesse qu'à lui-même. Il devint en 1616 chancelier, garde des chartes et conseiller d'État, et fut plus tard chargé de diverses missions en Allemagne et en Hollande. E. R.

P.-J. Spinnael, *Gabriel Mudée et son école*, 2e édit., p. 38. — De Bavay, *Pierre Peckius, chancelier de Brabant*; Bruxelles, 1845, in-8°.

PECK (*Francis*), antiquaire anglais, né le 4 mai 1692, à Stamford (comté de Lincoln), mort le 13 août 1743, à Godeby-Maureward (comté de Leicester). Après avoir terminé ses études à Cambridge, où il prit ses degrés, il publia deux essais poétiques, l'un *Sur la Création* (1716), l'autre *Sur la Mort de la reine Anne* (1719). Il quitta en 1723 un petit bénéfice du Northamptonshire pour s'installer dans le rectorat de Godeby, dont le droit de présentation lui coûta 400 liv. st.; ce fut là qu'il passa le reste d'une vie modeste et utile, toute consacrée au travail et à l'étude. En 1736, il obtint une prébende à la cathédrale de Lincoln. Il était membre de la Société des antiquaires. On vante son érudition, mais on lui reproche d'avoir eu foi dans l'existence d'un monde invisible et dans la possibilité des manifestations surnaturelles. Ses principaux ouvrages sont : *Academia tertia anglicana, or the antiquarian annals of Stamford in Lincoln, Rutland and Northampton shires*; Londres, 1727, in-fol., pl.; — *Desiderata curiosa*; ibid., 1732-1735, 2 vol. in-fol., et 1779, in-4°: cette collection de pièces rares et curieuses, qui appartiennent principalement à des sujets de l'histoire d'Angleterre, ne fut tirée qu'à 250 exempl.; — *A complete catalogue of all the discourses written both for and against popery in the time of king James IId*; ibid., 1735, in-4°; il en indique 457 pour un règne de quatre ans; — *Memoirs of the life and actions of Oliver Cromwell*; ibid., 1740, in-4°; on y remarque trois panégyriques, écrits en latin par Milton sous les noms de l'ambassadeur de Portugal et de son chapelain; — *New Memoirs of the life and poetical works of John Milton*; ibid., 1740, in-4°, avec de nombreux éclaircissements et des notes critiques. Parmi ses manuscrits, on remarque celui qui a pour titre *Monasticon anglicanum* (5 vol. in-4°), déposé au British Museum. Plusieurs d'entre eux ont été utilisés par Nichols.

Nichols, *Leicestershire*. — Chalmers, *General biogr. Dict.*

PECKHAM (*John*), prélat anglais, né vers 1240, dans le Sussex, mort en décembre 1292. Il embrassa la règle des frères Mineurs et professa la théologie à Oxford. Deux fois il vint à Paris et se fit entendre avec succès dans l'université. Il était provincial de son ordre et chanoine de Lyon lorsqu'il se rendit à Rome, où le pape Nicolas III lui conféra, en 1278, l'archevêché de Canterbury, moyennant une somme de 4,000 marcs dont il ne s'acquitta, dit-on, jamais. C'était un homme ferme, généreux, aimant le faste; il encouragea les lettres, réforma les abus du clergé et persécuta durement les juifs. En 1282, il excommunia le prince de Galles qui était en révolte ouverte contre le roi Edward Ier. Les nombreux écrits qu'il avait composés prouvent qu'il avait l'esprit orné; on n'en a publié que deux : *Collectanea Bibliorum lib. V* (Cologne, 1513, in-4°), et *Perspectiva communis* (Venise, 1504, in-4°), l'un et l'autre impr. plusieurs fois.

Tanner. — Cave. — Pits. — Wharton, *Anglia sacra*. — *Archæologia*, t. X.

PECLET (*Jean-Claude-Eugène*), physicien français, né le 10 février 1793, à Besançon, mort le 6 décembre 1857, à Paris. Ancien élève de l'école normale, il professa d'abord les sciences physiques au collége de Marseille (1816); il vint ensuite à Paris, et, après avoir enseigné la chi-

mie appliquée aux arts, il fut en 1819 attaché en qualité de maître de conférences à l'École normale; et comme professeur de physique à l'École centrale des arts et manufactures, il fut l'un des principaux fondateurs de cet important établissement où, jusqu'à la veille de sa mort, il ne cessa de faire son cours. Nommé inspecteur de l'académie de Paris, puis inspecteur général des études (1840), Peclet donna, en 1852, sa démission de ces dernières fonctions pour rentrer dans la vie privée. Il était membre haut titulaire de l'université et officier de la Légion d'honneur. Ses ouvrages se recommandent par la clarté du style, des vues judicieuses, des expériences bien faites et une exacte connaissance des matières qu'il traite; nous citerons : *Cours de chimie*, et *Cours de physique*; Marseille, 1823-1826, 2 vol. in-4°, pl.; ce dernier cours a été réimpr. deux fois sous le titre de *Traité élémentaire de physique* (Paris, 1830-1831 et 1837, 2 vol. in-8° et atlas), avec des additions; — *Traité de l'éclairage*; Paris, 1827, in-8°, pl.; — *Traité de la chaleur et de ses applications aux arts et aux manufactures*; Paris, 1829, 2 vol. in-8° et atlas : cet ouvrage, trad. en allemand et entièrement refondu en 1843 (2 vol. in-4°), contient l'examen des combustibles et des différentes formes de foyers, la théorie du tirage des fourneaux par les cheminées et par les machines, la description des générateurs à vapeur et des appareils employés à la distillation, à l'évaporation, au séchage, au chauffage, et les dispositions des appareils de chauffage et d'assainissement. Peclet a fourni des mémoires aux *Annales de mathématiques* et aux *Annales de physique et de chimie*.

Quérard, *La France littéraire*. — *Moniteur universel*, 11 déc. 1857.

PECQUET (*Jean*), anatomiste français, né à Dieppe, en 1622, mort à Paris, en février 1674. Pendant qu'il étudiait en 1647 la médecine à Montpellier, il observa, dans l'homme et dans quelques animaux, le canal thoracique, et surtout le réservoir du chyle auquel on a donné son nom. Ce ne fut point, comme on l'a prétendu, un effet du hasard qui lui fit faire cette découverte si remarquable en physiologie. Il partit de l'observation et imagina d'ingénieuses expériences pour arriver à une démonstration plus complète. Cette découverte répandit son nom dans toute l'Europe, et l'on s'efforça vainement de diminuer sa gloire en prétendant qu'Eustachi l'avait devancé en indiquant la vraie position du canal thoracique qu'il avait vue dans le cheval. Pecquet a bien ajouté aux travaux de cet anatomiste, et l'on ne saurait disconvenir, sans mauvaise foi, que c'est à lui que la science est redevable de la parfaite connaissance des veines lactées qui portent le chyle au réservoir. C'est encore lui qui démontra que le chyle, élaboré dans le mésentère, passe de là par des veines particulières à travers la poitrine, jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la sous clavière, et ensuite va droit au cœur. Il fit encore plusieurs observations nouvelles sur la structure des parties qui servent à la préparation et à la sécrétion de nos différents fluides et des recherches sur l'organe de la vision, entre autres, les fonctions de la rétine. Ses raisonnements et surtout ses découvertes contribuèrent à prouver la circulation du sang démontrée déjà par Harvey, mais ils lui attirèrent plusieurs adversaires, particulièrement Riolan qui écrivit contre lui un livre intitulé : *Adversus Pecquetum et pecquetianos*. Pecquet était bien accueilli chez le surintendant Fouquet, auquel, à l'exemple de Pelisson et de La Fontaine, il resta constamment attaché. « Depuis la disgrâce de Fouquet, dit Vigneul-Marville, je n'entendis plus parler de lui jusqu'en l'année 1670, que je le rencontrai chez un de mes amis à la campagne. Quand je ne l'aurais pas reconnu à l'air de son visage, son haleine me l'aurait fait sentir, à cause de la méchante habitude qu'il avait de boire de l'eau-de-vie. Il en conseillait l'usage à ses amis, comme un remède à tous maux, mais l'eau-de-vie fut pour lui une eau de mort. Elle lui brûla les entrailles, et avança ses jours, qu'il aurait pu employer utilement au service du public. » Pecquet entra à l'Académie des sciences en 1666. On a de lui : *Experimenta nova anatomica* (Paris, 1651, in-12, 1651 et 1654, in-4°); — *De circulatione sanguinis et chyli motu* (Paris, 1651, in-4°); — *De thoracis lacteis* (Leyde, 1651, in-12), écrits réunis en 1654, in-4°; et réimpr. dans la *Bibl. anat.* de Manget, ainsi que dans quelques éditions de l'*Anatomie réformée* de Th. Bartholin. On en a fait une traduction anglaise (Londres, 1653, in-8°). H. F.

Biogr. médic. — Vigneul-Marville, *Mélanges d'hist. et de littér.*, t. II, p. 5-7.

PECQUET (*Antoine*), littérateur français, né en 1704, à Paris, où il mourut, le 27 aout 1762. D'abord commis dans les bureaux des affaires étrangères, il fut ensuite grand maître des eaux et forêts de Rouen et intendant de l'École militaire en survivance. On a de lui : *Discours sur l'art de négocier*; Paris, 1737, in-12; — *Pensées diverses sur l'homme*; La Haye (Paris), 1738, in-12; — *Discours sur l'emploi du loisir*; Paris, 1739, in-8°; — *Parallèle du cœur, de l'esprit et du bon sens*; Paris, 1740, in-12; — *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Perse*; Amsterdam, 1745, in-12 : ce livre satirique, le premier où il ait été parlé de l'Homme au masque de fer, a été attribué au chevalier de Resseguier et à Mme de Vieux-Maisons, une des femmes les plus méchantes de son temps; il fut réimpr. sous le titre d'*Anecdotes secrètes pour servir à l'histoire de la cour de Pekin* (1746, 2 vol. in 12); — *L'Esprit des maximes politiques*; Paris, 1757, in 4°, ou 3 vol. in-12; — *Lois forestières de la France*; Paris, 1753, 2 vol. in-4°, recueil bien fait et qui a conservé

de l'utilité. On doit aussi à Pecquet des traductions du *Pastor fido*, de *l'Aminta* et de *l'Arcadie*.

Desessarts, *Siècles littéraires*. — Barbier, *Dict. des ouvrages pseud. et anonymes*.

PECQUEUR (*Constantin*), économiste français, né le 4 octobre 1801, à Arleux (Nord). Il fut sous la Restauration l'un des disciples de Saint-Simon; mais, ne voulant point s'attacher à aucune école particulière, il fit des réformateurs modernes une étude approfondie et se composa une théorie sociale que l'on a accusée d'aboutir forcément au communisme. Toutefois la critique reconnaît en lui de l'érudition, de la logique et de l'originalité. Nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque nationale après la révolution de février, il donna sa démission par suite du coup d'État de 1851. On a de lui : *Économie sociale des intérêts du commerce, de l'industrie et de l'agriculture et de la civilisation en général sous l'influence des applications de la vapeur; machines fixes, chemins de fer, bateaux à vapeur*, etc.; Paris, 1839, 1848, 2 vol. in-8°, mémoire très remarquable, couronné en 1838 par l'Académie des sciences morales; — *Des Améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté*; Paris, 1839, in-8°; — *De la Législation et du Mode d'exécution des chemins de fer*; Paris, 1840, 1848, 2 vol. in-8°; — *De la Paix, de son principe et de sa réalisation*; Paris, 1842, in-8°; — *Des Armées dans leurs rapports avec l'industrie, la morale et la liberté*; Paris, 1842, in-8°; cet ouvrage et le précédent ont été couronnés par la Société de la morale chrétienne; — *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique*; Paris, 1842, in-8°; il a présenté dans ces études le résumé de ses idées; — *De la République de Dieu; union religieuse*; Paris, 1843, 1845, in-12. Il a travaillé au *Globe*, au *Phalanstère*, à la *Revue du progrès*, à la *Revue indépendante*, au *Dictionnaire de la Conversation*, et il a fait paraître en 1849 quelques numéros d'un journal intitulé *Le Salut du peuple*.

Dict. d'économie politique, II. — L. Reybaud, *Réformateurs cont mp.*

PEDIANUS. *Voy.* ASCONIUS.

PEDO. *Voy.* ALBINOVANUS.

PÉDOUË (*François*), poëte français, né à Paris, le 29 avril 1603, mort à Chartres, en avril 1667. Sa famille était noble. Il entra chez les Jésuites de La Flèche, et les succès qu'il eut en rhétorique lui firent obtenir les bénéfices simples d'un canonicat de Paris. Après avoir étudié la philosophie à Orléans, il alla à Paris pour suivre la théologie; mais son goût pour la poésie légère et les plaisirs lui fit bientôt abandonner les cours. En 1623, il échangea son canonicat contre un de l'église de Chartres. Il mena alors une vie mondaine et créa un singulier ordre de chevalerie, *L'Ordre des enfants ou chevaliers de Sans-Souci*. En 1635, il faillit se noyer : il regarda comme un miracle d'avoir échappé à la mort; dès ce moment il mena une vie exemplaire, et se dépouilla de ses biens en faveur des pauvres. En 1648, il acheta l'hôtellerie de l'Arbaleste pour y établir *les Filles de la Providence*, congrégation dont les statuts furent approuvés en 1654 par l'évêque de Chartres. Pédoué a laissé : *Essais de poésie et de louange en faveur d'une dame avec un chant pastoral*; Chartres, 1624, in-12; — *Premières Œuvres du sieur Pédouë*; ibid., 1626, in-8°; — *Le Bourgeois poli, où se voit l'abrégé de divers complimens, selon les diverses qualités des personnes*; ibid., 1631 et 1851, in-12; — *Satyres* (inédites). D. DE B.

Documents inédits sur Pédouë, appartenant à la biblioth. de Chartres.

PEDRO Ier (*Antoine-Joseph* DE ALCANTARA), empereur du Brésil, et PEDRO IV comme roi de Portugal, fils aîné du roi Jean VI, naquit au château de Queluz, le 12 octobre 1798, et mourut à Lisbonne le 24 septembre 1834. Dès son enfance, le prince de Béia (c'est le titre qu'il porta d'abord) puis du Brésil put se familiariser avec l'infortune. L'invasion française et l'exécution du traité de Fontainebleau forcèrent sa famille à se réfugier en Amérique en 1807. Doué d'une activité extraordinaire, dom Pedro annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions. L'étude des langues, la poésie, la musique surtout, pour laquelle il était passionné, les arts mécaniques, la gymnastique, dans laquelle il excellait, se partageaient ses moments. Marié, le 13 mai 1817, à Léopoldine-Caroline-Josèphe, archiduchesse d'Autriche, morte à Rio-Janeiro, le 11 déc. 1826, il en eut un fils (*voy.* plus loin) et trois filles : *Maria II*, reine de Portugal (*voy.* ce nom); *Januaria*, née en 1822, mariée en 1844 à Louis, comte d'Aquila, et *Francisca* qui, née en 1824, a épousé, le 1er mai 1843, le prince de Joinville.

Lorsqu'en 1821 Jean VI quitta le Brésil pour retourner en Portugal, dom Pedro devint l'arbitre des destinées de ce pays où il restait chargé de la régence. De graves événements s'ensuivirent. La préférence donnée aux Portugais sur les indigènes pour l'occupation des emplois publics, la foule de personnes qui se rendirent au Brésil avec plus de moyens intellectuels que de ressources pécuniaires, le mécontentement du clergé qui se voyait préférer les ecclésiastiques venus de la métropole, et d'autres sujets de mécontentement qui avaient depuis longtemps soulevé les colons contre la mère patrie, le refus des cortès d'accorder au Brésil une représentation égale à celle des provinces d'Europe, firent éclater ces dissensions et ne tardèrent pas à amener l'établissement de l'empire du Brésil. De leur propre autorité les cortès de Lisbonne firent une constitution applicable au Brésil comme au Portugal, et elles voulurent que cette grande colonie fût gouvernée par le ministère portugais, malgré l'immense distance qui l'en séparait. Le prince

régent fut rappelé en Europe, mais on lui déclara à Rio que son départ aurait pour conséquence infaillible la rupture du lien qui avait existé jusque-là entre les deux pays, et la proclamation d'une république brésilienne. Dans cet état de choses, dom Pedro se décida à rester, et il en fit, le 9 janvier 1822, la déclaration publique et solennelle; il persista dans cette résolution malgré l'obstination des cortès qui menacèrent de l'exclure de la succession s'il ne revenait en Europe. Les troupes portugaises furent éloignées; dom Pedro prit le titre de *protecteur perpétuel* du Brésil, et il convoqua une assemblée nationale de cent députés pour rédiger une constitution. Le 1er août 1822 la séparation des deux pays fut prononcée, et le 12 octobre dom Pedro fut élu empereur constitutionnel du Brésil.

Mais à peine ce résultat fut-il obtenu qu'une nouvelle guerre commença entre la monarchie et la république, pour laquelle se déclaraient les loges de francs-maçons. Dom Pedro, qui s'était peu avant déclaré grand-maître de tous les francs-maçons, en fit alors fermer les loges et il ajourna la réunion du congrès qui devait donner une constitution au pays. D'un autre côté, nommé en vertu de la souveraineté du peuple, il eut de la peine à se faire reconnaître des puissances, et peu s'en fallut qu'on n'exigeât qu'il résignât son droit à la couronne de Portugal. Même l'empereur d'Autriche, beau-père de dom Pedro, refusa la reconnaissance qu'il sollicitait. Celui-ci cependant n'agissait pas sans l'aveu de son père, qui lui avait donné des pouvoirs illimités pour conserver à la maison de Bragance cette possession si précieuse. Différents mouvements dans la capitale et dans les provinces tourmentèrent ce pays; le républicanisme avait son principal siége à Pernambuco et se montrait très-exigeant. Les frères Andrada, par une constitution libérale calquée sur le modèle de celle d'Angleterre, cherchèrent à concilier les partis extrêmes, et convoquèrent les cortès du Brésil, dont l'empereur ouvrit en personne la première session, le 3 mai 1823. Mais l'opposition s'y montra menaçante au point que dom Pedro renvoya les frères Andradam, et fit aux idées nouvelles de grandes concessions.

Le rétablissement du pouvoir absolu dans la mère patrie, loin de diminuer à son égard l'hostilité du Brésil, ne fit que l'affermir dans son esprit d'indépendance; mais l'anarchie régnait dans son sein : la soldatesque et les partis dominaient l'assemblée législative. Une nouvelle constitution fut jurée par l'empereur, le 25 mars 1824, et bientôt après il comprima par la force la résistance que Pernambuco opposait à son pouvoir.

Enfin, le 29 août 1825, fut conclu un traité entre le Brésil et le Portugal, de la teneur suivante : « 1° le Brésil est un empire indépendant du Portugal et des Algarves; 2° le roi de Portugal cède à son fils et à ses descendants la souveraineté du Brésil; 3° le roi de Portugal se réserve pour lui personnellement le titre de souverain (empereur) du Brésil; 4° l'empereur dom Pedro promet de n'accepter aucune proposition de réunion d'une colonie portugaise avec le Brésil; 5° enfin les relations du Portugal avec le Brésil sont rétablies et toute confiscation levée. » Ce traité fut ratifié par Jean VI, le 15 novembre 1825; mais à des difficultés ainsi aplanies il en succéda bientôt une autre : la succession au trône de Portugal. D'après la constitution, dom Pedro ne pouvait pas quitter le Brésil sans le consentement de l'assemblée nationale. Le roi Jean VI mourut le 10 mars 1826, après avoir institué comme régente provisoire sa fille l'infante Isabelle. Dom Pedro prit alors le titre de roi du Portugal, et en cette qualité il donna une constitution au pays; mais il abdiqua presque aussitôt en faveur de sa fille dona Maria-da-Gloria, née le 4 avril 1819, à laquelle il destinait pour époux son oncle don Miguel (*voy.* ce nom). Mais dès ce moment les convulsions de l'anarchie désolèrent le Brésil. Au Portugal, dom Miguel, nommé régent, usurpa la souveraine puissance, et dom Pedro déclara vouloir maintenir par la voie des armes les droits méconnus de sa fille. Cependant les affaires intérieures du Brésil se compliquèrent de plus en plus : une animosité croissante régna entre les chambres et la cour; le mécontentement s'accrut par le mariage de l'empereur avec la princesse Marie-Amélie de Leuchtenberg, fille du prince Eugène, parce qu'on craignait l'influence des étrangers. Le désordre dans les finances ajouta encore au mécontentement universel. La révolution de Juillet eut son contre-coup au Brésil : on accusait l'empereur de n'être plus assez dévoué à la constitution; après une longue fermentation, dom Pedro, qui avait en vain changé plusieurs fois de ministres, dut abdiquer en faveur de son fils, le 7 avril 1831. Réfugié sur un vaisseau anglais, avec sa famille, il partit pour l'Europe, débarqua à Cherbourg sous le titre de duc de Bragance, et s'occupa aussitôt de remettre sa fille en possession de ses droits. Après un voyage à Londres, comptant sur l'appui de quelques gouvernements, il organisa une expédition contre son frère, qui tyrannisait le Portugal. Secondé par le comte de Villaflor, depuis duc de Terceire, et par le marquis (puis duc) de Palmella, ainsi que par des volontaires anglais, dont l'un, le capitaine Napier, prit le commandement de sa flotte, il fit des tentatives longtemps infructueuses contre Oporto, Lisbonne et les îles Açores. Enfin ses efforts furent couronnés de succès. Mais le duc de Bragance, épuisé, succomba âgé seulement de trente-six ans. [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Ed. Grosse, *Dom Pedro I*; Leipzig, 1836, in-8°. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* (suppl.). — F. Denis, *Brésil*, dans l'*Univers pittoresque*. — *Conv.-Lex.*

* **PEDRO II DE ALCANTARA**, empereur du Brésil, né le 2 décembre 1825, à Rio-Janeiro. Fils de dom Pedro Ier, il monta sur le trône en

vertu de l'acte d'abdication de son père (7 avril 1831), sous la tutelle de Jose de Andrada. Élevé dans le Brésil, il grandit au milieu des luttes dont il sut tirer de bonnes leçons. Il a toujours été très-populaire, et, pendant sa minorité, il montra une précocité et une aptitude pour les affaires qui lui firent beaucoup d'amis. Il prit les rênes du gouvernement le 23 juillet 1840, et ses premiers actes confirmèrent la bonne opinion que l'on s'était faite de lui. Couronné le 18 juillet 1841, il épousa le 4 septembre suivant Thérèse-Christine-Marie des Deux-Siciles, et, depuis qu'il est parvenu à réduire à l'impuissance les partisans d'une république fédérative, il gouverne en paix ses États, et a fait les plus louables efforts pour développer la prospérité commerciale du Brésil et étendre son influence dans l'Amérique du Sud. H. F.

Annuaire des Deux Mondes. — Alman. de Gotha.

PEDRO V DE ALCANTARA, roi de Portugal, né à Lisbonne, le 16 septembre 1837, mort à Lisbonne d'une fièvre maligne, le 11 novembre 1861. Fils de dona Maria II da Gloria et de Ferdinand, prince de Saxe-Cobourg, il succéda à sa mère le 15 novembre 1853, sous la régence de son père. Jusqu'à sa majorité (1855), il visita l'Angleterre, la France, l'Italie, la Suisse et la Belgique, et il épousa en 1857 la princesse Stéphanie de Hohenzollern-Sigmaringen, née le 15 juillet 1837, morte le 16 juillet 1859, à la suite d'une angine diphthéritique.

Son frère, don *Louis-Philippe*, duc d'Operto, né le 31 octobre 1838, lui a succédé sous le titre de Louis Ier. H. F.

Almanach de Gotha.

PEDRO V. *Voy.* PIERRE.

PEDRUSI (*Paolo*), numismate italien, né en 1644, à Mantoue, mort le 20 janvier 1720, à Parme. Admis chez les Jésuites, il dirigea le collége de Parme, et fut choisi en 1680 par le duc Ranuce II pour dresser le catalogue de la riche collection Farnèse. Il consacra le reste de sa vie au travail intitulé : *I Cesari in oro, argento, medaglioni, etc., raccolti nel Farnese Museo* (Parme, 1694-1727, 10 vol. in-fol.), et le conduisit jusqu'au t. VIII; les deux derniers volumes furent rédigés par le P. Piovene. Ce volumineux recueil, effacé bientôt après par les travaux critiques de Noris, de Vaillant et d'autres savants, est devenu presque sans intérêt.

Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, VIII.

PEEL (Sir *Robert*), manufacturier anglais, né près de Lancastre, le 25 avril 1750, mort le 3 mai 1830. Troisième fils d'une famille nombreuse, qui n'avait qu'une modeste aisance, il montra de bonne heure de l'intelligence pour les affaires, et surtout l'ambition de s'élever à une grande fortune. C'était l'époque où les découvertes d'Arkwright avaient donné la plus vive impulsion à l'industrie du coton. En 1773, R. Peel entra comme associé dans une grande filature à Bury (Lancashire), se maria en 1783, et à mesure que s'accumulaient ses bénéfices, acheta des propriétés considérables dans plusieurs comtés, surtout dans Stafford et Warwick. Il entra au parlement, fut réélu en 1790 comme député de Tamworth, bourg près duquel il avait un vaste domaine, et qui est resté inféodé à sa famille. Il était zélé tory et soutint constamment toutes les mesures du gouvernement. Lors de l'emprunt connu sous le nom de *loyalty loan*, R. Peel et son associé souscrivirent pour 10,000 liv. sterl. (1797), et l'année suivante il forma six compagnies de volontaires parmi ses ouvriers, et en devint le lieutenant-colonel. En 1800, il fut créé baronet. Comme homme d'affaires, il déploya autant de sagacité que de hardiesse et d'activité dans ses opérations, et à cinquante ans il était arrivé à une fortune colossale. En 1803, il occupait quinze mille ouvriers. Il se retira du parlement en 1820, et dix ans après il mourut à son domaine de Drayton (Staffordshire). J. C.

Taylor, *Nation. gallery*, t. IV. — *English Cycl* (Biogr.).

PEEL (Sir *Robert*), célèbre homme d'État anglais, fils du précédent, né le 5 février 1788, à Chambey-Hall, près de Bury (comté de Lancastre), mort à Londres, le 2 juillet 1850. L'éducation du jeune Robert, l'aîné des onze enfants que son père avait eus d'un premier mariage, fut celle de l'aristocratie anglaise : il alla s'asseoir sur les bancs d'Harrow, et Byron, qui l'y avait connu, atteste que tous, maîtres et élèves, mettaient en lui les plus grandes espérances. A l'université d'Oxford, il obtint le premier degré dans les humanités et dans les mathématiques à la fois, succès jusqu'alors inouï. En 1809, il prit place à la chambre des communes, où siégeait déjà son père, et le vieil industriel, témoin de ses premiers succès, s'écria avec bonhomie : « J'avais toujours dit que cet enfant-là ferait honneur à sa famille ! » Accueilli par les tories avec empressement (1), il fut nommé, en 1812, secrétaire au département de l'Irlande par lord Liverpool, qui venait de succéder à Perceval. Une répression sévère opposée aux tendances insurrectionnelles, toujours vivantes après les catastrophes de 1798 et de 1804, des envois de troupes et de canons, et la création d'un corps de gendarmes, que les paysans irlandais nomment encore aujourd'hui du sobriquet de *peelers*, tels furent les souvenirs que le jeune secrétaire laissa à l'Irlande lors de son premier passage aux affaires, souvenirs qui, trente ans après, devaient susciter au ministre de graves embarras. En 1817, l'université d'Oxford accorda à son ancien disciple la faveur très-recherchée de la représenter, et l'attacha ainsi par un lien plus étroit aux intérêts de l'aristocratie et de l'Église. L'année suivante, son aptitude connue à discuter au parlement les questions financières les plus épineuses le fit nommer président d'un

(1) Ses deux discours les plus remarqués alors avaient eu pour objet la défense de l'expédition de Walcheren et celle de la conduite de Wellington dans la guerre de la Péninsule. Quelques années après, sir James Mackintosh l'appelait « l'orateur de la faction des intolérants ».

comité institué pour délibérer sur la restriction du privilége de la banque. Il attacha son nom à un bill important qui avait pour objet de limiter l'émission du papier-monnaie, et de faire reprendre le payement en espèces, suspendu depuis 1797, bill qui est devenu la base du système monétaire dans le royaume uni. Les opinions de Peel se rapprochaient dès lors de celles du parti dit des *économistes*, qui comptait parmi ses adhérents MM. Horner et Ricardo. Dès lors aussi, à sa réputation déjà faite d'orateur et de tacticien parlementaire, il joignit celle d'homme d'initiative et de pratique, familier avec toutes les questions économiques et sociales.

Depuis longtemps l'administration de lord Liverpool désirait s'attacher définitivement un auxiliaire aussi utile; mais Peel, qui avait quitté en 1818 le secrétariat de l'Irlande, tout en appuyant la plupart des mesures ministérielles, reculait devant la solidarité de certains actes, tels que le procès intenté à la reine Caroline. Enfin, en janvier 1822, lorsque cette crise fut passée, il consentit à remplacer lord Sidmouth au département de l'intérieur, et garda ce portefeuille, sauf une très-courte interruption, pendant plus de huit années. C'est dans ce ministère mixte, où il était regardé comme le champion du parti tory, tandis que Canning, placé au département des affaires étrangères, dirigeait la faction semi-libérale, que Robert Peel fonda définitivement sa réputation comme administrateur et comme homme d'État. « On put alors, dit M. Duvergier de Hauranne, remarquer en lui deux tendances bien distinctes. Pour tout ce qui touche au système politique, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, il se montra fidèle aux vieilles traditions tories et ennemi décidé de toute réforme. Pour tout ce qui touche à l'administration et à la législation criminelle, il fit preuve d'un esprit large, éclairé, souvent même hardi. Ainsi, on le vit, d'un côté soutenir vivement l'*alien bill*, combattre l'émancipation catholique, exalter la Sainte-Alliance; de l'autre, encourager l'instruction populaire, adoucir la pénalité, réformer le jury, limiter la juridiction des juges de paix. Grâce à ce double caractère, il eut à la fois l'avantage de conserver la faveur des vieux tories et de gagner jusqu'à un certain point celle des réformateurs. »

Lors de la retraite de lord Liverpool en 1827, Peel donna sa démission et se mit en opposition avec Canning, devenu premier ministre. Après la mort de celui-ci et la chute de la faible administration de lord Goderich, il rentra aux affaires avec Wellington, et les tories saluèrent de leurs acclamations ce ministre qui promettait enfin à leur cause un ascendant décisif. Le premier événement qui ébranla la confiance du parti orthodoxe dans ses deux champions fut le rappel, malgré une opposition assez molle de leur part, des actes de *corporation* et du *test*, vieilles lois à peu près tombées en désuétude, qui frappaient d'incapacité, pour certains emplois, les membres des sectes dissidentes. Mais qui pourrait peindre la stupéfaction, l'horreur, la rage de ce parti, lorsqu'en février 1829 il vit ces hommes d'État, qui, un an auparavant, déclaraient encore que toute concession faite à l'Irlande compromettait le salut du pays, venir eux-mêmes proposer le bill d'émancipation des catholiques! Une explosion de clameurs et d'injures couvrit la voix de Peel, lorsqu'il essaya de justifier par l'argument de la nécessité ce grand acte de justice politique qu'il avait combattu précédemment sans doute, mais sans jamais lui opposer d'autres arguments que ceux tirés de l'inopportunité. Les mots de *renégat*, de *Judas* retentirent à son oreille. L'université d'Oxford lui retira son mandat; ses frères se déclarèrent contre lui; son père envoya ses tenanciers au *poll* de Tamworth voter contre le candidat ministériel. Les libéraux eux-mêmes n'avaient pour leur nouvel allié que des félicitations froides et quelque peu ironiques. Enfin l'Irlande, peu reconnaissante d'une concession forcée, proclama par la voix d'O'Connell « que Robert Peel, traître à son popre parti, ne pouvait être fidèle à aucun ». Le ministre fit face à l'orage avec une inébranlable fermeté. Ses facultés oratoires parurent même puiser dans cette lutte une énergie et une maturité nouvelles. Il poursuivit tranquillement le cours de ses réformes dans la législation criminelle, organisa sur d'autres bases la police de la capitale; il venait, par la mort de son père, de succéder au titre de baronet et à son immense fortune, lorsque l'ébranlement communiqué à l'Angleterre par la révolution de juillet 1830 renversa en novembre suivant le ministère dont il faisait partie.

Cet événement, au lieu de diminuer l'influence de sir Robert Peel dans la chambre des communes, le réconcilia sur-le-champ avec la plus grande partie des tories qui s'étaient éloignés de lui depuis 1828. En présence de la vive impulsion donnée au mouvement démocratique, il redevint l'homme nécessaire de la résistance. La question de la réforme parlementaire, sur laquelle les partis avaient concentré toutes leurs forces, trouva en lui, pendant dix-huit mois que dura la lutte, un adversaire infatigable. Toujours sur la brèche, toujours prêt à accepter le combat sur tous les terrains, tantôt il évoquait ces grandes images de la constitution en péril, du corps social ébranlé dans ses fondements, tantôt il discutait minutieusement chaque clause du bill et défendait pied à pied les droits du moindre bourg, sans néanmoins tomber jamais dans ces protestations folles contre tout progrès, dont ses partisans lui donnaient l'exemple. Ce fut même à cette époque que, dans une adresse aux électeurs de Tamworth, il fit cette profession de foi célèbre qui peut passer pour le programme de sa conduite ultérieure : « Je n'ai jamais été le partisan aveugle d'aucun système, mais j'ai

suivi d'un œil attentif le cours des événements, et quand j'ai vu que les circonstances exigeaient avec empire un changement quelconque, je n'ai jamais rougi d'abandonner telle ou telle maxime, de renoncer à telle ou telle mesure, pour en adopter d'autres plus en harmonie avec les modifications survenues dans l'état du pays. Cette marche, je le sais, a été blâmée par les partis les plus opposés, mais je persisterai à la suivre. Je ne crois pas possible à un homme d'État de se tracer d'avance une ligne de politique invariable, et, s'il lui arrive de s'en écarter, il n'a qu'une question à se poser dans sa conscience : Suis-je guidé par un motif personnel et non avouable, ou puis-je invoquer au contraire la nécessité des temps et la force des circonstances ? »

Mais, quel que fût le talent de ses défenseurs, la cause des bourgs pourris ne pouvait prévaloir contre l'immense répulsion dont elle était l'objet dans le pays. Le *Reform-bill* devint loi de l'État; le parlement fut dissous; de nouvelles élections eurent lieu, en vertu de la nouvelle loi, et, à sa rentrée dans le parlement réformé qui se réunit le 29 janvier 1833, le chef du parti tory s'aperçut avec douleur que les deux tiers de son armée étaient restés sur le champ de bataille. Cependant il ne perdit pas courage, et bientôt on le vit, profitant de la réaction qui suit tout grand effort politique, tendre d'un côté la main à ceux que le progrès des idées réformistes commençait à effrayer, contenir de l'autre les restes frémissants de l'armée vaincue, et poser ainsi les bases du grand parti qui, sous un nom nouveau, le reconnut à juste titre pour son chef. Grâce à sir Robert, en effet, le vieux parti tory contenu, discipliné, répudiant peu à peu cette résistance systématique à toute innovation, qui l'avait déconsidéré, pour la transformer en un rôle d'opposition raisonnée aux empiétements de la démocratie et de défense intelligente des intérêts et des principes de stabilité, devint le parti *conservateur*, et prépara de longue main le revirement politique qui, au bout de dix ans, et après deux essais infructueux, devait le ramener triomphant au pouvoir.

Vers la fin de 1834, un caprice du roi Guillaume IV rappela brusquement sir Robert du fond de l'Italie, où il était allé faire un voyage, pour le forcer d'essayer avant le temps un ministère tory impossible. Le parlement fut dissous; le résultat des élections nouvelles parut d'abord douteux; mais la victoire ne tarda pas à se prononcer. Battu une première fois sur la question de présidence de la chambre, battu une seconde fois sur la question de l'adresse, battu enfin sur celle de l'*appropriation*, c'est-à-dire sur la proposition faite par les whigs d'affecter l'excédant des revenus de l'Église anglicane en Irlande aux besoins de l'instruction publique dans ce pays, Peel se retira (8 avril 1835), non sans adresser à ses vainqueurs des conseils éloquents, et jusqu'à un certain point prophétiques : « Jouissez de votre triomphe, leur dit-il; cependant gardez-vous d'avoir trop de confiance; laissez-moi remplir ici volontairement l'office dévolu chez les anciens à un esclave, mais qui n'est pas au-dessous d'un homme libre, celui de rappeler au triomphateur sur son char l'instabilité des choses humaines. » Du reste jamais retraite ministérielle n'eut plus de retentissement. Sir Robert Peel reçut des corporations, des propriétaires fonciers, de l'aristocratie, des classes riches, de tout ce qui tient à la vieille Angleterre, des milliers d'adresses en signe d'adhésion à sa politique. Cependant le nouveau ministère, dont il s'était un peu hâté de prédire la chute, vécut, de 1835 à 1839, sur une faible majorité, due tantôt aux radicaux, tantôt aux voix irlandaises dont disposait O'Connell. De son côté, sir R. Peel, à la tête de l'opposition, sut habilement exploiter le côté faible de ces dangereuses alliances. Néanmoins, fidèle à son système d'éclectisme politique, il vota dans le sens ministériel en plusieurs occasions, notamment dans les questions de la loi des pauvres, des Canadas, et même dans celle de la Jamaïque, qui faillit amener la retraite définitive de ses adversaires. En effet, dans cette dernière circonstance, l'appui des radicaux venant à manquer à lord Melbourne, il reçut un échec qu'il jugea assez significatif pour donner sa démission, et sir Robert, appelé à former un nouveau cabinet, était sur le point de recommencer avec plus de chances de succès l'entreprise avortée en 1835, lorsque son triomphe fut encore ajourné par un incident qui semblerait prouver que le système représentatif est peu compatible avec le gouvernement des femmes. Il s'avisa d'exiger le renvoi de deux dames dont la position auprès de la reine lui paraissait un obstacle à la liberté d'action ministérielle. La jeune reine était bien décidée à subir les tories qu'elle n'aimait pas, dit-on, mais non à leur sacrifier ses dames d'honneur; elle refusa net. Dès le lendemain, sir Robert résignait ses pouvoirs, lord Melbourne reprenait les siens, et, au milieu d'une polémique assez burlesque et digne du sujet, la lutte recommençait plus vive que jamais entre les deux partis qui divisent l'Angleterre. On sait comment elle a fini, on sait comment, durant près de deux ans, le ministère whig, harcelé par les attaques de plus en plus vives de son redoutable adversaire, traîna une vie languissante, comment le coup de tête de lord Palmerston, en Orient, ne servit qu'à l'affaiblir davantage, en lui aliénant les radicaux; comment, après avoir épuisé tous les moyens d'existence, et recouru à la mesure extrême de la dissolution de la chambre, il fut obligé de se retirer devant la plus imposante majorité qui se soit vue depuis le bill de réforme; comment enfin sir Robert Peel, rompant avec la fraction exagérée de son parti et devenu de nouveau premier lord de la trésorerie, réussit (en septembre

1841) à composer, des noms les plus notables parmi les tories, Wellington, Lyndhurst, Aberdeen, et de quelques whigs modérés, Ripon, Graham, Stanley, qui consentirent à s'adjoindre à lui, ce ministère de cinq ans, qui restera comme une des périodes les plus remarquables de l'histoire anglaise contemporaine. Ses principaux actes furent : la loi des céréales, qui maintint en l'abaissant le droit mobile, auquel lord J. Russell proposait de substituer un droit fixe; — *l'income tax*, ou taxe sur les revenus, véritable révolution financière; — enfin, le retour à l'alliance française, déjà commencé par le traité du 13 juillet 1841, et que sir Robert Peel, nous devons lui rendre cette justice, a maintes fois à la tribune appelé de ses vœux, en le déclarant nécessaire à la paix du monde. L'habile orateur, dont l'éloquence sembla grandir encore dans ces dernières luttes avec les whigs (*voy.*, entre autres, ses discours du 18 mai 1841, du 10 août 1842, du 17 février 1843), ne s'est peut-être jamais élevé plus haut que quand il montra « les deux plus illustres guerriers de la France et de l'Angleterre (Soult et Wellington), qui survivaient au grand âge des combats, unissant leurs efforts pour étouffer tout nouveau germe de discorde entre deux nations rivales et pour les convier aux luttes pacifiques de l'industrie et de la civilisation ».

Toutefois ce ministère, conservateur et réformateur à la fois, devait expier tôt ou tard les vices de son origine et la hardiesse de ses actes. Voici comment un de nos grands écrivains, homme politique lui-même, a caractérisé sir Robert Peel et son administration : « C'était, dit-il, un bourgeois chargé de soumettre à de dures réformes une puissante et fière aristocratie, un libéral sensé et modéré, mais vraiment libéral, traînant à sa suite les vieux tories et les ultra-protestants. Et ce bourgeois, devenu si grand, était un homme d'un caractère concentré et peu sympathique, de manières froides et gauches, habile à diriger et à dominer, mais peu propre à agir sur les hommes par l'attrait de l'urbanité,... plus tacticien que missionnaire, plus puissant par les arguments que sur les âmes, plus redoutable pour ses adversaires qu'aimable pour ses partisans (1). » Ajoutons que ce cabinet, formé originairement sur des bases protectionnistes, en était venu à professer, par la bouche de son chef, des principes qui ne différaient guère de ceux des partisans d'une liberté commerciale presque illimitée. La réforme des tarifs, l'adoucissement, enfin le rappel complet des droits sur les blés, ces actes hardis, accomplis avec l'adhésion, quelques-uns disaient sous la pression, de l'école radicale de MM. Bright et Cobden et de la fameuse ligue contre les lois des céréales, soulevaient de puissants adversaires et effrayaient même quelques collègues timorés. Ainsi lord Stanley se séparait du ministère, et formait, avec lord Bentinck et M. d'Israeli, la tête d'un nouveau parti protectionniste qui, soulevant contre l'auteur de tant d'innovations audacieuses la tempête des intérêts alarmés, épuisait, dans de véhéments débats, toutes les armes de l'argumentation et du sarcasme.

Sir Robert Peel, à force d'habileté et d'éloquence (*voy.* ses discours des 22 janvier, 16 février et 27 mars 1846), venait d'emporter la loi des tarifs qui ouvrait l'ère de la liberté commerciale, lorsque, quelques heures à peine après que cette grande mesure venait de passer à la chambre des lords, il fut battu sur la question du bill de répression contre les désordres de l'Irlande, et donna sa démission le 29 juin 1846. Il fut suivi dans sa retraite par des marques unanimes de sympathie ou d'estime, et, dans les quatre années qui suivirent, le ministre déchu ne perdit rien de sa popularité. Pendant les deux premières, sir Robert Peel prêta un loyal concours au cabinet de sir John Russell, qui l'avait remplacé, votant avec lui sur les questions de l'instruction populaire, des lois de navigation, de l'abolition des incapacités des juifs, etc.; et il ne se borna pas à l'appui de ses votes : l'avis du grand homme d'État était constamment demandé et librement donné sur les détails des mesures ministérielles. Cependant, quand les événements de 1848-1849 mirent à l'ordre du jour des questions nouvelles, sir Robert Peel se sépara nettement de lord Palmerston sur les affaires de politique étrangère. Le 29 juin 1850, le lendemain d'un débat où il avait prononcé dans ce sens un de ses discours les plus remarqués depuis son éloignement du pouvoir, il était sorti de chez lui à cheval, lorsque, arrivé à l'endroit nommé Constitution-Hill, soit caprice de l'animal qu'il montait, soit, comme d'autres le pensent, par l'effet d'une congestion au cerveau, il fut jeté à terre si rudement qu'il reprit à peine connaissance et mourut le 2 juillet suivant.

Les regrets furent universels sur la perte de celui qui avait été pendant quarante ans, ainsi que le lendemain de sa mort on le qualifiait dans son pays, « le sage et glorieux conseiller d'un peuple libre »; et l'on put dire de lui « qu'il était mort pleuré à la fois de sa souveraine et du peuple, et respecté, admiré des adversaires qu'il avait vaincus, comme des amis qui avaient vécu avec lui ». Tel est l'éloge que lui donne M. Guizot dans la belle étude qu'il lui a consacrée : car, bien que les qualités pratiques, positives, réfléchies, mais nullement spéculatives et philosophiques de sir Robert Peel, bien que ce génie politique qui lui faisait apercevoir le moment précis où une réforme devenait nécessaire et trouver les moyens parlementaires pour la mener à bien, caractérisent essentiellement l'homme d'État anglais, il mérita et obtint que toutes les nations civilisées, et notamment la France, joi-

(1) M. Guizot, *Sir Robert Peel.*

gnissent leurs hommages à ceux que lui prodigua son propre pays. M. Dupin, président de l'Assemblée législative, dans la séance du 5 juillet 1850, lui rendit ce témoignage, sanctionné par une adhésion unanime et consigné au procès-verbal « que, dans le cours de sa longue et glorieuse carrière, il n'avait jamais manifesté à l'égard de la France que des sentiments de bienveillance et de justice ». L'existence privée de sir Robert Peel ne fut pas moins honorable que sa vie publique. Comme ministre, les intérêts positifs ne lui firent pas oublier la protection due aux arts et à la littérature; comme homme, il faisait le plus généreux usage de son immense fortune. On citait en Angleterre les riches collections qu'il avait réunies, soit à sa résidence de ville, soit à son château de Drayton. Ses *Discours parlementaires* ont été recueillis (Londres, 1853, 4 vol. in-8°). Lord Stanhope et M. Cardwell ont aussi publié des *Mémoires de sir Robert Peel, d'après ses papiers* (Londres, 1859, in-8°), relatifs surtout à sa conduite dans les questions de l'émancipation catholique et du rappel des lois sur les céréales. Une partie de ces papiers a été traduite par M. Guizot à la suite de son étude biographique. E.-J.-B. RATHERY.

Sir Robert Peel and his era; Londres, 1844, in-12. — Taylor et Mackay, *Sir Robert Peel's Life and times*; ibid., 1846-1851, 4 vol. in-8°. — Thomas Doubleday, *The political life of sir Robert Peel*; ibid., 1856, 2 vol. in-8°. — Kuenzel, *Das Leben und die Reden sir Robert Peel's*; Brunswick, 1850, 2 vol. in-8°. — De Loménie, *Galerie des hommes illustres*. — Guizot, *Sir Robert Peel*; Paris, 1858, in-8° et in-12.

PEEL (*William-Yates*), frère du précédent, né le 3 août 1789, à Bury (Lancashire), mort le 1er juin 1858, à Baginton-Hall (Warwickshire). En sortant de l'université de Cambridge, il étudia le droit, et prit, en 1816, le diplôme d'avocat. Élu député en 1817, il représenta jusqu'en 1852 différents bourgs, celui de Tamworth entre autres, et vota d'habitude avec le parti tory. Appelé en 1826 dans le bureau des Indes, il devint sous-secrétaire d'État de l'intérieur (1828), puis lord de la trésorerie (déc. 1834-avril 1835).

* **PEEL** (*Jonathan*), frère des précédents, né le 12 octobre 1799, embrassa l'état militaire et obtint en 1854 le grade de major général. Il est plus connu par ses travaux parlementaires que par ses campagnes : depuis 1826, il a soutenu dans la chambre des communes les principes de conservateur modéré, et a déployé beaucoup d'activité à seconder les réformes économiques de son frère aîné, qui lui confia dans son second ministère les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie (1841-1846). Il prit, lors du retour de lord Derby aux affaires (1858-1859), le porte-feuille de la guerre.

* **PEEL** (Sir *Robert*), fils aîné de l'homme d'État de ce nom, né le 4 mai 1822, à Londres. Il fit ses études à Harrow et à Cambridge. Après avoir été attaché d'ambassade à Madrid (1844), il fut envoyé comme secrétaire de légation en Suisse (1846), et y devint, au bout de quelques mois, chargé d'affaires. Après la mort de son père (juillet 1850), il lui succéda dans la représentation du bourg de Tamworth, qui jusqu'à présent lui est resté fidèle. En février 1855, il accepta un siége au conseil de l'amirauté, accompagna en 1856 lord Granville aux cérémonies du couronnement d'Alexandre II, et se sépara en 1858 de la politique de lord Palmerston, qu'il combattit avec une certaine vivacité. Il a succédé, en juillet 1861, à M. Cardwell comme secrétaire pour l'Irlande, mais sans siége dans le cabinet.

Son frère, PEEL (*Frédéric*), né en 1823, à Londres, entra en 1849 au parlement, et se distingua par ses connaissances variées et des aptitudes précoces. Nommé sous-secrétaire d'État en novembre 1851, il quitta ce poste l'année suivante, et y fut rappelé par lord Russell. Au mois de février 1855, il passa en la même qualité au département de la guerre.

Parliamentary Companion. — Burke, *Peerage*.

PEELE (*Georges*), poëte anglais, né vers 1552, dans le Devonshire, mort en 1598. Il étudia à l'université d'Oxford et y prit en 1579 le degré de maître ès arts. Léger d'argent et ami du plaisir, il vint à Londres, se lia avec Marlowe et Greene, et comme eux travailla pour le théâtre. Il eut le titre de poëte de la Cité, et compta lord Northumberland parmi ses patrons. Sa vie, des plus irrégulières, fut remplie de tribulations; il monta sur les planches et y resta pendant quelques années. Une brochure, souvent réimprimée et qui a pour titre *The merrie conceited jests of George Peele*, le montre sous les traits d'un franc vaurien, moins à plaindre qu'à mépriser. L'intempérance et la débauche causèrent sa mort. Peele est un des pères du théâtre anglais : bien inférieur à Marlowe, il mérite toutefois d'être comparé à Greene pour l'harmonie de ses vers; il y a dans ses pièces de la chaleur sans beaucoup d'invention et un goût marqué pour le fantasque et l'extravagant. Toutes ses compositions dramatiques n'ont pas été conservées : celles que l'on connaît ou qu'on lui attribue (*The Arraignment of Paris; The Famous chronicle of king Edward I; The old Wives' tale; The Battle of Alcazar*, etc.), ont été recueillies par M. Dyce (Londres, 1828-1839, 3 vol. in-8°) avec d'autres pièces de vers.

Notice à la tête des *Works*, t. I. — Baker, *Biogr. dramatica*.

PEGEL (*Magnus*), physicien allemand, né à Rostock, en 1547, mort vers 1610. Reçu docteur en médecine et en philosophie, il enseigna les mathématiques et la physique dans sa ville natale et ensuite à Helmstædt. On a de lui : *Thesaurus rerum selectarum magnarum, dignarum, utilium suavium, pro generis humani salute oblatus*; 1604, in-4°, sans désignation de lieu; ce livre, devenu très-rare et dont des analyses ont été données dans le *Polyhistor* de Morhof et dans les *Inventa nova antiqua*

de Pasch, contient des détails sur plusieurs curieuses inventions de l'auteur; il traite entre autres de la navigation aérienne.

Krey, *Andenken an Rostocker Gelehrte.*

PEGGE (*Samuel*), antiquaire anglais, né le 5 novembre 1704, à Chesterfield, mort le 14 février 1796, près de cette ville, à Whittington. Il prit ses degrés à Cambridge, et devint agrégé du collége de Saint-Jean. Dès qu'il eut reçu l'ordination, il fut pourvu d'un bénéfice dans le Kent, et y passa vingt ans, occupé de continuelles recherches sur l'histoire et les antiquités nationales. En 1751, il obtint la cure de Whittington voisine de Chesterfield et y joignit dans la suite les revenus de deux prébendes et de quatre bénéfices. En 1791, l'université d'Oxford lui adressa un diplôme de docteur en théologie. Il appartenait à la Société des antiquaires. On cite de lui : *Dissertations on some anglo-saxon remains;* Londres, 1756, in-4°; — *An assemblage of coins fabricated by authority of the archbishops of Canterbury;* ibid., 1772, in-4°; — *Fitz Stephen's Description of the city of London;* ibid., 1772, in-4°; — *The Form of cury* (l'Art de la cuisine), *with a copious index;* ibid., 1780, in-8°, d'après un manuscrit du quatorzième siècle; — *Annales Eliæ de Twickenham, monachi ord. Benedictini;* ibid., 1789, in-4°; — *The Life of Robert Grossetete, the bishop of Lincoln;* ibid., 1793, in-4° : à cette *Vie*, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre d'érudition et de sagacité, on a joint les *Memoirs of Roger de Wesham, bishof of Lichfield*, qui avaient paru en 1761; — *Account of Beauchief abbey, in the county of Devon;* ibid., 1801, in-4°, publié par Nichols; — *Anonymiana;* ibid., 1809, in-8°, recueil d'anecdotes et d'observations intéressantes. Pegge a encore fait insérer cinquante mémoires dans l'*Archæologia*, sept dans la *Bibl. topogr.* de Gough, et un grand nombre d'articles dans le *Gentleman's Magazine* (1746-1795). Parmi ses ouvrages inédits, il a laissé : *English historical Dictionary* (6 vol. in-fol.); *Monasticon Cantianum* (2 vol.); *Glossarium generale*, etc.

Son fils, PEGGE (*Samuel*), né en 1731, fit partie de la maison du roi, et composa : *Curialia, or an historical account of some branches of the royal household* (1782-1806, 5 part. in-4°); et *Anecdotes of the english language* (1803, 1814, in-8°). Il mourut le 22 mai 1800, à Londres.

Gentleman's Magazine, t. LXVI. — Chalmers, *General biogr. Dict.* — Nichols, *Literary anecdotes.*

PÉGUILAIN (*Aimeric*), troubadour français, né à Toulouse, vers 1175, mort vers 1255. Fils d'un marchand de draps, il devint de bonne heure éperdument amoureux de la femme d'un bourgeois, son voisin; sa passion le rendit poëte; il renonça à la profession de son père, et se voua entièrement à la *science du gai savoir*. Obligé de quitter sa ville natale, à la suite d'un duel qu'il eut avec le mari de la dame qu'il aimait, il alla trouver en Catalogne Guillaume Bergédan, fameux troubadour, qui l'introduisit à la cour d'Alphonse IX de Castille. Après avoir passé plusieurs années auprès de ce prince, qui lui accorda toute sa faveur, il se rendit en 1201 à la cour de Boniface III, marquis de Montferrat, et ensuite à celles des marquis d'Este, où il passa le reste de sa vie, tout en entretenant des relations de correspondance avec Alphonse de Castille, Pierre d'Aragon et le comte Raymond VI de Toulouse; mais il se lia surtout intimement avec Guillaume de Malaspina, préfet de Rome. Il a écrit des poésies amoureuses, des sirventes et des complaintes sur la mort de plusieurs seigneurs et dames, qui l'avaient protégé; toutes ces pièces, dont une cinquantaine nous a été conservée dans divers manuscrits, sont remarquables par la finesse des pensées et l'élégance du langage; les complaintes sont particulièrement intéressantes par de curieux détails sur les mœurs du temps. Six des pièces de poésie de Péguilain, plus des fragments de huit autres, ont été publiées dans le *Choix des poésies des troubadours* de Raynouard.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. 684. — Diez, *Leben und Werke der Troubadours.*

PEIGNÉ (*Étienne*), littérateur français, né en 1748, à Paris, où il est mort, le 14 novembre 1822. Il fut professeur émérite et pensionnaire de l'université. Nous citerons de lui : *Précis de la Vie de Jésus-Christ, avec des notes* (Paris, 1821, 1822, in-12), revu par Ch. Durozoir; et *Harpe d'Israel, ou chants de la Bible par nos meilleurs poëtes* (ibid., 1828, 2 vol. in-8°).

Un parent du précédent, A. PEIGNÉ, a également suivi la carrière de l'enseignement et a publié un grand nombre de livres utiles ou élémentaires, entre autres une *Méthode de lecture* (1831); une *Grammaire française* (1833); un *Dictionnaire de toutes les communes de France* (1838, in-12), souvent réimprimé; un *Dictionnaire latin-français* (1848, in-8°), etc.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1822. — *Littér. française contemp.*

PEIGNOT (*Étienne-Gabriel*), bibliographe et littérateur français, né le 15 mai 1767, à Arc en Barrois, mort le 14 août 1849, à Dijon. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa la profession d'avocat qu'il exerça pendant quelques années à Besançon. En 1791, il fit partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Nommé sous le Directoire bibliothécaire près l'école centrale de la Haute-Saône, il devint sous l'empire principal du collége de Vesoul, puis inspecteur de la librairie à Dijon. En 1815, il rentra dans l'université comme proviseur du collége de Dijon, et échangea cet emploi contre celui d'inspecteur de l'académie dont cette ville est le chef-lieu. Il était membre de la Société des antiquaires de France. Peignot fut, au rapport de M. Quérard, l'un des plus savants et des plus laborieux

bibliographes de ce siècle. Les nombreux ouvrages qu'il a écrits, tirés la plupart à petit nombre, formeraient à eux seuls une petite bibliothèque des plus curieuses; on en trouvera la longue nomenclature dans *La France littéraire*, et nous ne rapporterons ici que les plus intéressants, classés par ordre de matières. I. LITTÉRATURE. *Opuscules philosophiques et poétiques du frère Jérôme;* Paris, 1796, in-18, premier ouvrage de l'auteur; *Bagatelles poétiques et dramatiques* (1801, in-8°); *Principes élémentaires de morale* (Besançon, 1809, 1833, in-12); *Le Nouvelliste des campagnes* (Dijon, 1816, in-8°). — II. PHILOLOGIE. *Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie* (1807, in-8°); *Amusements philologiques ou variétés en tous genres, par G. P. Philomneste* (Paris, 1808, in-8°); complétement refondus en 1823, puis en 1842, ils contiennent une poétique curieuse, les découvertes anciennes et modernes, les chants ou cris des oiseaux, une notice sur les emblèmes, etc.; *Mélanges littéraires, philologiques et bibliographiques* (Paris, 1818, in-8°); recherches sur l'étymologie des noms propres des rois et reines, sur les langues et ouvrages polyglottes, etc.; *Essai sur l'origine de la langue française* (1835, in-8°). — III. ARCHÉOLOGIE. *Essai sur l'histoire du parchemin et du vélin* (1812, in-8°); *Recherches sur la* Danse des morts *et sur l'origine des cartes à jouer* (1826, in-8°, fig.); *Tableau de mœurs au dixième siècle ou la Cour et les Lois de Howel le Bon, de* 907 *à* 948 (1832, gr. in-8°), faisant partie de la *Collection* des anciens monuments de notre histoire; *L'illustre Jacquemart de Dijon* (1833, in-8°); *Histoire du charivari, par le docteur Calybariat, de Saint-Flour* (1833, in-8°); *Essai sur la reliure des livres* (1834, in-8° fig.); *Recherches sur les autographes et sur l'autographie* (1836, in-8°); *Sur le luxe des Romains* (1837, in-8°). — IV. HISTOIRE ET BIOGRAPHIE. *De la maison royale de France* (1815, in-8°, pl.), et *Précis chronologique du règne de Louis XVIII* (1816, in-8°), réimpr. ensemble sous le titre d'*Abrégé de l'histoire de France* (1819, in-8°); *Testament de Louis XVI* (1816) et *Testament de Marie-Antoinette* (1816); *Recherches sur les ouvrages de Voltaire* (1817, in-8°); *Précis historique et analytique des pragmatiques, concordats, etc., relatifs à la discipline de l'Église de France* (1817, in-8°); *Recherches sur la vie et les ouvrages de La Harpe* (1820, in-12); *Essai sur les hivers les plus rigoureux jusqu'en* 1820 (1821, in-8°); *Documents sur les dépenses de Louis XIV* (1827, in-8°), concernant les bâtiments royaux, les gratifications et pensions, les monuments, etc.; *Choix de testaments anciens et modernes* (1829, 2 vol. in-8°), avec des détails historiques et des notes; *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ, sur celle de Marie*, etc. (1829, in-8°), et sur leurs antiques portraits; *Précis de la maison d'Orléans* (1830, in-8°); *Recherches sur la vie et les ouvrages de Bernard de La Monnoye* (1832, in-8°); *Essai sur la liberté d'écrire chez les anciens et au moyen âge* (1832, in-8°), suivi d'un tableau de l'imprimerie et d'une chronologie des lois de la presse; *Prædicatoriana* (1841, in-8°), révélations amusantes sur les prédicateurs, entremêlées d'extraits de sermons bizarres et burlesques; *Le Livre des singularités* (1841, in-8°). — V. BIBLIOGRAPHIE. *Petite Bibliothèque choisie* (1800, in-8°), catalogue raisonné d'ouvrages propres à former une collection peu volumineuse; *Manuel bibliographique* (1801, in-8°), essai sur les bibliothèques anciennes et modernes, sur la connaissance des livres, sur les sources à consulter, etc.; *Dictionnaire raisonné de bibliologie* (1802, 2 vol. in-8°), avec un *Supplément* (1804, in-8°); ce recueil, important et utile, fruit de douze années de travail, peut être regardé comme une espèce d'encyclopédie littéraire, bibliographique et typographique; il a été reproduit presque en entier dans le *Manuel du bibliothécaire* de M. Namur, de Louvain; *Dictionnaire des principaux livres condamnés au feu, supprimés ou censurés* (1802, 2 vol. in-8°); *Essai de curiosités bibliographiques* (1804, in-8°); *Bibliographie curieuse* (1808, in-8°), notice des livres imprimés à petit nombre; *Répertoire de bibliographies spéciales, curieuses et instructives* (1810, in-8°), avec la liste de tous les anas; *Répertoire bibliographique universel* (1812, in-8°); *Traité du choix des livres* (1817, in-8°), réimpr. avec beaucoup d'additions sous le titre de *Manuel du bibliophile* (1823, 2 vol. in-8°); *Variétés, Notices et Raretés bibliographiques* (1822, in-8°); *Catalogue d'une partie des livres composant la bibliothèque des ducs de Bourgogne au quinzième siècle* (1830, 1841, in-8°); — Plusieurs éditions sont dues aux soins de Peignot, notamment l'*Histoire de la passion de Jésus-Christ*, d'Olivier Maillard (1828, 1835, in-8°) et le *Voyage de Piron à Beaune* (1831). Il est encore auteur d'un grand nombre de dissertations, de notices ou d'articles insérés dans divers journaux ou recueils, tels que la 9° édit. du *Dict. hist.* de Chaudon et Delandine, la *Biographie* des frères Michaud, les *Mémoires* de l'Acad. de Dijon, le *Voyage pittoresque en Bourgogne* (1833-1835, 2 vol.), etc. Enfin il a laissé plus de cinquante ouvrages manuscrits, déposés à la bibliothèque de Dijon, et dont quelques-uns méritent d'être signalés, comme une volumineuse *Chronique de l'exécution des jugements criminels jusqu'en* 1789, une *Histoire des imprimeries clandestines et particulières*, plusieurs *bibliographies* raisonnées, relatives à l'inquisition, aux cheveux, aux pamphlets, etc., et un *Myriobiblon français*, ou résumé de cinquante ans de lecture (15 ou 20 vol. in-8°). On a faussement

attribué à Peignot un *Dictionnaire historique* (1813 ou 1822, 4 vol.), édité par Prudhomme.

P. L.

G. Peignot, *Notice des ouvrages, tant imprimés que manuscrits, de G. P.;* Paris, 1830, in-8° (M. Quérard y a relevé quelques oublis probablement volontaires). — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.* — Brunet, *Manuel du libraire.*

PEIRCE (*James*), controversiste anglais, né en 1674, à Londres, mort le 30 mars 1726, à Exeter. Par les soins de son tuteur, Matthew Mead, pasteur à Stepney, il fit de bonnes études en Hollande et s'y lia d'amitié avec Adrien Reland. Son talent pour la prédication le fit choisir en 1713 comme ministre d'une église non conformiste d'Exeter. Parmi ses nombreux écrits, aujourd'hui complétement dénués d'intérêt, presque tous relatifs aux querelles religieuses avec la haute Église, on remarque : *Vindiciæ fratrum dissentium in Anglia;* Londres, 1710, in-8° ; — *Defence of the dissenting ministry and ordination*; ibid., 1717, 2 part. in-8°; — *Plain Christianity defended*; ibid., 1719-1720, 4 part. in-8°; — *Paraphrases and notes on the Epistles of S. Paul to the Colossians, Philippians and Hebrews*; ibid., 1725-1727, 3 vol. in-4°.

Protest. diss. Magazine, II. — Hallet, *Funeral sermon;* Lond., 1726, in-8°.

PEIRESC (*Nicolas-Claude* FABRI DE), antiquaire, philologue et naturaliste français, né à Beaugensier, en Provence, le 1er décembre 1580, mort à Aix, le 24 juin 1637. Le jeune Peiresc terminait à Aix ses études commencées chez les jésuites d'Avignon, lorsqu'on apporta à son père une médaille d'Arcadius trouvée dans les environs ; l'enfant en déchiffra aussitôt la légende ; pour l'en récompenser, on lui donna deux autres médailles et quelques livres sur la numismatique. Tel fut le point de départ de ce goût pour les antiquités et les collections, qui s'étendit à presque toutes les branches des connaissances humaines. Peiresc alla ensuite faire son droit à l'université de Padoue ; mais il n'était pas homme à s'enfermer dans une étude unique, et l'Italie, avec toutes ses merveilles, suffit à peine à cette soif précoce de voir, de connaître, de collectionner. Plus tard, le président Du Vair l'emmena à Paris, et s'y mit en relation avec de Thou, Casaubon, F. Pithou, Papire Masson, les Sainte-Marthe, les Dupuy, etc. L'année suivante, Peiresc passa en Angleterre à la suite de l'ambassadeur français La Boderie. Il revint par la Hollande, et grossit encore, dans les deux pays, le trésor de ses relations et de ses collections scientifiques. Cependant sa famille voulait le marier à une riche héritière et le faire entrer dans la magistrature, où les Fabri, originaires de Pise et transplantés en Provence depuis le règne de saint Louis, comptaient de nombreux et illustres représentants. Elle ne réussit qu'à moitié : Peiresc marié à la science refusa de contracter d'autres liens, et son titre de conseiller au parlement d'Aix a moins contribué à sa renommée que celui de *procureur général de la littérature*, que Bayle lui a décerné.

En effet, à partir de ce moment, Peiresc, libre d'engagements domestiques, possesseur d'une grande fortune (1), fit de sa maison d'Aix le centre d'une correspondance qui embrassait, outre l'Europe, le Levant, les États Barbaresques et jusqu'à la Mongolie, et le foyer de tous les grands travaux d'érudition, à une époque où la centralisation monarchique n'avait pas encore absorbé dans la capitale le libre mouvement des études. C'est là qu'arrivaient de tous côtés des manuscrits, des livres rares, des plantes et des animaux peu connus ; c'est de là que partit à son tour, pendant un quart de siècle, l'initiative de toutes les grandes idées scientifiques. Car le possesseur de tous ces trésors n'avait rien à lui : son argent, ses collections, son temps, ses travaux mêmes étaient à qui voulait les prendre. Il en résulte qu'il n'a presque rien publié par lui-même, et qu'au lieu de donner la liste de ses ouvrages, le biographe de Peiresc a le droit et le devoir d'enregistrer ici toutes les œuvres dont il a été le patron, l'auxiliaire ou le propagateur.

Entre autres services que l'on doit à Peiresc, M. Giraud (2), que nous abrégeons, signale : 1° le projet de réunion des géographes grecs en un seul *corpus* ; — 2° la mise en circulation du premier manuscrit connu en France des *Assises de Jérusalem*, celui du Vatican ; — 3° les encouragements donnés à la publication de la Polyglotte de le Jay ; — 4° la première vérification de la découverte d'Harvey sur la circulation du sang ; — 5° le plan d'un canal de Provence passant à Aix, dont la première idée appartient à Adam de Crapone ; — 6° de précieuses recherches sur les *papyrus* égyptiens ; — 7° les premières collections de manuscrits cophtes, arabes, samaritains ; — 8° la propagation des théories de Galilée et de Kepler ; — 9° la pensée de composer l'histoire des croisades d'après les historiens arabes, et celle de réunir les historiens byzantins et les livres épars des Basiliques. Ajoutons que ce fut lui qui indiqua et procura à Bergier la carte de Peutinger pour son *Histoire des grands chemins de l'Empire romain*, qui détermina Spalman à composer son Glossaire archéologique et Grotius à écrire son beau livre *Du droit de la guerre et de la paix*. Il ne tint pas à Peiresc que les fameux marbres dits *d'Arundel*, qui font aujourd'hui l'orgueil du Musée britannique, n'appartinssent à la France. Découverts à Smyrne par

(1) Cependant Balzac, louant dans une lettre écrite après la mort de Peiresc, « cette générosité qui n'avait été ni bornée par la mer ni enfermée en deçà des Alpes, mais qui avait semé ses faveurs et ses courtoisies de tous côtés, » ajoutait : « Dans une fortune assez médiocre, il avait les pensées d'un grand seigneur ; et, sans l'amitié d'Auguste, il ne laissait pas d'être Mæcenas. »

(2) *Notice sur Fabrot ;* Aix, 1833, in-8°.

un des agents qu'il entretenait en Europe, en Asie et jusque dans le Nouveau Monde, achetés pour lui au prix de 500 louis, ils allaient lui être expédiés lorsque, dit Gassendi, par on ne sait quelle manœuvre, l'agent français fut jeté en prison, et le grand seigneur anglais devint propriétaire de ce magnifique trésor. L'histoire naturelle doit aussi beaucoup à Peiresc, qui acclimata en France le chat d'Angora, le papyrus d'Égypte, le laurier-rose, diverses espèces de jasmins, de lilas, de vignes, etc. Louis XIII le récompensa, par le don d'une abbaye, de la réponse adressée par lui à un secrétaire de l'archiduc de Flandre, qui avait fait descendre la maison d'Autriche de Pharamond par les mâles, théorie dont la conséquence était la dévolution du royaume de France au roi d'Espagne par droit de succession. La postérité lui saura plus de gré d'avoir écrit à tous ses amis de Rome en faveur de Galilée, prisonnier et persécuté.

Peiresc mourut à cinquante-six ans, entre les bras de Gassendi, son ami et son principal biographe. Son éloge fut prononcé à Rome par ordre du pape Urbain VIII, et l'on a imprimé à la suite, sous le titre de *Panglossia*, les pièces en quarante langues, témoignages des regrets que sa perte avait inspirés à la république des lettres. Pendant que le tombeau élevé dans la ville d'Aix à Peiresc tombait sous le marteau révolutionnaire, un grand seigneur écossais, lord Buchan, lui érigeait un monument en Écosse. Il méditait aussi de consacrer un autre monument à sa mémoire : c'était la publication, souvent projetée, et que la France, nous l'espérons, n'abandonnera pas à des mains étrangères, d'un choix de ses manuscrits et de son immense correspondance disséminée en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, etc. Pour ne parler que de ce qui existe en France, après bien des pertes, et entre autres la destruction d'une partie des lettres de Peiresc par sa nièce, qui s'en servait pour faire des papillottes ou des couches à vers à soie, il reste encore de ses papiers : à Carpentras, 86 vol. in-fol., dont dix de correspondance; — à Aix, 14 vol., dont la table a été donnée par M. Giraud à la suite de sa *Notice sur Fabrot;* — à Montpellier, 2 vol. in-fol.; — un certain nombre à Nîmes et à Avignon parmi les manuscrits Séguier et Calvet. Enfin la Bibliothèque impériale en possède 14 vol. in-fol., dont dix de correspondance; le reste contient divers travaux sur les antiquités, les monnaies, les mathématiques, les poids et mesures (1).

Quelques lettres de Peiresc ont été publiées dans divers recueils français et étrangers. Le président Fauris de Saint-Vincens en a donné un certain nombre dans le *Magasin encyclopédique*, réunies plus tard en 1 vol., Pontier, Aix, 1816, in-8°. On a encore tiré des manuscrits de Peiresc la matière de plusieurs publications, telles que les Lettres d'Holstenius, par Boissonade, en 1817; — celles de Rubens par Gachard, Bruxelles, 1839; — enfin celles de Malherbe publiées en 1822 par le libraire Blaise, qui les indiquait naïvement, dans sa préface, comme adressées *à un sieur de Peyresq*.

E.-J.-B. RATHERY.

G. Gassendi, *Vita N. Cl. Fabricii de Peiresc*, 3e édition ; La Haye, 1655, in-4°. — Requier, *Vie de Peiresc ;* Paris, 1770, in-12. C'est une traduction incomplète, et souvent infidèle, de l'ouvrage précédent.

PÉLAGE (*Pelagius*), fameux hérésiarque, né dans la seconde moitié du quatrième siècle, mort au cinquième. La date précise de la naissance et celle de la mort de Pélage sont inconnues. On ne sait rien de l'homme, de ses premières années, de son éducation et des diverses vicissitudes de sa vie. Il fut le fauteur et le principal interprète d'une doctrine qui agita longtemps l'Église, contre laquelle saint Augustin et saint Jérôme s'élevèrent avec énergie, qui provoqua la réunion de neuf conciles dans l'espace de sept ans et où la subtilité des controverses se mêla à de singulières violences. L'histoire de Pélage est l'histoire d'une doctrine, c'est un chapitre intéressant de l'histoire de l'Église.

Pélage était, dit-on, originaire de Bretagne et moine, homme instruit du reste et de mœurs irréprochables. Vers l'année 400, il était à Rome, où il écrivait et dogmatisait avec une liberté toute philosophique, et sans exciter, à ce qu'il paraît, aucun trouble. C'est sur le terrain du péché originel, du libre arbitre et de la grâce que Pélage portait la discussion. Voici les thèses qu'il soutenait. Il estimait qu'il était contraire à la justice divine de faire peser sur tout le genre humain la faute d'un seul coupable; qu'Adam seul répondait de la désobéissance qu'il avait commise; qu'au reste, ce n'était pas en punition de cette faute qu'Adam était mort, mais par la nécessité de sa nature, qu'il était né mortel, et qu'eût-il vécu sans péché, il n'en aurait pas moins accompli sa loi; qu'il n'y a donc pas de péché originel, et que les enfants en naissant sont dans le même état qu'Adam et Ève avant le péché; que ce péché même de nos premiers parents ne vient que d'un mauvais usage de leur liberté, et que tous leurs descendants, mortels comme eux par la condition de leur nature, naissent purs et sans péché, mais capables d'en commettre parce qu'ils sont doués du libre arbitre; que tous les hommes, naissant ainsi sans aucune tache, peuvent vivre dans le bien et la vertu, et garder fidèlement leur pureté originelle; car il ne dépend que de leur volonté de se maintenir toujours dans cette première intégrité de la nature, la loi qui est gravée au fond de leurs consciences leur proposant d'elle-même tout le bien que Dieu leur commande par la loi révélée.

On comprend, sans que nous ayons besoin

(1) *Voy.* dans le *Journal de l'instruction publique* du 25 décembre 1841 un *Rapport au ministre sur les manuscrits de Peiresc*, par M. Ravaisson. Il existe au *British Museum*, dans le fonds de sir Hans Sloane, n° 767, un catalogue de près de 700 manuscrits ayant appartenu à Peiresc.

d'y insister, l'immense portée de ces opinions. Si la nature humaine n'est pas souillée d'une tache originelle, à quoi bon le baptême et la rédemption? Est-il besoin que le Christ s'immole pour racheter l'humanité et la réconcilier même avec Dieu? Qu'il le voulût ou non, Pélage coupait les racines mêmes du christianisme.

Il n'est guère de maîtres qui ne trouvent quelque disciple. Celestius, d'abord avocat puis moine, s'attacha à Pélage et mit au service de ses idées les ressources d'un esprit subtil et d'un cœur ardent.

En 409, Pélage et Celestius quittent Rome. Le maître laisse son disciple à Carthage, et s'embarque pour Jérusalem. Les nouveautés enseignées par Celestius se répandirent rapidement. Le clergé s'en émut et le diacre Paulin adressa à l'évêque Aurelius deux libelles où il accusait Celestius. Aurelius réunit un concile à Carthage (412), où l'hérétique fut appelé. On y donna lecture de sept articles qui ont résumé la doctrine du disciple de Pélage (1).

Celestius se défendit sans vigueur, prit des détours, invoqua l'autorité d'évêques qu'il refusa de nommer, chercha des équivoques, nia qu'il fût hérétique, et affirma qu'il avait toujours dit que les enfants ne pouvaient se passer du baptême. Frappé d'excommunication, il appela de cette sentence au saint-siége apostolique, et se rendit de Carthage à Éphèse, où il exerça les fonctions du sacerdoce. Saint Augustin prit alors la plume et écrivit deux ouvrages pour réfuter les opinions pélagiennes (2).

Pendant que Celestius était condamné à Carthage, Pélage travaillait à répandre sa doctrine en Palestine. Il gagna d'abord la confiance de saint Jérôme; mais cette liaison ne fut pas de longue durée, et les deux anciens amis écrivirent presqu'en même temps à Carthage à une jeune Romaine d'une grande piété nommée Démétriade, l'un pour insinuer ses opinions, l'autre pour les combattre. Ces deux années 414 et 415 virent naître un grand nombre d'écrits dirigés contre Pélage. C'est d'abord le livre *De natura et gratia* de saint Augustin, où l'évêque d'Hippone essaye de concilier ensemble la nature et la grâce; puis le traité *De perfectione hominis*, où le même auteur s'attache à prouver que la perfection de la justice humaine ne peut être atteinte par les seules forces de la nature; enfin la lettre de saint Jérôme à *Ctésiphon* et le dialogue du même entre *Atticus et Critobula*, où saint Jérôme met aux prises un catholique et un pélagien, et s'efforce de réfuter ce dernier. En même temps Paul Orose lisait partout la lettre que l'évêque d'Hippone avait écrite à saint Hilaire contre les ennemis de la grâce et du péché originel. Jean, évêque de Jérusalem, appela Orose et Pélage à un synode de prêtres réunis par ses ordres pour juger le débat. Pélage récusa avec fermeté l'autorité de saint Augustin, et Orose n'ayant pas osé l'accuser nettement, il fut décidé que la question serait remise à la décision du pape Innocent II. Cependant Orose agit sous main, écrit contre Pélage et suscite contre lui deux accusateurs, Héros et Lazare, tous deux chassés de leurs evêchés des Gaules.

Un concile se tint à Diospolis. Soit que Pélage y ait fait quelques concessions, soit que « ce misérable concile, » comme l'appelle saint Jérôme, ait été dupe ou complice (1), le prétendu hérétique en sortit absous. On lui objectait les thèses posées par Celestius; sans les désavouer, il déclara qu'il n'avait pas à répondre du langage d'autrui. Fort de la sentence d'absolution qu'il avait obtenue, Pélage continua à répandre ses doctrines. Les intrigues d'Héros et de Lazare obtinrent que la question fût examinée dans un nouveau concile (416). Théodote, évêque d'Antioche, le présidait. Les excès des pélagiens, les violences qu'ils essayèrent, dit-on, contre saint Jérôme rendaient nécessaire l'intervention de ce nouveau concile. Pélage y fut excommunié et ses doctrines solennellement condamnées. Un nouveau concile se réunit encore à Jérusalem par les soins d'Orose. Il ne paraît pas que Pelage y ait assisté, mais quoique absent il fut excommunié pour la seconde fois, et l'arrêt du concile fut envoyé au pontife romain Innocent II, avec prière de le confirmer par son adhésion : « Quiconque, y lisait-on, soutient que la nature humaine fournit les moyens de triompher du péché et de remplir les commandements de Dieu, et de cette manière se pose en adversaire de la grâce; que les petits enfants n'ont pas besoin du baptême pour acquérir le salut et être délivrés de la perdition, qu'il soit anathème. »

Dans cette même année 416, un nouveau concile se tint à Milève. Tous les évêques de Numidie, au nombre de soixante et un, y accoururent. L'hérésie de Pélage y fut encore condamnée, et une lettre synodale fut envoyée au pape Innocent. Saint Augustin, au nom de cinq évêques, écrivit aussi au même pape. C'était comme une lettre familière, où il expliquait en détail toute l'affaire de Pélage, priant Innocent de le faire venir à Rome pour l'interroger exactement. Le pape répondit en excommuniant solennellement l'hérétique.

Ces condamnations successives étaient faites

(1) Célestius, disait-on, avait osé soutenir et enseigner 1° qu'Adam avait été créé mortel, en sorte que, soit qu'il péchât, soit qu'il ne péchât pas, il devait mourir; 2° que le péché d'Adam n'a nui qu'à lui seul, et non au genre humain; 3° que les enfants qui naissent sont dans le même état qu'Adam avant son péché; 4° que la mort ou le péché d'Adam n'est pas cause de la mort de tous les hommes ni la résurrection de Jésus-Christ cause de la résurrection de tous les hommes; 5° que la loi naturelle conduit au royaume des cieux comme l'Évangile; 6° que même avant la venue de Jesus-Christ il y a eu des hommes impeccables; 7° que les enfants morts sans baptême ont la vie éternelle.

(2) Ces deux ouvrages sont : *De peccatorum meritis et remissione* en trois livres, et un livre *De spiritu et littera*.

(1) Saint August., *De gestis Pelagii*.

pour effrayer un cœur plus ferme que celui de Pélage. Il essaya dès lors de séparer sa cause de celle de Celestius, et envoya à Innocent une profession de foi fort habilement conçue. Il y énumérait complaisamment les dogmes auxquels il soumettait humblement sa raison, se défendait de plusieurs hérésies dont personne ne songeait à l'accuser, et glissait quelques lignes assez vagues sur celles qu'on lui imputait. Innocent avait été remplacé par Zosime sur le siége pontifical quand la lettre de Pélage arriva à Rome. Celestius, de son côté, en apprenant la mort d'Innocent se rendit à Rome, et envoya au nouveau pape sa profession de foi. Il s'y justifiait longuement de ce dont personne ne l'avait jamais accusé, et s'expliquait ainsi au sujet du baptême : « Les enfants, disait-il, doivent être baptisés en rémission de leurs péchés, selon la règle de l'Église universelle. Mais, ajoutait-il, si nous admettons le baptême des enfants en rémission des péchés, ce n'est pas que nous reconnaissions la transmission du péché; cela est tout à fait contraire à l'esprit du catholicisme, parce que le péché ne naît pas avec l'homme, parce que le péché n'est pas une faute de la nature, mais de la volonté. »

Zosime parut un instant être gagné à la cause de Pélage. Après une conférence tenue à Rome, il écrivit aux évêques d'Afrique une lettre où il laissait percer sa sympathie pour le moine breton, et récriminait amèrement contre ses accusateurs et en particulier contre Héros et Lazare, qu'il appelait des *tourbillons et des tempêtes de l'Église*. « Ne connaissiez-vous pas, disait-il, leur vie et leur condamnation?... Il ne convient pas à l'autorité épiscopale et surtout à votre prudence de s'arrêter à de vaines rumeurs. Celestius et Pélage, dans leurs lettres et leurs professions de foi sont aux pieds du saint-siége; où est Héros, où est Lazare, ces hommes infâmes et souillés de crimes? Tout vent qui arrive à vos oreilles n'est pas le messager de la vérité.... Soyez persuadés que ces hommes qu'on accuse n'ont jamais cessé d'appartenir à la vérité catholique (1). »

Les évêques d'Afrique, après avoir supplié le pape de ne rien changer à l'état des choses, s'assemblèrent en concile à Carthage, au nombre de deux cent quatorze, et, loin de fléchir devant l'opinion du pape, condamnèrent de nouveau Pélage et Celestius (417). L'empereur Honorius souscrivit à cette condamnation, ordonna que les deux hérétiques fussent chassés de Rome (Pélage était encore en Palestine) et que leurs sectateurs fussent traînés devant les magistrats et sévèrement punis. Ce rescrit d'Honorius fut donné le 30 avril 418, avant le concile général d'Afrique et avant l'adhésion du pape à la condamnation prononcée par les évêques de Carthage à la fin de l'année 417. Ainsi l'empereur reconnaissait manifestement la suprématie des conciles sur les papes en matière de dogme. Le 1[er] mai 418 s'ouvrit le grand concile d'Afrique. Plus de deux cents évêques accourus de toutes les parties de l'Afrique et de l'Espagne même s'étaient réunis à Carthage. La doctrine pélagienne y fut solennellement condamnée dans huit canons : 1° anathème contre quiconque soutient qu'Adam a été créé mortel par Dieu ; 2° anathème contre quiconque nie que les enfants doivent être baptisés en rémission de leurs péchés ; 3° anathème contre quiconque soutient que la grâce de Dieu ne nous sert que pour la rémission des péchés et ne nous est pas d'un secours efficace pour éviter le péché ; 4° anathème contre quiconque soutient que la grâce du Christ nous donne la science de ce que nous devons faire et ne nous inspire pas en outre le choix que nous devons faire pour accomplir ce que nous savons; 5° anathème contre quiconque soutient que sans la grâce on peut accomplir quelque bien ; 6° anathème contre quiconque prétend que ce n'est qu'une parole d'humilité et non de vérité que cette parole des saints : Nous nous trompons nous-mêmes quand nous disons que nous sommes sans péché ; — 7° anathème contre quiconque soutient que ce n'est pas pour eux que les saints disent dans l'oraison dominicale : *Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus...* — ; 8° anathème enfin contre quiconque prétend que ce n'est pas *véridiquement* que les saints disent : *Dimitte nobis debita nostra.* — Un neuvième canon condamnait aussi ceux qui, pour concilier l'orthodoxie et l'humanité, avaient depuis peu inventé un lieu de repos hors du ciel entre le paradis et l'enfer, pour les enfants morts avant l'acte qui devait les faire chrétiens. L'empereur avait pris décidément parti contre les pélagiens. Le pape Zosime entra dans une voie nouvelle, mais auparavant et, comme pour justifier sa palinodie, il somma Celestius de comparaître à son tribunal. Celui-ci se défiant sans doute des sentiments d'un allié qui ne cherchait qu'un prétexte pour l'abandonner, refusa de venir. Zosime n'hésita plus, confirma les sentences des conciles de 417 et de 418, et fulmina l'anathème contre les pélagiens. Il écrivit à ce sujet une fort longue lettre à tous les évêques et particulièrement aux évêques d'Afrique. Il appelait toute la rigueur des lois impériales sur la tête de ceux qui refuseraient de souscrire à la décision du saint-siége apostolique. Plusieurs évêques courbèrent le front et se soumirent; dix-huit seuls, et à leur tête Julien, évêque d'Éclane, homme d'un esprit vif et mordant, résistèrent. Ils adressèrent à Zosime une profession de foi demi-pélagienne, pleine de fermeté cependant, et se terminant par un appel à un concile œcuménique. Le pape qui voulait peut-être effacer par l'éclat de son zèle le souvenir de l'appui moral qu'il avait naguère prêté aux pélagiens, répondit en déposant Julien et ses dix-huit collègues.

Pélage était toujours en Palestine. Ce déchaî-

(1) Saint August., *Zosimi papæ Epistola ad Africanos episcopos de causa Pelagii*; App., t. X.

nement de haines et de violences contre la doctrine qu'il avait enseignée, et où il ne soupçonnait pas tant de venin, troubla peut-être sa raison, car on le vit se plaindre d'avoir été compris dans la condamnation de Celestius, et répudier hautement les opinions de son disciple, quoiqu'il les lui eût enseignées. Saint Augustin ne crut pas à cette conversion inattendue, car il composa à ce moment deux livres contre Pélage; l'un a pour titre : *De gratia Christi*, l'autre, *De peccato originali*. Après le grand concile de 418 et les sentences du saint-siége, le procès de Pélage paraît définitivement jugé. Les mesures de répression remplissent les six années qui s'écoulent de 419 à 425. L'autorité civile a pris en main la cause de l'Église. La discussion n'est pas éteinte (1), mais les décrets impériaux remplacent les anathèmes des conciles, et il semble que le débat soit devenu purement politique. Honorius, Théodose II, Valentinien III font successivement paraître des édits qui frappent de bannissement les sectateurs de Pélage et de Celestius. Les pélagiens de leur côté, à défaut de la force dont ils ne disposent pas, essayent de flétrir les catholiques en les appelant *traducionistes*, *fatalistes* et *manichéens* et essayent vainement de faire un schisme :

Pendant ce temps, que devient Pélage? Il semble, après l'année 418, avoir complétement disparu de la scène. Cependant, en 424 nous le voyons chassé de Jérusalem par l'évêque Prayle, et nous entendons saint Jérôme s'écrier à cette occasion dans un de ses amers transports : « Le nouveau Catilina a été expulsé de la ville sainte. » Après cela, il n'est plus question de Pélage. Il est vraisemblable qu'il ne survécut pas longtemps à ce dernier coup. B. AUBÉ.

Saint Augustin, *Ouvrages cités*, lettres 146 et 185. — Marius Mercator, Garnier, *Dissertation* VII. — Vossius, *Historia de controversiis quas Pelagius ejusque reliquiæ moverunt*. — Norris, *Historia pelagiana*. — Zosime, *Édit sacré d'Honorius dans l'*Epistola tractatoria. — — *Annales des Conciles*. — Saint Prosper, *Poëme des ingrats*. — Bayle, *Dictionnaire hist.* — Toutes les *Histoires générales de l'Église*.

PÉLAGE Ier pape, né vers 495, à Rome, où il mourut, le 28 février 560. Fils de Jean Vicarianus, officier du préfet du prétoire, il était diacre de l'Église romaine lorsque le pape Vigile l'envoya, en 546, auprès de l'empereur Justinien, qui le chargea d'aller déposer Paul, patriarche d'Alexandrie. Élevé au souverain pontificat le 16 avril 555, il ne trouva pour le consacrer que deux évêques qui se firent assister de l'archiprêtre d'Ostie. Pour apaiser les différends nés entre les évêques occidentaux, relativement aux *trois chapitres*, il profita de la protection que lui offrait le patrice Narsès, pour les faire condamner de nouveau par les évêques de l'Afrique, de l'Illyrie et même de l'Italie. Les Français ayant déclaré Pélage suspect d'hérésie, il se défendit auprès d'eux par une profession de foi qu'il adressa au roi Childebert, et signa, de sa propre main, qu'il condamnait derechef et excommuniait ceux qui s'écarteraient de la doctrine contenue dans la lettre de saint Léon et dans les actes du concile de Chalcédoine. On a de lui seize Épîtres. Jean III fut son successeur. H. F.

Platina, Ciaconi, etc., *Hist. Pontif.*

PÉLAGE II, pape, né vers 520, à Rome, où il mourut, le 8 février 590. Goth d'origine, il avait pris l'habit de Saint-Benoît au monastère du Mont-Cassin, et ses vertus le firent élever au trône pontifical le 30 novembre 578, pour succéder à Benoît Ier. Comme à cette époque les Lombards tenaient étroitement Rome assiégée, on n'attendit pas, pour le consacrer, l'assentiment de l'empereur Tibère Ier. Il travailla inutilement à ramener à l'unité de l'Église les évêques d'Istrie et de Vénétie qui faisaient schisme pour la défense des *trois chapitres*, et s'opposa à Jean, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'évêque œcuménique. Il fut le premier pape qui, dans les diplômes de sa chancellerie, marqua le temps par les indictions que Constantin le Grand avait instituées le 24 septembre 312. On lui attribue dix Épîtres, mais la 1re, la 2e et la 9e sont apocryphes. Son successeur fut saint Grégoire le Grand. H. F.

Ciaconi, *Hist. Pont.* — Artaud, *Hist. des souv. pont.*

PÉLAGE, premier roi des Asturies, mort en 737. Les chroniqueurs espagnols ses contemporains ne font pas mention de lui; ils ne connaissent, en fait de princes chrétiens à l'époque qui suivit immédiatement la conquête de l'Espagne par les Arabes, que Theudemir, qui sous la suzeraineté des califes régnait sur une partie de la Murcie. Les récits des historiens postérieurs au sujet de Pélage ne sont pas entièrement dégagés d'exagérations ni de fables; mais à défaut de critérium pour y distinguer le vrai du faux, on est obligé de s'en tenir à leur rapport. Pélage, disent-ils, était fils de Favila, duc de Cantabrie, qui fut assassiné par Witiza; redoutant la fureur du meurtrier de son père, il vécut pendant plusieurs années retiré dans les montagnes; il n'en sortit qu'à l'avénement au trône de son parent Roderic, dont il devint l'écuyer. Après que son pays fut tombé sous la domination musulmane, il alla avec un petit nombre de Goths s'établir dans les montagnes des Asturies. Pendant quelque temps les Arabes ne songèrent pas à l'inquiéter; ce ne fut que vers 719 qu'ils envoyèrent des troupes contre lui, à l'instigation de Munuza, gouverneur de Gijon, auquel il avait refusé la main de sa sœur. Pélage rallia autour de lui tous les chrétiens réfugiés dans ces contrées et repoussa l'attaque des Arabes. Tarek alors chargea son général Alkama d'aller avec une armée formidable châtier ce téméraire. Pélage avec sa poignée d'hommes battit en retraite jusqu'à ce qu'il eût atteint

(1) En effet, saint Augustin en 419 et 420 publia contre les pélagiens son traité *De Nuptiis et concupiscentia*, ses quatre livres *Contra duas epistolas pelagianorum* adressés au pape Boniface, et ses six livres *Contra Julianum hæresis pelagianæ defensorem*.

près de Cengas de Onis la montagne d'Anseba; là se trouve une spacieuse caverne qui domine entièrement l'étroite vallée, par laquelle s'avançaient les Arabes. Pélage y plaça une partie de ses soldats, disposa les autres en embuscade dans les bois qui couronnaient chaque côté de la vallée, et affronta ensuite avec courage l'armée ennemie, faisant lancer sur elle d'énormes quartiers de roche. Plusieurs milliers d'Arabes périrent; le reste prit la fuite, et se noya dans la Diva. Cette glorieuse victoire valut à Pélage d'être reconnu comme souverain du petit district, qu'il venait de défendre contre l'oppression musulmane et où affluèrent du reste de l'Espagne un grand nombre de chrétiens. Il y ranima l'agriculture et reconstruisit les églises; il sortit victorieux de plusieurs combats que lui livrèrent encore les Arabes, auxquels il enleva la ville de Léon. Il eut pour successeur d'abord son fils *Favila* et ensuite son gendre Alonzo, fils de Pierre duc de Cantabrie, qui avait aussi su maintenir dans l'indépendance une partie de cette contrée.

Rodericus Toletanus. — *Chronicon Abdeldense.* — *Chronicon Sebastiani.* — Monachus Silentiarius, *Chronicon.* — *Chronicon Ovetense.* — Mondejar, *Advertemias.* — Masden, *Historia critica d'España*, t. XII, et XV, p. 78. — Florez, *España sagra*, t. V. — Ferreras, *Histoire d'Espagne.* — Paquis et Dochez, *Histoire d'Espagne.*

PÉLAGE (*Magloire*), général français, naquit à la Martinique, en 1769, de parents mulâtres, et mourut en Espagne, en 1813. Après avoir brillamment servi dans la milice coloniale, défendu la Martinique contre les Anglais (1794), et obtenu les plus grands éloges du général Rochambeau, il vint en France, où il fut nommé capitaine des grenadiers dans le bataillon des Antilles. En 1795 il fit partie de l'expédition dirigée contre l'île de Sainte-Lucie, s'y signala en mainte occasion, y fut deux fois blessé, et conquit à la pointe de son épée le grade de chef de bataillon. Sainte-Lucie redevint une colonie française; mais l'année suivante elle dut succomber sous la formidable expédition du général anglais Abercromby. Pélage, qui avait été un des plus vaillants défenseurs de l'île, fut fait prisonnier et envoyé à Portsmouth, où il resta dix-huit mois. Échangé en 1798, il servit à Fécamp et à Morlaix, et partit en 1799 pour la Guadeloupe, avec le grade de chef de brigade, comme aide de champ de Jeannet, agent du Directoire. Après la mort du général Bethencourt (1801), le capitaine général Lacrosse, gouverneur de la colonie, ayant gardé pour lui-même le commandement des troupes qui devait passer hiérarchiquement à Pélage, cette usurpation, jointe aux iniquités commises contre les hommes de couleur, souleva tous les patriotes contre Lacrosse, qui fut forcé, après bien des troubles, de se retirer à La Dominique. Nommé par les révoltés général en chef de l'armée de la Guadeloupe et gouverneur de l'île, avec une espèce de conseil privé, Pélage sut pacifier les esprits, rétablir la tranquillité, en attendant les nouvelles de la métropole. A l'arrivée à la Guadeloupe du général Richepanse, tandis que tous les chefs mulâtres, Delgrès, Ignace, Palerme, Massoteau et Jaquet s'immortalisaient en périssant les armes à la main pour la liberté violée, Pélage, loin d'imiter l'exemple glorieux de ces héros, trahissait lâchement la cause de ses frères, remis en esclavage après avoir sauvé à plusieurs reprises la Guadeloupe de la conquête anglaise, et participait à leur défaite. Il ne fut pas moins envoyé en France (juillet 1802) et arrêté en arrivant à Brest. Enfermé dans les prisons de Paris, il n'en sortit qu'après quinze mois de détention, le 26 novembre 1803. Employé pendant la guerre d'Espagne, dans son grade de chef de brigade, il mourut après la bataille de Victoria, par suite des fatigues de cette guerre.

MELVIL-BLONCOURT.

Mémoire pour Pélage et les habitants de la Guadeloupe; Paris, 1803, 2 vol. in-8°. — *Les Antilles françaises et particulièrement la Guadeloupe*, par le colonel Roger de Peyreleau; Paris, 1825, 3 vol. in-8°. — *Rapport du général en chef Richepanse*, des 5 et 9 prairial an X (*Moniteur* des 22 et 25 messidor an X). — *Rapport du général Gobert* (*Moniteur* du 20 octobre 1802). — Pétion et Haïti, *Étude monographique et historique par Saint-Remy*; Paris, 1854-1858, 5 vol. in-12.

PELÉE DE CHENOUTEAU (*Blaise-Louis*), littérateur français, né en 1704, à Sens, où il est mort, le 11 juillet 1791. Il était conseiller au bailliage de Sens et contrôleur des actes. On a de lui : *Dictionnaire des pensées ingénieuses*; Paris, 1773, 2 vol. in-8°; compilation réimpr. sous le titre d'*Esprit des meilleurs écrivains français* en 1777; — *Conférence de la coutume de Sens avec le droit romain, les ordonnances du royaume et les autres coutumes*; Sens, 1787, in-4°, suivie de détails historiques fort curieux sur le bailliage de Sens, par Tarbé de Sablons.

Desessarts, *Siècles littér.*

PELÉE DE VARENNES (*Marie-Joseph-Hippolyte*), imprimeur et littérateur français, né à Sens, en 1741, décapité à Paris, en 1794. Il fut imprimeur dans sa ville natale, puis sous la Révolution receveur particulier des finances à Montargis. Il se montra opposé au système terroriste. Arrêté et transféré à Paris, après la chute des girondins, il fut condamné à mort et exécuté en juin 1794. On a de lui : *Les Loisirs des bords du Loing*, recueil de pièces en vers et en prose; 1784, in-12. Ce recueil est rare et curieux : il ne fut tiré qu'à cinquante exemplaires sur divers essais de papiers fabriqués par Léorier-Delisle avec la cellulose de différentes plantes, avec des écorces de tilleul, avec du chiffon, de paille, etc. Le livre de Pelée contient de bons renseignements sur l'histoire de Montargis et de ses environs.

E. D—S.

Rivarol, *Petit Almanach des grands hommes.* — Quérard, *La France littéraire.* — Barbier, *Dict. des Anonymes*, t. IV, p. 257.

PELET DE LA LOZÈRE (*Jean*, comte), homme

politique français, né à Saint-Jean du Gard, le 23 février 1759, mort à Paris, le 26 janvier 1842. Après des études soignées, il se fit recevoir avocat au parlement de Provence, et partagea les principes de la révolution de 1789. Issu d'une famille protestante qui avait eu sa part aux persécutions de la révocation de l'édit de Nantes, il vit arriver avec joie cette ère nouvelle; mais ses sentiments patriotiques furent empreints d'une sage modération et de l'éloignement de la fureur des partis. En 1791, il fut nommé président du directoire du département de la Lozère, et l'année suivante, envoyé comme député à la Convention. Au milieu de la plus terrible exaltation, il montra ces mêmes sentiments de droiture, de patriotisme, de modération, qui furent la règle invariable de sa conduite dans les plus mauvais jours. Il s'associa avec bonheur au mouvement de thermidor qui renversa une dictature impitoyable. Peu après, il fut envoyé, en qualité de commissaire de la Convention nationale, à l'armée des Pyrénées orientales, et prit une part active aux préliminaires de la paix qui fut conclue avec le gouvernement espagnol (1795). Lors de la mise en vigueur de la constitution de l'an III, sa réputation de sagesse, de patriotisme aussi modéré qu'énergique, était si répandue dans toute la France, qu'il eut l'insigne honneur d'être élu au corps législatif par soixante et onze départements. Il opta pour celui qui l'avait vu naître, la Lozère, et siégea au Conseil des Cinq-Cents jusqu'en mai 1797. A l'établissement du consulat, le premier consul le choisit pour ramener l'ordre et la paix dans un des départements du midi, où régnait le plus de discorde et d'agitations; il le nomma préfet du Vaucluse. La sagesse et la fermeté de Pelet lui firent bientôt vaincre toutes les difficultés de la situation. Son administration a laissé dans ce pays les plus honorables souvenirs. En 1802, le premier consul, s'étant rendu à Lyon pour organiser la république cisalpine, distingua particulièrement le préfet du Vaucluse, et ne tarda pas à l'appeler au conseil d'État. En 1804, lorsque fut rétabli le ministère de la police, l'empereur, qui se défiait de Fouché, tout en s'en servant, confia la haute surveillance de la police à quatre conseillers d'État. Pelet fut chargé pour sa part de quarante-deux départements. Dans ces délicates fonctions, il montra une telle sagesse, accompagnée de bienveillance et d'humanité, que pas une plainte ne s'est élevée contre lui. Il exerça ces fonctions pendant toute la durée de l'empire. Il fut comblé de faveurs, qui n'étaient que de justes récompenses de ses services. Il fut nommé commandant de la Légion d'Honneur et comte. L'empire ayant été renversé sous l'invasion de la moitié de l'Europe, Pelet qui avait rempli jusqu'au dernier terme les devoirs que lui imposèrent les circonstances, se retira à la campagne. Pendant les cent jours, il reprit ses anciennes fonctions, et après le second retour des Bourbons rentra dans la vie privée. Il ne reparut qu'en 1819, où il fut nommé pair de France, avec une pension de 4,000 francs. Il apporta dans les délibérations de la chambre un esprit droit et libéral, une profonde expérience de la conduite des affaires; sa parole avait une grande autorité, car on y voyait l'honnête homme et l'homme supérieur dans ses vues. Il donna son adhésion cordiale à la révolution de 1830, mais l'affaiblissement de sa santé ne lui permit que de prendre une faible part aux travaux de la chambre où il siégeait. Il s'éteignit à quatre-vingt-trois ans, laissant à son fils (*voir* le nom suivant) un nom sorti des plus sévères épreuves, pur et respecté. J. CHANUT.

Moniteur, 31 mai 1842. — *Éloge* par le baron Mounier. — Rabbe, etc., *Biographie des Contemp.* — Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*.

* **PELET DE LA LOZÈRE** (*Privat-Joseph-Claramond*, comte), fils aîné du précédent, homme politique français, né en 1785. Il débuta comme auditeur au conseil d'État en 1804, et là, « dans son coin, » dit-il lui-même, il écrivait avec soin les opinions remarquables qu'exprimait Napoléon sur les diverses branches d'administration (Paris, Firmin Didot, 1833, in-8°).

M. Pelet fut jusqu'en 1814 administrateur général des forêts de la couronne et devint maître des requêtes. Sous la Restauration, il occupa de 1819 à 1823 la préfecture de Loir-et-Cher, fut nommé en 1827 député de ce département, et à la chambre soutint les opinions libérales. Sous Louis-Philippe, il fut un des orateurs distingués du centre gauche, et en février 1836 il fut nommé ministre de l'instruction publique. Six mois après, la retraite de ses collègues le ramena au centre gauche, où il continua à faire de l'opposition, mais sans parti pris d'hostilité contre le ministère. Il fut compris dans une promotion de pairs (octobre 1837), et dans cette chambre, il ne fut pas moins zélé pour le progrès de la monarchie constitutionnelle. A l'avénement du cabinet Thiers (1er mars 1840), il reçut le portefeuille des finances. Ce cabinet s'étant retiré en octobre par suite de la crise des affaires d'Orient, M. Pelet reprit sa place au palais du Luxembourg. Depuis la révolution de Février, il s'est renfermé dans la vie privée. Outre l'ouvrage cité, on lui doit : un *Précis de l'histoire des États-Unis*, publié vers 1840. J. C.

Documents particuliers. — *Biographie des Contemp.*

PELET (*Jean-Jacques-Germain*, baron), général et écrivain militaire français, né à Toulouse, le 15 juillet 1777, mort à Paris, le 20 décembre 1858. Il était, en 1799, élève de l'École des arts et sciences créée à Toulouse par les états du Languedoc, quand la révolution éclata. Il adopta avec ardeur les idées nouvelles, et fut improvisé aide de camp du général Albignac, chargé de réduire le mouvement des amis du roi dans le haut pays. Attaché avant la fin de l'année 1800 aux travaux du génie à l'armée d'Italie, il fut

nommé, le 5 juin 1801, sous-lieutenant dans le corps des ingénieurs géographes militaires. Il fit, en cette qualité, plusieurs levés topographiques pour la carte d'Italie, et rédigea un excellent *Dictionnaire topographique militaire* du théâtre de la guerre en Italie, resté en manuscrit à l'usage de l'état-major général, ainsi qu'un grand nombre de mémoires conservés au dépôt de la guerre. Il fut choisi par Jourdan dans les reconnaissances du Tyrol en 1805, et devint, la même année, aide de camp de Massena. Blessé d'une balle à la tête à Caldiero, il fut cité à l'ordre de l'armée au passage de la Brenta. Il accompagna Massena à Naples, le suivit en Calabre en 1806, en Pologne en 1807, et dans la campagne d'Autriche en 1809. Il assista à la bataille d'Essling et opéra toutes les reconnaissances de l'île de Lobau, et, après la paix de Vienne, il reçut une dotation de 2,000 francs sur la ville de Bareuth. En 1810, il suivit le maréchal en Portugal, où il fallait relever une situation compromise. En 1812, il fut attaché à l'état-major de la grande armée de Russie. Honoré de l'amitié de Poniatowski, il se mit à la tête du 5e corps polonais, à l'attaque de Smolensk, et chassa les Russes de leurs positions. Le 12 octobre, à Moscou, il reçut le commandement du 48e de ligne, et se distingua dans la retraite de Russie. Nommé général de brigade, il commandait, en 1813, la place de Dresde, et, le 27 août, il enleva Grüne, Wiese, Reich, et se maintint dans ce dernier village sous les efforts désespérés des Prussiens. En 1815, il combattit à Charleroi et à Fleurus. Chargé à Waterloo de la défense de Plancenoit, il n'abandonna ce poste aux Prussiens de Bulow qu'au moment de se voir coupé entièrement du corps d'armée.

Au milieu des bivouacs et des armistices, le général Pelet trouvait le temps de dresser les levés et d'écrire le récit des campagnes. Dans ce travail, commencé par l'amour spontané de l'art militaire, poursuivi par la plus louable ambition, le général a retracé l'histoire stratégique et politique des guerres auxquelles il a participé. Un tel homme ne pouvait rester inactif durant les loisirs de la paix. Le général Pelet servit encore la cause à laquelle il s'était dévoué. Après la révolution de Juillet, il commanda pendant quelque temps l'École d'état-major. Promu lieutenant général le 19 novembre 1830, il fut appelé à la direction générale du dépôt de la guerre, et prit une part active à la campagne d'Anvers. Rien n'égalait le dévouement du général Pelet pour l'amélioration de l'administration, à la fois militaire et scientifique, remise à sa direction. Il a réorganisé les services de la géodésie, de la topographie, de la statistique et des travaux historiques, perfectionné les moyens d'exécution dans le dessin et la gravure, enrichi les collections des archives, des dessins et des plans. D'inestimables recueils sont dus à ses soins. Une prédilection naturelle l'avait porté, dès les premiers temps de sa direction, à rassembler et à classer, avec le plus grand soin, la correspondance militaire de Napoléon Ier. Cette collection est devenue aujourd'hui, avec les inappréciables dépôts des archives de l'empire, la source principale de la vaste publication commencée en 1858. Plus de cent aquarelles, vrais chefs-d'œuvre d'exécution, représentant des scènes militaires de la révolution et de l'empire, ont été composées sur ses indications personnelles. Il a, par sa persistance, hâté la publication de la carte topographique de la Grèce et les innombrables reconnaissances faites en Algérie. Son souvenir restera particulièrement attaché à l'exécution de la *Carte de France de l'état-major* (1). Envoyé, dès 1831, à la chambre des députés par la ville de Toulouse, réélu plusieurs fois depuis, promu à la pairie en 1837, il se fit remarquer dans les discussions relatives au recrutement de l'armée, à la réorganisation de l'état-major, aux avantages des chemins de fer comme moyens militaires, etc. Les mémoires qu'il publia pour développer son opinion sur l'opportunité de la fortification de Paris resteront comme des documents indispensables à consulter. Après la révolution de Février, il fut nommé, en 1848, président du comité de défense nationale, et chargé, au commencement de 1849, par le prince-président, d'une mission confidentielle auprès du roi Charles-Albert. Il fut appelé au sénat le 26 janvier 1852, et participa aux travaux de la commission de la correspondance impériale et du conseil général de Seine-et-Marne. Il mourut à quatre-vingt-deux ans sans laisser d'enfants. Il était membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. On a du général Pelet : *Mémoires sur la guerre de* 1809; 4 vol. in-8°, 1824; — *Des principales Opérations de la campagne de* 1813; in-8°, publié d'abord dans *Le Spectateur militaire,* dont il fut un des fondateurs; tom. I à IV; — *Introduction aux campagnes de l'empereur Napoléon en* 1805, 1806, 1807 *et* 1809, *rédigées dans le cabinet de l'empereur et publiées par le général Pelet*, 3 vol. in-8°, qui avait paru d'abord dans le *Mémorial du Dépôt de la guerre; — Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, réunis par le général de Vault, directeur du dépôt de la guerre, mort en 1790, publiés avec une introduction par le général Pelet; collection des documents inédits concernant l'Histoire de France, 9 vol. in-4°, avec atlas. — Il a publié dans *Le Spectateur militaire*, indépendamment des opérations de la campagne de 1813 : *Réponse*

(1) Le général présenta au roi Louis-Philippe, en 1833, la première livraison de ce magnifique ouvrage, une des plus larges entreprises scientifiques accomplies de nos jours, et il a depuis, avec une perfection soutenue, conduit l'opération jusqu'à la 151e feuille.

aux Observations du général Müfling sur la campagne de 1813, t. IV; *De la Division*, t. II; *Coup d'œil militaire sur le Portugal*, t. II; *Essai sur les Manœuvres d'un corps d'armée d'infanterie*, t. IV et VI; *État-major*, t. IV; *Sur les affaires de l'Orient*, t. IV; *Sur les carrés d'infanterie*, t. V; *Observations sur la Réponse du général Uminski, au sujet de la bataille de la Moskowa*, t. X; *Note sur la situation de l'Algérie à la fin de* 1838, t. VIII; *Description de la bataille de Caldiero*, t. VIII; *Description de la bataille de la Moskowa*, t. VIII; *Avis sur la fortification de Paris*, t. XXX; *De la Question des chemins de fer au point de vue militaire*, 1842; Dans l'*Encyclopédie moderne*, les articles *Division*, t. X, et *État-Major*; t. XII; Dans *Le Moniteur*, plusieurs articles sur la carte de France. Le général Pelet a laissé, entre autres travaux manuscrits, un *Dictionnaire topographique et militaire de l'Italie*; *Projets d'attaque et de défense de l'Italie*; *Relation de la campagne de Massena en Italie*; *Notes sur l'Espagne*; *Relation de la campagne de Portugal de* 1810-1811; *Système complet de défense de la France*; *Manœuvres d'un corps d'armée.* L. DE MAS-LATRIE.

Moniteur universel du 18 *avril* 1859. — *Spectateur Militaire*, janvier 1859. — *Bulletin de la soc. de l'Hist. de France*, mai 1859. — *Renseignements part.*

PELET. *Voy.* NARBONNE.

PELETIER (*Jacques*), littérateur, poëte et mathématicien français, né le 25 juillet 1517, au Mans, mort en juillet 1582, à Paris. C'était le quatrième des sept enfants de Pierre Peletier, syndic du Mans, puis bailli de Touvoie. Envoyé de bonne heure à Paris, il fut placé dans le collége de Navarre, sous la direction de Jean, son frère aîné, qui y professait la philosophie. Puis il entra chez un procureur et y fit une assez longue pratique de la chicane. Le dégoût, et aussi un insatiable désir d'apprendre, ramena à l'étude des lettres cet « esprit divers et changeant », comme l'appelle Scévole de Sainte-Marthe. Par l'intermédiaire du poëte Denisot, son ami, il fut admis auprès de Marguerite de Navarre, et figura sous le nom du *Docte* dans cette compagnie de beaux esprits qu'elle présidait au Louvre. Vers 1540, il devint secrétaire de René du Bellay, et ce fut parmi les loisirs de ce facile emploi qu'il prépara la traduction de l'*Art poétique* d'Horace. De retour à Paris en 1544, il passa au collége de Bayeux, et il en était principal lorsqu'en 1547 il prononça dans la chaire de Notre-Dame l'oraison funèbre d'Henri VIII, roi d'Angleterre (1). Son humeur vagabonde le poussa à résigner ces fonctions pour aller loger dans la maison de l'imprimeur Vascosan, où il conçut le projet de réformer l'orthographe d'après la manière de prononcer. Mais, l'ouvrage à peine terminé, il s'enflamma d'une belle ardeur pour la médecine, alla l'étudier à Poitiers (1550), et résida successivement à Bordeaux, à Béziers et à Lyon; il se rendit même à Rome pour solliciter une charge considérable qu'on lui avait promise et dont il ne fut pas jugé digne. Un instant il se lassa de la vie errante et parut se fixer à Paris, où il prit le grade de licencié en médecine; pourtant le tumulte de la guerre civile l'en fit encore sortir, et, après un assez long séjour dans la ville d'Annecy, en Savoie, il y rentra en 1573 pour exercer les fonctions de principal du collége du Mans. Peletier avait un esprit délié, un bon jugement, des connaissances variées, un grand fonds d'imagination; par suite de son inquiétude naturelle il aborda toutes sortes de sujets et n'en traita aucun d'une façon approfondie. Comme poëte il manque souvent d'harmonie, mais il a le vers vif et facile. Joachim du Bellay lui attribue le mérite d'avoir fait le premier des odes françaises. Il a publié en vers : *L'Art poétique d'Horace* (Paris, 1544, 1545, in-8°; Lyon, 1555); *Œuvres poétiques* (Paris, 1547, in-8°), où l'on distingue les deux premiers chants de l'*Odyssée*, réimpr. trois fois à part, le premier chant des *Géorgiques*, et des odes; *Art poétique françois* (Lyon, 1555, in-8°), qui contient des préceptes judicieux; *L'Amour des amours* (Lyon, 1555, in-8°), en 96 sonnets; *La Savoye* (Annecy, 1572, in-8°), poëme devenu fort rare; *Louanges* (Paris, 1581, in-4°). Lorsqu'il s'avisa de marcher sur les traces de Meygret (*voy.* ce nom), dans son *Dialogue de l'ortografe et de la prononciation* (Poitiers, 1550, in-8°), il ne recueillit pas même de cette folle tentative un applaudissement du maître qu'il s'était choisi; Meygret le tança vertement pour avoir proposé quelques règles qui n'étaient pas les siennes. Un obstacle imprévu les divisa aussitôt : prenant tous deux la prononciation pour base, ils adoptèrent l'un l'accent du Lyonnais, l'autre celui du Maine. Une singularité du livre de Peletier, c'est, malgré sa forme dialoguée, de n'avoir point d'alinéas. Quelques autres ouvrages de lui méritent une mention, par exemple *l'Arithmetique* (Poitiers, 1551, in-8°), quatre éditions; *L'Algèbre* (Lyon, 1554, in-8°); *Arithmeticæ practicæ modus* (Paris, 1563, in-8°); *Disquisitiones geometricæ* (Lyon, 1567, in-8°); et *De l'Usage de la géométrie* (Paris, 1573, in-4°), publié en 1572 en latin. Le plus remarquable de ces écrits scientifiques, dont l'usage a été jadis très-répandu, est celui qui a pour titre *In Euclidis Elementa geometrica demonstrationum lib. VI* (Lyon, 1557, in-fol.), réimpr. en 1610 et 1611, et trad. en français; il ne s'est pas contenté, assure-t-on, d'interpréter Euclide, il l'a parfois corrigé heureusement. Ajoutons que Peletier s'occupa de mettre en ordre et de publier les *Nouvelles récréatives* de Bonav. des Périers, son ami.

(1) Ce curieux document se trouve à la Bibliothèque impériale (n° 4,813, ms. du roi).

Son frère aîné PELETIER (*Jean*), docteur en théologie, grand maître du collège de Navarre, devint curé de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et assista au concile de Trente. Il mourut en 1583.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.* — J. Launoy, *Navarræ gymn. hist.*, II, 744. — Teissier, *Éloges*. — Sc. de Sainte-Marthe, *Elogia*. — Goujet, *Biblioth. franç.*, XII. — Niceron, *Mémoires*, XXI. — Montucla, *Hist. des mathém.*, I, 575. — Viollet-Leduc, *Bibl. poétique*. — Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, IV, 166-199. — Max de Clinchamp, *Notice* dans le *Bulletin du bibliophile*, juill. 1847. — Livet, *La Grammaire et les grammairiens au seizième siècle*.

PELETIER ou **PELLETIER** (*Julien*), prêtre français, neveu des précédents, né dans le Maine, vers 1535, mort après 1596. Fait en 1576 principal des philosophes du collége de Navarre, et en 1580 docteur en théologie, il succéda à Jean son oncle (octobre 1583) dans la cure de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, à Paris, et se montra l'un des membres les plus forcenés de la Ligue. Ses prédications fougueuses excitèrent plus d'une fois à cette époque de discordes civiles les passions populaires, et ce fut chez lui que dans la nuit du 14 au 15 novembre 1591 se tint un grand conseil de la Ligue, à l'issue duquel furent arrêtés et pendus immédiatement le président Brisson et les conseillers Larcher et Tardif. Le 23 janvier 1593, il frappa d'un coutelas, dont il était constamment armé, un pauvre idiot qui lui avait répondu : « Je balaye le dehors de l'église, et Dieu, s'il lui plaît, balayera le dedans. » Le curé fanatique le laissa pour mort. Frappé, bien qu'un peu tard, des qualités de Henri IV, il monta en chaire avant d'obéir à l'ordre de quitter Paris (avril 1594), et il témoigna dans l'adieu qu'il fit à ses paroissiens tout son repentir de sa conduite passée : « Il faut que je m'en aille, leur dit-il hypocritement, mais où que ce soit, je louerai la générosité de ce roy béning. » Nous ne savons si Peletier obtint plus tard son pardon du monarque conciliant, mais, le 2 mars 1595, il fut compris dans l'arrêt qui condamnait les assassins de Brisson. Sans doute, alors, il avait quitté la France, car il fut seulement exécuté en effigie sur la place de Grève. H. F.

P. de Lestoile, *Journal de Henri III et IV*. — Ch. Labitte, *De la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, 1841, in-8°. — Dom Marrier, *Historia monast. S.-Martini de-Campis*, 1637, in-4°.

PELETIER DE SOUZY (*Michel* LE), magistrat français, né à Paris, le 12 juillet 1640, mort le 10 décembre 1725. Il fit ses études à Paris au collége des Grassins. Jérôme Bignon et le président Mathieu Molé guidèrent sa jeunesse. Ce fut sous leurs auspices qu'il débuta au barreau. Après avoir été avocat du roi au Châtelet (1660), il fut reçu conseiller au parlement (décembre 1665). En 1666 il fut chargé de l'exécution des arrêts rendus à Clermont (Auvergne) par la cour des grands-jours. En février 1668, il constitua l'intendance de la Franche-Comté nouvellement conquise, et à son retour fut nommé intendant de Lille et des conquêtes de Flandre, puis membre de la commission choisie pour le règlement des limites en exécution des traités d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668) et de Nimègue. On le fit successivement conseiller d'État (1683), intendant des finances (1683-1701), directeur général des fortifications de terre et de mer (1691-1715), membre du conseil royal des finances (1701), et, à la mort du roi Louis XIV, il fut appelé au conseil de régence. Outre les langues anciennes, il parlait facilement les principales langues de l'Europe, et, cultivant les lettres au milieu de ses occupations, il mérita le nom d'*homo limatissimi ingenii*. L'Académie des belles-lettres l'appela dans son sein en 1701. Il a fourni à cette société plusieurs mémoires intéressants, sur des inscriptions, des médailles, etc. Devenu octogénaire, il se démit de ses charges, et se retira dans l'abbaye de Saint-Victor (1720), où il mourut six années plus tard, dans les souffrances aiguës que lui causait une arête qui lui avait percé l'œsophage, et dont on ne put lui faire l'extraction. Son portrait a été gravé par le célèbre Gérard Edelinck.

Il était frère de *Claude* LE PELETIER (*voy.* ce nom), contrôleur général des finances et père de LE PELETIER DES FORTS (*Michel-Robert*), comte de SAINT-FARGEAU, né en 1675, mort le 11 juillet 1740, qui fut successivement intendant des finances (1701), contrôleur général (14 juin 1726), membre de l'Académie des sciences (septembre 1727) et ministre d'État (30 décembre 1729). Il se retira le 19 mars 1730. Il avait épousé Marie-Louise de Lamoignon, fille de Bâville, intendant de Languedoc. — De ce mariage naquit *Louis-Michel* LE PELETIER DE SAINT-FARGEAU, mort le 4 juillet 1739, conseiller du parlement depuis 1735, et dont le fils, *Michel-Étienne* LE PELETIER DE SAINT-FARGEAU, mort en septembre 1778, était avocat général au parlement de Paris lorsqu'il présenta les conclusions sur lesquelles l'ordre des Jésuites fut supprimé en France (1762). Il devint président en 1764. Son fils, *Michel* LE PELETIER DE SAINT-FARGEAU (*voy.* ce nom), député à la Convention nationale, fut assassiné le 20 janvier 1793 (*voy.* PARIS). Michel-Étienne avait épousé en 1755 sa parente *Suzanne-Louise* LE PELETIER DE BEAUPRÉ dont le père, *Charles-Étienne*, fut intendant de Caen (1730), puis de Champagne et conseiller d'État (1749). D'autres branches de cette maison portaient les noms de LE PELETIER DE MONTMÉLIAN, LE PELETIER DE MORFONTAINE, LE PELETIER DE LA HOUSSAYE ; toutes ont fourni des personnages distingués dans la haute magistrature et les finances. A.

De Boze, *Éloge de Peletier de Souzy*, dans les *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, t. VII. — Moréri, *Grand Dict. général*.

PELEUS (*Julien* PILIEU ou), littérateur français, né à Angers, mort vers 1625, dans un âge avancé. S'étant rendu fort habile dans l'étude

des lois, il fut sollicité de se rendre à Paris et y parut avec éclat au barreau. La plupart des présidents du parlement, Potier de Blancmesnil, de Thou, Molé, Le Camus, le chargèrent des affaires les plus importantes qui étaient de leur ressort. Son mérite lui fit accorder une des deux charges d'avocat aux conseils, et en 1600 il reçut d'Henri IV le brevet de conseiller d'État. Le même prince lui donna aussi le titre d'historiographe. On a de Peleus : *Panégyrique au peuple de France*, Paris, 1600, in-4°, où il trace un portrait peu avantageux des mœurs de son temps; — *Opuscules poétiques;* 1600, 1601, in-8°; — *Panégyrique funèbre de Henri III;* Paris, 1601, in-8° : prononcé en 1589, à Angers; — *Actions forenses singulières et remarquables;* ibid., 1604, in-4° : ce recueil de causes célèbres a été réuni à *CLXII questions illustres* sous le titre d'*Œuvres de J. Peleus* (Paris, 1631, in-fol.); — *Le Cavalier françois;* ibid., 1605, in-8°; — *Histoire de la vie et des faits de Henri le Grand;* ibid., 1613-1616, 4 vol. in-8°; elle s'arrête en 1593. D'après Lenglet-Dufresnoy, il serait encore l'auteur d'une *Histoire de la dernière guerre entre les Suédois et les Danois* (1610-1613); Paris, 1622, in-8°.

Lelong, *Bibliot. hist. de la France.* — Goujet, *Bibl. françoise*, XIV.

PELHAM (Sir *Henry*), frère cadet du duc de Newcastle, homme d'État anglais, né en 1694, mort le 6 mars 1754. Il débuta à vingt ans comme officier de dragons, à l'époque où le premier prétendant vint soulever l'Écosse (1715), et assista à la bataille de Preston qui anéantit les insurgés. Le crédit de sa famille le fit arriver au parlement (1718), et il fut constamment réélu par le comté de Sussex. Il se distingua à la chambre des communes, et fut bientôt nommé l'un des lords de la trésorerie. En 1724, il entra comme secrétaire d'État au département de la guerre, poste peu important en Angleterre, et en 1730 il obtint l'emploi lucratif de payeur général des troupes. Il s'était élevé en défendant les mesures de Walpole; mais les ardents ennemis de ce ministre gagnant du terrain chaque jour, Pelham conçut l'espoir légitime de lui succéder. De concert avec son frère, le duc de Newcastle, il dirigea les coups de l'opposition, et contribua à la chute de Walpole (1742). Il devint alors chancelier de l'échiquier et fut nommé premier lord de la trésorerie (août 1743); il y joignit à la fin de l'année les fonctions de chancelier de l'échiquier. Malgré l'influence que lui donnaient ses talents financiers et le vaste patronage de sa famille, il fallut compter avec lord Carteret, nommé plus tard comte de Granville, homme politique d'une vaste instruction, habile, orateur applaudi, et de plus très-aimé de Georges II. Après une lutte qui amena beaucoup d'intrigues, et même la démission passagère des deux frères, lord Carteret, ne se jugeant pas assez soutenu au sein du parlement, donna sa démission, et « alors, dit Macaulay, le règne des Pelham commença » (1744). Henry Pelham devint le ministre dirigeant. Ce n'était pas un orateur brillant, mais il excellait dans la discussion, dans la tactique parlementaire et la conduite des affaires. Il avait les qualités de Walpole, mais sur une moindre échelle. Il était surtout habile comme financier. Sous son administration, l'Angleterre jouit d'une tranquillité inespérée. La violence des passions et de l'opposition semblait s'être apaisée au parlement. Il s'appliqua à développer le commerce et l'industrie, et sous lui la prospérité du pays prit de grands développements. Une de ses mesures les plus remarquables fut la diminution de la dette nationale, qui fut accomplie en réduisant à trois et demi pour cent, puis à trois, l'intérêt que l'on payait auparavant aux prêteurs, à raison de quatre pour cent. Sa mort imprévue au commencement de 1754 disloqua complétement le ministère. « Maintenant je n'aurai plus de repos, s'écria le vieux roi Georges II quand il apprit la nouvelle. » Il avait bien jugé. Pendant son administration, Pelham avait réussi à réunir et à diriger les hommes politiques qui avaient autant de talents que d'ambition, et après lui recommença la lutte turbulente des passions rivales. J. C.

Rev. William Coxe, *Memoirs of the Pelhams' administration*. — Rose, *General Biography*.

PELHAM (*Thomas*), comte de CHICHESTER, homme politique anglais, né le 28 avril 1756, à Spring-Gardens, mort le 4 juillet 1826, à Londres. Il débuta dans la vie publique par les fonctions de lieutenant-colonel des milices du Sussex, et fut élu en 1780 député d'un des bourgs de ce comté. Pendant une période de vingt et un ans, il soutint à la chambre des communes la politique du parti tory, mais avec une grande indépendance, comme il le fit voir en s'opposant avec force à la traite des nègres et à l'élévation des droits sur la drêche. Après avoir été inspecteur de l'artillerie, il devint en 1785 principal secrétaire du vice-roi d'Irlande et seconda lord Camden dans sa lutte contre la rébellion de 1798. Nommé secrétaire d'État de l'intérieur (avril 1801), il prit une part active à la conclusion de la paix d'Amiens, et échangea en 1803 ses fonctions, trop pénibles pour l'état de sa santé, contre celles de chancelier du duché de Lancastre. En 1807 il fut adjoint au comte de Sandwich dans la charge de maître général des postes. Au mois de juin 1801, il était entré dans la chambre haute avec le titre de baron, et à la mort de son père (8 janvier 1805) il prit celui de comte de Chichester.

Burke, *Peerage*.

PELHESTRE (*Pierre*), théologien français, né à Rouen, en 1635, mort à Paris, le 10 avril 1710. Il était fils d'un tailleur. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il vint en 1653 les terminer à Paris, où il prit l'habit ec-

clésiastique. Il fut chargé durant plusieurs années de prêcher la foi catholique dans les Cévennes. A son retour, il entra chez les cordeliers de Paris, dont il devint bibliothécaire. Il mourut d'apoplexie. « C'étoit, dit Moréri, un homme d'une lecture prodigieuse et qui savoit une infinité de faits. » On a de lui : une édition du *Traité de la lecture des Pères de l'Église* (Paris, 1697, in-12), qu'il a augmentée de la moitié; — des *Remarques critiques contre les* Essais de littérature (de l'abbé Tricaut); 1703, in-12; — une *Critique* de la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (de Du Pin); — des *Notes* sur la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Cave; — sur l'*Indulgence de la Portioncule* dans les *Mémoires de Trévoux;* 1703. Il avait revu et corrigé la traduction française des *Lettres de saint Paulin*, trad. par Claude de Santeul et publiée par le P. Claude Frassen; Paris, 1697, in-12. A.

Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 395. — Moréri, *Grand dict. hist.* — *Mém. de Trévoux*, février 1703.

*PÉLIGOT (*Eugène-Melchior*), chimiste français, né en 1812, à Paris. Après avoir été répétiteur à l'École polytechnique, il fut nommé en 1841 professeur de chimie au Conservatoire des arts et métiers et en 1846 essayeur des monnaies. En 1851 il fit partie du jury de l'exposition universelle de Londres, et en 1852 il remplaça le baron de Silvestre dans l'Académie des sciences (section d'économie rurale). On a de lui : *Traité élémentaire de manipulations chimiques*; Paris, 1836, in-8°; — *Recherches sur la nature et les propriétés chimiques des sucres*; Bruxelles, 1838, in-8°; — *Recherches sur la betterave à sucre*; Paris, 1839, in-8°; — *Rapport sur des expériences relatives à la fabrication du sucre et à la composition de la canne à sucre*; Paris, 1842, 1843, in-8°; — *Rapport sur l'exposition des produits de l'industrie autrichienne de* 1845; Paris, 1846, in-8° : adressé à la chambre de commerce de Paris. M. Péligot a fourni des notes et des additions au *Traité d'analyse chimique* de H. Rose (1843, 2 vol. in-8°), des mémoires aux recueils de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, et des articles aux *Annales de chimie et de physique*, au *Journal de pharmacie*, à l'*Encycl. des gens du monde*, etc.

Bourquelot et Maury, *Littér. franç. contemp.*

*PÉLISSIER (*Amable-Jean-Jacques*), duc de MALAKOFF, maréchal de France, né le 6 novembre 1794, à Maromme (Seine-Inférieure). Admis en 1814 au prytanée militaire de La Flèche, et deux mois après envoyé à l'école spéciale de Saint-Cyr, il reçut le 18 mars 1815, deux jours avant l'arrivée de Napoléon le brevet de sous-lieutenant dans l'artillerie, mais il fut incorporé pendant les Cent Jours dans un des régiments de l'armée d'observation du Rhin; il fut licencié au mois d'août, et replacé le 25 octobre dans la légion départementale de la Seine-Inférieure. Les loisirs de la garnison lui permirent de faire de sérieuses études, qui, en janvier 1819, le firent admettre au corps royal d'état-major, après un brillant examen. Lieutenant (16 août 1820) aux hussards de la Meurthe, il fit en 1823, comme aide de camp du général Grundler, la campagne d'Espagne, où sa conduite lui valut les croix de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand. A son retour, il fut successivement attaché aux généraux Bourcke, Vallin et Ledru des Essarts, adressa en 1826 au ministre de la guerre un rapport spécial sur les manœuvres du camp de Saint-Omer, passa cette année au 13e de ligne, puis dans la garde, et fut promu capitaine le 1er avril 1827. Aide de camp du général Durrieu, il fit en 1828 et 1829 la campagne de Morée, pendant laquelle il fut nommé chevalier de Saint-Louis. L'expédition d'Alger, à laquelle il prit part, lui valut le grade de chef d'escadron (2 octobre 1830), et après avoir été employé auprès du général Clément de la Roncière (1831), il passa en avril 1832 au dépôt de la guerre, devint aide de camp du général Pelet au corps d'observation de la Meuse pendant l'expédition d'Anvers; enfin, de 1834 à 1837, il demeura attaché à la place de Paris. L'Algérie était à cette époque le seul champ où pouvaient se déployer les talents militaires : M. Pélissier demanda à passer dans cette colonie; il y fut envoyé avec le grade de lieutenant-colonel (2 novembre 1839), et dirigea pendant trois ans l'état-major de la province d'Oran. Il se distingua dans l'expédition contre Tagdempt (mai 1841), au combat de l'Oued-Melah (19 juillet), et après l'expédition du Chéliff il fut nommé colonel (8 juillet 1842). Il ne montra pas une moindre bravoure dans un combat contre la tribu des Flittas, fit une razzia contre celle des Sbihh dans le Dahara (mai 1843) et seconda le maréchal Bugeaud à la bataille de l'Isly (14 août 1844), où il commandait l'aile gauche. L'attention fut attirée sur lui en 1845 par une expédition qu'il dirigea contre des Arabes réfugiés dans les grottes de l'Ouled-Rhia. Le châtiment dont il les frappa (en les étouffant par la fumée dans une caverne) surprit par sa nouveauté; au fond, cependant, il n'était pas plus barbare que plusieurs autres choses qui se pratiquent en Europe, et contre lesquelles l'opinion ne se récrie pas, parce qu'il est convenu que ces malheurs sont indispensables. Du reste, en cette circonstance, le colonel Pélissier ne faisait qu'exécuter les ordres précis du maréchal Bugeaud qui en assuma sur lui toute la responsabilité. Promu maréchal de camp (22 avril 1846), il fut mis à la disposition du gouverneur général, qui le chargea, un mois après, d'atteindre et de disperser les Ouled-Felloha et les Ouled-Boalkourra, fractions des Beni-Zerouel, expédition dont il s'acquitta avec son énergie et sa promptitude ordinaires. Général de division le 15 avril 1850, il commanda la province

d'Oran, et fut chargé par intérim des fonctions de gouverneur général de l'Algérie (10 mai 1851). A la nouvelle du coup d'État, il mit la colonie en état de siége (7 décembre) et déclara dans une proclamation qu'il était « déterminé à sauvegarder l'ordre par tous les moyens dont il était armé et au dedans et au dehors ». Après avoir remis le gouvernement au général Randon, il organisa ce même mois la première expédition de la Kabylie, pendant laquelle il fut décoré de la médaille militaire (15 août 1852); ses habiles combinaisons militaires amenèrent la prise de Laghouat (4 décembre) et la soumission des tribus remuantes de l'Algérie méridionale. Il fut promu grand-croix de la Légion d'honneur le 25 décembre 1854. Appelé en janvier 1855 au commandement du premier corps de l'armée d'Orient, le général Pélissier arriva le 9 février à Kamiesch, et prit part à toutes les premières opérations du siége de Sébastopol. Lorsque l'état de santé du général Canrobert ne lui permit plus de conserver le commandement en chef (16 mai 1855), il le remit au général Pélissier, qui, le 19, publia son premier ordre du jour à l'armée, et signala ses débuts par une double attaque, l'une sous les murs de Sébastopol, l'autre par mer, dans la mer d'Azof. Pendant la nuit du 22 au 23 mai, il enleva une vaste place d'armes établie par les Russes entre la mer et le bastion central et menaçante pour nos attaques de gauche, occupa la ligne de la Tchernaïa, s'empara le 7 juin des redoutes du Mamelon-Vert et du Carénage, mais trouva, le 17 juin, dans les défenseurs de la tour Malakoff une résistance qui fit éprouver de grandes pertes à nos troupes. Malgré cet insuccès, la fortune ne devait pas faire défaut à la valeur française, et dès lors le général Pélissier poursuivit les travaux d'approche contre Malakoff de manière à ne plus laisser entre les colonnes d'attaque et le bastion un espace trop considérable, ce qui avait occasionné notre échec lors de l'assaut un peu prématuré du 17 juin. Le 16 août, une grande bataille gagnée sur les bords de la Tchernaïa, près du pont de Traktir, préparait la chute imminente de Sébastopol, qui au grand étonnement de l'Europe fut enfin emporté d'assaut dans la journée du 8 septembre. Le bâton de maréchal de France (12 septembre) fut le prix de cet important triomphe. Rappelé après la conclusion de la paix, le maréchal surveilla les opérations de l'évacuation de la Crimée et s'embarqua le 5 juillet 1856 pour la France. Le 22 du même mois, il recevait de l'empereur le titre de duc de Malakoff, et une loi promulguée le 18 mars 1857 lui assurait une dotation de 100,000 francs de rente transmissible à sa descendance directe de mâle en mâle. La reine Victoria Ire lui décerna (6 juin 1856) la grand-croix de l'ordre du Bain. Vice-président du sénat (14 décembre 1350), membre du conseil privé (1er février 1858), ambassadeur en Angleterre (23 mars), il quitta ce dernier poste (23 avril 1859) pour prendre, au début de la guerre d'Italie, le commandement de l'armée d'observation, aujourd'hui 3e corps d'armée, dont le quartier général est à Nancy. Le choix qui fut fait de sa personne et les explications données ensuite par *le Moniteur* firent sentir à l'Europe toute l'importance de ce poste. Le maréchal remplaça le duc de Plaisance comme grand chancelier de la Légion d'Honneur le 23 juillet 1859; enfin, il a été nommé gouverneur général de l'Algérie le 24 novembre 1860. Ce sont ces fonctions qu'il remplit encore. H. F.

Annuaires militaires. — *Moniteur universel.* — *Men of time.* — Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.*

PELL (*John*), mathématicien anglais, né le 1er mars 1610, à Southwyke (comté de Sussex), mort le 12 décembre 1685, à Londres. Il étudia à Cambridge et se fit agréger à Oxford. A dix-huit ans il composa un traité sur l'usage des cadrans et il ouvrit avec Henry Briggs une correspondance sur les logarithmes. Ses premiers travaux eurent pour objet l'astronomie, tels que *Modus supputandi ephemerides* (1630); *Commentationes in Cosmographiam Alstedii* (1631); *Astronomical history of observations of heavenly motions and appearances* (1623); et *Eclipticus prognosticu* (1633). Bientôt la diversité de ses talents non moins que l'originalité de ses idées ayant répandu à l'étranger sa réputation, il fut appelé à Amsterdam pour y occuper la chaire de mathématiques (1643); de là il passa en 1646 à Breda, où le prince d'Orange venait de fonder un nouveau collége. De 1654 à 1658 il remplit auprès des cantons protestants de la Suisse les fonctions de résident anglais. Après la restauration, il entra dans les ordres (1661), administra les cures de Fobbing et de Laingdon, dans le comté d'Essex, et devint un des chapelains de l'archevêque Sheldon, son protecteur. « Il s'attendait, rapporte Wood, à devenir doyen, mais n'étant pas intrigant, il ne put s'élever au-dessus du rang de recteur. La vérité est que c'était un homme qui n'entendait rien aux affaires de la vie; ses fermiers et ses parents le trompaient et le volaient, de manière qu'il manqua des choses nécessaires, même de papier et d'encre jusqu'à sa mort. » Il fut arrêté pour dettes et détenu quelque temps. On a encore de lui : *De vera circuli mensura*; Amsterdam, 1647, in-4°; c'est une réfutation de la solution imaginée par Longomontan de la quadrature du cercle; Pell eut en sa faveur l'assentiment de Descartes, Mersenne, Roberval, Mydorge, Golius, Cavalieri, etc.; — *Table of* 10,000 *square numbers*; Londres, 1672, in-fol. Il a fait des additions considérables à la version anglaise de *l'Algebra* de Rhonius (1668, in-4°). En 1651 Pell inséra à la fin du '*Reformed library-Keeper* de John Dury (Londres, in-12) un petit traité fort curieux, intitulé *An Idea of mathematics*,

et qu'il avait soumis dès 1639 à l'examen du P. Mersenne et de Descartes; entre autres moyens de propager l'étude des mathématiques, il y indique la rédaction d'un manuel pour apprendre à résoudre, sans instruments, tous les problèmes d'arithmétique et de géométrie, et la fondation d'une bibliothèque spéciale pourvue d'un catalogue chronologique et raisonné.

Wood, *Fasti Oxonienses*. — Montucla, *Histoire des mathématiques*. — Martin, *Biog. philos.* — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

* **PELLAT** (*Charles-Auguste*), jurisconsulte français, né à Grenoble, le 8 octobre 1793. Il étudia le droit dans cette ville, et obtint au concours en 1820 une place de professeur suppléant. La faculté de droit de Grenoble ayant été dissoute en 1821, M. Pellat, qui passait pour libéral, ne fut pas compris dans la nouvelle organisation. Nommé suppléant à Paris (1827), en 1829 il fut appelé, par voie de concours, à la chaire de Pandectes qu'il occupe encore aujourd'hui. Doyen de la faculté depuis 1848, il a siégé, de 1848 à 1850, au conseil supérieur de l'instruction publique, et il est devenu en 1858 membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. Nous citerons de lui : *Traduction du livre VII des Pandectes, accompagnée d'un commentaire, précédée d'un Exposé des principes généraux du droit de propriété et de ses principaux démembrements, particulièrement de l'usufruit*; Paris, 1837, in-8°; — *Traduction du livre XX et du titre VII du livre XIII des Pandectes*; Paris, 1840, in-8° : suivie d'un traité tiré d'une *Histoire du droit privé des Romains*, par Schilling; — *Précis d'un cours sur l'ensemble du droit privé des Romains*, par Théodore Mazeroll, *trad. et annoté*; Paris, 1840, in-8°; — *Cours d'introduction générale à l'étude du droit, ou Encyclopédie juridique*, par Falck, *trad. et annotée*; Paris, 1841, in-8°; — *Institutes de Gaius, trad. et commentées*; Paris, 1844, in-8°. M. Pellat a donné des articles à la *Thémis*, au *Bulletin universel des sciences*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, et à la *Revue de droit français et étranger*. E. R.

Documents particuliers.

PELLEGRIN (*Simon-Joseph*), littérateur français, né en 1663, à Marseille, mort le 5 septembre 1745, à Paris. Pour obéir à son père, conseiller au siége de Marseille, il s'engagea fort jeune dans l'ordre des religieux servites; après avoir demeuré assez longtemps avec eux dans le couvent de Moutiers (diocèse de Riez), il s'embarqua comme aumônier à bord d'un vaisseau. En 1703, il envoya au concours de l'Académie française une épître et une ode où il célébrait *le glorieux succès des armes de Sa Majesté*; on accorda le prix à la première de ces pièces, qui avait quelque temps balancé les suffrages avec la seconde. Cette singularité ayant causé du bruit, Mme de Maintenon voulut connaître cet auteur, heureux rival de lui-même, et lui accorda, sur sa demande, un bref de translation dans l'ordre de Cluny; puis il fut sécularisé. Fixé désormais à Paris, et libre de s'abandonner à son goût pour les lettres, l'abbé Pellegrin, qui n'avait point de fortune, imagina, pour subsister, d'avoir chez lui une boutique ouverte d'épigrammes, de madrigaux et de compliments pour toutes sortes d'occasions; il les vendait plus ou moins cher, selon les gens et aussi selon le nombre des vers et leur différente mesure. A cette ressource précaire il en ajouta une autre, qui n'était guère digne de son état : il travailla pour les théâtres établis alors à Paris, et surtout pour celui de l'Opéra-Comique. Ce qui fit dire plaisamment à Remi, poëte assez peu connu :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

L'archevêque de Paris, M. de Noailles, l'ayant mis en demeure de choisir entre la messe et l'opéra, l'abbé Pellegrin garda ce qui le faisait vivre et fut interdit. Heureusement ses protecteurs le sortirent d'embarras en lui procurant une pension sur *le Mercure*, où il rédigea la partie des spectacles. « Du reste, dit Moréri, l'abbé Pellegrin a passé pour homme de probité. Une grande partie de ce qu'il retirait de ses travaux, il le donnait à sa famille, qui n'était pas à son aise, et il se refusait souvent à lui-même ce qui lui eût été le plus nécessaire. Sa modération était telle que, quoiqu'il ait été souvent l'objet de beaucoup de traits satiriques, il n'a jamais répondu sur le même ton. » Deux choses avaient contribué au décri où il était tombé, son extérieur négligé et sa difficulté à s'exprimer. Il affichait parfois une sorte de vanité naïve, dont on a rapporté quelques traits. Après la première représentation de *Mérope*, un bel esprit nommé Dumont entre au café Procope en s'écriant : « En vérité, Voltaire est le roi des poëtes ! — Eh ! que suis-je donc, moi ? demanda Pellegrin d'un air piqué. — Vous en êtes le doyen, répliqua Dumont. » Parmi ses compositions dramatiques, nous citerons les tragédies de *Polydore* (jouée en 1705); *La Mort d'Ulysse* (1706); *Tibère* (1727); *Pélopée* (1733); *Hippolyte et Aricie* (1733); *Bajazet Ier* (1739); et *Catilina* (1742); la comédie du *Nouveau Monde* (1722), écrite avec assez de facilité et d'agrément; les opéras de *Médée et Jason* (1713); *Télémaque* (1714); *Les Plaisirs de la campagne* (1719), *Renaud* (1722); *Télégone* (1725); *Orion; La Princesse d'Élide* (1723); et *Jephté* (1732); cette dernière pièce, souvent réimprimée, fut interdite par l'archevêque de Paris. L'abbé Pellegrin a encore écrit plusieurs vaudevilles pour le théâtre de la Foire. On a aussi de lui des *Poésies chrétiennes* (Paris, 1702, 2 vol. in-8°), des *Noëls nouveaux* (1711, in-8°), qui ont eu plusieurs éditions; d'autres recueils où il a ajusté sur des airs d'opéras et de vaudevilles l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament (1705, 2 vol. in-8°), les psaumes (1705, in-8°), les dogmes de

la religion (1706, in-12), les proverbes de Salomon (1725, in-8°) et l'Imitation de Jésus-Christ (1727, in-8°). Il est aussi l'auteur anonyme de l'*Apologie de Voltaire* (Paris, 1725, in-8°), critique sage et raisonnée, que Voltaire attribuait à Desfontaines. P. L.

Moreri, *Grand Dict hist* (1759). — Beaumont (De), *Recherches sur les théâtres de France*, III. — Parfaict frères, *Hist. du théâtre français*. — Freron, *Lettres sur quelques Écrits modernes*. — De Lévis, *Almanach des Théâtres*.

PELLEGRINI (*Pellegrino*), dit *Tibaldi* ou *Pellegrino de Bologne*, architecte et peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1527, mort à Milan, en 1600. Son père, qui n'était, dit-on, qu'un maçon originaire de Valsoldo dans le Milanais, le destina à la peinture, pour laquelle il sembla dès l'enfance montrer une véritable vocation. On ignore sous quel maître Pellegrini travailla à Bologne; à vingt ans, il se rendit à Rome, où il passa trois années. Il paraît avoir pris pour modèle Michel-Ange, et c'est sans doute à cette prédilection qu'il dut la manière savante et grandiose de peindre le nu, qui est un des principaux caractères de son talent. Moins exagéré dans les formes anatomiques, il mérita d'être surnommé par les Carrache *le Michel-Ange réformé*. Les premiers ouvrages importants qu'il exécuta à Bologne sont les fresques dont il décora deux des salles du rez-de-chaussée du palais de l'Université; il y a représenté divers *traits de l'Odyssée*, *La Paix*, *La Mort d'Hercule*, *Hercule conduit au ciel par Hébé*, *Quatre génies semant des fleurs*, *Éole*, figure colossale, *Neptune*, quatre *philosophes*, enfin quatre grandes figures académiques, remarquables par les difficultés des raccourcis. Ces fresques sont préférées par Vasari à tous les autres ouvrages de Pellegrini; mais tel n'était point le sentiment des Carrache, qui mettaient au-dessus ses deux grandes fresques de la chapelle Poggi, à S.-Giacomo-Maggiore, *Saint Jean baptisant le peuple* et *Beaucoup d'appelés et peu d'élus*, dans lesquelles il se montra inimitable pour la pureté du dessin, la vérité de l'expression, la richesse de l'invention, le nombre et la variété des figures et l'art de les grouper. Citons encore parmi ses ouvrages à Bologne, *La Forge de Vulcain*, *Les trois Grâces* transportées sur toile et vendues à l'étranger, et les fresques qui accompagnent à Santa-Maria-de'-Servi, le tombeau de Ludovico Gozzadini. Appelé dans la Marche d'Ancône, Pellegrini enrichit plusieurs villes d'excellentes fresques, telles que l'*Histoire de Scipion*, au palais Ciccolini à Macerata; l'*Histoire de Trajan*, au palais Mancinforte, à Ancône, qui possède aussi de lui le *Christ vainqueur des démons*, et huit figures allégoriques.

Pellegrini a laissé peu de peintures à l'huile; on voit cependant de lui à San-Martino-Maggiore de Bologne une *Sainte Famille;* le Musée de Madrid possède une *Flagellation* et celui de Dresde un *Saint Jérôme*. Dans ses compositions, cet artiste se plaisait à introduire d'élégants détails d'architecture, indiquant déjà son goût pour un art qui devait être la principale occupation de la seconde moitié de sa carrière.

Appelé à Milan par le cardinal Charles Borromée, il le seconda habilement dans ses vastes entreprises; il suffira d'indiquer parmi ses ouvrages les portes et la grande cour d'ordre rustique du palais archiépiscopal, les églises de Saint-Laurent, des Jésuites, des Servites, de Saint-Protais, de Saint-Fidèle, la colonne surmontée d'une statue du Rédempteur, et l'élégante chapelle isolée au centre de l'ancien lazaret. Nommé architecte de la cathédrale, Pellegrini donna les dessins d'une façade malheureusement d'un style fort différent de celui du reste du temple, dessins qui ne furent exécutés qu'au tiers. Après avoir été appelé en Espagne par le roi Philippe II, qui le chargea de la décoration de l'Escurial, il revint à Milan, comblé d'honneurs et de richesses, et décoré du titre de *marquis de Valsoldo*. Ce fut alors qu'il se construisit dans la rue del Marino une charmante habitation, aujourd'hui *casa Patellani*. « On doit, dit Quatremère de Quincy, mentionner comme témoignage irrécusable du talent et de la rare intelligence de Pellegrini, la maison professe des Jésuites à Gênes. L'architecte fut obligé de tirer parti d'un terrain très-irrégulier et bordé de rues étroites. Il mit tant d'art dans son plan, qu'après avoir réussi à y faire entrer une fort belle église au lieu le plus apparent, il sut profiter du terrain restant de manière que rien n'y fut oublié. » Il eut pour élèves deux peintres de talent, Girolamo Miruoli et Giovanni-Francesco Bezzi, surnommé le *Nosadella*. Il fut aussi le maître de son jeune frère (et non point de son fils), *Domenico* PELLEGRINI, dit aussi *Tibaldi*, architecte, peintre et graveur, né à Bologne en 1541, mort en 1582. Cet artiste a peu manié le pinceau, et on ne connaît aucune peinture qui puisse avec certitude lui être attribuée : il exécuta dans la cathédrale de Bologne une chapelle que Clément VIII trouvait supérieure aux plus belles de Rome. Bologne doit à Domenico plusieurs autres monuments importants, tels que la douane qui, dans son genre, n'a pas d'égale aux yeux de Quatremère de Quincy, l'église de la Madonna-del-Borgo-soprà-le-Mura, la grande porte de l'hôtel de ville, et le beau palais Magnani. Les estampes qu'il a gravées sont estimées des amateurs; il suffirait à sa gloire d'avoir été dans cet art le maître d'Augustin Carrache.

E. B.—N.

Zanotti, *Vita del Tibaldi*. — Mazzolari, *Pitture dell' Escuriale*. — P. Flaminio, *Memorie storiche*. — Vasari, *Vite*. — Oretti, *Memorie*. — Quatremère de Quincy, *Dict. d'architecture*.

PELLEGRINI (*Camillo*), historien et archéologue italien, né à Capoue, en 1598, mort dans la même ville, le 9 novembre 1663. Il fit ses premières études à Capoue, et fut ensuite en-

voyé à Naples au collége des Jésuites. Le désir d'étendre ses connaissances le conduisit à Rome, et la vue des monuments de cette ville lui inspira l'idée de recueillir les documents authentiques de l'histoire de l'Italie. Dans ce but, il parcourut les principales villes de la péninsule, visitant avec beaucoup de soin les bibliothèques et les archives publiques; mais l'entreprise dépassait ses forces, et il mourut avant de l'avoir exécutée. S'il a laissé à Muratori la gloire de former le grand recueil des historiens d'Italie, il a le mérite d'en avoir conçu l'idée et d'en avoir préparé les matériaux. On a de Pellegrini : *Historia principum longobardorum, cum serie abbatum cassinensium, ab anno 720 ad annum 1137*; Naples, 1643, in-4°, inséré dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, t. IX, et dans le *Corpus scriptorum Italiæ* de Muratori, t. II et V; réimprimé, Naples, 1749, 2 vol. in-4°; — *Apparato alle antichità di Capua, overo della Campania felice;* Naples, 1651, in-4°; traduit en latin par A. Ducker et inséré dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, t. IX. Z.

Soria, *Storici napoletani*, t. II. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VIII, 386.

PELLEGRINI (*Giuseppe-Luigi*), littérateur italien, né en 1718, à Vérone, où il est mort, le 13 avril 1799. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et passa pour l'un des plus éloquents orateurs de son temps; Marie-Thérèse l'attira à Vienne, où il prêcha plusieurs fois devant la cour impériale. Il était aussi poëte et ses compositions se recommandent par la fraîcheur du coloris et la délicatesse du sentiment. On a de lui : *Tobia, ragionamenti;* Venise, 1772, 2 vol. in-8°; — *Poesie latine ed italiane*; ibid., 1774; Bassano, 1791, in-8°; — *Debora, Gieple e Giona, lezioni sacre;* Venise, 1804, 2 vol. in-8°; — *Prediche;* ibid., 1818, 5 vol. in-8°; — *Panegirici*; ibid., 1820, in-8°. Cet écrivain était le frère du feld-maréchal comte Pellegrini.

Dizionario storico di Bassano.

PELLEPORT (*Pierre*, vicomte), général français, né le 26 octobre 1773, à Montrejeau (Haute-Garonne), mort à Bordeaux, le 15 décembre 1855. Soldat lors de la levée en masse, il fit les campagnes des Pyrénées orientales, d'Italie et d'Égypte, et fut nommé capitaine à Aboukir. Il fit ensuite avec la grande armée les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne, devint chef de bataillon à Iéna (1806), reçut une riche dotation pour sa conduite à Eylau, où il avait été plusieurs fois blessé, le grade de colonel à Essling (1808) et le titre de baron après s'être distingué à Wagram et à Znaïm. Fait à Volontina général de brigade (1812), il fut blessé à Leipzig et sous les murs de Paris. Pendant les Cent Jours, il fut envoyé à l'armée du midi, et après s'être rallié aux Bourbons, échangea son titre de baron pour celui de vicomte. A l'armée d'Espagne (1823), il se distingua à l'attaque des hauteurs de Campillo (25 juillet), et fut promu le 8 août suivant lieutenant général. Il entra au conseil supérieur de la guerre (1828), et mis en disponibilité après la révolution de juillet 1830, il devint commandant supérieur de la garde nationale bordelaise (1831). Remis en activité en 1834, il présida aux manœuvres du camp de Saint-Omer. Placé en 1837 à la tête de la 21e division militaire (Perpignan) et de la division active des Pyrénées orientales, il fut nommé pair de France le 25 décembre 1841, et, vers cette époque, il entra dans la réserve de l'état-major général. H. F.

Archives de la guerre. — Mullié, *Biogr. des célébrités militaires.*

PELLEPRAT (*Pierre*), missionnaire français, né en 1606, à Bordeaux, mort le 21 avril 1667, à la puebla de los Angeles (Mexique). Admis dans la Compagnie de Jésus, il professa la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges de l'ordre, et vint à Paris, où ses talents pour la chaire ne tardèrent pas à lui faire une réputation. En 1639, il s'embarqua pour les missions, et après avoir visité plusieurs maisons de la Compagnie, passa au Mexique, où il séjourna onze ans. On a de lui : *Prolusiones oratoriæ* (Paris, 1644, in-8°), recueil de discours; — *Relation des missions des Jésuites dans les îles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale* (Paris, 1655, in-8°); — *Introduction à la langue des Galibis, sauvages de l'Amérique méridionale* (Paris, 1655, in-8°), opuscule rare. H. F.

Sottwel, *Bibl. scriptor. Soc. Jesu.* — Brunet, *Manuel du libr.* — A. et A. de Backer, *Biblioth. des écriv. de la Compagnie de Jésus*, 2e série.

PELLERIN (*Joseph*), numismate français, né le 27 avril 1684, à Marly, près Versailles, mort le 30 août 1782, à Paris. Les langues anciennes et modernes furent le principal objet de ses études. Ce fut même à cette connaissance qu'il dut, en 1706, son admission dans les bureaux de la marine, où il fut employé à la correspondance. Ayant réussi en 1709 à lire, sans aucune clef, plusieurs lettres chiffrées, saisies à bord d'une frégate espagnole et concernant l'archiduc d'Autriche, il gagna, par cet effort de pénétration, les bonnes grâces de Pontchartrain, qui le choisit pour secrétaire de son cabinet. Il jouit de la même faveur auprès des ministres qui lui succédèrent : le comte de Toulouse le nomma commissaire de la marine (1718), et Maurepas, commissaire général, puis premier commis. Ayant obtenu sa retraite en 1745, il consacra le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. Le cabinet qu'il avait formé, le plus riche et le plus précieux qui eût jamais appartenu à un particulier, contenait 32,500 médailles; en 1776 Louis XVI en fit l'acquisition au prix de 300,000 fr. Pellerin fit faire de grands progrès à la numismatique : il l'éclaira singulièrement par l'intéressant recueil qu'il publia sous divers titres (Paris, 1762-1778, 10 vol. in-4°, pl.), et qui forme le catalogue raisonné de sa propre collec-

tion. Il adopta une méthode aussi simple que logique, et montra dans ses explications une grande finesse d'observation et une perspicacité rare. On peut dire qu'il fraya la route au célèbre Eckhel. Quelques erreurs qui lui avaient échappé ont été relevées par Khell, Barthélemy, Swinton et l'abbé Leblond.

Chaudon et Delandine, *Dict. universel.*

PELLERIN (*Joseph-Michel*), publiciste français, né le 27 septembre 1751, à Nantes, où il est mort, le 29 novembre 1794. Il exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale lorsque sa réputation de probité et le succès de quelques écrits qu'il venait de publier déterminèrent ses concitoyens à le nommer successivement député à l'assemblée générale de la sénéchaussée de Guérande, et député aux états généraux. Les réformes opérées dépassant la mesure qu'il leur avait assignée, il se sépara bientôt de la majorité dans toutes les questions qui lui parurent porter atteinte à l'autorité constitutionnelle. Tombé malade, il revint à Nantes, en septembre 1790, après avoir obtenu de ses commettants l'autorisation de se démettre de son mandat. Un mémoire qu'il publia en juin 1791 pour les religieuses des Coëts, violemment arrachées de leur couvent, fournit le prétexte de l'incarcérer à deux reprises. Jeté une troisième fois, en septembre 1793, dans la prison de l'Éperonnière, il fut amené (septembre 1794) devant le tribunal révolutionnaire de Paris, et acquitté. On a de lui : *Idées d'un citoyen sur les réformes de l'administration de la justice en France* (1788, in-8°); — *Suite des* Idées, etc., *et Réflexions sur les états généraux prochains* (oct. 1788, in-8°); — *Mémoire historique sur la constitution des états de Bretagne* (nov. 1788, in-8°); — *Droit public de la province de Bretagne, avec des Observations relatives aux circonstances actuelles* (1789, in-8°). P. L—T.

Biogr. Bretonne. — *Revue des provinces de l'ouest*, III. — *Doc. partic.*

PELLET (*Jean-François*), poëte français, né en 1782, à Épinal, où il est mort, le 13 février 1830. Il était un des meilleurs avocats d'Épinal. Sa première pièce, une *Ode sur les vicissitudes des empires* (1810), obtint les éloges de Boufflers. En 1814 il combattit les étrangers à la tête d'une compagnie franche, où sa femme servait sous les habits d'un soldat. Il célébra en vers chaleureux l'insurrection des Grecs et les sites agrestes de son pays natal. La plupart des morceaux qu'il avait publiés parurent sous ce titre : *Le Barde des Vosges* (Paris, 1827, in-18); la seconde édition de ce recueil (Paris, 1829, 2 vol. in-18, fig.) contenait en outre la tragédie de *Constantin le Grand*, des fragments de Sénèque et un petit poëme, *Les Classiques et les Romantiques*, qui fut l'occasion d'un procès singulier. M. Massey de Tyrone, ancien procureur du roi, ayant eu, par un ami de Pellet, communication du manuscrit de ce dernier ouvrage, l'avait fait imprimer sous son propre nom, mais avec un titre différent, *Les deux Écoles, ou essais satiriques sur quelques modernes* (Paris, 1829, in-8°); à part les notes et de légers changements, rien n'était de lui. Ce plagiat n'eût peut-être pas eu de suites si le plagiaire lui-même, ayant appris la publication des *Classiques et des Romantiques*, n'eût effrontément revendiqué cette œuvre comme sienne. Quoique malade et souffrant, Pellet vint plaider sa propre cause à Paris (janvier 1830), et fit condamner M. Massey en première instance; quelques mois plus tard ce jugement fut confirmé en appel.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. (Suppl.). — *Le Moniteur univ.*, 1830, p. 209.

PELLETAN (*Jean-Gabriel*), voyageur français, né à Marseille, en 1747, mort à Paris, en décembre 1802. Il était armateur lorsqu'en 1787 il succéda à Jean-Baptiste-Léonard Durand comme directeur de la Compagnie du Sénégal. Il resta trois années en Afrique, mais la révolution vint ruiner ses commanditaires, et à son retour il fut écroué comme concussionnaire. Durant sa captivité il rédigea un ouvrage contenant un plan de colonisation en Afrique, qu'il adressa au comité de salut public (6 thermidor an II). Le titre en explique le but : c'est un *Mémoire sur la colonie française du Sénégal, avec quelques considérations historiques et politiques sur la traite des nègres, sur leur caractère et les moyens de faire servir la suppression de cette traite à l'accroissement et à la prospérité de cette colonie*; Paris, an IX, in-8°, avec carte. Suivant Walkenaër, l'auteur « s'y montre peu instruit de ce qui avait été fait avant lui et ne connaît que bien faiblement la géographie du pays où il a voyagé. » Dufour succéda à Pelletan comme directeur de la Compagnie du Sénégal. Rendu à la liberté sans jugement, Pelletan put réunir les débris de sa fortune, et mourut dans l'aisance. A.

Amédée Tardieu, *Sénégambie*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 89. — Walkenaër, *Collection de voyages*, t. V, p. 89 et p. 304 et 315.

PELLETAN (*Philippe-Jean*), chirurgien français, naquit à Paris, le 4 mai 1747, d'un maître en chirurgie de peu de renom, et mourut à Bourg-la-Reine, où on l'inhuma, le 26 septembre 1829, après une existence célèbre et agitée, pleine de traverses et de vicissitudes. Quoique sans fortune, il fit de bonnes études littéraires, après quoi il se livra avec ardeur à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Privé de livres, un de ses amis lui procura l'anatomie de Winslow; et en échange de ce petit service, il apprit l'anatomie à son condisciple, car il enseigna dès qu'il commença à savoir, ce qui hâta ses progrès et perfectionna son élocution. Une fois à l'hôtel-Dieu, il ne quitta plus cet établissement, montrant pour les opérations une très-grande habileté, pour les pauvres malades beau-

coup de commisération, et pour le professorat public un talent des plus remarqués. On le vit successivement chirurgien gagnant maîtrise sous Moreau, son maître et son ancien professeur aux écoles de santé et au collége de chirurgie, professeur de clinique à l'hospice de perfectionnement avant Dubois, chirurgien major à l'armée des Pyrénées, puis à l'armée du nord, membre du conseil de santé des armées, membre de l'Académie royale de chirurgie, membre de la Légion d'honneur dès la première promotion (aux Invalides, juillet 1804), professeur à la faculté de médecine dès sa création, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu après Desault et avant Dupuytren, chirurgien consultant de Napoléon Ier, et de plus membre de l'Institut et membre de l'Académie de médecine dès leur fondation. Il réunit donc tous les titres et toutes les plus hautes fonctions et les dignités de sa robe et de son art, et fut en même temps un des grands praticiens de la ville. Nonobstant tant de possessions et tant d'éclat, Pelletan ne fut jamais heureux ni riche. A chaque époque de sa vie, sa situation eut de l'instabilité, sa conduite du décousu et de l'inconséquence. Ainsi, le premier il avait fait la réputation clinique de l'hospice de perfectionnement, et ce fut Antoine Dubois, lui-même fort habile, mais plus judicieux et plus maître de lui, qui en recueillit les fruits et la gloire : l'hôpital, de même que la rue, ont porté le nom de Dubois. Pelletan eut avec ses autres rivaux les mêmes mécomptes. C'était lui que ses mérites et sa constante résidence désignaient comme le successeur de son maître, le chirurgien Moreau, et ce fut Desault, chirurgien d'un autre hôpital, qui obtint la place. Connu de l'empereur, et grandement estimé de lui, il pouvait prétendre à devenir son premier chirurgien, et ce fut au baron Boyer que Corvisart donna la préférence. Chef et maître de Dupuytren, son adjoint à l'hôtel-Dieu, celui-ci le fit évincer de sa place et s'en empara : Pelletan ne conserva que le vain titre d'honoraire. Tous ses émules, excepté Desault, qui était mort en 1795, furent nommés barons de l'empire; lui seul eut à regretter cette dignité, et sans doute il trouva dans son cœur assez de philosophie pour s'en consoler. Resté professeur à l'École de Médecine, et professeur assez éloquent pour qu'on le surnommât *Bouche d'or* et qu'on le comparât à Fourcroy, néanmoins on le fit passer successivement de la chaire de clinique à celle des opérations, et de celle-ci aux accouchements. Après quoi l'ordonnance Corbière du 2 février 1823 le dépouilla, en même temps que dix de ses collègues, de son rang et de son traitement de professeur titulaire, par suite de l'émeute du 18 novembre 1822. Les malades, on le comprendra, le quittèrent peu à peu comme les emplois. En sorte qu'après cinquante années de services importants, trente années de professorat supérieur, quarante années de pratique et de dévouement, Pelletan était redevenu vers la fin de sa carrière presque aussi pauvre qu'au premier jour de ses études. Il ne conservait guère pour tout traitement régulier, à l'âge de soixante-dix-sept ans, que sa pension de membre titulaire de l'Institut, cette providence des génies imprévoyants. Pelletan inventa peu, précisément parce qu'il savait beaucoup. Fort habile et fort exercé, il n'attachait d'ailleurs qu'un prix médiocre aux innovations en fait d'instruments et de procédés opératoires. Il avait publié en 1810, âgé alors de près de soixante ans, une *Clinique chirurgicale*, en 3 vol. in-8°, qui aurait eu plus de retentissement et plus de succès s'il l'eût mise au jour dix ans plus tôt, alors qu'il aurait pu prendre le soin personnel de la commenter et d'en faire sentir le prix dans ses cours. C'est du reste un ouvrage qui laisse beaucoup à désirer et à supprimer. Un fait que notera l'histoire et qu'elle a déjà enregistré, ce sont les soins pleins d'humanité et de douceur que reçut de lui et de Chopart, après Desault, ce malheureux fils de roi qui a porté le nom de Louis XVII et qui mourut (le 8 juin 1795) au Temple, accablé de mauvais traitements encore plus que des humeurs froides. Ce fut Pelletan qui eut à rendre compte à la Convention de l'état viscéral du jeune dauphin. Desault était mort depuis une semaine (le 1er juin). Voici ce que j'ai dit ailleurs des causes qui firent révoquer Pelletan de sa place de chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Paris : « .... Pelletan, prédécesseur de Dupuytren et son chef d'emploi, ne sentait point dans son âme cette ferme assurance qui n'abandonnait jamais son jeune adjoint... Redoutant Dupuytren, il se cacha de lui, fit maladroitement des mystères, et cela perdit enfin le vieux Pelletan, lui que son élocution abondante et variée avait fait surnommer dès sa jeunesse *Le Chrysostome des chirurgiens*. »

Pelletan mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, laissant une fille et deux fils, Pierre et Gabriel Pelletan. Ce dernier, qui vit encore, compte parmi les bons et honorables praticiens de Paris. L'autre, décédé depuis quinze à seize ans, fut non moins célèbre et non moins malheureux que son père. C'est à lui qu'est consacré l'article qui suit. Isid. BOURDON.

Quérard, *La France littéraire*. — Sainte-Preuve, Rabbe et Boisjolin, *Biographie*. — Jourdan, etc., *Biographie médicale*. — Isid. Bourdon, *Ill. Méd. et Natur. des temps modernes*. — *Documents partic.*

PELLETAN (*Pierre*), physicien français, fils du précédent, né à Paris, le 6 janvier 1782, mort le 11 août 1845, à Bruxelles. A l'âge de quatorze ans il entra à l'École polytechnique; quand il en sortit, le célèbre physicien Charles le choisit pour préparateur. On le vit lui-même quelque temps après ouvrir un cours de chimie générale. Comme il possédait déjà quelques éléments de chirurgie et d'anatomie, son père le fit recevoir chirurgien militaire en 1799; en sorte qu'il put faire la campagne de Zurich. En 1803, nommé premier interne des hôpitaux, il passa

dans le service chirurgical de son père. Vers 1805 il se rendit à Rouen, où il fonda une fabrique de soude factice. Descroisilles, l'inventeur de l'alambic d'essai et de l'alcalimètre, fut son associé et quelque temps son mentor. En 1813, Pelletan quitta Rouen, où il avait épousé la veuve du baron de Kinklin, et vint se faire recevoir docteur à Paris. L'année suivante il reçut la croix d'Honneur pour les soins qu'il avait prodigués aux soldats atteints de typhus, et devint médecin du roi par quartier. Lorsque l'École de médecine fut dissoute, le 31 novembre 1822, il fut nommé par ordonnance administrateur provisoire de la faculté, et, le 2 février 1823, professeur de physique médicale. On le chargea plus tard de présider les jurys médicaux. Destitué en 1830 avec six de ses collègues, il fut rétabli dans ses fonctions le 19 mars 1831, après une épreuve publique, et il continua de les remplir jusqu'en 1843, époque où des spéculations malheureuses le contraignirent à les résigner. On le vit alors se retirer en Belgique. Il professa quelque temps au Conservatoire des arts à Bruxelles, continuant de recevoir de l'université de France une pension de retraite de 2800 francs. Bientôt, en lui l'effet des chagrins se joignant à l'âge, à l'exil, aux fatigues, à l'amertume des ressouvenirs, il mourut phthisique, en 1846. Il avait adopté son beau-fils, le baron J. de Kinklin, qui s'est fait connaître avec distinction sous le nom de *Jules Pelletan*. On a du professeur Pelletan : *Traité élémentaire de physique générale et médicale*, 2 vol. in-8° ; ce traité a eu deux éditions : 1824, 1831 ; — *Dictionnaire de chimie médicale*, 2 vol. in-8°, 1822-1823, ouvrage dont l'illustre Vauquelin rendit à l'Institut un compte favorable ; — sa thèse inaugurale et sa thèse de concours. Pelletan avait aussi participé à la rédaction du grand *Dictionnaire des sciences médicales*. M. Gavarret lui succéda à l'École de médecine (16 janvier 1844), en conséquence d'un concours. Isid. B.

Doc. partic.

*PELLETAN (*Eugène*), littérateur français, né le 29 octobre 1813, au village du Maine Bertrand (Charente-Inférieure). Il descend, par sa mère, de J. Jarousseau, principal personnage du *Pasteur du Désert*, et passa une partie de son enfance à Royan, où son père exerçait les fonctions de notaire et de juge de paix. Après avoir terminé ses études au collége de Pau, il vint à Paris, en octobre 1833, pour faire son droit. Mais il préférait suivre les cours de philosophie, d'histoire, d'économie politique et de littérature à la Sorbonne et au Collége de France. Puis, sac sur le dos et la canne à la main, il visita le nord de la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, où il resta près d'une année. M. Pelletan débuta dans la carrière littéraire à *La Nouvelle Minerve*, revue hebdomadaire fondée par M. Sarrans ; une année après il entrait à la rédaction de *la Presse*, où, sous le nom d'un *inconnu*, il introduisit un nouveau genre de critique : au lieu d'examiner un livre uniquement au point de vue de la forme, il en dégageait l'idée pour la discuter devant le public. Passant ainsi en revue l'art, la poésie, la philosophie, l'histoire, l'économie politique, l'économie sociale, il faisait en quelque sorte le tour de la pensée humaine, et contracta cette souplesse, cette aptitude universelle de conception qui est la marque et l'originalité de son esprit. « J'ai fait, disait-il, mon éducation la plume à la main. » Ami du progrès, il comprit qu'il n'y avait de force que dans l'acceptation loyale de la république. Depuis longtemps ami de Lamartine, il le suivit à l'hôtel de ville et l'assista dans son œuvre conciliatrice de toutes les classes de la société. M. de Lamartine voulut lui donner une place au ministère des affaires étrangères ; M. Pelletan la refusa : « Je ne peux pas, disait-il, entrer dans la république par la porte d'une fonction. » Candidat à la représentation nationale et porté par la ville de Rochefort en concurrence avec M. Baroche, il échoua comme suspect de modérantisme. Il fonda alors de concert avec M. de Lamartine et M. de Laguerronnière, *le Bien Public*, organe de la république modérée ; après l'élection du 10 décembre ce journal cessa de paraître. M. Pelletan reprit dès lors à *la Presse* le rôle de critique littéraire qu'il y avait rempli pendant dix ans : après le 2 décembre il passa à la rédaction du *Siècle*, et tint la première place dans la politique de ce journal. Il y réclama l'amnistie, combattit avec énergie le rétablissement de la peine de mort en matière politique, et soutint une polémique remarquable avec M. Troplong sur le principe d'autorité. Quand *le Siècle* parut fléchir dans sa ligne politique M. Pelletan l'abandonna pour retourner à *la Presse*.

M. Pelletan a aussi collaboré à *la France littéraire*, à *l'Artiste*, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue indépendante*, à la *Revue de Paris*, etc., et il a publié : *La Profession de foi du dix-neuvième siècle* ; 4e édit., Paris, 1857, in-8° ; l'auteur y expose le progrès étape par étape ; — *Le Monde marche*, 2e édit., 1858 : adressé, sous forme de lettres, à M. de Lamartine pour justifier la doctrine de la perfectibilité ; — *Les Rois philosophes*, 1857 : l'auteur y fait ressortir l'alliance contre nature au dix-huitième siècle du despotisme et de la philosophie ; — *Le Pasteur du désert*, 1857, 4e édit., met en scène, sous une forme vivante (biographie de l'aïeul de l'auteur), le principe de la liberté de conscience ; — le livre *des Droits de l'homme*, ibid., développe les grands principes de 89 ; — *Heures de travail* ; ibid. : choix d'articles publiés à diverses époques dans différents journaux ; — *La Naissance d'une ville*, 1860 : c'est l'histoire du progrès démontré par le développement d'un village au dix-neuvième siècle sous le coup de la vapeur ; — *Histoire des trois*

journées de février 1848; — *La Décadence de la monarchie française*.

Documents partic.

PELLETIER (*Louis* LE), bénédictin français, né le 10 janvier 1663, au Mans, mort le 23 novembre 1733, à Landevennec (Bretagne). Ayant embrassé à Saumur la règle de Saint-Benoît, il se fit remarquer par son zèle pour l'étude des langues, et mit à profit son séjour dans l'abbaye de Saint-Mahé pour s'appliquer à bien connaître l'idiome breton. Après qu'il put se livrer tout entier à son goût pour l'étude de la marine, il reçut, dit-on, du maréchal d'Estrées le titre honorifique de capitaine garde-côtes. Au milieu des douleurs de la pierre, de la goutte et d'une descente monstrueuse, il éprouva plusieurs fois, vers la fin de sa vie, des événements qui tenaient du prodige, et en écrivit une relation aussi édifiante qu'extraordinaire. On a de lui un bon *Dictionnaire de la langue bretonne* (Paris, 1752, in-fol.), publié par dom Taillandier, et il a fourni des documents à la nouvelle édition du *Glossaire* de Du Cange.

Un autre religieux de ce nom, PELLETIER (*Robert-Martin* LE), chanoine régulier de la congrégation de France, né le 31 décembre 1682, à Rouen, mort le 14 février 1748, au prieuré de Graville, est auteur d'une *Histoire des comtes de Champagne et de Brie* (Paris, 1753, 2 vol. in-12), publiée par Levesque de La Ravallière.

Hist. littér. de la Congrégation de Saint Maur. — Haureau, *Hist. littér. du Maine*, I. — Frère, *Bibliogr. normande*, II.

PELLETIER (*Claude* LE), auteur ascétique français, né vers 1670, près Faucogney (Franche-Comté), mort le 12 juin 1743, à Faucogney. Après avoir exercé les fonctions sacerdotales dans le diocèse de Lyon, il gagna la bienveillance de M. de Mailly, archevêque de Reims, qui le nomma en 1719 curé de Saint-Pierre et chanoine de la métropole. Impliqué dans certaines affaires désagréables, il fut à diverses reprises exposé à des mesures de rigueur; pourtant l'assemblée du clergé de 1730 lui accorda une pension de 500 livres. Il se retira ensuite dans la solitude de Sept-Fonts. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété et de controverse, notamment : *La Pratique et les Règles des vertus chrétiennes, tirées de l'Écriture*; Lyon, 1713, 3 vol. in-12; — *Réfutation du mémoire publié en faveur de l'appel des quatre évêques*; Bruxelles, 1718, 2 vol. in-8°; — *L'Imitation de Jésus-Christ*; Paris, 1731, in-12 : traduction médiocre, souvent pleine de dureté et d'enflure; — plusieurs traités d'instruction religieuse, relatifs à la messe (1724), à la grâce universelle (1725), à la pureté chrétienne (1725), à la charité (1729), etc.

Mémoires de Trévoux, nov. 1730. — Fleury, *Nouveaux Opuscules* (1818), p. 414. — Feller, *Dict. hist.*

PELLETIER (*Ambroise*), généalogiste français, né en 1703, à Porcieux (Lorraine), mort en 1758. Il appartenait à la Congrégation des Bénédictins de Saint-Vanne. En 1740 il fut pourvu de la cure de Senones. Il avait appris sans maître le dessin et la miniature, et il présenta quelques petites compositions à la plume au duc de Lorraine, qui lui donna le titre de son aumônier. On a de lui un *Nobiliaire ou Armorial général de la Lorraine et du Barrois* (Nancy, 1758, in-fol.), que la mort l'empêcha de terminer.

Calmet, *Bibl. de la Lorraine*.

PELLETIER-VOLMÉRANGES (*Benoît*) auteur dramatique français, né à Orléans, en 1756, mort à Paris, le 24 février 1824. Il tenait une école de déclamation, d'où sortirent des élèves qui illustrèrent les premières scènes de la capitale; il composa une des pièces qui eurent le plus grand succès du temps de la première république, *Le Mariage du capucin* (1798); ses autres ouvrages furent également bien accueillis. Les principaux sont : *Le Devoir et la Nature*, drame (1799, in-8°); *Clémence et Valdemar*, drame, in-8°; *Paméla mariée, ou le Triomphe des Épouses*, drame (avec Cubières-Palmezeaux; Paris, 1804, in-8°); *Les deux Francs-Maçons, ou Les Coups du hasard* (1808, in-8°); *La Servante de qualité*, drame (1811, in-8°); *Les Frères à l'Épreuve*. E. D — s.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824. — Quérard, *La France littéraire*.

PELLETIER (*Jacques*), homme politique français, né à Bourges, vers 1760, mort dans la même ville, le 7 janvier 1839. Il était riche propriétaire avant la révolution, dont il adopta les principes. Envoyé par le département du Cher à la Convention nationale (septembre 1792) lors du jugement de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple et pour la mort, mais avec sursis (1). Après le 9 thermidor an II il fut envoyé en mission dans le Languedoc et y montra un caractère juste et modéré. En 1795, le Directoire l'employa en qualité de commissaire. Lors du retour des Bourbons il fut exilé comme régicide, mais rentra en France par grâce spéciale en 1819. Depuis lors il n'occupa plus d'emplois publics. H. L.

Le Moniteur universel, janvier 1793. — *Biographie des Hommes vivants* (Paris, 1819).

PELLETIER (*Bertrand*), chimiste français, né le 30 juillet 1761, à Bayonne, mort le 21 juillet 1797, à Paris. Son éducation terminée, il se rendit en 1778 à Paris pour y étudier la pharmacie et la chimie, et s'attacha spécialement à Darcet, qui le choisit pour préparateur de son cours au Collége de France. Deux mémoires le firent bientôt connaître, ayant pour objet, l'un divers procédés pour obtenir l'acide arsénique, l'autre certains phénomènes qui ont

(1) C'est à tort que dans quelques biographies on le fait voter contre. (*Voy. le Moniteur* du 24 janvier 1793, p. 11.)

lieu dans l'extinction de la chaux vive et dans la préparation de l'acide phosphorique. En même temps il s'appliqua à confirmer par d'autres travaux la doctrine alors contestée de la chimie pneumatique. Par exception on lui conféra le diplôme de maître en pharmacie à vingt-deux ans, et Darcet le chargea de diriger la célèbre pharmacie de Rouelle. Poursuivant le cours de ses expériences chimiques, il publia de nouveaux mémoires sur la cristallisation des sels déliquescents, le muriate de baryte, le carbonate de potasse, la strontiane, le molybdène, la plombagine, l'éther acétique, la préparation du savon, l'affinage du métal des cloches, etc. Il fit bien connaître la formation de l'acide muriatique oxygéné, et ses belles recherches sur le phosphore et les phosphures métalliques contribuèrent beaucoup aux progrès de la science. Après la révolution il devint successivement inspecteur des hôpitaux, commissaire des poudres et salpêtres, membre du conseil de santé des armées et professeur de chimie à l'École polytechnique. Admis dès 1791 dans l'Académie des sciences, il fut compris dans l'organisation de l'Institut. Il succomba à une phthisie pulmonaire, causée par les vapeurs des métaux et des charbons qui étaient devenus l'objet de ses derniers travaux. Pelletier était d'un grand désintéressement, et jamais il ne vit dans ses propres découvertes un moyen d'augmenter sa fortune. « J'aurais pu, disait-il un jour à l'Académie, faire de ce travail un objet de spéculation ; mais d'autres intérêts me conduisent. » La plupart de ses écrits, insérés d'abord dans les *Annales de chimie* et le *Journal de physique*, ont été réunis et publiés par son fils Charles et Sedillot jeune : *Mémoires et Observations de chimie* (Paris, 1798, 2 vol. in-8°).

Mémoires de la Société de médecine de Paris, III, 183. — Lassus, dans les *Mém. de l'Institut* (sc. phys., II, 138). — *Journ. de la Soc. des pharmaciens*, I, 107. — *Journ. de la Soc. de Santé et d'hist. nat. de Bordeaux*, II, 104.

PELLETIER (*Pierre-Joseph*), chimiste, fils du précédent, né le 22 mars 1788, à Paris, où il est mort, le 20 juillet 1842. De bonne heure il se livra à l'étude des sciences physiques, et y déploya, comme son père, un rare talent d'observation et d'analyse. On lui doit la découverte de la plupart des bases salifiables végétales, dont l'une, la quinine, unie à l'acide sulfurique, compte parmi les plus précieuses conquêtes de l'art de guérir. Le mémoire qu'il publia à ce sujet lui attira des applaudissements universels; il montra un honorable désintéressement en publiant sa découverte, dont il aurait pu se réserver le secret : Louis XVIII lui donna la croix d'Honneur (1824) et l'Académie des sciences lui décerna un prix de 10,000 fr. (1827). Attaché sous l'empire au corps enseignant de l'école de pharmacie, il en devint directeur adjoint (1832). Il faisait partie de l'Académie de médecine (1821) et, à titre de membre libre, de l'Académie des sciences (1840); il siégea également au conseil de salubrité de Paris. Nous citerons encore de lui ses *Recherches* avec Magendie *Sur l'ipécacuanha* (1817); avec Caventou *Sur la matière verte des feuilles* et *Sur l'action de l'acide nitrique sur la matière nacrée des calculs biliaires* (1817); *Sur la cochenille* (1818); et *Sur le quinquina* (1821); avec Huzard fils *Sur le genre hirudo* (1825); etc. Il a fourni de nombreux articles au *Journal de pharmacie*, au *Bulletin de pharmacie*, aux *Annales de chimie* d'Arago et Gay-Lussac, au *Dictionnaire de médecine*, etc.

Biogr. univ. des Contemp. — *Journal de pharmacie*, août 1842.

PELLETIER (Le). *Voy.* Le Peletier.

PELLEVÉ (*Nicolas* de), cardinal français, né le 18 octobre 1518, à Jouy-en-Josas, près Paris, mort à Paris, le 26 mars 1594. Issu d'une ancienne famille de Normandie, il professa pendant quelques années le droit à Bourges, et dut à la protection du cardinal de Lorraine sa nomination de conseiller aux enquêtes au parlement de Paris, de membre du conseil privé du roi et d'abbé de Saint-Corneille de Compiègne. En 1552, il échangea ce dernier bénéfice contre l'évêché d'Amiens. En 1559 on l'envoya en Écosse avec quelques docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les presbytériens, mais la reine Élisabeth traversa cette mission, et força Pellevé de revenir en France. Il assista en 1560 aux états généraux d'Orléans, et en 1561 au colloque de Poissy. Une grande partie de son clergé ayant embrassé la réforme, il ne trouva plus à Amiens que chagrins et persécutions ; aussi résigna-t-il son évêché à la fin de cette dernière année, et reçut-il en échange l'abbaye de Saint-Julien-des-Échelles, au diocèse de Tours. L'archevêché de Sens lui fut donné le 16 décembre 1562, au moment où il avait suivi le cardinal de Lorraine au concile de Trente. Malgré ses instructions, il s'y était déclaré contre les libertés de l'Église gallicane. On trouve cependant qu'il conserva jusqu'au 18 mai 1564 le titre d'évêque d'Amiens. Fait cardinal le 17 juin 1570, il n'alla que deux ans après à Rome, où Grégoire XIII, en lui donnant le chapeau, le nomma préfet de la congrégation des évêques, et protecteur d'Écosse et d'Irlande. Il y passa vingt années consécutives et servit d'abord avec zèle et fidélité Charles IX et Henri III, mais il eut ensuite le malheur de devenir un des coryphées de la Ligue. En 1585, il souscrivit à la bulle de Sixte Quint, déclarant Henri, roi de Navarre, et Henri, prince de Condé, excommuniés et incapables, eux et les leurs, de parvenir à la couronne de France. Pour le punir, Henri III fit en décembre 1586 saisir les revenus de ses bénéfices; mais il eut bientôt la faiblesse de lui donner main-levée du séquestre de ses biens. En 1592, le pape le nomma à l'archevêché de Reims, et il tint dans cette ville une assemblée avec les

princes de la maison de Lorraine. Il prit part ensuite à toutes les intrigues ourdies contre Henri IV, qui, en entrant dans Paris (22 mars 1594), envoya Saint-Luc assurer le cardinal, alors malade à l'hôtel de Sens, qu'il ne lui serait fait aucun déplaisir, et, pour gage de sa parole, lui donna des archers de sa garde. Mais ces précautions étaient inutiles; le cardinal, en apprenant que Paris avait ouvert ses portes au roi, en ressentit une telle commotion qu'il en mourut quatre jours après. Les historiens contemporains parlent assez mal du cardinal de Pellevé, qui, entretenant un jour le conseil des *politiques*, ou partisans d'Henri III, laissa échapper ces paroles impitoyables : « Il faut chasser les plus gros, pendre et noyer les moyens, et pardonner au petit peuple. » H. F.

P. de L'Estoile, *Journal de Henri III et de Henri IV*. — *Satire ménippée*. — *Gallia christiana*, t. IX et XII. — *France pontificale*.

PELLEW (*Edward*), baron et vicomte Exmouth, célèbre marin anglais, né le 19 avril 1757, à Douvres, mort le 6 janvier 1833, dans sa terre de Teingmouth. Il n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'il prit part, sur *la Junon*, à l'expédition des îles Falkland. Dans la guerre d'Amérique, après la bataille du lac Champlain (11 octobre 1776), il fut nommé lieutenant. Lorsque la guerre éclata avec la France en 1793, il était capitaine et commandait *la Nymphe*, qui, après un combat terrible, s'empara de la frégate française *la Cléopâtre*. Deux ans après, à la tête d'une petite escadre, il détruisit quinze caboteurs sur la côte de Penmarch. Son humanité ne le cédait pas à son courage : deux fois, en se jetant à la mer, il sauva la vie de malheureux qui se noyaient, et il préserva d'une mort certaine l'équipage entier du navire *le Dutton*, engagé sur des écueils en vue de Plymouth. Seul avec un jeune midshipman, il aborda à la nage le vaisseau naufragé, fit jeter un câble à la côte, présida au débarquement, et quitta le dernier le bâtiment qui se brisa en mille pièces (1796). Élu en 1802 membre de la chambre des communes, il s'y fit remarquer par sa chaleureuse défense de lord Saint-Vincent, son ami, alors à la tête de l'amirauté. En juillet 1804, il alla commander la station navale dans l'Inde, fut nommé vice-amiral en 1810, pair en 1814, sous le titre de baron Exmouth de Cannonteign, et enfin commandant en chef des forces navales de la Méditerranée. Ce fut après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et au moment où la tentative de Murat échouait, qu'il prit possession de ce commandement important. On a donné à sa mission un caractère chevaleresque et désintéressé : le fait est que le principal but de ses négociations avec les États Barbaresques était la reconnaissance des îles Ioniennes comme possessions anglaises et par conséquent leur inviolabilité. Quant à la clause de cesser à l'avenir leurs pirateries, c'était une demande réitérée par chaque puissance qui traitait avec eux, et qui avait fait l'objet de mainte promesse, toujours violée. Ce ne fut pas le massacre de pêcheurs napolitains ou espagnols, mais bien une offense grave dont l'Angleterre eut elle-même à se plaindre, qui fit résoudre l'expédition contre Alger. Il est certain qu'un brick anglais avait été saisi à Bone, que le vice-consul anglais, le capitaine et l'équipage anglais avaient été envoyés à Alger. Lord Exmouth était de retour en Angleterre lorsqu'on y apprit cette nouvelle : aussitôt son escadre fut renforcée; il s'embarqua à bord de *la Reine-Charlotte*, et arriva dans la baie d'Alger le 27 août 1816. Le dey Omar ne parut pas effrayé de son approche. Cependant la flotte s'était embossée à une demi-portée de canon des batteries de la rade; à un coup de canon parti du môle elle riposta par un feu qui dura près de huit heures. A dix heures les canons ennemis se turent; à onze et demie la flotte algérienne était détruite. On remarqua l'habileté avec laquelle le vaisseau amiral fut placé et l'artillerie anglaise dirigée. Pendant toute la durée de l'action, on vit lord Exmouth, le télescope en main, un mouchoir blanc autour du corps, au milieu des balles et de la mitraille qui avaient déchiqueté son uniforme, commander la manœuvre avec un admirable sang-froid, quoique blessé à la jambe et au visage. Le dey se soumit : les prisonniers anglais et douze cents esclaves chrétiens furent délivrés, avec la promesse, mal observée, de renoncer au brigandage. La manière dont lord Exmouth s'acquitta de sa mission lui fit le plus grand honneur. Son rapport, écrit d'un ton simple et modeste, peut être cité comme un modèle. Les remercîments des deux chambres, une épée offerte par la cité de Londres et les ordres des divers royaumes dont il avait délivré les captifs attestèrent la reconnaissance de l'Angleterre et de l'Europe. Vers la fin de sa vie, lord Exmouth, retiré dans sa terre de Teignmouth, s'occupa d'améliorer l'instruction religieuse et morale des hommes de mer. [E. Rathery, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Rose, *New Biogr. Dict.*

PELLI (*Giuseppe*), antiquaire italien, né en 1729, à Florence, où il est mort, le 31 juillet 1808. Après avoir rempli divers emplois dans l'administration de la Toscane, il fut nommé directeur de la galerie de Florence. On a de lui : *Memorie per servire alla vita di Dante Alighieri*; Venise, 1759; 2e édit. augmentée, 1823; — *Saggio istorico della galeria reale di Firenze*; Florence, 1779, 2 vol. in-8o; — plusieurs mémoires et ouvrages inédits.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani*, VI.

PELLICAN. *Voy.* Kurschner.

PELLICCIA (*Alessio-Aurelio*), archéologue italien, né en 1744, à Naples, où il est mort, le 28 décembre 1822. A l'âge de seize ans, il composa en italien sur l'origine et le but des prières publiques pour les souverains un petit

ouvrage dont l'impératrice Marie-Thérèse lui demanda une traduction latine (*De publicata et privata prece pro principibus;* Naples, 1789, in-8°). Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut chargé en 1781 d'enseigner les antiquités chrétiennes à l'université de Naples. Sous le règne de Murat, il fut nommé professeur de diplomatique et vicaire général dans la même ville. Il fit partie du parlement constitutionnel de 1820. On a encore de lui : *De christianæ Ecclesiæ primæ, mediæ et novissimæ politiæ* (Naples, 1777-1781, 4 vol. in-8°); *Croneche e diarii del regno di Napoli* (ibid., 1780-1782, 5 vol. in-4°); *Istituzioni della scienza diplomatica* (1813, in-8°); et plusieurs dissertations d'archéologie.

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PELLICER (*Juan-Antonio*), antiquaire espagnol, né en 1738, à Valence, mort en 1806, à Madrid. Il fit de brillantes études à Salamanque, et se fit connaître comme un des hommes de son pays les plus instruits dans l'histoire et les antiquités. Appelé à Madrid par le roi Charles III, il devint son bibliothécaire et fut admis dans l'Académie royale des sciences. Parmi ses écrits on distingue : *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles;* Madrid, 1778, in-4° : cet essai, où il ne parle que de trente-sept traducteurs, est précédé de trois notices fort exactes sur les frères Argensola et Cervantes; — *Disertacion sobre el origen, nombre y poblacion de Madrid;* ibid., 1806, in-4°. Il est aussi l'auteur d'une *Histoire de la bibliothèque royale de Madrid*, qui était sous presse en 1808, au moment de l'invasion des Français; on ignore si la publication en a été reprise. On doit à Pellicer une excellente édition de *Don Quichotte* (Madrid, 1797, 5 vol. pet. in-8°), réimpr. de 1798 à 1800, et dont les notes ont servi à l'édition de Paris (1814, 7 vol. in-18).

Biogr. nouv. des Contemp.

PELLICIER ou **PELLISSIER** (*Guillaume*), prélat et diplomate français, né vers 1490, à Mauguio, près Montpellier, mort au château de Montferrand, en ce diocèse, le 25 janvier 1568. Après de bonnes études faites dans l'université de Montpellier, études qu'il perfectionna par des voyages en France et en Italie, il fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Maguelone, et son oncle appelé comme lui Guillaume Pellicier, évêque de ce diocèse, se démit en sa faveur de ce siége en 1527 Le nouveau prélat n'était point encore dans les ordres sacrés, et ce ne fut qu'à la mort de son oncle (1529) qu'il prit en main l'autorité épiscopale. Ses connaissances en droit et en théologie le firent bientôt apprécier de François Ier, qui lui confia plusieurs missions importantes et le nomma conseiller d'État et abbé de Lerins. Après avoir assisté le 5 août 1529 à la signature du traité de Cambrai, Guillaume vint en son diocèse, où il reçut en 1533 François Ier, qui lui donna l'ordre de l'accompagner à Marseille pour y régler avec le pape Clément VII les conditions du mariage de son second fils avec Catherine de Médicis. Cette ambassade lui procura les moyens de solliciter en cour romaine la translation à Montpellier de l'évêché de Maguelone, ville depuis longtemps ruinée; le pape Paul III autorisa en 1536 cette translation. En 1540, l'évêque de Montpellier fut nommé ambassadeur de France à Venise, où il soutint avec succès les intérêts de sa patrie, malgré les périls qu'il eut personnellement à courir. Ce fut alors que le roi le chargea de recueillir des manuscrits d'auteurs anciens. Une lettre qu'il adressait au roi, le 29 août 1540, nous apprend qu'il avait, à grands frais, ramassé un nombre considérable d'ouvrages syriaques, grecs et hébreux, et qu'il occupait huit écrivains pour faire copier les manuscrits qu'il ne pouvait se procurer à prix d'argent. Ces manuscrits font aujourd'hui partie de la Bibliothèque impériale. A la mort de François Ier, Pellicier revint dans son diocèse, où ses liaisons avec Ramus et quelques autres savants firent soupçonner son orthodoxie et ordonner son arrestation par le parlement de Toulouse. On alla même jusqu'à inculper ses mœurs. Enfermé dans le château de Beaucaire, il n'en sortit que grâce aux instances du clergé de Narbonne, et son principal accusateur fut condamné à mort. Les excès auxquels se portèrent les calvinistes dans son diocèse le déterminèrent à solliciter l'appui de la cour. Il vit détruire en 1567 les églises qu'il avait rétablies, et sa cathédrale tomber après quarante jours de siége au pouvoir des calvinistes. Il mourut victime de l'ignorance ou de la malice d'un apothicaire qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées. Le président de Thou, Turnèbe, Scévole de Sainte-Marthe ont loué les vastes connaissances de Pellicier; Cujas le cite comme l'un des hommes les plus habiles à résoudre les difficultés des lois. Les *Actes* de son ambassade, à Venise, avaient été recueillis dans un manuscrit in-fol., qui se trouvait dans la bibliothèque de Colbert, l'un de ses successeurs dans l'évêché de Montpellier. Son goût pour l'histoire naturelle lui fit consacrer ses loisirs à des *Commentaires* de Pline, qui n'ont jamais été publiés. On assure cependant que la bibliothèque de Peiresc et celle des Jésuites, à Paris, possédaient chacune un manuscrit de cet ouvrage, dont déjà le savant de Thou déplorait de son temps la perte et que le P. Hardouin paraît avoir mis à profit. Pellicier aida de ses conseils le professeur Rondelet, son ami, dans la composition de son traité *De Piscibus*, et Tournefort lui attribue la découverte de plusieurs plantes, notamment du *teucrium scordium* (germandrée aquatique), et d'une espèce d'*anthirrinum* (muflier), distinguée par le nom de *Pellicerianum*. D'autres écrivains de l'antiquité furent l'objet de ses recherches, et ses *Notes* sur Tacite ont servi à Brotier, dans l'édition qu'il a donnée de cet historien. Enfin on doit à Pellicier

une traduction française de l'*Historia Albigensium* de Pierre de Vaux-Cernay (*Histoire du comte de Montfort*) : les bibliothèques Impériale et de Sainte-Geneviève, à Paris, en possèdent chacune un manuscrit. H. Fisquet.

Gariel, *Series præsulum magalonensium*. — D'Aigrefeuille, *Hist. eccl. de Montpellier*. — *Catal. de la bibl. de Colbert*, t. II, p. 448. — J.-P. Thomas, *Mémoires sur Montpellier*. — *France pontificale*.

PELLICO (*Silvio*), poëte italien, né à Saluces, en 1789, mort à Turin, le 1er février 1854. D'une honorable famille bourgeoise dont le chef, employé dans les postes, fut contraint de se retirer à Pignerol, où il établit une filature de soie, il eut une enfance maladive et ne dut la conservation de sa frêle existence qu'à la tendre sollicitude d'une mère dévouée au culte pratique de toutes les vertus. Il montra de bonne heure un goût prononcé pour la poésie dramatique; à dix ans il avait tenté un essai de tragédie sur un sujet tiré des poëmes d'Ossian. Naturellement porté à la mélancolie et à la concentration, il n'aimait des jeux de son âge que les représentations d'œuvres dramatiques, qu'il jouait en famille avec d'autres enfants. C'est dans ces circonstances qu'il s'éprit d'une de ses jeunes compagnes que la mort frappa à quatorze ans, et dont l'image vint plus d'une fois sourire au prisonnier du Spielberg. Dans les assemblées populaires où, malgré son extrême jeunesse, son père se plaisait à le conduire, il puisa un patriotisme ardent, qu'il sembla oublier pendant un séjour de quatre années qu'il fit à Lyon, chez un des parents de sa mère. Cette époque, où il fréquenta la société autant qu'il avait recherché la solitude auparavant et où il se livra avec passion à l'étude de la littérature française, laissa en lui des traces si profondes que trente ans plus tard il s'écriait :

Dov'è mia gioventù? Dove i beati
Anni d'amor, del Rodano appo l'onde?

La lecture des *Tombeaux* de Foscolo le frappa vivement; il se sentit un désir irrésistible de revoir sa patrie, et revint en 1810 à Milan, où il fut nommé professeur de français au collége des Orphelins militaires. Cette ville était alors l'Athènes de la péninsule; il y rencontra Monti et Foscolo, qui tous deux l'accueillirent avec une égale bienveillance. Il s'attacha néanmoins à ce dernier d'une manière plus particulière, et conclut avec lui une sorte d'association littéraire dans le but de reproduire le moyen âge italien. Foscolo s'était chargé des tragédies, et Pellico des nouvelles rimées, dont quelques-unes nous sont restées sous le nom de *Cantiche*. Il avait fait pour la célèbre actrice Carlotta Marchioni sa *Francesca da Rimini*, tragédie que désapprouva complétement Foscolo. « Mon ami, lui dit celui-ci, voilà une méprise complète; laisse Françoise dans son cercle d'enfer et jette ton œuvre au feu. Ne touchons point aux morts du Dante, ils feraient peur aux vivants d'aujourd'hui. » Le lendemain Pellico lui porta *Laodamie*. « A la bonne heure, s'écria Foscolo; voilà qui est beau. » *Laodamie* fut jetée au feu, et *Francesca*, jouée, fut accueillie avec enthousiasme. A la chute du royaume d'Italie, Pellico devint précepteur des deux enfants du comte Porro Lambertenghi, dont la maison était ouverte à toutes les illustrations de l'Italie et de l'étranger. Il y connut madame de Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobhouse, Brougham, etc. La réunion de Pietro Borsieri, de Lodovico de Brême, de Romagnosi, de Manzoni, de Bréchet et de beaucoup d'autres hommes éminents qui rêvaient à des jours meilleurs pour l'Italie, lui inspira la pensée de fonder un journal purement littéraire dans le but de préparer par l'émancipation morale de ses compatriotes un avenir de bonheur et de liberté. *Le Conciliateur* parut donc en 1819, mais il ne tarda pas à causer de l'ombrage au despotisme autrichien; la censure tailla dans les articles les plus inoffensifs, et les lacunes devinrent si considérables que l'année suivante ce journal dut cesser de paraître. En vertu du célèbre arrêté, rendu à Venise le 25 août 1820, qui frappait de mort tout membre de société secrète, et de *carcere duro e durissimo* quiconque aurait négligé de s'opposer aux progrès du carbonarisme et d'en dénoncer les membres, les rédacteurs du *Conciliateur* furent frappés en masse. Pellico, arrêté le 13 octobre 1820 et conduit à la prison de Sainte-Marguerite à Milan, consacra les premiers mois de sa détention aux soins de son procès; mais transféré le 19 février 1821 sous les Plombs de Venise, il ne s'occupa plus que de poésie. Le 29 mai il terminait sa tragédie d'*Iginia d'Asti* et le mois suivant celle d'*Ester d'Engaddi*, ainsi que quatre *cantiche*. Condamné à mort le 21 février 1822, sa peine fut commuée en quinze ans de *carcere duro*. Avant de partir pour le Spielberg, où il arriva le 10 avril 1822, il avait demandé que ses deux précédentes tragédies fussent données à sa famille. Cette faveur lui fut refusée; bien qu'irréprochables, on craignait que ses pièces ne fussent publiées, et l'on ne devait pas applaudir un homme frappé par la justice impériale. La tragédie de *Leoniero da Dertona*, composée au Spielberg sans livres, sans papier, sans plumes, fut sauvée de l'oubli par la mémoire de l'auteur. Vers 1828 se répandit le bruit de la mort de Pellico; l'émotion fut grande en Italie; l'ode *Luna romita, aerea*... composée à cette occasion et attribuée à Barroni, se répandit rapidement manuscrite dans toute la péninsule avec un succès immense, qui fut une protestation nationale en même temps qu'un touchant et unanime témoignage de sympathie pour la victime. Ce n'était qu'un vain bruit heureusement; gracié le 1er août 1830, le prisonnier fut rendu à sa famille, à sa patrie, à la liberté le 17 septembre suivant. Généreusement accueilli comme bibliothécaire par madame la marquise de Barol, il cessa de s'occuper de politique; il avait fait à l'Autriche sa soumission pleine et entière. Continuellement absorbé par la lecture des livres de piété et par

les pratiques les plus austères du catholicisme, il n'écrivit plus que par intervalles et presque toujours sur des sujets religieux. Malgré l'état de sa santé, ruinée par dix ans de privations et de souffrances, il vécut cependant jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans.

Pellico était de petite taille ; ses yeux manquaient de vivacité, mais la bonté de son âme se peignait sur toute sa figure ; ses manières étaient simples et douces, et sa conversation, sans offrir rien de saillant, était d'une bienveillance enfantine. *Ester d'Engaddi*, jouée à Turin en 1831, fut supprimée de l'affiche par la censure ; en 1832 *Gismonda da Mendrizio* eut le même sort ; la tragédie de *Conradin* échoua, celle d'*Eufemio di Messina*, publiée en 1820 à la condition de n'être jouée sur aucun théâtre, complète avec *Hérodiade* et *Thomas Morus* l'œuvre dramatique de Pellico. Ses tragédies se rapprochent pour la forme de celles d'Alfieri, qu'il s'était proposé pour modèle : même simplicité d'action, même sobriété de personnages et d'incidents ; mais la vigueur et la mâle énergie du maître ne s'y rencontrent point ; les mœurs sont mal étudiées, les caractères imparfaitement tracés, l'intérêt se perd dans les longueurs, et ce n'est guère que dans *Ester d'Engaddi* que l'on trouve du mouvement. La vengeance, l'ambition, l'amour sont des passions trop fortes pour cette âme si délicate et si résignée. La douceur, la modestie, la grâce, voilà les traits principaux de sa poésie. On les retrouve dans ses *Récits poétiques* du moyen âge, ses *Cantiche*, et mieux encore dans ses *Poésies inédites*, chants mystiques, paraphrases de l'*Imitation*, souvenirs de jeunesse. Comme prosateur, Pellico nous a laissé *Des Devoirs des hommes*, livre écrit par demandes et par réponses et empreint d'une philosophie honnête et rempli d'une morale excellente, dont les motifs cependant sont plutôt de nature à affaiblir l'âme qu'à la fortifier. Quelque temps après son retour à Turin, il publia d'après le conseil de son confesseur et après avoir pris l'avis de sa mère, le récit de sa captivité. Ce petit livre, *Le mie prigioni*, prodige de résignation chrétienne, écrit dans le style le plus simple et avec une bonne foi évidente, eut un succès immense ; il fut traduit dans toutes les langues et eut le bonheur d'appeler l'attention du gouvernement autrichien sur le régime intolérable de ses prisons, et de provoquer de sérieuses réformes en faveur des détenus ; il fixa indirectement l'attention de l'Europe sur cette malheureuse Italie personnifiée dans le prisonnier du Spielberg, et répondit victorieusement à ceux qui accusaient l'auteur d'avoir usé de représailles ou d'avoir lâchement apostasié. Silvio Pellico avait commencé deux romans historiques, qu'il abandonna, désespérant d'arriver à la perfection de l'inimitable auteur des *Fiancés*. S. ROLLAND.

Silvio Pellico, *Mes Prisons* (voir les notices par Delatour et Maroncelli).

PELLIEUX (*Jacques-Nicolas*), antiquaire français, né en 1750, à Beaugency, où il mourut le 24 novembre 1832. En 1773, il partit pour l'Amérique avec le titre de chirurgien de marine, et après son retour se fixa à Beaugency, comme successeur de son père dans les fonctions de médecin de l'hôtel-Dieu. En 1792, il partit pour la frontière et devint médecin de l'hôpital de Namur. Revenu à Beaugency à l'époque du consulat, il y reprit ses fonctions et se fit recevoir docteur à Paris en 1811. On a de lui : *Du traitement de l'asphyxie en général, et de celle par immersion, en particulier* (Orléans, 1780, in-8°) ; *Essais historiques sur Beaugency* (an VII, 2 vol. in-12) ; et plusieurs Mémoires insérés dans les *Annales* de la Société des sciences d'Orléans et de l'Académie celtique. H. F.

Rousseau, *Vie de l'abbé Lemaire*.

PELLINI (*Pompeo*), historien italien, natif de Pérouse, vivait dans le seizième siècle. On ne connaît point les circonstances de sa vie. Outre la traduction italienne des vies de Braccio et de Piccinino, condottieri de Pérouse, écrites en latin par J.-A. Campani et J.-B. Poggio, il est auteur d'une *Histoire* de sa ville natale, qui n'a été publiée que longtemps après sa mort (*Storia di Perugia* ; Venise, 1664, 3 vol. in-4°) ; le t. III, qui renferme la partie généalogique, a été presque complétement supprimé par les familles dont il blessait les prétentions.

Rotermund, *Supplém.* à Jœcher.

PELLISSON (*Paul*), littérateur français, né le 30 octobre 1624, à Béziers, mort le 7 février 1693, à Paris. Il était fils de Jean-Jacques Pellisson, conseiller en la chambre de l'édit de Castres, et de Jeanne de Fontanier, tous deux protestants. Ce fut à Castres qu'il passa son enfance et fit ses premières études. D'un esprit extrêmement précoce, il termina à l'âge de onze ans ses humanités ; il suivit ensuite un cours de philosophie à Montauban, un autre, de droit, à Toulouse, et se rendit familières les langues italienne et espagnole, alors à la mode. Plus habile comme courtisan que comme écrivain, il sut mettre à profit, dès son début dans la carrière littéraire, cette disposition de son esprit : il écrivit l'*Histoire de l'Académie française jusqu'en* 1652 (Paris, 1653, in-8°), long panégyrique, qui obtint un tel succès auprès de l'honorable compagnie qu'elle le nomma membre titulaire, et décida que la première place qui viendrait à vaquer dans son sein lui appartiendrait de droit : précédent qui devait rester unique dans les fastes académiques. L'abbé d'Olivet, qui fut le continuateur de cette histoire, et qui, dans la crainte « de lutter contre un aussi grand maître, » recula devant la forme épistolaire que Pellisson avait adoptée, donne à cet ouvrage de grands éloges, en même temps qu'il relève les omissions et les fautes de l'auteur.

Ayant acheté une charge de secrétaire du roi (1652), Pellisson fit preuve de tant d'aptitude, que Fouquet se l'attacha comme premier com-

mis (1657). Il fut ensuite pourvu de la charge de maître des comptes à Montpellier (1659), et de celle de conseiller du roi (1660). Il usa libéralement de sa faveur. « Quatre années tranquillement passées dans ces emplois, dit d'Olivet, lui firent goûter le plus doux plaisir d'une grande âme, le plaisir de pouvoir faire du bien. » La veuve de Scarron lui dut la pension qu'elle obtint vers cette époque, mais plus tard Mme de Maintenon ne voulut pas s'en souvenir. Mais, après la disgrâce du surintendant, il fut arrêté à Nantes (5 septembre 1661) et enfermé à la Bastille; c'est pendant sa détention qu'il écrivit ses trois *Discours* pour la défense du ministre déchu. Cet acte de fidélité et de courage n'eut d'autre effet que de faire resserrer davantage sa propre prison (1). Cependant l'intérêt qui s'attachait à l'infortune de Fouquet fit naturellement rejaillir quelque célébrité sur la personne de son confident. Des personnages influents s'employèrent pour lui, et enfin, après quatre années et demie de détention, il fut remis en liberté (1666). Rentré en grâce, il suivit Louis XIV dans son invasion de la Franche-Comté, et le monarque fut si satisfait de la relation qu'il fit de cette rapide conquête, qu'il le choisit pour écrire l'histoire de son règne. Un seul obstacle s'opposait encore à ce choix : Pellisson était protestant. Mais la perspective d'une aussi brillante fortune fit taire tous les scrupules de conscience de l'heureux courtisan : Pellisson abjura (1670). Dès lors, il fut comblé des faveurs royales. Ordonné sous-diacre, puis pourvu de divers bénéfices, il devint successivement économe du clergé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis. Le roi ayant consacré le tiers du produit des économats à la conversion des hérétiques, le chargea de l'administration de cette caisse, qui lui donnait la haute main dans l'œuvre de la propagande, et il paraît qu'il s'acquitta de sa tâche avec tout le zèle d'un nouveau converti. En même temps, il continua d'accompagner Louis XIV dans ses campagnes, jusqu'à ce que, desservi par Mme de Montespan, il se vit supplanter par Boileau et Racine dans son titre d'historiographe du roi. Ses travaux ont été publiés sous le titre d'*Histoire de Louis XIV*, par l'abbé Lemascrier (1749, 3 vol. in-12). Cet ouvrage, qui commence à la paix des Pyrénées, ne va que jusqu'en 1672; car on a restitué depuis à Racine le Xe livre qui y est joint, et qui conduit les événements jusqu'à la paix de Nimègue (1678). On trouve encore quelques détails sur les campagnes et voyages du roi, de 1670 à 1688, dans les *Lettres historiques et Opuscules* (1729, 3 vol. in-12). Parmi les autres publications de Pellisson, ascétiques, polémiques ou purement littéraires, nous ne citerons que ses *Réflexions sur les différends en matière de religion* (1686 et ann. suiv., 4 vol. in-12), où se trouve sa correspondance avec Leibniz au sujet de la tolérance religieuse. L'aménité de son caractère et la sûreté de son commerce lui gagnèrent, dit-on, autant d'amis que sa haute fortune et son changement de religion lui attirèrent d'ennemis. « Il est bien laid, écrivait Mme de Sévigné, mais qu'on le dédouble, et l'on trouvera une belle âme. » La plus intime de ses liaisons fut celle de Mlle de Scudéri, qui, sous les noms d'*Acante* et d'*Herminius*, en fait un des héros de ses curieux romans.

D'Olivet, *Hist. de l'Acad. françoise*. — Fénelon, *Eloge de Pellisson*. — Ancillon, *Vie de Conrart*. — Marturé, *Hist. du pays Castrais*. — Nayral, *Biogr. Castraise*. — — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Delort, *Hist. de la détention de Fouquet, de Pellisson et de Lauzun*, 3 vol. in-8°. — Haag frères, *La France protest.*

PELLOUTIER (*Simon*), historien français, né le 27 octobre 1694, à Leipzig, mort le 3 octobre 1757, à Berlin. Sa famille était originaire des vallées vaudoises du Piémont, et son père, négociant établi à Lyon, fut chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes. Aidé par une excellente mémoire et un ferme désir de s'instruire, il fit de bonnes études à Halle, à Berlin et à Genève ; dans cette dernière ville il fut jugé digne d'être le gouverneur des fils du prince de Montbéliard. Admis au ministère évangélique, il desservit les églises françaises de Buchholtz (1715), de Magdebourg (1719) et de Berlin (1725), où il fut le collègue de Lenfant. Le soin et l'ardeur avec lesquels il remplit ses fonctions ainsi que l'aménité de son caractère lui gagnèrent l'estime générale : il devint conseiller ecclésiastique et assesseur du consistoire supérieur (1738), puis éphore du Collége français. En 1743 il fut élu membre de l'Académie des sciences de Berlin, qui le choisit en 1745 pour son bibliothécaire. L'excès du travail détruisit sa santé, et, comme il refusa d'interrompre ses études pour se soigner, il tomba dans un marasme qui le conduisit au tombeau après plusieurs années de souffrances. L'ouvrage le plus considérable de Pelloutier est l'*Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois* (La Haye, 1740-1750, 2 vol. in-12). Cette édition est pleine de fautes ; Chiniac de La Bastide en a donné une seconde, revue et augmentée d'après les manuscrits de l'auteur (Paris, 1771, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12), et trad. en allemand par Purmann (Francfort, 1777-1784, 3 vol. in-8°). « Cet ouvrage, dit le *Journal des Savants*, est infiniment curieux et agréable à bien des égards ; il est plein d'une érudition extrêmement variée. L'auteur ne se contente pas de prouver ce qu'il avance, il accompagne toujours ses preuves de réflexions judicieuses, d'où il tire ensuite des conséquences très-étendues et très-propres à éclairer l'histoire et les antiquités de tous les différents peuples de l'Europe. » L'éditeur a ajouté à l'*Histoire des*

(1) C'est alors que, pour se distraire, il s'imagina d'apprivoiser une araignée. Il y réussit après plusieurs mois de patience. Ce fait embelli forme un épisode du VIe chant du poëme de *l'Imagination* de Delille.

Celtes plusieurs dissertations de Pelloutier, entre autres le *Discours sur les Galates*, qui lui avait valu en 1742 un prix de l'Académie française des Inscriptions.

J. Brucker, *Pinacotheca*, déc. III, n° 9. — Formey, *Éloges*. — Haag frères, *La France protestante*.

PÉLOPIDAS (Πελοπίδας), célèbre général et homme d'État thébain, mort en 364 avant J.-C. Il était fils d'Hippoclus. Il descendait d'une famille noble, et hérita d'une grande fortune, dont il fit le plus libéral usage, l'employant à secourir ses amis dans le besoin. Il vécut toujours dans la plus grande intimité avec Épaminondas qui, malgré sa pauvreté, ne voulut rien accepter de lui. Il ne se distingua pas moins par son patriotisme que par son désintéressement. Aussi quand le Spartiate Phébidas s'empara de la citadelle de Thèbes (382), Pélopidas, regardé comme un des chefs du parti populaire, fut forcé de s'enfuir et se réfugia à Athènes. Là il fut le principal instigateur de la conspiration qui rendit la liberté à sa patrie. Lui et quelques amis partirent d'Athènes déguisés en chasseurs, entrèrent dans Thèbes sans être reconnus, et parvinrent la nuit suivante à surprendre et à tuer les chefs du parti aristocratique. Le peuple se souleva, choisit Pélopidas pour chef et obligea les Spartiates à rendre la citadelle (379). Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne se passa pas d'année qu'il n'exerçât quelque commandement important. En 378 il parvint à brouiller les Athéniens avec les Lacédémoniens. La guerre se poursuivit peu activement en 377 et 376, mais en 375 Pélopidas, enhardi par quelques petits succès, ne craignit pas d'engager une bataille rangée à Tégyre près d'Orchomène, et il fut victorieux. Ce combat prouva que les Spartiates, même supérieurs en nombre, n'étaient pas invincibles, et fut le signal d'un changement dans la position des puissances belligérantes. Leuctres acheva ce que Tégyre avait commencé (371). Les Thébains, passant de la défensive à l'offensive en 369, envahirent le Péloponèse sous les ordres de Pélopidas et d'Épaminondas, contraignirent Argos et l'Arcadie à renoncer à l'alliance des Spartiates et pénétrèrent dans la Laconie au cœur de l'hiver. La fondation de Messène termina cette campagne, si fatale à l'ascendant de Sparte. Malgré leurs succès, les deux généraux à leur retour à Thèbes furent mis en jugement pour avoir conservé le pouvoir au delà du terme légal; mais ils furent acquittés. Au printemps de 368, les Thessaliens opprimés par Alexandre de Phères réclamèrent les secours des Thébains, qui leur envoyèrent Pélopidas avec une petite armée. La Thessalie et la Macédoine étaient alors dans un état de confusion qui rendait difficile la mission de Pélopidas, forcé de se prononcer entre des prétendants rivaux. En Thessalie il obtint facilement la soumission apparente d'Alexandre de Phères; en Macédoine il se déclara pour Alexandre, fils d'Amyntas II, contre son frère naturel, Ptolémée; mais à peine était-il de retour à Thèbes avec des otages, parmi lesquels on remarquait un frère d'Alexandre, Philippe, depuis si célèbre, que les troubles recommencèrent. Alexandre de Phères donna aux Thessaliens de nouveaux sujets de plainte, et Ptolémée assassina Alexandre de Macédoine. Les Thébains étaient peu disposés à intervenir au milieu de cette sanglante anarchie; ils donnèrent à Pélopidas une nouvelle mission en Thessalie, sans lui confier de troupes. L'intrépide général ne se renferma pas dans son rôle d'ambassadeur; il rassembla des mercenaires et marcha contre Ptolémée, qui feignit de se soumettre à toutes les conditions exigées de lui. Pendant qu'on traitait de la paix, Pelopidas se vit tout à coup abandonné de ses mercenaires, que Ptolémée avait secrètement achetés; il rentra en Thessalie, mais il fut arrêté et retenu prisonnier par Alexandre de Phères. Les Thébains réclamèrent sa mise en liberté, et, pour appuyer leur demande, envoyèrent Épaminondas avec une armée (367). Alexandre relâcha son prisonnier. La même année Pélopidas se rendit à Suse pour déjouer les projets des Spartiates et des Athéniens, qui cherchaient à s'assurer l'appui des Perses. Sa réputation l'avait devancé à la cour du grand-roi. Les Perses le traitèrent avec beaucoup d'honneur, et Artaxerxès lui témoigna une faveur particulière. Il obtint un traité dans lequel les Thébains étaient appelés « les amis héréditaires du grand-roi », et qui garantissait l'indépendance mutuelle de tous les États grecs, y compris la Messénie. L'ambition de Sparte et d'Athènes, qui visaient à la supériorité sur les autres états, fut désappointée par ce traité. Les Athéniens en ressentirent tant de colère qu'ils punirent de mort leur ambassadeur Timagoras. En 364 les villes de la Thessalie, particulièrement celles de la Magnésie et de la Phthiotide, réclamèrent encore une fois la protection de Thèbes contre Alexandre de Phères. Pélopidas saisit avec empressement cette occasion de venger son ancienne injure. Voyant que ses soldats, découragés par une éclipse de soleil (13 juin 364), hésitaient à le suivre, il prit les devants avec trois cents cavaliers. Pendant sa marche et à Pharsale il recueillit beaucoup de Thessaliens. Quoique cette troupe ramassée à la hâte fût très-inférieure en nombre à l'armée du tyran, Pélopidas n'hésita pas à livrer bataille dans la plaine de Cynocéphales. Il remporta la victoire, mais s'étant imprudemment aventuré dans la poursuite, il fut tué. Les Thébains et les Thessaliens rendirent les plus grands honneurs à sa mémoire. Pélopidas, inférieur à Épaminondas pour le génie politique et militaire, l'égalait en patriotisme, en aimables qualités et en générosité. Ces deux hommes donnèrent à Thèbes par leurs talents réunis une supériorité passagère que cette ville

n'avait jamais possédée et qu'elle perdit aussitôt après leur mort. L. J.

Plutarque, *Pélopidas*, *Regum et imperator. apopht.* — Diodore de Sicile, XV, 62-67, 71, 75, 80, 81. — Xénophon, *Hellen.*, VII, 1, etc. — Élien, *Variæ histor.*, XI, 9; XIV, 38. — Pausanias, IX, 15. — Polybe, VI, 43. — Cornelius Nepos, *Pelopidas*. — Thirlwall, *Hist. of Greece*.

* **PELOUZE** (*Théophile-Jules*), chimiste français, né à Valognes (Manche), le 26 février 1807. Après avoir été élève en pharmacie à La Fère, il vint en 1827 à Paris, où il continua ses études sous la direction de Gay-Lussac et devint interne en pharmacie. En 1830 il se rendit à Lille pour y occuper une chaire de chimie. C'est de cette époque que datent ses premières recherches sur la composition du sucre indigène. M. Pelouze revint bientôt à Paris suppléer Gay Lussac à l'École polytechnique. En 1836, il fit un voyage en Allemagne, et il découvrit en collaboration avec Liebig, l'*acide œnanthique*. En 183 , il succéda à Deyeux dans la section de chimie de l'Académie des sciences. Il suppléa successivement MM. Thenard et Dumas au Collège de France. Il était, depuis 1833, essayeur de la Monnaie; en 1848, il est devenu président de la commission de cet établissement, puis membre du conseil municipal.

MM. Pelouze et Frémy ont publié un *Traité de chimie* (6 vol. in-8°, 1853-1856) et un *Abrégé* du même ouvrage (3 vol. in-12). De nombreux travaux de M. Pelouze ont paru dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et dans les *Annales de physique et de chimie*. Dans ce dernier recueil nous citerons les notes *Sur le dosage des nitrates*; *Sur l'acide butyrique*; *Sur la dévitrification du verre*; *Sur le pyroxyle*; etc. M. Pelouze a aussi donné d'excellents articles au *Dictionnaire de technologie*. E. M.

Vapereau, *Dict. des Contemp.*

PELS (*André*), poëte hollandais, mort à Amsterdam, le 3 juillet 1681. Il fut le fondateur de la société littéraire qui, ayant pris pour devise : *Nil volentibus arduum*, posa en précepte pour les écrivains de la Hollande l'imitation des auteurs français. L'influence bientôt prépondérante de cette coterie épura il est vrai la langue hollandaise; mais les règles minutieuses et sans nombre auxquelles Pels et ses sectateurs soumirent l'expression de la pensée, et qui furent observées généralement jusqu'à la fin du siècle dernier, détruisirent pour longtemps en Hollande le sentiment de la vraie poésie. On a de Pels : *Dood van Dido* (La Mort de Didon), tragédie jouée en 1668; — *Julfus*, comédie; — *Horatius Dichtkunst op onze tijden toegepast* (L'*Art poétique* d'Horace accommodé au temps présent); 1667 : ce fut en vertu des préceptes exposés en cet écrit, et qui furent vivement critiqués par Antonides van der Goes dans son *Marsyas*, que Pels condamna ses deux propres pièces précitées; — *De l'usage et de l'abus du théâtre*, poëme; 1671.

Chalmot, *Biog. Wœrdenbœck*. — D'Escury, *Hollands Roem*, t. IV. — Vries, *Histoire de la poésie hollandaise*. — Van der Aa, *Biog. Wœrdenbœck*.

PELTE (*Théodore-Antoine* DE), en latin *Peltanus*, érudit belge, né à Pelte (pays de Liége), mort le 2 mai 1584, à Augsbourg. Il prit l'habit de jésuite, et enseigna les langues grecque et hébraïque à Ingolstadt, puis la théologie à Augsbourg. Outre divers traités de controverse, on a de lui : *Paraphrasis et scholia in Proverbia Salomonis* (Anvers, 1606, in-4°), et il a traduit du grec en latin *Concilii Ephesini primi acta* (Ingolstadt, 1576, in-fol.); *Græcorum XVIII Patrum homiliæ in præcipua festa* (ibid., 1579, in-8°), des *Commentaires* d'André de Césarée, de Victor d'Antioche, etc.

Foppens, *Bibl. Belgica*. — Kobold, *Lexicon*.

PELTIER (*Jean Gabriel*), journaliste français, né à Nantes, mort à Paris, le 31 mars 1825. Fils d'un négociant, et destiné à la carrière commerciale, il terminait son éducation à Paris, lorsque les événements de 1789 le décidèrent à se faire journaliste. Il se fit connaître immédiatement par un pamphlet petillant d'esprit, intitulé : *Les Actes des Apôtres*. Champion opiniâtre d'une cause alors perdue, Peltier ne crut pouvoir mieux défendre les priviléges et les abus de la monarchie, que par des calembourgs, des bons mots et de piquants sarcasmes contre les pouvoirs du jour. L'Assemblée constituante devint surtout l'objet de son constant persiflage. Obligé après le 10 août de se retirer à Londres, il y continua ses attaques contre la révolution française. En 1800, il commença la publication du journal *L'Ambigu*, dont les premiers numéros dirigés contre Bonaparte se distinguent par une extrême virulence. Le premier consul, que les attaques de Peltier blessaient profondément, s'en plaignit au ministère anglais après la paix d'Amiens; il lui fut répondu que la presse était libre dans la Grande Bretagne, et que la voie des tribunaux restait ouverte à ceux qui se croyaient offensés. L'ambassadeur français assigna Peltier juridiquement et demanda son bannissement. Cité devant la cour du banc du roi, le journaliste fut brillamment défendu par le célèbre avocat sir John Mackintosh, et quoique convaincu de calomnie il ne fut condamné qu'à une légère amende et aux frais du procès. Une souscription spontanée couvrit aussitôt cette condamnation prononcée le jour même de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, de sorte qu'au lieu de nuire au succès de *L'Ambigu*, cet événement en accrut singulièrement la vogue. Peltier publia lui-même la procédure, dont il débita un très-grand nombre d'exemplaires Rentré en France avec les Bourbons, il n'obtint pas les avantages qu'il espérait, et revint en Angleterre où il s'était marié et où le ministere britannique lui payait une faible pension. En 1817, il attaqua avec beaucoup de véhémence le ministère de M. Decazes, et re-

parut à Paris quelques années après. Son peu d'ordre et d'économie le réduisit souvent aux expédients, et lui avait fait accepter l'emploi de chargé d'affaires à Londres de Christophe, roi de Haïti, qui le payait en balles de coton, de café ou d'autres denrées coloniales. Aussi, *L'Ambigu* portait-il aux nues le monarque noir de Saint-Domingue, et à cette occasion les ennemis de Peltier disaient qu'il avait changé du *blanc au noir*. Outre de nombreuses brochures de circonstance, et *Les Actes des Apôtres*, depuis novembre 1789 jusqu'à octobre 1791 (Paris, 10 vol. in-8°, plus onze numéros, édition contrefaite; Paris, 20 vol. in-12, ce journal contient 311 numéros, et les principaux collaborateurs de Peltier furent Rivarol, le vicomte de Mirabeau, Bergasse, Artaud, les comtes de Langeron et de Lauraguais), on a encore de lui : *Dernier Tableau de Paris, ou précis de la révolution du* 10 *août et du* 2 *septembre;* Londres, 1792, 2 vol. in-8°, réimprimé à Paris après le 9 thermidor; — *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres;* Londres, 1794 et 1795, 2 vol. in-8°; — *Paris pendant les années* 1795 *à* 1802, 250 numéros formant 35 vol. in-8°; — *L'Ambigu, variétés atroces et amusantes, journal dans le genre égyptien;* commencé en 1800, il se continua jusqu'en 1819, et formait alors environ 100 vol. in-8°; — une édition augmentée du *Voyage dans la haute et basse Egypte* de Denon; Paris, 1802, 2 vol. in-fol. H. F.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — Mahul, *Ann. nécrolog.*, année 1825.

PELTIER (*Jean-Charles-Athanase*), physicien français, né le 22 février 1785, à Ham, mort le 27 octobre 1845, à Paris. Il fit de la météorologie son étude favorite, et publia des *Observations sur les causes qui concourent à la formation des trombes* (Paris, 1840, in-8°). Il s'est aussi beaucoup occupé de l'électricité atmosphérique. C'était un savant aussi consciencieux que modeste.

Peltier fils, *Notice sur la vie et les travaux de J.-C.-A. Peltier;* Paris, 1847, in-8°.

PELVERT (*Bon-François* RIVIÈRE, dit l'abbé), théologien français, né le 5 août 1714, à Rouen, mort le 18 janvier 1781, à Paris. Membre d'une communauté de clercs formée sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut admis aux ordres par Bossuet, évêque de Troyes, qui lui procura, outre plusieurs bénéfices, une chaire de théologie dans son séminaire. Congédié par l'évêque Poncet de La Rivière, il se retira dans la communauté de Saint-Josse à Paris et assista en 1763 au concile d'Utrecht. Son refus d'adhérer au formulaire l'empêcha d'exercer aucune fonction ecclésiastique. Ses principaux écrits sont : *Dissertations sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence* (1755, in-12); — cinq *Lettres sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée* (1769-1770, 2 vol. in-12); — six *Lettres où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules* (1776, 2 vol. in-12), dirigées contre les jésuites Delamare, Floris, Paulian et Nonnotte; — *Dissertation sur le sacrifice de la messe* (1779, in-12), qui l'engagea dans une vive controverse avec Plowden, et suivie d'une *Défense* (1781, 3 vol. in-12); — *Exposition et Comparaison de la doctrine des anciens et des nouveaux philosophes* (1787, 2 vol. in-12), où la nécessité de la révélation est établie. L'abbé Pelvert a édité le traité *De gratia* de l'abbé Gourlin (1781, 3 vol. in-4°), et il a laissé un grand nombre de manuscrits.

Ed. Frère, *Bibliogr. normande*, II. — Feller et Weiss, *Biog. univ.*

PELZEL (*François-Martin*), historien bohémien, né à Reichenau, le 11 novembre 1735, mort le 24 février 1801. Après avoir été pendant plusieurs années précepteur, il fut nommé en 1792 professeur de langue et de littérature bohémiennes à Prague. On a de lui : *Geschichte der Böhmen* (Histoire de Bohême); Prague, 1774, 1779, in-8°; 1782, 2 vol. in-8°; — *Kaiser Karl IV, König in Böhmen* (L'Empereur Charles IV, roi de Bohême); ibid., 1780-1781, 2 parties in-8°; suivi d'une *Apologie de Charles IV;* ibid., 1782, in-8°; — *Böhmische mährische und schlesische Gelehrte aus dem Orden der Jesuiten* (Biographie des jésuites savants originaires de Bohême, de Moravie et de Silésie); ibid., 1786, in-8°; — *Lebensgeschichte des römischen Königs Wenceslaus* (Vie du roi des Romains Venceslas); ibid., 1788-1790, 2 vol. in-8°; — *Nowa Kronyka Czeská;* ibid., 1791, 2 vol. in-8°; — *Grundsätze der böhmischen Grammatik* (Principes de la grammaire bohémienne); ibid., 1795, 1798, in-8°; — une quinzaine de dissertations historiques dans les *Mémoires* de l'Académie de Prague, dont Pelzel était membre, et dans les *Abhandlungen einer Privatgesellschaft in Böhmen;* — Pelzel a aussi collaboré au texte accompagnant les *Portraits des savants et artistes bohémiens et moraves:* Prague, 1777-1782, 4 parties in-8°; il a édité en commun avec Dobrowsky les *Scriptores rerum bohemicarum;* ibid., 1784, 2 vol. in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland* (t. VI, X et XI). — Luca, *Gelehrtes OEstreich.* — *Mémoires* de l'Académie de Prague (année 1804).

PEMBERTON (*Henry*), savant médecin anglais, né en 1694, à Londres, où il est mort, le 9 avril 1771. Il étudia la médecine à Leyde, où il prit le grade de docteur, et se perfectionna à Paris dans la connaissance de l'anatomie. Il pratiqua peu à cause de la délicatesse de sa santé; nommé en 1728 professeur au collége Gresham (Oxford), il y fit un cours de chimie que J. Wilson a publié (Londres, 1771, in-8°). Le Collége des Médecins, dont il était membre, le chargea de refondre la *Pharmacopœia*, et il en donna une version anglaise (1746, in-8°). Pemberton, qui

éprouvait pour les mathématiques une sorte de prédilection, se lia intimement avec Newton; il l'aida à mettre au jour la réimpression des *Principia* (1726), et publia l'édition anglaise de son grand ouvrage : *Treatise of the method of fluxions and infinite series* (Londres, 1736, in-8°, fig.), traduit par Buffon en 1740. On a encore de lui : *Epistola de Cotesii inventis*; Londres, 1722, in-4° : opuscule relatif au célèbre théorème de Cotes; — *View of sir J. Newton's philosophy*; ibid., 1728, in-4°; trad. en français (*Éléments de la philosophie newtonienne*; Amsterdam, 1755, in-8°; Paris, 1771, 2 vol. in-4°), en italien et en allemand; — *Lectures on physiology*; ibid., 1733, in-8°; — plusieurs mémoires scientifiques dans le *Recueil* de la Société royale, qui l'avait admis en 1720 dans son sein. Il a laissé beaucoup d'ouvrages inédits, la plupart concernant l'astronomie.

Chalmers, *General biogr. dictionary*.

PEMBROKE (Comte DE). *Voy.* HERBERT.

PEÑALOSA (Don *Juan* DE), peintre espagnol, né à Baeza, en 1581, mort à Cordoue, en 1636. Il fut un des meilleurs élèves de Paulo de Cespedes, dont il imita la couleur et le genre de composition. Son dessin est hardi et élégant à la fois. Ses principaux tableaux sont à Cordoue, où l'on cite de lui *Sainte Barbe*, magnifique tableau de la cathédrale; *Saint Jacques*, au couvent d'Arizafa; plusieurs œuvres chez les Minimes, etc.

Pacheco, *El Arte de la pintura* (Séville, 1649). — Quilliet, *Dict. des peintres espagnols*.

* **PENAUD** (*Charles*), amiral français, né le 24 décembre 1800. Il entra à quatorze ans dans la marine, et devint successivement enseigne (1822), lieutenant de vaisseau (1828), capitaine en 1838. En 1851, il fut nommé au commandement de la station du Sénégal, et explora avec succès un des affluents de ce fleuve, la Cazamance. En 1853, il fut directeur du cabinet de la marine, puis commanda l'escadre de réserve en Orient. En 1855, il commanda l'escadre de la Baltique, et prit part aux opérations anglo-françaises contre Sweaborg et les ports de la Finlande. Élevé le 15 juin 1853 au grade de contre-amiral, il est membre du conseil d'amirauté et grand-officier de la Légion d'honneur.

André-Édouard PENAUD, son frère, né le 21 juin 1804, admis à l'école navale en 1818, lieutenant en 1831 et capitaine de vaisseau (8 septembre (1846) est commandeur de la Légion d'honneur.

Archives de la marine. — Vapereau, *Dict. hist. des Contemporains*.

PENCHAUD (*Michel-Robert*), architecte français, né le 24 décembre 1772, à Poitiers, mort le 22 décembre 1832, à Paris. Fils d'un architecte qui lui fit donner une éducation très-soignée, il le seconda dans la construction des châteaux de Verrière et de Dissais (Poitou). Compris dans la réquisition de 1793, il fit une campagne contre les Vendéens, passa quelque temps dans le génie militaire, et ayant obtenu un congé de réforme, il vint à Paris, où il fut un des premiers élèves de Percier et de Fontaine. Nommé dessinateur du conseil des bâtiments civils (1799), il fut envoyé en 1803 à Marseille, où à la direction des travaux publics de la ville il joignit la place d'architecte du département. On voit de lui à Marseille le lazaret, plusieurs promenades, l'hôpital situé dans l'île Ratonneau et l'arc de triomphe de la porte d'Aix; à Aix, le palais de justice; à Saint-Remi, l'église, etc. Il fut mis en 1834 à la retraite. Il a envoyé plusieurs mémoires d'archéologie à l'Académie des inscriptions, dont il était correspondant.

Henrion, *Annuaire*. — Nagler, *Neues allgem. Künstl. Lexikon*.

PENCZ (*Gregorius*), dessinateur et graveur allemand, né à Nuremberg, dans les premières années du seizième siècle, mort entre 1550 et 1556, fut l'un des plus habiles parmi ces artistes connus sous le nom de *petits maîtres* qui florissaient en Allemagne à cette époque. Ses œuvres sont datées de 1537 à 1547. Élève, dit-on, d'Albert Durer, il visita comme lui l'Italie, travailla à Rome sous la direction de Marc-Antoine Raimondi, et l'aida dans la gravure de certaines de ses planches d'après Raphael. Revenu à Nuremberg, il fit sur ses propres dessins un nombre considérable de très-petites estampes, dont quelques-unes ont toujours été recherchées des amateurs. Les biographes et les faiseurs de catalogues ont écrit le nom de Pencz de plusieurs manières : tantôt *Pens* ou *Peins*, tantôt *Pentz* et *Penez*, etc. H. H.

Fr. Villot, *Notice des tableaux exposés dans les galeries du musée du Louvre*. — J. Renouvier, *Des Types et Manières des maîtres graveurs*. — *Archives de l'art français*. — *Abcdario* de Mariette.

* **PENGUILLY-LHARIDON** (*Octave*), peintre français, né à Paris, en 1811. Fils d'un sous-inspecteur aux revues, il entra à l'École polytechnique (1821), et parvint au grade de capitaine d'artillerie. En 1850, il fut nommé inspecteur des études à l'École polytechnique, et en 1854 directeur du musée d'artillerie. Depuis longtemps il cultivait le dessin et la peinture; dès 1835 et 1836, il avait mis au salon différents sujets dessinés à la plume d'une manière remarquable. Il exposa ensuite à presque tous les salons, depuis celui de 1841, divers tableaux de genre, de paysages et d'intérieurs. G. DE F.

Livrets des salons.

PENHOUET (*Armand-Louis-Bon* MAUDET, comte DE), antiquaire français, né le 10 août 1764, au château de Penhouet (Loire-Inférieure), mort le 25 avril 1839, à Rennes. Entré en 1780 dans la marine royale, il prit part à la guerre d'Amérique, et il était lieutenant de vaisseau depuis 1788, lorsqu'en 1792 il émigra en Angleterre. De 1796 à 1799, il servit en Bretagne sous les drapeaux de l'armée royale avec le titre de lieutenant-colonel, et après avoir fait sa soumission, il s'établit dans le Morbihan, et n'accepta d'autres fonctions que celles de membre du conseil général. Tout en sa-

tisfaisant son goût pour l'archéologie, il entreprit des défrichements considérables d'après les nouvelles méthodes de culture. Réintégré dans la marine en qualité de capitaine de vaisseau (1814), il se joignit en 1815 aux Vendéens insurgés et fut, en récompense de son dévouement, nommé colonel de gendarmerie (1816); il concourut en 1817, sous les ordres de Canuel, à la répression des troubles de Lyon, commanda dans plusieurs départements, et fut admis en 1829 à la retraite avec le grade de maréchal de camp honoraire. Il était membre de la Société des Antiquaires de France. Ses recherches se sont portées sur tous les lieux où les circonstances de sa vie l'ont conduit; mais en général elles sont relatives à la Bretagne. Nous citerons de lui : *A Tour through a part of South Wales*; Londres, 1795, in-8°; — *Monuments égyptiens dans le Morbihan*; Vannes, 1812, in-fol., pl.; — *Recherches historiques sur la Bretagne*; Nantes, 1814, in-4°, pl., en forme de lettres; — *Lettres sur l'histoire ancienne de Lyon*; Besançon, 1818, in-4°, pl.; — *Archéologie armoricaine*; 1824-1826, 3 dissert. in-4°; — *Esquisses sur la Bretagne*; Rennes, 1830, gr. in 4°, collection de vues, de châteaux, d'abbayes, etc., avec notices. Il a aussi fourni des articles au *Lycée armoricain* et aux *Annales* de la Société académique de Nantes.

Annales de la Soc. Acad. de Nantes, X, 284. — *Biographie Bretonne.*

PÉNICAUD (*Jean*), émailleur et orfévre limousin, né vers la fin du quinzième siècle. Le chiffre de sa famille était un *P* et un *L* réunis et couronnés.

PÉNICAUD (*Jean*), émailleur limousin, du seizième siècle. Il signait en toutes lettres et pour se distinguer du précédent, il ajoutait le mot *junior*. On a de ces émailleurs : le *portrait d'Érasme*, plaques et coupes, au Louvre; et à Limoges, *La Légende de saint Martial*, six tableaux datés de 1554 (collection Bardinet); des *Apôtres* sous un portique (collect. Igonette).

On ignore l'année de la mort de ces deux artistes.

PÉNICAUD (*Pierre*), émailleur et verrier limousin, né en 1515. Parmi ses émaux on remarque : *Orphée harpeur* (cabinet de M. de Tusseau); au Louvre : plaques, boucliers et coupes; à l'hôtel Cluny : *Bassin de Moyse*; au musée de Dijon : *Dalila coupant les cheveux à Samson endormi*, et *Samson tuant les Philistins avec une mâchoire d'âne*; à Limoges : une *Descente de croix* (collection Taillefer). Parmi ses vitraux : *La Cène*, de 12 mètres carrés (1556); ce vitrail fut détruit à Limoges en 1770. M. de La Borde a dit : « Le nom du chef de la famille Pénicaud se lie aux plus anciens essais et aux plus beaux succès de l'émaillerie limousine. Cet artiste était sur la bonne voie pour chercher dans les ressources naturelles de l'émail la véritable peinture; ses derniers ouvrages en font foi. Pénicaud et son fils laissèrent derrière eux les *incunables* de l'émaillerie; ces peintres éminents du Limousin firent sortir cet art de son berceau, sous leur conduite vigoureuse. Le père fut le chef, le fils le premier guide; les ouvrages de ces hommes de talent prirent un rang distingué parmi les productions de Limoges. Le troisième Pénicaud est un grand artiste, un dessinateur plein d'esprit, un coloriste rempli de ressources, et dans quelques productions, le talent supérieur et la gloire de Limoges. Il n'a copié personne et n'a signé aucun de ses ouvrages (sauf du poinçon de sa famille). »

M. Maurice Ardant ajoute : « Jean Pénicaud se fit remarquer par l'expression bien caractérisée de ses figures et la grande transparence de ses draperies, où il employa le paillon ou clinquant avec profusion, ce qui rend ses œuvres extrêmement fragiles; aussi en existe-t-il très-peu d'intactes. Il affectionna également les colonnes et les portiques, et tout ce que j'ai vu de lui présente des dessins où l'architecture a une grande part. » Martial AUDOUIN.

Archives du Limousin. — Maurice Ardant, *Émailleurs et Émaillerie de Limoges*. — De La Borde, *Notice des émaux du Louvre*. — Texier, *Essai sur les émailleurs*. — *Bulletin de la Société royale d'Agriculture des Sciences et des Arts de Limoges*, n° 2, t. XX. — *Notice des objets d'art exposés au musée de Dijon*, 1842.

PENICHER (*Louis*), antiquaire français, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il était maître en pharmacie à Paris, et fut nommé syndic de sa communauté. On lui doit quelques écrits recherchés, tels que *Collectanea pharmaceutica* (Paris, 1695, in-4°); *Traité des embaumements selon les anciens et les modernes* (1697, in-12); et *Dissertation sur le livre de médecine* (1704, in-12), livre qui n'était alors que de douze onces.

Mémoires de Trévoux, 1704. — Éloy, *Dict. de méd.*

PÉNIÈRES (*Jean-Augustin* DE), homme politique français, né en 1762, mort aux États-Unis, en 1820. Il était garde du corps avant la révolution. D'une riche famille, il fut député successivement par la Corrèze à l'Assemblée législative, puis à la Convention. En novembre 1792, il vota contre la réunion de la Savoie à la France, trouvant dangereuse toute extension de territoire. En janvier 1793, lors du jugement du roi, il vota en ces termes : « Mon opinion n'était pas que la Convention jugeât Louis XVI, mais vous en avez jugé autrement; je me soumets à la loi. Je prononce contre Louis la peine portée par le code pénal contre les coupables de haute trahison; mais après l'exécution de ce jugement je demande la suppression de la peine de mort. » Il vota ensuite contre le sursis, se montra fort opposé aux terroristes, et en février il demanda que Marat fût exclu de l'assemblée comme fou. En mai et juin il défendit les girondins. Après le 9 thermidor an II, il attaqua les débris des terroristes, et occupa souvent la tribune à l'occasion de motions concernant l'agriculture, le commerce et l'ordre intérieur. Maltraité publiquement dans

la journée du 1er avril 1795 par quelques jacobins, il demanda « que l'Assemblée s'épurât en chassant de son sein les membres qui partageaient les opinions extra-révolutionnaires ». Au 13 vendémiaire, il se montra ferme à la tête des troupes opposées aux séditieux qui voulaient renverser la Convention. Il passa au Conseil des Cinq Cents, et y vota pour toutes les mesures propres à ramener l'union entre les Français. Après le 18 brumaire, il passa au Tribunat, dont il cessa de faire partie en 1802, puis en 1807 fut élu au corps législatif : il y siégea jusqu'en 1811. Élu membre de la chambre des représentants, il demanda, le 23 juin 1815, qu'on rendît Napoléon II à la France et que l'on conservât les couleurs nationales. Exilé en 1816, comme régicide, il ne revit pas sa patrie. H. L.—R.

Moniteur universel, janvier 1793. — *Biographie des Contemporains.*

PENINGTON (*Isaac*), quaker anglais, mort en 1679, dans le Sussex. Il était fils d'un lord, maire de Londres, qui avait été l'un des juges du roi Charles Ier. Peut-être dut-il à cette circonstance autant qu'à la fermeté de ses opinions religieuses la persécution acharnée qu'il éprouva sous le règne de Charles II : il fut jeté six fois en prison, et l'on mit ses biens sous le séquestre. Rien ne put ébranler son courage; comme Fox, son maître, il ne cessa, libre ou sous les verroux, d'écrire et de prêcher d'exemple. Aussi son nom était-il en honneur chez les quakers, et ses écrits, fortement empreints de mysticisme, ont été l'objet de plusieurs éditions (Londres, 1681, in-fol., puis 2 vol. in-4° et 4 vol. in-8°). Quelques-unes de ses lettres ont été publiées en 1796.

Introd. à ses Œuvres, par W. Penn et Ellwood.

PENN (*William*), marin anglais, né en 1621, à Bristol, mort le 16 septembre 1670, à Wanstead (Essex). Il descendait d'une ancienne famille du pays de Galles. Avant l'âge de trente-deux ans, il était parvenu au grade de vice-amiral d'Angleterre. Après s'être signalé dans le combat livré aux Hollandais près de l'île de Texel, et où l'amiral Tromp fut tué (1653), il reçut en 1654 le commandement de l'escadre envoyée par Cromwell dans les colonies, s'empara de tous les bâtiments hollandais qui naviguaient dans ces parages, et prit en 1655 possession de La Jamaïque. Élu à son retour député de Weymouth au parlement, il fut en même temps jeté en prison pour avoir quitté l'escadre sans congé. Nommé en 1660 commissaire de l'amirauté, il commanda en 1664, sous les ordres du duc d'York, la flotte qui détruisit presque entièrement celle des Hollandais. Ses infirmités l'obligèrent en 1669 à prendre sa retraite. S'il faut en croire son fils, il était devenu presque quaker à la fin de sa vie. On a de lui quelques mémoires manuscrits pour l'amélioration du service de la marine.

W. Penn fils, *No cross, no crown*.—*Biogr. britannica*.

PENN (*William*), législateur de la Pennsylvanie, fils du précédent, né à Londres, le 14 octobre 1644, mort le 30 juillet 1718, à Londres. Il fut élevé avec beaucoup de soin à l'école de Chigwell, comté d'Essex, et continua ses études au collége de Christ-Church à Oxford. Il manifesta ses penchants pour les doctrines de la Société des Amis ou quakers, après avoir entendu prêcher le quaker Thomas Loe. Il cessa avec plusieurs de ses camarades d'assister au service religieux de l'Église établie, et commença à tenir des réunions particulières. Les punitions ne changèrent pas ses sentiments. Un ordre du roi ayant enjoint aux écoliers de reprendre l'ancienne robe ecclésiastique, qui n'était plus en usage depuis la réforme, Penn et ses amis tentèrent d'enlever ce costume à ceux qui l'avaient repris, et cet acte d'insubordination les fit chasser du collége. Son père, qui jouissait d'une haute faveur auprès de Charles II et du duc d'York, et qui désirait vivement pousser son fils à la cour, fut très-affecté des sentiments qu'annonçait son fils. Il s'efforça de les combattre par tous les moyens, et dans un accès de colère le mit à la porte. S'étant radouci peu après, il l'envoya voyager en France et en Italie (1662). Au bout de deux ans, le jeune Penn revint en Angleterre, suivit ses études de droit à *Lincoln's Inn*, et fut ensuite envoyé en Irlande pour surveiller l'exploitation de terres considérables que son père y possédait (1666). Le hasard fit qu'il retrouva à Cork ce prédicateur qui à Oxford avait fait sur son esprit une si vive impression. Il assista à ses instructions, et fit publiquement profession de la doctrine des quakers. Son père en ayant été informé, le rappela. Il usa vainement des reproches et des menaces pour l'y faire renoncer; le fils persista dans ses opinions. Enfin l'amiral se borna à demander qu'il parût la tête découverte en présence du roi, du duc d'York et de lui-même; mais cette faible concession lui fut même refusée, et il en fut si irrité qu'il chassa de nouveau son fils. Peu après cependant sa colère se radoucit, et il le reçut dans la maison paternelle. William Penn commença alors à prêcher et à écrire pour défendre ses croyances. Il fut mis à la Tour, mais cette rigueur ne fit qu'accroître son ardeur. Pendant un emprisonnement de huit mois (1668-1669), il composa quatre traités, dont le plus remarquable, *No Cross, no Crown*, eut une grande popularité. En 1670, peu après sa mise en liberté, il fut arrêté de nouveau pour avoir prêché en pleine rue à des quakers dont on avait fermé la chapelle. Pour ce fait il fut traduit devant le jury, et acquitté. La colère des magistrats, qui voulaient des rigueurs, se tourna contre les membres mêmes du jury; ces hommes courageux furent condamnés à l'amende et mis en prison jusqu'à ce qu'ils l'eussent payée. Le jury en appela de cette sentence inique à la cour de *Common pleas*, et l'arrêt fut déclaré illégal. L'amiral Penn mourut en 1670, complétement réconcilié avec son fils, auquel il laissa tous ses

biens, d'un revenu de 1,500 liv. sterling, et une créance sur le gouvernement d'une valeur de 16,000 liv. En 1672, Penn épousa la fille de sir William Springett, mais il ne changea point sa manière de vivre. Le patriarche de la secte, G. Fox, étant venu le voir à Londres, il fit avec cet ami un voyage religieux en Hollande et en Allemagne, où le quakérisme comptait déjà de nombreux partisans (1677). A son retour, il fut admis, devant un comité de la chambre des communes, à défendre les quakers, contre lesquels la persécution avait recommencé en vertu des statuts passés contre les catholiques. Nous touchons au grand événement de la vie de Penn. Il va chercher à établir par les lois, dans le Nouveau Monde, ce principe de la liberté de conscience qu'il a défendu avec tant de fermeté au milieu des persécutions de tout genre. En 1681, le roi Charles II lui accorda, comme indemnité en payement de la créance de 16,000 liv., un vaste territoire sur les bords de la Delaware en Amérique. Penn en était déclaré seul propriétaire et gouverneur. Comme le pays était couvert de bois, il proposa de l'appeler *Sylvania*, Le roi, pour honorer le fondateur de la colonie et son père l'amiral, suggéra d'y associer le nom de Penn, et dans la charte de cession, la province fut appelée *Pennsylvanie*. Avec l'aide d'Algernon Sidney, Penn rédigea des lois et règlements pour servir de base au gouvernement de la colonie. La plus grande liberté civile et religieuse y était assurée avec d'autres avantages à tous ceux qui voudraient s'y établir. Bientôt trois navires mirent à la voile avec de nombreux colons, fournis par l'Angleterre et le pays de Galles. Penn envoya des commissaires pour installer ces familles, et leur remit en même temps des présents et des lettres affectueuses pour les chefs des tribus indiennes. L'année suivante (1682), laissant sa femme et ses enfants en Angleterre, il partit lui-même pour visiter la nouvelle colonie. A son arrivée, il convoqua les colons, et leur fit accepter une constitution connue sous le nom de *Charte de Penn*. D'après ses instructions, un traité avait été préparé avec les tribus indiennes pour une cession de terres. Il réunit dans un grand meeting les chefs avec leurs guerriers et les colons européens, et là, sous un orme colossal, près de l'endroit où fut fondée Philadelphie, il eut avec les Indiens cette fameuse entrevue où, après avoir fait expliquer les articles du traité par un interprète, une ratification fut échangée, le prix des terres payé, et une ligue d'amitié établie, « amitié, dit Proud, l'historien de la Pennsylvanie, qui fut maintenue intacte pendant plus de soixante-dix ans ». Cette scène imposante a fourni plus d'une inspiration à la poésie et à la peinture. Penn jeta ensuite sur les bords de la Delaware, les fondements de Philadelphie (*la Ville des amis*), devenue le siècle suivant une des plus belles et des plus considérables de l'Amérique. Après avoir passé deux ans dans ces travaux d'administration, il retourna en Angleterre vers le milieu de 1684, laissant le gouvernement à cinq commissaires. Peu après, Jacques II succéda à son frère. Ce prince, qui avait eu beaucoup d'amitié pour l'amiral Penn, accueillit son fils avec la même bienveillance. Penn devint un habitué de la cour, et par suite du crédit dont il jouissait près du roi, sa maison était remplie de visiteurs et de solliciteurs de nobles familles. L'assiduité de Penn à se montrer à Whitehall et à cultiver la faveur d'un prince que son intolérance rendait très-impopulaire, fit naître contre lui diverses calomnies. On l'accusa d'être un jésuite déguisé, d'être en correspondance avec la cour de Rome, d'avoir trafiqué sur les pardons vendus aux victimes des tribunaux. De nos jours, Macaulay a reproduit quelques-unes de ces accusations. Elles ont été réfutées d'une manière satisfaisante par M. Dixon dans sa *Vie de Penn*. Cependant il est à remarquer que l'éminent historien n'a fait aucun changement, dans une édition nouvelle, à ce qu'il avait écrit auparavant. Plusieurs des grandes revues anglaises lui ont reproché sur ce point non-seulement une extrême sévérité, mais de l'injustice. Après la révolution de 1688, les relations intimes que Penn avait eues avec Jacques II servirent de prétexte à ses ennemis pour l'accuser d'intrigues politiques et religieuses. Il fut traduit quatre fois devant les juges, mais il se justifia de manière à échapper à une sentence. Une nouvelle accusation ayant été portée contre lui par un certain Fuller, que plus tard le parlement déclara un imposteur, Penn par prudence se tint caché trois ans; mais, en 1693, quand la violence des passions politiques se fut un peu calmée, il demanda à être jugé. Il fut admis à se défendre devant le roi et son conseil, et fut honorablement acquitté. On lui rendit en 1696 le gouvernement de sa colonie qui avait été séquestré. Ayant perdu sa femme, il se remaria, et il retourna avec sa famille en Pennsylvanie, avec l'intention de s'y fixer. Il ne put y résider que deux années. Le ministère anglais avait présenté à la chambre des lords un bill pour faire passer sous l'autorité royale les gouvernements d'Amérique qui avaient été concédés comme propriété. Les amis de Penn réussirent par une pétition à suspendre la discussion du bill, et Penn lui-même se hâta de revenir en Angleterre. Ce ne fut pas sans douleur qu'il dit aux colons un adieu qu'il prévoyait devoir être le dernier (1701). Son retour empêcha de donner suite au bill, et l'avénement de la reine Anne lui rendit un certain crédit à la cour. Mais les dépenses considérables dans lesquelles il avait été entraîné furent pour ses dernières années une lourde charge et une source de chagrins. En 1708, il avait hypothéqué la Pennsylvanie pour 6,600 liv.; en 1712, il proposa de vendre ses droits au gouvernement anglais pour 12,000 liv. mais il ne put consommer l'affaire, par suite de

trois attaques successives d'apoplexie, dont la dernière lui enleva presque entièrement la mémoire. Dès ce moment, il ne fit que languir jusqu'à sa mort. Penn laissa des enfants de ses deux femmes, et leur légua ses propriétés en Angleterre et en Amérique. Le gouvernement et les rentes réservées de la Pennsylvanie tombèrent en partage aux fils de sa seconde femme, avec le titre de propriétaires, et, après la révolution américaine (1783), furent vendus par leurs héritiers à l'État de Pennsylvanie pour 130,000 liv. st. (3,250,000 fr.).

Penn a laissé des écrits nombreux qui ont été recueillis et publiés, d'abord en 2 volumes in-folio, 1728, puis en 3 volumes in-8°. Sa vie, publiée récemment par M. Dixon, est un ouvrage excellent, plein de recherches élaborées avec soin. Le style de Penn est souvent dur et incorrect, mais le langage est abondant, et son enthousiasme donne de l'éloquence à plusieurs pages. Penn, comme les hommes les meilleurs, eut ses faibles et ses défauts. On lui reproche une vanité très-grande, des vues intéressées d'ambition dans ses entreprises, des inconséquences de conduite fort opposées à ses principes. Mais ses vertus et ses actions ne doivent pas moins lui assurer une place éminente parmi les grands noms de l'Angleterre. On ne peut nier que dans la fondation de sa colonie il ait été animé de la philanthropie la plus pure. S'élevant au nom de la liberté humaine contre l'intolérance calviniste, la plus dure des sectes protestantes, du moins dans les deux derniers siècles, il implanta dans le Nouveau Monde des principes d'égalité, de tolérance, de la lumière divine dans l'homme, et au prix de sa fortune et des labeurs de toute sa vie il propagea en Amérique le mouvement de la pensée, indépendante comme des vertus vraiment chrétiennes. Malgré les persécutions dont ils furent assaillis, les quakers se montrèrent constamment honnêtes gens et bons citoyens. Sous leur influence, Philadelphie devint et resta longtemps comme un sanctuaire. J. Chanut.

Th. Clarkson, *Memoirs of the public and private life of W. Penn*; London, 1813, 2 vol. in-8°. — Hepworth Dixon, *Historical Biography*, new edition, 1856. — *English Cyclopædia*, *Biography*. — Chalmers, *Biogr. Dict.* — Macaulay, *History of England*, t. 2, 5, 6, édition Tauchnitz.

PENNA (*Lorenzo*), organiste italien, né en 1613, à Bologne, mort le 20 octobre 1693. Il entra chez les Carmes de Mantoue, professa la théologie, et devint maître de chapelle de l'église de son ordre à Parme. Sa réputation comme organiste et écrivain didactique paraît avoir eu de l'éclat. Outre ses *Messes* et ses *Psaumes concertés*, qui ont eu plusieurs éditions, on a de lui : *Li primi labori musicali* (Bologne, 1656-1679, 3 part. in-4°), traité réimpr. cinq fois et qui renferme de bonnes choses; et *Direttorio del canto fermo* (Modène, 1689, in-4°).

Orlandi, *Scrittori Bolognesi*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PENNA (*François-Horace* DELLA), missionnaire italien, né en 1680, à Macerata (États de l'Église), mort le 20 juillet 1747, à Patan (Népaul). Entré jeune dans l'ordre des Capucins, il fut en 1719 nommé chef d'une mission destinée à évangéliser le Tibet, et se rendit à Lassa avec douze de ses confrères. Après plusieurs années de travaux apostoliques, della Penna voyant sa mission réduite à trois religieux seulement revint à Rome en 1735, demander de nouveaux renforts, et sur son récit, la congrégation de la Propagande lui adjoignit neuf autres capucins, avec lesquels il repartit en 1738, chargé de présents et porteur de deux brefs pontificaux pour le roi du Tibet et le grand-lama. Ils arrivèrent au Tibet en 1741, commencèrent leurs prédications, et ce fut sur les renseignements fournis par della Penna que la Congrégation de la Propagande publia en italien : *Relation du commencement et de l'état présent du grand royaume du Tibet, et de deux autres royaumes voisins* (Rome, 1742, in-4°). Il ne faut point prendre à la lettre le récit des conversions que della Penna prétend avoir faites, ce qu'il raconte à cet égard ne doit être accepté que sous bénéfice d'inventaire. On doit à ce missionnaire qui avait étudié le tibétain sous un docteur de Lassa, divers morceaux manuscrits, dont le P. Giorgi a profité pour la publication de son *Alphabetum tibetanam* (1742, in-4°). C'est aussi sur les dessins de della Penna qu'ont été gravés les caractères tibétains de la Propagande. H. F.

Lettres édif. et cur. écrites des missions étrang. — A. Remusat, *Recherches tartares*, t. I, p. 344.

PENNANT (*Thomas*), naturaliste et antiquaire anglais, né le 14 juin 1726, à Downing (comté de Flint), où il est mort, le 16 décembre 1798. Il descendait d'une ancienne famille du pays de Galles dont une branche avait possédé une pairie sous le nom de Penrhyn. Il suivit les cours de l'université d'Oxford, qui en 1771 lui conféra le diplôme honoraire de docteur en droit. Le présent qu'il reçut, à l'âge de douze ans, de l'*Ornithology* de Willoughby fit éclore sa vocation pour l'histoire naturelle; il s'y livra avec ardeur, et à peine eut-il quitté Oxford qu'il visita la Cornouailles à la recherche des fossiles et des minéraux (1746). Sa première production scientifique, insérée à son insu dans les *Philosophical Transactions*, fut le compte rendu d'un tremblement de terre ressenti à Downing (1750); un second mémoire sur plusieurs lithophites du Shropshire (même recueil, 1756) attira l'attention de Linné, qui le fit admettre dans la Société royale d'Upsal en qualité de correspondant. Il avait entrepris sa *British Zoology* lorsqu'il passa sur le continent (1765) : ce voyage le mit en relation avec Buffon, qui rendit justice à son mérite (*voy.* le t. XV de l'*Hist. nat.*), avec Voltaire, Haller, les deux Gesner et Pallas, à qui il proposa d'écrire ensemble le *Synopsis* des quadrupèdes. En 1767 il entra

dans la Société royale de Londres, et plusieurs autres compagnies savantes s'empressèrent de se l'associer. Pennant n'exerça jamais aucune profession; il cultiva la science par goût, et ne rechercha d'autre récompense de ses travaux que celle d'avoir été utile, et l'indépendance de ses idées égalait la simplicité de ses habitudes.

L'histoire naturelle lui est redevable des ouvrages suivants : *British zoology;* Londres, 1761, gr. in-fol., 1768-1777, 4 vol. in-8°, pl. col.; cet ouvrage, trad. en latin et en allemand, fut vendu au profit d'une école de charité établie à Londres pour les enfants pauvres du pays de Galles; la classe entière des insectes n'y a pas été comprise; — *Synopsis of quadrupeds;* Chester, 1771, in-8°; Londres, 1781, 1793, 2 vol. in-4°, pl.; dans le principe, ce ne devait être qu'un tableau des espèces dont Buffon avait parlé; mais son plan s'étendit par degrés, et il y introduisit l'histoire de plusieurs animaux inconnus à ce naturaliste, en les disposant d'après les grandes divisions imaginées par Ray. « Cet ouvrage de Pennant, dit Cuvier, était le meilleur, le plus complet qu'on eût sur les quadrupèdes à la fin du dix-huitième siècle; il était le livre classique de ce temps. Cependant il est bien inférieur à celui de Buffon, quant à la composition; ses articles sont d'une grande sécheresse, ses descriptions ne sont pas toujours exactes; certaines espèces sont multipliées, et l'histoire de certaines autres n'est pas parfaite; » — *Genera of birds;* Londres, 1773, in-8°, pl., non terminé; — *Arctic zoology;* Londres, 1784-1787, 3 vol. in-4°, pl., réimpr. en 1792, et trad. en extrait sous le titre : *Le Nord du globe*, par Letourneur (Paris, 1789, 2 vol. in-8°); à la description des côtes septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique il a joint l'histoire des quadrupèdes et des oiseaux que l'on y rencontre depuis le 60e degré jusqu'au pôle; Pennant reçut pour cette compilation estimable de nombreux documents de Pallas, Thunberg, Sparrman, Müller et Fabricius; — *Faunula indica;* Londres, 1790, in-4°, fragment d'un recueil entrepris avec Forster. — Un autre genre d'ouvrages n'a pas moins contribué à la réputation de Pennant, nous voulons parler des relations de voyages qu'il a publiées sur différentes parties de la Grande-Bretagne. Les principales sont : *Tour in Scotland* (Chester, 1771, in-8°), et *Second tour in Scotland and voyage to the Hebrides* (1774-1776, 2 vol. in-4°), réimpr. ensemble à Londres, 1790, 3 vol. in-4°, pl.; *Tour in Wales* (1778-1781, 2 vol. in-4°); *Account of London* (1790, in-4°), plusieurs édit.; *Journey from London to the isle of Wight* (1801, 2 vol. in-4°); et *Journey from London to Dover* (1801, 2 vol. in-4°). Sa description de l'Écosse opéra une sorte de révolution; non-seulement il fit connaître aux Anglais une contrée contre laquelle ils nourrissaient des préventions absurdes, mais ses observations occasionnèrent plus d'une amélioration dans les pratiques agricoles et économiques. Vers la fin de sa vie, Pennant, réduit au repos, essaya de se consoler en composant des voyages imaginaires, et telle était l'activité qu'il apportait au travail qu'outre celui qui parut sous le titre de *View of Indostan* (1798, 2 vol. in-4°), il en laissa en manuscrit près de trente volumes complets. On a encore de lui quelques brochures politiques : *The literary life of the late Thomas Pennant* (1793, in-4°), où il assurait que son existence d'écrivain avait pris fin en 1791; *History of the parishes of Whiteford and Holywell* (1797, in-4°); *Outlines of the globe* (1800, 2 vol. in-4°), etc.

P. L.

David Pennant, *Eloge de son père*, à la tête des *Outlines*. — *Literary life of Pennant*. — Chalmers, *General biograph. dict.* — Cuvier, *Hist. des Sciences nat.*, V.

PENNI (*Giovanni-Francesco*), dit le *Fattore*, peintre de l'école romaine, né à Florence, en 1488, mort à Naples, en 1528. Il entra jeune au service de Raphael en qualité de garçon d'atelier, mais bientôt il devint l'intendant (*il fattore*), l'élève et l'aide de son illustre maître, qui eut pour lui une telle affection qu'il lui fit partager son héritage avec Jules Romain. Plus qu'aucun autre de ses condisciples, le Fattore aida Raphael dans l'exécution des cartons des fameuses tapisseries du Vatican : aux loges, il peignit *Loth fuyant de Sodome*, *La Rencontre de Rachel et de Jacob*, et *L'Entrevue d'Abimelech et d'Abraham;* aux stanze, *Le Baptême de Constantin;* à la Farnesine, il travailla aux fresques de la salle de Psyché. On croit que la page principale, *Les Noces de Psyché*, est due à son pinceau. Après la mort de Raphael, il fut avec Jules Romain chargé de terminer le *Couronnement de la Vierge*, destiné à l'église de Monte-Luce de Pérouse; il s'y montra supérieur à son illustre collaborateur. Ce beau tableau orne aujourd'hui le musée du Vatican. Penni accompagna Jules Romain à Mantoue, où il était appelé par le marquis de Gonzague; mais n'y étant point accueilli comme il pensait mériter de l'être, il partit pour Naples avec son élève Leonardo de Pistoja, emportant avec lui une magnifique copie de *La Transfiguration* qu'il avait exécutée en compagnie de Pierino del Vaga, copie dont l'étude eut la plus heureuse influence sur l'école napolitaine et qui plus tard est passée en Espagne. Il trouva à Naples de zélés protecteurs dans le Florentin Tommaso Cambi, et dans le marquis del Vasto; mais il mourut avant d'avoir exécuté dans cette ville aucune œuvre de quelque importance. Le musée de Dresde possède deux tableaux du Fattore, *Saint Michel terrassant le démon*, et *Saint Georges vainqueur du dragon*. Au musée du Louvre, on lui attribue, mais sans certitude, une figure de *L'Abondance*, modèle en grisaille pour une fontaine.

Son jeune frère, *Luca* PENNI, né à Florence,

vers 1500, travailla avec Pierino del Vaga, son beau-frère, dans quelques villes d'Italie, et principalement à Lucques. Il passa ensuite en France avec le Rosso, et travailla comme lui à la décoration du château de Fontainebleau ; puis il alla en Angleterre, où il fut employé par Henri VIII et par divers seigneurs anglais. De retour en Italie, il se livra à la pratique de la gravure à l'eau-forte, et même, dit-on, à la manière noire, et il fit aussi un grand nombre de dessins pour la gravure d'après les tableaux de maîtres. E. B—N.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*.

PENNY (*Thomas*), naturaliste anglais, mort en 1589. Il pratiqua la médecine, parcourut la Suisse, le midi de la France et l'Allemagne, et fut agrégé au Collége des Médecins de Londres. Il jouit dans son temps d'une certaine célébrité : Lobel, Wolf et Gesner, qui étaient ses amis particuliers, lui décernent de grands éloges ; Gérard l'appelle un *second Dioscoride*, à cause de la connaissance étendue qu'il avait des plantes ; Moufet, à qui il laissa ses papiers, lui emprunta mainte observation curieuse, et Lécluse a nommé *Myrto-cystus Pennæi* un arbrisseau que Penny avait rapporté de Mayorque. On a de lui quelques lettres sur les insectes, insérées dans la *Collection* de Trew.

Rose, *New biogr. Dict.*

PENNY (*Edward*), peintre anglais, né en 1714, à Knutsford (Cheshire), mort en 1791, à Chiswick. Élève de Thomas Hudson, il fit un voyage en Italie et devint à son retour vice-président de la Société des artistes. L'un des membres fondateurs de l'Académie royale, il en fut le premier professeur de peinture et conserva ces fonctions jusqu'en 1783. On cite parmi ses ouvrages *La Mort du général Wolfe* et le *portrait du marquis de Granby*.

Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexicon*.

PENOT (*Bernard-Georges*), alchimiste français, né à Port-Sainte-Marie (Guienne), mort vers 1620, à l'hôpital d'Yverdun, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il fit ses études à l'université de Bâle, et, séduit par les doctrines de Paracelse, il consuma son temps et sa fortune à la recherche de la pierre philosophale. Devenu pauvre et aveugle, il avait l'habitude de dire que s'il avait un ennemi dont il voulût tirer vengeance il ferait tout pour le pousser à s'occuper d'alchimie. On a de lui : *De vera præparatione et usu medicamentorum chymicorum* ; Francfort, 1594, in-8°, et dans le *Theatrum chemicum* (1616) ; — *De quarumdam herbarum salibus* ; Orcel, 1601, in-8° ; — *De sale nitro* ; Bâle, 1606, in-8° ; — *De denario medico, quo X medicaminibus omnibus morbis internis via docetur* ; Berne, 1608, in-8°.

Kestner, *Medicin. Lexikon*.

PENROSE (*Thomas*), poëte anglais, né en 1743, mort en 1779, à Bristol. Destiné à l'église, il interrompit le cours de ses études pour se joindre en 1762 à l'expédition qu'un aventurier nommé Macnamara organisa contre Buenos-Ayres. On lui donna le grade de lieutenant ; mais l'entreprise échoua, il fut blessé dans un combat, et revint s'asseoir sur les bancs de l'université d'Oxford. Après avoir pris les ordres il succéda à son père dans le vicariat de Newbury (Berkshire). On venait de lui donner un riche bénéfice lorsqu'il mourut aux eaux de Bristol. Ses œuvres, qui se recommandent par le bon goût et un sentiment exquis, ne furent réunies qu'après sa mort (*Poems* ; Londres, 1781, in-8°) ; on y remarque les *Elans de l'imagination*, poëme, et l'*Adresse au génie de la Grande-Bretagne*.

Chalmers, *General biogr. Dict.*

PENTHIÈVRE (*Louis-Jean-Marie* DE BOURBON, duc DE), dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, né le 16 novembre 1725, à Rambouillet, mort le 4 mars 1793, à Vernon (Eure). Il était le fils unique du comte de Toulouse et de Marie-Victoire-Sophie de Noailles. Le titre de duc de Penthièvre, créé en 1569 en faveur de Sébastien de Luxembourg, avait été donné en 1697 à son père. Il eut pour gouverneur le marquis de Pardaillan. Créé amiral de France en survivance de son père (1734), il devint, à la mort de ce dernier (1737), grand-veneur et gouverneur de la Bretagne. Colonel de deux régiments qui portaient son nom, il combattit avec courage à Dettingen, à Fontenoy et à Raucoux ; mais il avait montré de bonne heure des dispositions à la mélancolie, que la mort d'une épouse qu'il chérissait, Marie-Thérèse-Félicité d'Este (1754), et la perte prématurée de son fils, le prince de Lamballe, vinrent encore accroître. Les gens de lettres, et Florian entre autres, recevaient à son château d'Anet et de Sceaux la plus aimable hospitalité, et les malheureux bénissaient son inépuisable bienfaisance. Sa réputation de vertu et de bonté était si bien établie, qu'elle en imposa même aux niveleurs de la révolution. Mais les malheurs de la famille royale, la mort tragique de sa belle-fille, la princesse de Lamballe, empoisonnèrent ses derniers jours. Il avait présidé en 1787 l'un des bureaux de l'assemblée des notables. Le duc de Penthièvre fit de sa grande fortune l'usage le plus généreux : on lui doit l'hôpital de Crécy et celui des Andelys, qui lui coûta plus de 400,000 francs. Il vécut toujours éloigné des affaires publiques, et fut le seul prince de sa famille qui conserva jusqu'à sa mort une grande popularité. Des six enfants qu'il avait eus de sa femme, un seul lui survécut, ce fut *Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon*, mère du roi Louis-Philippe Ier.

Fortaire, *Mémoires sur la vie du duc de Penthièvre* ; Paris, 1808, 1815, in-12. — Mme Guénard, *Vie du duc de Penthièvre* ; Paris, 1802, 2 vol. in-12. — Carron (Abbé), *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*.

PENZEL (*Abraham-Jacques*), savant allemand, né à Tœrten, près de Dessau, le 17 novembre 1749, mort le 16 mars 1819. Doué de facultés brillantes, mais élevé sans direction

ferme, il mena, après avoir terminé ses études à Halle, une vie très-aventureuse; il passa plusieurs années en Pologne, où il enseigna l'anglais, le français et plusieurs autres langues; nommé en 1793 professeur de poétique au gymnase de Laybach, il perdit cet emploi en 1801, à cause de l'irrégularité de ses mœurs. Après avoir ensuite été pendant onze ans professeur de langues à Trieste, il mena dans diverses villes de l'Allemagne une existence précaire jusqu'en 1816, année où il fut nommé professeur d'anglais à l'université de Iéna. On a de lui : *De Barangis in aula byzantina militantibus*; Halle, 1771, in-4°; — *De Hyperboræis*; ibid., 1771, in-4°; — *De origine slavonica vocis caminatæ*; ibid., 1771, in-4°; — *Triga observationum numismaticarum*; Cracovie, 1780, in-4°; — *De arte historica*; ibid., 1782, et Leipzig, 1784, in-4°. Outre un grand nombre d'articles et de mémoires insérés dans divers recueils, tels que la *Iena'sche Literaturzeitung*, le *Kritisches-Museum* de Stosch, etc., Penzel a encore publié une traduction allemande annotée de la *Géographie* de Strabon, Lemgo, 1775-1777, 4 vol. in-8°, et une autre de Dio Cassius, Leipzig, 1786-1799, 4 parties in-8°; enfin il a fait paraître un *Recueil de lettres adressées à lui par des personnes remarquables par leur rang ou leur savoir*; Leipzig, 1798, in-8°.

Rasl, *Historisch-literarische Nachrichten*, t. I et II. — Schmidt, *Anhalt'sches Schriftsteller-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PÉPAGOMÈNE (*Démétrius*) (Δημήτριος Πεπαγόμενος), écrivain médical grec, vivait vers la fin du treizième siècle après J.-C. On a de lui un traité *Sur la goutte* (περὶ ποδάγρας). Cet opuscule, composé de quarante-cinq courts chapitres, et compilé d'après des auteurs anciens, est curieux; Marcus Musurus en publia une traduction latine, Rome, 1517, in-8°; le texte grec parut à Paris, 1558, in-8°. La meilleure édition est celle de J.-S.-Bernard; Leyde, 1743, in-8°. On attribue à Démétrius un traité *Sur les affections des reins*, inséré dans les *Œuvres* de Galien et deux autres traités *Sur l'éducation des éperviers*, *Sur le traitement des chiens*, publiés par Nic. Rigault dans les *Rei accipitariæ scriptores*; Paris, 1612, in-4°. Y.

Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die Ältere Medicin*. — Haller, *Bibliotheca med. practica*, vol. I. — Fabricius, *Bibliotheca græca*.

PEPANO (*Demetrio*), érudit grec, né vers 1620, dans l'île de Chio. Envoyé en 1637 à Rome au collége des Grecs, il fit, sous la direction des jésuites, des progrès rapides dans les sciences et les belles-lettres, et fut chargé d'enseigner la langue grecque à ses condisciples. En 1643 il se rendit à Florence pour prendre connaissance des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne, embrassa l'état ecclésiastique et rentra en 1649 dans sa patrie. Selon l'opinion la plus commune, il mourut à Messine, mais on ne sait à quelle époque. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse, dans lesquels il s'attachait à combattre les doctrines des Grecs schismatiques; quelques-uns de ses manuscrits furent trouvés à Chio et envoyés en 1776 au cardinal d'York, qui en fit faire une version latine publiée sous ce titre : Δημητρίου Πεπάνου τὰ εὑρισκόμενα (Rome, 1781, 2 vol. in-4°).

Gotting. gel. Zeitung, 1782, p. 929. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

PEPE (*Florestan*), général napolitain, né en 1780, à Squillace (Calabre), mort à Naples, en avril 1851. D'une famille distinguée, inscrite au livre d'or de l'ancienne noblesse de Messine, il fit ses études au collége des célestins, à Naples, et entra ensuite dans le collége militaire de l'*Annunziatella*, qu'il quitta en 1798 avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Bourbon. L'année suivante, il prit du service sous la nouvelle république parthénopéenne, obtint successivement les grades de lieutenant, puis de capitaine, et fut forcé d'émigrer en France après la chute du gouvernement qu'il servait. Rentré à Naples en 1806, Florestan s'enrôla comme volontaire dans la légion italienne organisée par la France, et ne revint à Naples qu'avec les armées françaises qui en avaient fait la conquête. Commandant en second de la place de Gaète, il devint en 1809 adjudant général et chef de l'état-major de la division napolitaine qui devait marcher en Espagne. Il fit sous les ordres des maréchaux Macdonald et Suchet les campagnes de 1810 et 1811 en Catalogne, et recommandé par eux d'une manière spéciale à Joachim Murat, il reçut de lui le grade de maréchal de camp, prit part en 1812, à la guerre de Russie et conduisit à Dantzig un corps de troupes italiennes. Pendant la retraite, il couvrit, à la tête de la cavalerie napolitaine, la marche de l'arrière-garde française. Enfermé dans Dantzick, il fut, avant la capitulation, un de ceux qui proposèrent de s'ouvrir un chemin l'épée à la main, mais l'avis contraire prévalut. Lorsque la place fut rendue aux alliés, Florestan allait partir comme prisonnier en Russie, mais de nouveaux arrangements pris par le roi Murat, avec l'empereur Alexandre, décidèrent son retour en Italie, où il fut chargé de comprimer un commencement d'insurrection dans les Abruzzes en 1814. L'année suivante, Murat lui confia le commandement d'une expédition maritime à Civita-Vecchia, laquelle fut contremandée peu après. Pepe se trouva ensuite à la bataille de Macerata, reçut le grade de lieutenant général (mai 1815) et après la fuite du roi commanda seul à Naples jusqu'à l'arrivée des Autrichiens. Le roi Ferdinand reconnut son grade, mais le laissa sans emploi. Florestan, convaincu que les révolutions n'étaient pas le meilleur moyen de procurer la liberté à sa patrie, désapprouva franchement celle de 1820. Ce fut lui que le roi envoya pour soumettre Palerme insurgée, mais la capitulation qu'il signa avec cette ville ne fut

point agréée sous le rapport politique par le parlement napolitain, qui, tout en rendant justice à la sagesse du général, ne se crut point engagé à maintenir la convention. Blessé de cette décision, Pepe renvoya à Ferdinand l'ordre de Saint-Ferdinand et son brevet de pension. Après la campagne contre l'Autriche, qu'il fit comme chef de l'état-major de l'armée, le général Pepe fut destitué de tous ses emplois. Il vécut en simple particulier, et pour prouver qu'il entendait rester étranger à la révolution de 1848, il donna sa démission de pair du royaume et de général en service actif auquel il avait été appelé. H. F.

Biogr. univ. et port. des Contemp.

PEPE (Baron *Guillaume*), général italien, frère du précédent, né le 15 février 1783, à Squillace (Calabre), mort à Turin, le 9 août 1855. Simple cadet à l'école militaire de Naples à l'époque de l'invasion des Français (1799), il embrassa avec ardeur le parti de la France, combattit à Portici les troupes du cardinal Ruffo, et après la prise de Naples, il resta pendant six mois enfermé dans une prison d'État. Son extrême jeunesse le fit condamner seulement à l'exil. Il se rendit alors à Lyon, où il s'enrôla dans la légion italienne avec laquelle il fit la campagne d'Italie. De retour à Naples en 1801, Pepe fut condamné à une détention perpétuelle pour avoir excité un soulèvement dans les Abruzzes, et de là dans le royaume de Naples; cependant il parvint à s'échapper, et entra en 1806 au service du roi Joseph avec le grade de major. Fait prisonnier à Maïda, et condamné à mort, il corrompit ses gardiens, et alla rejoindre les troupes françaises dans les îles Ioniennes. En 1809, Murat le nomma son officier d'ordonnance et quelques mois après colonel, grade que lui avait promis le maréchal Massena. Il commanda en 1810 un régiment napolitain en Catalogne, où il reçut le titre de baron. Maréchal de camp le 30 juin 1813, lieutenant général en mai 1815, il fut un des officiers napolitains qui s'unirent pour imposer à Murat une constitution, et après la mort de Joachim et la restauration bourbonienne, il demeura cependant parmi les *muratistes*, qui essayèrent de conserver au royaume de Naples quelques-unes des institutions françaises. Malgré les services qu'il rendit en 1818, en détruisant les bandes de brigands qui ravageaient les provinces d'Avellino et de Foggia, les ministres voulurent le faire arrêter en 1820, lorsque Morelli et Menichini levèrent l'étendard de la révolte; mais il gagna un régiment et alla rejoindre les insurgés qui lui donnèrent le commandement en chef (juillet 1820). La constitution d'Espagne fut proclamée le 7 de ce mois, et après avoir juré de la maintenir, le roi, voyant que la révolution faisait explosion à Naples, offrit le grade de capitaine général à Pepe qui n'accepta que les fonctions de général en chef de l'armée napolitaine, dont il se démit à la réunion du parlement, et se chargea de celles d'inspecteur général des milices du royaume. Le général Pepe fit usage du pouvoir contre le zèle exalté de quelques carbonari; mais la révolte de Palerme vint bientôt ébranler le gouvernement, dont elle menaçait l'unité et affaiblissait les forces. La confirmation de la sainte alliance au congrès de Laybach acheva la contre-révolution. Guillaume Pepe, presque resté dans l'inaction pendant trois mois, dut, avec un corps de vingt mille miliciens formé dans les Abruzzes, résister à deux armées autrichiennes. Ses troupes étaient sans discipline et peu aguerries. Le 7 mars 1821, elles tinrent d'abord tête à l'ennemi qui leur était supérieur en nombre, mais le soir elles se débandèrent, et il fut impossible au général de les rallier. Après cette défection, Pepe se rendit à Naples, et demanda à réorganiser son corps d'armée entre Salerno et Avellino; mais tout fut inutile, et bientôt ses amis le pressèrent de s'embarquer et de pourvoir à sa sûreté hors du royaume. Le gouvernement, dans le seul but de rendre sa personne inviolable, lui envoya le brevet de ministre plénipotentiaire auprès des États-Unis de l'Amérique; mais il le refusa noblement, et après avoir erré quelque temps en Espagne, Pepe se rendit en Angleterre, où il apprit qu'une commission spéciale à Naples l'avait condamné à mort. Le général Pepe habita le sol britannique et la France jusqu'en 1848. Une amnistie lui permit alors de rentrer à Naples. Le peuple et la cour l'accueillirent avec enthousiasme, et le roi Ferdinand, contraint par l'opinion publique, lui confia le commandement du contingent napolitain envoyé au secours de la révolution lombarde; mais après sa victoire du 15 mai sur les révolutionnaires de Naples, il le rappela pour étouffer l'insurrection de la Calabre. Resté seul fidèle à la cause italienne, Pepe avec deux divisions, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, courut de sa propre autorité à la défense de Venise, et pendant la durée du siége, chefs et soldats se couvrirent de gloire. Après la capitulation, il gagna Corfou sur un bâtiment français, et vint se fixer quelque temps à Paris. Une certaine antipathie pour la France, qui datait de la guerre d'Espagne, le détermina à venir à Turin, où il mourut. On a de ce général : *Relation des événements politiques et militaires de Naples en* 1820 *et* 1821; Paris, 1822, in-8°, italien et français; — *Mémoires historiques, politiques et militaires sur la révolution de Naples;* Londres, 1823, in-8°; — *Mémoires du général Guillaume Pepe;* Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Histoire des révolutions et des guerres d'Italie en* 1847, 1848 *et* 1849: Paris, 1850, in-8°. Un chapitre de ce volume, le 17e, *sur l'insurrection de Brescia*, est dû au docteur Fossati; enfin, divers opuscules de circonstance. Une statue lui a été élevée sur une des places de Turin. H. FISQUET.

Biogr. port. et univ. des Contemp. — Vapereau, *Dict. des Contemp.* — Pepe, *Mémoires.*

* PEPE (*Gabriel*), colonel italien, cousin des précédents, né en 1781, à Boïano, province de

Molise, où il mourut, en août 1849. Il étudiait en droit lorsque la révolution de 1799 éclata à Naples. Enrôlé dans les bataillons de la république parthénopéenne, il fut exilé à la chute de ce gouvernement, et se rendit alors en France, où il entra comme volontaire dans la légion italienne qui s'organisait à Lyon. Après les campagnes d'Italie (1800-1802), Gabriel profita d'une amnistie pour rentrer dans son pays, et reprendre ses études du barreau; mais la conquête de Naples par les Français, en 1806, réveilla son goût pour la carrière militaire, et il obtint le grade de lieutenant dans un régiment d'infanterie, avec lequel il fit les campagnes d'Espagne. Son activité et sa bravoure l'avaient fait distinguer de ses supérieurs, et il fut successivement nommé capitaine, chef de bataillon, aide de camp du général Pignatelli Strongoli, et enfin colonel, lors des campagnes de 1814 et 1815, en Italie. Confirmé dans son grade par les Bourbons de Naples, il reçut le commandement d'une province, et fut envoyé plus tard à Syracuse avec un autre régiment d'infanterie légère. La révolution de 1820 le trouva dans cette garnison. Son patriotisme et ses connaissances en droit le firent élire député au nouveau parlement national de Naples, où la première fois qu'il monta à la tribune il attaqua la capitulation que son cousin Florestan Pepe avait signée avec les Palermitains, et vota sa destitution. Quand la guerre fut déclarée après le congrès de Laybach, Gabriel quitta l'assemblée pour se remettre à la tête de son régiment et prendre part aux événements désastreux qui se préparaient. A la chute du gouvernement constitutionnel, il fut le premier emprisonné et ensuite livré aux Autrichiens, qui le déportèrent en Allemagne, d'où, au bout de deux ans, il obtint la permission d'aller vivre en exil dans la Toscane. Renonçant alors à la politique pour s'occuper de littérature et de sciences, il y menait une vie de retraite lorsqu'un petit incident fit encore parler de lui à Florence. M. de Lamartine, chargé d'affaires en Toscane, avait fait, dans le *Dernier Chant de Chid-Harold*, une admirable mais sévère tirade sur l'Italie, se terminant par ces deux vers :

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

Cette licence poétique blessa le patriotisme chatouilleux du colonel Pepe, qui prit dans une brochure la défense de sa patrie. Doué d'un caractère naturellement ardent et impétueux, il se servit de termes peu mesurés, et la polémique se changea en une affaire d'honneur. Un duel s'ensuivit; le poëte français y fut blessé, et publia presque en même temps un écrit en prose, dans lequel il s'efforça de prouver que dans ses vers il n'avait eu l'intention d'offenser personne. Depuis cette époque, Gabriel Pepe ne fit plus parler de lui, et vécut tantôt à Florence et tantôt à Nice, sans prendre part aux questions politiques qui surgirent en Italie après la révolution de février 1848.

H. P.

Biogr. univ. et portat. des Contemp. — *Monit. univ.*

PEPIN, nom particulier à la famille carlovingienne; sept membres l'ont porté : plusieurs d'entre eux ont régné; quelques-uns furent supérieurs à leur époque; presque tous occupent une place importante dans l'histoire.

Pepin le Vieux ou de Landen, maire du palais, mort en 639. On sait peu de chose sur l'origine de cet ancêtre de la famille carlovingienne; son père se nommait *Karloman*, et avait été fait duc ou comte par un roi d'Austrasie; d'où l'on peut conclure qu'il occupait un rang distingué parmi les leudes austrasiens. Il ajouta encore aux honneurs et au pouvoir dont son père avait été revêtu, et il était tout-puissant lorsque Brunehaut réunit le royaume d'Austrasie à celui de Bourgogne, après les victoires de Thierry sur Théodebert (612). Mais les Austrasiens, supportant impatiemment l'autorité de cette femme ambitieuse, se constituèrent en conjuration permanente, et à leur tête se distinguèrent Pepin le Vieux et l'évêque de Metz, Arnulphe. Tous deux offrirent la couronne d'Austrasie au roi de Neustrie, Clotaire II, en stipulant pour eux et les conjurés certains avantages que Clotaire avait refusé d'accorder dans d'autres circonstances. Quelque temps après, lorsque Clotaire fut obligé d'envoyer son fils Dagobert régner en Austrasie, il le plaça sous la direction du vieux Pepin, qui fut nommé maire du palais. Le roi voulait démembrer l'Austrasie; mais la résistance des leudes, que dirigeait sans doute leur chef Pepin, fit maintenir l'intégrité de ce royaume. Sous le règne de Dagobert, la position de Pepin s'affermit encore : suspect au prince, il n'en devint que plus puissant parmi les leudes, et en augmentant son influence et ses richesses il prépara à ses descendants un immense avenir politique. Il resta maire du palais sous Sigebert III, fils de Dagobert, dont la mort (638) favorisait ses projets ambitieux, mais auquel il ne survécut qu'un an. Il laissa un fils, *Grimoald*, qui lui succéda comme maire du palais.

Frédégaire — Aimoin. — *Chroniques de Saint-Denis.* — *Gesta regum Francorum.*

Pepin d'Héristal, petit-fils du précédent, mort en 714. Begga, sœur de Grimoald, et fille de Pepin le Vieux, avait épousé Anségise, fils d'Arnulphe; de ce mariage naquit Pepin d'Héristal, qui acheva l'œuvre de son aïeul. De concert avec son frère Martin, il se déclara contre le roi de Neustrie, ou plutôt contre son maire, l'habile Ébroïn. Ils avaient, à l'exemple de leur père Anségise, associé leur cause à celle de l'Église. Ils commencèrent par se débarrasser du mérovingien Dagobert II, qui régnait alors en Austrasie. Ils le traduisirent devant un concile d'évêques de leur parti; Dagobert fut condamné, et peu de temps après mis à mort. Depuis ce meurtre les leudes austrasiens n'eurent plus de roi mé-

rovingiens. Ce n'était pas assez pour l'ambition de Pepin ; il préparait la ruine des rois neustriens. En 680, il leva une armée puissante, et alla combattre Ébroïn, l'ennemi des leudes, le soutien de la royauté. Mais Ébroïn et les Neustriens furent vainqueurs près de Laon, au bourg de Loixi. Martin périt, Pepin se sauva. Heureusement pour lui, Ébroïn fut assassiné peu de temps après, et l'Austrasie fut préservée de l'invasion neustrienne.

Les successeurs d'Ébroïn mécontentèrent un grand nombre de leudes de Neustrie, qui se réfugièrent auprès de Pepin, et celui-ci devint assez fort pour attaquer de nouveau. Outre les émigrés neustriens, il arma des Saxons, des Frisons, des Cattes, des Hessois, des Thuringiens et des Allemans, et, sur le refus de Bertaire, de rappeler les exilés, il lui livra bataille près de Testri, sur la Somme, en 687. Le combat fut sanglant, Bertaire fut tué, et Thierri III s'enfuit jusqu'à Paris, où Pepin le fit prisonnier. La victoire de Testri fut décisive : Pepin, déclaré prince ou roi par les Austrasiens, prit en Neustrie le pouvoir de maire du palais, et domina dans toutes les provinces occupées par les Francs. Depuis 687 jusqu'à sa mort, il consolida son autorité. Il plaça successivement sur le trône quatre rois mérovingiens, princes enfants, sans force et sans pouvoir. Il s'attacha à avilir le titre de maire, qui avait jusque-là emporté l'idée d'une haute puissance. Après l'avoir pris pour lui-même, il dédaigna d'en exercer les droits; il se donna un lieutenant qui résidait en Neustrie, tandis qu'il résidait habituellement en Austrasie. Puis il donna le titre de maire à des enfants, et le rabaissa au niveau de cette déplorable royauté mérovingienne, qui devait bientôt disparaître. Pepin eut trois fils, deux de Plectrude, sa femme légitime, *Drogon* et *Grimoald;* d'une maîtresse appelée Alpaïde, il eut *Karl,* ou *Charles Martel.* Ses deux fils aînés moururent avant lui : Drogon de maladie, en 708, et Grimoald, assassiné en 714. Alors Pepin, qui détestait Karl, partagea son héritage entre ses petits-fils, laissant ainsi son autorité et ses biens à une femme et à des enfants.

Gesta regum Francorum. — Frédégaire, *Contin.* — *Annales Metenses.*

PEPIN LE BREF, roi des Francs, fils de Charles Martel, mort le 18 ou le 24 septembre 768. Il reçut, à la mort de son père, la Neustrie et la Burgondie, tandis que son frère Carloman avait en partage l'Austrasie, la Thuringe et la Souabe. Dans l'héritage de Pepin, le midi de la Gaule, l'Aquitaine, se trouvait implicitement compris. Mais cette vaste province étant parvenue à se rendre indépendante sous le gouvernement d'Hunald, il l'envahit et la ravagea; cette expédition et beaucoup d'autres encore furent loin d'être décisives (743). Deux ans après, Hunald abdiqua, se retira dans un cloître, et son fils, Waïfre, devint duc de l'Aquitaine, qu'il défendit avec un courage opiniâtre, tant contre les Francs au nord que contre les Arabes au midi. En arrivant au pouvoir, Pepin avait placé sur le trône de Neustrie un simulacre de roi mérovingien, que l'on avait appelé Childéric III (742). En Austrasie, Carloman n'avait pas été obligé d'avoir recours à ce vain appareil de royauté. Lorsqu'en 747 Carloman, dégoûté du monde et du pouvoir, se fut retiré dans le monastère du Mont-Cassin, Pepin dépouilla ses neveux, les priva de toutes espèces de droits au commandement en leur coupant les cheveux et en les jetant dans un cloître, et devint maître de l'Austrasie. Il avait un second frère, Grifon, qui, dans le partage des possessions et de l'autorité paternelle, avait été presque entièrement oublié. Grifon fut toujours l'ennemi acharné de son frère : son animosité s'accrut encore lorsqu'il vit Pepin s'assurer toute la succession de Carloman. Il passa chez les Saxons qui inquiétaient constamment l'Austrasie, et dirigea lui-même leurs attaques. Pepin fit une grande expédition contre ces peuples, ravagea leur territoire pendant quarante jours, et les força à s'humilier : Grifon lui-même demanda grâce. Son frère lui donna Le Mans et quelques comtés voisins de la Loire, ce qui mit Grifon en contact avec les Aquitains, dont il devait bientôt embrasser le parti.

Pepin fit enfin cesser cette longue comédie que lui et ses ancêtres avaient si habilement jouée : il renversa le fantôme mérovingien et se mit à sa place (752). Les grands et les évêques, assemblés à Soissons, le proclamèrent; le pape Zacharie sanctionna son élévation ; l'évêque de Mayence, Boniface, lui conféra l'onction sacrée, et Pepin devint le plus légitime des rois. Cette révolution était si nécessaire, que personne ne protesta en faveur de la famille déchue. Dès lors, Pepin put mettre plus de soin et d'étendue dans ses entreprises. Tout en songeant à s'affermir au dedans, à consolider l'unité de l'empire des Francs, il put aussi tenter des guerres extérieures et préparer les conquêtes de Charlemagne. En Italie, il eut à soutenir le pape attaqué par Astolphe, roi des Lombards; ainsi, l'union de la puissance pontificale et de la dynastie carlovingienne fut cimentée par la réciprocité des services, car le pape avait, de son côté, favorisé l'élévation de Pepin au trône. Étienne III vint trouver le roi des Francs; il se présenta couvert de cendres, revêtu d'un cilice, accompagné d'un nombreux clergé en deuil ; mais il n'eut pas besoin de garder longtemps cette attitude suppliante, car il vit le roi et les grands lui rendre les plus grands honneurs et le traiter comme le représentant de Dieu sur la terre. Le pontife couronna pour la seconde fois le roi, la reine et ses fils (28 juillet 754), et menaça des foudres de l'Église ceux qui oseraient se montrer infidèles à sa race. Pepin promit à Étienne sa protection et une armée pour combattre les

Lombards. Cependant, l'assemblée générale des Francs, réunie à Kiersy-sur-Oise, rejeta ce projet de guerre qui paraissait peu national, menaça d'abandonner le souverain, et ce ne fut que dans un second plaid que Pepin détermina les guerriers à le suivre. Astolphe, menacé par des forces supérieures, essaya de détourner l'orage en envoyant comme médiateur Carloman, qu'il tira du monastère du Mont Cassin, et qui vint en France chargé de faire des propositions de paix. Pepin n'écouta pas son frère, et lui refusa la permission de retourner en Italie; Carloman fut retenu dans un monastère à Vienne, où il termina ses jours. Il fallut combattre. Astolphe essaya de défendre le pas de Suse, qui gardait l'entrée des Alpes; mais il fut défait dans une bataille sanglante, et assiégé bientôt après dans sa capitale. Étienne accompagnait l'armée des Francs; il prévint la ruine du roi des Lombards, et Pepin se contenta de la soumission d'Astolphe, qui restitua toutes les places dont il s'était emparé. Pepin laissa au pape la souveraineté de Rome et la garde des villes grecques dont les Lombards avaient fait la conquête. Mais à peine les Francs eurent-ils repassé les Alpes, que les Lombards menacèrent de nouveau Rome et le pontife (755). Celui-ci eut le temps d'adresser à son allié une lettre pathétique où il l'exhortait, au nom de saint Pierre et des apôtres, à reprendre les armes pour sa défense. Pepin accourut de nouveau avec une rapidité effrayante; Rome fut délivrée, et Astolphe, assiégé une seconde fois dans Pavie, subit des conditions plus dures que les premières. Le libérateur parut à Rome, où il fut reçu avec enthousiasme par le peuple et le clergé (756). Il consolida la puissance temporelle du pape, en décidant que les villes de Ravenne, de l'Émilie, de la Pentapole et du duché de Rome, seraient réunies au saint-siége, et formeraient le domaine de Saint-Pierre.

Après avoir heureusement terminé cette guerre, Pepin se tourna contre d'autres ennemis. Les Saxons infestaient toujours les rives du Rhin (757). Le roi envahit leur territoire, et y fit de cruels ravages. Préoccupé du soin important de rétablir l'unité de domination dans la Gaule, il voyait avec un vif mécontentement tout le sud de cette contrée au pouvoir de souverains étrangers. L'Aquitaine obéissait à Waifre, la Septimanie aux Arabes d'Espagne. Les Wisigoths ayant demandé son appui, Pepin s'engagea avec empressement dans cette nouvelle lutte politique et religieuse (752 à 759). La plupart des villes de la Septimanie tombèrent en son pouvoir. Narbonne résista plus longtemps que les autres; mais les Francs s'en emparèrent après un siége de six mois et un blocus de trois ans. C'était la première fois qu'ils occupaient ce pays, que Théodoric avait préservé autrefois des armes de Clovis.

Après cette conquête, Pepin devenait bien plus redoutable pour Waifre; il pressait l'Aquitaine de toutes parts et en tenait pour ainsi dire toutes les avenues. « Pepin usa sans délai de ses avantages, dit Fauriel, et la promptitude avec laquelle la guerre décisive contre Waifre suivit la conquête de Narbonne, semble prouver que, dans les plans belliqueux du monarque, les deux entreprises étaient immédiatement liées l'une à l'autre, et que celle-ci n'avait été que le début de la première. De toutes les guerres de Pepin, et de toutes celles où l'opposition gallo-romaine à la domination franque entra pour quelque chose, celle dont il s'agit ici fut la plus longue, la plus difficile et la plus variée dans ses incidents; mais les chroniques franques, toujours grossièrement partiales en faveur des Carlovingiens contre les descendants de Charibert, ne l'ont été nulle part autant que dans le récit de cette même lutte. Elles ont dissimulé de leur mieux, d'un côté, les courageux efforts et les succès passagers de Waifre, de l'autre, les échecs partiels de Pepin; si bien qu'à les prendre à la lettre, et à n'y pas supposer de réticence, on a de la peine à concevoir comment le dernier mit neuf ans de suite à conquérir un pays où il n'eut que des avantages (760-768). » Pepin, en attaquant Waifre, se portait encore comme le défenseur du clergé et des églises; après avoir fait décréter la guerre dans l'assemblée générale, il passa la Loire et dévasta le Berri et l'Auvergne. Waifre essaya de rendre aux Francs les dommages qu'ils lui causaient, et, dans les commencements, cette guerre fut une réciprocité de meurtres et de pillages où rien n'était épargné. Mais les forces de Pepin étaient supérieures, et Waifre, réduit à la défensive, ne tomba que sous les coups des traîtres. Les Aquitains ne résistèrent plus, et Pepin soumit les vastes provinces qui s'étendent depuis la Loire jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées (768).

Tel fut le règne de Pepin le Bref, prince toujours actif, entreprenant et heureux. Il constitua l'unité de domination dans la Gaule, et se rendit redoutable aux Lombards et aux Saxons, que son fils, *Charlemagne*, devait subjuguer. Peu de temps après la conquête de l'Aquitaine, Pepin fut atteint d'une hydropisie. Il se fit porter au tombeau de saint Martin à Tours, et, après avoir distribué des aumônes et des donations aux pauvres, il régla le partage de ses États, puis mourut au bout de quelques jours. Il avait régné seize ans.

Annales Metenses. — Frédég., *Contin. Austras.* — Éginhard. — Vic et Vaissette, *Hist. du Languedoc*, liv. 8 — Baronius, *Annales.* — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*, III. — Sismondi, *Hist. des Français*, II.

PEPIN, roi d'Italie, né en 776, mort le 8 juillet 810. Il n'avait que cinq ans lorsque Charlemagne, son père, lui destina la couronne d'Italie; le pape Adrien Ier le consacra de ses propres mains (781). Pepin resta en Italie et fut élevé dans le pays qu'il devait gouverner. Placé très-jeune à la tête des armées, il conduisit en 787 les Ita-

liens contre Tassillon, duc de Bavière. En 793, il fit la guerre au duc de Bénévent, Grimoald, qui affectait l'indépendance; en 796, il pénétra jusqu'au confluent de la Drave et du Danube, occupa la Bavière, l'Istrie, une partie de la Dalmatie; et ces provinces furent annexées à l'Italie dans le nouveau partage réglé par le capitulaire de 806. Pepin mourut après une expédition dirigée contre les Vénitiens, qui résistèrent héroïquement dans l'île de Rialto. Son corps fut enseveli dans la basilique de Saint-Zénon à Vérone. Il laissait cinq filles et un fils, l'infortuné *Bernard*, qui lui succéda et qui périt si misérablement plus tard par la cruauté d'Hermengarde, femme de Louis le Débonnaire. On conserve dans le corps des lois lombardes quarante-neuf constitutions données par Pepin, roi d'Italie, et rédigées dans le même esprit que les Capitulaires de Charlemagne.

Charlemagne eut encore un fils, du nom de PEPIN; mais cet enfant naquit difforme, et ne put prétendre à aucune autorité chez un peuple où les qualités corporelles étaient aussi nécessaires au chef qu'au simple guerrier. Il fut enfermé dans un monastère, et on ne le mentionne que très-rarement dans les chroniques, sous le nom de Pepin *le Moine* ou *le Bossu*. Il mourut à peu près en même temps que ses deux frères, Charles et Pepin.

Eginhard, *Annales*. — Nithard, *Historia*.

PEPIN, roi d'Aquitaine, second fils de Louis le Débonnaire et d'Hermengarde, sa première femme, mort en 838. Il fut fait roi d'Aquitaine à l'âge de quatorze ans. L'avénement d'un prince si jeune affaiblit la domination franque dans le midi de la Gaule, et compromit les résultats des guerres de Pepin le Bref et de Charlemagne. De plus, la décadence carlovingienne commençait: la Vasconie, qui était en pleine révolte, acheva de se rendre indépendante. Pepin fit trois ans la guerre aux habitants de cette province, et il ne put les réduire (819). En 822, il épousa la fille de Théodebert, comte de Madric (entre Évreux et Rouen), fils du duc Childebrand, frère de Charles Martel, et par conséquent neveu de ce dernier. Ce fut en 823 que naquit Charles le Chauve, ce fils bien aimé de Judith et de Louis le Débonnaire, qui, pour lui faire un royaume, mécontenta tous ses autres fils, et provoqua ces tristes guerres dont toute la fin de son règne fut agitée. Pepin hésita d'abord à entrer dans la première conspiration formée par Lothaire contre l'empereur; mais à la fin il se laissa séduire, et en 830, lorsque ses frères débauchaient l'armée impériale qui marchait contre la Bretagne, Pepin, à la tête des forces de l'Aquitaine, passait la Loire à Orléans, s'emparait de Paris, et prenait dans Laon l'impératrice Judith, que Louis le Débonnaire croyait y avoir mise en sûreté. Il l'envoya au monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. L'empereur lui-même, qui était venu à Compiègne, tomba entre ses mains. Ses partisans voulaient le tonsurer et le reléguer dans un cloître; mais Pepin, n'osant prendre sur lui la responsabilité de cette violence, décida qu'il ne serait rien fait sans la participation de ses frères; puis, quelque temps après, s'apercevant que Lothaire voulait profiter seul de la révolte, Pepin et Louis s'entendirent avec leur père par l'entremise du moine Gondebaud ou Guntbald, et s'engagèrent à le replacer sur le trône. Ainsi appuyé par ses deux fils, Louis le Débonnaire l'emporta à la diète de Nimègue sur Lothaire, qui s'opiniâtrait dans sa rébellion. Mais peu de mois après avoir replacé son père sur le trône, Pepin se brouilla de nouveau avec lui. Louis le poursuivit en Aquitaine (832), et vint tenir un plaid à Jucondiac, résidence royale près de Limoges; Pepin fut obligé de s'y rendre; l'empereur le fit partir sous bonne escorte pour Trèves, et lui ôta le royaume d'Aquitaine, qui fut donné à Charles le Chauve, âgé alors de neuf ans. Après ces dispositions, l'empereur, croyant avoir pacifié le pays, s'en retournait vers la Loire, lorsqu'il apprit que Pepin, trompant la vigilance de son escorte, s'était évadé, avait reparu en Aquitaine et replongeait la province dans de perpétuelles agitations. Louis s'arrêta à Tours, réunit les milices qu'il venait de congédier, et fit dans l'Aquitaine une campagne d'hiver, dont le biographe l'Astronome ne parle qu'en termes très-vagues, mais de manière à en donner une idée bien sombre (832).

Profondément irrité contre son père, qui poursuivait obstinément le projet de le dépouiller au profit de Charles le Chauve, Pepin se rapprocha de Lothaire (833) et de Louis le Germanique, afin d'amener l'empereur à renoncer au pouvoir et à embrasser la vie monastique. Ce fut alors que s'accomplit la honteuse trahison du *Champ du Mensonge*, aux environs de Colmar. Lothaire abusa indignement de sa victoire en déshonorant la vieillesse de son père, qui fut dégradé à l'assemblée de Soissons. Pepin, ainsi que Louis de Germanie, étaient mécontents et inquiets de la conduite de Lothaire, et leur retour amena une seconde restauration de l'empereur. Dans la guerre que Louis le Débonnaire déclara à son fils aîné, il fut puissamment secondé par Pepin (834), qui lui amena une armée d'Aquitaine. Soit qu'il eût été désintéressé par des promesses particulières, soit qu'il eût enfin condamné ces rébellions coupables dont il avait été si longtemps le complice, Pepin entra pleinement dans les vues de son père, relativement à Charles le Chauve. Il assista seul au couronnement du nouveau roi (838), et se montra disposé à appuyer toutes les mesures de l'empereur à l'égard de son jeune frère, même en ce qui concernait l'Aquitaine. Ce fut le dernier acte de Pepin. A peine de retour en Aquitaine, il tomba malade et mourut, le 13 décembre (d'autres disent novembre) de cette même année 838. « Une chronique, dit Fauriel, représente

ce prince comme merveilleusement beau, mais intempérant, débauché, passant les nuits et les jours à s'ébattre et à s'enivrer, au point que vers les derniers temps de sa vie il était comme hébété. Il laissait deux fils, dont l'aîné se nommait comme lui *Pepin*, et l'autre *Charles* »

Nithard. — L'Astronome. — *Chroniques de Saint-Denis*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

PEPIN II, roi d'Aquitaine, fils du précédent, mort vers 870, à Senlis. Malgré le projet bien connu de Louis le Débonnaire de donner l'Aquitaine à Charles le Chauve, les Aquitains reconnurent Pepin II, encore enfant, et chassèrent de leur pays les ministres qui obéissaient à l'empereur (839) Pepin n'eut pas les mêmes scrupules que son père pour s'allier avec Lothaire; il se ligua avec lui, et tous deux attaquant Charles par le nord et par le sud, ils le réduisirent à la dernière extrémité. Charles ne se sauva qu'en se jetant dans les bras de Louis le Germanique. Ainsi les quatre princes carlovingiens s'étaient partagés également et allèrent combattre dans la plaine de Fontenay, où Pepin se trouva dans l'armée de Lothaire (24 juin 841). Après la perte de cette bataille, il abandonna son allié, et revint en Aquitaine. Le malheureux prince fut sacrifié au partage de Verdun. L'Aquitaine, du consentement de Louis le Débonnaire et de Lothaire, fut donnée à Charles le Chauve; mais Pepin continua bravement la guerre. En 843, il essaya d'enlever Toulouse par un coup de main. En 845, par un traité conclu dans le monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, Charles abandonna à Pepin tout le royaume d'Aquitaine, dans les limites où Louis le Débonnaire l'avait restreint, à l'exception des comtés de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême, qu'il se réservait.

Jusque-là Pepin avait dignement et heureusement soutenu ses droits. Mais Charles le Chauve, humilié de sa défaite, demanda à Mersen l'appui de ses frères, dont Pepin rejeta la médiation (847). Le sentiment national, qui l'avait soutenu, tomba dès qu'il eut perdu l'affection des Aquitains: les Normands s'étaient jetés dans les contrées du midi de la Loire, Pepin ne fit rien pour les arrêter; bientôt il passa pour leur avoir livré le pays, et il se vit généralement abandonné. Charles le Chauve, au contraire, qui les avait combattus, fut accueilli avec faveur, et il fit la conquête de l'Aquitaine avec une surprenante facilité. Il vint à Toulouse et s'y fit reconnaître roi (850). Alors, dans sa détresse, Pepin justifia les préventions publiques, en faisant ce qu'on l'avait accusé de faire; il reparut à la tête des Normands, qui prirent Toulouse en son nom et la pillèrent. Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts. Quand Charles le Chauve reparut, il fut réellement reçu comme un libérateur; Pepin n'osa pas lui tenir tête. Réduit à se cacher, il sortit de l'Aquitaine et s'enfuit en Vasconie, chez le comte Sanche, qui le retint prisonnier (septembre 852), puis le livra à Charles le Chauve. Charles convoqua à Soissons ses leudes et ses évêques, et l'on décida que Pepin serait tonsuré et enfermé dans cette ville, au monastère de Saint-Médard, sous la garde de deux moines (853). Au bout de quelques jours de réclusion, Pepin était libre et cherchait un asile auprès d'Herispoé, duc de Bretagne. Charles envahit la Bretagne et fut battu. « Du reste, dit Fauriel, la généreuse hospitalité d'Hérispoé profita mal à Pepin. Soit contraint, soit de son gré, et comme entraîné par je ne sais quel sauvage besoin d'aventures et de hasard, il quitta la Bretagne pour se rendre, l'histoire ne dit point où; mais ayant passé par Senlis, il y fut reconnu, arrêté de nouveau et enfermé dans la forteresse du lieu, sous une garde probablement plus sûre que celle des moines. » S'étant évadé de Senlis, il vint recommencer en Aquitaine sa lutte contre Charles le Chauve; mais n'y trouvant pas d'appui, il contracta une nouvelle alliance avec les Normands, et les mena une seconde fois contre Toulouse, qui, cette fois, put les repousser. Les annales de Saint-Bertin vont jusqu'à dire qu'il avait embrassé la religion scandinave; le fait peut être vrai, mais Pepin peut aussi avoir été calomnié. La carrière aventureuse de ce descendant de Charlemagne se termina bientôt après; pris à un piége que lui tendit Rainulphe, comte de Poitiers, il fut amené à Pistes (864), où Charles le Chauve avait assemblé un concile d'évêques et de leudes. L'assemblée le condamna à mort : Charles commua sa peine en une captivité perpétuelle. On l'enferma de nouveau dans la forteresse de Senlis, et il y mourut peu de temps après.

Nithard. — *Annales de Saint-Bertin*. — Fauriel, *Hist. de la Gaule mérid.*

PEPIN (*Alphonse*), publiciste français, né à Paris, où il est mort, le 30 novembre 1842. Fils d'un archiviste du ministère de la justice, il exerça d'abord la profession d'avocat; attaché au mois d'août 1830 à la bibliothèque du Palais-Royal, il devint ensuite bibliothécaire de la princesse Adélaïde d'Orléans. On a de lui: *Les Barricades en* 1832; Paris, 1832, in-8°; — *De l'Opposition en* 1832; Paris, 1832, in-8°; une 2e édit., augmentée, parut dans la même année; — *Deux Ans de règne*, 1830-1832; Paris, 1833, in-8°; réimpr. dans la même année avec des documents nouveaux; ce livre, écrit avec beaucoup d'habileté et contenant des détails précieux pour l'histoire, a été attribué, non sans quelque fondement, au roi Louis-Philippe lui-même; — *De la Royauté de Juillet et de la Révolution*; Paris, 1837, 2 vol. in-8°; — *Etat du catholicisme en France*; Paris, 1841, in-8°.

Bourquelot et Maury, *Littér. française contemp.*

PEPOLI, nom d'une des principales maisons de Bologne au quatorzième siècle. La fortune qu'elle avait amassée par l'usure était si considérable, qu'en 1320 *Romeo*, son chef, disposait d'un revenu de 120,000 florins d'or (environ un million et demi de francs). Il se créa

un parti nombreux et puissant, dit *de l'Échiquier*, pièce qu'il portait dans ses armes, et s'acquit la réputation de protecteur des malheureux en soutenant les malfaiteurs, en corrompant les juges et en distribuant des secours au peuple. Plusieurs citoyens amis de la liberté, démasquant, le 17 juillet 1321, ses vues ambitieuses, appelèrent le peuple aux armes et l'attaquèrent jusque dans sa demeure. Romeo s'enfuit par une porte dérobée, et, retardant la poursuite de ses ennemis en faisant vider des sacs d'argent derrière lui, il parvint à se réfugier près du légat du pape. Les Pepoli furent tous bannis de Bologne; leurs biens furent confisqués et leurs maisons rasées. Après la mort de Romeo, son fils *Taddeo*, héritier d'une fortune encore considérable, rentra avec ses partisans dans sa patrie le 8 février 1327, à la suite du cardinal légat Bertrand du Poiet, afficha un grand zèle pour le parti guelfe et recueillit le fruit des intrigues du légat, chassé le 17 mars 1334, dans une émeute. Pendant quatre ans il fut l'âme de fréquentes émeutes, qui toujours furent suivies de sentences arbitraires contre tout ce que Bologne avait d'illustre et d'honnête. Ayant gagné à prix d'argent les Allemands qui composaient la petite armée de la république, il se fit par eux proclamer seigneur le 28 août 1337, et investir par les consuls de l'autorité suprême. Sous son règne, qui dura onze ans, Bologne n'eut, il est vrai, aucune guerre à soutenir; mais sa prospérité, son commerce, sa population tombèrent rapidement. Taddeo mourut en 1348, laissant la souveraineté à ses deux fils, *Jean* et *Jacques*, qui, détestés du peuple et des Florentins et entourés de petits tyrans jaloux et ambitieux, ne purent longtemps se soutenir dans cette position difficile. Les deux frères se retirèrent en 1350 dans quelques châteaux dont ils s'étaient réservé la possession. Jacques, accusé d'avoir voulu livrer Bologne aux Florentins, fut mis à la torture et condamné à une prison perpétuelle avec son fils *Obizzo;* Jean fut retenu à Milan et tous deux dépouillés de leurs biens. La famille des Pepoli se perpétua néanmoins; dans le siècle suivant elle rentra à Bologne, et s'attacha aux Bentivoglio, qui lui avaient été soumis autrefois. S. ROLLAND.

L. Alberti, *Hist. de Bologne*. — Ghirardacci, *Hist. de Bologne*. — L.-V. Savioli, *Annales de la ville de Bologne*. — Sismondi, *Hist. des rép. ital.*

PEPOLI (*Alessandro-Ercole*, comte), littérateur italien, né en 1757, à Venise, mort en 1796, à Florence. Il montra des dispositions très-heureuses pour la poésie; mais une vanité excessive, jointe à un goût marqué pour les choses extraordinaires, l'égara dès son début dans la carrière littéraire. Sous le titre ambitieux de *Tentativi dell' Italia* (Venise, 1787-1788, 6 vol. in 8°), il publia un volumineux recueil de tragédies ou plutôt d'essais dramatiques, composés d'après un système nouveau, mélange d'idées vagues et bizarres, et qu'il appelait le genre *fisedico*. En même temps il écrivait des discours et des brochures, où il déversait à pleines mains le mépris sur les auteurs de son pays. Il traduisit en 1795, d'une manière peu fidèle, les deux premiers livres du *Paradis perdu* de Milton. Il avait fondé à ses frais à Venise une imprimerie d'où sortirent quelques belles éditions. On a encore de lui un recueil de vers (*Pianti di Elicona*, in-fol.), pour honorer la mémoire de son amie Thérèse Vernier.

Dizionario istorico de Bassano.

PEPUSCH (*Jean-Christophe*), compositeur allemand, né en 1667, à Berlin, mort le 20 juillet 1752, à Londres. Fils d'un ministre protestant, il commença l'étude de la musique avec Klingenberg et Grosse, et devint si habile sur la harpe qu'il fut chargé à quinze ans de donner des leçons de cet instrument au prince de Prusse. Vers 1700, il se rendit à Londres. Attaché en qualité de compositeur au théâtre de Drury-Lane, il ne s'occupa d'abord que d'arranger des partitions italiennes pour la scène anglaise en y ajoutant quelques airs; plus tard il écrivit des opéras, dont le moins faible est celui des *Mendiants*. Ses deux volumes de cantates (1727) ne valent pas davantage; il a mieux réussi dans la musique d'église. La supériorité de son savoir sur celui des artistes anglais lui avait donné une autorité qui s'évanouit en partie lors de l'arrivée de Hændel. Dès lors il se livra à des études didactiques, quitta le service du duc de Chandos, dont il était maître de chapelle, et se maria avec une chanteuse italienne. En 1737, il accepta la place d'organiste à l'école de Charterhouse. Pepusch fut le fondateur de la Société de l'ancienne Musique (1710), et en forma le noyau avec Needler, Gates, Gaillard, etc. Oxford lui conféra un brevet de docteur, et la Société royale de Londres l'admit parmi ses membres. On a de lui : *Treatise on harmony* (Londres, 1731, in-4°), où il traite non-seulement de l'harmonie, mais de la solmisation d'après la méthode alors abandonnée des hexacordes. Son admiration aveugle pour la musique des Grecs lui fit émettre à ce sujet des opinions tout à fait opposées à celles de tous les auteurs; on peut assurer qu'il y comprit fort peu de chose.

Hawkins, *Hist. of Music*. — Burney, *Id.* — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PEPYN (*Martin*), peintre flamand, né à Anvers, mort à Rome, vivait en 1578. Sa famille était protestante et d'origine française. Il alla jeune à Rome, où ses ouvrages furent fort recherchés. Le talent de Pepyn était fort apprécié de Rubens, qui en apprenant sa mort disait qu'il ne craignait plus personne qui pût lui disputer sa gloire dans les Pays-Bas. Weyerman cite comme un chef-d'œuvre une *Descente de croix* de Pepyn. Il fait un grand éloge de la composition, du goût, de la couleur de cet artiste et il ajoute que « Pepyn égalait Rubens ». A. DE L.

Jacob Weyerman, *De Schilderkonst der Nederland.*,

t. I, p. 319. — Descamps, *La vie des peintres flamands*, II, 192.

PEPYS (*Samuel*), publiciste anglais, né le 23 février 1632, mort le 26 mai 1703. Il était d'une humble origine et fils d'un marchand tailleur retiré, mais il avait un cousin riche et influent, sir Edward Montagu, plus tard comte de Sandwich, auquel il fut redevable de son avancement dans la vie. Élevé à l'école de Saint-Paul il fit quelques études à Cambridge. A vingt-trois ans, il épousa une jeune fille de quinze, et le jeune ménage eût été exposé à de dures privations, si la bienveillance de sir Montagu ne lui eût donné un asile. En 1658, il accompagna son protecteur dans son expédition du Sund, et au retour il devint commis à l'échiquier. A la restauration de la monarchie, l'influence de son cousin, qui y avait joué un rôle, le fit nommer commis des actes de la marine (juin 1660). Il se distingua dans ce poste par son activité et son intelligence, et obtint plus tard celui de secrétaire de l'Amirauté, qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1688. Le duc d'York étant grand-amiral, Pepys fut amené peu à peu à former des relations intimes avec ce prince, et lors du complot papiste, il fut enveloppé à tort dans les accusations qui assaillirent son patron. Il fut mis en prison à la Tour (1679), comme complice de la conspiration, et y resta huit mois. Son innocence fut reconnue, et, sur l'ordre exprès de Charles II, il fut rétabli dans sa place, où son expérience et ses talents le rendaient nécessaire. A l'avénement de Guillaume et Marie, il perdit sa position et rentra dans la vie privée. Pepys avait commencé la vie fort pauvre; il se retirait avec de la fortune. Pendant sa carrière, il s'était trouvé en relations suivies avec les grands personnages du temps, l'aristocratie et la cour. Doué d'un esprit vif et d'une curiosité insatiable, il avait mené de front les devoirs de sa place et ses plaisirs, et il prenait de l'intérêt à tout. Théâtre, concerts, processions, revues, feux d'artifice, exposition de tableaux, fêtes publiques, soirées, etc., il se multipliait pour s'y amuser et observer. Il est le premier instruit des commérages de la cour, des événements publics, des anecdotes qui frisent le scandale, des changements dans les modes, des nouveaux livres, ou des nouvelles beautés qui paraissent à l'horizon, de la faveur de telle maîtresse du roi, ou de la disgrâce d'une autre. Nouveau Dangeau, mais d'un esprit plus indépendant, il notait tout avec soin, et en tirait des récits ingénieux et piquants, ou des observations pleines de sens. C'est ainsi qu'il écrivit son *Journal* ou *Mémoires*, qui comprennent dix ans, de 1659 à 1669, et qui jettent un nouveau jour sur les mœurs du temps. Pour plus de secret, il avait eu la précaution de les sténographier, et ce ne fut qu'un siècle et demi après qu'on parvint à les déchiffrer. Ils furent publiés en 1825 par lord Braybrooke, 2 vol. in-4°, sous le titre de : *Memoirs of Samuel Pepys, comprising his Diary from* 1659 to 1669, *and selection from his private correspondence*, magnifique édition et un peu chère, observe Jeffrey, mais exécutée avec beaucoup de soin et d'intelligence. A la suite du *Journal*, l'éditeur a donné la correspondance de Pepys, qui, avec quelques interruptions, s'étend jusque vers 1703. L'ouvrage a été depuis réimprimé dans le format in-8°. « Il n'y a peut-être pas d'ouvrage, dit un critique, qui présente des tableaux plus vifs et plus caractéristiques d'une époque passée; la cour et le temps de Charles II semblent y revivre, et le naturel et le piquant du style en font un des livres les plus amusants. » J. C.

English cyclopædia (Biography). — Chambers, *Cyclopædia of English literature*. — *Edinburgh Review*, november 1825, article très-intéressant de Jeffrey. — *Quartely Review*, 1826.

PERAGA (*Bonaventura* DE), appelé aussi *Bonaventure de Padoue*, cardinal italien, né le 22 juin 1332, à Padoue, mort vers 1390, à Rome. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Augustin, vint étudier à Paris et y enseigna même la théologie. Il se lia d'amitié avec Pétrarque, et ce fut lui qui, dans la cérémonie de ses obsèques, prononça son oraison funèbre (1374). Trois ans plus tard il fut élu général de son ordre (1377). Quand le schisme s'introduisit dans l'Église, Bonaventure se déclara pour Urbain VI, qui le récompensa en lui donnant le chapeau de cardinal (1378). Son zèle pour la cour de Rome lui devint funeste : il fut tué d'un coup de flèche en passant sur le pont Saint-Ange pour se rendre au Vatican, et l'on soupçonna François de Carrare, tyran de Padoue, d'en avoir donné l'ordre. Mais aucun historien n'a encore donné une preuve de ce crime, et l'on ignore même la date précise de l'année où il fut commis. On ne fit pas moins du cardinal un martyr de la foi, et les continuateurs des *Actes des saints* l'ont admis dans leur vaste collection (t. XI, 10 juin). Il avait composé des commentaires sur les épîtres de saint Jean et de saint Jacques, des vies des saints, des sermons, etc.

Pétrarque, *Rerum senilium lib. XI, ep.* 25. — Scardeoni, *Antiq. Patav.*, lib. 2. — J Pamphile, *Bibl. Augustiniana*. — Tommasini, *Bibl. Patavina*, 78. — Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, V, 139-141.

PERANDA (*Santo*), peintre de l'école vénitienne, né à Venise, en 1566, mort en 1638. Après avoir étudié d'abord sous Leonardo Corona, il passa dans l'atelier de Jacopo Palma; mais un court séjour qu'il fit à Rome suffit pour qu'il pût ajouter aux enseignements des maîtres vénitiens, la correction de dessin de l'école romaine. Heureux imitateur du Palma, il peignit avec plus de lenteur et de réflexion, et dans certaines productions de son âge mûr, il eut un style très-fini et très-délicat. Appelé à La Mirandole pour aider le Palma dans l'*Histoire de Psyché*, il fut chargé par le duc Alexandre Ier de peindre quatre grandes toiles, *Deucalion et Pyrrha*, *Phaéton foudroyé par Jupiter*, *Les Enfants de Niobé*

et *La Chute d'Icare*, puis un *David vainqueur* et *La Décollation de saint Jean*. On dit que pour peindre avec plus de vérité ce dernier sujet, il avait obtenu qu'en sa présence on coupât la tête à un homme condamné à être pendu, mais que saisi d'horreur au moment de l'exécution il s'y refusa. Dans la cathédrale, il peignit la *Duchesse Laure adorant Jésus-Christ;* à Saint-François, *La Conversion de saint Paul;* à Saint-Augustin, *deux figures de saints*. Il fit un grand nombre d'excellents portraits pour la cour de Modène, et pour la cathédrale de Carpi un *Miracle de saint Charles Borromée*. Tous ces ouvrages dans lesquels il fit preuve d'un mérite hors ligne et d'une rare intelligence de composition le cèdent cependant encore à la *Descente de croix* qu'il exécuta pour San-Procolo de Venise, page magnifique dans laquelle il s'est surpassé lui-même. Parmi ses élèves, le plus connu est le dalmate Matteo Ponzone. E. B—N.

Ridolfi, *Vite degli illustri pittori Veneti*. — Zanetti, *Della pittura Veneziana*. — Papotti, *Annali Mirandolesi*. — Campori, *Gli Artisti negli stati Estensi*. — Lanzi. — Orlandi. — Ticozzi.

PERARD (*Bénigne*), poëte français, né à Dijon, mort en cette ville, en 1658. Il fut receveur des consignations et collecteur des décimes, et publia plusieurs pièces de poésie, les unes en français, les autres en patois bourguignon, entre autres : *Ebolement de Tailant*; 1611, in-8°; — *Pasaige des pouacres;* in-4°; — *Retour du bon temps;* Dijon, 1632, in-4°; — *Réjouissance de l'infanterie dijonnoise pour l'entrée du marquis de Tavannes*; ibid., 1632, in-4°; — *Réjouissance de l'infanterie dijonnoise pour la venue du duc d'Anguien*; ibid., 1636, in-4°; — *La Victoire de Rocroy;* ibid., 1643, in-4°, etc.

PÉRARD (*Étienne*), savant jurisconsulte français, né à Dijon, en 1590, mort en 1663. Il devint conseiller au parlement de Bourgogne, dont à sa mort il était le doyen. On a de lui : *Recueil de plusieurs pièces curieuses servant à l'histoire de Bourgogne;* Paris, 1664, in-fol.; il contient beaucoup de documents intéressants. Pérard a laissé en manuscrit entre autres : *Notes sur le second volume de l'*Histoire de Bourgogne *d'André du Chesne; — Extrait des arrêts du conseil privé de Philippe le Bon, duc de Bourgogne*, de 1438 à 1443 *et en la chambre des comptes de Dijon de* 1464 *à* 1621; — *Extraits des anciens comptes rendus par les financiers et les bailliages de Bourgogne sous les ducs de Bourgogne de la première et seconde race et sous les rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier*.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

PÉRARD-CASTEL (*François*), canoniste français, né en 1647, à Vire, mort en 1687, à Paris. Reçu avocat au barreau de Paris, il s'initia aux matières bénéficiales sous la direction de son oncle, banquier expéditionnaire en cour de Rome, auquel il succéda bientôt. Il devint ensuite avocat au grand conseil, et mourut à la fleur de l'âge, épuisé par le travail et par une trop grande application. On a de lui : *Paraphrase sur le Commentaire de Dumoulin* ad Regulas Cancellariæ; Paris, 1683 ou 1685, in-fol.; — *Remarques sur les* Définitions du droit canonique (de Desmaisons); Paris, 1700, in-fol., « ouvrage dont on faisait beaucoup plus de cas, dit Camus, que des *Définitions* elles-mêmes; » la 1re édition sans notes est de 1668, in-4°; la 2e de 1674, 3 petits vol. in-4°; — *Nouveau Recueil de plusieurs questions notables sur les matières bénéficiales;* Paris, 1689, 2 vol. in-fol.; — *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la cour de Rome pour l'expédition des signatures et provisions des bénéfices de France*; Paris, 1717, 2 vol. in-12, avec des remarques de Guill. Noyer. Quelques auteurs croient que ce dernier ouvrage est de Castel, oncle de Pérard, qui n'y aurait mis que la dernière main. H. F.

Denys Simon, *Biblioth. hist. des auteurs de droit*. — Camus, *Biblioth. d'un avocat*. — Richard et Simon, *Biblioth. sacrée*.

PÉRARD (*Anne*), femme auteur française, née le 12 décembre 1743, à Charleville, morte en 1829, à Senlis. Elle a écrit sous le nom de *Mlle de Châteauregnault* un *Éloge historique d'Anne de Montmorency;* Genève (Paris), 1783, in-8°, couronné par l'Académie de La Rochelle et vanté par l'abbé Sabatier, son commensal.

Boulliot, *Biogr. ardennaise*, II.

PERAU (*Gabriel-Louis* CALABRE), littérateur français, né en 1700, à Paris, où il est mort, le 31 mars 1767. Ses parents étaient originaires de Semur. Ne consultant que sa tendresse pour eux, il se destina à l'Église en quittant le collége des Quatre-Nations, et s'attacha à la maison de Sorbonne, dont il fut depuis nommé prieur. Sa modestie ne lui permit point de demander la prêtrise. Dégoûté des querelles théologiques qui l'avaient occupé quelque temps, il se mit à travailler pour les libraires et, guidé par les conseils de Meusnier de Querlon, son ami, il dirigea la réimpression des *Œuvres* de Bossuet (1743-1753, 20 vol. in-4°) et de Saint-Réal (1745, 3 vol. in-4°); publia les derniers ouvrages du médecin Hecquet (1740) et du pasteur Jacquelot (1744); et eut la principale part à la nouvelle édition de l'*Histoire de Paris* par Piganiol de La Force (1765, 10 vol. in-12). Il est surtout connu par la continuation des *Vies des hommes illustres de la France*, dont d'Auvigny avait donné les douze premiers volumes; il y en ajouta onze (Paris, 1754-60, t. XIII à XXIII), contenant seulement quatorze notices, celles entre autres de l'*amiral Coligni*, des *ducs de Guise, de Mayenne* et *de Rohan*, qui sont des morceaux d'histoire instructifs et achevés. Au milieu de son travail il perdit entièrement la vue et laissa à Turpin le soin de le mener à fin. Des libraires, avec lesquels il s'était lié, se cotisèrent en secret pour lui servir une pension de 1,200 livres. On a en-

core de l'abbé Perau : *L'Ordre des Francs-Maçons trahi et leur secret révélé ;* à Lorient, s. d., in-12 ; 2ᵉ édit., Amsterdam, 1745, in-12, fig. ; l'abbé Ladurau a donné une suite à cet ouvrage ; — *Vie de Richer ;* 1748, in-12 ; — *Vie de Jérôme Bignon ;* Paris, 1757, in-12. Il a également retouché ou enrichi de notes les éditions de la *Bibliothèque des gens de cour* (1746, 8 vol.) de Guyot de Pitaval ; de l'*Histoire des Arabes* (1750, 4 vol.) de l'abbé de Marigny ; des *Lettres et Negociations du marquis de Feuquières* (1753, 3 vol.) ; du *Recueil de différentes choses* (1756, 4 vol. in-8°) du marquis de Lassay ; des *Rêveries du maréchal de Saxe* (1757, 2 vol. in-4°) ; etc.

Nécrologe des hommes célèbres, 1768.

PÉRAULT ou mieux **PEYRAUD** (*Guillaume*), prélat français, né vers 1190, à Peyraud (village du Vivarais, alors du diocèse de Vienne, aujourd'hui dans le département de l'Ardèche), mort à Lyon, en 1255. Docteur de l'université de Paris, Guillaume entra jeune encore dans l'ordre de Saint-Dominique, et ne tarda pas à s'acquérir une estime générale par la pureté de ses mœurs, par sa doctrine et ses talents pour la chaire. Philippe de Savoie, qui, sans avoir jamais reçu les ordres, fut élu en 1246 archevêque de Lyon, le choisit pour évêque suffragant, et Guillaume, revêtu d'un titre *in partibus*, exerça dans le diocèse pendant près de dix ans les fonctions épiscopales, ce qui a induit en erreur Leandro Alberti, Altamura et Severt, qui l'ont mis au rang des archevêques de Lyon. On a de lui : *Summa de vitiis et virtutibus*, dont la dernière édition est de Paris, 1663, in-4°, ouvrage fort exalté par Gerson ; — *Commentarium de Regula Sancti Benedicti ;* in-8° (1500), imprimé sans nom de lieu, d'année, ni d'imprimeur, et attribué dans un manuscrit à Guillaume de Poitiers ; — un traité *De eruditione religiosorum*, souvent imprimé à Paris, à Lyon et ailleurs, et qui parut sous le nom d'Imbert, général des Dominicains ; — un recueil de sermons *De diversis et de festis*, dont il a été fait plus de douze éditions ; la dernière, à Orléans, 1674, in-8° ; — un traité *De eruditione Principum*, imprimé pour la première fois à Rome, 1570, in-8°. C'est à tort qu'on a imprimé plusieurs fois sous le nom de Guillaume Pérault un traité intitulé *Virtutum vitiorumque exempla :* il est de Nicolas de Hanappes, patriarche de Jérusalem. H. F.

Echard, *Scriptor. ordin. Prædic.*, t. I, p. 132. — Touron, *Hommes illust. de l'ordre de Saint-Domin.* — *Gallia christ.*, t. V.

PÉRAULT (*Raimond*), cardinal français, né le 28 mai 1435, à Surgères (Saintonge), mort à Viterbe, le 5 septembre 1505. Fils de pauvres artisans, il fut d'abord maître d'école dans son village, puis à La Rochelle, et grâce à quelques protecteurs, il entra comme boursier au collége de Navarre à Paris. Reçu docteur, et nommé prieur de Saint-Gilles à Surgères, il fit à Rome un voyage, et s'y rendit utile aux papes Paul II, Sixte IV et Innocent VIII. Ce dernier l'envoya en 1487 en Allemagne pour y recueillir les aumônes destinées aux frais de la guerre contre les Turcs, et quoique cette nonciature ne lui eût pas acquis beaucoup d'honneur, Raimond fut néanmoins récompensé de ses voyages et de ses travaux par l'évêché de Gurck en Carinthie. Alexandre VI le fit cardinal en septembre 1493, à la recommandation du roi Charles VIII, et ce fut lui qui, au nom de ce prince, signa à Rome le 6 septembre 1494, l'acte de donation ou cession de l'empire de Constantinople que faisait à la France André Paléologue, prince de Romanie, seul héritier de l'empire. Ses inclinations favorables pour la France, sa patrie, parurent particulièrement à l'occasion de la guerre de Naples, où il éleva la voix pour se plaindre des intrigues et de la conduite odieuse d'Alexandre VI, au sujet du prince Zizim, fils de Mahomet II. Le cardinal Pérault obtint en 1503 l'évêché de Saintes, où il ne résida jamais, et fut nommé par Jules II légat du patrimoine de saint Pierre. La faveur dont il jouit auprès des divers papes excita contre lui la jalousie ; aussi certains auteurs l'ont-ils traité fort mal, d'autres au contraire ont fait de sa probité et de ses mœurs les plus grands éloges. Il a laissé, entre autres, les ouvrages intitulés : *De dignitate sacerdotali super omnes reges ;* — *de Actis suis Lubeci et in Dania Epistolæ ;* — des Harangues diverses. H. F.

Gallia christiana, t. II. — Hugues du Tems, *Le Clergé de Fr.*, t. II. — Aubéry, *Hist. des cardin.* — Berthier, *Hist. de l'Égl. gallic.*, t. XVII. — Briand, *Hist. de l'Égl. santone et aunisienne*, t. II.

PERBUONO (*Girolamo*), érudit italien, né vers 1480, à Alexandrie-della-Paglia, mort en 1540, à Pavie. Il était d'une bonne famille et très-versé dans la connaissance du droit et de la théologie, bien qu'il n'en fît pas profession. Lorsque Maximilien Sforza, dépouillé de ses États, s'enferma dans Novare, où les Français vinrent l'assiéger (1513), Perbuono lui prêta une somme de 5,000 écus afin de maintenir les Suisses dans l'obéissance. Le duc, en reconnaissance de ce service, l'admit dans son conseil privé et lui donna la seigneurie d'Ovilio, près d'Alexandrie. L'empereur Maximilien le créa en 1516 marquis d'Incisa et comte palatin, et en 1526 il entra au sénat de Milan. On a de Perbuono : *Chronicon ab orbe condito ad sua tempora*; Milan, 1531, in-fol. ; — *Oviliarum opus ;* Milan, 1533, 2 vol. in-fol. : ce recueil, ainsi nommé de l'endroit où il fut écrit, contient la réfutation des doctrines de Luther et quatre livres d'épîtres latines.

Ghilini, *Theatro d'huomini letter.* — Landi, *De senatu Mediol.*, lib. 4. — J. Porta, *Theatrum Alexandrinum.* — Argelati, *De script. Mediol.*, II, 2142.

PERCEVAL (*John*), comte d'EGMONT, né le 12 juin 1683, à Barton (Yorkshire), mort le 1ᵉʳ mai 1748. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fut admis dans la Société royale de Londres et dans le conseil privé. Après avoir fait un long voyage en Europe, il prit place à la chambre des com-

munes (1708), et s'y montra dévoué à la politique des tories. Créé baron, puis vicomte Perceval, il reçut de Georges II le titre de comte d'Egmont (en Irlande) (1733), en récompense des services qu'il rendit dans la colonisation de la Géorgie. On a de lui quelques écrits politiques et littéraires dont la plupart furent insérés dans le *Weekly miscellany;* la généalogie d'une partie de sa famille (*Genealogical history of the house of Ivery*), publiée par son fils aîné; et un recueil considérable (*Lives and characters of eminent men in England*), resté inédit.

Walpole, *Royal and noble authors.*

PERCEVAL (*John*), comte d'EGMONT, fils du précédent, né le 24 février 1711, à Westminster, mort le 4 décembre 1770, à Londres. Élu député en 1741, il représenta différents bourgs jusqu'en 1762, où il obtint une pairie anglaise sous le titre de *baron Lovel et Holland*. Il remplit les fonctions de directeur général des postes (1762) et de premier lord de l'amirauté (1763-1766). Coxe le représente comme un politique influent et Walpole comme un seigneur instruit, mais rempli d'une vénération superstitieuse pour les institutions du moyen âge. Parmi les écrits de circonstance qu'il a laissés, un seul (*Faction detected by the evidence of facts*) mérite d'être signalé; la 5e édit. est de 1743.

Walpole, *Royal and noble authors.* — Lodge, *Peerage.*

PERCEVAL (*Spencer*), homme d'État anglais, fils puîné du précédent, né le 1er novembre 1762, à Londres, où il est mort assassiné, le 11 mai 1812. Après avoir fait de brillantes études à Harrow et à Cambridge, il fit son droit et prit ses degrés à Lincoln's-Inn. Il fut admis au barreau en 1786, et, malgré une timidité naturelle, y montra des talents remarquables, et obtint assez promptement de nombreux clients. En 1796, il attira sur lui l'attention de Pitt par une brochure politique, dont l'objet était de prouver qu'une accusation (*impeachment*) n'est pas annulée par la dissolution du parlement qui l'a admise. Ce fut là l'origine de relations que ses talents et son dévouement au premier ministre rendirent peu à peu intimes. Il ambitionnait un siége au parlement, saisit l'occasion d'une vacance à Northampton pour s'y présenter, et fut élu par l'influence de sa famille. Ce mandat fut renouvelé pendant trois parlements qui se succédèrent. Il s'appliqua à une étude approfondie de toutes les branches politiques, et particulièrement des finances. En 1801, à la formation de l'administration d'Addington, il fut nommé *solicitor genera l*, et, l'année suivante, *attorney general*. Lorsque Pitt revint au pouvoir, Perceval soutint ses mesures avec beaucoup d'énergie, et se montra partisan outré de la guerre contre la France. A la mort du ministre, il donna sa démission des fonctions d'*attorney general*, et se rangea dans l'opposition. La chute du ministère formé par Fox le fit arriver à une place dans le nouveau cabinet. Il fut nommé chancelier de l'échiquier (1807), et obtint le poste lucratif de chancelier du duché de Lancastre. Comme ministre, il suivit le système de Pitt. C'était lui qui à la chambre des communes était chargé de défendre les mesures de l'administration, et si les arguments qu'il mit en avant manquaient assez souvent de moralité, son talent de discussion et son éloquence exerçaient une grande influence. Le duc de Portland étant mort en octobre 1809, Perceval lui succéda comme premier lord de la trésorerie. L'année suivante, la maladie mentale du roi s'étant déclarée, un bill de régence fut présenté au parlement, mais avec de telles restrictions que le premier ministre exerça en réalité tout le pouvoir. Les événements de son administration appartiennent à l'histoire. Il s'y montra plutôt ministre laborieux qu'homme d'État à grandes vues, et sa carrière fut brusquement terminée par un attentat tragique. Le 11 mai 1812 il s'était rendu à pied au parlement, et se disposait à y entrer, lorsqu'un homme, nommé Bellingham, qui attendait dans le vestibule, lui tira un coup de pistolet. Perceval tomba mort, murmurant : *Je suis assassiné.* Le meurtrier fut arrêté. Il résulta des interrogatoires qu'il n'avait aucun grief personnel contre le ministre, et que le mobile de ce crime avait été de se venger du rejet de réclamations qu'il avait adressées au ministère. Il avait pris la première victime qui s'était présentée. Une semaine après, il fut exécuté. La chambre des communes et celle des lords s'accordèrent à louer les vertus publiques et privées du ministre, mort si tragiquement, et votèrent une pension viagère de 2,000 liv. sterl. pour sa femme, et un fonds de 50,000 liv. pour ses douze enfants.

J. CHANUT.

Taylor, *National gallery*, t. II. — Chalmers, *Biographical dictionary*.

PERCHAMBAULT. *Voy.* LA BIGOTIÈRE.

PERCIER (*Charles*), architecte français, né à Paris, le 22 août 1764, mort dans cette ville, le 5 septembre 1838. Son père, d'origine franc-comtoise, qui avait servi honorablement dans l'armée, avait obtenu comme retraite un emploi de concierge aux Tuileries. Malgré cette position modeste, il trouva moyen de faire des sacrifices suffisants pour mettre son fils à même de se livrer au penchant qui l'entraînait vers les arts. A dix-neuf ans, le jeune Percier entra dans l'atelier de Peyre jeune, et bientôt dans celui de Gisors. A vingt-deux ans, il remportait le prix de Rome; le sujet du concours était un projet de jardin des plantes. La vue des monuments de la ville éternelle fut pour Percier comme la révélation d'un nouvel horizon que le style à la mode en France dans les siècles précédents ne lui avait pas permis d'entrevoir. Il étudia ces illustres ruines pour ainsi dire pierre à pierre, et dans ces patientes investigations, il eut pour compagnon Fontaine (*voy.* cet article), son ancien camarade d'atelier, qu'il avait retrouvé à Rome.

Tel fut le commencement de cette association qui ne devait finir qu'avec la mort, et qui dans le souvenir de la postérité a réuni les noms de Percier et Fontaine par un lien indissoluble. Percier envoya de Rome une restauration de la colonne Trajane, qui lui valut la plus flatteuse approbation de la part de l'Académie. De retour à Paris, les deux amis surveillèrent sous la direction de Gisors la construction de la salle de la Convention aux Tuileries, et de celle du Conseil des Cinq-Cents au palais Bourbon. Cet emploi peu rétribué les força de recourir à des travaux plus humbles encore, mais plus lucratifs, et le fameux ébéniste Jacob dut en grande partie sa réputation et sa fortune aux dessins qu'ils lui fournirent. Ils firent même aussi quelques dessins de papiers peints, et plusieurs décorations théâtrales. La première entreprise de quelque importance qui leur fut confiée fut l'appropriation de la Malmaison à l'habitation du premier consul. Mis par là en rapport avec Bonaparte, ils eurent le bonheur de lui plaire; de ce jour, sa protection ne leur fit pas défaut, et leur assura une part importante dans tous les travaux d'architecture exécutés sous l'empire. Les principaux fruits de leur collaboration furent l'arc de triomphe du Carrousel terminé en 1807, la conversion de la salle de la Convention aux Tuileries en salle de spectacle, l'aile septentrionale de la cour des Tuileries, de nombreux travaux aux façades de la cour du Louvre et dans l'intérieur du palais. Percier prit surtout part à ces diverses entreprises comme dessinateur, abandonnant à son collaborateur le soin de surveiller l'exécution. Ces deux artistes, dessinateurs précis, purs et pleins de goût, firent dans leur art une révolution analogue à celle que David opéra dans la peinture, et c'est de leur école que sont sortis la plupart des architectes qui se sont distingués dans la première moitié de ce siècle. Percier entra à l'Institut la même année que son ami, en 1811. Il a composé seul le dessin du tombeau de l'illustre amie d'Alfieri, la comtesse d'Albany, monument érigé dans Santa-Croce de Florence, et orné de belles sculptures de Santarelli et Giovannozzi de Settignano.

Percier et Fontaine ont publié ensemble plusieurs beaux ouvrages : *Palais, Maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome;* Paris, 1798, 1830, in-fol.; — *Choix des plus célèbres maisons de plaisance de Rome et de ses environs;* Paris, 1812-1813, gr. in-fol.; — *Description des cérémonies et des fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de Napoléon Ier avec l'archiduchesse Marie-Louise;* Paris, 1811, in-fol.; — *Recueil de décorations intérieures*; Paris, 1812-1827, in-fol.; —*Résidences des souverains de France, d'Allemagne, de Russie*, etc.; Paris, 1833, in-4°. Percier est l'auteur des charmants dessins qui décorent les éditions de l'*Horace* et de *La Fontaine* in-fol., imprimées au Louvre par P. Didot, et du frontispice de *La Henriade* in-4°, imprimée par Firmin Didot. E. B—N.

Documents particuliers.

PERCIN. *Voy.* MONTGAILLARD.

PERCIVAL (*Thomas*), savant médecin anglais, né le 29 septembre 1740, à Warrington (Lancashire), mort le 30 août 1804, à Manchester. Orphelin dès le bas âge, il fut élevé par un de ses oncles, et, après la mort de celui-ci, par sa sœur aînée, qui ne négligea rien pour lui faire donner la plus forte éducation. Comme l'université d'Oxford était alors fermée aux dissidents, il se rendit à celle d'Édimbourg pour y étudier la médecine, et fut reçu docteur en 1765, à Leyde. Après avoir visité la Belgique et la France, il s'établit à Manchester (1767), et eut en peu de temps une clientèle nombreuse. Il s'attacha à étudier dans sa pratique l'action des médicaments les plus usités, et à mieux faire connaître les propriétés du quinquina, des racines de sénéca et de colombo; il fut le premier qui fit respirer aux phthisiques le gaz acide carbonique en constatant néanmoins que ce moyen, propre à diminuer les accidents, n'a pas le pouvoir de guérir la maladie. Percival avait conçu pour les sciences physiques une passion si vive que non-seulement il fit de nombreuses lectures à la Société royale de Londres, dont il était membre, mais aussi qu'il réunit chez lui plusieurs hommes éclairés pour disserter une fois par semaine sur des sujets donnés; il fut élu président de cette académie improvisée, qui prit le nom de *Société philosophique et littéraire*, et donna constamment l'exemple du travail et de l'activité en portant la parole sur la médecine, la chimie, la morale, les mathématiques et la géométrie transcendante. Nous citerons de lui : *De frigore;* Leyde, 1765, in-4°; — *Essays medical, philosophical and experimental;* Londres, 1768-1776, 3 vol. in-8°; — *Observations and experiments on the poison of lead*; ibid., 1774, 1786, in-8°; — *A Father's instructions to his children*; 1775-1777, 2 vol. in-8°; — *Moral and literary dissertations;* 1784, in-8°; — *Medical jurisprudence;* 1800, in-8°; — *Medical ethics*; 1803, in-8°. Toutes ses œuvres médicales ont été réunies, 4 vol. in-8°, 1807. Il a aussi travaillé aux *Philosophical transactions* depuis 1758 et à d'autres recueils scientifiques.

Notice à la tête des *Œuvres* de Th. Percival. — *Gentleman's Magaz.*, 1804. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

PERCIVAL (*Robert*), voyageur anglais, né en 1765, mort en 1826. Il était capitaine dans le 18e (infanterie) irlandais lorsqu'il fut embarqué en 1795, sur la flotte commandée par Elphinstone et destinée à la conquête du cap de Bonne-Espérance, occupé alors par les Hollandais. Après avoir relâché à Sainte-Hélène, Percival fut débarqué dans la baie Simon et chargé par le général Craig de débusquer les Hollandais du défilé de Muisenberg et de la position de

Wyneberg. Il réussit dans ces deux opérations : les Hollandais envoyèrent au secours de leur colonie une flotte sous le commandement de l'amiral Lucas (août 1796), mais cette flotte fut cernée et obligée de se rendre à discrétion. A la suite de cette victoire Percival entra le premier dans la ville du Cap (16 septembre 1796). Il y resta plusieurs années, et à son retour en Europe il publia la relation de son voyage sous ce titre : *An account of the cape of Good Hope, containing an historical view of its original settlement by the Dutch*, etc., etc. *Also a sketch of its geography, productions, the manners and customs of its inhabitants*, etc.; Londres, 1804, in-4°; trad. en français par J.-F. Henry, Paris, 1806, in-8°. La relation de Percival, bien qu'elle soit maigre et insuffisante, renferme cependant des renseignements intéressants et exacts sur la péninsule du Cap.

Walkenaër, *Collection des Voyages*, t. XVII, p. 56-71.

PERCOTO (*Gian-Maria*), missionnaire italien, né à Udine, en 1729, mort à Ava, en 1776. Membre de la congrégation des Paulistes, il fut nommé évêque de Maxula. Chargé de la direction des missions dans l'Inde, il fit de nombreux prosélytes dans le Pégu et l'Ava. Il a traduit en birman plusieurs livres des Pères de l'Église et composé un dictionnaire et une grammaire latino-birmaniques. On lui doit la traduction en italien de plusieurs ouvrages javanais fort curieux pour l'histoire de l'Inde. Les manuscrits en sont déposés dans la Bibliothèque de la Propagande de Rome.

A. Griffini, *Vie de Percoto*; Udine, 1781, in-4°. — *Lettres édifiantes et curieuses des missions étrang.*, t. XVII.

PERCY (*Thomas*), érudit anglais, né en 1728, à Bridgenorth (Shropshire), mort le 30 septembre 1811, à Dromore. Il était le fils d'un épicier, et on l'a bien à tort représenté comme un descendant de la noble maison de Percy ; sa gloire est d'avoir été l'artisan de sa propre fortune. Après avoir pris ses degrés à Oxford, il obtint deux bénéfices situés dans le comté de Northampton (1756). Dix ans plus tard il devint le chapelain du duc de Northumberland, et en 1769 il eut le même titre auprès du roi. Nommé doyen de Carlisle (1778), puis évêque de Dromore en Irlande (1782), il se voua entièrement aux intérêts de son diocèse, qu'il ne quitta presque jamais. Dans les dernières années de sa vie il perdit l'usage de la vue. Après avoir traduit du chinois le roman de *Han-Kiou-Chouan* (1761, 4 vol. in-12) et *Miscellaneous pieces relating to the Chinese* (1762, 2 vol. in-12), il tira de l'islandais *Five pieces of runic poetry* (1763, 3 part.), et donna une nouvelle version commentée du *Cantique des cantiques* (1764, in-8°), ainsi qu'un manuel souvent réimprimé et intitulé *A Key to the New Testament* (1765, in-8°). Dans cette même année il céda aux conseils du poëte Shenstone, et fit paraître les *Relics of ancient english poetry* (1765, 1775, 1794, 1814, 3 vol.), recueil bien composé et où il a intercalé quelques morceaux qui lui appartiennent en propre. C'est le plus populaire de ses ouvrages. On a encore de lui : *The Northumberland household book* (1770); *The Hermit of Warkworth* (1770, 1806, in-4°, fig.), poëme en trois chants; et *Northern antiquities* (1771), traduit du français de Mallet. Il fournit des notes à la réimpression du *Tatler*, du *Spectator* et du *Guardian*; il avait préparé depuis longtemps de belles éditions des *Poésies* de Surrey et des *Œuvres* du duc de Buckingham : il allait les mettre au jour lorsqu'un incendie les consuma en 1808.

Gentleman's Magazine, LXXXI. — Nichols, *Literary anecdotes*.

PERCY (*Pierre-François*, baron), chirurgien français, né le 28 octobre 1754, à Montagney (Franche-Comté), mort le 18 février 1825, à Paris. Fils d'un chirurgien qui s'était retiré mécontent du service militaire, il étudia d'abord les mathématiques afin d'entrer dans l'artillerie et n'obtint qu'avec peine la permission de suivre sa vocation pour la médecine. Après avoir remporté plusieurs des prix proposés par l'Académie de Besançon, il fut reçu docteur (1775) et, peu satisfait de lui-même, il vint à Paris achever son éducation sous la direction du célèbre Louis, qui lui voua une affection paternelle. Attaché comme aide-chirurgien à la gendarmerie de Lunéville, il fut nommé en 1782 chirurgien dans le régiment de Berri-cavalerie. Sans négliger ses fonctions, il trouva le temps de s'instruire avec Lafosse dans l'art vétérinaire, de préparer une *Histoire de la chirurgie* qu'il n'acheva pas, de rédiger des écrits utiles et notamment de concourir pour les prix de l'Académie de chirurgie : il les remporta quatre années de suite, et depuis 1790, où l'Académie lui donna le titre d'associé, il fut couronné seize fois dans les concours publics ouverts par les principales sociétés savantes de l'Europe. Une carrière plus vaste s'offrit à lui lorsque la guerre de 1792 éclata. Placé à la tête du service de santé aux armées de la Moselle, de Sambre et Meuse et du Rhin, il établit les hôpitaux militaires de Mayence, et organisa, de concert avec Larrey, ce corps mobile de chirurgiens qui pansaient les blessés sous le feu même de l'ennemi. Ce fut à lui qu'on dut le premier bataillon de soldats d'ambulance et une compagnie de brancardiers, pourvus de brancards d'une nouvelle construction, qui servaient à la fois d'armes de défense et de moyen de transport. Attaché à la grande armée, il fit toutes les campagnes de l'empire, excepté celles de Russie et de Saxe, auxquelles une ophthalmie grave et prolongée l'empêcha de prendre part, et malgré le courageux dé-

vouement dont il donna l'exemple au milieu des combats il ne fut blessé que trois fois. Sa conduite lui avait attiré non-seulement l'affection des soldats français, mais aussi l'estime particulière du prince Charles, des rois de Bavière et de Prusse. En 1814, après l'entrée des alliés à Paris, Percy, encouragé par M. de Chabrol, alors préfet, se mit à la tête du service des malades et des blessés étrangers, dont douze mille étaient sans asile, sans linge et sans pansement, les installa dans les abattoirs, et appela autour de lui les chirurgiens civils et militaires. Ce service éminent lui valut des éloges unanimes ainsi que la croix en diamants de Sainte-Anne de Russie. En 1815 il fut élu député du Doubs à la chambre des représentants et assista à la bataille de Waterloo. Par un effet déplorable de l'esprit de parti, il perdit, à la seconde restauration, la place d'inspecteur général du service de santé et celle de professeur à la faculté de médecine de Paris. Dès lors il consacra ses loisirs à la continuation de ses travaux scientifiques, à l'exploitation agricole du domaine de Mongey, près Lagny, et à l'arrangement d'une magnifique collection d'armes anciennes et modernes, dont le catalogue a été publié en 1825. Il était membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, et avait reçu en 1809 le titre de baron de l'empire. On a de lui un grand nombre d'écrits, traités d'une manière toujours instructive et piquante, et parmi lesquels on distingue : *Mémoire sur les ciseaux à incision* ; Paris, 1785, in-4° ; — *Manuel du chirurgien d'armée* ; Paris, 1792, in-12, fig. ; — *Pyrotechnie chirurgicale pratique, ou l'art d'appliquer le feu en chirurgie* ; Metz, 1794, 1810, in-8°, fig., trad. en allemand ; partisan de l'application du feu dans le traitement de diverses maladies, méthode recommandée par Hippocrate et qu'il croyait trop négligée, il a longtemps recherché les substances qui pourraient, avec le plus de succès, faire l'office de moxa, et il croyait en avoir trouvé une dans la moelle du grand soleil ; — *Réponses aux questions épuratoires proposées par la commission de santé* ; Metz, 1795 in-12 ; — *Eloge de Sabathier* ; Paris, 1812, in-8° ; — *Eloge d'Anuce Foës* ; Paris, 1812, in-8°. On a réuni sous le titre d'*Opuscules* (Paris, 1826, in-8°) les articles qu'il avait publiés dans *l'Hygie*. Percy a coopéré à différents journaux de médecine ainsi qu'au *Magasin encyclopédique* et au *Dict. des sciences médicales* ; les recueils des Académies des Sciences, des Inscriptions et de Médecine contiennent de lui plusieurs mémoires remarquables par l'érudition et la netteté du style.

A.-F. Silvestre, *Notice biogr. sur Percy* ; Paris, 1825, in-8°. — Laurent (son neveu), *Hist. de la vie et des ouvrages de Percy* ; Paris, 1827, in-8°. — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1825. — *Biogr. méd.*

PERCY. *Voy*. NORTHUMBERLAND.

PERDICCAS Ier (Περδίκκας), roi de Macédoine dans le huitième siècle avant J.-C. Suivant Hérodote, il fut le fondateur de la monarchie macédonienne ; mais Justin, Diodore et les chronographes Dexippe, Eusèbe, ne le placent que le quatrième sur la liste des rois de Macédoine, qu'ils font commencer à Caranus. Thucydide a adopté la version d'Hérodote, qui est la plus probable, sans offrir cependant aucune certitude historique. D'après Hérodote, Perdiccas et ses deux frères Gavanes et Æropus étaient des Argiens de la race de Téménus, qui s'enfuirent de leur pays natal en Illyrie et s'emparèrent ensuite d'une grande partie de la Macédoine. Après un règne qu'Eusèbe fixe arbitrairement à quarante-huit ans, il eut pour successeur son fils Argée. Il était regardé comme le fondateur d'*Ægæ* ou Edessa, la première capitale de la Macédoine. Y.

Hérodote, VIII, 137, 138, 139. — Thucydide, II, 99, 100. — Eusèbe, *Chron.* — Clinton, *Fasti hellen.*

PERDICCAS II, roi de Macédoine, fils et successeur d'Alexandre Ier, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C., et mourut vers 413. La date de son avénement est douteuse, mais il régnait depuis quelque temps lorsque éclata la guerre du Péloponèse. Dans les premières années de son règne il entretint des relations amicales avec les Athéniens, qui lui donnèrent le droit de cité. Cependant les prétentions d'Athènes sur la Thrace maritime et l'appui que cette ville donna à Philippe, frère de Perdiccas, et au chef macédonien Derdas, amenèrent bientôt une rupture entre Athènes et le roi de Macédoine. Les incidents peu importants de cette guerre aboutirent à une réconciliation de peu de durée en 431. Du reste Perdiccas pouvait peu pour ou contre les Athéniens, car il était engagé lui-même dans une lutte formidable contre les barbares de la Thrace. Débarrassé de cet ennemi, il appela les Spartiates en Thrace pour les opposer aux Athéniens ; mais aussi peu fidèle à ses nouveaux alliés qu'aux anciens, il seconda très-faiblement le général lacédémonien Brasidas (423). Brouillé avec Sparte, il se réconcilia avec les Athéniens, qu'il abandonna de nouveau en 418. Il paraît qu'avant sa mort (414 ou 413) il revint encore une fois aux Athéniens. Le récit de ces obscures et nombreuses défections n'a d'autre intérêt que de montrer ce qu'était alors ce petit royaume barbare, destiné à devenir en moins d'un siècle la permière puissance du monde.

Thucydide, I, 57-59, 61-63 ; II, 29, 80, 98-101 ; IV, 83, 83, 103, 117, 124-128, 132. — Diodore, XII, 34, 50, 51. — Athénée, V. — Clinton, *Fasti hellenici*, II.

PERDICCAS III, roi de Macédoine, fils d'Amintas II, mort en 359 avant J.-C. Il était encore très-jeune lorsque l'assassinat de son frère Alexandre II par Ptolémée d'Alorus plaça sur sa tête la couronne de Macédoine. Ptolémée gouverna avec le titre de régent. L'apparition d'un nouveau compétiteur au trône, Pausanias, força Eurydice, veuve d'Amyntas II, et ses deux fils Perdiccas

et Philippe de se mettre sous la protection du général athénien Iphicrate, qui rétablit Perdiccas sur le trône. Le jeune prince se défit en 364 du régent Ptolémée et gouverna par lui-même. On ne sait presque rien de son règne, sinon qu'il fut un moment en guerre avec les Athéniens pour la ville d'Amphipolis et qu'il appela à sa cour plusieurs philosophes grecs. Il périt dans une bataille contre les Illyriens, et laissa un fils en bas âge. Cet enfant fut exclu du trône par Philippe frère de Perdiccas. Y.

Justin, VII, 4, 5. — Eschine, *De falsa legatione*, 28-31. — Diodore, XV, 77; XVI, 2. — Flathe, *Gesch. Macedon.*, vol. I. — Thirlwall, *Greece*, vol. V, p. 162-164.

PERDICCAS, un des plus célèbres lieutenants d'Alexandre, mis à mort en 321 avant J.-C. Il était fils d'Orontes, Macédonien de la province d'Orestes. Attaché, à cause de sa naissance, à la garde de Philippe II de Macédoine, il fut un des premiers à venger sur l'assassin Pausanias le meurtre de ce prince. Dans l'expédition d'Alexandre en Asie il commanda une des divisions de la phalange, et passa ensuite avec le même grade dans la cavalerie de la garde. Il eut aussi des commandements séparés. Au retour de la campagne de l'Inde il reçut une couronne d'or et fut marié à la fille d'Atropates, satrape de Médie. Sa place dans la garde le retenait auprès d'Alexandre, et il fut un des généraux qui assistèrent aux derniers moments du monarque. On rapporte, mais le fait est incertain, que le conquérant à son lit de mort remit le sceau royal à Perdiccas, le désignant ainsi pour le protecteur ou le régent de son vaste empire Roxane, femme d'Alexandre, était alors dans un état de grossesse avancée; on supposait que son autre femme Statira, fille de Darius, se trouvait dans la même situation. Les généraux macédoniens convinrent de reconnaître pour roi Arrhidée, fils naturel de Philippe, jeune homme d'une faible intelligence; il fut entendu en même temps que, si l'enfant qui naîtrait de Roxane était un fils, il serait associé à l'empire avec Arrhidée. Dans le partage des provinces, Perdiccas se contenta du commandement des troupes de la maison royale, charge qui lui donnait en réalité la tutelle d'Arrhidée et le gouvernement des vastes États d'Alexandre. Il réprima facilement les insurrections prématurées de Méléagre et de Pithon, et acheva la soumission de quelques satrapies qui avaient échappé au vainqueur de Darius; mais bientôt il s'aperçut que son autorité excitait la jalousie des autres généraux, qui cherchaient à se rendre independants dans leurs provinces. Antigone, Ptolemée et Antipater étaient les plus redoutables, et pouvaient le détruire en se réunissant. Pour prévenir cette ligue, Perdiccas demanda en mariage Nicéa fille d'Antipater, et sollicita en secret la main de Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Cette double intrigue eut un commencement de succès, puisque le régent épousa Nicéa avec l'intention de la renvoyer bientôt pour se marier à Cléopâtre. La punition de cette indigne duplicité ne se fit pas attendre. Antigone, menacé d'être mis en jugement, s'enfuit en Macédoine et révéla à Antipater les projets ambitieux du régent. Aussitôt Antipater, Cratère, Ptolémée et Antigone se réunirent contre Perdiccas, qui n'eut pour partisan de sa cause qu'Eumène (*voy.* ce nom). Tandis que cet habile général soutenait dans l'Asie Mineure une lutte inégale contre les alliés, Perdiccas, avec le roi Arrhidée et Roxane marcha sur l'Égypte. Il s'avança sans obstacle jusqu'à Péluse; mais trouvant les bords du Nil fortifiés et gardés par une armée, il tenta le passage du fleuve et fut repoussé avec perte. Ses soldats, découragés et poussés à la révolte par leurs généraux, se soulevèrent. Une troupe d'officiers, que guidaient Séleucus et Antigène pénétra dans la tente du régent et le massacra. Les historiens grecs présentent Perdiccas sous le jour le plus défavorable. Son ambition, sa perfidie et sa cruauté, imparfaitement rachetées par son courage et ses talents militaires, nuisirent à la cause de la famille d'Alexandre, qu'il prétendait défendre et qu'il entraîna dans sa perte. L. J.

Diodore de Sicile, XVI-XVIII. — Arrien, *Anabasis*. — Justin, XII, 15; XIII, 2-4, 6, 8. — Plutarque, *Eumenes*, 5, 8. — Cornelius Nepos, *Eumen.*, 2, 5. — Quinte-Curce, III, 9; IV, 3; VI, 8; VIII, 1; X, 5-8. — Droysen, *Geschichte Alexanders*; *Gesch. des Hellenismus*.

PERDICCAS, poëte grec, protonotaire d'Éphèse, vivait dans le quatorzième siècle. On a de lui un poëme en 260 vers *politiques*, inséré dans les Συμμικτά de Leo Allatius; Amsterdam, 1653, t. I. Cet ouvrage est une sorte d'*Itinéraire* des lieux saints, et porte dans l'édition de Leo Allatius le titre de *Expositio thematum dominiciorum et memorabilium quæ Hierosolymis sunt*. Perdiccas se représente, peut-être par une fiction poétique, comme parcourant les lieux qui furent le théâtre de la passion du Sauveur. Il visita aussi Béthanie et Bethléem. Ses descriptions sèches et inexactes offrent à peine quelque intérêt géographique et n'ont aucune valeur littéraire. Y.

Allatius, *Introduct.* de son édition. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 663; vol. VIII, p. 99.

PERDIGON, troubadour français, né à l'Espéron dans le Gévaudan, mort dans la première moitié du treizième siècle. Fils d'un pauvre pêcheur, il exerça pendant quelque temps la profession de jongleur; son talent pour la poésie et la musique fut remarqué par Robert, dauphin d'Auvergne, qui le combla de dons et l'arma chevalier. Il se rendit ensuite dans les cours du prince d'Orange, du comte de Provence et ensuite à celle de Pierre II d'Aragon, qui se montra envers lui de la plus grande libéralité; cela n'empêcha pas Perdigon, qui, lors de la guerre des Albigeois, se mit du parti des croisés, de composer, après la bataille de Muret où Pierre fut tué, une sirvente pour remercier Dieu de la

mort de ce prince. Il accompagna à Rome l'abbé de Cîteaux et Folquet de Marseille, pour réclamer de nouveaux secours pour Simon de Montfort, dont il servit encore la cause en *prêchant en chansons* contre les hérétiques. Mais en se prononçant ainsi contre l'opinion publique dans le midi, il s'aliéna ses anciens amis et perdit en peu de temps sa réputation et sa fortune; après la mort de Montfort, il entra au couvent de Silvebelle, de l'ordre de Cîteaux, où il mourut. Les sirventes qu'il composa contre les Albigeois sont perdus; quelques-unes de ses autres poésies ont été publiées dans le *Choix des troubadours* de Raynouard, et dans le *Parnasse occitanique* de Rochegude.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. 603.

PERDOULX DE LA PERRIÈRE (*Michel-Gabriel*), antiquaire français, né en 1670, à Orléans, mort en 1753. On a de lui quelques écrits relatifs à sa province natale, entre autres, *Essai d'un abrégé critique et chronologique de l'histoire d'Orléans* (Orléans, 1746, in-12).

Un de ses parents, PERDOULX (*François*), publia en 1701 les *Épîtres et Évangiles avec les explications*, réimpr. par Paccori (1727, 4 vol. in-12) et par Goujet (1737, 3 vol.).

Vergnaud-Romagnesi, *Personn. illustres d'Orléans*.

PÈRE (LE). *Voy.* LE PÈRE.

PEREDA (*Antonio* DE), peintre espagnol, né à Valladolid, en 1599, mort à Madrid, en 1669. Il étudia la peinture chez Pedre de Las Cuevas. Le marquis Crescenzi de la Torre, pour lequel il exécuta à dix-huit ans une belle *Conception*, le présenta à la cour, où il fut accepté malgré sa jeunesse. Le nombre des tableaux qu'il a produits est considérable. Il peignait tous les genres, l'histoire, l'architecture, la nature morte. La fraîcheur, la vigueur du genre vénitien avec un plus bel empâtement, une grande exactitude de dessin caractérisent le genre de ce maître. On cite de lui au Buen-Retiro : *Le Marquis de Santa-Cruz secourant Gênes*, groupe de portraits historiques très-ressemblants; et dans divers musées de Madrid : *Les Dépouilles de la mort*, composition morale et fantastique d'un effet des plus dramatiques; *Dominique de Soria;* une *Duègne; Le Père éternel entouré de saints et de saintes* (1640), ouvrage d'un rare mérite. Tolède, Alcala, Cuença, Valladolid possèdent des tableaux de Pereda. Ce peintre a laissé une collection immense d'estampes, de dessins, de modèles des plus célèbres artistes et une bibliothèque des mieux choisies.

Un de ses parents, don *Thomas* DE PEREDA Y DUARTE, fut aussi un bon peintre. Reçu à l'Académie de San-Fernand en 1757, il mourut en 1770. Il se distingua surtout dans le portrait historique.

Actas de la academia de San-Fernando. — Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura.* — M. Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

PÉRÉFIXE (*Hardouin* DE BEAUMONT DE), prélat et historien français, né en 1605, à Beaumont, près Châtellerault, mort à Paris, le 1er janvier 1671. Il était fils de Jean de Péréfixe, maître d'hôtel du cardinal de Richelieu, et de Claudine de l'Étang. Sa famille, établie depuis un siècle dans le Mirebalais, était originaire du royaume de Naples. Élevé sous les yeux du célèbre ministre, il fit avec distinction ses études à Poitiers, puis à Paris, fut reçu docteur de Sorbonne, et prêcha avec succès dans les diverses chaires de la capitale. Le cardinal de Richelieu le donna pour précepteur au Dauphin, depuis Louis XIV (28 mai 1642), et le pourvut ensuite de l'abbaye de Sablonceaux. Nommé à l'évêché de Rhodez (10 juin 1648) et sacré le 18 avril 1649 à Rueil, le nouveau prélat se rendit dans son diocèse, et y établit un conseil d'administration; mais ne croyant pas pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celles de l'éducation du prince, il voulut résigner cet évêché. L'Académie française le choisit en 1654 pour succéder à Balzac, et le roi le nomma (27 septembre 1661) chancelier et commandeur de ses ordres et archevêque de Paris (30 juillet 1662), en même temps que la Sorbonne l'élisait son proviseur. Le P. Annat, confesseur de Louis XIV, en lui faisant donner ce siége métropolitain, lui avait fait promettre de pousser vigoureusement les ecclésiastiques du diocèse de Paris à la souscription du Formulaire de foi d'Alexandre VII. Péréfixe tint parole, et publia un mandement en ce sens le 7 juin 1664. Ce mandement, qui rejetait la foi divine du fait et demandait la foi humaine, fut vivement attaqué par Nicole et par toute l'école de Port-Royal; aussi l'archevêque trouva une sérieuse résistance chez les religieuses de ce monastère, contre lesquelles il fut, à son grand regret, obligé de sévir, car d'un caractère doux et bon, il aurait voulu satisfaire tous les partis sans employer la violence. Ce prélat favorisa l'établissement de plusieurs communautés religieuses dans la capitale, publia des statuts synodaux, renouvela ceux de ses prédécesseurs, et répandit d'abondantes aumônes. On a de lui : *Institutio principis;* Paris, 1647, in-16, plan d'éducation pour un roi jusqu'à l'âge de quatorze ans; — *Histoire du roy Henry le Grand;* Amsterdam, chez les Elzeviers, 1661, in-12, et plusieurs autres éditions. Les amateurs donnent la préférence à celle de 1664, moins belle, mais augmentée d'un *Recueil de quelques belles actions et paroles de Henry le Grand*. Cette histoire n'est qu'un abrégé, mais si bien fait qu'après l'avoir lue, on connaît mieux ce monarque que par tout ce qu'en ont écrit les autres auteurs contemporains. Péréfixe la composa pour son royal élève, et le style, quoique très-négligé, plein d'incorrections et de tournures anciennes, est touchant et fait aimer le prince dont il raconte la vie. On a prétendu que Mézerai y eut part, mais il est probable qu'il n'en a fourni que les matériaux. C'est aussi sans aucun fondement que le P. Annat

est cité comme le véritable auteur de cet ouvrage, que Péréfixe tira d'un *Mémoire* de l'histoire générale de France qu'il avait composé par ordre du roi, ouvrage demeuré inédit et qui s'est perdu. Péréfixe ne donna point à Louis XIV toute l'instruction qu'il aurait voulu lui inculquer. Ce prince était fort inappliqué, et son précepteur s'en plaignait vainement au cardinal de Mazarin, qui se félicitait de cette paresse : « Bon, lui répondit un jour ce ministre, il n'en saura que trop; quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. »

H. FISQUET.

Gallia christ., t. VII. — Martignac, *Éloges des archev. de Paris.* — *Journ. des Savants*, ann. 1698 et 1749. — *France pontificale.*

PEREGRINUS PROTEUS, philosophe grec de la secte des cyniques, vivait sous les Antonins, dans le second siècle après J.-C. Si l'on s'en rapporte au récit fort suspect de Lucien, Peregrinus, après une jeunesse passée dans la débauche et souillée de crimes, parmi lesquels on comptait même le parricide, se fit chrétien, et par un zèle hypocrite il obtint de l'autorité dans l'Église. Là, pour satisfaire son amour maladif de la notoriété, il se fit emprisonner; mais le gouverneur romain, s'apercevant de son intention, le fit mettre en liberté. Il prit alors l'habit des cyniques et retourna dans sa ville natale, où, pour faire oublier ses crimes, il distribua son héritage au peuple. Il recommença ensuite ses voyages, en vivant aux dépens des chrétiens; mais il fut surpris profanant la cérémonie de la Pâque et excommunié. En Égypte il se fit remarquer par la honteuse licence de ses mœurs. A Rome il se signala par un autre genre de licence, et fut expulsé à cause de l'audace effrénée de ses propos. Ayant épuisé tous les scandaleux moyens qui pouvaient le rendre fameux, il résolut de finir par un coup de maître. A Olympie, devant une foule immense accourue pour voir les jeux, il se brûla vif. Son suicide eut lieu dans la 236e olymp. (165 après J.-C.). Les Pariens lui élevèrent une statue. On serait tenté de regarder comme fabuleuse l'existence de cet étrange personnage, si elle n'était attestée par des écrivains contemporains, entre autres par Aulu-Gelle, qui fait son éloge. Le Peregrinus de Lucien n'est donc pas fictif, bien que beaucoup de détails soient faux ou exagérés. L'auteur a fait une satire des chrétiens et des philosophes cyniques qui avaient avec eux des rapports extérieurs. Il ne faut pas lui demander l'exactitude historique, mais son récit est une des plus curieuses peintures de cette époque extraordinaire, où le mépris de la vie prit parfois le caractère d'une folie épidémique, où de tristes aberrations se mêlaient aux plus nobles doctrines, et qui compta peut-être autant de vaniteux insensés comme Peregrinus que de sublimes martyrs comme saint Ignace.

L. J.

Lucien, *De morte Peregrini.* — Ammien Marcellin, XXIX, 1. — Philostrate, *Vitæ sophistarum*, II, 13. — Aulu-Gelle, XII, 11.

PEREIRA (*Nuño-Alvarez*), homme d'État portugais, né le 24 janvier 1360, dans la Quinta de Bom Jardim, près de Certão, mort à Lisbonne, le 1er novembre 1431. Fils de don Alvaro, prieur de Crato, il vint à l'âge de treize ans à la cour et fut armé chevalier par la reine Léonor Tellez. Quatre ans après, il épousa Léonor de Alvim, sa parente, et de ce mariage naquit Britès, femme du premier duc de Bragance. Il suivit son frère Pedro dans l'Alemtejo, et gagna à la cause de don Joam, régent de Portugal, la principale noblesse de ce pays; ce prince, proclamé roi en 1385, l'investit aussitôt de la dignité de connétable et le fit son *mordomo mor*. Nuño soumit la province d'entre Douro et Minho, et prit une part glorieuse à la bataille d'Aljubarota (15 août 1385). Cette journée assura désormais le trône de Joam Ier, qui donna au connétable le titre de comte d'Ourem, les terres confisquées sur le comte Andeiro, amant de Léonor Tellez, le tribut que payaient les juifs pour être tolérés dans le royaume, et la propriété et les revenus de six villes. Vers la fin d'octobre, Nuño remporta près de Valverde une victoire encore plus éclatante sur les Espagnols, qui lui étaient cependant supérieurs en nombre. Lorsque la trêve conclue en 1393 pour quinze ans procura quelque repos au connétable, il voulut agir avec une libéralité toute royale à l'égard de ceux qui l'avaient servi, et leur distribua généreusement la plupart des terres que lui avait données le roi, en imposant à chacun des donataires l'obligation d'entretenir un nombre déterminé d'hommes d'armes qui se rendraient à son appel toutes les fois qu'il aurait besoin d'eux. Cet acte excita l'envie et la malveillance; des dissentiments s'élevèrent entre deux hommes dont l'union avait cimenté la puissance, et le connétable fut sur le point d'abandonner le Portugal. Cependant il recouvra la faveur du roi, et continua de combattre les Espagnols jusqu'en 1410, où la paix fut signée. En 1414, le roi Joam Ier lui demanda la main de sa fille Britès pour son fils naturel l'infant Alfonso, qui fut le chef de la maison de Bragance. On sait combien de princes sont issus de cette maison. Après avoir conseillé l'expédition contre Ceuta, Nuño distribua une partie de ses biens aux pauvres, et se retira, le 15 août 1423, dans le couvent des Carmes à Lisbonne, où il vécut dans une pauvre cellule, uniquement appliqué à des actes de piété. Vêtu de l'habit religieux, il exigeait qu'en s'adressant à lui on l'appelât simplement *Nuño*. Si l'on ne s'y était opposé, il eût vécu d'aumônes et serait allé en mendiant mourir à Jérusalem. A sa mort, la nation portugaise le pleura comme son libérateur et l'honora comme un saint. Ses exploits ont été chantés par Rodriguez Lobo, et deux écrivains ont donné son histoire.

H. F—T.

Cardoso, *Agiologio Lusitano*, t. III. — Sylva, *Memorias del rey D. Joam I°*. — Fern. Lopes, *Cronica del rey João I.* — H. Schæfer, *Hist. de Portugal.* — Ferd. Denis, *Le Portugal*, dans l'*Univ. pitt.*

PEREIRA (*Bento*), érudit espagnol, né en 1535, à Valence, mort le 6 mars 1610, à Rome. Admis en 1552 dans la Compagnie de Jésus, il termina ses études en Sicile et à Rome; il se rendit fort habile dans les sciences et la philosophie, qu'il enseigna avec honneur. Ses principaux écrits sont : *Physicorum lib. XV;* Rome, 1562, in-4°; — *Commentaria in Danielem;* ibid., 1586, in-4°; — *Commentaria in Genesim;* ibid., 1589-1598, 4 tom in-4°; — *De magia et divinatione astrologica;* Ingolstadt, 1591, in-8°; — *Selectæ disputationes in sacram Scripturam;* ibid., 1601-1610, 5 vol. in-4°. Tous ces ouvrages ont été fréquemment réimprimés.

Un jésuite portugais du même nom, PEREIRA (*Bento*), né en 1605, à Borba, dans l'Alemtejo, et mort en 1681, professa les belles-lettres à Evora, et publia divers ouvrages de poésie, de morale et de théologie, entre autres : *Prosodia* (Evora, 1634, in fol.), en latin, espagnol et portugais; plusieurs éditions; *Thesaurus linguæ lusitanæ* (ibid., 1643, in-fol.); — *Promptuarium theologicum* (ibid., 1671-1676, 2 vol. in-fol.).

Possevin, *Apparatus sacer.* — Sotwel, *De script. Soc. Jesu.* — N. Antonio, *Bibl. hispana nova.*

PEREIRA (*Gomez*), médecin espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On ne connaît rien de certain sur sa vie. Van der Linden, Éloy et d'autres ajoutent à son prénom de Gomez celui de *Georges*, qui n'est pas indiqué par Antonio, et le font naître à Medina-del-Campo. « La liberté de philosopher, dit Bayle, était un grand charme pour Pereira et il s'en servait amplement jusqu'à l'abus: car il affectait de combattre les doctrines les mieux établies et de soutenir les paradoxes. » En effet, sous le titre (1) singulier d'*Antoniana Margarita* (Medina-del-Campo, 1554, in-fol.; Francfort, 1610), il enseigna, le premier, dit-on, que les bêtes sont de pures machines, et corrobora son opinion de nouveaux arguments dans la réponse qu'il fit à Michel de Palacin; la critique et la défense ont été publiées ensemble (*Objectiones et Apologia;* Medina, 1556, in fol., très-rare). On sait que Descartes reprit plus tard cette thèse de l'automatisme des bêtes, et, comme il méditait plus qu'il ne lisait, il y a grande apparence qu'il ne connaissait point Pereira. Pourtant certains critiques l'ont accusé d'avoir non seulement pillé les idées de ce dernier, mais encore d'avoir secrètement fait détruire les exemplaires de son ouvrage. On a encore de Pereira : *Nova veraque medicina* (Medina-del Campo, 1558, in-fol), traité des fièvres où Galien n'est pas ménagé. Ces deux écrits ont été réimpr. à Madrid, en 1749.

N. Antonio. *Bibl Hispana nova.* — Van der Linden, *De Script. med.* — Éloy, *Dict. hist. de la méd.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Schelhorn, *Amœnitates litter.* II, 388. — Saxe, *Onomasticon.*

(1) Il choisit ce titre pour rendre hommage à son père, Antoine, et à sa mère, Marguerite. Ebert, qui y a vu le nom d'une femme savante, lui a donné place dans son *Cabinet des gelehrten Frauenzimmers* (1706, p. 23).

PEREIRA (*Manoel*), sculpteur portugais, né en 1614, mort à Madrid, en 1667. On ne sait pas quel fut son maître, mais sa réputation est restée grande en Espagne, où il a laissé toutes ses œuvres connues. Devenu aveugle dans la force de son âge et de son talent, il n'en continua pas moins, pendant plusieurs années, à travailler et à guider ses élèves par le toucher. On cite de lui : à Madrid, dans le couvent des Dominicains du Rosario, le magnifique *Christ del Pardon;* à la Chartreuse, *Saint Bruno*, statue colossale; à Saint-Isidore et à Saint-Jean-de Dieu celles des saints de ces noms à Saint-Martin, le *Saint Benoît* du grand portail; et plusieurs autres morceaux estimés chez les Bernardines et au collège d'Alcala de Hénarès.

Cean Bermudez, *Dicc. de las bellas-artes en España*

PEREIRA DE FIGUEIREDO (*Antonio*), savant littérateur portugais, né le 14 février 1725, au bourg de Maçao, mort le 14 août 1797, à Lisbonne. Après avoir fait ses études au collége des Jésuites à Villa-Viçosa, il refusa de rester parmi eux, et, comme il avait du goût pour la musique, il accepta la place d'organiste au monastère de Sainte Croix à Coïmbre. Quelques mois plus tard il prit l'habit religieux dans la congrégation de l'Oratoire de Lisbonne (1744), et fut chargé dans la suite d'y professer la grammaire (1752), la rhétorique (1755) et la théologie (1761). La publication de ses premiers écrits sur l'enseignement des langues latine et portugaise, rédigés avec beaucoup de clarté, lui attira des attaques passionnées de la part des Jésuites, qui étaient alors en possession de l'éducation élémentaire. Lors des différends qui s'élevèrent entre la cour de Rome et le Portugal, sa grande réputation engagea le marquis de Pombal à lui confier le soin de combattre les doctrines ultramontaines du pouvoir des papes sur le temporel, et il prouva avec une grande supériorité, dans ses *Tentativa theologica*, que les évêques ont la faculté d'accorder toutes les dispenses et de pourvoir aux besoins de l'Église nationale sans avoir besoin du concours du saint-siége. Cette discussion, qui lui attira autant d'éloges que d'invectives, valut à Pereira les emplois de député au tribunal de censure (1768) et de secrétaire interprète du ministère de la guerre (1769). Obligé de vivre dans le monde, il quitta la robe de l'Oratoire, et seconda, avec toute l'activité et la pénétration dont il était doué, le premier ministre dans ses plans de réforme. Vers 1774 il devint membre de l'Académie royale de Lisbonne, qui lui déféra en 1792 le titre de doyen. « Il était parvenu, dit un écrivain, à jouir d'une grande faveur que ses talents méritaient sans doute, mais qu'il ne négligeait cependant pas de se conserver par les éloges les plus pompeux qu'il prodiguait, soit au roi, soit à son ministre. Sa vaste érudition rendait sa conversation aussi agréable qu'instructive.

Dans la carrière de sa vie on n'a rien à lui reprocher du côté des mœurs ; mais les personnes sensées, tout en admirant ses talents, ne purent jamais lui pardonner l'oubli de ses premiers vœux, son acharnement envers ces mêmes religieux qui avaient été ses premiers maîtres, son trop de complaisance pour la cour. » Il a composé un très-grand nombre de thèses et écrits théologiques, de dissertations, de mémoires dont il serait trop long de donner l'énumération. Voici ses principaux ouvrages : *Exercicios da lingua latina e portugueza*; Lisbonne, 1751, in-8°, en latin et en portugais; — *Novo methodo de grammatica latina*; ibid., 1752-1753, 2 part. in-8°, suivie d'une *Defensa* en 1754, sous le nom de Francisco Sanches; — *Apparato critico para a correcçao do Diccionario intitulado* Prosodia; ibid., 1755, in-4°; — *Breve Diccionario da latinidade pura e impura*; ibid., 1760, in-8°; — *Rerum Lusitanarum ephemerides usque ad jesuitarum expulsionem*; ibid., 1761, in-4°, trad. en portugais en 1766; — *Principios da historia ecclesiastica em forma de dialogo*; ibid., 1765, 2 vol. in-8°; l'auteur promettait deux autres volumes qui n'ont pas été imprimés; — *Doctrina veteris Ecclesiæ de suprema regum etiam in clericos potestate*; ibid., 1765, in-fol.; ces thèses fameuses, impr. dans la *Collectio thesium* (1768, 1774, in-8°), ont été trad. en français (*Traité du pouvoir des évêques*; Paris, 1772, in-8°); — *Tentativa theologica*; ibid., 1766, 1769, in-4°, trad. en latin par l'auteur (1769), en français, en italien, en allemand et en espagnol, et suivie d'un *Appendix* (1768, in-4°); — *Vida de Joao Gerson*; ibid., 1769, 2 tom. in-8°; — *Demonstraçao theologica*; ibid., 1769, in-4°; — *Deductio chronologica et analytica*; ibid., 1771; — *Testamento novo e velho em portuguez*; ibid., 1778 1790, 23 vol. in-8°; cette traduction, accompagnée de notes, préfaces et variantes, a été réimprimée en 1794 pour la troisième fois dans le format in-4°; — *Compendio das epocas*, etc.; ibid., 1782, in-8°; — *Elogios dos reys de Portugal*; ibid., 1785, in-4°.

Summario da Bibl. Lusitana, I. — Figanière, *Bibliografia hist. portugueza*. — *Le Moniteur univ.*, an XII.

PEREIRA (*Bernard*). *Voy.* BERREDO.

PEREIRE (*Jacob-Rodrigue* PEREIRA, dit), premier instituteur des sourds-muets, né le 11 avril 1715, à Berlanga (Estramadure espagnole), mort le 15 septembre 1780, à Paris. D'une famille israélite, il s'était occupé, dès 1734, de l'instruction des sourds-muets. Quelque temps après il vint, avec sa mère et ses sœurs, se fixer à Bordeaux. En 1745, il put constater la valeur de sa méthode sur le fils de M. d'Étavigny, directeur des fermes de la Rochelle : l'élève fut présenté le 11 juin 1749 à l'Académie des sciences de Paris qui, par l'organe de Buffon, de Mairan et de Ferrein, fit un rapport très-favorable. « Nous jugeons, disait l'Académie, que l'art d'apprendre à lire et à parler aux muets, tel que M. Pereire le pratique, est extrêmement ingénieux, que son usage intéresse beaucoup le bien public et qu'on ne saurait trop encourager M. Pereire à le cultiver et à le perfectionner. » Louis XV et toute sa cour voulurent voir le maître et l'élève ; le roi honora Pereire d'une gratification de 800 fr., qui fut, l'année suivante (octobre 1751), convertie en une pension annuelle. L'habile instituteur fit encore d'autres élèves, parmi lesquels on distinguait Saboureux de Fontenay, Marie Marois et Mlle Lerat de Magnitot; les savants les plus illustres, tels que Buffon, La Condamine, d'Alembert, Diderot, etc., assistèrent souvent à ses leçons, et J.-J. Rousseau, qui demeurait dans la même rue que Pereire, le cite comme le seul homme de son temps qui fit parler les muets (*Dict. de musique*, art. CHANT). En 1759, la Société Royale de Londres se l'associa, sur la proposition de l'Académie des sciences à laquelle il avait présenté divers *Mémoires*, tant sur son art que sur diverses machines de son invention, entre autres *Sur la meilleure manière de suppléer à l'action du vent sur les vaisseaux* (Mém. qui eut l'accessit du prix proposé en 1753). En 1765, il reçut le brevet d'interprète du roi pour les langues espagnole et portugaise.

Comme le précurseur de l'abbé de l'Épée n'avait pas fait connaître sa méthode *in extenso*, ses petits-fils, Émile et Isaac Pereire, s'occupèrent, en 1824, à en recueillir les documents épars, et ils remirent à l'abbé Périer, directeur de l'Institut des sourds-muets, entre autres notes, la *dactylologie* complète de leur grand-père, à l'aide de laquelle on pouvait s'exprimer aussi rapidement que par la parole.

Journ. des Savants. — Buffon, *Hist. Nat.*, t. I. — Seguin, *Notice sur J.-R. Pereire*; Paris, 1847.

PEREIRE (*Jacob-Émile et Isaac*), financiers français, petit-fils du précédent, sont nés à Bordeaux, l'aîné le 3 décembre 1800, le cadet 25 novembre 1806. Émile vint en 1822 se fixer à Paris après de fortes études, et en janvier 1823 il embrassa la profession de courtier, qui le mit en rapport avec toutes les notabilités de la banque et du commerce. Initiés de bonne heure à tous les détails de la pratique financière, les deux frères firent en même temps une étude approfondie de l'économie politique. Olinde Rodrigues, leur parent et ami, leur ayant fait partager les idées de régénération sociale, prêchées par Saint-Simon (1829-1834), ils écrivirent dans le *Globe* des articles solidement pensés qui attirèrent l'attention des hommes de finance. En 1831 Armand Carrel chercha à attacher Émile Pereire à la rédaction du *National*. Les articles qu'il y écrivit, ainsi que quelques autres publiés par lui dans la *Revue encyclopédique*, portent tous l'empreinte d'un esprit éminemment organisateur, et donnent la clef de toute sa carrière. Après avoir préconisé les chemins de fer comme les instruments les plus actifs du progrès de la civi-

lisation, il passa (1832-1835) trois années à chercher cinq millions pour un chemin que, vingt ans plus tard, il devait vendre 60 millions : c'était le chemin de fer de Paris à Saint-Germain. Émile et Isaac devinrent en 1835 adjudicataires de ce chemin. Quelques années après, leur esprit d'initiative et d'organisation donnait naissance au chemin du Nord. En 1848, la révolution ébranla bien un peu le fruit de vingt années d'efforts et de travail ; mais en 1852 ils apportèrent aux grands travaux projetés par le gouvernement, leur contingent résumé par trois affaires principales : les chemins du Midi, le crédit foncier et le crédit mobilier. Fondée au capital de 60 millions, cette dernière entreprise était la plus hardie des conceptions financières de l'époque : centraliser, sous une même direction, les capitaux épars entre des maisons rivales et les faire servir à la commandite des plus grandes entreprises, fusionner par un ingénieux système des industries similaires jusque-là éparpillées et hostiles les unes aux autres, créer à leurs titres un marché permanent, tel est l'ensemble des services que le *crédit mobilier* a déjà rendus et qu'il est appelé à rendre de plus en plus aux affaires. Il nous serait difficile d'énumérer toutes les sociétés financières et les entreprises industrielles auxquelles ces deux grands financiers ont imprimé la plus vive impulsion.

M. Émile Pereire est officier de la Légion d'honneur et M. Isaac chevalier du même ordre. H. F.

Documents particuliers.

PERELLE ou **PERRELLE** (*Gabriel*), graveur français, né à Vernon-sur-Seine, mort à Paris, dans un âge avancé, vers 1675. Fils d'un perceveur ou fermier du duc de La Vieuville, il entra comme valet de chambre chez ce seigneur, qui, ayant remarqué son goût pour le dessin, lui fit prendre des leçons de Daniel Rabel. A l'exemple de son maître, il s'adonna au genre de la gravure à l'eau-forte. L'une des plus anciennes estampes que l'on connaisse de lui est une pièce satirique qu'il fit à l'occasion de la prise d'Arras par les Français, en 1640. Il dessinait très-habilement à la plume, et ce talent le fit employer comme dessinateur des plans et cartes du cabinet du roi.

Son fils aîné, *Nicolas*, né à Paris, mort à Orléans, où il se retira après son mariage avec une femme de cette ville, se fit connaître comme peintre et graveur. Élève de son père, il imita si bien sa manière qu'il est souvent difficile de distinguer les ouvrages de l'un et de l'autre. Il a gravé des sujets historiques. Il avait étudié la peinture chez Simon Vouët, et finit par se consacrer exclusivement à cet art. Il a laissé des tableaux d'histoire, des paysages et des portraits. La galerie des Offices à Florence possède un tableau de lui.

Adam, second fils de Gabriel, né à Paris, en 1638, mort le 26 mars 1695, eut également pour maître son père, et comme lui fut très-occupé à donner des leçons aux gens du monde et à de jeunes artistes. Au nombre des premiers on peut citer le duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, et parmi les autres Moyse-Jean-Baptiste Fouard et Pierre Aveline. C'est pour l'usage de ses élèves qu'Adam Perelle a gravé trois livres de *Leçons de paysage*. H. H—N.

Abcdario de Mariette. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France.*

PÉRÈS (*Jean-Baptiste*), littérateur français, mort le 4 janvier 1840, à Agen. D'abord avocat, il professa ensuite les mathématiques à l'école centrale de sa ville natale, y devint en 1811 substitut du procureur général, et échangea ces fonctions contre celles de bibliothécaire. On a de lui un curieux badinage intitulé : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou grand erratum, source d'un nombre infini d'errata à noter dans l'histoire du dix-neuvième siècle* (Agen, 1817 ; Paris, 1819, 1860, in-32). L'auteur, ayant rencontré à la campagne un partisan effréné de Dupuis, offrit, pour le convaincre de l'inanité de ses démonstrations, de lui prouver en suivant la même méthode, que l'empereur n'était qu'un héros légendaire et tout son règne une allégorie. Au bout de quelques jours il avait écrit ce petit livre qui eut plusieurs éditions. On lui doit encore : *Extrait d'un parallèle historique qui, à l'aide du passé et du présent, pourra faire prevoir un grand avenir* (Agen, 1831, in-8° ; Paris, 1848, in-8°) ; c'est un parallèle, publié dans l'autre siècle par l'abbé Lescène d'Ettemare, entre le roi de Syrie et les Macchabées d'une part, et les Bourbons et Port-Royal de l'autre.

Journal de Lot-et-Garonne, fév. 1836 et janvier 1840.

PEREZ, nom commun à plusieurs peintres espagnols :

PEREZ (*Antonio*, le vieux) de Séville, avec son fils aîné, décora en 1548, le vieux sanctuaire de la cathédrale où on remarque *La Nativité, L'Epiphanie, Saint Christophe*. Antonio Perez et ses fils *Antonio* PEREZ le jeune et *Nicolas* PEREZ furent les fondateurs de l'Académie de Séville.

Francisco PEREZ de PINEDA, né à Séville, et mort vers 1683, était un des meilleurs élèves de Murillo dont il imita la manière. Ses tableaux sont souvent confondus avec ceux de son fils aîné *André* PEREZ, dont on voit à Sainte-Lucie de Séville, trois compositions magnifiques relatives à l'*institution du Saint-Sacrement*, et aux Capucins de la même ville *un Jugement dernier* inspiré de celui de Michel-Ange ; mais il excella surtout dans la peinture des fleurs, des broderies, des étoffes.

Barthélemy PEREZ, né à Madrid, en 1634, mort dans la même ville, en 1693, était le gendre et l'élève de Juan d'Arellano. Il décorait les palais du duc de Monte-Leon à Madrid, lorsqu'il tomba de son échafaudage et mourut sur place. Peintre de la cour, ses œuvres se trouvent dans tous les domaines royaux, mais surtout au Retiro et au Rosario. Son tableau capital est une *Sainte Rose de Lima*, au musée de Madrid.

Joachim PEREZ, né à Alcoy, était directeur de l'Académie de Valence, lorsqu'il mourut en

1779. Il était élève des Ribalto, et peignit le portrait historique.

Angela PEREZ CABALLERO, née à Caparosso (Navarre), était, par exception, membre de l'Académie de San-Fernando de Madrid; ses jolis tableaux de chevalet lui avaient mérité ce titre.

Las Constituciones y Actas de las Academias de San-Fernando, de Madrid et de Séville. — Cean Bermudez, *Diccionario de las bellas artes en España*. — Lopez Aguado, *El real Museo* (Madrid, 1835).

PEREZ (*Jean*), littérateur espagnol, connu sous le nom de *Petreius*, né à Tolède, en 1512, mort en 1545. Il a été mis au nombre des érudits précoces. Après avoir terminé ses études, il fut nommé professeur d'éloquence à l'université d'Alcala. L'ambassadeur de Venise, Navagero, excellent poëte latin, prédit que Perez enlèverait un jour la palme aux Italiens dans les lettres latines. La mort prématurée de Perez empêcha l'accomplissement de cette flatteuse prédiction. On a de lui : *In Senecæ declamationes et controversias annotationes*; Alcala; 1539, in-4°; — *Magdalena*, poëme latin en six chants; Tolède, 1552, in-8°; — *Comediæ quatuor: Necromanticus, Lena, Decepti, Supposititii*, traduites de l'italien en latin; Tolède, 1574, in-8°. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

PEREZ (*Antonio*), homme d'État espagnol, né en 1539, mort en 1611. Fils naturel de Gonzalo Perez, secrétaire d'État de Charles-Quint et de Philippe II, il fut légitimé par un diplôme de l'empereur en 1542, et appelé aux affaires de bonne heure. A la mort de son père, en 1567, il le remplaça comme ministre, et devint secrétaire du conseil d'État particulièrement chargé du *Despacho universal*, c'est-à-dire du contre-seing des ordres du roi. Sa position le mettait dans la plus intime confidence de Philippe II, qui aimait son esprit, son savoir et ne redoutait pas son ambition. Le conseil de Philippe était alors divisé en deux partis : l'un, dirigé par le duc d'Albe, était pour une politique à outrance, pour la répression impitoyable de l'hérésie et les entreprises contre la royauté protestante d'Angleterre; l'autre parti, que le marquis de Los Velez conduisit après la mort de Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, et qui comptait parmi ses soutiens don Juan d'Autriche, était plus modéré et penchait pour les concessions à l'égard des révoltés flamands. Antonio Perez, créature de Ruy Gomez de Silva, appartenait à ce parti et en serait devenu le chef, si son arrogance, ses désordres et ses imprudences n'avaient amené sa chute; il la précipita par une intrigue tortueuse et sanglante qui, dans sa pensée, devait solidement établir sa fortune, puisqu'elle lui donnait le roi pour complice d'un crime. Don Juan d'Autriche, envoyé dans les Pays Bas avec mission d'essayer d'une politique de conciliation, n'y réussit point, et désolé de son échec, il tourna ses pensées vers quelque entreprise éclatante, comme une invasion en Angleterre ou une intervention en France contre les protestants. Son secrétaire, Escovedo, que le roi lui avait donné pour le modérer, et qui avait le tort d'entrer dans ses idées aventureuses, écrivit plusieurs fois à Perez, et le pria de rendre Philippe II favorable aux projets de don Juan. Ces lettres ainsi que celles que don Juan écrivit dans le même but furent mises sous les yeux du roi, qui sans intervenir directement, indiqua le sens des réponses à faire. Perez écrivit à don Juan de rester en Flandre et de garder Escovedo auprès de lui. Grand fut donc l'étonnement du roi et de Perez, quand Escovedo revint brusquement en Espagne au mois de juillet 1577. Philippe conçut les soupçons les plus sinistres, et il aurait pris dès lors quelque mesure contre le secrétaire de don Juan, si Perez n'avait détourné le coup. Une imprudence d'Escovedo le perdit en le brouillant avec le secrétaire d'État. Il découvrit que Perez était l'amant de la princesse d'Eboli, maîtresse de Philippe, et menaça de divulguer cette intrigue au roi. Perez, irrité et poussé par la princesse, songea à se défaire d'Escovedo; il n'eut pas de peine à réveiller les soupçons de Philippe, qui lui ordonna de tuer Escovedo, lui laissant le choix des moyens, pourvu que la chose se fît secrètement. Perez, après avoir deux fois essayé inutilement du poison, eut recours à quelques hommes d'exécution, qui assassinèrent le secrétaire de don Juan le 31 mars 1578. Le meurtre d'un personnage aussi important excita une grande émotion dans Madrid, et les alcades commencèrent des recherches; mais les assassins, protégés et richement payés, prirent la fuite. Perez, quoique soupçonné par la famille d'Escovedo, se croyait parfaitement abrité derrière l'ordre du roi. Il se trompait. Philippe II, qui commençait à le soupçonner d'une ambition désordonnée et à voir en lui un rival favorisé, était décidé à le laisser tomber. Le 28 juillet 1581, Perez et la princesse d'Eboli furent arrêtés. Philippe fit d'abord traiter son ancien ministre avec douceur, et lui rendit même au bout de quelque temps une demi-liberté, mais il conserva contre lui un ressentiment implacable, auquel il donna cours avec une lenteur calculée. Une longue et sévère enquête, commencée au mois de mai 1582, démontra que Perez s'était rendu coupable de beaucoup d'actes de corruption, et se termina en janvier 1585 par la condamnation du ministre à deux ans de détention, à dix ans de bannissement et à une énorme restitution. Cette sentence fut exécutée avec une rigueur qui s'étendit jusqu'à la femme du condamné, Juana Coello, jusqu'à ses sept enfants, et qui avait pour but immédiat de le contraindre à rendre des papiers compromettants pour le roi. Il en rendit en effet une grande partie, mais il retint secrètement les plus graves. Le roi, croyant avoir en main toutes les preuves de sa propre participation au meurtre d'Escovedo, laissa à la justice son cours contre l'exécuteur du crime. Le ministre Vasquez se montra particulièrement impitoyable contre son prédé-

cesseur, dont il craignait peut-être le retour aux affaires. Malgré le désistement du fils d'Escovedo, en 1589, Perez fut interrogé avec une extrême sévérité, et, comme il ne répondait pas, il fut mis à la question, le 22 février 1590.

Moins de deux mois après, et encore brisé par la torture, il parvint à s'enfuir grâce à un pieux artifice de sa femme (20 avril), et gagna l'Aragon où il se mit sous la protection des priviléges de ce royaume. Le procès s'instruisit devant la cour du *justizia mayor* du royaume d'Aragon, et Perez publia pour sa défense un mémoire où il citait les billets originaux du roi. Philippe II, épouvanté du scandale, se hâta de se désister de sa plainte (septembre 1590), mais il ne renonça pas à sa vengeance. Perez acquitté par la haute cour d'Aragon, fut réclamé par le tribunal de l'inquisition (mai 1591), sous prétexte que dans le cours de son procès il lui était échappé des paroles blasphématoires. Rien n'était plus inique que cette poursuite; les Aragonais, exaspérés de cette violation de justice, se soulevèrent, empêchèrent que Perez ne fût remis au tribunal ecclésiastique (24 mai), et le délivrèrent définitivement (24 septembre). Cette insurrection, qui n'alla pas plus loin que la délivrance du prisonnier, fut châtiée par Philippe avec une atroce rigueur et coûta aux Aragonais leurs libertés. Perez se réfugia dans le Béarn, où la princesse Catherine de Bourbon l'accueillit avec bienveillance (novembre). Philippe II, après avoir vainement essayé de l'attirer en Espagne par des promesses hypocrites, tenta à plusieurs reprises de le faire assassiner; mais Perez échappa à tous ces dangers; il entra au service d'Henri IV, et se rendit en Angleterre dans l'été de 1593. Le comte d'Essex lui accorda son amitié, le reçut dans son intimité, et l'admit dans ses parties de plaisir. Ce fut dans ce premier séjour à Londres que Perez publia (1594) ses *Relaciones* sous le nom supposé de *Raphael Peregrino*. Ce livre, composé avec un art infini, produisit en Europe un effet terrible contre Philippe II. Le monarque vindicatif essaya de nouveau de se défaire de Perez. Deux Irlandais reçurent la mission de le tuer; saisis à Londres, ils furent condamnés à mort sur leur aveu. Perez, sur la demande d'Henri IV, revint en France en 1595, et, après avoir échappé à une nouvelle tentative d'assassinat, il passa plusieurs années à la cour bien vu du roi, moins favorisé par Sully, qui ne payait pas exactement la pension de 4,000 écus que Henri IV lui avait donnée. La paix conclue à Vervins (mai 1598) entre la France et l'Espagne porta un coup mortel au crédit de Perez, dont les services étaient dès lors inutiles. Il fit de vains efforts pour rentrer en Espagne après la mort de Philippe II; il ne put obtenir que la mise en liberté de sa femme et de ses enfants. Ses dernières années s'écoulèrent dans une gêne qui alla parfois jusqu'à la détresse. Il mourut à Paris le 3 novembre 1611, et fut enterré dans l'église des Célestins. Sur la demande de sa femme, Juana Coëllo, qui lui survécut, le tribunal de l'inquisition révisa son procès et réhabilita sa mémoire. « Antonio Perez, dit M. Mignet, sans être un des grands ministres de Philippe II, posséda un moment toute la faveur de ce prince, et fut le personnage le plus puissant de la monarchie espagnole. Arrivé trop facilement au pouvoir, il ne sut pas s'y maintenir, et devenu, pour ainsi dire, ministre par voie héréditaire, il se conduisit en véritable aventurier. Passionné, avide, dissipateur, violent, artificieux, indiscret, corrompu, il porta ses déréglements dans une cour aux apparences sévères, troubla de ses agitations un prince habitué à une dignité tranquille, offensa par la rivalité de ses amours et l'audace de ses actions un maître hypocrite, vindicatif et absolu. « Dans la lutte désespérée où le précipitèrent ses excès et ses fautes, il déploya des ressources d'esprit si variées, il montra une telle énergie de caractère, il fut si opprimé, si éloquent, si pathétique, qu'il devint l'objet des plus généreux dévouements et obtint la sympathie universelle. Malheureusement les défauts qui l'avaient perdu en Espagne le décréditèrent en Angleterre et en France, où toujours le même, il compromit jusqu'à sa disgrâce, et mourut dans la pauvreté et l'abandon. » Les *Mémoires* et *Opuscules* de Perez, publiés séparément, furent réunis sous le titre d'*Obras y Relaciones*; Paris, 1598, in-8°. Dalibray les a traduits en français (*Œuvres amoureuses et politiques*); Paris, 1641, in-8°. On trouve dans les manuscrits de la bibliothèque impériale un recueil des *Lettres* de Perez au connétable de Montmorenci, et un traité de politique qu'il composa pour le duc de Lerme, et qui est intitulé: *Étoile polaire des princes, des vice-rois, des conseillers, des gouverneurs, et Avertissements politiques sur l'administration publique et particulière d'une monarchie* (*Norte de principes, virreyes, présidentes*, etc.). L. J.

Antonio Perez, *Memorial et Relaciones*. — Sal. Bermudez de Castro, *Antonio Perez, secretario de Estado del rey Felippe II*; Madrid, 1841. — Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*. — Prescott, *The history of Philip the Second*. — Motley, *The rise of the dutch republic*.

PEREZ (*Antonio*), savant prélat espagnol, né en 1559, à Saint-Dominique de Silos, mort le 1er mai 1637, à Madrid. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins, qui le choisit pour vicaire général, et il contribua à ranimer parmi ses confrères le goût des bonnes études. Il occupa successivement les évêchés d'Urgel, d'Ilerda et de Tarragone. Ses principaux ouvrages sont: *Apuntamientos quadragesimales*; Barcelone, 1608, 3 vol. in-4°; — *Pentateuchum fidei*; Madrid, 1620, in-fol.; quelques passages relatifs à l'autorité du pape firent supprimer *tacitement* l'ouvrage, qui est devenu fort rare; — *Commentaria in regulam S. Benedicti*; Lyon, 1624, 2 vol. in-4°.

N. Antonio, *Bibl. Hispana nova*.

PEREZ (*Antoine*), jurisconsulte espagnol, né en 1583, à Alfaro sur l'Èbre, mort à Louvain, le 19 décembre 1672. Emmené à l'âge de douze ans en Belgique par son père, attaché au service de l'infante Isabelle, il étudia le droit dans les universités de ce pays et dans celles de France et d'Italie, et reçut en 1619 la chaire d'Institutes à Louvain; en 1628 il y devint professeur ordinaire de droit civil. Nommé plus tard conseiller du roi d'Espagne, qui lui demanda une consultation sur les prétentions élevées par Louis XIV sur une partie des Pays-Bas, il eut le courage de se prononcer en faveur du roi de France. On a de lui : *Assertiones politicæ aliarumque juris quæstionum resolutiones*; Cologne, 1612, in-4°; — *Tractatus de incendio*; Louvain, 1624, in-12; — *Prælectiones in Codicem Justinianeum*; Louvain, 1626-1651, 3 vol. in-4°; ibid., 1651, in-fol.; Amsterdam, 1653, in-fol.; Cologne, 1661, 2 vol. in-4°; Genève, 1740, 2 vol. in-4°, etc.; — *Institutiones imperiales explicatæ*; Louvain, 1629, 1634, 1643, in-12; Amsterdam, 1647, 1669, in-16, etc.; — *De divo Ivone, jurisconsultorum patrono*; Louvain, 1639, in-16; — *Jus publicum, quo arcana et jura principis exponuntur*; Amsterdam, 1657, in-16; 1682, in-12; Francfort, 1668, in-12; — *Commentarius in XXV Digestorum libros*; Amsterdam, 1669, in-4°.

Foppens, *Bibl. belgica*. — Paquot, *Mémoires*, t. X.

PEREZ (*Le P. André*), théologien et romancier espagnol, né dans le royaume de Léon, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et parvint à la dignité de supérieur du couvent des Dominicains à Madrid. Ses *Sermons*, sa *Vie de saint Raymond de Penafort* sont oubliés; mais on recherche encore à titre de curiosité son roman de *La Picara Justina*, qu'il publia sous le pseudonyme de *François Ubeda*, Toledan (Medina-del-Campo; 1605, in-4°). C'est une faible imitation de *Gusman d'Alfarache*, dénuée d'invention, et écrite dans un style affecté; elle n'est remarquable que par des incidents licencieux assez étranges chez le supérieur d'un couvent. La meilleure édition est celle de Mayans y Siscar (Madrid, 1735, in-4°). N.

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. — Ticknor, *History of spanish literature*, t. III, p. 61.

PEREZ, l'un des premiers missionnaires portugais en Cochinchine, né vers 1635, mort à la fin du dix-septième siècle. Il s'était réuni aux missionnaires français, et fut chargé par l'évêque de Berythe d'aller à Bengarin et à Jonsalam pour tenter des conversions : il y arriva vers 1671, et écrivit de ce lieu au prélat qui l'avait envoyé, des lettres où se trouvent quelques observations intéressantes sur le pays et ses habitants.

L. Ls.

Relation des missions des évêques français, p. 70.

PEREZ (*David*), compositeur italien, d'origine espagnole, né en 1711, à Naples, mort en 1778, à Lisbonne. Il étudia le contrepoint au Conservatoire de Lorette et devint en 1739 maître de chapelle de la cathédrale de Palerme; ses premiers opéras, *l'Eroismo di Scipione*, *Astartea*, *Medea* et *l'Isola incantata*, furent représentés dans cette ville. De retour à Naples (1749), il y donna *la Clemenza di Tito*, qui eut un brillant succès. Sa réputation d'habileté le fit appeler à Rome, qui accueillit sa *Semiramide* avec enthousiasme, à Gênes, à Turin et enfin à Lisbonne (1752). Attaché à la cour du roi de Portugal, qui lui accorda un traitement annuel de 50,000 fr., il y jouit d'une faveur constante; ses œuvres plaisaient tellement au public qu'on ne se lassait pas de les entendre, notamment *Demofoonte* (1752), *Demetrio* (1752), *Alessandro nelle Indie* (1755) et *Solimanno* (1757). Dans sa vieillesse, Perez perdit la vue, pourtant il ne cessa point de travailler. « Ses compositions, dit M. Fétis, décèlent un artiste exercé dans l'art d'écrire, et l'on y trouve des mélodies d'un beau caractère, » mais il a été trop vanté par ses contemporains. Dans les *Mataini de' morti* (Londres, 1774, in-fol.), il paraît avoir eu un style plus original que dans ses opéras.

Burney, *Hist. of music*. — Choron et Fayolle, *Dict. des Musiciens*. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PEREZ-LAGESSE (*Emmanuel*) (ou Pérès de la Haute-Garonne, baron), né à Agen, le 22 mai 1752, mort à Boulogne, près Saint-Gaudens (Haute-Garonne), en juillet 1833. Avocat avant la révolution, il fut élu député suppléant du tiers état aux états généraux, près le pays de Verdun-rivière, puis en 1792 représentant de la Haute-Garonne à la Convention nationale. Lors du procès de Louis XVI, il conclut pour la réclusion jusqu'à la paix et le bannissement. Vers la fin de 1795 il fut envoyé à l'armée de Sambre et Meuse et dans les départements du nord pour préparer la fusion de la Belgique avec la France. Devenu membre du Conseil des Cinq Cents, dont il fut élu secrétaire (1797), il se prononça pour une amnistie générale et pour des indemnités à donner aux citoyens incarcérés injustement pour délits politiques. Il demanda aussi la restitution des biens enlevés aux hôpitaux, mais que l'exil fût maintenu contre les prêtres ou moines déportés. Il passa en 1798 du Conseil des Cinq Cents au Conseil des Anciens, dont il fut président. Partisan du coup d'État du 18 brumaire, il en profita. Nap... le fit successivement préfet de Sambre-e... officier de la Légion d'honneur, baron de l'... pire, etc. En 1814 il rentra dans la vie privée.

Le Moniteur universel. — *Biographie moderne*, 1816. — Arnault, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

PEREZ DU GIRF (*Joachim*), homme politique français, né à Mirande, en 1759, mort vers 1832. Il a été souvent confondu avec le précédent. Il était aussi avocat dans sa province lorsqu'éclata la révolution. Il fut nommé en 1789 député du tiers état de la sénéchaussée d'Auch aux états généraux, puis élu en 1792 par le département

du Gers comme membre suppléant à la Convention nationale et appelé à y siéger en 1795. (an III). Il y accusa Maribon-Montaut « d'avoir au 12 germinal excité les femmes du peuple contre la Convention » et Dartigoyte « de dilapidations et d'avoir causé une effusion inutile de sang ». Il demanda la révision des décrets rendus depuis le 31 mai jusqu'au 9 thermidor an II. Il passa en 1795 an IV au Conseil des Cinq Cents, vota des mesures contre les prêtres réfractaires (1er mai 1796), et parla contre une amnistie des délits politiques (22 décembre). Le 5 janvier 1797 il dénonça les maisons de jeu comme la ruine des familles. Il s'opposa à l'application de la loi du 19 fructidor an V (4 septembre 1792). Sorti du Conseil des Cinq Cents en 1798, il ne cessa qu'en 1822 de remplir des fonctions municipales. H. L—R.

Le Moniteur universel, ann. 1789, ans III, IV, V, VI. — Arnault, *Biographie des Contemporains*.

PERFETTI (*Bernardino*), poëte italien, né le 7 septembre 1681, à Sienne, mort le 1er août 1747. Il fit d'excellentes études chez les Jésuites, et montra dès l'enfance un penchant déclaré pour la poésie. Il occupa à Pise la chaire d'institutes de droit civil et canonique. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une imagination ardente, il parcourut les principales villes d'Italie, improvisant sur toutes sortes de sujets; le mètre qu'il employait de préférence était le vers de huit pieds, et il se faisait accompagner par un joueur de guitare, qui parfois avait peine à le suivre. En 1725, le pape Benoît XIII lui accorda le laurier poétique et le titre de citoyen romain, et Perfetti monta en triomphe au Capitole, aux applaudissements universels. Un recueil de ses vers a été publié par Cianfogni (*Paggi di poesie;* Florence, 1748, 2 vol. in-8°).

Fabroni, *Vitæ Italorum*. — Mazzolari, *Notice* dans les *Vite degli Arcadi*.

PERGAMINI (*Jacopo*), littérateur italien, né à Fossombrone, vivait à la fin du seizième siècle. D'abord professeur en droit à Bologne, il fut ensuite secrétaire des cardinaux Visconti et Scipion de Gonzague. Outre des *Lettres* et des traductions en italien d'Horace et de Sulpice Sévère, on a de lui un traité de grammaire, le meilleur de son siècle, selon Tiraboschi (*Memoriale nella lingua italiana;* Venise, 1602, in-fol.), plusieurs fois réimprimé sous le titre de *Trattato della lingua volgare* (ibid., 1613, 1617 et 1636, in-8°).

Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VII, 3e partie, 400.

PERGOLA (*Ange* DE LA), général italien, mort en 1426, à Bergame. Il était seigneur du château de la Pergola, sur les confins de la Romagne et de la Toscane. Il étudia probablement l'art de la guerre sous Albéric de Barbiano, le restaurateur de la milice italienne et conquit ses premiers grades au service de l'Église. Il commandait une brigade de six cents cavaliers en 1405, alors qu'il marchait au secours des Pisans assiégés par les Florentins; sa petite troupe fut défaite à son entrée en Toscane par Louis de Migliorati. Il s'attacha au duc Philippe-Marie, et avec Carmagnole il plaça ce prince sur le trône de son père. Il excellait à discipliner les troupes, et sa cavalerie passait pour la meilleure de toute la péninsule; néanmoins, dans la guerre qui éclata entre le duc de Milan et les Suisses, il ne put avec six mille chevaux et dix-huit mille fantassins entamer les trois mille montagnards formés en bataillons serrés, et dut, pour les forcer à la retraite, faire mettre ses cuirassiers à terre. En 1424 sa renommée fut justifiée par ses nombreux succès contre les Florentins. Il ramena en 1426 son armée au secours de Brescia assiégée par les Vénitiens, et malgré tous les efforts du marquis d'Este, il réussit à pénétrer jusqu'à cette ville. Mais l'année suivante il ne put empêcher la destruction de la flotte milanaise sur le Pô, et le 11 octobre à Macalo il perdit presque tous ses soldats et ne dut son salut qu'à son héroïque intrépidité. La mort de ce général, dont les talents militaires inspiraient une pleine confiance au duc de Milan, détermina ce dernier à conclure la paix avec ses ennemis. S. Rh.

Bern. Corio, *Hist. de Milan*. — C. Giulini, *Suite des Mémoires relatifs à l'hist. de Milan*. — P. Verri, *Hist. de Milan*. — Sismondi, *Hist. des rép. ital.*

PERGOLÈSE (*Jean-Baptiste*), célèbre compositeur italien, né le 3 janvier 1710, à Jesi (États Romains), mort le 16 mars 1736, à Pouzzoles près Naples (1). A l'âge de dix ans il fut conduit à Naples, où il trouva des protecteurs qui le firent entrer au Conservatoire dei Poveri di Gesu-Cristo. D'après M. Fétis, ce ne serait pas dans cet établissement que le jeune Pergolèse aurait été admis, mais au Conservatoire de S.-Onofrio, où il aurait rencontré Gaetano Grecco, habile contrapuntiste, qui, s'intéressant à son nouvel élève, se serait chargé du soin de diriger toutes ses études. Pergolèse n'avait pas encore quitté les bancs de l'école lorsqu'il écrivit pour les Pères de l'Oratoire la musique d'un drame sacré ou oratorio intitulé *San Guglielmo d'Aquitania*, qui est considéré comme son premier ouvrage. Le prince d'Agliano, ayant entendu cet oratorio, chargea le jeune artiste d'écrire pour le théâtre de' Fiorentini la musique de l'intermède *Amor fa l'uomo cieco*, qui fut représenté et n'eut point de succès. Pergolèse ne fut pas plus heureux en donnant ensuite au théâtre San-Bartholomeo un opéra sérieux ayant pour titre *Recimero*. Les critiques du jour, peu disposés

(1) Plusieurs biographes ont dit que ce compositeur avait vu le jour dans la petite ville de Pergola, d'où lui était venu le surnom de Pergolèse. Les uns l'ont fait naître en 1704, les autres en 1707, et ont fixé la date de sa mort en 1737 ou en 1739. Ces erreurs disparaissent devant l'extrait de baptême et l'extrait mortuaire de Pergolèse, qui sont rapportés dans la *Biographia degli italiani illustri;* Venise, 1834, t. I, pages 186 et 191. On y voit qu'il était fils de Francesco Andreo Pergolèse et de D. Anna Vittoria, son épouse, qu'il fut baptisé le 4 janvier 1710, qu'il était né la nuit précédente à dix heures, et enfin qu'il mourut le 16 mars 1736 et fut enterré le jour suivant dans la cathédrale de Pouzzoles.

en sa faveur, allèrent jusqu'à lui reprocher de faire une vaine parade de science et même de manquer de mélodie. Découragé par ces échecs successifs, Pergolèse se livra presque exclusivement pendant près de deux années à la musique instrumentale et religieuse. Ce fut à cette époque qu'il composa, à la demande du prince Stigliano, l'un de ses protecteurs, trente trios pour deux violons et basse, dont vingt-quatre ont été publiés à Londres et à Amsterdam. Cependant il voulut tenter de nouveau les chances du théâtre, et, en 1730, il écrivit *La Serva padrona*, opéra bouffe qui fut représenté sur la scène San-Bartholomeo. Dans cet ouvrage, le musicien, triomphant de la monotonie de deux personnages presque constamment en présence et d'un orchestre réduit aux simples proportions du quatuor, avait réuni à la mélodie la plus pure, la plus élégante, l'expression la plus heureuse des sentiments qu'il avait à traduire. La partition de *La Serva padrona*, véritable chef-d'œuvre du genre, donna un démenti formel aux détracteurs du talent de Pergolèse; le public l'accueillit avec transport, mais ce succès fut à peu près le seul complet que le compositeur obtint pendant sa vie. Deux autres opéras, *Il Maestro di musica* et *Il Geloso schernito*, qui succédèrent à *La Serva padrona*, ne furent pas goûtés lors de leur apparition, et on ne les apprécia qu'après la mort de l'auteur. Au mois de mai 1734, Pergolèse ayant été nommé maître de chapelle de l'église de Notre-Dame de Lorette, quitta Naples pour aller prendre possession de cette place. L'année suivante, il se rendit à Rome, et y composa pour le théâtre Tordinone *Olimpiade*, opéra sérieux en trois actes. Mais la malveillance qui s'était manifestée aux débuts de l'artiste sur la scène napolitaine l'attendait encore là. Bien que l'*Olimpiade* contînt plusieurs morceaux très-remarquables, notamment deux airs et un duo d'une expression pénétrante, l'ouvrage tomba au milieu des sifflets, et le pauvre compositeur, placé au clavecin pour diriger l'orchestre, eut à subir une insulte matérielle du plus mauvais goût : on eut l'ignominie de lui jeter une orange à la tête. Peu de temps après, Duni, ancien condisciple de Pergolèse au Conservatoire de Naples, qui avait été appelé à Rome pour y écrire un opéra intitulé *Nerone*, fit représenter cet ouvrage dont le mérite était de beaucoup inférieur à celui de l'*Olimpiade*. Par un raffinement de basse cruauté, l'infernale coterie qui poursuivait Pergolèse couronna publiquement Duni; mais ce dernier, animé d'un sentiment de loyale équité, déclara hautement qu'il n'était pas digne de cette ovation, et qu'on se conduisait injustement envers son émule, dont on méconnaissait le génie. Abreuvé de dégoûts, Pergolèse renonça pour toujours à travailler pour le théâtre, et revint à Lorette, où il ne s'occupa plus que de musique d'église. Mais déjà il ressentait les atteintes d'une phthisie pulmonaire qui fit bientôt des progrès. Les médecins ayant décidé qu'un changement de climat était devenu nécessaire, le compositeur s'éloigna de Lorette pour se rendre à Pouzzoles, petite ville située sur le bord de la mer, dans les environs de Naples. Ce fut là qu'il écrivit son célèbre *Stabat Mater* à deux voix, sa belle cantate d'*Orphée*, et son *Salve Regina* qui fut sa dernière production. Pergolèse n'avait pas encore vingt-sept ans lorsqu'en 1736 la maladie qui le consumait l'enleva à son art. A peine eut-il cessé d'exister qu'un revirement s'opéra dans l'opinion que les compatriotes du compositeur avaient manifestée sur ses œuvres. On reprit ses ouvrages sur tous les théâtres. Rome, qui avait rejeté avec dédain son *Olimpiade*, l'accueillit alors avec des transports d'enthousiasme. La réputation de Pergolèse avait grandi à tel point que dans les églises même la foule se pressait pour y entendre la musique de l'auteur du *Stabat Mater*. Plus tard, en 1752, une troupe composée de quelques chanteurs italiens vint à Paris où, à cette époque, le public vivait dans une ignorance presque complète de l'existence des artistes étrangers. Cette troupe fit entendre sur la scène de l'Académie royale de musique, à côté des grands et bruyants ouvrages qu'on y exécutait, plusieurs intermèdes de Pergolèse, dont les gracieuses et spirituelles mélodies excitèrent l'admiration des gens de goût. *La Serva padrona* et *Il Maestro di musica*, traduits en français, furent joués sur les théâtres de la foire. Au concert spirituel, le *Stabat Mater* fut accueilli par d'unanimes applaudissements. Rien enfin ne manqua plus à la gloire de l'artiste, dont la renommée devint bientôt européenne.

Formé à l'école de Naples, dont le style était moins sévère que celui des anciens maîtres de l'école romaine, Pergolèse avait néanmoins reçu de Grecco, disciple de Scarlatti, la tradition d'une harmonie pure et des formes scientifiques. Il suivit d'abord cette tradition, mais plus tard l'expression dramatique lui paraissant devoir être le principal but de l'art, il l'introduisit jusque dans sa musique d'église. Quelques écrivains, le P. Martini entre autres, défendant le caractère religieux des produits de l'ancienne tonalité contre l'envahissement de la musique dramatique, à laquelle les découvertes de Monteverde (*voy.* ce nom) avaient donné naissance, ont reproché au *Stabat Mater* de Pergolèse de contenir des passages qui seraient mieux placés dans un opéra que dans un chant de douleur. Quelque fondée que soit cette critique, on doit reconnaître que les exemples de cette nature sont rares dans l'œuvre du célèbre artiste, et qu'il est peu de compositions religieuses du style concerté qui aient une expression aussi touchante et mieux appropriée au sujet que le premier verset du *Stabat* et le *Quando corpus*. D'ailleurs Pergolèse, en introduisant l'accent des passions humaines dans le sanctuaire, n'avait fait que marcher sur les traces de ses pré-

décesseurs. Ses successeurs ont suivi, comme lui, le penchant de leur époque, et il n'y aurait pas de raison pour qu'on ne fît alors les mêmes reproches à Jomelli, à Haydn, à Mozart, à Cherubini, à Rossini. On connaît de ce compositeur : MUSIQUE D'ÉGLISE : Deux messes, l'une à cinq voix et orchestre, l'autre à dix voix, en deux chœurs, avec orchestre ; — *Kyrie cum Gloria ;* — Deux *Dixit*, l'un à quatre voix, avec accompagnement de deux violons, alto, basse et orgue, l'autre à deux chœurs et deux orchestres ; — *Miserere*, à quatre voix et orchestre ; — *Confitebor*, à quatre voix ; — Deux *Domine ad adjuvandum*, l'un à quatre voix, l'autre à cinq ; — *Laudate*, à cinq voix et orchestre ; — Deux *Lætatus*, le premier à cinq voix, et le second à voix seule avec instruments ; — *Dies iræ*, pour soprano et contralto, deux violons, alto et basse ; — *Stabat Mater*, pour soprano et contralto, avec accompagnement de deux violons, alto et basse ; — *Salve Regina*, à voix seule, avec accompagnement de deux violons, alto, basse et orgue ; — OPÉRAS : *Amor fa l'uomo cieco*, opéra bouffe en un acte ; — *Recimero*, opéra sérieux, en trois actes ; — *Adriana in Siria*, trois actes ; — *Flaminio*, trois actes ; — *Sallustia*, trois actes ; — *La Serva padrona*, intermède en un acte ; — *Il Maestro di musica ;* — *Lo Frate enamorato*, trois actes ; — *Il Prisoniere superbo*, trois actes ; — *I Geloso schernito ;* — *La Contadina ;* — *L'Olimpiade*, opéra sérieux en trois actes ; — *San Guglielmo*, drame religieux en deux parties. — MUSIQUE DE CONCERT ET DE CHAMBRE : *Orphée*, cantate à voix seule avec accompagnement d'orchestre ; — cinq autres cantates pour voix de soprano, avec accompagnement de clavecin ; — trente trios pour deux violons, violoncelle, et basse continue pour le clavecin ; — un concerto de violon, etc.

Dieudonné DENNE-BARON.

Boyer, *Notice sur Pergolèse*, dans le *Mercure de France*, juillet 1772. — Gerber, *Historisch-Biograph. Lex. des Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dict. hist. des Musiciens*. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*. — Patria, *Hist. de l'art musical en France*. — Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, t. Ier.

PERI (*Jacques*), compositeur italien, né à Florence, dans la seconde moitié du seizième siècle (1), fut un des musiciens dont le génie eut de l'influence sur la transformation de l'art qui s'opéra à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, en participant à la création du drame lyrique. Originaire d'une famille noble, Jacques Peri, entraîné par son penchant pour la musique, étudia le chant, le clavecin et la composition sous la direction de Christophe Malvezzi, de Lucques. A cette époque, la protection éclairée que les Médicis accordaient aux lettres et aux arts avait fait de Florence et de Rome le centre des gens de goût et des hommes les plus distingués de l'Italie. Vers 1580, se trouvait réunie à Florence une société de nobles, de savants et d'artistes, parmi lesquels on remarquait Jean Bardi, comte de Vernio, Jacques Corsi, Vincent Galilée, le poëte Rinuccini, les musiciens Caccini et Emilio del Cavaliere. Jacques Peri faisait partie de cette réunion. Ce fut là que le drame musical prit naissance. Galilée fit d'abord entendre chez le comte de Vernio, l'épisode du *Comte Ugolin*, dont il avait fait une sorte de récitatif accompagné d'instruments. A ce premier essai succéda, en 1590, une espèce de drame musical intitulé *Il Satiro*, d'Emilio del Cavaliere, et *La Disperazione di Fileno*, du même compositeur. En 1594, à la demande de Jacques Corsi, Peri mit en musique la *Dafne*, pastorale de Rinuccini. Ces divers ouvrages, ainsi qu'une autre pastorale, *Il giuoco della Cieca*, représentée l'année suivante, excitèrent la plus vive admiration, car ils imprimaient à l'art une nouvelle direction. Si la mélodie était faible de rhythme et n'offrait pour ainsi dire qu'un récitatif mesuré, elle ne manquait ni d'accent ni d'expression. Le chant était soutenu par des instruments qui amenaient une variété d'effets en faisant entendre de temps en temps des ritournelles (1). Le succès qu'obtint la pastorale de *Dafne* encouragea Rinuccini à écrire bientôt après la tragédie lyrique de *La Mort d'Euridice*, qu'il confia à Peri et à Caccini. Cet ouvrage, dont la musique est en grande partie de Peri, fut représenté à Florence, en 1600, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, roi de France ; il fut imprimé la même année, et, dans la préface, Peri a lui-même indiqué le nom des personnes qui chantèrent les principaux rôles ou qui jouèrent des instruments pour l'accompagnement. Telles furent les premières tentatives du drame lyrique, que le génie inventif de Claude Monteverde (*voy.* ce nom) ne tarda pas à pousser plus loin. Vers 1601, peu de temps après l'apparition de son *Euridice*, Peri entra au service du duc de Ferrare, en qualité de maître de chapelle ; les auteurs ne fournissent aucun renseignement sur la fin de la carrière de cet artiste.

D. DENNE-BARON.

Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler*. — Choron et Fayolle, *Dict. historique des Musiciens*. — Fétis, *Biographie univ. des Musiciens*.

PERI (*Gian-Domenico*), poëte italien, né vers 1590, à Arcidosso, près de Sienne. Ses parents étaient de pauvres laboureurs, et lui-même prit un tel goût à la vie des champs que, malgré les offres les plus séduisantes, il ne cessa jamais de garder les troupeaux. Sa vie s'écoula dans les montagnes, au milieu des pâtres qui l'avaient rendu poëte en lui récitant des vers de l'Arioste.

(1) On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort.

(1) Un *clavecin*, une *guitare* espagnole, un *chitarone* ou grande guitare, des *luths* de différentes grandeurs, une *lyre* ou grande viole à treize cordes, étaient les instruments qui composaient l'orchestre de ces premiers essais de musique dramatique.

Une fois pourtant il parut à la cour du grand-duc, et n'accepta de lui d'autre grâce que celle de donner tous les ans quelques boisseaux de blé à sa famille. On a de lui deux poëmes intitulés : *Il Mundo disolato* et *Fiesole distrutta* (Florence, 1619, in-4°).

Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VIII.

PERIANDER (*Gilles*), poëte latin, né vers 1545, à Bruxelles. D'après une conjecture assez probable, il traduisit par des équivalents grecs son nom flamand d'*Omma* (*circum virum*). Après avoir fait ses humanités à Vilvorde, sous la conduite d'Antoine Sylvius, il passa en Allemagne, reçut à Bâle un bon accueil d'Oporin, et s'arrêta quelque temps à Francfort. En 1568 il se trouvait à Mayence. Il mourut avant l'âge de vingt cinq ans, et l'on ignore s'il embrassa l'état ecclésiastique. On a de lui : *Noctuæ speculum*; Francfort, 1567, in-12, fig.; cette version en vers élégiaques n'est pas, comme le croyait l'auteur, la première qu'on ait donnée du roman de *Tiel Ulespiegel*, puisqu'on en connaît une plus ancienne publiée en 1558; — *Germania*; ibid., 1567, in-12; répertoire historique compilé d'après les poëtes contemporains; — *Horti tres amœnissimi*; ibid., 1567, in-8° : extraits des poëtes italiens, allemands et français; — *Nobilitas Maguntinæ diœcesis*; Mayence, 1568, in-8°, pl.

Freytag, *Apparatus litterarum*, III, 453-461. — Paquot, *Mémoires*, VII.

PÉRIANDRE (Περίανδρος), tyran de Corinthe, fils et successeur de Cypsélus, régna, suivant la chronologie la plus probable, de 625 avant J.-C. à 585. Son histoire dans Hérodote est intéressante, mais elle est évidemment fondée sur des traditions peu authentiques. Périandre, fils de ce Cypsélus qui avait renversé dans Corinthe l'aristocratie dorienne, poursuivit la même politique. On raconte qu'il fit demander à Thrasybule, tyran de Milet, quels étaient les meilleurs moyens de se maintenir au pouvoir. Thrasybule conduisit le messager dans un champ de blé et coupa les épis qui s'élevaient au-dessus des autres. Périandre, comprenant ce geste symbolique, fit périr, exila ou dépouilla beaucoup de nobles corinthiens; il s'attacha du reste à gouverner la masse de ses sujets avec équité et douceur. Il encouragea le commerce, les arts, les lettres, la philosophie. Dans ses rapports avec les autres États, il se ménagea l'alliance des tyrans, et en entretenant une forte armée et une flotte puissante il fit respecter et craindre Corinthe. Sans rechercher la guerre, il la fit plusieurs fois avec succès et s'empara d'Épidaure et de Corcyre. Malgré l'habileté et l'énergie de son gouvernement, il ne fonda pas un pouvoir durable; les malheurs de sa vie domestique rejaillirent sur sa politique. Il avait épousé Melissa, fille de Proclès, tyran d'Épidaure. Il aimait passionnément cette femme qui lui avait donné deux fils, Cypsélus et Lycophron; mais dans un moment de jalousie, causée par les calomnies de quelques courtisans, il la frappa mortellement. Ce crime remplit de remords le reste de sa vie, et le réduisit à un état mental voisin de la folie. Ce ne fut pas sa seule punition. Son plus jeune fils, Lycophron, instruit de la véritable cause de la mort de Melissa, montra au meurtrier une horreur qui attrista profondément le vieux tyran. Celui-ci employa tour à tour la douceur et la sévérité pour ramener son fils à de meilleurs sentiments à son égard, et n'y réussissant pas, il l'exila dans l'île de Corcyre. Le fils qui restait à Périandre, Cypsélus, était incapable de régner. Le tyran, accablé par l'âge, fit dire à Lycophron de venir occuper le trône de Corinthe; mais ce prince déclara qu'il n'habiterait jamais la même ville que son père, et Périandre fut réduit à promettre qu'il irait finir ses jours à Corcyre. Les habitants de l'île, craignant la présence d'un cruel tyran, imaginèrent pour l'obliger à rester à Corinthe, de tuer son fils. Ce moyen coupable et insensé eut les conséquences que les Corcyréens auraient dû attendre. Périandre punit de mort les meurtriers de Lycophron, et envoya trois cents enfants de l'île à Alyattes, roi de Lydie, pour en faire des eunuques. Heureusement le vaisseau qui les portait relâcha à Samos, et les Samiens délivrèrent ces infortunés. Périandre mourut peu après de chagrin. Suivant Diogène Laerce, dont le récit ne mérite aucune confiance, il périt d'une mort violente et volontaire. Le même auteur rapporte que le tyran de Corinthe composa un poëme didactique de plus de deux mille vers; il cite aussi de lui et de Thrasybule des lettres évidemment apocryphes. Périandre est généralement compté parmi les sept sages de la Grèce.

Il ne faut pas le confondre avec Périandre, tyran d'Ambracie, qui vivait à la même époque et qui était aussi de la famille des Cypsélides. L. J.

Hérodote, I, 20, 23, 24; III, 48-53; V, 92, 94, 95. — Diogène Laerce, I, 96. — Aristote, *Politica*, III, 13; V, 6, 9, 10, 11. — Strabon, VII, 316; XIII, 600. — Thucydide, I, 26. — Pline, *Hist. Nat.*, III, 23. — Athénée, XIII, 589. — Élien, *Var. historiæ*, II, 44. — Aulu-Gelle, XVI, 19. — Plutarque, *Solon*, 4; *Convivium VII sap.* — Suidas, au mot Περίανδρος. — Clinton, *Fast. hellenici*. — Ot. Müller, *Die Dorier*, t. I.

PÉRIAUX (*Pierre*), littérateur français, né le 19 décembre 1761, à Asnières, près Bayeux, mort le 15 décembre 1836, à Rouen. Il quitta la carrière du commerce pour entrer dans une imprimerie, et en 1795 il créa à Rouen un établissement typographique qu'il exploita lui-même jusqu'en 1826, où il le céda à son fils Nicétas. Il était membre de l'Académie de Rouen et de plusieurs autres sociétés provinciales. On a de lui : *Manuel métrique*; Rouen, 1800, in-18; 3[e] édit., 1833, in-12; — *Éléments d'arithmétique*; ibid., 1804, in-8°; — *Recueil du bulletin des armées françaises en Allemagne et en Italie*; ibid., 1806, in-8°; —

Carte du département de la Seine-Inférieure; ibid., 1806, in-8°, exécutée avec des caractères mobiles; — *Dictionnaire des rues et places de Rouen;* ibid., 1819, in-8°. Il a aussi publié depuis 1796 jusqu'en 1825 l'*Almanach de Rouen et du département*, continué par son fils.

Ch. Stabenrath, *Notice sur P. Periaux;* Rouen, 1838, in-8°. — Frère, *Bibliogr. normande*, II.

*PÉRICAUD (*Marc-Antoine*), bibliographe français, né le 4 décembre 1782, à Lyon. Il fit ses études dans sa ville natale et fut admis au barreau. Au mois de mars 1827 il remplaça Poupard en qualité de conservateur de la bibliothèque de Lyon. Il est membre d'un grand nombre d'académies françaises et étrangères. Depuis longtemps il a consacré ses loisirs à l'histoire et aux antiquités de sa province, et ses travaux en ce genre sont aussi remarquables par l'exactitude que par l'intérêt. Nous citerons de lui : *Ciceroniana;* Lyon, 1812, in-8°; — *Essai sur Martial, ou Épigrammes de ce poète imitées en vers français;* ibid., 1816, in-8°; — *Calendrier de Thémis* (1821) et *Calendrier des Muses* (1822); — (avec Breghot du Lut) *Notice bibliographique sur les éditions et sur les traductions de Cicéron;* Paris, 1825, in-8°, extr. du t. Ier des *Œuvres de Cicéron*, publiées par M. Leclerc; — *Notice sur la bibliothèque de Lyon;* Lyon, 1827, in-8°; 4e édit., 1834; — *Tablettes chronologiques pour servir à l'histoire de Lyon*, depuis 1700 jusqu'en 1835; ibid., 1831-1836, 6 part. in-8°, extr. de l'*Almanach de Lyon;* — *Variétés historiques, biographiques et littéraires;* ibid., 1837-1838, in-8°; — (avec Breghot du Lut) *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire;* ibid., 1839, gr. in-8°; — *Notes et Documents pour servir à l'histoire de Lyon;* ibid., 1839-1845, 4 part. in-8°, extr. de l'*Annuaire de Lyon et du Rhône;* — *Bibliographie lyonnaise du quinzième siècle;* ibid., 1851, 2 vol. in-8°. M. Péricaud est encore l'auteur d'une série de *Notices historiques* destinées à faire partie d'une *Biographie des archevêques de Lyon*, et qui depuis 1820 ont paru tirées à un petit nombre d'exemplaires. Il a aussi traduit l'*Octavius* de Minucius Felix (1823, in-8°), le *Plaidoyer pour Servius Sulpicius* d'Aonius Palearius (1826) et *Les Philosophes en contradiction* d'Hermias (1831). Seul ou en société il a publié ou fait réimprimer d'anciens ouvrages, tels que les *Œuvres du P. du Cerceau* (1828, 2 vol. in-8°), le *Précis de l'histoire de Lyon* (1835, in-8°), attribué à Thomas, et des *Fragments extraits de l'Histoire du P. de Colonia* (1850). Enfin il a fourni des articles aux recueils et journaux de son département, ainsi qu'à *La France littéraire*, à la *Biographie universelle*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Moniteur de la librairie*, etc.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*

PÉRICLÈS (Περικλῆς), célèbre homme d'État athénien, né en 499 avant J.-C., mort en 429 avant J.-C. Il était fils de Xanthippe et d'Agariste, et appartenait par sa mère à l'illustre famille des Alcméonides. L'excellente éducation qu'il reçut de son maître Pythoclide développa les dons heureux qu'il tenait de la nature. Il remplit avec distinction les devoirs militaires imposés à tout citoyen d'Athènes. On assure que, malgré son éloquence sans égale, il hésita longtemps à se produire devant le peuple, soit par l'effet d'un caractère réservé, soit qu'il craignît l'ostracisme, auquel n'échappaient guère les chefs de parti. Au moment où il débuta dans la carrière politique, Thémistocle, banni par un vote du peuple et compromis dans les coupables intrigues de Pausanias, était forcé de se réfugier en Asie; Cimon, débarrassé de ce rival, et restant bientôt, par la mort d'Aristide, le chef incontesté du parti oligarchique ou conservateur, achevait de former la ligue des villes ioniennes et insulaires sous la présidence d'Athènes, et dirigeait contre l'empire des Perses toutes les forces de cette confédération. Maintenir à l'intérieur la constitution de Clisthène modifiée par Aristide, c'est-à-dire avec l'admissibilité de tous les citoyens aux fonctions publiques, à l'extérieur conserver l'alliance spartiate, tel fut le double but que Cimon poursuivit avec l'avantage que lui donnaient son génie militaire, ses richesses, son caractère franc, ouvert, généreux. Le parti contraire voulait réformer la constitution de Clisthène dans un sens démocratique, et substituer à l'alliance spartiate, regardée comme onéreuse et stérile, une ligue avec d'autres villes de la Grèce, qui aurait donné sur terre aux Athéniens la supériorité qu'ils avaient déjà sur mer. Périclès consacra à ce parti son talent et l'influence qu'il tenait de sa haute naissance; il le guida et le modéra. Quoique défenseur de la cause populaire, il fut, suivant la juste remarque de M. Grote, absolument exempt des artifices que l'on attribue aux démagogues. Infatigable dans son attention aux affaires publiques, il se mêlait peu à la foule, évitait avec dédain les faciles moyens de popularité, et ne paraissait à la tribune qu'à de rares et solennelles occasions. Même dans la suite, quand il gouverna Athènes avec une autorité presque absolue, il continua de vivre d'une manière simple et retirée dans l'intimité de quelques philosophes, Anaxagoras, Protagoras, Zénon, du musicien Damon, du grand artiste Phidias, et d'une femme, Aspasie, aussi remarquable par son esprit que par sa beauté. L'économie de Périclès, qui contrastait avec la prodigalité de Cimon, ses opinions philosophiques qui choquaient la superstition du pauvre aussi bien que celle du riche, et sa réserve un peu hautaine lui nuisirent plus tard; mais à ses débuts on les remarqua moins, ou on les lui pardonna plus facilement. Assisté d'Ephialte, qui, avec moins de

modération, avait les mêmes idées, il commença, vers 468, une opposition qui se manifesta surtout par des accusations contre les magistrats sortant de charge. Cimon lui-même fut mis en jugement vers 463. Le parti oligarchique, qui avait encore la majorité, obtint sans peine l'acquittement de son chef, et décida peu après, malgré la vive opposition d'Éphialtes, les Athéniens à envoyer une armée commandée par Cimon au secours des Spartiates, alors en guerre avec leurs hilotes révoltés. Cette intervention, qui semblait devoir resserrer l'alliance des deux villes, en amena la rupture. Les Spartiates, se défiant de leurs auxiliaires les renvoyèrent injurieusement, et les Athéniens, dans l'indignation que ce traitement leur causa, votèrent l'ostracisme de Cimon. Périclès et Éphialtes, dès lors assurés de la majorité, exécutèrent leurs projets de réforme (461). Jusque-là les corps qui exerçaient le pouvoir politique, l'aréopage et le conseil des cinq cents, avaient aussi possédé le pouvoir judiciaire; Périclès et Éphialtes le leur retirèrent, excepté pour les cas d'homicide, qui restèrent à l'aréopage, et le confièrent à des *dicastes* ou *jurés*, choisis au sort parmi tous les citoyens qui n'étaient frappés d'aucune incapacité légale. Cette mesure était d'autant plus importante, que tous les fonctionnaires publics pouvant être mis en jugement pour prévarication et abus de pouvoir, les actes du gouvernement se trouvaient ainsi sous le contrôle direct du peuple. Périclès et Éphialtes complétèrent leur réforme judiciaire par la création de deux commissions; l'une de sept magistrats (nomophylaces) chargés de s'opposer à toute proposition ou mesure contraire aux lois existantes; l'autre, beaucoup plus nombreuse, celle des thesmothètes, devait proposer au peuple la révision des lois qui lui paraissaient défectueuses. L'établissement des jugements par le jury avec les deux institutions accessoires des nomophylaces et des thesmothètes, était sagement entendu pour l'exercice sincère et impartial de la justice; cependant il a été sévèrement blâmé par des historiens qui le comprenaient mal, et qui avaient le tort de prendre à la lettre les plaisanteries d'Aristophane. Sans doute l'institution du jury, c'est-à-dire la substitution de simples citoyens sans aucune science légale, à des juges de profession, n'est pas exempte d'inconvénients, mais elle a aussi des avantages, puisque les peuples modernes les plus éclairés l'ont adoptée. Quant au reproche fait à Périclès d'avoir corrompu la démocratie en payant les dicastes, il n'est pas sérieux. L'indemnité accordée aux jurés, et qui ne dépassa jamais trois oboles par jour, les dédommageait à peine de leur perte de temps.

Le parti oligarchique, exaspéré d'une réforme si funeste à ses intérêts, fit assassiner Éphialtes. Ce crime n'intimida pas Périclès. Resté seul chef du parti démocratique, il poursuivit la même politique avec autant de fermeté que de bonheur. De brillants succès marquèrent les premières années de son administration. L'acquisition de Mégare comme alliée, une guerre avantageuse contre Corinthe et Égine furent les premiers pas vers cette domination de la Grèce continentale qu'ambitionnaient les Athéniens, déjà maîtres de la mer. Sparte voyait ces progrès avec jalousie, et pour attaquer Athènes n'attendait que d'être débarrassée de la révolte des hilotes. Dans cette prévision, Périclès proposa de joindre la ville à la mer par deux remparts, l'un de quarante stades (7,560 mètres), l'autre de trente-cinq (6,615 mètres), de manière à ne former d'Athènes, du Pirée et de Phalère, qu'une place forte, capable de résister par terre à toutes les armées du Péloponèse, et ayant du côté de la mer toute sa liberté d'action. Ce projet souleva le parti oligarchique, qui y vit un défi jeté aux Spartiates. Ceux-ci, de leur côté, y virent un motif de guerre et franchirent l'isthme de Corinthe avec des forces considérables. La situation d'Athènes était dangereuse, et si les amis de Cimon avaient fait cause commune avec l'ennemi, il est douteux qu'elle eût pu résister à leurs efforts réunis. Le patriotisme de Cimon (*voy.* ce nom) conjura ce péril. Les Athéniens furent vaincus à Tanagra (457); mais cette journée, quoique malheureuse, eut pour eux des résultats avantageux. Les bons citoyens comprirent la nécessité de suspendre leurs inimitiés, et Périclès se hâta de proposer le rappel de Cimon, qui fut immédiatement voté. L'effet de cette réconciliation ne se fit pas attendre. Dans l'enthousiasme causé par l'union des partis, les Athéniens, sous les ordres de Myronides, marchèrent contre les Béotiens et remportèrent la victoire décisive d'Œnophyta, qui leur donna une suprématie incontestée sur tout le pays compris entre l'isthme de Corinthe et le défilé des Thermopyles. L'achèvement des longs murs et la reddition d'Égine suivirent de près. La trêve de cinq ans conclue avec les Spartiates par l'influence de Cimon, la convention faite avec les Perses pour la cessation des hostilités, aux termes les plus avantageux pour les villes d'Ionie et les îles de la mer Egée, permirent aux Athéniens de poursuivre leur projet d'empire sur toute la Grèce. Le siége de la confédération ionienne fut transféré de Délos à Athènes, et les villes qui en faisaient partie durent payer un tribut à la cité souveraine. Sur mer, les Athéniens n'avaient pas de rivaux; sur terre, alliés suzerains de Mégare, de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, de l'Achaïe et de Trézène, ils égalaient les Spartiates; mais leur population était évidemment insuffisante pour maintenir cet empire formé trop vite et qui devait s'écrouler au moindre accident. Ils eurent le tort de ne pas ménager les susceptibilités de leurs alliés, et le mécontentement contre la domination athénienne produisit une révolte en Béotie. Le général Tolmidès eut mission de la réprimer. Malgré les sages avis de Pé-

riclès on ne lui donna qu'un faible corps de troupes, et il fut vaincu et tué près de Coronée. Jamais défaite n'eut de suites plus désastreuses. En quelques jours, de toutes leurs possessions au delà de l'isthme il ne resta aux Athéniens que l'Attique, qui fut bientôt envahie par les Spartiates. Périclès obtint, peut-être à prix d'argent, la retraite des ennemis; mais il pensa qu'il était inutile de continuer la lutte pour garder quelques débris d'un empire écroulé. Il conclut donc, au commencement de 445, avec Sparte et ses alliés une trêve de trente ans, par laquelle les Athéniens, renonçant à la suprématie sur la Grèce continentale, abandonnèrent toutes les positions qu'ils avaient encore dans le Péloponèse. Il leur restait l'empire de la mer.

Les malheurs qui avaient suivi la défaite de Coronée n'étaient pas imputables à Périclès; cependant ils étaient un échec pour sa politique, et l'opposition du parti aristocratique, des nobles et honnêtes gens, comme ils s'appelaient eux-mêmes, devint extrêmement vive. Thucydide, fils de Milésias, en était le chef depuis la mort de Cimon. Il reprochait à Périclès d'avoir transféré de Délos à Athènes le trésor de la ligue ionienne, et de détourner cet argent de sa destination, c'est-à-dire de la guerre contre les Perses, pour l'employer aux embellissements d'Athènes. Périclès répondait que les villes d'Ionie et les îles de la mer Égée, en se confédérant sous l'hégémonie d'Athènes, avaient pour but de se soustraire à la domination des Perses et d'assurer la sécurité de leur commerce maritime; que ce but était parfaitement atteint, que l'Ionie était délivrée des Perses, et qu'une flotte athénienne protégeait la mer Égée, où pas un vaisseau de guerre perse ou phénicien n'aurait osé s'aventurer. Ainsi les confédérés obtenant au prix d'un faible tribut tout ce qu'ils avaient espéré de la ligue de Délos, n'avaient pas à s'occuper de l'usage que les Athéniens faisaient de cet argent. Pouvait-on mieux l'employer qu'en rendant la ville d'Athènes un objet d'admiration et de respect pour ses alliés et ses rivaux, en augmentant ses fortifications, en l'ornant de beaux édifices, et en donnant à ses fêtes une splendeur sans égale par le concours de la musique et de la poésie? Ces arguments plaisaient au peuple, mais ne désarmaient pas l'opposition. Pour en finir avec cette lutte intestine, il fallut recourir à la ressource ordinaire, l'ostracisme. Le peuple appelé à se prononcer entre les deux adversaires vota l'exil de Thucydide. Cet événement, qui eut lieu vers 443 ou 442, donna à Périclès la liberté de réaliser les projets qui ont fait de son époque un des plus grands siècles, le plus grand peut-être, de l'art et de la poésie. Une ville régulière dont le plan avait été tracé par Hippodamus de Milet, s'éleva sur l'emplacement du Pirée; un nouveau mur parallèle au premier rempart du Pirée compléta le système de défense qui joignait Athènes à la mer; l'Acropole se couvrit de bâtiments dont la perfection n'a jamais été égalée. En quelques années l'Odéon, théâtre pour les représentations musicales et poétiques, le Parthénon, ou temple d'Athéné, et les Propylées furent achevés. On commença la restauration ou la reconstruction de l'Erechthéion (temple d'Athéné Polias, patrone de la ville), et on poussa activement la construction d'un magnifique temple destiné à la célébration des mystères d'Eleusis. Ces travaux, dirigés par des architectes éminents, Ictinus, Callicratès, Coræbus, Mnésiclès et autres, s'exécutaient sous la surintendance de Phidias, le plus grand statuaire de tous les temps. La peinture avec Polygnote égalait les merveilles de la sculpture, et la poésie avec Sophocle et Euripide figurait dignement dans ce concours de chefs-d'œuvre. Les magnifiques constructions élevées dans un espace d'une douzaine d'années (444-432) ne coûtèrent pas moins de 3,000 talents (1) (18,000,000 fr.), somme minime, si l'on estime les résultats obtenus, mais prodigieuse, si l'on songe aux ressources et à la population d'Athènes. Le trésor de l'Acropole et l'accroissement du revenu suffirent à cette dépense. Le revenu y compris le tribut de 600 talents payés par les alliés s'élevait à un peu plus de 1,000 talents (6,000,000 fr.). Sur cette somme Périclès, après avoir pourvu aux besoins de l'État, à l'entretien de la flotte de la mer Égée, à la construction de nombreuses trirèmes, au payement des jurés, à la célébration des fêtes publiques, trouvait de quoi suffire à tous les frais des embellissements d'Athènes; et il ménageait même une réserve annuelle, qui, déposée dans l'Acropole, s'élevait à 6,000 talents au commencement de la guerre du Péloponèse (2).

L'administration de Périclès était donc aussi économe que magnifique; elle aurait été tout à fait irréprochable, s'il avait consulté les alliés sur l'emploi de leur tribut. En disposant sans leur assentiment d'un argent qu'ils avaient destiné à un autre usage, on leur faisait trop sentir qu'ils n'étaient que des sujets, et on fomentait en eux un mécontentement qui pouvait être fatal à l'empire maritime d'Athènes. Déjà en 440 la plus puissante des îles alliées, et une de celles qui étaient exemptes de tribut, Samos, refusa formellement d'obéir aux ordres de la ville suzeraine. Une flotte de cent vingt vaisseaux commandée par dix stratéges au nombre

(1) Elles auraient coûté bien davantage, si l'on admettait avec Philochorus, cité par Harpocration, que les Propylées seuls coûtèrent 2,020 talents; mais ce chiffre paraît exagéré.

(2) Pour bien comprendre ce budget athénien, il faut tenir compte de la population de l'Attique, qui était de 500,000 personnes environ, et se décomposait ainsi :

Athéniens.	90,000
Étrangers domiciliés. .	45,000
Esclaves.	365 000

Il faut aussi se rappeler que les métaux précieux valaient alors à peu près trois fois plus qu'aujourd'hui; par conséquent tous les chiffres que nous avons donnés doivent être triplés.

desquels étaient Périclès lui-même et le poëte Sophocle, mit le siége devant Samos, qui capitula après une résistance de neuf mois. Cette révolte n'eut pas d'autres conséquences, mais elle montra aux Athéniens les dangers qui menaçaient leur empire. A peine Samos s'était-elle soulevée que le satrape de Sardes Pissuthnès avait fait les préparatifs d'une guerre maritime contre les Athéniens, et que la ligue du Péloponèse avait délibéré si elle n'interviendrait pas en faveur des Samiens. La prise de Samos prévint l'exécution de ces projets de guerre. Périclès, de retour à Athènes, prononça l'oraison funèbre des Athéniens morts au siége de Samos. Rien ne troubla la tranquillité des cinq années suivantes; mais en 434 s'accomplit dans l'île de Corcyre un événement, cause indirecte de la plus terrible guerre qui eût encore ravagé le monde grec. Cette île, colonie émancipée de Corinthe, se brouilla avec sa métropole à cause de la ville d'Épidamne. Il s'en suivit une guerre où les Corcyréens eurent d'abord l'avantage. Craignant malgré leur premier succès de ne pas pouvoir résister à une ville aussi puissante que Corinthe, ils demandèrent à être admis au nombre des alliés d'Athènes. Leur situation géographique et leur marine rendaient leur adjonction extrêmement importante : ils firent valoir cette raison devant l'assemblée du peuple où se discutait leur proposition. Ils représentèrent qu'une guerre entre Athènes et la ligue du Péloponèse était inévitable, que les Athéniens par des concessions la retarderaient sans la prévenir, qu'il valait mieux prendre les devants, et qu'en s'adjoignant la puissante marine de Corcyre, ils effrayeraient peut-être assez leurs ennemis pour les détourner de la guerre, que, dans tous les cas, ils se donneraient toutes les chances favorables pour cette lutte qui devait décider de l'empire de la Grèce. Les députés corinthiens firent valoir de leur côté la bienveillance que Corinthe avait montrée à l'égard d'Athènes, lors de la révolte de Samos; ils conclurent en disant que les Athéniens tant qu'ils seraient en bons termes avec les Corinthiens, étaient assurés de la paix, mais qu'une rupture avec Corinthe serait regardée comme une déclaration de guerre à toute la confédération du Péloponèse. Malgré cette perspective menaçante, les Athéniens, sur la proposition de Périclès, votèrent qu'ils défendraient Corcyre contre toute agression de Corinthe. Le cas prévu dans le vote se réalisa promptement. Les Corinthiens attaquèrent Corcyre et furent repoussés par une escadre athénienne; ils se vengèrent en poussant à la révolte Potidée, ville alliée d'Athènes. Une autre cause de conflit se joignit à ce premier cas de guerre. Les Athéniens, irrités contre les Mégariens, qui, après avoir recherché leur alliance, les avaient abandonnés, rendirent un décret qui défendait à tout habitant de Mégare, sous peine de mort, de faire le commerce soit avec Athènes, soit avec une ville alliée. Cette prohibition, qui exposait la malheureuse ville dorienne à périr de famine, était fondée sur ce que les Mégariens avaient donné asile à des esclaves fugitifs des Athéniens, et s'étaient approprié une portion de territoire laissée indécise entre les deux États et même des terres appartenant au temple d'Éleusis. Périclès fut l'instigateur de ce décret (1). Sur les plaintes des Mégariens et des Corinthiens, les Spartiates décidèrent qu'ils poursuivraient par les armes le redressement des griefs de leurs alliés (novembre 432), et ils convoquèrent un congrès général des états doriens. Le congrès vota la guerre à une grande majorité (janvier 431) en proclamant qu'il fallait délivrer les Grecs du despotisme athénien.

Lorsque la nouvelle de cette grave décision parvint à Athènes, la situation de Périclès était affaiblie. Le parti oligarchique ne lui avait jamais pardonné; le parti démocratique commençait à le délaisser pour suivre des orateurs plus ardents. Sa longue possession du pouvoir excitait des jalousies qui, habilement exploitées par ses adversaires, pouvaient lui devenir fatales. Déjà dans les deux années précédentes, 433, 432, ses plus chers amis, Phidias, Anaxagoras, Aspasie elle-même avaient été frappés, et ces attaques détournées en annonçaient une plus directe. Les Spartiates, connaissant les embarras politiques du grand chef de la démocratie athénienne, débutèrent dans leurs agressions par la plus singulière démarche. Sous prétexte que Périclès appartenait par sa mère à la famille des Alcméonides, qui, un siècle plus tôt, s'était rendue coupable d'un sacrilége à l'égard de la déesse Athéné (*voy.* CLISTHÈNE et CYLON), ils réclamèrent son expulsion d'Athènes. A cette étrange demande les Athéniens répondirent que les Spartiates avaient commis récemment deux faits analogues à ceux des Alcméonides, et qu'avant de poursuivre chez les autres la violation du

(1) Ses ennemis répandirent à ce sujet des calomnies assez futiles, dont Aristophane s'est fait l'écho dans ses *Acharniens*. D'après ce poëte comique, trop complaisamment suivi par Plutarque, « des jeunes gens ivres vont à Mégare et enlèvent la courtisane Simétha; les Mégariens, piqués au vif, prennent leur revanche en enlevant deux courtisanes d'Aspasie ('Ασπασίας πόρνα δύο, peut-être faut-il lire ἀσπασίας πόρνας δύο, deux filles de joie). De là le commencement de la guerre qui bouleversa tous les Grecs pour trois courtisanes. De là dans sa colère l'Olympien Périclès lance des éclairs, tonne, ébranle la Grèce, fait passer des décrets qui disaient comme la chanson : qu'on ne devait souffrir les Mégariens ni sur le sol, ni dans les marchés, ni sur la mer, ni sur le continent. Cependant les Mégariens, qui commençaient à mourir de faim, prièrent les Lacédémoniens de faire rapporter le décret rendu au sujet des courtisanes; mais on eut beau nous prier, nous n'en voulûmes rien faire; de là tout ce tapage de boucliers. » Cette plaisante histoire de l'origine de la guerre du Péloponèse est à sa place dans une comédie, mais on s'étonne que des écrivains modernes aient pris à la lettre la facétie d'Aristophane. Il est inutile de dire que Thucydide, qui expose avec une profondeur et une précision admirables les causes de la guerre du Péloponèse, ne parle pas de l'incident des ἀσπασίας πόρνας δύο.

droit d'asile, ils devraient commencer par la punir chez eux-mêmes. La réponse était péremptoire ; les Spartiates n'insistèrent pas, et firent des demandes plus sérieuses ; ils réclamèrent la levée du blocus de Potidée, la restitution de l'autonomie à l'île d'Égine et le rappel du décret contre Mégare. Les Athéniens ne cédèrent sur aucun point, et les Spartiates furent amenés à émettre la proposition qui était au fond de tout ce débat : ils déclarèrent qu'ils désiraient la paix, mais que la paix ne pouvait subsister que si Athènes rendait l'autonomie à tous ses tributaires ; c'était demander la dissolution de la ligue ionienne et la ruine de la cité suzeraine. Les propositions des Spartiates furent portées devant l'assemblée du peuple et rejetées à la suite d'un très-beau discours de Périclès (fin de février 431). Quelques jours après, les Thébains profitèrent d'une nuit pluvieuse de mars pour surprendre Platée, qui, quoique béotienne, était étroitement alliée avec les Athéniens. Cette tentative, qui échoua, fut le commencement de la guerre. Les Athéniens, suivant le sage conseil de Périclès, enfermèrent toute la population et toute la richesse mobilière de l'Attique dans l'enceinte des longs murs et abandonnèrent leur territoire aux ravages des armées de la ligue dorienne. Cette résolution était pénible ; mais comme ils étaient maîtres de la mer, ils n'avaient pas à craindre la famine, et pouvaient faire aux ennemis plus de mal qu'ils n'en recevaient. La première campagne n'amena pas d'événements importants ; la seconde s'annonçait d'une manière favorable pour Athènes quand éclata une peste terrible qui décima la population de cette ville. Lorsque le fléau était dans toute son intensité, Périclès partit avec une flotte de cent trirèmes pour une expédition contre le Péloponèse ; mais la peste sévit si cruellement parmi ses équipages qu'il dut bientôt ramener ses vaisseaux au Pirée. Il trouva ses concitoyens abattus par le double fléau de la peste et de la guerre. Il avait jusque-là gardé toute son influence sur eux ; ils lui avaient donné récemment une preuve de leur confiance en le chargeant de prononcer l'éloge des guerriers morts dans la première campagne (novembre 431) ; maintenant (juin 430) les esprits étaient changés. Les chefs de l'opposition, Cléon, Simmias, Lacrotidas, profitant du mécontentement du peuple, parvinrent à empêcher la réélection de Périclès comme stratége et le firent même condamner à une amende pour malversations. Des malheurs domestiques rendirent cet échec encore plus amer. Ses deux fils légitimes, Xantippe et Paralus, sa sœur, plusieurs de ses parents, ses meilleurs amis périrent de la peste. Lui-même ressentit les premières atteintes d'un mal mortel. Au milieu de ces cruelles épreuves, on lui annonça que le peuple repentant venait de le réélire stratége, et d'exprimer d'une manière formelle ses regrets d'un jugement inique. Les Athéniens lui donnèrent bientôt une autre preuve de sympathie ; ils déclarèrent que malgré les prescriptions de la loi, le fils qu'il avait d'Aspasie jouirait de tous les droits d'un enfant légitime et serait reconnu citoyen d'Athènes. Périclès vécut encore un an, et s'occupa des affaires publiques autant que le lui permettait la fièvre lente qui minait ses forces physiques et morales. Un jour qu'un de ses amis lui demandait des nouvelles de sa santé, il se contenta de montrer un amulette qu'il s'était laissé attacher au cou. On raconte que, lorsqu'il était bien près de sa fin, les amis qui entouraient son lit, le croyant sans connaissance, passaient en revue les actes de sa vie et énuméraient ses victoires. Le mourant les interrompit en disant : « Ce que vous louez dans ma vie appartient en partie à la fortune et m'est commun avec beaucoup d'autres généraux ; ce qui m'est particulier, ce dont je suis fier, c'est que jamais un Athénien n'a pris le deuil par mon fait. » Ce mot résumait l'humaine et généreuse politique de Périclès. Ce grand homme d'État s'était maintenu trente ans au pouvoir par sa sagesse, par son éloquence, jamais par des moyens bas et violents. Lui, qui avait tant contribué à étendre la démocratie, il n'avait rien d'un démagogue. Thucydide l'a jugé avec équité. « Périclès, dit-il, puissant par sa prudence et la dignité de son caractère, et manifestement au-dessus de la corruption, dirigea le peuple d'une main libre, et le conduisit au lieu de se laisser conduire par lui. Comme il ne cherchait pas le pouvoir par des moyens peu honorables, il ne parlait jamais en vue de la faveur du peuple, mais il se respectait assez pour le contredire, au risque d'exciter sa colère. Quand il voyait les Athéniens confiants hors de propos et d'une audace déraisonnable, il les ramenait à la mesure en leur inspirant des craintes ; s'ils craignaient sans raison, il les ramenait à une juste confiance. De sorte qu'Athènes était de nom une démocratie, mais de fait le gouvernement du premier homme de l'État. » Il n'y a rien à ajouter à cet éloge. On voit par quels moyens Périclès acquit et conserva le pouvoir ; nous avons raconté quel usage il en fit pour la grandeur et la prospérité de son pays. Il n'eut point de successeur, et la suite des événements prouva que par sa mort Athènes avait fait une perte irréparable.

Léo JOUBERT.

Plutarque, *Périclès*. — Thucydide, l. I, III. — Kuffner, *Pericles der Olympier, biographische Darstellung*; Vienne, 1809, 2 vol. in-8°. — Clarisse, *Vita Periclis, ex ipsis fontibus, maxime Plutarcho, petita*; Utrecht, 1833, in-8°. — Tromp, *Disputatio historico-literaria de Pericle ejusque reipublicæ Atheniensium administratione*; Leyde, 1837, in-8°. — Boeckh, *Économie politique des Athéniens*. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. III. — Grote, *History of Greece*, t. V et VI.

PÉRIER (*Jacques-Constantin*), mécanicien français, né le 2 novembre 1742, à Paris, où il est mort, le 17 août 1818. De bonne heure il se livra à l'étude des arts mécaniques, et de concert avec son frère puîné, *Auguste-Charles*,

qui fut le compagnon de tous ses travaux. Son premier ouvrage, une pompe centrifuge, lui fit beaucoup d'honneur; il exécuta ensuite pour le duc d'Orléans une galerie de modèles, qui a passé depuis au Conservatoire des arts et métiers. Dans le but de se perfectionner dans la connaissance du mécanisme et des nombreuses applications de la vapeur, il fit cinq voyages successifs en Angleterre. A son retour il fit établir à Chaillot deux pompes à feu, destinées à élever l'eau de la Seine dans de vastes réservoirs d'où elle était distribuée dans Paris au moyen de conduits en fonte; quatre fourneaux à réverbère pouvaient y fondre chacun cinq milliers de matière dans l'espace de trois heures. Cet établissement servit à l'exploitation de plusieurs branches d'industrie; en 1793 on y fabriqua, sous la direction de Monge, douze cents pièces de canon avec un matériel considérable d'artillerie. En 1811 l'Institut, dans son rapport sur les prix décennaux, décerna les plus grands éloges à MM. Périer, qui avaient « contribué beaucoup à affranchir l'industrie française du tribut qu'elle payait à celle des étrangers ». En 1788 ils avaient entrepris de fournir l'eau de la Seine dans les divers quartiers de Paris; mais la compagnie qu'ils avaient formée ne tarda pas à être supplantée, malgré l'appui que leur avait prêté Beaumarchais. Périer l'aîné créa la fonderie des canons de la marine à Liége. Membre de l'Académie des sciences avant la révolution, il y fut maintenu après l'organisation de l'Institut, et il a fait insérer différents mémoires dans le recueil de cette compagnie. Après sa mort l'établissement de Chaillot fut acquis par Scipion Périer (*voy.* ci-après).

Jomard, dans le *Bulletin de la Société d'encouragement*, 1829, p. 135-138.

PÉRIER (*Claude*), banquier français, né en 1742, à Grenoble, mort à Paris, le 6 février 1801. Fils d'un négociant, créateur de la fabrique de toiles de Voiron et d'un grand nombre d'établissements industriels en Dauphiné, il lui succéda dans la direction de ses diverses maisons, et augmenta une fortune déjà considérable qui lui permit de mettre aux ordres de sa province le crédit et les capitaux dont elle avait besoin pour conjurer une sérieuse disette de grains. Propriétaire du château de Vizille, il le mit à la disposition des états du Dauphiné en 1788, et c'est là qu'eurent lieu les délibérations qui donnèrent la première impulsion à la révolution française, dont Claude Périer se montra d'abord partisan. Après la terreur, il vint à Paris et d'heureuses entreprises, jointes à une étrange lésinerie, lui acquirent une immense fortune territoriale et industrielle qui prépara l'importance politique de sa famille. Élu le 25 décembre 1799 membre du Corps législatif, il s'y occupa de toutes les questions financières, et contribua à la fondation de la Banque de France, dont il rédigea seul les statuts (février 1800) et fut dès lors un des régents. Un excès d'avarice causa sa mort. Il laissa huit fils et deux filles. H. F.

Rochas, *Biogr. du Dauphiné*.

PÉRIER (*Augustin*), homme politique et industriel français, fils aîné du précédent, né à Grenoble, le 12 mai 1773, mort au château de Frémigny, le 2 décembre 1833. Élève de l'École polytechnique, il se consacra au commerce et créa plusieurs usines ou manufactures, surtout dans l'Isère. Élu député pour ce département en 1827, il siégea sur les bancs de l'opposition modérée et attaqua plusieurs fois le gouvernement d'alors. En 1830 il fit partie de la commission chargée de réviser la Charte, mais s'opposa à l'extension des libertés politiques. Ce vote lui valut de ne pas être réélu en 1831. Louis-Philippe le créa pair de France (16 mai 1832). C'était un bon financier, un orateur habile, mais un peu trop passionné. H. L — R.

Villemain, *Éloge d'Augustin Périer*, à la Chambre des Pairs (22 février 1834). — *Le Moniteur universel*, 1833, p. 897-2419.

PÉRIER (*Antoine-Scipion*), industriel français, frère du précédent, né le 14 juin 1776, à Grenoble, mort le 2 avril 1821, à Paris. Il acheva, sous la direction du P. de La Coste, ses premières études, commencées au collége de Lyon. Une maladie dont il fut affecté dans l'organe de la vue, et qui le priva pendant longtemps de la faculté de lire et d'écrire, l'empêcha de se présenter aux examens de l'École polytechnique. Dès lors il s'appliqua avec son ami Guéneau de Mussy à l'étude de la chimie, suivit les cours de Fourcroy, et se livra dans le cabinet qu'il avait formé à de nombreuses expériences. Devenu, par la mort de son père (1801), possesseur d'une part considérable des mines d'Anzin, et nommé l'un des administrateurs, il y introduisit l'usage des machines à vapeur, réforma le système des travaux des puits, fosses et galeries, et créa un hôpital et une école d'enseignement pour les ouvriers. Une extrême activité, jointe à un vif amour du bien, le porta à fonder plusieurs établissements industriels, où il ne cessait d'introduire les procédés les plus nouveaux et les plus économiques. Il s'occupait spécialement des affaires industrielles en rapport avec la maison de banque qu'il avait fondée avec son frère Casimir. Il acquit ou créa successivement une cristallerie, deux raffineries de sucre, deux filatures, une distillerie de pommes de terre et de fécule, et enfin la vaste fonderie des frères Périer à Chaillot. Il ne resta étranger à aucun progrès : ainsi il contribua à l'introduction de l'éclairage par le gaz hydrogène, à la fondation de la Banque de France, de la Compagnie d'assurances et de la Caisse d'épargnes. Il siégea dans le jury des expositions de 1802 et de 1806, ainsi que dans la chambre de commerce de Paris et dans le conseil général des manufactures. Louis XVIII lui donna la croix d'Honneur. P. L.

Degérando, *Éloge de Scipion Périer*; Paris, 1821, in-4°.

PÉRIER (*Casimir*), célèbre homme d'État fran-

çais, frère des précédents, né à Grenoble, le 21 octobre 1777, mort à Paris, le 16 mai 1832. En 1788, il se trouvait à Lyon, au collége de l'Oratoire, mais les agitations du temps l'empêchèrent de terminer ses études. Venu à Paris, il eut pour spectacle et pour instruction les orages de la révolution, et s'associa, dans la maison paternelle, aux travaux de son frère Scipion. L'année 1798 le vit partir, comme adjoint au génie, pour l'Italie; il s'y fit remarquer sous les murs de Mantoue, dans la campagne de 1799 à 1800. Après son retour de l'armée, il fonda, avec son frère Scipion, une grande maison de banque qui embrassait aussi de vastes spéculations industrielles. La maison Périer prospéra sous l'empire; la paix rendue à la France, en 1815, favorisa tous les progrès utiles, et l'opinion entourait d'une faveur spéciale les hommes qui, comme C. Périer et J. Laffitte, contribuaient par leur crédit et leur habileté au développement de la prospérité publique et privée. La restauration aurait dû tout tenter pour rallier à sa cause les hommes de cette trempe, naturellement amis de l'ordre et du règne des lois; elle les tint au contraire pour suspects, parce qu'ils réclamaient sans cesse l'exécution sincère de la Charte; la mauvaise politique du gouvernement les jeta dans l'opposition. C. Périer y prit place d'une manière brillante, en 1817, par trois écrits sur les emprunts contractés alors pour la libération et la rançon de la France, occupée par les étrangers. Ces écrits, destinés à défendre la fortune publique, produisirent une vive impression; ils conduisirent leur auteur à la chambre des députés. Il fut élu à Paris la même année. Dans cette lice nouvelle, la conduite de C. Périer fut celle d'un homme essentiellement constitutionnel, mais attentif à toutes les démarches du pouvoir, et toujours prêt à combattre toutes les idées, comme toutes les tentatives de retour à l'ancien régime, vers lequel un malheureux penchant et de funestes conseils entraînaient les Bourbons. Rien ne put les arrêter. Vainqueur en Espagne, le gouvernement se précipita dans une route dangereuse; les élections de 1824, dirigées par son influence, écartèrent de la chambre les amis de la liberté; un très-petit nombre d'entre eux, parmi lesquels était C. Périer, parvint à obtenir les suffrages des électeurs. Au milieu d'une chambre compacte, où dominaient les *quatre cents* du ministère, ils apparaissaient comme une minorité dont la faiblesse numérique excitait le courage et relevait les efforts aux yeux du public. Alors commença pour C. Périer une lutte de tous les jours avec le ministre, M. de Villèle, lutte ardente, infatigable, qui dura trois années; elle lui valut l'honneur d'être réélu, en 1827, à la fois dans le département de la Seine et dans celui de l'Aube, qui réunirent encore leurs suffrages sur lui en 1831. Il opta deux fois pour la députation de l'Aube, qu'il obtint aussi en juin 1830, quand Charles X eut dissous la chambre. Le ministère de Martignac rendit à peine quelque lueur d'espérance aux amis de la liberté. L'entrée du prince de Polignac aux affaires fut le présage des mesures réactionnaires. Les fatales ordonnances amenèrent les journées de juillet et la chute de la dynastie.

C. Périer accepta cette révolution qu'il avait voulu éviter en éclairant le monarque par des conseils courageux; il se rallia au peuple en prononçant ces mémorables paroles : « C'en est fait! Après ce que vient de commencer la population de Paris, dussions-nous y jouer mille fois nos têtes, nous sommes déshonorés si nous ne nous mettons pas avec elle! » Sa résolution était prise; il se mit à l'œuvre : sur les boulevards, il encourageait les barricades; sur la place Vendôme, il faisait tomber les armes des mains de quelques bataillons; le même jour, on le vit sauver d'un péril imminent des Suisses enfermés dans l'hôtel des affaires étrangères, et prendre place à l'hôtel de ville parmi les membres de la commission municipale, la seule autorité debout dans Paris en face du peuple victorieux. Toutefois, une municipalité investie de tous les pouvoirs, comme au temps de la fameuse commune de Paris, n'allait point au caractère et à l'esprit de C. Périer. Dans cette disposition, s'il ne prépara pas l'avénement de Louis-Philippe à la royauté, il embrassa ce parti avec joie comme un moyen de salut. Elu président de la chambre (qui, pour la première fois, fit cette nomination sans la sanction royale), il n'accepta pas, pour cause de santé, puis il entra dans le ministère du 11 août, mais sans département spécial.

On sait tous les obstacles qu'eut à surmonter le ministère Laffitte en présence des exigences de la révolution encore sous les armes, des partis parvenus au plus haut degré d'exaltation, et enfin devant l'Europe inquiète et menaçante. De tous côtés, les tempêtes environnaient ce ministère animé des meilleures intentions et sincèrement dévoué à la liberté, mais qui, malgré sa popularité, trouvait dans la révolution même dont il émanait des difficultés extrêmes pour asseoir le gouvernement. C. Périer refusa d'entrer dans ce nouveau cabinet, qui fut formé le 2 novembre : « Il est trop tôt, disait-il; le temps n'est pas venu. » Réélu à cette époque président de la chambre, il parut se renfermer dans ses importantes fonctions; mais il observait tout en silence, avec une attention de tous les moments et de graves inquiétudes. « Ne voyez-vous pas, disait-il avec un accent plein d'amertume, que tout croule autour de nous, et que le gouvernement va devenir impossible? » L'émeute du 13 février vint donner un grand poids à ces paroles, précipita la chute du ministère, et amena C. Périer à la présidence du conseil (13 mars 1831). Il accepta, malgré de tristes pressentiments, tant

(1) Dès ce moment, la scène politique s'ouvrit entière-

était grande en lui la conviction qu'il était appelé à conjurer les périls dont la France était menacée au dedans comme au dehors, à sauver la fortune publique et les fortunes particulières, exposées à une ruine commune. La dissolution de la chambre, les troubles renaissants de l'ouest, la question de la Belgique indécise, la lutte héroïque de la Pologne, qui invoquait notre secours, la sympathie qui se manifestait pour elle au milieu de nous, l'enthousiasme et les exigences du parti populaire, l'électricité révolutionnaire répandue chez nous et autour de nous, les alarmes de l'Europe, qui craignait un nouveau débordement de la France, hérissait de difficultés presque insurmontables la mission du nouveau ministère. C. Périer s'occupa d'abord du soin d'obtenir et de fonder une majorité dans la chambre nouvelle. Le premier vote de cette assemblée, qui faillit élever au fauteuil l'ex-président du conseil, son antagoniste, détermina C. Périer à donner sa démission; il la retira en face de l'attaque inattendue du roi des Pays-Bas contre la Belgique. Périer ne balança point sur le parti à prendre, et mit en mouvement une armée. La Belgique fut arrachée des mains de ses ennemis. L'Europe s'étonna de l'audace et de l'heureuse issue de l'entreprise; mais quels combats C. Périer, alors soutenu par MM. Thiers, Guizot et Dupin, eut à livrer dans la chambre et en dehors de la chambre, surtout au moment de la chute de Varsovie (7 septembre), qui vint mettre le comble à la surexcitation des esprits! Un rassemblement formé sur la place Vendôme menaça Périer, qui s'était élancé pour retirer le général Sebastiani d'un péril imminent. Le courageux ministre imposa pourtant aux hommes de l'émeute; mais il eut bien plus de peine à résister aux hommes de la tribune, qui croyant la France assez forte pour défier les puissances coalisées, rappelaient les services rendus par un peuple généreux, martyr d'une cause commune à tous les peuples. C. Périer regardait une lutte contre l'Europe comme la plus dangereuse des témérités; il crut vraiment sauver la France en maintenant la paix : son système obtint la majorité dans la chambre; mais il suscita dans la capitale et dans les départements des mouvements redoutables, dont le ministère triompha néanmoins par une fermeté soutenue, et quelquefois par un violent emploi de la force, témoin les événements de Lyon (21 nov.), où le sang des soldats et celui du peuple se mêlèrent dans une collision terrible et déplorable. Cependant l'ordre se rétablissait, le crédit public s'était relevé, les conférences de Londres ne laissaient plus de doute sérieux sur les dispositions pacifiques de l'Europe, l'expédition hardie d'Ancône ne les avait point troublées; et, quoique une opposition puissante dans les chambres et une presse presque souveraine de l'opinion ne laissassent pas un moment de repos au ministère, et surtout à son chef, le point de mire de tous les partis hostiles à sa politique, C. Périer commençait à croire que le gouvernement reposait sur une base solide, et pouvait se livrer avec sécurité aux travaux de la grande administration; hélas! il était déjà fatigué, au point d'exciter les alarmes de ses médecins et de ses amis. Le fléau du choléra le surprit dans ce dangereux état; il n'en voulut pas moins visiter, avec le prince royal, les salles de l'hôtel-Dieu. C. Périer y reçut une impression subite et profonde, qu'aggravèrent au plus haut degré d'odieuses violences commises dans Paris par des furieux. Le 6 avril, le choléra vint frapper le premier ministre d'une attaque terrible, que rendit mortelle l'état de faiblesse et d'irritation de la victime, épuisée par la vie dévorante de la tribune et du pouvoir. Après une longue et douloureuse agonie, il succomba, le 16 mai 1832. Ses obsèques, célébrées avec pompe, attirèrent un grand concours de citoyens de toutes les classes. C. Périer avait été très-populaire comme membre de l'opposition; comme ministre, il avait singulièrement occupé l'opinion. Il fut inhumé au cimetière de l'Est, où des citoyens zélés pour sa mémoire lui ont élevé, sur un grand terrain offert par la ville de Paris, un monument digne de lui. Au jugement même de ses ennemis, la mort de C. Périer laissa un grand vide dans la chambre et dans le ministère. Il était porté de sa nature à dompter les résistances et à emporter les choses de haute lutte, mais au besoin il ne manquait pas d'une certaine adresse pour négocier avec les chefs des divers partis; il imposait aux ambassadeurs, qui auraient craint de l'irriter. Comme orateur, il était tout action, et influait sur l'assemblée par une conviction profonde et communicative. Plein de respect pour la prérogative royale, il maintenait avec fermeté l'indépendance ministérielle : le roi et le ministre se tenaient sans cesse sous les armes en face l'un de l'autre. Impérieux dans la vie politique, il avait, malgré de fréquents accès de colère qui passaient à la vérité comme un éclair, de l'abandon et du charme dans la vie privée; il aimait la plaisanterie et cédait facilement à l'entraînement de la gaieté d'autrui. Sa femme lui avait inspiré la plus tendre affection.

De cette union, il eut deux fils, dont il surveillait l'éducation avec soin : l'un, *Paul*, né en 1809, s'est livré aux transactions de la banque; l'autre, *Casimir* a joué un rôle politique (*voy.* ci-après). [P.-F. Tissot, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

ment devant lui. « Il avait, dit un historien, la taille haute et la démarche assurée. Sa figure, naturellement douce et noble, était sujette à des altérations subites qui la rendaient effrayante. L'ardeur mobile de son regard, l'impétuosité de son geste, son éloquence fiévreuse, les fréquents éclats de sa colère, fougueuse jusqu'à la frénésie, tout semblait révéler en lui un homme né pour exciter les orages. »

Loève-Veimars, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er janv. 1833. — *Galerie des Contemp. illustres*, VI. —

Louis Blanc, *Hist. de dix ans.* — Duvergier de Hauranne, *Hist. du gouv. parlementaire.* — Guizot, *Mém.*

PÉRIER (*Camille*), homme politique et économiste français, frère des précédents, né à Grenoble, le 15 août 1781, mort le 14 septembre 1844. Il fit ses premières études à Tournon, entra à l'École polytechnique, d'où il passa à celle des Mines. En 1809, il fut nommé auditeur au conseil d'État et intendant de Saltzbourg; en 1811 à 1814, il était préfet de la Corrèze, en 1819 de la Meuse. Démissionnaire en 1822, et rentré dans la vie commerciale, il fut élu en 1828 député de l'arrondissement de Mamers. Il vota contre le ministère Polignac. Il suivit naturellement, en 1830, la politique de son frère Casimir, et fut réélu en 1831 par la Sarthe, en 1835 par la Corrèze. Nommé pair de France en 1837, il se signala dans la discussion des lois financières.

Deux autres frères des précédents ont siégé à la chambre des députés; *Alexandre* PÉRIER, élu par le département du Loiret en 1827 et 1830, régent de la banque de France, et *Joseph* PÉRIER, député de la Marne de 1831 à 1848.

Le Moniteur universel, ann. 1809-1844.

* **PÉRIER** (*Auguste-Casimir-Victor-Laurent*), homme politique français, né à Paris, le 20 août 1811. Second fils du célèbre ministre, il entra à vingt ans dans la carrière diplomatique, fut successivement secrétaire d'ambassade à Londres (octobre 1832), à Bruxelles (5 mars 1833), à Saint-Pétersbourg (25 novembre 1839), et ministre plénipotentiaire en Hanovre. Le 1er arrondissement de Paris l'ayant élu député (août 1846), M. Casimir Périer quitta la diplomatie pour suivre les séances de la chambre, où il siégea jusqu'en février 1848. Il se retira à cette époque dans ses domaines du département de l'Aube, et, en mai 1849, les électeurs de ce département le choisirent pour député à l'Assemblée législative. Ses votes furent acquis à la politique de la majorité, et membre de la commission de permanence, il fit en 1851 une proposition tendant à introduire dans le règlement un article relatif à la sanction législative des traités conclus avec les puissances étrangères. M. Casimir Périer soutint d'abord la politique présidentielle, mais il protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et fut du nombre des députés conduits au Mont-Valérien. Il y fut retenu quelques jours seulement, et depuis, rentré dans la vie privée, il s'occupe de grands travaux agricoles. M. Casimir Périer a donné quelques articles remarquables à la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres, un *Sur les finances de l'empire* (1er février 1861). Depuis le 25 avril 1846 il est grand officier de la Légion d'honneur. H. F.

Vapereau, *Dict. univ. des Contemp.* — *Monit. univ.*

PERIER. *Voy.* PERRIER.

PERIERS (DES). *Voy.* DESPERRIERS.

PÉRIÈS (*Jean-Vincent*), littérateur français, né en 1785, mort le 20 octobre 1829, à Paris. Il remplit l'emploi de chef de bureau à la direction générale des beaux-arts. Outre quelques poésies, il a publié une traduction estimée des *Œuvres complètes de Machiavel* (Paris, 1823-1826, 12 vol. in-8o), dont quelques parties ont été réimpr. dans la *Bibliothèque Charpentier*, et une autre des *Dialogues du Tasse* (1826, in-32). Il a laissé inédite la version entièrement terminée de *Roland furieux*.

Quérard, *La France littéraire.*

PÉRIGNON (*Pierre*), bénédictin français, né vers 1640, à Sainte-Menehould, mort le 14 septembre 1715, à Hautvilliers, près d'Épernay. Il appartenait à la congrégation de Saint-Vanne. En sa qualité de procureur de l'abbaye d'Hautvilliers, il était chargé du soin des vignes; doué d'une extrême finesse de goût, il savait distinguer, sans s'y tromper jamais, entre les raisins provenant des différents crus de la Champagne. Il rendit un grand service à cette province en lui apprenant comment il fallait combiner les espèces diverses pour donner à son vin cette délicatesse et ce montant qui l'ont depuis si fort accrédité. Mais, loin de garder pour lui ou pour son couvent ce secret de fabrication, il s'empressa de le divulguer dans ses *Mémoires sur la manière de choisir les plants de vigne convenables au sol, sur la façon de les provigner, de les tailler, de mélanger les raisins, d'en faire la cueillette et de gouverner les vins*. L'auteur était un homme instruit et de mœurs austères.

Hist. de la congrég. De Saint-Vanne.

PÉRIGNON (*Dominique-Catherine*, comte, puis marquis DE), maréchal de France, né le 31 mai 1754, à Grenade, près Toulouse, mort le 25 décembre 1818, à Paris. Issu d'une bonne famille du Languedoc, il fit de fortes études, à la suite desquelles il obtint une sous-lieutenance dans les grenadiers royaux de Guienne et devint aide de camp du comte de Preissac. Quelque mécontentement lui ayant fait abandonner l'état militaire, il rentra dans ses foyers, et il était juge de paix du canton de Montech lorsque, en 1791, les électeurs de la Haute-Garonne l'envoyèrent siéger à l'Assemblée législative. Au premier cri de guerre il donna sa démission pour aller prendre le commandement d'une légion dans l'armée des Pyrénées orientales. A la tête de l'avant-garde il concourut à l'attaque du Mas de Serre (17 juillet 1793), et combattit, le fusil à la main, jusqu'à ce qu'il vît l'ennemi en déroute. Nommé général de division le 23 décembre suivant, il eut la gloire de sauver la place de Perpignan en se jetant de nuit dans le camp des Espagnols, qui, après un carnage horrible, fut enlevé avec tous les bagages. Vainqueur au combat de La Jonquière, il s'empara de Bellegarde et commanda le centre à la bataille de la Montagne Noire (18 novembre 1794), où périt Dugommier. Il lui succéda dans le commandement en chef, et ne fut pas moins heureux que lui. La bataille d'Escola, gagnée deux jours après, lui

assura la réputation d'un habile général : deux cents bouches à feu tombèrent en son pouvoir, et le général en chef La Union fut au nombre des morts. Cette victoire lui ouvrit les portes de Figuières, où il trouva des munitions de toutes sortes. Malgré la mauvaise saison, malgré les rapports défavorables des ingénieurs, il couronna la campagne par la prise de l'imprenable Roses (3 février 1795). « Pendant ce mémorable siége, rapporte un écrivain, Pérignon donna l'exemple des privations, et montra un sang-froid et une fermeté d'âme bien propres à rassurer les plus craintifs. Un jour il était assis sur une pierre et commandait des manœuvres lorsqu'une bombe vint tomber assez près de lui pour que la mèche enflammée pût brûler le pan de son habit. De tous côtés on lui crie de s'éloigner; mais Pérignon, qui avait besoin de donner à ses troupes un exemple de courage et d'audace, afin de les mieux disposer à l'assaut qu'il méditait, dédaigna de se déranger; la bombe éclata, et il fut assez heureux pour n'être que couvert de terre. » Après la paix de Bâle, il fut mis à la tête de deux armées, des côtes de Brest et des côtes de Cherbourg, et fut presque aussitôt nommé membre du Conseil des Cinq Cents comme représentant de la Haute-Garonne. Le Directoire lui proposa aussi le ministère de la guerre, qu'il refusa. Nommé ambassadeur à Madrid en 1796, il y fit preuve d'une grande habileté en négociant le 10 août, à Saint-Ildefonse, le traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne; ce résultat, qui étonna toute l'Europe, était dû surtout à la confiance que Pérignon avait su inspirer au prince de la Paix. Remplacé en 1798 par l'amiral Truguet, il passa à l'armée d'Italie et commanda l'aile gauche à la funeste journée de Novi; après avoir tenté, par des efforts héroïques, de couvrir la retraite de Moreau, il fut blessé grièvement et tomba entre les mains des Russes, qui le retinrent pendant un an et demi prisonnier. A son retour il fut admis dans le sénat (29 mars 1801). L'année suivante il fut chargé, en qualité de commissaire extraordinaire, de régler les limites entre la France et l'Espagne, conformément au traité qu'il avait négocié. Napoléon le comprit dans la première promotion des maréchaux (18 mai 1804); mais la carrière militaire de Pérignon était terminée, et comme Jourdan, Kellermann et Serurier, il ne prit aucune part aux guerres de l'empire. On le vit successivement grand-cordon de la Légion d'honneur (1805), gouverneur de Parme et Plaisance (1806) et commandant en chef de l'armée des Deux-Siciles (1808); il conserva cette dernière position jusqu'au moment où Murat se déclara contre la France. Il adhéra avec empressement aux actes du sénat proclamant la déchéance d'un souverain qu'il avait appelé de tous ses vœux au trône (1), et fut nommé commissaire extraordinaire dans la première division militaire, chevalier de Saint-Louis, président de la commission chargée de vérifier les titres des anciens officiers de l'armée de Condé, et enfin pair de France (4 juin 1814). Lors de la rentrée de Napoléon, il s'efforça, de concert avec le baron de Vitrolles, d'organiser la résistance dans le midi, mais il n'y put parvenir et se retira dans ses terres. Le 10 janvier 1816 il fut placé à la tête de la 1[re] division militaire. Napoléon l'avait créé comte (1808) et Louis XVIII marquis (1817).

(1) *Voy.* le discours qu'il adressa le 16 floréal an XII à Napoléon comme président du collége électoral de la Haute-Garonne, et qui débute par ce pompeux exorde : « O Napoléon, lorsque le monde reste dans le silence de l'admiration en présence de votre renommée.... »

PERIGNON (*François-Henri*, marquis DE), fils du précédent, né le 23 janvier 1793, à Montech (Tarn-et-Garonne), mort le 19 octobre 1841, à Grenade, près Toulouse. Aide de camp du roi Murat, il l'accompagna dans l'expédition de Russie. Il succéda en 1818 au maréchal dans la chambre des pairs, et donna sa démission après la révolution de Juillet.

De Courcelles, *Dict. hist. des généraux français.* — *Fastes de la Légion d'honneur*, II. — *Victoires et Conquêtes.* — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PERIGORD. *Voy.* TALLEYRAND.

PERILLUS. *Voy.* PHALARIS.

PÉRIN (*Lié-Louis*), peintre français, né le 12 décembre 1753, à Reims, où il mourut, le 20 décembre 1817. Il vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans, prit des leçons de Sicardi, peintre italien, et fut aidé par les conseils du statuaire Houdon. Il se distingua surtout par les miniatures qu'il mit à diverses expositions du Louvre. La révolution lui ayant fait perdre ses protections, il se retira à Reims, où il mourut. G. DE F.

Siret, *Dict. des peintres.*

PERIN (*René*), littérateur français, né à Paris, le 1[er] novembre 1774, mort dans la même ville, le 10 mai 1858. Entré de bonne heure dans la carrière des lettres, il la quitta quelque temps pour remplir les fonctions de sous-préfet à Montluçon pendant la période des Cent Jours. On a de lui : *Histoire de Toussaint Louverture*; Paris, vers 1795, in-12; — *Les Nouveaux Athées, ou Réfutation des nouveaux saints* (de Chénier), ouvrage en moins de 250 vers; Paris, an IX, in-12; — *Le Flageolet d'Eralo, ou le Chansonnier du vaudeville*; Paris, an X, in-18; — *Vie militaire de J. Lannes*; Paris, 1809 et 1810, in-8°; — *Itinéraire de Pantin au mont Calvaire, ou Lettres inédites de Chactas à Atala*; Paris, 1811, in-8° : sous le pseudonyme de Chateauterne; — *Abrégé du* Cours de littérature *de La Harpe*; Paris, 1820, 1823, 2 vol. in-12; — *Pensées et Maximes de Rousseau*; Paris, 1820, 2 vol. in-18; — *Pensées et Maximes de Voltaire*; Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Pensées du général Foy*; Paris, 1821, in-18; — *Manuel dramatique à l'usage des auteurs et des acteurs*; Paris, 1822, in-18; — *Traits*

détachés de l'histoire; Paris, 1825, 2 vol. in-12; — *Le Goguetier sévrien;* 1829, in-12 : chansonnier sous le pseudonyme de *Biborium*. Il a publié comme éditeur : *Les Mémoires de madame de Pompadour* (1805, 5 vol. in-12); *Œuvres de Lemierre* (1810, 3 vol. in-8°); *Choix de poésies de Pesay. Saint-Peravi, La Condamine, Masson de Morvilliers, Barthe et Flins* (1810, 2 vol. in-18), etc. Comme auteur dramatique Perin a composé, depuis 1794 jusqu'en 1832, une grande quantité d'ouvrages, seul ou en société avec divers collaborateurs, dont les principaux sont Mme Barthélemy-Hadot, Rougemont, Pillon, Brazier, Th. Anne, etc. Ce laborieux écrivain a encore fourni beaucoup d'articles à la *Biographie des Contemporains* de MM. Arnault et Jouy, ainsi qu'à la *Biographie universelle* publiée par le général Beauvais; en même temps il était attaché à la rédaction de plusieurs feuilles quotidiennes, telles que le *Journal général*, la *Gazette de France*, *Pandore*, le *Journal de Paris*, *Le Constitutionnel;* enfin pendant près de trente ans, et jusqu'en 1848, il fut chargé au *Moniteur* des comptes rendus des chambres, des tribunaux et des théâtres. A. PILLON.

Quérard, *La France littéraire*. — Bourquelot, *Litt. contemp.* — *Docum. partic.*

*PÉRIN (*Henri-Charles-Xavier*), économiste belge, né à Mons, le 25 août 1815. Après avoir étudié le droit et l'économie politique à l'université de Louvain, il exerça pendant quelques années au barreau de Bruxelles, et fut, en octobre 1844, chargé par l'épiscopat belge de la chaire de droit public dans l'université catholique de Louvain. L'année suivante il réunit à cette chaire celle d'économie politique qu'il occupe encore. On a de lui : *Les Économistes, les socialistes et le christianisme* (Paris, 1849, in-8°); — *Du Progrès matériel et du renoncement chrétien* (1850, in-8°), recueil d'articles adressés au *Correspondant*; — *De la Richesse dans les sociétés chrétiennes* (Paris, 1861, 2 vol. in-8o), ouvrage bien fait et d'une très-haute portée. H. F.

Vapereau, *Dictionnaire universel des Contemporains*.

PERINGSKJOELD (*Jean*), historien suédois, né à Strengnès, en 1654, mort en 1720. Fils de L.-Fréd. Peringer, originaire de Franconie et professeur de poésie et d'histoire à Strengnès, il fut, après avoir terminé ses études à Upsal, chargé de recueillir dans tout le pays, au nom de la Société royale d'archéologie, des documents et monuments concernant l'histoire de Suède; en 1693 il fut nommé antiquaire du roi et secrétaire de la Société susdite. On a de lui : *Heimskringla, sive Historiæ regum septentrionalium à Snorrone Sturlonide conscriptæ, cum versione methica et latina;* Stockholm, 1697, 2 vol. in-fol.; — *Vita Theodorici, regis Ostrogothorum, autore R. Cochlæo, cum additamentis;* ibid., 1699, in-4°; — *Monumenta Uplandica;* ibid., 1710-1719, 2 vol. in-fol.: cet ouvrage important contient un grand nombre d'inscriptions runiques, que Peringskjoeld n'interpréta pas mieux que Rudbeck; — *Historia Wilkinensium, Theodorici Veronensis ac Niflungorum, cum versione gemina;* ibid., 1715, in-fol.; — *Annæ Bylow, abatissæ Vadstenensis, Chronicon;* ibid., 1718, in-4°; — *Historia Hial mari regis Biarmlaudiz atque Thulemarkiæ, ex codice runico, cum versione gemina;* ibid., 1721, in-fol. — Peringskjoeld a aussi édité la *Scandia illustrata* de Jean Messenius.

Bardt, *Holmia literata*. — Niceron, *Mémoires*, t. I. — Gezelius, *Biographisk-Lexikon*.

PERINO ou PIERINO DEL VAGA (*Pietro* BUONACCORSI, dit), peintre de l'école florentine, né en Toscane, en 1500, mort à Rome, en 1547. Issu de parents pauvres, il fréquenta d'abord les ateliers d'Andrea del Ceri et de Ridolfo del Ghirlandajo. Le Vaga, peintre médiocre de Toscanella, étant venu à Florence pour chercher des auxiliaires, lui proposa de l'emmener à Rome, ce qu'il accepta avec joie. La plus sincère amitié réunit depuis le Vaga et Perino, qui en donna la preuve en adoptant le surnom sous lequel seul il est connu. Raphael, ayant vu quelques-uns de ses dessins, l'appela près de lui et l'employa dans ses travaux en lui assignant un bon traitement. Ce fut ainsi qu'il prit part sous la direction du grand maître à la décoration du Vatican. Vasari paraît considérer Perino comme le plus grand dessinateur de l'école florentine après Michel-Ange et le meilleur peintre parmi ceux qui aidèrent Raphael. Il est certain que personne ne fut autant que lui capable de lutter contre Jules Romain; sa manière offre un heureux mélange de celle des deux écoles de Florence et de Rome.

Raphael étant mort en 1520, Perino continua à travailler sous le Fattore, dont il était beau-frère, et sous Jules Romain, chargés de terminer les ouvrages que leur maître avait laissés inachevés. Quittant Rome en 1527, Perino revint à Florence. Appelé à Gênes par André Doria, il y séjourna longtemps, et il orna le nouveau palais de l'amiral de fresques qui sont sans contredit les plus belles qui existent encore dans la ville. En même temps il ouvrit une école d'où sortirent de bons élèves, tels que Agostino Lazzero, Pantaleone Calvi, etc. Enfin, il revint à Rome pour décorer le palais du Vatican et le château Saint-Ange. Malheureusement trop avide de gain, et voulant satisfaire à toutes les commandes, il ne travaillait presque plus lui-même et faisait exécuter ses dessins par des jeunes gens d'un mérite fort inégal, au risque de compromettre sa réputation. C'est ce qui fait qu'on est parfois tout étonné de la différence qui existe entre les diverses peintures qui lui sont attribuées. Parmi ces aides, les meilleurs furent Luzio le Romain, Marcello Venusti et surtout Daniel de Volterre.

Cette cupidité fut, selon Vasari, cause de la mort de Perino. En 1546, le Titien ayant été appelé à Rome par Paul III pour faire son portrait, Perino craignit qu'on ne confiât au grand maître vénitien les travaux sur lesquels il avait compté, et il prit la chose tellement à cœur, qu'il en mourut de chagrin au bout de quelques mois, laissant inachevée la *Salle royale* du Vatican qu'il décorait d'arabesques et de stucs. Outre les fresques mentionnées, on voit de lui à Rome une *Création d'Eve* à la voûte d'une chapelle de l'église Saint-Marcel. Parmi ses tableaux, nous citerons : à Rome, au palais Chigi, une *Sainte Famille*; au palais Doria, une *Académie;* au palais Borghèse, une *Sainte Famille*, et une *Madone* au palais Corsini ; les *Prophètes Isaïe* et *Daniel* à la Trinité-du-Mont ; à Dresde, une *Madone;* — à Berlin, *Saint Jean-Baptiste* et la *Prédication de saint Paul;* — à Munich, *le Parnasse*. Un autre *Parnasse*, qui existe au musée du Louvre, lui a été longtemps attribué ; le nouveau catalogue le rend au Rosso. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Vaticano illustrato*.

PÉRION (*Joachim*), érudit français, né vers 1499, à Cormery (Touraine), où il est mort en 1559 (1). En 1517 il prit l'habit de Saint-Benoît dans l'abbaye de Cormery, vint en 1527 à Paris, et y fut reçu en 1542 docteur en théologie. Il se donnait quelquefois le titre, tout à fait honorifique, d'*interprète du roi*. S'il n'exerça pas l'emploi, il en possédait les talents : car il fit de l'étude des langues anciennes l'occupation de toute sa vie. Il professait pour Cicéron une admiration superstitieuse, et il regardait Aristote comme l'oracle de l'école ; aussi lança-t-il contre Ramus, qui ne partageait pas son engouement, trois harangues pleines d'invectives. On a de lui : *De fabularum, ludorum, theatrorum antiqua consuetudine;* Paris, 1540, in-4° ; — *Topicorum theologicorum lib. II;* Paris, 1549, in-8° ; il y prouve la doctrine catholique par des extraits bien choisis de l'Écriture et des Pères ; — *De vitis et rebus gestis apostolorum;* Paris, 1551, in-16 ; trad. en français en 1552 ; — *De vita rebusque gestis J.-C., Mariæ Virginis et Johannis-Baptistæ;* Paris, 1553, in-16 ; — *De origine linguæ gallicæ et ejus cum græca cognatione dialogorum lib. IV;* Paris, 1555, in-8° ; ce traité, divisé en quatre parties, manque de critique, mais il est moins mauvais que ne l'a prétendu La Monnoye et renferme des particularités curieuses ; — *De sanctorum virorum qui patriarchæ ab ecclesia appellantur rebus gestis ac vitis ;* Paris, 1555, in-4°, trad. en français ; — *De magistratibus Romanorum ac Græcorum ;* Paris, 1560, in-4°, et dans les *Antiq. gr.* de Gronovius. Les nombreuses versions latines de dom Périon sont plus élégantes que fidèles, et tirent leur principal mérite du temps où elles ont paru ; nous citerons celles d'Aristote (1540-1559, 7 vol.) ; du *Traité des hérésies* (1548, in-fol.) de saint Jean Damascène ; des *Œuvres* de saint Justin (1554, in-fol.), et de saint Denis l'Aréopagite (1556, in-fol.) ; etc.

(1) En 1561, suivant dom Liron.

Scévole de Sainte-Marthe, *Elogia*, lib. I. — Teissier, *Éloges*. — Hilarion de Coste, *Vie de François Le Picart*, p. 385. — La Monnoye, *Notes* sur la *Biblioth.* de La Croix du Maine. — *Essais de littérature*, nov. 1702. — Niceron, *Mémoires*, XXXVI.

PERIPOTH-DURAN. *Voy.* ÉPHODI.

PÉRISADES ou **PARISADES** (Παιρισάδης ou Παρισάδης), roi du Bosphore, fils de Leucon, succéda à son frère Spartacus en 349 avant J.-C. Il régna trente-huit ans. On ne sait rien de lui sinon qu'il fut engagé dans une guerre avec les peuplades scythes, et qu'il continua avec les Athéniens les relations amicales entretenues par son père. Son gouvernement fut doux et équitable, et ses sujets, reconnaissants, lui décernèrent après sa mort les honneurs divins. Il laissa trois fils, *Satyrus*, *Eumelus* et *Prytanis*. Y.

Diodore, XVI, 52 ; XX, 22. — Démosthène, *Adv. Phorm.* — Strabon, VII, p. 310. — Clinton, *Fast. hellenici*, II.

PÉRISADES, fils de Satyrus et petit-fils du précédent. Il fut le seul des enfants de Satyrus qui échappa aux desseins de son oncle Eumelus, et il se réfugia à la cour d'Agarus, roi de Scythie, en 308. Y.

Diodore, XX, 24.

PÉRISADES, roi du Bosphore, et le dernier monarque de la première dynastie qui régna dans ce pays, vivait vers la fin du second siècle avant J.-C. Il descendait probablement du premier Périsades ; mais l'histoire du royaume de Bosphore antérieurement à lui est tout à fait inconnue. On sait seulement que Périsades menacé de destruction par les Scythes, qui lui imposaient un tribut de plus en plus lourd, abandonna sa souveraineté à Mithridate. La date de cet événement est incertaine et doit tomber entre 112 et 88. Y.

Strabon, VII, p. 309, 310. — Polyen, VII, 37. — Cary, *Histoire des rois du Bosphore*, p. 26. — Eckhel, *Doctrina num. vet.*, t. II, p. 361. — Visconti, *Iconographie grecque*, t. II.

PERITZOL (*Abraham* FARISSOL, plus connu sous le nom DE), rabbin français, né à Avignon, vers le milieu du quinzième siècle. Vers 1471 il alla s'établir à Ferrare, et y composa la plupart de ses ouvrages ; en 1528 on le retrouve à Avignon, où demeurait sa famille. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : un *Commentaire sur Job*, impr. dans la Bible rabbinique de Venise (1517, in-fol.) et dans celle d'Amsterdam (1724), et un *Petit traité des chemins du monde*, en hébreu (Venise, 1587, in-8°) ; cette édition, qui est devenue rare, a été reproduite (Offenbach, 1720) avec la version latine par Hyde (Oxford, 1691) et dans le t. VII du *Tesoro delle antichità sacre* d'Ugolini. Peritzol paraît avoir eu pour but principal, dans cet écrit, de faire voir qu'il existait, dans plusieurs contrées de l'Asie, des communautés juives autonomes, régies par des princes de leur croyance.

Il a encore laissé en manuscrit des commentaires, des lettres, des dissertations, et un abrégé de l'*Isagoge* de Porphyre et de quelques ouvrages d'Aristote.

Wolff, *Bibl. Hebræa*, I, 89; III, 84; IV, 767.

PERIZONIUS (*Jacques* VOORBROEK), philologue néerlandais, né à Dam (province de Groningue), le 26 octobre 1651, mort à Leyde, le 6 avril 1715. Il fit ses études à Deventer et ensuite à Leyde, sous Grævius. En 1674 il fut nommé recteur du gymnase de Delft, et en 1681 il devint professeur d'éloquence et d'histoire à Franeker. En 1693 il passa à Leyde comme professeur d'histoire et de langue grecque. Perizonius fut après Bentley l'érudit classique le plus remarquable de son temps; comme l'illustre philologue anglais, mais à un moindre degré, il joignait à la connaissance précise du grec et du latin le sens historique le plus pénétrant et le plus ferme. Ses principaux ouvrages sont : *Animadversiones historicæ in quibus quamplurima in priscis romanarum rerum sed utriusque linguæ autoribus notantur, multa etiam illustrantur atque emendantur*; Amsterdam, 1685, in-8° : c'est le chef-d'œuvre de Perizonius; Bayle a dit avec raison : « Nous pourrions dire que cet ouvrage mérite d'être appelé *l'errata* des historiens et des critiques, car c'est un recueil perpétuel de leurs fautes, tant de celles qui avaient déjà été reprises, que de celles dont l'auteur lui-même a fait la découverte... Il faut marcher droit devant lui; il veut savoir si les moindres choses qu'on dit sont véritables, et si elles s'accordent bien avec ce qu'on dit en d'autres endroits; » — *Æliani sophistæ Varia historia ad manuscriptos codices nunc primum recognita et castigata*; Leyde, 1701, 2 vol. in-8°; — *Origines Babylonicæ et Ægyptiacæ*; Leyde, 1711, in-8°; — *Opuscula minora, orationes atque dissertationes varii et præstantioris argumenti*; Leyde, 1740, 2 vol. in-8°. Perizonius a donné une bonne édition de la *Minerva* de Sanchez.

L. J.

Vie de Perizonius, en tête des *Opuscula minora*. — *Bibliotheca perizoniana*; Leyde, 1715, in-8°. — *Éloge de Perizonius*, dans l'*Histoire critique de la république des lettres*, t. IX et X. — Chaufepié, *Dictionnaire*.

PERKINS (*Elisha*), médecin américain, mort en 1799, à New-York. Il exerçait sa profession à Plainfield, dans les États-Unis, lorsqu'il se fit connaître par l'invention d'un moyen thérapeutique auquel il attribuait une efficacité souveraine et qui fut appelé, de son nom, le *perkinisme*. « Ce moyen, rapporte la *Biographie médicale*, consistait à faire usage d'un *tracteur* métallique, assemblage de deux aiguilles coniques, longues de deux pouces et demi, réunies par la base, formées de deux métaux différents, et l'une pointue, l'autre arrondie à l'extrémité. Perkins promenait la pointe de son instrument sur la partie malade ou dans les environs jusqu'à ce que le contact eût déterminé une légère inflammation à la peau. Il n'employait ce moyen que contre la goutte, le rhumatisme et autres maladies analogues. » Cette méthode se propagea rapidement jusqu'en Angleterre et réussit par sa nouveauté même; quelques cures extraordinaires portèrent l'enthousiasme au comble, mais bientôt on dénigra le perkinisme et l'on traita l'auteur de vil charlatan. Il était pourtant de bonne foi, et il périt victime de la confiance que ses *tracteurs* lui avaient inspirée comme moyen préservatif de la fièvre jaune.

Son fils, PERKINS (*Benjamin-Douglas*), suivit la même carrière et continua de vanter les avantages d'une méthode reléguée parmi les rêveries médicales. Il l'a expliquée et défendue dans les ouvrages suivants : *The Influence of metallic tractors on the humen body* (Londres, 1796, in-8°); *Experiments with the metallic tractors* (ibid., 1799, in-8°); *Cases of successful practice* (ibid., 1801, in-8°), etc.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*. — *Biogr. méd.*

PERLEONIO (*Giuliano*), poëte italien, vivait à la fin du quinzième siècle. Il est probable qu'il était né à Naples et d'une famille de bonne bourgeoisie, bien que le surnom de *Rustico Romano*, qu'il avait adopté, semble dans les deux cas indiquer le contraire. D'après une lettre de Marsile Ficin, on voit qu'il était versé dans la philosophie et qu'il suivait les doctrines de Platon. Il travailla dans les bureaux de la chancellerie napolitaine et fut chargé de différentes négociations par le roi Ferdinand. Il vécut aussi dans les bonnes grâces du prince Frédéric d'Aragon, dont quelques auteurs pensent qu'il avait été le précepteur. On a de lui : *Compendio di Sonetti ed altre rime di varie texture, intitolato Lo Perleone*; Naples, 1492, in-4°; recueil très-rare, analysé et reproduit en partie dans le *Saggio della tipografia di Napoli* de Lorenzo Giustiniani; — une version italienne des *Constitutions* du royaume de Sicile.

Crescimbeni, *Storia della poesia volgare*, II, 332.

PERMISSION (Comte DE). *Voy.* BLUET.

PERMOSER (*Balthasar*), sculpteur allemand, né le 3 août 1651, à Kammer, en Bavière, mort à Dresde, le 20 février 1732. Fils d'un paysan, il fut berger dans sa jeunesse, jusqu'à ce que son père, remarquant l'aptitude naturelle de l'enfant à sculpter de jolies figurines en bois, l'envoya dans l'atelier du statuaire Weissenkirchner à Salzbourg. Après avoir ensuite passé quatorze ans en Italie, où il exécuta entre autres pour le grand-duc de Toscane plusieurs ouvrages en ivoire, il fut appelé en 1704 à Berlin par le roi de Prusse; en 1710 il se rendit à Dresde, où il venait d'être nommé sculpteur de la cour et où il demeura jusqu'à sa mort. D'un caractère indépendant jusqu'à la bizarrerie, il portait, contrairement à la mode du temps, une longue barbe; il écrivit contre ceux qui l'en blâmaient : *Der auf dem Throne der Ehren erhobene Bart* (La Barbe élevée sur le

trône d'honneur); Francfort, 1714, anonyme. Parmi ses œuvres, remarquables par une grande force d'expression, nous citerons : *l'Amour fabriquant son arc*, et *Hercule étouffant le serpent*, statues en marbre, qui furent placées à Charlottenbourg; un *Ecce homo* et *Saint Jean-Baptiste* dans l'église catholique de Dresde, dont la chaire est aussi son ouvrage; une statue en marbre du prince *Eugène de Savoie* à Vienne; il s'y est représenté lui-même écrasé sous les pieds du prince, exprimant par là qu'il n'avait exécuté cette statue qu'à contre-cœur; les statues des électrices *Anne-Sophie* et *Wilhelmine-Ernestine* dans la cathédrale de Freiberg; un groupe composé du roi de Pologne *Auguste le Fort*, de *la Victoire*, de *la Renommée* et d'un *Tartare* à Oberlichtenau; plusieurs statues dans le grand jardin de Dresde, pour la plupart détruites pendant la guerre de Sept ans; à la Galerie verte à Dresde on conserve encore d'autres ouvrages de Permoser.

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.* — Ersch et Gruber, *Encyclopædie.*

PERNA (*Pietro*), imprimeur italien, né vers 1520, à Lucques, mort le 16 août 1582, à Bâle. Ayant adopté les principes de la réforme, il passa en Suisse dans la crainte d'être inquiété, assista aux conférences des principaux chefs protestants, et s'établit à Bâle, où il fonda une imprimerie. Le premier ouvrage sorti de ses presses est un traité de Jacques Acconcio (*De methodo*, 1558). Il s'associa en 1561 avec Henri Petri, puis en 1566 avec Oporin.

D.-M. Manni, *Vita di Perna*; Lucques, 1763, in-8°.

PERNE (*Victoire* Thomassin de La Garde, marquise de), femme auteur française, née en 1646, morte vers 1719. Elle était fille d'un avocat général au parlement de Provence et nièce du P. Thomassin, savant oratorien. Elle a publié sous le voile de l'anonyme des *Lettres galantes, curieuses et morales et Poésies diverses* (Paris, 1724, 2 vol. in-12), qui obtinrent du succès. On lui a faussement attribué deux romans, *Le Comte de Tiliedate* et *Les belles Grecques*, qui sont l'un de la marquise de Princé et l'autre de Mme Durand.

Barbier, *Dict. des anonymes.* — Prudhomme, *Biogr. des femmes célèbres.*

PERNE (*François-Louis*), savant musicien français, né en 1772, à Paris, mort le 26 mai 1832, à Laon. Attaché comme enfant de chœur à l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, il reçut de l'abbé d'Haudimont des leçons d'harmonie et de contrepoint. La suppression des maîtrises, en 1792, le décida à entrer parmi les choristes de l'Opéra; il quitta en 1799 cette place fatigante pour jouer de la contrebasse à l'orchestre du même théâtre, d'où il passa plus tard à la chapelle du roi. Nommé en 1811 professeur adjoint de Catel au Conservatoire, il fut chargé en 1816 de l'administration de cet établissement avec le titre d'inspecteur général, et réunit en 1819 à ces fonctions celles de bibliothécaire. Il prit sa retraite en 1822, et alla résider au village de Chamouille, près de Laon, puis après 1830 dans cette dernière ville, où il mourut d'une tumeur squirrheuse à l'estomac, à l'âge de soixante ans. Il était correspondant de l'Institut. Perne choisit pour principal objet de ses études la musique des Grecs et les notations du moyen âge. Comme il n'avait reçu qu'une instruction insuffisante, il fut obligé d'apprendre à trente ans le grec et le latin; il y joignit l'étude de plusieurs langues modernes. Puis il visita les bibliothèques publiques, et prit la résolution de lire tous les manuscrits qui pouvaient avoir quelque rapport avec la musique du moyen âge; il dressa un catalogue détaillé de ceux qu'il avait vus, en y comprenant les missels, antiphonaires et autres livres de chœur, et en tira d'innombrables extraits, souvent même des copies entières, comme il le fit pour les œuvres de Tinctoris et de Berardi, l'*Octoekos* (chants de l'Église grecque), les *Rerum musicarum* de Froschius, etc. Il n'eut pas le temps de tirer parti des immenses matériaux qu'il avait amassés au moins pour la plupart des plans d'ouvrages qu'il avait conçus. Outre un *Cours d'harmonie et d'accompagnement* (Paris, 1822, in-fol.), on a de lui : *Découverte, dans les manuscrits d'Aristide Quintilien, d'une notation inconnue jusqu'à ce jour et antérieure de plusieurs siècles à celle qu'on attribue à Pythagore*, dans la *Revue musicale* (t. III et IV); — *Exposition de la séméiographie ou Notation musicale des Grecs*, mémoire lu en 1823 à l'Institut et inséré en 1828 dans la *Revue musicale* (t. V, VIII et IX); avec la sagacité la plus rare il rétablit la notation grecque d'après Alypius, Bacchius et Gaudence, et pour en démontrer, contre l'opinion commune, la simplicité, il traduisit dans cette notation la grande partition d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck; — *Notice d'un manuscrit grec* (anonyme) *sur la musique pratique et sur le rhythme*, dans la *Revue musicale* (t. XIV); il en fit aussi une double version latine et française, avec des notes, laquelle n'a pas vu le jour; — *Mémoire sur la mélodie des troubadours*, à la fin de l'édit. des *Chansons du châtelain de Coucy* (1830, in-8°). « La philosophie de la science était complétement étrangère à Perne, rapporte M. Fétis. Imbu de la fausse idée que la musique avait eu dans tous les temps et dans tous les pays le même principe, il voulait ramener toute l'histoire de l'art à ce point de vue, qui l'eût certainement égaré si tous ses projets d'ouvrages avaient été réalisés. » Ce savant a encore laissé en manuscrit la musique des chœurs d'*Esther* exécutés en 1820 au Conservatoire; le graduel des fêtes solennelles et l'office des fêtes et dimanches en contrepoint (3 vol. in-fol.); des messes; etc. P.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PERNETTI ou **PERNETY** (1) (*Jacques*), littérateur français, né en 1696, à Chazelles sur Lyon (Forez), mort le 6 février 1777, à Lyon. Il embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat du second ordre à la cathédrale de Lyon. Membre de l'Académie de cette ville, il y lut un grand nombre de dissertations historiques. Il aimait l'histoire naturelle et les beaux-arts, et cultiva les lettres avec plus de zèle que de bonheur. Ses *Lettres philosophiques sur les physionomies* (1746, 3 part. in-12), augmentées dans l'édit. de 1760 et trad. en allemand, eurent un succès passager, dû bien moins à l'originalité des observations qu'à la nouveauté d'un sujet à peine effleuré par les modernes. On a répété, après Thiébault, qu'il était seulement l'éditeur de cet ouvrage, dont le manuscrit lui aurait été remis par le P. Bougeant; il n'y a rien de vrai dans cette historiette, et il suffit pour la réfuter de comparer entre eux les deux écrivains, qui n'ont de commun ni style ni pensées. On a encore de l'abbé Pernetti : *Les Abus de l'éducation sur la piété, la morale et l'étude;* Paris, 1728, in-12 ; — *Le Repos de Cyrus ;* Paris, 1732, in-8°, fig.; trad. en allemand : roman frivole et prétentieux; — *Conseils de l'amitié à Ariste ;* Francfort, 1738, in-12; quatre édit.; — *Histoire de Favoride*, roman; Genève, 1750, in-8o; — *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon, ou les Lyonnais dignes de mémoire ;* Lyon, 1757, 2 vol. in-12 : ouvrage superficiel, qui renferme pourtant des particularités curieuses; le chirurgien Laurès en a fait, dans un prétendu *Supplément* (1757, in-8°), une critique assez gaie; — *Tableau de la ville de Lyon ;* ibid., 1760, in-8°, avec un plan; on y trouve une liste de tous les chanoines-comtes de Lyon de 1020 à 1758; — *Essai sur les cœurs ;* Amsterdam, 1765, in-12. On lui attribue aussi *L'Homme sociable* (1767, in-12).

Sabatier, *Siècles de la littér.* — Thiebault, *Souvenirs de Berlin*, V. — Delandine, *Catal. des manusc. de la bibl. de Lyon.*

PERNETY (*Antoine-Joseph*), érudit français, neveu du précédent, né le 13 février 1716, à Roanne, mort en 1801, à Valence (Drôme). Admis chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, il trouva dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il fut appelé, les moyens de compléter ses connaissances et d'en acquérir de nouvelles. En 1763 il accompagna en qualité d'aumônier l'expédition que Bougainville conduisit aux îles Malouines. A peine de retour en France, il tenta de secouer le joug monastique, s'associa aux vingt-huit bénédictins qui demandèrent en 1765 à être dispensés de la règle et proposa, dans le chapitre général tenu en 1766, de modifier dans un sens plus libéral les constitutions de l'ordre; mais voyant l'inutilité de ses efforts, il quitta l'habit religieux et accepta les offres du roi de Prusse, qui lui donna la place de conservateur à la bibliothèque de Berlin, le titre d'académicien et l'abbaye de Burgel en Thuringe. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Frédéric II, égaré par la conformité des noms, avait cru adresser son invitation à l'auteur des *Lettres sur les physionomies ;* néanmoins, en souvenir de l'oncle, il traita bien le neveu jusqu'au moment où il le vit embrasser les idées de Swedenborg. Dom Pernety quitta la Prusse en 1783 et revint à Paris; les tribulations que lui suscita l'archevêque l'obligèrent de quitter cette ville, et il vint vivre d'abord chez son frère, directeur des fermes à Valence. De là il se rendit à Avignon, où il forma, dit-on, une sorte de secte, dont on ne connaît pas bien les principes, et qui compta vers 1787 une centaine d'affiliés; leurs assemblées se tenaient près de Bedarrides, dans une maison de campagne que l'on appelait *le Thabor*. Pendant la révolution il subit une détention passagère, et il avait repris avec une ardeur nouvelle ses recherches sur la pierre philosophale et l'élixir de longue vie lorsqu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt cinq ans. C'était, rapporte Thiebault, « un homme très-savant; mais sa science n'était que *rudis indigestaque moles*. Du reste il avait un caractère de modération et de bonhomie tel qu'il ne se brouillait jamais avec personne, que même il obligeait quand il le pouvait et qu'il était d'une complaisance précieuse dans la société. Il croyait à la cabale, aux revenants, aux sortiléges, etc.; mais, malgré ce ridicule, tout le monde l'aimait. » On a de dom Pernety : *Manuel bénédictin ;* Paris, 1754, in-8°; — *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure ;* Paris, 1757, in-8°, trad. en allemand; — *Les Fables égyptiennes et grecques dévoilées;* Paris, 1758, 2 vol. in-8°, réimpr. en 1786 et en 1795; persuadé qu'Homère avait appris l'alchimie en Égypte, il ne voit dans l'*Iliade* que des leçons allégoriques sur cet art et dans l'*Odyssée* qu'une peinture des erreurs où tombent les adeptes avant de parvenir à la connaissance du grand œuvre; — *Dictionnaire mytho-hermétique, contenant les allégories fabuleuses et les termes des philosophes hermétiques;* Berlin, 1758, in-8°; — *Discours sur la physionomie;* Berlin, 1769, in-8°; — *Journal historique du voyage fait aux îles Malouines et au détroit de Magellan;* Berlin, 1769, 2 vol. in-8o; trad. en anglais et réimpr. sous le titre d'*Histoire d'un voyage*, etc. (Paris, 1770, 2 vol. in-8°, fig.), avec des addit. de Delisle de Sales; cette narration intéresse, malgré la prolixité du style; — *Dissertation sur l'Amérique et les Américains ;* Berlin, 1770, in-12 : l'abbé de Pauw, qu'il avait attaqué avec plus de bon sens que d'érudition, lui répondit dans la même année; Pernety revint à la charge en 1771 dans un *Examen*, qui est une édition augmentée de l'ouvrage

(1) Le véritable nom de la famille était Pernety; mais l'abbé, sujet de cet article, en avait modifié l'orthographe.

précédent et aussi, pense-t-on, dans un livre anonyme *De l'Amérique et des Américains* (1771, in-8°), attribué mal à propos à Bonneville; — *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*; Berlin, 1776, in-8°, qui a pour complément les *Observations sur les maladies de l'âme* (ibid., 1777, 2 vol. in-8°) du même auteur. Ce bénédictin a encore écrit quelques opuscules ascétiques; la traduction des *Merveilles du ciel et de l'enfer* (1782) et de *La Sagesse angélique* (1786) de Swedenborg; et plusieurs mémoires insérés dans les recueils des Académies de Bavière et de Berlin. Il mit en ordre les *Ambassades* de Noailles et eut part au t. VIII de la *Gallia christiana*. P. L—Y.

D. Tassin, *Hist. litt. de la congrég. de Saint-Maur*. — Thiébault, *Souvenirs de Berlin*, V. — *Journal des Savants*, oct. [illegible]. — *Revue du Lyonnais*, VIII, [illegible].

PERNETY (*Joseph-Marie*, baron, puis vicomte), général et sénateur français, né le 19 mai 1766, à Lyon, mort le 29 avril 1856, à Paris. Il appartenait à la famille des précédents. Après avoir fait ses études au collége militaire de Tournon, il fut admis en 1781 à l'école de Metz, et nommé en 1783 lieutenant d'artillerie au régiment de La Fère. Envoyé en 1793 à l'armée d'Italie, il se fit remarquer dans la série de combats qui précédèrent la reddition de Mantoue et fut promu chef de bataillon à Rivoli. Désigné pour commander l'artillerie dans la malheureuse expédition d'Irlande (1799), il tomba au pouvoir des Anglais, qui le gardèrent trois mois prisonnier. Le sang-froid et le talent qu'il déploya dans la campagne de Marengo fixèrent sur lui l'attention du premier consul. Fait colonel en 1802 et général de brigade en 1805, il se trouva aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna, dirigea les travaux du siége de Breslau et fut adjoint au corps d'armée détaché en Silésie sous les ordres de Jérôme. Il reçut le 11 juillet 1807 le grade de général de division. En 1809 il contribua à la prise de l'île de Lobau, qu'il fit armer de plus de cent bouches à feu, ainsi qu'à la sanglante victoire de Wagram, et fut créé baron de l'empire avec une dotation de 10,000 fr. de rente. Il ne rendit pas moins de services à la grande armée durant les guerres de 1812 et 1813, ouvrit le feu à la Moskowa et prit une part glorieuse aux journées de Dresde, de Leipzig et de Hanau. Sous la restauration il dirigea la division de l'artillerie au ministère de la guerre (octobre 1815-août 1818), devint conseiller d'État (1817), inspecteur général, membre du comité de la guerre, et présida le comité spécial d'artillerie. Mis en 1824 à la retraite, il siégea au Luxembourg d'abord comme pair de France (1835), puis comme sénateur (1855). Louis XVIII lui avait conféré le titre de vicomte (12 février 1817). On a de ce général un *Vade-mecum des joueurs de whist* (Paris, 1839, in-12).

Biogr. nouv. des Contemp. — *Fastes de la Légion d'honneur*, III. — *Le Moniteur de l'armée*, mai 1856.

PÉRON (*François*), naturaliste et voyageur français, né le 22 août 1775, à Cérilly (Allier), où il est mort, le 14 décembre 1810. Il abandonna l'étude de la théologie pour s'enrôler en 1792 dans le bataillon de l'Allier. Blessé et fait prisonnier à l'affaire de Kaiserslautern, il fut conduit dans la citadelle de Magdebourg. Sa captivité devint pour lui un moyen de travail. Échangé à la fin de 1794, il reçut un congé de réforme motivé sur ce que, à la suite de ses blessures, il avait perdu l'œil droit. Après avoir suivi pendant trois ans les cours de l'École de médecine de Paris, il allait être reçu docteur quand, désespéré de ce qu'on lui avait, à cause de son défaut de fortune, refusé la main d'une jeune personne riche, il se décida à s'éloigner de France. Par l'intermédiaire de Jussieu, il obtint d'être attaché à l'expédition du capitaine Baudin aux Terres Australes en qualité de médecin naturaliste, spécialement chargé de faire des recherches sur l'histoire naturelle. Muni des instructions de Lacépède, Cuvier et Degérando, il s'embarqua au Havre sur *Le Géographe*, et avec son ami Le Sueur il prépara une collection zoologique composée de plus de cent mille échantillons d'animaux d'espèces grandes et petites; cette collection, qui contenait plusieurs genres importants et plus de deux mille cinq cents espèces nouvelles, leur fournit ainsi les moyens de faire connaître, à eux seuls, plus d'animaux nouveaux que n'en avaient signalés tous les naturalistes voyageurs qui les avaient précédés. Les premières communications de Péron à l'Institut, à son retour en France, l'en firent nommer membre correspondant. Mais sa santé, déjà fort ébranlée par les fatigues du voyage et par un travail excessif, fut tout à fait détruite par une maladie de poitrine. Sa relation, entièrement rédigée jusqu'au 30e chapitre (t. II, p. 230), a été publiée sous le titre de: *Voyage de découvertes aux Terres Australes, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, rédigé en partie par F. Péron et continué par Louis Freycinet* (Paris, 1811-1816, 2 vol. in-4° de texte et 2 vol. grand in-4° de planches): 2e édit., revue et augmentée par Louis de Freycinet (Paris, 1824-1825, 4 vol. in-8° et atlas in-4° de 53 pl. et 9 cartes). Les explorations faites depuis celles de Péron ont confirmé l'exactitude de sa relation, et ses observations comparées à celles de ses devanciers et de ses successeurs ont conduit à des résultats généraux. Ajoutons toutefois que, plus zoologiste que botaniste, il laisse à désirer quand il décrit les végétaux, et que son style est souvent trop coloré là où la matière exige d'être plus simple. A mesure qu'il rédigeait son travail d'ensemble, Péron en avait détaché divers fragments qu'il avait communiqués à l'Institut, au Muséum et à la Société de médecine de Paris. Les t. XIV et XV des *Annales du Muséum* contiennent aussi sept mémoires de lui. Il a laissé quelques manuscrits inachevés, qui devaient faire partie d'une

Histoire philosophique des divers peuples considérés sous les rapports physiques et moraux. P. L—T.

Rapport de Cuvier, à la tête du t. I du *Voyage* de Péron. — *Éloge historique de F. Péron* par Deleuze, à la fin du t. II. — *Éloge de Péron*, par M. Alard, dans le t. VII des *Mémoires de la Société d'Emulation*.

PEROTTI (*Nicolas*), prélat et philologue italien, né à Sassoferrato dans l'Ombrie, en 1430, mort le 13 décembre 1480. Il devint professeur à l'université de Bologne, où il avait fait ses études. Sa traduction des cinq premiers livres de Polybe (*voy.* ce nom), les seuls que l'on connût alors, le recommanda à la protection du pape Nicolas V. Il se rendit peu après à Rome, et fut nommé vicaire apostolique. En 1458 il obtint l'archevêché de Siponto ou Manfredonia; mais il continua de résider à Rome. Les fonctions de gouverneur de l'Ombrie dont il fut pourvu en 1465, et celles de gouverneur de Pérouse en 1474, ne lui firent pas négliger les travaux d'érudition. Perotti fut un des érudits qui contribuèrent à la Renaissance; ses principaux ouvrages, très-utiles au quinzième siècle et aujourd'hui encore assez curieux, sont une grammaire latine : *Rudimenta grammatices;* Rome, 1473, in-fol., et un *Commentaire* sur Martial, qui forme une sorte de lexique raisonné de la langue latine : *Cornucopia, sive commentaria linguæ latinæ;* Venise, 1489, in-fol., 1499, 1513, 1526, in-fol. (édit. aldines). On a encore de Perotti un traité *De generibus metrorum;* Venise, 1497, in-4°, et une édition de l'*Histoire naturelle* de Pline. Les ouvrages de Perotti sont comptés parmi les plus anciens monuments de l'imprimerie. On a publié, d'après un de ses manuscrits, quelques fables inédites de Phèdre, et des critiques l'ont même regardé comme l'auteur de tout le recueil qui porte le nom de ce poëte; mais c'est une hypothèse sans vraisemblance et que ne favorisent nullement les médiocres vers latins qui restent de Perotti (*voy.* PHÈDRE). Z.

Paul Jove, *Elogia*. — Niceron, *Mémoires*, t. IX. — Bayle, *Dictionnaire*. — Tiraboschi, *Storia de la letteratura italiana*, t. VI, p. 11, p. 408. — Apostolo Zeno, *Dissertaz. Vossiane*, t. I.

PÉROUSE (LA). *Voy.* LA PÉROUSE.

PERPENNA ou **PERPERNA** (*M. Vento*), général romain, mis à mort en 72 avant J.-C. Il appartenait à une *gens*, probablement originaire de l'Étrurie, comme les Cecina et les Spusina. Son grand-père et son père furent consuls, l'un en 130, l'autre en 92. Perpenna embrassa le parti de Marius et fut élevé à la préture. Après la ruine de ce parti en 82, il s'enfuit en Sicile d'où Pompée le chassa; il semble pourtant qu'il garda quelques troupes sous ses ordres, car il s'associa activement à la tentative du consul M. Æmilius Lepidus pour renverser la constitution aristocratique de Sylla en 78. Ce projet prématuré avorta, et les deux chefs se retirèrent dans l'île de Sardaigne, où Lepidus mourut l'année suivante. Sertorius, le seul des lieutenants de Marius qui commandât encore une puissante armée, défendait l'Espagne contre Metellus Pius, général du sénat; Perpenna alla le rejoindre avec des forces considérables et beaucoup d'argent. L'arrivée de cet auxiliaire aurait peut-être décidé l'issue de la lutte en faveur du parti démocratique, si Perpenna n'avait tout compromis par ses prétentions. Fier de sa haute naissance, il refusa de reconnaître l'autorité supérieure de Sertorius et poursuivit la guerre séparément. Ses soldats, qui avaient peu de confiance dans ses talents, le forcèrent de faire cause commune avec le vétéran de Marius, dès qu'ils apprirent que Pompée venait renforcer Metellus. Sertorius et Perpenna agirent donc de concert pendant les cinq années suivantes, mais sans aucune bonne foi de la part de ce dernier, qui finit par tramer la perte du seul général capable de faire triompher leur cause commune. Sertorius périt assassiné en 72, et Perpenna, qui s'était cru follement capable de le remplacer, fut entraîné dans sa perte. Complétement vaincu par Pompée, et fait prisonnier, il espéra racheter sa vie en livrant au vainqueur les papiers de Sertorius qui prouvaient que plusieurs des premiers personnages de Rome étaient en correspondance avec l'adversaire de l'aristocratie. Pompée jeta au feu ces lettres compromettantes pour son propre parti, et fit mettre Perpenna à mort. Y.

Appien, *Bel. Civ.*, I, 107, 110, 113-115. — Plutarque, *Pompeius*, 10, 20; *Sertorius*, 15, 25, 27. — Tite-Live, *Epitome*, 96. — Eutrope, VI, 1. — Florus, III, 22. — Orose, V, 23. — Velleius Paterculus, II, 30. — Salluste, *Hist. frag.*, II, 111. — Cicéron, *Verr.*, V, 58. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PERPINIAN (*Pierre-Jean*), érudit espagnol, né en 1530, à Elche (royaume de Valence), mort le 28 octobre 1566, à Paris. Admis en 1551 chez les Jésuites, il professa avec beaucoup de succès dans les colléges de sa compagnie, l'éloquence à Coïmbre (1555) et à Rome (1560), et l'Écriture sainte à Lyon (1565) et à Paris (1566); mais à peine arrivé dans cette dernière ville il mourut, à la fleur de l'âge et regretté de tous les savants de son siècle. « Il se fit admirer, dit de Thou, par deux grandes lumières de leur temps, Muret et Paul Manuce. » On a de lui : *Orationes duodeviginti;* Rome, 1587, in-8°; ces harangues, écrites avec une affectation cicéronienne, et qui traitent d'un objet unique, à savoir de la nécessité d'être fidèle à l'ancienne religion, jouirent d'une grande vogue jusqu'à la fin du seizième siècle, et furent souvent réimprimées soit ensemble, soit détachées; — *Historia de vita beatæ Elizabeth, Lusitaniæ reginæ;* Cologne, 1609, in-8°; — *Epistolæ;* Paris, 1683, in-8°; recueil préparé par le P. Fr. Vavasseur et mis au jour par le P. Jean Lucas, qui l'a fait précéder d'un éloge de l'auteur. Les écrits de Perpinian ont été recueillis par le P. Lazeri (Rome, 1749, 3 vol. in-8°).

Muret, *Variæ lectiones*, XV, 1. — P. Manuce, *Epist.*

VII, 9 et 19. — De Thou, *Hist. sui temporis*, lib. 38. — Southwell, *Biblioth.*, 677. — Colonia, *Hist. littér. de Lyon*, II, 693. — Lazeri, *De Vita et Scriptis P.-J. Perpiniani*.

PERRACHE (*Michel*), sculpteur français, né le 12 juillet 1686, à Lyon, mort le 21 décembre 1750. Il quitta Lyon à l'âge de seize ans et alla se perfectionner dans les académies d'Italie, d'Anvers et de divers pays. Son premier essai, la décoration d'une église à Malines, lui valut le droit de bourgeoisie dans cette ville. Revenu dans sa ville natale en 1717, il y fut employé à la décoration de presque toutes les églises et des jardins des environs. Ses principaux travaux sont : la décoration du chœur de la chapelle des Pénitents de Confalon, dont il donna le modèle, le groupe de l'Assomption et le bas-relief de l'autel en marbre de cette chapelle; le retable de l'église de l'Oratoire; le chœur de la chapelle des Pénitents de Lorette; la chapelle des Marchands, dans l'église de Saint-Nizier, le maître autel de la même église; ceux de Saint-Pierre et des Carmélites de Saint-Bonaventure; quelques mausolées dans la maison de la Charité, etc.

Son fils, PERRACHE (*Antoine-Michel*), né le 23 novembre 1726, à Lyon, mort le 10 octobre 1779, fut aussi sculpteur à Lyon, et lui éleva un mausolée dans cette église des Carmélites; mais c'est moins par ses ouvrages que son nom s'est perpétué dans le pays, que par un projet qu'il conçut en 1765 pour l'agrandissement de Lyon au midi. Par suite de ce projet, une chaussée réunit à la ville une île considérable. Son nom fut donné à cette chaussée. G. DE F.

L'abbé Pernetty, *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon*. — Delandine, *Dict. historique*.

PERRAULT ou **PERREAUD** (*François*), démonographe français, né en 1572, à Buxy, mort en 1657, à Gex. Fils d'un pasteur protestant, il suivit la même carrière et desservit plusieurs églises de la Bourgogne et du pays de Gex. Il était ministre à Thoiry lorsqu'il publia sa *Démonographie, ou traité des démons et sorciers, de leur puissance et impuissance; ensemble l'Anti-démon de Mascon, ou histoire particulière de ce qu'un démon a fait et dit à Mascon il y a quelques années* (Genève, 1653, in-12), traduit en hollandais et en anglais. La seconde partie (*l'Anti-démon*) a été réimprimée à Paris, 1853, in-8°.

Haag frères, *La France protestante*.

PERRAULT (*Pierre*), écrivain français, né vers 1608, à Paris, où il mourut, vers 1680. Fils aîné de Pierre Perrault, avocat au parlement, originaire de Tours, il fit ses études en droit, et après avoir occupé quelques emplois secondaires dans l'administration acheta la charge de receveur général des finances de la généralité de Paris, charge que Colbert, son ami cependant, le força de quitter pour avoir emprunté à sa caisse quelques sommes dont il avait besoin pour satisfaire d'avides créanciers. On a de lui : *De l'origine des fontaines*; Paris, 1674, in-12, inséré dans les *Œuvres diverses de physique et de mathématiques*, de C. et P. Perrault; Leyde, 1721, in-4°, où l'on a mis mal à propos dans le titre : « de l'Académie française », aucun de ces deux frères n'en ayant été; — *La Secchia rapita*, trad. en français, en prose; Paris, 1678, 2 vol. in-12, en regard de l'original italien.

PERRAULT (*Nicolas*), théologien, frère du précédent, né vers 1611, à Paris, où il mourut, en 1661. Reçu docteur de Sorbonne en 1652, il fut un des soixante-dix docteurs exclus le 31 janvier 1656 avec Arnauld. Il n'a publié que : *La Morale des Jésuites, extraite fidèlement de leurs livres imprimés avec l'approbation et permission des supérieurs de leur Compagnie*; Mons, 1667, in-4°, et 1669, 3 vol. in-16; — trois *Lettres* au docteur Haslé contre la signature du *Formulaire*, imprimées avec les réponses de ce dernier dans un recueil de pièces sur le *Formulaire*, les bulles et les constitutions des papes. H. F.

Moréri, *Dict. hist.* — Niceron, *Mém.*, t. XXXIII.

PERRAULT (*Claude*), architecte, naturaliste et littérateur français, né à Paris, en 1613, mort le 9 octobre 1688. Son père, avocat au parlement, le destina à la médecine, et en effet il fut reçu docteur de la faculté de Paris. Soit qu'il n'ait pas tout d'abord obtenu dans cette carrière la vogue qu'il avait espérée, soit plutôt qu'il ait subi l'influence des circonstances, ou qu'il ait été entraîné vers l'art par une vocation naturelle, il renonça bientôt à tirer parti de ses premières études, et se livra tout entier à l'architecture, dans laquelle l'attendait un succès que Boileau lui-même avait reconnu lorsqu'au début du IVe livre de l'*Art poétique*, il avait peint ce médecin qui

. . . désormais la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devint bon architecte.

Il est vrai que plus tard, brouillé avec Perrault, et surtout avec son frère, il se rétracta en lançant cette épigramme plus mordante que juste :

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault; ma muse est trop correcte :
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

Savant latiniste, Perrault avait été chargé par Colbert de traduire Vitruve, dont il n'existait encore que des commentaires plus ou moins incomplets. « L'entreprise, dit Quatremère de Quincy, était alors des plus ardues, surtout pour un homme qui, n'étant pas sorti de France, n'avait pas été à portée de confronter aux monuments encore existants de l'antique architecture, les notions souvent obscures de l'architecte romain. Sans aucun doute la traduction de Perrault a été surpassée sur plus d'un point. On

doit l'avouer, ce n'est plus aujourd'hui chez lui qu'on ira chercher les interprétations des passages difficiles sur beaucoup d'objets relatifs aux pratiques de la construction, ainsi qu'à la composition d'un grand nombre de monuments. Pour bien traduire Vitruve, il faut pouvoir le commenter, et pour le bien commenter il faudrait réunir les talents pratiques de l'artiste à l'érudition du philologue et aux notions spéciales de l'antiquaire ; ajoutons-y l'habileté du dessinateur, car c'est autant par des dessins que par des commentaires qu'il faut interpréter les notions d'un art destiné à parler d'abord aux yeux. C'est là ce que Perrault a fait. Quoique les planches et les dessins exécutés à grands frais dont sa traduction est accompagnée laissent beaucoup à désirer, on doit toutefois plutôt y admirer ce qu'ils offrent de vrai et de juste qu'y blâmer ce qui leur manque, quant au caractère et au style des monuments représentés, en pensant que Perrault n'avait pu connaître par lui-même les originaux. »

Ce travail nécessita des études spéciales qui durent surtout décider de son avenir et lui révéler sa véritable vocation.

Lorsqu'il fut question de donner au Louvre une façade digne de la grandeur du monument, des dessins furent demandés à Levau et aux principaux architectes du temps ; on sait que l'on fit même venir à grands frais le chevalier Bernin pour le charger de cette importante entreprise. L'illustre artiste italien, découragé par les intrigues auxquelles il se trouva en butte, reprit bientôt le chemin de Rome, comblé à la vérité de présents et richement pensionné par Louis XIV, et le dessin adopté fut celui de Perrault, qui débuta dans la carrière par cette colonnade à laquelle on a peut-être fait une réputation supérieure à son mérite réel, mais qui n'en doit pas moins être comptée parmi les plus belles créations du dix-septième siècle. Commencée en 1666, la colonnade fut achevée en 1670. Forcé par la longueur de ce frontispice d'élargir le Louvre, Perrault recouvrit la façade qui regarde la rivière, et qui était l'œuvre de Levau, d'une autre façade qui est celle que nous voyons aujourd'hui. De ce jour, la réputation de Perrault fut à son comble ; ses connaissances variées l'avaient fait admettre à l'Académie des sciences, et lorsqu'il s'agit d'élever un édifice consacré aux études astronomiques, ce fut à lui qu'on demanda des dessins que plus qu'aucun autre il était capable de donner conformes aux exigences du programme.

Dans la construction de l'Observatoire de Paris, où il ne fit entrer ni bois, ni fer, Perrault a fait preuve d'une rare connaissance de la coupe de pierre. Toutes les pièces sont voûtées avec la plus grande solidité, et chacune peut passer pour un chef-d'œuvre d'appareil. Cet édifice, commencé en 1667, fut achevé en 1672.

Après les conquêtes de la Flandre et de la Franche-Comté, Colbert proposa d'élever à l'entrée du faubourg Saint-Antoine un arc de triomphe à la gloire du roi. Le peintre Lebrun, l'architecte Levau fournirent des dessins qui ne furent point adoptés, et auxquels furent encore préférés ceux de Claude Perrault. La première pierre fut posée le 6 août 1670, mais le monument ne fut élevé en pierre que jusqu'à la hauteur des piédestaux des colonnes. Pour juger de l'effet de l'ensemble, on l'acheva en plâtre ; Louis XIV ayant paru prendre peu d'intérêt à ce nouvel hommage, le projet n'eut point de suite. On doit le regretter, car le dessin de Perrault était d'une grande beauté, comme on en peut juger par la gravure qu'en a faite Sébastien Leclerc. Le modèle de plâtre tombant en ruines a été entièrement démoli en 1716, un an après la mort du monarque dont ce monument devait consacrer le souvenir.

Perrault a pris aussi part aux embellissements du château et du parc de Versailles.

Outre sa traduction de Vitruve, il a publié quelques autres ouvrages. Nous ne parlerons pas de ses *Essais de physique*, 4 vol. in-12, 1680-1688, et de quelques mémoires d'histoire naturelle tellement dépassés dans l'état actuel de la science qu'ils ont perdu toute valeur ; mais nous citerons comme une des meilleures productions de sa plume le traité intitulé : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes selon la méthode des anciens*, in-fol. et un *Recueil de machines*, in-4°, imprimé en 1700, douze ans après la mort de l'auteur et que l'on peut encore consulter utilement.

Perrault mourut martyr de son amour pour la science anatomique : ayant assisté à la dissection d'un chameau putréfié dont l'infection rendit malade tous ceux qui étaient présents, il fut emporté en quelques jours, à l'âge de soixante-quinze ans, ayant conservé toute la force et toute la lucidité d'esprit qui avaient fait de lui un des hommes les plus remarquables du grand siècle. E. Breton.

Fontenai, *Dictionnaire des artistes*. — Cicognara, *Storia della scoltura*. — Quatremère de Quincy, *Vie des plus illustres architectes*. — Le même, *Dictionnaire d'architecture*. — Dulaure, *Histoire de Paris*. — Vitet, *Le Louvre*.

PERRAULT (*Charles*), écrivain français, né à Paris, le 12 janvier 1628, mourut dans la même ville, le 16 mai 1703. Son père, avocat au parlement, lui fit donner une bonne éducation : il étudia au collége de Beauvais, et il nous a raconté lui-même, dans ses *Mémoires*, les incidents de cette partie de sa vie. Dès le collége, Perrault aimait à composer des vers, et son régent le prenait pour un poëte : il avait tort. Il se plaisait aussi à la discussion, où son opiniâtreté, secondée d'une faconde ingénieuse, lui fournissait toujours le dernier mot. Il était arrivé en philosophie, quand un jour, son professeur, impatienté d'une controverse qui n'en finissait pas, lui imposa silence : Perrault, blessé, sortit de

classe, accompagné d'un de ses amis, nommé Beaurain. Tous deux jurèrent de ne plus retourner au collége; durant plusieurs années, ils consacrèrent cinq heures par jour à l'étude et à la lecture, avec plus de zèle que de méthode et de goût, faisant des extraits, critiquant ce qu'ils lisaient, et ne voulant dès lors admirer qu'à bon escient. Ces détails ne sont pas indifférents pour comprendre Perrault et pour expliquer ce mélange d'élévation et de petitesse, d'instruction et d'ignorance, de vérités et d'erreurs dont se compose son esprit, et qu'il affichera plus tard dans ses théories littéraires. Dès ce moment il préluda à ses futures attaques contre l'antiquité, en composant avec ses deux frères Claude et Nicolas, et avec son ami Beaurain, une parodie burlesque du sixième livre de l'*Énéide*. Il écrivit aussi avec ses frères *Les Murs de Troie, ou l'origine du burlesque*, et il assurait plus tard qu'il ne manquait à cette fiction pour être regardée comme une merveille par les partisans fanatiques de l'antiquité que d'avoir été trouvée par eux dans quelque écrivain âgé de deux mille ans.

En 1651, Perrault fut reçu avocat au barreau de Paris, et y plaida non sans succès; puis il resta pendant dix ans (1654-1664), en qualité de commis, chez son frère Pierre, qui avait acheté la charge de receveur général des finances. Honoré de l'estime et de l'amitié de Colbert, il fut nommé par lui premier commis, puis contrôleur général de la surintendance des bâtiments du roi, place importante où il devint l'intermédiaire naturel entre les artistes et le ministre, dont il sut souvent provoquer les bienfaits en faveur des gens de mérite : il eut certainement beaucoup de part au projet conçu par Colbert d'envoyer des gratifications aux gens de lettres et aux savants de tous les pays, et à l'exécution de ce projet d'après la liste définitivement dressée par Chapelain. La petite assemblée chargée par Colbert de composer des devises et des inscriptions pour les monuments publics, et dont Perrault faisait partie, peut être considérée comme le germe de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui toutefois ne devint permanente et définitive qu'en 1701. La protection de Colbert le fit entrer à l'Académie française (1671), en remplacement de J. de Montigny, évêque de Léon. Le jour de sa réception, il prononça une harangue qui satisfit tellement l'Académie que sur sa proposition, et malgré l'opposition de Chapelain, elle résolut de rendre dès lors ses séances publiques lorsqu'elle recevrait un nouveau membre. Ce ne fut pas la seule réforme heureuse qu'il introduisit dans le docte corps. Nul peut-être ne contribua mieux que lui à l'éclat extérieur et à la prospérité matérielle de l'Académie, qui ne fut jamais plus grand qu'alors. Il y organisa une véritable réforme électorale, en faisant prévaloir l'élection par écrit, qui assurait la liberté des suffrages; et, pour compléter son œuvre, il fit le dessin et la dépense de la première boîte de scrutin. Puis, d'après ses idées et ses conseils, Colbert régularisa les heures d'assemblée, établit les jetons de présence, pressa les travaux, régla enfin tous les détails d'une organisation jusque-là négligée. Son influence sur le ministre ne fut sans doute pas étrangère non plus à la protection spéciale que le roi, après la mort du chancelier Seguier, accorda à l'Académie, qu'il voulut loger au Louvre, et qu'il autorisa à le venir haranguer, comme le parlement et les autres compagnies supérieures, dans les circonstances solennelles. C'est encore lui qui, de concert avec son frère l'architecte, contribua à la création de l'Académie des sciences. Enfin c'est d'après ses mémoires que le ministre fonda ou plutôt réorganisa sur de nouvelles bases l'Académie de peinture, sculpture et architecture. Il n'est pas étonnant que tant de services rendus aux lettres et que son activité, nommée par ses ennemis esprit d'intrigue, son amabilité personnelle et ses hautes relations, lui eussent assuré une grande influence, grâce à laquelle il occupait dans l'Académie française une place supérieure à son mérite d'écrivain.

Perrault prenait part à tous les travaux de cette société, mais ne s'était encore révélé que par des œuvres de fantaisie légère, telles que son *Portrait d'Eris*, et son *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, ou des poésies détachées, comme ses odes sur la paix des Pyrénées et sur le mariage du roi, quand le 27 janvier 1687, au milieu d'une séance destinée à célébrer la convalescence du monarque, il donna lecture à ses confrères d'un petit poëme, en assez mauvais vers : *Le Siècle de Louis le Grand*, où il cherchait à prouver la supériorité des auteurs de son temps sur ceux de l'antiquité, et à Homère, Hérodote, Platon, Aristote, Virgile, opposait résolûment, dans un singulier mélange d'admirations,

> Les Regniers, les Maynards, les Gombaulds, les Malherbes,
> Les Godeaux, les Racans.....
> Les galants Sarrazins et les tendres Voitures,
> Les Molières naïfs, les Rotrous, les Tristans,
> Et cent autres encor, délices de leur temps.

Ce poëme, accueilli avec satisfaction par la partie de l'Académie qui se composait des victimes de Boileau, des grands seigneurs et des courtisans, souleva l'indignation des autres. Racine ayant affecté de n'y voir qu'un jeu d'esprit et un aimable paradoxe, Perrault, piqué de cette méprise ironique, et poussé peut-être par les Lavau, les Charpentier, les Leclerc, les Boyer, les Dangeau, les Benserade, et tous les autres académiciens qui l'avaient applaudi, et auxquels sa thèse faisait l'effet d'une flatterie personnelle, résolut de développer et de soutenir méthodiquement son idée dans le *Parallèle des anciens et des modernes*, dont les quatre volumes parurent successivement de 1688 à 1698. L'ouvrage est conçu en forme de dialogue; Perrault y poursuit la comparaison entre les anciens et les modernes, non-seulement pour les lettres et les arts, mais

pour les sciences, la médecine, la philosophie, et même la cuisine. Sur tous les points, il proclame et démontre à sa manière la supériorité actuelle. En réalité, c'est la thèse de la perfectibilité indéfinie qu'il soutient; car le fond de ses arguments, c'est que les modernes l'emportent nécessairement sur les anciens parce qu'ils sont venus après eux, et qu'ils ont pu profiter de leurs découvertes en les accroissant. Son tort est de confondre sans cesse les sciences, dont le développement a besoin du progrès continuel des connaissances humaines, avec la poésie, qui n'en a pas besoin; et, dans la poésie et les lettres, l'habileté, le mécanisme, la partie méthodique et matérielle avec l'inspiration. Et puis, il est difficile d'avoir moins de goût critique et de choisir plus mal ses points de comparaison. Les *Parallèles* sont un livre de discussion légère et facile, à l'usage des gens du monde, qu'ils devaient séduire par l'absence de pédantisme et l'ingénieuse aisance du dialogue. Malgré ses erreurs fondamentales, cet ouvrage eut son côté utile et salutaire par les quelques idées générales qu'il jeta dans la circulation, par le libéralisme littéraire qu'il contribua à répandre. Ce que Descartes avait fait pour la philosophie, Ch. Perrault le fit pour la littérature : il introduisit le libre examen dans la place, mais avec moins d'autorité et de puissance. Chez lui, les idées l'emportent sur les appréciations, et le philosophe est au-dessus du critique. Les *Parallèles* de Perrault devinrent le point de départ et le centre de toute une longue bataille littéraire, connue sous le nom de *Querelle des anciens et des modernes*. Après s'être longtemps borné à des escarmouches dans ses épigrammes et quelques passages de ses écrits, Boileau entreprit une réponse plus complète dans ses *Réflexions sur Longin*, où il s'attache moins à réfuter les idées de son adversaire qu'à démontrer ses bévues. Piqué au vif par le ton dédaigneux et les rudesses de style du satirique, Perrault, malgré son urbanité ordinaire, se laissa aller à quelques traits mordants contre lui dans son *Apologie des femmes*, en vers (1694), et dans la préface dont il la fit précéder. La même année, des amis communs, et particulièrement Arnauld et le médecin Dodart, intervinrent pour les réconcilier; Perrault adoucit et supprima plusieurs traits qu'il se préparait encore à lancer contre les anciens, dans le 4e volume de ses *Parallèles;* néanmoins cette réconciliation ne fut scellée qu'en 1700 par une lettre de Boileau, lettre d'un caractère assez équivoque, et où l'épigramme se cache sous les fleurs; mais Perrault se montra satisfait.

Une fois sorti des principaux embarras de la querelle littéraire qu'il avait suscitée, Ch. Perrault s'occupa d'élever un nouveau monument à la gloire des écrivains modernes par la publication de ses *Hommes illustres du siècle de Louis XIV* (in-folio), ouvrage qui comprend cent deux courtes biographies, accompagnées de portraits de personnages célèbres en tous genres. On pourrait, dit d'Alembert, y désirer plus d'intérêt et de coloris, mais non plus de sincérité et de justice. Perrault avait composé cet ouvrage en partie sur les Mémoires de M. Begon, intendant de La Rochelle et de Rochefort, qui lui avait fourni également les portraits. Mais de tant de travaux divers, pas un seul peut-être n'eût suffi à transmettre son nom à la postérité, sans un tout petit livre auquel il était loin sans doute d'attacher la même importance qu'à ses *Parallèles* ou à ses *Hommes illustres*. On devine que je veux parler de ses *Contes des fées*. Perrault eût été probablement fort surpris si on lui eût dit qu'il devrait uniquement son immortalité à cet ouvrage, qu'il avait publié d'abord par une sorte de respect humain, sous le nom de son jeune fils. Il avait donné d'abord des *Contes en vers : Peau d'Ane*, *Griselidis*, *Les Souhaits ridicules*, qui sont d'une médiocrité extrême; mais il fut plus heureux avec ses contes en prose, délicieuses petites compositions d'un style heureux dans sa familiarité et sa négligence, d'une naïveté d'imagination et de narration parfaitement accommodée à l'esprit des enfants, pour qui ils sont écrits, et dont ils feront éternellement les délices. Perrault n'a pas inventé les sujets de ses contes; il n'a fait que les recueillir et les fixer, comme l'a démontré M. Walckenaër : il est question de *Peau d'Ane*, par exemple, dans beaucoup d'auteurs avant qu'il n'eût publié son livre. La plupart étaient des espèces de légendes populaires, de récits de bonnes femmes, de *contes de nourrice*, qui n'avaient pas encore été écrits, et auxquels il a attaché son nom en leur donnant la forme et la vie.

Ch. Perrault se préparait à donner un recueil d'hymnes traduites en français et un ouvrage intitulé le *Cabinet des arts*, quand il fut surpris par la mort, à l'âge de soixante-quinze ans. On l'enterra dans l'église Saint-Benoît. Depuis longtemps il n'était plus qu'un simple écrivain : même avant la mort de Colbert, il s'était retiré de l'administration, et l'avénement de Louvois, qui détestait tous les protégés de Colbert, avait achevé de le fixer dans la retraite. Retiré au fond du faubourg Saint-Jacques, Perrault s'occupait de l'éducation de ses deux fils, cultivait les amis qu'il s'était faits et qu'il avait conservés par l'urbanité de son caractère, s'occupait à étendre toujours le cercle de ses connaissances scientifiques et philosophiques, écrivait ses livres et rédigeait ces courts mémoires qui ne furent publiés que longtemps après (1759) et qui ne s'étendent que jusqu'à l'an 1687. Ce fut au milieu de ces occupations qu'il mourut. On a encore de Perrault : *Courses de têtes et de bagues, faites par le roi et par les princes et seigneurs de sa cour, en* 1662; Paris, 1670, in-fol.; — *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers;* Paris, 1675 in-4°; — *Saint Paulin*,

évêque de Nole, poëme dont Boileau s'est beaucoup moqué; Paris, 1686, in-8°; un poëme sur la peinture, qui renferme quelques beaux vers, une traduction des *Fables* de Faerne; deux comédies manuscrites : *L'Oublieux* et *Les Fontanges*, qui faisaient partie de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinnes; *Le Banquet des Dieux pour la naissance de Mgr le duc de Bourgogne*, récit en prose et en vers, 1682, etc.

Victor FOURNEL.

Mémoires de Perrault. — Titon du Tillet, *Le Parnasse françois*. — *Éloges des membres de l'Académ. franç.*, par d'Alembert, t. II. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. V. — Walckenaër, *Lettre sur les contes de fées attribués à Perrault* (1826). — Rigault, *Querelle des anciens et des modernes*.

PERRAULT DE JOTEMPS (*Alexandre-Gaspard* DE FEUILLASSE, vicomte DE), agronome français, né vers 1786. Issu d'une ancienne famille de Bretagne, il entra à quatorze ans dans la marine militaire, et prit part à l'expédition de Saint-Domingue. Appelé en 1804 à commander un des bâtiments de la flottille réunie dans le port de Boulogne-sur-mer, il tomba au pouvoir des Anglais, qui prolongèrent sa captivité jusqu'en 1812. Il s'établit alors dans le pays de Gex, s'adonna à l'agriculture, et devint avec MM. Fabry et Girod (de l'Ain) l'un des trois propriétaires-directeurs de la bergerie de Naz. En 1823, il obtint de la Société d'encouragement une médaille d'or pour un mémoire sur l'éducation des mérinos, et en 1834 il figura en tête des exposants hors de concours. On a de lui : *Traité sur la laine et les moutons*; Paris, 1824, in-8°; — *Principes qui doivent diriger les propriétaires de troupeaux dans le choix du bétail*; Paris, 1829, in-8°; — *Traité de la comptabilité agricole*; Paris, 1840, 4 cah. pet. in-fol.; — *Notice sur la propriété des laines et l'amélioration des races ovines*; Paris, 1846, in-8°.

Quérard, *La France littér.* — *Rapport de M. Ch. Dupin à l'exposit. de 1834.*

PERRAY (DU). *Voy.* DUPERRAY.

PERRÉAL (*Jean*). *Voy.* JEAN DE PARIS.

PERREAU (*Jean-André*), littérateur français, né le 17 avril 1749, à Nemours, mort le 6 juillet 1813, à Toulouse. Après avoir débuté dans la carrière des lettres par le drame, assez froid, de *Clarisse* (1771), il devint gouverneur des enfants de M. de Caraman. En 1791 il rédigea *Le vrai Citoyen*, feuille consacrée à la défense des principes constitutionnels. Lors de la formation des écoles centrales, il enseigna la législation à celle du Panthéon, et fut ensuite nommé professeur suppléant du droit de la nature et des gens au Collége de France. Dans le Tribunat, où il entra en 1800, il fut un des rapporteurs du Code civil, et en sortant de cette assemblée (1804) il fut appelé aux fonctions d'inspecteur général des écoles de droit. On a encore de lui : *Lettres illinoises*; Paris, 1772, in-12; — *Éléments de l'histoire des anciens peuples*; Paris, 1775, in-8°; — *Éloge du chancelier de L'Hospital*; Paris, 1777, in-8°; — *Mizrim, ou le Sage à la cour*; Neufchâtel, 1782, in-8°; réimpr. sous le titre *Le bon Politique* en 1789; — *Scènes champêtres*; Paris, 1782, in-8°; — *Instructions du peuple : la morale, les affaires, la santé*; Paris, 1786, in-12; — *Études de l'homme considéré dans ses premiers âges*; Paris, 1798, in-8°; — *Éléments de législation naturelle*; Paris, 1801, 1834, in-8°; livre rempli de notions justes et d'un bon style; — *Considérations physiques et morales sur la nature de l'homme*; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; — *Principes généraux du droit civil privé*; Paris, 1805, in-8°; — *Nova juris civilis romani elementa*; Paris, 1809, in-8°, et aussi en français. Perreau a travaillé au *Bulletin* de l'Académie de législation.

Biogr. univ. et port. des Contemp. — *Magasin encyclop.*

PERRECIOT (*Claude-Joseph*), archéologue français, né en 1728, à Roulans (bailliage de Baume), où il est mort, le 12 février 1798. Attaché comme avocat au parlement de Besançon, il vint s'établir à Baume-les-Dames, où pendant quelque temps il occupa l'emploi de procureur du roi près de la maîtrise des eaux et forêts. Élu maire en 1768, il visita les archives de la ville, et y découvrit un grand nombre de documents qui lui servirent à composer des mémoires fort intéressants sur les antiquités de l'ancien comté de Bourgogne. Admis en 1782 dans l'Académie de Besançon, il obtint en même temps la charge de trésorier au bureau des finances. Après avoir pris part en 1789 à la rédaction des cahiers de doléance du bailliage de Besançon, il fit en 1790 partie de l'administration départementale du Doubs, et devint en 1792 juge de paix du canton de Roulans. Perreciot comptait beaucoup d'amis et entretenait un échange de lettres avec Brequigny, Moreau, Berthod, dom Clément, Oberlin, Koch, etc. On a de lui : *De l'État civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*; en Suisse (Besançon), 1784-1786, 2 vol. in-4°; l'édit. de Londres, 1790, 5 vol. in-12, a été faite à l'insu de l'auteur. Cet ouvrage excellent, fruit de vingt années de recherches, a été réimpr. en 1845 (Paris, 3 vol. in-8°); il est divisé en huit livres, et traite de l'état des personnes libres, de l'esclavage et des serfs, de la noblesse, des *Lètes*, Gaulois qui se réfugièrent sous Auguste dans certains cantons déserts du bord du Rhin; de la mainmorte, de l'origine des fiefs, des abus de la féodalité, etc. Il est encore l'auteur d'un *Mémoire sur l'origine et les accroissements de Baume*, couronné en 1769 par l'Académie de Besançon, et de plusieurs dissertations historiques insérées dans divers recueils; il en a laissé près de cent manuscrites, déposées à la bibliothèque de Besançon.

Jouy, Norvins, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.*

PERRÉE (*Jean-Baptiste-Emmanuel*),

amiral français, né à Saint-Valery-sur-Somme (Picardie), le 19 décembre 1761, tué sur la Méditerranée, le 18 février 1800. Son père, marin du commerce, l'initia à la carrière qu'il parcourait, et en fit bientôt un bon marin. En 1793, il entra dans la marine militaire comme lieutenant, et prit le commandement de la frégate *La Proserpine*. Dans une seule croisière Perrée captura soixante-trois bâtiments, parmi lesquels une frégate hollandaise. Nommé capitaine de vaisseau en 1794, à la tête d'une division navale, il détruisit tous les établissements anglais de la côte occidentale d'Afrique et en ramena cinquante-quatre navires richement chargés. En 1795, il reprit sur la rade de Tunis une frégate et deux corsaires que les Anglais avaient enlevés. En 1798, Perrée fit partie de l'expédition d'Égypte en qualité de chef de division sous les ordres de l'amiral Brueys. Chargé par le général en chef Bonaparte de suivre sur le Nil les mouvements de l'armée avec une flottille de chebecs et autres bâtiments légers, il rendit d'importants services et battit les Turcs en plusieurs rencontres. Sa conduite à Chébréiss fut récompensée par un sabre d'honneur. Pendant la glorieuse mais désastreuse campagne de Syrie, il tint la mer et ravitailla plusieurs fois l'armée de terre, malgré les escadres anglaise et turque. En juin 1799, il appareilla avec une division de frégates et de corvettes qu'il avait ordre de ramener à Toulon. Poursuivi par la flotte ennemie, il fut atteint le 19 et, accablé par des forces supérieures, tomba aux mains des Anglais. Échangé presque aussitôt, il fut nommé contre-amiral en novembre 1799. Le 10 février 1800, il partit de Toulon sur le vaisseau *Le Généreux*, avec une frégate, deux corvettes et une flûte. Cette division, destinée à ravitailler Malte, portait trois mille soldats, des vivres, des munitions. Arrivée à la hauteur de l'île, elle fut assaillie par Nelson, qui commandait quatre vaisseaux et quatre frégates. Perrée se dévoua : il fit prendre chasse à ses conserves, tandis qu'il engageait une lutte sans espoir. Blessé à l'œil gauche dès le commencement du combat, il eut une heure après la cuisse droite fracassée par un boulet. Il ne vécut pas assez pour voir *Le Généreux* complètement désemparé amener son pavillon. Nelson fit inhumer Perrée avec de grands honneurs, dans l'église Santa-Lucia de Syracuse. A. DE L.

Gérard, *Vies des plus illustres marins français*, p. 275-278. — Norvins, *Hist. de Napoléon*, t. I, p. 334. — Amédée Ryme, *Égypte sous la domination française*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 43, 47. — Van Tenac, *Hist. générale de la marine*, t. VI, p. 190.

PERREGAUX (*Alphonse-Claude-Charles-Bernardin*, comte), banquier français, né à Neufchâtel (Suisse), en 1750, mort à Paris, le 21 février 1808. Sa famille était d'origine française; venu jeune à Paris, il entra dans le commerce, et se trouvait à la tête d'une maison de banque considérable à l'époque de la révolution. Sous la terreur, il fut arrêté sous prétexte d'accaparement. Il se réfugia en Suisse, et ne revint en France qu'après la chute de Robespierre (9 thermidor an II). Il fut nommé régent de la Banque de France (février 1800). Plus tard, il s'associa Jacques Lafitte. Après le 18 brumaire (23 décembre 1799), il fut créé sénateur.

Sa fille épousa le maréchal Marmont, duc de Raguse, et son fils *Alphonse*, comte de PERREGAUX, né à Paris, le 30 mars 1785, mort dans la même ville, le 10 juin 1841, fut auditeur près le ministre des finances en l'an XII, et devint chambellan de Napoléon Ier. Il se maria en 1813, avec une fille du maréchal Macdonald, duc de Tarente. Pendant les Cent Jours, il fut nommé pair de France, mais les Bourbons ne le confirmèrent point dans cette dignité. Officier supérieur de la garde nationale de Paris, il fut rappelé par Louis-Philippe à la chambre des pairs, le 19 novembre 1831.

Germain Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des hommes du jour*.

PERREGAUX (*François-Alexandre-Charles* DE), général français, né le 21 octobre 1791, à Neufchâtel (Suisse), mort en mer le 6 novembre 1837. D'origine française et naturalisé français, il entra comme sous-lieutenant dans le bataillon de Neufchâtel (1807), et devint chef d'escadron dans les gardes du corps du roi (1814), colonel (1820), et maréchal de camp (16 juin 1834). La campagne d'Afrique mit dans un nouveau jour ses talents comme officier général. Chargé seul, après les deux expéditions de Mascara et de Tlemcen, de diriger un corps de cinq mille hommes, peu de semaines lui suffirent pour obtenir, par son énergie et sa loyauté, la soumission de vingt-deux tribus arabes des environs d'Oran, qui se plaisaient à lui donner la qualification de *sultan juste*. Nommé en 1837 chef d'état-major général, il prépara le succès de la seconde expédition de Constantine, à force d'activité et de dévouement. Atteint d'une balle à la tête, il n'abandonna ses fonctions qu'au retour de l'armée à Bone; il s'embarqua pour la France, à bord du bateau à vapeur *La Chimère*, mais il succomba dans la traversée, et fut inhumé à Cagliari. H. F.

Fisquet, *Biogr. de l'armée d'Afrique*, 6e et 7e livr.

PERREIN (*Jean*), naturaliste français, né en 1750, mort à New-York, en 1805. Né d'une bonne famille de la Gascogne, il fut d'abord destiné au commerce, mais un goût décidé pour l'étude de la botanique et des autres parties de l'histoire naturelle l'entraîna à voyager. Il visita une grande partie du littoral de l'Afrique et les principales îles occidentales de l'Océan indien. Il en rapporta de fort belles collections. Membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux, il a donné à cette société quelques mémoires intéressants. Il repartit pour visiter l'Amérique septentrionale. Après une tournée laborieuse et utile pour la science, il revenait en Europe lorsqu'il mourut à New-York. Ses nombreuses notes et sa correspondance ont beaucoup

servi à Sonnini, pour rédiger son cours d'histoire naturelle. A.

Sonnini, ouvrage précité. — Peignot, *Dict. abrégé biogr. et bibliogr.*

PERRENOT (*Nicolas*), sieur DE GRANVELLE, premier ministre de Charles-Quint, né à Ornans (Doubs), en 1486, mort à Augsbourg, le 28 août 1550. Son père descendait d'une honorable famille bourgeoise. Quelques-uns de ses ancêtres avaient rempli des fonctions de judicature, d'autres s'étaient alliés à des maisons de petite noblesse; leur nom était tout simplement PERRENOT. Les qualités et l'ambition de Nicolas Perrenot firent sortir ce nom du néant. Dès le commencement de sa carrière, la fortune favorisa le futur diplomate : à Dôle, où il terminait ses études de droit, son zèle et ses talents fixèrent l'attention de Mercurin Arborio. C'est à ce célèbre maître qu'il dut bientôt un rapide avancement. En rentrant dans sa ville natale il acheta la terre de *Granvelle*, dont il prit le titre, puis il devint successivement maréchal impérial à Besançon, conseiller au parlement de Dôle et maître des requêtes de l'hôtel de l'empereur, l'année même du sacre de Charles-Quint. Envoyé aux Pays-Bas, où Marguerite d'Autriche conduisait tout, il donna quelques conseils qui lui valurent l'estime et la confiance de cette princesse, qui le chargea d'assister en son nom aux conférences de Calais. Il profita des premiers jours de sa faveur pour faire ennoblir son père défunt : un tombeau splendide lui fut élevé où l'on inscrivit le titre de chevalier (1524). Envoyé comme ambassadeur en France, il fut retenu prisonnier à Paris après le retour de François Ier, au moment où l'on songea à violer le traité de Madrid : néanmoins ces représailles de la cour de France furent pleines d'égards. Le roi eut le temps de juger Granvelle : il lui donna des marques de sa sympathie, et dans l'audience de congé l'assura qu'il l'obligerait toujours de bon cœur : « Il m'a deplu très-fort, ajouta-t-il, d'avoir été contraint de ne vous traiter si gracieusement et si humainement que par le bon et honneste office que vous avez fait; vous avez très-bien mérité. » C'est à cette occasion que Brantôme, soutenant la thèse qu'il n'est pas sage aux souverains de se faire représenter par des ambassadeurs de l'ordre civil, dit qu'un Gonzague ou tout autre capitaine se fût conduit avec plus de vigueur. Cependant Charles-Quint sut bon gré à son ambassadeur de sa prudente retenue; à la mort de Mercurin Arborio, devenu comte de Gattinara (1530), il l'éleva à la plus haute dignité de l'État, celle de chancelier, sans toutefois lui en donner le titre. Nicolas de Granvelle servit dès lors à l'empereur de conseiller et d'unique confident. Toutes ses négociations cependant ne furent point également fructueuses : en 1532, il tenta sans succès de convertir le duc de Saxe au catholicisme. Charles-Quint ne lui en voulut pas de cet échec; depuis il l'emmena à Turin (1535), l'envoya traiter des conditions de son passage par la France (1539), et la même année on le vit siéger aux colloques de Worms et de Ratisbonne. A la fin de 1540 il eut plusieurs conférences avec le pape dans les villes de Lucques et de Rome. La dernière mission diplomatique dont il fut chargé clôt dignement une existence si bien remplie. Il venait d'assister à l'ouverture du concile de Trente lorsqu'il fut appelé à Worms pour présider la diète où devait se conclure l'accommodement de l'empereur et du duc de Wurtemberg. Cette assemblée de Worms dirigée avec une grande modération fut un grand pas vers l'achèvement des troubles religieux. On peut dire que Granvelle expira au champ d'honneur. La mort l'emporta à Augsbourg pendant la diète, au milieu de la cour, dont il était l'une des figures les plus marquantes. Quelques mois auparavant Charles V avait remis à son fils une instruction secrète où il parlait de son conseiller en termes flatteurs, à cette restriction près : « Il a quelques passions, entre autres beaucoup d'envie d'élever et d'enrichir sa famille. Je lui ai témoigné que je l'avais remarqué, et que je ne l'approuvais pas. » Le népotisme a toujours été le défaut capital des premiers ministres; on a cherché à l'excuser chez Granvelle. Son amour excessif des richesses a trouvé aussi des avocats. Il est vrai qu'il employait ses biens à encourager les arts; il avait acheté en 1536 à Besançon le palais de Granvelle, qu'il avait agrandi, puis orné de tableaux des plus grands maîtres d'Italie, de Flandre et d'Allemagne. Son portrait peint par le Titien fut longtemps conservé à Besançon. Sa femme, Nicole Bonvalot, lui donna quatorze enfants, qui tous parcoururent avec éclat la carrière brillante qu'il leur avait préparée. L'un de ses fils fut ambassadeur de Charles-Quint, un autre joua un grand rôle dans les armées espagnoles des Pays-Bas (*voy.* CHANTONNAY et CHAMPAGNEY), sans parler d'Antoine, dont l'article suit.

Son corps fut inhumé à Besançon, dans la chapelle de famille, aux Carmes de l'ancienne observance. Louis LACOUR.

Gomorra, *Mémoires du règne de Charles V*. — Dunod, *Hist du comté de Bourgogne*, t. III. — *Captivité de François Ier*, publ. par Champollion-Figeac, dans la *Collection des doc. inédits pour servir à l'hist. de France*. — Levesque, *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle*; 1753, 2 vol. in-12.

PERRENOT DE GRANVELLE (*Antoine* DE), cardinal, premier ministre de Charles-Quint et de Philippe II, fils du précédent, né à Besançon, le 20 août 1517, mort à Madrid, le 21 septembre 1586. Il étudia aux universités de Paris, de Padoue, de Louvain, et à vingt-trois ans il monta sur le siége épiscopal d'Arras. Ayant fait preuve de talent au concile de Trente, il fut nommé conseiller d'État. Le traité qui suivit la bataille de Muhlberg (24 avril 1547) fut rédigé par Granvelle, qui assista peu après à la prise de Constance. Après la mort de son père, il prit

les rênes du gouvernement de l'empire, sans porter toutefois le titre de chancelier. A Inspruck, l'empereur et son ministre faillirent tomber entre les mains de Maurice de Saxe, qui leur arracha le traité de Passau. Granvelle s'en vengea en conduisant à bonne fin l'union de Philippe II avec la fille de Henri VIII. Mais Marie n'ayant point eu d'enfants, les espérances du ministre furent déçues : les îles britanniques, loin de passer sous le joug espagnol, se rangèrent bientôt sous la bannière de la réforme. En abdiquant, Charles-Quint recommanda son favori à son fils, et le pria de porter en son nom la parole aux états de Flandre. Granvelle s'acquitta de cette tâche avec une rare éloquence, et devint bientôt le bras droit de la gouvernante, Marguerite, duchesse de Parme. Ce fut comme son représentant qu'il figura parmi les négociateurs de la paix de Câteau-Cambrésis. Le crédit qu'il acquit sur l'esprit de cette princesse provoqua le désespoir des Pays-Bas. Soit irréflexion, soit soumission aveugle aux volontés du roi, il introduisit contre le gré des habitants un grand nombre de troupes espagnoles, ruina le commerce par de mauvais édits, favorisa enfin l'essor de l'inquisition, dont les bûchers couvrirent la contrée. Tel fut Granvelle jusqu'en 1563; le soulèvement des Gueux le contraignit à fuir. Quelques années après, son souvenir était aussi odieux qu'au premier jour : on pilla son ancienne demeure, on vendit des images où il était représenté couvant des œufs d'où sortaient des évêques en rampant tandis que le diable, planant sur sa tête, le bénissait en disant : « Voici mon fils bien aimé! » Le titre d'archevêque de Malines (1560), celui de cardinal (1561) furent les récompenses de son dévouement. Retiré dans son palais de Besançon, il ne laissa pas d'adresser des avis au gouvernement des Pays-Bas : « Le duc de Savoie, dit-il à Chantonnay, m'a escript une fort belle et courtoise lettre, louant Dieu d'estre échappé de Flandre et me disant que je fais très-bien de, me trouvant dehors, non y retourner jusques l'on voye qui sera maistre du pays, ou le roy ou les subjectz. » S'il n'eût tenu qu'à lui, ses efforts n'eussent pas tardé à donner la victoire au roi. Il entretenait des espions partout, et quelques-uns de leurs rapports montrent qu'ils remplissaient leurs commissions avec une rigoureuse exactitude; aussi pouvait-il écrire en connaissance de cause au baron de Bolwiller : « Il est aujourd'hui universel que les sujets travaillent leurs seigneurs; mais j'espère que cela ne durera et seroit jà plus que temps que nous en vissions le boult. » Appelé à Rome en 1565, le cardinal assista au conclave où Pie V fut élu pape. Cinq années plus tard il négocia avec ce pontife un traité contre les Turcs, et se rendit à Naples, dont il venait d'être nommé vice-roi. Il se relâcha de la sévérité qu'il avait montrée aux Pays-Bas. Rome le revit un instant en 1575, puis il gagna Madrid, où Philippe le mandait pour l'aider à soutenir le poids des affaires. Élu en 1584 archevêque de Besançon, il se démit du siége de Malines. Ses derniers jours approchaient. Une phthisie le minait lentement. Il demande à retourner dans sa patrie : cette consolation lui est refusée. Ses cendres seules furent portées à Besançon : elles y reposèrent jusqu'à la révolution, qui les jeta au vent.

Le cardinal de Granvelle, souple et habile, était merveilleusement secondé par de brillantes qualités extérieures. Froidement ambitieux, il n'aima jamais que la vaine auréole qui entoure les puissants de ce monde. Son cœur est à jour dans son immense correspondance; c'est là qu'il faut le prendre pour le juger. Il était fort instruit : il possédait presque toutes les langues de l'Europe; il cultivait les différentes branches de l'histoire naturelle et encourageait les savants qui s'en occupaient. Généralement les gens de lettres trouvèrent chez lui bon accueil. Plus de cent ouvrages lui ont été dédiés par leurs auteurs. Sadolet, savant cardinal, Richardot, fondateur de l'université de Douai, Juste Lipse, Antoine Lulle, Orsino, Nannius, Gambara, Petri et tant d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, furent moins ses protégés que ses amis. Il enrichit de beaucoup de tableaux le musée de son père, fit rechercher et dessiner en Italie et en Sicile grand nombre d'antiquités et entre autres les thermes de Dioclétien. Il veilla sur les Alde et sur Plantin, célèbre imprimeur d'Anvers; ses palais de Madrid, de Naples, de Rome et de Bourgogne étaient meublés avec une magnificence extrême.

On voit dans le *Museum Mazzuchellianum*, t. I, p. 86 et 87, plusieurs médailles frappées en l'honneur de Granvelle. On recueillit après sa mort une quantité considérable de papiers, qu'on laissa bientôt devenir la proie des vers et de la poussière. Boisot, savant érudit du siècle dernier, les arracha à la destruction. Là se trouvent racontées la rivalité des maisons de France et d'Autriche, la réforme religieuse, la politique de l'Angleterre, la conquête du Portugal, l'insurrection des Pays-Bas, les guerres de la Ligue, etc. On compte plus de quatre-vingts gros volumes in-fol. qui peuvent se classer comme il suit : *Mémoires et Correspondance de Granvelle*, 33 vol.; *Apologie de Charles-Quint*, 1 vol.; *Lettres à M. Vergy*, 2 vol.; *Ambassade de J. de Saint-Mauris en* 1544, 1 vol.; *Amb. de San Renard*, 5 vol.; *Ambas. de Thomas de Chantonnay*, 9 vol.; *Correspondance de Champagney*, 6 vol.; *Lettres de Joach. Hopperus*, 7 vol.; *Correspondance de Maximilien Morillon*, 9 vol.; *Corresp. du prieur de Bellefontaine*, 3 vol.; *Corresp. de divers hommes d'État*, 4 vol. Le ministre de l'instruction publique a fait analyser ces précieux volumes pour la collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France. Neuf tomes d'extraits et de copies ont vu le jour (1841-1852), sous la direction de M. Weiss. On a suivi l'ordre

chronologique; la dernière pièce imprimée porte la date du 20 nov. 1565. L'intérêt qui s'attache à cette publication explique l'impatience avec laquelle sa suite est attendue. Louis LACOUR.

Berthod, *Analyse des papiers de Granvelle*. — Courchetet, *Hist. du cardinal de Granvelle*; Paris, 1761, in-12, ou Bruxelles, 1784, 2 vol. in-8°. — *Observ. crit. sur l'hist. du cardinal de Granvelle* (*Journ. Encyclop.*, 1761, t. V). — Desmolets, *Continuation des Mém. de littérature*, IV, p. 26. — Grappin, *Mem. hist. où l'on essaye de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles*; 1788, in-8°. — Gerlache, *Philippe II et Granvelle*; Bruxelles, 1842, in-8°. — Juste, *Hist. de la révol. des Pays-Bas sous Philippe II*, 1856, in-8°. — Schiller, *Hist. du soulèv. des Pays-Bas*; trad. Châteaugiron, l. II, ch. I, etc. — *Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français*; 1855, p. 196. — *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, introduction. — Prescott, *History of Phillips II*.

PERRET (*Jean-Jacques*), coutelier et écrivain français, né à Béziers, le 30 juillet 1730, mort à Paris, le 2 avril 1784. Fils d'un pauvre coutelier, il quitta Béziers à douze ans pour faire son tour de France. Admis dans l'un des principaux ateliers de Paris, il joignit à une pratique habile l'étude approfondie de son art, auquel il fit faire d'immenses progrès, particulièrement pour la fabrication des instruments de chirurgie. Pour réussir dans cette partie, il devint anatomiste distingué, mais il résista à tous les conseils du célèbre Lecat, qui l'engageait à se faire recevoir chirurgien. Perret devint prévôt des couteliers de Paris et chef d'une maison considérable. On lui doit l'invention du rasoir à rabot, et d'un instrument destiné à faire la section de la cornée transparente dans l'opération de la cataracte. On se servait depuis longtemps pour polir l'acier d'un procédé anglais; Perret, désirant soustraire l'industrie française à cette humiliante supériorité, composa une potée au moins égale en qualité à celle de l'Angleterre, et le 15 juillet 1769, dans un rapport solennel, l'Académie des sciences lui accorda les plus grands éloges. On a de lui : *La Pogonotomie, ou l'art d'apprendre à se raser soi-même* (Paris, 1769, in-12), qui a eu plusieurs éditions et qui fut traduit en hollandais et en allemand ; — *L'Art du coutelier* (Paris, 1771-1773, 2 vol. in-fol.); — *Mémoire sur l'acier*, couronné en 1777 par la Société des arts de Genève (Paris, 1779, in-8°), trad. en allem. H. F.

Bulletin de la Soc. archéol. de Béziers. — *Biogr.* (inédite) *de l'Hérault*.

PERRIEN (*Pierre*), marquis DE CRENAN, général français, mort le 10 février 1702. D'une ancienne famille de Bretagne, il entra en 1668 dans le régiment du Roi, prit part aux campagnes de Hollande et de Flandre, et fut nommé maréchal de camp en 1688. Gouverneur de la citadelle de Casal en 1687, il déjoua en 1691 le complot ourdi par le comte de Passati pour livrer la ville aux Impériaux et massacrer les Français. Promu lieutenant général (mars 1693), il conserva son gouvernement jusqu'au 11 juillet 1695, où il rendit cette place après dix jours de tranchée ouverte et par l'ordre exprès du roi. Après avoir été nommé gouverneur de Condé (1697), et directeur général de l'infanterie (1699), il revint en Italie, lors de la guerre de la succession d'Espagne, et combattit le 1er septembre 1701 à Chiari, où, suivant le rapport du maréchal de Villeroy, il fit avec l'infanterie de la droite de l'armée française tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme de courage. A la prise de Crémone par le prince Eugène, le 1er février 1702, il eut l'épaule fracassée d'un coup de feu, et mourut, neuf jours après, des suites de cette blessure. P. L—T.

Quincy, *Hist. milit. du règne de Louis XIV*. — *Mémoires milit. relatifs à la guerre de la succession d'Espagne*. — D'Aspect, *Hist. de l'ordre de Saint-Louis*.

PERRIER ou **PÉRIER** (*François*), dit *le Bourguignon*, peintre et graveur français, né vers 1590, à Saint-Jean-de-Losne, mort à Paris, en 1650 ou 1656. Il était fils d'un orfévre. Il fit ses études artistiques à Lyon; puis, dénué de toutes ressources pour se rendre en Italie, il se fit le conducteur d'un aveugle, qui l'emmena à Rome. Là il se mit aux gages d'un marchand de tableaux. Lanfranc, ayant vu Perrier à l'œuvre, l'employa aux grands travaux dont il était chargé, et attira ainsi sur lui l'attention des amateurs. C'est de cette époque que datent les peintures qu'il fit pour le cardinal d'Este dans son palais de Tivoli. En 1630 Perrier revint en France. A Lyon il fit huit tableaux et dix fresques pour les Chartreux de cette ville. Il séjourna également à Mâcon, où deux de ses frères étaient établis, l'un comme peintre, l'autre comme sculpteur, et y fit quelques ouvrages. Arrivé à Paris, il partagea l'engouement général pour Simon Vouët, et peignit sur ses dessins la chapelle du château de Chilly, proche de Longjumeau, appartenant au maréchal d'Effiat. Après un nouveau séjour en Italie (1638-1645), nous le voyons chargé de travaux pour le Palais de Justice, la chapelle des Incurables, l'hôtel Lambert, les châteaux de Fresne et du Raincy, l'hôtel La Vrillière, etc. Il eut l'honneur d'avoir Le Brun pour élève, et de concourir avec lui à la fondation de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture; il fut l'un des douze anciens de la compagnie, c'est-à-dire l'un des professeurs que les fondateurs de l'Académie choisirent parmi eux. On voit trois tableaux de lui au musée du Louvre, un au musée de Mâcon, un au palais du roi à Berlin. M. Robert Dumesnil a catalogué cent quatre-vingt-quinze estampes gravées à l'eau-forte par Perrier; celles qu'il fit dans le genre dit camaïeu sont les plus estimées. Les cent quinze gravures d'après l'antique signées de lui qui figurent dans le recueil connu sous le nom de *Galerie Giustiniani*, sont exécutées avec facilité, mais elles sont loin de rendre les originaux. On dit qu'il grava le tableau de *La Communion de saint Jérôme* de Lanfranc pour soutenir cet artiste dans sa fameuse querelle avec le Dominiquin.

PERRIER (*Guillaume*), peintre et graveur,

né à Mâcon, vers 1600, mort à Lyon, en 1655. Neveu et élève de François Perrier, il imita sa manière. On prétend qu'ayant commis un meurtre il se réfugia au couvent des frères Mineurs de Lyon, où il mourut après avoir exécuté un certain nombre de tableaux pour l'église de ces religieux. Gabriel Le Brun a gravé d'après G. Perrier un *Jésus-Christ disputant avec les docteurs de l'ancienne loi*; et lui-même a gravé avec esprit une planche qu'il a signée. On lui en attribue, non sans probabilité, trois autres. Il eut pour élève le graveur Claude Audran. H. H—N.

Archives de l'art français, *Abedario* de Mariette. — *Mémoires inédits de l'Acad. de peinture*. — D'Argenville, *Vie des plus fameux peintres*. — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre*. — Renouvier, *Des Types et des manières des maîtres graveurs*. — Robert-Dumesnil, *Le Peintre graveur français*. — G. Duplessis, *Hist. de la gravure en France*. — L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — *Mémoires pour servir à l'hist. de l'Acad. de peinture*, publiés par A. de Montaiglon.

PERRIER (*François*), jurisconsulte français, né à Beaune, en 1645, mort à Dijon, en 1700. Après avoir pendant plusieurs années exercé avec succès la profession d'avocat, il devint en 1679 substitut du procureur général au parlement de Bourgogne. On a de lui : *Arrêts notables du parlement de Dijon*; Dijon, 1735, 2 vol. in-fol.; — Perrier a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages de droit et un recueil de *Remarques de belles-lettres*.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*.

PERRIER (*Marie-Victorine* PATRAS, Mme), littératrice française, morte à Paris, au mois d'avril 1821. On a d'elle : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles*; 1804, in-12; — *Adresse de Marie-Victorine aux Français*; Lyon, 1815, in-8°. Elle a aussi composé une comédie en un acte et en vers, jouée à la Porte-Saint-Martin, en 1820. Elle a publié dans divers recueils, entre autres dans le *Petit Magasin des Dames*, des *chansons* et *des poésies fugitives*; elle a laissé en manuscrit plusieurs comédies. E. D.-S.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1821.

PERRIER (*Jean-Baptiste*), littérateur français, né le 29 décembre 1767, à Villeneuve-le-Roi (Yonne), mort le 19 avril 1842, à Abbeville. Nommé en 1791 principal du collége de Joigny, il devint peu de temps après chef du bureau de la justice militaire au ministère de la guerre. Nous citerons de lui : *Guide des juges militaires* (Paris, 1807, in-8°; 4e édit., 1831), le meilleur ouvrage sur la matière; — *Manuel spécial d'enseignement simultané* (1834, in-8°). Il avait professé à l'Athénée et il faisait partie de plusieurs sociétés savantes.

E. Prarond, *Les Hommes utiles d'Abbeville*.

PERRIER. *Voy*. PÉRIER.

PERRIÈRE (LA). *Voy*. LA PERRIÈRE.

PERRIGNY (*N*... TAILLEVIS DE), marin français, né près de Vendôme, en 1720, tué dans les eaux de Lorient, en 1757. Il débuta à l'âge de douze ans comme garde de la marine. Il était en 1757 commandant de la corvette *L'Émeraude* (vingt-deux canons) lorsqu'après avoir heureusement convoyé un renfort destiné pour le Canada il fut attaqué par *Southampton*, frégate anglaise de quarante canons. Dès les premières bordées Perrigny eut les deux cuisses fracassées par un boulet. Pour arrêter l'hémorragie il se fit mettre sur un tonneau rempli de son et continua de diriger son équipage. Un second boulet vint l'enlever au moment où le bâtiment anglais fort maltraité allait être abordé.

Son frère, le marquis DE PERRIGNY, était alors prisonnier : les Anglais, pleins de respect pour l'héroïsme du commandant de *L'Émeraude*, le mirent en liberté sans rançon. A DE L.

Van Tenac, *Hist. générale de la Marine*, t. IV.

PERRIMEZZI (*Giuseppe-Maria*), savant prélat italien, né le 17 décembre 1670, à Paula (Calabre), mort en 1740, à Rome. Admis chez les Minimes, il acquit par ses prédications et ses écrits une réputation considérable, et devint successivement provincial de son ordre, consulteur du Saint-Office et de la congrégation de l'Index, et évêque de Scala et Ravello (1707), d'où il fut transféré en 1714 dans le diocèse d'Oppido. Il reçut du pape Benoît XIII, qui l'honorait d'une estime particulière, le titre d'archevêque de Bostra *in partibus*, et il fixa sa résidence à Rome. On a de lui une trentaine d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Panegirici*; Rome, 1702-1703, et Naples, 1722, 4 vol. in-12; — *Vita di S. Francisci de Paula*; Rome, 1707, 2 vol. in-4°; — *Vita di Niccolo di Longobardi*; ibid., 1713, in-4°; — *Raggionamenti pastorali*; Naples, 1713-1721, 6 vol. in-4°; — *Decisioni accademiche degl' Infecundi*; ibid., 1719, 2 vol. in-12; — *In sacram de Deo scientiam dissert. selectæ*; ibid., 1730-1733, 8 vol. in-fol.; — *Vita del P. Antonio Torres*; ibid., 1733, in-4°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

PERRIN (*François*), poëte français, né à Autun, où il mourut, le 9 janvier 1606. Il était chanoine de la cathédrale d'Autun. On a de lui : *Le Portrait de la vie humaine, en trois centuries et sonnets* (Paris, 1574, in-8°) et *Cent et quatre quatraines de quatrains, divisées en quatre quarterons* (Lyon, 1587, in-12). Il est aussi l'auteur de deux tragédies bizarres, *Jephté* et *Sichem* (1589, in-12), mêlées de chœurs, d'odes et de chansons, et d'une comédie, *Les Escoliers* (1586, in-12), en cinq actes et en vers de huit pieds. Il avait composé sur les antiquités d'Autun des *Recherches* dont le manuscrit s'est perdu.

Papillon, *Auteurs de Bourgogne*. — De Léris, *Dict. des théâtres*.

PERRIN (*Jean-Paul*), historien français, né à Lyon, dans le seizième siècle. Il fut ministre protestant à Nyons. Conformément aux ordres des synodes de Grenoble et d'Embrun, il entre-

prit de mettre en œuvre les nombreux documents que les pasteurs du Dauphiné avaient réunis sur les Albigeois et les Vaudois ; mais son travail, terminé en 1612 et approuvé, resta encore longtemps inédit, faute d'argent pour en payer l'impression. Il fut publié en deux parties, l'une intitulée *Histoire des chrétiens albigeois* (Genève, 1618, in-8°), et l'autre *Histoire des Vaudois* (ibid., 1619, in-8°), traduites ensemble en anglais. Ces ouvrages ont joui d'une certaine réputation.

Haag frères, *La France protestante*.

PERRIN (*Pierre*), littérateur français, né à Lyon, mort en 1680, à Paris. Bien qu'il n'eût pris aucun des ordres sacrés et qu'il ne possédât ni bénéfice ni abbaye, il portait le titre d'abbé pour faire meilleure figure dans le monde. Avec de l'esprit et de l'intrigue il sut plaire aux grands, et se montra à la cour. En 1659 il traita avec Voiture de la charge d'introducteur des ambassadeurs près du duc d'Orléans. C'est avec raison qu'on le regarde comme le créateur de l'opéra français, et cette innovation a plus contribué que ses méchants vers à préserver son nom de l'oubli. Au mois d'avril 1649 il fit jouer à Issy, chez M. de La Haye, une *comédie en musique* connue sous le simple titre de *Pastorale*, et quoique dépourvue de danses et de machines, elle plut tellement au cardinal Mazarin qu'on en donna plusieurs représentations à Vincennes en présence du jeune roi. On y applaudit surtout comme une nouveauté hardie des concerts de flûtes. Robert Cambert en avait écrit la musique. Les mêmes auteurs, encouragés par le succès, composèrent ensemble *Ariane, ou le mariage de Bacchus*, répété à Issy en 1661, mais qui ne fut joué qu'en 1673 à Londres, et *Adonis*. La mort de Mazarin, son protecteur, arrêta l'abbé Perrin dans l'exécution de ses projets. Ce ne fut que le 28 juin 1669 qu'il obtint enfin des lettres patentes portant « permission d'établir dans la ville de Paris et autres du royaume des académies de musique pour chanter en public des pièces de théâtre ». La dépense excessive qu'exigeait un pareil établissement l'obligea d'associer à son privilége le marquis de Sourdeac, d'un génie singulier pour les machines, Cambert et un financier nommé Champeron. On fit venir du Languedoc les plus fameux musiciens, et les répétitions commencèrent dans la grande salle de l'hôtel de Nevers en attendant que le théâtre élevé dans le jeu de paume de la rue Mazarine fût terminé. L'*Académie des opéras en musique* fut inaugurée le 19 mars 1671 par la pastorale de *Pomone*, dont le public ne se lassa point pendant treize mois de suite. Perrin et Cambert lui avaient servi de parrains. Bientôt la division se mit entre eux, la situation s'empira, et Perrin se vit contraint de céder, moyennant une somme d'argent, son privilége à Lully (29 mars 1672), qui transporta le théâtre près du Luxembourg, puis au Palais-Royal. Perrier renonça dès lors à l'opéra, mais non à la poésie, où il ne fut pas toujours aussi médiocre que l'a prétendu Boileau, qui en a fait une de ses victimes. Outre la *Pastorale* (1659) et *Pomone* (1671), ses seules pièces imprimées, on a de lui : *L'Énéide, en vers* (Paris, 1648-1658, 2 part. in-4°; réimpr. en 1664, 2 vol. in-12), et *Les Œuvres de poésie* (Paris, 1661, 3 vol. in-12), où l'on remarque des *Jeux sur divers insectes*, amusement ingénieux sur le papillon, l'abeille, le grillou, la puce, la fourmi, etc.

P. L.

Marolles, *Dénombrement des auteurs*. — Maupoint, *Bibl. des Théâtres*. — Moréri, *Grand Dict. hist.* (édit. 1759). — Goujet, *Bibl. françoise*, V, 94. — Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*. — Beauchamp, *Recherches sur les théâtres*, III, 144. — De Leris, *Dict. des théâtres*. — Titon du Tillet, *Parnasse français*. — *Catalogue* de M. de Soleinne. — Castil-Blaze, *L'Acad. imp. de musique*.

PERRIN (*Denis-Marius* DE), chevalier de Saint-Louis, né en 1682, à Aix en Provence, mort le 29 janvier 1754, a publié, sous les yeux de Mme de Simiane, dont il faisait les affaires à Paris, les premiers recueils complets des *Lettres de Mme de Sévigné* (Paris, 1734, 4 vol.; 1738, 6 vol.; et 1754, 8 vol. in-12, avec des notes). Mais il est à regretter que sous prétexte de corriger le style, il y ait introduit de nombreuses altérations, dont le dernier éditeur de l'inimitable épistolaire, M. de Saci, a seul effacé entièrement la trace.

Achard, *Dict. de la Provence*. — Walckenaër, *Mém. sur Mme de Sévigné*.

PERRIN (*Charles-Joseph*), sermonnaire français, né le 11 octobre 1690, à Paris, mort en 1768, à Liége. Il était de la Compagnie de Jésus, et s'adonna avec beaucoup de succès à la prédication. Ses *Sermons sur la morale et les mystères* (Paris, 1768, 4 vol. in-8° et in-12) offrent, dans un style coulant, des raisonnements pleins de force, des images vives et touchantes. Ils ont été plusieurs fois réimprimés.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.*

PERRIN *de l'Aube* (*Pierre-Nicolas*), conventionnel français, né en Champagne, en 1752, mort à Toulon, en 1794. Il était riche négociant à Troyes en 1789, devint maire de cette ville, député du département de l'Aube à l'Assemblée législative, puis à la Convention, où il vota dans le procès de Louis XVI l'appel au peuple, la détention et la mise en liberté à la paix. Nommé membre du comité des marchés, il eut la maladresse de fournir personnellement pour cinq millions de tissus de coton. Il fut accusé par Charlier le 23 septembre 1793 de prélever de gros bénéfices sur cette fourniture. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à douze ans de fers et à six heures d'exposition. Il mourut bientôt au bagne, de honte et de douleur. Le 21 fructidor an III (9 septembre 1795), sur le rapport de Girot-Pouzol, son jugement fut annulé, sa mémoire réhabilitée et sa famille indemnisée.

PERRIN (*Antoine*), littérateur français, né à Cahors, mort en 1803, a publié sous le voile de l'anonyme un *Manuel de l'auteur et du libraire* (Paris, 1777, in-12) et un *Almanach de la librairie* (ibid., 1778, in-12). Il a eu part à la traduction de l'*Histoire universelle* et à la publication des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* (1785-1790, 67 vol. in-8°).

Vidaillet, *Biogr. du Lot*, 1829, in-8°.

PERRIN *des Vosges* (*Jean-Baptiste*), homme politique français, né à Épinal, mort dans la même ville, en mars 1815. Négociant à Épinal, il embrassa avec chaleur la cause révolutionnaire, et fut nommé maire de sa ville natale, puis député de son département à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, monta souvent à la tribune pour y parler sur les lois financières, et flétrit avec une égale énergie les excès des royalistes et des terroristes. Il fut chargé de missions dans les Ardennes, le Nord, le Pas-de-Calais, le Gard, l'Hérault, l'Aveyron; partout il se montra sévère, mais équitable. Le 15 pluviose an III (3 février 1795) il fut nommé membre du comité de sûreté générale, et se montra constamment l'adversaire des agitateurs, à quelque parti qu'ils appartinssent. Réélu au Conseil des Cinq Cents, il s'y occupa particulièrement des finances, et dénonça comme perturbateurs les prêtres réfractaires amnistiés. Il sortit des Cinq Cents le 20 mai 1797, fut admis en 1798 au Conseil des Anciens, dont il devint secrétaire puis président : partisan du coup d'État du 18 brumaire, il fit partie de la commission chargée de présenter un projet de constitution, et entra au Corps législatif, dont il fut le premier président. En 1814, il contribua à la formation de corps francs dans les Vosges. Il mourut de joie en apprenant le retour de Napoléon en mars 1815 (1).

Le Moniteur universel, ann. 1789-1799. — *Biographie moderne* (1815). — Arnault, etc., *Biographie nouvelle des contemporains*.

PERRIN-DULAC (*F.-M.*), géographe français, mort à Rambouillet, en juillet 1824. Il voyagea dans l'Amérique du Nord; à son retour, il fut sous-préfet d'abord de Sancerre, puis de Rambouillet. On a de lui : *Voyages dans les deux Louisianes, et chez les nations sauvages du Missouri, par les États-Unis, l'Ohio, et les provinces qui les bordent, dans les années* 1801 *à* 1803; Lyon, 1805, in-8°, fig.; — *Salomon*, poëme traduit de l'anglais de Prior; 1808, in-8°. A. DE L.

Mahul, *Annuaire nécrolog.*, 1824. — Quérard, *La France litt.*

PÉRRIN (*Olivier-Stanislas*), peintre français, né le 2 septembre 1761, à Rostrenen (Côtes-du-Nord), mort le 14 décembre 1832, à Quimper. Il fit ses premières études à l'Académie de Rennes, et fut mis à même, grâce à une pension servie par le duc de Charost, de les continuer à Paris, dans l'atelier de Doyen. Après avoir travaillé chez le graveur Massard, qui avait entrepris les portraits des douze cents membres de l'Assemblée constituante, il s'enrôla en 1792, et fit deux ou trois campagnes. Ayant obtenu à Quimper une place de conducteur dans les ponts et chaussées, il épousa la sœur du peintre Valentin, et composa un certain nombre de tableaux à l'huile, où il retraça avec bonheur toutes les circonstances de la vie domestique des Bretons. On a gravé d'après ses dessins les belles planches de la *Galerie Bretonne* (Paris, 1835-1839, 3 vol. in-8°) et de la *Galerie chronologique et pittoresque de l'histoire ancienne* (Brest, 1836 et suiv., gr. in-fol. oblong).

Levot, *Biogr. bretonne*. — Quérard, *La France littér.*

* **PERRIN** (*Narcisse*), érudit français, né à Lyon, le 22 juillet 1795. Destiné au commerce des soieries, il l'abandonna bientôt pour venir s'établir à Paris avec sa famille, qui lui fit achever ses études classiques. Il suivit ensuite les cours des langues orientales, et fit la connaissance de Langlès, qui l'occupa à des recherches pour la publication de ses *Monuments de l'Indoustan*. Ces travaux fortifièrent le goût de M. Perrin pour l'étude de l'histoire et des mœurs de l'Asie, dont il n'a plus cessé de s'occuper depuis. On lui doit : *Notice géographique et historique sur l'île Barbe, près de Lyon*; Paris, 1820, in-8°; — *La Perse*; Paris, 1823, 7 vol. in-18, fig.; — *L'Afghanistan*; Paris, 1842, in-8°, fig. Il a en outre traduit de l'anglais : *Second voyage de Morier en Perse* (Paris, 1818, 2 vol. in-8°); — *Relation de l'expédition partie d'Angleterre en* 1817 *pour joindre les patriotes de Vénézuéla* (1819, in-8°), et *Voyage dans l'Asie Mineure, l'Arménie et le Kourdistan, dans les années* 1813 *et* 1814, de J. Kinner (1819, 2 vol. in-8°). M. Perrin a été par plus de dix ans collaborateur du *Journal des Voyages*.

Quérard, *La France litt.* — *Docum. partic.*

* **PERRIN** (*Maximilien*), romancier français, né en 1796, à Paris. Il commença d'écrire après la révolution de juillet, et chercha sa place en littérature parmi les imitateurs de Pigault-Lebrun. Il a consacré à la peinture des mœurs

(1) Trois autres personnages politiques ont porté le nom de PERRIN : PERRIN *de la Gironde*, mort en 1811. Durant la révolution accusateur public près le tribunal criminel de Bordeaux, il fut envoyé par ses concitoyens au Conseil des Cinq Cents, dont il devint secrétaire en 1799 et où il fit preuve de connaissances en matières judiciaires. Il mourut juge à la cour d'appel de Bordeaux. — PERRIN *de la Moselle*, mort à La Martinique, en 1809. Appelé par le sénat au Tribunat (mars 1802), il en devint secrétaire (21 février 1804). Il se prononça chaleureusement pour l'élévation de Bonaparte à l'empire. Nommé peu après procureur général près la cour d'appel de cette colonie, il y mourut. — PERRIN *de l'Orne*, né le 8 décembre 1741, mort à L'Aigle, le 17 décembre 1808. Il était procureur au parlement de Paris depuis vingt années lors de la révolution. Il acheta beaucoup de biens nationaux dans l'Orne. Il fut successivement dans son département membre des conseils municipal, d'agriculture, commissaire des hospices, puis député au Corps législatif. Il a laissé une fortune considérable. [Arnault, etc., *Biographie nouvelle des contemporains*.]

populaires une soixantaine de romans, parmi lesquels nous citerons : *Le Prêtre et la Danseuse* (1832); *Les mauvaises Têtes* (1844); *Les Soirées d'une grisette* (1835); *Le Mari de la comédienne* (1837); *Vierge et Modiste* (1840); *Les Saltimbanques* (1842); *Les Mémoires d'une laurette* (1843); *Le Débardeur* (1846); *La Belle de nuit* (1849); *La Marchande du Temple* (1850); *Une Passion diabolique* (1855); *Le Mariage aux écus* (1857), etc.

Vapereau. *Dict. univ. des contemp.*

PERRIN. *Voy.* PERINO. PRÉCY (DE), et VICTOR.

PERRINET D'ORVAL (*Jean-Charles*), pyrotechnicien français, né à Sancerre, en 1707, mort vers 1780, capitoul de Toulouse, a laissé quelques ouvrages sur la pyrotechnie, dont il fit une étude particulière, ouvrages dans lesquels Diderot et d'Alembert ont puisé des renseignements pour les articles de l'*Encyclopédie* qui traitaient de cette partie. Ces ouvrages sont : *Essai sur les feux d'artifice* (Paris, 1745, in-8°, fig.); — *Traité des feux d'artifice pour le spectacle et pour la guerre* (Berne, 1750, in-8°, fig.); — et *Manuel de l'artificier* (Neufchâtel, 1755, in-8°, fig.). H. B.

Poupard, *Hist. de Sancerre.* — *Encyclop. du dix-huitième siècle*, avertiss. du t. VI.

PERRINET LE CLERC. *Voy.* LE CLERC.

* **PERRONE** (*Jean*), théologien italien, né en 1794, à Chieri (Piémont). Après quelques études au collége de sa ville natale, il fit son cours de théologie et d'Écriture Sainte à l'université de Turin, où il fut reçu docteur. A l'âge de vingt et un ans, il se rendit à Rome, et entra dans la Compagnie de Jésus. Envoyé à Orvieto, après un an de noviciat, pour professer la théologie dogmatique et morale, il fut rappelé à Rome pour enseigner la théologie aux étudiants de la Compagnie, auxquels furent adjoints les élèves du collége Germanique. Ordonné prêtre, il professa au collége Romain et fut nommé en 1830 recteur du collége de Ferrare, d'où on le rappela en 1833 pour reprendre l'enseignement théologique dans le collége Romain. Au moment de la révolution romaine, en 1848, il se rendit en Angleterre afin de laisser passer l'orage, et de retour à Rome en 1850, il fut trois ans après appelé comme recteur au gouvernement de tout le collége Romain. Le P. Perrone, qui compte avec le P. Passaglia, au nombre des plus grands théologiens de l'Italie, siége parmi les membres de la congrégation des évêques et réguliers et de celle chargée des conciles provinciaux et de la révision des livres des églises orientales. Consulteur de la propagande, des rites, etc., il est en relations scientifiques et littéraires avec les savants les plus distingués de l'Europe. Ses ouvrages s'élèvent à plus de soixante, et ont été traduits en latin, en français, en allemand, en anglais et en arménien. Les principaux sont : *Prælectiones theologicæ;* Rome, 1835 et suiv., 9 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu plus de 25 éditions, et les divers traités dont il se compose ont été traduits en français et en allemand. Une édition abrégée en a été faite à Rome, 1845, 4 vol. in-8°, et a été suivie de 17 autres; — *Synopsis historiæ theologiæ cum philosophia comparatæ;* Rome, 1845, in-8°; — *De immaculato B. V. Mariæ conceptu, an dogmatico decreto definiri possit;* Rome, 1847, in-8°; plusieurs éditions en allemand, en français et en hollandais; — *Analyse et Considérations sur la symbolique de Moehler;* Rome, 1836, in-8°; — *L'Hermésianisme;* Rome, 1838, in-8°; trad. en français et en latin; — *Analyse et Réflexions sur l'*Histoire d'Innocent III par Fréd. Hurter; Rome, 1840, in-8°; — *Le Protestantisme et la Règle de foi;* Rome, 1853, 3 vol. in-8°; trad. en français par l'abbé A.-C. Peltier, Paris, 1854, 3 vol. in-8°. H. F—T.

F.-Ed. Chassay, *Notice sur la vie et les écrits du R. P. Perrone*, en tête du dernier ouvrage cité.

PERRONET (*Jean-Rodolphe*), ingénieur français, né le 8 octobre 1708, à Suresne, près Paris, mort le 27 février 1794, à Paris. Il était fils d'un officier suisse au service de France. L'exemple de son oncle maternel J.-P. de Crousaz, qui s'est distingué dans les sciences, lui inspira le goût des mathématiques, et à quinze ans il était déjà d'une grande force en géométrie. Sur le conseil du maréchal de Berchiny, il se présenta aux examens pour le corps du génie militaire, et fut admis; mais sa mère, devenue veuve, se trouvant réduite à un état voisin de l'indigence, il entra en 1725 dans les bureaux de Debeausire, architecte de la ville de Paris. Son zèle et son intelligence lui concilièrent la confiance de son patron. Malgré sa jeunesse, il fut chargé de la conduite du grand égout devant les Tuileries et de l'encorbellement du quai Pelletier, près du pont Notre-Dame. Il exécuta ainsi pendant vingt ans des travaux subalternes d'architecture. Enfin, en 1745, l'intendant des finances, Trudaine père, le fit passer au corps des ingénieurs des ponts et chaussées, d'abord comme inspecteur, et en 1746, comme ingénieur en chef de la généralité d'Alençon. Trudaine voulait depuis longtemps fonder à Paris une école des ponts et chaussées; en 1747 il confia l'organisation de cette école à Perronet, qui en rédigea les règlements, adoptés depuis, pour la fondation de plusieurs écoles étrangères. Rappelé d'Alençon, nommé inspecteur-général et directeur de l'École, il reçut peu d'années après le titre de premier ingénieur des ponts et chaussées de France. La fondation de l'École des ponts et chaussées, antérieure de quarante-huit ans à celle de l'École polytechnique par Monge, fut un événement en Europe. Les ingénieurs d'un grand nombre de pays étrangers vinrent en suivre les cours et en étudier l'organisation. Perronet, n'oubliant pas les difficultés qu'il avait eu à surmonter dans sa jeunesse, fut pour ses élèves le père le plus

tendre et le maître le plus zélé; c'était surtout des plus pauvres qu'il s'occupait avec le plus de sollicitude. Perronet fut pour les ponts et chaussées un de ces génies créateurs dont l'apparition fait époque et qui donnent pour longtemps l'impulsion. Trois cent cinquante ingénieurs ont été instruits et formés sous sa direction; treize ponts ont été construits d'après ses plans; plusieurs d'entre eux étaient des chefs-d'œuvre pour l'époque où ils ont été construits, tels que les ponts de Nogent-sur-Seine (1766-1769, de Neuilly (1768-1774), de Sainte-Maxence (1775), et Louis XVI à Paris (1787-1792). Ce ne fut point à ce genre de travaux que se réduisirent les titres de Perronet à la reconnaissance publique : il conçut l'idée de rendre navigable et d'amener à Paris la rivière d'Yvette, et il fut l'inventeur de plusieurs machines dont il se servit longtemps avec succès, entre autres, une scie à récéper les pieux sous l'eau; un camion prismatique ou tombereau inversable qui se décharge de lui-même; une drague pour curer les ports et les rivières; une double pompe à mouvement continu; un odomètre applicable aux épuisements et à toutes les machines en usage dans les travaux publics. De 1757 à 1786, il exerça les fonctions d'inspecteur général des salines. Bien connu pour sa probité et son désintéressement, il avait inspiré une confiance qui contribua à lui donner les moyens d'imprimer un caractère de grandeur aux constructions utiles dont il fut chargé. Outre ses nombreux travaux, il entretenait une correspondance très-suivie avec l'étranger; l'impératrice de Russie, le roi de Danemark lui demandaient des plans et des ingénieurs formés par lui pour les exécuter.

Perronet était membre des Académies royales des sciences (1765) et d'architecture (1767), de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, de Pétersbourg, de Stockholm, et l'un des fondateurs de la Société philanthropique de Paris. Le corps des ponts et chaussées, qui le regardait comme un père, vint un jour en 1778 lui offrir comme un témoignage de gratitude et d'amour son buste en marbre, très-ressemblant, avec cette inscription : *Patri carissimo familia*. Perronet légua le même jour ce présent à l'École avec sa bibliothèque et tous ses modèles. Pendant les derniers temps de sa vie il habitait un des pavillons de la place de la Concorde, auquel on a conservé son nom, et c'est là qu'il mourut, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il a fait imprimer : *Description des Projets et de la construction des ponts de Neuilly, de Mantes, d'Orléans et autres; du projet du canal pour la communication des deux mers par Dijon* (canal de Bourgogne) *et de celui de la conduite des eaux de l'Yvette et de la Bièvre à Paris;* Paris, 1782-1789, 3 vol. in-fol., pl.; 2[e] édit., 1788, 3 vol. in-4°, et atlas in-fol., — *Mémoire sur la recherche des moyens que l'on pourrait employer pour construire de grandes arches de pierre, jusqu'à 500 pieds d'ouverture qui seraient destinées à franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés;* Paris, 1793, in-4°, pl.; — *Mémoire sur le cintrement et le décintrement des ponts et sur les différents mouvements que prennent les voûtes pendant leur construction;* extrait des *Mémoires de l'Académie;* Paris, 1809, in-4°, pl.; — *Mémoire sur une nouvelle manière d'appliquer les chevaux au mouvement des machines, en y employant de plus leur poids et celui du conducteur;* nouvelle édit.; Paris, 1834, in-4°. La Société royale de Londres a fait placer dans le local de ses séances le buste de Perronet pour faire pendant à celui de Franklin. A. Jadin.

Rozier, *Cours d'agriculture*, X. — *Collection académique*, XIV, XV et XXI. — Lesage, *Notice pour servir à l'éloge de Perronet;* Paris, 1805, in-8°. — Bertrand, *Notice sur Perronet*. — Prony, *Notice hist. sur Perronet;* Paris, 1829, in-4°. — *Portraits et histoire des hommes utiles*, 1835, 3[e] série.

PERROT (*Charles*), ministre protestant, né en 1541, mort le 16 octobre 1608, à Genève. Fils d'un conseiller au parlement de Paris, il embrassa les doctrines de la réforme, et se retira à Genève, où il fut en 1567 pourvu d'une place de pasteur. Il remplit en outre avec talent les fonctions de recteur de l'Académie et de professeur de théologie. Ce qui le rendit surtout recommandable, ce fut le courage qu'il mit à prêcher la tolérance religieuse. Il devint suspect aux théologiens de l'école de Calvin, qui persuadèrent au Conseil de défendre l'impression des ouvrages qu'il avait composés, entre autres les traités *De la Foi* et *De extremis in ecclesia vitandis*.

Son neveu, Perrot (*Paul*), sieur de La Salle, fit ses études à Oxford, et publia divers ouvrages qui témoignent de sa grande piété; nous citerons *La Gigantomachie, ou combat de tous les arts et sciences* (Middelbourg, 1593, in-8°); *Tableaux sacrés* (Francfort, 1594, in-8°, fig.), extraits du Vieux Testament en vers; et *Le Thrésor de Salomon, en quatrains et sonnets* (Rotterdam, 1594, in-12). Selon Bayle, il aurait travaillé au fameux *Catholicon d'Espagne*. Un de ses fils fut le traducteur Nicolas Perrot (*voy.* d'Ablancourt).

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Patru, *Vie de Perrot d'Ablancourt*, dans ses *Œuvres*. — Senebier, *Hist. littér. de Genève*. — Haag frères, *La France protestante*.

PERROT (*Ferdinand-Victor*), peintre français, né le 23 avril 1808, à Paimbœuf, mort le 28 septembre 1841, à Saint-Pétersbourg. A dix-neuf ans il exécuta, pour la petite église du bourg de Ploudaniel (Finistère), une *Assomption de la Vierge*, qui appela sur lui l'attention. Il vint à Paris, et fut mis en relations avec M. Gudin, pour lequel, sans interrompre ses études personnelles, il fit un grand nombre de lithographies. Après avoir exposé depuis 1833 de nombreux sujets de marine, remarquables par le fini et la vérité, il fit le voyage d'Italie (1836), d'où il rapporta une toile, *La chaste Suzanne*, attri-

buée au Titien ou à son école, et qu'il vendit au prix de 18,000 fr. En 1840, cédant aux instances de l'ambassadeur de Russie, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il fut comblé de présents par la famille impériale. Il venait d'être admis dans l'Académie des beaux-arts lorsqu'il succomba à la rigueur du climat. Ses tableaux sont aujourd'hui fort recherchés.

Documents particuliers.

***PERROTTET** (*G.-Samuel*), voyageur et botaniste français, né en 1793. Élève distingué du jardin des Plantes de Paris, il fut attaché comme naturaliste (décembre 1817) à l'expédition commandée par le capitaine de vaisseau Philibert et destinée à faire reconnaître le pavillon blanc dans les colonies françaises. Perrottet mit à la voile de l'île d'Aix le 1er janvier 1819, sur la gabarre *Le Rhône*. Il emportait une collection de graines ou d'arbres fruitiers qu'il devait déposer dans les colonies où il aborderait. Il descendit le 4 février suivant à Cayenne, le 26 juin à Bourbon, le 13 septembre à Sourabaya, où, tombé entre les mains d'une bande de Malais, il échappa à une mort certaine en traversant à la nage une rivière pleine de crocodiles. Toujours récoltant de nombreux végétaux, des graines et des racines utiles, il relâcha à Samboangan, à Manille (2 décembre), à Cavite d'où il revint à Bourbon le 6 mai 1820. Il y multiplia et naturalisa plus de deux cents plantes nouvelles. Il visita ensuite Madagascar, et arriva le 10 août à Cayenne. S'apercevant que ses collections dépérissaient à bord, il en fit débarquer la plus grande partie, et se séparant du capitaine Philibert, il s'établit à terre pour y soigner ses plantes. Il y fut attaqué de fièvres dangereuses, et revint en France le 8 juin 1821. Il rapportait plus de six cents arbres ou arbustes des régions équatoriales en pleine végétation et quelques animaux vivants remarquables. Vingt-neuf énormes caisses contenaient en outre des herbiers, des graines, des fruits secs ou conservés, etc, etc. En 1825, M. Perrottet fut chargé d'explorer la Sénégambie. Il remplit cette mission avec autant de zèle que d'intelligence, et on doit à ce courageux savant de curieux renseignements sur le Wallo et les peuplades riveraines du lac N'gher. En 1829, il visita la presqu'île du cap Vert et l'île de Gorée. En même temps M. Perrottet encourageait par tous les moyens la colonisation française et fondait lui-même l'habitation dite *Sénégalaise*. En 1831 les allocations faites au budget de la marine pour cet établissement ayant été supprimées, il dut renoncer à son entreprise. De retour en France, il resta attaché au ministère de la marine et des colonies sous les titres de voyageur-naturaliste, puis de botaniste-agriculteur du gouvernement aux colonies. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 mars 1842. On a de lui : *Catalogue raisonné des plantes introduites dans les colonies françaises de Bourbon ou de Cayenne, et de celles rapportées vivantes des mers d'Asie et de la Guyane au Jardin du Roi à Paris*; Paris, 1824, in-8° : extrait des *Annales de la Société linnéenne*; — *Flore de Sénégambie*; 1831 et ann. suiv.; — *Mémoire sur la culture des indigofères tinctoriaux, et sur la fabrication de l'indigo*; Paris, 1832, in-8°; — *Voyage de Saint-Louis, chef-lieu de la colonie du Sénégal, à Podor, en remontant le fleuve, fait en* 1825, et dans les *Nouvelles Annales des voyages*, t. LVIII, p. 170-216; — *Voyage au lac de N'gher en Sénégambie*, etc.; mêmes *Annales*, t. LVII, p. 28-89; — *Voyage de Saint-Louis du Sénégal à la presqu'île du cap Vert, à Albreda sur la Gambie et à la rivière de Casamanca dans le pays des Féloups-Yola* (1829), mêmes *Ann.*, t. LIX, p. 137-186, et LX, p. 5-54; — *Observations sur les essais de culture tentés au Sénégal, et sur l'influence du climat par rapport à la végétation*, précédées d'un *Examen général sur le pays*; dans les *Ann. maritimes*, 1831, IIe part., t. Ier, n° 75 : c'est une réfutation du *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique occidentale* par L.-B. Hautefeuille; mars 1830; — *Souvenirs d'un voyage autour du monde : Java; Samboangan; Manille*; dans la *Revue des Deux Mondes*, ann. 1831, t. I et II; — *Art de l'indigotier, ou traité des indigofères tinctoriaux et de la fabrication de l'indigo*; Paris, 1842, in-8°; — *Mémoire sur un insecte et un champignon qui ravagent les caféiers aux Antilles* (avec Guérin-Méneville); 1842, in-8°; — *Observations sur le* morus multicaulis *et sur une nouvelle espèce voisine*; in-8°, avec fig.; — *Sur l'Industrie sérigène et la culture du mûrier*; 1842, in-8°; — de nombreux mémoires dans des revues scientifiques.

Le Moniteur universel, 6 décembre 1818, p. 1422; 18 mars 1842 p. 531, — *Revue encyclopédique*, ann. 1821, t. XII, p. 225-226, 242-250. — Amédée Tardieu, *Sénégambie et Guinée* dans l'*Univers pittoresque*, p. 47. — Quérard, *La France litt.* — Bourquelot, *La littérature française.*

PERRY (*Claude*), littérateur français, né en 1602, à Châlons-sur-Saône, mort le 2 février 1684, à Dijon. Après s'être fait recevoir avocat, il embrassa l'état ecclésiastique, et il quitta le canonicat dont il avait été pourvu à la cathédrale de Châlons pour entrer chez les Jésuites, qui l'envoyèrent professer les humanités et la rhétorique au collége de Dijon. Il est auteur d'un grand nombre de poésies latines, parmi lesquelles on distingue : *Poesis pindarica* (Châlons, 1641, in-12), qui a eu plusieurs éditions; et *Icon regis* (Louis XIII) *in III lib.* (Paris, 1642, in-12). On a encore de lui : *Vie de saint Eustase, abbé de Luxeu*; Metz, 1645, in-12; — *Théandre, ou semaine sainte par dialogues*; Lyon, 1653, in-4°; — *Histoire de Châlons*; Châlons, 1659, in-fol.

Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne.*

PERRY (*John*), ingénieur anglais, né vers

1670, à Rodborough (comté de Gloucester), mort le 11 février 1733, à Spalding. Il servit d'abord dans la marine royale, et y parvint au grade de capitaine. A la suite d'un sinistre maritime dont il fut rendu responsable, la cour de l'amirauté le condamna à dix ans de prison et à 1,000 liv. sterl. d'amende, et ce fut en prison qu'il écrivit un traité de construction navale intitulé : *Regulation for seemen* et publié à Londres, 1695, in-4°. Lors du voyage du tzar Pierre Ier en Angleterre (1698), il lui fut recommandé par lord Carmarthen comme un homme habile qui pourrait lui rendre de grands services. Envoyé à Moscou, il se rendit de là dans la province d'Astrakhan, et y fut, pendant trois étés de suite, occupé au percement d'un canal, dont il avait rectifié le plan et qui devait par le moyen du Volga et du Don faire communiquer la mer Caspienne avec la mer Noire. Vers 1702, il rendit la Voroneje navigable pour des bâtiments d'un fort tonnage; puis il examina les cours d'eau voisins de Saint-Pétersbourg afin d'établir une communication entre le Volga et le lac Ladoga. Mais de ces différentes entreprises aucune ne put être conduite à bonne fin, à cause des embarras d'argent où l'entretien de la guerre jetait toujours l'empereur. Perry, voyant ses réclamations sans cesse ajournées et n'ayant reçu d'ailleurs qu'une année d'appointements, refusa de signer un nouvel engagement, et repartit en 1712 pour l'Angleterre, où on l'employa à divers travaux d'endiguement et de construction maritime. Il est auteur d'un ouvrage fort curieux et qui eut beaucoup de succès, intitulé : *The State of Russia under the present Czar, with an account of the Tartars and other people* (Londres, 1716, in-8°, et carte), et traduit en français (La Haye, 1717, in-12) et en allemand. K.

Hutton, *Dict. of mathemat.* — Chalmers, *General biographical dictionary.* — Oustrialof, *Hist. de Pierre le Grand*, préface, p. LXV.

PERRY (*James*), publiciste anglais, né le 30 octobre 1756, à Aberdeen, mort le 6 décembre 1821, à Brighton. De l'étude d'un procureur, il passa dans les bureaux d'un manufacturier, et en 1777 il quitta Manchester pour se rendre à Londres. Par l'entremise du libraire Urquhart, il fut engagé dans la rédaction de deux journaux politiques, *General Advertiser* et *Evening Post*, et publia des vers et des brochures qui furent remarqués. En 1782 il entreprit l'*European Magazine*, et de 1783 à 1790 il dirigea le *Gazetteer*, qui dut son prodigieux succès à la rapidité avec laquelle il transmettait au public les débats parlementaires. Ayant acheté la propriété du *Morning Chronicle*, il en fit le principal organe du parti whig, et lui acquit la plus grande influence sur la nation anglaise. Sa fortune lui avait permis de former une des bibliothèques les plus curieuses de son pays.

Gentleman's Magazine, 1822.

PERS (*Thierri-Pieterszoon*), littérateur hollandais, né vers la fin du seizième siècle. Ayant pris du goût pour la poésie, il la cultiva avec beaucoup de zèle; mais, selon l'observation de Paquot, comme le métier de poëte n'est pas fort propre à nourrir son homme, il y joignit celui de marchand libraire, qu'il exerça dans Amsterdam depuis 1620 jusque vers l'an 1650. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en flamand et d'un style enjoué; nous citerons : *Bellérophon, ou le goût de la sagesse, avec diverses poésies morales;* Amsterdam, 1626, in-8°, goth., et 1695, in-12, avec 32 estampes gravées par Josse de Bosscher; — *Les Miracles de Bacchus* (ibid., 1628, in-12, fig.); — *L'Aigle romaine* (ibid., 1634, in-24 goth.), histoire abrégée de Rome; — *L'Aigle embarrassé et le Lion consterné, ou origine des troubles des Pays-Bas* (ibid., 1647, in-4°).

Paquot, *Mémoires*, IX.

PERSAN (*Pierre-Nicolas-Casimir* DE), littérateur français, né en 1750, à Dôle, où il mourut, le 22 juin 1815. Il servit jusqu'à la révolution dans la maison militaire du roi. Arrêté comme suspect en 1793, il réussit à s'évader et gagna la Suisse, où il demeura quelques années. Admis en 1809 dans l'Académie de Besançon, il contribua à former à Dôle une bibliothèque publique, dont il fut le premier conservateur. Il s'était depuis longtemps appliqué avec ardeur à l'étude de la diplomatique et de l'archéologie, et avait reçu d'utiles conseils de l'abbé Ch.-Jos. René Mounier, qui lui légua en mourant (1796) tous ses manuscrits. On a de Persan : *Notice sur la ville de Dôle*; Dôle, 1806, in-8°; — *Recherches historiques sur Dôle*; ibid., 1809 ou 1812, in-8°.

Mounier, *Les Jurassiens recommandables*.

PERSAN (Mme DE). *Voy.* DOUBLET.

PERSE (*Aulus* PERSIUS FLACCUS), célèbre poëte satirique latin, né à Volaterra, en Étrurie, le 4 décembre 34 après J.-C., sous le consulat de L. Vitellius et Fabius Persicus, mort le 24 novembre 62, sous le consulat de P. Marius et L. Asinius Gallus (1). Il était de l'ordre équestre et parent de personnes du plus haut rang. A six ans il perdit son père, Flaccus. Sa mère, Fulvia Sisennia, se remaria, et redevint bientôt veuve. Le jeune Perse, après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, se rendit à l'âge de douze ans à Rome, où il étudia la grammaire sous Remmius Palœmon et la rhétorique sous Verginius Flavius. Un peu plus avancé en âge, il devint le disciple du stoïcien Cornutus, dont les

(1) A part la date de sa naissance et celle de sa mort, qui se trouvent dans la *Chronique* d'Eusèbe, tout ce que nous savons de la vie de Perse dérive d'une ancienne biographie qui a été attribuée sans la moindre raison à Suétone. Dans les manuscrits les plus récents elle porte le nom de Annæus Cornutus, mais dans les plus anciens et les meilleurs elle est intitulée : *Vita Auli Persii Flacci, de commentario Probi Valerii sublata*; on peut donc la regarder comme l'extrait d'un mémoire ou commentaire écrit sur Perse par un Probus Valerius, d'ailleurs inconnu.

leçons exercèrent sur son esprit l'influence la plus profonde et la plus durable. Perse, dans tout le reste de sa vie, prit ce philosophe pour son plus intime ami, le guide de ses actions et le confident de ses pensées. Vers cette époque de sa jeunesse, il se lia avec Lucain, avec Cœsius Bassus le poëte lyrique et avec d'autres littérateurs distingués ; il connut aussi Sénèque, mais on dit qu'il goûta peu son talent. Il faisait bien plus de cas des vertus de Pœtus Thraséa, mari de sa cousine Arria, fille de cette autre Arria plus célèbre qui montra à son époux Cécina comment on mourait. Thraséa, de son côté, s'attacha vivement à ce jeune homme, digne d'une telle amitié par la douceur de ses manières, sa modestie, la pureté de ses mœurs, sa droiture et sa conduite exemplaire à l'égard de sa mère, de sa sœur et de sa tante. Perse mourut d'une maladie d'estomac, dans sa propriété des environs de Rome. Il n'avait pas encore accompli sa vingt-huitième année. Il légua à sa mère et à sa sœur 2,000,000 de sesterces (400,000 fr. environ) ; à Cornutus il laissa sa bibliothèque, avec 100,000 sesterces (20,000 fr.). Le philosophe n'accepta que les livres. Il s'occupa avec Cœsius Bassus de la publication des ouvrages de son élève. Perse, qui écrivit peu, laissa, outre des compositions juvéniles (une *comédie*, des ὁδοιπορικά dont le sujet est incertain, et quelques vers sur Arria, belle-mère de Thraséa, cette femme héroïque dont les récits de Pline et de Dion Cassius ont rendu la mort si célèbre, que Cornutus supprima, six courtes *satires* formant en tout 650 vers hexamètres; Cornutus y fit de légères corrections, et Cœsius Bassus les publia.

Perse est le second en date et le troisième en mérite des satiriques latins. Ses peintures de mœurs sont incomparablement inférieures à celles d'Horace et de Juvénal; et quoique tracées avec une habileté laborieuse, elles manquent de vie, et ont trop le caractère d'exercices d'école. Perse en effet n'est pas, comme Horace, un homme du monde qui observe les vices et les signale avec plus de gaieté que d'indignation ; c'est un philosophe qui étudie les vices pour en découvrir les causes; il ne cherche pas à amuser, il veut instruire. Toutes ses satires, si l'on excepte la première, qui est plutôt littéraire, ont un but expressément didactique, et exposent le principe stoïcien que le mal est l'ignorance. L'auteur rappelle les hommes à la véritable sagesse en leur montrant dans quelles inconséquences les jettent leurs passions ; ils disent une chose et en font une autre, et cette inconsistance qui se marque dans toutes leurs actions, ne provient pas de leur intention de tromper, mais de leur éducation défectueuse; la philosophie peut seule leur apprendre à choisir le droit chemin et à s'y tenir; c'est la discipline qui fait que les hommes sont fidèles à eux-mêmes et à la société, que leur *oui* est *oui*, que leur *non* est *non*. Il est au pouvoir de chaque homme d'atteindre la sagesse qui n'est pas, l'auteur le prouve par son exemple, difficile et rude, mais harmonieuse comme la lyre d'Apollon. La doctrine du Portique n'a jamais été recommandée d'une manière plus persuasive que dans les vers charmants où Perse rappelle les leçons tendrement sévères de son maître (*Satir.* V, 30-65). Le principal mérite du poëte est sans doute dans la beauté morale de ses doctrines, mais on ne peut pas lui refuser non plus quelques mérites littéraires d'un ordre élevé; il déploie un véritable talent en donnant une forme poétique aux éléments les plus réfractaires, en renfermant une foule d'images en quelques traits habilement tracés, et en concentrant une multitude de pensées en quelques mots. Ses *satires*, vivement dialoguées, sont de véritables scènes dramatiques qui rappellent la vieille *satura* latine. Le brusque passage d'un interlocuteur à l'autre est une des causes de l'obscurité du poëte, mais ce n'est pas la seule. Perse s'est plu à former le tissu de son style de locutions étrangères à la langue écrite et empruntées au langage du peuple, de phrases proverbiales, de métaphores hardies. Les allusions fréquentes à des faits et à des hommes aujourd'hui inconnus ajoutent encore à la difficulté des *satires;* beaucoup de critiques ont essayé de les expliquer en supposant que le poëte avait dirigé contre Néron lui-même ses sarcasmes les plus perçants. Cette hypothèse, qui remonte jusqu'à l'antiquité, mais qui n'a aucun fondement, a donné lieu à beaucoup d'absurdes interprétations. Malgré tous ses défauts, Perse est un des auteurs qui ont joui de la popularité la plus durable et la plus étendue. Lucain entendant lire ses *satires* s'écriait que c'était de la véritable poésie; dès qu'elles eurent paru on se les arracha (*editum librum continuo mirari homines et diripere cœperunt*). Dans les quatre siècles suivants et jusque dans le moyen âge il trouva de nombreux admirateurs. Les Pères de l'Église lui empruntèrent souvent des idées et des expressions. Les critiques depuis la Renaissance ont été plus sévères; cependant, tout en reconnaissant que Perse est un auteur obscur, difficile à comprendre, il faut avouer aussi qu'il exerce sur l'esprit une vigoureuse influence, et ses vers *serrés* et *pressants*, suivant l'expression de Boileau, se gravent fortement dans la mémoire.

Plusieurs manuscrits de Perse contiennent une collection de *scholies* attribuées à tort à Cornutus. Les *scholies* actuelles peuvent renfermer des renseignements qui remontent jusqu'au temps de Perse; mais en général elles sont pleines d'erreurs et ont été sans doute compilées par quelque obscur grammairien de la décadence. Les gloses anciennes, publiées par Pithou, Heidelberg, 1590, in-8°, renferment ce qu'il y a de plus intéressant dans les *Scholies* du pseudo-Cornutus. La première édition de Perse est un in-4° sans date, imprimé à Rome par Ulrich Hahn, vers 1470. Dans les trente années suivantes, il parut plus

de vingt éditions, parmi lesquelles on remarque celles de Venise, 1480, in-fol., avec les notes de Fontius; de Brescia, 1481, avec les notes de Britannicus; de Venise, 1499, in-fol., avec les *Scholies* du pseudo-Cornutus. Les très-nombreuses éditions de Perse publiées au seizième et au dix-septième siècle ont peu de valeur, à l'exception de celle de Casaubon, Paris, 1605, in-8°, dont le savant commentaire est resté la base de toute interprétation du poëte. Depuis cette excellente édition, qui a été réimprimée avec des additions par M. Dübner, les principales sont celles de Kœnig, Gœttingue, 1803, in-8°; de Passow, Leipzig, 1809, in-8°; d'Achaintre, Paris, 1812, in-8°; d'Orelli, dans ses *Eclogæ poetar. latin.*, Zurich, 1822, in-8° (réimprimée avec des améliorations en 1833); de Plum, Copenhague, 1827, in-8°; d'Otto Jahn, Leipzig, 1843, in-12; d'Heinrich, 1844, in-8°. Perse est un des auteurs qui ont été le plus souvent traduits dans les langues modernes. En Angleterre on distingue les traductions de Barten Holiday, de Gifford, de Dryden, de Brewster et Howes. Les meilleures trad. françaises sont celles de Lemonnier (1771), de Selis (1776) et de Perreau (1832). Les trad. allemandes de Passow, Leipzig, 1809, in-8°, et de Donner, Stuttgard, 1822, in-8°, sont estimées. L. J.

A. Persii Flacci Vita, attribuée à Suétone — Bayle, *Dict.* — *Prolegomena* des édit. de Passow et de Jahn.

PERSÉE, roi de Macédoine, de 178 à 168 avant J.-C. Il était fils de Philippe V et d'une concubine. Destiné par son père à lui succéder, il se montra à la tête des troupes dès l'âge de quatorze ans et prit part à la guerre contre les Romains. Il avait un frère plus jeune que lui, du nom de Démétrius, que le sénat s'était fait livrer comme otage, après la bataille de Cynocéphales. Lorsqu'on l'eut bien instruit pendant cinq ans et imbu des doctrines romaines, on le renvoya à son père; la république comptait sur lui pour surveiller les actes de Philippe et pour écarter du trône Persée, en qui elle avait deviné un ennemi. On alléguait la naissance illégitime du fils aîné, quoique cette naissance, suivant les coutumes des Macédoniens, ne dût pas l'empêcher de régner. La querelle des deux frères divisa toute la Macédoine; les partisans de Rome embrassèrent la cause de Démétrius, et les amis de l'indépendance se serrèrent autour de Persée. Une lutte sourde se prolongea durant onze années, jusqu'à la mort de Démétrius, empoisonné par ordre de Philippe. Persée restait, par ce meurtre, seul héritier du trône; il paraît pourtant que les amis de Rome lui trouvèrent encore un compétiteur dans la personne d'un certain Antigonus, en faveur duquel on tourmenta la vieillesse chagrine de Philippe. Tite-Live assure même qu'on détermina le roi à déshériter son fils; mais ce qui est certain, c'est qu'il ne prit aucune mesure pour accomplir cette résolution, et qu'à sa mort Persée régna sans obstacle. L'œuvre vers laquelle Persée tourna toutes ses pensées et toutes ses forces, ce fut la guerre contre les Romains; il fallait la faire si l'on voulait échapper à la sujétion vers laquelle la Macédoine et la Grèce étaient entraînées depuis vingt ans. Persée s'y prépara secrètement pendant les six premières années de son règne, travaillant à s'assurer des alliés et à grouper autour de lui tous les ennemis de Rome. Il s'attacha les rois de Syrie et de Bithynie; il se concilia les Béotiens et les Étoliens; Rhodes même et la ligue Achéenne inclinaient vers lui. Parmi les barbares, les Odryses, les Dolopes, les Bastarnes lui fournissaient des soldats. Le sénat, instruit de ces négociations par le roi de Pergame, se hâta de déclarer la guerre le premier. Persée avait quarante mille soldats, dont la moitié formait la phalange, le reste étant composé d'auxiliaires grecs ou barbares; la Macédoine n'avait jamais eu une aussi belle armée depuis Alexandre. La guerre se fit d'abord en Thessalie; Persée réussit à défendre pendant deux ans les approches de son royaume contre les armées de Licinius et d'Hostilius. Mais en 169, le consul Marcius parvint à franchir les gorges de l'Olympe, et la Macédoine, que ses montagnes avaient jusque-là défendue, se trouva ouverte. Persée fut comme étourdi de ce coup d'audace; la confiance en ses forces l'abandonna; « Je suis vaincu sans combat, s'écria-t-il. » Déjà il voyait tout son royaume aux mains de l'ennemi; il ordonna qu'on jetât à la mer les trésors de sa capitale et qu'on brûlât sa flotte; puis il eut honte de sa peur, et l'on dit qu'il fit mettre à mort ceux qui en avaient été les témoins. Tout n'était pourtant pas perdu; Marcius, après avoir franchi la montagne, était arrêté par le cours de l'Énipée. Persée avait son armée intacte; il acquérait l'alliance de Gentius, roi d'Illyrie, et vingt mille Gaulois offraient de se donner à lui s'il voulait les payer. Rome dans ce moment-là même était presque aussi inquiète que Persée, et l'on peut voir dans Tite-Live quels soucis cette guerre déjà longue causait au peuple et au sénat. La république choisit son meilleur général, Paul-Émile, le plus habile tacticien et aussi le chef le plus sévère. Le nouveau consul trouva l'armée romaine resserrée dans un étroit canton, entre les pentes de l'Olympe et la mer, ayant en face d'elle l'Énipée, dont les bords abrupts étaient gardés par quarante mille Macédoniens. Ne pouvant forcer cette ligne, il fit tourner la montagne par un corps de troupes, qui parut tout à coup sur les derrières de l'ennemi. Persée, pour ne pas être enveloppé, recula jusqu'à Pydna. En avant de cette ville se trouvait une plaine faite à souhait pour la phalange, qui ne pouvait manœuvrer que sur un terrain parfaitement uni. Persée se décida à livrer bataille. Les légions plièrent d'abord devant cette masse compacte de vingt mille piques. Mais la phalange, en les poursuivant

s'engagea dans un terrain inégal; elle se désunit et il se fit des vides dans ses rangs. Les manipules romains se hâtèrent de pénétrer dans toutes ses ouvertures, et la bouleversèrent en un moment; tous les soldats de ce corps se firent tuer. Persée s'enfuit presque seul à Pella; puis, abandonnant son royaume, il alla chercher un refuge dans le temple de l'île de Samothrace. Mais ce sanctuaire jusque-là inviolable devint pour lui un asile peu sûr; craignant d'être livré par les habitants, il voulut quitter l'île; il ne trouva pas une barque. Il se cacha quelque temps; mais ses derniers serviteurs passèrent aux Romains, et l'un d'eux leur livra les fils du roi; accablé par ce dernier coup, Persée vint se remettre aux mains du préteur Octavius. Conduit à Rome, il figura dans le triomphe de Paul-Émile, marchant parmi les prisonniers devant le char du vainqueur. Après l'avoir ainsi livré en spectacle, le sénat n'attendit pas longtemps à se débarrasser d'un ennemi qui lui avait inspiré de la crainte; on l'envoya à Albe, où il mourut de faim. Suivant d'autres, ses gardes imaginèrent un supplice plus cruel encore; ils empêchèrent le malheureux de dormir, et le firent mourir d'insomnie. Ce fut le dernier roi de Macédoine; le seul fils qui lui survécut devint greffier public à Albe, et Plutarque ne dit pas autre chose de cet héritier des rois, sinon qu'il remplit sa charge avec assez d'intelligence et à la satisfaction des magistrats romains.

F. DE C.

Tite-Live, XXXVIII-XLV. — Polybe, XXIV-XXIX. — Plutarque, *Vie de Paul-Émile*.

*PERSIGNY (*Jean-Gilbert-Victor* DE FIALIN, comte DE), célèbre homme d'État français, né le 11 janvier 1808, à Saint-Germain-Lespinasse (Loire). Il fit ses études au collége de Limoges. A dix-sept ans, il s'enrôla au 3e régiment de hussards, d'où, en 1827, il entra à l'école de cavalerie de Saumur, dont il devint bientôt l'élève le plus brillant et le plus remarquable, puisqu'il en sortit en 1829 avec un premier numéro pour être incorporé comme maréchal-des-logis au 4e régiment de hussards. Son capitaine était M. de Kersausie, et sous l'influence de ce chef, depuis longtemps déjà en relations avec les *ventes* du carbonarisme, les opinions royalistes du jeune homme se modifièrent assez pour le décider à prendre part en juillet 1830 à l'insurrection organisée dans ce régiment, alors en garnison à Pontivy. Taxé d'insubordination, il ne tarda pas à recevoir un congé de réforme, changé le 4 octobre 1831 en un congé définitif. Sans état, sans fortune, il vint à Paris, pour entrer dans les rangs de la presse et pour y prendre la plume, qui à cette époque de controverse et de discussion politique lui semblait une arme plus active que l'épée. Après avoir essayé ses forces dans cette nouvelle carrière, en collaborant au *Temps*, après avoir suivi les prédications de la doctrine saint-simonienne, il se rendit en 1832 en Vendée, où s'organisait la petite chouannerie. De retour à Paris en 1833, il fut attaché, avec un modique traitement, à la rédaction d'une correspondance légitimiste pour les journaux de province, donna quelques articles à des feuilles de diverses nuances, et devint en 1834 le fondateur d'une revue mensuelle intitulée : *Revue de l'Occident français*, consacrée à l'examen de l'Empire et du système impérial. Cette publication, dont il ne parut qu'un seul numéro, déclarait que « le temps est venu d'annoncer par toute la terre européenne cet évangile impérial qui n'a point encore eu d'apostolat ». Elle eut toutefois pour résultat de valoir à son auteur les félicitations de l'ex-roi Joseph, et cette circonstance le mit en rapport avec le prince Louis-Napoléon Bonaparte, qui résidait alors à Arenenberg. De ce moment la pensée d'une restauration impériale devint la grande, l'unique affaire de sa vie, et depuis lors il consacra au fils de la reine Hortense un dévouement rare. Le complot de Strasbourg et les nombreux et difficiles préparatifs qu'exigeait une entreprise de ce genre paraissent avoir été d'abord sa principale occupation. Après la mauvaise issue de cette affaire, où il fut arrêté avec le prince, il put, sous un déguisement, s'échapper des mains de l'agent qui le conduisait et se réfugier dans le grand-duché de Bade. Son extradition fut demandée : le conspirateur fugitif dut pendant plusieurs jours errer dans la Forêt noire, et gagner Arenenberg à travers les bois et les montagnes. Quatre ans plus tard, il s'associait à la tentative de Boulogne (juillet 1840), et arrêté presque aussitôt, il fut en septembre traduit devant la cour des pairs, où il ne chercha ni à se disculper ni à désarmer ses juges. « J'ai apporté ma tête ici, dit-il à M. Pasquier, je n'ai plus rien à dire. » La cour, par son arrêt du 6 octobre 1840, le condamna à vingt ans de détention.

Atteint d'une maladie de langueur dans la citadelle de Doullens, où il subissait sa peine, M. de Persigny obtint d'être transféré à l'hôpital militaire de Versailles, et bientôt la clémence de Louis-Philippe lui laissa la ville entière pour prison. Pendant les loisirs de cette captivité, il composa et adressa à l'Académie des sciences un volumineux *Mémoire sur l'utilité des pyramides d'Égypte* (1844, in-8°), où il essaye de démontrer que les Pyramides n'étaient qu'un moyen imaginé par les Pharaons pour mettre la vallée du Nil à l'abri de l'invasion des sables du désert. A la nouvelle de la révolution de février 1848, M. de Persigny accourut à Paris, où venait d'arriver incognito le prince Louis-Napoléon, qui offrait son épée au gouvernement provisoire et que celui-ci se hâtait de renvoyer à Londres. Les événements parurent propices pour reconstituer le parti bonapartiste, et tout aussitôt, reprenant son rôle d'homme d'action, il ne négligea aucun moyen pour en assurer

le triomphe. Le 10 décembre vit sortir de l'urne populaire le nom de Louis-Napoléon. Le prince président fit de cet ami fidèle son aide de camp, après lui avoir préalablement fait conférer un grade supérieur dans l'état-major-général de la garde nationale de la Seine. Nommé, en mai 1849, membre de l'Assemblée législative par les départements du Nord et de la Loire, il opta pour le premier, se montra un des plus énergiques partisans de la politique de l'Elysée, et fut chargé (14 décembre 1849) auprès du roi de Prusse d'une mission extraordinaire. Mis dans le secret du coup d'État du 2 décembre 1851, il assista à l'occupation du palais de l'Assemblée nationale par les troupes du colonel Espinasse, et fit partie de la commission consultative. Après la reconstitution de l'empire, M. de Persigny devint ministre de l'intérieur (22 janvier 1852) et sénateur (31 décembre 1852). Un conflit de pouvoirs lui ayant fait résigner son portefeuille le 23 juin 1854, il fut nommé ambassadeur à Londres (7 mai 1855), membre du conseil privé (1er février 1858), quitta son ambassade (mars suivant), et repartit avec le même titre (9 mai 1859). M. de Persigny réussit pleinement dans son ambassade à Londres, et il a laissé en Angleterre d'unanimes regrets. Sa rentrée au ministère de l'intérieur, le 26 novembre 1860, coïncidait avec les mesures libérales énoncées deux jours auparavant dans un décret impérial. M. de Persigny, dont les intentions portent le cachet d'une loyauté et d'une franchise incontestables, a signalé sa nouvelle administration par diverses circulaires, accueillies avec faveur par tous les libéraux; nous citerons celle qui réclame le concours des préfets pour le maintien de l'ordre, celle où il fait connaître nettement dans quel esprit il compte user du pouvoir discrétionnaire que la loi sur la presse donne au ministre de l'intérieur, enfin celle du 16 octobre 1861, par laquelle il supprime tout conseil supérieur, central ou provincial, de la Société de Saint-Vincent de Paul.

M. de Persigny a épousé le 27 mai 1852 Mlle Albine-Marie-Napoléone-Églé Ney de la Moskowa, née le 18 octobre 1832, et a trois enfants. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 30 janvier 1849, il a été promu au grade de grand-croix de l'ordre le 16 juin 1856. H. F—T.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.* — H. Castille, *Le comte de Persigny.* — Eug. de Mirecourt, *M. de Persigny.* — *Dict. de la conversation.* — *Biogr. des hommes du jour*, t. IV, 2e partie.

* **PERSIL** (*Jean-Charles*), homme politique et magistrat français, né à Condom (Gers), le 13 octobre 1785. Il était âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il publia son *Régime hypothécaire* (1809, in-8°, 4e édit. augmentée, 1833, 2 vol. in-8°), excellent ouvrage, qui fut suivi plus tard des *Questions sur les hypothèques* (1812, 2 vol. in-8°). Ayant échoué deux fois au concours pour une place de professeur à la faculté de droit de Grenoble, il se livra entièrement à la pratique du barreau, et le succès ne tarda point à couronner ses efforts; il y fit rapidement sa fortune. Il plaida deux fois devant la cour des pairs: une première, pour Demouchy, lors de la conspiration de 1820, et une seconde pour M. Étienne, lors du procès de l'association nationale. Il fut aussi le défenseur de M. Bavoux, que l'on accusait d'avoir donné à ses leçons une couleur libérale. Le libéralisme que professait à cette époque M. Persil, lui valut d'être, en juin 1830, porté à la chambre par les électeurs de Condom. A la révolution de Juillet, il fut du nombre des députés qui se réunirent chez M. de Laborde, et alla avec M. Dupin offrir au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume. Après avoir donné ainsi une preuve non équivoque de son dévouement à la royauté nouvelle, M. Persil fut nommé procureur général à la cour royale de Paris (29 septembre 1830). La chambre le choisit ensuite pour premier commissaire au soutien de l'accusation des ministres devant la cour des pairs, où il reparut de nouveau en qualité d'organe du ministère public, lors de l'affaire de l'école libre qu'avait essayé d'ouvrir M. de Montalembert. L'un des plus zélés partisans du régime inauguré par la Charte de 1830, il fut appelé à succéder à M. Barthe (4 avril 1834), comme garde des sceaux, ministre de la justice. Démissionnaire de ces fonctions (22 février 1836), il reprit ce portefeuille le 6 septembre, et quand, sur le refus de M. Molé de dissoudre la chambre, il se retira de nouveau du pouvoir, Louis-Philippe lui donna, comme fiche de consolation, la présidence de la commission des monnaies (18 avril 1837). A cette époque, M. Persil ayant à la chambre déclaré au président du conseil une guerre acharnée, fut révoqué de ses fonctions (6 février 1839); mais après le triomphe de la coalition il se rallia au parti conservateur, et fut récompensé de son dévouement ministériel par un fauteuil au Luxembourg (7 novembre 1839), et réintégré presque en même temps dans ses fonctions à l'hôtel des monnaies de Paris. Rentré en 1848 dans la vie privée, M. Persil a été appelé au conseil d'État le 31 juillet 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 24 avril 1835.

Outre les ouvrages cités ci-dessus, on a de M. Persil un assez grand nombre de plaidoyers, ainsi que beaucoup de rapports et de réquisitoires, de discours prononcés à la chambre des députés. H. F.

Biogr. univ. des contemp. — Vapereau, *Dict. des cont.*

PERSIL (*Eugène*), fils du précédent, mort le 18 décembre 1841, à Paris. Nommé en 1835 substitut près la cour royale de Paris, il fut élu en 1839 député de Condom (Gers). Il a publié quelques ouvrages estimés, notamment *Des Sociétés commerciales* (1833, in-8°); — *Traité des assurances terrestres* (1834, in-8°); — et *De la Lettre de change et du Billet à ordre* (1837, in-8°).

Journal des Débats, 10 fév. 1842.

PERSIO (*Ascanio*), philologue italien, né vers 1550, à Matera, dans la Basilicate. Aucune particularité de sa vie n'est connue. Il s'appliqua à l'étude des langues anciennes, et l'on peut juger par ses travaux qu'il y devint fort habile. On a de lui : *Discorso intorno alla conformità della lingua italiana con le più nobili antiche lingue e principalmente con la greca;* Venise, 1592, in-8°; l'édit. qui parut la même année à Bologne est plus recherchée; l'auteur a dû profiter, pour ce curieux ouvrage, du travail qu'Henri Estienne avait publié dès 1566 sur la conformité du français avec le grec; — *Index* du 1er livre de l'*Iliade;* Bologne, 1597, in-8°. Persio avait entrepris un *Vocabolario italiano* qu'il n'a pu mener à fin, et qui, selon Apostolo Zeno, ne pouvait manquer d'être un véritable trésor, et l'un de ses ouvrages italiens a été traduit en français (*Louanges de la Folie;* Paris, 1566, in-8°).

Son frère, PERSIO (*Antonio*), natif de Matera, professa tour à tour la théologie, la physique, les mathématiques, la médecine et la jurisprudence dans les grandes écoles de l'Italie. Ami de Telesio, il adopta ses idées sur la réforme de l'enseignement philosophique, et il plaida avec chaleur la cause de la liberté d'examen. Il vivait encore en 1608. On a de lui : *De recta ratione philosophandi lib. XVIII; De natura ignis et caloris lib. XII; Tractatus novarum positionum adversus Aristotelem* (Venise, 1575, in-8°); *Dell' ingegno dell' uomo* (ibid., 1576, in-8°); *Del bere caldo costumato dagli antichi Romani* (ibid., 1593, 1595, in-8°), dissertation vivement attaquée et où il soutient l'excellence des boissons chaudes; etc. Il a édité un recueil d'opuscules de Telesio (Venise, 1590, in-4°).

Apostolo Zeno, dans la *Bibl. Fontanini*, t. I, 87.

PERSIUS (*Caius*), orateur romain, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il était contemporain des Gracques, et avait la réputation d'être un des plus savants hommes de son temps; aussi le poëte Lucilius redoutait de l'avoir pour lecteur de ses ouvrages. Le discours que le consul C. Fannius Strabon prononça contre Gracchus en 122, et qui excitait l'admiration de Cicéron, passait pour être l'œuvre de Persius. Y.

Cicéron, *De Finibus*, I, 3; *De Oratore*, II, 6; *Brutus*, 26.

PERSONA (*Gobelin*), chroniqueur allemand, né en 1358, en Westphalie, mort après 1418. S'étant de bonne heure rendu en Italie, il y étudia les belles-lettres, la philosophie, la théologie et le droit canonique; il reçut un emploi à la chambre apostolique, et passa plusieurs années à Rome; en 1385 il se trouvait à Nocera avec le pape, qui y fut assiégé par l'armée du roi de Sicile; après avoir pendant une partie de cette année recueilli, non sans danger pour sa personne, les revenus du pape à Bénévent et autres lieux voisins, il gagna Gênes avec toute la cour pontificale. Après y avoir reçu en 1386 la prêtrise, il retourna dans son pays, et fut nommé en 1389 recteur d'une chapelle dans la cathédrale de Paderborn; ensuite il devint curé de l'église du Marché dans cette même ville; mais à la suite d'un démêlé qu'il eut en 1405 avec le bourgmestre, il se démit de son office. Plus tard, après avoir visité de nouveau l'Italie, il fut promu à la charge de doyen de l'église de Bielefeld. Il se retira enfin dans le couvent de Bodicheim, où il mourut. Outre un *Poema de rebus gestis Urbani VI* et un *Tractatus de legenda undecim millium virginum*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il a écrit un *Cosmodromium, seu Chronicon universale, ab orbe condito ad annum* 1418; cet ouvrage, qui contient des renseignements précieux pour les temps postérieurs à l'avénement de l'empereur Charles IV, et où l'auteur a fait preuve d'un esprit de critique rare à son époque, a été imprimé à Francfort, 1599, par les soins de H. Meibom l'ancien, et a été ensuite reproduit avec des notes et une *Vie de Persona* dans le tome I des *Scriptores rerum germanicarum* de H. Meibom le jeune.

Hamelmann, *Illustres viri Westphaliæ*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PERSONA (*Christophe*), helléniste italien, né à Rome, en 1416, où il mourut, de la peste, en décembre 1485. Dans sa jeunesse il fit un voyage en Orient pour se perfectionner dans la langue grecque. Il devint prieur du couvent de Sainte-Balbine (sur le mont Aventin), de l'ordre des Guillelmites. En 1484, Innocent VIII le nomma préfet de la bibliothèque vaticane. Persona a traduit du grec en latin *vingt-cinq homélies de saint Jean-Chrysostome;* Rome, s. d. (1470), in-4°; — quelques *Traités* ou *Commentaires* de saint Athanase sur les *Épîtres* de saint Paul; Rome, 1477 et 1496, in-fol.; réimprimés à Lyon, 1532, avec les *Œuvres* de saint Athanase (1); — les livres d'Origène contre Celse; Rome, 1481, in-fol.; Venise, 1514, in-fol.; et dans les *Œuvres* d'Origène, Bâle, 1536 : cette traduction fut faite à la demande expresse de Théodore Gaza, dont la lettre à Persona précède la première édition; — l'*Histoire de la guerre des Goths* par Procope; Rome, 1509, in-fol. Vossius assure que « les voleries de Léonard Arétin déterminèrent Persona à mettre en latin cet ouvrage de Procope »; — l'*Histoire* d'Agathias, continuateur de Procope; Rome, 1516, in-fol.; Augsbourg, 1519, in-4°; et Bâle, 1531, avec Procope. On cite encore de Persona des trad. d'*Opuscules* de Théophylacte et de Libanius, et un livre de *Epistolæ ad diversos* aujourd'hui perdus. Les traductions de Persona sont peu estimées; Vossius parle de lui avec le

(1) Ces *Commentaires* ont été depuis attribués à Théophylacte, métropolitain de la Bulgarie; mais Latino Latini croit qu'ils sont l'œuvre d'Athanase, moine byzantin du treizième siècle.

dernier mépris et le qualifie d'*ineptissimus*. Était-ce manque de capacité ou manque des secours nécessaires pour rendre ses travaux plus parfaits? Les critiques restent divisés à cet égard.

Jove, *Elog.* CXVI. — Gesner, *Biblioth.*, fol. 167. — Du Pin, *Biblioth. des auteurs ecclés.*, t. I, p. 133. — Simon, *Lettres choisies*, p. 94. — Prosper Mandosio, *Biblioth. romana*, n° 82, p. 59. — Bayle, *Dict. critique*.

PERSOON (*Chrétien-Henri*), naturaliste hollandais, né vers 1770, au cap de Bonne-Espérance, mort en novembre 1836, à Paris. Conduit à douze ans en Europe, il fréquenta les universités de Leyde et de Gœttingue, et fut reçu docteur en médecine. Après avoir longtemps pratiqué en Allemagne, il s'établit vers 1802 à Paris. Il consacra presque tous ses moments à la botanique, et publia des travaux intéressants sur les plantes cryptogames, par exemple : *Observationes mycologicæ* (Leipzig, 2 part. in-8°); *De fungis clavæformibus* (ibid., 1757, in-8°); *Synopsis methodica fungorum* (Gœttingue, 1801, 2 part. in-8°); *Icones pictæ specierum rariorum fungorum* (Paris, 1803-1808, in-8°); et *Traité sur les champignons comestibles* (Paris, 1818, in-8°, fig.); trad. en allemand. On a encore de lui : *Synopsis plantarum* (Paris, 1805-1807, 2 vol. in-12), manuel estimé; *Novæ lichenum species* (ibid., 1811, in-4°); et il a publié avec des additions la 15e édit. de *Systema vegetalium* (1797, in-8°); *Coryphni clavarias ramariasque complectentes* (1797, in-8°), de Th. Holmskiold; et *Commentarius fungorum Bavariæ indigenorum icones illustrans* (1800, gr. in-4°) de J.-C. Schæffer. Persoon appartenait à plusieurs sociétés savantes, dans les actes desquelles il a consigné divers mémoires. Il jouissait d'une pension du gouvernement hollandais, auquel il avait vendu son magnifique herbier, riche surtout en cryptogames et qui se trouve à Leyde.

Callisen, *Schriftst. Lexicon*.

*PERSOZ (*Jean-François*), chimiste français, né le 9 juin 1805, en Suisse, de parents français. Il eut des commencements difficiles : en 1826 il devint préparateur de Thenard, et le suppléa en 1832 au Collége de France. Nommé professeur de chimie à Strasbourg (1833), il y réorganisa l'école de pharmacie, et en fut le premier directeur (1835). Appelé à Paris en 1852, il prit possession de la chaire, qui venait d'être créée au Conservatoire des arts et métiers, de teinture, impression et apprêts des tissus, et joignit depuis 1853 à ces fonctions celles de directeur de la condition des soies et laines. Il est officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Introduction à l'étude de la chimie moléculaire*; Paris, 1839, in 8°, pl.; — *Traité historique et pratique de l'impression des tissus*; Paris, 1846, 4 vol. in 8°, et atlas; — et plusieurs mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, les *Comptes rendus* et le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences.

Vapereau, *Dict. univ. des contemp.*

PERSUIS (*Louis-Luc* LOISEAU DE), compositeur français, né le 21 mai 1769, à Metz, mort à Paris, le 20 décembre 1819. Après avoir fait ses études musicales sous la direction de son père, qui était maître de musique de la cathédrale de Metz, il visita le midi de la France, et vint en 1789 à Paris, où il fit entendre avec succès au Concert spirituel un oratorio intitulé *Le Passage de la mer Rouge*. L'année suivante, il entra comme premier violon au théâtre Montansier. Trois ans plus tard, il passa en la même qualité à l'Opéra, fut nommé chef du chant en 1804, et fit partie bientôt après du jury de lecture et du comité d'administration. En 1810, la place de chef d'orchestre, devenue vacante par la mort de Rey, fut confiée à Persuis, qui la remplit avec une remarquable intelligence. Nommé inspecteur général de la musique de l'Opéra, lorsqu'en 1814 Choron prit la direction de ce spectacle, il fut ensuite chargé lui-même de cette direction, au mois d'avril 1817, et justifia pleinement la confiance qu'on avait en son talent, car jamais l'Opéra ne fut dans une situation plus prospère que sous son administration. Malheureusement il ne tarda pas à ressentir les atteintes d'une maladie de poitrine qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante ans.

Pendant le cours de sa carrière artistique, Persuis a écrit un assez grand nombre d'ouvrages pour le théâtre. Sa *Jérusalem délivrée* est considérée comme son meilleur opéra; mais c'est surtout par sa musique de ballet qu'il s'est fait une réputation. Voici l'indication de ses principales compositions dramatiques : *La Nuit espagnole*, deux actes, au théâtre Feydeau (1791); — *Estelle*, trois actes, au théâtre Montansier (1793); — *Phanor et Angola*, trois actes, au théâtre Feydeau (1798); — *Fanny Morna*, trois actes, au théâtre Favart (1799); — *Léonidas*, trois actes, à l'Opéra, en société avec Gresnick (1799); — *Le Fruit défendu*, un acte, au théâtre Favart (1800); — *Marcel*, un acte (1801); — *Chant de Victoire*, en l'honneur de Napoléon, à l'Opéra (1806); — *L'Inauguration de la Victoire*, en société avec Lesueur, à l'Opéra (1807); — *Le Triomphe de Trajan*, trois actes, en société avec Lesueur, à l'Opéra (1807); — *Ulysse*, ballet en trois actes, id. (1807); — *Jérusalem délivrée*, trois actes, id. (1812); — *Nina*, ballet en deux actes, id. (1813); — *Chant français*, id. (1814); — *L'Épreuve villageoise*, ballet, id (1814); — *L'Heureux retour*, en collaboration avec Berton et Kreutzer, id. (1815); — *Les Dieux rivaux*, avec Spontini, id. (1816); — *Le Carnaval de Venise*, ballet en trois actes, en société avec Kreutzer, id. (1816); — Persuis a laissé deux opéras qui n'ont pas été représentés, *La Vengeance*, écrit en 1799, et *Hommage aux Dames*, en 1816.

Outre les diverses fonctions que Persuis avait remplies à l'Opéra, il avait fait partie de la chapelle du premier consul, en 1802; en 1814, il fut nommé maître de musique de la chapelle du roi, obtint ensuite la survivance de Lesueur, comme surintendant de cette chapelle, et fut surintendant honoraire depuis 1816 jusqu'à la fin de sa vie. Quelques jours avant sa mort, il avait reçu de Louis XVIII le cordon de l'ordre de Saint-Michel. D. DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Castil-Blaze, *L'Académie impériale de musique, histoire littéraire, musicale*, etc. — Le même, *Chapelle-musique des rois de France*.

PERTARITE, roi des Lombards, mort en 688, selon Muratori, en 686. Après la mort de son père Aribert (661), il partagea avec son frère cadet, Godebert, le royaume des Lombards. Godebert entra bientôt en pourparlers avec Grimoald, duc de Bénévent, pour dépouiller Pertarite de ses États; Grimoald fit semblant d'accepter cette proposition, et arriva avec une armée considérable à Pavie; il fit alors assassiner Godebert, et s'empara ensuite avec l'aide de Garibald, duc de Turin, de toute la Lombardie. Pertarite s'enfuit auprès du khan des Avares; mais celui-ci, effrayé des menaces de Grimoald, ne voulut pas le garder dans son pays. Pertarite vint alors implorer à Pavie la pitié de l'usurpateur, qui venait d'epouser sa sœur; Grimoald, le reçut d'abord avec bienveillance, et promit de lui donner de quoi vivre selon son rang. Mais sur les instigations de quelques-uns de ses conseillers, il se ravisa aussitôt, et voulut faire égorger Pertarite, qui ne se sauva du guet-apens qui lui fut tendu que par la fidélité et le dévouement de deux de ses serviteurs, dont l'un, Hunolf, le fit sortir de Pavie sous le déguisement d'un esclave. Pertarite se sauva à la cour du roi des Francs, où il resta plusieurs années. En 671, il était sur le point de partir pour l'Angleterre, lorsqu'il apprit la mort de Grimoald; il revint immédiatement en Italie, et fut unanimement proclamé roi des Lombards. Il régna avec justice et sagesse, protégeant avec sollicitude l'Église et les faibles. Son vassal le duc de Trente, Alachis, s'étant révolté, il alla faire le siége de cette ville; mais les ennemis dans une sortie mirent son armée en déroute. Cependant sur les prières de son fils Cunibert, qu'il avait associé à la royauté en 678, il ne chercha pas à venger cette défaite, et se réconcilia avec Alachis, auquel il donna le duché de Brescia, quoique contre son gré, et après avoir en vain prévenu Cunibert des visées ambitieuses d'Alachis.

Paul Diacre, *Historia Longobardorum*. — Eddius, *Vita S. Wilfridi* (dans le t. IV des *Sæculi Benedictini* de Mabillon) — Muratori, *Historia Italiæ*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PERTHES (*Frédéric-Christophe*), libraire allemand, né en 1772, à Rudolstadt, mort à Gotha, en 1843. Après avoir été commis dans plusieurs librairies, il en fonda une en 1796, à Hambourg, avec des moyens très-restreints; elle prospéra bientôt, grâce à son activité, son intelligence et les relations que son mariage avec la fille aînée de Claudius lui fit contracter avec plusieurs littérateurs en renom. En 1813 et 1814 il se signala comme un des plus courageux défenseurs de l'indépendance de son pays; il se lia à cette époque avec un grand nombre des hommes les plus éminents de l'Allemagne, tels que Niebuhr, Görres, Savigny, les Schlegel, etc. En 1822 il s'établit comme éditeur à Gotha; jouissant de la considération générale, il exerça une influence notable sur la solution des questions de propriété littéraire et de législation de la presse en Allemagne. Sa *Vie* a été écrite (Hambourg, 1848-1850, 1853, 2 vol. in-8°), par son fils *Clément-Théodore* PERTHES, né en 1809, professeur de droit à Bonn, et auteur de : *Das deutsche Staatsleben vor der Revolution* (La vie politique en Allemagne avant la révolution); Hambourg, 1845, in-8°. Un autre de ses fils, *Frédéric-Matthieu*, pasteur à Moorbourg, a publié : *Die alte and neue Lehre über Gesellschaft, Staat undkirche* (Les anciennes et les nouvelles doctrines sur la société, l'État et l'Église); Hambourg, 1849, 1850, in-8°; et une *Vie de saint Chrysostome*, ibid., 1853.

Son oncle *Jean-Georges-Juste*, mort en 1816, fonda en 1785, à Gotha, une librairie, continuée depuis par son fils, *Guillaume* (né en 1793, mort en 1853), qui y joignit en 1816 une imprimerie de cartes géographiques, pour laquelle il s'associa avec Stieler. C'est la maison Juste Perthes, dirigée en ce moment par *Bernard* PERTHES, fils de Guillaume, qui publie l'*Almanach généalogique de Gotha*, et l'*Almanach des maisons comtales de l'Allemagne*.

Conversations-Lexikon.

PERTHUIS DE LAILLEVAUT (*Léon*, baron DE), agronome, né à Germigni-l'Évêque (Seine-et-Marne), le 11 avril 1757, mort à Paris, le 17 octobre 1818. Admis en 1772 à l'école de Mézières, il entra en 1775 dans le génie militaire. Trois ans après, on le chargea, avec deux autres officiers, de la construction du fort de Châteauneuf, qui avait fait décider l'attaque tentée par les Anglais contre Saint-Malo. Les heureuses dispositions de ce fort firent prendre rang à Perthuis parmi les ingénieurs distingués, et il continua à servir dans les places de Rocroi, Charleville, Mézières et Valenciennes. La croix de Saint-Louis lui fut par faveur accordée avant l'âge requis. En 1791, il se retira dans une propriété que faisait valoir son père à Moulins, près Auxerre, et s'y livra à tous les travaux de l'agriculture et à l'exercice du dessin et des arts mécaniques. En 1800 et 1803, il mit en œuvre et enrichit de notes, des matériaux recueillis par son père sur l'aménagement et la restauration des forêts, et peu après, publia au nom de son père et du sien un ouvrage *Sur les moyens d'augmenter en France la fabrication de la po-*

tasse. La Société d'Agriculture de Paris, dont il était membre, couronna un mémoire qu'il avait composé *Sur l'art de perfectionner les constructions rurales* (1805, in-4°). Depuis il lut à cette société un grand nombre de *mémoires* et de *rapports*, et concourut à la publication des *Œuvres* d'Olivier de Serres, et au *Dictionnaire d'agriculture*. H. F.

Silvestre, dans les *Mém. de la Soc. royale d'Agric.*, t. XXII, année 1819.

PERTI (*Giacomo-Antonio*), compositeur italien, né en 1661, à Bologne, où il est mort, le 10 avril 1756. Il eut pour premier maître Petronio Franceschini, composa à dix-huit ans l'opéra d'*Atide*, joué en 1679 à Bologne, et termina son éducation sous la direction de l'abbé Corso, à l'église de la Steccata de Parme. Le succès de *Coriolano* (1683) et de *Flavio* (1686) lui fit donner en 1690 la maîtrise de Saint-Pierre, puis celle de Sainte-Pétrone (1696) à Bologne. Les souverains de la Toscane et de l'Autriche lui proposèrent vainement de l'attacher à leur cour, et il n'accepta que le titre honorifique de conseiller, que l'empereur Charles VI lui conféra en 1740. Perti a écrit encore quelques opéras remarquables, tels que *Furio Camillo* (1692), *Laodicea e Berenice* (1695), *Venceslao* (1708), l'oratorio de *La Mort de Jésus* (1718), et un recueil de *Cantate morali e spirituali* (Bologne, 1688, in-4°).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, X. — L. Masini, *Elogio di Perti*; Bologne, 1814, in-8°.

PERTICARI (*Giulio*, comte), littérateur italien, né le 15 août 1779, à Savignano, dans la Romagne, mort en juillet 1822, à Milan. Destiné à l'Église, il fut dès l'enfance pourvu d'un canonicat et d'une abbaye; les événements politiques le rendirent au monde. Après être resté jusqu'en 1801 au collége de Fano, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres, et visita Rome et Naples en compagnie de son ami Borghesi, le célèbre antiquaire. Après son mariage avec la fille unique du poëte Monti (1812), il s'établit à Rome, et contribua à la fondation du *Giornale Arcadico*, dont il fut un des principaux rédacteurs. « Imbu des plus saines idées en morale et en philosophie, dit Rabbe, il voyait avec peine la dégénération de l'Italie; il était persuadé qu'il n'y a point de style où il n'y a point de pensée, et disait qu'un bon écrivain ne pouvait être en même temps que bon citoyen et vrai philosophe. » Ses œuvres, recommandables par la beauté du style et la justesse des idées, forment les t. CCV et CCVI de la *Biblioteca scelta* (Milan, 1831, in-12); il en avait inséré une partie dans les *Proposte* de Monti. On y remarque les morceaux suivants : *Degli Scrittori del trecento e de' loro imitatori* (1817), *Apologia dell' amor patrio di Dante* (1820) et *Della Difesa di Dante*. Grand admirateur de Cola de Rienzi, il avait préparé de ce tribun une histoire detaillée, qui n'a pas vu le jour.

Sa femme, *Costanza*, fille de Monti, morte en 1840, à l'âge de quarante-six ans, était bonne musicienne et poëte; elle avait traduit en italien plusieurs traités de Sénèque et les *Vies* de C. Nepos.

Bertuccioli, *Memorie intorno alla vita del Perticari*; Pesaro, 1822, in-8°. — *L'Antologia di Firenze*, 1822. — Paolo Costa, *Elogio del Perticari*; Venise, 1823, in-12. — Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, II. — Rabbe, etc., *Biogr. univ. des Contemp.*

PERTINAX (*Helvius*), empereur romain, né le 1er août 126 de l'ère chrétienne, mort le 28 mars 193. Suivant Dion Cassius, il naquit à Alba-Pompeia, colonie romaine de la Ligurie, sur la rive occidentale du Tanaro. Capitolin, au contraire, place le lieu de sa naissance à Villa Martis, dans les Apennins. Il était fils d'un affranchi, marchand de bois et de charbon. Gibbon dit, avec raison, que les degrés par lesquels il s'éleva de l'humble situation paternelle à la première place de l'empire sont de curieux témoignages de la forme du gouvernement et de l'état des mœurs à cette époque. Après avoir reçu une bonne éducation, il devint professeur de grammaire; trouvant cette occupation peu lucrative, il obtint, grâce à la protection de Lollius Avitus, patron de son père, le grade de centurion. On le voit ensuite successivement préfet d'une cohorte en Syrie et en Bretagne; commandant d'un escadron (*ala*) de cavalerie en Bretagne; principal commissaire de la voie Émilienne, commandant de l'escadre de Germanie, receveur général du fisc en Dacie, commandant d'un bataillon (*vexillum*) de légionnaires, sénateur, général de la première légion, avec laquelle il se signala dans la Rhétie et la Norique contre les barbares qui menaçaient l'Italie, et consul élu en 179. Il contribua à réprimer la révolte de Cassius Avitus en Syrie, et fut ensuite gouverneur de la Mésie, puis de la Dacie, et enfin de la Syrie, où ses ennemis l'accusèrent de s'être enrichi aux dépens de ses administrés; mais il semble que ces reproches ne sont pas fondés. A son retour de Syrie, sous le règne de Commode, il occupa pour la première fois son siége au sénat. Le tout-puissant ministre de Commode, Perennis, jaloux de sa réputation, lui ordonna de se retirer dans sa province natale. Là, le vieux et opulent général se plut à orner la *Villa Martis* de magnifiques bâtiments, au milieu desquels se distinguait l'humble maison de son père, conservée dans toute sa simplicité. Après la mort de Perennis, Pertinax consentit, sur la demande de l'empereur, à aller prendre le commandement des turbulentes légions de Bretagne; mais bientôt, fatigué de l'indiscipline de ses troupes, qui voulurent le proclamer empereur, et qui faillirent le massacrer parce qu'il refusait la pourpre, il sollicita son rappel, et fut nommé intendant de Rome. Il devint ensuite proconsul d'Afrique, préfet de Rome et consul pour la seconde fois en 192. Le dernier jour de cette année, Commode périt assas-

siné. Les deux chefs de la conspiration, Lœtus, préfet du prétoire et Eclectus, chambellan, offrirent la pourpre à Pertinax, qui semble avoir été étranger au complot. Il accepta, non sans effroi et sans hésitation, une dignité si périlleuse, et s'efforça immédiatement de se concilier les soldats en leur promettant un ample *donativum*. Les prétoriens, qui aimaient Commode, et qui soupçonnaient le meurtre, bien qu'on leur eût dit que l'empereur était mort d'apoplexie, accueillirent son successeur par un silence de mauvais augure. Le lendemain 1[er] janvier 193, Pertinax se présenta au sénat, qui, avec un empressement sincère, lui prodigua tous les titres dont se composait la dignité impériale. Le peuple vit aussi avec faveur un capitaine renommé remplacer un prince débauché et féroce. Encouragé par l'approbation du sénat et du peuple, Pertinax annonça l'intention d'opérer des réformes étendues dans toutes les branches du gouvernement, particulièrement dans l'armée, et de rétablir autant que possible cette discipline qui avait donné aux Romains l'empire du monde; c'était un projet généreux, mais difficile qu'il aurait fallu exécuter par degrés et qu'il était imprudent d'annoncer. Dès le 5 janvier une émeute éclata parmi les prétoriens pour mettre sur le trône un sénateur nommé Triarius Maternus Lascivius; cette première tentative avorta; une seconde conspiration ne fut réprimée qu'avec une large effusion de sang. Enfin Lœtus lui-même, qui ne se croyait pas assez récompensé, se joignit aux mécontents. Deux cents prétoriens marchèrent sur le palais impérial, dont la trahison et la terreur leur livrèrent l'entrée. Pertinax aurait pu s'échapper; il aima mieux aller au-devant des assassins, et essaya d'arrêter ces furieux par l'autorité de sa présence et la gravité de sa parole. Quelques prétoriens repentants et honteux commençaient à se retirer, quand un soldat gaulois de Tongres, nommé Tausius, plongea son épée dans la poitrine de Pertinax. La vue du sang ranimant la fureur des soldats, ils achevèrent l'empereur, lui coupèrent la tête et la portèrent en triomphe au bout d'une pique. Tous les ministres et les serviteurs de Pertinax avaient fui, excepté Eclectus, qui se fit tuer pour le défendre. Ainsi mourut ce prince après un règne de deux mois et vingt-sept jours. Il ne possédait pas, ou du moins il n'eut pas le temps de montrer des qualités éminentes, mais il manifesta de bonnes intentions, dont le sénat et le peuple lui surent gré, et sa mémoire resta chère aux Romains. (Pour les événements qui suivirent la mort de Pertinax, *voy.* Didius Julianus.) Il laissa une fille et un fils, qui fut mis à mort sous Caracalla. L. J.

Capitolin, *Pertinax* dans l'*Historia Augusta*. — Aurelius Victor, *Epitom*. — Dion Cassius, LXXI, LXXII, LXXIII. — Hérodien, II. — Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman Empire*, t. I.

PERTUSATI (*Francesco*, comte), auteur ascétique italien, né le 9 mai 1741, à Milan, où il est mort, le 22 mai 1823. Fils d'un sénateur de Milan, il fut élevé chez les Jésuites, porta quelque temps leur habit et ne cessa de leur être attaché. Il partagea ses loisirs entre l'éducation de ses enfants et la direction d'œuvres de charité. Sa dévotion au parti religieux et absolutiste l'exposa à la persécution : arrêté en 1796, lors de l'invasion des Français et conduit à Nice, il fut encore obligé en 1799 de se réfugier à Venise. Ses ouvrages sont très-nombreux, et tous traduits du français en italien.

Beraldi, *Memorie di religione*; Modène, 1823. — Rudoni, *Cenni sulla vita e sugli scritti del F. Pertusati*; Milan, 1823, in-8°.

PERTUSIER (*Charles* de), littérateur français, né à Baume-les-Dames, en 1779, mort en mars 1836. Admis à quinze ans à l'École polytechnique, il entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie légère. Envoyé en Dalmatie, il consacra ses loisirs à étudier la littérature et les antiquités de ce pays. Il fut ensuite attaché à l'ambassade de France près la Porte ottomane. A la restauration il fut nommé major du régiment d'artillerie à cheval de la garde royale, puis en 1825 lieutenant-colonel du train de la même garde, et fut anobli par lettres patentes du 24 mars 1830. Il était membre de la Société de géographie et de l'Académie de Besançon. On a de lui : *Le Berger arcadien, ou premiers accents d'une plume champêtre*; Paris, an vii, in-12; — *Les Amants de Corinthe, histoire épisodique imitée du grec*; Paris, 1800, 2 vol. in-18; — *Mes premières Étourderies, ou quelques chapitres de ma vie, en attendant mieux*; Paris, an viii, 3 vol. in-8°; — *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore, suivies d'une Notice sur la Dalmatie*; Paris, 1816-1818, 3 vol. in-8°, avec atlas; trad. en anglais; — *De la Fortification ordonnée d'après les principes de la stratégie et de la balistique moderne*; Paris, 1820, in-8° et atlas; — *De la Romélie, de Constantinople et de la Propontide, l'Hellespont et le Bosphore de Thrace*; Paris, in-8°; — *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'Empire Ottoman*; Paris, 1822, in-8°; — *La Valachie, la Moldavie, et de l'influence des Grecs du Fanal*; Paris, 1832, in-8°.

Biographie des hommes vivants (1819). — *Mémoires de l'Académie* de Besançon. — *Biogr. univer. et portative des Contemporains*. — Quérard, *La France littér.*

***PERTZ** (*Georges-Henri*), savant historien allemand, né le 28 mars 1795, à Hanovre. Reçu docteur en philosophie à Gœttingue, il fut chargé en 1820 d'explorer les archives et les bibliothèques de l'Allemagne et de l'Italie par la Société pour l'histoire d'Allemagne que les hommes les plus éminents de ce pays venaient de fonder à Francfort. De retour dans sa ville natale en 1823, il y fut nommé employé aux archives; peu de temps après il reçut la mission de diriger la publication des *Monumenta Germaniæ historica*, faite sous les auspices de la Société susdite; il s'acquitta de cette tâche avec une rare

habileté, visitant lui-même la plupart des dépôts scientifiques de presque toutes les contrées de l'Europe. Ce précieux recueil, non encore terminé, se compose actuellement de dix-sept vol. in-fol. (Hanovre, 1826-1861); il contient dans les deux premiers volumes les lois des peuples germaniques, les capitulaires des rois et empereurs francs, etc., et dans les suivants les historiens et chroniqueurs francs et teutoniques, dont plusieurs, tels que Richer (*voy.* ce nom), étaient inédits. Pertz, qui fut encore chargé de la publication des Archives de la même Société à partir du cinquième volume, fut par la suite nommé bibliothécaire du roi de Hanovre, garde des archives, et historiographe de la maison de Brunswick-Lunebourg; en 1842 il devint conservateur en chef de la bibliothèque de Berlin et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il est correspondant de l'Académie des Inscriptions. On a de lui : *Geschichte der merovingischen Hausmeier* (Histoire des maires du palais sous les Mérovingiens); Hanovre, 1819, in-8°; — *Reise nach Italien* (Voyage en Italie); ibid., 1824, in-8°; — *Ueber Leibnizens Kirchliches Glaubensbekenntniss* (Sur les Croyances religieuses de Leibniz); Berlin, 1846, in-8°; — *Schrifttafeln zum Gebrauch bei diplomatischen Vorlesungen* (Planches pour des cours de diplomatique); Hanovre, 1846, in-fol.; — *Ueber ein Bruchstück des Buches von 98 Livius* (Sur un fragment du livre 98 de Tite-Live); Berlin, 1848, in-4°; — *Handschriftenverzeichnisse der königlichen Bibliothek in Berlin* (Catalogues des manuscrits de la bibliothèque royale de Berlin); ibid., 1853; — *Uber die gedruckten Ablassbriefe von* 1454 *und* 1455 (Sur les Lettres d'indulgence imprimées en 1454 et en 1455); Berlin, 1857, in-4°; — *Leben des Ministers Freiherrn von Stein* (Vie du ministre le baron de Stein); Berlin, 1855, 6 vol. in-8°; un abrégé de cette intéressante biographie a paru en 2 vol. in-8°; ibid., 1856. — Pertz a aussi donné une édition des *Œuvres* de Leibniz; il a fait publier à part le texte des principaux historiens réunis dans les *Monumenta*; enfin il a inséré plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'Académie de Berlin.

Conversations-Lexikon.

PÉRUGIN (LE). *Voy.* VANNUCCI (*Pietro*).

PÉRUSE (LA). *Voy.* LA PÉRUSE.

PERUZZI (*Baldassare*), peintre et architecte de l'école de Sienne, né le 15 janvier 1480, au bourg d'Ancajano, près Sienne, mort en 1536. Né pauvre, il dut tout à lui-même et ne parvint que par sa persévérance et la force de son talent, sinon à la fortune, qui toujours lui échappa, au moins à une glorieuse renommée, que la postérité a confirmée. On ignore quel fut son premier maître. Nous le trouvons peignant quelques figures dans une petite chapelle de Volterra près la porte Forentine. Un peintre qui passait l'emmena à Rome. Là il entra chez un artiste médiocre nommé Maturino, qui fut père de Maturino de Caravage. Remarqué des amateurs, on lui confia la décoration de l'abside de l'église de Saint-Onuphre, où il traça trois grandes fresques d'un style un peu sec. Appelé au château d'Ostie, il peignit en camaïeu dans le donjon plusieurs sujets de bataille avec l'aide de Cesare da Milano. A Rome, il fit connaissance avec un de ses compatriotes, le fameux banquier Augustin Chigi, dont la protection eut sur sa carrière la plus heureuse influence. Étant à l'abri du besoin, il se livra à l'étude de l'architecture, pour laquelle il s'était toujours senti une vive inclination; puis appliquant la perspective linéaire à la peinture monumentale, il devint l'inventeur de cette architecture feinte dont l'Italie fit plus tard une si fréquente application et que del Pozzo porta au plus haut degré de perfection. Chargé par Agostino Chigi d'élever et de décorer un petit palais, un *casino*, il construisit cette délicieuse demeure appelée depuis *La Farnesina* et que devaient illustrer tant de chefs-d'œuvre. Il y a peint *Persée tuant Méduse entourée des hommes qu'elle a changés en pierres*, composition qu'on peut regarder comme un de ses plus étonnants ouvrages; sur les voussures de ce plafond, il a peint divers *sujets mythologiques* en couleur, entourés d'ornements et de figures en grisailles dont la saillie est telle que le Titien lui-même, au dire de Vasari, y crut voir des bas-reliefs. Dans une salle au premier, Perruzzi a figuré des niches, des statues, des colonnades, au travers desquelles on aperçoit des *Vues de Rome*.

A Santa-Maria-della-Pace on trouve plusieurs fresques de ce maître, divers sujets de l'Ancien Testament à la voûte d'une chapelle, et dans le tambour de la coupole, une *Présentation de la Vierge au temple*. Enfin les derniers ouvrages de Peruzzi à Rome furent deux figures colossales de *Saint Antonin* et *Saint Benone*, accompagnant, dans l'église dell' Anima, le tombeau d'Adrien VI, monument dont il avait également donné le dessin. Occupé de ses travaux d'architecture, parmi lesquels figurait au premier rang la continuation de la basilique de Saint-Pierre, chargé des décorations pour toutes les représentations théâtrales ou les cérémonies publiques, Peruzzi semblait toucher au moment où la fortune couronnerait ses efforts, lorsqu'en 1527 arriva cet événement si fatal aux arts, le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon. Réduit à chercher son salut dans la fuite, Peruzzi tomba entre les mains des lansquenets et ne leur échappa qu'en consentant à faire le portrait du connétable qui venait d'être tué. Il gagnait Sienne quand sur la route il fut pris de nouveau et dépouillé de tout ce qui lui restait. Ce fut dans ce triste état qu'il rentra dans sa patrie; il y trouva des amis qui s'empressèrent de lui procurer des travaux. C'est sans doute à cette époque de sa vie que nous devons fixer l'exécution de diverses fresques qui se voient encore à Sienne, telles que

la *Continence de Scipion*, au palais Piccolomini-Bellanti ; trois *traits de l'histoire de Jonas* au palais Mocenni, qu'il avait bâti en 1520 pour Bernardino Bellanti ; une *Adoration des Mages*, au palais Pollini, dont il avait été également l'architecte; le *Jugement de Pâris*, à la villa Turamini, dont il avait donné les dessins en 1525 ; enfin, la magnifique *Sibylle annonçant à Auguste la venue de Jésus-Christ*, le plus grandiose peut-être de tous ses ouvrages, ce chef-d'œuvre qu'on admire encore dans l'église de Fonte-giusta malgré les outrages du temps et des restaurations.

Pendant ce temps Clément VII voulut employer Peruzzi comme ingénieur au siége de Florence, qu'il faisait avec l'aide de l'armée impériale ; l'artiste refusa, sacrifiant la faveur du pape à l'amour de son art et de sa patrie. Clément VII en conserva quelque ressentiment, et après la paix générale Peruzzi eut besoin de faire aussi la sienne avec le pontife. De retour à Rome, il ne paraît plus avoir été occupé que de travaux d'architecture. Ce furent le charmant casino *di Papa Giulio*, sur la voie Flaminienne, qu'il construisit pour Giulio del Monte (depuis Jules III); le *palais Savelli*, érigé sur les ruines du théâtre de Marcellus, la *grande porte du palais du cardinal de Corneto*, aujourd'hui palais Torlonia, au Borgo-nuovo ; enfin le *palais Massimi*, son meilleur et son dernier ouvrage. La mort le surprit avant qu'il eût pu le terminer et lorsqu'il était encore dans toute la force de son talent. Sa sépulture fut placée dans le Panthéon, à côté de celle de Raphael.

Peruzzi vécut et mourut pauvre; son seul revenu consistait en 250 écus que lui valait la place d'architecte de Saint-Pierre. Il fut l'une des gloires de Sienne; grandeur de composition, pureté de dessin, noblesse d'expression, tout se trouve réuni dans ses œuvres. Contemporain de Raphael, il connut ses ouvrages et parfois s'en inspira ; cette imitation est surtout sensible dans *Le Jugement de Pâris* de la villa Belcaro. Une étroite amitié l'unissait à deux autres artistes siennois, G.-B. Capanna et Beccafumi, qui fut lui aussi un des plus grands maîtres de l'école de Sienne. Peruzzi a laissé peu de peintures à l'huile ; on trouve cependant de lui une *Adoration des Mages* à la National-Gallery de Londres et une *Charité* au musée de Berlin. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Campori, *Gli Artisti negli stati Estensi*. — Gualandi, *Memorie originali di belle arti*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Quatremère de Quincy, *Vies des plus illustres architectes*.

PESARO (*Giovanni*), doge de Venise, né en 1589, mort le 1er octobre 1659. Brave capitaine et habile diplomate, il occupa les principales charges de la république. En 1657 il était procurateur de Saint-Marc, lorsqu'il fit décider que la guerre contre les Turcs serait continuée à outrance, et offrit un don patriotique de six mille ducats. Son exemple fut suivi par toute la noblesse vénitienne. Le 8 mai 1658 il fut élu doge à la mort de Bertuccio Valieri et obtint quelques succès en Morée contre le grand-vizir Kiuprili. Son règne fut court. On lui éleva en 1666 un tombeau superbe : l'inscription, qui est d'Emmanuele Thesauro, indique laconiquement l'époque de la naissance du doge, celle de sa mort et celle de l'érection du monument : « Vixit 1589 : Devixit 1659 : Revixit 1666 ». Domenico Contarino lui succéda. A. DE L.

Vettor Sandi, *Storia civile Veneziana*, lib. XII, cap. III. — Daru, *Hist. de Venise*, t. V, chap. XXXIII, p. 57-58.

PESCAIRE (Marquis DE). *Voy*. AVALOS.

PESCATORE (*Giambattista*), poëte italien, mort en 1558, à Ravenne, sa ville natale. Il était de famille noble, et siégea au sénat de Ravenne. Son enthousiasme pour l'Arioste lui inspira le singulier courage d'achever le poëme de *Roland furieux;* s'il n'a pas réussi dans cette tentative, dit Ginnani, on doit lui tenir compte d'avoir excité chez ses compatriotes les progrès des lettres et formé lui-même plusieurs poëtes distingués. On connaît de lui : *La Morte di Ruggiero, continuata alla materia dell' Ariosto* ; Venise, 1548, in-4° : ce poëme, divisé en 40 chants, est dédié à Henri II, roi de France; les trois éditions subséquentes de Venise (1549, 1550 et 1551) ne sont pas moins rares que la première, et la 5e (1557) contient un chant de plus que les autres ; on en a une version en français par Gabriel Chapuis (Lyon, 1582, in-8°); — *La Vendetta di Ruggiero;* Venise, 1556, 1557, in-4° : cette seconde continuation de l'*Orlando* n'a que 25 chants; — *La Nina*, comédie; ibid., 1557, in-8°.

Ginnani, *Scrittori Ravennati*, II, 140.

PESCATORE (*Antonio-Francesco*), littérateur italien, né en 1751, à Casal, mort en mars 1792, à Thonon. Après avoir porté la soutane, il entra en 1775 dans les bureaux des finances, et administra le Chablais en qualité d'intendant ; le zèle qu'il déploya dans ces fonctions lui fit élever à Thonon un mausolée par la reconnaissance de ses subordonnés. Ses principaux écrits sont : *Saggio intorno diverse opinioni di alcuni moderni politici sopra i delitti e le pene* (Turin, 1780, in-8°), et une *Histoire du Chablais*, publiée après sa mort sans nom d'auteur.

Biogr. nouv. des contemp.

PESCETTI (*Orlando*), littérateur italien, né à Marradi (Toscane), mort vers 1615. Il tint à Vérone une école de grammaire, assez fréquentée, et eut de vifs démêlés avec Paolo Beni et Candido; s'il entreprit d'un côté la défense du *Pastor fido* de Guarini, il eut le tort d'attaquer avec plus d'animosité que de jugement les œuvres du Tasse. On a de lui des traductions, des pièces de théâtre et un recueil curieux de *Proverbj italiani* (Vérone, 1602, et Venise, 1611, in-12).

Maffei, *Verona illustrata*, III.

PESCETTI (*Giambattista*), compositeur italien, mort en 1758, à Venise, sa ville natale. Élève de Lotti, il fit honneur à ce maître par ses œuvres dramatiques et religieuses, qui se distinguent par la facilité d'exécution et par la douceur des mélodies. Hasse avait dit de son premier oratorio que la nature lui avait abrégé le chemin de l'art. De 1726 à 1747 Pescetti fit jouer de nombreux opéras, entre autres *Dorinda* (1729), *Alessandro nelle Indie* (1740), *Tullo Ostilio* (1740), et *Ezio* (1747). A Londres, où il résida trois ans, il écrivit *Il Vello d'oro*, oratorio.

Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.*

* **PESCHE** (*Julien-Remi*), littérateur français, né le 1er octobre 1780, à Souvigné-sur-Mesme (Maine). Après avoir exercé la pharmacie à La Flèche, il abandonna cette profession en 1818 pour fonder au Mans un journal, intitulé *L'Argus de l'Ouest*, et destiné à propager les principes constitutionnels; mais le pouvoir en ayant empêché la publication, il vint à Paris et y ouvrit une boutique de libraire. Après 1830 il fut nommé juge de paix dans un canton de la Sarthe, puis chef de division à la préfecture de ce département. Il est membre de la Société des antiquaires de France. Outre quelques mémoires pharmaceutiques et des écrits de circonstance, on a de lui : *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe;* Le Mans, 1829-1842, 5 vol. in-8°; la biographie et la bibliographie cénomane, qui devaient y faire suite, forment un demi-vol., qui s'arrête au milieu de la lettre B (1829, in-8°); — *Chansons, Poésies diverses et Théâtre;* ibid., 1830 ou 1841, in-18. Il a dirigé l'*Album cénoman* (1829, 27 nos in-4°) et *Le Cénoman* (1830, 14 nos), et il a fourni des articles à *L'Indépendant* (1798-1799), à la *Nouvelle Biographie des contemporains* de Jay, Jouy, etc., à la *Revue anglo-française*, etc.

Desportes, *Bibliogr. du Maine.*

PESMES (*François-Louis* DE), plus connu sous le nom de SAINT-SAPHORIN, diplomate et général suisse, né en 1668, au château de Saint-Saphorin (pays de Vaud), mort en 1737, dans le même château. Il descendait des Pesmes de Brandis, qui jouissaient à Berne et à Genève de la plus haute considération. Il servit d'abord la Hollande, puis l'Autriche. Il combattit les Turcs sous le prince Eugène. En 1696 il était vice-amiral de la flottille du Danube et général major en 1698. Les empereurs Léopold Ier, Joseph Ier et Charles VI l'eurent toujours en grande estime et lui confièrent souvent des missions importantes. Ayant quitté le service impérial, l'électeur palatin l'employa comme ministre auprès des cantons suisses. Plus tard il traita pour le roi de Prusse de la cession de la principauté de Neufchâtel, et sut garantir les droits des diverses parties intéressées. En 1712, il arrangea les différends qui s'étaient élevés entre plusieurs cantons suisses, et fut envoyé par la république helvétique en Hollande pour y conclure une alliance offensive et défensive, dont il signa les clauses à La Haye, le 2 janvier 1714. Deux ans plus tard il passa au service de Georges Ier, roi d'Angleterre, avec le titre de lieutenant général; ce monarque l'envoya à Vienne en qualité de ministre plénipotentiaire. En 1720 Pesmes se retira dans ses terres, où il mourut, laissant des mémoires qui n'ont pas été livrés à la publicité.

Lutz, *Necrolog merkwürdiger Schweizer.*

PESNE (*Jean*), peintre et graveur français, né à Rouen, vers 1623, mort à Paris, en 1700. On ne sait presque rien de sa vie. Marolles le cite à trois reprises différentes, et comme peintre et comme graveur. Il reçut très-probablement les conseils de Poussin; savant dessinateur, graveur habile, il se créa une manière dans laquelle aucun de ses imitateurs n'a pu l'égaler. On peut ranger au nombre des chefs-d'œuvre de la gravure la plupart des quarante-sept estampes qu'il fit d'après Poussin, et parmi celles-ci il faut citer le *Portrait de Poussin*, le *Ravissement de saint Paul*, l'*Évanouissement d'Esther*, le *Testament d'Eudamidas*, *La sainte Famille* et la *Mort de Saphir*. « Ces morceaux, dit M. Robert-Dumesnil, sont exécutés à la pointe et au burin avec un mélange de points, le tout amalgamé avec une si heureuse intelligence qu'il semble, comme le dit M. Denon, que ces deux instruments soient venus à chaque instant au secours l'un de l'autre, comme les différentes teintes sous le pinceau du peintre. Ses travaux sont conduits avec une correction de contours, une harmonie, une expression et une science pittoresque si parfaites que cet artiste a su, mieux qu'aucun autre graveur, rendre complétement Poussin. » J. Pesne a gravé quelques portraits d'après ses propres dessins et plusieurs planches d'après différents maîtres; cinquante-sept de ces dernières font partie du *Cabinet Jabach*. Son œuvre se compose de cent seize pièces. H. H—N.

Robert-Dumesnil, *Le peintre-graveur français.* — G. Duplessis, *Histoire de la gravure en France.* — J. Renouvier, *Des types et manières des maîtres graveurs.*

PESNE (*Antoine*), peintre français, fils du précédent, né à Paris, en 1683, mort à Berlin, le 5 août 1757. Il fut élève de ses deux oncles, Thomas Pesne, peintre de portraits, et Charles de Lafosse. En 1706 il visita Rome, Naples et Venise, où il étudia particulièrement les œuvres de Giorgion. Appelé à Berlin par le roi de Prusse, il peignit un nombre considérable de portraits d'après les principaux personnages de la cour. Il fut reçu en 1720 membre de l'Académie royale de peinture sur l'envoi d'un portrait de Nicolas Vleughels, qu'il avait fait à Rome et qui est au musée de Versailles. Après avoir fait en Angleterre un voyage, qui n'eut pas lieu de le satisfaire, il retourna à Berlin; tout en continuant à faire des portraits, il y exécuta un grand nombre de tableaux d'histoire et eut à dé-

corer plusieurs palais. On voit ces ouvrages aux châteaux de Postdam, de Charlottembourg, de Renisberg, à Sans-Souci, à la bibliothèque royale de Berlin, etc. Voltaire rapporte que Frédéric, dans un jour d'enthousiasme, fit à Pesne l'honneur de ces deux mauvais vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
Cher Pesne, ton pinceau t'égale au rang des dieux.

Pesne se fit recevoir une seconde fois dans l'Académie royale de Paris comme peintre d'histoire, en envoyant un tableau de *Dalila coupant les cheveux à Samson*. Il était premier peintre du roi de Prusse et directeur de l'Académie royale de Berlin. Il a formé une quarantaine d'élèves, dont les plus connus sont Rode, Falbe, Frédéric Reclam, Emmanuel Dubuisson et Preudhomme, qui alla s'établir en Angleterre.

L. Dussieux, *Les Artistes français à l'étranger*. — *Archives de l'art français*.

PESSELIER (*Charles-Étienne*), littérateur français, né le 9 juillet 1712, à Paris (1), où il est mort, le 24 avril 1763. Il eut un emploi dans les fermes du roi. On faisait beaucoup de cas de son habileté, et les fermiers généraux lui donnaient par an une somme assez forte pour tenir chez lui une école de finances. Des écrits agréables et sensés le firent admettre dans les Académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen et d'Angers. « C'était, dit Voisenon, un homme d'une probité irréprochable. Ayant obtenu une place qui le mettait fort à son aise, il attira chez lui toute la famille de sa femme, qu'il adopta. Il répandait beaucoup d'agréments dans l'intérieur de sa maison, y donnait de temps en temps de petits spectacles, dont les pièces étaient de lui, et c'était là leur véritable cadre. » Il fit jouer au Théâtre-Italien deux petites comédies en vers, *L'École du temps* (1738) et *Esope au Parnasse* (1739), qui furent applaudies. On a encore de lui : *Lettres d'Angélique à Thérèse;* Paris, 1739, in-12 ; — *Fables nouvelles;* Paris, 1748, in-8° : où l'on trouve de l'esprit et de la finesse ; — *Nouveaux Dialogues des morts* ; Paris, 1753, 2 vol. in-12 ; — *L'Esprit de Montaigne;* Paris, 1753, 2 vol. in-12, choix assez bien fait ; — *Azor et Ismène*, ballet ; Paris, 1758, in-8° ; — *Idée générale des finances ;* Paris, 1759, in-fol. ; — *Discours préliminaire d'un ouvrage qui aura pour titre :* Lois coutumières du royaume*;* Paris, 1760, in-fol. : l'ouvrage n'a point paru ; — *Doutes proposés à l'auteur de la* Théorie de l'impôt (Mirabeau père) ; Paris, 1761, in-4° ; — *Lettres sur l'éducation ;* Paris, 1762, 2 vol. in-12. Pesselier est l'éditeur des *Œuvres* d'Autreau (1749, 4 vol.) et de Fagan (1760, 4 vol.), et il a rédigé de 1735 à 1737 *Le Glaneur français*, en société avec Dreux du Radier. Quelques-uns de ses écrits littéraires ont été publiés sous le titre d'*Œuvres* en 1742 et en 1772, in-8°.

(1) Quelques auteurs le font naître à Château-Thierry, et lui donnent le prénom de *Joseph*.

De Leris, *Almanach des Théâtres*. — Devisme, *Manuel hist. du dép. de l'Aisne*. — Voisenon, *Mémoires*.

PESSUTI (*Giovacchino*), mathématicien italien, né le 13 avril 1743, à Rome, où il est mort, le 20 octobre 1814. Il était fils d'un imprimeur. Jeune encore il fut appelé à Saint-Pétersbourg pour enseigner les mathématiques à l'école des Cadets. Comme il ne pouvait supporter la rigueur du climat, il quitta la Russie (1769), où il s'était attiré la bienveillance d'Euler, et passa quelques mois à Paris avant de retourner à Rome. Il s'associa alors à la rédaction de deux journaux littéraires, l'*Antologia Romana* et l'*Effemiridi letterarie*, dirigés par Bianconi, et après la mort de ce dernier il continua de les publier seul pendant une vingtaine d'années. En 1787 il reçut du pape Pie VI la chaire de mathématiques appliquées, au collége de la Sapience. Lors de la création de la république romaine, il fut d'une voix unanime pourvu de la charge de consul. Pessuti fit en Italie un grand nombre d'élèves : il professait avec une simplicité d'exposition qui ne nuisait en rien à la profondeur de ses idées. Sur l'hydraulique et sur l'occultation des étoiles fixes derrière le disque de la lune, il a laissé des travaux remarquables. Au reste il avait cultivé la littérature dans toutes ses branches, et il a fait voir que l'esprit mathématique est loin d'exclure une heureuse aptitude de sentir dans des matières de goût. Il appartenait à plusieurs académies, celles de Turin, de Naples et des Arcades. Nous citerons de lui : *Sulla Teoria delle trombe idrauliche* (Rome, 1789, in-8°) ; *Memoria per determinare le occultazioni delle stelle fisse dietro il disco della Luna* (ibid., 1802, in-8°) ; plusieurs mémoires dans le recueil de la Société italienne sur le binôme de Newton, sur l'action des tubes capillaires, sur une nouvelle méthode de trigonométrie sphérique, etc. On a trouvé parmi ses manuscrits *Lezioni di matematica* et *Trattato sulla funzione derivati*.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, III.

PESTALOZZI (*Jérôme-Jean*), médecin italien, né à Venise, le 23 juin 1674, mort à Lyon, le 26 avril 1742. D'une famille originaire du Milanais, mais établie à Lyon, il était fils de J.-J. Pestalozzi, qui servit comme médecin dans l'armée française lors de la révolte de Messine et qui en 1682 fixa sa demeure à Lyon. Reçu docteur à Valence (1694), il devint, deux ans après, médecin de l'hôtel-Dieu de Lyon, fonctions qu'il occupa pendant vingt-trois ans. Son goût pour l'histoire naturelle lui fit acheter le cabinet formé par le voyageur Monconys, qu'il augmenta beaucoup et légua en mourant à l'Académie de Lyon, où il avait été admis en 1715. On a de lui : *Traité de l'eau de mille-fleurs* (1706, in-12) ; *Avis de précaution contre la maladie contagieuse de Marseille* (Lyon, 1721, in-12) ; *Dissertation sur les causes et*

la nature de la peste (Bordeaux, 1722, in-12), couronnée par l'Académie de Bordeaux; *Opuscules sur la peste* (Lyon, 1723, in-12) : réimpression des deux ouvrages précédents; quelques *mémoires* et *dissertations*, entre autres, *sur Jonas dans le ventre de la baleine.*

PESTALOZZI (*Antoine-Joseph*), médecin français, fils aîné du précédent, né le 17 mars 1703, à Lyon, où il mourut, le 2 avril 1779. Il servit en 1733 comme médecin militaire, à l'armée d'Italie, et devint ensuite médecin de l'hôpital de Lyon. Il a laissé quelques écrits sur l'électricité. H. F.

Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. II, p. 310. — *Biographie médicale.*

PESTALOZZI (*Jean-Henri*), célèbre instituteur suisse, né à Zurich, le 12 janvier 1746, mort le 17 février 1827, à Brugg, dans l'Argovie. Ayant perdu de bonne heure son père, qui était médecin, il fut élevé par de pieux parents dans une simplicité toute patriarcale. Une grande piété, un sentiment profond du juste et de l'injuste, une charité active, une véritable tendresse pour les enfants révélèrent de bonne heure sa vocation. C'était d'abord l'étude des langues qui avait le plus d'attraits pour son esprit : son penchant et des circonstances extérieures le décidèrent néanmoins pour la théologie; mais ayant échoué dans la prédication, il se tourna du côté du droit. Quelques traités sur la nécessité de consulter la vocation dans l'éducation des enfants, sur la législation des Spartiates, et la traduction de quelques harangues de Démosthène sont les premières preuves de son activité et de ses talents. Déjà la lecture de l'*Émile* de Rousseau lui avait fait sentir combien les études savantes et toutes les habitudes de la civilisation européenne sont peu en rapport avec les lois de la nature, lorsqu'une grave maladie, suite d'un travail opiniâtre, lui fit prendre la résolution de jeter au feu, sitôt qu'il serait guéri, la plupart des matériaux qu'il avait déjà recueillis pour une histoire de sa patrie, de laisser là les livres et de se faire agronome. Un régisseur de Kirchberg, près de Berne, lui donna les connaissances les plus indispensables en agriculture, et avec son héritage il acheta à quelque distance de cette ville, dans le voisinage de Lenzbourg, une petite propriété, qu'il appela Neuhof, et où il se retira à l'âge de vingt-deux ans. Son mariage avec Anna Schulthess, fille d'un marchand de Zurich, le mit en rapport avec le propriétaire d'une fabrique de coton, aux affaires de laquelle il prit une part active. Au milieu des ouvriers, il apprit à connaître la misère physique et morale du peuple, et, plein de compassion, bien décidé à y remédier, il commença dès 1775 sa carrière pédagogique, en recueillant chez lui les enfants abandonnés. Bientôt il se vit entouré de cinquante petits malheureux dont il était à la fois le père et l'instituteur. Personne ne lui vint en aide dans cette charitable entreprise; au contraire, sa bonté fut tournée en dérision; on abusa de sa confiance, et finalement il tomba dans un état voisin de l'indigence. Les railleries redoublèrent : on le traita de fanatique et de fou; mais Pestalozzi ne se laissa pas détourner un instant de son but, et au milieu même de sa détresse il trouva la force d'écrire un livre où il commença à développer ses vues. Dans un roman populaire, *Lienhardt et Gertrude* (Bâle, 1781-1789, 4 vol.; trad. en français par Mme de Guimps, Genève, 1827, in-12), il dévoila les sources de la misère des basses classes, et émit les idées les plus justes et les plus fécondes sur les moyens de les tarir. Quoique ce livre fût peu compris, l'auteur ne se rebuta pas : il publia successivement sur le même sujet *Christophe et Elise* (Zurich, 1782), les *Heures du soir d'un anachorète*, insérées dans les *Éphémérides* d'Iselin, où il exposa aussi pour la première fois les principes de sa méthode; la *Gazette suisse pour le peuple* (1782-1783), un traité *sur la législation de l'infanticide* (1783), et des *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain* (1797).

Ce dernier ouvrage vit le jour dans un moment où des mortifications et des revers de toutes espèces avaient jeté l'auteur dans un découragement voisin de la misanthropie. Ne recevant aucun secours du gouvernement de son canton, il fut enfin contraint de renoncer à une entreprise qui était évidemment au-dessus des forces d'un simple particulier. Lorsqu'il quitta Neuhof pour aller fonder à Stanz, sous la protection du nouveau Directoire helvétique, en 1798, un institut pour les enfants pauvres, il emporta au moins la satisfaction d'avoir fait des hommes utiles de plus de cent malheureux enfants abandonnés. Dans ce nouvel établissement qui comptait plus de quatre-vingts enfants des dernières classes du peuple, il resta seul chargé de tous les soins qu'ils réclamaient. L'année ne s'était pas écoulée que la guerre et la jalousie d'un parti hostile à ses vues détruisirent cette utile institution, et Pestalozzi, payé d'ingratitude, se retira à Burgdorf, où il s'engagea en qualité de maître d'école. Son école prospéra, des pensionnaires lui arrivèrent, et il se vit en état de prendre pour aides des hommes qui partageaient ses sentiments. A cette époque appartiennent le traité sur l'application de sa méthode par les mères, intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants* (Berne et Zurich, 1801), le *Livre des mères* (1803; trad. en français; Genève, 1821, in-12), et la *Méthode intuitive des rapports des nombres* (1804), ouvrages qui trouvèrent un grand nombre de lecteurs. Mais la part trop active que Pestalozzi prit en même temps aux affaires politiques de la Suisse lui attira de nouveaux désagréments. Comme il était démocrate décidé, le peuple le choisit, en 1802, pour son mandataire auprès du premier consul. Dans ses *Vues sur les objets auxquels*

la législation de l'Helvétie doit principalement avoir égard (Berne, 1802), il émit des opinions qui, dans l'état de fermentation où étaient les esprits, devaient soulever contre lui les hautes classes. Aussi retira-t-on toute espèce d'appui à son institut; mais le bon esprit qui y régnait, l'adjonction de professeurs actifs et habiles, et le désintéressement de Pestalozzi, le maintenaient néanmoins dans un état florissant. On ignore quels motifs l'engagèrent, au commencement de 1804, à transporter son école de Burgdorf à München-Buchsee, puis à Yverdun (canton de Vaud), dans le château mis à sa disposition par le gouvernement.

Depuis le commencement de ce siècle, la méthode de Pestalozzi est l'objet d'une ardente controverse, dont il faut chercher les motifs dans l'absence de précision logique et systématique, dans les éloges exagérés des admirateurs de cette méthode et dans la susceptibilité de quelques instituteurs ou pédagogistes blessés du ton d'assurance de Pestalozzi et du mépris dont lui et ses partisans écrasaient la pédagogie en vogue jusqu'à eux. Pestalozzi, qui n'avait qu'une connaissance imparfaite de la littérature moderne, ne ressemblait pas d'ailleurs au commun des hommes. Le sentiment dominait chez lui, et il puisait en lui-même, au milieu des soins et des occupations de sa vie, des idées qu'il était plus habile à appliquer qu'à revêtir d'une forme convenable. Pour l'originalité et la profondeur des vues, pour la force et la vigueur de l'esprit, il marche de pair avec les plus grands génies de tous les temps; et si l'on compare son amour du peuple, son abnégation complète toutes les fois qu'il s'agissait du bien réel et de l'humanité, la naïveté des sentiments qu'il a conservée même dans sa vieillesse, son enthousiasme, son énergie que rien n'a pu abattre, si l'on compare, disons-nous, ces qualités à l'égoïsme et au relâchement moral de ses contemporains, on reconnaîtra que Pestalozzi s'est élevé bien au-dessus de la grande majorité des hommes de ce siècle. En revanche, il manquait essentiellement des qualités nécessaires au directeur d'un grand établissement, à l'administrateur d'une vaste entreprise, au supérieur chargé de maintenir la paix et la concorde parmi ses collaborateurs. L'idée de sa méthode est tout à fait neuve. Il posa en principe que toute instruction doit avoir pour base l'intuition sensible et intellectuelle, et que l'éducation de l'enfant doit se faire par l'exercice libre et graduel de toutes ses facultés appliquées aux objets de l'enseignement, qui se suivent dans l'ordre naturel. Selon lui, apprendre à compter, lire, écrire, dessiner, chanter, etc., n'est pas le but de l'instruction élémentaire dont l'essence, disait-il, se rapporte bien plus à la forme qu'au fond des choses; tout ce qu'on doit avoir en vue, c'est d'exercer les facultés de l'enfant en prenant certaines opérations pour points de départ. Ses principes sont exposés dans son *Journal hebdomadaire pour le développement humanitaire*. Pestalozzi lui-même ne regardait pas son œuvre comme parfaite; mais sa méthode n'en mérite pas moins une sérieuse attention. Bien appliquée, elle a produit les plus heureux résultats. La dernière de ses entreprises a été une réimpression de ses œuvres complètes (Stuttgard et Tubingue, 1819-1826, 15 vol.), dont il destinait le produit à une école de pauvres qu'il avait fondée en 1818.

J.-H. Pestalozzi, *Selbstbiographie*; Leipzig, 1826, in-8°. — Ed. Biber, *Beitrag zur Biogr. Pestalozzi's*, etc.; Saint-Gall, 1827, in-8°. — *Notice sur la vie de P.*; Yverdun, 1843, in-8°. — Banttin, *Pestalozzi, seine Zeit, seine Wirkungen*, etc.; Schaffhouse, 1843, in-8°. — Blochmann, *H. Pestalozzi*; Dresde, 1846, in-8°. — Ahrends, *P. sein Leben und sein Wirken*; Francf.-sur-l'Oder, 1846, in-8°. — Oppel, *J.-H. P.'s Leben*; Francfort, 1846, in-8°. — Rosenkranz, *Pestalozzi*; Kœnigsberg, 1848, in-8°. — Jullien, *Esprit de la methode de Pestalozzi*; Milan, 1812, 2 vol. in-8°.

PESTEL (*Frédéric-Guillaume*), jurisconsulte allemand, né en 1724, à Rinteln, mort à Leyde, en 1805. Il descendait de David Pestel (né en 1603, à Minden, mort en 1684), qui enseigna depuis 1641 le droit à Rinteln et publia une trentaine de dissertations juridiques, et était le fils de Frédéric-Ulric Pestel (né en 1691, mort en 1764), qui fut professeur de morale et de droit à Rinteln et écrivit une soixantaine de dissertations sur des matières de jurisprudence (*voy.* Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, et Meusel, *Lexikon*). Il obtint en 1748 une chaire de droit à Rinteln, et fut nommé en 1763 professeur de droit naturel et de droit public germanique à Leyde. Destitué en 1795 à cause de son attachement à la maison d'Orange, il recouvra sa place en 1801. On a de lui : *Fundamenta jurisprudentiæ naturalis*; Leyde, 1773, 1774, 1788, 1806, in-8°; trad. en français, Utrecht, 1775, in-8°; — *De differentiis præcipuis in veteri ac recentiori gentium Europæarum politica*; ibid., 1778, in-4°; — *Commentarii de republica Batava*; ibid., 1782, in-8°; — *De fructibus qui ex jurisprudentia perfectiori ad populos Europæos sæculo XVIII pervenerunt*; ibid., 1789, in-8°; — de nombreuses dissertations.

Sax, *Onomasticon*, t. VIII, p. 238. — Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*.

PESTEL (*Paul*), colonel russe, né en 1794, pendu le 11 juillet 1826, fut un des agents les plus énergiques du mouvement libéral qui eut lieu dans les premières années du règne de l'empereur Nicolas. Il appartenait à une famille d'origine allemande. Son père, membre du conseil de l'empire sous Alexandre Ier, avait été durant plusieurs années général gouverneur de la Sibérie sans y avoir jamais mis le pied. Du corps des pages, Pestel passa comme officier en 1811 aux chevaliers-gardes. Aide-de-camp du maréchal Wittgenstein en 1818, il reçut quelque temps après, avec le grade de colonel, le commandement du régiment d'infanterie de Viatka. Affilié vers 1815 à une société politique formée

dans le midi de la Russie par les frères Mouravief, Pestel en devint aussitôt le centre et l'âme. Cette société ayant été dissoute au mois de février 1821, il en créa une nouvelle sous la dénomination de *Société du Sud*, dont le siége était Toulczyn, chef-lieu de l'état-major de la seconde armée commandée par Wittgenstein. Il existait à Pétersbourg une autre société dite du *Nord*, dirigée nominativement par le prince Serge Troubetzkoi, mais en réalité par le poëte Ryléef. Pestel tenta, en 1824, de la fusionner avec la sienne; il n'y réussit pas. Le but de ces sociétés, qui ne faisaient que remplacer les loges francs-maçonniques que l'empereur Alexandre avait lui-même introduites en Russie, était un changement radical de système dans le gouvernement; mais les moyens à employer pour y parvenir, le caractère de pouvoir à établir à la place de celui qu'on entendait abolir, mille graves détails étaient loin d'être déterminés dans l'esprit des conjurés : le rêve de la plupart était simplement une constitution qui aurait raffermi plutôt que renversé la dynastie régnante; cependant quelques-uns, et Pestel en tête, ne reculaient pas devant la pensée de proclamer une république fédérale, en cas de refus de la part de l'empereur d'accepter une charte, et croyaient à la nécessité de faire d'abord table rase. On a imputé à Pestel l'intention de former une cohorte perdue, composée de jeunes gens dont la passion ne connaissait pas de frein, ayant mission de faire main basse sur tout; mais il a nié ce fait, et on peut l'en croire. Il semble seulement avéré qu'il voulait profiter de la présence de l'empereur Alexandre aux manœuvres pour se rendre maître de sa personne et de son entourage, pour occuper immédiatement la forteresse de Bobruisk, et, muni de ce point d'appui, s'entendre de là avec Pétersbourg et Varsovie. Dénoncé par un capitaine de son régiment, Mayboroda, Pestel fut arrêté avant la lugubre journée du 14 (26) décembre 1825. Transporté à Pétersbourg pour son jugement, qui ne consistait qu'en interrogatoires, il y fit preuve d'une rare fermeté de caractère et de convictions. Enchaîné, mis au pain et à l'eau, maltraité par le général Tchernichef, il chercha dans ses réponses à sauver ses camarades; mais il n'eut pas un moment la pensée d'atténuer ses actes. Condamné à être écartelé par une haute cour improvisée *ad hoc* (qui appliqua indifféremment la peine de mort à tous ceux qui lui étaient présentés, bien que cette peine n'existe plus légalement en Russie depuis l'impératrice Élisabeth), Pestel ne dut à la clémence impériale que de voir ce supplice changé en celui de la potence. Le gibet ne le fit point pâlir. La corde qui l'éleva dans les airs se rompit. « Pauvre pays, dit Pestel, où l'on ne sait même pas pendre les gens! » On le releva meurtri. Tandis qu'on allait querir de fraîches cordes, il profita de cet horrible retard pour demander au prêtre russe de lui donner sa bénédiction, quoiqu'il fût protestant. Brutalement refusé à sa famille, son corps, ainsi que celui de ses quatre compagnons, fut jeté à l'eau. Mais ses idées n'ont pas été englouties dans les flots de la Néva. Il les avait condensées dans un travail intitulé le *Code Russe* (*Rouskaia Pravda*), malheureusement enseveli dans les archives les plus secrètes de l'empire. Pour servir de transition de l'absolutisme à la république, il voulait établir un gouvernement provisoire, qui profitât de son pouvoir pour installer tous les juifs de Russie et de Pologne dans une contrée fertile de l'Asie Mineure et pour y constituer un *État de Judée*. Débarrassé de deux millions d'israélites, il aurait partagé ensuite l'empire en grandes provinces; chacune d'elles aurait possédé non-seulement son autonomie, mais encore une indépendance complète; elles n'auraient été reliées ensemble que par un lien fédératif. Non content, d'accord avec tous ses collègues, d'émanciper les paysans, Pestel basait tout son système sur le partage des terres. Ses doctrines sont au fond celles que nous avons entendu prêcher naguère, et qui, un moment en défaveur, ont aujourd'hui en Russie l'apparence comme le danger du triomphe. P^ce A. GALLITZIN.

Rapport de la commission d'enquête de Saint-Pétersbourg sur les sociétés secrètes découvertes en Russie; Paris, 1826. — *Histoire intime de la Russie*, par Schnitzler. — Tourguénief, *Mémoires d'un proscrit* et *La Russie et les Russes*. — *L'Avénement au trône de l'empereur Nicolas* par le baron de Korff. — *Le 14 décembre et l'empereur Nicolas* par Herzen; Londres, 1858. — *La Conspiration russe de 1825*, par Iskander; Londres, 1858. — *La Vérité sur la Russie*, par le prince Pierre Dolgoroukow, 2e édition. — *Souvenirs d'un exilé en Sibérie* (le prince Eugène Obolenski); Paris, 1862.

PETAGNA (*Vincenzo*), botaniste italien, né le 17 janvier 1734, à Naples, où il est mort, le 6 octobre 1810. Après avoir étudié chez les Jésuites, il s'appliqua à la médecine et fut reçu docteur à vingt ans. En 1770, il accompagna le prince de Kaunitz dans un voyage à travers l'Italie et l'Allemagne, puis il explora la Sicile, les environs de Naples et la Calabre ultérieure. Il occupa la chaire de botanique à l'université de Naples, et fut attaché au service des grands hôpitaux de cette ville. Ses ouvrages, rédigés avec beaucoup de soin, le firent admettre dans la Société Royale de Londres. Les principaux sont: *Institutiones botanicæ;* Naples, 1785, 5 vol. in-8°, fig.; le t. 1er est consacré tout entier à une histoire philosophique de la botanique; — *Specimen insectorum Calabriæ ulterioris;* ibid., 1786, in-4°, fig.; réimpr. à Utrecht; — *Institutiones entomologicæ*; ibid., 1792, 2 vol. in-8°, fig.; — *Delle facultà delle piante;* ibid., 1797, 3 vol. in-8°.

Uomini illustri del regno di Napoli, VIII.

PETAU (*Paul*), antiquaire français, né le 15 mai 1568, à Orléans, mort à Paris, le 17 septembre 1614. Pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Paris (1588), il étudia les lois par devoir et les belles-lettres anciennes par goût, et réussit assez dans les deux genres. Les

antiquités et les médailles attirèrent surtout son attention, et il forma une bibliothèque, riche en livres rares et en excellents manuscrits, qu'il se faisait un plaisir de communiquer aux savants. Ce qui reste de lui sur la jurisprudence ne jouit pas d'une grande considération; on estime davantage ses traités sur les antiquités et la chronologie. Ils ont pour titre : *Dissertatio de epocha annorum incarnationis Christi, de indictionibus*, etc.; Paris, 1604, in-4°; — *Veterum numismatum* γνώρισμα; Paris, 1610, in-4°; — *Syntagma de Nithardo comite;* Paris, 1613, in-4°, dissertation insérée par Du Chesne au t. II des *Rerum Francorum script.*, et par dom Bouquet, au t. VII du *Recueil des hist. de France*; — *Antiquariæ supellectilis portiuncula;* Paris, 1610, in-4°, en tête duquel on grava le portrait de Petau, entouré de ce vers, qu'il avait choisi pour devise et qui faisait allusion à son nom :

Cum nova tot quærant, nil nisi prisca PETO.

Le recueil des *Épîtres françaises* à Jos. Scaliger renferme des lettres de Petau, dont la bibliothèque fut vendue après la mort de son fils *Alexandre*. Christine, reine de Suède, en acheta les manuscrits; quelques-uns d'entre eux se trouvent à la bibliothèque de Montpellier. H. F.

Moréri, *Dict. hist.* — *Recueil des épitaphes des églises de Paris*, manusc. de la Biblioth. impér.

PETAU (*Denis*), érudit français, petit-neveu du précédent, né le 21 août 1583, à Orléans, mort le 11 décembre 1652, à Paris. Son père était un marchand plus habile dans les belles-lettres que dans le négoce; il lui donna une excellente éducation et l'habitua de bonne heure, de même que ses frères et sœurs, à entendre les langues savantes et à faire des vers grecs et latins. Denis vint suivre à Paris les cours de la Sorbonne, et comme il était d'un caractère fort appliqué, il se délassait en allant consulter les anciens manuscrits à la Bibliothèque du Roi. Ce fut là qu'il acquit l'amitié de Casaubon, qui l'engagea à entreprendre une édition complète de Synesius. La chaire de philosophie étant venue à vaquer dans l'université de Bourges, il se présenta au concours, et l'emporta : il avait alors dix-neuf ans (1602). Il allait entrer dans les ordres, et il était pourvu d'un canonicat de la cathédrale d'Orléans, lorsque, cédant aux sollicitations du P. Fronton du Duc, il entra dans la Compagnie de Jésus (1605). Destiné à l'enseignement, il étudia la philosophie à Pont-à-Mousson, et fut ensuite chargé de professer la rhétorique à Reims (1609), à La Flèche (1613) et à Paris (1618); il passa en 1621 dans la chaire de théologie positive et, forcé au bout de vingt-deux ans de s'en démettre à cause de ses infirmités croissantes (1644), il conserva néanmoins les fonctions de bibliothécaire du collége de Clermont, fonctions qu'il occupait depuis 1623. La réputation du P. Petau s'étendit rapidement; le roi d'Espagne Philippe IV et le pape Urbain VIII voulurent l'attirer, l'un à Madrid, l'autre à Rome, et l'on raconte qu'en 1645 un des premiers soins des ambassadeurs polonais fut de se rendre au collége des Jésuites, où ils entrèrent en criant : *Volumus videre clarissimum Petavium.* « Il fut admiré de son temps, au point qu'on frappa en son honneur une médaille avec ces mots : Au prince des chronologistes. » Son meilleur ouvrage, malheureusement inachevé, est celui où il traite des *Dogmes théologiques* : il entreprit d'y donner à la théologie une face nouvelle en renonçant à la forme scolastique des anciennes Sommes pour employer un style plus oratoire, ainsi qu'aux distinctions de l'école pour remonter aux écrits des Pères, qu'il possédait à fond. Son érudition est prodigieuse, son jugement sûr et droit. « Toutes les écoles de théologie, dit Huet, retentissent du nom du P. Petau. » Toutefois il y a dans ses écrits un caractère de polémique souvent acerbe; dans son grand ouvrage *De la Science des temps*, où il a établi les principes généraux de la chronologie, on regrette de l'y voir sans cesse prodiguer l'insulte à Scaliger, comme il l'avait fait dans sa querelle trop prolongée avec Saumaise.

Nous citerons de Petau : *Orationes*; Paris, 1620, in-8°; l'édition de 1653 contient 35 harangues, 15 de plus que celle-ci; — *Opera poetica*; Paris, 1620, in-8°; l'édition de 1642, divisée en quatre parties, est la plus complète; — *De doctrina temporum*; Paris, 1627, 2 vol. in-fol., travail fort estimable, mais qui n'a contribué en rien à agrandir le domaine de la science; — *Uranologion, sive Systema variorum auctorum qui de sphæra ac sideribus eorumque motibus græce commentati sunt;* Paris, 1630, in-fol.; cet ouvrage et le précédent ont été réimpr. à Anvers (Amsterdam), 1703, 3 vol. in-fol., avec une préface du P. Hardouin; — *Tabulæ chronologicæ regum, dynastiarum, urbium, rerum virorumque illustrium, a mundo condito;* Paris, 1628, in-fol. max.; ces tables ont été reproduites plusieurs fois; l'édit. la plus correcte est celle de Wesel, 1702; — *Rationarium temporum in XIII lib.;* Paris, 1633-1634, 2 vol. in-12, excellent abrégé historique qui a eu de nombreuses édit., entre autres celle de Leyde (1710, 1724, 1745), qui a été traduite en français et en anglais, et que l'on a continuée jusqu'à nos jours (Venise, 1849, 3 part. in-8°); — *La Pierre de touche chronologique;* Paris, 1636, in-8°; c'est une critique des écrits de La Peyre d'Auzoles; — *Paraphrasis psalmorum omnium necnon canticorum;* Paris, 1637, in-12; Oudin prétend que cette paraphrase sera toujours admirée de ceux qui entendent Homère, et que Grotius voulait toujours l'avoir sur la table; — *Dissertationum ecclesiasticarum lib. II;* Paris, 1641, in-8°; — *Græca carmina;* Paris, 1641, in-8°; — *Theologica dogmatica;* Paris, 1644-1650, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage, rempli d'érudition, n'a pas été terminé; parmi les réimpressions qui en ont été faites, on remarque celles d'Anvers (Amsterdam), 1700,

6 vol. in-fol., avec des notes de Jean Le Clerc, et de Venise, 1757, 7 vol. in-fol., par les soins du P. Zaccaria. On a reproché à l'auteur d'avoir profité des écrits du cardinal Oregio sans le citer; mais cette accusation, dénuée de preuves, a été réfutée par Oudin; — *De la Pénitence publique et de la Préparation à la communion*; Paris, 1644, in-4°; 3e édit. (1645), augmentée de deux livres : c'est une réfutation mal écrite du traité *De la fréquente Communion* par Arnauld et Nicole. Le P. Petau a encore publié des éditions des *Opera* de Synésius (Paris, 1612, 1633, 1651, in-fol.), et de saint Épiphane (1622, 2 vol. in-fol.), des *Orationes* de Thémistius (1618, 1684, in-4°), et du *Breviarium historicum* de Nicéphore (1648, in-fol.).

Henri de Valois, *Oratio in obitum D. Petavii*; Paris, 1653, in-4°. — Léon Allatius, *Melissolyra de laudibus D. Petavii*; Rome, 1653, in-8°. — Oudin, dans les *Mémoires* du P. Niceron, XXXVII, 81-234. — Bonafede, *Ritratti poetici e storici*, II, 186. — Bayle, *Dict.* — Moréri, *Grand dict. hist.* — Feller, *Dict. hist.* — Backer (De) frères, *Bibl. de la Comp. de Jésus.*

PETER (*Venceslas*), peintre bohémien, né à Carlsbad, en 1742, mort à Rome, en 1829. Après avoir exercé pendant plusieurs années le métier d'armurier, il fut appelé à Rome par le comte de Kaunitz, qui avait remarqué son habileté dans les travaux de ciselure, et qui lui donna les moyens d'apprendre l'art de la sculpture. Mais il s'adonna bientôt après à la peinture, et spécialement à la peinture d'animaux; il devint par la suite professeur à l'Académie de Saint-Luc. Outre un bas-relief en terre cuite de vingt figures, et trois tableaux d'histoire, représentant *Daniel*, *Hercule* et *Junon*, on conserve de lui en Italie et en Angleterre un grand nombre de toiles, où il a peint avec un rare talent les animaux les plus divers; il saisissait avec une sagacité extrême le caractère particulier à chaque espèce; le plus célèbre de ses tableaux est son *Paradis terrestre*.

Kunstblatt (année 1830). — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

PETERBOROUGH (Comte DE). *Voy.* MORDAUNT.

PETERFFI (*Charles*), jésuite hongrois, mort le 10 août 1746. Il était d'une famille noble. Admis en 1715 chez les Jésuites, il enseigna les belles-lettres à Tyrnau et la philosophie à Vienne. Il se fit connaître par un recueil estimé : *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata, ab a.* 1016 *usque ad a.* 1715 (Vienne, 1742, in-fol., fig.), où l'on admire une bonne méthode et la variété des recherches.

Feller, *Dict. hist.*

* **PETERMANN** (*Auguste-Henri*), géographe allemand, né en 1822, à Bleicherode. Après avoir passé six ans à l'Académie de Géographie fondée à Potsdam par Berghaus, il se rendit en 1845 à Édimbourg, pour y diriger la publication d'une édition anglaise de l'*Atlas physique* de ce savant, auquel il avait collaboré. Reçu en 1847 membre de la Société de géographie de Londres, il passa cinq ans dans cette ville, et alla ensuite en 1854 prendre possession de la chaire de géographie qui venait de lui être accordée à Gotha; il y dirige depuis cette époque l'Institut géographique de Perthes, au nom duquel il publie sous le titre de : *Mittheilungen aus Perthes geographischer Anstalt*, une revue mensuelle des plus intéressantes. On a de lui : *Atlas of physical geography*; Londres, en collaboration avec Th. Milner; — *Account of the expeditions to central Africa*; ibid.; — des articles dans l'*Athenæum* de Londres, dans la *Cyclopædia britannica*, etc.

Men of the times. — *Unsere Zeit*, I, 142.

PETERSNEEFS. *Voy.* NEEFS.

PETERS (*Hugh*), fanatique anglais, né en 1599, en Cornouailles, exécuté en 1660, à Londres. Il prit ses degrés à Cambridge, d'où l'irrégularité de sa conduite le fit chasser, s'enrôla dans une troupe de comédiens, et prit ensuite le parti de l'église, non sans introduire dans la chaire les façons grotesques qui lui avaient réussi sur la scène. Il était lecteur du Saint-Sépulcre à Londres, lorsque les suites d'une intrigue qu'il eut avec une femme mariée l'obligèrent à passer en Hollande. De là il se rendit en 1634 en Amérique, avec ses deux frères William et Thomas, et resta pendant cinq ans à Salem en qualité de pasteur. En 1641 il retourna en Angleterre, devint le premier chapelain de Cromwell, et prit une part active au procès et à la mort de Charles Ier; il fut même, si l'on en croit Kennet, un des exécuteurs masqués de ce prince. Lors de la restauration il fut pendu avec d'autres régicides. On a de lui l'édition des *Lectiones in psalmos* d'Ames (Londres), 1647, in-8°); et *Last legacy to an only child* (ibid., 1660).

S. Peters, *Hist. of Hugh Peters.* — Brook, *Lives of the puritans.*

PETERS (*Samuel*), littérateur américain, descendant du précédent, né le 12 décembre 1735, à Hebron (Connecticut), mort le 19 avril 1826, à New-York. Il quitta le puritanisme pour prendre les ordres dans l'Église anglicane (1760), administra les paroisses d'Hebron et d'Hartford, et fut forcé en 1774 de chercher asile en Angleterre, à cause des sentiments qu'il avait manifestés contre l'insurrection des colonies. Élu en 1794 évêque de Vermont, il s'empressa d'en prendre le titre et d'envoyer un mandement aux fidèles de l'État; mais cette élection fut annulée par suite du refus de l'archevêque de Canterbury de la consacrer. En 1805 il s'établit à New-York, où il passa le reste de sa vie. On a de lui : *A general History of Connecticut*; Londres, 1781, in-8°; New-Haven, 1829; — *History of the rev. Hugh Peters*; New-York, 1807, in-8°.

Sabine, *Loyalists.* — *Cyclop. of American liter.*, I, 190.

PETERS (*Bonaventure*), peintre flamand, né à Anvers, en 1614, mort dans la même ville,

le 25 juillet 1652. Il fut l'élève de la nature, et devint le meilleur peintre de marines de son siècle. Ses tableaux, la plupart petits et d'un beau fini, sont restés presque tous dans sa patrie. S'il faut en croire Descamps, « ses ouvrages n'inspirent que l'horreur. Il peignait des ouragans terribles. C'est presque dans tous un ciel confondu avec l'eau, le tonnerre, les éclairs, des vaisseaux prêts à être engloutis; l'un se brise contre un écueil, et l'autre est en feu et saute en l'air. » Peters n'a pas toujours emprunté ses scènes à la nature en courroux et désordonnée; nous avons vu de lui des mers calmes et admirables de limpidité, des paysages charmants, animés par un grand nombre de petits personnages touchés avec variété et délicatesse. Sa vue de l'*Esplanade du château d'Anvers* est certainement un chef-d'œuvre en ce dernier genre. A l'exposition de Manchester (1857) on remarquait de Peters un magnifique *orage* appartenant au comte Spencer. A. DE L.

Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. [illegible].—Descamps, *La Vie des peintres flamands*, etc., t. II, p. 68.

PETERS (1) (*Jean*), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers, en 1625, mort dans la même ville, en 1677. Élève de son frère, dont il reproduisit les sujets et la manière, il s'adonna comme lui au genre des marines, des combats sur mer, des vues de rivières, de plages, sous des cieux orageux. Sa vie est peu connue, mais ses œuvres prouvent qu'il dut naviguer, tant il y a de vérité dans la sombre poésie de ses tableaux. « Car, dit Descamps, on ne sait comment la mémoire a pu lui fournir ou le génie lui inspirer tant de détails différents. » Il règne dans ses ouvrages une intelligence de couleur et une transparence aérienne qui les rendent précieux. Ses figures sont bien dessinées; ses paysages, ses monuments montrent aussi qu'il connaissait fort bien l'architecture et avait étudié d'après l'antique. Sa touche est d'une grande finesse. Il était instruit, aimable, spirituel, et a laissé quelques poésies. Il fut admis à la maîtrise de Saint-Luc d'Anvers en 1645. Ses tableaux sont très-recherchés; ils ont été presque tous gravés à l'eau-forte par Bouttats: on cite principalement: Les ports d'*Oran*, d'*Alexandrie*, deux chefs-d'œuvre; les villes de *Tweore* (île de Wakeren); de *Thiel* (Gueldre); de *Ter Tholen*, sur le Wosmeer près Berg-op-Zoom; de *Ter Goude*, sur l'Yssel; de *Steenwyck*, *Helmont*, *Gorcum*, *Codsandt*, *Leerdam*, etc. On voit à la Pinacothèque de Munich une belle *Tempête* (sur bois), dans laquelle des bâtiments se brisent contre des rochers escarpés surmontés d'un château fort. Il est assez singulier qu'Anvers, la patrie de Jean Peters, ne possède de lui qu'un seul tableau, morceau capital il est vrai, *l'Escaut pris de glace devant Anvers*. A. DE L.

(1) Il signait PIETERS et PEETERS.

Corneille de Bie, *Gulden cabinet van de edele vry Schilder. Konst.*, etc. (Anvers, 1661). — J. Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. [illegible]. — Descamps, *La Vie des peintres flamands*, t. II, p. 118. — Charles Blanc, *Hist. des peintres*, etc., liv. n° 150, *École flamande*, n° 12.

* **PETERSEN** (*Frédéric-Chrétien*), philologue danois, né le 9 décembre 1786, à Antvorskov. Il enseigne depuis 1818 la philologie à l'université de Copenhague; en 1826 il fut élu membre de l'Académie de cette ville. On a de lui: *De Æschyli vita et fabulis*; Copenhague, 1814 et 1816; — *Almindelig Inledning til Archæologiens Studium*; ibid., 1825, in-8°; — *Handbok i den græske Litteraturhistorie* (Manuel de l'histoire littéraire de la Grèce); ibid., 1826, 1830; traduit en allemand par Matthiæ, Hambourg, 1834; — *De statu culturæ qualis ætatibus heroicis apud Græcos fuerit*; ibid., 1826, in-4°; — *Commentationes de Libanio sophista*; ibid., 1827-1828, 4 parties in-4°; — Des mémoires et articles dans le recueil de l'Académie de Copenhague, tels que *Sur l'enlèvement du trépied de Delphes par Hercule*, *Sur les éphètes et leurs tribunaux à Athènes*; dans celui de la Société de littérature scandinave, où il a publié des dissertations *Sur la poétique d'Aristote*, *Sur l'origine de la fédération des Amphictyons*, *Sur les idées des Grecs au sujet des pays de l'Océan atlantique*, etc.; dans les *Miscellanea Hafniensia*, entre autres: *De Musarum apud Græcos origine, numero, nominibusque*, et *Observationes in Agamemnonem Æschyli*; et enfin dans les deux revues suivantes, dont il fut le directeur, la *Maanedscrift for Litteratur* (Copenhague, 1829-1838, 20 vol.) et la *Tidscrift for Litteratur og Kritik* (ibid., 1839-1842, 7 vol.).

Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

* **PETERSEN** (*Niels-Matthieu*), philologue et historien danois, né à Sanderum, dans l'île de Fionie, en 1791. Élève du célèbre Rask, dont il défendit avec ardeur le système d'orthographe danoise, aujourd'hui adopté, il fut professeur au séminaire de Brahetrolleborg, puis employé aux archives de la couronne, et devint en 1845 professeur de la littérature du nord à l'université de Copenhague; il est depuis 1836 membre de l'Académie de cette ville. On a de lui: *Danske Sproglær* (Grammaire danoise); Copenhague, 1826, souvent réimprimée; — *Det danske norske og svenske Sprogs Historie* (Histoire des langues danoise, norvégienne et suédoise); ibid., 1829-1830, 2 parties in-8°; — *Oldnordiske Sagaer* (Anciennes Sagas du Nord); ibid., 1831-1836, 6 vol.; — *Danmarks Historie i Hedenold* (Histoire du Danemark à l'époque héroïque); ibid., 1834-1838, 3 vol.; — *Haandbog i den gammel nordiske Geografi* (Manuel de l'ancienne géographie du Nord); ibid., 1834; — *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude* (Histoire des hauts faits des Irlandais chez eux et

au dehors); ibid., 1839-1844, 4 vol.; — *Nordisk Mythologie*; ibid., 1849. Petersen a publié avec Molbech un *Recueil de diplômes danois des quatorzième, quinzième et seizième siècles*; des articles dans les *Annaler for nordisk Oldkydighet*, dans le *Danske Magazin*, etc.

Erslew, *Forfatter-Lexikon.*

PETETIN (*Jacques-Henri-Désiré*), médecin français, né en 1744, à Lons-le-Saulnier, mort le 27 février 1808, à Lyon. Il étudia la médecine à Besançon, fut reçu docteur en 1764, à Montpellier, et pratiqua son art à Lyon. Il était président de la Société de médecine de cette ville. Après s'être montré fort sceptique au sujet du magnétisme, il finit par ne plus en contester la réalité, et le propagea avec ardeur dans les écrits suivants : *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme* (Lyon, 1787, in-8°); *Nouveau mécanisme de l'électricité, fondé sur les lois de l'équilibre et du mouvement* (1802, in-8°); et *l'Électricité animale* (1805, in-8°). Il travailla au *Conservateur de la santé*, journal qui parut à Lyon de l'an VII à l'an IX, et on lui attribue une *Théorie du galvanisme*.

Notice à la tête des *Mémoires* publiés en 1808, in-8°.

PÉTIET (*Claude*), homme d'État français, né à Châtillon-sur-Seine, le 9 février 1749, mort à Paris, le 25 mai 1806. Son père était lieutenant général du bailliage de Châtillon. Après avoir fait ses études, Pétiet entra dans la gendarmerie du roi et fut ensuite pourvu d'une charge de commissaire des guerres. De 1774 à 1789 il fut secrétaire et subdélégué de l'intendance de Bretagne; c'était au moment où la famine désolait cette province. Pétiet calma beaucoup d'émeutes sans avoir recours à la force. En 1790, élu procureur général syndic d'Ille-et-Vilaine, il fut nommé successivement commissaire ordonnateur aux armées de Sambre et Meuse, du centre, de l'ouest, et contribua à défendre Nantes contre les Vendéens. Fait prisonnier quelques jours plus tard par les insurgés, il fut renvoyé sain et sauf, tant sa conduite lui avait acquis l'estime de ses ennemis mêmes. En 1795, il prit place au Conseil des Anciens, et fut appelé peu après (février 1796) au ministère de la guerre, dans les circonstances les plus difficiles où peut-être ministre se soit jamais trouvé. Le trésor était épuisé, la chute du papier-monnaie jetait de la défiance dans toutes les transactions, la dilapidation régnait dans les diverses branches de l'administration, et les besoins des armées croissaient sans cesse. En peu de temps Pétiet réprima les abus; une comptabilité sévère fut établie; la disette cessa, et les troupes, enfin payées, purent, sous Moreau sur le Rhin, sous Bonaparte en Italie, reprendre l'offensive. En juillet 1797, le Directoire, le considérant comme trop favorable au parti modéré, que l'on accusait de royalisme, l'éloigna du ministère, en même temps que plusieurs de ses collègues. Le département de la Seine le députa au Conseil des Cinq Cents (mars 1799). Le premier consul l'appela l'année suivante au conseil d'État et lui confia le gouvernement de la Lombardie. Pendant deux ans il administra cette province avec sagesse, et réussit à rendre la domination française supportable aux Italiens. Pétiet fut ensuite nommé intendant général de l'armée de Boulogne; il suivit l'empereur en Allemagne, et revint à la paix mourir à Paris, exténué par des travaux excessifs. Il venait d'être nommé sénateur et grand-officier de la Légion d'honneur. Il fut enterré au Panthéon avec une grande pompe. H. L—R.

Le Moniteur univ., an 1789-1806. — Arnault, *Biogr. nouv. des Contemp.*

PÉTIET (*Auguste-Louis*, baron), général français, fils du précédent, né à Rennes, le 19 juillet 1784, mort fin juillet 1858. Il suivit son père en Italie et fut nommé sous-lieutenant au 10e hussards en 1802, chevalier de la Légion d'honneur à Austerlitz, capitaine à Eylau, aide de camp du maréchal Soult et blessé grièvement devant Badajoz. Il rejoignit la grande armée comme chef d'escadron. Après la bataille de Dresde, où il se distingua, l'empereur le créa baron. Colonel d'état-major l'année suivante, il reçut deux blessures au combat de Nangis. A Waterloo, il fut encore blessé. Sous les Bourbons, le baron Pétiet remplit de 1823 à 1830 l'emploi de chef des archives. En 1830, il fit, dans l'état-major, la campagne d'Alger. A son retour il fut appelé, comme général de brigade, successivement aux commandements militaires des départements de l'Hérault, puis du Loiret, au comité supérieur de cavalerie et au conseil d'État. Mis à la retraite en 1848, la Nièvre l'envoya comme député au Corps législatif en 1852 et 1857. On a de lui : *Journal historique de la division de cavalerie légère d'armée pendant la campagne de* 1814 *en France*; Paris, 1821, in-8°; — *Journal historique de la 3e division de l'armée d'Afrique*; Paris, 1830 et 1835, in-8°; — *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine*; 1844, in-8°; — *Pensées, Maximes et Réflexions*; Paris, 1851 et 1854, in-12; et de nombreux articles dans les journaux militaires. H. L—R.

Archives de la guerre. — Arnault, Jay, etc., *Biographie des Contemporains.* — Vapereau, *Dict. des Contempor.* — Quérard, *La France litt.* — Mullié, *Biog. des célébrités militaires.*

PÉTIGNY (*François-Jules* DE), antiquaire français, né le 14 mars 1801, à Paris, mort en avril 1858, à Blois. Il était, du côté de sa mère (1), petit-fils de l'historien Charles Lévesque. Admis en 1822 à l'École des chartes, il fut nommé en 1826 conseiller de préfecture dans le Loir-et-Cher, et rentra, après juillet

(1) Mme PÉTIGNY (*Marie-Louise-Rose*), née le 3 novembre 1768, a écrit à dix-huit ans un agréable recueil d'*Idylles* (Paris, 1786, in-12), qui lui valut les éloges de Florian et de Gessner, et réimprimé en 1807, 2 vol. in-18.

1830, dans la vie privée. Il devint en 1850 membre libre de l'Académie des inscriptions. On a de lui : *Essai sur la population du Loir-et-Cher au dix-neuvième siècle;* Blois, 1834, in-8°, qui a obtenu le prix Montyon ; — *Les trois Brunier ;* ibid., 1840, in-8° ; — *Études sur l'histoire, les lois et les institutions de l'époque mérovingienne* ; Paris, 1842-1844, 2 vol. in-8° : ce travail remarquable fut jugé digne en 1845 du grand prix Gobert de 9,000 fr. ; — *Histoire archéologique du Vendômois;* Vendôme, 1845, in-4°; l'Institut lui décerna à ce sujet une médaille d'or au concours des antiquités nationales de 1849. Ce savant a fourni des articles au *Bulletin des sciences* de Férussac et aux *Mémoires* de la Société des sciences et lettres de Blois.

Sa femme, *Clara* FILLEUL, a publié plusieurs petits livres à l'usage de la jeunesse.

Louandre et Bourquelot, *Littér. franç. contemp.*

PETION (1) DE VILLENEUVE (*Jérôme*), homme politique français, né à Chartres, en 1753, mort en juin 1794, près de Saint-Émilion (Gironde). Son père était procureur au présidial de Chartres, et lui-même exerçait dans cette ville la profession d'avocat, à l'époque de la convocation des états généraux. Il y fut envoyé, par le bailliage de Chartres, comme député du tiers état; et, dès l'ouverture de l'assemblée, il se plaça au premier rang parmi ceux qui voulaient, non la réforme des abus, non pas même le renouvellement d'institutions vieillies, mais le bouleversement complet de l'ordre monarchique établi en France. Doué d'une élocution assez facile, quoique verbeuse et diffuse, la médiocrité de ses talents ne lui eût pas permis de sortir de la foule si un physique avantageux et un organe retentissant n'eussent, en quelque sorte, suppléé à l'insuffisance de ses moyens oratoires. C'est à l'aide de ces dons extérieurs qu'il acquit une certaine consistance dans l'Assemblée, et que surtout il exerça au dehors, dans la dernière année de la session, une grande influence sur l'opinion publique. Il ne craignit pas d'entrer plusieurs fois en lutte avec Mirabeau, d'abord pour soutenir, contre le grand orateur, l'opportunité de la déclaration des droits de l'homme; plus tard, pour réclamer dans le préambule des lois la suppression de la formule sacramentelle *Louis, par la grâce de Dieu*, à laquelle il proposait de substituer : *Louis, par le consentement de la nation, roi des Français*. Petion eut gain de cause quant à la première question, mais il succomba dans la seconde. Membre du comité de révision qui, en septembre 1790, fut adjoint au comité de constitution, pour terminer cette œuvre, il insista pour que le principe relatif à la sanction royale fût soumis à la décision des assemblées primaires; et il se déclara l'adversaire du *veto* absolu. Après le repas des gardes du corps et des officiers du régiment de Flandre, à Versailles, il incrimina, à la tribune, la conduite de la reine avec une véhémence qui sembla donner le signal de l'insurrection du 5 octobre. L'un des membres les plus actifs de la Société des amis des noirs, il excita par ses discours les passions, dont l'explosion amena plus tard la révolte des nègres et la ruine des colonies. D'accord en cela avec Barnave et Alexandre Lameth, il demanda que le droit de paix et de guerre fût exclusivement attribué à la nation. Les paroles qu'il fit entendre alors offrirent un caractère d'éloquence que jusque-là on n'avait point trouvé à ses discours; et ce succès parlementaire lui valut, à la fin de 1790, les honneurs de la présidence. On le vit, peu de temps après, provoquer avec force une loi répressive de l'émigration, et s'opposer à la proposition de Mirabeau tendant à assurer la révision de l'acte constitutionnel. Il était alors, avec Robespierre et Buzot, à la tête de la fraction démocratique exagérée, républicaine au fond, et peu nombreuse dans l'assemblée, qui commençait à prendre un grand ascendant au dehors : ses partisans avaient surnommé Robespierre *l'Incorruptible*, et Petion *le Vertueux.*

Au mois de juin 1791, Petion venait d'être nommé président du tribunal criminel de Paris (fonctions qu'il n'exerça point), lorsque la fuite du roi fit prendre un nouveau cours aux événements de la révolution. L'un des commissaires envoyés à Varennes pour ramener à Paris l'infortuné monarque, Petion s'acquitta de cette mission avec une dureté et une grossièreté de formes dont les témoins ne furent pas moins indignés que les victimes. Après le retour, Petion seconda, à la société des Jacobins, Brissot et Laclos, principaux instigateurs de la démonstration républicaine qui aboutit à la catastrophe du Champ de Mars. Au sein de l'Assemblée, il insista vivement pour que Louis XVI fût jugé sur le fait de son évasion. La question de la régence ayant été agitée, il demanda que cette dignité fût rendue élective; il proposa aussi et fit adopter l'abolition du cens d'éligibilité pour les députés. Enfin, le 30 septembre 1791, Petion partagea avec Robespierre les honneurs d'une ovation populaire, qui signala, pour eux seuls, la clôture des séances de l'Assemblée. Ce fut à la suite de ce triomphe que Petion, intimement lié avec Mme de Genlis, accompagna à Londres cette femme célèbre, qui allait y conduire son élève, Mlle Adélaïde d'Orléans. Le 14 novembre suivant, il fut, en remplacement de Bailly, élu maire de Paris. La cour, dont, à cette époque surtout, chaque démarche était une faute, eut le tort immense de seconder le choix de Petion pour éviter l'élection de La Fayette. Dans tout le cours de son administration, qui dura une année, Petion exerça la plus désastreuse influence sur l'esprit public et sur les événements dont, en 1792, Paris fut le

(1) Quoiqu'il signât *Petion*, l'usage a toujours été de prononcer *Pétion*.

théâtre. L'Assemblée ayant décrété une amnistie en faveur des soldats du régiment suisse de Châteauvieux, qui s'étaient mis en révolte ouverte contre leurs officiers, les jacobins voulurent consacrer par une fête le principe anarchique de l'insubordination; et au mois d'avril la commune de Paris, entraînée par Petion, décerna les honneurs d'un triomphe public aux rebelles amnistiés. Tous les gens de bien en furent indignés, et prévirent les excès dont cette fête impie ne fut en effet que le prélude. Bientôt après, dans une lettre officielle, le maire de Paris signalait les propriétaires comme de *nouveaux aristocrates;* et pour les tenir en respect, il introduisait dans les rangs de la garde nationale des prolétaires armés de piques. Ce langage et ces mesures furent les dignes préludes de l'émeute du 20 juin, triste prologue de la révolution du 10 août. Lors de cette échauffourée, l'intervention de l'Assemblée législative, l'attitude de la garde nationale et le calme plein de dignité du monarque lui-même, firent avorter les projets des factieux. Quant à Petion, il ne se signala que par son inertie; et ce fut à quatre heures et demie du soir qu'il parut pour la première fois au château. Monté sur une banquette, il engagea, avec des paroles flatteuses, le peuple à se retirer; et le peuple obéit. Quelques jours après, Louis XVI ayant reproché vivement au maire la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance, Petion, irrité, fit placarder sur les murs de Paris une lettre adressée aux habitants, et où il rendait compte de sa conversation avec le roi. Le directoire du département, présidé par le vertueux duc de La Rochefoucauld, suspendit Petion et le procureur de la commune Manuel de leurs fonctions municipales; cet arrêté manqua d'exciter un nouveau soulèvement, et l'Assemblée nationale, effrayée, leva bientôt la suspension : ce décret fut rendu le 13 juillet; le lendemain eut lieu la fête anniversaire de la prise de la Bastille; et tandis que la méfiance et l'insulte envers Louis XVI y montrèrent la royauté dans l'état le plus humiliant, Petion y paraissait dans tout l'orgueil de la puissance et de la faveur populaire. Autour de lui, et dans tout Paris, les cris de *Vive la nation et le maire Petion! Petion ou la mort!* se mêlaient au cri de *A bas le veto!* Dès lors tout marcha avec rapidité vers le dénouement. Vainement le général La Fayette était venu, au nom de son armée, réclamer la punition des attentats du 20 juin. Le 3 août, Petion, à la tête des coupables, et au nom de la population de Paris, osa sommer l'Assemblée législative de prononcer la déchéance de Louis. A leur arrivée dans la capitale, les Marseillais, venus pour détrôner le monarque constitutionnel, étaient, par les soins de Petion, accueillis comme des frères. « Cependant, dit un des historiens de la révolution, les conjurés se défiaient de sa niaise activité, de sa nullité; ils appréhendaient que les girondins n'abusassent de sa popularité pour paralyser ou modifier un mouvement beaucoup plus fort qu'ils ne le souhaitaient. » En effet, à la veille de ce mouvement, Petion, effrayé des chances qu'il pouvait entraîner, chercha à retenir les chefs de l'insurrection par l'assurance que la majorité de l'Assemblée prononcerait la déchéance du roi. Il alla jusqu'à dire à Chabot : « Malheur à vous, si on s'insurge! Je connais votre influence; mais j'ai aussi la mienne; et j'agirai contre vous. — Vous serez arrêté, répliqua Chabot; et on agira sans vous. » Les choses se passèrent comme l'avait dit Chabot; et tant que dura l'action du 10 août, Petion fut tenu en charte privée, à la mairie. Mais avant cette séquestration, il avait délivré à Mandat, commandant général de la garde parisienne, l'ordre de repousser la force par la force, en cas d'attaque du château. Pour faire disparaître cet ordre, on appela à l'hôtel de ville l'infortuné Mandat, qui, en arrivant, y fut tué d'un coup de pistolet tiré à bout portant : fouillé aussitôt, l'ordre fut trouvé dans sa poche, et remis à Petion. Aux massacres du 10 août succédèrent bientôt ceux du 2 septembre. Entouré, à la commune renouvelée, des ordonnateurs de ces crimes, Petion n'avait ni assez de fermeté dans le caractère ni assez d'énergie dans l'action pour s'y opposer avec succès; mais sa mémoire doit être à l'abri de tout soupçon de complicité. A la prison de la Force, on le vit même arracher de leur siége deux membres de la commune qui, revêtus de leur écharpe, faisaient l'office de juges-bourreaux. Ce ne fut, il est vrai, chez lui, qu'un acte isolé; après son départ, les massacres recommencèrent; l'indigne Santerre lui avait d'ailleurs refusé l'assistance de la force armée pour en arrêter le cours.

La perte de la popularité suivit de près, pour Petion, cet essai de résistance au système sanguinaire des vainqueurs du 10 août. Député du département d'Eure-et-Loir à la Convention nationale, il y obtint, le premier, le fauteuil de la présidence. Le zèle indiscret de Manuel, qui par une proposition que repoussa la Convention, voulait attribuer à cette présidence des honneurs presque souverains, fit de ce poste un écueil dangereux pour l'avenir de Petion. Ses envieux lui appliquèrent dès lors, comme un sceau de proscription, le sobriquet de *roi*. Pendant toute l'année 1792, la faveur populaire s'était attachée à lui de préférence à Robespierre lui-même : aussi, le dictateur en espoir, qui longtemps avait été lié avec Petion par la plus étroite amitié, était-il devenu son ennemi implacable. Dès l'ouverture de la Convention, rallié au parti des girondins, Petion fit décréter la mise en jugement de Louis XVI; dans les appels nominaux, il vota pour l'appel au peuple et pour la peine de mort avec sursis à l'exécution. Après la défection de Dumouriez, Robespierre attaqua Petion avec violence, comme ayant été le confident des desseins contre-révolutionnaires de ce

général; Petion n'opposa qu'une défense assez faible à cette perfide accusation, et dès ce moment il fut voué à la proscription, qui l'atteignit au 31 mai, avec tant d'autres victimes. Arrêté le 2 juin, quelques jours après, il parvint à s'évader, et se réunit, à Caen, aux autres réfugiés, qui essayèrent d'organiser une résistance départementale à l'oppression du parti vainqueur. Après la déroute de Vernon (juillet 1793), les proscrits passèrent en Bretagne, d'où ils se dispersèrent presque tous dans le midi. Petion arriva, avec Buzot et Barbaroux, jusqu'aux portes de Bordeaux; mais, cette ville s'étant déjà soumise aux décrets de la Convention, ils n'osèrent y pénétrer, et trouvèrent un asile dans la famille et chez les amis de Guadet, à Saint-Émilion. Après être restés cachés pendant plusieurs mois, la presque certitude d'être découverts les força de quitter leur retraite le 17 juin 1794. Quelques jours après, les corps de Petion et de Buzot, à moitié dévorés par les loups, furent trouvés dans un champ de blé, auprès de Saint-Émilion. On ignore s'ils s'était donné la mort ou si la faim ou la dent des bêtes féroces avaient terminé leur vie.

Petion a eu dans M[me] de Genlis et dans M[me] Roland deux apologistes déclarées; on peut croire qu'il fut doué d'heureuses qualités morales, et qu'il eut surtout en partage les vertus domestiques. Mais en temps de révolution, le meilleur homme du monde peut être un très-mauvais magistrat, et c'est ce qui arriva à Petion. Écrasé par le rôle que le hasard des circonstances l'avait appelé à remplir, son existence politique fut une calamité pour la France.

Les *Œuvres de Petion*, renfermant ses discours et quelques opuscules politiques, ont été publiées en 1793, 4 vol. in-8°. [P.-A. VIEILLARD, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec des additions.]

Regnault-Warin, *Vie de J. Petion, maire de Paris*; Bar-le-Duc, 1796, in-8°. — Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Thiers, Michelet, L. Blanc, *Hist. de la révol. franç.* — Lamartine, *Hist. des Girondins*. — Granier de Cassagnac, *Les Girondins*, t. II.

PETION (*Alexandre*), président de la république d'Haïti, né au Port-au-Prince, capitale de cette république, le 2 avril 1770, de Pascal Sabès, blanc, et de la dame Ursule, mulâtresse, mort dans la même ville, le 29 mars 1818. A dix-huit ans, il était soldat dans les chasseurs de la milice, et fit en 1790 de vains efforts pour sauver le colonel Mauduit-Duplessis des mains des *pompons rouges* ou *indépendants*, qui l'assassinèrent lâchement. Au mois d'août 1791, les hommes de couleur se soulevèrent pour l'obtention de leurs droits politiques. Pétion fut au nombre des *confédérés*, appellation qu'avaient prise les révoltés commandés par le mulâtre Beauvais. A la première rencontre, Pétion se fit remarquer entre tous par son courage et sa générosité. A la suite d'un congrès où il fut un des représentants de sa « classe », un traité de paix fut signé (11 octobre 1791). Mais de nouvelles luttes armées ne tardèrent pas à éclater dans la ville de Port-au-Prince; Pétion s'y signala comme officier d'artillerie, et à Bizoton, en décembre 1791, comme lieutenant du général André Rigaud. Pendant toute la durée de la guerre que la France eut à soutenir contre les Anglais, guidé par le brigadier général Montalembert, Pétion, comme commandant d'artillerie, se distingua en maintes occasions par des actes de courage. Sa prise du camp *La Coupe* (15 février 1798) entraîna l'évacuation de Port-au-Prince par les forces ennemies. Mais une rivalité déplorable venait de se faire jour entre les deux principaux chefs indigènes : le mulâtre André Rigaud et le nègre Toussaint-Louverture, le premier représentant la France et les principes de liberté, le second les Anglais et leurs auxiliaires, les émigrés. Entre ces deux hommes le choix de Pétion ne fut pas douteux; il abandonna Toussaint-Louverture, sous lequel il servait, et alla offrir spontanément son épée au général Rigaud (1799). Il participa aux principaux succès de son nouveau chef, battit Dessalines au Grand-Goave, prit la ville de Jacmel, y soutint un siége mémorable, et combattit jusqu'à la défaite complète du parti de Rigaud. Il s'embarqua alors pour la France (août 1800) et arriva à Paris le 20 janvier de l'année suivante, après avoir passé par Curaçao et la Guadeloupe, et avoir subi une captivité de deux mois sur les pontons de Portsmouth, où le jetèrent les Anglais, qui l'avaient fait prisonnier à l'entrée de la Manche.

La guerre contre Saint-Domingue ayant été décidée, le gouvernement consulaire, qui comptait beaucoup sur l'appui des officiers mulâtres et nègres, appela ceux qui se trouvaient en France sous les drapeaux de l'armée expéditionnaire. Pétion y entra comme adjudant commandant. A la suite de la soumission de Toussaint-Louverture (mai 1802), Pétion fut chargé de pacifier les hauteurs des Verrettes et de l'Arcahaie (septembre 1802), et de soumettre Jasmin, Sansouci, Petit-Noël et Macaya, indomptables Africains qui, dans les mornes du nord, luttaient encore et persistaient à ne point déposer les armes. Cependant la population indigène de Saint-Domingue commençait à s'apercevoir que, sous des semblants de pacification, l'expédition française n'avait d'autre but que de réédifier l'ancien régime, quand on y apprit, par des fugitifs échappés des frégates transformées en prisons, que l'esclavage avait été rétabli à la Guadeloupe sur des monceaux de cadavres. A cette terrible nouvelle, Pétion donna le signal de la révolte (13 octobre 1802). A la tête de cinq cent cinquante hommes il marche contre le principal poste français du Haut-du-Cap, le cerne, le fait désarmer et sauve quatorze canonniers que les siens voulaient égorger. L'armée des *indépendants* est formée. Les généraux Geffrard, Clerveaux, Christophe viennent se joindre à Pétion, qui, tou-

jours plein d'abnégation, céda au dernier le commandement de l'insurrection. Dégoûte pourtant de servir sous ce noir hypocrite et féroce, il ne tarda pas à aller se placer sous les ordres de Dessalines, qui, après lui avoir vainement offert le commandement en chef de l'armée, le nomma général, commandant de l'ouest de Saint-Domingue. C'est pendant qu'il occupait ce poste qu'il répondit au général Lavalette, qui lui proposait une amnistie générale, la conservation des grades et la promesse du non-rétablissement de l'esclavage : « Il est trop tard, nous avons résolu de vivre libres et indépendants ou de mourir. » Sa tête est mise à prix par Rochambeau pour cinq cents portugaises, mais il ne continue pas moins son œuvre de délivrance : il bat le général Keerverseau dans la plaine de Mirebalais (mai 1803), rallie les débris des corps des généraux Gabart et Cangé, mis en déroute par Lavalette, et entre le 16 octobre 1803 au Port-au-Prince après un siége au succès duquel il avait le plus contribué. Le 4 décembre 1803, les débris de l'armée de Saint-Domingue évacuaient cette île, et le même jour le drapeau de l'indépendance flottait sur le Môle Saint-Nicolas. Après la mort de Dessalines (*voy.* ce nom), Christophe, qui avait été nommé chef provisoire du gouvernement, arbora dans le nord le drapeau de la guerre civile, pendant que dans l'ouest, au Port-au-Prince, on proclamait la république (27 décembre 1806). Pétion fut chargé par l'assemblée d'aller combattre Christophe; mais il perdit contre lui, le 1er janvier 1807, la bataille de Sibert. Deux mois après (10 mars) le sénat nommait Pétion président de la république d'Haïti. Des conspirations nombreuses contre sa personne et contre son gouvernement le forcèrent bientôt de dissoudre le sénat et de régner en dictateur. La guerre fratricide de Christophe, marquée par des alternatives de succès et de revers pour Pétion, continuait encore quand arriva de France en Haïti (avril 1810) l'ancien rival de Toussaint-Louverture, le général André Rigaud. Petion accueillit son compagnon d'armes comme un frère; mais celui-ci ne voulut pas rester sur le second plan : profitant de l'influence qu'il exerçait sur les populations du département du Sud, dont le commandement lui avait été confié, il se déclara indépendant et opéra une scission qui eût pu tuer la jeune république, sans la sage prudence de Pétion, qui évita toujours de commencer une autre guerre civile. Il fut l'année suivante réélu président par un sénat composé de cinq membres tout à sa dévotion.

A part le siége de Port-au-Prince, que Pétion soutint victorieusement contre Christophe en 1812, et la réunion du Sud à la république après la mort de Rigaud, rien de saillant n'apparaît plus dans la vie politique de Pétion, qui mourut le 29 mars 1818, d'une fièvre putride et maligne.

MELVIL-BLONCOURT.

Saint-Remy, *Pétion et Haïti*; Paris, 1854-1858, 5 vol. in-12. — B. Ardouin, *Études sur Haïti*; Paris, 1853-1861, 10 vol. in-8°. — Madion, *Histoire d'Haïti*; Port-au-Prince, 1850, 3 vol. in-8°.

PETIS (*François*), orientaliste français, né en 1622, mort à Paris, le 4 novembre 1695. Il exerça depuis 1652 la charge de secrétaire interprète du roi pour les langues turque et arabe, et écrivit : *L'Histoire du grand Genghiz-Can, premier empereur des Mogols et Tartares*; Paris, 1710, in-12; l'auteur travailla dix ans à cet ouvrage, assez exact, écrit avec concision, et pour lequel il consulta surtout Mirkhond, Fahdhl-Allah et Nisarvi; il avait entrepris ce travail à la demande de Colbert; — *Dictionnaire turc-français et français-turc*; — *Catalogue raisonné de tous les manuscrits turcs et persans de la Bibliothèque du roi*.

Quérard, *La France littéraire*.

PETIS DE LA CROIX (*François*), orientaliste français, fils du précédent, né à Paris, en 1653, mort dans cette ville, le 4 décembre 1713. Envoyé en 1670 par Colbert dans le Levant, pour se perfectionner dans la connaissance des langues et des usages de l'Orient, il passa trois ans et demi à Alep, se rendit ensuite, en 1674, par Bagdad et Bassorah à Ispahan, où il étudia la langue et la littérature des Persans, ainsi que leurs mœurs et coutumes. Après avoir visité l'Asie Mineure dans l'été de 1676, il arriva en décembre de la même année à Constantinople, où il demeura quatre ans, pour se pénétrer entièrement des usages diplomatiques de l'Orient. De retour en 1680 à Paris, où il avait envoyé précédemment un grand nombre de manuscrits et d'objets de curiosité recueillis pendant son voyage, et qui furent placés à la Bibliothèque du roi, il fut en 1682 nommé secrétaire interprète pour les langues orientales, au département de la marine. Il rendit pendant les années suivantes des services signalés dans les affaires que la France eut à traiter avec la Porte, l'empereur du Maroc, le dey d'Alger et les États barbaresques; les devoirs de sa charge l'obligèrent à plusieurs reprises de se rendre dans ces divers pays de la côte d'Afrique. Nommé en 1692 professeur d'arabe au Collége royal, il succéda en 1695 à son père dans l'emploi de secrétaire interprète du roi. Outre l'arabe, le turc, le tartare et le persan, il savait le cophte et l'arménien. Il est l'auteur de la traduction persane de l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au schah de Perse.

On a de Petis de la Croix : *Histoire de la sultane de Perse et des vizirs*, contes turcs, traduits de Chéikh-Zadeh; Paris, 1707, in-12; — *Les mille et un Jours, contes persans*; Paris, 1710-1712, 5 vol. in-12; — *Histoire de Timur-Bec*, traduite du persan de Cherif Eddyn Ali Yezdi; Paris, 1722, 4 vol. in-12. Petis avait écrit la *Relation de son Voyage en Syrie et en Perse de* 1670 à 1680; un *Extrait* en a paru dans le *Magasin encyclopédique* (année 1808); il a été de nouveau publié par Langlès, à la suite

de la *Relation de Dourry-Effendi*; Paris, 1810. Petis a laissé en manuscrit les ouvrages suivants, dont les six derniers sont conservés à la Bibliothèque impériale de Paris : *État de la Perse; Dictionnaire arménien et latin; Jérusalem ancienne et moderne; Relation de la haute Éthiopie; l'Égypte ancienne et moderne; Histoire des antiquités d'Égypte; Mémoire sur l'Église grecque et sur les révolutions de Tunis;* une traduction de *La Vérité de la religion chrétienne* de l'arménien de P. Piromale; etc.

Goujet, *Mémoire sur le Collége royal*. — Quérard, *La France littéraire*.

PETIS DE LA CROIX (*Alexandre-Louis-Marie*), orientaliste français, fils du précédent, né à Paris, le 10 février 1698, mort le 6 novembre 1751. Après avoir passé six ans à Constantinople, en Syrie et en Grèce, il fut admis en 1721 à exercer la charge de secrétaire interprète du roi, qui lui était revenue par survivance à la mort de son père. Nommé plus tard aussi interprète à la Bibliothèque royale, il obtint en 1744 la chaire d'arabe au Collége royal. On a de lui : *Canon du sultan Suléiman II, ou état politique et militaire tiré des archives des princes ottomans, traduit du turc*; Paris, 1728, in-12; — *Lettres critiques de Hadgi Mohammed-Effendi, traduites du turc par Ahmed Frengui, renégat flamand*; Paris, 1735, in-12; ces noms d'auteur et de traducteur ne sont que fictifs; l'ouvrage, qui contient des détails sur les mœurs et usages de l'Orient, est bien de Petis; — plusieurs traductions d'ouvrages arabes, et une *Relation de voyage dans le Levant*, restés en manuscrit.

Goujet, *Mémoire sur le Collége royal*. — Quérard, *La France littéraire*.

PETIT (*Jean*), théologien et publiciste français, célèbre par son plaidoyer en faveur du tyrannicide, né vers 1360, mort le 15 juillet 1411. Il était natif du pays de Caux. Vers 1388, après avoir étudié en droit civil et canon, il devint licencié *in utroque* et docteur en théologie. De 1388 à 1392, il composa divers morceaux de littérature, la plupart en vers français. Ces petits poëmes, peu connus jusqu'à ce jour, se conservent dans un manuscrit original et contemporain, à la Bibliothèque impériale (Supplément français, 540; 3). Ils ont pour titres : *La Disputoison des pastourelles; le Champ d'or; le Miracle de Basqueville*, et *la Complainte de l'Église* (1). Sous des dénominations assez décevantes au premier abord, ces opuscules roulent uniformément sur des matières théologiques. Mais les éléments les plus dissemblables, et qu'on ne s'attendrait pas à voir réunis, s'y confondent, ainsi que dans beaucoup d'œuvres morales ou religieuses de la même période.

(1) On trouve au f° 31, v°, de ce manuscrit : *Hore de conceptione beate Marie Virginis* (prière liturgique), *quas composuit Magister Johannes* PARVI, *doctor*. La *Vie de S. Léonard*, en vers (*ibid.*, fol. 104-108), sans nom d'auteur, paraît être également de Jean Petit.

Après s'être fait une réputation par des compositions en langue vulgaire, Jean Petit l'étendit par la pratique de l'art oratoire, qu'il exerça dans la double carrière du droit et de l'Église. Il s'associa, parmi les ordres mendiants, à celui des cordeliers, qui partageait avec les jacobins le ministère de la prédication. Il devint aussi avocat au parlement, et de même que plusieurs de ses confrères, il ne s'astreignit point à la discipline de sa règle. Il habitait, à Paris, le collége des Trésoriers près la Sorbonne, où il se faisait servir par un clerc ou disciple. Son talent de parole se reflète dans les écrits qu'il nous a laissés. Il était rude, inégal (1), *venteux* (comme dit un de ses juges), original, plein de fougue, de verve et d'imprévu. Son caractère moral ne paraît pas avoir été celui du *vir bonus dicendi peritus*. Jean Gerson, conseiller de Philippe le Hardi, puis de Jean sans Peur, se prononça contre la politique bourguignonne. Il paya cette noble indépendance par la perte de ses emplois : il fut destitué et eut pour successeur Jean Petit, dont la conscience était plus facile. C'est ainsi que Jean Petit entra, en 1405, au service du duc de Bourgogne. Il fut d'abord avocat consultant de ce prince, puis son pensionnaire, maître des requêtes, enfin conseiller intime.

Jean sans Peur, qui avait fait assassiner son cousin Louis, duc d'Orléans, convoqua, le 8 mars 1408, une grande assemblée : là il résolut de faire plaider publiquement qu'en agissant ainsi il s'était conduit en bon chrétien, et qu'il avait bien mérité de Dieu, du roi et des hommes. Petit fut chargé de cette tâche difficile. La harangue qu'il prononça en cette occasion se lit dans la chronique de Monstrelet (2). Ce paradoxe, violent quant au fond, très-souvent naïf ou bouffon pour la forme, perd beaucoup de son importance lorsqu'on considère les circonstances au milieu desquelles il se produisit. Petit, en 1406, touchait annuellement 20 francs de gages sur le trésor du duc de Bourgogne. Sa pension s'éleva, un peu plus tard à 100 francs, puis à 150. Après le meurtre, elle fut doublée par le duc, et pendant la période des plaidoyers pour la justification, le juriste fut comblé de gratifications extraordinaires. Ainsi se démontre la vénalité de Jean Petit, auteur de l'apologie du tyrannicide (3).

(1) Eloquens sed *ventosus*. Quétif, *Scriptores ord. prædicatorum*, 1719, in-fol., p. 754.

(2) Les invectives principales et les plus singulières dirigées par Petit contre Louis, duc d'Orléans, consistent à l'accuser de sorcellerie. Or si l'on en croyait Simon de *Phares* (*voyez* ce nom), astrologue du quinzième siècle et historiographe des astrologues, Petit lui-même aurait usé d'un art très-analogue à la nécromancie. « Maistre Jehan Petit, » dit Simon de Phares, « docteur en théologie et *grand astrologien*, prognostica les grandes gellées qui furent l'an mil 407 et aussi de la guerre de Liége (1408) » (ms. 1387, f° 242).

(3) Des comptes authentiques nous font connaître, d'une part, les sommes que le duc fit payer à chacun des dix-huit assassins embrigadés par R. d'Octonville. D'autres documents nous instruisent des libéralités offertes à chacun des avocats employés pour la *justification*.

De 1405 à 1407, Petit prit part, avec beaucoup d'éclat et de succès, aux querelles théologiques et politiques que suscita le schisme pontifical. On lui attribue l'origine ou l'initiative d'une institution touchante et respectable, c'est celle qui accorde aux condamnés à mort les dernières consolations religieuses (1). Poursuivi et inquiété pour sa doctrine, il s'attacha plus étroitement encore au duc de Bourgogne, et se réfugia sur les terres de son protecteur, qu'il ne quitta plus. « Il mourut, dit Monstrelet, en la ville de Hesdin, dedans l'*Ostel* [ou maison dite] *de l'Ospital*, que lui avoit donné le duc de Bourgogne avecques autres grandes pensions, et fut enterré en l'église des frères mineurs (cordeliers), oudit lieu de Hesdin. » Après sa mort, ses biens ne furent point dévolus à son ordre, conformément au droit qui régissait les religieux : ils firent retour à sa famille selon le sang, ou famille naturelle, et à ses héritiers temporels (2). A. V—T.

Mémoires de Bauyn, manusc. 878 de l'Institut. — Labarre, *Mémoires de Bourgogne*, 1729, in-4° (table). — Wadding, *Annales Minorum*, 1734, in-fol., t. IX, page 348, § XIX. — Monstrelet, édition d'Arcq; *Religieux de Saint-Denis*, éd. Bellaguet. — Bulæus, *Historia universit. par.*, t. V, p. 120, etc. — Vallet de Viriville, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1er juin 1859, page 118. — *Magasin de librairie*, 1859, p. 262 et s. — *Chronique de Cousinot*, etc. (à la table). — Kervyn de Lettenhove, *Jean sans Peur et l'Apologie du tyrannicide*, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*; Bruxelles, 1861, in-8°, 2e série, tome XI, n° 5, etc., etc.

PETIT (*Samuel*), orientaliste français, né le 25 décembre 1594, à Nîmes, où il est mort, le 12 décembre 1643. Issu d'une famille noble, originaire de Paris, il était fils d'un ministre réformé; destiné à suivre la même carrière, il se rendit à Genève, où il s'appliqua avec une ardeur extrême à apprendre les langues orientales, l'hébreu surtout, qui lui devint aussi familier que le français. Admis à dix-sept ans aux fonctions pastorales (1614) et attaché à l'église de Nîmes, il fut nommé en 1615 professeur de grec au collége des arts de cette ville, et en devint en 1627 principal. L'excès du travail l'épuisa, et il mourut à quarante-neuf ans, d'une fièvre éthique. Petit jouit dans le monde savant d'une réputation immense que lui avait méritée l'étendue de son savoir. Il entretenait des rapports fréquents avec la plupart des lettrés de son temps, tels que Peiresc, Selden, Vossius, Gassendi, Turretin, Bochart, Gronovius, etc. Le pape Urbain VIII, qui voulait le charger de remettre en ordre les manuscrits du Vatican, lui dépêcha exprès le cardinal Bagni afin de l'emmener à Rome; l'Académie de Franeker lui offrit, à la recommandation de Saumaise, la chaire de théologie. Sans ambition, d'un caractère doux et paisible, il refusa de jamais quitter sa ville natale. On a de lui : *Miscellaneorum lib. IX*; Paris, 1630, in-4°; — *Eclogæ chronologicæ*; Paris, 1632, in-4°; réimpr. en partie dans le *Thesaurus* de Grævius (t. VIII) et celui de Gronovius (t. IX); — *Variarum lectionum lib. IV in Ecclesiæ utriusque fœderis scriptores*; Paris, 1633, in-4°, et dans le t. IX des *Critici sacri*; — *Leges atticæ*; Paris, 1635, in-fol.; — *Observationum lib. III*; Paris, 1641, in-4°; — *Diatribe de jure principum edictis Ecclesiæ quæsito nec armis vindicato*; Amsterdam, 1649, in-8°; — *Traité touchant la réunion des chrétiens*; Paris, 1670, in-12 : l'original latin s'est perdu; — *Commentarius in canonem paschalem*, inséré par J.-A. Fabricius dans les *Opera* de Saint-Hippolyte (1718, in-fol.). Selon le témoignage de Huet, ce savant avait un grand fonds de littérature ancienne, mais son génie était fort borné. Ses ouvrages, il est vrai, contiennent en trop grand nombre des détails minutieux ou inutiles, et il n'est pas toujours heureux dans ses conjectures; mais on ne peut que louer sa vaste érudition, sa critique saine en général, et la clarté de son style.

Baillet, *Jugem. des savants*. — Colomiès, *Gallia orientalis*. — Chaufepié, *Nouv. dict. hist.* — Haag frères, *La France protestante*.

PETIT (*Jean*), astrologue français, né à Paris, à la fin du seizième siècle. Il se rendit fameux par ses prédictions qu'il débitait à bon marché, au peuple, en de petits livres ou almanachs. Comme Mauregard, il fut poursuivi par la justice, et mourut sans doute en prison. Son nom demeura longtemps célèbre; une mazarinade le cite encore avec éloge en 1649; Furetière s'en souvint dans le *Roman bourgeois*, et l'*Histoire comique de Francion* le mentionne en ces termes : « Quand nous étions à Paris, n'as-tu pas leu l'almanach de Jean Petit, Parisien, et celui de Larivay le jeune, Troyen? » Ce Larivey, autre astrologue connu de ces temps, n'est point l'auteur des comédies, et l'on est d'autant plus porté à les confondre qu'ils portent le même prénom. L. L.

Rencontre et Naufrage de trois astrologues judiciaires, etc... ; Paris, Mestais, 1634. — *Catastrophe burlesque sur l'enlèvement du roi*; 1649. — *Variétés hist. et littér.*, rev. et annot. par Ed. Fournier, t. II, p. 216.

PETIT (*Louis*), poëte français, mort en 1693, à Rouen, sa ville natale, dans un âge avancé. Il était receveur général des domaines et bois du roi. Il vécut dans l'intimité des let-

(1) Simon de la Mothe, religieux célestin, s'exprime ainsi dans son *Histoire de Marcoussis*, manuscrite. Il raconte qu'en 1409 Montaigu marcha, sans confesseur, à l'échafaud; puis il ajoute : « La coustume de donner des confesseurs aux criminels, pour les assister au supplice, n'estoit point encore bien en usage... Ceste faveur ne leur fut premièrement accordée qu'en un échiquier (parlement) qui se tint en Normandie, à la poursuite et à l'instance d'un docteur nommé Jean Petit, qui y harangua puissamment pour obtenir cette grâce, qui depuis fut confirmée aux criminels des autres provinces par l'autorité royale de Charles VI. Ce docteur... avoit entrepris autrefois une harangue scandaleuse pour justifier le crime du duc de Bourgogne contre le duc d'Orléans. » Ms. de l'an 1682, communiqué par un possesseur, M. J. Pichon, bibliophile.

(2) Quétif et Échard répugnent à admettre dans leur corps et sous leur robe Jean Petit, et contestent la *régularité* de ce religieux.

très de son temps, fit imprimer à Rouen plusieurs comédies de P. Corneille, et fut un des hôtes les plus assidus de l'hôtel Rambouillet; le duc de Saint-Aignan lui écrivait souvent et le qualifiait de *confrère en Apollon*. On a de lui : *Discours satiriques et moraux, ou satires générales en vers* (Rouen, 1686, in-12); « Ma muse chante assez uniment, a-t-il dit de lui-même; elle a un peu de facilité : je pense que c'est tout ce qu'elle a de bon; » — *Dialogues satiriques et moraux, en prose* (ibid., 1686, in-12).

Goujet, *Bibl. françoise*, XVIII, 232.

PETIT (*Pierre*), mathématicien et physicien français, né le 31 décembre 1598, à Montluçon, mort le 20 août 1677, à Lagny-sur-Marne. Né avec un goût décidé pour les mathématiques et pour la physique, il en fit, dès sa jeunesse, une étude particulière. Cependant, pour ne pas contrarier les vues de ses parents, il accepta, dans le partage qu'ils firent, en 1626, de leurs biens entre leurs enfants, la charge de contrôleur en l'élection de Montluçon, que son père résigna en sa faveur. Il s'en démit après la mort de celui-ci (1633) et vint à Paris. Recommandé au cardinal de Richelieu, Petit, revêtu bientôt des titres de commissaire provincial d'artillerie et d'ingénieur du roi, fut chargé par le ministre de visiter tous les ports de France et d'Italie. Un acte passé par lui à Tours, le 8 mai 1642, constate qu'il était conseiller du roi, son ingénieur et son géographe. Il fut depuis intendant général des fortifications de France. Il prit part aux discussions qui s'élevèrent entre le P. Mersenne, Fermat et d'autres savants, au sujet de la *Dioptrique* de Descartes, qui apprit avec joie que Petit goûtait aussi sa métaphysique et se déclarait entièrement pour ses opinions. Petit se lia d'amitié avec Pascal, et fit avec lui en 1646 et en 1647 les expériences sur le vide que Torricelli avait déjà faites en Italie et qu'ils poussèrent bien plus loin que ce dernier. Il se retira plus tard à Lagny-sur Marne, où l'une de ses filles mourut religieuse du couvent des Bernardines. Ses principaux ouvrages sont : *Discours chronologiques*; Paris, 1636, in-4°; — *L'Usage ou le moyen de pratiquer par une règle toutes les opérations du compas de proportion*; Paris, 1634, in-8°; — *Observations touchant le vuide*; Paris, 1647, in-4°; — *Discours touchant les remèdes qu'on peut apporter à la rivière de Seine, dans Paris*; 1658, in-4°; — *Dissertation sur la nature des comètes*; Paris, 1665, in-4°; — *Lettre touchant le jour auquel on doit célébrer la fête de Pâques*; Paris, 1666, in-4°; — *Dissertation sur la nature du chaud et du froid*; Paris, 1671, in-12, à la suite de laquelle on trouve la description du cylindre arithmétique inventé par Petit, à qui l'on doit encore diverses machines, une entre autres dont Cassini faisait grand cas, et qui était destinée à mesurer le diamètre des astres. H. F.

Niceron, *Mém.*, t. XLII. — Ad. Baillet, *Vie de Descartes*. — Chaufepié, *Dictionn.* — Le Clerc, *Biblioth. de Richelet*. — Moréri, *Dict. hist.*

PETIT (*Antoine*), sieur de La Garenne, théologien français, né le 4 mai 1616, à Caen, mort le 10 novembre 1676. Pourvu à seize ans d'une prébende, il la résigna à un de ses amis pour se livrer au ministère de la prédication. Ses liaisons avec quelques personnes d'opinions un peu hardies l'ayant fait interdire par l'évêque de son diocèse, il se retira chez les pères de l'Oratoire. On a de lui divers ouvrages de théologie, dont le savant Huet a parlé avec de grands éloges.

Huet, *Origines de Caen*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

PETIT (*Pierre*), savant littérateur français, né en 1617, à Paris, où il est mort, le 12 décembre 1687. Il étudia la médecine et fut reçu docteur à Montpellier. Dans la suite il s'attacha entièrement aux belles-lettres, surveilla l'éducation des enfants du président de Lamoignon, et passa dans la maison du président Nicolaï, qui voulut l'avoir auprès de lui en qualité d'homme de lettres. « Il écrivait avec facilité, dit Niceron, et ses meilleurs ouvrages ne lui ont coûté que fort peu de temps. » Il était très-versé dans la lecture des auteurs grecs et latins; ses poésies, composées avec un certain art, ont eu l'approbation de Santeul, et, dans ses écrits philosophiques, il s'est toujours rangé au sentiment d'Aristote contre Descartes. Nous citerons de Petit : *De motu animalium spontaneo*; Paris, 1660, in-8°; — *De lacrymis lib. III*; Paris, 1661, in-8°; — *Vita Gabrielis Magdeleneti*, à la tête des poésies latines de cet auteur (1662); — *De ignis et lucis natura*; Paris, 1663, in-4°, suivi d'une *Défense*; — *De extensione animæ et rerum incorporearum natura*; Paris, 1665, in-8° : contre de La Chambre, qui y répondit; — *De nova curandorum morborum ratione per transfusionem sanguinis*; Paris, 1667, in-4°; il rejette absolument cette méthode; — *Cynogamia, sive de Cratetis et Hipparches amoribus*; Paris, 1677, in-8° : poëme latin rempli de beaux endroits; — *Miscellaneorum observationum lib. IV*; Utrecht, 1683, in-8°; — *Selectorum poematum lib. II; accessit dissertatio de Furore poetico*; Paris, 1683, in-8°; — *Thea Sinensis*; Paris, 1685, in-8° : poëme d'environ mille vers qui le fit admettre dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue; — *De Amazonibus*; Paris, 1685, in-12; Amsterdam, 1687, in-12; trad. en français (*Traité historique des Amazones*; Leyde, 1718, 2 tom. in-8°) : « C'est dommage, dit le *Journal littéraire* de La Haye, qu'on n'y voie pas le savoir accompagné de cet esprit philosophique qui seul fait mettre en œuvre, comme il faut, les trésors que la lecture fournit à la mémoire; » — *De Sibylla lib. III*; Leipzig, 1686, in-8°; — *De natura et moribus anthropophagorum*; Utrecht, 1688, in-8°; — *Homeri Nepenthes*; ibid., 1689, in-8°; — *In III priores Aretæi*

lib. commentarii; Londres, 1726, in-4°. Un grand nombre d'ouvrages de Petit n'ont pas vu le jour.

Journal des Savants, 12 janv. 1688 et 18 avril 1689. — Nicaise (Abbé). *Éloge*, à la tête d'*Homeri Nepenthes*. — Maittaire, *De Pettiti vita*, à la tête des *Comm.* sur Arétée. — Baillet, *Jugem. des Savants*. — Gui Patin, *Lettres*, I. — *Menagiana*, II. — Niceron, *Mémoires*, XI et XX. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.*

PETIT (*Marie*), fameuse aventurière, née à Moulins, en 1665, morte vers 1720. Elle paraît avoir été le fruit des amours d'un avocat et d'une blanchisseuse, et possédait une certaine éducation, de l'esprit et une grande beauté. Quand et pourquoi vint-elle à Paris? on l'ignore. Elle y tenait en 1702 une maison de jeu, rue Mazarine. Elle se lia avec un négociant de Marseille, Jean-Baptiste Fabre (1), qu'elle s'engagea par écrit à suivre partout où il irait. Fabre ayant été nommé envoyé extraordinaire à la cour de Perse, Marie fournit les frais du voyage, et, déguisée en homme, elle s'embarqua avec lui à Toulon (2 mars 1705). Ils descendirent à Alexandrette, gagnèrent Alep (17 avril); mais, à l'instigation du consul de France J.-P. Blanc, qui lui-même obéissait aux ordres du comte de Ferriol, ambassadeur de France en Turquie, le pacha d'Alep arrêta les voyageurs. Après de nombreuses et vaines protestations, Fabre et sa compagne, abandonnant leur suite et leurs bagages, s'enfuirent clandestinement et vinrent à Constantinople, où Fabre prit le parti de se placer sous la protection de l'ambassadeur persan. Avec cette aide, il put atteindre Erivan, mais là Fabre mourut subitement (28 août 1706) (2). Marie ne perdit pas courage et résolut d'accomplir la mission de son amant. A force de démarches, elle fit venir de Syrie et de Grèce ses gens et les présents destinés au schah. Une rixe sanglante, provoquée à Érivan par l'imprudence du jésuite Monnier, compromit la vie de tous les Français résidant dans l'Arménie persane. Marie calma l'orage avec l'adresse et l'énergie d'un diplomate consommé. Le schah Husséin, désireux de connaître une femme aussi remarquable, ordonna qu'elle lui fût présentée; mais arrivée à Tauris, Marie y rencontra Michel, un des secrétaires du comte de Ferriol, qui, séduisant son escorte, lui enleva les lettres de créance de Fabre et les présents royaux. Il ne put pourtant parvenir jusqu'au schah, qui persista à ne recevoir que la compagne de Fabre. Elle partit, comblée de riches cadeaux, et séjourna quelque temps en Géorgie, où l'accueil le plus flatteur lui fut également fait. A Constantinople, le comte de Ferriol l'hébergea chez lui; et elle consentit à donner à Michel des renseignements et des recommandations utiles pour le succès de sa mission : aussi fut-elle étrangement surprise en débarquant à Marseille (8 février 1709) d'être mise en jugement pour avoir usurpé de faux titres, volé les présents destinés au schah, embrassé le mahométisme, causé la mort de plusieurs Français, insulté les PP. jésuites, enfin scandalisé l'Orient par ses mœurs. Ce procès (Michel et le P. Monnier étaient au premier rang des accusateurs), qui entraînait la peine capitale, instruit devant l'amirauté de Marseille, traîna en longueur. Ferriol fut destitué en 1711; alors la veuve Fabre vint tout à coup dévoiler les intrigues de l'ambassade de Constantinople et déposer en faveur de Marie, qui fut rendue à la liberté après une détention de quatre années. Elle fut remboursée d'une partie des sommes qu'elle avait avancées à Fabre, mais sa santé était ruinée. Durant sa détention, Marie avait rédigé ses mémoires, qui contenaient des détails curieux et piquants. Elle en confia la révision à Le Sage (l'auteur de *Gil-Blas*); mais il fallait révéler tant de scandales, attaquer tant d'abus, incriminer tant de gens haut placés, que Le Sage recula devant l'œuvre, et fit intervenir le comte de Pontchartrain, qui défendit la publication de l'ouvrage; ces mémoires sont perdus aujourd'hui. On ignore le lieu et l'époque de la mort de leur auteur. A. de L.

Relation du voyage en Perse de Michel (mss. de la Bibl. impériale). — Louis Robin, *Hist. de l'ambassade de Perse de MM. Fabre et Michel, pendant les années 1705-1709.*

PETIT (*François* Pourfour du), savant médecin français, né le 24 juin 1664, à Paris, où il est mort, le 18 juin 1741. Ses parents étaient commerçants. Un défaut presque absolu de mémoire l'empêcha de faire de bonnes études; mais la philosophie eut tant d'attrait pour lui qu'elle devint pendant toute sa vie le principal objet de son application. Après avoir passé trois années à Montpellier, il fut reçu docteur en médecine (1690) et revint à Paris, où il cultiva en même temps l'anatomie, la botanique et la chimie. De 1693 à 1697 il servit en qualité de médecin à l'armée de Flandre, et donna des preuves de zèle et de capacité dans les hôpitaux de Mons, de Namur et de Dinant, où il était employé. La guerre de la succession d'Espagne le ramena dans les Pays-Bas et il y resta jusqu'en 1713. Admis en 1722 dans l'Académie des sciences, il y obtint en 1725 la place de pensionnaire anatomiste. Petit (il n'a été connu que sous ce nom) s'occupa principalement des maladies de l'œil et du mécanisme de la vision : il avait imaginé, sous le nom d'*ophthalmomètre*, un instrument fort ingénieux pour mesurer les diverses parties de l'œil. Outre les nombreux mémoires qu'il a communiqués au recueil de l'Académie des sciences, on cite de lui : *Trois lettres d'un médecin des hôpitaux du roi* (Namur, 1710, in-4°), relatives à un nouveau

(1) La femme de ce Fabre avait été enlevée par le comte de Ferriol, et vivait alors à Constantinople dans le palais de cet ambassadeur. Ce diplomate avait un autre sujet de haine contre Fabre : il avait présenté pour la mission de Perse un de ses secrétaires nommé Michel, et Fabre avait été préféré.

(2) On soupçonna cette mort le résultat d'un empoisonnement.

système du cerveau; et *Dissertation sur une méthode de faire l'opération de la cataracte* (Paris, 1727, in-12).

Mairan, *Éloges*. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.*

PETIT (*Paul*), poëte français, né le 21 janvier 1671, à Dijon, où il est mort, le 3 septembre 1734. Il était licencié de Sorbonne. On lui doit plusieurs pièces de vers, des divertissements et un *Virgile en patois bourguignon* (Dijon, 1718-1719, in-12); il n'y a que les deux premiers livres de *l'Énéide*.

Papillon, *Auteurs de Bourgogne*.

PETIT (*Jean-Louis*), célèbre chirurgien français, né le 13 mars 1674, à Paris, où il est mort, le 20 avril 1750. Sa vie fut consacrée à la science dès sa plus tendre jeunesse. Encore enfant il montra un goût particulier pour l'anatomie : c'était une véritable passion chez lui, et lorsqu'il fut admis à suivre les leçons du célèbre Littre, il devint en peu de temps son prosecteur et son répétiteur. Tout en faisant son apprentissage chez un chirurgien, selon la coutume du temps, il suivit les leçons cliniques de Maréchal, à la Charité. Employé comme chirurgien militaire à l'âge de vingt-deux ans, il profita de tous ses moments de loisir pour se livrer à l'enseignement de l'anatomie; puis, après huit ans de service, dans lequel il acquit une grande connaissance de l'art, il revint, en 1700, à Paris, prendre le titre de maître en chirurgie, et s'y établir définitivement. Là, commencent sa réputation de professeur et de savant, et cette carrière de travail et de lutte à laquelle sa prodigieuse activité ne fit jamais défaut. Outre les cours d'anatomie et d'opérations qu'il faisait aux écoles de médecine, on le voit établir chez lui un enseignement particulier, où il eut pour auditeurs les chirurgiens les plus remarquables de son époque, qui propagèrent au loin ses préceptes et ses doctrines. Comme praticien, Petit jouit d'un immense succès, auquel les critiques passionnées dont il fut l'objet ne portèrent point d'obstacle. Il fut l'un des fondateurs de la célèbre Académie de chirurgie (1731) qui a tant contribué aux progrès de la science et de l'art, et qui a relevé la chirurgie au niveau qu'elle devait occuper. Membre de l'Académie des sciences (1715) et de la Société royale de Londres, il devint démonstrateur royal aux écoles de chirurgie et censeur pour les livres consacrés à cet art. Aucun homme jusqu'à Desault n'exerça une si puissante influence. On l'appelait dans toutes les maladies graves, et peu d'opérations délicates étaient exécutées sans qu'il y fût présent. « Les services qu'il rendit à la chirurgie sont immenses, dit Bégin. On lui doit un tourniquet, construit sur des principes rationnels, pour suspendre le cours du sang dans les artères. Ses recherches relatives au mécanisme suivant lequel s'arrêtent les hémorrhagies ont été confirmées par les expériences les plus récentes. Il a présenté de judicieuses considérations sur les tumeurs formées par la rétention de la bile dans la vésicule biliaire. Il imagina, pour extraire les corps étrangers de l'œsophage, une sorte de chaîne formée par des anneaux de fil de fer, qui est quelquefois utile. »

La collection des travaux de l'Académie de chirurgie et celle de l'Académie des sciences renferment plus de quarante mémoires de J.-L. Petit, tous d'un haut intérêt sur divers points de physiologie et surtout de pathologie chirurgicale. On a encore de lui : *L'Art de guérir les maladies des os*; Paris, 1705, in-12; trad. en allemand, et réimpr. sous ce titre : *Traité des maladies des os* (Paris, 1723, 2 vol. in-12); ce livre fut l'objet des attaques les plus vives et les plus injustes; les ruptures du tendon d'Achille y sont pour la première fois étudiées avec exactitude, et l'on n'a ajouté que peu de chose à l'appareil proposé par l'auteur pour les guérir; — *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*; Paris, 1774, 1780, 1790, 3 vol. in-8°, pl. : cet ouvrage posthume, publié par Lesné, et auquel les traités classiques ne cessent de faire des emprunts, est encore, après un siècle, à la hauteur de la science, tant pour l'exactitude des descriptions que pour les affections des os. On a publié en 1837 un recueil des *Œuvres* de J.-L. Petit (Limoges, in-8°). [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Grandjean de Fouchy, *Éloges*. — Louis, dans les *Mém. de l'Acad. de chir.*, II, 61. — Dezeimeris, *Dict. hist. de la médecine*. — L.-J. Bégin, dans la *Biogr. méd.*

PETIT (*Louis*), fils du précédent, né le 28 mai 1710, à Paris, où il mourut, le 19 août 1737. Élève de son père, il suivit la même carrière et fut reçu en 1730 maître en chirurgie. Il prit part aux campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin. En 1732 il avait été admis dans l'Académie de chirurgie.

Mém. de l'Acad. de chirurgie, II, 43.

PETIT (*Joseph-Jean*), marin français, né en 1723, à Brest, où il est mort, le 23 janvier 1788. Savant distingué, il devint capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Nommé commandant du port de Brest, il en fit construire la mâture. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie royale de la marine en 1752, et fournit à cette société un grand nombre de mémoires. On cite de lui : *Problème pour tracer sur le côté d'un vaisseau, qui est encore sur les chantiers, la ligne de carène, en supposant le vaisseau tranquille après avoir été lancé à l'eau*; — *Sur la Matière première*; — *Sur différentes Vues pour fixer une révolution exacte de la variation des temps*; — *Sur la Manière de lancer les vaisseaux à l'eau*; — *Sur une Méthode de tracer les modèles d'architecture*; — *Devis d'une frégate portant trente canons de 24 en une seule batterie*. Ses autres travaux, restés manuscrits, formaient 30 vol. in-fol.; ils traitent surtout de l'art nautique et de l'hydrographie. On doit re-

gretter vivement la perte des *Essais historiques qu'il avait composés sur la ville de Brest*.

Archives de la marine. — Ogée, *Nouveau Dictionnaire de Bretagne*, t. I, p. 121.

PETIT (*Antoine*), médecin français, né en 1718, à Orléans, mort le 21 octobre 1794, à Olivet, près de cette ville. Il avait pour aïeul un notaire de Mariembourg, et son père était un pauvre tailleur, qui lui fit cependant faire de bonnes humanités. S'étant adonné à l'étude de la médecine, il y fit de rapides progrès ainsi que dans la chirurgie et l'art des accouchements, et vint à Paris compléter son instruction. Bientôt il entreprit, pour se créer des ressources, d'enseigner ce qu'il avait appris, et ses cours le mirent en telle réputation que la faculté lui offrit de l'admettre, comme on disait, *ad meliorem fortunam*. On n'exigeait alors pas moins de 2,000 écus pour les frais de réception; mais il était d'usage de recevoir provisoirement les candidats sans fortune qui montraient des talents remarquables, sous la condition de s'acquitter de la somme prescrite dès qu'ils en auraient les moyens. Petit fut donc reçu docteur régent en 1746. Depuis cette époque il accrut chaque jour sa renommée : aussi habile praticien que bon professeur, il cultiva avec un égal succès chacune des branches de son art. « Il manque, disait-il, quelque chose d'essentiel aux médecins, s'ils ne savent pas diriger eux-mêmes et au besoin exécuter ce qu'ils prescrivent. » De tous côtés on venait à lui, comme à un autre Boerhaave, pour le consulter (1). A la retraite de Farrein (1768), la chaire d'anatomie lui fut confiée, et il sut attirer au Jardin du Roi une affluence qui ne s'était jamais vue pour aucun autre cours. Ce fut auprès d'A. Petit que se formèrent la plupart des médecins distingués de la génération suivante. En 1777, désirant goûter quelque repos, il restreignit sa nombreuse clientèle, et se retira à Fontenay-aux-Roses, puis au village d'Olivet. En renonçant au professorat il eut le désappointement de se voir suppléer par Antoine Portal, qu'il n'aimait pas, au lieu de Vicq d'Azyr, qu'il avait lui-même désigné. Petit avait acquis une fortune considérable : il en fit un noble emploi en fondant deux chaires dans la faculté de Paris, l'une de médecine, l'autre de chirurgie, pour lesquelles il choisit Leclerc et Corvisart; en affectant une maison à Fontenay pour y loger des officiers de santé; en consacrant plus de cent mille livres à un établissement de consultations gratuites qui subsiste encore à Orléans (2); non-seulement il pourvut à l'entretien de quatre médecins, de deux chirurgiens, de deux avocats et d'un procureur, qui tous devaient donner leurs soins aux nécessiteux, mais il avait, en souvenir de son père, stipulé expressément que le concierge de l'édifice serait toujours un pauvre tailleur de la ville. Petit ne s'était pas marié; il avait beaucoup aimé les femmes, mais on lui a reproché d'avoir témoigné peu d'estime pour elles. Desforges, qui dans *le Poëte* l'a dépeint comme un débauché, prétendait être son fils naturel. A. Petit était depuis 1760 membre de l'Académie des sciences. Ses ouvrages sont peu nombreux et écrits dans un style incorrect; en voici les titres : *Anatomie chirurgicale de Palfyn*; Paris, 1753, 2 vol. in 12, avec des notes et un traité complet d'ostéologie; il joignit en outre à la seconde édition (1757, in-4°) des discours sur l'utilité de la chirurgie; — *Recueil de pièces concernant les naissances tardives*; Paris, 1766, 2 vol. in-8°; il admettait les naissances tardives, et, quoique défendant une mauvaise cause, il eut raison de Bouvard, son plus redoutable adversaire, qui se perdit en se laissant aller à des personnalités grossières; — *Rapport en faveur de l'inoculation*; Paris, 1768, in-8°. On le croit l'auteur d'un libelle, attribué aussi à Vicq-d'Azyr, et qui, sous le titre de *Lettre de M. Duchanoy, prosecteur et disciple de M. Petit à M. P.* (Amsterdam [Paris], 1761, in-12), est une réponse pleine de fiel et d'invectives dirigée contre Portal, qui avait critiqué poliment le commentaire de l'*Anatomie de Palfyn*; la querelle eut des suites assez graves pour que la Faculté se crût obligée de sévir contre le rédacteur avoué d'un pareil écrit. P.

Biogr. univ. des Contemp. — *Biogr. méd.* — Dezeimeris, *Dict. hist. de la méd.* — Brainne, *Hommes illustres de l'Orléanais*, I, 300.

PETIT (*Marc-Antoine*), médecin français, né le 3 novembre 1766, à Lyon, mort le 7 juillet 1811, à Villeurbanne (Rhône). Il était fils naturel. Docile aux désirs de sa mère, qui pour l'élever s'était imposé les plus grands sacrifices, il étudia la chirurgie, obtint au concours une place d'interne à l'hôpital de la Charité de Lyon (1783), et remporta de la même manière celle de chirurgien en chef (1788). Une nouvelle décision des administrateurs ne lui permettant d'entrer en jouissance qu'au bout de six années, il se rendit à Paris, puis à Montpellier, où il fut reçu docteur (1790). Il assista au siége de Lyon. C'était un homme instruit à qui il n'a manqué qu'un plus vaste théâtre pour être connu : sur cent dix-sept malades que, pendant son majorat, il opéra de la pierre, il en sauva cent cinq. Un mois avant sa mort, il avait été nommé correspondant de l'Institut. On a de lui : *Éloge de Desault*; Lyon, 1795, in-8°; — *Essai sur la médecine du cœur*; ibid., 1806, in-8°; avec l'*Éloge* ci-dessus, quatre épîtres en vers et plusieurs pièces; — *Onan ou le Tombeau du*

(1) Un jour il fut mandé, par courrier extraordinaire, auprès de la reine d'Espagne qui était en danger de mort. Il monte en chaise de poste, arrive à Madrid et se présente à l'Escurial; mais l'étiquette ne permettait pas aux reines, même malades, de recevoir d'hommes dans leur appartement, en l'absence du roi. Or, le roi était à la chasse et ne revint que deux heures après. Petit, impatienté, remonte en chaise de poste et revient en France sans avoir vu la royale malade, qui mourut quelque temps après, victime peut-être du cérémonial.

(2) Dans la rue de l'Évêché.

mont Cindre, poëme; ibid., 1809, in-8°; — *Collection d'observations cliniques;* ibid., 1815, in-8°; — des *poésies* dans divers recueils, et des *opuscules* dans les *Actes* de la Société de médecine de Lyon.

Cartier, *Éloge de M.-A. Petit;* Lyon, 1812, in-8°. — Parat, *Éloge de M.-A. Petit;* Lyon, 1812, in-8°. — J.-B. Th. Baumes, *Éloge de M.-A. Petit;* Montpellier, 1812, in-4°.

PETIT (*Jean-Martin*, baron), général français, né à Paris, le 28 juillet 1772, mort le 8 juin 1856. Il partit comme volontaire en 1792, devint chef de bataillon en 1801, et colonel du 67e de ligne en 1808. Il avait fait la campagne d'Égypte et s'était distingué dans toutes les batailles de cette époque; le 28 juin 1813 il fut nommé général de brigade dans la garde impériale, créé baron, et le 26 février 1814 commandeur de la Légion d'honneur, à la suite de brillants faits d'armes. C'est lui qui reçut, dans la cour du château de Fontainebleau, le baiser d'adieu de Napoléon à sa garde lors de la première abdication de ce monarque. Petit prêta serment à la royauté, et en accepta, le 25 juillet suivant, la croix de Saint-Louis; mais après le 20 mars 1815 il reprit la cocarde tricolore, et, nommé lieutenant général par l'empereur, combattit vaillamment à Waterloo. Ce grade, que les Bourbons refusèrent de lui reconnaître, lui fut confirmé le 27 février 1831 par Louis-Philippe, qui le nomma pair de France (3 octobre 1837), et commandant de l'hôtel des Invalides (7 octobre 1840). Placé dans la réserve en 1847, Petit se mit en 1848 à la tête de la société dite du *Dix décembre*, dont le but était la restauration de l'empire. Il fut créé sénateur le 27 mars 1852. Il est enterré aux Invalides, dont il avait conservé le commandement sous les ordres de Jérôme Bonaparte. A.

Norvins, *Hist. de Napoléon*, t. II. — Dulaure, *Hist. de la Restauration*, t. I. — Mullié, *Biographie des Célébrités militaires*. — *Moniteur universel*, 24 juin 1856.

PETIT (*Alexis-Thérèse*), physicien français, né le 2 octobre 1791, à Vesoul, mort le 21 juin 1820, à Paris. Il fut élève de l'école centrale de Besançon, et y obtint des succès constants dans les cours de langues anciennes et de mathématiques. A peine âgé de dix ans, il avait, assure-t-on, les connaissances requises pour être admis à l'École polytechnique; il y entra le premier en 1807 après avoir, suivant le conseil d'Hachette, donné plus de solidité et d'étendue à ses études dans l'institution spéciale que Thurot avait fondée à Paris. Lorsqu'il en sortit (1809), ce fut avec plus de distinction encore, car on le mit tout à fait hors de ligne, exemple unique dans les annales de l'École. Petit, nommé aussitôt répétiteur d'analyse, devint en 1810 répétiteur de physique, et fut chargé de professer cette science au lycée Bonaparte. En 1811 il fut reçu docteur ès sciences. En 1815, il prit place, à la réorganisation de l'École polytechnique, parmi les professeurs titulaires. Une maladie de poitrine l'enleva à l'âge de vingt-neuf ans. Malgré une si courte existence, il a attaché son nom à quelques travaux qui laisseront dans les sciences des traces durables, par exemple : *Mémoires sur les variations que le pouvoir réfringent d'une même substance éprouve dans les divers états d'aggrégation qu'on peut lui donner par l'effet gradué de la chaleur* (avec Arago, son beau-frère), inséré dans les *Annales de physique* (1814); *Mémoire sur l'emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines* (ibid., 1818); *Recherches sur la mesure des températures et sur les lois de la communication de la chaleur* (ibid., 1818), avec Dulong; ce dernier mémoire fut couronné par l'Académie des sciences.

Biot, *Notice hist. sur Petit;* Paris, 1820, in-4°.

PETIT (LE). *Voy.* LE PETIT.

PETIT (*Adrien*). *Voy.* COCLIUS.

PETIT-DIDIER (*Matthieu*), érudit français, né le 18 décembre 1659, à Saint-Nicolas (Lorraine), mort le 14 juin 1728, à l'abbaye de Senones. Il embrassa la règle des Bénédictins de Saint-Vanne, et enseigna la philosophie et la théologie au noviciat de l'abbaye de Saint-Michel. En 1715 il fut élu abbé de Senones. S'étant rendu à Rome (1725), il reçut de Benoît XIII un accueil si affectueux que ce pontife, l'ayant nommé évêque de Macra *in partibus*, voulut le sacrer lui-même, et qu'il lui fit présent d'une mitre précieuse. Il est vrai que le nouveau prélat, non content de s'être déclaré pour la bulle *Unigenitus* après lui avoir été peu favorable, avait épousé avec chaleur les théories ultramontaines sur l'autorité et l'infaillibilité des papes. Les monuments de l'antiquité ecclésiastique furent surtout l'objet de ses travaux, qui décèlent une grande érudition ; nous citerons de lui : *Remarques sur les premiers tomes de la Bibliothèque ecclésiastique de Dupin;* Paris, 1691-1696, 3 vol. in-8°; elles sont savantes et en général judicieuses; — *Apologie des Lettres provinciales;* Delft (France), 1697-1698, in-12, dirigée contre les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe* du P. Daniel; plus tard l'auteur désavoua cet ouvrage, qui est pourtant de lui; — *Dissertations critiques, historiques et chronologiques sur l'Ancien Testament* (en latin); Toul, 1700, in 4°; — *De l'Infaillibilité du pape;* Luxembourg, 1724, in-12; — *Justification de la morale et de la discipline de l'Église de Rome;* 1727, in-12. On lui attribue un *Traité des privilèges et exemptions ecclésiastiques* (1699, in-4°).

PETIT-DIDIER (*Jean-Joseph*), frère du précédent, né en 1664, à Saint-Nicolas-du-Port, où il mourut, le 10 août 1756, entra dans la Société de Jésus et professa d'abord au collège de Strasbourg; puis il dirigea le séminaire de cette ville, devint chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, et fut appelé à Nancy par la duchesse Élisabeth-Charlotte, qui le choisit pour

chef de son conseil de conscience. C'était un homme très-versé dans les matières théologiques, qui a laissé plusieurs ouvrages tombés dans l'oubli; les suivants offrent encore de l'intérêt : *Les Saints enlevés ou restitués aux Jésuites;* Luxembourg, 1738, in-12 : il s'agit de saint François-Xavier et de saint François-Régis ; — *Lettres critiques sur les* Vies des saints *par Baillet*, in-12; ces lettres, au nombre de treize, ont été publiées séparément sans lieu ni date; Baillet y est traité sans ménagement. K.

Calmet, *Biblioth. de Lorraine.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.*

PETIT-PIED (*Nicolas*), canoniste français, né le 24 décembre 1627, à Paris, où il mourut, le 9 juillet 1705. Docteur de Sorbonne en 1658 et conseiller-clerc au Châtelet en 1662, il fut pourvu peu après de la cure de Saint-Martial à Paris, réunie depuis à celle de Saint-Pierre-des-Arcis, et devint ensuite sous-chantre et chanoine de l'église métropolitaine. En 1678, ayant voulu, comme doyen des conseillers, présider au Châtelet en l'absence des lieutenants, il trouva une violente opposition parmi les conseillers laïques, qui prétendirent que les clercs n'avaient pas le droit de présider et de décaniser. Sur la plainte de Petit-Pied, il intervint le 17 mars 1682 un arrêt qui lui donna gain de cause. Les recherches qu'il fut obligé de faire pour la poursuite de cette affaire lui fournirent l'occasion de composer un excellent *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière* (Paris, 1705, in-4°). H. F.

Journ. des Savants, 1705. — Moréri, *Dict. hist.* — *Descript. hist. de l'Église de Paris.*

PETIT-PIED (*Nicolas*), théologien français, neveu du précédent, né le 4 août 1665, à Paris, où il mourut, le 7 janvier 1747. Après avoir fait avec distinction ses études ecclésiastiques, il fut reçu docteur de Sorbonne en 1692, et sa réputation le fit choisir en 1701 pour professer l'Écriture sainte dans cette école célèbre. Ayant signé le 20 juillet 1702 avec trente-neuf autres docteurs le fameux *Cas de conscience* qui fut condamné à Rome le 15 février 1703, il ne voulut point se rétracter, et fut en même temps exilé à Beaune et privé de sa chaire. Il ne tarda pas à aller rejoindre en Hollande son ami le P. Quesnel, et demeura dans ce pays jusqu'en 1718, produisant chaque année, pour le soutien du jansénisme, de nouveaux écrits sur le formulaire, sur le silence respectueux et sur d'autres matières analogues aujourd'hui oubliées. La bulle *Unigenitus* trouva en lui un redoutable adversaire; il la combattit dans des brochures, dans des mémoires et dans des ouvrages d'une assez grande étendue. De retour en France, Petit-Pied passa quelque temps à Troyes, et vint ensuite à Paris, où le 1er et le 6 juin 1719 la Faculté de théologie et la Sorbonne le rétablirent dans ses droits de docteur. Le 15 du même mois, il fut exilé de nouveau, et le 21 une lettre de cachet ordonna de biffer la conclusion de la Faculté en sa faveur. Petit-Pied avait établi son domicile et une nouvelle espèce de prêche dans le village d'Asnières, aux portes de Paris. Là il avait fait l'essai des règlements et de toute la liturgie que les jansénistes pratiquaient en Hollande (*voy.* Jubé). La renommée en publia des choses étonnantes; on y accourut en foule de la capitale, et Asnières devint bientôt un autre Charenton. Petit-Pied ne se montra dès lors que plus opiniâtre réappelant; M. de Lorraine, évêque de Bayeux, le choisit peu après pour son théologien, mais à la mort de ce prélat (9 juin 1728), il se retira de nouveau en Hollande, d'où il ne revint qu'en 1734. Son zèle pour le jansénisme et la fécondité de sa plume ne se démentirent point dans ce nouvel exil; mais depuis son retour à Paris il mena une vie plus tranquille et se contenta de composer quelques opuscules pour défendre le missel donné à son diocèse par Bossuet, évêque de Troyes. La liste de tous les ouvrages de Petit-Pied serait trop longue, et Moréri en cite quatre-vingt-un; nous citerons de lui : *Examen théologique de l'instruction pastorale approuvée dans l'assemblée du clergé.... pour l'acceptation de la bulle* (Paris, 1713, 3 vol, in-12); — *Examen des faussetés sur le culte chinois avancées par le P. Jouvency* (Paris, 1714, in-12); — et *Lettres touchant la matière de l'usure, par rapport aux contrats de rentes rachetables des deux côtés* (Lille, 1731, in-4°). Il a aussi travaillé à l'ouvrage de Legros : *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum* (Utrecht, 1731, in-4°). Mordant dans ses ouvrages, Petit-Pied était d'un caractère aussi doux que sociable. H. F.

Dictionn. hist. des auteurs ecclés., III. — *Journal de Dorsanne.* — *Calendrier ecclésiastique;* Utrecht, 1757, in-12. — *Nouv. ecclés.*, passim. — Moréri, *Dict. hist.*

PETIT-RADEL (*Louis-François*), architecte français, né le 22 juillet 1740, à Paris, où il est mort, le 7 novembre 1818. Fils d'un commerçant en soieries et l'aîné de treize enfants, il fit à seize ans le voyage d'Italie, étudia ensuite l'architecture chez Wailly et suivit les cours publics de l'Académie. N'ayant pu en 1763 remporter le grand prix, auquel était attaché le titre de pensionnaire du roi, il reçut encore une fois de son père les moyens d'aller renouveler à Rome avec plus d'expérience l'étude des monuments antiques. A son retour il ouvrit des cours particuliers d'architecture et de perspective, et forma beaucoup de bons élèves. En 1770 il acquit une charge d'architecte expert, et sa réputation de probité lui fit confier les fonctions d'inspecteur général des bâtiments civils. A l'exposition du Louvre en l'an VIII il donna des plans à l'appui d'un projet « pour faire écrouler et détruire *une église gothique* par le feu, en piochant les piliers

à leur base et y substituant des cubes de bois sec, dans l'intervalle desquels on met du petit bois et ensuite le feu. Le bois suffisamment brûlé cède à la pesanteur, et tout l'édifice croule sur lui-même en moins de dix minutes »! Il a construit dans Paris l'ancien hôtel du Trésor royal et l'abattoir du Roule. On a de lui : *Projet pour la restauration du Panthéon français* (Paris, 1799, in-4°), et un *Recueil de ruines d'architecture.*

Jouy, Jay, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.*

PETIT-RADEL (*Philippe*), chirurgien français, frère du précédent, né le 7 février 1749, à Paris, où il est mort, le 30 novembre 1815. Maître ès arts à dix-sept ans, il se livra à l'étude de la chirurgie, devint aide major à l'hôtel des Invalides, et y pratiqua sous la direction de Sabatier, auquel il demeura dans la suite étroitement attaché. En 1774 il partit comme chirurgien major pour les Indes et séjourna trois ans à Surate. Reçu docteur à l'université de Reims (1778), il fit en 1782 confirmer ce grade à Paris, et fut en même temps pourvu de la chaire de chirurgie. Le 10 août 1792, après avoir prononcé un discours latin d'apparat, il s'éloigna subitement et s'enfuit à Bordeaux ; enrôlé malgré lui comme soldat, il s'échappa et s'embarqua pour l'île Bourbon (1793), d'où il passa en Amérique. De retour dans sa patrie (1797), il fut appelé en 1798 à la chaire de clinique chirurgicale, et s'y distingua par sa sévérité et par son zèle à rétablir l'ancien usage de parler latin. Il mourut d'un squirrhe à l'estomac, après avoir professé le célibat le plus austère. Ses ouvrages sont écrits avec méthode et pureté; nous citerons : *Essai sur le lait;* Paris, 1786, in-8°; — (avec de La Roche) *Dictionnaire de chirurgie;* Paris, 1790, 3 vol. in-4°, pl. : c'est peut-être la plus faible des parties de l'*Encyclopédie méthodique*, dont il fait partie; — *Institutions de médecine;* Paris, 1801, 2 vol. in-8°; — *De amoribus Pancharitis et Zoroæ, poema erotico-didacticon ;* Paris, 1798, 1801, in-8°; la 2e édit. est très-augmentée; la trad. française (1803, 3 vol. in-12) a été désavouée par l'auteur; — *Erotopsie ou Coup d'œil sur la poésie érotique;* Paris, 1802, in-8°; — *Pyretologia medica;* Paris, 1806, in-8°; trad. en français en 1812 par l'auteur; — *Cours de maladies syphilitiques ;* Paris, 1812, 2 vol. in-8°; — *Voyage historique, chorographique et philosophique en Italie* (1811-1812); Paris, 1815, 3 vol. in-8°. Il a travaillé au *Magasin encyclopédique* et au *Dictionnaire des sciences naturelles* pour la botanique. De plus il a traduit du grec en vers latins *les Pastorales* de Longus (1809) et les *Hymnes* de Callimaque (1810), et en français neuf ouvrages anglais.

Moniteur universel, 1815, p. 1366. — *Biog. médicale.*

PETIT-RADEL (*Louis-Charles-François*), archéologue français, frère des précédents, né le 26 novembre 1756, à Paris, où il est mort, le 27 juin 1836. Élevé comme ses frères au collége Mazarin, il embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu docteur en Sorbonne (1784), et devint en 1788 vicaire général et chanoine de Couserans. Ayant refusé d'adhérer à la constitution civile du clergé, il partit pour l'Italie (1791) avec des lettres de recommandation pour le cardinal de Bernis, et fut placé à Rome dans une maison de chanoines réguliers. Il s'y occupa de botanique, planta les jardins du duc de Sermonetta, et fit un cours public d'après les méthodes comparées de Linné et de Jussieu. Ayant rencontré par hasard au mont Circé les restes d'une construction qui lui parut antérieure aux Romains, il multiplia pendant plusieurs années ses excursions aux environs de Rome et de Naples pour vérifier et développer la découverte qu'il avait faite des monuments pélasgiques ou cyclopéens jusqu'alors inconnus aux savants. De retour en France (1800), il communiqua ses recherches à l'Institut, qui provoqua bientôt lui-même en Europe l'idée de les continuer. « M. Petit-Radel, disait Visconti en 1808, a le premier conçu l'idée de distinguer dans les diverses constructions ou plutôt substructions des murs des villes antiques les parties anciennement ruinées qu'on doit regarder comme appartenant aux époques des fondations primitives de ces villes. Il montre que ces ruines, formées de blocs en polyèdres irréguliers et sans ciment, sont les mêmes constructions cyclopéennes qui ont été décrites par les écrivains grecs : d'où il conclut que ces constructions étant semblables et dans les assises inférieures des murs des plus anciennes villes de la Grèce et dans celles des murs des plus anciennes bourgades de l'Italie, il doit s'ensuivre que plusieurs de ces monuments furent l'ouvrage des antiques dynasties auxquelles les anciennes traditions attribuent la civilisation primitive de ces contrées. » Cette nouvelle théorie éprouva de grandes contradictions de la part des archéologues de l'Allemagne. Dès lors l'objet continuel de Petit-Radel fut de ramener l'étude des antiquités historiques sur ce qu'il en restait de plus positif et de plus simple, et il s'efforça jusqu'à sa mort de coordonner les époques des fondations cyclopéennes avec celles des anciennes dynasties du Péloponèse. Admis en 1806 dans l'Institut, il fit partie de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France.* Attaché sous le consulat à la bibliothèque Mazarine, il en devint administrateur en chef le 16 décembre 1819, et c'est à ses soins que l'on doit la restauration presque complète de cet édifice ainsi que l'établissement d'une collection qu'il désigna sous le nom de *Musée pélasgique ou cyclopéen.* Ses principaux écrits sont : *Notice sur les aqueducs des anciens et la dérivation de la rivière d'Ourcq;* Paris, 1803, in-8°; — *Fasti;* Paris, 1804, in-4° et in-12 : recueil d'inscriptions en

style lapidaire composés par l'auteur pour le sacre de Napoléon; — *Explication des monuments antiques du Musée*, édit. de Piranesi; 1804-1806, 4 vol. in-4°; — *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes jusqu'à la fondation de la bibliothèque Mazarine;* Paris, 1819, in-8°; — *Examen analytique et Tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce;* Paris, 1827, in-4°, avec un grand tableau de trois pieds de long, qui présente dix-sept généalogies ou dynasties, comparées de dix en dix ans avec les dates des marbres de Paros et de la *Chronique* d'Eusèbe; on y trouve également trois cent quarante-huit coïncidences synchroniques; — *Mémoire sur divers points d'histoire grecque;* Paris, 1827, in-4°; — *Recherches sur les monuments cyclopéens et Description de la collection des modèles en relief composant la galerie pélasgique de la bibliothèque Mazarine;* Paris, 1841, in-8°, avec pl. On a aussi de cet archéologue différents mémoires dans le recueil de l'Académie des inscriptions.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France litt.*

PETIT-THOUARS (Du). *Voy.* DUPETIT-THOUARS.

PETITAIN (*Louis-Germain*), littérateur français, né le 17 février 1765, à Paris, où il est mort, le 12 septembre 1820. Il suivit les cours du collége Mazarin. Après avoir occupé une charge d'avoué au tribunal civil de la Seine, il fut successivement commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, secrétaire du payeur général de l'armée d'Italie, de Regnault de Saint-Jean-d'Angely et du préfet de Loir-et-Cher, employé supérieur à Trèves et en Westphalie, et sous-chef dans l'administration de l'octroi de Paris. Un grand fonds de franchise et de naïveté, un naturel doux et timide, une vie solitaire le rendirent longtemps presque étranger aux usages du monde; pourtant des gens du premier mérite, Mme de Staël entre autres, l'admirent dans leur société. Ses principaux écrits sont : *Un Mot pour deux individus auxquels personne ne pense et auxquels il faut penser une fois*; Paris, an III, in-8°: à cette époque il y avait encore du courage à élever la voix en faveur de ces *deux individus*, qui sont le jeune dauphin et sa sœur, prisonniers au Temple; — *Polichinelle agioteur*, comédie satirique; Paris, an IV, in-8°; — *Description d'une machine curieuse nouvellement montée au palais ci-devant Bourbon;* Paris, an VI, in-8° : cette allégorie plaisante contre le Conseil des Cinq Cents lui valut un procès dont il se tira par un plaidoyer plus plaisant encore; — *Les Français à Cythère;* Paris, 1798, in-8° : pièce héroïque non représentée; — *Traité d'économie domestique à l'usage de ceux qui ont encore quelque chose;* Paris, 1800, in-8°; — *L'Émulation est-elle un bon moyen d'éducation?* Paris, 1801, in-8° : mémoire mentionné au concours de l'Institut; — *Quelques contes;* Paris, in-8°; — *Annuaire du département de Loir-et-Cher* pour 1806, 1807 et 1808; Blois, in-8°; ces petits livres peuvent passer pour des modèles en ce genre; — *D'un esprit départemental;* Blois, 1807, in-8°. Petitain a donné une édition des *Œuvres de J.-J. Rousseau* (Paris, 1819-1820, 22 vol. in 8°), qui, selon Beuchot, est à la fois incomplète et très-défectueuse. Il a aussi travaillé à *La Décade*, au *Journal de Paris*, aux *Mémoires d'économie publique* de Rœderer, etc.

Beuchot, dans le *Journal de la Librairie*, 1820, n° 8. — Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — Mahul, *Annuaire nécrol.*, 1820.

PETITOT (*Jean*), peintre en émail, né à Genève, le 12 juillet 1607, mort à Vevay, en 1691. Son père, Jean (1) Petitot, maître sculpteur et ébéniste, était bourguignon; « le changement de religion, dit Mariette, le fit chercher une retraite à Genève. Il fut reçu bourgeois de cette ville en 1615. » L'abbé de Marolles le cite, dans ses rimes bizarres, au nombre des « quelques sculpteurs qui

Ont de leur industrie honoré leur métier,
Marquant en plus d'un lieu leur grande suffisance. »

En 1631 et 1632 deux autres sculpteurs du même nom, *Isaac* et *Jean* PETITOT, résidaient également à Genève. Petitot fut d'abord metteur en œuvre chez les bijoutiers, et il devint très-habile dans ce métier, qui consistait à décorer les bijoux d'ornements peints en émail. Étant passé en Angleterre, sous le règne de Charles Ier, il fit quelques travaux d'émaillerie pour l'orfévre de la cour; le roi les remarqua et les montra à van Dyck. Ce grand artiste, frappé des talents du jeune ouvrier, voulut le voir, lui donna des conseils et le mit bientôt en état de faire les portraits des membres de la famille royale. Petitot fut créé chevalier et eut un logement au palais de Whitehall. Il eut encore le bonheur de pouvoir utiliser pour son art le résultat des recherches de Théodore Turquet de Mayerne, médecin de Charles Ier et habile chimiste, qui trouva de nouvelles couleurs et des émaux opaques ignorés jusqu'alors. Ces couleurs donnèrent à la peinture en émail des teintes précises et une perfection encore ignorée. Après la mort du roi (1649), Petitot suivit la famille royale en France, où sa réputation l'avait devancé. L'accueil qui lui fut fait le décida à se fixer à Paris. Il fut bientôt chargé de nombreux travaux, et tout en travaillant pour les particuliers, tout en peignant ces portraits officiels de Louis XIV dont le débit était si grand, il faisait commerce de bijouterie et d'orfévrerie. Les actes de l'état civil de Paris lui donnent en effet la qua-

(1) Le baron de Grenus, dans ses *Fragments biographiques*, lui donne le prénom de *Saül*, que d'autres auteurs ont travesti en *Faule* et *Paul*. Nous avons suivi la version des *Archives de l'art français*.

lification de marchand jusque vers 1666, époque à laquelle il est désigné par celle de bourgeois de Paris. Il obtint un logement dans les galeries du Louvre et une pension du roi. Après la révocation de l'édit de Nantes (1685), Petitot, qui était zélé calviniste, demanda en vain au roi la permission de se retirer à Genève. Ses instances lui valurent une lettre de cachet. Il fut enfermé au For-l'Évêque. « Ses divers biographes ont parlé de tentatives faites pendant son emprisonnement pour obtenir son abjuration, et des efforts faits par Bossuet dans ce but; ils ajoutent que Petitot ne céda jamais sur ce point, quoique sa santé fût profondément altérée par cette captivité. Mais deux lettres, l'une de Mme Petitot, l'autre du peintre lui-même, adressées au petit conseil de Genève en l'année 1686, jettent un jour tout nouveau sur cette partie de la vie de Petitot. Le gouvernement de Genève fit de vaines démarches pour obtenir sa mise en liberté. Sa santé ayant donné de vives inquiétudes, on le fit sortir de prison mais pour le placer dans une maison clôturée où il était encore complétement privé de liberté. C'est dans ces circonstances que le peintre octogénaire, accablé et affaibli par la maladie, fut contraint de *signer comme les autres*, est-il dit, pour sortir de l'*affreux lieu* où il avait été mis. Il déclara immédiatement après qu'il n'avait cédé qu'à la force et que son unique désir était de revenir dans sa patrie, au sein de sa famille, pour y chercher des consolations et le pardon d'en haut. Ces lettres sont l'expression naïve des angoisses qu'éprouvaient alors les protestants en France, et cependant celui qui avait été ainsi persécuté était le peintre favori du roi, pensionné par lui, logé par lui, au Louvre; sa femme écrivant au conseil de Genève, donnait encore au souverain l'épithète de « notre bon roi (1). »

Réfugié à Genève, Petitot continua ses travaux; c'est à cette époque qu'il fit le portrait du roi de Pologne Jean Sobieski. Il mourut subitement à Vevay, où il s'était retiré en 1691. En s'établissant en France il avait associé à ses travaux et à son commerce un de ses compatriotes, Jacques Bordier. Les deux associés devinrent beaux-frères. Ils épousèrent en 1651 les deux sœurs, Madeleine et Marguerite Cuper. Un seul des fils de Petitot devint peintre; il s'établit à Londres. Un autre de ses fils fut chargé d'affaires de la république de Genève à Paris jusque vers 1695; celui-ci avait épousé en 1683 sa cousine Madeleine Bordier, dont le père mourut l'année suivante. Petitot avait été reçu membre de l'Académie royale de peinture sur la présentation d'un portrait du roi d'après Le Brun. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut rayé des registres de l'Académie (1). Les peintures de Petitot sont remarquables par l'extrême délicatesse du travail, la richesse harmonieuse de la couleur et l'art de l'arrangement; « beaucoup de ses charmants ouvrages ont été détruits par le manque de soin et par l'avidité, plus blâmable encore, de ceux qui ont voulu retrouver le peu d'or sur lequel l'émail était assis (2). » Tout le monde connaît, au moins par la jolie gravure de Mercuri, pour l'*Histoire de Mme de Maintenon* de M. le duc de Noailles, le portrait de la marquise qui se trouve au musée du Louvre. Cette collection possède, parmi beaucoup d'autres attribués à Petitot, un émail que l'on suppose être le *portrait de Mme de La Vallière*. On cite comme le chef-d'œuvre de Petitot en Angleterre le portrait qu'il fit en 1642, d'après van Dyck, de la comtesse de Southampton, et qui appartient aujourd'hui au duc de Devonshire. H. H—N.

Abcdario de Mariette. — J. Dumesnil, *Hist. des plus célèbres amateurs*. — D'Argenville, *Hist. des plus fameux peintres*. — Baron de Grenus, *Fragments biogr.*; Genève, 1815, in 8°. — Rigaud, dans les *Mém. de la Soc. d'Hist. de Genève*, t. V. — Haag, *La France protest.*

PETITOT (*Simon*), ingénieur français, né le 16 août 1682, à Dijon, mort le 6 septembre 1746, à Montpellier. Il était fils d'un huissier au parlement de Dijon, François Petitot, mort en 1735, et qui a laissé une *Continuation de l'histoire du parlement de Bourgogne* (Dijon, 1733, in-fol., pl.). De bonne heure il s'établit à Lyon et brilla par ses connaissances dans l'architecture hydraulique. Il éleva à Lyon l'eau du Rhône par une machine de son invention, et fit exécuter sur la place Bellecour deux fontaines d'après ses dessins. En 1736 il vint à Paris sur l'invitation de M. d'Angevilliers, ministre de la guerre, et y construisit deux puits, l'un à l'hôtel des Invalides, et l'autre au Pont-aux-Choux, avec deux machines pour remplir le réservoir du grand égout (1740). Il fit encore élever à Toulon un appareil propre à amener de l'eau douce sur le port en quantité suffisante pour le service des vaisseaux. L'un de ses projets, qui n'a pas été exécuté, mérite pourtant d'être mentionné à cause de son importance. « En 1746, dit Pernetti, il proposa à la ville de Paris d'élever à la place de l'Estrapade trois cents pouces d'eau continuels pris dans la Seine au-dessus de tout Paris, qui, en passant par des canaux sablés, deviendrait infiniment plus pure que celle que l'on boit communément. Le réservoir général de ces eaux était destiné à former des fontaines publiques et à alimenter les maisons particulières. » Une paralysie dont Petitot fut attaqué le mit hors d'état de poursuivre ce beau projet, et il mourut peu après en allant chercher sa guérison aux bains de Balaruc.

Son fils puîné, PETITOT (*Ennemond-Alexandre*), passa en 1760 au service du duc de

(1) H.-L. Bordier, *Archives de l'Art français*, *Abcdario* de Mariette, au mot *Petitot*. La longue et intéressante note ajoutée par M. Bordier à la notice de Mariette a été rédigée en grande partie d'après des papiers de famille et les registres de l'état civil de Genève et de Paris.

(1) J. Dumesnil, *Histoire des plus célèbres amateurs français*.

(2) Mariette, *Abcdario*.

Parme, qui le nomma son premier architecte et professeur à l'Académie. Il a publié *Raisonnement sur la perspective* (Paris, 1803, in-4°), et il a fourni les dessins d'un recueil intitulé : *Suite de vases tirés du cabinet du marquis de Felino.*

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*, II. — Nagler, *Neues allgem. Künstler-Lexicon.*

PETITOT (*Claude-Bernard*), littérateur français, né le 30 mars 1772, à Dijon, mort le 6 avril 1825, à Paris. Ses études terminées, il vint à Paris (1790) et fit, deux ans plus tard, admettre au Théâtre-Français une tragédie, *Hécube*, dont la représentation fut défendue. Devenu suspect, il prit le parti de s'enrôler; mais, à la fin de la première campagne, on le réforma, et il écrivit encore des tragédies médiocres, telles que *La Conjuration de Pison* (1796), *Geta* (1797) et *Laurent de Médicis* (1799). Nommé chef de bureau de l'instruction publique de la Seine (1800), il contribua à la restauration des bonnes études, et on lui fait un mérite d'avoir rétabli l'enseignement de la langue grecque, le concours général et le prix d'honneur pour le discours latin. En 1804 il se retira à Dijon. Rappelé par Fontanes qui lui avait des obligations, il devint inspecteur général des études (1809). En échange de ces fonctions, qu'il résigna pendant les Cent Jours, il reçut des Bourbons celles de secrétaire général de la commission de l'instruction publique, de conseiller de l'université (1821) et de directeur de l'instruction publique (1824). Il a traduit les *Œuvres dramatiques d'Alfieri* (Paris, 1802, 4 vol. in-8°), et les *Nouvelles de Cervantes* (1809, 4 vol. in-18). Comme éditeur, il a publié : *Grammaire de Port-Royal*; Paris, 1803, in-8°, précédée d'un remarquable essai sur l'origine et les progrès de la langue française; — *Répertoire du Théâtre-Français*; Paris, 1803-1804, 23 vol. in-8°, renfermant les pièces du second ordre qui sont restées au théâtre depuis Rotrou, des notices historiques sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce, et ayant pour complément 4 nouveaux vol. in-8°, affectés aux écrivains dramatiques morts depuis 1803; il y en a une seconde édition (1807-1819, 33 vol. in-8°) étendue jusqu'aux ouvrages de troisième ordre; — *Œuvres choisies et posthumes de La Harpe*; Paris, 1806, 4 vol. in-8°, d'après les manuscrits autographes de l'auteur; — *Œuvres de Racine*; Paris, 1805, 1813, 5 vol. in-8°; — *Dictionnaire de la Bible de Chompré*; Paris, 1807, 1809, in-12; — *Œuvres de Molière*; Paris, 1813, 6 vol. in-8°, accompagnées d'un discours de préliminaire et de commentaires estimés; — *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*; Paris, 1819 et suiv., in-8°. Petitot la commença avec son frère Alexandre, et en 1822 il s'adjoignit Monmerqué, qui la termina; il en avait fait paraître avant sa mort la 1re série complète (52 vol.) et une grande partie de la 2e (44 vol.).

Monmerqué, *Notice dans l'Annuaire nécrol.* de Mahul, 1827, 2e partie.

PETITOT (*Pierre*), statuaire français, né à Langres, en 1751, mort à Paris, le 7 novembre 1840. Élève de Devosges, il remporta en 1784 le premier grand prix de sculpture fondé par les états de Bourgogne. A Rome, il débuta par une copie du *Gladiateur* antique, qui est au musée de Dijon. Les événements politiques hâtèrent son retour en France. Il y était à peine qu'il fut jeté en prison comme suspect; il y resta jusqu'au 9 thermidor. Il eut longtemps à souffrir, avec sa femme et son fils, en bas âge, du dénûment où l'avait mis sa détention. Enfin, en 1800, il exposa un groupe en marbre d'*Une Mère pleurant sur la tombe de son enfant*. Dès lors ses travaux prirent de l'activité; il exécuta successivement le bas-relief d'*Artémise ou l'Amour conjugal*; *La Concorde* (1802), statue assise sur un char dont il donna le modèle au musée de Langres; *Le Génie français* (1804), qui lui valut un prix d'encouragement de 3,000 fr.; *La Mort de Pindare*, groupe (1812); *L'Amitié* (1814); *La Guerre* et *La Victoire*, *l'Histoire* et *La Paix* (1814), pour servir de pendentifs au Panthéon; *Le Triomphe de Bacchus et d'Ariane* (1815), bas-relief; *Marie-Antoinette* (1819), à l'église de Saint-Denis.

*PETITOT** (*Louis-Messidor-Lebon*), statuaire français, fils du précédent, né à Paris, le 22 juin 1794. Il fut dirigé de bonne heure vers l'étude des arts par son père, qui le fit entrer ensuite chez Delaistre, puis chez Cartellier; le dernier le prit en telle affection qu'il le choisit pour gendre. Admis à l'École des beaux-arts en 1812, il remporta en 1814 le premier grand prix de sculpture. Pendant son séjour à Rome, il exécuta pour le duc d'Albe, une statue, *Ulysse s'apprêtant à lancer le disque*, exposée à Paris en 1819; elle plut tellement à Louis XVIII qu'il la demanda au duc pour la placer au château de Fontainebleau. En 1814, en même temps qu'il travaillait au monument élevé par M. Caristie aux victimes de Quiberon, il décorait le grand escalier du Louvre de deux bas-reliefs représentant *Les Arts rendant hommage à Apollon*, et *Minerve présidant aux récompenses accordées aux arts*. Puis il fit paraître aux salons ou exécuta : un *Jeune Chasseur blessé par un serpent* (1814), au musée du Luxembourg; *La Musique* et *La Poésie* (1816), pour un des œils-de-bœuf de la cour du Louvre; *Saint Maurice expirant pour la foi* (1827), à Saint-Sulpice; *Louis XIV*, statue en bronze, à Caen; un *Pèlerin calabrais et son enfant implorant la Vierge* (1829), groupe en marbre au musée du Luxembourg; *Louis-Philippe distribuant les drapeaux à la garde nationale* (1831), bas-relief en marbre pour la Chambre des députés; *Louis XIV* (1832), statue équestre en bronze, dans la cour d'honneur au palais de Versailles (le cheval est de Cartellier); *La*

Naïade de la Seine, *La Ville de Paris*, *L'Abondance* et *L'Industrie* (1840), statues en pierre placées aux extrémités du pont du Carrousel. Un grand nombre de bustes en marbre ont été exécutés par cet artiste; les principaux sont ceux de *Percier*, *Fontaine*, *Cartellier*, *Emeric David*, *Haüy*, *Moncey*, au musée de Versailles; de *Montlosier*, au musée de Clermont-Ferrand; de l'ingénieur *Alexis Legrand*, à l'École des Ponts et Chaussées; deux autres bustes de *Percier*, donnés par M. Villain, neveu de cet architecte, l'un à l'École impériale des beaux-arts, l'autre à l'École gratuite de dessin. Enfin, l'œuvre capitale de M. Petitot est le monument colossal, en marbre, qu'il a élevé dans une chapelle de Napoléon-Saint-Leu, en l'honneur de Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande. Ce prince, par son testament, avait chargé M. Petitot d'exécuter à Saint-Leu ce monument commémoratif. Ce statuaire a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1835, et professeur à l'École des beaux-arts en 1845. Il est officier de la Légion d'honneur (6 août 1850). G. DE F.

Archives de l'École des beaux-arts. — *Annuaire statistique des artistes français*, 1836. — *Documents particuliers.*

PETITY (*Jean-Raymond* DE), littérateur français, né vers 1715, à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Dauphiné), mort à Paris, en 1780. Il prit les ordres et obtint le titre de prédicateur de la reine Marie Leczinska. De bonne heure il renonça à la chaire et ne s'occupa plus que de travaux littéraires. On a de lui : *Panégyriques de saint Jean-Népomucène et de sainte Adélaïde*; 1757, in-8°; — *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, *ou Tableaux analytiques et méthodiques sur les sciences et les beaux-arts*, etc.; Paris, 1766, 3 vol. in-4°, fig.; réimprimée sous le nom d'*Encyclopédie élémentaire*; — *Manuel des artistes et des amateurs ou Dictionnaire historique et mythologique*; Paris, 1776, 4 vol. in-12; — *Les Vœux de la France et de l'Empire*, médaillons allégoriques pour le mariage du dauphin; Paris, 1770, in-4°; — *Sagesse de Louis XVI; ouvrage moral et politique sur les vertus et les vices de l'homme*; Paris, 1775, 2 vol. in-8°.

Journal des Savants, mars 1766, p. 188. — Barbier, *Dict. des anonymes*, IV, p. 488. — Quérard, *La France littéraire.*

PETIVER (*James*), botaniste anglais, mort le 20 avril 1718, à Londres. Après avoir été élève d'un apothicaire de l'hôpital Saint-Barthélemy, il ouvrit dans Aldergate-Street à Londres une officine pour son compte, et acquit une fortune considérable. Passionné pour l'histoire naturelle, il forma une des plus belles collections de son temps, et ne cessa de l'accroître par l'intermédiaire des capitaines et des chirurgiens de marine qu'il chargeait de lui rapporter des pays éloignés les plantes, les pierres ou les animaux les plus rares. Cette collection fut, après sa mort, achetée par sir Hans Sloane, et elle fait aujourd'hui partie du British Museum. Petiver appartenait à la Société royale de Londres. On a de lui : *Musei Petiveriani centuriæ X*, *rariora naturæ continentes*; Londres, 1695-1703, in-8°, pl. : c'est un recueil de vues de toutes espèces de choses recueillies par l'auteur; il est très-difficile de le trouver complet; — *Gazophylacii naturæ et artis decades X*; ibid., 1702-1711, in-fol., pl.; on y trouve pêle-mêle des objets des deux premiers règnes; — *A Catalogue of Ray's English herbal*; ibid., 1713, in-fol., pl., avec un *Supplément* publié en 1715 : cet ouvrage est encore consulté avec fruit; mais il ne va que jusqu'à la XVII[e] classe de Ray; — *Pterigraphia americana*, *continens plus quam CCCC filicum variarum specierum*, ibid., 1712, in-fol., pl.; — plusieurs articles dans les *Philosophical transactions*. La plupart des écrits de ce savant ont été réunis sous le titre d'*Opera* (Londres, 1764 ou 1773, 2 vol. in-fol., pl.). Plumier lui a consacré le genre *Petiveria* de la famille des arroches.

Pulteney, *Sketches.* — Rees, *Cyclopædia.* — Haller, *Bibl. botanica.*

PETOEFY (*Alexandre*), célèbre poëte hongrois, né le 1[er] janvier 1823, à Félegyhaz, tué en 1849. Né sans fortune, il fut d'abord soldat, puis comédien ambulant. En 1843 il fit par hasard la connaissance de Vachot, qui, ayant reconnu chez lui un grand talent littéraire, l'attacha à la rédaction du *Divatlap*. Il publia dans ce journal et dans l'*Életkepek*, qu'il rédigea en 1847 avec Jokai, un grand nombre de poésies, qui excitèrent en Hongrie une admiration générale. En 1848 il prit une part active au mouvement révolutionnaire; il devint aide de camp de Bem; il fut tué dans un combat en Transylvanie. Petoefy est devenu le poëte national des Hongrois; chez lui l'élégance de la diction et la facilité de la versification s'allient à une grande profondeur de sentiment et à un naturel exquis. Ses *Poésies* ont paru à Pesth (1847, 2 vol.); elles ont été traduites en allemand par Kertbeny (Francfort, 1849). Petoefy a encore écrit : *Hangok á multbol*; Leipzig, 1851; recueil de chants guerriers pleins de feu et d'entrain, trad. en allemand (Brunswick, 1852); — *A hohér Kötele* (La Corde du bourreau); Halle, 1852, roman qui n'a pas réussi; — plusieurs *nouvelles*; — *Janos*, épopée, trad. en allemand par Kertbeny (Stuttgard, 1851).

Kertbeny, *Petoefy, der ungarische Nationaldichter.* — Chassin, *Petoefy et ses œuvres* (Paris, 1861) — Saint-René Taillandier, *Petoefy* (*Revue des Deux-Mondes*, an. 1860).

PETRA (*Vincenzo*), cardinal italien, né le 13 novembre 1662, à Naples, mort le 24 mars 1747, à Rome. Il remplit à la cour de Rome plusieurs charges considérables, et fut créé cardinal en 1724, puis évêque de Préneste. Il jouit d'une grande influence auprès des papes Innocent XII et Benoît XIII, qui le consultaient

souvent sur les affaires graves. Il a publié : *De sacra pœnitentiara apostolica* (Rome, 1712, in-4°) et *Commentaria ad constitutiones apostolicas* (Venise, 1729, 4 vol. in-fol.).

Uomini illustri del regno di Napoli.

PÉTRARQUE (*François*) (PETRARCA *Francesco*), un des plus grands poëtes italiens, né à Arezzo, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, mort à Arquà, le 18 juillet 1374. Son père se nommait Pietro ou Petracco (diminutif de Pietro), et remplissait les fonctions de notaire à Florence. Petracco fut banni avec Dante et plusieurs autres Florentins du parti des *blancs*, et se retira à Arezzo. Là il eut un fils, qui s'appela d'abord Francesco di Petracco (François fils de Petracco), nom qu'il changea en celui de Francesco Petrarca. Il passa ses premières années à Incisa, dans le val d'Arno, avec sa mère, Eletta Canigiani, qui avait obtenu la permission de revenir à Florence. A l'âge de sept ans il alla rejoindre son père à Pise, où il eut pour premier maître un vieux grammairien nommé Convennole da Prato. Petracco, désespérant de rentrer dans sa ville natale, se rendit en 1313 à Avignon, qui était alors la résidence de la cour pontificale et le rendez-vous d'une foule d'étrangers et particulièrement des exilés italiens. Voyant que la vie était trop coûteuse à Avignon, il envoya sa famille à quelques lieues de là, dans la petite ville de Carpentras. Pétrarque y retrouva Convennole da Prato, et reçut de lui des leçons de grammaire, de rhétorique et de logique. Il alla ensuite étudier le droit à l'université de Montpellier, où il resta quatre ans (1318-1322), moins occupé de jurisprudence que des lettres antiques. A une époque où les manuscrits des classiques latins étaient rares, il avait réussi à se procurer plusieurs ouvrages de Cicéron, les œuvres de Virgile et quelques autres auteurs anciens ; il les relisait sans cesse et se préparait à les imiter un jour. Son père aurait mieux aimé qu'il se préparât à suivre une des carrières lucratives qu'ouvrait la science des lois ; il l'envoya à Bologne, qui était alors la plus célèbre école de droit. Pétrarque y passa trois années, qui n'ajoutèrent pas beaucoup à son savoir en jurisprudence, mais qui lui permirent de nouer d'utiles relations avec des hommes instruits, entre autres avec le poëte légiste Cino da Pistoja. Apprenant la mort de son père, il revint à Avignon, où peu de temps après il perdit sa mère. Resté à vingt-deux ans sans fortune, il n'eut d'autre ressource que l'état ecclésiastique. Il prit l'habit clérical, mais sans entrer dans les ordres.

Vers ce temps s'accomplit l'événement intime qui exerça tant d'influence sur son génie. Le 6 avril 1327, tandis qu'il assistait au service divin dans l'église de Sainte-Claire, à Avignon, il fut frappé de la beauté d'une jeune dame qui se trouvait près de lui, et il conçut pour elle une vive passion qui devait remplir le reste de son existence. Le nom de cette dame était Laura ou Laure. Suivant une opinion qui ne s'appuie point sur le témoignage de Pétrarque, car le poëte ne dit rien de la famille de celle qu'il aime, Laure, alors âgée de vingt ans, « était fille d'Audibert de Noves, chevalier riche et distingué. Elle avait épousé, après la mort de son père, Hugues de Sade, patricien originaire d'Avignon, jeune, mais peu aimable et d'un caractère difficile et jaloux (1). » Depuis que l'abbé de Sade, dans un ouvrage diffus et sans critique, a revendiqué pour sa famille la belle personne qui inspira les vers amoureux de Pétrarque, on a faiblement contesté cette prétention, très-contestable cependant. Avant de la discuter, nous résumerons rapidement ce que le poëte lui-même nous apprend sur celle que la postérité appelle *la belle Laure*. Leopardi s'exprime ainsi dans la préface de son édition des *Rime di F. Petrarca* : « La force intime, la nature particulière et vive des poésies de Pétrarque apparaîtrait sous un jour nouveau, si je pouvais écrire l'histoire de son amour telle que je la conçois. Cette histoire, racontée par le poëte dans ses vers, n'a été jusqu'ici entendue et connue de personne, comme elle pourrait l'être, sans qu'il fût besoin d'employer à ce sujet d'autre science que celle des passions et des mœurs des hommes et des dames. Une telle histoire ainsi écrite serait aussi agréable à lire et plus utile qu'un roman. » On trouve en effet dans les vers italiens de Petrarque et dans ses œuvres latines, des détails nombreux, souvent vagues, mais toujours sincères, qui suffisent pour répandre la lumière sur cette passion célèbre. Laure était une des plus belles femmes de son temps. S'il ne reste d'elle aucun portrait bien authentique, son portrait brillant et durable subsiste dans les poésies de son adorateur. Un écrivain que nous aimons à citer parce qu'il reproduit avec savoir et talent l'opinion la plus accréditée, Ginguené, a recueilli dans les *Œuvres* de Pétrarque les traits épars de l'image de Laure.

« Ses yeux, dit-il, étaient à la fois brillants et tendres, ses sourcils noirs et ses cheveux blonds, son teint blanc et animé, sa taille fine, souple et légère : sa démarche, son air avaient quelque chose de céleste. Une grâce noble et facile régnait dans toute sa personne. Ses regards étaient pleins de gaieté, d'honnêteté, de douceur. Rien de si expressif que sa physionomie, de si modeste que son maintien, de si angélique et de si touchant que le son de sa voix. Sa modestie ne l'empêchait pas de prendre soin de sa parure, de se mettre avec goût, et lorsqu'il fallait, avec magnificence. Souvent l'éclat de sa belle chevelure était relevé d'or ou de perles ; plus souvent elle n'y mêlait que des fleurs. Dans les fêtes et dans le grand monde elle portait une robe verte parsemée d'étoiles d'or, ou une robe couleur de pourpre, bordée d'azur semé de roses, ou enrichie d'or et de pierreries. Chez elle et avec ses compagnes, délivrée de ce luxe dont on faisait une loi dans des cercles de cardinaux, de prélats et à la

(1) Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, t. II, p. 342.

cour d'un pape, elle préférait dans ses habits une élégante simplicité. »

L'éloge des vertus de Laure revient aussi souvent dans les vers du poëte que l'éloge de sa beauté, mais on y chercherait vainement des détails précis sur sa vie. Les premiers biographes de Pétrarque n'essayèrent point de suppléer à son silence. L'auteur anonyme d'une *Vita di F. Petrarca* écrite vers le commencement du quinzième siècle et publiée dans l'édition du *Canzoniere*, Rome, 1471, s'exprima le premier d'une manière explicite sur cette liaison célèbre. Il nous apprend que la personne que Pétrarque rencontra dans l'église de Sainte-Claire était une très-belle jeune fille (*bellissima giovane*) nommée Loretta, laquelle habitait un petit château proche d'Avignon; que le poëte en devint très-ardemment amoureux; qu'il resta constant dans son amour vingt et un ans de suite, elle vivant; que dans ses vers il l'appela du nom plus harmonieux de Laura (*per miglior consonanza*); que quand on la lui voulut donner en mariage à l'instance du pape Urbain V, qui l'aimait singulièrement et qui lui concédait de garder avec cette dame ses bénéfices ecclésiastiques, il n'y voulut jamais consentir, disant que le fruit qu'il retirait de son amour pour écrire se perdrait tout dès qu'il aurait obtenu la chose aimée (1). Cette naive histoire, malgré l'anachronisme qui la rend suspecte (celui du pape Urbain V, qui ne monta sur le trône pontifical qu'après la mort de Laure), montre que dans les premières années du quinzième siècle ou même, suivant l'opinion de Marsand, vers la fin du siècle précédent, lorsque vivaient encore beaucoup de personnes qui avaient vu Pétrarque, on pensait que Laure n'était pas mariée. Cependant l'opinion contraire trouva des partisans. Un Italien, Alexandre Vellutello, entreprit pour résoudre cette question un voyage en France : il fit à Avignon et à Vaucluse de nombreuses recherches, auxquelles ne présidèrent malheureusement ni une saine critique ni une parfaite bonne foi. Ses renseignements sont à bon droit frappés de discrédit; mais sa conclusion n'est pas à dédaigner. La voici telle qu'on la lit dans ses commentaires sur le *Canzoniere* publié en 1525 : « Per cosa certa noi habbiamo da tenere che Laura non fosse mai maritata. » « Par des motifs certains nous maintenons que Laure ne fut jamais mariée. » Une fouille pratiquée en 1533 dans le tombeau vrai ou supposé de Laure à Avignon n'amena aucune découverte importante, mais elle donna lieu à quelques vers du roi François Ier (2) qui, passant par cette ville, en septembre de la même année, voulut voir le tombeau de Laure. L'absence de documents positifs laissait la place libre aux hypothèses; nous négligeons la plupart de celles qui furent émises à ce sujet, et nous arrivons à la plus spécieuse. L'abbé de Sade, dans ses volumineux Mémoires sur la vie de Pétrarque (1764-1767), établit par des pièces authentiques l'existence de Laurette de Noves, fille d'Audibert de Noves, mariée en 1325, à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, à Hugues de Sade. Laurette, mère de onze enfants, sept garçons et quatre filles, fit son testament le 3 avril 1348, et mourut peu après, puisque Hugues de Sade se remaria le 19 novembre 1348. Ces faits sont certains, mais il est beaucoup moins certain que Laurette de Noves fut la Laure de Pétrarque. Les arguments de l'abbé de Sade sont loin d'être convaincants. D'abord pour démontrer, ce qui est le point essentiel, que Laure était mariée, il note que le poëte la qualifie de *donna*, *madonna*, *mulier*, *femina*, et jamais de *vergine*, *virgo*, *puella*, ce qui n'est pas rigoureusement vrai, puisque dans la huitième églogue il parle de la beauté de la jeune fille (*forma puellæ*) qui le séduit, et ce qui ne prouve rien, puisque dans la poésie italienne les termes de *donna* et *madonna* s'appliquent à des jeunes filles, à la Beatrice de Dante, à la Selvaggia de Cino da Pistoja. De Sade prétend ensuite que Laure était mariée parce que dans le *Triomphe de la chasteté*, composé après sa mort, Pétrarque ne lui donne pour cortége que des femmes mariées, Lucrèce, Pénélope, Didon, etc. Cet argument ne prouve que la distraction de l'érudit, qui oublie que dans le *Triomphe de la chasteté* figurent *le sacre benedette vergini*, les neuf Muses, Virginie, une vestale, Hippolyte, Joseph, etc. L'argument suivant ne vaut pas mieux. On lit dans le traité de Pétrarque, *De contemtu mundi*, « que Laure approche chaque jour plus près de la mort, et que son beau corps, épuisé par les maladies et par de fréquentes secousses morales, a perdu beaucoup de son ancienne vigueur. » (*Omnis dies ad mortem propius accedit, et corpus illud egregium morbis ac crebris perturbationibus exhaustum multum pristini vigoris amisit*). Pétrarque ajoute : « Et moi aussi je suis plus appesanti par les soucis et plus avancé en âge » (*et ego quoque et curis gravior et ætate provectior factus sum*); *curis* correspond ici à *perturbationibus*, qui dans le latin cicéronien est la traduction du grec πάθος. Cependant l'abbé de Sade, au lieu de *perturbationibus* propose de lire *partubus* (accouchements), sur la foi de quelques manuscrits qui offrent, dit-il, l'abréviation *ptubus*. Le fait est exact en ce qui concerne les deux manuscrits

(1) E quantunque gli volse essere data per donna ad instanza di papa Urbano Quinto, il quale lui singularmente amava, concedendogli di tener colla donna i benefici insieme, noi volse mai consentire; dicendo che il frutto che prendea dell' amore a scrivere, di poi que la cosa amata consequito avesse tutto si perderia.

(2) Voici les vers de François Ier :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'aymant de l'aymée.
O gentil âme, étant tant estimée
Qui te pourra louer qu'en se taisant!
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

(du quinzième siècle), qui sont à la Bibliothèque impériale, mais il reste à décider si une variante qui n'est peut-être qu'une erreur de copiste doit l'emporter sur le sens clairement indiqué par le contexte. Nous ne prolongerons pas la discussion de ces minuties. Nous ne voyons dans la thèse de l'abbé de Sade qu'un point réellement fort, c'est la coïncidence entre la date connue de la mort de Laure (6 avril) et le testament de Laurette de Sade (3 avril); mais cette coïncidence s'expliquerait par les ravages de la peste qui fit à Avignon d'innombrables victimes, et put bien emporter en quelques jours ou le même jour deux dames du nom de Laure. Les autres arguments sont faibles; l'auteur lui-même n'est pas bien assuré d'avoir raison. « Ce ne sont là, dit-il, après tout que de très-fortes conjectures qui, réunies ensemble, entraînent l'esprit, mais n'excluent pas tout doute. » Le doute subsiste en effet, et la lecture des œuvres de Pétrarque tend à le confirmer, ou du moins elle ne favorise pas l'hypothèse de l'écrivain du dix-huitième siècle. Pour nous, s'il fallait prendre un parti, nous admettrions plus volontiers la conclusion de Vellutello.

Laure, touchée du sentiment qu'elle inspirait, sut retenir le poëte dans son amour sans lui permettre d'espérance coupable. Pétrarque passa dans la ville d'Avignon les trois années suivantes, occupé de sa passion, ne négligeant pas ses chères études classiques et cultivant l'amitié de Jacques Colonna, membre d'une des plus grandes familles romaines, que le jeune poëte avait eu pour camarade d'études à Bologne et qu'il retrouvait à la cour pontificale. Jacques Colonna, devenu évêque de Lombès, emmena en 1330 Pétrarque dans son diocèse, au pied des Pyrénées. Là ils employèrent tout un été en discussions littéraires et en courses sur les montagnes avec deux autres amis, Louis, né sur les bords du Rhin, et Lello, gentilhomme romain, que le poëte a célébrés sous le nom de Socrate et de Lœlius. De retour à Avignon, Jacques Colonna présenta Pétrarque à son frère le cardinal Jean Colonna, qui le logea dans son palais. Peu après arriva dans la même ville le père de Jean et de Jacques, Étienne Colonna, vieux et brave gentilhomme bien connu par ses démêlés avec Boniface VIII. Le rude guerrier aimait les lettres; il accueillit avec faveur le jeune homme, qui au talent de la poésie joignait une telle ardeur pour l'étude des auteurs anciens. L'amitié des Colonna ne dédommageait pas Pétrarque des rigueurs de Laure. Sa passion avait pris une ardeur que l'on n'aurait pas attendue de sa nature studieuse et délicate, et que sa poésie ne révèle pas tout entière. Pour s'en distraire il entreprit un assez long voyage, visita Paris, la Flandre, Cologne, traversa la forêt des Ardennes, s'arrêta quelques jours à Lyon, et revint à Avignon, où il ne trouva plus l'évêque de Lombès, alors parti pour Rome, mais où il retrouva Laure, aussi sévère que jamais. Son chagrin amoureux le décida à se retirer dans la belle vallée de Vaucluse, à quelques lieues d'Avignon. Il y passait la plus grande partie de son temps, à la fois malheureux et charmé de sa passion, la chantant dans des vers immortels, et trouvant aussi des accents plus fiers pour appeler les princes chrétiens à une croisade (1) ou pour demander le rétablissement du saint-siége à Rome. Ni l'amour ni la poésie ne lui faisaient oublier l'étude, et l'étude ne l'absorbait pas au point de l'empêcher de songer à son avenir, assez précaire malgré l'amitié des Colonna. Le pape Benoît XII lui donna en 1335 un canonicat de Lombès et l'expectative d'une prébende. Vers le même temps Azzo da Correggio, seigneur de Parme, étant venu à Avignon pour défendre devant le pape Benoît XII son titre à cette souveraineté, contre les réclamations de Marsiglio Rossi, se lia avec Pétrarque et le choisit pour son avocat à la cour pontificale. Le poëte accepta la cause et la gagna. Ce fut pour lui une occasion de connaître Guillaume Pastrengo, savant homme que Azzo avait amené d'Italie. Il se lia aussi, mais un peu plus tard, avec le Calabrais Barlaam, envoyé auprès du pape par l'empereur Andronic le jeune en 1339, et apprit de ce moine les premiers éléments du grec. Un voyage à Rome, où l'appelaient l'amitié des Colonna et le désir de visiter les monuments de cette ville célèbre, ne l'éloigna d'Avignon que pour quelques mois, et vers la fin de 1337 il était de retour dans sa chère Vaucluse, tout entier à l'étude, à ses travaux littéraires et à son amour. Le temps passait sur sa passion et l'épurait sans l'affaiblir. Laure ne la partageait pas, mais elle était fière de l'inspirer, et l'entretenait avec un art délicat que l'on appellerait de la coquetterie s'il n'avait été parfaitement honnête. On suit dans les poésies de Pétrarque l'apaisement progressif de ce sentiment, si impétueux dans les dix premières années, et qui se changea peu à peu en une calme adoration.

Dans sa retraite de Vaucluse, visitée seulement de quelques intimes, parmi lesquels on compte l'évêque de Cavaillon, Philippe de Cabassole, Pétrarque entreprit en latin une *Histoire romaine* et un poëme sur Scipion l'Africain et la seconde guerre punique. Ce dernier ouvrage, dont il ébaucha rapidement plusieurs chants, fit concevoir aux amis des lettres les plus grandes espérances, et contribua plus que ses traités latins, et beaucoup plus que ses poésies vulgaires, à répandre son nom. Les amis de Pétrarque profitèrent de cette vogue pour satisfaire le désir qu'il avait exprimé d'obtenir la couronne de laurier qui, suivant une tradition populaire, avait été décernée à Horace et à Virgile. Les Colonna à Rome,

(1) Au sujet d'une croisade que méditait le pape Jean XXII, il adressa à l'évêque de Lombès l'admirable canzone: O aspettata in ciel beata e bella,
Anima...

Robert, roi de Naples, le Florentin Robert de Bardi, chancelier de l'université de Paris, y songèrent en même temps. Pétrarque raconte qu'il reçut à Vaucluse (le 1er septembre 1340) la lettre par laquelle le sénat romain lui offrait le laurier poétique, et que six ou sept heures après il reçut une lettre pareille du chancelier de l'université de Paris qui lui proposait la même couronne. Il opta pour Rome, mais au lieu de s'y rendre directement, il alla à Naples (février 1341) comme pour y faire vérifier ses titres littéraires par le roi Robert, le prince le plus éclairé de l'Europe. Après quelques conférences intimes, où le monarque et le poëte se montrèrent enchantés l'un de l'autre, eut lieu l'examen solennel qui ne dura pas moins de trois jours et dont Pétrarque sortit vainqueur. Le roi le nomma son chapelain, et se dépouillant de la robe qu'il portait il la lui donna en disant qu'il voulait qu'il en fût revêtu le jour de son triomphe. Ce célèbre couronnement eut lieu à Rome, au Capitole, le jour de Pâques, 8 avril 1341. « Revêtu de la robe que le roi de Naples lui avait donnée, Pétrarque marchait au milieu de six principaux citoyens de Rome, habillés de vert et précédés par douze jeunes gens de quinze ans vêtus d'écarlate, choisis dans les meilleures maisons de la ville. Le sénateur Orso, comte de L'Anguillara, ami de Pétrarque, venait ensuite, accompagné des principaux du conseil de ville et suivi d'une foule innombrable, attirée par le spectacle d'une fête interrompue depuis tant de siècles (1). » On peut lire dans un annaliste contemporain, dans Lodovico Monaldesco (2), tous les détails du couronnement de *misser Petrarca, nobile poeta e saputo*. Si on était tenté aujourd'hui de sourire de cette pompeuse cérémonie, il faudrait songer au prix de quels efforts Pétrarque et ses émules ranimèrent le culte et la connaissance des lettres anciennes; on trouverait alors naturel l'enthousiasme qu'ils excitèrent, et on comprendrait que cet enthousiasme était nécessaire pour les soutenir dans leur noble entreprise. Pétrarque fut le grand promoteur de la renaissance. C'est l'antiquité ressuscitée que le sénat et le peuple romain couronnaient sur sa tête.

Pétrarque reprit presque aussitôt le chemin d'Avignon ; mais en passant à Parme il fut retenu par son ami le prince Azzo da Correggio. Là, dans une demi-retraite, il termina son *Afrique* et acheva une année qui aurait été très-heureuse si elle n'avait été marquée par la perte de plusieurs de ses plus chers amis, entre autres de l'évêque de Lombès. Il venait d'être nommé archidiacre de l'église de Parme, lorsque les Romains, en 1342, le chargèrent, avec dix-huit de leurs principaux citoyens, d'aller exprimer au nouveau pape, Clément VI, le vœu qu'il revînt s'établir dans leur ville. Il porta la parole en cette occasion. Le pape admira la harangue, et donna à l'orateur le prieuré de Migliarino dans l'évêché de Pise, mais il ne quitta pas Avignon. Pétrarque, dégoûté par les vices de la cour pontificale, mais consolé par le plaisir de revoir Laure et ses anciens amis Lœlius et Socrate, rentra dans son asile de Vaucluse. Il en fut tiré par le pape, qui le chargea, en septembre 1343, d'une mission à Naples, où régnait, sous un conseil de régence, Jeanne, fille de Robert. Assez mal accueilli dans cette ville, ne trouvant pas de sécurité à Parme, alors désolée par la guerre (1344), il revit Avignon, mais pour peu de temps. Son patron le cardinal Colonna n'avait rien fait pour lui ; Azzo da Correggio le rappelait en Italie. Pétrarque résolut de quitter Avignon pour toujours. Il partit en effet en 1345 ; mais à peine était-il arrivé à Vérone que, sur des lettres pressantes de ses amis, il reprit le chemin de la ville pontificale. Le meilleur accueil l'y attendait. Le pape Clément VI lui offrit la place de secrétaire apostolique que le poëte refusa, préférant la liberté aux dignités. Il reprit sa vie studieuse mêlée de chants d'amour. Un des plus singuliers épisodes de l'histoire de Rome au moyen âge l'arracha à sa retraite. Un de ses collègues dans l'ambassade envoyée à Clément VI, Nicolas Rienzi, avait formé le projet de détruire la puissance des nobles à Rome, de rétablir la liberté et de reconstituer l'Italie sous la suprématie romaine. Pétrarque, qui depuis son couronnement était citoyen romain, approuva chaleureusement cette entreprise (1), quoiqu'elle portât un coup mortel à l'influence de ses amis les Colonna, et, après l'avoir soutenue de toutes ses forces à la cour du pape, il résolut d'aller porter au tribun l'appui de ses conseils et de sa réputation. Il quitta donc encore une fois Avignon (1347) et fit à Laure des adieux qui devaient être les derniers. En arrivant en Italie, il apprit que Rienzi se livrait à des violences qui présageaient sa chute, et que presque tous les Colonna avaient été massacrés en essayant de le renverser (novembre 1347). Ce triste événement, dont le poëte, ébloui par ses réminiscences classiques, ne s'affligea peut-être pas assez (2), ne précéda que d'un mois l'exil de Rienzi. Désolé de la ruine de ses patriotiques espérances, Pétrarque s'établit à Parme, puis à Vérone. Ce fut à Parme qu'il apprit la perte qu'il a consignée dans une note latine en tête de son manuscrit de Virgile. Ces lignes touchantes se lisent encore sur le précieux manuscrit déposé à la bibliothèque Ambroisienne de Milan; en voici la traduction :

« Laure, illustre par ses propres vertus, et longtemps célébrée par mes vers, parut pour la

(1) Ginguené, *Hist. litt.*, t. II, p. 360.

(2) Muratori, *Rerum ital. scriptores*, vol. XII, p. 540.

(1) *Voy.* l'*Epistola hortatoria de republica capessenda* de Pétrarque à Rienzi, *opp.*, p. 535-540.

(2) Dans une lettre à ce sujet (*Fam*, VII, 13), il dit : « *Nulla toto orbe principum familia carior; carior tamen respublica, carior Roma, carior Italia.*

première fois à mes yeux, dans le premier temps de mon adolescence, l'an du Seigneur 1327, le 6 du mois d'avril, dans l'église de Sainte-Claire à Avignon, à l'heure matinale; et dans la même ville, au même mois d'avril, le même jour 6, et à la même première heure, l'an 1348, cette lumière fut ravie à la lumière du jour, lorsque j'étais à Vérone, hélas! ignorant mon malheur. La triste nouvelle, apportée par une lettre de mon ami Louis, me trouva à Parme la même année, le 19 mai au matin. Ce corps très-chaste et très-beau fut déposé dans l'église des frères Mineurs le jour même de sa mort, vers le soir. Je suis persuadé que son âme, comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, est retournée au ciel d'où elle était venue. Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur mêlée d'amertume à écrire ceci, de préférence sur ce livre, qui revient souvent sous mes yeux, afin que, rien ne devant plus me plaire dans cette vie, et mon lien le plus fort étant brisé, je sois averti par la vue fréquente de ces paroles, et par la juste appréciation d'une vie si fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone; ce qui, avec le secours de la grâce divine, me sera facile en songeant fortement et virilement aux soins superflus, aux vaines espérances, aux événements inattendus de mon temps passé (1). »

Laure n'avait guère que quarante ans lorsqu'elle succomba, après trois jours de maladie, à la peste qui ravageait alors l'Europe. Sa mort fut calme. Pétrarque en a fait une admirable peinture dans son *Triomphe de la mort:* « Près d'elle, dit-il, étaient toutes ses amies, toutes ses voisines; alors de cette blonde tête la Mort enleva un cheveu d'or; ainsi elle ravit là plus belle fleur du monde.... Non comme une flamme qui est éteinte par force, mais qui se consume d'elle-même, l'âme contente s'en alla en paix; telle qu'une suave et claire lumière à qui l'aliment manque peu à peu, gardant jusqu'à la fin sa manière habituelle. Pâle non pas, mais plus blanche que la neige qui par un temps calme tombe sur une belle colline, elle semblait se reposer comme une personne fatiguée. On eût dit qu'un doux sommeil fermait ses beaux yeux, lorsque déjà l'esprit s'était séparé de son corps; c'était là ce que les insensés appellent mourir. La mort paraissait belle sur son beau visage. » Toutes les poésies que Pétrarque composa après cette triste date sont pleines des témoignages de sa douleur et de sa passion. Sa vie, qui se prolongea encore vingt-six ans, et qui fut assez agitée, plus par les inquiétudes de son caractère, porté à la tristesse, que par les événements extérieurs, resta constamment sous l'influence de cette noble et chère mémoire. Il s'imaginait qu'il était en fréquente communication avec l'esprit de Laure; il la décrit comme lui apparaissant au milieu de la nuit, le consolant et lui montrant au ciel la place de leur prochaine réunion. Il faut citer ici, pour couronner le récit de ce long amour, si sincère et si idéal, un admirable sonnet, le plus beau peut-être des sonnets du poëte.

« Je m'élevai par la pensée jusqu'aux lieux où est celle que je cherche et que je ne retrouve pas sur la terre. Là parmi les âmes que le troisième cercle enserre, je la revis plus belle et moins altière. Elle me prit par la main et me dit: « Dans cette sphère tu seras encore avec moi, si mon désir ne me trompe pas : Je suis celle qui te fis tant la guerre, et qui achevai ma journée avant le soir. Une intelligence humaine ne peut comprendre ma félicité. Je n'attends que toi seul, et cette belle enveloppe de mon âme que tu as tant aimée et qui est restée sur la terre. » Ah! pourquoi cessa-t-elle de parler, et ouvrit-elle la main qui tenait la mienne? Au son de ces paroles si tendres et si chastes, peu s'en fallut que je ne restasse au ciel. »

Les crimes et la chute de Rienzi, la catastrophe des Colonna à Rome, bientôt suivie de la

(1) Voici le texte de cette note célèbre: « Laura, propriis virtutibus illustris et meis longum celebrata carminibus, primum oculis meis apparuit, sub primum adolescentiæ meæ tempus, anno Domini 1327, die 6 mensis aprilis, in ecclesia Sanctæ Claræ, Avenione, hora matutina; et in eadem civitate, eodem mense aprilis, eodem die sexto, eadem hora prima, anno autem 1348, ab hac luce lux illa subtracta est, quum ego forte tunc Veronæ essem, heu fati mei nescius! Rumor autem infelix, per litteras Ludovici mei, me Parmæ repperit, anno eodem, mense majo, die 19, mane. Corpus illud castissimum atque pulcherrimum in loco fratrum Minorum repositum est, ipso die mortis, ad vesperam. Animam quidem ejus, ut de Africano ait Seneca, in Cœlum, unde erat, rediisse mihi persuadeo. Hoc autem ad acerbam rei memoriam amara quadam dulcedine scribere visum est, hoc potissimum loco qui sæpe sub oculis meis redit, ut cogitem nihil esse debere quod amplius mihi placeat in hac vita, et effracto majori laqueo tempus esse de Babylone fugiendi, crebra horum inspectione ac fugacissimæ ætatis æstimatione commoneat. Quod prævia Dei gratia facile erit, præteriti temporis curas supervacuas, spes inanes, et inexpectatos exitus acriter et viriliter cogitanti. » On a contesté, mais sans motifs plausibles, l'authenticité de cette note. Le manuscrit de Virgile qui la contient servait à l'usage de Pétrarque dès sa jeunesse. La note relative à Laure est superposée à une autre note, où le poëte a consigné que le manuscrit lui fut volé aux kalendes de novembre 1326, et lui fut rendu à Avignon le 17 avril 1338. Après la mort de Pétrarque, le précieux *Virgile* passa à son ami Jean Dondi; il fut placé, vers 1390, dans la bibliothèque de Pavie, et y resta jusque vers la fin du quinzième siècle; il en sortit à l'époque de la prise de cette ville par les Français; mais on a pu suivre sa trace entre les mains de ses différents propriétaires jusqu'à son acquisition par le cardinal Borromée, fondateur de la bibliothèque Ambroisienne. Il resta dans cette bibliothèque jusqu'en 1796. A cette époque les commissaires de la république française l'enlevèrent et l'envoyèrent à Paris à la bibliothèque Nationale, où il resta déposé jusqu'en 1815. Après la chute de l'empire il fut restitué à la ville de Milan et réintégré dans la bibliothèque Ambroisienne. La note sur la mort de Laure se trouve aussi sur un des plus anciens manuscrits des épîtres de Pétrarque dans la bibliothèque Laurentiane à Florence; elle est accompagnée de cette observation: « Ce qui suit se trouve écrit, et, à ce qu'on dit, de la propre main de François Pétrarque, sur un *Virgile* qui lui appartenait, et qui est maintenant à Pavie dans la bibliothèque du duc de Milan. » Voir sur cette question : Tomasini, *Petrarca redivivus*; l'abbé de Sade, *Mémoires sur Pétrarque*, vol. II, note a; Baldelli, *Petrarca e sue opere*.

mort du cardinal Jean à Avignon, la perte de Laure, l'éloignement ou la mort de plusieurs amis, marquèrent pour Pétrarque cette triste période de 1347-1348. Deux ans après il se rendit à Rome au jubilé; et en passant par Florence il vit Boccace, qu'il avait connu à Naples et avec lequel il contracta une plus étroite amitié. Cette année 1350 et la suivante nous le montrent à Arezzo, à Padoue, à Venise, partout fêté, consulté sur les plus grandes affaires et intervenant pour les apaiser dans les querelles des États italiens. C'était un spectacle nouveau et de bon augure pour la grandeur future des lettres, que l'influence de cet écrivain, qui comptait parmi ses flatteurs et ses clients des princes et des républiques. Le 6 avril 1351, anniversaire doublement sacré, il reçut un message du sénat de Florence qui lui annonçait qu'il était rétabli dans ses biens et ses droits de citoyen. Boccace, qui lui porta le message, lui transmit en même temps l'offre d'être directeur de l'université que l'on venait de fonder à Florence. Pétrarque fut touché de la proposition, mais il ne l'accepta pas et il repartit bientôt pour Vaucluse. Partagé entre sa chère retraite et les tracas de la cour pontificale, entre le souvenir de Laure et son zèle pour la cause italienne, donnant au pape Clément VI de généreux conseils sur le rétablissement de l'ordre et de la liberté à Rome, protégeant Rienzi prisonnier, Pétrarque vit sa réputation s'étendre et s'ouvrir devant lui la perspective des hautes dignités ecclésiastiques et politiques. Mais il préférait l'indépendance aux grandeurs, et, loin de s'attacher à la cour pontificale, il quitta pour toujours Avignon au mois de mai 1353. Les princes et les seigneuries de l'Italie se le disputaient. Jean Visconti, prince-archevêque de Milan, l'emporta par son insistance presque tyrannique. En 1354, Visconti envoya Pétrarque à Venise pour négocier la paix entre cette république et celle de Gênes; il fut reçu avec beaucoup de distinction, mais il ne réussit pas dans sa mission. Jean Visconti mourut peu après, et ses trois neveux se partagèrent ses domaines. Pétrarque s'attacha à Galéas, le plus jeune et le plus capable des trois.

En novembre 1354 l'empereur Charles IV arriva d'Allemagne à Mantoue, et appela près de lui Pétrarque, avec qui il était en correspondance. Depuis la chute méritée de Rienzi, Pétrarque avait reporté sur Charles IV ses espérances pour la pacification de l'Italie; il lui avait adressé à ce sujet, en 1350, une lettre éloquente qui resta trois ans sans réponse et qui devait rester sans résultat. Cependant, à l'approche de ce médiateur, qu'il appelait de tous ses vœux, il sentit renaître son espoir patriotique. Il se rendit à Mantoue, passa plusieurs jours auprès de l'empereur et l'accompagna à Milan. Il aurait voulu qu'il se fixât en Italie; mais Charles IV, après s'être fait couronner à Milan et à Rome et avoir rétabli la paix entre Venise et Gênes, retourna en Allemagne. En 1356 les Visconti, soupçonnant l'empereur d'intentions hostiles à leur égard, lui envoyèrent Pétrarque. Celui-ci rencontra Charles à Prague, s'assura que les craintes des Visconti n'étaient pas fondées, et revint à Milan avec le titre de comte palatin. Dans les années suivantes, il vécut à Garignano près de l'Adda, dans une jolie maison de campagne qu'il appela Linternum en mémoire de Scipion l'Africain. Objet de l'admiration générale, il aurait été heureux, si un fils naturel nommé Jean, qu'il avait eu d'une femme d'Avignon, ne lui eût donné du chagrin. La mauvaise conduite de son fils, peut-être aussi sa propre inquiétude, le décidèrent à quitter Linternum et à s'établir dans le monastère de Saint-Simplicien près de Milan. Galéas Visconti l'en tira, en 1360, pour l'envoyer à Paris complimenter le roi Jean sur sa délivrance. Il a décrit dans ses *Épîtres familières* le misérable état de la France dévastée par la guerre. Le roi et le dauphin lui firent le meilleur accueil et s'efforcèrent de le retenir; vers le même temps, l'empereur l'appelait en Allemagne. A toutes ces instances accompagnées de magnifiques promesses, il opposa son amour de la patrie, et cette passion de l'indépendance qu'il nommait « sa paresse ». Il revint dans son Italie, qui n'était pas exempte des fléaux qui dévastaient le monde. La peste et la guerre le forcèrent de quitter le Milanais pour Padoue, et Padoue pour Venise en 1362. Peu après son arrivée il offrit sa bibliothèque à l'église de Saint-Marc. La république accepta le don, et assigna un palais pour le logement de Pétrarque et de ses livres. Ce fut le commencement de la célèbre bibliothèque de Saint-Marc, qu'augmentèrent ensuite les dons du cardinal Bessarion et d'autres. Pétrarque passa plusieurs années à Venise, honoré par le doge et les principaux sénateurs, et faisant de temps en temps des excursions à Padoue, Milan et Pavie pour visiter ses amis les Carrara et Galéas Visconti. En 1368 il assista au mariage de Violante, fille de Galéas, avec le prince Lionel d'Angleterre. De retour à Padoue, il reçut une pressante invitation du pape Urbain V, qui avait fixé sa résidence à Rome et qui désirait ardemment le voir. Pétrarque avait une grande estime pour le caractère d'Urbain, et malgré son âge et ses infirmités il résolut de répondre à l'appel du pontife (1370). Ses forces le trahirent; il s'évanouit en arrivant à Ferrare, et resta comme mort pendant trente heures. Nicolas d'Este, seigneur de Ferrare et son frère Hugo, l'entourèrent de soins qui le ramenèrent à la vie; mais les médecins déclarèrent qu'il était incapable de continuer son voyage, et on le reconduisit à Padoue en bateau. Il s'établit dans l'été de 1370 à Arquà, agréable village situé dans les monts Euganéens. Il fit bâtir au haut de ce village une petite maison. C'est la seule des nombreuses demeures qu'il avait à Parme, Padoue, Venise, Milan, Vaucluse, qui existe encore et que l'on montre aux voyageurs. Là, entouré de Tullia, sa fille naturelle, de son

gendre, d'un ecclésiastique, il reprit avec une nouvelle ardeur ses études et ses travaux littéraires, occupant quelquefois jusqu'à cinq secrétaires. Entre autres ouvrages, il composa son traité *De sa propre ignorance et de celle de beaucoup d'autres* (*De sui ipsius et multorum aliorum ignorantia*), destiné à combattre certains jeunes libres penseurs vénitiens qui, fiers de la science qu'ils avaient acquise dans les commentaires d'Averroès sur Aristote, récemment traduits en latin, se moquaient du récit de la création par Moïse et des Écritures en général. Quatre de ces jeunes gens avaient recherché la société de Pétrarque pendant son séjour à Venise. Les trouvant instruits, spirituels, amoureux de l'étude, il se plut d'abord beaucoup dans leur société; mais cette sympathie ne dura pas longtemps. Il n'avait pas une aveugle vénération pour Aristote, et encore moins pour Averroès. Il croyait aux saintes Écritures, et avait peu de goût pour l'histoire naturelle, qui attirait particulièrement ses visiteurs. Il avait l'habitude de dire qu'il est plus important d'approfondir la nature de l'homme que celle des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons. Les quatre admirateurs d'Aristote furent scandalisés de la liberté avec laquelle il traitait leur oracle, et dans une sorte de tribunal littéraire, tenu pour prononcer sur les mérites de Pétrarque, ils décidèrent que c'était un homme de talent qui manquait de savoir, *Bonus vir sine literis*. Ce jugement fit beaucoup de bruit à Venise; Pétrarque se contenta d'abord d'en rire, puis, sur les instances de ses amis, il consentit à se défendre dans le traité que nous avons cité; il y convient de son ignorance et démontre celle de ses adversaires. D'Aristote lui-même il dit : que c'était un grand et puissant esprit qui savait beaucoup de choses et en ignorait encore plus. L'air pur des collines Euganéennes ne rendit pas la santé à Pétrarque. En vain son médecin, Jean Dondi, l'avertissait que son régime était trop austère, qu'il ne devait pas boire de l'eau, ni manger des fruits et des légumes crus, ni jeûner aussi souvent qu'il le faisait. Le malade ne croyait pas à la médecine; il a même écrit quatre livres d'invectives contre les médecins. Il estimait Dondi comme philosophe et non comme médecin. La nouvelle du retour d'Urbain V à Avignon bientôt suivi de la mort du pontife lui causa un vif chagrin. Grégoire XI, successeur d'Urbain, connaissait Pétrarque; il lui écrivit une lettre aimable et pressante pour l'attirer à sa cour en 1371; mais Pétrarque était incapable d'entreprendre un aussi long voyage. Il répondit à Francesco Bruni, secrétaire apostolique, « qu'il n'avait rien à demander au pape, à moins que sa sainteté ne voulût lui accorder un bénéfice sans charge d'âmes, car il avait bien assez de prendre soin de la sienne; ce bénéfice assurerait l'aisance de sa vieillesse, et il en serait reconnaissant, quoiqu'il sentît qu'il n'était pas pour longtemps au monde, car il dépérissait et se réduisait à l'état d'ombre. Il n'était pas dans le besoin; il avait deux chevaux et généralement cinq ou six secrétaires, quoique pour le moment il n'en eût que trois, parce qu'il n'avait pas pu en trouver davantage. Il serait plus facile de se procurer des peintres que des copistes. Quoiqu'il eût préféré prendre ses repas seul ou avec le prêtre du village, il était généralement assiégé par une armée de visiteurs ou d'hôtes qui s'invitaient eux-mêmes, et il ne pouvait pas les traiter comme un avare. Il désirait bâtir un oratoire à la vierge Marie; mais pour exécuter ce projet il devait vendre ses livres ou les mettre engage. »

Quelques mois après (janvier 1372) écrivant de Padoue à son vieil ami Matthieu, archidiacre de Liége, il lui disait : « J'ai été malade dans ces deux années, et plusieurs fois dans un état désespéré, mais je vis encore. J'ai été quelque temps à Venise, et maintenant je suis à Padoue, remplissant mes fonctions de chanoine. Je suis heureux d'avoir quitté Venise à cause de la guerre entre la république et le seigneur de Padoue. A Venise j'aurais été un objet de soupçon, tandis qu'ici je suis chéri. Je passe la plus grande partie de mon temps à la campagne; je lis, je pense, j'écris; telle est mon existence, telle qu'elle était dans ma jeunesse. » En septembre 1373, la paix fut conclue entre Venise et François de Carrare, seigneur de Padoue. D'après une des conditions du traité, François dut envoyer son fils à Venise demander pardon et jurer fidélité à la république. Il pria Pétrarque d'accompagner le jeune prince. Le poëte parut devant le sénat, et y prononça un discours qui fut très-applaudi. L'année suivante sa santé devint plus mauvaise; une fièvre lente le consumait. Suivant son habitude, il se rendit à sa villa d'Arquà pour y passer l'été. Le matin du 18 juillet, un de ses serviteurs entra dans sa bibliothèque, et l'aperçut assis sans mouvement, la tête penchée sur un livre. Comme on le voyait souvent dans cette attitude, on ne s'en effraya pas d'abord; mais on s'assura bientôt qu'il n'était plus. A la nouvelle de sa mort, François de Carrare, accompagné de toute la noblesse de Padoue, l'évêque et son chapitre, avec la plus grande partie du clergé, allèrent à Arquà et assistèrent à ses funérailles. Seize docteurs de l'université portèrent ses restes à l'église paroissiale d'Arquà, où il fut enseveli dans une chapelle qu'il avait construite en l'honneur de la Vierge. François da Brossano, son gendre, lui éleva un monument en marbre.

Pétrarque eut deux enfants naturels pendant son séjour à Avignon : un fils et une fille. Le fils mourut avant son père; la fille épousa François da Brossano, gentilhomme milanais, qui fut le principal héritier de Pétrarque. Parmi les autres légataires du poëte, on remarque Boccace, qui ne lui survécut pas longtemps. Les portraits de Pétrarque sont nombreux, mais ils offrent des différences sensibles. On regarde comme le

plus authentique celui qui se trouve à Padoue dans le palais épiscopal, au-dessus de la porte de la bibliothèque; c'est une peinture à la fresque détachée de la maison de Pétrarque à Padoue en 1581. Ce portrait a été gravé en tête de l'édition des *Rime* de Pétrarque par Marsand. Pétrarque avait reçu de la nature une taille élégante, de beaux yeux, des traits nobles et réguliers. Dans sa jeunesse, il tirait vanité de ces avantages et cherchait à les rehausser par l'élégance de la parure : c'est une faiblesse qu'il déplora amèrement dans son âge mûr, mais sur laquelle il revient si souvent que l'on suppose qu'il ne s'en corrigea jamais entièrement.

Pétrarque eut une existence des plus brillantes et des mieux remplies. La postérité s'est trop habituée à ne voir en lui que le poëte amoureux. L'harmonieuse beauté « des vers épars où l'on entend le son de ces soupirs dont il nourrissait son cœur dans sa première erreur juvénile, quand il était en partie un homme autre que ce qu'il devint », ne doit pas nous faire oublier qu'il fut aussi un homme politique, mêlé aux plus importantes affaires de son temps, aimant passionnément la grandeur de l'Italie et s'efforçant d'associer la papauté à cette grandeur; elle ne doit pas surtout nous faire oublier qu'il fut le glorieux précurseur de la renaissance, le premier véritable restaurateur des belles-lettres en Europe. Son bon goût naturel lui apprit à chérir les beautés de Virgile et de Cicéron, et son enthousiasme pour les nobles productions classiques, se communiquant à ses contemporains, donna lieu à ce mouvement intellectuel qui eut de si merveilleux résultats dans les siècles suivants. Quelques critiques, Heeren entre autres, ont pensé que sans l'initiative et l'influence de Pétrarque, la plupart des manuscrits des auteurs latins auraient péri, abandonnés à la poussière et aux vers dans les monastères. Sans admettre absolument cette supposition, nous croyons qu'on ne saurait estimer trop haut le service que Pétrarque rendit aux lettres par lui-même ou par ses amis et disciples Boccace et Jean de Ravenne. Grand voyageur pour son temps, il visita toutes les contrées de l'Italie, la France, l'Allemagne et alla jusqu'en Espagne. Partout où il passait, il recueillait ou copiait des manuscrits, achetait des médailles, et d'autres restes de l'antiquité. A Arezzo, il découvrit les *Institutions oratoires* de Quintilien; à Vérone, les *Lettres familières* de Cicéron; dans une autre ville, les *Lettres à Atticus;* à Liége il trouva deux discours de Cicéron. Il parle aussi du traité de Cicéron, *de Gloria*, du traité de Varron, *de Rebus divinis et humanis* et d'un recueil de lettres et d'épigrammes d'Auguste, qu'il avait vus ou possédés, mais qui ne sont pas venus jusqu'à nous. La bibliothèque Laurentiane à Florence contient les *Lettres familières* et les *Lettres à Atticus* copiées de sa main. S'il ne reculait devant aucune fatigue pour se procurer des livres, il n'en était pas moins disposé à les prêter aux autres, et c'est ainsi qu'il en perdit plusieurs. Nous avons dit comment une libéralité de sa part fut l'origine de la bibliothèque Saint-Marc à Venise. Il s'attacha aussi à l'histoire diplomatique des plus sombres périodes du moyen âge, et rechercha les moyens de distinguer les diplômes et les chartes authentiques de beaucoup d'autres pièces apocryphes. Enfin il ne négligea pas les auteurs grecs, quoiqu'il ne connût que les éléments de cette langue, et que dans sa vieillesse il s'y fût appliqué avec plus d'ardeur que de succès (1). Dans sa correspondance étendue avec les personnes les plus distinguées de son temps, il insiste sans cesse sur les avantages de l'étude, de la recherche de la vérité; il proclame à chaque instant l'immense supériorité des plaisirs intellectuels sur les plaisirs du corps. On lui a reproché d'avoir poussé trop loin son enthousiasme pour les anciens. Il est certain que son admiration, n'étant pas tempérée et éclairée par la critique, qui ne naquit que beaucoup plus tard, le jeta dans des erreurs qui ne furent pas uniquement littéraires. Sa ferveur classique, plus sincère que judicieuse, le conduisit à soutenir Rienzi et à attacher trop d'importance à la tentative du tribun romain. Son noble patriotisme ne fut pas exempt de dangereuses illusions. A force de ramener l'Italie vers le passé, en l'invitant à redevenir ce qu'elle ne pouvait plus être, la reine du monde, il la détournait du but plus modeste et plus sûr qu'elle pouvait atteindre. Sans nier cette erreur d'un beau génie, il suffit de constater qu'elle prenait sa source dans un sentiment généreux, et que cet enthousiasme exagéré était indispensable pour arriver à la renaissance.

Les œuvres latines de Pétrarque étaient aux yeux de ses contemporains et aux siens propres son principal titre de gloire; cependant elles sont oubliées aujourd'hui. Ce discrédit n'est pas mérité; il serait peu équitable de les juger par nos connaissances actuelles; si on se reporte à l'époque où elles furent composées, on trouve qu'elles ne sont pas indignes de l'admiration qu'elles excitèrent; elles comprennent un poëme épique intitulé *Africa*, trois livres d'*Epîtres*, des *Églogues*, des traités de morale et une volu-

(1) Barlaam, dès 1339 peut-être, mais plus probablement en 1342, l'avait initié à quelques chefs-d'œuvre de la littérature grecque, entre autres aux *Dialogues* de Platon. En 1363, Léonce Pilate lui donna encore des leçons et lui céda plusieurs livres écrits dans cette langue, parmi lesquels se trouvait un Sophocle Plus tard une traduction latine de l'*Iliade* et d'une partie de l'*Odyssée* faite par le même Léonce Pilate fut communiquée à Pétrarque. Voilà à peu près tout ce qu'il connut de l'antiquité grecque, dont l'influence sur ses écrits est peu sensible. Platon lui-même, bien qu'on ait appelé amour platonique le sentiment célébré dans le *canzoniere*, peut à peine être compté parmi ses maîtres. En général ce restaurateur des études classiques a peu emprunté, du moins pour sa poésie italienne, aux auteurs profanes; il s'est plus souvent inspiré des Saintes Écritures et des Pères de l'Église.

mineuse correspondance. L'*Africa* est un poëme en neuf livres sur les exploits de Scipion l'Africain; l'auteur, qui l'avait commencé avec enthousiasme, le poursuivit avec fatigue et le termina avec découragement; il n'y mit jamais la dernière main et songea plus d'une fois à le brûler. Ses amis, moins sévères que lui, le publièrent après sa mort, et quoiqu'on en pense aujourd'hui, ils rendirent service à sa mémoire. Bien que l'*Africa* soit une œuvre froide et sans invention et plutôt une histoire versifiée qu'un poëme, on y trouve de beaux passages, et il n'est pas indifférent à la gloire de Pétrarque d'être l'auteur du meilleur poëme latin composé entre la chute de l'empire d'Occident et la renaissance. Ses *Épîtres* à la manière d'Horace ne sont pas toujours indignes de leur modèle; elles en rappellent la philosophie aimable et en ont parfois l'aisance spirituelle. Les *Églogues* sont des satires déguisées sous la forme pastorale. Ginguené et d'autres critiques ont cherché avec plus ou moins de succès la clef de ces allégories. Il est évident que la sixième et la septième églogues sont dirigées contre Clément VI; la douzième, intitulée *Conflictatio*, et relative à la querelle de l'Angleterre avec la France, contient une violente invective contre la courtisane Faustula, qui est la cour d'Avignon. Dans beaucoup d'autres endroits de ses écrits, particulièrement dans sa correspondance, Pétrarque attaque librement les désordres et les vices de la cour pontificale, qu'il appelle la nouvelle Babylone, la Babylone de l'Occident. On a conclu témérairement de ces invectives qu'il était un hérétique, un ennemi de la papauté. La vérité est qu'il blâmait les vices de la cour d'Avignon dans l'intérêt même de la papauté, et qu'en s'élevant contre des abus qui ne touchaient qu'à la discipline, il repoussait tout changement dans le dogme. Du reste les innovations dogmatiques n'étaient pas à la mode en Italie. On eût trouvé plus facilement dans ce pays des libres penseurs niant radicalement le christianisme que des hérétiques songeant à le modifier. Pétrarque n'était ni un libre penseur, ni un hérétique; c'était un catholique convaincu, régulier et même zélé dans les pratiques religieuses, mais exempt de superstitions. Ses sentiments modérés et éclairés, qui se reconnaissent dans ses poésies, se montrent surtout dans sa curieuse correspondance, qui a tant de prix pour l'histoire politique et littéraire du quatorzième siècle; ils se montrent aussi dans ses traités de morale, où, s'inspirant des philosophes païens et des pères de l'Église, de Cicéron et de saint Augustin, il développe des idées judicieuses dans une latinité quelquefois élégante, toujours animée, qui a la liberté et la chaleur d'une langue vivante. Le traité *des Remèdes contre l'une et l'autre fortune* est plein de sens et se lirait encore avec intérêt, s'il n'était gâté par la subtilité scolastique et par cette manie, générale au quatorzième siècle, d'introduire dans les discussions morales des personnages allégoriques. Le traité *de la Vie solitaire*, dédié à Philippe de Cabassole, quoique surchargé d'une érudition qui aujourd'hui nous paraît déplacée, vaut beaucoup mieux. Dans un sujet qu'il connaissait par une longue expérience, l'auteur a trouvé des remarques délicates et ingénieuses et des accents d'une éloquence persuasive. Ses *Dialogues sur le mépris du monde* (en 1343), dont l'idée lui fut inspirée par la lecture des *Confessions* de saint Augustin, son *Épître à la postérité*, contiennent sur lui-même des révélations qui sans avoir la familiarité piquante et la portée philosophique des confidences de Montaigne, ont beaucoup de prix pour la biographie de l'auteur et l'étude du cœur humain. Quelle que soit la valeur des *Œuvres* latines de Pétrarque, c'est à ses poésies italiennes qu'il doit la meilleure part de sa gloire. En racontant sa vie nous avons exposé les principaux incidents du sentiment qui s'empara de lui à l'âge de vingt-trois ans, et qui ne le quitta plus. Pour célébrer celle qu'il aimait il inventa une poésie nouvelle, qui n'avait point de modèle chez les anciens et qui ne trouvait chez les troubadours que des devanciers très-imparfaits. Il dut beaucoup à Dante, qu'il n'estimait pas assez, et dont il parle avec une froideur voisine de l'envie; mais venant immédiatement après le grand créateur de la poésie italienne, il sut être créateur à son tour. Il dut beaucoup aussi aux poëtes provençaux, mais il perfectionna infiniment les emprunts qu'il leur fit. Il donna à leur galanterie subtile une sincérité et une beauté d'expression qui la transformèrent. Il a sans doute quelques-uns de leurs défauts; il abuse des ornements, il prodigue les métaphores, qui ne sont pas toujours justes, les antithèses souvent forcées, les hyperboles puériles, les jeux d'esprit et de mots; il raffine quelquefois ses pensées jusqu'à les rendre insaisissables ou les complique jusqu'à les rendre inintelligibles; mais ces défauts altèrent à peine l'effet de sa poésie, élaborée avec un soin infini, sans que le travail le plus minutieux refroidisse son inspiration. La vivacité et la pureté des sentiments, la variété et l'éclat des images, l'art exquis de la composition, l'élégance et la fraîcheur du langage dont aucune tournure n'a vieilli, la mélodie de la versification donnent à ses sonnets et à ses canzones amoureuses un charme que peut-être aucun autre poëte n'a égalé. Il serait difficile de faire un choix parmi ces chefs-d'œuvre délicats. Les meilleurs juges s'accordent à placer les vers composés après la mort de Laure fort au-dessus de ceux qu'il composa pendant sa vie. Dans la première partie du *canzoniere* (*in vita di Madonna Laura*), ils signalent particulièrement le sonnet qui commence par ces mots *Solo e pensoso*, la canzone XIe : *Chiare, fresche e dolci acque*, la XIIIe : *Di pensier in pensier, di monte in monte*, et les trois célèbres canzones sur les yeux de Laure;

dans la seconde (*in morte di Madonna Laura*), l'admirable sonnet *Levommi il mio pensier;* les canzones *Che debbio far? Che mi consigli, amore?* — *Quando il soave mio fido conforto*, et la belle canzone à la Vierge qui clôt les *Rime in morte di Laura*. Pétrarque n'est pas tout entier dans ses vers amoureux; pour apprécier la souplesse, la vigueur et l'élévation de son génie, il faut lire les trois canzones que Leopardi regardait comme les seules véritables productions lyriques de la poésie moderne (1). La première (*O aspettata in ciel*), est adressée à son ami Jacques de Colonna, au sujet d'une croisade que méditait le pape; la seconde (*Spirto gentil*), adressée à Étienne Colonna, et non pas à Rienzi, comme l'ont pensé plusieurs auteurs, et la troisième (*Italia mia*) déplorent les malheurs de l'Italie et invitent ses habitants à secouer leur apathie en leur rappelant les exploits de leurs ancêtres. Les *Triomphes* sont un poëme moral écrit dans la forme majestueuse et sévère du tercet, que Dante a portée à la perfection; c'est une suite de visions allégoriques sur la puissance de l'Amour, de la Mort, de la Gloire, du Temps, de l'Éternité. L'idée des *Triomphes*, empruntée aux troubadours n'est pas heureuse, et l'exécution, très-inégale, se ressent de l'âge de l'auteur. Le poëte, languissant sous le poids des années et des chagrins, ne se ranime que lorsqu'il parle de Laure; il retrouve alors la flamme et la sensibilité de ses meilleurs ouvrages.

L'édition la plus complète des *Œuvres* de Pétrarque est celle de Bâle, 1581, 2 vol. in-fol. : elle comprend, outre les poésies italiennes et les poésies latines (l'*Africa*, trois livres d'*Épîtres* et douze *Églogues*), les ouvrages suivants : une correspondance (*Epistolæ familiares; variæ; ad veteres illustres; seniles; sine titulo*) très-volumineuse, quoique elle ne contienne pas toutes les lettres de Pétrarque; — *De remediis utriusque fortunæ libri II;* — *De vita solitaria lib. II;* — *De otio religiosorum lib. II;* — *Apologia contra Gallum;* — *De officio et virtutibus imperatoris;* — *Rerum memorandarum lib. IV;* — *De vera sapientia;* — *De contemptu mundi;* — *Vitarum virorum illustrium epitome;* un autre ouvrage, beaucoup plus étendu, de Pétrarque sous le même titre est resté inédit; mais il en parut à Venise, en 1527, une traduction italienne imparfaite par Donato degli Albanzoni; — *De vita beata;* — *De obedientia ac fide uxoria;* c'est une traduction de la nouvelle de *Griselidis* de Boccace; — *Itinerarium syriacum*, opuscule qui prouve que Pétrarque s'était occupé sérieusement de recueillir des connaissances géographiques indispensables pour l'intelligence des auteurs anciens; — plusieurs discours : *De Avaritia vitanda; De libertate capessenda*, etc. La plus ancienne édition des *Œuvres latines* porte l'indication de Bâle, 1496, in fol. Le traité *De remediis utriusque fortunæ*, imprimé à Cologne, 1471, in-4°, a été traduit en français d'abord par Nicolas Oresme, d'après l'ordre de Charles V (publié à Paris, 1534), puis par Grenaille, sous ce titre : *Le sage résolu contre la fortune*, Rouen, 1662, 2 vol. in-12, et une troisième fois par un anonyme, Paris, 1673, in-12. Ses poésies italiennes intitulées : *Il canzoniere* ou *Rime del Petrarca*, consistant en plus de 300 sonnets, 50 canzones environ et 6 courts poëmes en *terza rima*, intitulés : *Trionfo d'Amore, Trionfo della Castità, Trionfo della Morte, Trionfo della Fama, Trionfo del Tempo, Trionfo della Divinità*, ont eu plus de 300 éditions avec ou sans commentaires. La première est celle de Venise; 1470, gr. in-4°; les principales sont celles d'Alde Manuce : *Le cose volgari di Messer Frances. Petrarcha*, Venise, 1501, in-8°; *Il Petrarca con nuove spositioni*, Lyon, 1574, in-12; *Le Rime del Petrarca*, Padoue, 1722, in-8°, avec un catalogue raisonné des principales éditions précédentes; l'édition de Muratori, Venise, 1727, in-4°; celle de Bodoni, Parme, 1799, 2 vol. in-fol. et in-8°; celle de Morelli, avec les remarques inédites de Beccadelli, Vérone, 1799, 2 vol. petit in-8°, etc. La première édition moderne où le texte de Pétrarque ait été solidement établi d'après les éditions anciennes est celle de Marsand; Padoue, 1819-1820, 2 vol. in-4°. Leopardi, dans son excellente édition, Milan, 1826, in-16, plusieurs fois réimprimée, entre autres à Florence, chez Félix Le Monnier, a adopté le texte de Marsand, en y joignant un commentaire explicatif complet, concis et parfaitement clair, sur un des plus grands et des plus délicats mais aussi des plus difficiles poëtes italiens. Les traductions françaises de Pétrarque ne sont ni nombreuses ni importantes. On peut signaler du moins comme curiosités bibliographiques celles qui parurent au seizième siècle. *Les Triomphes du Pétrarque*, traduits par le baron d'Opède; Paris, 1538, in-8°; — *Toutes les œuvres vulgaires de Françoys Pétrarque, contenant quatre livres de M.-D. Laure d'Avignon, sa maistresse : jadis par luy composez en langage tuscan, et mis en françoys par Vasquin Philieul de Carpentras, docteur en droictz. Avecques briefz sommaires ou argumens requis pour plus facile intelligence du tout*; Avignon, 1555, in-8° : traduction littérale et presque vers par vers; — *Le Pétrarque en rimes françoises, avec ses commentaires* par Philippe de Maldeghem, seigneur de Leyschot; Bruxelles, 1600, in-8°. Parmi les traducteurs plus récents on cite Lévêque (1787), Léonce de Saint-Géniés (1816), F. de Gramont (1841), A. de Montesquiou (1842). Les autres langues de l'Europe n'offrent aussi que des versions im-

(1) Il ne faut pas oublier que Pétrarque était musicien, et que ses canzones sont de véritables compositions lyriques comme les odes de Pindare. Phil. Villani a dit (*Vit. Petr.*) : « Doctus insuper lyra mire cecinit. Fuit vocis sonoræ atque redundantis suavitatis atque dulcedinis. »

parfaites d'un poëte dont les beautés délicates échappent au traducteur; il faut peut-être faire exception pour quelques sonnets anglais, où Lady Dacre n'est pas restée trop loin de l'original (1).

Léo JOUBERT.

Bandini, *De viris claris virtute vel vitio*. — F. Villani, dans les *Vitæ Dantis, Petrarchæ et Boccacii a Phil. Villani scriptæ*, pub. par Moreni; Florence, 1826. — Schroeder, *Vita Franc. Petrarchæ, litterarum phœnicis ac parentis*; 1622, in-4°. — Tomasini, *Petrarcha redivivus, integram poetæ celeberrimi vitam iconibus ære cœlatis exhibens; accessit nobilissimæ fœminæ Lauræ brevis historia*; Padoue, 1635, in-4°; 1650, in-4° : cette dernière édition contient d'anciennes notices sur Pétrarque par Paolo Vergerio, Gianozzo Manetti, Leonardo Aretino et la précieuse biographie de Ludovico Beccadelli. — La Bastie, *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 24-27; travail très-estimable, qui n'a pas été surpassé. — Jacques de Sade, *Mémoires pour la vie de Fr. Pétrarque*; Amsterdam, 1764-1767, 3 vol. in-4°. — S. Dobson, *Life of Petrarch*; Londres, 1775, 2 vol. in-8°. — Bettinelli, *Delle lodi di Fr. Petrarca*; Bassano, 1786. — Meinart, *Franc. Petrarca's Biografie*; 1794. — Baldelli, *Del Petrarca e delle sue opere*; 1797. — Fabroni, *Fr. Petrarchæ Vitæ*; 1799. — Woodhouselee, *Essay historical and critical on the life and writings of Fr. Petrarch*; Édimbourg, 1810, in-8°. — Levati, *Viaggi di Franc. Petrarca in Francia, in Germania ed in Italia*; Milan, 1820, 5 vol. in-18 : ouvrage qui, dans un cadre romanesque, contient beaucoup de bons renseignements tirés des œuvres de Pétrarque. — Th. Campbell, *Life of Petrarch*; Londres, 2 vol. in-8°. — Ugo Foscolo, *Essay on Petrarch*; Londres, 1825, in-8°. — Rastoul de Mongeot, *Pétrarque et son siècle*. — Rossetti, *Raccolta di edizioni di tutti le opere del Petrarca*; Venise, 1822, in-12. — Ant. Marsand, *Biblioteca Petrarchesca*; Milan, 1826, in-4° — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. V. — Ginguené, *Histoire littér. d'Italie*, t. II. — Bruce White, *Histoire des langues romanes*; Paris, 1841, 3 vol. in-8°. — Meiners, *Vergleichung der Sitten*, III. — G. Voigt, *Die Wiederbelung des classischen Alterthums*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*. — Ferrari, *Histoire des révolutions d'Italie*, t. III, p. 398-404.

PETRAZZI (*Astolfo*), peintre de l'école de Sienne, né en 1579, mort en 1653. Il fut un des peintres les plus féconds de cette école, dans laquelle il occupe un rang distingué. Il reçut les leçons de Francesco Vanni, de Simondio Salimbeni et de Pietro Sorri; mais c'est avec le style de ce dernier que sa manière présente le plus d'analogie. C'est dans sa ville natale qu'il faut chercher ses principaux ouvrages, tels que les nombreuses fresques du palais public, de la confrérie de Saint-Gérard, et de Santo-Spirito.

E. B—N.

Orlandi, Ticozzi, Lanzi. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

PETREIUS (*Marcus*), général romain, et un des plus énergiques défenseurs du parti sénatorial, mort en 46 avant J.-C. Dans la campagne contre Catilina en 62, il servit de lieutenant au proconsul C. Antonius. Cicéron et Salluste parlent avec éloge de son expérience militaire, de son ascendant sur les soldats, et lui attribuent la victoire remportée sur Catilina. En 55, Petreius fut envoyé en Espagne avec L. Afranius comme lieutenant de Pompée. Lorsque la guerre civile éclata en 49, le premier soin de César après l'occupation de l'Italie fut de réduire l'Espagne, où se trouvait la principale armée pompéienne. Petreius et Afranius, complétement vaincus, se rendirent à César, qui les renvoya sans leur imposer de conditions. Petreius rejoignit Pompée en Grèce, et, après la défaite de Pharsale, il alla continuer la lutte en Afrique. Il prit une part active à la campagne de 46. Quoique blessé au combat de Ruspina au mois de janvier, il assista au mois d'avril à la bataille décisive de Thapsus, qui ruina le parti pompéien en Afrique. Après cette nouvelle défaite Petreius voulut se réfugier avec le roi Juba dans la ville de Zama, qui refusa de les recevoir. Les deux fugitifs se retirèrent dans une maison de campagne de Juba, et là, décidés à mourir, ils se battirent en duel, et se percèrent mutuellement de leurs épées. Petreius succomba le premier, et Juba se fit achever. Y.

Cicéron, *Ad Attic.*, VIII, 2. — César, *Bel. Civ.*, I, 38, 63-86. — Hirtius, *Bel. Afric.*, IX, 19, 91, 94. — Dion Cassius, XLI, 20; XLII, 13; XLIII, 2, 8. — Appien, *Bel. Civ.*, II, 42, 43, 95, 100. — Lucain, IV, 4, etc. — Velleius Paterculus, II, 48, 50. — Suétone, *Cæsar*, 34, 75. — Tite-Live, *Epit.*, 110, 114.

PETREIUS (*Théodore* PEETERS, en latin), érudit hollandais, né le 17 avril 1567, à Kempen (Over-Issel), mort le 20 avril 1640, à Cologne. Après avoir été reçu maître ès arts à Cologne, il entra dans la chartreuse de cette ville (1587), et fut prieur de Dulmen, dans l'évêché de Munster; en cette qualité il assista deux fois au chapitre général de son ordre. Son goût pour l'étude le porta à employer le temps que lui laissaient les devoirs de sa profession à composer ou à traduire divers ouvrages pour la défense de la foi catholique. Nous citerons de lui : *Confessio Gre-*

(1) Il existe dans la bibliothèque de Munich un manuscrit du quinzième siècle renfermant des sonnets italiens sur des sujets politiques, philosophiques ou amoureux. D'après M. Thomas, éditeur du catalogue de la bibliothèque de Munich, le manuscrit contient deux dessins légèrement coloriés : la figure d'une femme à plusieurs têtes (peut-être la prostituée de Babylone), et un laurier sous lequel est assis un Amour, les yeux bandés, l'arc et le carquois déposés à ses côtés. Les vers suivants ont trait à cette dernière image :

Tu ti fai pingier gnudo con due ali
Amor fanciullo con la benda agli occhi
E par che a laura uoli e nulla tocchi
Con larco a fianchi e la pharetra e strali

« Les sonnets politiques ont trait à l'état de l'Église et de la papauté romaine au temps du séjour des papes en France et de l'établissement de la république romaine par Nicolas Rienzi. Le f° 10 contient un sonnet philosophique sur la fragilité de la vie humaine. Du f° 11 au f° 58, on trouve des sonnets d'amour et quelques sonnets philosophiques, les uns d'un caractère plus sévère, les autres d'un caractère plus gai. On remarque beaucoup de jeux de mots sur le nom de Laure, comme Laura, l'Aura, Lauro, ainsi que d'autres artifices et raffinements de versification et de langage. La langue est très-ancienne et en certains endroits tout à fait hors d'usage, mais se rapproche néanmoins de l'idiome toscan du grand siècle; les formes des mots sont dures, les pensées obscures et d'une compréhension difficile, par la construction des mots aussi bien que par la pensée. Beaucoup de fautes doivent être attribuées au copiste. » M. Thomas attribue ces poésies à Pétrarque; il y voit un premier recueil que le poëte corrigea ensuite, et qui, augmenté, remanié et refait, devint le recueil que nous possédons. Pour les raisons et les développements de cette hypothèse, voy. G.-M. Thomas : *Francisci Petrarcæ carmina incognita*; Munich, 1859, in-8°.

goriana; Cologne, 1596 ou 1605, in-12; dans la même méthode il fit des compilations semblables pour le recueil des passages extraits de Tertullien et saint Cyprien (1603), de saint Léon le Grand (1604) et de saint Bernard (1607); — *Bibliotheca Cartusiana;* Cologne, 1609, in-12 : Moroti en a beaucoup profité pour son *Theatrum S. Cartusiensis ord.* (1680, in-fol.); — *Chronologia, tam romanorum pontificum quam imperatorum, historica*; ibid., 1626, in-4°; — *Catalogus hæreticorum;* ibid., 1629, in-4° : peu exact. Il a traduit en latin deux ouvrages de théologie des pères Coster et Jean David, et il a édité *Opera omnia* de saint Bruno (Cologne, 1640, 3 vol. in-fol.).

Niceron, *Mémoires*, XL. — Paquot, *Mémoires*, II.

PETREIUS (*Peter*) DE ERLESUNDA, voyageur suédois, originaire d'Upsal, mort probablement vers 1620, est connu par ses voyages en Russie et le récit qu'il en a fait. Il fut témoin à Moscou du triomphe et de la chute de Dmitri, et servit son successeur Chouiski : on ignore en quelle qualité; rentré dans sa patrie, il fut chargé en 1608, par Charles IX, d'aller demander un renfort au tzar contre les Polonais, et enfin, en 1611, il pénétra encore en Moscovie pour s'aboucher secrètement avec le second ou le troisième *faux Dmitri*, mission étrange pour un homme qui n'avait pas voulu reconnaître le premier. Petreius a consigné ses faits et gestes dans *Regni Muschowitici Sciographia* (Stockholm, 1615, in-4°); trad. par lui-même en allemand : *Historien und Bericht von dem Grossfürstenthumb Muschkow*, Leipzig, 1620. Très-rare aujourd'hui et d'une lecture peu facile, cet ouvrage a été souvent cité par M. P. Mérimée dans ses *Faux Démétrius*.

Pce A. G—N.

Meiners, *Vergleichung des ältern und neuern Russlandes*. — Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*.

PÉTREMAND (*Jean*), jurisconsulte français, né à Dôle, en 1580, mort en 1621. Après avoir exercé pendant quelques années la profession d'avocat dans sa ville natale, il y devint en 1611 conseiller au parlement et publia : *Recueil des ordonnances et édictz de la Franche-Comté de Bourgogne;* Dôle, 1619, in-fol., ouvrage qui a été continué par Jobelot et Droz.

Monnier, *Les Jurassiens recommandables*.

PÉTREMOL (*Antoine* DE), seigneur DE LA NORROY, mort fort âgé, à Utin, près Brienne, le 15 avril 1604. Il fut agent de la France près la Porte, depuis le 10 juillet 1561 jusqu'au mois de novembre 1566. Les mémoires de son ambassade, dont Camusat a publié un extrait dans ses *Mélanges*, sont fort intéressants, et donnent une idée exacte de la situation de l'Empire Ottoman à cette époque. L. L—R.

Camusat, *Mélanges historiques*, p. 390.

PETRETTINI (*Spiridione*), humaniste italien, né en mai 1777, à Corfou, mort le 21 mars 1833, à Venise. Il fit à Padoue ses études classiques. Pendant l'occupation française, il fut obligé de quitter son île (1798), et chercha un refuge à Venise, où s'écoula le reste de sa vie. Très-versé dans la culture de la littérature ancienne, il publia, entre autres ouvrages, deux bonnes traductions accompagnées de notes et de commentaires, l'une de l'*Histoire romaine* de V. Paterculus (Venise, 1813, in-12), l'autre des *Œuvres choisies* de l'empereur Julien (Milan, 1822, in-4°).

Tipaldo, *Biogr. degli Ital. illustri*, V.

PETRI (*Olaüs-Phase*), théologien suédois, né à Œrebro, en 1497, mort à Stockholm, en 1552. Fils d'un forgeron, il fit ses premières études chez les Carmes de sa ville natale, avec son frère Laurent, avec lequel il fréquenta l'université de Wittemberg, où ils embrassèrent les doctrines de Luther. De retour en Suède en 1519, ils se mirent, après avoir comme par miracle échappé aux bourreaux de Chrétien II, à propager les idées du réformateur. Nommé en 1523 recteur de l'école de Strengnaes, Olaüs gagna à ses opinions l'archidiacre Laurent Andreæ, et par l'intermédiaire de celui-ci le roi Gustave Wasa, qui le nomma prédicateur à Stockholm. Il attaqua, dans ses sermons et dans diverses conférences avec une ardeur croissante, l'ancienne religion. Le premier de tous les ecclésiastiques protestants en Suède, il se maria publiquement en 1525. Après avoir assisté, en 1527, à la diète de Vesteraes, où il eut une dispute sur la religion avec le professeur d'Upsal Pierre Galle, que Gustave déclara avoir été vaincu, il entra de plus en plus dans la faveur du roi, qui le consulta pour les affaires les plus importantes et finit par le nommer son chancelier. En 1539 Petri, fatigué des affaires, échangea ses fonctions contre celles de premier pasteur de la capitale. L'année suivante il fut condamné à mort, pour ne pas avoir révélé en 1536 le complot tramé contre la vie du roi par quelques bourgeois des villes hanséatiques, dont l'un s'était confessé à lui. Il obtint sa grâce au moyen d'une forte somme. Trois ans après, le roi le réintégra dans son office de pasteur, qu'il garda jusqu'à sa mort. Il joignait à des connaissances assez étendues et variées une grande activité et une éloquence entraînante, mais qui ne ménageait jamais l'adversaire et dégénérait souvent en injures; d'un caractère hardi et emporté, il peut être appelé le Luther de la Suède, tandis que son frère Laurent, plus doux et plus modéré, en fut le Mélanchthon. On a de Petri en suédois : *Brief Enseignement sur le mariage, pour savoir s'il est permis aux ecclésiastiques;* Stockholm, 1524, 1528, in-4°; — *Réponse sur les douze questions sur lesquelles la doctrine évangélique diffère de l'Église romaine;* ibid., 1527, 1605, in-4°; — *Des Devoirs des ecclésiastiques et des laïques*; ibid., 1528, in-4°; — *Des Inconvénients de la vie monastique;* ibid., 1528, in-4°; — *Postille sur tous les Évangiles;* ibid., 1530; — *Introduction à l'Écriture*

sainte; ibid., 1638, in-4°; — Des *Sermons*; — des *Cantiques*, qu'on chante encore aujourd'hui en Suède; — divers autres écrits théologiques. Petri a laissé en manuscrit des *Mémoires* sur l'histoire de son pays qui restèrent inédits, parce que Gustave les trouva écrits avec trop d'indépendance et dont une copie, conservée à la Bibliothèque impériale de Paris, a été analysée par Keralio, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, t. I.

PETRI (*Laurent*), premier archevêque protestant d'Upsal, frère du précédent, né à Œrebro, en 1499, mort en 1573. Après avoir suivi à Wittemberg l'enseignement de Luther et de Mélanchthon, il répandit à son retour en Suède, dans ce pays, les principes de la réforme; nommé par Gustave Wasa professeur de théologie à l'université d'Upsal, dont il devint recteur en 1527, il fut élevé en 1531 au siége archiépiscopal de cette ville. Il entreprit alors, avec l'aide de son frère Olaüs et de Laurent Andreæ, une traduction suédoise de la Bible, qui, basée principalement sur la version de Luther, fut imprimée en 1541; elle est connue sous le nom de *Bible de Gustave*, et elle a beaucoup contribué au développement de la langue suédoise. Envoyé en 1534 comme ambassadeur auprès du tzar de Russie, il eut en présence de ce prince une conférence sur la religion avec le patriarche de l'Église russe; la discussion avait lieu en grec; mais l'interprète chargé de traduire en russe pour le tzar les paroles des interlocuteurs, ne comprenait souvent pas les termes abstraits employés par Petri, et disait alors ce qui lui passait par la tête, jusqu'à ce qu'un des assistants qui comprenait le russe et le grec, eut par ses éclats de rire fait découvrir cette fraude. Petri fut pendant le reste de sa vie occupé à consolider dans son pays le luthéranisme, et à organiser la nouvelle Église, dont il était un des principaux fondateurs. Il était très-bienfaisant, et se distinguait avantageusement de son frère par son esprit de conciliation, ce qui ne l'empêcha pas d'adresser en 1567 au roi Erik XIV une verte admonestation au sujet du meurtre des Sture. On a de lui : *Veræ ac justæ rationes quare regnum Sueciæ Christierno captivo, Daniæ olim regi ac ejus heredibus nihil debeat*; Stockholm, 1547, in-4°; — *Postille sur les Évangiles*; ibid., 1555, 1641, in-8°; — *Refutatio D. Beurei pertinens ad articulum de Cœna Domini*; Upsal, 1563; — *Discipline de l'Eglise suédoise*; Stockholm, 1571, in-4° : ouvrage qui, par décision de la diète de 1572, obtint force de loi; — *Sermons sur la Passion*; ibid., 1573, in-8°; — Plusieurs autres *sermons*, et quelques ouvrages liturgiques, polémiques et dogmatiques.

Schinmeier, *Lebensbeschreibung der drei Schwedischen Reformatoren, Andreæ, Olaus et Laurent Petri* (Lubeck, 1783, in-4°). — Hallman, *Lefvernes beskrifning ofver Olaus och Lars Petri.* — *Biographisk-Lexikon.* — Alaux, *La Suède sous Gustave Wasa* (Paris, 1861).

PETRI (*Sjurd* PEETERS, en latin *Suffridus*), érudit hollandais, né le 15 juin 1527, à Rynsmageest, village près de Dokkum (Frise), mort le 23 janvier 1597, à Cologne. Il se rendit de bonne heure à Louvain, où il acquit une grande connaissance de la langue grecque et ouvrit ensuite une école à Leuwarde, ville dont il se plut à porter le nom. Appelé en 1557 à l'université d'Erfurt, il y enseigna le grec et le latin jusqu'en 1562, où les tracasseries qu'on lui suscita l'obligèrent à s'éloigner. Il s'attacha alors comme secrétaire au cardinal de Granvelle, qui fit beaucoup de cas de sa diligence et de son mérite; mais, au lieu de le suivre dans sa disgrâce (1564), il reprit l'étude du droit à Louvain, et y suppléa quelque temps Thierri de Langhe dans l'explication des textes grecs. Les troubles qui éclatèrent avec plus de violence dans les Pays-Bas engagèrent Petri à accepter en 1577 une chaire de droit à Cologne. Il fit de cette science le principal objet de ses études, et ce fut en qualité de jurisconsulte qu'il entretint les nombreuses relations qui marquèrent l'époque de sa vieillesse. En 1585 il entra dans les ordres, enseigna le droit canon à Louvain, et revint en 1587 à Cologne, où il devint principal du collége des Juristes et chanoine de l'église des Douze-Apôtres. Les états de Frise lui avaient conféré le titre d'historiographe. « Il avait, dit Paquot, une grande connaissance de l'antiquité et de toute l'histoire, tant sacrée que profane; il était infatigable au travail, mais il manquait de critique. » Ses principaux ouvrages sont : *Orationes V de multiplici utilitate linguæ græcæ*; Bâle, 1566, in-12; — *De Frisiorum antiquitate et origine lib. III*; Cologne, 1590, in-12; Franeker, 1698, in-16; on lui a reproché avec raison d'avoir accueilli sans réserve des fables grossières, comme cette dynastie de princes frisons qu'il fait remonter jusqu'à trois guerriers indiens, compagnons d'Alexandre le Grand; il prétendit soutenir ses erreurs historiques dans l'*Apologia*, qui parut après sa mort (Franeker, 1603, in-4°); — *De scriptoribus Frisiæ decades XVI et semis*; Cologne, 1593, in-12; Franeker, 1699, in-16; à l'exception des 60 premières notices, que la crédulité de l'auteur doit faire rejeter comme traitant de personnages imaginaires, cet ouvrage est assez exact et plein de détails curieux; — *Historia veterum episcoporum Ultrajectinæ sedis et comitum Hollandiæ, explicata Chronico J. de Beka, et Historia W. Hedæ, cum appendice*; Franeker, 1612, in-4°; — *Gesta pontificum Leodiensium* (1389-1505), dans le t. III des *Gesta* de J. Chapeauville (1616, in-4°). Suffridus Petri a traduit du grec en latin plusieurs opuscules de Plutarque (1558-1564, 4 vol. in-12); *Apologia Athenagoræ* (1567, in-12); et *Hermiæ Sozomeni Historiæ ecclesiasticæ lib. III posteriores* (1567, in-12). Comme éditeur on lui doit *Martini Po-*

loni Chronicon (1574, in-12) et le recueil *De illustribus Ecclesiæ scriptoribus auctores præcipui veteres* (1580, in-12). Il a encore composé une soixantaine d'ouvrages qui n'ont pas vu le jour et qui traitent des belles-lettres, de la philosophie, de l'histoire et de la jurisprudence. K.

Le Mire, *Elogia Belgica*, 182-184. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*, 680-682. — Valère André, *Bibl. Belgica*, 819-820, et *Fasti*, 156. — Baillet, *Jugem. des Savants*, II, 1. — Niceron, *Mem.*, XXX. — Vossius, *De Hist. latinis*, lib. II, c. 32. — Paquot, *Mém.*, VII, 277-283. — Gœthals, *Lectures*, II, 163-169. — F. Nève. *Relations de S. Petri avec l'université de Louvain*; Louvain, 1848, in-24.

PETRI (*Barthélemi* PETRUS, en latin), théologien belge, né vers 1547, à Op-Linter, près Tirlemont, mort le 26 février 1630, à Douai. Après avoir enseigné pendant dix ans la philosophie à Louvain, il fut forcé, pour échapper aux misères de la guerre, de se retirer à Douai (1580), où il fut pourvu d'un canonicat et d'une chaire de théologie. Zélé thomiste, il légua tous ses biens aux dominicains. On ne trouve guère que de la scolastique dans ses ouvrages et quelque peu d'histoire ecclésiastique emprunté à Baronius; les plus soignés sont un commentaire sur les Actes des Apôtres (Douai, 1622, in-4°) et des *Præceptiones logicæ* (ibid., 1625, in-12). Il a donné une bonne édition de la *Somme* de saint Thomas (Douai, 1614, in-fol.) et publié les commentaires d'Estius sur les *Epîtres* de saint Paul et de saint Jean (ibid., 1614-1616, 2 vol. in-fol.).

Foppens, *Bibl. Belgica*. — Paquot, *Mémoires*, VIII.

PETRI (*Jean-Samuel*), musicien allemand, né le 1er septembre 1738, à Sorau, mort le 12 avril 1808, à Baudissin. Après avoir professé la musique à l'école normale de Halle, il remplit les fonctions de *cantor* à Lauban (1767, puis à Baudissin (1772). Il s'est fait connaître par un des meilleurs traités que l'on possède sur les éléments de la musique instrumentale, et qui parut sous ce titre : *Anleitung zur praktischen Musik* (Introduction à la musique pratique); Lauban, 1767, in-8°; l'auteur en donna, sur un plan plus étendu, une nouvelle édition (Leipzig, 1782, in-4°).

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PETRI (*Bernard*), agronome allemand, né en 1767, à Deux-Ponts, mort en 1842. Fils d'un employé supérieur, il étudia les sciences naturelles et l'économie rurale. Le duc Charles de Deux-Ponts, son protecteur, le chargea ensuite d'aller en Angleterre s'initier à l'art de disposer les jardins et les parcs. Après avoir passé quatre ans dans ce pays, où il étudia à fond la botanique auprès d'Aiton, il visita la France et les Pays-Bas; il revint trouver le duc, qui lui confia la direction des affaires d'économie rurale. Privé de son emploi à l'entrée des Français en Allemagne, lors de la révolution, il se rendit en Hongrie, où, après avoir arrangé avec beaucoup de goût les jardins de plusieurs grands seigneurs, il fut nommé intendant des biens du prince de Lichtenstein. En 1803 il y fit placer un troupeau de moutons mérinos, qu'il avait été lui-même chercher en Espagne, en s'exposant à plusieurs dangers, l'exportation de ce genre de bétail étant alors prohibé sévèrement. En 1808 il alla s'établir près de Wienerneustadt, à Theresienfeld, pour y diriger l'exploitation d'un grand domaine qu'il avait acquis quelque temps auparavant. Il y fonda notamment une bergerie modèle, qui eut la plus heureuse influence sur l'amélioration de la race ovine en Allemagne, de même qu'il introduisit dans l'économie rurale en ce pays plusieurs perfectionnements notables, qui lui valurent un grand nombre de distinctions honorifiques. On a de lui : *Das Ganze der Schafzucht* (l'Ensemble de l'Éducation des brebis); Vienne, 1815; — *Beobachtungen über die Wirkung der Körner-und Häcksel Fütterung* (Observations sur l'effet de la nourriture des bestiaux avec des graines et avec de la paille hachée); ibid., 1824; — *Physiologisch-comparative Versuche über die Nahrungskræfte sehr verschiedenartiger Futtergewächse* (Essais physiologiques et comparatifs sur la force nutritive de beaucoup d'herbes fourragères); ibid., 1824; — *Die wahre Philosophie des Ackerbaus* (La vraie Philosophie de l'agriculture); ibid., 1825; — *Das Ganze der Schafzucht für Deutschlands Klima* (l'Ensemble de l'Éducation des brebis pour le climat de l'Allemagne); ibid., 1825, 3 vol., avec planches; — plusieurs autres écrits et beaucoup d'articles dans divers recueils.

Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PETRINI (*Pietro-Antonio*), littérateur italien, né le 9 février 1722, à Palestrina, mort le 26 juillet 1803, à Rome. Reçu docteur en droit, il devint secrétaire de rote et remplit d'autres emplois administratifs à la cour pontificale. On a de lui : *La Poetica di Orazio, restituita all' ordine suo e tradotta con note*; Rome, 1777, in-8° : cette version élégante, qui eut cinq éditions, lui valut les éloges de Bettinelli, de Metastasio et de Voltaire; — *Memorie Prenestine in forma di annali*; ibid., 1795, in-4°.

Tiraboschi, *Storia letter.* — Tipaldo, *Ital. illustri*, III.

PETROFF (*Vassili-Petrovich*), poëte russe, né en 1736, à Moscou, mort le 4 décembre 1799. Il était fils d'un pope, et fit de bonnes études au couvent de Zaïkonopaskoi; mais il renonça à l'état ecclésiastique, et composa en 1768 une ode qui lui valut la protection de Potemkin. L'impératrice Catherine le choisit d'abord pour lecteur (1769), puis pour bibliothécaire. En 1780 il résigna ces dernières fonctions, et se retira avec le titre de conseiller d'État dans le gouvernement d'Orel. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Saint-Pétersbourg, 1811, 3 vol. in-8°; on y remarque plusieurs *odes* et *épîtres* ainsi qu'une traduction de l'*Énéide*. Merzliakoff lui reproche trop de dureté et d'inégalité dans le style.

PETROFF (*Wassili*), physicien russe, né vers 1760, à Oboïan (gouvernement de Koursk), mort le 22 juillet 1834, à Pétersbourg. Il professa tour à tour les mathématiques, la physique et l'astronomie à l'école des mines de Kolivano, à celle des Cadets du génie, à l'Académie médico-chirurgicale, etc. Il eut le titre de conseiller d'État et fit partie de l'Académie des sciences de Pétersbourg. Ses principaux travaux sont : un *Recueil de nouvelles expériences physico-chimiques* (1801); un autre d'*expériences relatives à l'électricité* (1804); cinq mémoires *Sur la Combustion ;* deux *Sur l'Evaporation de la neige et de la glace*, des *Observations météorologiques*, etc.

PÉTRONE (*C. Petronius*), courtisan de Néron, mis à mort en 66 avant J.-C. On ne sait sur ce personnage que ce que Tacite en a raconté dans une page célèbre. « Pétrone, dit l'historien, donnait le jour au sommeil, la nuit aux affaires et aux amusements; il n'était point un de ces dissipateurs qui se ruinent en débauches grossières, mais un voluptueux qui avait la science du plaisir. L'aisance naturelle et l'abandon de ses discours et de ses actions lui donnaient un air de simplicité qui charmait. Cependant, lorsqu'il fut proconsul en Bithynie et plus tard consul, il se montra homme de tête et au niveau des affaires. Revenu au vice ou à l'imitation du vice, il fut admis dans la petite cour de Néron, et devint l'arbitre du bon goût (*arbiter elegantiæ*). Rien n'était galant, délicieux et magnifique que Pétrone ne l'eût approuvé. Tigellinus en prit ombrage, comme d'un rival qui le surpassait dans la science des voluptés. Il s'attaqua donc, pour le perdre, à la cruauté de l'empereur, passion qui dominait toutes les autres ; il reprocha à Pétrone sa liaison avec Scevinus, corrompit un de ses esclaves pour le dénoncer, et fit emprisonner le reste de la maison pour lui ôter le moyen de se défendre. Néron, dans ce moment, était allé en Campanie, et Pétrone s'étant avancé jusqu'à Cumes, reçut l'ordre d'y rester. Décidé à ne point supporter les alternatives prolongées de l'espérance et de la crainte, Pétrone ne voulut point cependant quitter brusquement la vie; mais après s'être ouvert les veines, il les referma, les ouvrit de nouveau, s'entretenant de bagatelles avec ses amis, sans chercher à faire parade de fermeté, les écoutant causer, non de l'immortalité de l'âme et des maximes des philosophes, mais de chansons et de poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres, se mit à table et dormit, afin que sa mort quoique violente ressemblât à une mort naturelle. Son testament, contre l'habitude, ne contenait aucune flatterie pour Néron, Tigellinus ou les autres puissants du jour; mais sous des noms d'hommes ou de femmes perdus, il écrivit le récit des dissolutions du prince, avec les raffinements de chaque infamie nouvelle, et envoya ce récit cacheté à Néron. Puis il brisa son cachet, de peur qu'on ne s'en servît pour perdre des innocents. » Pline ajoute que Pétrone (qu'il appelle Titus Petronius) brisa un vase myrrhin d'un grand prix, pour qu'il ne tombât pas entre les mains du tyran. Le beau récit de Tacite suffisait à immortaliser un nom, mais celui de Pétrone n'aurait pas acquis une grande notoriété s'il n'avait été rattaché à une des plus curieuses productions de la littérature latine.

Il existe des fragments d'un ouvrage qui dans les plus anciens manuscrits et dans les premières éditions porte le titre de *Petronii Arbitri Satyricon*. Ces fragments ne représentent qu'une faible partie de l'œuvre, qui comprenait au moins seize livres et probablement beaucoup plus ; cependant ils nous permettent de nous en faire une idée assez exacte. Le *Satyricon* est un récit fictif en prose mêlé de beaucoup de pièces de vers. L'analyse de ce roman est difficile, à cause de la nature licencieuse du sujet et de l'état incomplet et décousu où l'ouvrage nous est parvenu.

Voici à peu près tout ce que l'on peut saisir dans cette série de fragments :

Le héros et le narrateur du roman est Encolpe, jeune aventurier dont le passé ne se révèle aux lecteurs du *Satyricon* que par d'incertaines allusions. Il semble qu'il était de naissance libre, mais un méfait (peut-être un adultère avec la femme d'un certain Lycas) l'exposa à mourir dans le cirque de la mort des esclaves criminels. Il échappa à ce péril, et dans la vie errante à laquelle il se trouva réduit, il s'adjoignit deux compagnons dignes de lui, Ascylte, jeune affranchi fugitif, et Giton, esclave presque enfant qu'il enleva à une dame nommée Tryphœna. A la suite d'incidents mal éclaircis, les trois jeunes gens arrivent à Naples. Le premier fragment nous montre Encolpe dissertant sous un portique avec le rhéteur Agamemnon. Sa dissertation, qui frappe sur la fausse rhétorique et les ridicules déclamations des écoles, est aussi juste que piquante. Il est invité avec ses amis à venir dîner dans trois jours chez Trimalchion, opulent affranchi; mais il faut vivre jusque-là, et les trois aventuriers en sont aux expédients. Une certaine somme d'or, provenant du pillage d'une villa, avait été par eux cousue dans un vieux manteau. Malheureusement ils avaient pénétré par hasard dans une grotte où Quartilla, dame du genre de Tryphœna, célébrait des mystères qui ne voulaient pas de témoins profanes. Si au milieu de la confusion causée par leur entrée, ils avaient dérobé le riche manteau de Quartilla, ils avaient perdu le leur. Comment ils le recouvrent, comment Quartilla pour s'assurer de leur discrétion les force de prendre part aux infamies dont ils ont surpris le secret ; comment ils partagent les amusements moins coupables du ridicule repas de Trimalchion, c'est ce que les fragments du *Satyricon* ne nous apprennent que trop clairement. L'auteur introduit ensuite le poëte Eu-

molpe, un des plus curieux personnages du roman. La continuation du récit nous montre Encolpe et Giton, reconnus par Lycas et Tryphœna, et sauvés de ce danger par la courageuse éloquence d'Eumolpe; puis survient un naufrage (car la reconnaissance a eu lieu sur un vaisseau) et les trois aventuriers jetés à la côte gagnent la ville prochaine de Crotone, où l'aveugle avidité des captateurs de testament offre à l'esprit inventif d'Eumolpe une ressource imprévue. Il se fait passer pour un vieillard très-riche et très-malade, privé de son fils unique. Les Crotoniates se jettent aveuglément sur cette proie, et comblent les naufragés de soins et de présents. Encolpe et ses amis mènent pendant quelque temps la vie la plus heureuse; mais leur ruse ne peut tarder à se découvrir. Les Crotoniates se lassent, les présents s'épuisent, les soupçons naissent et s'accroissent. Alors l'ingénieux Eumolpe, qui redoute l'empressement des captateurs autant qu'il le désirait d'abord, invente une nouvelle ruse pour les écarter. Il fait son testament et ordonne qu'après sa mort son corps sera coupé en morceaux, et que tout légataire en mangera sa part, sous peine d'être radié du testament. Cette terrible clause fait reculer les plus hardis. Un seul déclare qu'il est prêt. Eumolpe loue son courage, et pour le raffermir il dit que l'anthropophagie est un fait assez commun. C'est sur son discours que se terminent les fragments du *Satyricon*. A moins d'une découverte nouvelle, nous serons réduits à toujours ignorer le sort d'Eumolpe et de ses compagnons. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'Encolpe survécut à tous les accidents de sa vie aventureuse, puisqu'il les raconte.

Quelle est la date de ce singulier ouvrage? Le nom de Pétrone en tête des manuscrits ne décide rien, car les Pétrone sont communs dans toute la durée de la période impériale. Le mot *Arbiter* que les manuscrits donnent à la suite de Petronius, est une cause d'embarras plutôt qu'une indication, car Tacite n'emploie certainement pas cette épithète comme nom propre. Pétrone est cité deux fois par Terentianus Maurus, ce qui trancherait la question si la date de Maurus n'était elle-même incertaine. Les témoignages de Macrobe, de Servius, de Lydus, de Priscien, de Diomède, de Victorinus, d'Isidore de Séville et de Sidoine Apollinaire ne donnent pas de résultats quant à l'époque où le *Satyricon* fut composé. Puisque les preuves directes manquent, il faut recourir aux inductions. D'abord il faut renoncer à l'idée absurde que le *Satyricon* est l'écrit que Pétrone mourant envoya à Néron; il faut aussi rejeter comme dénuée de sens l'opinion que le repas de Trimalchion est une satire déguisée des repas de Néron et de ses favoris. En substituant Claude à Néron comme objet des railleries de Pétrone, on diminue l'absurdité de l'hypothèse, sans la rendre admissible. Mais après avoir repoussé ces fausses conjectures, il n'en reste pas moins que le *Satyricon*, comme tableau de mœurs, appartient probablement au règne de Néron, et que dès lors il n'est pas invraisemblable de l'attribuer au consul Pétrone, cet homme d'un esprit fin, d'une corruption raffinée, qui s'abandonnait trop facilement aux vices de son temps, mais qui était capable aussi de s'en indigner. Studer a soutenu cette opinion par des raisons ingénieuses, sinon tout à fait convaincantes; il a du moins prouvé l'invraisemblance de l'opinion contraire, qui recule jusqu'au second, au troisième et même jusqu'au quatrième siècle la composition du *Satyricon*.

Il est difficile de louer un ouvrage rempli de tableaux d'une immoralité révoltante; mais si on ne regarde que le style, il faut reconnaître que Pétrone est un écrivain très-remarquable, toujours spirituel, et quelquefois excellent. Aucun ancien ne l'égale pour la narration fictive, et pour cette souplesse qui se plie à toutes les particularités des personnages, à toutes les familiarités de la conversation. Son conte de la matrone d'Éphèse, et quelques récits du même genre sont d'une verve et d'une finesse exquises. Ce latin vif et abondant, élastique et vigoureux semé d'idiotismes provinciaux qui le rendent plus piquant, ne trahit certainement pas la décrépitude et le déclin de la langue. Pétrone est aussi très-heureux dans ses peintures de caractères; il n'a que le tort d'emprunter tous ses personnages à une société corrompue; ils sont tous très-amusants, mais aucun ne mérite le moindre intérêt.

L'édition princeps des fragments du *Satyricon*, imprimée à Venise par Bernardinus de Vitalibus, 1499, in-4°, la seconde à Leipzig, par Jacobus Thanner, en 1500, et celles qui suivirent, en grand nombre, ne contenaient qu'une faible partie de l'ouvrage; le fragment le plus étendu, le souper de Trimalchion, fut découvert à Traun en Dalmatie par Pierre Petit, et publié à Padoue et à Paris, 1664. On discuta vivement sur l'authenticité de ce fragment; mais les doutes furent levés par la production du manuscrit original, qui appartenait à Nicolas Cippius de Traun, et remontait au moins à trois cents ans. Ce manuscrit, connu sous le titre de *Codex Traguriensis*, est intitulé : *Petronii Arbitri satyri fragmenta ex libro quinto decimo et sexto decimo*, et commence par ces mots : *Num alio genere furiarum*. Stimulé par l'intérêt qu'excitait cette découverte et par la vogue dont Pétrone jouissait alors, François Nodot publia à Rotterdam, 1693, in-12, un *Satyricon* complet, d'après un prétendu manuscrit trouvé à Belgrade, en 1688, lequel comblait les lacunes de tous les autres manuscrits. L'imposture était palpable, et trompa fort peu de personnes; mais comme les additions mettent une certaine liaison entre les fragments, on les a plusieurs fois imprimées, avec le *Satyricon*, en les distinguant par un caractère différent. Quant au prétendu fragment provenant du monastère de Saint-Gall,

publié en 1800 avec des notes et une traduction française par Lallemand, c'est une supercherie insignifiante qui mérite à peine d'être mentionnée. La meilleure édition du *Satyricon* est celle de Pierre Burmann, Utrecht, 1709, in-4°; réimprimée avec des additions et des améliorations, Amsterdam 1743, 2 vol, in-4°; celle d'Antonius, Leipzig, 1781, in-8°, moins volumineuse, est d'un usage plus commode.

On trouve dans l'Anthologie latine et dans plusieurs éditions du *Satyricon*, un recueil de courtes poésies empruntées à diverses sources et provenant de plusieurs mains; il est douteux qu'une seule appartienne à Petronius Arbiter. Celles qui sont bien de lui, c'est-à-dire les morceaux poétiques du *Satyricon*, sont brillantes et recherchées, et tiennent le milieu entre la manière de Perse et celle de Lucain. N.

Tacite, *Annales*, XVI, 18, 19. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXVII, 2. — Plutarque, *De adul. et amic. discrimine.* — *Dissertations* de Sambucus, Gyraldus, Goldastus, Solichius, Gonsalius de Salas, Valois, etc., rassemblées dans l'edition de Burmann — *Histoire littéraire de la France*, t. I. — Cataldo Janelli, *Codex Perottin.*; Naples, 1811, vol. II, p. CXXIII. — Dunlop, *History of fiction*, c. II. — Niebuhr. *Klein. historisch. Schrift.*, vol. I, p. 337. — Orelli, *Corpus inscriptionum latin.*, n° 1175. — Weichert, *Poetarum latin. relig.*, p. 440. — Meyer, *Anthol. lat*, vol. I, p. LXXXII. — Wellauer dans le *Jahrb.* de Jahn, *Suppl Band.*, X, p. 194. — Studer, dans le *Rheinisches Museum*, 1848. — Ritter, *ibid.* — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — *Notitia literaria* en tête de l'édition de Deux-Ponts.

PETRONJ (*Stefano-Egidio*), littérateur italien, né le 15 novembre 1770, à San-Feliciano, près de Pérouse, mort vers 1845. Après avoir fait ses études à Pérouse, il se rendit à Florence, prit part aux mouvements de la révolution en Lombardie, et chercha, après la chute de la république Cisalpine, un refuge en France. Vers la fin de l'empire il passa en Angleterre. Il s'est fait connaître par un poëme *lyrique-numismatique, la Napoléonide* (Naples et Paris, 1810, in-fol., in-4° et in-8°), composé de cent médailles représentant les principaux exploits de Napoléon jusqu'à la paix de Tilsitt et d'autant d'odes qui les expliquent. On a encore de lui : *Poesie diverse* (2 vol.); *Dissertazioni e prose accademiche* (1 vol.); *le Favole di La Fontaine, in versi* (Paris, 1811, 4 vol. in-18); *Ritratti storico-poetici de' soggetti più noti della Biblia* (4 vol. in-8°); *Gesta navali Britanniche dal grando Alfredo sino a questi ultimi tempi* (Londres, 1814, 2 vol. in-4°), poëme en 50 chants; *Dizionario italiano, inglese e francese* (ibid., 3 vol. in-12), avec Davenport, etc.

Biogr. univ. et port. des Contemp.

PETRUCCI (*Pandolfe*), tyran de Sienne, né vers 1450, mort en 1512. Compté parmi les membres les plus considérables de l'aristocratie, il déploya pendant les révolutions qui agitèrent la Toscane et les États de l'Église, sous le pontificat d'Alexandre VI, une habileté rare, une prévoyance étendue et un esprit fertile en expédients, qui le rendirent bientôt l'arbitre de la république. Ayant rencontré en 1497 une vive opposition dans Nicolas Borghèse, son beau-père, il le fit assassiner (1500), et, par cet acte de violence, il resta désormais souverain de sa patrie. Allié à César Borgia, qui reconnaissait ses services en le prenant à sa solde, il fit contre lui cause commune avec les autres tyrans de Toscane et des États de l'Église, comme Oliverotto, Baglioni, les Orsini et les Vitelli. Il échappa au massacre de Sinigaglia. Exilé en janvier 1503 par suite des intrigues de Borgia, il fut rappelé deux mois après par l'intervention du roi de France. Après la mort d'Alexandre VI et l'arrestation de Borgia, il conserva en toute sécurité l'autorité suprême qu'il transmit en mourant à son fils. *Borghèse-Alfonse*, son autre fils, avait été en 1509 élevé au cardinalat par le pape Jules II. S. R—D.

Pecci, *Tableau du gouvernement de P. Petrucci.* — Macchiavelli, *Le Prince* et *Fragments historiques.*

PETRUCCI (*Ottavio*), imprimeur italien, né vers 1470, à Fossombrone. Suivant M. Fétis, il paraît avoir été le premier qui inventa et grava ou fit graver des caractères pour l'impression de la musique, avec toutes les ligatures et combinaisons en usage dans la notation de cette époque. Il obtint un privilége et s'établit d'abord à Venise, puis dans sa ville natale; il vivait encore en 1520. Depuis 1502 il mit au jour un grand nombre d'œuvres, parmi lesquelles on remarque des messes et motets de Josquin Deprés, de Pierre de La Rue, de Jean Mouton, de Brumel d'Hobrecht, et des recueils de chansons françaises ou italiennes.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*

PETRUCCI (*Giuseppe*), littérateur italien, né le 15 mars 1747, à Terni, mort le 20 avril 1826. Il fit profession dans la Compagnie de Jésus, et enseigna les belles-lettres dans divers colléges. Sa version en prose des *Œuvres de Tacite* (Pérouse, 1813) est estimée et a eu plusieurs éditions. Il a encore traduit en vers latins les *Hymnes de Callimaque* (Rome, 1775, in-4°), et ses poésies ont paru avec celles de Vincent Fuga (*Selecta carmina*; Rome, 1822, in-8°).

P. Odescalchi, *Elogio di G. Petrucci*; Rome, 1827, in-4°.

PETRUNTI (*Francesco*), chirurgien italien, né le 3 avril 1785, à Campobasso (royaume de Naples), mort le 5 mai 1839, à Naples. Il fit à Naples de bonnes études médicales, et y acquit par son savoir et par son habileté la réputation d'un des meilleurs praticiens de l'Italie. Parmi les nombreuses fonctions dont il fut pourvu, nous citerons celles de professeur de clinique chirurgicale et de directeur des hôpitaux de Sainte-Marie-de-Lorette et des Vénériens à Naples. Il était correspondant de l'Académie de médecine de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Osservazioni di lue venerea* (Naples, 1813; in-8°); *Memorie chirurgiche* (1820,

in-8°); et *Saggio sulle principali operazioni chirurgiche* (1822, 2 vol. in-8°), qui a pour complément la *Chirurgia minore* (1826, in-8°).

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, VIII.

PETTER (*Antoine*), peintre d'histoire allemand, né à Vienne, en 1783. Il étudia le dessin et la peinture à l'Académie de Vienne, dont il fut nommé membre en 1814; en 1829 il y fut nommé professeur et en 1838 directeur. Parmi ses nombreuses toiles, remarquables par l'habileté de la disposition et l'harmonie et l'éclat du coloris, nous citerons : *Oreste poursuivi par les Furies; Œdipe à Colone; Phryné devant le tribunal des héliastes; La Mort d'Aristide; Laïs et Alcibiade; La Mort de Marc-Aurèle; Les Grâces et l'Amour;* plusieurs *madones; Adieux de saint Pierre et de saint Paul; Rodolphe de Habsbourg devant le cadavre d'Ottocar de Bohême; Première entrevue de Maximilien Ier et de sa fiancée Marie de Bourgogne; Mariage de Maximilien; Entrée de Maximilien à Gand; Rodolphe de Habsbourg rencontrant un prêtre portant le viatique; Jeanne, reine d'Espagne, pleurant devant le cercueil de son époux, Philippe le Beau; Charles-Quint visitant François Ier à Madrid; Sainte Thérèse en extase.*

Nagler, *Allgem. Künstler-Lexikon.*

PETTY (Sir *William*), économiste anglais, né le 16 mai 1623, à Rumsey (Hampshire), mort le 16 décembre 1687, à Londres. Il était fils d'un drapier qui ne lui laissa rien. Grâce à d'heureuses dispositions, à un caractère souple, à un esprit délié et fécond en ressources, il sut remédier à son défaut de fortune. Persuadé qu'on ne pouvait mieux employer son temps qu'à gagner de l'argent, il se munit à quinze ans d'une petite pacotille, et partit pour Caen, en Normandie, où, tout en trafiquant, il acheva ses études à l'université. Puis il s'engagea à bord d'un vaisseau de guerre, et économisa, on ne sait comment, une somme suffisante pour s'appliquer à la médecine. Pendant trois ans il résida à Leyde, à Utrecht et à Paris. De retour en Angleterre (1646), il obtint un brevet pour une machine à copier des lettres, qui, au moyen de certaines améliorations, finit par être de quelque utilité dans les arts du dessin; en somme l'invention ne lui rapporta guère. En 1648, il se rendit à Oxford, devint le suppléant d'un des professeurs, et fut reçu médecin; il eut même, en 1650, le bonheur de rappeler à la vie une femme qui avait été pendue pour un crime dont elle était innocente. L'année suivante, il fut chargé d'enseigner à la fois l'anatomie et la musique au collége de Gresham. Sa nomination de médecin de l'armée d'Irlande lui fournit enfin l'occasion de faire une rapide fortune (1652). Ayant remarqué que les terres confisquées après la dernière rébellion et distribuées aux soldats avaient été mal cadastrées, il obtint d'en faire une répartition nouvelle. Cette opération, dont il s'acquitta avec exactitude, et qu'il eut l'adresse de se faire payer par le gouvernement et par les intéressés, lui rapporta près de 10,000 liv. st. Quelque temps après, Henry Cromwell, lieutenant d'Irlande, le choisit pour secrétaire et le fit nommer député au parlement (1658). Accusé aussitôt de concussion par le député Sankey, il avait commencé à se justifier lorsque la dissolution de la chambre suspendit le procès, qui fut continué devant l'opinion publique par un échange de brochures. A l'époque de la restauration, Petty, qui n'était pas plus embarrassé de jouer le puritain que le cavalier, reçut un gracieux accueil de Charles II, qui le créa chevalier et le maintint dans sa charge d'inspecteur général d'Irlande (1661). Élu membre du parlement, il revint à Londres et fut un des fondateurs de la Société royale, aux travaux de laquelle il contribua activement, surtout dans les matières d'économie politique, de navigation et de mécanique. Il avait fait de la construction des vaisseaux une étude raisonnée, et, en 1663, il avait inventé un bâtiment à double fond, d'une marche supérieure, et qu'une violente tempête engloutit dans la mer d'Irlande. Ses principaux écrits sont : *Advice to S. Hartlib for the advancement of learning;* Londres, 1648, in-4°; il y a dans cet écrit d'excellentes idées pratiques sur l'éducation scientifique et professionnelle; on en trouvera de longs extraits dans Chaufepié; — *A brief of proceedings between sir Hierom Sankey and the author;* ibid., 1659, in-fol.; — *Treatise of taxes and contributions;* ibid., 1662, 1685, in-4°; — *Colloquium Davidis cum anima sua;* ibid., 1679, in-fol.; — *The Politician discovered;* ibid., 1681, in-4° : pamphlet dirigé contre les menées de la France; — *An Essay in political arithmetic;* ibid., 1682, in-8° : dans un *Second essay* (1683, in-8°), il tâche de démontrer que l'accroissement de la population de Londres, stationnaire vers 1800, aura atteint en 1840 le chiffre de dix millions d'habitants; — *Observations upon the Dublin bills of mortality in* 1681; ibid., 1683, in-8°; il y en ajouta de nouvelles en 1686; — *Maps of Ireland;* ibid., 1685, in-fol. : ces cartes, au nombre de trente-six, n'indiquent ni les routes ni les degrés de latitude; Petty avait dressé un atlas des baronnies d'Irlande, dont le manuscrit tomba au pouvoir d'un corsaire français et fut déposé à la bibliothèque du roi; — *An Essay concerning the multiplication of mankind;* ibid., 1686, in-8°; — *Two Essays in political arithmetic;* ibid., 1687, in-8°; c'est une comparaison entre Londres et Paris, laquelle tourne à l'avantage de Londres; l'auteur la développa dans les *Five essays* (1687, in-8°), et l'étendit aux villes d'Amsterdam, de Venise, de Rome, de Dublin, etc.; — *Political arithmetic;* ibid., 1690, in-8°; ce traité, spécial à l'Angleterre, renferme des documents très-curieux sur les terres, le nombre et

la condition des habitants, les édifices, les manufactures, les revenus, etc.; on y voit notamment dans le ch. 10 comment les Anglais sont pourvus suffisamment de ce qu'il faut pour faire le commerce de tout le monde; — *Treatise of naval philosophy*; ibid., 1691, in-8°; — *The political anatomy of Ireland*; ibid., 1692, in-8° : traité qui abonde en détails statistiques. On trouve aussi plusieurs mémoires de Petty insérés dans les *Philosophical transactions*. — C'est de ce savant économiste que descend le marquis de Lansdown (*voy.* ce nom).

Notice par le comte de Shelburne, son fils, à la tête de *Political arithmetic*. — Wood, *Athenæ oxon.*, II. — Ward, *Gresham professors*. — Sprat, *Hist. of the Royal Society*, 2e partie. — Chaufepié, *Nouveau D. hist.* — Chalmers, *General biogr. Dict.*

PETTYT (*William*), antiquaire anglais, né en 1636, dans le Yorkshire, mort le 3 octobre 1707, à Chelsea. Il était avocat et eut, comme légiste, beaucoup de réputation. Il remplit les fonctions de trésorier de la Société d'Inner-Temple et d'archiviste de la Tour. On a de lui : *Ancient rights of the commons of England* (Londres, 1680, in-8°), dissertation qui donna lieu à un échange de plusieurs écrits relatifs aux anciens droits politiques; *Miscellanea parlamentaria* (ibid., 1681, in-12); et *Jus parlamentarium* (ibid., 1739, in-fol.).

Bridgmen, *Legal bibliogr.* — Granger, *Biogr. Dict.*

* **PETURSSON** (*Pierre*), savant islandais, né en 1808, à Miklabæ. Après avoir étudié la théologie, il occupa des fonctions ecclésiastiques à Breidabolstadt et en divers autres lieux de l'Islande. On a de lui : *Symbolæ ad Tyrannici Rufini presbyteris Aquileiensis studia et fidem illustranda*; Copenhague, 1840; — *Historia ecclesiastica Islandiæ ab anno* 1740 *ad* 1840, ib., 1841, in-4°; — *De jure ecclesiarum in Islandia ante et post reformationem*; ibid., 1844.

Erslew, *Forfatter-Lexikon*.

PETZOLD (*Charles-Frédéric*), érudit allemand, né le 27 mai 1675, à Ottendorf, mort le 30 mai 1731, à Leipzig. Il fit ses études dans cette dernière ville, et y professa depuis 1698 la philosophie. Outre un grand nombre de dissertations sur des sujets d'histoire ou d'archéologie, il a publié une collection de pièces intéressantes avec des préfaces et des notes (*Miscellanea Lipsiensa*; Leipzig, 1716-1723, 12 vol. in-8°), collection continuée plus tard par Mencken.

Supplém. à Jöcher, *Gel.-Lex.*

PEUCER (*Gaspar*), célèbre médecin et mathématicien allemand, né à Bautzen, le 6 janvier 1525, mort à Dessau, le 25 septembre 1602. Fils d'un artisan aisé, il montra de si heureuses dispositions, qu'il put dès l'âge de quinze ans fréquenter l'université de Wittemberg, où, demeurant dans la maison de Mélanchthon, il étudia, outre les belles-lettres, la philosophie et la théologie, surtout la médecine et les mathématiques; cette dernière science, qui lui avait été enseignée par Rheticus et Reinhold, il fut en 1554 chargé de l'enseigner lui-même; nommé en 1559 à une chaire de médecine, il fut, en 1560, choisi pour remplacer dans le rectorat Mélanchthon, qui venait de mourir, et dont il était devenu le gendre dès 1550. Il fut en même temps appelé à l'inspection des études, charge qu'il exerça, d'accord avec son ami Krakau, le curateur de l'université, de manière à faire prévaloir peu à peu les principes philosophiques et théologiques de Mélanchthon. Celui-ci n'avait pu exposer le fond de sa doctrine qu'en se servant de termes ambigus, pour ne pas attirer sur lui la colère des orthodoxes luthériens, tout-puissants auprès du gouvernement de la Saxe. Peucer, usant du même stratagème, parvint peu à peu à faire donner les principales chaires à des partisans de Mélanchthon ou philippistes, comme on les appelait; s'enhardissant dès lors, il employa des procédés violents contre ceux des professeurs ou des élèves qui tentèrent de s'opposer à cette nouvelle tendance. Pour résister aux attaques qu'il prévoyait de la part des universités luthériennes, il chercha à établir solidement son crédit à la cour de son souverain, l'électeur de Saxe Auguste; il y réussit au point que l'électeur, après l'avoir nommé, en 1570, son médecin particulier, le pria d'être parrain de son fils le prince Adolphe. Aidé de son ami Krakau, qui était devenu un des conseillers favoris d'Auguste, il obtint que tous les ecclésiastiques de l'électorat fussent en 1569 obligés, sous peine de destitution, de souscrire au *Corpus doctrinæ* de Mélanchthon. Grâce à ses efforts, les philippistes eurent en 1571 la majorité dans la réunion convoquée par l'électeur, pour y faire rédiger une déclaration de foi à l'égard de la Cène, et ils firent passer dans ce document, appelé le *Consensus* de Dresde, une partie de leurs opinions analogues à celles des calvinistes, cela en employant des termes qui prêtaient à diverses explications. Cependant les luthériens jettèrent les hauts cris en apercevant les progrès de ce qu'ils nommaient le *crypto-calvinisme*; l'un des plus violents, Jacques Andrea, professeur à Tubingue, parvint à rendre suspectes à l'électeur les sourdes menées des philippistes, qui étaient parvenus à persuader à ce prince qu'ils n'avaient aucunement l'intention de s'écarter de la confédération luthérienne. Le conseiller Lindemann, le secrétaire Jenisch et autres ennemis des philippistes profitèrent de ces nouvelles dispositions d'Auguste pour mettre sous ses yeux des lettres de Peucer et de Krakau, où ils parlaient ouvertement de leurs projets, qu'ils espéraient voir bientôt triompher. L'électeur entra dans la plus grande colère, et fit arrêter dans les premiers jours d'avril 1574, Peucer, Krakau, et deux prédicateurs de Dresde, Schutz et Stoessel. Peucer, amené à Dresde par une commission présidée par Lindemann, se laissa, par des menaces, arracher la confession d'avoir cherché au moyen d'intrigues à introduire en Saxe les

croyances sacramentaires; il se décida à signer cet aveu, parce qu'on lui promit que pour toute punition il perdrait seulement sa place d'inspecteur de l'académie. Mais il fut gardé prisonnier et condamné quelques mois après à demeurer à Rochlitz sous une étroite surveillance. Ses coaccusés éprouvèrent des traitements encore bien plus sévères; tous les philippistes furent bannis de Saxe. L'année suivante une nouvelle instruction fut commencée contre Peucer, quoique l'empereur Maximilien II eût instamment réclamé sa mise en liberté au nom de la liberté de conscience. Auguste, pour le forcer à revenir entièrement à l'orthodoxie luthérienne, ordonna contre lui des rigueurs croissantes, et le fit enfermer en 1576 à la Pleissembourg, près de Leipzig. On ne lui laissa que quelques livres; pour écrire, il était obligé de fabriquer en cachette une sorte d'encre avec des mies de pain rôties et de la poussière dissoute dans de la bière; pour tout papier il n'avait que les marges de ses livres. Toutes ces duretés n'ébranlèrent pas sa ferme résolution de ne se prêter à aucune abjuration; après des souffrances infinies, dont il a écrit lui-même le récit dans son *Historia carcerum C. Peuceri*, Zurich, 1604, in-12, il fut relâché le 8 février 1586, à la demande du prince d'Anhalt Joachim-Ernest, dont Auguste venait d'épouser la fille; le prince le nomma son médecin, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort auprès des fils de Joachim-Ernest, qui le chargèrent aussi de plusieurs missions diplomatiques; le landgrave de Hesse, l'électeur palatin et d'autres princes s'attachèrent à lui faire oublier par leurs bienfaits sa longue captivité et à réparer le délabrement de sa fortune qui en avait été la suite. Il possédait des connaissances étendues et variées; il avait de grandes qualités morales; mais il était plein d'orgueil, et la hauteur avec laquelle il cherchait à imposer ses idées aux autres fut en partie cause de sa chute, qu'il supporta du reste avec un courage admirable. On a de lui : *Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus et primo motu*; Wittemberg, 1551, 1553, 1587, in-8° : — *Commentarius de præcipuis divinationum generibus*; ib., 1553, in-4°; 1560, 1571, 1576, 1580, in-8°; Francfort, 1593, 1607, in-8° : cet ouvrage curieux fut traduit en français par Sim. Goulart; — *De Dimensione Terræ, et geometrice numerandis locorum particularium intervallis*; ib., 1554, in-8°; — *De origine et causis succini prussiaci*; ib., 1555, in-8°; — *De sympathia et antipathia rerum in natura*; ib., 1574; — *Hypotheses astronomicæ*; ib., 1571, in-4°; — *De essentia, natura et ortu animi hominis*; Marbourg, 1590; — *Doctrina fidei justificantis in ecclesia vera omnium temporum*; Genève, 1594; — *Idylium, Patria, seu Historia Lusatiæ superioris*; Bautzen, 1594, 1603, in-4°: ce remarquable poëme a été reproduit dans les *Scriptores Lusatici* de Hoffmann, t. I; l'*Introduction* de ce volume contient aussi une *Notice* sur Peucer (*voy.* Rost, *De Peuceri Idylio*; Bautzen, 1766, in-4°); — *Tractatus historicus de Melanchthonis sententia de controversia Cœnæ*; Amberg, 1596, in-4°; — *Practica curandi morbos internos*; Francfort, 1614; — *De febribus*; ib., 1614, in-4°; — outre plusieurs dissertations médicales et théologiques, Peucer a encore publié une édition des *Œuvres* de Mélanchthon, et une édition des *Lettres* de ce réformateur; quant à ses propres *Lettres*, elles se trouvent en manuscrit en partie à la bibliothèque de Dresde, où l'on conserve un grand nombre de documents qui concernent sa vie, en partie à la bibliothèque du couvent Saint-Michel à Lunebourg, et enfin à la bibliothèque de Rhediger à Breslau; quelques-unes ont été publiées dans les *Miscellaneen* de Strobel et dans le *Corpus reformatorum* de Bretschneider, t. VII; son *Testament*, qui contient des détails curieux sur les incidents douloureux de son emprisonnement, a paru à Zerbst, 1603, in-4°. A la bibliothèque de Berlin se trouve un volume manuscrit contenant plusieurs écrits inédits de Peucer.

Leupold, *Lebensbeschreibung Peucers* (Budissin, 1745). — Freher, *Theatrum*. — Niceron, *Mémoires*, t. XXVI. — Eickstædt, *Narratio de Peucero* (Iéna, 1841, in-4°). — Melmburg, *De Casp. Peucero* (Iéna. 1842). — Hutter, *Concordia concors*. — Planck, *Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs*, t. V. — Löscher, *Historia motuum*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PEUCHET (*Jacques*), publiciste et littérateur français, né le 6 mars 1758, à Paris, où il est mort, le 28 septembre 1830. Il fit de bonnes études au collége des Grassins et fut reçu maître ès arts à l'université; il renonça à l'étude de la médecine qu'il avait commencée pour suivre les cours de droit, et devint avocat. Vers 1785 il se lia avec l'abbé Morellet, et travailla aux mémoires dirigés contre la nouvelle Compagnie des Indes, dont on venait de rétablir le privilége, ainsi qu'au *Dictionnaire universel de commerce*. Les deux assemblées des notables lui fournirent l'occasion d'entreprendre pour M. de Calonne de nouveaux travaux administratifs; mais l'opposition qu'il montra sur l'affaire des parlements déplut au ministre, qui lui retira sa protection. En 1789 il entra dans les fonctions publiques, et fut représentant de la commune et l'un des membres de l'administration municipale, au département de la police, qu'il géra depuis le mois de septembre jusqu'au mois d'août 1790. Peuchet, qui avait d'abord figuré dans les rangs des patriotes zélés, revint bientôt à des principes modérés et obtint la rédaction de la *Gazette de France*, à laquelle il joignit celle du *Mercure* pour la partie politique. La vigueur avec laquelle il y défendit les principes monarchiques et la personne même du roi faillit, après le 10 août, lui coûter la vie; après avoir subi une courte détention, il se retira à la campagne et devint, pendant la terreur, administrateur du dis-

trict de Gonesse. La constitution de l'an III ayant été mise en activité, il fut appelé au ministère de la police, et y dirigea le bureau des lois et des matières contentieuses sur les émigrés, les prêtres et les conspirateurs. L'indulgence qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions le fit destituer après le 18 fructidor, et il n'échappa à la déportation que par la fuite. Nommé par Chaptal membre du conseil du commerce et des arts (1801), il échangea en 1805 cette place contre celle d'archiviste de l'administration des droits réunis, véritable sinécure qu'il dut à la bienveillance de François (de Nantes). Sous la première restauration il fut censeur des journaux, et sous la seconde archiviste de la préfecture de police jusqu'en 1825, où il fut mis à la retraite parce qu'il avait témoigné, dans un de ses ouvrages, quelque penchant pour les opinions de Mirabeau. Peuchet est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Dictionnaire de police et de municipalité*; Paris, 1789-1791, 2 vol. in-4°, formant les t. IX et X du *Dict. de jurisprudence* (*Encyclopédie méthodique*), où il a encore écrit la *Législation de l'Assemblée constituante* (1792, 1 vol.); — *Dictionnaire universel de la Géographie commerçante*; Paris, 1799-1800, 5 vol. in-4°, rédigé en partie sur des matériaux fournis par Morellet; — *Vocabulaire des termes de commerce, banque, manufactures*, etc.; Paris, 1801, in-4° et in-8°; — *Bibliothèque commerciale*; Paris, 1802-1806, 12 vol. in-8°, et 12 n^{os} en 1815; — *Essai d'une statistique générale de la France*; Paris, 1802, in-4°; — *Statistique générale et particulière de la France et de ses colonies*; Paris, 1803, 7 vol. in-8° et atlas, rédigée en société avec Sonnini, Herbin et autres écrivains; — *Statistique élémentaire de la France*; Paris, 1805, in-8°; — *Campagnes des armées françaises en Prusse, Saxe et Pologne*; Paris, 1807, 4 vol. in-8°; — *Description topographique et statistique de la France*; Paris, 1810-1811, 2 vol. in-4° et cartes, avec Chanlaire et Herbin; il n'a paru que 46 départements, dont chacun se vendait à part; — *Dictionnaire universel d'économie politique*; Paris, 1810, 4 vol. in-8°; — *Collection des lois, ordonnances et règlements de police depuis le treizième siècle*; Paris, 1818-1819, 8 vol. in-8°; le gouvernement n'ayant pas encouragé la publication de cet important recueil, l'éditeur n'a publié que cette série qui embrasse la police moderne de 1667 à 1789; — *Etat des colonies et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1783-1821); Paris, 1821, 2 vol. in-18; — *Mémoires* (apocryphes) *de Mlle Bertin sur la reine Marie-Antoinette*; Paris, 1824, in-8°; — *Mémoires sur Mirabeau et son époque*; Paris, 1824, 4 vol. in-8°; — *Manuel du négociant*; Paris, 1829, in-18, suivi d'un *Manuel du banquier* (1829); — *Mémoires tirés des archives de la police de Paris*; Paris, 1837-1838, 6 vol. in-8° : collection des plus intéressantes et à laquelle les romanciers modernes ont beaucoup emprunté. Peuchet a coopéré à la rédaction de *La Clef du cabinet des souverains*, du *Journal de Deux-Ponts*, de la *Biographie universelle* et surtout du *Moniteur universel*, qu'il a enrichi de très-nombreux articles de critique et de littérature.

Notice sur Peuchet; 1831, in-8°. — *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *La France littér.*

PEURBACH (*Georges* DE), célèbre astronome allemand, né à Peurbach, non loin de Linz, le 30 mai 1423, mort à Vienne, le 8 avril 1461. Reçu maître ès arts à Vienne, il visita ensuite l'Allemagne, la France et l'Italie pour étendre ses connaissances en astronomie, science qui lui avait été enseignée par des disciples de Jean de Gmunden. Il fut protégé par le savant cardinal Nicolas de Cuse, et par le légat Jean Blanchini, qui, après l'avoir gardé quelque temps à Rome dans sa maison, le fit appeler successivement par les universités de Ferrare, de Bologne et de Padoue pour y donner des cours d'astronomie. De retour à Vienne, il fut nommé à la chaire de mathématiques, qu'il garda jusqu'à sa mort, refusant par affection pour l'empereur Frédéric III les offres brillantes qui lui furent faites de divers côtés, notamment par le roi de Hongrie Ladislas. S'étant assuré des erreurs nombreuses de la traduction latine de Ptolémée, qui formait cependant avec les traductions d'Albategnius et d'Alfragan, et le livre de Sacrobosco, toute la base de la science d'alors, il s'appliqua à faire disparaître, avec l'aide de son élève favori Regiomontanus, les principales inexactitudes qui s'étaient introduites surtout par l'ignorance des copistes dans la version de Ptolémée, appelée aussi Almageste. S'aidant des observations qu'il avait faites avec plusieurs instruments de son invention et de tables auxiliaires, calculées avec un soin scrupuleux, il parvint en effet à introduire dans l'Almageste beaucoup de corrections heureuses. Il était sur le point, après avoir mené ce travail jusqu'au sixième livre, de repartir pour l'Italie afin d'y apprendre, sur le conseil du cardinal Bessarion, la langue grecque, pour pouvoir aborder le texte original de Ptolémée, lorsqu'il mourut prématurément, léguant à Regiomontanus la tâche de continuer la restauration de l'astronomie, qu'il avait si bien commencée. On a de Peurbach : *Theoricæ novæ planetarum*; Nuremberg, 1472, in-fol.; Augsbourg, 1485; Venise, 1486 et 1496; Milan, 1499; réimprimé avec divers commentaires une vingtaine de fois dans le courant du seizième siècle, cet ouvrage contient une théorie nouvelle des cieux solides d'Aristote; — *Institutiones in arithmeticam*; Vienne, 1511; Nuremberg, 1513, in-4°; — *Tabulæ ecclipsium*; Vienne, 1514, in-fol.; Bâle, 1553; — *Quadratum geometricum*; Nuremberg, 1516, in-fol.; 1536, in-8°; 1544, in-4°; description d'un instrument de géométrie; — *Tractatus super*

propositiones Ptolemæi de sinubus et chordis; item compositio tabularum sinuum; Nuremberg, 1541, in-fol.; le travail de révision entrepris par Peurbach sur l'Almageste a paru dans l'édition complète de ce traité publiée par Regiomontanus (*voy.* ce nom). Peurbach avait encore écrit une douzaine d'ouvrages énumérés en tête de ses *Tabulæ eclipsium*, mais probablement perdus aujourd'hui.

Gassendi, *Vie de Peurbach.* — Khautz, *Geschichte der œstreichischen Gelehrten.* — Rosenmüller, *Lebensbeschreibungen*, t. I. — Weidler, *Historia astronomiæ.* — Kæstner, *Geschichte der Mathematik*, t. II.

PEUTEMAN (*Nicolas*), peintre hollandais, né à Rotterdam, en 1657, mort dans la même ville, en septembre 1692. Sa famille était riche, et il eût pu aisément se passer de travailler; mais il fut entraîné par un goût singulier pour la peinture. Il lui plut surtout de représenter des scènes lugubres, mystérieuses, des cimetières, des ossuaires et des sujets allégoriques qui représentaient la brièveté de la vie humaine et les misères de ses vanités. Il sculptait aussi admirablement des têtes de mort, des squelettes. Ses œuvres sont très-rares et demeurées fort recherchées de certains amateurs. Peuteman mourut victime de ses goûts sombres. Un jour qu'il dessinait dans un cabinet d'anatomie, il s'assoupit. Tout à coup il fut réveillé par une violente secousse, et vit les squelettes qui l'entouraient se heurter les uns contre les autres; les têtes et les ossements sauter hors de leurs rayons. Une résurrection semblait s'opérer sous ses yeux. Il ne put supporter un tel spectacle et tomba inanimé. C'était l'effet du tremblement de terre qui effraya Rotterdam le 18 septembre 1692. A. DE L.

Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, t. II, p. 386.

PEUTINGER (*Conrad*), célèbre humaniste allemand, né le 14 octobre 1465, à Augsbourg, mort dans cette ville, le 24 décembre 1547. Il était d'une famille distinguée qui, originaire de Peutingau, s'était établie, à la fin du treizième siècle, à Augsbourg, où elle fut inscrite ensuite dans la corporation des marchands, et dont plusieurs membres furent élus dans le courant du quinzième siècle membres du grand conseil (*voy.* STETTEN, *Geschichte der adelichen Geschlechter der Reichstadt Augsbourg et Geschichte von Augsbourg*). Après avoir reçu une éducation soignée, il alla, en 1482, étudier les belles-lettres et la jurisprudence en Italie; il fréquenta les universités de Padoue, de Bologne et de Florence, et se rendit à Rome, où il suivit assidûment les leçons de Pomponius Lætus, qu'il avait déjà entendu à Padoue, et qui lui inspira un goût prononcé pour les livres et manuscrits précieux. Reçu docteur en droit, il retourna en 1486 à Augsbourg, où il fut nommé en 1493 au poste important de secrétaire de la ville, ce qui le plaçait à la tête de la chancellerie. Il eut dans les années suivantes à représenter la ville aux diètes de Lindau et d'Augsbourg, à la convention de Worms, aux réunions de la Ligue de Souabe et dans d'autres occasions; il fut aussi chargé de plusieurs missions auprès de l'empereur Maximilien, qui, reconnaissant son savoir et son esprit, lui accorda toute sa faveur et le nomma son conseiller. Il jouit auprès de Charles-Quint d'un égal crédit, dont il usa dans l'intérêt des lettres et aussi pour faire accorder à sa ville natale plusieurs priviléges. Après avoir encore assisté à la fameuse diète d'Augsbourg de 1530, où il eut, au nom de sa ville, à se joindre à ceux qui *protestèrent* contre la décision de la majorité au sujet des hérétiques; il résigna ses emplois pour se livrer entièrement à son goût pour l'étude. En 1538 il fut élevé par l'empereur au rang de patricien. Père de dix enfants, que lui avait donnés sa femme, Marguerite Welser, femme aussi distinguée par ses vertus que par son savoir, il eut la satisfaction de voir ses fils arriver aux fonctions les plus honorables et ses filles contracter de brillants mariages. Il mourut laissant la réputation méritée non-seulement d'avoir été un des hommes les plus savants de son temps, mais encore d'avoir fondé en Allemagne la science des antiquités romaines et germaniques. Il recueillit lui-même un grand nombre de statues, d'inscriptions et autres monuments, et fit tous ses efforts pour éveiller chez les autres une égale sollicitude pour les restes de l'antiquité; il possédait aussi une magnifique collection de médailles, et il avait, un des premiers, écrit un traité de numismatique, aujourd'hui perdu. Il avait encore réuni une quantité de manuscrits précieux, entre autres ceux de beaucoup de chroniques du moyen âge; ils furent en grande partie transportés plus tard, par l'entremise du prince Eugène, à la bibliothèque de Vienne, entre autres la fameuse *Tabula Peutingeriana*, monument d'une importance si considérable pour la géographie ancienne, et qui avait été légué à Peutinger par Conrad Celtes. Quant à sa belle bibliothèque, elle fut conservée avec soin par ses descendants, dont le dernier, Didier-Ignace, mort dans la première moitié du siècle dernier, la donna par testament aux jésuites d'Augsbourg. Les nombreuses notes ajoutées par lui aux marges de ses livres nous font juger de l'étendue et de la variété de ses connaissances. Il écrivait le latin avec beaucoup de pureté et d'élégance, qualités qu'il avait acquises par une lecture attentive et répétée des auteurs romains. Quant au grec, il ne l'apprit qu'à l'âge de quarante ans, mais il parvint néanmoins à une connaissance suffisante de cette langue. Après les historiens, il lisait de préférence les philosophes, particulièrement Platon et les Pères de l'Église; il s'occupait aussi avec succès d'études médicales. Mais son principal titre de gloire est d'avoir, par son exemple, par son influence, donné en Allemagne une impulsion durable aux recherches archéologiques et historiques, et d'avoir sauvé de la destruction une quantité de manuscrits précieux. Il était en

relation avec presque tous les savants de son temps; Reuchlin, Trithème, Mutter, Thomas Morus, Louis Vivès, Froben, Paul Manuce, Beatus Rhenanus et Pirckheimer lui étaient attachés par des liens particuliers d'amitié. On a de lui : *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum et ejus diocesi;* Augsbourg, 1505, in-fol.; ce livre, le premier imprimé en Allemagne qui contienne des inscriptions romaines, parut de nouveau sous le titre d'*Inscriptiones vetustæ romanæ*; Mayence, 1520, in-fol., et Venise, 1590, cette dernière fois avec beaucoup d'adjonctions, dues en partie à Peutinger, en partie à Marc Welser; — *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur;* Strasbourg, 1506, 1530, in-4°; Augsbourg, 1781, in-8°; reproduit dans le t. I des *Scriptores* de Schard; Peutinger chercha à établir dans la première partie que les reliques de saint Denis l'Aréopagite reposent à Ratisbonne, dans la seconde que saint Paul était marié, dans la troisième que les anciens habitants de l'Inde sont parvenus jusqu'aux côtes de l'Allemagne, et dans la quatrième et dernière, la plus remarquable, que les Germains commandaient déjà du temps de Jules César et avant dans plusieurs districts voisins du Rhin, de Cologne à Strasbourg; — *Oratio pro civitate Augusta Vindelicorum imperatori Carolo Brugis pronuntiata;* Anvers, 1519, in-4°; — *Epistola ad Bernhardinum Carvasalum cardinalem;* ibid., 1521, in-4°; Peutinger y énumère les empereurs qui se sont montrés particulièrement dévoués au saint-siége; — *De inclinatione Romani imperii et exterarum gentium, præcipue Germanorum, commigrationibus*, dans l'édition de Procope, de 1531; — *Breve Chronicon Boiariæ et Sueviæ ab anno* 906-1280, et *Breve Chronicon Augustanum* dans les *Scriptores boici* d'Œfele. Outre ces ouvrages, Peutinger a encore laissé en manuscrit, entre autres : *Collectiones ex Scriptura et ceteris bonis auctoribus sententiarum adversus Anabaptistas; Imperatorum et tyrannorum Imperii Romani res gestæ*, écrit avec le secours d'inscriptions et autres monuments de ce genre; *Collectiones in jure; Acta publica sub Maximiliano et Carolo V; Consilia; De jureconsultis, seu de claris legum interpretibus; Liber annotationum*, traité de droit; *Schediasma de herbis; Inscriptiones antiquæ; De matrimonio*, etc.; enfin Peutinger a publié les premières éditions de *Ligurinus* et de *Conrad de Lichtenau*, celles de *Paul Diacre*, de *Jornandès*, etc.

Pantaleo, *Prosopographia*. — Adami, *Vitæ jureconsultorum*. — Freher, *Theatrum*. — J. Chr. Wendler, *De vita et meritis Peutingeri*. — Brucker, *Ehrentempel*. — Œfele, *Peutingeriana*. — Lotter, *Vita Peutingeri* (1729, in-4°; la nouvelle édition de cette excellente biographie, donnée par Veith; Augsbourg, 1783, in 8°, contient un assez grand nombre de lettres de Peutinger).

PEVERNAGE (*André*), compositeur belge, né en 1541, à Courtrai, mort le 30 juillet 1589, à Anvers. D'abord maître de musique de la collégiale de Courtrai, il abandonna cette place pour aller s'établir à Anvers, où il passa les dix ou douze dernières années de sa vie en qualité de simple musicien de la cathédrale. Il avait organisé dans sa maison des concerts hebdomadaires, et y faisait entendre les plus beaux morceaux des compositeurs en vogue. On a de lui : *Cantiones sacræ* (Anvers, 1574-1591, 5 part. in-4°); des *Messes*, divers morceaux religieux, et un recueil compilé d'après différents auteurs sous le titre d'*Harmonie céleste* (Anvers, 1583, 1593, in-4°).

Paquot, *Mémoires*.

PEY DE GARROS. *Voy.* GARROS.

PEYER (*Jean-Conrad*), anatomiste suisse, né le 26 décembre 1653, à Schaffouse, où il est mort, le 29 février 1712. Après avoir été reçu docteur à Bâle (1681), il s'établit dans sa ville natale et ne s'y distingua pas moins dans la pratique de son art que par la manière dont il remplit successivement les chaires d'éloquence, de logique et de physique. Il était membre de l'Académie des curieux de la nature. Son principal mérite est d'avoir découvert ou plutôt exactement décrit les follicules muqueux disséminés dans la longueur de l'intestin grêle, et que l'on a longtemps désignés sous le nom de *Glandes de Peyer*. On a de lui : *De glandulis intestinorum* (Schaffouse, 1677, in-8°); *Methodus historiarum anatomico-medicarum* (Paris, 1678, in-12); *Parerga anatomica et medica VII* (Genève, 1681, in-8°); et *Merycologia, sive de ruminantibus et ruminatione* (Bâle, 1685, in-4°), traité remarquable d'anatomie comparée.

Manget, *Bibl. medica*. — *Biogr. méd.*

PEYERLE (*Hans-Georg*), historien allemand, natif d'Augsbourg, vivait au dix-septième siècle. Il se trouva à Moscou, en 1606, au moment où cette ville acclamait comme souverain légitime le faux Dmitri. Il assista à l'horrible drame qui termina ce règne, et en a laissé le curieux récit, qui est conservé en manuscrit à la bibliothèque de Wolfenbüttel. M. Oustrialof en a donné une traduction en russe dans son recueil de *Témoignages contemporains sur le faux Dmitri*, et Meusel en a inséré quelques extraits dans son *Geschichtforscher*, mais il vaudrait la peine d'être plus connu et traduit en français.

A. G.

Schlözer, *Versuch einer neuen Einleitung in die Russische Geschichte*; Riga, 1778. — Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*.

PEYRARD (*François*), mathématicien français, né en 1760, à Vial (Haute-Loire), mort le 3 octobre 1822, à Paris. Après avoir été bibliothécaire de l'École polytechnique, il fut pourvu en 1807 de la chaire de mathématiques au lycée Bonaparte. On le chargea sous l'empire de différentes missions scientifiques en Italie, et ses services lui valurent une pension; malgré

cela il tomba, par défaut de conduite, dans le plus grand dénuement, et alla mourir à l'hôpital Saint-Louis. Plusieurs de ses ouvrages ont été cités avec distinction dans les rapports de l'Institut. Il a composé : *De la Nature et de ses lois*; Paris, 1793, in-8°; 4e édit., 1794, in-18; — *Précis des principales descentes qui ont été faites dans la Grande-Bretagne*; Paris, 1798, in-8°; — *Alphabet français*; 1805, in-8°; — *Statique géométrique démontrée à la manière d'Archimède*; Paris, 1812, in-8°; — *Principes fondamentaux de l'arithmétique*; Paris, 1822, 1842, in-8°. Outre une version des *Poésies complètes d'Horace* (1803, 2 vol. in-12), faite d'après l'abbé Batteux, il a traduit les *Œuvres d'Archimède* (1807, in-4°), accompagnées d'un commentaire et réimpr. en 1808, 2 vol. in-8°, avec 500 fig., avec un mémoire de Delambre sur l'arithmétique des Grecs; et les *Œuvres d'Euclide* (1814-1818, 3 vol. in-8°, fig.); ces deux traductions sont regardées comme les meilleures et les plus complètes que l'on possède. Peyrard a encore revu et augmenté le *Cours de mathématiques* de Bezout (1793-1805, 5 vol. in-8°), qui a eu plusieurs éditions.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

PEYRARÈDE (*Jean* DE), poëte latin, mort vers 1660. C'était un gentilhomme gascon et protestant, qui eut pour précepteur Jean Cameron, un des fameux érudits de son temps. Il entendait assez bien la critique; ses Remarques sur Térence et ses Commentaires sur Florus lui attirèrent les éloges de Balzac et de Huet; il était en commerce de lettres avec Vossius, et La Mothe-le-Vayer le cite plusieurs fois. Vers la fin de sa vie il fut réduit, d'après Costar, à expliquer les poëtes aux gens de condition. Il ne craignit pas d'achever les vers imparfaits de Virgile, et les réunit à d'autres pièces latines de sa composition qu'il dédia à la reine Christine de Suède.

Balzac, *Lettres choisies*. — La Mothe-le-Vayer, *Remarques sur Florus*. — Costar, *Mémoires des gens de lettres vivants en 1655*. — Moréri, *Grand Dict. histor.*

PEYRAUD DE BEAUSSOL (*N....*), littérateur français, né vers 1735, à Lyon, mort vers 1800. Il s'est fait connaître dans l'histoire du théâtre par une tentative malheureuse, renouvelée quelquefois après lui avec aussi peu de succès : nous voulons parler d'une tragédie, *Les Arsacides*, en six actes. Les comédiens, par une singulière négligence, ne s'aperçurent de l'innovation que dans les répétitions; ils jouèrent la pièce deux fois (1775), et se dispensèrent d'une troisième exécution en donnant à l'auteur une indemnité de 1,200 francs. Peyraud fut un des écrivains auxquels la Convention nationale accorda des secours. On a encore de lui : *Stratonice*, tragédie non représentée (1756, in-8°); *Poëme aux Anglais à l'occasion de la paix* (1763, in-8°); *Echo et Narcisse* (1769, in-8°), poëme en trois chants dans un genre nouveau qui tient de l'héroïde, de l'élégie et de l'idylle; *Vie de Mlle d'Éon* (1779, in-8°), sous le nom de La Fortelle; et *L'Antonéide ou la Naissance du dauphin et de Madame* (1781, in-8°), poëme en sept chants.

Rabbe, *Biogr. des Contemp.* (Suppl.). — Quérard, *La France littéraire.*

PEYRE (*Marie-Joseph*), architecte français, né à Paris, en 1730, mort à Choisy-le-Roi, le 11 août 1785. Malgré la volonté de son père, il suivit l'école de Blondel, et à vingt et un ans, il remporta le premier grand prix d'architecture; après de sérieuses études en Italie, il revint à Paris, où il s'efforça de détruire le mauvais goût qui s'était introduit dans l'architecture à la suite du règne de Louis XIV. Pour y parvenir, il composa un projet sur les académies dans lequel il combattait les anciens préjugés. Ses observations excitèrent d'abord l'inimitié de ceux qu'il voulait éclairer; mais l'on finit par lui rendre justice, et l'Académie royale d'architecture se décida à l'admettre, en 1767, au nombre de ses membres. Il venait, d'ailleurs, de publier ses *Œuvres d'architecture* (1765, in-fol.), qui contiennent des projets habilement conçus et de beaux dessins d'après les monuments antiques. Dans une 2e édition, donnée en 1795, on trouve aussi de lui une bonne *Dissertation sur la distribution des anciens comparée à celle des modernes et sur la manière d'employer les colonnes.* Peyre obtint la direction des bâtiments du roi, et fut chargé de construire, avec Wailly, le Théâtre-Français, qui reçut, depuis, le nom d'Odéon.

Delandine, *Dict. historique.*

PEYRE (*Antoine-François*), architecte français, frère du précédent, né le 5 avril 1739, à Paris, où il mourut le 7 mars 1823. Il fréquenta d'abord l'atelier du peintre Pierre. Mais l'exemple de son frère le décida à se consacrer à l'architecture. En 1763, il obtint le premier grand prix, et pendant son séjour à Rome, il se signala dans l'art de la perspective par de beaux dessins qui sont au musée du Louvre. De retour à Paris, il fut nommé contrôleur des bâtiments du roi à Fontainebleau et à Saint-Germain. Deux petites églises, qu'il construisit dans cette dernière ville, lui donnèrent l'occasion de prouver qu'on peut être grand dans de petites dimensions et que la sobriété des détails est préférable à un vain luxe d'ornements. En 1777, il fut reçu membre de l'Académie royale d'architecture. Deux ans après, cette Académie ayant été consultée sur le choix d'un architecte que demandait l'électeur de Trèves pour terminer à Coblentz un palais dont on avait reconnu le plan vicieux, ce fut Peyre que l'on désigna. Il existait au château de Fontainebleau un grand nombre d'objets d'art que l'incurie avait laissés dans les greniers et sur le sol. Peyre en plaça une grande partie dans les jardins, et quand vinrent les jours de dévas-

tation, on dut à ses soins la conservation de 5 à 6,000 figures faites d'après des originaux antiques. Il persuadait aux membres du comité révolutionnaire de Fontainebleau que beaucoup de ces personnages de bronze et de marbre, à qui ils en voulaient, étaient de très bons citoyens de la république romaine qui méritaient d'être conservés. Mais le moyen ne put servir pour les tableaux et les peintures; on les condamna au feu, entre autres un beau portrait de Louis XIII par Philippe de Champagne, dont Peyre ne put obtenir qu'une main, que l'on découpa. Cependant son zèle finit par le rendre suspect, et il fut détenu au château de Fontainebleau devenu maison d'arrêt, jusqu'au 9 thermidor. Nommé successivement membre de l'Institut, membre du conseil des bâtiments civils et de l'administration des hospices, il était aussi appelé dans toutes les commissions relatives aux travaux publics. En même temps, il donnait ses soins à une école d'où sont sortis un grand nombre d'habiles architectes. Il a publié : *Restauration du Panthéon* (1799, in-8°); *Projets d'architecture* (1812, in-fol.); *Considérations sur la nécessité de rétablir l'ancienne Académie d'architecture et un système d'administration qui puisse concilier à la fois la gloire de l'art et les intérêts du gouvernement* (1815, in-4°); *Lettre relative à la reconstruction de l'Odéon* (1819, in-fol.); des *Œuvres d'architecture* (1819-1820, de 80 pl. in-fol., avec un texte); différents *Mémoires* publiés dans la collection de l'Institut. Il a donné une nouvelle édition des *OEuvres d'architecture* de son frère (1795, in fol.). G. DE F.

Quatremère de Quincy, *Notice sur A.-F. Peyre*; 1824, in-4°. — *Moniteur univ.*, 24 janvier 1824.

PEYRE (*Antoine-Marie*), architecte français, neveu du précédent, fils de Marie-Joseph, né le 24 février 1770, à Paris, où il est mort, le 25 février 1843. Il eut pour maîtres son père et son oncle. Il suivait avec distinction les cours de l'Académie lorsque éclata la révolution. Adoptant avec chaleur les idées nouvelles, il entra dans les rangs de la garde nationale comme aide de camp de La Fayette, auprès duquel il fut blessé dans la journée du 17 juillet 1791, au Champ de Mars. Persécuté en 1793, il se réfugia à l'armée des côtes de Cherbourg, où il servit comme soldat dans l'artillerie. Après le 9 thermidor, il reprit ses études d'architecture. Sous le Directoire, il fut nommé architecte des bâtiments civils et chargé des travaux de l'Observatoire et du musée des monuments français. Voyant la France menacée de l'invasion étrangère, il quitta ses travaux, et, le 2 novembre 1799, il entra comme lieutenant dans les hussards volontaires et passa à l'état-major de l'armée des Grisons. Après la paix il fut réintégré dans les fonctions d'architecte du gouvernement. En 1809, il fut nommé architecte du palais de justice. Ayant puissamment contribué, en 1811, à l'organisation des sapeurs-pompiers de Paris, il devint capitaine-ingénieur de ce corps. Officier d'état-major de la garde nationale, lors de l'invasion de 1814, il fut fait prisonnier sous Pantin et conduit devant l'empereur de Russie, qui le renvoya avec un message pour le roi Joseph. Rendu à la vie civile, il se livra entièrement à des travaux d'architecture que la révolution de 1830 vint interrompre. On le vit aussitôt à la tête du mouvement de son arrondissement, et il fut nommé chef de bataillon de la garde nationale et colonel aide de camp du général La Fayette.

Les principaux travaux de Peyre sont l'ancienne salle du théâtre de la Gaieté (1800) qu'un incendie a détruite; le marché Saint-Martin (1810); la salle de spectacle de Soissons, celle de Lille; les abattoirs de cette ville (1823); de grands travaux au palais de justice de Paris, entre autres la reconstruction des voûtes souterraines, d'un bâtiment du quai de l'Horloge; les bâtiments neufs des Sourds-Muets, les plans de la reconstruction de l'Odéon, de l'École vétérinaire d'Alfort, de l'hôtel de ville de Béthune, etc. En 1840, il a exécuté la charpente en fer du marché des Blancs-Manteaux, à Paris, suivant un système entièrement neuf. G. DE F.

Guyot de Fère, *Biog. des artistes français contemp.* — Rabbe, Boisjolin, etc., *Biogr. des Contemp.*

PEYRÈRE (LA). *Voy.* LA PEYRÈRE.

PEYRILHE (*Bernard*), médecin français, né le 10 janvier 1737, à Pompignan (Tarn-et-Garonne), mort à Grenade sur Garonne le 12 février 1804. Après de bonnes études il fut admis à l'Académie des sciences de Toulouse, et agrégé le 6 août 1768 au Collége des chirurgiens de Paris. Son érudition et son goût particulier pour l'ancienne littérature médicale le firent bientôt remarquer, et peu d'années après, il publia avec Dujardin l'*Histoire de la Chirurgie* (Paris, 1774-1780, 2 vol. in-4°); le troisième volume de cet ouvrage, dû à Peyrilhe seul, est resté inédit. A cette époque, il partagea un prix sur le cancer proposé par l'Académie de Dijon, et sa dissertation *De cancro* (1774, in-12, trad. en français, 1776) fut pendant longtemps considérée comme le meilleur ouvrage qu'on possédait sur cette redoutable affection. Peyrilhe cependant préférait de beaucoup à la chirurgie la botanique et la matière médicale; mais son imagination active lui suggéra quelquefois des théories bizarres, telle que celle par laquelle il croyait expliquer l'action du mercure sur l'économie animale. Professeur royal de chimie chirurgicale aux écoles de sa compagnie, il fut, en 1794, lors de la formation de l'École de santé, actuellement Faculté de médecine de Paris, nommé professeur de matière médicale à cette école. L'année précédente, il avait été nommé assesseur de la justice de paix de la section de Marat et de Marseille, section dont il présidait le comité, qui tenait ses séances aux Cordeliers.

Outre les ouvrages cités, on a de Peyrilhe : *Remède nouveau contre les maladies vénériennes, ou essai sur la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils* (Paris, 1774 et 1786, in-8°), trad. en allemand ; — *Précis historique sur la maladie d'Amboine* (1783, in-8°); — *Tableau d'histoire naturelle des médicaments* (Paris, 1800, in-8°, et 1818, 2 vol. in-8°, avec notes de Lallier-Winslow). H. F.

Biogr. médic. — *Biogr. portat. et univ. des Contemp.* — Éloi, *Dict. hist. de la médecine.*

PEYRON (*Jean-François-Pierre*), peintre et graveur français, né à Aix, en Provence, le 15 décembre 1744, mort à Paris, le 20 janvier 1814 (1). Il suivit d'abord les leçons d'Arnulphi et de Dandré-Bardon, ses compatriotes, puis étant venu à Paris, en 1767, il entra dans l'atelier de Lagrenée l'aîné. En 1773, son tableau de *La Mort de Sénèque* lui valut le grand prix de peinture. Résolu à suivre la route indiquée par Vien, il étudia avec ardeur à Rome l'antiquité et les œuvres des grands peintres, particulièrement de Poussin et de Raphael. Il ne revint en France qu'après sept années de séjour en Italie (1781), fut agrégé à l'Académie en 1783, et reçu définitivement le 30 juin 1787, sur la présentation d'un tableau de *Curius Dentatus refusant les présents des Samnites*. Vers ce même temps il fut nommé inspecteur de la manufacture des Gobelins. La révolution le priva de ses places, et ne lui permit pas d'exécuter les nombreuses commandes dont le roi l'avait chargé. Profondément affecté des événements dont il était le témoin et la victime, atteint jusque dans sa santé, il cessa de s'occuper de peinture, et traîna jusqu'à sa mort une vie languissante. Il avait exposé au salon de 1787 une esquisse du tableau de *La Mort de Socrate*, qu'il exécuta pour le roi deux ans plus tard avec des figures grandes comme nature. David avait traité le même sujet au même moment. Les tableaux de Peyron figurèrent aux expositions de 1785 à 1812. Le musée du Louvre possède trois de ses ouvrages. « Plein de la haute idée qu'il s'était faite de son art, dit M. Charles Blanc, il ne peignit que des tableaux de nature à inspirer des sentiments généreux, à éveiller de nobles souvenirs : *Paul-Émile, vainqueur, s'indignant de l'excès d'abaissement où se réduit Persée ; Œdipe soutenu par Antigone, accablant d'imprécations son fils Polynice ; l'École de Pythagore ; les entretiens de Démocrite avec Hypocrate*.... On peut dire que, par ce retour à l'antique, Peyron a précédé David dans la réforme et a contribué plus encore que Vien à la régénération de l'École. » M. de Baudicourt a catalogué 10 estampes gravées à l'eau-forte par Peyron, d'après ses dessins et les œuvres de Raphael et du Poussin. En 1816, on procéda à la vente de ses tableaux, dessins, etc., dont le *Catalogue* fut dressé par Regnault-Lalande. H. H—N.

P. de Baudicourt, *Le peintre-graveur français.* — F. Villot, *Notice des tableaux du Louvre.* — G. Duplessis, *Hist. de la Gravure en France.* — Ch. Blanc, *Le Trésor de la curiosité.*

(1) Les dates de naissance et de mort indiquées par la plupart des auteurs qui se sont occupés de cet artiste sont erronées; celles que nous donnons ici sont extraites des registres de l'état civil d'Aix et de Paris.

PEYRON (*Jean-François*), littérateur, frère cadet du précédent, né le 4 octobre 1748, à Aix, mort le 18 août 1784, à Gondelour, près Pondichéry. Il fut d'abord secrétaire d'ambassade à Bruxelles (1774), parcourut l'Espagne en 1777 et 1778, et suivit dans les Indes M. de Bussy, gouverneur de Pondichéry, en qualité de commissaire des colonies. On lui doit une relation agréable et fidèle sous le titre d'*Essais sur l'Espagne* (Genève, 1780, 2 vol. in-8°), contrefaite en 1782. Il a traduit de l'anglais les *Méditations* d'Hervey (1770, in-8°), avec Le Tourneur; *l'Homme sensible* (1775); *Choix des lettres de lord Chesterfield à son fils* (1776); *Lettres d'un Persan* de Lyttleton, ainsi qu'une collection de poëmes anglais, italiens, allemands et espagnols intitulée *Jeux de Calliope* (1776, in-12).

Desessarts, *Siècles littér.* — Jay, Jouy, etc., *Biogr. des Contemp.*

* **PEYRON** (*Victor-Amédée*, abbé), orientaliste italien, né le 2 octobre 1785, à Turin. De bonne heure il s'appliqua à l'étude des langues orientales sous la direction de l'abbé Valperga di Caluso, qui le comptait parmi ses meilleurs élèves. A l'âge de vingt ans, il fut en état de suppléer son maître dans la chaire des langues orientales, et après sa mort il lui succéda (1815). Il est docteur en théologie, membre de l'Académie des sciences de Turin et associé depuis 1854 de l'Académie des inscriptions. En 1848 il a été nommé sénateur par le roi Charles-Albert. Ses principaux ouvrages sont : *Descrizione d'un evangeliario greco;* Turin, 1808, in-8°; — *Empedoclis et Parmenidis fragmenta;* Leipzig, 1810, in-8°; — *Notitia librorum ms. vel descriptorum qui, donante Valperga Calusio, illati sunt in regia Taur. Athenæi Bibliotheca*; ibid., 1820, in-8°; — *Fragmente der Reden des Cicero* (Fragments des discours de Cicéron pour Scaurus et Tullius et contre Claudius); Stuttgard, 1824, in-4°; il avait retrouvé ces fragments dans les palimpsestes du monastère de Bobbio; — *Codicis Theodosiani Fragmenta inedita, ex cod. palimps.;* Turin, 1824, in-4°; — *Lexicon linguæ copticæ;* Turin, 1835, in-4°; — *Grammatica linguæ copticæ;* ibid., 1841, in-4°, avec un supplément à l'ouvrage précédent.

Jay, Jouy, etc., *Biogr. nouv. des Contemp.* — *Conv.-Lex.*

PEYRONIE (LA). *Voy.* LA PEYRONIE.

PEYRONNET (*Charles-Ignace*, comte DE), homme politique français, né à Bordeaux, en octobre 1778, d'une famille de la bourgeoisie, mort le 2 janvier 1854, au château de Mont-

ferrand (Gironde). Son père périt sur l'échafaud pendant la révolution. Il se destina d'abord au barreau, et s'y fit remarquer par une élocution abondante; mais son vif amour des plaisirs était peu compatible avec la gravité des études. A l'époque de l'entrée des troupes anglo-espagnoles dans les provinces du midi, il attira sur lui l'attention par l'exaltation de son zèle royaliste. Pendant les Cent Jours, il escorta la duchesse d'Angoulême jusqu'au navire sur lequel elle se réfugia pour retourner en Angleterre. Ce fut l'origine de sa fortune. Il fut nommé successivement président du tribunal de première instance de Bordeaux (26 octobre 1815), puis procureur général près la cour royale de Bourges. En 1821, il fut appelé à Paris pour soutenir, à la place de M. Jacquinot de Pampelune, devant la cour des pairs l'accusation portée contre les auteurs de la conspiration militaire du 19 août 1820, procès qui se termina par la condamnation à la peine capitale de plusieurs accusés. Élu député du Cher (1820) le 14 décembre 1821, il fut appelé au ministère de la justice. Son début dans la carrière gouvernementale fut la présentation, dans la session de 1822, du projet de loi sur la police de la presse, qui avait pour but d'aggraver la pénalité des lois de 1819. Cette nouvelle loi enlevait au jury la connaissance des délits de la presse, pour les soumettre au jugement des cours royales; elle autorisait ces mêmes cours à suspendre provisoirement et même à supprimer entièrement les journaux dont la tendance paraîtrait contraire à la paix publique, à la religion de l'État et à l'autorité royale; enfin, elle donnait au roi la faculté de rétablir la censure par ordonnance. Dans l'exposé des motifs de cette loi, le garde des sceaux, pour démontrer que ce projet n'était pas une violation de la Charte, développait cette théorie, si souvent reproduite à cette époque, que l'autorité royale était *antérieure* à la Charte, puisqu'elle l'avait octroyée à la nation, et qu'en conséquence elle devait être indépendante de ce qu'elle avait créé. La discussion de cette loi souleva des orages dans le sein des chambres; mais elle finit par être adoptée. Créé comte le 17 août 1822, M. de Peyronnet prit une part peu active à la session de 1823; en 1824 il fut réélu par le grand collége de la Gironde, et, dans la session de 1825 on le vit reparaître sur la brèche. Il présenta et fit adopter cette loi du sacrilége qui portait des peines si terribles, en punissant les vols commis dans les églises et la profanation des objets consacrés aux cultes, des travaux forcés à perpétuité, de la mort et de la peine du parricide. C'est également sous son administration que fut rétablie la censure. En 1827, M. de Peyronnet présenta cette célèbre loi de *justice et d'amour*, comme l'appelait le ministère, et qui fut qualifiée énergiquement par M. de Chateaubriand de *loi vandale*, qui avait pour but d'assujettir au dépôt préalable les écrits non périodiques, et au timbre les écrits de cinq feuilles d'impression et audessous. Cette loi rendait l'imprimeur responsable du délit, et autorisait le ministère public à poursuivre la diffamation, malgré le silence de la personne diffamée. Ce fut un déchaînement général contre cette confiscation de la pensée humaine. L'Académie française adressa au roi une protestation dans l'intérêt des lettres. La loi fut combattue dans la chambre des députés par La Bourdonnaye lui-même, le chef des ultra-royalistes. Adoptée néanmoins par cette chambre, elle fut retirée le 17 avril 1827, par le garde des sceaux, à la chambre des pairs, qui ne l'avait pas encore discutée, mais qui paraissait peu favorable à son adoption.

Après cet échec, M. de Peyronnet en éprouva un nouveau aux élections de cette année : les colléges électoraux de Bourges et de Bordeaux repoussèrent ses candidatures. Lors de la formation du ministère Martignac (5 janvier 1828), il fut remplacé à la justice par le comte Portalis, et nommé pair de France. Pendant la session de 1828, il s'effaça complétement. L'année suivante, le ministère Martignac fit place bientôt au ministère Polignac. M. de Peyronnet n'y entra point d'abord, mais il fut rappelé aux affaires, le 16 mai 1830, pour remplacer M. de Montbel à l'intérieur. Deux mois après paraissaient ces trop fameuses ordonnances du 25 juillet 1830, suivies d'une révolution et de la chute de la branche aînée des Bourbons.

M. de Peyronnet, après s'être dérobé pendant quelque temps aux poursuites prescrites contre les ex-ministres de Charles X, fut arrêté à Tours, vers la fin d'août. Traduit, avec MM. de Polignac, de Chantelauze et de Guernon-Ranville, devant la cour des Pairs, sur l'accusation de haute trahison, il chercha à établir qu'il s'était montré opposé aux ordonnances, et que s'il les avait signées, c'est qu'il avait obéi à un sentiment de déférence pour une autorité supérieure à la sienne. Avant la plaidoirie de M. Hennequin, son avocat, il prononça une courte allocution, où il présentait d'une manière touchante ses regrets d'avoir pris part à cette mesure funeste, et où il versait des larmes sur le sang qui avait été répandu de part et d'autre. Ce discours, si éloigné de son éloquence ordinaire, qui ne respirait que la hardiesse et quelquefois même l'audace, fit impression. M. de Peyronnet, comme ses collègues, fut condamné à la prison perpétuelle et à la dégradation civique. Cette peine lui fut remise : par ordonnance du 17 octobre 1836, il sortit du fort de Ham, après six ans de captivité.

On a quelques ouvrages de M. de Peyronnet, notamment : *Esquisse politique;* Paris, 1829, in-8°); — *Pensées d'un prisonnier;* Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Histoire des Francs;* Paris, 1855, 2 vol. in-8°; la 2e édit., qui est de 1846, a 4 vol.; — *Satires;* Paris, 2e édit., 1854, in-8°. Il a aussi fourni quelques articles au *Livre des Cent et un*, et la Vie de Mon-

taigne au *Plutarque français*. [ISAMBERT, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains*. — Jay, Jouy, etc, *Biogr. nouv. des Contempor*. — *Hist. du procès des ministres de Charles X*. — Vaulabelle. *Hist. des deux Restaurations*, VI à VIII.

PEYROT (*Jean-Claude*), poëte languedocien, né à Milhau, en 1709, mort à Paillas (Aveyron), en 1795. Il fit ses études chez les jésuites à Toulouse, fut prébendier de l'abbaye de Saint-Sernin dans la même ville durant vingt années et prieur de Pradinas jusqu'à l'abolition des bénéfices. Il se retira alors au village de Paillas. Sans ambition, il passa sa longue vie à cultiver la poésie et la musique. Quoiqu'il eût obtenu ses premiers succès aux académies de Toulouse, de Rhodez, aux jeux Floraux et par des productions écrites en français, il renonça presque entièrement à cette langue pour composer dans les dialectes languedociens, et surtout dans le patois rouerguois, qui lui offrait des hardiesses, des tours heureux, une énergie, une liberté d'expressions que ne comporte pas la prosodie française. Il a peint la nature et les scènes champêtres avec les grâces naïves qu'on admire chez Théocrite; on trouve dans ses œuvres de la gaieté, des épisodes intéressants et beaucoup d'originalité. Sa manière ne manquait pas non plus d'une certaine élévation lorsqu'il le fallait, témoins ces vers qui commencent le second chant de son poëme des *Quatre saisons ou Les Géorgiques patoises* (Milhau, 1781, in-12) :

Brillant astre del cel, dont la marcho rapido
Del temps que nous escape es la règle et lou guido,
Tu que de la nature animas lous ressorts,
Soulel, da mon esprit redoublo lous transports;
Qu'à ton grand fougalron ma muse refalcado,
Posco conduire à bout l'obro commençado!

Une partie des poésies de *l'Ermite de Paillas* (c'est ainsi que Peyrot aimait à se désigner) a été publiée sous le titre de *Œuvres patoises et françoises* (Milhau, an XIII et 1810, in-8°), on y remarque *Lo Primo Rouergasso* (Le Printemps en Rouergue); une *Ode* sur la maladie de Louis XV, des *Épîtres*, des *Compliments*, des *Bouts rimés* et une facétie plaisante, moitié vers moitié prose, *Le Chevalier de La Gragnotte*.

Éloge hist., civil et littér. de C. Peyrot; Milhau, 1812, in-8°.

PEYROUSE (LA). *Voy*. LA PÉROUSE et LA PEYROUSE.

PEYRUSSE D'ESCARS ou DES CARS, nom d'une famille qui possédait depuis le onzième siècle la seigneurie d'Escars dans la province de la Marche. Presque tous ses membres ont occupé des emplois honorables; on compte parmi eux un cardinal, des évêques, des chambellans, et plusieurs lieutenants généraux et chevaliers des ordres. Les plus remarquables sont :

PEYRUSSE D'ESCARS (*Jean* DE), mort le 21 septembre 1595, fut comte de La Vauguyon et prince de Carenci. Maréchal de camp en 1568, il servit à Jarnac et à Moncontour dans l'armée royale, et commanda en 1589 en Bretagne, sous le prince de Dombes.

PEYRUSSE D'ESCARS (*Anne* DE), cardinal de Givri, né le 29 mars 1546, à Paris, mort le 19 avril 1612, à Vic. Il prit l'habit des bénédictins à Dijon dans l'abbaye de Saint-Benigne, dont il devint abbé aussi bien que de quatre autres couvents du diocèse du Mans. Pendant un voyage qu'il fit à Rome il reçut de Pie V des marques particulières d'estime. Nommé évêque de Lisieux (1585), son zèle pour la religion le rendit odieux aux réformés et le jeta dans le parti de la ligue, dont il fut un des soutiens les plus ardents. Malgré ces précédents, il n'en fut pas moins élevé par Henri IV au siége de Metz (1608). Il tenait de Clément VIII le titre de cardinal (1596). — Un de ses frères consanguins, *Charles* D'ESCARS, mort en 1614, occupa les siéges de Poitiers (1564) et de Langres (1571).

PEYRUSSE (*Jean-François* DE), baron, puis duc d'Escars, né le 13 novembre 1747, mort le 9 septembre 1822, à Paris. Après avoir servi dans la marine, il devint colonel des dragons d'Artois, et épousa en 1783 la fille du banquier Laborde. Il était maréchal de camp lorsqu'en 1791 il suivit les princes dans l'émigration; ceux-ci lui confièrent une mission importante auprès de Gustave III, roi de Suède. En 1792 il prit du service dans l'armée prussienne. Rentré en France en 1805, il ne s'associa point aux intrigues qui firent exiler Mme de Nadaillac, sa seconde femme. De 1814 à 1816, il reçut les titres de lieutenant général, de premier maître d'hôtel du roi et de duc. Il mourut, dit-on, des suites d'une indigestion pour avoir trop mangé avec Louis XVIII un nouveau mets qu'ils avaient inventé de concert, et le roi lui aurait fait cette oraison funèbre : « Ce pauvre d'Escars! j'ai pourtant l'estomac meilleur que lui. »

PEYRUSSE (*François-Nicolas-René* DE), comte d'Escars, né le 13 mars 1759, mort le 30 décembre 1822, à Paris. Fils d'un lieutenant général mort en 1795, il fut aussi colonel des dragons d'Artois. Élu député aux états généraux, il vota avec la minorité royaliste; puis il quitta la France avec le comte d'Artois, dont il était gentilhomme d'honneur, et qui le chargea de différentes missions politiques. Nommé lieutenant général le 22 juin 1814 et confirmé dans la place de capitaine des gardes de Monsieur, qu'il avait occupée pendant l'exil, il reçut en 1815 la dignité de pair de France et le commandement de la 4e division militaire.

PEYRUSSE (*Amédée-François-Régis* DE), duc d'Escars, fils du précédent, né le 30 septembre 1790, à Chambéry. Nommé après la restauration colonel, aide de camp et gentilhomme du duc d'Angoulême, il fut employé en 1815 à l'armée du midi et en 1823 à celle d'Espagne. Les services qu'il rendit à la prise du Trocadero lui valurent la croix de grand-officier de la Légion d'honneur et le brevet de lieutenant gé-

néral. Le 30 mai 1825 Charles X attacha le titre de duc à la pairie que d'Escars avait héritée de son père. Il fut chargé pendant quelques années de l'administration des haras. Lors de l'expédition d'Alger, il se trouvait à la tête d'une division d'infanterie; mais en apprenant les événements de juillet 1830 il quitta le service, et se rendit immédiatement auprès de Charles X, qu'il accompagna dans son exil en Écosse et en Allemagne. En 1857 il a marié une de ses filles au duc de Vallombrosa. C'est le dernier membre survivant de cette ancienne famille.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*, art. ESCARS. — *Encycl. des Gens du Monde.*

PEYSSARD (*J.-P.-C.*), homme politique français, né en 1740, dans le Périgord, où il mourut, vers 1804. Officier dans un régiment d'infanterie, il fit plusieurs campagnes en Allemagne et en Amérique. Il était garde du corps et chevalier de Saint-Louis avant la révolution; il en adopta les principes avec chaleur et fut élu, en 1792, député de la Dordogne à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il accusa le roi d'avoir empoisonné François Gamain, serrurier qui avait construit la fameuse armoire de fer; et faisant un crime à Louis de son goût pour la chasse, il ajouta « que Louis avait montré dès son enfance cette perversité qui caractérise le despote, et qu'il avait fait sur les animaux l'apprentissage de cette brutalité qui a rougi les pages de la révolution du sang versé par ses mains homicides ». En juin 1793, il fut envoyé à l'armée du nord avec ses collègues Hentz et Duquesnoy, et dénonça le général Houchard et son état-major, comme ayant fait manquer les fruits de la victoire de Hondscoote. Au 9 thermidor il était commissaire à l'École de Mars qu'il chercha à faire marcher contre la Convention, et malgré la chute de Robespierre resta attaché au parti de la montagne. Accusé par Bourdon de l'Oise et Tallien d'être l'un des chefs de l'insurrection du 1er prairial an III (20 mai 1795), il fut arrêté et condamné à la déportation le 18 juin suivant. Amnistié le 4 brumaire an IV, il devint, en fructidor an V, administrateur de la Dordogne. Il fut destitué en 1798 comme démagogue et mourut dans la retraite. H. L—R.

Le Moniteur universel, an 1er, n° 255; an II, n°s 126, 214, 326; an III, n°s 102, 270; an IV, n° 44; an VI, n° 194. — *Biographie moderne* (1815). — Arnault, Jay, Jouy, *Biogr. nouv. des Contemp.*

PEYSSONEL (*Charles*, comte DE), archéologue français, né à Marseille, le 17 décembre 1700, mort à Smyrne, le 16 mai 1757. Il fit ses études à Paris et se fit recevoir avocat à Aix en 1723. Il pratiqua le barreau à Marseille jusqu'en 1735, où il suivit, comme secrétaire, le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France à Constantinople. Il rédigea avec ce diplomate les articles du traité de Belgrade. Louis XV le pensionna et le pape Clément XII le créa comte. Il explora ensuite les côtes de l'Asie Mineure pour y recueillir des antiquités et reconnaître les anciennes positions géographiques depuis l'embouchure du Méandre jusqu'au golfe de Satalie. Il courut de grands dangers parmi des populations fanatiques et pillardes, et n'y échappa que par sa rare présence d'esprit. Il rapporta de Chalcédoine, de Cumes d'Éolie, de Lyzique, des marbres précieux dont il fit présent au cabinet du Roi (1749). En 1747, il fut appelé au consulat de Smyrne, et l'Académie des inscriptions lui ouvrit ses rangs. Il mourut d'apoplexie. On a de lui : *Éloge du maréchal de Villars*, dans le *Recueil de l'Acad. de Marseille*, ann. 1734; — plusieurs *lettres*, dans le recueil des *Lettres sur Constantinople* de l'abbé Lévin (Paris, 1802, in-8°); — des *mémoires*, entre autres une *Dissertation sur les rois du Bosphore*, dans le *Recueil de l'Acad. des Inscriptions*; — la *Relation de ses voyages au Levant*, et quelques autres ouvrages restés inédits.

Son frère, *J.-Antoine* PEYSSONEL, né à Marseille, en 1694, y exerça la médecine. Il était membre des Académies des sciences de Paris, Montpellier, Rome, de la Société royale de Londres, etc. Il fut l'un des fondateurs de l'Académie de Marseille. On a de lui des articles publiés de 1756 à 1759 dans les *Philosophical Transactions*; des *Observations sur le corail* (Londres, 1756, in-12) et quelques mémoires sur le commerce et l'histoire naturelle. H. L—R.

Le Beau, *Éloge de Ch. de Peyssonel*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. XXIX. — Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. II, 169; t. III, p. 217.

PEYSSONEL (*Charles* DE), écrivain politique français, fils et neveu des précédents, né en 1727, à Marseille, mort à Paris, en mai 1790. Il succéda à son père dans la place de consul à Smyrne, fit un voyage en 1750 à Akhissar (l'ancienne *Thyatire*) et à Sardes, dont il rapporta bon nombre d'antiquités. En 1753 il était consul en Crimée, et en 1757 à La Canée. En 1783 il revint en France et ne s'occupa plus que de publier le résultat de ses observations. Ses ouvrages sont encore recherchés, car il unissait l'esprit à l'érudition. On a de lui : *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*; Paris, 1754, in-12 : ouvrage composé sur les documents fournis par son père, mais qui manque de critique et d'exactitude; — *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*; Paris, 1765, in-4°. Cet ouvrage s'arrête au règne d'Étienne le Grand, roi de Hongrie (997); — *Les Numéros*; Paris, 1784, 4 vol. in-12; — *L'Antiradoteur ou le petit Philosophe moderne*; Londres, 1785, in-12; — *Observations sur les Mémoires du baron de Tott*; Amsterdam, 1785, in-8°; — *Traité sur le commerce de la mer Noire*; Paris, 1787, 2 vol., avec carte, et suivis d'un *Mémoire sur l'état civil, politique et*

militaire de la Petite Tartarie; — *Examen du livre intitulé* Considérations sur la guerre actuelle des Turcs (de Volney); Amsterdam, 1788, et Paris, 1821, in-8°. Peyssonel y démontre la nécessité d'un empire ottoman en Europe comme contre-poids à la Russie; — *Du Péril de la balance politique de l'Europe, ou Exposé des causes qui l'ont altérée dans le Nord depuis l'avénement de Catherine II au trône de Russie*; Londres, 1789, in-8°; — *Situation politique de la France et ses rapports avec toutes les puissances de l'Europe*; Neufchâtel, 1789 et 1792, Paris, 1790, 2 vol. in-8°; trad. en allemand, Francfort, 1790, in-8°: l'auteur y fait ressortir les maux qu'ont causés à la France les alliances avec l'Autriche; — *Sur l'Alliance de la France avec la Suisse*; Paris, 1790, in-8°. Il a laissé en manuscrit : *Mémoires historiques sur l'empire des Russes et celui des Tartares, sur la Circassie, le Daghestan, les Nogais et les Cosaques*, etc. Peyssonel a collaboré à la *Bibliothèque de l'Homme public* dirigée par Condorcet (Paris, 1790-1792, 28 vol. in-8°). H. L—R.

Mercure de France, 5 juin 1790. — *Recueil de l'Académie des Belles-lettres*, ann. 1766. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale*. — Quérard, *La France litt.*

PEZ (*Bernard*), savant bénédictin allemand, né en 1683, à Ips, mort le 27 mars 1735. Entré de bonne heure dans le monastère de Mölk, il recueillit pendant plusieurs années, avec son frère Jérôme, en Autriche, en Bavière et dans d'autres parties de l'Allemagne, des chroniques, des chartes et autres documents du moyen âge. Après avoir passé quelque temps en France, où l'avait emmené le comte de Zinzendorf, il revint dans son couvent, dont la bibliothèque fut confiée à ses soins. On a de lui : *Acta et vita Wilburgis virginis cum notis*; Augsbourg, 1715, in-4°; — *Bibliotheca Benedictino-Mauriana, seu de vitis et scriptis Patrum e congregatione S. Mauri*; ibid., 1716, in-8°; — *Thesaurus anecdotorum novissimus, seu Veterum monumentorum præcipue ecclesiasticorum collectio*; ibid., 1721-1723, 5 vol. in-fol.; — *Bibliotheca ascetica antiquo-nova*; Ratisbonne, 1723-1740, 12 vol. in-8°; — *Acta S. Truperti martyris*; Vienne, 1731, in-4°; — des *Notes* à l'*Anonymus Mellicensis de scriptoribus ecclesiasticis* publié par Fabricius; — quelques articles dans divers recueils, etc.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*. — Kropf, *Bibliotheca Mellicensis*.

PEZ (*Jérôme*), savant bénédictin allemand, frère du précédent, né à Ips, en 1685, mort le 14 octobre 1762. Après avoir pris l'habit de bénédictin dans le monastère de Mölk, il se mit avec son frère à la recherche de documents historiques inédits et cachés dans les archives et bibliothèques de l'Autriche et de la Bavière. Placé plus tard à la tête de la bibliothèque de son couvent, il passa les quinze dernières années de sa vie dans la plus profonde retraite. On a de lui : *Acta S. Colomani, Scotiæ regis*; Krems, 1713, in-4°; — *Scriptores rerum Austriacarum veteres, cum notis et observationibus*; Leipzig, 1720-1725, 2 vol. in-fol., suivis d'un troisième volume, publié en 1745, à Ratisbonne : recueil très-précieux; — *Historia S. Leopoldi, Austriæ marchionis, id nominis IV, ex diplomatibus adornata*; Vienne, 1747, in-fol.

Meusel, *Lexikon*. — Schöckh, *Leben v. Pez* (dans la *Leipziger gelehrte Zeitung*, année 1762, p. 737).

PEZAY (*Alexandre-Frédéric-Jacques* MASSON, marquis DE), littérateur français, né en 1741, à Versailles, mort le 6 décembre 1777 à Pezay, près Blois. Il était fils de Jacques Masson, genevois qui avait fait une fortune rapide dans l'administration des finances du duché de Lorraine. S'il faut en croire La Harpe, son condisciple, il n'était pas même gentilhomme, bien qu'il se fit appeler marquis. Il fit de bonnes études au collége d'Harcourt et entra dans les mousquetaires. Né avec de l'esprit, ayant de la facilité à se plier à plusieurs objets, il partagea d'abord son temps entre la culture de la poésie et les plaisirs du monde; puis, stimulé par Mme de Cassini, sa sœur, il donna à ses travaux une direction plus sérieuse. Grâce à la protection de Maurepas, il fut choisi pour enseigner la tactique militaire au dauphin (depuis Louis XVI) et gagna à cette préférence les titres de capitaine de dragons et de maréchal général des logis de l'état-major de l'armée. A trente-deux ans, il était colonel. Lors de son avénement au trône, Louis XVI se souvint de son jeune professeur, entretint avec lui une correspondance suivie et le nomma inspecteur général des côtes. Un excès d'amour-propre finit par tout gâter : il se fit des ennemis puissants et fut exilé dans la terre de Pezay, où il mourut, à trente-six ans. « Pezay, dit Grimm, avait infiniment d'esprit, beaucoup de souplesse et de douceur dans le caractère, l'âme très-ardente et très-active. Il n'avait que le défaut de vouloir réunir sans cesse tous les extrêmes, de se répandre trop au dehors, et de se piquer, pour ainsi dire, de déployer à chaque occasion toutes les parties de son esprit et de son talent. » Il était en relations d'amitié avec Voltaire et J.-J. Rousseau. On a de lui : *Zélis au bain*; Paris, 1763, 1766, in-8°: ce poëme, en quatre chants, est écrit avec assez de naturel, mais d'un ton trop libre; l'auteur, qui travaillait sans cesse ses ouvrages, le remania, en changea le dénoûment et y ajouta deux chants de plus (*La nouvelle Zélis au bain*; Genève, 1768, in-8°); — *Lettre d'Alcibiade à Glycère*; Paris, 1764, in-12; — *Lettre d'Ovide à Julie*; 1767, in-8°; — *Suite des Bagatelles anonymes* (de Dorat); Paris, 1767, in-8°; — *La Closière ou le Vin nouveau*, opéra-com.; Paris, 1770, in-8°; — *Eloge de Fénelon*; Paris, 1771, in-8°; — *Les Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*; Paris, 1771, in-8°; Londres, 1772, 2 vol.

in-12; — *Les Tableaux, suivis de l'Histoire de Mlle de Syanne et du comte de Marcy;* Paris, 1771, in-8°; — *Traduction en prose de Catulle, Tibulle et Gallus;* Paris, 1771, 1794, 2 vol. in-8° et in-12; d'après La Harpe, Pezay n'entendait pas un mot de latin, et les notes qu'il a jointes à sa version sont écrites du ton d'un sergent de garnison; mais Noël, au contraire, prétend qu'il lui a frayé la route et qu'il lui a emprunté tout ce qu'il a fait de bien; — *La Rosière de Salenci*, opéra lyrique; Paris, 1773, in-8°: la musique de Grétry fit le succès de cet ouvrage; — *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie en* 1745 *et* 1746; Paris, 1775, 3 vol. in-4° et atlas. On a publié un choix de ses *Œuvres* (Liége, 1791, 2 vol. in-12), précédé d'une notice historique et littéraire.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. universel.* — Desessarts, *Siècles littér.* — Grimm, *Corresp.*, 2e part., IV. — La Harpe, *Corresp.*, I, 173.

PEZENAS (*Esprit*), physicien français, né le 28 novembre 1692, à Avignon, où il est mort, le 4 février 1776. Entré en 1709 dans la Compagnie de Jésus, il professa d'abord les humanités; s'étant ensuite appliqué avec ardeur à l'étude des mathématiques, il fut pourvu en 1728 de la chaire d'hydrographie à Marseille. En 1749 il prit la direction de l'Observatoire, le munit d'instruments en grande partie à ses frais, et obtint du roi une pension pour y entretenir deux jésuites en qualité d'astronomes adjoints. Lors de la suppression de sa société, il retourna à Avignon et s'y occupa jusqu'à sa mort de travaux scientifiques. Il était correspondant de l'Académie des sciences (1750) et associé des Académies de Lyon, de Marseille et de Montpellier. C'est lui qui le premier a démontré la possibilité de construire le canal de Crapone, en Provence, et qui en a opéré le nivellement. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments du pilotage;* Marseille, 1732, 1754, in-12, suivis en 1741 de la *Pratique du pilotage* (ibid., in-12); — *Nouvelle Méthode pour le jaugeage des segments de tonneaux;* ibid., 1742, in-4°; — *Théorie et pratique du jaugeage des tonneaux, des navires et de leurs segments;* Avignon, 1749, in-8°, augm. dans l'édit. de 1778 de deux *mémoires* sur la nouvelle jauge par Dez; — *Mémoires de mathématiques et de physique;* ibid., 1755-1756, 5 vol. in-4°, rédigés à l'Observatoire de Marseille en société avec les pères Blanchard et Lagrange; le t. Ier contient de Pezenas un grand traité sur les instruments propres à observer en mer et sur l'héliomètre appliqué au télescope; — *Astronomie des marins;* ibid., 1766, in-8°, pl.; plus élémentaire et plus étendu que l'*Astronomie nautique* de Maupertuis, cet ouvrage contient de même des formules analytiques pour résoudre tous les problèmes de la sphère; — *Nouveaux essais pour déterminer les longitudes en mer;* ibid., 1768, in 4°; — *Histoire critique de la découverte des longitudes;* ibid., 1775, in-8°. Le père Pezenas est encore auteur de diverses traductions de l'anglais, telles que le *Traité des fluxions* (Paris, 1749, 2 vol. in-4°); et le *Traité d'algèbre* (1750, in-8°) de Colin Maclaurin; le *Cours de physique expérimentale* (Marseille, 1751, 2 vol. in-4°) de Desaguliers; le *Dictionnaire universel des arts et des sciences* (Avignon, 1753-1754, 5 vol. in-4°) de Th. Dyche, réimpr. sous le titre d'*Encyclopédie françoise, latine et angloise* en 1761; le *Guide des jeunes mathématiciens* (Paris, 1757, in-8°) de Ward; le *Cours complet d'optique* (Avignon, 1767, 2 vol. in-4°) de Robert Smith, où il a inséré une solution du problème de la rotation du soleil; etc. On a de ce savant jésuite plusieurs mémoires dans le *Recueil de l'Acadmie des sciences* et dans les *Mémoires de Trévoux;* ses observations de 1729 et années suivantes se trouvaient au dépôt de la marine à Paris. Enfin, c'était sous ses yeux que devait paraître à Avignon une *Collection générale des mémoires et traités de mathématiques* contenus dans les recueils scientifiques de l'Europe; mais cette collection, annoncée en 1773, n'a point paru. P. L.

Lalande, *Éloge du P. Pezenas*, dans le *Journ. des Savants*, août 1779, et *Biblioth. astronom.* — Achard, *Dict. hist. de la Provence.* — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse.*

PEZRON (*Paul*), chronologiste et philologue français, né en 1639, à Hennebon (Bretagne), mort à Chessy, le 10 octobre 1706. Entré dans l'ordre de Cîteaux, il fit en 1661 profession dans l'abbaye de Prières, où on lui donna le soin des novices. En 1677, il fut nommé sous-prieur du collége de son ordre à Paris, où il fut reçu docteur (1682). Ses supérieurs lui confièrent alors une chaire de théologie qu'il garda jusqu'en 1690, époque de sa nomination comme vicaire général et visiteur des maisons réformées de l'Ile-de-France, de Champagne et de Picardie. En 1697, Louis XIV le nomma à l'abbaye de La Charmoye, dont il se démit en 1703 sans en rien réserver. Il s'enferma alors dans son cabinet et s'y livra au travail le plus assidu. On a de lui : *L'Antiquité des temps rétablie et défendue contre les juifs et les nouveaux chronologistes* (Paris, 1687, in-4°): il y entreprend de rétablir la chronologie du texte des Septante et de la soutenir contre celle du texte hébreu de la Bible, et donne au monde une plus grande ancienneté qu'aucun autre chronologiste; — *Défense de l'Antiquité des temps* (Paris, 1691, in-4°) contre les pères Martianay et Le Quien, qui avaient attaqué son premier ouvrage; — *Essai d'un Commentaire sur les prophètes* (Paris, 1693, in-12): littéral et historique, cet essai jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israel, et l'auteur y entreprend d'arranger et d'expliquer les prophéties selon l'ordre chronologique; — *L'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine* (Paris, 1696, 2 vol. in-8°): remplie de recherches curieuses

et qui forment une espèce de démonstration historique du christianisme, puisée aux meilleures sources; — *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois* (Paris, 1703, in-8°); — enfin, dans les *Mémoires de Trévoux*, deux *Dissertations*. H. F.

Le Long, *Bibl. hist. de la Fr.* — Niceron, *Mém.*, t. I. — *Mém. de Trévoux*, juillet 1707. — *Journal des Savants*, 1689 à 1703. — *Dict. hist. des aut. ecclés.*

PEZZA (*Michele*), dit Fra Diavolo, bandit italien, né en 1770, à Itri, près de Gaète, de parents pauvres et obscurs, pendu le 10 novembre 1806, à Naples. Il apprit d'abord la profession de fabricant de bas; puis il s'engagea dans l'armée napolitaine, passa au service du pape et se fit moine dans un couvent de son pays. Chassé bientôt pour inconduite, il se retira dans les montagnes de la Calabre, où il embrassa le métier de brigand. Son audace à attaquer les convois et les troupes du gouvernement, ses cruautés et sa froide scélératesse lui acquirent une abominable renommée, de nombreux partisans qui le reconnurent pour chef, et le surnom de *Frère Diable* (*Fra Diavolo*). A la fin de 1798, il tenta d'arrêter la marche victorieuse des Français en se jetant dans les défilés par où ils pouvaient pénétrer, et tel était l'ascendant qu'il exerçait sur les populations, qu'il se vit bientôt à la tête de quatre mille combattants. Il se porta au secours de Gaète, eut plusieurs engagements très-vifs avec les Français, et parvint à faire plusieurs prisonniers parmi lesquels se trouvaient un adjudant général, un chef de bataillon et un commissaire des guerres, qu'il envoya à Naples au vicaire général Pignatelli. On dit que les Français, pour tirer vengeance de cet événement, firent périr le père de Fra Diavolo, dont ils s'étaient emparés à Itri. Plus tard, s'étant mis en communication avec le général Acton et l'amiral Nelson, il contribua puissamment à reprendre Gaète aux mains des Français. En 1799, il seconda l'expédition du cardinal Ruffò dans les Calabres : ce qu'il voulait, maintenant qu'il était riche, c'était un grade militaire, et, pardessus tout, l'impunité; il marcha donc à la tête des troupes royales, en criant : *Vive le roi! Vive la foi! Mort aux jacobins!* L'expédition fut digne du misérable instrument dont on se servait. Pour récompenser les exploits du brigand, le roi de Naples, sur la recommandation du cardinal, conféra à Fra Diavolo le grade de colonel et une pension de 3,000 ducats. Quand les Français revinrent à Naples (1806), Fra Diavolo recommença son premier métier. Nous reculons devant la tâche d'énumérer ses exploits de grands chemins. Il suffira d'indiquer en peu de mots que ce fameux brigand, après avoir été chassé de Gaète par le prince de Hesse-Philippsthal, se rendit de nouveau en Calabre, d'où la haine des autres chefs de masse le força bientôt à se retirer. Il se rendit alors à Palerme, et revint sur le continent avec sir Sidney Smith; il passa ensuite à Capri et dans les îles environnantes, cherchant à fomenter l'insurrection, mais se rendant de plus en plus célèbre par ses nombreux assassinats, ses vols, ses incendies, et d'autres atrocités qui ressemblent à tous les hauts faits du même genre. Attaqué par les Français, il se défendit comme un lion et ne put être pris que par trahison. Conduit à Naples, le 6 novembre 1806, il fut jugé immédiatement et pendu le 10 du même mois sur la grande place du Marché. Les mémoires du temps assurent qu'il montra dans ce moment suprême peu de courage. [*Enc. des G. du M.*]

Rabbe, etc., *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

PFAFF (*Christophe-Matthieu*), théologien protestant allemand, né le 25 décembre 1686, à Stuttgard, mort à Giessen, le 19 novembre 1760. Il était fils de Jean-Christophe Pfaff, né à Pfullingen, en 1631, mort en 1720, doyen de la faculté de théologie de Tubingue et auteur d'une quarantaine d'ouvrages et de dissertations exégétiques et dogmatiques (*voy.* Boeck, *Geschichte der Universität Tubingen;* Leporin, *Leben der Gelehrten*, et *Bibliotheca Bremensis*, année 1720). Après avoir terminé ses études de théologie, il reçut en 1706 du duc de Wurtemberg les moyens d'aller à l'étranger se perfectionner dans la connaissance des langues orientales, et il visita dans ce but plusieurs universités d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre. De retour à Stuttgard en 1709, il fut chargé d'accompagner en Italie le prince héréditaire Charles-Alexandre, avec lequel il demeura trois ans à Turin, occupé surtout à tirer des bibliothèques des morceaux inédits d'anciens auteurs ecclésiastiques. Il se rendit ensuite, toujours avec le prince, en Hollande, où il passa deux ans, et à Paris, continuant ses recherches dans les bibliothèques et se mettant en rapport avec les érudits les plus renommés. Nommé en 1717 professeur de théologie à Tubingue, il devint en 1720 doyen de la faculté et chancelier de l'université; il reçut aussi plusieurs hautes fonctions ecclésiastiques, et devint entre autres, en 1727, abbé de Loch, ce qui lui donna l'entrée aux états de Wurtemberg. En 1724 il avait été gratifié du titre de comte-palatin, et il fut élu en 1731 membre de l'Académie de Berlin. En 1756 il devint chancelier de l'université de Giessen, doyen de la faculté de théologie et surintendant général des églises. Possédant des connaissances étendues et variées, il évitait avec soin le ton acerbe des théologiens de sa confession, et il fit même, mais sans le moindre succès, plusieurs tentatives pour réunir les églises luthérienne et calviniste. Parmi ses nombreux ouvrages et dissertations nous citerons : *De Evangeliis sub Anastasio imperatore non corruptis*; Tubingue, 1717, in-4°, réimprimé avec plusieurs autres dissertations de Pfaff dans ses *Primitiæ Tubingenses;* ib., 1718, in-4°; — *De liturgiis, missalibus, agendis et libris eccle-*

siasticis Ecclesiæ orientalis et occidentalis veteris et modernæ; ib., 1718, in-4°; — *De origine juris ecclesiastici veraque ejus indole*; ib., 1719, 1720, 1756, in-4°; — *Dissertationes Anti-Bælianæ tres*; ib., 1719, 1720, in-4°; — *Institutiones theologicæ dogmaticæ et moralis*; ibid., 1719, in-8°; Francfort, 1721, in-8°: un des premiers ouvrages théologiques écrits en Allemagne où l'on reconnaisse la tendance rationaliste; — *Introductio in historiam theologiæ litterariam*; ib., 1720, in-8°; ib., 1724-1726, 3 vol. in-4°; — *De variationibus ecclesiarum protestantium, adversus Bossuetum*; ib., 1720, in-4°; — *Gesammelte Schriften so zur Vereinigung der protestirenden Kirchen abzielen* (Recueil d'écrits tendant à la réunion des Églises protestantes); Halle, 1723, 2 vol. in-4°; — *De titulo patriarchæ œcumenici*: Tubingue, 1735, in-4°; — *De ecclesia sanguinem non sitiente*; ib., 1740, in-4°; — *De sterconanistis medii ævi*; ib., 1750, in-4°; — *De aureolis virginum, doctorum et martyrum*; ib., 1753, in-4°. Comme éditeur, Pfaff a publié: *Epitome Institutionum divinarum Lactantii*; Paris, 1712, in-8°, première édition complète; *S. Irenæi fragmenta anecdota*; La Haye, 1715, in-8°; publication suivie d'une polémique avec Scip. Maffei, qui avait mis en doute l'authenticité de ces fragments; — *Ecclesiæ evangelicæ libri symbolici*; Tubingue, 1730, in-8°. Enfin Pfaff a dirigé la publication de la nouvelle traduction allemande de la *Bible*, qui a paru à Tubingue, 1729, in-fol., œuvre à laquelle il a activement collaboré.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Rathlef, *Geschichte jetztlebender Gelehrten*, t. I. — Schrœckh, *Unparteyische Kirchengeschichte*, t. IV, p. 787. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 138 et 648. — Baur, *Galerie*, t. V. — Döring, *Die Gelehrten Theologen Teutschlands*, t. III. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon*.

PFAFF (*Jean-Frédéric*), mathématicien allemand, né en 1765, à Stuttgard, mort en 1825, à Halle. Fils d'un employé supérieur des finances, il fit en même temps que Schiller, avec lequel il resta lié toute sa vie, ses études à l'académie de Stuttgard; ayant par ses heureuses dispositions gagné la faveur du duc de Wurtemberg, il se rendit en 1785 à l'université de Gœttingue, où il s'appliqua aux sciences physiques et mathématiques, sous la direction de Kæstner, de Lichtenberg et de Gmelin. Après avoir ensuite étudié à Berlin l'astronomie sous Bode et Merian, il fut nommé en 1789 professeur de mathématiques à l'université de Helmstædt, fonctions qu'il exerça depuis 1810 à Halle. Il était membre des Académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg, et correspondant de l'Institut de France. On a de lui: *Commentatio de ortibus et occasibus siderum apud auctores classicos commemoratis*; Gœttingue, 1786, in-4°; — *Disquisitiones analyticæ, maxime ad calculum integralem et doctrinam serierum pertinentes*; Helmstædt, 1797, in-4°; — *Observationes ad Euleri institutiones calculi integralis*, dans les *Nova acta* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. XI; — *Methodus generalis æquationes differentiarum partialium nec non æquationes differentiales vulgares, utrasque primi ordinis, inter quotcunque variabiles, complete integrandi*; dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, année 1814; — plusieurs *mémoires* dans l'*Archiv* de Hindenburg et autres recueils.

Son frère, *Chrétien-Frédéric* Pfaff, né en 1772, à Stuttgard, mort en 1852, à Kiel, enseigna, depuis 1797, la chimie à l'université de Kiel; il a publié: *System der materia medica*; Leipzig, 1808-1824, 7 vol.; — *Uber die strengen Winter des achtzehnten Jahrhunderts* (Sur les hivers rigoureux du dix-huitième siècle); Kiel, 1809-1810, 2 parties; — *Handbuch der analytischen Chemie* (Manuel de chimie analytique); Altona, 1824-1825, 2 vol.; — *Revision der Lehre vom Galvano-Voltaismus* (Révision de la théorie du galvano-voltaïsme); Altona, 1837, etc.

* *Charles* Pfaff, fils de Jean-Frédéric, est auteur de: *Geschichte Würtembergs* (Histoire du Wurtemberg); Stuttgard, 1818-1821, 2 vol. in-8°, suivie de *Miscellen aus der würtembergischen Geschichte* (Mélanges concernant l'histoire du Wurtemberg); ib., 1824, et *Die Quellen der alteren würtembergischen geschichte* (Les Sources de l'histoire ancienne du Wurtemberg); ib., 1831; — *Geschichte der Reichsstadt Esslingen* (Histoire de la ville impériale d'Esslingen); Esslingen, 1840 et 1852, in-8°; — *Versuch einer Geschichte des Unterrichtswesens in Würtemberg in alteren Zeiten* (Essai d'une histoire de l'instruction publique en Wurtemberg dans les temps anciens); Ulm, 1842, in-8°; — *Geschichte der Stadt Stuttgart* (Histoire de la ville de Stuttgard); Stuttgard, 1845-1847, 2 vol. in-8°; — *Geschichte des Pfalzgrafenamts* (Histoire de la fonction de comte palatin); Halle, 1847, in-8°.

Ersch et Gruber, *Encyclopædie*. — *Conversations-Lexikon*.

PFANNER (*Tobie*), historien allemand, né à Augsbourg, en 1641, mort en 1716. Après avoir été pendant plusieurs années secrétaire de chancellerie à Gotha, il devint en 1680 bailli à Saalfeld; nommé en 1687 conseiller de la ligne Ernestine de la maison de Saxe, il alla en 1689 se fixer à Gotha, où il reçut encore l'emploi de conservateur des archives. D'un caractère extrêmement mélancolique, il fuyait toute distraction et consacrait tous ses loisirs à l'étude. On a de lui: *Systema theologiæ gentilis purioris*; Bâle, 1679, in-4°; — *Historia pacis Westphalicæ*; Irénopolis, 1679, 1681; Gotha, 1697, in-8°; — *De charismatibus antiquæ Ecclesiæ*; Gotha, 1680, in-12; — *De catechumenis antiquæ ecclesiæ*; ib., 1688, in-12; — *Observationes ecclesiasticæ*; Iéna, 1694-1695, 2 parties in-4°;

— *Historia comitiorum annorum* 1652, 1653, 1654; Weimar, 1694, Francfort, 1698, in-4°; — *De ritibus Ecclesiæ antiquæ;* Leipzig, 1698; Nordhausen, 1723, in-8°; — *Principium fidei historica*, 1698, in-8°; anonyme; suivi de deux écrits sur le même sujet.

Veith, *Bibliotheca Augustana*. — Hirschling, *Handbuch*. — Baader, *Lexikon bairischer Schriftsteller*.

PFEFFEL (*Jean-André*), graveur allemand, né à Bischoffingen, en 1674, mort en 1750. Après avoir été graveur de la cour d'Autriche, il s'établit à Augsbourg comme éditeur de gravures. Parmi ses planches, traitées la plupart à la manière noire, nous citerons : Les empereurs *Charles VII* et *François Ier*, *Marie-Thérèse*, le prince *Eugène de Savoie*, *Frédéric II*, roi de Prusse, etc.; vingt-quatre *Vues de Florence*, sept *Vues de Prague*, une trentaine de *Paysages* d'après Alberti; trente-deux planches pour la *Vie de saint Népomucène* de Balbinus, etc.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexikon*.

PFEFFEL (*Chrétien-Frédéric* DE KRIEGELSTEIN), historien et publiciste français, né à Colmar, le 3 octobre 1726, mort à Paris, le 21 mars 1807. Il était fils de Jean-Conrad Pfeffel, qui, descendant d'un *minnesinger*, dont une pièce se trouve dans le recueil de Manessé, mourut en 1738, après avoir été pendant plusieurs années attaché au cabinet des affaires étrangères à Versailles, en qualité de *jurisconsulte du roi* pour les affaires d'Alsace. Chrétien Frédéric étudia le droit à Strasbourg, et fut pendant quelque temps précepteur chez le comte de Brühl à Dresde, où il reçut en 1754 un emploi au département des affaires étrangères. Il entra ensuite au service du duc de Deux-Ponts, qui le nomma son résident à Munich; élu membre de l'Académie de cette ville, il en présida pendant plusieurs années la classe historique. En 1776 il obtint une place au ministère des affaires étrangères à Versailles (1). Destitué pendant la révolution, et dépouillé de toute sa fortune, il retourna à Deux-Ponts, où il devint conseiller d'État. Après avoir ensuite vécu comme simple particulier à Nuremberg et à Colmar, il fut appelé à Paris par Napoléon, qui lui donna une pension de 6,000 francs et le décora de l'ordre de la Légion d'honneur. On a de lui : *Abrégé chronologique de l'histoire du droit public d'Allemagne;* Paris, 1754, in-8°; 1776, 2 vol., in-4°; Mannheim, 1758, 1760, 1766, in-8°; — *Von dem Gebrauch des Schwabenspiegels in Baiern* (Sur l'Usage du Miroir de Souabe en Bavière); Munich, 1764, in-4°; — *Von dem ältesten Lehnswesen in Baiern* (Sur l'état le plus ancien de la féodalité en Bavière); ib., 1766, in-4°; — *Von dem Ursprunge der baierischen Dienstleute in den mittleren Zeiten* (De l'Origine de la ministérialité en Bavière au moyen âge); ib., 1767, in-4°; — *Recherches historiques concernant les droits du pape sur Avignon;* 1768, in-8°; — Six mémoires historiques dans le *Recueil de l'Académie de Munich*, entre autres un *Essai sur les sceaux employés en Bavière au moyen âge;* — Seize articles dans les *Staats-Anzeigen* de Schlözer, tels que : *Sur le Commerce français*, *Sur les Lettres de cachet*, *Sur l'Assemblée des notables*, *Justification de Necker*, *Lettres de Versailles*, etc. Enfin Pfeffel a collaboré aux *Monumenta boica*, précieux recueil qui lui doit en grande partie son existence.

(1) Très-souvent consulté par M. de Vergennes, qui, ainsi que Louis XVI, l'estimait pour ses connaissances étendues sur toutes les branches de la diplomatie et du droit public, et l'appelait ses *archives vivantes*. Il a rédigé un grand nombre de *Mémoires*, conservés au dépôt des affaires étrangères.

Schlichtegroll, *Leben Pfeffels* (Dans les *Mémoires de l'Académie de Munich*, année 1807). — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. VI et X. — *Moniteur* (année 1807, n° 104). — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

PFEFFEL (*Théophile-Conrad*), fabuliste allemand, né le 28 juin 1736, à Colmar, où il est mort, le 1er mai 1809. Il était issu d'une famille wurtembergeoise, et son père avait été bourgmestre de Colmar. Après avoir terminé ses études à l'université de Halle, il partagea son temps entre Colmar et Strasbourg. Dans cette dernière ville il se lia avec sa cousine, qui lui servit de lectrice, car depuis quelque temps il souffrait d'une grave ophthalmie qui dégénéra en une cécité complète. Après que ce malheur fut venu le frapper, il rendit à sa parente la promesse de mariage qu'elle lui avait donnée; mais celle-ci, suivant la générosité de son cœur, persista dans sa résolution première; le mariage se fit, et cette union, romanesque aux yeux du vulgaire, fut constamment heureuse. Pfeffel, ne pouvant songer à une carrière active, se voua à la littérature. En 1761 il fit paraître son premier recueil d'*Essais poétiques*, composé de vers lyriques et de fables. En 1763 il publia une espèce de revue esthétique, des *Récréations dramatiques* (1763-1765, 5 vol.), et en 1769 le *Magasin historique*. A cette époque il perdit un de ses fils. Pour lutter avec son chagrin, il résolut d'élever les fils d'autrui en fondant un établissement pédagogique, sorte d'école militaire pour les nobles protestants, exclus alors des écoles royales. En 1773 elle fut ouverte sous le nom d'*Académie militaire*, et bientôt les élèves indigènes et étrangers y arrivèrent en foule; sa renommée littéraire, l'intérêt qu'inspirait son infirmité vinrent en aide à sa nouvelle entreprise. De 1789 à 1791 il publia trois nouveaux volumes de fables, accueillies avec une extrême faveur par toute l'Allemagne. Au milieu de ces succès la tourmente révolutionnaire lui enleva sa fortune, ses amis, un fils; il fut obligé de fermer son institut, et la vieillesse avec ses souffrances vint se joindre à son infirmité première. Afin de pourvoir à son existence, il dut se contenter de l'humble emploi de traducteur à la préfecture du Haut-Rhin. Sous l'empire il devint membre du consistoire général de la confession d'Augsbourg.

La gloire de Pfeffel, comme fabuliste, est méritée. Il n'est point bonhomme et naïf à la manière de La Fontaine, mais il est honnête homme par excellence, et l'on respire dans ses fables, dans ses apologues, un parfum de vertu que beaucoup de littérateurs contemporains semblent croire incompatible avec la belle poésie. Les nobles sentiments qu'inspirent la famille, l'État, les idées d'abnégation, Dieu, l'immortalité, ont trouvé dans Pfeffel un habile interprète. Souvent aussi il se complaît dans l'épigramme, qu'il aiguise et lance avec adresse contre les sots et les méchants. Lorsqu'il se laisse aller à la plaisanterie, c'est avec esprit et bonne grâce; mais son intelligence porte une empreinte trop sérieuse pour qu'elle ne se soit pas appliquée avec plus de bonheur aux sujets graves. Le poëte trouve plus d'inspiration pour raconter la mort du *pélican* ou celle de la *cigogne de Delft*, que pour les épigrammes contre les terroristes, la femme coquette, les maris trompés. Beaucoup d'apologues de Pfeffel sont imités du français.

Ses œuvres complètes forment 20 vol. in-12 (10 vol. d'*Essais poétiques* et 10 vol. de *Nouvelles en prose*), qui ont paru à Tubingue, 1802 à 1813; un vol. de suppl. renferme sa biographie. On en a publié de nouvelles éditions, dont l'une à Strasbourg, en 5 vol. Il en existe différentes versions françaises : *Collection de contes et nouvelles*, trad. de l'allemand par A.-C.-A. Pfeffel, fils du poëte (Paris, 1825, 7 vol. in-12); *Contes, Nouvelles et autres pièces posthumes*, par Méhée-Delatouche (1815, 2 vol. in-12); *Fables et Poésies choisies*, par Paul Lehr (Strasb., 1840, gr. in-8°). La ville de Colmar a élevé un monument à la mémoire de Pfeffel. [Louis Spach, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Staber, *Blætter dem G.-C. Pfeffels*; Strasbourg, 1809, in-8°. — Rieder, *G.-C. Pfeffel, biogr. Versuch*; Stuttgard, 1820, in-8°.

PFEFFINGER (*Jean-Frédéric*), mathématicien et historien allemand, né à Strasbourg, en 1667, mort en 1730. Il fut depuis 1693 professeur de mathématiques à l'Académie noble de Lunébourg, dont il fut nommé inspecteur en 1708. On a de lui : *Problèmes mathématiques*; Leipzig, 1688, in-8°; — *Geographia curiosa*; ib., 1690, in-8°; — *Nouvelle manière de fortifier*; Amsterdam, 1698, in-8°; — *Vitriarius illustratus, seu Vitriarii Institutionum juris publici Imperii Germanici editio correctior*; Fribourg, 1691, in-8°; Gotha, 1698, 2 vol. in-4°; ib., 1712-1731, 4 vol. in-4°; — *Merkwürdigkeiten des 17 Jahrhunderts* (Choses mémorables du dix-septième siècle); Hambourg, 1706, in-4°; — *Historie des Braunschweig-Lüneburgischen Hauses* (Histoire de la maison de Brunswick-Lunébourg); ib., 1731-1734, 3 vol. in-8°.

Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. IV. — Hirsching, *Handbuch*.

PFEIFFER, nom d'une famille noble et catholique lucernoise féconde en bons officiers, parmi lesquels on distingue :

Pfeiffer (*Louis*), né en 1530, à Lucerne, où il mourut, le 16 mars 1594. Il entra en 1553 au service de la France. En 1554 il fut élu sénateur de sa ville natale, et en 1555 bailli d'Entlibuch. Capitaine au régiment suisse de Tamman, il se distingua en Piémont aux siéges de Volpiano et de Monte-Cavallo, contre les Espagnols en Picardie et en Artois, puis contre les protestants à la bataille de Dreux, où il fut nommé colonel (1562), et aux siéges d'Orléans et du Havre. Charles IX le créa capitaine-lieutenant de ses cent-gardes suisses. En septembre 1567 il amena au roi 600 Suisses catholiques, et conduisit ce monarque de Meaux à Paris, malgré les attaques réitérées du prince de Condé, qui les suivit jusqu'au Bourget sans les entamer. Charles IX témoigna la plus vive reconnaissance à Pfeiffer de ce fait d'armes et se plaisait à dire « que sans ce capitaine sa vie et sa couronne étaient en grand bransle ». Pfeiffer combattit vaillamment aux batailles de Saint-Denis (novembre 1567), de Jarnac (13 mars 1569), et décida du succès de celle de Moncontour (3 octobre suivant). Le roi lui permit dès lors de porter trois fleurs de lis dans son blason. Après le traité de Saint-Germain en Laye (15 août 1570), Pfeiffer repassa dans son canton, dont il fut élu avoyer, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1578, il représenta la confédération helvétique à la diète de Bade, puis aux cours de Savoie et de France. En 1585, il se déclara pour le duc de Guise et la Ligue, et les aida puissamment. Son crédit était si grand dans sa patrie qu'il avait été surnommé le *Roi des Suisses*.

Pfeiffer de Wyher (*François-Louis*), né en 1716, à Lucerne, où il mourut, en 1802. Il vint en France en 1726 et succéda à son père comme capitaine dans la garde suisse. Depuis 1734, il fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, se distingua surtout aux journées de Fribourg et de Rocroi, fut blessé plusieurs fois et devint maréchal de camp (1763), lieutenant général et commandeur de Saint-Louis (1776). Il prit sa retraite vers cette époque et fut élu au conseil de son canton. Il passa le reste de sa vie à explorer sa patrie, et en commença un plan en relief, vrai chef-d'œuvre de science topographique et de patience. Les moindres accidents de terrain, les bouquets d'arbres, les ruisseaux, les chalets isolés même y sont reproduits avec une exactitude admirable. La même précision a été observée pour les hauteurs et les distances. Ce plan, qui a plus de 22 pieds de long sur 12 de large, se divise en 136 pièces et est en carton-pâte. Des morceaux de glace y figurent les eaux; des soies de diverses couleurs, des mousses, des plantes desséchées, etc., donnent une idée parfaite des glaciers, des routes, des productions végétales. Il ne comprend que la Suisse centrale, c'est-à-dire les cantons d'Underwalden, de Schwitz,

d'Uri et une partie de ceux de Berne, Lucerne et Zug. Il a été reproduit par la gravure dans les *Tableaux pittoresques de la Suisse*, par Michel, en 1783, et par Clausner, Zug, 1795. Pfeiffer fut l'architecte du monument élevé dans l'île de Kussnacht (lac de Lucerne) par l'abbé Raynal à la mémoire de Guillaume Tell. On a de Pfeiffer une *Promenade au mont Pilate*, dans le *Journal helvétique*, 1757; trad. en allemand dans les *Hannoverischen-Anzeigen*.

L'abbé Girard, *Histoire des officiers suisses*, t. II.

PFEIFFER (*Auguste*), orientaliste allemand, né le 31 octobre 1640, à Sachsenlauembourg, mort à Lubeck, le 11 janvier 1698. Après avoir enseigné pendant trois ans les langues orientales à Wittemberg, il remplit depuis 1673 les fonctions de pasteur dans divers lieux; en 1681 il devint archidiacre à l'église Saint-Thomas à Leipzig, où il obtint en même temps une chaire de théologie et celle de langues orientales; en 1689 il fut nommé surintendant à Lubeck. Il avait la réputation méritée d'un connaisseur profondément expert des idiomes de l'Orient. Parmi ses soixante-dix ouvrages et dissertations nous citerons : *Sur Mera, libellus rabbinicus de lusu, cum versione et notis;* Wittemberg, 1665, in-4°; — *Commentarius antirabbinicus in Obadiam;* ibid., 1666, in-4°; — *De poesi Ebræorum veterum et recentiorum;* ibid., 1670, in-4°; — *De Masora;* ibid., 1670, in-4°; — *Introductio in Orientem;* ibid., 1671, in-4°; Iéna, 1715, in-8°; — *Critica sacra;* Dresde, 1680, 1688, in-8°; Leipzig, 1702, 1712, 1721, in-8°; Altorf, 1751, in-8°; — *Invitatio ad lectiones privatas atheisticas;* Leipzig, in-8°; — *Antimelancholicus;* ibid., 1683, in-8°; 1684, 1694, 1706; — *Pansophia Mosaica;* ibid., 1685, in-12; — *Hermeneutica sacra;* ibid., 1684, 1687, in-12; — *Antiquitates hebraicæ;* ibid., 1687, in-12; — *Mateologiæ judaicæ et mohamedicæ principia;* ibid., 1687, in-8°; — *Antichiliasmus;* ibid., 1691; — *Antienthusiasmus;* ibid., 1691; — *Theologia medica;* Lubeck, 1693, 1697, in-8°; — *Opera omnia philologica;* Utrecht, 1704, in-4°; — *Conciones et sermones;* Lubeck, 1729, in-4°; — *Theologia mystica veteris Testamenti;* Stralsund, 1727, in-8°.

Pipping, *Memoriæ theologorum*. — Müller, *Geschichte der Fürstenschule zu Meissen*. — Albrecht, *Sächsische Predigergeschichte*. — Dietmann, *Die Priesterschaft Sachsens*, t. I. — Rotermund, *Supplément* à Jöcher.

PFEIFFER (*Jean-Frédéric*), économiste allemand, né en 1718, à Berlin, mort à Mayence, en 1787. Après avoir servi pendant plusieurs années dans l'armée prussienne, il fut nommé commissaire de guerre, puis conseiller de guerre et des domaines; il fut ensuite chargé de l'administration économique de la Marche électorale, où il fonda plus de cent cinquante villages. Mis en jugement pour détournement, il fut reconnu innocent; mais il quitta son pays, et remplit pendant les années suivantes les fonctions de conseiller auprès de plusieurs princes de l'Empire. Il se retira ensuite des affaires publiques pour se livrer tout entier à son goût pour les sciences naturelles et l'agriculture. Après avoir visité une grande partie de l'Europe, il s'établit à Hanau, où il s'adonna plus que jamais à ses études favorites. En 1782 il fut nommé professeur des sciences économiques à Mayence. On a de lui : *Der teutsche Seidenbau* (La Culture des vers à soie en Allemagne); Berlin, 1748, in-8°; — *Lehrbegriff sämmtlicher ökonomischer und Cameral-wissenschaften* (Traité de toutes les sciences économiques); Mannheim, 1770-1778, 4 vol. in-4°; — *Geschichte der Steinkohlen und des Torfes* (Histoire de la houille et de la tourbe); Mannheim, 1774, in-8°; suivi de *Entdecktes Geheimniss des Verbesserungsmittels der Steinkolen und des Torfes* (Découverte du secret pour améliorer la houille et la tourbe); ibid., 1777, in-8°; ces deux écrits furent traduits en français; Paris, 1787, in-8°; — *Verbesserungsvorschlaege über verschiedene den Nahrungszustand, die Bevölkerung und Staatswirthschaft der Teutschen betreffende Gegerstände* (Projets d'amélioration sur plusieurs sujets concernant l'état des subsistances, la population et l'économie politique de l'Allemagne); Francfort, 1777, 2 vol. in-8°; — *Grundriss der wahren und falschen Staatskunst* (Éléments de la vraie et de la fausse politique); Berlin, 1778-1779, 2 vol. in-8°; — *Natürliche Policeywissenschaft* (Science de la police selon les lois de la nature); Francfort, 1779-1780, 2 vol. in-8°; — *Der Antiphysiocrat;* Francfort, 1780, in-8°; — *Die Manufakturen und Fabriken Teutschlands* (Les Manufactures et Fabriques de l'Allemagne); ibid., 1781-1782, 2 vol. in-8°; — *Berichtigungen berühmter Staats-Finanz-Polizey-Cameral und œkonomischer Schriften unseres Jahrhunderts* (Critique des célèbres écrits publiés pendant notre siècle sur la politique, les finances, la police et les sciences économiques); ibid., 1781-1784, 6 vol. in-8°; — *Critische Briefe über wichtige Gegenstände zur vermehrender Glückseligkeit der Teutschen* (Lettres critiques sur des sujets importants concernant l'augmentation de la prospérité de l'Allemagne); Offenbach, 1784-1785, 2 parties in-8°; — *Prüfung der beträchtlichsten Verbesserungvorschläge zur Vermehrung der Glückseligkeit und Macht Teutschlands* (Examen des principaux projets pour augmenter la prospérité et la puissance de l'Allemagne); Francfort, 1786.

Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*. — Hirsching, *Handbuch*. — Hœck, *Magazin der Staatswissenschaft*. — Will, *Versuch über die Physiokratie*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland* et *Lexikon*.

PFEIFFER (*Auguste-Frédéric*), orientaliste et paléographe allemand, né à Erlangen, en 1748, mort en 1817. Il enseigna depuis 1770 la philosophie et ensuite les langues orientales à l'université

de sa ville natale. On a de lui : *De ingenio oratorio;* Erlangen, 1770, in-4°; — *Ueber die Musik der alten Hebraer* (Sur la Musique des anciens Hébreux); ibid., 1778, in-4°; — *Ebraeische Grammatik;* ibid., 1780, 1790, 1802, in-8°; — *Beiträge zur Kenntniss alter Bücher und Handschriften* (Documents pour servir à la connaissance des livres et des manuscrits des anciens); Hof, 1783-1786, 3 parties in-8°; — *Manuale bibliorum ebraicorum et chaldaicorum;* Erlangen, 1809, in-8°; — *Ueber Bücherhandschriften überhaupt* (Sur les Manuscrits en général); ibid., 1810, in-8°; — des programmes et dissertations, des articles dans divers recueils; une édition estimée de *Philon le Juif*, avec traduction latine; Erlangen, 1785-1792, 5 vol. in-8°.

Fickenscheer, *Gelehrten-Geschichte von Erlangen*, t. II. — Rotermund, *Supplement* à Jöcher.

PFEIFFER (*Charles-Hermann*), graveur allemand, né en 1769, à Francfort, mort en 1842. Il se forma à l'Académie de Vienne, et demeura presque toute sa vie dans cette ville. Il a gravé plus de cent planches au pointillé, et très-estimées, parmi lesquelles nous citerons : Le *Jugement de Salomon* d'après Poussin; *Vénus avec l'Amour*, d'après le Corrége; les portraits de *Rubens* et de *Philippe le Bon* d'après Rubens; ceux de *Napoléon*, de *l'empereur François Ier*, et d'une foule de grands personnages et de princesses de l'Allemagne; les portraits de *Jean de Muller*, de *Wieland*, de *Herder*, de *Lavater*, de *Gall*, etc.; un *Album de dessin*, contenant trente planches de têtes d'après les principaux maîtres italiens.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexikon.*

PFEIFFER (*Burchard-Guillaume*), publiciste allemand, né en 1777, à Cassel, mort en 1852. Après avoir été pendant plusieurs années avocat général auprès de la cour d'appel de Cassel, il fut en 1817 nommé conseiller à cette cour; il fut plus tard élu membre de la chambre des députés, et il se signala par son ardeur à combattre le ministère réactionnaire de Hassenpflug. On a de lui : *Vermischte Aufsätze über Gegenstande des deutschen and römischen Privatrechts* (Mélanges sur des matières de droit privé allemand et romain); Marbourg, 1800, in-8°; — *Ueber die Gränzen der Civil-Patrimonial-Jurisdiction* (Sur les limites de la juridiction patrimoniale en matière civile); Gœttingue, 1806, in-8°; — *Napoleons Gesetzbuch nach seinen Abweichungen von Deutschlands gemeinem Rechte* (Le Code Napoléon dans ses divergences du droit commun de l'Allemagne); ibid., 1808, 2 vol. in-8°; — *Ideen zu einer neuen Civil-Gesetzgebung für deutsche Staaten* (Idées sur une nouvelle législation utile pour les États de l'Allemagne); ibid., 1815, in-8°; — *Neue Sammlung bemerkenswerther Entscheidungen des Oberappellations-Gerichts zu Cassel* (Nouvelle Collection de décisions notables de la cour d'appel supérieure de Cassel); Hanovre, 1818-1821, 5 vol. in-4°; — *Das Recht der Kriegseroberung in Beziehung auf Staatscapitalien* (Le Droit de conquête en matière de capitaux appartenant à l'État); ibid., 1823, in-8°; — *Praktische Ausführungen aus allen Theilen der Rechtswissenschaft* (Déductions pratiques concernant toutes les parties de la jurisprudence); ibid., 1825-1846, 8 vol. in-4°; — *Ueber die Ordnung der Regierungsnachfolge in deutschen Staaten* (Sur l'ordre de la succession au trône dans les États de l'Allemagne); Cassel, 1826, 2 vol. in-8°; — *Geschichte der landständischen Verfassung in Kurhessen* (Histoire de la constitution représentative dans la Hesse électorale); ibid., 1834, in-8°; — *Das deutsche Meierrecht* (Le Droit des fermiers en Allemagne); ibid., 1848, in-8°; — *Der alte und der neue Bundestag* (L'ancienne et la nouvelle Diète germanique); ibid., 1851, in-8°.

*PFEIFFER (*Louis-Georges-Charles*), naturaliste allemand, fils du précédent, né à Cassel, le 4 juillet 1805. Après avoir étudié la médecine dans diverses universités de l'Allemagne et à Paris, il se mit en 1826 à exercer son art dans sa ville natale. Tout en continuant l'exercice de sa profession, il a fait sur les sciences naturelles des recherches approfondies, dans l'intérêt desquelles il a visité la plupart des contrées de l'Europe ainsi que l'île de Cuba. On a de lui : *Universalrepertorium der deutschen medicinischen und chirurgischen Journalistik* (Répertoire universel des journaux médicaux et chirurgicaux de l'Allemagne); Cassel, 1833, in-8°; — *Essai sur la Phlegonasia alba dolens;* Leipzig, 1837, in-8°; — *Enumeratio diagnostica cactearum hucusque cognitarum;* Berlin, 1837, in-8°; — *Figures des cactées en fleurs;* Cassel, 1838-1850, 2 vol., avec planches; — *Symbolæ ad historiam heliceorum;* ibid., 1841-1846, 3 parties in-8°; — *Ubersicht der bisher in Kurhessen beobachteten Pflanzen* (Tableau des plantes recueillies jusqu'ici dans la Hesse électorale); ibid., 1844, in-8°; — *Flora von Niederhessen* (Flore de la Hesse inférieure); ibid., 1847-1855, 2 vol. in-12; — *Conspectus cyclostomaceorum;* ibid., 1852, in-8°; — *Monographia heliceorum viventium;* Leipzig, 1847-1853, 3 vol. in-8°; — *Monographia pneumonopomorum viventium;* Cassel, 1852-1858, 2 vol. in-8°; — *Novitates conchologicæ;* ibid., 1854-1858, 12 livraisons in-4°; — *Monographia auriculaceorum;* ibid., 1856, in-8°. Depuis 1846 Pfeiffer publie à Cassel avec Menke une *Revue de malakozoologie.*

Conversations Lexikon.

PFENNINGER (*Matthias*), graveur suisse, né à Zurich, en 1739, mort en 1812. Après avoir fréquenté à Augsbourg l'atelier d'Eichler, il suivit à Paris les leçons de Mecheln et de Lou-

therbourg. De retour dans sa ville natale, il s'adonna presque exclusivement à la gravure à l'eau-forte, et donna dans ce genre beaucoup de vues de Suisse qui, traitées avec légèreté et grâce, eurent un grand succès. Parmi ses autres planches nous citerons : *Saint Joseph avec l'Enfant Jésus*, d'après Guerchin; le *Tombeau de Virgile;* plusieurs paysages d'après Loutherbourg; les portraits de *Napoléon*, de *Souwarow*, de *Pitt*, de *l'archiduc Charles*, etc.

PFENNINGER (*Henri*), peintre et graveur suisse, né à Zurich, en 1749, mort dans cette ville en 1815. Après avoir appris à Dresde l'art de la peinture, il s'appliqua, de retour à Zurich, à la gravure à l'eau-forte, cela sur les conseils de Lavater, dont il orna le célèbre ouvrage sur la *Physionomie* de dessins et de portraits. Il vécut ensuite plusieurs années à Paris, habita plus tard la Hongrie, et revint enfin vers 1808 dans sa ville natale. On compte parmi ses meilleures planches, outre quelques paysages, les portraits de *Calvin*, de *Haller*, d'*Euler*, de *Mengs*, de *Court de Gébelin*, de *Théodore de Bèze*, de *Sal. Gessner*, de *Paracelse*, de *Séb. Castellion*, etc.

Sa nièce, *Élisabeth* PFENNINGER, née à Zurich, en 1772, morte après 1838, s'est fait un nom comme peintre de miniature. Elle habita longtemps Paris, où elle suivit les leçons de Regnault et d'Augustin; elle eut à peindre pour la cour et pour les familles de l'aristocratie un grand nombre de portraits en miniature, qui, exposés au salon, furent généralement admirés par le goût exquis avec lequel ils étaient exécutés et par le charme de leur coloris.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexikon.*

PFINGSTEN (*Jean-Germain*), médecin allemand, né le 15 mai 1751, à Stuttgard, mort en 1798, à Temeswar. Reçu docteur à Tubingue, il fit des leçons particulières à Halle et devint inspecteur des mines à Chemnitz, en Hongrie, puis des salines de Magdebourg. Il professa ensuite la philosophie à Erfurt, et se mit depuis 1794 à parcourir l'Allemagne et la Hongrie Ses ouvrages sont assez nombreux, mais la plupart consistent en de simples traductions; nous citerons : *Bibliothek ausländischer Chymisten, Mineralogen und mit Mineralien beschæftigter Fabrikanten;* Nuremberg, 1781-1783, 3 vol. in-8°; — *Magazin fuer die Pharmacie, Botanik und die Materia medica;* Halle, 1782-1783, 2 vol. in-8°; — *Sammlung der Schriften schœner Geister aus dem XV, XVI und XVIIten Jahrhundert;* Pesth, 1783-1784, 2 vol. in-8°; — *Repertorium fuer Physiologie und Psychologie;* Hof, 1784, in-8°; — *Magazin fuer die Philosophie und ihre Geschichte;* Gœttingue, 1789, in-8°, formant le t. VII du recueil commencé par Michel Hismann; — *Analekten zur Naturkunde und Œkonomie;* Leipzig, 1789, in-8°; — *Lehrbuch der chemischen Artillirie;* Iéna, 1789, in-8°; — *Magazin fuer die Mineralogie;* Halle, 1789-1790, 2 vol. in-4°

Biogr. méd.

PFINZING (*Melchior*), poëte allemand, né en 1481, à Nuremberg, mort le 24 novembre 1535, à Mayence. Fils d'un patricien, il trouva, lorsqu'il se fut rendu à Vienne pour terminer ses études, un protecteur dans le chancelier Sartein, qui le recommanda à l'empereur Maximilien : après avoir été pendant plusieurs années secrétaire intime de ce prince, qui lui accorda toujours beaucoup de faveur, il fut élu en 1512 prévôt à Saint Sebalde dans sa ville natale; mais il continua à résider à la cour de Maximilien, qui le nomma son conseiller et lui donna plusieurs prébendes; il devint enfin prévôt de l'église Saint-Alban et ensuite de celle Saint-Victor à Mayence. Il est l'auteur d'un poëme épique, où il raconte, sous des noms supposés, l'histoire de la demande en mariage de Marie de Bourgogne par Maximilien, ajoutant aux faits historiques beaucoup d'aventures de chasse et autres de son invention. Ce poëme porte pour titre : *Die Geheuerlichkeiten des hochberühmten Ritters Tewrdannkhs* (Les Aventures du célèbre chevalier Tewrdannkh); sous la dénomination plus moderne de *Theuerdank*, il devint très-célèbre au seizième siècle, tant à cause de la splendide exécution typographique de la première édition (Nuremberg, 1517, in-fol.), ornée de plus de cent magnifiques gravures, que parce qu'on l'attribua, en partie du moins, à l'empereur Maximilien lui-même (*voy.* ce nom). Il est assez bien établi maintenant que Pfinzing est bien en réalité l'auteur principal du *Theuerdank*, mais qu'il l'a retouché sur les avis de l'empereur; on conserve en manuscrit à la bibliothèque de Vienne une copie des soixante-quatorze premiers chapitres du *Theuerdank* écrite de la main de Maximilien, avec beaucoup de ratures et d'intercalations. Le *Theuerdank* n'excite plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité; il n'a aucune valeur poétique; on n'y trouve que des recits monotones et sans mouvement, ainsi que de froides allégories. Il a été publié de nouveau, avec une excellente introduction par Haltaus; Quedlimbourg, 1836; Scheible a fait réimprimer l'édition de 1518, en reproduisant les gravures qui l'accompagnent; Stuttgard, 1847.

David Köler, *De inclyto libro* Theuerdank (Nuremberg, 1714 et 1790, in 4°). — Camus, *Dissertation sur le* Theuerdank (dans les *Mémoires de l'Institut*, an IX). — Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*. — Khautz, *Geschichte der œstreichischen Gelehrten*. — Panzer, *Annalen der ältren deutschen Litteratur*. — Jördens, *Lexikon*. — Küttner, *Charaktere teutscher Dichter*. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Nationalliteratur*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

PFISTER (*Albrecht*), célèbre imprimeur allemand, né vers 1420, mort vers 1470. On n'a presque aucun détail sur sa vie; il est probable qu'il était fils d'Ulric Pfister, percepteur de certains droits à la foire de Francfort. Il s'établit à Bamberg comme xylographe ou graveur sur bois;

c'est à lui que se rapporteraient, selon quelques érudits, les mots suivants écrits vers 1459 par un médecin de Prague du nom de Paulus, sur un manuscrit de la bibliothèque de Cracovie : « *Libripagus est artifex sculpens subtiliter in laminibus æreis, ferreis ac ligneis solidi ligni atque aliis, imagines, scripturam et omne quodlibet, ut prius imprimat papyro aut parieti aut asseri mundo. Scindit omne quod cupit et est homo faciens talia cum picturis; et tempore mei Bambergæ quidam sculpsit integram Bibliam super lamellas et in quatuor septimanis totam Bibliam in pergameno subtili præsignavit sculpturam.* » Pfister, soit qu'il eût été ensuite employé comme ouvrier dans l'imprimerie de Guttenberg, ou qu'il eût eu connaissance de l'invention de ce dernier d'une autre manière, fonda dès 1455 à Bamberg une imprimerie qui par le nombre et la beauté de ses produits rivalisa seule en ces premiers temps avec celle de Mayence. Voici, d'après les recherches de Jæck et de Falkenstein, la liste chronologique des livres et opuscules sortis des presses de Pfister : *Lettres d'indulgence*, de 1455 ; — *Exhortation contre les Turcs*, publiée en la même année; un exemplaire en est conservé à la bibliothèque de Munich; — *Calendrier pour l'an* 1457, à la Bibliothèque impériale de Paris ; — La *Bible latine à trente-six lignes*, imprimée en trois volumes in-folio, de 1456 à 1460: on en conserve des exemplaires à Paris, à Londres, à Stuttgard et à Leipzig; — *Les Fables de Boner*, imprimées en 1461, avec 85 gravures sur bois très-remarquables, et dont une partie au moins est l'œuvre de Pfister; on ne connaît de ce livre, le premier qui porte une indication complète de la date et du lieu d'impression, que deux exemplaires qui se trouvent à la bibliothèque de Wolfenbüttel et à celle de Berlin; — *Les sept Joies de Marie*, in-4° : le seul exemplaire connu est conservé à la bibliothèque de Munich; on y trouve jointe l'*Histoire de la Passion*, qu'on s'accorde à regarder également comme un produit de l'imprimerie de Pfister; on fixe à l'an 1461 au plus tard la date de ces deux opuscules, qui sont ornés de gravures sur bois à la manière criblée; — *Le livre des quatre Histoires* (Joseph, Daniel, Esther et Judith) de 1462; il ne reste que deux exemplaires de ce livre précieux, orné de 61 gravures sur bois, et qui porte le nom de l'imprimeur; ils se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris et dans la collection de Spencer; — *Plaintes contre la mort*, petit in-fol., avec cinq gravures sur bois; un peu plus tard parut une seconde édition de cet opuscule, qui donna la première idée des *Danses de la Mort*, publiées si souvent à la fin du quinzième siècle; cette réimpression porte le titre de : *Procès entre l'Homme et la Mort*; — *La Bible des pauvres*, in-fol., en allemand, avec 170 gravures sur bois intercalées dans le texte ; des exemplaires de ce livre, imprimé au plus tôt en 1462, se trouvent à la Bibliothèque impériale de Paris, à la bibliothèque de Wolfenbüttel, et dans la collection Spencer, qui renferme aussi le seul exemplaire connu de l'édition latine de ce livre, qui pour l'époque est d'une merveilleuse exécution; — *Belial, ou la Consolation du pécheur*, petit in-fol., porte le nom de Pfister; on place la date de l'impression vers 1462.

Jæck, *Al. Pfister und seine Nachfolger im Bücherdrucke zu Bamberg*, et *Beschreibung der Bibliothek zu Bamberg*. — Heinecke, *Idée générale d'une collection d'estampes*. — Jackson, *Treatise on wood engravings*. — Dibdin, *Bibliotheca Spenceriana*. — Falkenstein, *Geschichte der Buchdruckerkunst*. — *Serapeum* (Leipzig, année 1841 et 1858). — A.-F. Didot, *Histoire de l'imprimerie*. — Ersch et Gruber; *Encyclopædie*.

PFISTER (*Jean-Chrétien*), historien allemand, né le 11 mars 1772, à Pleidelsheim près de Marbach, mort à Stuttgard, le 30 septembre 1835. Il étudia la théologie à Tubingue, où il se lia intimement avec Schelling, fut nommé, après avoir rempli plusieurs fonctions ecclésiastiques, en 1803, pasteur à Unter-Türkenheim, et devint en 1832 surintendant général à Stuttgard. Tous ses loisirs furent consacrés à de consciencieuses recherches historiques, entreprises d'après la méthode que lui avait enseignée le célèbre Jean de Müller, avec lequel il était entré en relations suivies depuis un séjour qu'il avait fait à Vienne en l'hiver 1803. On a de lui : *Geschichte von Schwaben* (Histoire de Souabe); Heilbronn, 1803-1827, 5 vol. in-8°: cet ouvrage remarquable ne va que jusqu'aux temps de Maximilien Ier; — *Historischer Bericht über das Wesen der Verfassung des ehemaligen Herzogthums Würtemberg* (Notice historique sur les principes de la constitution de l'ancien duché de Wurtemberg); ibid., 1816; — *Denkwürdigkeiten der Würtembergischen Reformationsgeschichte* (Particularités de l'histoire de la réformation dans le Wurtemberg); Tubingue, 1817; — *Herzog Christoph von Würtemberg* (Le duc Christophe de Wurtemberg); ibid., 1819, 2 vol.; — *Eberhard im Bart, erster Herzog von Würtemberg* (Eberhard à la barbe, premier duc de Wurtemberg); ibid., 1822; — *Geschichte der Deutschen* (Histoire des Allemands); Hambourg, 1830-1835, 5 vol, in-8°; trad. en français, Paris, 1835-1838, 11 vol. in-8o; — des articles dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber, dans la *Allgemeine Zeitschrift* de Schelling, etc.

Neuer Nekrologder Teutschen (année XIII). — Memminger, *Jahrbücher für vaterländische Geschichte* (Stuttgard, 1836). — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, t. XV et XIX. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

* **PFIZER** (*Gustave*), poëte allemand, né à Stuttgard, le 29 juillet 1809. Après avoir visité l'Italie, il publia en 1831 et 1834 des poésies bientôt suivies de *Martin Luther's Leben* (Vie de Martin Luther); Stuttgard, 1836; — *Uhland und Rueckert, ein Kritischer Versuch* (Uhland et Ruckert; essai de critique), Stuttgard, 1837; —

Der Welsche und der Deutsche (l'Italien et l'Allemand); Stuttgard, 1843; — *Æneas Sylvius Piccolomini und Gregor Von Heimburg* (Énée-Silvain Piccolomini et Grégoire de Heimbourg), tableaux historico-poétiques du quinzième siècle; Stuttgard, 1844; — *Geschichte Alexanders des Grossen fuer die Jugend* (Histoire d'Alexandre le Grand pour la jeunesse); Stuttgard, 1846; — *Dichtungen epischer und episch-lyrischer Gattung* (Poésies du genre épique et épico-lyrique); ibid., 1840. Pfizer s'est attiré de la part de H. Heine, qu'il avait vivement critiqué, un morceau fort spirituel, intitulé le *Schwabenspiegel* (Miroir des Souabes). H. W—s.

Conversations-Lexikon.

PFLUGUER (*Marc-Adam-Daniel*), écrivain suisse, né à Morges (canton de Vaud), en 1777, mort à Paris, en 1824. Il vint se fixer à Paris, et consacra sa vie à l'éducation de la jeunesse et au progrès de l'agriculture. On a de lui: *Cours d'agriculture pratique*; 1809, 2 vol. in-8°; — *Les Amusements du Parnasse, ou Mélanges de poésies légères*; 1810, in-18; — *Manuel d'instruction morale*; 1811, 2 vol. in-12; — *Cours d'études à l'usage de la jeunesse*; Paris, 1811, in-12; — *La Maison des Champs, ou Manuel du cultivateur*; Paris, 1819, 4 vol. in-8°. On a publié une *Notice* sur les livres de sa bibliothèque (Paris, Édouard Garnot, 1824, in-8°). L—z—e.

Mahul, *Annuaire necrologique*, 1824.

PFORR (*Jean-Georges*), célèbre peintre d'animaux allemand, né le 4 janvier 1745, à Upfen (en Saxe), mort à Francfort, le 9 juin 1798. Après avoir passé quelque temps à l'école des mines de Richelsdorf, il devint peintre de la manufacture de porcelaine de Cassel; il fréquenta ensuite l'Académie des beaux-arts de cette ville, dont il fut nommé membre au bout d'un an. En 1781 il se fixa à Francfort, où il demeura jusqu'à sa mort, causée prématurément par les suites d'une chute qu'il avait faite dans les mines. Il peignit des animaux, notamment des chevaux avec une habileté si consommée, qu'il fut avec raison surnommé le Wouwermans de l'Allemagne. Ses toiles qui représentent des chasses, des batailles, des paysages, etc., se distinguent par une observation scrupuleuse de la nature, par un coloris chaud et en même temps suave, par un dessin des plus corrects et très-vigoureux. Il a aussi traité l'aquarelle avec beaucoup de succès; il a gravé à l'eau-forte d'après ses propres dessins les planches des ouvrages suivants: *Manière de dresser des chevaux de campagne* de Munersdorf (Francfort, 1792); *Les principales races des chevaux*, douze planches très-estimées; *Le Cavalier*. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Schulz, Bartsch, Schytz.

Meusel, *Archiv. für Künstler*, t. I, et *Neue Miscellaneen*, n° 6 et 8. — Hirsching, *Handbuch*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexikon*.

PHACÉE ou **PEKAH**, roi d'Israel, assassiné l'an 3296 (av. J.-C. 739). Fils de Romélias, il devint l'un des généraux du roi d'Israel Phacéia. Il se révolta contre ce monarque, le tua dans son palais, et se fit proclamer à sa place (759 av. J.-C.). Il déclara la guerre à Achaz, roi de Juda, et tua cent vingt mille des sujets de ce prince et ravagea son royaume. Le seigneur permit cette calamité « parce qu'Achaz avait fait le mal devant Dieu ». Phacée regagnait Samarie avec deux cent mille captifs et un immense butin lorsque le prophète Obed vint lui reprocher sa conduite cruelle envers des co-réligionnaires, des frères. Phacée se laissa toucher, il mit les Judéens en liberté et leur rendit leurs biens. Quelques années plus tard, il fut à son tour vaincu par Teglat-Phalazar (ou Ninus II), roi d'Assyrie, en 742 av. J.-C., il se vit contraint de payer un tribut considérable. Quatre ans plus tard, Phacée fut assassiné par Osée, fils d'Éla, qui régna en sa place. A. L.

Les Rois, l. IV, ch. XV. — *Paralipomènes*, II, ch. XXVIII. — Josèphe, *Antiq. Judic.*, lib. IX, cap. XI-XIII.

PHACÉIA ou **PEKAIA**, roi d'Israel, assassiné l'an 3276 (759 av. J.-C). Il succéda en 761 av. J.-C. à son père Manahem, qui s'était emparé du trône par le meurtre de l'usurpateur Sellum (771 av. J.-C.). Dieu vengea sur Phacéia les crimes de son père; il suscita contre lui Phacée (*voy.* plus haut), qui assassina son maître au milieu d'un festin. A. L.

Les Rois, liv. IV, chap XV. — Josèphe, *Antiq. Judaïq.*, lib. IX, cap. XI.

PHÆDON, philosophe grec, fondateur de l'école d'Elis, fut le contemporain de Socrate, et vécut, par conséquent, vers 401 avant J.-C. Né à Elis, ville d'Elide, dans la partie occidentale du Péloponèse, Phædon, ainsi que le rapportent Diogène de Laerte et Strabon, fut pris par des pirates, fait esclave, vendu, et transféré à Athènes, où il se fit connaître de Socrate, qui détermina Alcibiade, ou Criton, ou, selon d'autres encore, Cébès de Thèbes à le racheter. Après avoir été le disciple de Socrate, il devint, au rapport d'Aulu-Gelle, celui de Cébès, et finit par aller fonder à Elis, sa patrie, une école de philosophie, où il eut pour principaux disciples Plistane, Œchipylle, Moschus, Asclépiade de Phliasie, enfin Ménédème, qui transféra cette même école à Erétrie, sa patrie, dans l'île d'Eubée. Dans cette école d'Elis, qu'il avait fondée, Phædon apporta les principes puisés à l'école de Socrate; aussi fut-il, suivant Strabon, appelé σωκρατικός. Ces principes devaient constituer le fond des écrits qu'il composa sous la forme socratique, c'est-à-dire sous celle du dialogue, et dont les titres seuls, conservés par Diogène de Laerte, sont venus jusqu'à nous. Le nom de *Phædon* est devenu le titre du plus célèbre d'entre tous les dialogues de Platon, celui où sont racontées par Phædon, qui en avait été le témoin, les principales circonstances qui signalèrent les derniers moments de Socrate.

C. M—t.

Platon, le *Phédon*. — Diogène de Laerte, l. II, *in Phæd.* — Suidas, au mot *Phædon*. — Aulu-Gelle, *Noct. att.*, l. I, ch. II. — C. Mallet, *Histoire de l'école de Mégare et des écoles d'Élis et d'Érétrie*, introd. et le chap. intitulé *Phædon*.

PHAENUS. *Voy.* **METON**.

PHAER (*Thomas*), poëte anglais, né dans le comté de Pembroke, mort en 1560. En quittant l'université d'Oxford, il s'appliqua à l'étude du droit; mais il n'est pas probable qu'il pratiqua le barreau bien activement, puisqu'il passa la plus grande partie de sa vie dans le domaine qu'il possédait à Kilgerran, dans le sud du pays de Galles. On ignore à quelle époque il étudia la médecine; il ne prit qu'en 1559 le diplôme de docteur à Oxford. Il s'est fait principalement connaître par une traduction en vers de l'*Énéide*, plus remarquable pour la naïveté du style que pour son exactitude; les livres I-VII parurent en 1558, avec une dédicace à la reine Marie Tudor; W. Whigtman édita en 1562 les livres VIII et IX ainsi qu'une partie du dixième. Un jeune médecin, Thomas Twyne, compléta cette version dans la suite, mais d'une façon imparfaite. On a encore de Phaer : *The Regimen of life*, trad. du français; Londres, 1544, in-8°; — trois ouvrages relatifs à la peste de 1550; — *Owen Glandower*, poëme inséré dans le *Miror for magistrates*; — un *Traité de la nature des esprits*, attribué parfois à Fitz-Herbert.

Wood, *Athenæ Oxon.*, I. — Wharton, *Hist. of poetry*. — Aikin, *Biog. memoirs of medicine*.

PHALANTHE (Φάλανθος), chef lacédémonien, fils d'Aracus, fondateur de la colonie grecque de Tarente en 708 avant J.-C. On n'a pas de raisons de contester son existence, mais on ne sait rien d'authentique sur sa vie. Justin, Strabon d'après Antiochus et Éphore, et Pausanias nous ont transmis sa légende, dont voici les principaux traits. Les Spartiates, en partant pour la première guerre de Messénie, firent le serment de ne pas revenir à la maison avant d'avoir terminé la lutte. La guerre durait depuis neuf ans lorsque les femmes se plaignirent de l'absence prolongée des hommes, qui menaçait Sparte de n'avoir pas une nouvelle génération pour la défendre. Ce danger décida les guerriers spartiates à renvoyer à la maison les plus jeunes d'entre eux qui n'avaient pas prêté serment. Du commerce des jeunes gens avec les femmes et les jeunes filles provint une génération que l'on nomma les *Partheniens* (les fils des jeunes filles). Mal vus des autres habitants et privés de quelques-uns des priviléges de leurs concitoyens, les Parthéniens formèrent sous la conduite de Phalante, qui était de leur génération, un complot contre le gouvernement spartiate. Le complot fut découvert, et ses auteurs, forcés de quitter la Grèce, allèrent fonder une colonie en Italie. Phalanthe conquit Tarente sur les barbares indigènes; mais il en fut bientôt chassé par une sédition. Il finit ses jours à Brindes, et en mourant il ordonna que ses cendres fussent semées sur l'agora de Tarente : c'était d'après l'oracle d'Apollon, le moyen d'assurer aux Parthéniens la possession de cette ville. Y.

Strabon, VI, p. 278-282. — Justin, III, 4; XX, 1. — Pausanias, X, 10. — Aristote, *Polit.* V. — Diodore de Sicile, XV, 66. — Denys d'Halicarnasse, *Frag.*, XVII, 1, 2. — Horace, *Carm.*, II, 6. — Servius, *Sur l'Énéide* de Virgile, II, 681. — Heyne, *Excursus* XIV, dans son édit. de Virgile. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. I, p. 174; II, p. 410. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. I. — O. Müller, *Die Dorier*, I, 6.

PHALARIS (Φάλαρις), tyran d'Agrigente, vivait probablement dans le sixième siècle avant J.-C. (1). Ce personnage est aussi fameux dans la légende que peu connu dans l'histoire. Né à Agrigente suivant les meilleures autorités, il semble, comme beaucoup d'autres tyrans, être sorti d'une situation assez humble pour s'élever au rang suprême; mais qu'il ait été d'abord fermier d'impôt, comme le prétend Polyen, c'est un fait douteux; et que le pouvoir despotique dont il faisait le plus cruel usage lui ait été enlevé par Pythagore comme le rapporte Jamblique, c'est sans doute une fable. Des anecdotes plus ou moins authentiques sont tout ce que l'on sait de son règne. De ces anecdotes, la plus connue est celle du taureau d'airain. On raconte qu'il fit exécuter, par un statuaire nommé Périllus, un taureau creux en bronze dans lequel il enfermait des victimes humaines destinées à être brûlées vivantes. Les cris des suppliciés imitaient, dit-on, les mugissements d'un taureau. On y ajoute que Phalaris ordonna que l'auteur de cette cruelle invention en fit l'expérience. Périllus fut ainsi le premier consumé dans son taureau d'airain. Bien que ce récit ait l'air d'une fable, on ne peut affirmer qu'il soit faux ni même invraisemblable. Il est certain que dès le temps de Pindare, moins d'un siècle après le règne de Phalaris, l'idée de cet instrument de torture était inséparablement associée avec le nom du tyran qui était pour les anciens le type de la férocité (*crudelissimus omnium tyrannorum*, dit Cicéron, *in Verr.*, IV, 33). Un taureau d'airain existait à Agrigente; les Carthaginois l'enlevèrent et le transportèrent dans leur ville, d'où Scipion l'enleva à son tour lors de la prise de Carthage.

Phalaris doit une partie de sa célébrité aux *Épîtres* qui nous sont parvenues sous son nom. Ces petites compositions, dénuées d'ailleurs de tout mérite littéraire, sont assez curieuses parce qu'elles représentent une sorte de raffinement sophistique dans la légende de ce féroce tyran, qui mangeait la chair humaine et dévorait les petits enfants (Aristote, *Eth. ad Nicom.*, VII, 5; Cléarque, dans Athénée). Pour les beaux esprits du temps des empereurs romains, Phalaris était un homme d'un caractère naturellement doux et humain, que les nécessités de la politique et les

(1) L'époque de son règne a donné lieu à beaucoup de discussions. Les chronologistes varient entre la 31e olympiade (656 avant J.-C.) et la 52e (568 avant J.-C.); cette seconde date nous paraît la plus vraisemblable.

machinations de ses ennemis poussèrent à des mesures sévères. C'est ainsi qu'il est représenté dans deux déclamations attribuées à Lucien et dans les fameuses lettres attribuées à Phalaris lui-même. Qu'un féroce Dorien du sixième siècle avant J. C. soit l'auteur de lettres écrites avec toute la subtilité d'un sophiste, et dans le dialecte attique usité sous les Antonins, c'est assurément incroyable. On le croyait cependant du temps de Stobée, qui les cite plusieurs fois, et du temps de Suidas, qui en parle avec la plus grande admiration. Photius, plus éclairé, les regardait comme apocryphes. Ce fut aussi l'opinion de Politien, qui n'eut que le tort de les attribuer sans preuve à Lucien. Vers la fin du dix-septième siècle, les *Épîtres* de Phalaris furent l'objet d'une célèbre controverse. Sir William Temple (*Essay on ancient and modern learning*) les avait mises à la mode par une phrase de vif éloge. Des professeurs et des étudiants d'Oxford en donnèrent une nouvelle édition qui porte le nom de Charles Boyle. Une ligne légère et injuste de la préface de Boyle atteignait le grand philologue Bentley, qui riposta avec sa vivacité ordinaire, et démontra surabondamment la non-authenticité des *Épîtres* de Phalaris dans une dissertation qui est le chef-d'œuvre de l'érudition classique au dix-septième siècle.

Les *Épîtres* de Phalaris parurent pour la première fois traduites en latin par Francesco Accolti d'Arezzo, 1470; le texte grec ne parut qu'en 1498, à Venise, avec les lettres attribuées a Apollonius de Tyane et à M. Brutus. Alde les inséra dans sa collection d'épistolographes grecs; Venise, 1498. Parmi les autres éditions on remarque celle de Boyle, Oxford, 1695, in-8°; de van Lennep, Groningue, 1777, in-4°, avec une traduction latine de la dissertation de Bentley; et de Schæfer, Leipzig, 1823, in-8°, qui est la meilleure de toutes. Les *Épîtres* ont été traduites en français par Gruget, Paris, 1550, in 8°; par Th. Beauvais, Paris, 1797, in-8°; par Benaben, Angers, 1803, in-8°; en anglais, par Franklin, Londres, 1749. L. J.

Suidas, au mot Φάλαρις. — Eusèbe, *Chron.*, an. 1365, 1393, 1446. — Syncelle, p. 213, édit. de Paris. — Aristote, *Rhet.*, II, 20. — Cicéron, *De Offic.*, II, 7; III, 6; *ad Attic.*, VII, 20; *De Rep.* I, 28; III, 30. — Pindare, *Pyth.*, I, 185, avec les *Scholies*. — Diodore, XIII, 90; *Excerpta vat.* — Polybe, VII, 7; XII, 25. — Timée, dans les *Fragm. hist. græcor.*, édit. Didot. — Lucien, *Ver. hist* 23; *Bis Accus.* — Plutarque, *De sera numinis vindicta*. — Stobée, *Florileg.* — Tzetzès, *Chil.*, V, 956. — Bentley, *Dissertation on the* Epistles of Phalaris. — Clinton *Fast. hellenici*, vol. I, p. 236, vol. II, p. 4.

PHALÉCUS (Φάλαικος), poëte lyrique et épigrammatique grec, vivait probablement dans le troisième siècle avant J.-C. On ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance, et les épigrammes qui nous restent sous son nom sont trop peu authentiques pour fournir sur sa vie des indications dignes de foi. Suivant l'opinion la plus vraisemblable, il fut un des principaux poëtes alexandrins. Il ne subsiste presque rien de ses poésies lyriques, parmi lesquelles on mentionne un hymne à Hermès. Athénée cite une de ses épigrammes et Brunck en a recueilli cinq (1). Y.

Athénée, X, p. 440. — Brunck, *Anal.*, vol. I, p. 421. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 480. — Meineke, *Historia critica com. græc.*, p. 327. — Smith, *Diction. of greek and roman biography*.

PHALIER (Saint), prêtre et solitaire, né à Limoges, vers 465, mort vers 525. Élevé au diaconat par l'évêque de Limoges, il fit un pèlerinage à Rome et à Jérusalem. De retour en France, il visita plusieurs villes dans le but d'y honorer les saints. Agen, Clermont, le virent tour à tour. Après y avoir opéré des miracles, il entra dans le monastère de Fleury-sur-Loire et se retira ensuite à Chabris, sur les confins du diocèse de Blois; il y mena avec quelques disciples une vie contemplative, et on lui amenait en foule des malades pour les guérir ou pour les exorciser. Il existe en France plusieurs églises et chapelles sous l'invocation de saint Phalier. Martial A—N.

André Duval. Louis Charpentier, François Bruneau, *Vie de saint Phalier*.

PHANIAS ou **PHÆNIAS** (Φανίας ou Φαινίας), philosophe grec, né à Érésos dans l'île de Lesbos, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il fut le successeur immédiat d'Aristote, le compatriote et l'ami de Théophraste. Il ne fonda pas une école, mais il contribua à développer dans l'école péripatéticienne le goût des études historiques. Il composa des traités sur la logique, sur les sciences naturelles, et divers ouvrages d'histoire : *Les Prytanes d'Érésos; Les Tyrans siciliens; La Punition des tyrans*. Dans le genre de l'histoire littéraire, on cite de Phanias des traités *Sur les poëtes* et *Sur les socratiques*. Y.

Vossius, *De historicis græcis*, p. 84, édit. Westermann. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. III, p. 502. — Voss, *Diatrib. de Phania Eresio*; Gandav., 1824. — Plehn, *Lesbiaca*, p. 215, etc. — Ebert, *Dissert. Sic.*, p. 76, etc. — Boekh, *Corp. Inscript.*, vol. II, p. 304. — Preller, au mot PHANIAS dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber.

PHANOCLÈS (Φανοκλῆς), un des meilleurs poëtes élégiaques grecs, vivait au quatrième siècle avant J.-C. La date de son existence est douteuse, mais il est probable qu'il vivait sous Alexandre, peut-être même un peu plus tard. La poésie élégiaque était alors à la mode, et les auteurs s'en servaient pour peindre sous des noms mythiques les mœurs des anciens âges. Phanoclès excella dans ce genre. Il semble n'avoir composé qu'un seul ouvrage, intitulé

(1) C'est de Phalécus que le mètre *phalécien* a pris son nom. Ce vers est bien connu par l'usage qu'en firent les poëtes romains, et il est quelquefois appelé *hendécasyllabe* par les grammairiens latins. Sa forme normale, qui admet beaucoup de variétés, est :

‒⏑̄ | ‒́ ⏑⏑‒ ⏑‒ ⏑‒⏑̄

Le mètre *phalécien* est plus ancien que Phalécus, qui lui donna son nom parce qu'il en fit souvent usage et non parce qu'il l'avait inventé. Sapho s'en était souvent servie, et on en trouve des exemples dans les fragments d'Anacréon, de Simonide, de Cratinus, dans Sophocle et chez d'autres anciens poëtes grecs.

Ἔρωτες ἢ καλοί (*Les Amours ou les Beaux*); c'était une suite de légendes où Phanoclès racontait les amours d'Orphée pour Calaïs, de Cycnus pour Phaéton, de Dionysus pour Adonis, de Tantale pour Ganymède, d'Agamemnon pour Argynnus; amours qui se terminent uniformément d'une manière tragique. Il reste de ce poëme un fragment assez long, que Ruhnken et d'autres critiques regardent comme un des plus beaux spécimens de poésie élégiaque venus jusqu'à nous. Les fragments de Phanoclès ont été publiés par Ruhnken, *Epist. crit.*, II; *Opusc.*, vol. II, p. 615; par Bach, *Philetæ, Hermesianactis atque Phanoclis reliquiæ*, et par Schneidewin, *Delectus Poes. græc.*, p. 158. Le plus long fragment se trouve dans les *Analecta* de Brunck, vol. I, p. 414, et dans l'*Anth. Græca* de Jacobs; il a été traduit par Jacobs, *Vermischte Schriften*, vol. II, p. 121, et par Weber, *Die Eleg. Dichter der Hellenen*. Y.

Bergk, dans le *Zeitschrift. f. Alterthumswissenschaft*, 1841, p. 94. — Herzberg, *ibid.*, 1847, p. 28. 29. — Welcker, *Sappho*, p. 81. — Preller, dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber.

PHARAMOND ou **FARAMOND**, fils de Marcomir, chef des Francs, a été considéré souvent comme le premier roi de France; mais cette opinion n'est rien moins que fondée. Le premier historien qui en parle est Prosper Tyro, dans sa *Chronique;* il le fait vivre vers l'an 420, et lui donne Clodion et Mérovée pour successeurs. Du reste, il n'entre, au sujet de ces trois personnages, dans aucun autre détail qui puisse fortifier son témoignage, et même le peu de liaison que cette assertion a avec ce qui précède et avec ce qui suit, a fait supposer une interpolation. Aussi Grégoire de Tours, notre seule autorité pour ces temps reculés, ne fait aucune mention de Pharamond. Qu'il y ait eu un chef franc de ce nom, rien ne s'oppose sans doute à l'admettre; mais que ce chef ait été le fondateur de la monarchie des Francs dans les Gaules, c'est ce que rien ne prouve. L'obscurité la plus complète règne sur tout ce qui concerne ce chef, sa vie et sa mort. Suivant quelques auteurs, la mort de Pharamond serait arrivée en 428, après un règne de dix ans (la date de 420 est celle que donnent les *Chroniques de Saint-Denis*), et d'après Hunibald ou Hincbald, dont Trithème a conservé quelques fragments, il aurait été enterré à Framont (*Francorum mons*), en allemand *Frankenberg*, dépendance de l'abbaye de Senones, au diocèse de Toul. Cette tradition serait confirmée par une charte de 1261 citée par Mabillon (*Acad. des inscript.*, t. II, p. 688). Quelques romanciers et auteurs tragiques ont choisi *Pharamond* pour leur héros. [*Enc. des G. du M.*, avec add.].

Gibert, *Recherches sur l'époque du règne de Pharamond*, dans ses *Mémoires pour servir à l'hist. des Gaules;* 1744, in-12. — *Grandes Chroniques de France.* — Trithème, *Chronique des Francs depuis Marcomir jusqu'à Pepin*, et *Origine de la nation des Francs.* — Sismondi, *Hist. des Français*, I.

PHARASMANE (Φαρασμάνης), roi d'Ibérie, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il aida son frère Mithridate à s'établir sur le trône d'Arménie, en 35. Quand le prince parthe Orode tenta de déposséder Mithridate de son nouveau trône, Pharasmane courut à son secours et remporta sur les Parthes une grande victoire. En 53 le roi d'Ibérie, peu fidèle à son allié, soutint l'entreprise de son fils Rhadamiste contre Mithridate; mais quand Rhadamiste, à son tour, eut été chassé du trône d'Arménie et forcé de se réfugier en Ibérie, Pharasmane le fit mettre à mort pour plaire aux Romains. Depuis cette époque le vieux et perfide roi d'Ibérie ne figure plus dans l'histoire. Y.

Tacite, *Annales*, VI, 32, 35; XII, 42, 48; XIII, 6, 37.

PHARES (*Simon* DE), astrologue français, né à Meung-sur-Loire, vers 1440, mort après 1495. Il descendait du poëte Jean de Meung, et était fils ou parent de Simon de Phares, l'un des astrologues du roi Charles VII. Élevé à Châteaudun, avec les enfants de Dunois, il fit ses humanités à Beaugency, puis à l'université d'Orléans, vint à Paris étudier la *sphère*, ainsi que l'*akabice*, et devint astrologue de profession. Il entra, sous ce titre, au service de Matthieu de Nanterre, premier président au parlement, qui le garda quatre ans (1461 à 1465). Il passa ensuite dans la maison de Jean, duc de Bourbon. Il se rendit vers 1471 en Angleterre, et étudia pendant deux ans à Oxford. Il visita ensuite l'Irlande, l'Écosse et revint en France, où il suivit pendant trois ans les leçons de l'école médicale de Montpellier. Vers 1477 il visita Rome, Venise, et de là gagna Le Caire et Alexandrie. De retour auprès de Jean de Bourbon, Simon fut appelé par Louis XI, moribond; mais il déclina le périlleux honneur d'approcher de trop près le monarque. De 1480 à 1483, il visita la Suisse et la Savoie pour augmenter son instruction dans la science des *herbes*, comme on disait alors. Il avait appris en Orient l'art de connaître les pierres précieuses, de les tailler, de les graver et de les polir. Las de tant de déplacements, Simon de Phares, vers 1488, vint s'établir à Lyon, où il se maria. Il ouvrit publiquement une *étude* ou cabinet d'astrologie. Là, il avait réuni une bibliothèque d'environ deux cents volumes astrologiques, se chargeant « de parler et de répondre à toutes questions ». Le 1er novembre 1493, Charles VIII, passant à Lyon, pour se rendre en Italie, fut attiré par la réputation de Simon. Il entra dans son étude, et le consulta. Le roi fut tellement satisfait de ses réponses, qu'il le nomma son astrologue royal. Ce dernier succès fut précisément, si l'on en croit Simon de Phares, ce qui causa sa perte, ou du moins le trouble de ses vieux jours. Dénoncé, dit-il, par des bigots et des envieux, il se vit en butte aux anathèmes de l'archevêque de Lyon, qui fit saisir une quarantaine de ses volumes, comme sentant le sortilége. Il en appela au parlement

de Paris; mais le parlement en référa à la Sorbonne, qui déclara les volumes saisis hérétiques et dignes du feu. Peu s'en fallut que le même sort fût réservé à Simon. Emprisonné à Lyon par ordre de l'official, il le fut de nouveau à Paris, sur la requête du parlement. C'est alors qu'il adressa au roi Charles VIII un ouvrage intitulé *Histoire des plus célèbres astrologiens*. C'est là que nous avons puisé la plupart des faits qui précèdent. Cet ouvrage, demeuré manuscrit jusqu'à ce jour, se conserve à la Bibliothèque impériale sous le n° 1357. Il mériterait d'être mis au jour, pour rendre publics des traits curieux qui se rapportent à l'histoire de l'esprit humain. A. V. V.

Manuscrit cité. — Du Boulai, *Hist. de l'Université*, V, 869. — Labbe, *Recueil de pièces hist.*; 1644, in-4°, p. 726. — Bernier, *Hist. de Blois*, in-4°, p. 216. — D'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*; 1728, in-fol., p. 324. — Crevier, *Abrégé de l'hist. de l'Université*; IV, 470. — Quicherat, *Procès de la Pucelle*. — Vallet de Viriville, *Hist. de l'instruction publique*; 1849, in-4°; au mot PHARES.

PHARNABAZE (Φαρνάβαζος), satrape perse, vivait vers 400 avant J.-C. Il succéda à son père Pharnace dans le gouvernement des provinces perses de l'Hellespont. Il est surtout connu par la part qu'il prit à la lutte de la confédération du Péloponèse contre les Athéniens; son intervention porta à ceux-ci un coup terrible. S'il ne put pas les empêcher de remporter la victoire d'Abydos, en 411, il aida du moins les vaincus à réparer leur défaite. De nouveaux échecs, qu'il subit en 409 et 408, le décidèrent à traiter avec les Athéniens, et il était en route pour la cour de Perse avec leurs envoyés lorsque l'arrivée du jeune Cyrus mit fin aux négociations et fit pencher la balance en faveur des Péloponésiens. Le triomphe des Spartiates ne tourna pas à l'avantage des Perses. Dès 399 Dercyllidas menaça la satrapie de Pharnabaze, et Agésilas l'envahit en 396. Le satrape, indigné de cette ingratitude, fournit à Conon le moyen de relever la puissance athénienne. Envoyé plus tard contre l'Égypte révoltée, il échoua en 374, malgré l'appui du général athénien Iphicrate. On ignore si son mauvais succès lui attira une disgrâce à la cour de Suse, mais à partir de cette époque son nom ne reparaît plus dans l'histoire. Pharnabaze avait un caractère généreux et ouvert; cependant on lui reproche plus d'un acte de perfidie. Sa conduite à l'égard des ambassadeurs athéniens en 387 est inexcusable, et on l'accuse, peut-être à tort, d'avoir été l'auteur du meurtre d'Alcibiade. Y.

Thucydide, VIII, 6, 8, 39, 61, 62, 80, 99-109. — Xénophon, *Hellen.*, I, 1, 3, 4; III, 4; IV, 1, 8; V, 1, *Anab.*, VI, 4. — Diodore de Sicile, XIII, 46, 49-51, 63; XIV, 35, 79, 80. — Plutarque, *Alcibiades*, 27, 28; *Agesilas*, 9, 12. — Rhedantz, *Vitæ Iph. Chabr. Timothei*.

PHARNACE Ier (Φαρνάκης), roi du Pont, fils et successeur de Mithridate IV, vivait au commencement du second siècle avant J.-C. Il monta sur le trône vers 190. Il s'empara de Sinope en 183, et les Rhodiens invitèrent inutilement le sénat romain à intervenir en faveur de cette ville. Vers le même temps il envahit le territoire d'Eumène, roi de Pergame, allié de la république, et persista dans la lutte malgré les représentations du sénat. Mais la guerre qu'il soutenait contre les forces réunies d'Eumène et d'Ariarathe, roi de Galatie, ne tourna pas à son avantage, et en 179 il fut forcé d'acheter la paix par l'abandon de toutes ses conquêtes dans la Galatie et la Paphlagonie. Sinope lui resta et devint une des capitales des rois du Pont. On ne sait plus rien de lui sinon qu'il régnait encore en 170. Y.

Polybe, XXIV, 10; XXV, 2, 4, 6; XXVI, 6; XXVII, 15. — Tite-Live, XL, 2, 20. — Diodore de Sicile, XXIX. — Justin, XXXVIII, 5, 6. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 424, 425, 426.

PHARNACE II, roi du Pont ou plutôt du Bosphore, fils de Mithridate le Grand, né vers 97 avant J.-C., mort en 47. Suivant Appien il avait été traité par son père avec une faveur particulière; cependant le voyant vaincu par Pompée et forcé de se réfugier dans les provinces du nord du Pont-Euxin, il le trahit pour s'assurer une part des débris de sa puissance. A la tête des soldats soulevés il marcha contre Mithridate, et le contraignit de se donner la mort, en 63. Pompée le récompensa du service rendu aux Romains en lui donnant le royaume du Bosphore avec les titres d'ami et d'allié du peuple romain. Pendant plusieurs années Pharnace se contenta de cette situation ; mais dès qu'il apprit que la guerre avait éclaté parmi les Romains, il profita des embarras de la république pour reprendre le royaume de son père. Ses premiers succès furent rapides, et il était déjà maître du Pont, lorsque César accourant le battit complétement près de Zela. Pharnace s'enfuit à Sinope, puis dans le royaume du Bosphore, où il trouva son lieutenant Asander révolté contre lui. A la tête de quelques troupes scythes et sarmates, il reprit les villes de Théodosie et de Panticapée, mais il finit par être vaincu et tué. Appien dit qu'il mourut en combattant vaillamment sur le champ de bataille. Dion Cassius prétend qu'il fut fait prisonnier et mis à mort. Pharnace laissa plusieurs fils; l'un d'eux, nommé Darius, fut rétabli pour peu de temps sur le trône du Pont par Antoine; sa fille Dynamis épousa Polémon Ier, roi du Bosphore. Y.

Appien, *Mithrid.*, 110, 111, 113, 114, 120. — Dion Cassius, XXXVII, 14; XLII, 45, 46, 48. — Hirtius, *Bel. Alex.*, 34, 41, 65-77. — Plutarque, *Cæsar*, 50. — Suétone, *Jul.*, 35. — Strabon, XI, p. 495, 506; XII; p. 547.

PHÈDRE (Φαῖδρος), philosophe grec de la secte d'Épicure, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Cicéron, dans sa jeunesse, se lia avec lui. Plus tard leur amitié se renoua à Athènes, où Phèdre, alors vieux, dirigeait l'école épicurienne. Cicéron cite de lui deux traités : l'un *Sur les dieux* (Περὶ θεῶν); l'autre *Sur la Grèce* (Περὶ Ἑλλάδος); au premier il a fait de larges emprunts pour son ouvrage *De natura deorum*. Un intéressant fragment du traité

Περὶ θεῶν fut découvert à Herculanum en 1806, et publié, mais sans qu'on en connût l'auteur, dans les *Herculanensia, Archeological and philological dissertations, containing a manuscript found among the ruins of Herculaneum;* Londres, 1810. Petersen en donna une meilleure édition sous ce titre : *Phædri epicurei, vulgo anonymi Herculanensis, De Natura deorum fragmenta;* Hambourg, 1833. Y.

Fabricius, *Bibliot. græca*, III, p. 608. — Krische, *Forschung. auf dem Gebiete der alten Phil.*, vol. I, p. 27, etc. — Preller, dans l'*Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. — Olleris, *De Phædro epicureo ;* Paris, 1841, in-8°.

PHÈDRE (*Phædrus*), fabuliste latin, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il nous reste sous son nom quatre-vingt-dix-sept fables en vers ïambiques divisées en cinq livres. A part un court passage de Martial (*Epigr.*, III, 20), qui même ne s'applique pas à lui avec certitude, il n'est mentionné dans aucun auteur antérieur à Avienus, et ce dernier fabuliste en le citant ne donne point de détails sur sa vie. On ne sait de Phèdre que ce que l'on a recueilli dans ses fables. Il était d'abord esclave, et fut amené de Thrace ou de Macédoine à Rome, où il apprit la langue latine. D'après le titre de son ouvrage *Phædri Augusti liberti fabulæ Æsopiæ*, on conjecture qu'il avait appartenu à Auguste, qui l'affranchit. Sous Tibère il paraît avoir eu à se plaindre de Séjan; mais l'allusion à ce ministre dans le prologue à Eutychus (*lib.* III) est trop obscure pour qu'on en puisse rien conclure, sinon qu'il survécut au tout-puissant favori de Tibère. Il mit en vers ïambiques ou *sénaires* un certain nombre de fables ésopiques; quelquefois aussi il emprunta ses récits à des événements beaucoup moins anciens que le fabuliste grec. Sa diction est généralement claire et concise, et son langage a presque toujours la pureté et la correction que l'on peut attendre d'un écrivain du siècle d'Auguste. Ses meilleures fables sont celles qui se rapprochent le plus de l'original grec. Phèdre est dénué d'invention et de charme poétique, mais il offre dans ses bons endroits une simplicité élégante qui le fait lire avec plaisir. Malgré son mérite, il passa inaperçu, et Sénèque put dire sous le règne de Claude (*Consol. ad Polyb.*) que la fable n'avait pas été cultivée par les Romains. Cependant ses vers ne se perdirent pas; quelques manuscrits de lui, en très-petit nombre, il est vrai, traversèrent le moyen âge. Un philologue de la renaissance, Nicolas Perotti, connut un de ces manuscrits et en fit un extrait sous ce titre : *Nicolai Perotti Epitome fabularum Æsopi, Avieni et Phædri, ad Pyrrhum Perottum, fratris filium, adolescentem suavissimum*. Ce titre était suivi de vingt-trois vers qui commencent ainsi :

Non sunt hi mei, quos putas, versiculi,
Sed Æsopi sunt, et Avieni et Phædri,
Collegi ut essent, Pyrrhe, utiles tibi.
. . . .
Sæpe versiculos interponens meos
Quasdam tuis quasi insidias auribus.

Les fables viennent ensuite; celles qui sont tirées de Phèdre sont, pour le premier livre, la sixième, septième, huitième et l'épilogue; les dix-neuf fables du deuxième livre; au quatrième livre depuis la dix-neuvième jusqu'à la vingt-quatrième inclusivement; enfin les cinq premières du cinquième livre. L'extrait de Perotti resta manuscrit et aussi inconnu que l'original. Enfin Pierre Pithou publia les fables de Phèdre (*Phædri Augusti liberti fabularum Œsopiarum libri V, nunc primum in lucem editi a Petro Pithœo. Excudebat Io. Odotius, Augustobonæ Tricassium* (Troyes, in-12), d'après un vieux manuscrit que son frère François lui avait donné, et qui provenait probablement du pillage de l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire. Ce manuscrit, qui remonte au moins au dixième siècle, ne fut point communiqué au public et rentra presque aussitôt dans l'ombre, d'où il ne devait sortir qu'au bout de plus de deux siècles; aussi quelques critiques contestèrent l'authenticité des fables publiées par Pithou. Mais douze ans après, en 1608, le père Sirmond passant par la Champagne, vit à Reims un autre manuscrit de Phèdre du même temps que le précédent, en releva les variantes et les communiqua à Rigault, qui s'en servit pour son édition de Phèdre publiée à Paris, 1617, in-4°. L'édition de P. Pithou et les éditions de Rigault, qui avait eu connaissance du manuscrit de Pithou, servirent de base à toutes celles qui se firent au dix-septième et au dix-huitième siècle, et dont les meilleures sont les éditions de Marq. Gudius, Ausgbourg, 1707, in-8°; de Burmann, Leyde, 1727, in-4°; du P. Desbillons, Manheim, 1786, in-12. La savante édition de Schwabe, 1806, 2 vol. in-8°; celle qui fait partie de la collection Lemaire, et qui résume toutes les autres, fournissent tous les secours utiles pour l'intelligence du texte. M. Berger de Xivrey rendit au texte de Phèdre un service d'un autre genre en reproduisant textuellement le manuscrit de Pithou, conservé dans la famille Lepeletier de Rosambo : (*Phædri Augusti liberti fabularum æsopiarum libros quatuor ex codice olim Pithœano, deinde Peleteriano..... contextu codicis nunc primum integre in lucem prolato, adjectaque varietate lectionis e codice Remensi, incendio consumpto a Dom. Vicentio olim enotatæ, cum prolegomenis, annotatione, indice*); Paris, 1830, in-8°. J. C. Orelli en donna peu après une édition simplement critique; Zurich, 1831, in-8°.

Le manuscrit de Perotti dont nous avons parlé plus haut fut découvert en 1808; on y trouva trente-deux fables qui ne figuraient dans aucun manuscrit de Phèdre. La collection de Perotti *Epitome fabularum* fut publiée par Cassitti, Naples, 1809, et donna lieu à une vive polémique pour et contre l'authenticité des trente-deux fables nouvelles. Il paraît certain aujourd'hui que ces fables n'appartiennent pas à Phèdre, mais qu'elles n'ont pas non plus été in-

ventées par Perotti, qui s'est contenté d'abréger et d'arranger les fables latines que lui fournissait quelque ancien manuscrit. La meilleure édition des fables nouvelles a pour titre : *Phædri fabulæ novæ XXXII e codice vaticano redintegratæ ab Angelo Maio. supplementum editionis Orellianæ. Accedunt Publi Syri Codd. Basil. et Turic. antiquissimi cum sententiis circiter XXX nunc primum editis*; Zurich, 1832. L. J.

Dissertations du P. Desbillons, dans son édition. — Schwabe, *Vita Phædri ex Phædro* et *Notitia litteraria*, dans son édition. — J.-F. Adry, *Examen des nouvelles fables de Phèdre, qui ont été trouvées dans le manuscrit de Perotto, et dont il y a déjà eu huit éditions, cinq à Naples et trois à Paris ; doutes sur leur authenticité*, insérée avec plusieurs autres dissertations dans le *Phèdre* de la collection Lemaire, t. I. — *Préface* de l'édition de M. Berger de Xivrey.

PHELIPEAUX (*Jean*), théologien français, né à Angers, mort le 3 juillet 1708, à Meaux. Il étudia à Paris, et y prit ses degrés en théologie jusqu'au doctorat. Bossuet, l'ayant entendu disputer en Sorbonne, conçut de lui une idée si avantageuse qu'il le plaça en qualité de précepteur auprès de son neveu, l'abbé Bossuet, le futur évêque de Troyes. Tous deux se trouvaient à Rome en 1697 lorsque l'affaire du quiétisme y fut portée; ils la suivirent avec une ardeur singulière et avec une sorte d'emportement, dont Bossuet se vit obligé de modérer plus d'une fois l'expression. « On ne pouvait, écrit Phelipeaux le 24 juin 1698, nous envoyer de meilleure pièce et plus persuasive que la nouvelle de la disgrâce des parents et des amis de M. de Cambrai. » Son élève ne témoignait pas moins d'animosité. « C'est une bête féroce, disait-il le 25 novembre suivant en parlant de Fénelon, c'est une bête féroce qu'il faut poursuivre jusqu'à ce qu'on l'ait terrassée et mise hors d'état de faire aucun mal. » Phelipeaux, tout occupé de cette affaire, rédigeait de nombreux mémoires et assiegeait la cour de Rome de sollicitations, en même temps qu'il entretenait une correspondance secrète avec M. de Noailles, archevêque de Paris. De retour en France (1699), il devint chanoine, official et grand vicaire de Meaux. On publia après sa mort la *Relation de l'origine, du progrès et de la condamnation du quiétisme répandu en France, avec plusieurs anecdotes curieuses* (s. l., 1732-1733, 2 part. in-12). Tout ce qu'on y dit contre les mœurs de Mme Guyon n'est corroboré d'aucune preuve et a été réfuté en 1733 par l'abbé de La Bletterie. Quant à Fénelon, on ne peut douter que le but de l'auteur n'ait été de flétrir sa réputation; « son ouvrage, dit Bausset, décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux. » Au reste, il fut flétri par un arrêt du conseil.

Moréri, *Grand dict. hist.* — De Bausset, *Hist. de Fénelon.* — Barbier, *Dict. des anonymes*, 2e édit., n° 16089.

PHELIPPEAUX (*Antoine* Le Picard de), officier français, né en 1768, à Angle (Poitou), mort au service de l'Angleterre, à Saint-Jean d'Acre, en 1799. Son père était officier au régiment de Fleury (infanterie) et lui-même, orphelin fort jeune, fit ses études à l'École militaire de Pont-Levoy, d'où il passa à celle de Paris (1783). Il y rencontra Napoléon Bonaparte, qui y tenait un rang distingué et dont il devint plutôt le rival que l'émule. Leurs caractères sympathisaient peu. S'il faut en croire le baron Peccaduc de Herzogenberg, mort général autrichien, et alors sergent-major de l'École, « il avait souvent les jambes toutes noires des coups de pieds que les deux adversaires s'envoyaient sous la table pendant les heures d'étude, voies de fait qu'il cherchait à intercepter. » Suivant M. de Pressigny, « dans les divers concours où les deux élèves se trouvèrent appelés, Phelippeaux obtint toujours l'avantage. Il était d'usage de présenter chaque année à Monsieur, comte de Provence (depuis Louis XVIII), quatre candidats pris parmi les élèves les plus distingués, et ce prince en choisissait deux auxquels il donnait la croix de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel. En 1784 le nom de Phelippeaux se trouva le second sur la liste et l'emporta sur celui de Bonaparte, qui n'arrivait que le troisième. Ils se présentèrent ensemble à l'examen de 1785; ils furent reçus tous deux, mais Phélippeaux précéda encore son rival dans l'ordre de promotion. » Il serait puéril de rapporter ces faits, si les deux rivaux d'école ne s'étaient plus tard rencontrés dans une autre arène. Phelippeaux entra dans le régiment d'artillerie de Besançon; capitaine en 1789, il émigra en 1791, et fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, d'où il passa à celle dite de Condé. Le 15 octobre 1795, il rentra en France avec l'intention de soulever le Berri en faveur des Bourbons. Il eut d'abord quelques succès et s'empara de Sancerre, mais bientôt sa troupe fut dispersée et lui-même fut arrêté à Orléans le 12 juin 1796. Dirigé sur Bourges, une de ses parentes, Mme de Charnacé, lui procura les moyens de s'évader en route. Il resta caché en France jusqu'après le 18 fructidor an V; il rejoignit alors le prince de Condé à Marckdorf (septembre 1797), mais il refusa de le suivre en Russie et préféra revenir conspirer à Paris. Ce fut alors qu'il conçut le projet de délivrer sir Sidney Smith, détenu au Temple. Il se procura un blanc-seing du ministre de la police, se rendit favorable la fille du geôlier, et par elle trompa le père. Il prit le costume de commissaire et suivi de quatre de ses amis déguisés en gendarmes, se fit remettre le prisonnier avec lequel il gagna heureusement l'Angleterre. Sidney Smith le fit nommer colonel et ne se sépara plus de lui. Phelippeaux eut une grande part aux succès que le commodore obtint dans la Méditerranée, et surtout à l'enlèvement de la flottille française qui apportait l'artillerie de siége destinée à réduire Saint-Jean-d'Acre. Aidé de Tromelin, autre émigré également habile, il organisa ensuite la défense de cette place. Dix assauts ter-

ribles furent donnés; quatre fois les Français pénétrèrent dans la place. Chaque fois ils durent reculer devant l'opiniâtre défense des assiégés, ou plutôt devant le génie de Phelippeaux, qui, en quelques jours, d'une ville sans défenses sérieuses avait fait une place imprenable, à moins d'un matériel qui manquait à Bonaparte. Le grand capitaine dut lever le siége (20 mai 1799), après soixante et un jours de tranchée ouverte et avoir perdu ses plus braves soldats. Il sentit profondément les conséquences de cet éclatant revers : « Si j'avais enlevé Saint-Jean d'Acre, disait-il à Sainte-Hélène, j'opérais une révolution en Orient... Les plus petites circonstances conduisent les plus grands événements; j'aurais atteint Constantinople et les Indes; j'eusse changé la face du monde! » Phelippeaux fut le grain de sable qui arrêta ces gigantesques projets, mais il ne jouit pas longtemps de son triomphe. Succombant à la fatigue du siége ou à la peste qui décimait alors vainqueurs et vaincus, il mourut quelques jours après la retraite de Bonaparte. A. DE L.

De Pressigny, *Notice biographique sur A. de Phelippeaux*. — Norvins, *Hist. de Napoléon*, t. I, p. 358 360. — *Biogr. moderne* (Paris, 1806). — Amédée Ryme, *Égypte française* dans l'*Univers pittoresque*, p. 111-127. — Arnault, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains* (1824). — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

PHELYPEAUX, nom d'une famille des plus illustres de l'ancienne robe; elle se divisa en quatre branches, qui toutes produisirent des personnages célèbres : ce furent les comtes de Pontchartrain, de Saint-Florentin et de Maurepas, les marquis et ducs de La Vrillière (*voy.* ces divers noms).

PHELYPEAUX (*Raimond-Balthasar*, marquis DE), homme politique français, né vers 1650, mort le 21 octobre 1713, à La Martinique. Fils d'Antoine, et petit-fils de Raimond Phelypeaux, tous deux secrétaires d'État, il embrassa le métier des armes, commanda le régiment Dauphin étranger et devint maréchal de camp. Envoyé en 1698 auprès de l'électeur de Cologne, il termina à la satisfaction du roi plusieurs négociations, telles que les péages du Rhin et le rétablissement des chanoines expulsés à cause de leur attachement à la France. En 1700 il se rendit comme ambassadeur à Turin, et en 1701 il négocia le mariage de la princesse Marie-Louise avec Philippe V, roi d'Espagne, et conclut avec Victor-Amédée II un traité de subsides. Ayant découvert les intelligences que le duc de Savoie entretenait avec la cour de Vienne, il en instruisit fidèlement Louis XIV, qui donna aussitôt l'ordre de désarmer les troupes piémontaises qui servaient dans l'armée de Vendôme (septembre 1703). A cette nouvelle le duc fit arrêter l'ambassadeur; on le garda étroitement dans son hôtel, et on lui refusa même jusqu'au nécessaire de la vie. Il ne se déconcerta pas néanmoins, et n'épargna point au duc les réponses hautaines et les piquantes railleries. Mis en liberté en mai 1704, il publia, sans y mettre son nom, une relation instructive et amusante de sa prison, sous le titre de *Mémoire contenant les intrigues secrètes et malversations du duc de Savoie* (Bâle, 1705, in-18). Il était conseiller d'État, et le 1er janvier 1709 il fut nommé gouverneur général des îles de l'Amérique. Il mourut célibataire. « Ce Phelypeaux, rapporte Saint-Simon, était un vrai épicurien, qui croyait tout dû à son mérite; mais particulier et fort singulier, d'un commerce charmant quand il voulait plaire, d'ailleurs épineux, difficile, avantageux et railleur. Il était pauvre et en était fâché pour ses aises, ses goûts très-recherchés et sa paresse. »

Son frère puîné, PHELYPEAUX (*Jacques-Antoine*), occupa depuis 1690 le siége épiscopal de Lodève. C'était, selon Saint-Simon, un homme savant, spirituel, mais débauché et qui « maniait fort le Languedoc ». Il mourut en avril 1732, laissant « un tas de bâtards ».

Moréri, *Grand dict. hist.* — Saint-Simon, *Mémoires*.

PHELYPEAUX (*Georges-Louis*), prélat français, de la même famille que le précédent, né en 1729 au château d'Herbaut, diocèse d'Orléans, mort le 23 septembre 1787, à Bourges. Il entra dans les ordres, devint abbé commendataire de l'abbaye royale du Thoronet, et fut nommé en 1757 archevêque de Bourges, et en 1770 chancelier de l'ordre du Saint-Esprit. Il se distingua autant par l'activité de son zèle pastoral que par son inépuisable bienfaisance. Il fonda plusieurs colléges dans les principales villes de son diocèse, institua des bureaux de charité et parvint à diminuer considérablement la mendicité.

Blin de Sainmore, *Éloge hist. de G.-L. Phelypeaux*, 1778, in-8°. — Fauchet, *Oraison funèbre de G.-L. Ph.*

PHÉRÉCRATE (Φερεκράτης), poëte athénien de l'ancienne comédie, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il fut le contemporain des poëtes comiques Cratinus, Cratès, Eupolis, Platon et Aristophane, plus jeune que les deux premiers, plus ancien que les trois autres. Il remporta sa première victoire sous l'archontat de Théodore, en 438, et imita le style de Cratès, après avoir joué dans les pièces de ce poëte. Comme lui il adoucit la grossièreté satirique et les injurieuses personnalités de l'ancienne comédie, et donna à cette forme littéraire plus de régularité et plus d'action dramatique. Son style est élégant sans avoir la pureté de celui d'Aristophane. Il inventa un nouveau mètre appelé de son nom *phérécratien* ([illegible]), qui est souvent employé dans les chœurs des tragiques et dans Horace (*grato Pyrrha sub antro*). Il composa dix huit pièces suivant l'Anonyme *Sur la comédie*, ou seize d'après Suidas et Eudocia. Les titres qui en restent ont été réduits à quinze par Meineke, savoir : Ἄγριοι (*Les Sauvages*); Αὐτόμολοι (*les Transfuges*); Γρᾶες (*les vieilles Femmes*); Δουλοδιδάσκαλος (*l'Enseignement de l'esclavage*); Ἐπιλήσμων, ἢ Θάλαττα (*Celui qui oublie ou la Mer*); Ἰπνὸς, ἢ Παννυχίς (*Le fourneau ou Pannychis*); Κοριαννώ (*Co-

anno); Κραπάταλοι (*les Gâteaux*); Λῆροι (*les Bagatelles*); Μυρμηχάνθρωποι (*les Hommes fourmis*); Πετάλη (*Pétale*); Τυραννίς (*la Tyrannie*); Ψευδηρακλῆς (*le faux Hercule*). Il ne reste de Phérécrate que des fragments; le plus intéressant est un passage des Ἄγριοι, dans lequel il introduit la Musique se plaignant du triste état auquel l'ont réduite les innovateurs Mélanippide, Phrynis et Timothée. Y.

Anonymus, *De comœdia.* — Platon, *Protagoras.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 473-476. — Meineke, *Fragmenta comic. græc.*, vol. I, p. 66,86; II, p. 252 360 — Bothe, *Fragm. com. gr.* (collect. Didot). — Bergk, *Reliq com. Attic. antiq.*, p. 284-306. — Heinrichs, *Demonstratio et restitutio loci corrupti e Platonis Protagora*; Kiel, 1818. — Burette, dans les *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, XV, 330.

PHÉRÉCYDE, philosophe grec de l'école ionienne, né à Syros, l'une des Cyclades, dans la mer Égée, aujourd'hui Archipel, fut, au rapport de Diogène de Laerte, le contemporain de Thalès. Tennemann, en ses *Tables chronologiques*, fixe la date de sa mort à la seconde année de la 59ᵉ olympiade, c'est-à-dire l'an 543 avant l'ère chrétienne. Des récits merveilleux tiennent une assez grande place dans la biographie de Phérécyde par Diogène de Laerte; mais, en revanche, en tout ce qui concerne les travaux scientifiques de ce philosophe, les documents sont, dans Diogène et ailleurs, très-incomplets. Phérécyde paraît s'être livré, comme Thalès, aux études astronomiques. On lui attribue un traité sur la nature et sur les dieux, ou, suivant un autre titre, sur l'origine des choses. Diogène de Laerte cite les mots par lesquels s'ouvrait ce traité, et dit que de son temps on le conservait encore à Syra. Cicéron, en ses *Tusculanes*, mentionne Phérécyde comme le premier philosophe qui ait proposé et soutenu le dogme de l'immortalité de l'âme humaine, qu'il aurait ensuite transmis à Pythagore, son disciple. Dans son traité sur la *Nature*, ou sur l'*Origine des choses*, Phérécyde, au rapport de Diogène de Laerte, admettait deux principes, l'un divin, Ζεύς, l'autre matériel, Χθών, la terre, coexistant de toute éternité. D'après Alexandre, dans Diogène de Laerte, Phérécyde aurait été élève de Pittacus, l'un des sept sages de le Grèce. C. M—T.

Diogène de Laerte, *Vie de Phérécyde.* — Cicéron, *Tusculanes*, I, 16. — C. Mallet, *Histoire de la philosophie ionienne*, introduction et chap. *Phérécyde.*

PHÉRÉCYDE *d'Athènes*, historien grec, un des plus célèbres logographes, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. On l'appelle quelquefois *Lérien*, parce qu'il était natif de l'île de Léros, et qu'il n'était Athénien que par le long séjour qu'il avait fait à Athènes. Suidas le place dans la 75ᵉ olympiade (480 avant J.-C.), mais Eusèbe et la *Chronique Paschale*, plus croyables, le font vivre dans la 81ᵉ olympiade (456 avant J.-C.). Cet historien a été souvent confondu avec Phérécyde de Syros, et on lui a attribué des ouvrages qui appartiennent à son homonyme, entre autres son recueil des vers orphiques. D'autres ouvrages sont mentionnés par Suidas : Περὶ Λέρου (*Sur Léros*); Περὶ Ἰφιγενείας (*Sur Iphigénie*); Περὶ τῶν Διονύσου ἑορτῶν (*Sur les fêtes de Phérécyde*); mais il n'en reste rien. Son grand ouvrage, souvent cité par Apollodore et les scholiastes, était une histoire mythique en dix livres, désignée sous les titres divers de Ἱστορίαι, Αὐτόχθονες, Ἀρχαιολογίαι. Il en reste des fragments nombreux qui en donnent une idée suffisante. Il commençait par une théogonie et contenait ensuite le récit des âges historiques, et les origines d'un grand nombre de familles qui prétendaient remonter aux héros et aux dieux. Les *fragments* de Phérécyde ont été recueillis par Sturtz, *Pherecydis fragmenta*; Leipzig, 1824, et d'une manière plus complète par M. C. Müller, *Fragmenta historicorum græcor.* (édit. Didot), p. XXXIV et p. 70. Y.

Vossius, *De historicis græcis*, p. 24, édit. Westermann. — Fred.-Aug. Wolf, dans les *Litterarische Analekten*; Berlin, 1817.

PHIDIAS, célèbre statuaire grec qui vivait dans le cinquième siècle av. J.-C. Sous les pieds du Jupiter d'Olympie était gravée l'inscription suivante : « Je suis l'œuvre de Phidias, fils de Charmidès, Athénien. » La date de sa naissance est incertaine; ce n'est que par conjecture qu'on la place vers le début des guerres médiques. En admettant l'an 498 avant J.-C., nous voyons qu'il a cinquante ans à peine lorsque Périclès lui confie la direction de ses entreprises et de ses artistes. Aussi, quand il se représente sur le bouclier de Minerve, indique-t-il à la fois les premières atteintes de la vieillesse et la vigueur de l'âge mûr. Sa tête est chauve, mais ses deux mains soulèvent une lourde pierre et il combat vaillamment contre les Amazones. A soixante ans, il va créer à Olympie son dernier chef-d'œuvre; à soixante-cinq, il revient mourir à Athènes; encore ses jours sont-ils abrégés par le poison.

On s'est demandé si la sculpture n'était pas un art héréditaire dans la famille de Phidias, s'il ne fut pas l'élève de Charmidès, de même que Socrate le fut de son père Sophronisque. Bien que les exemples de cette hérédité de profession soient fréquents dans les écoles de la Grèce, rien ne prouve qu'elle ait existé dans la famille de Phidias. Au contraire, nous le voyons suivre les leçons de maîtres étrangers et se vouer à la sculpture par préférence et non par tradition, car il commença par étudier la peinture. Ses deux frères, Panænos et Plistœnète, furent peintres également, de sorte qu'il serait naturel de se demander pourquoi le père de Phidias n'aurait pas été peintre plutôt que sculpteur. Cependant Phidias ne quitta pas si vite la peinture qu'il ne s'y fût distingué. Aradus, une île phénicienne, se vantait de posséder un de ses tableaux. Le portrait de Périclès paraît plus authentique. Pour rendre immortels les traits de

celui qu'on surnommait *le Jupiter Olympien d'Athènes*, Phidias se souvint des essais de sa jeunesse et redevint peintre; mais afin que cette distinction fût plus glorieuse encore, il ne voulut le redevenir que pour son ami. Les expressions de Pline ont paru à quelques critiques présenter un tout autre sens, et l'on a dit que c'était le temple de Jupiter Olympien que Phidias avait décoré de peintures. Mais ce temple, commencé par Pisistrate, resta inachevé pendant de longs siècles, et les Pisistratides l'avaient à peine conduit à une faible hauteur, de sorte qu'on ne pouvait en admirer que le plan. Au second siècle avant notre ère, Antiochus Épiphane, roi de Syrie, entreprit de continuer cette œuvre gigantesque : Cossectius, son architecte, construisit alors la *cella* et le double péristyle qui l'entourait. Par conséquent la cella, c'est-à-dire le temple lui-même, n'existait pas au temps de Phidias. Comment donc l'eût-il ornée de peintures? L'éducation de Phidias fut complète, et d'un savant aussi bien que d'un artiste. Il étudia l'optique, comme pour mieux charmer les sens après en avoir pénétré les plus secrètes opérations; la géométrie, cette base du dessin et de l'architecture. Il possédait, en outre, des notions très-étendues sur l'art de construire, au moins sur la partie théorique. Comment, sans cela, eût-il pu surveiller les travaux d'architectes tels qu'Ictinus et Callicrate? Dans son ardeur à poursuivre la science, Phidias ne se contenta point des ressources que lui offrait Athènes. Il avait travaillé dans l'atelier d'un certain Hippias, qui nous serait inconnu s'il n'avait été son maître. Soit que ce sculpteur méritât l'oubli dans lequel il est tombé, soit que les crises politiques eussent suspendu le progrès de l'art en Attique, Phidias alla demander des leçons à une école étrangère.

A cette époque vivait dans Argos Agéladas, dont la réputation s'étendait partout le monde grec. Les villes les plus éloignées, même celles de l'Italie, lui commandaient des statues. Quel que fût son talent, son premier titre de gloire aux yeux de la postérité est d'avoir formé les trois plus grands sculpteurs du siècle, Phidias, Myron et Polyclète. Myron était aussi un Athénien. Il arrivait alors ce qui arrive dans tous les temps, c'est qu'une école ou seulement un maître célèbre attire de fort loin des admirateurs et des élèves. Pourquoi donc Otfried Müller s'est il étonné de voir Phidias et Myron, qui n'étaient alors que des jeunes gens, passer quelques années à Argos, dans l'atelier d'Agéladas? Pourquoi veut-il plutôt que leur maître ait quitté sa patrie, ses travaux, ses autres élèves, pour s'établir à Athènes? Parce qu'on montrait en Attique une statue d'Agéladas, une seule, l'*Hercule secourable*, était-il nécessaire que l'artiste fût venu la sculpter sur les lieux? Que serait la biographie d'un artiste, si on le faisait voyager autant que ses œuvres? Au contraire, on n'a jamais assez remarqué un fait qui paraît confirmer le séjour de Phidias à Argos. Le premier ouvrage qui le signala à l'attention de ses contemporains fut une *Minerve* pour les habitants de Pellène. Il l'avait faite avant la *Minerve* de Platées, avant celle que les Athéniens consacrèrent en souvenir de Marathon. C'étaient ses plus anciennes créations. Pellène est une ville d'Achaïe, la plus rapprochée de l'Argolide. Sans industrie et sans arts, les villes de la confédération achéenne étaient obligées de demander aux sculpteurs étrangers les statues de leurs dieux. Les plus voisines d'Argos s'adressaient à l'école d'Argos : c'est ce que faisaient Æginus et Pellène. Lorsque cette dernière voulut consacrer à Minerve une statue d'or et d'ivoire, travail délicat et somptueux, elle appela Phidias, soit que sa réputation commençât à s'étendre, soit qu'Agéladas l'eût recommandé comme son élève le plus distingué. Mais comment les Pelléniens eussent-ils été chercher à Athènes un artiste à ses débuts, lorsqu'ils avaient à Argos une école si célèbre? La statuaire chryséléphantine ne produisait guère dans ce temps-là que des figures colossales. Afin d'assurer à sa statue une éternelle fraîcheur, Phidias prit une précaution qu'il ne renouvela que pour ses plus beaux colosses, la *Minerve* du Parthénon et le *Jupiter* d'Olympie. L'ivoire se fend par la sécheresse, et ce danger était particulièrement à craindre pour une ville située sur une hauteur et exposée à l'air vif des montagnes de l'Arcadie. C'est pourquoi Phidias fit creuser sous le piédestal de la statue un souterrain qui entretenait une humidité salutaire. Tant de soins dénotent une œuvre considérable, dénotent surtout la présence de l'artiste.

Sous l'administration de Cimon, quand les dépouilles de l'Asie eurent fourni des richesses qui n'avaient pu être recueillies sur le champ de bataille de Marathon, ainsi qu'Otfried Müller l'a très-bien démontré dans sa vie de Phidias, les grands travaux commencèrent. Phidias fut chargé d'exécuter une statue de Minerve, en bronze, colossale, qui devait être située sur le plateau même de l'Acropole, dominant la ville, la plaine, tout le golfe d'Athènes. On distinguait au loin la pointe de sa lance et l'aigrette de son casque, en naviguant vers le cap Sunium. Les monnaies du Musée britannique et du cabinet des médailles à Paris sur lesquelles l'Acropole est représentée nous offrent un dessin exact, quoique bien incomplet, de l'œuvre de Phidias. Vêtue de la longue tunique et du péplus, la déesse élève son bras droit, qui s'appuie sur la lance. Son bras gauche étend en avant le bouclier. Tournée vers les Propylées, elle semble défendre l'entrée de son sanctuaire. Le bouclier que présentait la déesse était orné de sculptures : on y voyait le combat des Lapithes et des Centaures, mais Phidias n'en était pas l'auteur. Il avait confié à un toreuticien, nommé Mys, ce morceau qu'on pouvait facilement détacher de l'ensemble. On peut calculer les dimensions que Phidias

donna à sa statue. Sur les médailles de Paris et de Londres, de fabrique et de module différents, elle est d'un tiers plus haute que le Parthénon. Le temple avait environ cinquante-cinq pieds : la statue en avait donc soixante-quinze. Il faut déduire de ce chiffre la hauteur du piédestal qui la supportait. Peu après, les Athéniens voulurent que Platées élevât aussi un trophée en souvenir de Marathon, et ils lui envoyèrent Phidias. La *Minerve* de Platées était également un colosse, mais en bois doré, tandis que les pieds et les mains étaient en marbre pentélique. Ensuite, Phidias fut chargé d'immortaliser dans une nouvelle forme le souvenir de Marathon. Il fit treize statues qui furent envoyées à Delphes : Minerve et Apollon, les héros éponymes, Thésée, Codrus, les protecteurs ou les sauveurs de l'Attique, furent les sujets désignés. Seul des généraux de Marathon, Miltiade figurait dans la troupe des dieux et des demi-dieux. A cette exception glorieuse, qui ne reconnaît l'influence de son fils Cimon? Périclès ne put continuer tout d'abord des traditions coûteuses et des entreprises qui demandent les loisirs de la paix. L'or de l'Asie était tari, lui-même était pauvre, et le trésor des alliés, à peine enlevé à Délos, ne pouvait s'ouvrir encore aux prodigalités des Athéniens. En outre, la puissance de Périclès rencontra longtemps une opposition redoutable. Le parti aristocratique, et à sa tête Thucydide, fils de Mélésias, attaquèrent avec acharnement le représentant du parti démocratique. Ils poussèrent Périclès à cette extrémité, de s'exposer à l'ostracisme, afin que Thucydide y succombât. Au dehors, des guerres continuelles attirent, pendant le même espace de temps, les ressources de l'État et l'attention de son chef. Enfin la paix fut conclue pour trente ans entre les différents États de la Grèce. Alors seulement Périclès put consacrer à la prospérité intérieure et à l'éclat des arts ses soins, les revenus publics et surtout le trésor des alliés. On sait, en effet, qu'il ne commença pas avant cette époque les grands travaux dont Phidias eut non-seulement la plus belle part, mais la direction.

Seize années s'étaient écoulées depuis l'exil de Cimon. Pendant cet intervalle, Phidias produisit la plupart des œuvres détachées dont l'antiquité nous a conservé la liste et qu'on ne saurait placer ni au commencement ni à la fin de sa carrière : nous en connaissons trop bien l'emploi. C'est dans cette période, la moins connue de sa vie, que Phidias atteignit la plénitude de son talent et fit éclater aux yeux de ses contemporains sa puissante originalité. Alors se produisit au sein de l'école attique une révolution qui en fit la première école du monde : les vieux maîtres, étonnés mais impuissants à changer leur manière ; les maîtres plus jeunes, dont la main, encore souple, se pliait à une seconde éducation, s'élançant, Alcamène le premier, à la suite de Phidias; les élèves accourant de tous les points de la Grèce et remplissant son atelier. Le jour approchait où le maître aurait besoin, pour le seconder, de mains nombreuses et exercées. Il s'appliquait donc à former une génération qui sût rendre sa pensée et reproduire son style : le Parthénon nous apprend comment il y réussit.

Les travaux qui occupaient en même temps Phidias n'avaient plus l'importance des œuvres que lui commandait Cimon, mais ces nouvelles statues avaient une beauté et une perfection que les connaisseurs ne se lassaient pas d'admirer. Il est à remarquer que ce sont celles que citent de préférence les historiens et les critiques. La plus célèbre et la plus ancienne était la *Minerve lemnienne*, en bronze. Les habitants de Lemnos l'avaient consacrée dans l'Acropole. C'était, dit Pausanias, le plus admirable de tous les ouvrages de Phidias. Pline ajoute que cette Minerve était tellement belle qu'on ne la désignait plus que par sa beauté, en guise de surnom. On dirait que cet artiste, dans les travaux de décoration publique, n'avait point osé s'écarter des traditions ni compromettre ses débuts. Des colosses offraient des difficultés trop sérieuses pour qu'il les accrût à plaisir. Mais quand il se sentit maître de l'opinion, quand il fut sûr de ses propres forces, il rompit avec le passé. La belle *Lemnienne* fut l'apparition de sa manière nouvelle. Il y avait mis toute sa science, et, comme pour déclarer lui-même que ce serait là son chef-d'œuvre, il ne craignit pas d'y inscrire son nom, ce qu'il ne fit qu'une seule fois depuis, à Olympie. Après la belle *Lemnienne*, les critiques anciens plaçaient *l'Amazone*. Elle s'appuyait sur sa lance. Lucien trouvait sa bouche et son cou particulièrement inimitables. Cette statue, selon Pline, disputa le prix dans un concours célèbre qui eut lieu à Éphèse et où Polyclète l'emporta sur Phidias. Toutefois ce récit est accompagné de circonstances peu vraisemblables.

Il est impossible d'assigner un ordre chronologique aux autres œuvres que produisit Phidias pendant cette période de seize années : c'est à peine si nous en savons le nom et la matière. Parmi les statues que possédait Athènes, je citerai d'abord l'*Apollon Parnopius*, qui avait délivré l'Attique des sauterelles (Πάρνοπες) qui le dévoraient. La statue, en bronze, était dans l'Acropole, à l'orient du Parthénon; elle fut transportée plus tard à Constantinople, et se trouvait dans la partie septentrionale du forum. Apollon tendait son arc, geste symbolique que l'art lui prêtait quand il combattait les monstres et conjurait les fléaux. Dans le temple de Cybèle, Phidias avait représenté la mère des dieux assise, suivant la coutume; elle tenait le cymbalum dans ses mains et des lions supportaient son trône. Il fit, en marbre de Paros, la statue de *Vénus céleste*. C'est à Athènes encore que devait se trouver la *Minerve* en bronze dont parle Pline, et qu'on appelait *Clidouchos*. Elle tenait des clefs à la

main, comme pour rappeler qu'elle était seule maîtresse de sa ville bien aimée. Les villes étrangères n'attachaient pas moins de prix qu'Athènes à posséder les œuvres de Phidias. Les Thébains lui demandèrent un *Mercure* en marbre, qui fut placé à l'entrée du temple d'Apollon Isménien. Épidaure montrait un *Esculape* en or et en ivoire. Nous retrouvons à Rome, sans savoir à quelles villes de Grèce elles avaient été enlevées, plusieurs autres statues de Phidias. La plus belle était une *Vénus* en marbre qui ornait le portique d'Octavie. Paul Émile avait apporté une *Minerve* qu'il plaça sur le Palatin, près du lieu où s'éleva plus tard le temple de la Fortune. Catulus, à son tour, lorsqu'il bâtit le temple de la Fortune avec le butin pris sur les Cimbres, y consacra deux statues de Phidias. Comment se les était-il procurées? Quels dieux représentaient-elles? On sait seulement qu'elles étaient en bronze, que c'étaient des figures drapées. Pline indique encore une statue de grandeur colossale et nue. Plus tard, quand la Grèce eut été complétement dépouillée, Rome posséda un plus grand nombre de statues de Phidias. Il est vraisemblable que c'étaient celles que Pausanias avait vues et décrites dans les différentes parties de la Grèce. Du reste, l'ignorance et le laconisme des historiens de la décadence nous laissent dans la plus grande incertitude sur ce sujet. Procope, après avoir cité un taureau d'airain qu'il croit de Phidias ou de Praxitèle, remarque qu'il y avait plusieurs statues de ces deux sculpteurs auprès du temple de la Paix. Sur l'une d'entre elles le nom de Phidias était même gravé. Était-ce la *Minerve lemnienne?* Mais il arrivait alors aux Romains ce qui nous arrive pour les grands maîtres de l'Italie. Toute belle œuvre était un Phidias, un Myron, ou un Polyclète. C'est ainsi que sur les groupes qui décorent aujourd'hui le Monte-Cavallo, on a écrit le nom de Phidias et celui de Praxitèle, sans tenir compte d'une conformité de style qui annonce la même main, sans se demander si ce style est celui de l'un ou de l'autre artiste. C'est une pure fantaisie. Enfin, sur la place publique de Constantinople, on voyait au onzième siècle après J.-C. un *Jupiter* en marbre blanc de Phidias. Le dieu était assis sur un siége sans dossier, sorte de banc que recouvrait un tapis ou un coussin. Tels sont les siéges qui servent aux divinités sur la frise du Parthénon : on en a trouvé de semblables à Pompéi. Il est surprenant que ni Pline ni Pausanias ne parlent de cette statue, d'autant plus digne d'être remarquée par l'antiquité qu'elle était en marbre et que Phidias a rarement travaillé le marbre. On cite de lui trente-cinq statues, dont vingt-trois en bronze, sept en or et en ivoire, trois en marbre, deux de matière inconnue. La *Minerve* de Platées avait la tête, les pieds et les mains en marbre. Il serait possible que le *Jupiter* de Constantinople, que cite le moine Cédrénus, eût appartenu au fronton oriental du Parthénon. Car au huitième siècle, quand le Parthénon fut converti en église grecque, neuf ou dix statues de ce fronton, où était représentée la naissance de Minerve et où Jupiter tenait la première place, furent enlevées parce qu'on abattit le sommet du temple, afin d'éclairer l'abside.

Phidias, pendant les féconds loisirs de ces seize années, constitua donc, avec son grand caractère, la nouvelle école attique. Il unit les qualités du génie dorien à celles du génie ionien, la simplicité sévère, la science pratique, la mâle grandeur du premier à l'idéal, au mouvement, à la délicatesse du second. Au milieu de ces travaux, dont on ne connaît qu'une partie, à la tête d'une école qui grandissait chaque jour et qui comptait déjà des maîtres, Phidias atteignit sa cinquantième année. Pour lui s'ouvrait seulement la période la plus éclatante de sa carrière : Périclès posait la première pierre du Parthénon. Mais ni un gouvernement de fait absolu, ni la suite dans les vues, ni l'argent fourni à profusion, ni une multitude d'habiles artistes, ni une paix profonde ne suffisent à expliquer ce miracle de l'art qu'on appelle le Parthénon. Le secret, c'est l'unité de direction, c'est la grande et active pensée d'un seul homme qui conduit l'œuvre entière. « L'amitié de Périclès », dit Plutarque, « avait mis Phidias à la tête des travaux; tout reposait sur lui, il dirigeait tous les artistes, et cependant, il en avait de bien grands sous ses ordres ». C'étaient, en effet, Callicrate et Ictinus, les architectes du Parthénon; Corœbus, Métagène, architectes du temple d'Eleusis; Mnésiclès, qui construisit les Propylées; les sculpteurs Alcamène, Agoracrite, Crésilas, Critias, Nésiotès, Colotès, le Thrace Pæonius, dont les uns étaient les élèves, les autres les rivaux de Phidias; c'était le peintre Panænus, frère de Phidias, et tant d'autres dont l'histoire ne nous a point conservé les noms.

Cependant quelque large part que l'on veuille faire à Phidias dans les œuvres de ce beau siècle, il faut reconnaître que la postérité se montre souverainement injuste envers quelques-uns de ceux qui les ont créées de concert avec lui. Aujourd'hui, connaître Ictinus et Alcamène, c'est déjà de la science. Pour Callicrate, Pæonius, Nésiotès, Colotès, leurs noms sont sans écho. Et pourtant ces statues que vous admirez au Musée britannique sont peut-être l'œuvre de Pæonius et d'Alcamène, de même qu'ils décoraient les frontons d'Olympie, tandis que Phidias sculptait dans l'ivoire le Jupiter d'Homère. La plupart des morceaux de la frise si célèbre des Panathénées devraient porter la signature de Critias, d'Agoracrite et de leurs collaborateurs. Mais Phidias est dans nos souvenirs comme Hercule, le héros de travaux impossibles, la personnification d'une génération entière, un nom qui résume tout et absorbe la gloire de tous. Le sujet du fronton antérieur du Parthénon

est la naissance de Minerve, celui du fronton opposé c'est la querelle de Neptune et de Minerve se disputant l'Attique. Dans le deuxième chapitre du tome II de l'*Acropole d'Athènes*, j'ai exposé les raisons qui feraient croire que le fronton occidental serait l'œuvre d'Alcamène, tandis que le fronton oriental pourrait plus particulièrement être attribué à Phidias et aux disciples les plus habiles qui s'inspiraient sans restriction de ses conseils. On voit au Musée britannique une partie des figures en ronde bosse, de proportion colossale, qui remplissaient l'un et l'autre fronton. Il est à peine nécessaire de mentionner la frise tant admirée et si populaire des Panathénées. Si Phidias en a tracé l'esquisse et disposé l'ensemble, il est bien évident qu'il n'y a pas mis la main et que tout a été exécuté par les artistes auxquels il avait enseigné les principes du bas-relief idéal, qui rivalisait avec la peinture. Quant aux métopes, au nombre de quatre-vingt-douze, qui étaient placées entre chaque triglyphe, elles représentaient des sujets très-divers : sur la façade orientale, Thésée, Hercule, Persée, Bellérophon et les héros que Minerve conduisait dans leurs entreprises; sur la façade du nord, Érechthée, Pandros et ses sœurs, les vieilles traditions attiques, les Thesmophories, et tout ce qui se rattachait aux origines religieuses; sur la façade occidentale, très-mutilée, les Perses aux prises avec les Athéniens; enfin sur le long côté qui regarde le sud et la vallée de l'Ilissus, étaient figurés les combats des Centaures et des Lapithes, ou plutôt des Athéniens, car l'élite de la jeunesse athénienne, avec Thésée, avait assisté aux noces de Pirithoüs et l'avait secouru contre les Centaures ravisseurs. Seule, cette dernière série de métopes a fourni des échantillons assez bien conservés pour mériter l'attention de lord Elgin, qui les a enlevées, et pour nous permettre de juger de leur style. Le sentiment de l'idéal n'y est point aussi vif que dans la frise des Panathénées et dans les frontons; on voit percer une dureté qui touche à l'archaïsme. Je croirais donc que les vieux maîtres de l'école attique, que Phidias a employés, parce que le Parthénon ne pouvait occuper assez de mains, sont les auteurs de ces métopes : ils s'étaient déjà préparés à des travaux de ce genre, en décorant de reliefs en demi-bosse le temple de Thésée. Tous les efforts personnels de Phidias, pendant la construction du temple de Minerve, s'appliquèrent à une œuvre qui avait pour lui une bien autre importance. C'était le colosse de la déesse, en or et en ivoire, dont nous donnerons une description détaillée. La statue avait vingt-six coudées de hauteur (environ trente-sept pieds). Si l'on donne seulement huit pieds à la base, qui était elle-même ornée de sculptures, elle porte la hauteur totale à quarante-cinq pieds. On comprend, par ce seul chiffre, quelle dépense ce fut de couvrir d'or et d'ivoire une pareille surface. Phidias avait proposé au peuple de faire les nus en marbre pentélique, en disant que ce serait meilleur marché, mais les Athéniens le firent taire, pensant que rien n'était trop cher pour honorer leur divinité protectrice. Par le conseil de Périclès, Phidias disposa l'or de manière qu'on pût l'enlever facilement et le peser. Cette précaution le sauva dans son premier procès, lorsqu'il fut accusé de vol.

Minerve était représentée debout, avec une tunique qui lui tombait jusqu'aux pieds. Sa poitrine était couverte par l'égide; au milieu de l'égide était la tête de Méduse, en ivoire. Une de ses mains, étendue, portait une Victoire haute de six pieds, en ivoire également, avec une draperie et des ailes d'or. L'autre main tenait la lance, auprès de laquelle on voyait le serpent, forme symbolique d'Érechthée. Le bouclier reposait aux pieds de la déesse; son casque était surmonté d'un sphinx, et orné, de chaque côté, d'un griffon. Il n'est pas besoin de dire que le visage, les pieds, les mains, étaient en ivoire. Pour la prunelle des yeux, Phidias avait choisi deux pierres précieuses, dont la couleur approchait autant que possible de l'ivoire; harmonieuse alliance qui rendait la transparence et le rayon lumineux du regard humain.

Le bouclier était dans une position verticale; aussi fut-il orné de reliefs des deux côtés. Sur la face concave, Phidias représenta la guerre des dieux et des géants, où Minerve joue un si grand rôle; sur la face convexe, la guerre des Amazones. C'était une bordure, et comme une frise qui courait sur le bouclier. « Phidias, dit Plutarque, s'était représenté sous les traits d'un vieillard chauve, qui soulève une pierre des deux mains; il y ajouta un portrait admirable de Périclès, combattant contre une Amazone. Dans la main qui pousse la lance et passe devant le visage, il y a une intention pleine de finesse : elle veut masquer la ressemblance, qui éclate cependant de chaque côté. » Ces deux portraits furent une des causes qui firent plus tard accuser Phidias d'impiété. Comme il pressentait l'envie qu'exciterait l'immortalité qu'il se décernait à lui-même, Phidias avait placé si habilement son portrait, sur l'écrou des armatures qui soutenaient le colosse, qu'on ne pouvait l'enlever sans que l'ensemble de la masse ne se désunît.

Outre le bouclier, les semelles de la déesse avaient été ornées de sculptures. La chaussure était tyrrhénienne, c'est-à-dire très-épaisse et dans des proportions colossales : la semelle avait au moins quinze ou seize pouces d'épaisseur. Pour décorer une pareille surface, qui se trouvait près de l'œil du spectateur, l'artiste avait représenté le combat des Lapithes et des Centaures. Enfin le piédestal qui supportait la statue était chargé de reliefs représentant la naissance de Pandore et celle de vingt divinités différentes.

La statue de Minerve fut placée dans le Par-

thénon sous l'archontat de Théodore, la 3e année de la 85e olympiade. Il est vraisemblable que ce fut peu de temps après que Phidias se rendit en Élide, afin d'y construire la statue, plus belle encore et plus colossale, de Jupiter Olympien. Le dieu était assis sur un trône, comme ce Jupiter de Mégare, en argile et en plâtre doré, que Phidias avait commencé et que Théocosme continua. Ce trône avait des traverses décorées de sculptures, et le dossier était surmonté par les statues des Grâces et des Heures. Quant aux bras, ils étaient formés par des sphinx couchés, et tenant entre leurs pattes de jeunes Thébains. Outre les incrustations d'or, d'ivoire, d'ébène, de pierres précieuses, outre les bas-reliefs, il y avait des peintures de Panænus, frère de Phidias. Le marche-pied était supporté par des lions d'or, et l'artiste y avait figuré le combat de Thésée et des Athéniens contre les Amazones. Sur le soubassement étaient le soleil sur son char, Jupiter et Junon, Mercure et Vesta, l'Amour recevant Vénus qui sort des ondes, Neptune et Amphitrite, Apollon et Diane, la Lune à cheval, hâtant sa monture. Enfin, on trouvera dans Pausanias le détail des peintures de Panænus, sur les barrières en forme de murs qui empêchaient les visiteurs de toucher au trône.

La statue du dieu était assise, elle avait sur la tête une couronne d'olivier, car l'olivier formait les couronnes des vainqueurs aux jeux olympiques. Dans sa main droite, Jupiter tenait une Victoire d'or et d'ivoire, portant une bandelette et couronnée; dans sa main gauche un sceptre, formé de tous les métaux les plus divers et surmonté d'un aigle. Le torse était nu et en ivoire; le manteau couvrait la partie inférieure du corps : il était en or, mais Pœonias y avait peint à l'encaustique des figures d'animaux et de plantes, principalement des lis. Le colosse avait environ cinquante-deux pieds de hauteur; aussi Strabon disait-il que si le dieu se levait il emporterait la couverture du temple. On demandait à Phidias où il avait puisé l'idée de son Jupiter; il répondit en citant ces vers d'Homère :

« Le fils de Saturne approuva en abaissant ses sourcils; sa chevelure, pleine d'ambroisie, s'agita sur sa tête immortelle, et le vaste Olympe trembla. »

On assure que l'artiste pria Jupiter de vouloir bien lui faire connaître par un signe s'il était content de son ouvrage. Aussitôt la foudre gronda et vint frapper le pavé du temple devant la statue. Les Éléens, du reste, le traitèrent avec de grands honneurs. Ils lui permirent d'inscrire son nom et le nom de son père Charmidès sur le piédestal. Ses neveux et ses descendants furent retenus à Olympie, afin de veiller à l'entretien du colosse, et de génération en génération ils virent croître leurs biens et leurs privilèges. En outre, pendant son séjour en Élide, Phidias fit deux statues pour la ville d'Élis, une Minerve en or et en ivoire, qui portait un coq sur son casque (probablement une Minerve Eryané) et une Vénus céleste, également en or et en ivoire. Un de ses pieds reposait sur une statue.

Enfin, pendant ce temps, Ictinus bâtissait dans les montagnes voisines de l'Arcadie, le temple d'Apollon Epikourios à Bassæ. Des élèves de Phidias sculptaient la frise qui a été retrouvée au commencement de ce siècle et qui orne aujourd'hui le Musée britannique. D'Olympie, Phidias put visiter plusieurs fois Bassæ et surveiller par conséquent les travaux.

Après une carrière si glorieusement remplie, le fils de Charmidès voulut revoir une dernière fois sa patrie avant de mourir. Il avait près de soixante-cinq ans. Il trouva Athènes dans cette crise fatale qui devait la conduire à la guerre du Péloponèse et à sa ruine. Périclès devenait impuissant à contenir les esprits. Ses ennemis gagnaient du terrain, et, s'ils n'osaient l'attaquer lui-même, ils attaquaient tous ceux qui l'aimaient. Anaxagore, son précepteur, avait dû s'exiler. Aspasie avait été accusée d'impiété, et n'avait échappé à la condamnation que grâce aux larmes de Périclès. Phidias, à peine arrivé, fut saisi à son tour. D'abord on l'accusa d'avoir détourné une partie de l'or qui lui avait été confié pour faire les draperies de Minerve. Comme il était aisé d'enlever ces draperies, il suffit de les peser pour prouver son innocence. L'accusateur était Ménon, un des élèves et peut-être même l'esclave affranchi de Phidias. Absous, il fut aussitôt repris. Cette fois Ménon l'accusa d'impiété, parce qu'il avait osé graver sur le bouclier de la déesse sa propre image et le portrait de Périclès. Il était difficile de prévoir l'issue de cette accusation; mais le peuple n'eut point à prononcer. Phidias mourut dans sa prison, et l'on prétendit qu'il avait été empoisonné. Sa mort souleva l'indignation des honnêtes gens, et il fallut charger les prytanes de veiller sur Ménon, le dénonciateur, qui eût été lapidé par les amis de Phidias. Périclès ressentit une telle douleur, qu'Aristophane a pu prétendre qu'il avait jeté, pour cette raison, le peuple athénien dans les embarras de la guerre, et le sang qui coula pendant vingt-sept ans fut regardé, à tort ou à raison, comme l'expiation de la mort de Phidias, ou comme de sanglantes funérailles. En effet, Phidias est la plus grande figure du siècle, avec Périclès, et il représente le génie de l'art antique dans toute sa hauteur et dans toute sa pureté. BEULÉ.

Smith, *Gr. et R. Biogr.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

PHILALTHÆUS. *Voy*. MAGGI.

PHILAMMON. *Voy*. TERPANDRE.

PHILANDRIER (*Guillaume*), en latin *Philander*, érudit français, né en 1505, à Châtillon-sur-Seine, mort le 18 février 1565, à Toulouse. Il eut pour précepteur Jean Perrelle, et en 1533 il entra comme lecteur au service de Georges

d'Armagnac, évêque de Rhodez. Après avoir travaillé à un commentaire sur Quintilien, dont la dernière partie est aujourd'hui perdue, il s'appliqua à l'architecture et prit Vitruve pour modèle. Non-seulement il connut la théorie de cet art, il passa même jusqu'à la pratique, construisit plusieurs instruments, et eut la direction de l'édifice de la cathédrale de Rhodez. Georges d'Armagnac ayant reçu l'ambassade de Venise, son ami l'accompagna et profita de ce voyage pour étudier l'architecture sous Sébastien Serlio. De retour à Rhodez (1544), il s'occupa de nouveau des embellissements de la ville. En 1554 il entra dans les ordres, et fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale, dont il devint en 1581 archidiacre; mais il refusa de suivre à Toulouse son protecteur lorsqu'il prit possession de l'archevêché. Ce dernier lui fit ériger un mausolée. On a de Philandrier : *In Institutiones Quintiliani specimen annotationum*; Lyon, 1535, in-8°; — *Annotationes in Vitruvium;* Rome, 1544, in-fol., dédié à François Ier. Ce travail remarquable, réimpr. par l'auteur en 1552 avec des additions, a été traduit en français par Jean Martin (1572, in-4°); la meilleure édition est celle qu'ont donnée en 1649 les Elseviers. Philandrier a aussi laissé quelques ouvrages inédits.

Ph. de La Mare, *De vita et scriptis G. Philandri*; Dijon, 1667, in-4°. — Baillet, *Jugem. des Savants*. — Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, II.

PHILARAS (*Léonard*), littérateur grec moderne, né à Athènes, vers la fin du seizième siècle, mort à Paris, en 1673. Il reçut sa première éducation dans sa patrie, et alla achever ses études à Rome. On sait très-peu de choses sur sa vie. Son éloge latin, inséré dans un manuscrit de Jean Cottunio, nous apprend qu'il fut attaché à Charles de Gonzague, duc de Nevers, qui l'employa dans plusieurs négociations auprès des papes Grégoire XV et Urbain VIII, qu'il résida à Venise et à Paris comme chargé d'affaires du duc de Parme, qu'il fut distingué par Louis XIII, Gaston d'Orléans et le cardinal de Richelieu. Dans un voyage à Londres, il fit la connaissance de Milton qui lui écrivit en 1652 deux lettres intéressantes. Il mourut à Paris avant d'avoir pu prendre possession de la place de bibliothécaire de Saint-Marc qui venait de lui être donnée à Venise. Son nom de Philaras a été défiguré par les contemporains en celui de *Villeré*, *Villaré*, *Villeret*. On a de lui une traduction en grec moderne et en latin du traité de la *Doctrine chrétienne* de Bellarmin; Paris, 1633, in-8°, dédiée à Richelieu; — une ode grecque *Sur l'immaculée conception de la Mère de Dieu*, couronnée par l'Académie des palinods de Rouen et imprimée à Paris, 1644, in-4°. On conserve à la Bibliothèque impériale un manuscrit de la main de Philaras contenant ce qu'on a appelé jusqu'à la publication des *Analecta* de Brunck, l'*Anthologie inédite*, c'est-à-dire les épigrammes grecques non comprises dans l'*Anthologie* de Planude. Z.

Chardon de la Rochette, *Mélanges de critique et de philologie*, t. II.

PHILARÈTE, général grec, né en Arménie, mort en 1086. Il entra dans la milice grecque, et parvint aux grades les plus élevés. Après la défaite de l'empereur Diogène par les Turks seldjoukides en 1071, il profita des embarras de l'empire grec pour se créer une souveraineté indépendante dans les provinces orientales. La ville de Mchar ou Marasch dans le Taurus devint sa place d'armes. Avec une troupe d'aventuriers presque tous arméniens, il conquit ou dévasta la Cilicie, la Cappadoce, le nord de la Syrie et de la Mésopotamie. Il prit ensuite possession d'Antioche, et, ayant fait hommage de sa conquête à l'empereur Nicéphore Botoniate, il en obtint le titre de duc d'Antioche. Peu après, il s'empara d'Édesse qu'il donna à son fils Varson. Ce jeune prince ne tarda pas à se révolter contre son père et le força à s'enfuir à Marasch. Philarète alla dans le Khorassan implorer les secours du sultan Malek-Schah; il n'en obtint rien et revint mourir dans sa place forte de Marasch. Chef d'aventuriers arméniens grecs et turks, Philarète fut tour à tour, suivant son intérêt, musulman et chrétien. Z.

Zonaras, vol. II. — Tchamchian, *Histoire d'Arménie*. II. — Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, t. LXXX, c. LI, éd. de Saint-Martin et Brosset.

PHILARÈTE (*Théodore* ROMANOF), troisième patriarche de Russie, mort à Moscou le 1er octobre 1633, était proche parent par sa mère du dernier tzar du sang de Rurik. Cette parenté lui valut, en 1599, d'être fait moine par Boris Godounof. Élevé, en 1605, au siége épiscopal de Rostof par Dmitri, il fut en 1610 envoyé en ambassade en Pologne, où il fut retenu, contre tout droit des gens, prisonnier durant neuf ans. Revenu à Moscou en 1619, il y trouva tzar son fils, qui le nomma, le 24 juin de cette année, patriarche, et partagea avec lui sa souveraineté, de sorte que tous les oukases étaient rendus en leur nom et qu'ils avaient chacun dans toutes les solennités un trône aussi haut l'un que l'autre. Cette immixtion du patriarche dans les affaires politiques a été funeste à la Russie. Michel Romanof n'avait été appelé au trône qu'à la condition expresse de régner avec le concours de la chambre des boyards et des états généraux, qui, de 1613 à 1619, avaient acquis à l'importance d'une assemblée législative (1). Philarète exila les boyards les plus distingués et réduisit les états généraux à n'avoir plus qu'une voix consultative. Dans les affaires spirituelles, il apporta le même esprit rétrograde : sans se soucier de l'avis des patriarches orientaux, il établit, en 1620, que tout membre d'une confession chré-

(1) Ce point est parfaitement éclairci dans la *Description de l'empire russien*, par le baron Strahlenberg. *Voyez* aussi l'article *Michel* ROMANOF.

tienne qui embrasserait la religion russe devrait être rebaptisé, précaution qui est encore en vigueur. Ses épîtres pastorales ont été recueillies dans l'*Ancienne Bibliothèque russe*, t. XVI.
A. G.

Chronique de Nikon. — *Hist. du patriarche Philarète* (en russe); Moscou, 1802, in-8°. — Tatichtchef et Soloviеf, *Histoire de Russie*. — Eugène, *Dict. hist.* — Philarète, arch. de Kharkof, *Hist. de l'Église russe*. — P. Dolgoroukow, *La Vérité sur la Russie*, ch. VI.

*PHILARÈTE (*Basile* DROSDOF), métropolite de Moscou, né à Kolomna, près de Moscou, en 1782, embrassa très-jeune l'état ecclésiastique. En 1808, il entra dans l'ordre de Saint-Basile. Recteur de l'Académie de Saint-Pétersbourg en 1812, il attira l'attention de l'empereur Alexandre qui le nomma en 1817 évêque de Revel. Archevêque de Tver (1819) et d'Iaroslaf (1820), il occupe depuis 1820 le siége de Moscou. Il était tellement estimé d'Alexandre Ier que, seul avec le prince A. Galitzin, il eut connaissance du testament de ce tzar; mais il ne plut pas autant, à cause de l'indépendance de son esprit, à l'empereur Nicolas, qui, mécontent un jour de ses votes au synode, lui fit dire que sa présence était indispensable dans son diocèse, et le priva ainsi de son droit de siéger dans ce tribunal, qui remplaçait le patriarcat depuis le commencement du siècle dernier. Malgré son grand âge, le savant prélat passe pour avoir rédigé le manifeste qui, le 19 mars 1861, rendit la liberté à 23 millions de serfs. Il est le premier qui ait introduit dans la littérature sacrée russe l'analyse de l'Écriture sainte. Son premier ouvrage fut une *Dissertation sur la cause morale des incroyables succès des Russes en* 1812. Il a successivement publié des *Commentaires sur la Genèse*, une *Étude sur l'histoire biblique*, un *Catéchisme raisonné*, trad. en plusieurs langues, un *Dialogue sur la foi orthodoxe de l'Église gréco-russe*, et un grand nombre de *Sermons* et *Discours*, dont il existe déjà trois éditions et dont quelques-uns ont été traduits en français par M. Stourdza (Paris et Genève, 1849). A. G.

Galakhof, *Chrestomathie*. — N. Gerebtzof, *Essai sur la civilisation en Russie*.

PHILARGYRIUS *Junius* ou **PHILARGYRUS** ou *Junilius* FLAGRIUS, ancien commentateur de Virgile, d'une époque incertaine. Son commentaire, qui ne comprend que les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, nous est arrivé en très-mauvais état, et n'égale pas celui de Servius. Son principal mérite est d'offrir beaucoup de citations d'auteurs anciens aujourd'hui perdus. Les *Scholies* de Philargyrius furent publiées pour la première fois par Fulvius Ursinus, dans ses remarques sur Varron, Caton et Columelle; Rome, 1587, in-8°; elles ont été souvent réimprimées depuis, et on les trouve dans les éditions de Virgile, de Masvicius et Burmann. Y.

Fabricius, *Bibliot. latina*, I, 12. — Burmann, *Préf.* de son édition de Virgile. — Heyne, *De antiquis Virgilii interpretibus*, dans son édition de Virgile. — Suringar, *Historia critica scholiast. latin*. — Bähr, *Geschichte der Röm. Literat.*

PHILÉ ou **PHILÈS** (*Manuel*), Μανουὴλ ὁ Φιλῆς, poëte byzantin, né à Éphèse, vers 1275, mort vers 1340. On ne connaît de sa vie que quelques particularités peu importantes extraites de ses ouvrages. Il vint dans sa jeunesse à Constantinople et suivit les leçons de Georges Pachymère. Il passa sa vie à solliciter des emplois qu'il n'obtint pas, et à composer de mauvais vers qui lui furent très-mal payés. Andronic l'ancien, irrité de quelques passages de sa *Chronographie*, le fit mettre en prison. Philé en sortit au prix d'une supplique dans laquelle il assure qu'il n'a jamais eu l'intention d'offenser l'empereur. C'est à peine si on peut donner le nom de poëte à un compilateur qui n'a fait que mettre dans une sorte de prose mesurée appelée *vers politiques* (στίχοι ἰαμβικοί) des notions historiques et scientifiques empruntées à d'autres auteurs. On a de lui un poëme Περὶ ζώων ἰδιότητος, *Sur la nature des animaux*, principalement extrait d'Élien et dédié à l'empereur Michel Paléologue, publié par Arsène, archevêque de Monembasie; Venise, 1530, in-8°; par Jean Camerarius, avec une traduction latine de Grégoire Borsemann, et de nombreuses corrections qui défigurent le texte, dans son *Auctuarius*, Leipzig, 1574, in-4°; par Corneille de Paw, Utrecht, 1739, in-4°. Les *Poésies diverses* (*Carmina varia*) de Philé contenant des vers *Sur un moine lépreux*, *Sur l'empereur* (Andronic l'ancien), *Sur les plantes* (l'épi, la grappe, la rose, la grenade), *Sur Jean Cantacuzène* en forme de dialogue, des *Épigrammes*, une *Supplique à l'empereur*, des vers *Sur l'éléphant*, *Sur le ver à soie*, d'autres *Epigrammes*, l'*Eloge de l'historien Pachymère*, l'*Epitaphe* de Phærase, quelques vers *Sur le temple d'Évergète*, ont été publiées avec beaucoup de soin par Wernsdorf; Leipzig, 1768, in-8°. Wernsdorf, dans sa préface, signale des vers inédits de Manuel Philé parmi les manuscrits des bibliothèques de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne. M. Miller s'est donné la peine de recueillir ces productions, qui à défaut d'autre valeur ont un certain intérêt historique, et il les a publiées sous ce titre : *Manuelis Philæ Carmina, e codicibus Escurialensi, Florentino, Parisino, Vaticano nunc primum edita;* Paris, 1854-1855, 2 vol. in-8°. Les vers de Philé sur des sujets d'histoire naturelle ont été insérés dans les *Poetæ bucolici et didactici* de la collection Didot. L. J.

Wernsdorf, *Préface* de son édition. — D'Orville, dans les *Observationes miscellaneæ* de Burmann, vol. VI. — Fabricius, *Bibliot. græca*, vol. VIII, p. 617, etc.

PHILÉAS (Φιλέας), géographe grec, né à Athènes, vivait probablement dans le cinquième siècle avant J.-C. Il fut un des plus anciens géographes, puisque Dicéarque le cite, et puisque Avienus le place entre Hellanicus et Scylax, mais on ne peut pas déterminer avec certitude

l'époque de sa vie. Philéas composa un *Périple* qu'Étienne de Byzance et d'autres écrivains anciens citent souvent, et qui semble avoir compris la plupart des côtes connues au cinquième siècle avant J.-C. Il se divisait en deux parties, l'Asie et l'Europe. Les fragments qui nous en restent montrent qu'il y était question entre autres pays du Bosphore de Thrace, du promontoire Arganthonien dans la Propontide; d'Assos, Gargara et Antandros, d'Antheia, colonie milésienne dans la Propontide, d'Andréa, ville de Macédoine, des Thermopyles, d'Ambracia de Thesprotie et même de la côte d'Italie (1). Y.

Osann, *Ueber den Geographen Phileas und sein Zeitalter*, dans le *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*, 1841, p. 635.

PHILELPHE (*François* FILELFO), célèbre humaniste italien, né à Tolentino, le 25 juillet 1398, mort à Florence, le 31 juin 1481. Fils d'un artisan peu aisé, il fut, à cause de ses heureuses dispositions, protégé par plusieurs personnes qui le mirent à même d'étudier les belles-lettres à Padoue. Là il mena une vie si déréglée, qu'il fut renvoyé de la ville par ordre du magistrat. En 1417 il commença à professer à Venise, et il s'en acquitta avec tant de succès qu'il y obtint le droit de cité et qu'il fut, en 1420, envoyé à Constantinople comme secrétaire de l'ambassadeur de la république. Il apprit à fond la langue grecque sous la direction du fameux Chrysoloras, dont il épousa la fille. Il acquit la faveur de l'empereur Jean Paléologue, qui, l'ayant pris à son service, le députa, en 1423, auprès de l'empereur Sigismond, qui invita Philelphe à assister aux cérémonies de son mariage à Cracovie; à cette occasion il prononça devant une assemblée de princes et de seigneurs une harangue qui fut extrêmement applaudie. Il fut envoyé plus tard auprès du pape Eugène IV et auprès des princes de l'Italie pour leur demander des secours contre les Turcs. En 1427 il revint dans son pays, et fut d'abord pendant un an professeur d'éloquence et de morale à Bologne. Les troubles qui naquirent dans cette ville l'engagèrent à accepter une chaire de belles-lettres à l'Académie de Florence, dont il alla prendre possession en 1429. Il fut reçu avec des honneurs extrêmes, comme étant le poëte latin le plus élégant et le connaisseur le plus expert de la langue grecque qu'il y eût en Occident. Confirmé par cet accueil flatteur dans la haute opinion qu'il avait de lui-même (2), il se mit à faire dans ses cours, fréquentés au commencement par plusieurs centaines d'auditeurs, un éloge tellement emphatique et si souvent répété de son mérite, qu'il se déconsidéra peu à peu auprès de la plupart des lettrés distingués, qui habitaient alors Florence. Niccoli, l'un d'eux, se mit un jour à critiquer amèrement un écrit de Philelphe que celui-ci venait de lire dans une réunion littéraire. Blessé au vif, Philelphe lança contre son contradicteur une violente satire, pleine d'allégations calomnieuses. Cela le brouilla en peu de temps complétement avec les amis de Niccoli, Traversari et Marsuppini, contre lesquels il commença une guerre d'invectives des plus odieuses; remarquant qu'il s'était ainsi aliéné la faveur des Médicis, qui l'avaient d'accord accablé de prévenances, il dirigea contre eux et leur parti les traits de sa satire. Sa fureur ne connut plus de limites, lorsqu'il eut été un jour assailli dans la rue par un spadassin, du nom de Filippo, qu'il avait repoussé d'un coup de poing sur la poitrine; persuadé que ce guet-apens lui avait été préparé par les Médicis, il alla jusqu'à demander la mort de Côme, fait prisonnier après la révolution qui en 1433 mit les aristocrates au pouvoir. Influent auprès du parti vainqueur, il poursuivit plus que jamais de ses insultes surtout Niccoli et Marsuppini, ainsi que Poggio, qui avait pris leur défense. Mais en 1434, au retour des Médicis, il fut obligé de quitter Florence, et alla professer à Sienne. Irrité du virulent libelle que Poggio lança alors contre lui, il répliqua par une suite de satires, où il continuait à diffamer les Médicis, ce qui le fit bannir formellement de Florence. Peu de temps après, Filippo fut arrêté à Sienne, et avoua qu'il avait de nouveau voulu assassiner Philelphe; mais quoiqu'il eût été mis à la torture, et que la main lui fût coupée, il ne voulut pas trahir ceux qui l'avaient payé. En 1439 Philelphe se rendit à Milan, où il fut nommé professeur par le duc Philippe-Marie, qui l'accabla d'honneurs et de présents et le fit, en 1446, son poëte de la cour; en revanche il chanta dans les termes les plus pompeux les éloges de ce cruel tyran. Introduit dans une vie de luxe et de plaisirs, il y prit un tel goût, que son but principal fut dorénavant d'acquérir force richesses pour les dissiper immédiatement. Après la mort de Philippe il flatta les chefs du parti républicain, qui lui assignèrent des domaines confisqués pour la valeur de plusieurs milliers de ducats. Lorsqu'ils furent sur le point de succomber, il les abandonna aussitôt, et alla se prosterner aux pieds du nouveau duc François de Sforze. Celui-ci, soldat rude et inculte, sentait cependant très-bien l'utilité pour lui de se faire louer en des vers élégants par l'homme qui malgré ses écarts était encore le plus renommé des lettrés d'Italie; aussi lui fit-il remettre malgré la pénurie de ses finances à plusieurs reprises de fortes sommes, pour que l'avide poëte consentît à écrire une épopée qui devait contenir le récit des hauts faits de son patron. Philelphe, malgré son extrême facilité de versification, mit beaucoup de temps à rédiger sa *Sfor-*

(1) On a trouvé dans une inscription le nom d'un sculpteur appelé Philéas, et de son fils Zeuxippe. *Voy.* Bœckh, *Corp. inscript.*, vol. I, p. 603, n° 1229; Welcker, *Kunstblatt*, 1727, p. 330; R. Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 380.

(2) Les dames du plus haut rang, lorsqu'elles le rencontraient dans la rue, se rangeaient avec déférence et lui cédaient le haut du pavé.

ziade, pour tirer de son héros le plus d'argent possible. Menant un train de maison princier, portant des habits de soie du plus grand prix, faisant mettre jusqu'à six chevaux à sa voiture, il se mit à prélever sur la vanité de tous les princes italiens, grands et petits, de fortes dîmes, leur offrant, comme plus tard l'Arétin, de leur prodiguer contre espèces sonnantes les flatteries les plus nauséabondes ; et il réussit en effet à se procurer par ce grossier appât des sommes considérables. Après s'être dans l'intervalle réconcilié avec les Médicis, il se rendit en 1453 à l'appel du roi Alphonse de Naples, qui le créa chevalier et le couronna du laurier poétique ; à son passage à Rome, il reçut du pape Nicolas V un présent de cinq cents ducats et le titre de secrétaire apostolique. Il retourna ensuite à Milan, où il resta jusqu'à la mort de Sforze ; sa réputation commençant alors à décliner, il fut obligé, pour vivre, de monter de nouveau en chaire, et il professa successivement à Rome, à Sienne, à Pavie et dans d'autres lieux ; enfin il alla en 1481 enseigner le grec à Florence, où il mourut dans la pauvreté, après avoir survécu à sa gloire et prostitué un talent incontestable au plus honteux trafic. « Les abominables peintures qui abondent dans ses écrits, dit M. Ch. Nisard, sont mêlées de réflexions philosophiques de la sagesse la plus austère. A côté du libertin qui n'ignore aucun des vices les plus secrets et les plus honteux de l'espèce humaine, on voit le professeur de morale dont Philelphe ne dépouille jamais la robe. De sorte qu'on ne saurait trop admirer, ou qu'un emploi si noble fût compatible avec une science si abjecte, ou que les mœurs fussent alors si corrompues qu'un gouvernement régulier favorisât l'enseignement d'un pareil maître, en même temps qu'il encourageait et propageait ses satires..... Dans ces satires l'auteur se dit quelque part un poëte supérieur aux anciens, et se berce de l'idée que la postérité ratifiera ce jugement. Mais la postérité n'a pas eu cette complaisance et les excuses à cet égard ne lui ont pas manqué. Un grand nombre de ces satires sont d'une obscurité à peu près impénétrable ; beaucoup encore sont si obscènes qu'on ne répugne pas moins à les lire qu'à les traduire. Toutes sont mal écrites (quoiqu'elles le soient d'une manière remarquable pour le temps où elles l'ont été) et si mal imprimées qu'on ne lit pas dix vers sans rencontrer une faute ou deux et souvent même davantage. Et pourtant je ne sache pas de monument plus curieux et moins exploré, non-seulement de l'histoire littéraire, mais aussi de l'histoire politique de l'Italie pendant la première moitié du quinzième siècle. Un bon commentaire qui en éclaircirait les allusions, les obscurités, serait un travail également utile aux lettres et à l'histoire. Je n'ai vu nulle part rien qui représente mieux les mœurs de l'Italie au quinzième siècle que les trois ou quatre satires où il peint les mœurs de Florence, de Gênes et de Sienne. » Quant à sa *Sforziade*, poëme latin inédit en vers hexamètres, c'est, dit Rosmini, plutôt une description historique en vers dans le genre de *la Pharsale*, qu'un vrai poëme. L'auteur imite Homère d'une façon aussi servile que judicieuse. Nonobstant ces défauts, Rosmini estime que Philelphe n'a montré nulle part autant d'élévation, d'esprit, de génie ; que les négligences et les inégalités du style, les passages froids et prosaïques y sont rachetés par des traits admirables d'une imagination bouillante et noble, et qu'on trouverait difficilement rien de pareil dans aucun des poëtes ses contemporains. « Dans ses harangues il ne faut chercher, dit encore M. Nisard, ni la simplicité, ni la véritable éloquence, ni même la vérité ; ce n'est la plupart du temps qu'une déclamation, si l'on peut dire luxuriante, des rodomontades et un abus d'éloges, auxquels personne, lui le premier, ne pouvait croire. » On a de Philelphe : *Annotazioni sopra le canzoni del Petrarcha;* Bologne, 1476 ; Venise, 1481, in-fol. Dans cet ouvrage, que Philelphe fut obligé par Visconti à entreprendre contre son gré, il se vengea de la violence qui lui était faite, non-seulement sur Pétrarque et Laure, donnant aux passages les plus chastes les interprétations les plus obscènes, mais sur les Médicis et ses autres ennemis personnels, qu'il y accabla d'injures. De plus son commentaire fourmille d'explications absurdes écrites dans un style grossier ; il mérite à bon droit l'oubli dans lequel il est tombé ; — *Satiræ ;* Milan, 1476, in-fol. ; Venise, 1502 ; Paris, 1518, in-4° : recueil contenant cent satires, chacune de cent vers ; Philelphe en a écrit encore quelques autres, restées inédites et conservées dans diverses bibliothèques d'Italie ; — *Conviviorum libri II* ; Venise, 1477 ; Spire, 1508 ; Cologne, 1537, in-4° ; Paris, 1552, in 8° ; — *Orationes cum quibusdam aliis operibus ;* Milan, 1481 ; Brescia, 1488, in-4° ; Venise, 1492, in-fol. ; — *Epistolarum libri XVI;* Brescia, 1485, in-4° ; Venise, 1488, in-fol. ; ibid., 1498, in-4o ; Bâle, 1500, in-4° ; Venise, 1502, 1507, in-fol. ; Strasbourg, 1511, in-4° ; réimprimé encore plusieurs fois, la dernière fois à Hambourg, en 1681 ; un extrait en a été publié à Cologne, 1501, in-4° ; Rome, 1705, in-12. « Les lettres de Philelphe, dit M. Nisard, sont ce qu'il a laissé de plus instructif, de plus agréable et de plus intéressant. Il y en a trop seulement et nous n'avons pas tout encore. Telle qu'elle est, cette correspondance est sa plus indiscrète et par conséquent sa plus dangereuse ennemie. Tous les vices de son caractère y apparaissent comme dans un miroir. » — *Dell' immortalità dell' anima ;* Cosenza, 1478, in-4° ; — *Odæ et carmina ;* Brescia, 1497, in-4° ; Paris, in-8°, sans désignation d'année ; — *De multarum disciplinarum ortu et incremento ;* Spire, 1508, in-4° ; — *De edu-*

catione liberorum; Tubingue, 1513; traduit en français, sous le titre du *Guidon des parents;* Paris, 1513, in-8°; — *Opera oratoria;* Paris, 1515, in-4°; — *De morali disciplina;* Venise, 1552, in-4°; — *Sfortias, sive opus metricum de rebus italicis;* — *De vita Franc. Sfortiæ;* — *De jocis et seriis*, recueil de pièces des plus obscènes, divisé en dix livres, chacun de mille vers; en manuscrit à la bibliothèque Ambrosienne; — des *Odes grecques*, en manuscrit à la bibliothèque Laurentienne. *Meditationes Florentinæ;* ce remarquable écrit se trouve en manuscrit à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris; des traductions latines de divers ouvrages d'Aristote, de Xénophon, d'Hippocrate, de Plutarque, etc. E. Grégoire.

Paul Jove, *Elogia*. — Rosmini, *Vita di Filelfo*. — Meucci, *Philelphi vita* (Florence, 1741, in-8°). — Lancelot, *Vie de Philelphe* (dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, t. X). — Niceron, *Mémoires*, t. VI et X. — Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums* (Berlin, 1859). — Nisard, *Les Gladiateurs de la république des lettres*.

PHILÉMON ((Φιλήμων), célèbre poëte athénien, le devancier et le rival de Ménandre, né vers 360 avant J.-C., mort dans la 3e année de la 129e olympiade, 262 avant J.-C. Natif de Soles en Cilicie, il se rendit jeune à Athènes et y reçut le droit de cité. Il donna le premier à la comédie moyenne la forme que Ménandre perfectionna et qui constitua la comédie nouvelle. Il vécut jusqu'à un âge très-avancé, sur lequel les autorités varient entre quatre-vingt-seize, quatre-vingt-dix-sept, quatre-vingt-dix-neuf et cent un ans. Sa statue en marbre est à Rome au Musée du Vatican, et on trouve dans le *Thesaurus* de Gronovius, vol. II, pl. 99, son portrait gravé d'après une pierre antique. Il paraît qu'à une certaine époque de sa vie il fut condamné à l'exil; il entreprit du moins un voyage en Orient, soit par suite de la sentence des juges athéniens, soit sur la demande du roi Ptolémée qui désirait l'avoir à Alexandrie. Dans le trajet, son vaisseau fut forcé de relâcher à Cyrène, où régnait Magas que le poëte avait ridiculisé dans une comédie. Le tyran de Cyrène trouva l'occasion bonne pour une spirituelle vengeance; il ordonna à un soldat de porter une épée nue sur le cou de l'auteur comique, mais de bien prendre garde de le blesser. Après s'être amusé de la terreur de Philémon, Magas le congédia en lui faisant présent de jouets d'enfant. Les fragments qui nous restent de Philémon sont loin de nous donner une idée complète de son talent; mais ils permettent d'apprécier la vivacité, l'élégance de son esprit et sa connaissance de la vie. Ses sujets favoris étaient des intrigues d'amour. Quoiqu'il n'égalât pas Ménandre pour l'animation du dialogue et la peinture délicate des caractères, il lui fut souvent préféré dans les concours dramatiques. Aulu-Gelle prétend qu'il dut ses succès à la cabale, et que Ménandre lui demanda plus d'une fois s'il ne rougissait pas de ses triomphes. Il est plus probable que les Athéniens, reconnaissants envers le poëte qui avait créé la comédie nouvelle, ne voulurent pas le sacrifier à son jeune et plus grand rival. Les pièces de Philémon, abondant en sentences et même en arguments philosophiques, valaient mieux à la lecture qu'à la représentation. Apulée, qui le jugeait en lecteur, le caractérise ainsi : « Vous trouvez pourtant chez lui beaucoup de sel, des raisonnements tournés avec finesse, des mystères de famille clairement expliqués, des personnages qui conviennent aux choses, des sentences qui conviennent à la vie, des plaisanteries qui ne sont pas au-dessous du brodequin comique, des scènes sérieuses qui ne vont pas jusqu'au cothurne tragique. On y trouve rarement de la corruption, et les amours n'y passent qu'à titre d'erreurs. On n'y voit pas moins figurer le marchand d'esclaves parjure, l'amoureux ardent, le serviteur rusé, la maîtresse trompeuse, l'oncle grondeur, l'ami secourable, le soldat querelleur (peut-être glorieux), des parasites gloutons, des parents avares, des courtisanes provoquantes. » Philémon avait composé quatre-vingt-dix-sept pièces; on connaît les titres de cinquante-trois; encore quelques-unes appartiennent à Philémon le jeune, fils du premier, auteur de cinquante-quatre comédies, et dont la réputation s'est perdue dans la gloire de son père. Voici d'après Meineke les titres des pièces de Philémon : Ἄγροικος (*le Paysan*); Ἀγύρτης (*le Charlatan*); Ἀδελφοί (*les Frères*); Αἰτωλός (*l'Étolien*); Ἀνακαλύπτων (*le Dévoilant*); Ἀνανεουμένη (*la Revenante*); Ἀνδροφόνος (*l'Homicide*); Ἀποκαρτερῶν (*l'Endurant*); Ἄπολις (*l'Exilé*); Ἁρπαζόμενος (*le Ravi*); Αὐλητής (*le Joueur de flûte*); Βαβυλώνιος (*le Babylonien*); Γάμος (*le Mariage*); Ἐγχειρίδιον (*le Poignard*); Ἔμπορος (*le Marchand*); Ἐξοικιζόμενος (*l'Émigrant*); Ἐπιδικαζόμενος (*le Mari forcé*); Εὔριπος (*l'Inconstant*); Ἐφεδρῖται (*les Joueurs au cheval fondu*); Ἔφηβος (*l'Éphèbe*); Ἥρωες (*les Héros*); Θηβαῖοι (*les Thébains*); Θησαυρός (*le Trésor*); Θυρωρός (*le Portier*); Ἰατρός (*le Médecin*); Καταψευδόμενος (*le Menteur*); Κοινωνοί (*les Associés*); Κόλαξ (*le Flatteur*); Κορινθία (*la Corinthienne*); Μετίων ἢ Ζώμιον (*l'Intrigant ou le Parasite*); Μοιχός (*l'Adultère*); Μυρμίδονες (*les Myrmidons*); Μυστίς (*l'Initiée*); Νεαίρα (*Néera*); Νεμόμενοι (*les Partageants*); Νόθος (*le Bâtard*); Νύξ (*la Nuit*); Παγκρατιαστής (*le Pancratiaste*); Παιδάριον (*le Petit garçon*); Παῖδες (*les Enfants*); Παλαμήδης (*Palamède*); Πανήγυρις (*la Fête*); Παρεισιών (*le Parasite*); Πιττοκοπούμενος (*le Débauché*); Πτερύγιον (*le Bout d'aile*); Πτωχὴ, ἢ Ῥοδία (*la Mendiante, ou la Rhodienne*); Πυῤῥός (*le Roux*); Πυρφόρος (*le Porte-feu*); Σάρδιος (*le Sarde*); Σικελικός (*le Sicilien*); Στρατιώτης (*le Soldat*); Συναποθνήσκοντες (*les Mourants ensemble*); Συνέφηβος (*le Camarade d'âge*); Ὑποβολιμαῖος (*l'Enfant supposé*);

Φάσμα (*le Fantôme*); Φιλόσοφοι (*les Philosophes*); Χήρα (*la Veuve*). De toutes ces pièces le *Marchand* et le *Trésor* nous sont seules connues par les imitations de Plaute dans son *Mercator* et son *Trinumus* (1). L. J.

Suidas, Eudocia, Hesychius, au mot Φιλήμων. — *Testimonia veterum*, dans l'édition de Meineke. — Meineke, *Menandri et Philemonis Reliquiæ; Fragm. Com. Græcor.*, vol. II, p. 52; vol. IV, p. 15; *Histor. crit. com. Græcor.*, p. 446.

PHILÉMON, grammairien grec, vivait probablement dans le septième siècle après J.-C. Il composa un *Lexique* (Λεξικὸν τεχνολογικόν), dont une partie existe dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris. Philémon nous apprend dans sa préface qu'il n'a fait qu'abréger le *Lexique* du grammairien Hyperechius. Son abrégé paraît avoir été exécuté avec peu d'intelligence; cependant il a du prix, et on le trouve souvent cité dans l'*Etymologicum magnum*. Il ne reste de cet ouvrage que le premier livre et le commencement du second; C. Burney en donna la première édition; Londres, 1812, in-8°. Une seconde et meilleure édition est due à M. Osann : *Philemonis grammatici quæ supersunt;* Berlin, 1821, in-8°. Dans une excellente dissertation l'éditeur a recueilli toutes les informations possibles sur Philémon; il a rassemblé aussi d'utiles renseignements sur divers grammairiens qui ont porté le même nom. Y.

Osann, *Dissert.* dans son édit. — *Classical Journal*, n° XII, p. 37-42. — *Museum criticum*, vol. I, p. 197-200. — Schneider, *Ueber Philemon*, dans la *Philol. Bibliot.*, vol. II, 520.

PHILÉTAS *de Cos* (Φιλητᾶς), un des plus célèbres critiques et poëtes alexandrins, vivait au commencement du troisième siècle avant J.-C. Suidas a dit par erreur qu'il florissait sous Philippe et Alexandre. S'il passa en effet sa jeunesse sous ces deux princes, il composa ses principaux ouvrages et jouit de sa réputation sous Ptolémée Lagus, qui le choisit pour précepteur de son fils Ptolémée Philadelphe. Philétas était très-faible de complexion. Les poëtes comiques font souvent allusion à son extrême maigreur, et prétendent que pour ne pas être emporté par le vent, il était forcé de mettre des semelles de plomb. Élien (*Var. hist.*, IX, 14; X, 6) a pris cette plaisanterie à la lettre, et il s'étonne naïvement qu'un homme assez frêle pour ne pouvoir pas résister au vent ait été assez fort pour porter des semelles de plomb. L'excès du travail, les longues veilles abrégèrent les jours de Philétas. Il mourut vers 290 avant J.-C. Ses compatriotes les habitants de l'île de Cos lui élevèrent une statue de bronze. Théocrite, qui reçut ses leçons ou du moins s'instruisit dans ses ouvrages, a parlé de lui avec éloge (*Idyll.*, VII, 39), et paraît l'avoir pris pour modèle.

Philétas composa particulièrement des élégies, et il semble avoir excellé dans ce genre de poésie. Les critiques alexandrins lui préféraient Callimaque, qui était plus savant ou qui déployait du moins plus d'érudition mythologique, mais Properce, qui imita assidûment les deux poëtes, donne la préférence au premier. Beaucoup des élégies de Philétas étaient consacrées à sa maîtresse Bittis ou Battis, et leur recueil formait probablement l'ouvrage que les anciens mentionnent sous le titre de Παίγνια. On cite encore de lui deux poëmes, *Demeter*, qui était une lamentation de la déesse sur l'enlèvement de sa fille, et *Hermes*, qui racontait l'aventure d'Ulysse avec Polymèle dans l'île d'Éole. On a encore attribué à Philétas, sur l'autorité d'Eustathe, un poëme intitulé Ναξιακά; mais M. Meineke a montré que c'était une erreur, et qu'*il* fallait lire dans Eustathe *Philteas* et non *Philétas*.

Outre ses poëmes, Philétas composa des ouvrages en prose sur la grammaire et la critique. Il fut un des commentateurs d'Homère, avec lequel il prit, soit comme critique, soit comme interprète, des libertés que Zénodote imita et qu'Aristarque réprouva. Son plus célèbre ouvrage en ce genre, qui peut-être réunissait tous ses traités particuliers, était intitulé Ἄτακτα (*Mélange*), ou Ἄτακτοι γλῶσσαι (*Gloses mêlées*), ou simplement Γλῶσσαι. Les *Mélanges* de Philétas, destinés à l'interprétation des mots obscurs surannés, et à l'explication des particularités de dialectes, obtinrent un grand succès qui s'explique par l'état de la littérature grecque, très-riche en chefs-d'œuvre poétiques, mais encore privée des ouvrages qui auraient pu en faciliter l'intelligence. Les *Fragments* de Philétas ont été recueillis par C.-P. Kayser : *Philetæ Coi fragmenta quæ reperiuntur;* Gœttingue, 1793, in-8°; par Bach : *Philetæ Coi, Hermesianactis Colophonii atque Phanoclis reliquiæ*, Halle, 1829, in-8°; dans *Analecta* de Brunck, vol. I, p. 189; II, p. 523; III, p. 234, et dans l'*Anthologia græca*, vol. I, p. 121-123; les principaux sont insérés dans le *Delectus poesis Græcorum*, de Schneidewin, vol. I, p. 142-147. L. J.

Reiske, *Notitia epigrammat.*, p. 266. — Schneider, *Anal. crit.*, p. 5. — Heinrich, *Observat. in auct. vet.*, p. 50-58. — Jacobs, *Animadv. in Anth. Græc.*, vol. I, part. I, p. 387-395; vol. III, part. III, p. 934. — Preller, dans l'*Encyklopädie* d'Ersch et Gruber. — Smith, *Diction. of greek and roman biography.* — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III.

PHILIBERT Ier, dit *le Chasseur*, duc de Savoie, né le 7 août 1464, à Chambéry, mort le 22 avril 1482, à Lyon. Fils aîné d'Amédée IX, il lui succéda en 1472 sous la tutelle de sa mère, Yolande de France. La régence fut disputée à cette princesse par ses deux beaux-frères, les comtes de Romont et de Bresse, qui l'assiégèrent dans

(1) Philémon, par suite des abréviations employées par les scholiastes et les grammairiens, a été souvent confondu avec des poëtes dont le nom commence par les mêmes initiales *Philetærus, Philetas, Philippides, Philippus, Philiscus, Philistion, Philon, Philoxenus*. Le plus curieux exemple de cette confusion est un recueil de sentences comparées qui nous est parvenu sous le titre de Σύγκρισις Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος (*Comparaison de Ménandre et de Philistion*): il faut lire καὶ Φιλήμονος, *et de Philémon* (*voy.* PHILISTION).

Montmélian ; forcée de leur abandonner son fils, elle s'enfuit en Dauphiné, et obtint bientôt de son frère Louis XI les moyens de rentrer en Savoie. On la remit en possession de la tutelle à la condition de souscrire à l'étroite alliance que les princes de sa maison avaient formée avec celle de Bourgogne. Après la défaite de Morat, Charles le Téméraire, craignant qu'elle ne se détachât de lui, la fit enlever par Olivier de La Marche et conduire au château de Rouvre. Les états de Savoie déférèrent alors à Louis XI la tutelle de son neveu, et lui livrèrent les places de Chambéry et de Montmélian. Le roi parvint à délivrer sa sœur; mais, de retour en Savoie, elle fut obligée, pour regagner le pouvoir, d'avoir recours au duc de Milan, qui envahit le Piémont et chassa le comte de Bresse. Elle mourut peu de temps après à Montcarrel (27 août 1478), après avoir publié une refonte des *Vetera statuta Sabaudiæ*. La Savoie retomba dans une anarchie plus grande que celle d'où elle venait de sortir; à la faveur des guerres civiles qui la déchirèrent, Louis XI espérait en opérer la réunion à la France. Quant au jeune duc, il ne s'occupait que de ses plaisirs; étant venu voir le roi à Lyon, il s'y épuisa à la chasse et aux tournois, et succomba à ces excès. En 1474 il avait été marié à Blanche-Marie Sforza, qui épousa depuis l'empereur Maximilien Ier. Son frère Charles Ier lui succéda.

Guichenon, *Hist. de Savoie*. — De Gingins, *Lettres des diplomates milanais*; Genève, 1858, 2 vol. in-8°.

PHILIBERT II, dit *le Beau*, duc de Savoie, né le 10 avril 1480, à Pont-d'Ain, où il est mort, le 10 septembre 1504. Il était fils de Philippe II et de Marguerite de Bourbon. Élevé à la cour du roi Charles VIII, il le suivit à la conquête de Naples. Ayant succédé en 1497 à son père, il conclut l'année suivante avec Louis XII, par l'intermédiaire du cardinal d'Amboise, un traité d'alliance, par lequel il devait recevoir, en échange du passage sur ses États, un subside élevé et des terres dans le Milanais. Bien que, par l'influence de l'empereur Maximilien, il eût refusé de tenir sa parole, ce qui força les Français à prendre leur route par le marquisat de Saluces, il ne suivit pas moins Louis XII avec une compagnie de six cents hommes en Italie, où il se signala par des actions de valeur. Il mourut à vingt-quatre ans à la suite d'une partie de chasse. Marié deux fois, à Yolande-Louise de Savoie et à Marguerite d'Autriche, il ne laissa point d'enfants. Charles III, son frère, lui succéda.

Guichenon, *Hist. de Savoie*. — Costa, *Mémoires hist.*, II, 294.

PHILIBERT. *Voy.* EMMANUEL-PHILIBERT.

PHILIDOR. *Voy.* DANICAN.

PHILIEUL (*Vasquin*), littérateur français, né en 1522, à Carpentras, mort vers 1582. Il était fils d'un notaire de Carpentras, Romain Philieul, en latin *Filiolus*, qui a publié la première édition latine des statuts du Comtat Venaissin (*Statuta comitatus Venayssini*; Avignon, 1511, in-4° goth.). Il fut docteur en droit, chanoine de Notre-Dame-des-Doms et juge de la cour temporelle d'Avignon. On a de lui : *Laure d'Avignon*; Paris, 1548, petit in-8°; — *Toutes les Œuvres vulgaires de Fr. Pétrarque, contenans IV livres de madame Laure, sa maistresse*; Avignon, 1555, in-8°; Lyon, 1585, in-fol. : le poëme précédent a été refondu dans cette version, qui est également en vers. « On voit, dit M. Barjavel, que Philieul a eu surtout en vue de recueillir les principaux traits de l'histoire amoureuse de Pétrarque et de Laure; mais il s'est écarté, en plusieurs points, des récits qui ont été imaginés après lui relativement à ces amours; et bien que cette matière prête le flanc à la critique, la lecture du livre de Philieul offre des indications historiques de quelque intérêt; » — *Les Statuts de la comté de Venaissin*; Avignon, 1558, in-4°; Carpentras, 1700, in-8°; trad. française de l'ouvrage de son père. Cet écrivain a encore traduit *Scacchia ludus* de Vida (Paris, 1559, in-4°); *Dialogue de devises d'armes et d'amour* de Paul Jove (Lyon, 1561, in-4°); un *Traité de l'eucharistie* (1565), etc.

Goujet, *Bibl. françoise*, VII. — Du Verdier, *Bibl. françoise*. — Achard, *Dict. de la Provence*. — Barjavel, *Biogr. du Vaucluse*.

PHILIPON DE LA MADELAINE (*Louis*), littérateur français, né le 9 octobre 1734, à Lyon, mort le 19 avril 1818, à Paris. Destiné comme cadet de famille à l'état ecclésiastique, il entra, dit-on, chez les Jésuites; mais, au moment de prendre les ordres, il revint dans le monde, et étudia le droit à Besançon, où il fit un mariage avantageux. Nommé avocat du roi près l'ancienne chambre des comptes de Dôle, transférée à Besançon sous le nom de bureau des finances, il en remplit les fonctions jusqu'en 1786, et obtint à cette époque l'intendance des finances du comte d'Artois. Décrété d'arrestation après la journée du 10 août, il évita dès lors avec plus de soin de se mettre en évidence; mais s'il ne prit aucune part aux agitations politiques, il fit au système dominant des concessions littéraires, et reçut de la Convention un secours de 2,000 francs. En 1795 il eut la place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur. En 1814 le comte d'Artois lui accorda une pension avec le titre d'intendant honoraire de ses finances. Jusque dans l'extrême vieillesse il conserva sa gaieté, son humeur égale, son caractère obligeant et aimable, et tout le charme de l'ancienne urbanité française. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *L'Art de traduire le latin en français*; Lyon, 1762, 1812, in-12; — *Modèles de lettres sur différents sujets*; ibid., 1763, in-12; refondu en 1804 sous le titre de *Manuel épistolaire* et adopté pour les lycées; — *Mémoire sur les moyens d'indemniser un accusé reconnu innocent*; 1782, in-8°, couronné à Besançon; — *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple*; Lyon, 1783, in-12; — *De*

l'Éducation des collèges; Paris, 1784, in-12; — *Géographie de la France*; Paris, 1796, 1801, in-12; — *Dictionnaire des homonymes*; Paris, 1799, 1801, in-8° : les édit. de 1806 et 1817 ont été fort augmentées; — *Les Jeux d'un enfant du vaudeville*; Paris, 1799, 2 vol. in-12; il en a extrait les chansons qui ont paru sous les titres de *l'Élève d'Épicure* (1801) et de *Choix de chansons* (1810, in-12); — *Guide du promeneur aux Tuileries*; Paris, 1799, 1806, in-18, fig.; — *Dictionnaire des poètes français* (1050-1804); Paris, 1805, in-18; — *Dictionnaire des rimes*; Paris, 1805, 1815, in-18; — *Grammaire des gens du monde*; Paris, 1807, in-12, réimpr. du *Choix de remarques sur la langue française* publié en 1802; — *Dictionnaire de la langue française*; Paris, 1809, in-18; 1821, in-8°. On lui doit une vingtaine de vaudevilles et un grand nombre de chansons insérées dans les recueils des sociétés du Caveau et des Dîners du Vaudeville, et il a édité *La petite Encyclopédie poétique* (1804-1809, 15 vol. in-18) avec Millevoye, ainsi que les *Lettres de la duchesse du Maine* (1805, in-12). P. L.

Rabbe, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Biogr. nouv. des Contemp.* — Querard, *La France littér.*

I. PHILIPPE *rois de Macédoine.*

PHILIPPE Ier (Φίλιππος), roi de Macédoine, fils d'Argée, dans le neuvième siècle avant J.-C. Il fut le sixième roi de Macédoine si l'on suit les listes de Dexippe et d'Eusèbe, ou le troisième d'après Hérodote et Thucydide, qui, ne comptant pas Caranus et ses deux successeurs immédiats (Cœnus et Thurimas ou Tarimmas), regardent Perdiccas comme le fondateur de la monarchie. Eusèbe assigne à Philippe Ier un règne de trente-huit ans; Dexippe ne lui en accorde que trente-cinq. Les deux dates paraissent également incertaines, et le règne entier appartient à la période antéhistorique. Philippe laissa un fils nommé Aéropus qui lui succéda.

Hérodote, VIII, 137-139. — Thucydide, II, 100. — Justin, VII, 2. — Clinton, *Fast. hell.*, vol. II, p. 221.

PHILIPPE II, dix-huitième roi de Macédoine à partir de Caranus, le plus jeune fils d'Amyntas et d'Eurydice, né en 382 avant J.-C., mort en 336. Ses frères aînés, Alexandre et Perdiccas, occupèrent successivement le trône de Macédoine. Sous le règne d'Alexandre, le général thébain Pélopidas soumit en partie les Macédoniens, et comme gage de leur fidélité exigea des otages, parmi lesquels se trouva Philippe alors âgé de quinze ans. Le jeune prince passa deux ou trois ans à Thèbes, et s'initia à la civilisation grecque et à l'art de la guerre dans la société d'Épaminondas, le premier des hommes d'État et des généraux grecs de cette époque. A la mort d'Alexandre, Philippe revint en Macédoine, et dès que son frère Perdiccas fut en possession du trône, il obtint de lui, à la suggestion du philosophe Platon, conseiller écouté de Perdiccas, un apanage qu'il gouverna, et où il se forma une petite armée. Perdiccas mourut en 360, laissant un fils encore enfant. Trois fils d'Amyntas par sa seconde femme Gygéa, Archélaüs, Arrhidée et Ménélas, demi-frères de Perdiccas et de Philippe, avaient des droits au trône de Macédoine que revendiquaient deux autres prétendants, Pausanias et Argée. Celui-ci était soutenu par les Athéniens qui occupaient plusieurs places fortes sur la frontière de Macédoine. Contre toutes ces prétentions, Philippe avait ses soldats et son génie. Il prit d'abord le gouvernement comme tuteur de son neveu Amyntas; mais bientôt il s'empara, avec l'assentiment des Macédoniens, du titre et de l'autorité du roi. Il se débarrassa de ses trois demi-frères en faisant périr l'un et en forçant les deux autres à s'enfuir. Pausanias n'était pas redoutable. Il restait Argée que soutenaient les Athéniens du côté de la mer, les Illyriens du côté de la terre. Malgré la prompte défaite d'Argée, la situation du roi de Macédoine était dangereuse; il n'oublia rien pour se concilier les Athéniens en rendant la liberté aux citoyens d'Athènes qui étaient tombés entre ses mains à la suite de sa victoire sur Argée, et en offrant d'évacuer la ville d'Amphipolis que les Athéniens revendiquaient comme leur propriété. N'ayant plus rien à craindre de ce côté, il dirigea toutes ses forces contre les Thraces, les Péoniens et les Illyriens qui menaçaient la Macédoine au nord et à l'ouest. Une suite d'opérations heureuses qui durèrent deux ans, mirent son royaume en sûreté. Vers la fin de 358, il se retourna contre Amphipolis, qu'il avait évacuée en 359 et que les Athéniens n'avaient pas encore occupée. Cette place importante, destinée à devenir le boulevard de la Macédoine, succomba après une longue résistance. Les autres villes qu'Athènes possédait dans cette région, Pydna, Potidée, Méthone, tombèrent en son pouvoir sans que la métropole, alors engagée dans la guerre sociale, pût venir à leur secours (358-356). Ce fut dans cette période, si bien employée pour l'accroissement de sa puissance, qu'il épousa Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses. Le caractère jaloux, cruel et vindicatif de cette princesse le dégoûta promptement; mais avant leur rupture elle lui donna un fils depuis si célèbre sous le nom d'Alexandre. On rapporte que dans l'été de 356, peu après la prise de Potidée, Philippe reçut le même jour trois heureuses nouvelles : la naissance de son fils, la défaite des Illyriens par son général Parménion, la victoire d'un de ses chevaux aux jeux olympiques.

Les rapides progrès du roi de Macédoine furent favorisés par le déplorable état où se trouvait la Grèce. Les Spartiates avaient perdu dans leur lutte malheureuse contre Thèbes leur prépondérance politique, leur prestige militaire et la moitié de leur territoire; ils ne comptaient plus parmi les peuples dirigeants. Les Athéniens n'avaient recouvré que l'ombre de leur empire;

cependant leur commerce et leur marine leur auraient permis de redevenir le premier peuple de la Grèce, si leur répugnance pour le service militaire et l'épuisement de leurs finances ne les avaient condamnés à perdre toutes les occasions favorables. Les Thébains avaient succédé à la puissance militaire, mais non à l'autorité politique des Spartiates. Ils étaient détestés des villes grecques, et pour le moment ils épuisaient leurs forces contre les Phocidiens qui s'étaient emparés du temple de Delphes. Les villes du Péloponèse ne songeaient qu'à empêcher les Spartiates de se relever de leur abaissement. Les Thessaliens que leur esprit belliqueux, leur excellente cavalerie et leur situation géographique auraient pu rendre si redoutables aux Macédoniens, étaient plongés dans une sanglante anarchie. Philippe ne rencontrait donc devant lui que des forces affaiblies, désunies et qui achevaient de se détruire dans des luttes intestines; il profita de cette situation avec une habileté, un talent militaire, une activité, auxquels son grand adversaire Démosthène a rendu justice. En 353 il entra en Thessalie pour soutenir les Alévades de Larisse contre Lycophron, tyran de Phères. Cette intervention le mit en collision avec les Phocidiens. Malgré une première défaite, il ramena ses soldats au combat dans le printemps de 352, et remporta sur le général Phocidien Onomarque une victoire complète, bientôt suivie de la prise de Phères et de Pagasa, la principale ville maritime de la Thessalie. Il marcha ensuite sur les Thermopyles. Ce mouvement tira les Athéniens de l'inaction qui leur avait coûté Pydna, Potidée, Méthone : ils envoyèrent un corps d'armée aux Thermopyles, et empêchèrent le roi de Macédoine de franchir le défilé. Sans avoir complétement réussi dans son expédition, Philippe avait obtenu deux résultats importants : il avait ajouté à ses forces celles de la Thessalie; il s'était montré aux yeux des Grecs le vengeur du temple de Delphes, pillé par les Phocidiens. Repoussé au midi, il se reporta vers le nord, et au mois de novembre 352 les Athéniens apprirent qu'il menaçait leurs colonies de la Chersonèse de Thrace; mais comme ils apprirent presque en même temps qu'il était dangereusement malade, ils s'abstinrent d'agir. Malgré les vigoureuses exhortations de Démosthène (*voy.* ce nom), ils n'envoyèrent en Chersonèse qu'une force presque insignifiante sous les ordres de Charidème en 351. Leur incurie permit à Philippe de préparer une expédition contre Olynthe son ancienne alliée, qui s'était récemment brouillée avec lui pour avoir donné asile à ses deux demi-frères. Cette guerre, qui s'étendit à toute la Chalcidique, fut une des plus désastreuses qui ont affligé le monde grec. Trente-deux villes de la Chalcidique furent prises, détruites, et leurs habitants réduits en esclavage. Olynthe, elle-même, succomba en 347 malgré les tardifs efforts des Athéniens, bien inspirés par Démosthène, mais mal dirigés par Charès et Charidème.

Après la chute d'Olynthe, les Athéniens, qui avaient toute raison de redouter Philippe, dont la puissance sur terre et même sur mer était devenue formidable, essayèrent de former contre lui une coalition générale des États grecs; la tentative échoua, mais ce projet seul alarma Philippe qui montra des dispositions pacifiques. Les Athéniens s'y prêtèrent avec une facilité peut-être imprévoyante, et leurs ambassadeurs, si l'on excepte Démosthène, se laissèrent duper par Philippe qui exclut les Phocidiens de la paix. Dès que le traité eut été juré en mars 346, le roi de Macédoine franchit les Thermopyles et occupa la Phocide sans résistance. Il en détruisit toutes les villes et prit la place des Phocidiens au conseil amphictyonique; en même temps il fut nommé, conjointement avec les Thébains et les Thessaliens, président des jeux pythiques. Pour un souverain qui régnait sur un peuple barbare, être reconnu comme Hellène et admis dans le conseil amphictyonique était un grand pas vers cette hégémonie à laquelle Philippe prétendait. Il avait successivement étendu son autorité depuis les montagnes de la Thrace jusqu'à l'isthme de Corinthe; il pensa que le moment était venu de franchir cette limite et d'intervenir dans les affaires du Péloponèse en se présentant comme le défenseur des Messéniens, des Mégalopolitains et des Argiens contre Sparte. Sa prétention provoqua de la part des Athéniens des démarches qui ne l'auraient pas arrêté, si des troubles sérieux ne l'avaient rappelé en Thessalie et en Illyrie. En 344 il acheva de réduire la Thessalie en province dépendante; battit les Illyriens, et, pénétrant jusqu'en Épire, il contraignit les trois villes de Pandosia, Bucheta et Elatée de se soumettre à son beau-frère Alexandre. De ce point il méditait une attaque sur Ambracie et l'Acarnanie, dont la possession l'aurait mis en rapport avec les Étoliens et lui aurait ouvert le chemin du Péloponèse. Une manifestation vigoureuse des Athéniens le força d'abandonner son projet.

Les agressions continuelles de Philippe rendaient illusoire la paix de 346, et la manière dont il prétendait régler les points qu'elle avait laissés indécis prouvait qu'il n'avait pas l'intention de l'observer. Les objets du litige étaient : l'île d'Halonèse, que les Athéniens regardaient comme leur propriété et que Philippe avait enlevée à une bande de pirates; la restitution des propriétés des Athéniens qui se trouvaient à Potidée lors de la prise de cette ville en 356; la restitution d'Amphipolis et des villes thraces occupées par Philippe après le traité de 346; le secours fourni par Philippe aux Cardiens contre les colons athéniens de la Chersonèse. Aucune de ces questions ne fut résolue d'une manière satisfaisante. Philippe, au lieu de réparer ses torts, les aggrava par des incursions dans la

pas alors d'armée disponible, dut traiter aussi avec lui, et Philippe, pendant quatre ans, se trouva libre d'étendre sa puissance sur les Grecs. Il s'empara alors de Lysimachie, de Chalcédoine et d'Abydos, qui le rendaient maître du Bosphore; il acheva de soumettre les villes grecques de la Thrace; il vainquit une flotte rhodienne. D'autre part il s'entendait avec Antiochus pour dépouiller Ptolémée Épiphane, un enfant de cinq ans, et il devait avoir pour sa part Cyrène et l'Égypte. Il travaillait en même temps à soumettre à son autorité le Péloponèse en y entretenant la division; enfin il assiégeait Athènes qui ne se prêtait pas à ses vues. Il était temps que Rome sortît de la seconde guerre punique, si elle voulait empêcher qu'il ne se fondât dans la Macédoine accrue de la Grèce une puissance capable de lui tenir tête. Philippe chercha à prolonger les derniers efforts d'Annibal, et lui envoya de l'argent et un corps de quatre mille hommes qui combattirent à Zama. La première pensée des Romains, après la soumission de Carthage, fut d'attaquer la Macédoine. Ils étaient d'ailleurs appelés en Grèce par les Athéniens que Philippe assiégeait, par les Rhodiens à qui il disputait l'empire de la mer, et par les Étoliens qui voulaient dominer dans la Grèce centrale. Quant aux autres Grecs, ils se partagèrent entre les deux puissances rivales. En vain Philippe essaya-t-il de les rallier à lui; en vain leur dit-il que les Romains étaient des étrangers et des barbares, que lui, du moins, était de la même race qu'eux et parlait la même langue, et que Macédoniens, Spartiates, Achéens, ne devaient former qu'un seul peuple en présence de l'ambition étrangère. La Grèce, insensible à ces considérations, n'était alors occupée que de querelles de partis. Or Philippe avait abandonné la politique si heureusement suivie par son oncle; il s'était fait l'appui du parti populaire et avait combattu sourdement l'aristocratie et la ligue achéenne; on l'accusait d'avoir fait empoisonner Aratus, et d'avoir tenté de faire assassiner Philopémen; il avait enlevé Argos à la confédération et avait essayé de lui enlever Messine; dans cette dernière ville, il avait sinon ordonné, au moins permis le massacre des chefs de l'aristocratie. C'est cette politique de Philippe qui détermina la nature des rapports des Grecs avec Rome. Les villes où dominait le parti populaire, Argos, Thèbes, les cités acarnaniennes, se déclarèrent pour Philippe; les Argiens allèrent jusqu'à le mettre au rang des dieux et à lui offrir des sacrifices; mais partout l'aristocratie fut favorable à Rome et travailla pour elle. Flamininus sut tirer parti de ces dispositions. Avant lui, Sulpicius et Villius, ne comptant que sur la force des armes, avaient attaqué la Macédoine du côté de l'ouest, par l'Illyrie, et n'avaient eu presque aucun succès. Flamininus transporta la guerre au milieu des Grecs. Dans une première campagne il se débarrassa, par une heureuse manœuvre, de l'armée macédonienne qui le retenait aux bords de l'Aous, et se portant rapidement vers le sud-est, il entra en Thessalie. L'hiver arrivait; il le passa, non plus à Apollonie comme ses prédécesseurs, mais chez les Grecs. Il parcourut leurs villes et les attacha l'une après l'autre à l'alliance romaine; la ligue achéenne, depuis longtemps mécontente de Philippe, se déclara pour Flamininus. Au printemps, le général romain avait huit mille Grecs dans son armée; Philippe n'avait guère que ses Macédoniens, et pour réunir vingt-cinq mille soldats il avait dû enrôler jusqu'à des enfants de seize ans. Il fut vaincu à Cynoscéphales en Thessalie, et ce fut la cavalerie étolienne qui prit la plus grande part à sa défaite (197). Il n'avait plus d'armée; son royaume de Macédoine, à la vérité, n'était pas entamé, mais cette seule bataille lui faisait perdre la Grèce. Il demanda la paix; les Grecs ne voulaient pas qu'on la lui accordât; mais l'ambition macédonienne servait trop bien l'ambition de Rome pour que Flamininus voulût détruire tout à fait cette puissance. Il lui suffit d'enlever à Philippe toutes les villes qu'il possédait en Grèce, de l'appauvrir en lui imposant un tribut de mille talents, et de le désarmer en lui prenant tous ses vaisseaux et en lui défendant d'avoir plus de cinq cents soldats. Rome ne garda rien pour elle; elle se contenta d'affranchir la Grèce des Macédoniens, c'est-à-dire d'y faire une place libre pour sa propre domination. Philippe survécut dix-neuf ans à sa puissance; il ne renonça jamais à se venger de Rome et à ressaisir son empire sur la Grèce. Nous le voyons à la vérité, lorsqu'éclate la guerre d'Antiochus, offrir au sénat de l'argent, des vivres, des soldats, et repousser toutes les propositions du roi de Syrie; c'est que convoitant la Grèce pour lui-même, il ne veut pas qu'Antiochus vienne la partager avec lui. D'ailleurs sous prétexte d'aider les Romains dans cette guerre, il s'empare de presque toute la Thessalie, reprend Démétriade, et s'affermit en Thrace. Plus tard il fit secrètement tous les préparatifs d'une nouvelle lutte avec Rome; il repeupla son royaume, amassa des trésors, réunit des soldats, et se ménagea surtout des auxiliaires chez les Illyriens et les sauvages Bastarnes. Ses projets furent dénoncés au sénat par les Grecs et par Eumène; Rome le mit dans l'impuissance d'agir en semant la division autour de lui. Elle s'était fait livrer comme otage, en 197, son second fils Démétrius; elle sut s'en faire un élève docile, et plus tard un utile instrument. Elle le renvoya à son père pour le surveiller, pour miner son autorité dans la Macédoine, pour y créer un parti romain, et surtout pour écarter Persée du trône. Pendant onze ans, Philippe, placé entre ses deux fils et tiraillé entre les deux partis qu'ils représentaient, ne put pas reprendre les armes. C'est une histoire obscure que celle de cette querelle de famille, des accusations réciproques des deux frères, de leurs intrigues et

de leurs complots; ce qui est certain, c'est que Philippe finit par faire empoisonner Démétrius. Les historiens ajoutent que le malheureux père reconnut sa faute, et que sa vie fut abrégée par les remords. Il mourut en 178, laissant à Persée le soin d'exécuter des projets qu'ils avaient nourris ensemble. F. DE C.

Tite-Live, XXII-XL. — Polybe, II-XXII. — Plutarque.

II. PHILIPPE *syriens, juifs, romains*, etc.

PHILIPPE, roi de Syrie, fils d'Antiochus VIII et demi-frère d'Antiochus XI, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Après la défaite et la mort de leur frère aîné Seleucus VI, Philippe et Antiochus unirent leurs armes contre Antiochus X qui occupait alors le trône de Syrie, mais ils furent vaincus, et Antiochus périt dans la bataille. Philippe n'en prit pas moins le titre de roi, et se maintint en possession d'une partie de la Syrie. Il devint seul maître de ce royaume vers 88, après avoir vaincu son quatrième frère, Démétrius; mais il perdit bientôt Damas et la Cœlé-Syrie, dont s'empara son dernier frère, Antiochus XII, et en 83 il fut privé de son trône et probablement de la vie par Tigrane, roi d'Arménie. Y.

Josèphe, *Antiquit.*, XIII, 13, 14. — Eckhel, *Doctr. num.* vol. III, p. 244. — Froelich, *Annal. Syr.*, p. 114. — Clinton, *Fast. hellen.*, vol. III, p. 338.

PHILIPPE, prince juif, fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre, mourut en 34 après J.-C. Il fut nommé par le testament de son père tétrarque des provinces de la Gaulonite, de la Trachonite et de Batanéa, et confirmé dans cette souveraineté par Auguste. Son règne, qui dura trente-sept ans depuis 4 avant J.-C. jusqu'en 34 après J.-C., fut constamment tranquille; son gouvernement doux et équitable le fit aimer de ses sujets. Il fonda près des sources du Jourdain une ville qu'il appela Cæsarea, en l'honneur d'Auguste, et qui est distinguée par les surnoms de Panéas et de Philippi (*Cæsarea Philippi*). Il donna aussi le nom de *Julias* à la ville de Bethsaïda, qu'il avait agrandie et embellie. Entre autres édifices, il éleva un magnifique monument qui lui servit de sépulture. Comme il ne laissa pas d'enfants, ses provinces tombèrent sous la domination directe des Romains qui les annexèrent à la Syrie. Y.

Josèphe, *Antiquit.*, XVII, 8; XVIII, 2. — *Bel. Jud.*, I, 33; II, 6.

PHILIPPE (*L. Marcius* PHILIPPUS), homme d'État romain, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il fut préteur en 188, et eut la Sicile pour province. Consul en 186, il présida avec son collègue Sp. Postumius Sabinus à l'enquête sur le culte de Bacchus, qui s'était secrètement introduit en Italie et y avait causé de grands désordres. Son nom figure sur le célèbre sénatus-consulte *de bacchanalibus* qui est venu jusqu'à nous. Philippe alla ensuite faire la guerre en Ligurie; il se laissa surprendre dans le pays des Apuaniens et essuya une grave défaite. Malheureux comme général, il rendit comme ambassadeur des services à son pays, par sa politique habile et sans scrupules. Il remplit deux missions en Grèce et en Macédoine (183 et 171), et, au retour de la seconde, il se vanta dans le sénat d'avoir, par des promesses illusoires, décidé le roi Persée à suspendre les hostilités. Son discours excita quelques murmures, mais son action ne fut pas désapprouvée. Un second consulat, en 169, et la conduite de la guerre contre Persée récompensèrent ses services. Il trouva qu'il était plus difficile de vaincre le roi de Macédoine sur un champ de bataille que de le tromper dans une conférence, et sans avoir accompli aucun acte de guerre remarquable il remit le commandement à Paul-Émile. Il fut censeur en 164. L. J.

Tite-Live, XXXVIII, 35; XXXIX, 6, 14, 20, 48; XL, 2, 3, 42; XLII, 37-47; XLIII, 13; XLIV, 1, 16. — Polybe, XXIV, 4, 6, 10; XXVII, 1; XXVIII, 10, etc. — Pline, *Hist. Nat.*, VII, 60. — Cicéron, *Brut.*, 20.

PHILIPPE (*L. Marcius* PHILIPPUS), orateur romain, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Tribun en 104, il proposa une loi agraire qui fut rejetée. En 100 il prit les armes contre Saturninus et ses adhérents. En 91 il exerça le consulat avec C. Julius Cæsar. L'année de sa charge tient une place importante dans l'histoire intérieure de Rome, bien qu'il soit difficile de se rendre compte des événements qui la remplirent. Depuis le tribunat des Gracques, quatre partis se disputaient la prépondérance, le parti sénatorial, celui des chevaliers, le parti plébéien, qui demandait des lois agraires, et le parti italiote qui demanda le droit de cité. Caïus Gracchus avait un moment réuni les trois derniers partis contre le sénat. Cette coalition, brisée par l'habile politique de M. L. Drusus (*voy.* ce nom), qui détacha les plébéiens et les Italiotes des chevaliers, sembla près de se renouer sous l'influence de Marius. Un second Drusus, continuateur de la politique de son père, entreprit de rompre cette union si redoutable au sénat, et il pensa que le seul moyen d'y arriver était de satisfaire les justes griefs des plébéiens et des Italiotes. D'accord avec le sénat, il proposa pendant son tribunat une suite de mesures dont l'objet et les tendances ont été appréciés à l'article DRUSUS. Philippe, qui appartenait au parti démocratique, mais qui pensait que ce parti devait s'unir aux chevaliers, de plus ennemi personnel de Drusus, fit une opposition violente aux propositions de ce tribun. Sa conduite le mit en conflit avec le sénat, et, dans l'animation du débat, il alla jusqu'à s'écrier qu'il était impossible de gouverner avec ce sénat, qu'il en fallait un nouveau; parole téméraire qui lui attira une éloquente réplique de la part du grand orateur L. Licinius Crassus. Dans le forum la lutte fut encore plus violente, et le consul, maltraité par les clients du tribun, faillit perdre la vie. Drusus l'emporta, mais une réaction suivit de près le vote de ses lois. Les Italiotes seuls restèrent fidèles au tribun; les au-

tres partis se crurent trompés par lui. Philippe, mettant ce sentiment à profit, obtint du sénat l'annulation des lois de Drusus comme votées contrairement aux auspices. Ce fut le dernier fait remarquable de son consulat. Censeur en 86, il chassa du sénat son oncle App. Claudius. Dans la guerre civile entre Marius et Sylla il garda la neutralité; et, ce qui parut étrange pour un homme aussi considérable, il échappa aux proscriptions et n'eut pas même besoin de quitter Rome. Après la mort de Sylla il se prononça contre tout changement trop prompt aux lois du dictateur; mais au fond il n'en était pas moins hostile au parti sénatorial. Il appuya de toutes ses forces Pompée, qui promettait un chef au parti des chevaliers, et contribua à lui faire donner le commandement de l'armée d'Espagne contre Sertorius. On croit qu'il mourut avant le retour de Pompée.

Philippe était riche, et avait des habitudes de luxe qui l'ont fait placer par les anciens à côté de Lucullus et d'Hortensius. Comme orateur il venait le premier après Crassus et Antoine. Sa réputation d'avocat lui survécut, et sous Auguste on parlait encore de ce Philippe qu'Horace appelle (*Epist.*, I, 7, 46) :

> Strenuus et fortis causis que Philippus agendis
> Clarus.

Parleur abondant, vif, sarcastique, habitué à l'improvisation, il se moquait dans sa vieillesse des jeunes orateurs qui comme Hortensius préparaient laborieusement leurs discours et arrangeaient soigneusement leurs périodes. L. J.

Cicéron (pour les nombreux passages de Cicéron où il est question de Philippe, *voy.* ORELLI, *Onomasticon tullianum*). — Valerius Maxime, VI, 2; IX, 5. — Florus, III, 17. — Aurélius Victor, *De Vir. illust.*, 66. — Varron, *Res Rust.*, III, 3. — Columelle, VII, 16. — Pline, *Hist. Nat.*, IX, 54. — De Brosses, *Vie du consul Philippe*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXVII. — Meyer, *Orat. Roman. Fragm.* — Westermann, *Gesch. der Röm. Beredtsamkeit.*

PHILIPPE (*L. Marcius* PHILIPPUS), fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du premier siècle après J.-C. Il fut consul avec Cn. Cornelius Lentulus Marcellinus en 59 avant J.-C. Il est principalement connu par son alliance avec la famille de César. Après la mort de C. Octavius, père de l'empereur Auguste, il épousa sa veuve Atia, nièce de César, et devint par cette union le beau-père du futur empereur. Comme son père, il resta neutre dans les guerres civiles. Après la mort de César, il tenta de dissuader Octave de réclamer le dangereux héritage du dictateur. Quand la guerre civile éclata de nouveau, il accepta une mission auprès d'Antoine, et au retour il se prononça pour un accommodement. Cicéron, dans sa correspondance, le blâma de sa timidité. Philippe vécut assez pour voir son beau-fils souverain maître des Romains. Invité par Auguste, comme beaucoup d'autres riches, à concourir aux embellissements de Rome, il rebâtit le temple d'Hercule et des Muses qui avait été érigé par M. Fulvius Nobilior, consul en 189, et il l'entoura d'une colonnade qui est fréquemment mentionnée sous le nom de *Portique de Philippe*. L. J.

Cicéron (*voy.* ORELLI *Onomastic. Tull.*). — Suétone, *August.*, 8, 19. — Velleius Paterculus, II, 59, 60. — Appien, *Bel. Civ.*, III, 10, 13. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXV, 10. — Becker, *Römisch. Alterthum*, vol. I.

PHILIPPE I[er] (*M. Julius* PHILIPPUS), empereur romain, régna de 244 à 249 après J.-C. Il était de race arabe et natif de la Trachonite d'après Aurélius Victor, ou de la colonie de Bostra suivant Zonaras. Les détails de sa vie sont fort peu connus, parce que l'*Histoire auguste* offre une lacune à l'endroit de son règne, et que Hérodien finit à la mort de Balbin et Pupien. On ne sait rien de sa famille, sinon qu'il était fils d'un fameux chef de voleurs (sans doute le chef d'une bande de Bédouins), et on ignore comment il s'éleva aux premiers grades militaires. Après la mort de Misithée, pendant l'expédition du troisième Gordien en Perse, Philippe devint préfet du prétoire. Il abusa de son autorité pour perdre l'empereur dans l'esprit des soldats, et provoqua une sédition militaire qui eut pour résultats la mort de Gordien et l'élévation de Philippe à l'empire. Le sénat ayant ratifié le choix de l'armée, le nouveau souverain proclama son fils césar, conclut une paix honteuse avec Sapor, et retourna à Rome après avoir fondé la ville de Philippopolis. Ces événements se passèrent dans les premiers mois de 244. Le crime auquel Philippe devait l'empire annonçait un prince perfide et cruel; cependant on ne lui reproche dans le cours de son règne aucun acte de cruauté. Autant qu'on en peut juger par les rares renseignements qui le concernent, il fit une guerre heureuse aux Caspiens, tribu scythique ou gothique qui habitait sur les bords du bas Danube. Les médailles et les monuments publics lui donnent les titres de *Germanicus Maximus* et *Caspicus Maximus*. En 248 les insurrections de Jotapin et de Marinus éclatèrent simultanément en Orient et en Mésie. Les deux prétendants périrent promptement; mais Decius, qui avait été envoyé pour rappeler les légions dans le devoir, fut forcé par elles d'accepter l'empire, et marcha sur l'Italie. Philippe ayant marché à sa rencontre, périt près de Vérone, soit sous les coups des ennemis, soit de la main de ses propres soldats. Bien qu'il n'eût point souillé son règne par des actes de cruauté, le peuple, qui se rappelait par quel crime il avait acquis le trône, l'en vit tomber avec plaisir. D'après la *Chronique alexandrine*, il n'avait que quarante-cinq ans à l'époque de sa mort.

Le principal événement du règne de Philippe fut la célébration des jeux séculaires, en 248. On donna à cette fête d'autant plus de solennité que, suivant la tradition, Rome avait atteint alors sa millième année. L'an mil de Rome commencé d'après le calcul de Varron, le 21 avril 247, finit le même jour en 248. Comme on

ignore le mois où les jeux furent célébrés, on ne sait si cette solennité eut lieu dans le cours de l'an mil ou au commencement du onzième siècle.

Beaucoup d'écrivains ecclésiastiques ont prétendu que Philippe était chrétien. Cette opinion était déjà très-répandue du temps d'Eusèbe de Césarée, qui, sans l'admettre expressément, cite comme authentiques des lettres adressées par Origène à l'empereur et à l'impératrice. Saint Jérôme, Vincent de Lérins et Orose sont plus explicites. Enfin il semble d'après un passage de saint Jean Chrysostome que non-seulement Philippe était chrétien, mais qu'il accomplit une pénitence publique qui lui fut imposée par saint Babylas, évêque d'Antioche. A cette tradition sur le christianisme de Philippe, on peut opposer que ce prince ne fit aucun acte officiel de christianisme, qu'il se conforma même aux rites païens, et que, selon le plus grand nombre des auteurs anciens, Constantin fut le premier empereur chrétien. La question du christianisme de Philippe a été examinée par Tillemont avec son exactitude et son impartialité ordinaires. Le savant historien n'est pas arrivé à une conclusion certaine, qui du reste serait assez inutile. Qu'importe que Philippe ait été affilié à une communion chrétienne ou qu'il ait reçu le baptême, puisque sa religion n'influa ni sur sa vie privée ni sur ses actes publics? L'ambitieux sans scrupules qui empoisonna, dit-on, Misithée, et qui causa la mort de Gordien, est un prosélyte que l'Église n'a aucun intérêt à réclamer. L. J.

Aurelius Victor, *De Cæsar.*, XXVIII; *Epist.*, XXVIII. — Eutrope, IX, 3. — Zosime, I, 22; III, 32. — Zonaras, XII, 19. — Eckhel, *Doctr. num.*, vol. VII. — Eusèbe, *Hist. Evang.*, VI, 34, 39, 41; VII, 10. — Saint Jérôme, *De Vir. illust.*, c. 54. — Saint Chrysostome, *In Gent.*, vol. I, p. 658. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. III. — Cellarius, *Dissertatio de primo principe christiano*; Halle, 1688, in-4°. — Schwarz, *Dissertatio de tempore ludorum sæcularium sub Philippis Augustis celebratorum*; Altorf, 1723, in-4°.

PHILIPPE II (*M. Julius* PHILIPPUS), fils du précédent, né en 237 après J.-C., mort en 249. Il n'avait que sept ans à l'avénement de son père, qui le proclama césar en 244, et trois ans plus tard lui conféra le consulat et l'associa à l'empire avec le titre d'auguste (247). Son second consulat (248) correspond avec la célébration des jeux séculaires, et dans l'automne de 249 il fut tué, suivant Zosime, à la bataille de Vérone, ou, d'après Aurelius Victor, égorgé à Rome par les prétoriens, à la nouvelle de la mort de son père. L'histoire ne dit rien de ce jeune prince, tué à l'âge de douze ans, sinon qu'il était d'un caractère singulièrement sérieux pour son âge, et qu'on ne le vit jamais sourire. Ses noms et titres sont les mêmes que ceux de son père, avec l'addition de *Severus* qui se trouve sur quelques médailles, et qui dérivait à ce qu'il semble de sa mère *Otacilia Severa*. L'appellation de *C. Julius Saturninus* que lui donne Aur. Victor, n'est confirmée ni par les médailles ni par les inscriptions. Y.

Aurel. Victor, *De Cæsar.*, XXVIII; *Epist.*, XXVIII. — Zosime, I, 22.

PHILIPPE *de Thessalonique*, poëte épigrammatiste grec, vivait dans le second siècle après J.-C. Outre le soin qu'il prit de compiler une des *Anthologies grecques*, il composa lui-même beaucoup d'épigrammes; l'*Anthologie* actuelle en contient près de quatre-vingt dix sous son nom; mais de celles-ci six (nos 36-41) appartiennent à Lucilius; un petit nombre d'autres sont évidemment empruntées à d'anciens poëtes, tandis que d'autres sont de simples imitations. L'*Anthologie* de Philippe est un supplément de celle de Méléagre; elle contient les compositions de poëtes qui vivaient du temps de Philippe ou un peu avant lui. Ces poëtes sont : Antipater de Thessalonique, Crinagoras, Antiphile, Tullius, Philodème, Parménion, Antiphane, Automédon, Zonas, Bianor, Antigone, Diodore, Evenus et quelques anonymes. Le plus ancien de ces poëtes est Philodème, contemporain de Cicéron, et le plus récent, Automédon, florissait sous Nerva. Philippe lui-même vivait probablement sous Trajan. Y.

Jacobs, *Anthologia græca*, vol. XIII, p. 934-936.

II. PHILIPPE *Saints.*

PHILIPPE (Saint), apôtre de Jésus-Christ, naquit à Bethsaïda, en Galilée; on croit qu'il avait exercé d'abord la profession de pêcheur. Sa mission d'apôtre lui fut révélée le lendemain de la conversion de saint Pierre et de saint André; il détermina Nathanael, son ami, à suivre également le Christ. Il assista au sermon de la montagne, et ne put dissimuler qu'il doutait de la possibilité de nourrir une grande multitude de peuple avec quelques pains. A Jérusalem, les païens le sommèrent de les conduire auprès du Christ, ce qu'il refusa, parce que les temps n'étaient pas encore venus. Saint Philippe assista à la Cène et accompagna son divin maître sur la montagne des Oliviers. Après l'Ascension, il resta à Jérusalem jusqu'au moment où les apôtres se dispersèrent; alors il se retira en Phrygie (on prétend qu'il alla aussi en Scythie), où il prêcha l'Évangile. Saint Polycarpe, son disciple, nous apprend qu'il vivait encore l'an 80 de J.-C. Il mourut à Hiéraple (Phrygie), pendu par les pieds ou crucifié, pour s'être opposé au culte des serpents. L'Église latine célèbre la fête de saint Philippe le 1er mai, conjointement avec celle de saint Jacques; l'Église grecque lui a consacré le 14 nov. [*Enc. des G. du M.*]

Clément d'Alexandrie, *Stromata*, lib. III. — Metaphrastes, *Comm. de S. Philippe*. — Nicéphore, *Hist. eccles.*, lib. II. — Baronius, *Annales*, c. XXXI. — Cave, *Vitæ apostolorum*. — Rœss, *Hist. de l'Église au temps des apôtres*.

PHILIPPE (Saint), mort probablement à Césarée vers 45. L'un des sept premiers diacres élus par les apôtres, il alla annoncer l'évangile dans Samarie, et ses prédications firent un si grand nombre de prosélytes que Simon le Magicien, ne pouvant le contredire, demanda lui-

même le baptême, espérant que sa régénération par l'eau lui obtiendrait le pouvoir d'opérer les mêmes miracles que Philippe. Au rapport des Actes, il reçut d'un ange l'ordre d'aller sur le chemin de Jérusalem à Gaza, y rencontra le trésorier de Candace, reine d'Éthiopie, qui, juif de religion, revenait d'un pèlerinage au temple de Jérusalem, et le baptisa. Philippe vint de là à Uzot, puis à Césarée, et, selon quelques auteurs; il fonda l'église de Tralles, dans l'Asie Mineure. Les Grecs célèbrent sa fête le 11 octobre, et les Latins le 6 juin. H. F.

Actes des Apôtres, ch. VI, VIII et XXI. — Baillet, *Vies des Saints.*

PHILIPPE DE NERI (Saint), fondateur d'ordre, né le 23 juillet 1515, à Florence, mort le 26 mai 1595, à Rome. D'une noble famille, il fut envoyé chez un oncle, riche négociant du royaume de Naples, qui se proposait de le faire son héritier; mais n'ayant pu vaincre sa répugnance pour le commerce, il quitta secrètement son parent et se rendit à Rome (1533). Tout en faisant le métier de précepteur dans une famille florentine, il termina ses études classiques et suivit les cours de théologie et de droit canonique; à vingt-trois ans il vendit ses livres et se consacra tout entier au service des pauvres et des malades. En 1548 il établit la confrérie de la Sainte-Trinité, destinée à subvenir aux besoins des pèlerins nécessiteux, et peu de temps après il fonda pour eux un hospice, qui est encore un des plus beaux de Rome. Le sentiment de son insuffisance l'avait jusque-là détourné de s'engager dans les ordres; il fallut l'ordre exprès de son confesseur pour l'y déterminer, et il reçut la prêtrise en 1551. Étant entré dans la communauté de Saint-Jérôme, il se chargea du soin d'instruire les enfants, et associa à ses travaux de jeunes ecclésiastiques, que l'on nomma *oratoriens*, parce qu'ils se plaçaient devant l'église de la Trinité, où ils tenaient leurs conférences, pour appeler le peuple à la prière. Philippe réunit ensuite ses disciples en congrégation (1564) et leur donna des statuts, sans les assujettir néanmoins à aucun vœu. En 1593, il eut pour successeur le plus illustre d'entre eux, Baronius, à qui il suggéra le dessein d'écrire les annales ecclésiastiques. Il fut canonisé en 1622 par Grégoire XV, et sa mémoire fut célébrée dans l'église catholique le jour même de sa mort. La congrégation de l'Oratoire se répandit rapidement dans toute l'Italie et surtout en France, où l'introduisit le cardinal Pierre de Berulle. Les *Lettres* de saint Philippe ont été publiées à Padoue, 1751, in-8°; on a aussi de lui des *Avis spirituels* et quelques poésies insérées dans le t. I des *Rime oneste*.

A. Gallonio, *Vita beati Ph. Nerii*; Rome, 1600, in-4°. — *Vita Ph. Neri*; Munich, 1611, in-8°. — Louis Bertrand, *Vida y hechos milagrosos de S. Fel. Neri*; Valence, 1613, 1625, in-4°; trad. en latin, Rome, 1645, in-4°. — A. Bajani, *Panegyricos de Phil. Nerio*; Rome, 1619, in-4°. — P.-G. Bacci, *Vita di S. Fil. Neri*; Rome, 1622, in-4°; Milan, 1645, 2 vol. in-16. — A. Vasquez, *S. Fel. Neri, epitome de sua vida*; Madrid, 1651, in-4°. — B. Guedes, *Epitome da vida de S. Fel. Neri*; Lisbonne, 1667, in-24. — Laderchi, *S. Fil. Neri mostrato*; Rome, 1770, in-4°. — Manoel Consciencia, *Vita admiravel de S. Fel. Neri*; Lisbonne, 1738, 2 vol. in-fol.; trad. en espagnol. — D.-M. Manni, *Raggionamenti sulla vita di S. Fil. Neri*; Florence, 1786, in-4°. — Rosmini-Sarbati, *Lodi di S. Fil. Neri*; Venise, 1821, in-8°. — *Vie de saint Philippe de Neri*; Clermont-Ferrand, 1847, in-12.

III. PHILIPPE, *empereur d'Allemagne.*

PHILIPPE, empereur d'Allemagne, né vers 1170, assassiné à Bamberg, le 21 juin 1208. Fils de l'empereur Frédéric Ier Barbe-rousse, il fut d'abord élevé pour l'Église; mais en 1195 son frère Henri VI lui fit épouser Irène, fille de l'empereur de Constantinople Isaac, et lui donna en fief la Toscane, le duché de Spolète et les biens de la donation de la comtesse Mathilde. L'année suivante Philippe reçut encore le duché de Souabe; après qu'il en eut été prendre possession, il revint en Italie; à peine arrivé, il apprit la mort de Henri, qui fut suivie d'une révolte générale des Italiens contre les dominateurs étrangers; ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers, qu'il parvint à regagner l'Allemagne; il ne put y emmener son neveu, le jeune roi de Sicile Frédéric, que les princes et prélats de l'Allemagne s'étaient engagés d'élire au trône impérial, promesse que Philippe leur rappela en ce moment, mais qu'ils se refusèrent unanimement de remplir. Plusieurs d'entre eux, tels que les ducs de Saxe et de Bavière, l'archevêque de Magdebourg, l'évêque de Bamberg, etc., choisirent, en 1198, pour roi des Romains *Philippe*, qui les avait gagnés par des présents et des concessions de tous genres. Les archevêques de Cologne et de Trèves s'opposèrent à cette élection faite en dehors de toutes les formes, et réunirent à Andernach un grand nombre d'adhérents, qui s'apprêtaient à élever à l'empire le duc Berthold de Zæhringen, lorsqu'ils apprirent que celui-ci, préférant l'argent aux honneurs, avait résigné toute prétention au trône pour une dizaine de mille marcs, que Philippe lui remit. Ce dernier fut alors reconnu dans une grande partie de l'Allemagne, en Franconie, en Saxe, en Bavière, en Souabe et en Thuringe; il gagna le duc de Bohême Ottokar en lui conférant le titre de roi. Néanmoins l'archevêque Adolphe de Cologne, agissant en son nom et en celui de son collègue de Mayence, alors en Palestine, l'archevêque de Trèves, le comte palatin Henri et un assez grand nombre de seigneurs élurent de leur côté le fils de Henri le Lion, qui se fit immédiatement couronner à Aix-la-Chapelle, sous le nom d'Othon IV (*voy.* ce nom). La guerre civile commença. Philippe, après avoir conclu une alliance avec le roi de France Philippe-Auguste, dévasta en 1198 une grande partie de l'Alsace, parce que l'évêque de Strasbourg et le comte de Dachsbourg avaient ravagé la Souabe. Dans l'automne il alla avec une armée considérable mettre à feu et à sang l'électorat de Cologne, sans qu'il cherchât à livrer une

bataille décisive; il préférait, dit un chroniqueur du temps, vaincre par des moyens détournés plutôt que par la force. Quoiqu'il fût, à l'opposé de son frère Henri, d'un caractère très-doux, il fut obligé par sa position de tolérer les atrocités commises par les Bohémiens ses alliés; cependant lorsqu'il apprit le traitement cruel infligé à des religieuses, sa piété, qui était sincère, se révolta, et il fit bouillir vifs les coupables. En 1199 il assiégea la ville de Brunswick, capitale des États héréditaires d'Othon; mais le manque de vivres le força d'abandonner bientôt cette entreprise. En revanche il prit Strasbourg peu de mois après et obtint la soumission de l'évêque de cette ville. Dans l'intervalle il avait, mais en vain, cherché à vaincre l'opposition que le pape Innocent III mettait à ce qu'il fût reconnu empereur. Croyant le moment venu d'affranchir l'Église de l'oppression des Hohenstaufen, le pontife avait déclaré l'élection de Philippe nulle, parce que ce prince s'était trouvé à ce moment sous le coup de l'excommunication qu'il avait encourue pour avoir précédemment envahi le patrimoine de saint Pierre; il avait d'abord engagé les princes à procéder à un nouveau choix; puis après que l'année 1200 se fut passée en négociations stériles, il se prononça, en 1201, pour Othon, et il fit excommunier Philippe et ses adhérents. Ceux-ci contestèrent vivement l'intervention du pape, et restèrent en majeure partie fidèles à Philippe. Ce dernier parvint, malgré les efforts d'Innocent, à décider les croisés, rassemblés à Venise en 1202, à aller rétablir sur le trône son beau-père, Isaac l'Ange. Après l'avoir ainsi emporté sur l'influence du pape, il fut en revanche mis, dans de grands embarras, en 1203, par la défection du landgrave Hermann de Thuringe et du roi Ottokar de Bohême; mais, en 1204, il força le landgrave à la soumission, et repoussa avec succès une attaque des Bohémiens. En cette année il gagna à sa cause deux des principaux partisans de son rival, Henri le palatin, le propre frère d'Othon, et l'archevêque de Cologne Adolphe. En 1205 il vint à Aix-la-Chapelle avec un grand nombre de princes et de seigneurs, qui confirmèrent son élection; après quoi, il fut sacré par l'archevêque. Ce dernier, déposé peu de temps après par ordre du pape, fut remplacé par Bruno de Sengenbach, qui fut reconnu par les bourgeois de Cologne. Adolphe, soutenu peu de temps après par une forte armée conduite par Philippe, assiégea cette ville, qui résista héroïquement à ces forces supérieures. En 1206 Philippe allait renouveler son attaque, après avoir soumis tout l'électorat; Othon et le nouvel archevêque Bruno sortirent de Cologne pour combattre l'armée de Philippe; mais conduits par la trahison de Henri de Limbourg, dans des marécages effondrés, ils se virent tout à coup entourés d'ennemis; leurs troupes furent détruites entièrement; Bruno fut fait prisonnier, Othon s'enfuit avec quelques serviteurs. Philippe, sans se laisser éblouir par ce coup de fortune, qui força son rival à aller implorer des secours à l'étranger, continua à négocier avec Innocent, offrant de donner à l'Église la satisfaction qu'on lui demanderait; cette modération au milieu du succès plut au pape, et il accepta de traiter. Après avoir levé, en 1207, l'excommunication prononcée contre Philippe, il fit conclure entre les deux prétendants un armistice; ses légats cherchèrent à décider Othon à résigner ses prétentions contre certains avantages; lorsqu'ils virent leurs propositions repoussées, ils se rapprochèrent entièrement de Philippe, qui envoya à Rome, au commencement de 1208, des ambassadeurs pour régler les dernières conditions de sa reconnaissance par le pape. Philippe ensuite rassembla des troupes considérables pour porter le dernier coup à Othon, qui, avec l'aide du roi Waldemar de Danemark, se maintenait encore dans quelques contrées. Il se rendit à Bamberg, où son armée devait se réunir. Le 21 juin il se reposait dans son palais, lorsqu'on lui annonça que le comte palatin Othon de Wittelsbach désirait lui parler; depuis quelque temps ce comte ne songeait qu'à se venger de ce que Philippe, après lui avoir promis la main de sa fille, la lui avait ensuite refusée parce que Othon avait traîtreusement fait assassiner un seigneur du nom de Wolf. Cependant Philippe, sans défiance, le fit entrer; Othon, en le saluant, tira de dessous ses vêtements une épée, et en frappa l'empereur au cou; les assistants se jetèrent aussitôt sur lui; mais avec l'aide de ses complices postés dans le palais, il parvint à s'échapper. Quant à Philippe, il expira quelques instants après, au moment où, après avoir triomphé de grandes difficultés, il allait réellement commencer son règne, qui, à en juger par son esprit de justice, sa mansuétude et autres heureuses qualités dont il était doué, aurait, quoique moins brillant, été plus prospère que celui de son neveu Frédéric II, qui lui succéda après le gouvernement éphémère d'Othon IV.

Ernest Grégoire.

Othon de Saint-Blaise. — *Chronicon Urspergense*. — Arnold de Lubeck, *Chronicon Slavorum*. — Godfrid de Cologne, *Annales*. — Albert de Stade. — Burchard, *Vita Friderici I*. — *Chronicon S. Petri Erfurtense* (dans le recueil de Mencke). — *Chronicon Montis Sereni*. — *Continuator Chronici Weingartensis*. — *Innocentii III Gesta et Litteræ*. — Raynaldus, *Annales*. — Raumer, *Die Hohenstaufen*.

IV. Philippe *rois de France*.

Philippe Ier, roi de France, fils de Henri Ier et d'Anne de Russie, né en 1052, mort le 29 juillet 1108, à Melun (1). Suivant la coutume des premiers Capétiens, mal affermis sur le trône, Henri Ier associa son fils à la couronne, de son vivant, et le fit sacrer à Reims (23 mai 1059); on a remarqué avec raison la pompe de cette solennité; aucun suzerain ne prit possession de son rang au milieu d'un tel cortége. Ajoutons que le jeune prince,

(1) On le nomma Philippe en souvenir des anciens rois de Macédoine, dont Anne prétendait descendre.

quoiqu'il n'eût encore que sept ans, lut et signa sa profession de foi; c'est l'acte le plus ancien qui nous reste des couronnements faits sous la troisième race; il a servi de modèle à ceux qui ont suivi. Henri mourut le 4 août 1060, laissant la tutelle de son fils et la régence du royaume à son beau-frère, Baudouin V, comte de Flandre, qui s'acquitta de cet emploi avec honneur.

Le règne de Philippe, l'un des plus longs de l'histoire de France, est remarquable par les grands événements qui s'accomplissent pendant sa durée; mais le roi doit y rester complétement étranger : la lutte du sacerdoce et de l'Empire trouble une partie de l'Europe; la chevalerie, sortie de la féodalité, commence ses brillantes entreprises; tandis que Guillaume de Normandie va conquérir l'Angleterre, d'autres chevaliers normands fondent au sud de l'Italie le royaume des Deux-Siciles; de nombreux guerriers passent sans cesse les Pyrénées pour aller combattre les infidèles, sous la bannière d'Alphonse VI de Castille, à côté du Cid espagnol; un prince français, Henri de Bourgogne, fonde le comté de Portugal, qui sera bientôt un nouveau royaume chrétien. L'esprit religieux, uni à l'esprit de la chevalerie, enfante les croisades; l'intelligence se réveille de sa longue torpeur; de nouvelles littératures vont être enfantées par les langues nouvelles; l'art monumental, l'une des merveilles du moyen âge, commence à se révéler; et, déjà, dans le sein des villes s'agite la foule des bourgeois, demandant de nouvelles garanties, des libertés nouvelles.

Cette époque est donc grande et glorieuse pour la France; mais le règne de Philippe est honteux par le caractère et les actions personnelles du prince, que les plaisirs et une lâche oisiveté semblent avoir de bonne heure énervé. Pendant la tutelle de Baudouin, le duc de Normandie vint à la résidence royale de Saint-Germain-en-Laye demander l'appui de son suzerain pour faire la conquête de l'Angleterre; il lui promettait l'hommage de ce royaume ; il ne put obtenir de secours. Ce refus ne mit d'ailleurs aucun obstacle à l'expédition; et bientôt le vassal, victorieux à Hastings, fut bien plus puissant que le faible roi de France. Baudouin mourut en 1067 ; son successeur, Baudouin VI, comte de Flandre et de Hainaut, eut aussitôt pour ennemi son propre frère, l'aventureux Robert, devenu comte de Frise, de Hollande et de Zélande par son mariage avec la comtesse Gertrude. Baudouin fut vaincu et tué (16 juillet 1070); sa veuve et son fils Arnould implorèrent le secours de Philippe et du duc de Normandie. Le roi, soutenu, ou plutôt escorté par le sénéchal de Normandie, s'engagea imprudemment au milieu des marais et des canaux de la Flandre occidentale; il fut battu à Cassel (20 fév. 1071); Arnould et le sénéchal avaient été tués; Philippe s'enfuit honteusement, abandonna la Flandre à Robert le Frison, et se contenta du Hainaut, qui fut cédé au jeune Baudouin, frère d'Arnould. C'est alors que le roi épousa Berthe de Hollande, fille de la comtesse Gertrude et de son premier mari, Florent.

Philippe, doué, dit-on, de toutes les qualités extérieures, ne songeait dès lors qu'à satisfaire honteusement son amour des plaisirs; pour avoir de l'argent, il rançonnait ses sujets, dévalisait les marchands étrangers, faisait trafic des évêchés et des abbayes. Alexandre II, mais surtout Grégoire VII, lui reprochèrent, en le menaçant, ses actes de simonie; dans une lettre aux prélats français (nov. 1074), le pape disait de Philippe : « Votre roi, ou plutôt votre tyran, a souillé sa jeunesse de mille infamies; aussi faible que misérable, il ne sait point diriger les rênes du royaume... Il ne lui suffit pas d'avoir mérité la colère de Dieu par une multitude de sacriléges, de parjures, d'adultères; il vient, à la manière d'un brigand, d'enlever de grandes sommes à des marchands... Dans les fables mêmes on ne trouverait rien de pareil chez un roi! » Philippe s'humilia, sans changer de conduite.

Malgré sa mollesse et son égoïsme, il voyait avec crainte et jalousie la puissance de Guillaume le Conquérant; aussi chercha-t-il à lui nuire, en soutenant son fils Robert, presque toujours révolté contre son père, et les seigneurs bretons, qui ne voulaient pas reconnaître la suzeraineté du duc de Normandie. En 1075, quelques secours de Philippe forcèrent Guillaume à lever le siége de Dol; plus tard, quand il eut signé la paix avec Allain-Fergant, duc de Bretagne, Guillaume voulut se venger du roi; il le somma de réprimer les brigandages des habitants de Mantes, dans le comté d'Évreux, et réclama le Vexin français. Philippe ne répondit que par des railleries; alors Guillaume ravagea le Vexin, prit et brûla Mantes; mais la maladie, puis la mort de Guillaume sauvèrent le roi du danger qui le menaçait (1087) (voy. GUILLAUME Ier). Philippe ne sut pas mettre à profit les querelles des fils de Guillaume, qui se disputaient son héritage; sa conduite est de plus en plus lâche et honteuse, et les contemporains ne s'occupent de lui que pour parler des nouveaux scandales de sa vie.

Philippe, après vingt ans de mariage, relégua la mère de ses trois enfants au château de Montreuil, et fit casser son hymen sous prétexte de parenté : il songeait à épouser une princesse de Sicile, lorsque dans un voyage à Tours il devint amoureux de Bertrade de Montfort, mariée au vieux Foulques le Rechin, comte d'Anjou et de Touraine; cette femme, belle, audacieuse et perverse, n'hésita pas à fuir loin de son mari; une escorte l'attendait à Meung-sur-Loire, et la conduisit à Orléans auprès du roi (1092). Les évêques refusèrent de bénir cette union illicite; il paraît cependant qu'un prélat, gagné par les prières et les présents de Philippe, se montra moins scrupuleux. Foulques et Robert le Frison

dévastèrent, il est vrai, les frontières de l'Ile de France, sans grands résultats toutefois. L'Église, gardienne vigilante de la moralité publique, fut plus redoutable à Philippe; l'archevêque de Lyon, légat d'Urbain II, excommunia Philippe et Bertrade au concile d'Autun (oct. 1094); Urbain II lui-même, à Clermont, où fut décidée la première croisade, renouvela l'excommunication (1095); Philippe, après avoir deux fois promis de se séparer de Bertrade, la fit sacrer par deux évêques, fut une troisième fois excommunié, et passa la plus grande partie de sa vie dans cette honteuse et lâche situation (*voy.* BERTRADE). Pendant la première croisade, le roi d'Angleterre, Guillaume II, à qui son frère Robert avait engagé la Normandie, voulut profiter de la faiblesse du roi, et réclama le Vexin français, principalement Mantes, Pontoise, Chaumont; la guerre fut assez vive. Les principaux seigneurs abandonnèrent le roi; mais les sires de Chaumont, de Montfort, etc., soutinrent le jeune Louis, son fils, qui commençait alors sa glorieuse carrière; Guillaume ne prit qu'une petite partie du Vexin, fortifia Gisors, et mourut peu après (1097-1100). Au mois de novembre 1100, deux légats de Pascal II excommunièrent de nouveau à Poitiers l'incorrigible Philippe, malgré l'opposition de Guillaume IX d'Aquitaine; le roi, tourmenté par de précoces infirmités et accablé par le mépris public, associa alors au trône Louis, son fils aîné, malgré les efforts et les intrigues de Bertrade : dès lors commence véritablement le règne de Louis VI.

Philippe n'eut pas même la force de le protéger contre sa marâtre, qui plusieurs fois voulut le tuer, et fut même sur le point de l'empoisonner; le roi supplia son fils en faveur de Bertrade, et lui demanda humblement pardon pour elle. Il se fit relever de l'excommunication par le légat du pape dans un concile à Paris, et reprit les insignes de la royauté (2 déc. 1104); Berthe était morte, et le pape Pascal II, qui d'ailleurs avait besoin de la France dans sa lutte contre l'empereur d'Allemagne, cessa des poursuites sans objet. Bertrade n'en continua pas moins de porter le diadème, et l'on raconte qu'après avoir réconcilié ses deux maris dans un voyage à Angers, en 1106, elle fit asseoir le roi à côté d'elle, et Foulques à ses pieds sur un escabeau. A l'avénement de ce prince, le domaine royal ne comprenait que le Parisis, le Hurepoix, le Gâtinais, l'Orléanais et le comté de Sens; Philippe y ajouta le Vexin français, et le comté de Bourges, que le comte Herpin, partant pour la croisade, lui avait vendu soixante mille écus d'or, en 1101 (1). Le roi tomba malade à Melun, en 1108; il se fit revêtir de l'habit de bénédictin, et voulut par pénitence qu'on l'enterrât, non pas à Saint-Denis, mais à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, consacrée à saint Benoît,; il expira le 29 juillet 1108, à l'âge de cinquante-sept ans. Il eut de sa femme Berthe *Louis VI*, dit le Gros, qui lui succéda; *Henri* et *Charles*, morts jeunes; Constance, mariée d'abord au comte de Troyes Hugues, puis au fameux Bohémond, prince d'Antioche, lorsqu'il vint en 1106 implorer les secours des chevaliers français pour les chrétiens de Palestine. De Bertrade de Montfort, Philippe eut *Philippe*, comte de Mantes et de Melun; *Fleury*; *Cécile*, mariée à Tancrède, neveu de Bohémond, puis à Pons de Toulouse, comte de Tripoli; *Eustache* (?), femme de Jean, comte d'Étampes.

L. G.

(1) C'était le canton de Bourges, et non le Berri entier.

Orderic Vital. — *Chronique* d'Albéric des Trois-Fontaines. — Suger, *Vie de Louis VI*. — *Chronique de Verdun*. — *Anonymus Floriacensis*. — Les t. XII et XIII du *Recueil* de D. Bouquet. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Histoires de France*.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste* (1), roi de France, né le 22 ou le 25 août 1165, mort à Mantes, le 14 juillet 1223, était fils de Louis VII et d'Alix de Champagne. Élevé par un homme sage et instruit, Clément de Metz ou plutôt Mets, Philippe se montra de bonne heure d'une intelligence précoce, avide d'agir et de commander; aussi dès 1179, Louis VII, atteint de paralysie, demanda aux prélats et barons réunis à Paris la permission de couronner son fils à Reims et de l'associer au trône; mais le jeune prince, s'étant égaré pendant une nuit obscure dans la forêt de Compiègne, fut frappé de terreur à la vue d'un charbonnier d'une mine effrayante, et saisi d'une fièvre violente, fut bientôt en danger de mort. Louis VII, sur la foi d'une vision de Thomas Becket, se rendit immédiatement en pèlerinage au tombeau du saint, à Cantorbéry; à son retour Philippe était sauvé. Le 1er nov. 1179 Philippe fut sacré par son oncle Guillaume, archevêque de Reims, assisté des métropolitains de Sens, de Tours et de Bourges, et de presque tous les évêques de France; Henri Court-Mantel, duc de Normandie, fils aîné de Henri II, la couronne d'Angleterre au front, remplissait l'office de sénéchal; Philippe, comte de Flandre, portait l'épée royale; le duc de Bourgogne Hugues, puis les principaux seigneurs de France, rendaient hommage à la royauté française, déjà bien puissante dans l'opinion; Philippe allait lui donner la puissance de fait, la supériorité territoriale; avec saint Louis, c'est le plus grand roi de la dynastie capétienne. Louis VII, frappé d'une nouvelle attaque de paralysie, était resté à Paris, où il mourut le 18 septembre 1180. Philippe II avait déjà commencé à agir en roi. Par les conseils de son père ou de son parrain, Philippe, comte de Flandre, il épouse la nièce de ce prince, Isabelle de Hainaut, au Tronc en Artois, et les fêtes se continuent à Bapaume;

(1) On le surnomma d'abord *Dieudonné*, mais le surnom d'*Auguste* a prévalu; était-ce, suivant l'opinion la plus générale, parce qu'il était né au mois d'août? est-ce parce qu'il a agrandi le royaume (*Augustus ab augendo*), comme le dit Rigord? Ou bien l'épithète d'Auguste est-elle seulement synonyme de *royal?*

puis il fait une entrée solennelle à Paris, et est de nouveau couronné avec la jeune reine à Saint-Denis, par l'archevêque de Sens (29 mai 1180). Isabelle descendait des princes carlovingiens, dont la poésie réveillait alors les glorieux souvenirs; ce mariage sembla légitimer complétement les droits des Capétiens; de plus, le comte de Flandre, sans enfants, promettait à sa nièce une partie de son héritage, le Vermandois, le Valois, l'Amiénois, et même l'Artois. La reine mère, mécontente de voir agir son fils lui-même, quitta la cour; Philippe retint les châteaux qui formaient son douaire; soutenue par ses frères les comtes de Champagne, de Blois, de Sancerre et l'archevêque de Reims, elle demanda, sans pouvoir l'obtenir, l'appui du roi d'Angleterre Henri II, qui chercha même à la réconcilier avec son fils.

Philippe ne se laissa pas davantage gouverner par le comte de Flandre, qui s'unit aux princes de Champagne, au duc de Bourgogne, aux comtes de Hainaut et de Namur, etc. Henri II resta neutre; ses fils vinrent au secours du jeune roi, qui porta le ravage dans le comté de Sancerre, la Champagne et la Bourgogne, tandis que le comte de Flandre saccageait le pays de Noyon et de Senlis. A la mort de la comtesse de Flandre (avril 1182), Philippe réclame son héritage (Amiens, Péronne, Saint-Quentin, le Valois); Henri II offre sa médiation à Senlis; le comte de Flandre abandonne l'Amiénois, mais garde le reste de la succession viagèrement, promettant de nouveau à sa nièce l'Artois; Philippe se réconcilie également avec les princes de Champagne (1182). Le comte de Flandre, infidèle à ses promesses, se remarie avec une princesse de Portugal; Philippe II, approuvé par les prélats et les barons réunis à Compiègne, recommence la guerre; les belliqueuses milices de Flandre reprennent Amiens et ravagent le pays jusque dans l'Ile-de-France; Paris est menacé; mais les Flamands se retirent, et la paix est encore une fois conclue; le comté d'Amiens est réuni à la couronne avec une portion du Vermandois; Saint-Quentin, Péronne et l'Artois reviendront au roi après la mort du comte (1185). C'étaient là d'importantes acquisitions.

Philippe II avait acquis par ses premiers actes une véritable popularité : il punissait rigoureusement les blasphémateurs et les hérétiques; par les conseils de l'ermite Bernard, qui avait une grande réputation de sainteté aux environs de Paris, il chasse les Juifs, après les avoir dépouillés de leurs biens; il remet à leurs débiteurs toutes leurs dettes, à l'exception d'un cinquième qu'il se réserve (avril 1181); il encourage l'association populaire des *capuchons* ou *chaperons blancs*, formée au Puy, contre les routiers ou cottereaux qui désolaient les campagnes, brûlaient les églises, insultaient et tourmentaient les prêtres et les religieux; les secours qu'il leur envoie contribuent à la victoire de Châteaudun (20 juillet 1183), où sept mille brigands périssent, et à la délivrance de la France centrale. Le roi poursuit également Hugues III, duc de Bourgogne, grand déprédateur des biens ecclésiastiques, baron pillard des grands chemins; il s'empare de Châtillon-sur-Seine, et force Hugues à s'humilier (1186). Il protége les communes de Sens, de Pontoise, Poissy, Montreuil, Chaumont en Vexin, Fontainebleau, Compiègne et même de Tournai; il accorde de nouveaux priviléges à la ville royale d'Orléans (1183); sa réputation s'étend jusqu'au midi, et le comte de Toulouse, Raymond V, implore sa protection contre Richard d'Aquitaine et contre Alphonse II d'Aragon.

Henri II, dont l'âge et les malheurs semblaient avoir ralenti l'ambition, était sans cesse en lutte contre ses turbulents fils; par intérêt politique et par sympathie, Philippe les soutint presque toujours contre leur père. Henri Court-Mantel mourut sans s'être réconcilié avec Henri (1183); Philippe réclama aussitôt le Vexin, dot de sa veuve Marguerite de France; il demandait aussi le mariage immédiat de sa sœur Alix, fiancée à Richard, que l'opinion publique accusait Henri II d'avoir outragée. Geoffroi de Bretagne, qui désirait unir l'Anjou à son duché, invoquait l'appui de Philippe, lorsqu'il mourut à Paris des suites de blessures qu'il avait reçues dans un tournoi (15 août 1186). Philippe réclama la garde du duché de Bretagne comme suzerain. Henri II repoussa toutes ces demandes; alors le roi, secondé par Richard Cœur de Lion, qui vivait avec lui comme un frère, commença la guerre, entra dans le Berri, prit Graçai, Issoudun et assiégea Châteauroux; une trêve fut conclue à Gisors; Henri cédait Issoudun (1188). C'est à Gisors que Guillaume, archevêque de Tyr, vint apprendre aux rois et aux seigneurs réunis les malheurs de la Terre Sainte; Saladin (*voy.* ce nom), vainqueur à Tibériade, le roi Guy de Lusignan (*voy.* ce nom) fait prisonnier, Jérusalem au pouvoir des infidèles, le souverain pontife mort de douleur, etc. Henri, Richard, Philippe prirent la croix; les guerriers s'armèrent; ceux qui ne partaient pas durent payer la *dîme saladine*. Mais bientôt le fougueux Richard recommença la guerre, vint faire hommage à Philippe, et reçut de lui Châteauroux et Issoudun, tandis que Philippe prenait Le Mans, Tours, Amboise. Henri II, pressé par les Bretons soulevés, entouré d'ennemis, après plusieurs entrevues à La Ferté-Bernard, à Coulommiers, obtint la paix par le traité d'Azai-sur-Cher; il accéda à toutes les conditions qu'on lui faisait, renonça à tout droit sur le Berri et l'Auvergne, renouvela son hommage pour toutes ses possessions en France, et s'engageait à partir pour la croisade; mais la trahison de son fils bien-aimé Jean le frappa d'un coup mortel; il expira à Chinon huit jours après (6 juillet 1189).

Le nouveau roi d'Angleterre, Richard, le plus brutal et le plus orgueilleux des chevaliers, devait être le héros de la troisième croisade (*voy.*

RICHARD et SALADIN). L'expédition fut retardée par la mort de la reine de France (15 mars 1190); Philippe, après avoir, par l'acte célèbre connu sous le nom de *testament*, réglé l'administration du royaume et donné la régence à sa mère et à son oncle, l'archevêque de Reims, prit l'oriflamme, fut rejoint par Richard à Vézelai; tous deux partirent de cette ville pour Lyon le 4 juillet; là, ils se séparèrent : tandis que Richard s'embarquait à Marseille, Philippe passait les Alpes, louait des vaisseaux aux Génois, et allait hiverner en Sicile avec Richard. Là, les violences du roi d'Angleterre mettent à de dures épreuves la patience politique de Philippe; c'étaient chaque jour de nouvelles occasions de querelles; Richard insultait les Siciliens, attaquait Tancrède, que Philippe était forcé de protéger contre ses ennemis; Richard, refusant insolemment d'épouser Alix, sœur du roi, faisait venir en Sicile Bérengère de Navarre, à laquelle il devait se marier; Philippe se contentait de 10,000 marcs payables en quatre années, et lui abandonnait Gisors, Neaufle, Neufchâtel, le Vexin, ne se réservant que ses dernières conquêtes dans le Berri et l'Auvergne. Philippe part le 30 mars et débarque devant Saint-Jean-d'Acre (13 avril), que les chrétiens assiégeaient depuis longtemps; il attend pour donner l'assaut l'arrivée de Richard (8 juin); la ville capitule le 13 juillet 1191. Mais déjà les deux rois étaient de nouveau divisés; Richard, qui se croyait, par le droit de la force et de la valeur, bien supérieur à Philippe, soutenait Guy de Lusignan contre Conrad de Montferrat. Aussi Philippe, atteint de la fièvre, malgré les prières de ses barons et les reproches de Richard, s'empresse de quitter la Palestine, après avoir nommé le duc de Bourgogne connétable des Français qu'il laisse en Orient (31 juillet). Il croit ou feint de croire que Richard a voulu l'empoisonner; en passant à Rome il prie le pape de le relever du serment qu'il a fait de ne pas attaquer Richard ou ses domaines pendant la durée de la croisade; Célestin III le lui défend sous peine d'excommunication. Enfin Philippe arrive à Fontainebleau le 27 décembre 1191.

Le comte de Flandre était mort à la croisade; aussitôt Philippe ordonna à sa mère et à son oncle de s'emparer de ses domaines échus à son fils Louis, du chef de la feue reine, Isabelle de Hainaut; l'archevêque de Reims le fit reconnaître à Saint-Quentin, à Péronne, dans l'Artois et même la Flandre. Mais à son retour de la Terre Sainte Philippe consentit à traiter avec Baudouin, comte de Hainaut, son beau-père, qui réclamait la succession au nom de sa femme, la comtesse Marguerite, sœur du dernier comte de Flandre; il leur abandonna la Flandre; mais Saint-Omer, Aire, Térouanne, Arras, c'est-à-dire l'Artois, furent réunis à la couronne de France (1192). C'est que l'ambition de Philippe était éveillée par l'espoir d'une conquête encore plus considérable; il accusait toujours Richard d'avoir voulu le faire tuer par les *Assassins du Vieux de la Montagne*, et, le premier de nos rois, s'entourait d'une garde, celle des *sergents d'armes* ou *ribauds ;* il gagna l'opinion publique, et s'attacha l'Église par de nouvelles persécutions contre les juifs; lui-même fit périr à Bray-sur-Seine quatre-vingts de ces malheureux, coupables de fanatisme; puis il s'allia au misérable Jean sans Terre, pour se partager les dépouilles de Richard, qui semblait devoir succomber victime de son audace aventureuse. Quand il apprit la captivité de son ennemi, retenu prisonnier par l'empereur Henri VI, il lui déclara la guerre, reçut l'hommage de Jean, même comme roi d'Angleterre, avec l'espoir de mettre la main sur les possessions de Richard en France. En 1193 il prend Ivry, Tacy, Lihons, Beaumont, Gisors, Neufchâtel, Aumale, Évreux, etc., mais il est repoussé de Rouen par le comte de Leicester, l'un des braves de la croisade. Au mois de février 1194, il apprend que, malgré toutes ses intrigues, Richard a été délivré; « Prenez garde, écrit-il à son complice, le diable est déchaîné. » Jean épouvanté ne songe qu'à se réconcilier avec son frère; il fait massacrer dans un festin les Français qui forment la garnison d'Évreux, et Richard, à la prière de leur mère Éléonore, lui pardonne toutes ses lâchetés. La guerre entre deux rivaux aussi acharnés fut cruelle de part et d'autre, mais sans événements signalés; les deux rois avaient épuisé leurs ressources à la croisade; Philippe avait saccagé Évreux et pris Dieppe; Richard fit rentrer la Normandie sous sa domination. Il y eut alors de nombreuses escarmouches dans le Maine, la Touraine, la Beauce; à Fréteval, dans le Vendômois, le trésor et le *chartrier* de Philippe tombèrent au pouvoir de Richard; puis on combattit en Saintonge, et Philippe, abandonné par les Champenois, signa la paix (15 janvier 1196); Richard renonça au Vexin normand, et Philippe à l'Auvergne. La guerre recommença quelques mois après; cette fois, le roi d'Angleterre fut forcé de céder la suzeraineté de l'Auvergne; ses soldats furent battus près d'Aumale, mais la lutte prit des proportions plus considérables : Richard eut pour alliés les comtes de Champagne, de Boulogne, de Chartres, du Perche, les régents de Bretagne, et surtout le comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin, qui enleva à son beau-frère plusieurs places de l'Artois; au dehors Philippe II soutenait Philippe de Souabe, qui disputait la couronne d'Allemagne à Othon de Brunswick, neveu de Richard. Celui-ci, à la tête des chevaliers du Poitou et de la Guyenne, d'aventuriers Gallois, de mercenaires Brabançons, se montrait de plus en plus impitoyable, et souvent faisait crever les yeux à ses prisonniers. Philippe trouva des ressources avec l'argent des juifs qu'il rappela dans son royaume, et défendit avec succès toutes ses frontières menacées; à Gisors, surpris par son ennemi, il échappa à la mort ou à la captivité par son courage; mais il

manqua de périr dans les eaux de l'Epte, dont le pont s'était rompu sous le poids des chevaux (1198). Enfin le nouveau pape Innocent III interposa sa médiation, et, sous les auspices du légat, une trêve de cinq ans fut conclue entre Vernon et Les Andelys (13 janvier 1199). Quelques mois après, Richard trouva la mort au siége du château de Chalus, près de Limoges (6 avril 1199).

Philippe s'était défendu contre Richard; il devait triompher dans sa lutte contre son successeur Jean, tyran lâche, cruel et méprisable (*voy.* JEAN SANS TERRE). Le jeune Arthur de Bretagne (*voy.* ce nom), qui dispute à son oncle l'héritage de Richard, vient avec sa mère Constance réclamer l'appui de Philippe-Auguste; le roi répond à leur appel, brûle Évreux et plusieurs châteaux, ravage le pays jusqu'au Mans, fait reconnaître Arthur dans l'Anjou, le Maine, la Touraine; mais excite le mécontentement des Angevins et des Bretons en laissant des garnisons dans leur pays. Le légat du pape intervient; un traité est signé (mai 1200); Arthur abandonné doit reconnaître les droits de son oncle, et lui rendre hommage pour la Bretagne; Louis, fils de Philippe, épousera Blanche de Castille, nièce de Jean, avec le comté d'Évreux, Issoudun, Graçay et 20,000 marcs pour dot. Philippe se serait montré moins facile, s'il ne s'était trouvé lui-même dans les plus grands embarras, à cause de sa lutte contre la papauté, au sujet de son divorce (*voy.* INGELBURGE, AGNÈS DE MÉRANIE). Le royaume fut mis en interdit par le légat d'Innocent III au concile de Dijon (1200); Philippe chassa de leurs églises les ecclésiastiques qui observaient l'interdit. Il finit par céder; Agnès fut éloignée de la cour et mourut de douleur en 1201; le roi ne voulut pas cependant rappeler auprès de lui Ingelburge. Plus tard seulement il lui permit de revenir à la cour, mais ne parut regretter qu'à son lit de mort sa conduite à son égard. Au moment où s'organisait la quatrième croisade, que Philippe-Auguste ne voulut pas conduire, la guerre recommença contre Jean sans Terre. Il enleva à Hugues de Lusignan, comte de la Marche, sa fiancée, Isabelle d'Angoulême; les Lusignan demandèrent justice à Philippe II; Jean promit de se rendre à Paris et ne vint pas; la paix était rompue. Les Français entrent en Normandie, prennent les châteaux de Tillières et de Boute-Avant, puis Longchamp, Mortemer, la Ferté-en-Bray, Lihons, Gournai. Philippe investit le jeune Arthur de l'Anjou, du Maine, de la Touraine, du Poitou, l'arme chevalier, le fiance à sa fille Marie, et l'envoie en Poitou avec deux cents chevaliers. Aidé des Lusignan, le prince breton assiége son aïeule Éléonore dans le château de Mirebeau (24 k. N.-O. de Poitiers); mais Jean, qui pour la première fois montre de l'activité et du courage, l'attaque à l'improviste et le prend (1er août). Arthur, conduit de prison en prison, du château de Falaise à celui de Rouen, meurt victime de la cruelle ambition de son oncle (*voy.* JEAN et ARTHUR).

Les Bretons demandent vengeance au roi; ils reconnaissent pour duchesse une sœur d'Arthur, Alix, fille de Constance et de Guy de Thouars, son second mari, qui s'empare de l'administration du pays. Jean, accusé par l'opinion publique, partout soulevée en Angleterre comme en France contre ses vices et ses crimes, est cité devant la cour des pairs, et Philippe l'attaque dans le Poitou et la Normandie; Alençon, Conches, Les Andelys tombent en son pouvoir; mais le Château-Gaillard, défendu par le connétable de Chester, résiste pendant six mois (6 mars 1204). Jean, après avoir perdu un temps précieux dans les débauches à Rouen, s'était enfui en Angleterre dès le mois de décembre. La guerre était devenue nationale en France; on en vit une preuve remarquable : Innocent III voulut imposer la paix aux deux rois, et menaça Philippe s'il n'arrêtait pas ses conquêtes; onze grands barons déclarèrent formellement par lettres patentes qu'ils soutiendraient le seigneur-roi contre le seigneur-pape ou quiconque prendrait la défense de Jean d'Angleterre; et Innocent, prudent cette fois, changea de langage et cessa de menacer.

La Normandie fut attaquée de deux côtés: tandis que les Bretons, conduits par Guy de Thouars, passaient le Couesnon, brûlaient la forteresse du mont Saint-Michel, et prenaient Avranches, Philippe s'avançait à leur rencontre vers Caen, rassurant les Normands désespérés, confirmant les franchises des villes, recevant la soumission de Caen, Falaise, Domfront, L'Aigle, Bayeux, Coutances, Lisieux, Verneuil, Arques, etc.; Rouen, abandonné lâchement par le roi Jean, se rendit (juin 1204). Puis les Bretons prirent Angers; Philippe attaqua avec trois armées la Touraine, l'Anjou, le Poitou; Loches, Chinon, Thouars, Niort, Poitiers tombèrent en son pouvoir, avec une partie de la Saintonge et de l'Angoumois (1205). Jean, dit-on, demanda alors à comparaître devant la cour des pairs, mais il ne put obtenir la promesse de venir et de s'en retourner en toute sûreté : « Par tous les saints de France! s'écria Philippe, il ne se départira pas, s'il n'est absous. » Le roi, ajoute Matthieu Pâris, ne voulut point se confier à la chance douteuse du jugement des Français qui ne l'aimaient pas. Les grands de France n'en procédèrent pas moins au jugement; la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Touraine furent déclarés confisqués et réunis au domaine royal. Il y eut cependant une réaction contre les progrès si considérables de la royauté française; les Poitevins et les Bretons étaient mécontents; Guy de Thouars était blessé dans ses intérêts, parce que Philippe demandait la garde noble d'Alix, et vint à Nantes pour forcer les seigneurs bretons à la lui accorder. Jean voulut en profiter; il débarqua à La Rochelle avec une armée de mercenaires (9 juillet 1206), prit le château de Montauban (1er août), et tandis

que les troubadours excitaient l'enthousiasme patriotique des populations méridionales, il s'empara d'Angers (8 septembre) et même de Dol en Bretagne. Là s'arrêtèrent ses succès; la lâcheté remplaçait encore une fois la forfanterie; il recula vers le Poitou : les légats obtinrent une trêve de deux ans (26 octobre 1206), qui fut renouvelée à plusieurs reprises. Jean avait décidément perdu ses provinces; la royauté française était triomphante. La Bretagne resta à Alix; Philippe voulut d'abord la marier à Henri d'Avaugour, héritier de la maison de Penthièvre; plus tard il se décida à lui faire épouser Pierre de Dreux, arrière-petit-fils de Louis VI; une maison française remplaçait avantageusement dans cette province la dynastie anglaise qu'Henri II avait espéré pouvoir y établir.

Philippe profita de la trêve avec Jean pour bien régler l'administration de son royaume agrandi, et se préparer à une défense vigoureuse quand la guerre recommencerait. Il resta sagement et heureusement étranger à la terrible croisade des Albigeois (*voy.* RAYMOND VI, MONTFORT, etc.) qui désola la France méridionale depuis 1209; il répondait au légat qui l'excitait à y prendre part, « qu'il avait à ses flancs deux grands et terribles lions, Othon, soi-disant empereur, et Jean, roi d'Angleterre ». Othon IV, resté seul maître de l'empire après l'assassinat de son rival Philippe de Souabe (juin 1208), avait resserré son alliance avec son oncle Jean sans Terre; il s'engageait à lui rendre toutes ses provinces de France et à réduire Philippe-Auguste au simple domaine des premiers Capétiens. Mais Jean devint de plus en plus odieux en Angleterre par ses débauches, ses exactions et ses crimes; il tyrannisait le peuple, opprimait les barons, exilait les évêques; Innocent III mit l'Angleterre sous l'interdit et finit par excommunier solennellement Jean lui-même (1211). D'un autre côté, Philippe-Auguste s'unit contre Othon au jeune Frédéric II, qui, dans une entrevue avec Louis, fils du roi de France, à Vaucouleurs (1212) s'engagea à ne faire ni paix ni trêve avec Othon et son allié le roi Jean. Alors Philippe, prenant l'offensive, se chargea d'exécuter la sentence d'excommunication lancée contre Jean; il élevait d'ailleurs certaines prétentions sur le royaume, au nom de son fils Louis, dont la femme, Blanche, était petite-fille de Henri II. La plupart des grands seigneurs de France, assemblés au parlement de Soissons (8 avril 1213), promirent au roi de l'aider de tout leur pouvoir; une armée formidable se réunit dans le comté de Boulogne; de toutes les côtes de France on dirigea des vaisseaux, pour transporter cette armée dans l'Angleterre, qui devait être donnée au jeune Louis. Mais Jean, effrayé, malgré les soixante mille hommes qu'il avait rassemblés, détourna l'orage en se soumettant à toutes les conditions que lui imposait le légat Pandolfe; le 15 mai, il donna au saint-siége le royaume d'Angleterre, déclarant le tenir en fief du pape Innocent III; et Philippe, plein d'irritation, fut forcé de renoncer à l'expédition qui devait ruiner pour toujours son ennemi. Le légat, pour le calmer, l'engagea alors à profiter de ses armements pour punir le comte de Flandre, Ferrand. Ce prince, de la maison de Bourgogne, qui régnait en Portugal, avait épousé Jeanne fille de Baudouin IX, et à l'occasion de son mariage (1211), il avait été forcé de rendre au roi Aire et Saint-Omer; il avait alors autorisé ses vassaux et ses sujets des puissantes communes de Flandre à aider le roi, même contre lui, s'il cessait de le servir fidèlement. Mais Ferrand, mécontent et ambitieux, se laissa entraîner dans une ligue secrète avec Jean et Othon par le comte de Boulogne, Renaud de Dampierre, dont Philippe-Auguste avait réprimé la turbulence et les empiétements, Renaud qui avait abandonné ses possessions et s'était déclaré l'ennemi acharné du roi. « Renaud, disent les chroniques de Saint-Denis, passa en Angleterre vers le roi Jehan, qui grant signe d'amour lui fist et lui promit grant terre et dons au delà de la mer, afin qu'ils pussent avoir le roi de France desconfit, et li estoit d'avis que li Français ne pourroit durer. » Au parlement de Soissons, Ferrand avait protesté par son absence contre l'expédition d'Angleterre : Philippe jura « par tous les saints de France que la Flandre deviendrait France ou que la France deviendrait Flandre ». La flotte française part de l'embouchure de la Seine et enlève Gravelines; Philippe avec son armée prend Cassel, Ypres, Bruges, et marche sur Gand; mais il apprend que sa flotte, après avoir pillé Dam, a été surprise par Guillaume de Salisbury et le comte de Boulogne, qui l'ont presque détruite. Le roi repousse les milices flamandes, réduit Dam en cendres, rançonne Bruges, Ypres, Gand, met garnison dans Oudenarde, Courtrai, Lille, Douai; mais, après son départ, Ferrand, soutenu par le comte de Hollande, s'avance jusqu'à Lille qui lui ouvre ses portes; Philippe accourt, reprend la ville, la brûle, vend comme serfs ou massacre les habitants; puis il démantèle Cassel. Tournai est soumise par le comte de Saint-Pol. Ces violences irritent et effrayent les seigneurs belges et lorrains; Philippe, disait-on, voulait relever l'empire de Charlemagne en faveur de son fils, issu des Carlovingiens; les comtes de Salisbury et de Boulogne attisent les haines. Othon IV tient un grand parlement à Bruges; les comtes de Flandre, de Brabant, de Limbourg, de Hollande, de Namur, le duc de Lorraine, le puissant chef de routiers, Hugues de Boves, promettent de le soutenir; ils attaqueront Philippe par le nord, Jean par le sud; au prince anglais, ses anciennes provinces; aux confédérés, le partage de la France, sous la suzeraineté nominale d'Othon. Le roi déploya l'activité la plus énergi-

que; il se chargea de combattre l'empereur et ses alliés; son fils Louis marcha au-devant de Jean, qui venait de débarquer à La Rochelle (février 1214); les nobles du Poitou, même les Lusignan, étaient venus rejoindre le roi d'Angleterre. Il prend Angers, mais est repoussé de Nantes par Pierre de Dreux; il assiégeait La Roche-aux-Moines, près de la Loire, lorsqu'à la nouvelle de l'approche de Louis, il fuit lâchement sans combattre, repasse le fleuve, et bientôt se rembarque pour l'Angleterre, où ses barons soulevés l'attendent pour lui imposer la grande charte. Pendant ce temps Philippe-Auguste rassemblait son armée à Péronne; le mouvement était national surtout dans les villes; quinze communes du nord envoyèrent leurs milices; déjà les Français étaient au cœur de la Flandre, brûlant *royalement* à droite et à gauche, lorsqu'Othon et ses alliés, s'avançant lentement de Valenciennes vers Mortagne, les rencontrèrent près du pont de Bouvines, sur la Marque, affluent de la Lys (27 juillet). Là, s'engagea une bataille acharnée et décisive; des deux côtés on lutta avec courage; Philippe, donnant l'exemple (1), manqua d'être tué ou pris; Othon échappa avec peine aux coups des plus braves chevaliers français; à la fin de la journée, la victoire était complétement gagnée par le roi; Ferrand, Renaud de Boulogne, le comte de Salisbury, etc., étaient prisonniers; le char impérial avait été mis en pièces; l'aigle dorée était au pouvoir des vainqueurs. Tandis qu'Othon allait cacher sa honte jusqu'au fond de la Saxe, Renaud était chargé de chaînes dans la tour de Péronne; Ferrand conduit à Paris, au milieu des railleries de la foule, était renfermé dans la tour du Louvre. Le retour de Philippe fut un triomphe : partout on lui dressait des arcs de verdure, partout la joie populaire éclatait sur son passage; à Paris, « li bourgeois et toute l'université des clercs allèrent à sa rencontre; ils firent festes et solemnités sans comparaison, et si ne leur suffisoit pas le jour, ainsi faisoient grant festes par la nuit à grant luminaire, et les églises y firent aussi grant dépense ». La victoire de Bouvines a été véritablement la première de nos grandes victoires nationales; les milices des communes avaient combattu avec courage et enthousiasme à côté des plus braves chevaliers; on leur distribua les prisonniers nombreux faits sur les ennemis. L'unité française était assurée, la royauté avait triomphé de la féodalité; la guerre avait consacré sa popularité dans notre pays, au moment où, par un rapprochement remarquable, l'aristocratie anglaise jetait les bases de sa puissance nationale chez nos voisins, en prenant la défense des libertés contre le despotisme royal. Philippe recueillit les fruits de sa victoire : il marcha contre le Poitou avec une armée; tous les seigneurs s'empressèrent de demander grâce; le roi leur pardonna par la médiation du duc de Bretagne Pierre Mauclerc. Jean, par l'intermédiaire du légat, obtint une trêve de cinq ans (septembre 1214). De retour à Paris, Philippe rendit la Flandre à la comtesse Jeanne; mais il fit détruire, aux frais des Flamands eux-mêmes, les forteresses de la Flandre et du Hainaut; il demanda comme otage le jeune fils du duc de Brabant, et ne consentit à la liberté de Ferrand qu'au prix d'une forte rançon, dont la comtesse différa le payement pendant douze années. Il maria son fils Philippe, qu'il avait eu d'Agnès de Méranie, avec la fille de Renaud, et lui donna le comté de Boulogne et Calais.

Philippe-Auguste, pendant les dernières années de sa vie, ne s'occupa plus que de consolider ses nouvelles conquêtes; il acquit encore, en 1218, de la maison de Chartres, Clermont en Beauvaisis. Il se contenta d'envoyer ses ambassadeurs au grand concile de Latran (1215), et de promettre pour une nouvelle croisade le quarantième de ses revenus. Il laissa son fils Louis répondre à l'appel des barons anglais, qui lui offraient la couronne du parjure Jean sans Terre (1216), mais il ne le soutint pas officiellement (*voy.* Jean, Henri III, Louis VIII). Il refusa de prendre part à la guerre des Albigeois, qui continuait de désoler tout le midi de la France; mais il vit sans doute avec un plaisir secret son autorité royale tour à tour invoquée par les deux Raymond et par Simon de Montfort leur ennemi. Lorsque Amaury de Montfort lui envoya les évêques de Nîmes et de Béziers pour lui offrir les domaines cédés à son père par le concile de Latran, il refusa (1222); mais il permit à son fils de faire deux expéditions dans le midi, comme s'il prévoyait que la royauté française, étrangère aux crimes de cette guerre, dût un jour recueillir le magnifique héritage du Languedoc. Philippe-Auguste, habitant le Louvre, le palais de la Cité ou le manoir de Pacy-sur-Eure, surveillait avec sagesse l'administration de ses domaines, multipliait ses donations aux églises et aux monastères, et embellissait Paris, désormais la véritable capitale du royaume. Depuis l'été de 1222, il se sentait miné par une fièvre lente; il fit son testament à Saint-Germain-en-Laye; il légua 50,000 livres parisis (1,350,000 francs environ) pour faire restitution à ceux qu'il aurait pu léser; 157,500 marcs d'argent au roi de Jérusalem, aux Templiers et aux Hospitaliers, pour l'entretien de trois cents chevaliers pendant trois ans à la Terre Sainte; 21,000 livres aux pauvres de Paris; 10,000 livres à la reine Ingelburge; 10,000 livres à son fils Philippe; ses couronnes et ses joyaux à l'abbaye de Saint-Denis; 20 sous parisis par jour à l'hôtel-Dieu de Paris; etc. Il ne détacha du domaine royal que Clermont en Beauvaisis pour

(1) Les chroniqueurs contemporains n'ont rien dit de la scène pompeuse, théâtrale, dans laquelle on a longtemps montré Philippe, déposant sa couronne sur l'autel et l'offrant au plus digne.

son fils Philippe; il n'avait exprimé aucune volonté au sujet du gouvernement du royaume; mais la royauté était désormais si bien établie que, le premier des Capétiens, il dédaigna de faire couronner son fils de son vivant. Il avait quitté Pacy pour assister à Paris à un concile contre les Albigeois, lorsqu'il mourut à Mantes, le 14 juillet 1223, à l'âge de cinquante-huit ans; ses funérailles furent celles d'un grand roi; presque tous les évêques de France le conduisirent aux tombeaux de Saint-Denis.

« Philippe-Auguste, dit Sismondi, sans avoir l'éclat chevaleresque de quelques-uns de ses contemporains, mérita les hommages d'une nation belliqueuse; il avait montré du talent, il avait eu du bonheur à la guerre, et il avait par ses conquêtes plus que doublé l'étendue de sa domination; ses lois, ses travaux publics, la protection qu'il accorda aux études, la direction nouvelle qu'il imprima à l'esprit national, le signalent également parmi les plus grands rois de France. Le domaine royal fut divisé en prévôtés ; les prévôts, soumis à la surveillance des baillis, doivent rendre compte de leur administration, qui comprend la perception des revenus royaux et la justice; le bailli établit dans chaque ville quatre prud'hommes, six à Paris, sans l'avis desquels le prévôt ne pourra traiter aucune des affaires de la ville. » Depuis que la féodalité dominait en France, il n'y avait plus de pouvoir législatif; sous Philippe on voit quelques commencements d'une législation générale; le roi réunissait souvent auprès de lui beaucoup de seigneurs, pour s'appuyer de leur autorité et commander en leur nom; « telle était devenue sa prépondérance qu'il prévalait sans grand' peine dans les réunions de ce genre, et qu'elles lui étaient plus utiles que périlleuses »; c'est ainsi qu'il promulgue plusieurs ordonnances, qui doivent avoir force de loi dans toute l'étendue du royaume; plusieurs lui attribuent *la quarantaine-le-roy*, qui, au nom du roi, imposait une trêve de quarante jours depuis les meurtres commis ou les injures faites; c'était un frein mis à la fureur des guerres privées. Il chercha par plusieurs règlements à améliorer la police du duel judiciaire. En 1209, dans une nombreuse assemblée de seigneurs à Paris, il porte remède aux abus introduits par les sous-inféodations; désormais lorsqu'un fief sera divisé, tous ceux qui y auront part le tiendront du seigneur dont le fief relevait avant la division.

Profitant avec habileté des souvenirs de Charlemagne, que les romans, les poëmes de toutes sortes popularisaient alors, Philippe donna plus d'éclat et d'importance au tribunal des pairs de France, qui rappelaient les douze paladins fabuleux du grand empereur; cette cour fut composée de six pairs laïques, les ducs de Normandie, d'Aquitaine et de Bourgogne, les comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse; les six pairs ecclésiastiques étaient l'archevêque de Reims, les évêques de Laon, Noyon, Beauvais, Châlons et Langres. On ne sait rien de précis sur l'origine de ce tribunal, sur sa composition, sur ses actes; il est probable qu'au temps de Philippe-Auguste on réunit plus d'une fois quelques hauts barons, quelques grands officiers de la couronne à plusieurs des pairs de France, pour en former une cour supérieure, capable de s'imposer à l'opinion et de décider dans des affaires importantes. Le roi fut presque toujours soutenu par ces barons, même contre la cour de Rome, comme en 1203, comme en 1215, où il eut à résister aux menaces d'Innocent III; quoique religieux et défenseur politique des intérêts de la religion, Philippe soutint les droits de sa couronne contre le clergé; dans l'affaire de son divorce, il résista longtemps avec opiniâtreté; en 1209, il dépouilla de leur temporel les évêques d'Orléans et d'Auxerre, qui méconnaissaient leurs devoirs féodaux, malgré leur appel à Innocent III. Philippe prit également soin de séparer la royauté de tous les pouvoirs féodaux, en la plaçant dans une sphère plus élevée; il posa en principe que le roi ne pouvait ni ne devait rendre hommage à personne; c'est ainsi qu'en acquérant la ville et le comté d'Amiens il cessa de remplir les devoirs de vassal à l'évêque, jusqu'alors suzerain du comté. Ami des lettres, Philippe-Auguste les protégea; il se plaisait surtout à entendre lire les romans de chevalerie en prose et en vers, qui célébraient les exploits des paladins de Charlemagne, des chevaliers de la Table ronde, ou les aventures merveilleuses d'Alexandre de Macédoine. Il accorda des priviléges considérables à l'université de Paris, qui attirait déjà dans la capitale la noblesse de France, d'Allemagne et d'Angleterre (1200); il fonda, près de la montagne Sainte-Geneviève, un collége byzantin pour recevoir les jeunes gens des familles grecques. Il entoura beaucoup de villes du royaume de tours et de murailles, souvent à ses frais, et en payant toujours des indemnités suffisantes aux propriétaires expropriés pour ces constructions; mais Paris fut surtout l'objet de ses constantes préoccupations: son prévôt protégeait les associations commerciales, et surtout *la compagnie des marchands de l'eau*, qui construisit un port pour le débarquement et la vente des marchandises. Philippe continua Notre-Dame, commencée sous Louis VII, le château et le donjon du Louvre, éleva ou acheva les églises Saint-Thomas, Saint-Nicolas du Louvre, Sainte-Madeleine, Sainte-Geneviève, Saint-Sulpice, Saint-Gervais, beaucoup de couvents, de colléges, d'hôpitaux; il y établit les archives du royaume; le Petit-Pont fut deux fois reconstruit; des aqueducs amenèrent les eaux des hauteurs de Belleville et de Saint-Gervais dans de nombreuses fontaines, les premières qui furent construites à Paris. Deux grandes halles s'élevèrent, près l'église et le cimetière des Inno-

cents, au lieu dit Champeaux, avec des murs et des portes pour garantir les marchandises (1183). En partant pour la croisade, il ordonna de commencer l'enceinte fortifiée de Paris, avec murailles et tours solides; la partie septentrionale fut terminée en 1208; la partie méridionale ne fut achevée que vers la fin du règne. Dès l'année 1185, il avait commencé également à faire paver les rues de Paris avec de grosses pierres carrées; on ne pava encore que deux rues qui se joignaient au centre et formaient ce qu'on appelait la *croix de Paris*, etc. « Philippe-Auguste, dit M. Guizot, d'un sens rassis, patient, persévérant, peu touché de l'esprit d'aventure, plus ambitieux qu'ardent, capable de longs desseins, et assez indifférent sur l'emploi des moyens... employa tout son règne d'abord à refaire le royaume, ensuite à mettre la royauté de fait au niveau de la royauté de droit;... la tâche était longue et rude; il a réussi. » — Il eut d'Isabelle *Louis VIII*, qui lui succéda; Ingelburge ne lui donna pas d'enfants; Agnès de Méranie lui donna *Philippe*, comte de Boulogne, et Marie, qui épousa Philippe, comte de Namur, puis Henri Ier, duc de Brabant; tous deux furent légitimés par Innocent III; d'une femme inconnue il eut *Pierre Charlot*, qui fut évêque de Noyon en 1240, et mourut à la croisade en 1249.

L. Grégoire.

Rigord, *De Gestis Philippi Augusti*. — Guillaume le Breton, *De vita et gestis Ph.*, et *la Philippide*. — *Chroniques de Saint-Denis*. — Guillaume de Tyr, *Hist. de la croisade*. — Villehardouin, *De la conquête de Constantinople*. — Matth. Pâris, *Major historia*. — Meyer, *Annales de Flandre*. — D. Vaissette, *Histoire du Languedoc*. — D. Lobineau et D. Morice, *Hist. de Bretagne*. — *Ordonnances des rois de France*, t. Ier. — *Recueil de chartes* de Bréquigny, t. IV et V. — Rymer, *Fœdera*. — Les historiens de la guerre des Albigeois. — Baudot de Juilly, *Histoire de Ph.-Auguste*; Paris, 1702, 2 vol. in-12. — Lussan, *Anecdotes de la cour de Phil.-Aug.* — Capefigue, *Hist. de Ph.-Aug.*, 4 vol. in-8°. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Hist. de France*.

Philippe III, dit *le Hardi*, roi de France, né le 3 avril 1245, mort à Perpignan, le 5 octobre 1285. Second fils de Louis IX et de Marguerite de Provence, il devint, par la mort de son frère aîné Louis, héritier de la couronne. En 1262 il épousa Isabelle, fille de Jayme ou Jacques Ier, roi d'Aragon; au parlement de Paris (25 mai 1267), il prit la croix avec son père, et après avoir été armé chevalier (juin 1269), il le suivit devant Tunis. Malade lui-même de l'épidémie qui enleva le saint roi, il reçut ses adieux et ses touchantes exhortations; et quand Louis eut expiré (25 août), il fut reconnu roi par ses vassaux (27 août); il s'empressa d'envoyer des lettres pour confirmer les pouvoirs des régents, nommés par Louis IX, et craignant de succomber en Afrique, il fit à Carthage son testament, constituant gardien du royaume son frère le comte d'Alençon, jusqu'à ce que son fils fût âgé de quatorze ans. Après plusieurs combats glorieux, auxquels prit part Philippe III, quand il fut rétabli, un traité avantageux fut conclu avec le roi de Tunis (29 octobre); les principales conditions étaient une trêve de dix ans, la franchise du port de Tunis, la liberté sans rançon des esclaves chrétiens, la liberté du culte, 210,000 onces d'or, payés moitié sur-le-champ pour les frais de la guerre, et un tribut annuel de 20,000 pièces d'or pour Charles d'Anjou. Puis on abandonna ce rivage funeste (15-17 novembre), et on cingla vers la Sicile; après une affreuse tempête, qui fit périr quatre mille personnes, on débarqua à Trapani, où mourut Thibaud, roi de Navarre, beau-frère du roi; en traversant la Calabre, la reine, enceinte de six mois, fit une chute de cheval, se blessa grièvement et expira à Cosenza, avec l'enfant qu'elle portait dans son sein (28 janvier 1271). Philippe, continuant tristement sa route à travers l'Italie, par Rome, Viterbe, la Toscane, la Lombardie, passa le mont Cenis, et revint par Lyon et la Bourgogne vers Paris, avec les cercueils qui renfermaient les restes de ses parents (21 mai). Il voulut lui-même porter à Saint-Denis, dans une pompe solennelle, le corps du saint roi que la chrétienté pleurait; puis il fut sacré à Reims par l'évêque de Soissons, pendant la vacance du siége de Reims (15 août 1271).

Le nouveau roi, bien inférieur à son père, était un prince sans instruction (on doute s'il savait écrire), sans talents, sans énergie, plutôt moine que chevalier, qui prenait le mouvement pour de l'activité, et qui se laissait gouverner par ceux qui l'entouraient. On ne sait pourquoi il a été surnommé *le Hardi*; était-ce, comme on l'a dit, parce qu'il ne fut point étonné de se voir exposé aux armes des barbares après la mort de son père? Rien du moins dans sa vie ne justifie ce titre. Cependant, le domaine royal doit s'agrandir pendant ce règne; et Philippe doit laisser les légistes continuer à l'intérieur l'œuvre administrative de son père. Son frère Tristan est mort à la croisade; le roi hérite du comté de Valois; son oncle Alphonse de Poitiers et Jeanne de Toulouse, sa tante, ont succombé au retour de l'expédition, à Savone, près de Gênes (21-22 août 1271); Philippe, en vertu du traité de Meaux de 1229, recueille leur magnifique succession, le Toulousain, le Quercy, le Rouergue, l'Agénois, l'Aunis, une partie de l'Angoumois et de la Saintonge, l'Auvergne, le Poitou, le marquisat de Provence; il cède l'Agénais (1279) à Henri III d'Angleterre, qui réclamait de plus le Quercy; mais on repousse toutes les prétentions de Charles d'Anjou sur le Poitou (apanage de son frère Alphonse), et il est décidé, après de longues discussions, que l'apanage retournera au roi donateur ou plutôt à la couronne, si l'apanagiste meurt sans enfants. Sur les réclamations de Grégoire X, Philippe céda encore à la papauté la partie du marquisat de Provence qui lui avait été promise dans les dépouilles de la guerre des Albigeois; c'est ce qui a été depuis appelé Comtat Venaissin (1274). Désormais la royauté française dominait dans le

midi; on laissa à Toulouse une ombre d'indépendance provinciale; les sénéchaussées primitives de Carcassonne et de Beaucaire, unies à celles de Toulouse, Agen, Cahors, Rhodez, durent former le ressort du parlement de Toulouse (1280). Philippe vint lui-même se faire reconnaître dans les provinces du midi; les seigneurs des Pyrénées étaient habitués à l'indépendance, il fallut leur faire sentir l'autorité royale : Girard, seigneur de Casaubon, réclama l'appui de Philippe contre les comtes de Foix et d'Armagnac; Roger-Bernard III, comte de Foix, s'était déclaré vassal du roi d'Aragon; le roi, à la tête d'une grande armée qu'il avait convoquée à Tours (8 mai 1272), se dirigea vers Toulouse, que plusieurs, dit-on, voulaient livrer au roi d'Aragon, reçut à Pamiers la visite de Jayme, son beau-père, puis investit le château de Foix qui, situé sur un rocher presque inaccessible, passait pour imprenable. Philippe fit crouler une partie du rocher; on voit encore les traces de cette opération; le comte de Foix effrayé se rendit (3 juin) et resta prisonnier dix-huit mois au château de Carcassonne. Cet exemple de vigueur ne fut pas perdu; aucune révolte ne troubla le règne désormais de Philippe III. A la mort de Henri III (1272), son fils Édouard Ier se hâta de quitter la Terre Sainte; en traversant la France, il fit hommage à Philippe pour les domaines qu'il devait tenir de lui. Peu après, comme le vicomte de Béarn refusait de se reconnaître vassal d'Édouard et en appelait à Philippe, le roi d'Angleterre fut cité devant la cour du parlement: il comparut et gagna sa cause; mais, comme duc de Guyenne, il fut forcé de dater ses chartes du règne de Philippe III. Au concile de Lyon (1274), le roi de France prit de nouveau la croix; mais il fut retenu par ses conseillers et se contenta de donner de l'argent pour la défense de la Terre Sainte. Son attention allait se détourner du côté de l'Espagne; c'est désormais pendant ce règne, vers ce pays et vers l'Italie que l'influence de la France cherche à se répandre. Philippe III doit intervenir dans les affaires des trois royaumes espagnols, Navarre, Castille, Aragon. Henri Ier, roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie, mourut le 22 juillet 1274, laissant comme héritière sa fille Jeanne, âgée de trois ans. Les rois de Castille et d'Aragon voulaient s'emparer du royaume; les Navarrais étaient divisés; la veuve de Henri, Blanche d'Artois, nièce de saint Louis, s'enfuit avec sa fille à la cour du roi de France, et se mit sous la protection de Philippe. Celui-ci, comme tuteur de la jeune princesse, occupa d'abord la Champagne et la Brie, puis il obtint de Grégoire X les dispenses nécessaires pour fiancer Jeanne avec son second fils Philippe (1275). Le sénéchal de Toulouse, Eustache de Beaumarchais, reçut la soumission des villes et des barons; mais quelques actes imprudents excitèrent le soulèvement des Navarrais, et le sénéchal fut assiégé dans la citadelle de Pampelune. Heureusement Robert II, comte d'Artois, le connétable Humbert de Beaujeu, le comte de Foix et le vicomte de Béarn entraient alors en Navarre avec une armée de vingt mille hommes; ils assiégèrent et prirent d'assaut Pampelune (septembre 1276), les forteresses capitulèrent, et la Navarre dut se soumettre. Le mariage de la reine Jeanne et du jeune Philippe ne fut célébré qu'en 1284; la Navarre restera unie à la France pendant cinquante-deux ans (1276-1328); la Champagne et la Brie ne seront plus séparées. En Castille, Alphonse X, le Sage, avait eu deux fils; l'aîné, Fernand de La Cerda, mourut en 1275, et les cortès de Ségovie désignèrent comme héritier de la couronne le second fils d'Alphonse, don Sanche, le vainqueur des Maures. Philippe III voulut soutenir les droits des infants de La Cerda, ses neveux par leur mère, Blanche de France; mais les deux jeunes princes étaient retenus prisonniers par le nouveau roi d'Aragon, Pierre III, qui redoutait l'extension de la puissance française dans le midi. Philippe ne sut ni négocier avec habileté ni agir avec vigueur; Pierre garda ses prisonniers; le roi de France ne soutint pas le vieil Alphonse X, qui semblait favorable à ses petits-fils; il n'intéressa pas à la cause de ses neveux le pape, qui lui défendit même de combattre les Castillans; et quand il fit la guerre, ce fut avec la plus grande imprévoyance. En 1276, il prit l'oriflamme à Saint-Denis, et marcha vers les Pyrénées avec une grande armée; mais en arrivant à Salvatierra, sur le gave d'Oléron, au pied des montagnes, à l'entrée de l'hiver, on s'aperçut qu'on n'avait ni vivres ni provisions; il fallut revenir tristement, et Robert d'Artois se contenta de conclure une trêve avec les Castillans. En 1278, Philippe fit encore une démonstration inutile; Pierre III se contenta de lui rendre sa sœur Blanche, tandis que don Sanche, de plus en plus populaire, frappait en Castille les partisans des infants. Plus tard, en 1280, le roi de France se rendit à Mont-de-Marsan, dans l'espoir de terminer cette querelle dans une entrevue avec les rois de Castille et d'Aragon; mais il dut reconnaître que ces princes se jouaient de lui et cherchaient à gagner du temps. Il resta leur ennemi, et bientôt les affaires d'Italie vinrent encore compliquer les rapports de la France et des royaumes espagnols. Charles d'Anjou (*voy.* ce nom) troublait et menaçait l'Europe méridionale, dont il rêvait la domination; Pierre d'Aragon, qui avait épousé la fille de Manfred, héritier des Hohenstauffen, avait des prétentions sur Naples et la Sicile; mais il dissimulait, car il craignait la France, qui pouvait lancer contre lui son frère Jayme, roi des Baléares. Cependant une vaste conjuration se prépara contre la domination française; Pierre fit de grands préparatifs sur mer, sous prétexte d'aller combattre les infidèles en Afrique; Philippe III, dévoué aux intérêts de son oncle, et voulant éclaircir ses soup-

çons, lui offrit des soldats s'il allait réellement attaquer les musulmans; Pierre les refusa, mais trompa Philippe et obtint de lui d'assez grosses sommes d'argent. Le massacre des Vêpres siciliennes (30 mars 1282) entraîna la France et son roi dans cette grande guerre du midi qui se prolongea au delà du règne de Philippe III. Tandis que les plus braves chevaliers, conduits par Pierre d'Alençon, frère du roi, et Robert II d'Artois, vont lutter en Italie contre les Siciliens et les Aragonais, tandis que Philippe et son oncle viennent à Bordeaux, mais inutilement, pour combattre en champ clos Pierre, leur ennemi, que Charles a défié à un combat singulier, le pape Martin IV excommunie le roi d'Aragon et offre sa couronne à Charles de Valois, fils de Philippe III, pourvu qu'il se reconnaisse vassal et tributaire du saint-siége (26 août 1283). Un parlement de barons et de prélats est réuni à Paris (20 février 1284); les conditions sont acceptées; Philippe consent; une croisade est prêchée contre l'usurpateur; la Navarre, la Castille, où Alphonse X se déclare pour les infants de La Cerda, le roi des Baléares, doivent seconder les efforts de Philippe III. Mais Alphonse meurt en 1284; Roger de Loria, l'amiral d'Aragon, bat les flottes de Charles d'Anjou, qui meurt de douleur et de rage (7 janvier 1285). Philippe III veut venger son oncle; il prend l'oriflamme à Saint-Denis, part avec ses deux fils, les rois de Navarre et d'Aragon, rassemble, dit-on, vingt mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins aux environs de Toulouse, puis entre dans le Roussillon, où son allié don Jayme lui livre Perpignan; une flotte de cent cinquante galères suit les côtes. Elne, qui résiste, est prise après deux assauts et livrée au pillage (25 mai). On tourne les Aragonais par le col abrupte et sauvage de la Mançana (20 juin); tandis que la flotte prend Roses, l'armée assiége Gironne; mais les montagnards de la Catalogne harcèlent sans relâche les Français; les maladies font de grands ravages dans leur camp. Roger de Loria revient avec ses galères victorieuses, intercepte les convois et renvoie à Philippe ses prisonniers, après leur avoir fait crever les yeux. Cependant Pierre III ayant été blessé en voulant secourir la ville, Gironne capitula le 7 septembre. Les Français songèrent alors à la retraite; leurs flottes étaient battues par Roger de Loria, leurs soldats décimés par l'épidémie; après l'incendie de Roses par le maréchal d'Harcourt, le roi, triste et déjà malade, porté dans une litière, repassa avec peine le pas de la Cluse et le col de Panissars; à peine à Perpignan, il mourut (5 octobre). Eustache de Beaumarchais, qu'il avait laissé à Gironne, rendait huit jours après la ville à Pierre III. L'histoire intérieure du royaume présente peu de faits remarquables pendant ce règne: Philippe, d'un caractère faible et terne, se laissa diriger par les légistes, de plus en plus puissants, et par un favori, son chambellan, Pierre de La Brosse; après la mort du fils aîné du roi, Louis (1276), La Brosse accusa imprudemment la seconde femme de Philippe, Marie de Brabant, fut arrêté et livré au supplice (1278) (voy. MARIE DE BRABANT). L'année suivante, Charles d'Anjou avait envoyé son fils, le prince de Salerne, pour ranimer en faveur de ses projets ambitieux l'ardeur de la chevalerie française; ce fut l'occasion d'un magnifique tournoi à Paris, où le roi avait invité les chevaliers de France et des pays voisins; le jeune Robert de Clermont, frère du roi, qui avait épousé l'héritière de Bourbon, fut si maltraité dans ce tournoi, que sa raison s'égara; et le pape Nicolas III, fulminant de nouveau contre les tournois que l'Église proscrivait, imposa une pénitence publique au roi et à tous les chevaliers (avril 1279).

Sous ce règne, les premières lettres d'anoblissement furent accordées à Raoul, argentier du roi (1272); le roi se réservait le droit exclusif d'anoblir dans le royaume, et bientôt beaucoup de légistes, de docteurs en droit, reçurent les priviléges de la noblesse, avec le titre bizarre de *chevaliers ès lois*. En 1275, une autre ordonnance révoqua l'interdiction faite aux non-nobles d'acquérir des fiefs. Ces deux mesures différentes attaquaient également, au profit de la royauté, l'indépendance de la féodalité. L'influence des légistes se fait encore sentir dans plusieurs ordonnances, qui renouvellent la défense des guerres privées, ou règlent le ministère des avocats; ceux-ci doivent jurer sur l'Évangile qu'ils ne se chargeront que de causes justes; les salaires proportionnés aux procès et aux mérites des avocats ne doivent pas dépasser trente livres, etc. Philippe était mort à Perpignan; ses chairs furent inhumées à Narbonne, ses os à Saint-Denis, et son cœur fut porté aux Jacobins de Paris. Il laissa deux fils de son premier mariage avec Isabelle d'Aragon, *Philippe* déjà roi de Navarre, et *Charles* qui eut en apanage les comtés de Valois et d'Alençon; sa seconde femme, Marie de Brabant, lui donna *Louis*, comte d'Évreux, souche des comtes d'Évreux, rois de Navarre; *Marguerite* et *Blanche*, qui épousèrent, l'une Édouard Ier, roi d'Angleterre, l'autre Rodolphe d'Autriche, fils de l'empereur Albert Ier.

L. GRÉGOIRE.

Guillaume de Nangis, *Gesta Philippi Audacis* et *Chronicon*. — Nicolai Trivetti, *Chronicon*. — *Chroniques de Saint-Denis*. — *Chronique de Saint-Magloire*, dans le Recueil des *Fabliaux* de Barbazan, t. II. — *Ordonn. des rois de France*, t. I. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Hist. de France*.

PHILIPPE IV, dit *le Bel*, roi de France, né à Fontainebleau, en 1268, mort dans la même ville, le 29 novembre 1314, était fils de Philippe III et d'Isabelle d'Aragon. A la mort de son père, il ramena lentement vers la France du nord la plupart de ses barons et de ses hommes d'armes, et revint par l'Auvergne pour faire un pèlerinage à Notre-Dame du Puy; les populations admiraient sa taille élégante, sa

belle et majestueuse figure; mais dès lors il montrait un caractère froid, réservé, taciturne, qui cachait la plus grande ambition. Pendant toute sa vie, entouré de légistes et de financiers, on le voit travailler à accroître la puissance de la royauté, sans scrupule sur le choix des moyens, sans remords de conscience, opiniâtre, impassible, perfide, mais habile. Roi depuis le 5 octobre 1285, il est sacré à Reims le 6 janvier 1286, avec sa femme, Jeanne, qui lui avait apporté en dot le royaume de Navarre, la Champagne et la Brie (*voy.* PHILIPPE III). Le 5 juin, Édouard Ier vient lui rendre hommage, en faisant les réserves ordinaires pour les provinces confisquées par Philippe-Auguste; cependant le roi de France lui abandonne la partie de la Saintonge au sud de la Charente, lui accorde le privilége de ne *pouvoir tomber en forfaiture*, et lui promet une rente de 10,000 livres sterling comme indemnité. Mais Édouard interpose en vain sa médiation pour terminer la guerre du midi; Philippe IV soutient les prétentions de son frère Charles de Valois contre Alphonse III, roi d'Aragon, et son cousin Charles II d'Anjou roi de Naples contre Jacques d'Aragon, maître de la Sicile; les Aragonais ont presque toujours l'avantage; Roger de Loria, leur grand amiral, fait plusieurs descentes en Languedoc, prend Aigues-Mortes et Agde; mais le roi de Majorque, allié de Philippe, son neveu, défend le Roussillon contre les Aragonais.

Le pape Honorius IV fait échouer la médiation d'Édouard (Noël 1286); cependant une trêve est conclue à Oloron entre Alphonse II et Charles III de Naples, qui est remis en liberté sous condition (juillet 1287); Philippe IV refuse d'y accéder, et se réconcilie avec don Sanche de Castille. Alphonse proclame alors roi de Castille et de Léon l'aîné des La Cerda, tandis que Charles II de Naples, excité par le roi de France et le pape Nicolas III, viole ses serments et se fait couronner roi de Sicile à Rome (1289). Enfin la paix fut signée à Tarascon, le 19 février 1291: Charles II fut reconnu roi de Naples; Alphonse lui rendit ses enfants, se réconcilia avec le pape, garda les îles Baléares; Charles de Valois, en échange de ses droits sur l'Aragon, reçut l'Anjou et le Maine, en épousant une fille de Charles II. Mais la mort d'Alphonse, qui eut pour successeur son frère Jacques, roi de Sicile, faillit tout rompre; Philippe IV ne voulut pas reconnaître le traité de Tarascon : il n'y eut pourtant pas d'hostilités; enfin, après plusieurs conventions nouvelles, le traité d'Anagni, en 1295, sous la médiation de Boniface VIII, confirma les clauses du traité de Tarascon.

Philippe IV était alors engagé dans une guerre bien plus importante; il avait vu avec une inquiète jalousie les progrès d'Édouard Ier, conquérant du pays de Galles et déjà tout-puissant en Écosse (*voy.* ÉDOUARD Ier). L'avide roi de France se proposait surtout d'achever l'œuvre de Philippe-Auguste, en enlevant aux rois d'Angleterre leurs dernières possessions en France, et en soumettant à la royauté la Flandre, de plus en plus riche, de plus en plus indépendante: les occasions d'agir ne pouvaient lui manquer. En 1292 ou 1293, une querelle entre des matelots normands et des matelots anglais dans le port de Bayonne fut le signal d'une véritable guerre maritime entre les marins des deux pays; une flottille de bâtiments français fut prise ou détruite par des corsaires anglais, qui vinrent ensuite piller La Rochelle; le sénéchal de Philippe à Périgueux voulut procéder contre les coupables; ses huissiers furent chassés outrageusement. Alors Philippe cita Édouard à comparaître à Paris, *afin de répondre sur tous ces forfaits* (fin de novembre 1293). Édouard, modéré par politique, et voulant éviter la guerre, envoya son frère Edmond pour tout pacifier; il offrait toutes les réparations nécessaires. Edmond s'entendit avec la reine Jeanne, ainsi qu'avec sa mère, Blanche d'Artois, qu'il avait épousée, et avec la reine douairière Marie de Brabant; il remit entre les mains de Philippe six forteresses; le roi pourrait envoyer ses officiers occuper toutes les villes de Guyenne et de Gascogne; c'était là une démonstration publique de la déférence d'Édouard à l'égard de Philippe IV, une pure formalité sans conséquence, etc. (février 1294). Lorsque le connétable de Nesle, à la tête d'un corps d'armée, eut pris possession des villes que les prévôts anglais avaient l'ordre de lui livrer, Philippe, soutenant avec impudence que les reines avaient agi sans sa participation, déclara Édouard contumace et ses domaines en France confisqués; c'était ainsi que par une ruse indigne de procureur malhonnête Philippe dérobait à Édouard ses possessions d'Aquitaine. Alors Édouard proteste avec emportement et rejette sa suzeraineté; il s'unit à ses deux gendres, Jean II de Brabant et le comte de Bar, au comte de Gueldre, au duc de Bretagne, Jean II, son beau-frère et son vassal pour le comté de Richmond, à Guy, comte de Flandre, et au roi des Romains, Adolphe de Nassau, qui provoque Philippe le Bel par des lettres menaçantes et ridicules (*voy.* ADOLPHE). De son côté le roi de France soutient le roi d'Écosse Jean de Bailleul contre Édouard; il attire à Paris Guy de Flandre, qui se dispose à marier sa fille au fils d'Édouard, le retient prisonnier au Louvre, en l'accusant de félonie, et quand il lui rend la liberté, il garde comme otage la jeune Philippine de Flandre. En Guyenne, le duc de Bretagne, à la tête des Anglais, reprend Blaye, Bayonne, La Réole, Saint-Séver, etc.; les cruautés de Charles de Valois exaspèrent les populations contre la domination française; il est remplacé par Robert d'Artois, qui est vainqueur près de Dax, et les Anglais sont presque chassés de la Guyenne et de la Gascogne; une flotte française vient même brûler Douvres; mais Édouard bat et prend Bailleul à Dunbar,

il est de son côté maître de l'Écosse (1296). Vainement Boniface VIII signifie aux deux rivaux une trêve, sous peine d'excommunication (juin 1296); Philippe, irrité, continue les hostilités; les barons de Bretagne forcent leur duc à signer la paix avec lui (janvier 1297), et le roi pour mieux se l'attacher, lui confère la dignité de pair. Le roi de Naples, Charles II, et Robert d'Artois reçoivent le même titre, le premier comme comte d'Anjou. Philippe IV gagne également à force d'argent les seigneurs des Pays-Bas et du Rhin; Adolphe de Nassau a un rival menaçant dans Albert d'Autriche; les barons de la comté de Bourgogne soulevés sont forcés de se soumettre au roi, qui a marié l'un de ses fils avec l'héritière du comté; le comte de Bar est repoussé de la Champagne. Guy de Flandre, ne pouvant obtenir la liberté de sa fille, s'unit ouvertement au roi d'Angleterre; mais il s'est aliéné ses sujets des grandes cités flamandes; Philippe IV, à la tête de dix mille cavaliers et d'une grande armée de fantassins, réunis à Compiègne, vient assiéger Lille, que défend Robert de Béthune, fils du comte (juin 1297); Robert d'Artois, rappelé de Guyenne, est vainqueur à Furnes (13 août); toute la Flandre occidentale se soumet; le connétable et le comte de Saint-Pol battent à Comines les troupes flamandes et allemandes, qui viennent au secours de Lille; la ville est forcée de se rendre. Édouard, que ses barons n'ont pas voulu seconder, arrive à Bruges avec mille hommes d'armes seulement; trop inférieur à Philippe partout victorieux, il se retire à Gand et obtient une suspension d'armes. Les nouvelles de la révolte de l'Écosse sous Wallace le rappelaient en Angleterre; la médiation de Boniface VIII est alors acceptée; mais c'est comme personne privée et non comme pape qu'il rend une sentence arbitrale (30 juin 1298). La trêve est indéfiniment prolongée; enfin le traité de Montreuil (juin 1299) termine la guerre : Philippe conserve provisoirement la plupart de ses conquêtes en Aquitaine; les deux rois sacrifient leurs alliés, Édouard le comte de Flandre : Philippe les Écossais; un double mariage cimente la paix : Édouard épouse Marguerite, sœur du roi de France, et son jeune fils est fiancé à Isabelle, fille de Philippe IV. Mais Édouard n'avait pas renoncé à ses possessions d'Aquitaine, et bientôt, profitant des embarras que causait à Philippe IV la guerre de Flandre, il reprit toutes ses villes, et les conserva par le traité définitif de 1303; ainsi la Guyenne échappa à l'avidité de Philippe le Bel. Le roi se consola un peu en se faisant adjuger par le parlement les comtés d'Angoulême et de la Marche que Hugues III lui avait engagés; les collatéraux réclamèrent en vain. La Flandre n'avait pas été comprise dans le traité; l'armistice conclu à Bruges expirait au commencement de l'année 1300. Aussitôt Charles de Valois s'empare de Douai, de Béthune, bat Robert, fils du comte, près de Courtrai, près de Dam et soumet toute la Flandre, excepté Gand. Guy, sans alliés, abandonné par les bourgeois, craignant d'être livré, écoute les conseils, croit aux promesses de Charles de Valois, et vient se remettre entre les mains du roi; mais Philippe ne se reconnaît pas engagé par la parole de son frère; il retient Guy de Dampierre prisonnier, et réunit son comté à la couronne (1300). Deux des fils du malheureux comte partagent son sort; sa fille venait de mourir captive. Lorsque Philippe vint au mois d'avril prendre possession du pays, les bourgeois, étalant vaniteusement leurs richesses, lui firent des réceptions magnifiques dans toutes les villes : « J'avais cru, s'écriait la reine Jeanne, en voyant les femmes de Bruges, que j'étais seule reine; mais j'en vois ici plus de six cents. » Le roi, laissant comme gouverneur Jacques de Châtillon-Saint-Pol, s'en revint plein de joie vers Paris; son ambition était satisfaite, sa puissance paraissait à son comble; l'empereur Albert, débarrassé de son rival Adolphe de Nassau, témoignait à l'entrevue de Vaucouleurs de ses bonnes dispositions à l'égard de la France. Si l'on en croyait un dit-on rapporté par Guillaume de Nangis, les deux souverains seraient alors convenus (1299) de donner le Rhin pour limite à la France et à l'Allemagne. Philippe s'étendait au delà des limites du royaume; la Provence et la comté de Bourgogne (1) subissaient l'influence de la France; Valenciennes, ville impériale, s'était donnée à Philippe dès 1293; il se préparait à mettre la main sur Lyon; Toul se plaçait sous sa protection, et le comte de Bar lui faisait hommage de toutes ses terres, situées à l'ouest de la Meuse (2).

Pendant que Philippe engageait audacieusement une lutte terrible contre la papauté, la conduite des Français souleva en Flandre une révolte populaire, dont le résultat devait être funeste à l'unité française. Jacques de Châtillon violait impudemment les franchises communales, les priviléges des bourgeois; les murailles de Bruges étaient abattues, les chefs des métiers emprisonnés; une première émeute les délivra au son du tocsin populaire; l'affaire fut évoquée au parlement de Paris, qui ordonna de les reconduire en prison; alors les syndics des métiers, conduits par Pierre Koning, sortirent de Bruges à la tête d'une multitude armée, prirent Dam et insurgèrent tout le pays populeux, appelé le Franc de Bruges; puis pendant la nuit, les bandes, secondées par les bourgeois de la ville, surprirent Châtillon dans Bruges. et massacrèrent impitoyablement douze cents hommes d'armes et deux mille sergents à pied (21 mars 1302). Châtillon s'était sauvé avec peine,

(1) Philippe, second fils du roi, était fiancé à la fille du comte Othon V, dont elle était l'héritière (1295).

(2) En 1294, Philippe avait dépouillé de la moitié de la seigneurie de Montpellier son oncle Jacques, roi de Majorque.

et il arriva en France pour presser la vengeance de ce massacre qui rappelait les vêpres siciliennes. Les Flamands prennent alors pour chefs Guillaume de Juliers, petit-fils du comte de Flandre, puis Guy de Namur l'un de ses fils; toutes les villes s'unissent à Bruges, excepté Gand, sa rivale, où domine *la faction du lis*. Mais déjà Robert d'Artois était entré dans le pays, par Tournai, avec sept mille cinq cents hommes d'armes, dix mille archers et trente mille fantassins; presque tous les hauts barons l'accompagnaient avides de vengeance et de pillage; on disait que Jacques de Châtillon apportait des tonneaux pleins de cordes pour pendre les prisonniers, et que la reine avait recommandé à ses chevaliers de « tuer les sangliers flamands à coups de lance » et « les truies flamandes à coups de broches ». En avant de Courtrai, les Flamands, beaucoup moins nombreux, presque tous fantassins, braves gens des métiers, attendent courageusement l'ennemi, derrière un étroit canal en demi-lune, dérivé de la Lys; entraînés par le fougueux Robert, les chevaliers français se précipitent en désordre et viennent tomber pêle-mêle dans ce fossé; la déroute est bientôt générale, le carnage affreux; le comte d'Artois, percé de trente blessures, le duc de Brabant et son fils, le connétable, le chancelier Pierre Flotte, Jacques de Châtillon, deux maréchaux, deux cents chevaliers bannerets, peut-être six mille hommes d'armes restent sur le champ de bataille; les autres avaient fui honteusement (11 juillet 1302). C'était le premier grand désastre éprouvé par la chevalerie française.

Philippe le Bel ne se laissa pas abattre; avec une activité et une énergie remarquables, il se procura de l'argent, il rassembla des hommes. Dès le mois de septembre, il avait à Arras dix mille hommes et soixante mille fantassins; mais les Flamands étaient pleins d'enthousiasme, toutes les communes, même Gand, avaient envoyé leurs milices; quatre-vingt mille combattants étaient réunis près de Douai, et un autre fils du comte Guy, Philippe de Rieti, accourait d'Italie pour les diriger. Philippe n'osa pas les attaquer; les pluies d'automne firent déborder les cours d'eau, et le roi, licenciant son armée, « revint en France sans aucune gloire. » Le roi était alors au plus fort de sa lutte contre Boniface VIII; aussi fut-il forcé, en signant une paix définitive avec Édouard Ier (1303), de lui rendre tous ses domaines d'Aquitaine qui s'étaient soulevés, principalement Bordeaux, contre la domination française, et d'abandonner les Écossais; il ne put empêcher les Flamands de se jeter sur l'Artois et le pays de Tournai, d'envahir la Hollande et la Zélande, qui appartenaient au comte de Hainaut. Pour sauver Tournai, il demanda une trêve et mit en liberté le vieux comte, qui devait rentrer en prison, si la paix ne se faisait pas. Guy, après avoir béni ses fils et encouragé les Flamands à la résistance, revint mourir à plus de quatre-vingts ans dans sa prison de Compiègne. Mais en 1304 Philippe le Bel, à force d'exactions et d'expédients de toutes natures, peut attaquer la Flandre avec des forces considérables; sa flotte, composée de galères génoises, de navires normands et poitevins, commandés par le génois Grimaldi, bat la flotte flamande à Zierikzée, et Guy de Namur est fait prisonnier. L'armée française, qui compte douze mille hommes d'armes et soixante mille fantassins des communes, s'avance de Tournai contre les soixante mille Flamands, magnifiquement armés, que commande près de Lille Philippe de Rieti. Une bataille acharnée s'engage à Mons-en-Puelle; après une journée passée en escarmouches, les Flamands, formés en trois colonnes, surprennent les Français et déjà les mettent en déroute, lorsque Philippe, qui a manqué de périr, s'arme en toute hâte, monte à cheval, rallie ses chevaliers, les ramène au combat, qui se prolonge une partie de la nuit, et gagne enfin la bataille (18 août 1304). Il assiège Philippe de Rieti, qui s'est réfugié dans Lille; il croit la guerre presque terminée, lorsque les Flamands reviennent plus nombreux lui offrir la bataille : « N'aurons-nous jamais fini? s'écrie-t-il avec dépit. Je crois qu'il pleut des Flamands. » Philippe comprit qu'il fallait céder en présence d'un patriotisme si opiniâtre, et il accepta la médiation du duc de Brabant et du comte de Savoie; une trêve précéda le traité définitif, signé le 5 juin 1305; il remit en liberté Robert de Béthune, héritier du comte Guy, ses frères et les autres prisonniers; il donna à Robert et à son fils Louis l'investiture des comtés de Rethel et de Nevers; les Flamands durent payer 200,000 livres pour les frais de la guerre et lui livrer Lille, Douai, Orchies, Béthune, tout ce qu'on nommait la Flandre wallonne entre la Lys et l'Escaut; les Flamands prétendirent plus tard que ces villes étaient seulement le gage des sommes qu'ils devaient payer au roi. Mais ce qu'il y eut de plus grave dans le résultat de cette guerre, c'est qu'ils avaient appris à combattre victorieusement la France; les souvenirs glorieux pour eux de Courtrai ont dès lors certainement contribué à fonder la nationalité flamande et à les éloigner de la grande unité française. Les guerres contre l'Aragon, l'Angleterre et la Flandre, malgré leur importance, ne sont pas les événements les plus considérables de ce règne. Philippe le Bel, ce type abstrait de la royauté absolue, ce prince que pas un mot des contemporains, pas un trait ne révèle ou n'indique, est surtout célèbre par la lutte qu'il a soutenue contre la papauté, par la grande spoliation des Templiers, et par son administration de légistes et de financiers, rapace, effrontée et cependant habile et féconde en résultats. La querelle de Philippe et de Boniface VIII eut pour prétexte une question financière; mais les causes étaient plus élevées : il s'agissait de résoudre le problème le plus difficile du moyen

âge, de tracer les limites du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel; le génie d'un Innocent III et les vertus éclairées d'un saint Louis n'auraient pas suffi. Les papes n'avaient renoncé à aucune de leurs prétentions, et Boniface VIII était le plus orgueilleux et le plus entêté des pontifes. La royauté française avait fait des progrès de plus en plus envahissants; Philippe le Bel, avec son caractère violent et indomptable, soutenu par l'esprit de logique impitoyable qui animait les légistes, était l'homme le moins capable de céder; la grande et vieille querelle du sacerdoce et de l'Empire dut recommencer sous d'autres formes, mais avec les mêmes passions et moins de grandeur. Les débuts de la querelle remontent à l'année 1296, lorsque Philippe IV ayant mis un impôt sur tous, même sur le clergé, Boniface VIII, par la bulle *Clericis laicos*, menaça d'excommunication tout laïque qui percevrait un impôt sur le clergé, et tout clerc qui, sans l'autorisation du saint-siége, consentirait à payer des subsides. Nous ne raconterons pas les nombreux incidents de cette lutte; nous renvoyons aux articles BONIFACE VIII, BENOIT XI, CLÉMENT V, NOGARET, PLASIAN, en nous bornant à donner le sommaire des principaux événements.

En 1296, Philippe répond à la bulle *Clericis laicos* par la défense d'exporter de l'or et de l'argent vers Rome, etc.; le pape, par une seconde bulle, *Ineffabilis amoris dulcedine*, cherche à expliquer ses paroles et à calmer la colère du roi. Boniface fait quelques concessions, la lutte est retardée; il est bien disposé à l'égard de la maison de France; saint Louis est solennellement canonisé (1297); comme médiateur, le pape favorise Philippe plutôt qu'Édouard (1298); il soutient la maison de France en Italie, Charobert d'Anjou en Hongrie; il nomme Charles de Valois capitaine général du saint-siége et songe à lui donner le royaume d'Italie ou l'Empire. De son côté, Philippe rend un édit en faveur de l'inquisition (septembre 1298). Mais en 1300 la lutte recommence furieuse; Philippe dispute l'hommage du vicomte de Narbonne à l'archevêque de cette ville, et il réclame le comté de Melgueil, que lui conteste l'évêque de Maguelonne; Boniface, exalté sans doute par la grandeur du fameux jubilé, défend toute transaction et tance Philippe par une bulle du 18 juillet 1300; puis il commet la faute d'envoyer en France, comme légat, Bernard de Saisset, évêque de Pamiers, ennemi déclaré du roi, qu'il irrite par ses reproches insolents (*voy.* SAISSET). Philippe le fait arrêter (12 juillet 1301), à Senlis : il est accusé d'avoir insulté le roi et d'avoir voulu soulever le midi contre lui; il est remis à l'archevêque de Narbonne pour être dégradé, puis livré à la justice séculière. Boniface répond avec menace à l'envoyé de Philippe Pierre Flotte (5 décembre 1301); il réclame Saisset, convoque un concile à Rome pour le 1er novembre 1302, et publie la bulle *Ausculta, fili*, dirigée contre le roi de France. Philippe, après avoir hardiment soutenu les droits de sa couronne dans une cour plénière à Paris, fait brûler la bulle (11 février 1302); puis il réunit pour la première fois les états généraux de France (10 avril), afin d'obtenir l'appui de la nation contre son puissant ennemi. Les trois ordres écrivent, le clergé à Boniface, la noblesse et le tiers état aux cardinaux, pour condamner les prétentions du pontife. Au concile de Rome, le pape répond par la bulle *Unam sanctam*, dans laquelle il établit que les deux puissances appartiennent à l'Église, qu'elle seule doit manier ou diriger les deux glaives, etc. (18 novembre). Philippe est menacé d'une bulle d'excommunication directe. Le 13 mars 1303, dans une assemblée de prélats et de barons au Louvre, Guillaume de Nogaret présente une requête demandant la réunion d'un concile pour déposer *ce faux pape;* on saisit les dernières bulles; on confisque les biens des quarante-cinq prélats français qui, malgré les ordres du roi, ont assisté au concile de Rome, et par une ordonnance du 3 mai 1303 on dénonce à l'indignation publique les excès de l'inquisition dans le midi. Le 13 juin, nouvelle assemblée au Louvre; Guillaume de Plasian réclame encore la convocation d'un concile; de toutes parts l'on adhère à l'acte d'accusation qu'il a rédigé, seigneurs, communautés de villes, chapitres, monastères, églises, évêques même et cardinaux. Nogaret se charge de signifier l'appel au pape et de l'enlever pour le conduire à Lyon. Boniface, toujours intraitable et aussi opiniâtre que ses ennemis, préparait la bulle de déposition de Philippe, lorsque Nogaret et Sciarra Colonna viennent l'outrager à Anagni, sans pouvoir cependant l'emmener (7 septembre); Boniface meurt peu de jours après à Rome (11 octobre). Benoît XI, son successeur, révoque les sentences prononcées contre le roi de France et ses adhérents, à l'exception de Nogaret; il veut en vain tout apaiser. Plasian et Nogaret poursuivent la mémoire du dernier pape et réclament avec instance le concile qui doit le juger; Benoît, qui résiste, meurt peut-être empoisonné (1304). L'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, est élu sous le nom de Clément V : c'est Philippe qui a décidé son élection et qui lui a imposé ses conditions. La papauté, vaincue et outragée avec Boniface, est humiliée et asservie avec Clément V (*voy.* ce nom); c'est à Lyon qu'il s'est fait sacrer en présence du roi et de ses trois fils (14 novembre 1305); c'est à Avignon que sur les instances de Philippe il transporte le saint-siége (1308); et ses successeurs, au nombre de sept, tous Français, tous soumis aux rois de France, résident pendant près de soixante-dix ans dans cette ville; c'est la période que les Italiens appellent la *captivité de Babylone*.

Le pontificat de Clément V fut surtout rempli par deux grands procès, qui vinrent consterner le monde chrétien, celui des Templiers et celui de Boniface; tous deux montrèrent la puissance,

mais aussi le despotisme de Philippe le Bel; le premier restera probablement toujours une grande énigme dans l'histoire; on en verra les détails aux articles Clément V et surtout Jacques de Molay; nous nous contenterons de remarquer que les accusations d'impiété, d'hérésie, de sorcellerie, d'infâmes débauches furent exactement les mêmes contre les Templiers et contre Boniface, dont Philippe poursuivait la mémoire avec acharnement. Les Templiers, depuis la perte de la Terre Sainte, depuis la fin des croisades, pouvaient devenir un danger pour le pouvoir royal; leurs richesses devaient exciter la convoitise d'un roi comme Philippe le Bel. Mais rien ne peut justifier la cruauté avide et impitoyable du roi. Dans l'affreux procès qui commence après leur arrestation (12 octobre 1307), tout est secret et mystérieux; et ce que l'on sait éclaire bien plus l'infamie des bourreaux que la culpabilité des victimes. Vainement Clément V, par des lenteurs calculées, voulut sauver les anciens défenseurs du saint sépulcre; Philippe, soutenu par les états généraux de Tours (1308), fit continuer les interrogatoires ou plutôt les tortures par toute la France; en 1310, cinquante-quatre Templiers furent brûlés à Paris, neuf à Senlis. En même temps le roi, pour entraîner Clément V, poursuivait le procès de Boniface; le pape, malgré son embarras et sa répugnance, fut forcé d'instruire l'affaire; Nogaret et Plasian s'étaient portés comme accusateurs : les témoins faisaient entendre d'ignobles dépositions. Les défenseurs de Boniface, indignés, en appelaient à un concile; mais Clément ne cherchait qu'à étouffer l'affaire : il ne pouvait condamner Boniface ni déshonorer ses accusateurs, et à leur tête le roi de France. Il obtint enfin que Philippe se désistât de ses poursuites; une bulle déclara que les accusateurs avaient agi de bonne foi et par zèle pour la religion, et l'on put enfin terminer l'affaire des Templiers au concile général de Vienne, que Philippe vint surveiller lui-même avec son frère et ses trois fils. Clément V déclara l'ordre aboli (3 avril 1312); ses biens étaient confisqués et donnés aux Hospitaliers, mais le roi garda tout l'argent qu'il avait saisi, et réclama en outre d'énormes droits de séquestre. Clément V s'était réservé de statuer sur le sort du grand maître Molay et des principaux dignitaires de l'ordre; Philippe les lui enleva encore; le supplice de ces nobles victimes fut le dernier acte de son règne (11 mars 1314).

Philippe le Bel, quoique brave, n'avait rien de chevaleresque; son précepteur avait été Egidio Colonna, l'auteur d'un livre intitulé *De Regimine principum;* son poëte favori était Jean de Meung, le satirique continuateur du *Roman de la Rose*, qui traduisit pour lui le *Traité de l'art militaire* de Végèce, la *Consolation* de Boëce, etc. Mais ses maîtres, ses conseillers intimes étaient les légistes, nourris de droit romain, qui lui apprenaient la théorie du despotisme et l'aidaient à l'appliquer, P. Flotte, Nogaret, Plasian, les Marigny (*voy.* ces noms). Jadis le roi, Philippe-Auguste et saint Louis, par exemple, faisait la loi du consentement et avec le conseil des barons; maintenant il s'isole, il ne délibère qu'avec des conseillers de son choix, entièrement dépendants de lui seul; les seigneurs n'interviennent que dans les questions de paix et de guerre, parce qu'il a besoin de leurs services et qu'il veut être et paraître soutenu par ses sujets. Aussi sous ce règne la royauté devient-elle administrative et fiscale, et au milieu de ruines et de souffrances l'on voit apparaître le berceau de l'ordre moderne. Les ordonnances de Philippe IV sont nombreuses et importantes; on en a conservé plus de trois cent cinquante; la royauté est de plus en plus active, son autorité de plus en plus générale; il y a quarante-quatre ordonnances de législation politique, de gouvernement; cent une de législation civile, féodale ou domaniale; cent quatre sur des affaires de privilége local ou d'intérêt privé; cinquante-six sur les monnaies; onze sur les juifs et les Italiens, etc. Elles règlent surtout l'organisation de la justice royale; au-dessus de toutes les justices locales des baillis, sénéchaux, prévôts, etc., domine le parlement ou chambre aux plaids, qui se transforme alors complétement. Les barons cèdent de plus en plus la place aux légistes, aux chevaliers en droit, *auditeurs* des procès ou *enquesteurs ;* les ordonnances de 1291 et de 1302 établissent définitivement la grand'chambre ou chambre des plaidoiries, la chambre des enquêtes et la chambre des requêtes. Le parlement est sédentaire à Paris; il siége au Palais-Royal de la Cité, où Philippe le Bel fait construire la célèbre table de marbre; il y a deux sessions chaque année de deux mois chacune, après la Toussaint et le deuxième dimanche après Pâques; des commissions, prises dans le sein du parlement, vont tenir l'échiquier de Rouen, les grands jours de Troyes. Le parlement de Toulouse, établi par Philippe III, a été supprimé; les causes et requêtes des sénéchaussées du Languedoc, régies par le droit écrit, seront expédiées au parlement de Paris; dès 1302, il y a un ministère public régulièrement constitué, un procureur du roi et des substituts; on détermine les récusations; on établit un greffe, pour l'enregistrement des actes et des jugements, des notaires royaux, etc. Philippe aurait voulu complétement séparer l'ordre judiciaire de l'ordre ecclésiastique; en 1289, il défendit même de recevoir membres du parlement, sans la permission des présidents, les prélats et ecclésiastiques; mais il fut forcé de revenir sur cette décision. Dès l'année 1287, le conseil du roi avait ordonné que tous ceux qui avaient en France juridiction temporelle institueraient des laïques pour baillis, prévôts et officiers de justice, et nullement des clercs, « afin que s'ils manquent en quelque chose, leurs supérieurs puissent sévir contre eux; » de plus, ceux qui auront cause devant les

juges séculiers du royaume constitueront des procureurs laïques. En 1288, les prévôts, maires, échevins, jurés, etc., devront être également des laïques. C'était là un grand coup porté au clergé, et véritablement la fondation de l'ordre civil. Mais cette classe de légistes est dès son origine un terrible moyen de tyrannie; tous ces officiers judiciaires, nommés par le roi, révocables à son gré, par position comme par système jugent dans ses intérêts et servent souvent d'instruments à ses inimitiés; leurs procédés sont arbitraires; l'iniquité des jugements par commission commence à irriter l'opinion publique.

Sous Philippe le Bel, on voit la première assemblée que nos historiens aient qualifiée d'états généraux; et on a généralement accordé une importance beaucoup trop considérable à ces représentations très imparfaites et très-peu efficaces de la nation. Déjà plusieurs fois nos rois, saint Louis surtout, avaient appelé dans leurs conseils les députés de certaines villes pour les associer à certains actes législatifs; le fait devint plus fréquent sous Philippe le Bel, à cause de l'importance croissante de la bourgeoisie; mais ces réunions, fort courtes, furent sans grande influence sur le gouvernement du royaume. En 1302, le roi, pour résister au pape, convoque les députés des trois ordres dans l'église de Notre-Dame de Paris (23 mars-10 avril); après avoir écrit, suivant le désir de Philippe, les lettres dont nous avons parlé, l'assemblée se sépara. En 1304, les nobles et les communes des sénéchaussées du midi se réunissent pour donner des subsides au roi; en 1308, aux états généraux de Tours, Philippe veut recevoir les conseils des hommes de toute condition de son royaume sur ce qu'il convient de faire des Templiers. Tel est alors le caractère de ces assemblées; elles n'interviennent pas dans les affaires du gouvernement; elles sont pour le roi une force d'opinion dans les grandes circonstances ou un moyen d'imposer au peuple de nouveaux subsides (1). C'était là néanmoins un grand fait, qui nous révèle un changement considérable dans l'état de la France. Le principe des grandes assemblées nationales est posé; mais il faudra de longues années pour en tirer d'utiles conséquences. Jamais la royauté n'avait été plus puissante, plus active, plus envahissante, jamais aussi elle n'avait eu plus besoin de ressources; il fallait entretenir des armées considérables, solder des arbalétriers et des navires génois, gouverner un vaste territoire au moyen d'une multitude nouvelle d'officiers royaux de toutes natures, baillis, prévôts, sénéchaux, clercs du secret, enquêteurs, membres du parlement, sergents à pied et à cheval, gruyers, verdiers, etc.; il fallait donner des gages à tous ces agents de l'autorité. De plus, Philippe soutenait de ses deniers les Écossais révoltés contre Édouard Ier, soudoyait une partie des barons des Pays-Bas, des seigneurs d'Allemagne, répandait les livres tournois en Italie pour défendre les intérêts de la maison de France, etc. Les revenus de la couronne n'avaient pas augmenté à proportion de sa puissance et de ses charges; on ne connaissait pas encore la science toute moderne des impôts; Philippe et les financiers ses amis, les frères Francesi d'Italie, Enguerrand de Marigny, « qui semblait comme un second roi, » eurent recours à des moyens empiriques et violents pour remplir le trésor; les dîmes levées sous prétexte de la guerre sainte en Orient, les dîmes et doubles dîmes imposées au clergé malgré le pape en 1296, la liberté vendue aux serfs des domaines royaux, ne sont que des ressources insuffisantes; les confiscations sont plus lucratives, plus faciles et elles se renouvellent plus souvent; dans la nuit du 1er mai 1291, tous les marchands lombards ou italiens sont arrêtés, accusés de prêts à usure, et la plupart, pour sortir du royaume, sont forcés de se racheter à prix d'or; les Italiens sont de nouveau expulsés et leurs biens confisqués en 1312. Les juifs ont d'abord été protégés par Philippe; il défend en 1288 de les emprisonner à la réquisition du premier moine venu; mais il tire d'eux de gros revenus; en 1306, il les fait tous arrêter, s'empare de leurs biens, leur ordonne de sortir de France, sous peine de mort, et le fisc hérite de toutes les sommes qui leur sont dues; il paraît que beaucoup restent en payant ou parviennent à rentrer, car en 1311 on les expulse de nouveau avec les confiscations d'usage. Philippe saisit à plusieurs reprises le temporel des prélats qui lui sont opposés, notamment des quarante-cinq évêques qui sont partis, malgré lui, pour le concile de Rome. Le procès des Templiers a pour cause principale une immense confiscation ou en est l'occasion désirée. Mais l'expédient auquel Philippe le Bel eut recours de préférence fut l'altération des monnaies; il a mérité le surnom de *faux-monnayeur* que lui donnèrent ses contemporains; il gagnait à la fois sur la refonte et sur l'affaiblissement des espèces; à chaque refonte, il se faisait payer le droit de *seigneuriage*, destiné à couvrir les frais de fabrication; puis le roi recevait la monnaie à son taux courant et la frappait à un taux moindre pour gagner la différence. En 1294, il défend à quiconque n'a pas 6,000 livres tournois de rente de se servir de vaisselle d'or ou d'argent, et ordonne à tous ceux qui en possèdent d'en déposer le tiers aux hôtels des monnaies; le roi promet de leur en payer la valeur : avec ces matières, il fait en 1295 une nouvelle monnaie inférieure en poids et en aloi, alléguant les besoins du royaume et promettant de rembourser plus tard la différence de valeur. Ces opérations sont fréquemment répétées; ainsi, en 1302, il exige de tous

(1) « Celui a bien faute d'yeux, dit Pasquier (*Recherches « sur la France*), qui ne voit que le roturier fut exprès « adjouté, contre l'ancien ordre de France, à cette assemblée, non pour autre raison sinon que c'estoit celui « sur lequel devoient principalement tomber tous les faix « et charges. »

ses sujets la moitié de leur vaisselle, de ses officiers leur vaisselle tout entière, et il fraude les déposants en les payant en nouvelle monnaie fabriquée avec cette argenterie; elle était réduite à six deniers de valeur réelle pour onze deniers et demi de valeur nominale. En 1306, le marc d'argent, qui donnait jadis 2 livres 15 sous 6 deniers, valait 8 livres 8 sous de la monnaie de Philippe; comme les monnaies falsifiées n'étaient plus admises dans le commerce que pour leur valeur réelle, au détriment du trésor, Philippe fait tout à coup de nouvelles monnaies d'un titre meilleur et déclare que l'autre ne sera reçue que pour le tiers de la valeur que lui avaient donnée les ordonnances. Le peuple de Paris murmure, se soulève, détruit l'hôtel d'Étienne Barbette, le directeur de la monnaie de Paris, assiége le roi qui est venu s'établir au Temple, et ne se calme qu'à force de douces paroles et de promesses. L'émeute dissipée, Philippe fait pendre vingt-huit des mutins aux principales entrées de Paris, mais il modifie son ordonnance au bout de quelques semaines. Ces mutations de monnaies, qui portaient le trouble dans toutes les transactions, dénotent autant d'ignorance que de perversité; tantôt le roi cherche à colorer de prétextes spécieux ces changements monétaires; tantôt il défend effrontément d'essayer ou de peser les monnaies royales, d'importer des monnaies étrangères pour éviter la comparaison; tantôt il exclut de la circulation ses propres monnaies, sous prétexte qu'elles ont été contrefaites ou altérées par d'autres. Les ordonnances du roi à ce sujet sont un véritable chaos; sur cinquante-six ordonnances, trente-cinq ont des falsifications de monnaies pour objet. En juin 1313, il fait plus; il avait déjà réduit, par toutes sortes de moyens, de plus de moitié le nombre des seigneurs battant monnaie; sous prétexte de ramener les monnaies françaises à leur cours et ancien état, il défend aux prélats et barons de frapper de nouvelles monnaies jusqu'à nouvel ordre; il voulait réserver à la royauté seule le privilége de la fausse monnaie. Même lorsqu'il est forcé de faire des concessions, il a soin de réserver ses droits; s'il déclare que les collecteurs royaux n'exploiteront plus les successions des bâtards et des aubains sur les terres des seigneurs haut-justiciers, il ajoute : « à moins qu'il ne soit constaté que nous avons son droit de percevoir ». Dans une grande ordonnance de réformes, au moment le plus critique de sa lutte contre le pape (mars 1303), il s'engage à ne rien acquérir sur les terres des nobles et prélats, avec cette réserve : « Sinon en cas qui touche notre droit royal. ». Au milieu de tous ces actes de tyrannie fiscale, on voit cependant apparaître, confusément il est vrai, les premiers germes de l'organisation financière; les *douanes*, lorsqu'il soumet l'exportation des produits agricoles et manufacturés à un impôt de sept deniers par livre; l'*impôt foncier*, lorsqu'il frappe la propriété par des *tailles* ou *des aides;* l'*impôt personnel* même; en 1292, on établit *une nouvelle manière de taille* si oppressive que le peuple l'appelle *maltôte* (mauvais impôt); elle excite à Rouen une émeute sévèrement réprimée. En 1296, le roi grève ses sujets d'une seconde maltôte; imposée d'abord sur les marchands, elle exige bientôt la centième, puis la cinquantième partie des biens de tous, clercs et laïques. En 1302, après Courtrai, impôt de guerre sur tout noble ayant plus de 40 livres de rente, sur tout non-noble ayant plus de 300 livres en meubles, ou de 500 livres en meubles et immeubles, « qui n'auront pas fait suffisamment le service »; en 1303, exemption du service militaire moyennant une certaine somme, proportionnée au revenu (vingt pour cent), etc.

Comme on le voit, ce sont les traditions de l'absolutisme impérial, qu'en pleine féodalité Philippe le Bel, ses légistes et ses financiers veulent faire revivre; rien ne limite l'autorité royale; elle s'étend à tout et partout; il ose le premier employer la formule *par la plénitude de la puissance royale;* l'appel au roi est désormais établi comme un principe incontestable. Dans une loi somptuaire de 1294, Philippe fixe le nombre des vêtements, la valeur des étoffes dont chacun, « pour grandeur qu'il soit », doit se servir; l'ordonnance règle jusqu'au nombre des plats que l'on pourra mettre sur la table au *grand manger* et *au petit manger*.

Si Philippe le Bel est le fondateur de la monarchie moderne, s'il a contribué à l'unité de la France, s'il a voulu dès le quatorzième siècle la centralisation; si de grandes institutions, le parlement, les états généraux se rattachent à son règne, un souvenir odieux n'en reste pas moins attaché à son nom. — Philippe, par son mariage, a préparé la réunion à la France de la Champagne et de la Brie; il a ajouté au royaume Valenciennes, Montpellier, Lyon (1); mais il a été forcé de rendre la Guyenne à Édouard, et il a décidé la séparation de la Flandre et de la France; il a défendu l'indépendance du pouvoir temporel contre les prétentions exagérées de la papauté; mais par quels moyens! C'est le persécuteur cupide et impitoyable des Templiers; c'est *le faux-monnayeur;* enfin c'est lui qui a fait de la royauté, ce pouvoir protecteur, bienfaisant et populaire, un pouvoir dur, avide, souvent immoral et toujours sans entrailles. On sait les invectives de Dante contre *cette mauvaise plante qui couvre toute la chrétienté de son ombre;* on connait cette tradition, partout acceptée, qui représente Jacques de Molay du haut de son

(1) Lyon était une sorte de république, riche et florissante, partagée entre quatre suzerains, l'empereur, le roi de France, l'archevêque et le chapitre; les bourgeois unis à l'archevêque eurent l'imprudence d'attaquer le château de Saint-Just occupé par le prévôt royal; aussitôt Philippe envoya contre la ville une armée, avec ses trois fils et ses deux frères; les bourgeois effrayés se soumirent, puis l'archevêque Pierre de Savoie; l'empereur ne réclama pas, et Lyon fut de fait réuni à la France (1312).

bûcher assignant Philippe à comparaître dans l'année devant le tribunal de Dieu, et Boniface maudissant Philippe dans sa personne et dans celle de ses enfants. La dernière année de ce règne fut la plus sombre et la plus sanglante; au printemps de 1314, les trois jeunes épouses des trois fils du roi furent arrêtées comme coupables d'adultère et jetées en prison (*voy.* MARGUERITE). D'horribles supplices vengèrent l'honneur de la maison royale; l'évêque de Troyes, Guichard, fut accusé d'avoir, par engin et maléfice, procuré la mort de Jeanne, femme de Philippe le Bel. Puis les Flamands réclamèrent la restitution de la Flandre wallone, et le comte Robert vint assiéger Lille. Philippe mit alors une gabelle de six deniers par livre sur toutes les ventes et transactions; des émeutes éclatèrent dans plusieurs villes; excités secrètement par les grands, les nobles et les bourgeois se liguèrent dans plusieurs provinces, Artois, Champagne, Bourgogne, Forez, Picardie, pour résister aux exactions du roi. Philippe furieux, mais encore plus effrayé, fut contraint de faire des concessions qui ne semblaient pas encore suffisantes. Une maladie de langueur, causée par une chute de cheval, devint mortelle par suite de ses chagrins et de ses inquiétudes; il se fit transporter à Fontainebleau, et après avoir ordonné de cesser les exactions de la maltôte, après avoir donné de sages conseils à son fils aîné, il expira, le 29 novembre 1314, âgé de quarante-six ans; il fut enterré à Saint-Denis, et son cœur mis dans l'église de Poissy, qu'il avait fondée. Philippe IV, de son mariage avec Jeanne de Navarre eut quatre fils, *Louis X*, *Philippe V* et *Charles IV*, qui régnèrent après lui; *Robert* qui mourut jeune; et trois filles, *Marguerite*; *Isabelle*, mariée à Édouard II d'Angleterre; et *Blanche*, morte en bas âge. L. GRÉGOIRE.

Guillaume de Nangis, *Chronicon*. — *Chroniques de Saint Denis*. — Giovanni Villani, *Hist.* — Meyer, *Annales de Flandre*. — Kervyn de Lettenhove, *Hist. de Flandre*, t. II. — *Ordonn. des rois de France*, t. I. — Les sources citées aux articles BONIFACE VIII, CLÉMENT V. — Boutaric, *La France sous Philippe le Bel*.

PHILIPPE V, surnommé *le Long*, sans doute à cause de la grandeur de sa taille, né vers 1293, mort le 3 janvier 1322, était le second fils du précédent. Peu après sa naissance il fut fiancé à l'héritière d'Othon V, comte de Bourgogne (1295). Il était, avec son père et avec ses frères, au concile de Vienne, reçut avec ces derniers, au milieu de fêtes magnifiques à Paris, les insignes de la chevalerie (3 juin 1313), et fut nommé comte de Poitiers; mais, en constituant cet apanage en faveur de son second fils, le roi déclara que si les héritiers mâles venaient à manquer, le fief retournerait à la couronne. Au printemps de 1314, sa femme Jeanne fut arrêtée avec les deux autres brus de Philippe IV; mais elle fut déclarée *pure et non coupable* par le parlement et réconciliée avec son époux; il importait de ne pas perdre l'héritage du comté de Bourgogne (*voy.* MARGUERITE de BOURGOGNE). En 1316, Louis X, son frère aîné, avait donné la dignité de pair au comte de Poitiers, puis l'avait envoyé à Lyon pour presser l'élection d'un successeur de Clément V, mort depuis 1314. Malgré ses promesses, il eut recours à la violence à l'égard des cardinaux, les enferma dans la maison des frères Prêcheurs, en fit murer les portes, et les plaça sous la garde du comte de Forez, jusqu'à ce qu'ils eussent nommé un pape. Philippe avait appris la mort de son frère dès le 8 juin, et ne revint à Paris que le 28 du même mois. A peine arrivé, il fit célébrer les obsèques du roi à Saint-Denis (12 juillet); son oncle Charles de Valois, soutenu par le parti féodal, avait voulu s'emparer de la régence; mais le connétable Gaucher de Châtillon arma les bourgeois de Paris, qui n'aimaient pas Charles, et avec eux chassa du Louvre ses gens d'armes. Alors Philippe se saisit du palais et agit en maître; la reine Clémence de Hongrie, qui s'était retirée à Vincennes, lui dénonça sa grossesse. Si l'on en croit le récit de Jean de Saint-Victor, il fut décidé dans une assemblée des barons que, la reine accouchant d'un fils, Philippe serait gouverneur du royaume, jusqu'à ce que son neveu eût dix-huit ou vingt-quatre ans; si c'était une fille, il serait reconnu roi, à la condition de fournir à sa nièce ce qui lui était dû selon le droit et la coutume. Il est plus vraisemblable qu'il n'y eut rien de formellement décidé; Eudes IV, duc de Bourgogne, avait réclamé la garde de sa nièce Jeanne de France, fille de Marguerite de Bourgogne, et défendu ses droits; par un traité conclu avec Philippe le 17 juillet, il obtenait pour elle et pour sa sœur, si la reine mettait au monde une fille, l'héritage de Navarre, de Champagne et de Brie. A l'époque de leur mariage, ces princesses feraient quittance de leurs droits sur le royaume; sinon les deux parties rentreraient dans leurs prétentions réciproques. C'était un traité inexécutable, et on peut douter de son authenticité ou de la bonne foi de ceux qui le signèrent.

Philippe prit le titre de *fils du roi des Français, régent des royaumes de France et de Navarre*, et eut le temps de préparer son avénement au trône. Il intervint en Artois; le jeune Robert, petit-fils du comte d'Artois Robert, mort à Courtrai, avait en vain réclamé ce comté en 1309; la cour des pairs avait adjugé ce grand fief à sa tante la comtesse de Bourgogne, Mahaut, belle-mère de Philippe de Poitiers. En 1316, Robert protestait contre cette décision; soutenu par la noblesse du pays, il repoussa Gaucher de Châtillon, prit Arras et Saint-Omer, et força le régent à déployer l'oriflamme à Saint-Denis (30 octobre). Incapable de résister, il vint se constituer prisonnier au Louvre; l'Artois fut mis en séquestre entre les mains des comtes de Valois et d'Évreux: les pairs et les grands durent décider, et, le 18 mai 1318, l'Artois fut une seconde fois adjugé à la comtesse Mahaut. Le 15 novembre, la reine Clémence accoucha d'un fils qui fut nommé Jean

et qui mourut dès le 21 (*voy.* JEAN Ier); il fut porté aux caveaux de Saint-Denis par son oncle, qui, rompant sans hésitation tous ses engagements avec le duc de Bourgogne, prit immédiatement le titre de roi et vint à Reims se faire sacrer (9 janvier 1317). Eudes avait déjà protesté; Charles le Bel, frère de Philippe, quitta Reims le matin de la cérémonie; les comtes de Valois et d'Évreux manifestaient leur mécontentement; on ferma les portes de la ville par précaution, et la cérémonie s'acheva sous la protection des gens de guerre réunis. Mais le roi d'Angleterre, Édouard II, reconnut Philippe, s'excusa de ne pas lui rendre hommage immédiatement comme duc d'Aquitaine, et plus tard accomplit tous ses devoirs.

Une grande assemblée qualifiée d'*états généraux*, fut réunie à Paris le 2 février; elle était nombreuse, mais très-irrégulièrement composée. Les bourgeois de la capitale soutenaient en foule la cause du nouveau roi; le cardinal d'Arablai, chancelier, présidait; on reconnut Philippe comme roi légitime; l'université approuva, et il fut décidé que les femmes ne pouvaient pas en France succéder à la couronne. Le pape Jean XXII s'empressa de féliciter Philippe V et de menacer d'excommunication ceux qui ne le reconnaîtraient pas. Le fils du roi, le jeune Louis, mourut le 18 février 1317, et aussitôt l'ambition et l'espérance rapprochèrent Charles le Bel de son frère; le duc de Bourgogne abandonna également les intérêts de sa nièce. Il fut fiancé à l'une des filles du roi, qui lui apporta en dot 100,000 écus d'or et l'expectative du comté de Bourgogne. Jeanne, fille de Louis X, privée de la France et même de la Navarre, n'eut que 5,000 livres une fois payés et une rente de 50,000 sous parisis; mais elle fut fiancée au fils aîné du comte d'Évreux. Grâce à toutes ces transactions, Philippe V était bien établi sur le trône de France; c'est ainsi que fut décidée cette importante question de succession; les femmes étaient exclues de fait et de droit de l'héritage du trône; la royauté était mise heureusement en dehors de la coutume féodale, qui admettait la successibilité féminine; elle ne suivait pas l'exemple des autres pays, où les femmes pouvaient posséder et transmettre la couronne; ici l'instinct national, d'accord avec le fait, se déclarait avec force pour trancher une question nouvelle, qu'aucune loi positive n'avait prévue; or « l'établissement d'une dynastie se perpétuant de mâle en mâle, à l'exclusion des femmes et des étrangers, était, dans l'ancienne société française, la seule institution politique qui pût résoudre le difficile problème de la permanence dans la mobilité. La prétendue *loi salique* a été une des principales garanties de la nationalité française durant plusieurs siècles » (H. Martin). On donna des raisons plus ou moins vagues de ce grave événement : « Le royaume de France est trop noble fief, disait-on, pour tomber en quenouille. » Mais il fallut aux légistes du quatorzième siècle un texte qu'ils pussent invoquer; ils n'en pouvaient trouver dans le droit romain ni dans le droit féodal; ils eurent recours à un article de l'ancienne loi des Francs Saliens, qui excluait les femmes du partage de la terre salique; article étranger à la matière, loi depuis longtemps tombée en désuétude. Telle fut la *loi salique*, qui, trois fois appliquée en quelques années, et dès le premier jour adoptée par le sentiment national, est devenue l'une des bases de la vieille constitution française.

Sous Philippe V l'influence des légistes reparaît; ils ressaisissent le pouvoir et continuent l'œuvre qu'ils ont commencée sous Philippe le Bel. Nous ne connaissons pour ainsi dire ce règne que par les ordonnances royales : le 21 décembre 1316, ordonnance qui réunit au domaine le Poitou et la Saintonge, apanages de Philippe; ce sera désormais la règle : le 12 mars 1317, le roi arme les bourgeois des bonnes villes, institue un capitaine par cité, un capitaine général pour chaque bailliage; seulement les armures seront mises en lieu sûr et convenable pour être délivrées, en cas de besoin, sur l'ordre du roi et de ses officiers : en juin 1317, les monnaies seigneuriales, dont beaucoup sont encore rachetées, sont mises provisoirement sous la main du roi afin de prévenir les altérations : en janvier 1318, on renouvelle l'édit de Louis X pour la liberté des serfs : les garnisons des châteaux qui ne sont pas aux frontières doivent être supprimées (1318) : le roi, ou plutôt ses conseillers, prennent de nombreuses précautions pour prévenir la faiblesse du prince; il n'accordera grâces, dons, etc., qu'en son grand conseil; il n'aliénera, ne donnera viagèrement ni héréditairement aucune portion du domaine royal; nul ne prendra doubles gages, c'est-à-dire plus de cumul; toute l'ordonnance sur le gouvernement intérieur de l'hôtel du roi est remplie de dispositions minutieuses pour rendre le souverain respectable et le préserver d'erreur ou de partialité aux dépens de la royauté : on révoque les dons excessifs des trois derniers rois; les héritiers de P. Flotte, de Plasian, de Nogaret, sont surtout frappés (29 juillet 1318). L'ordonnance de novembre 1318, pour la réforme du parlement, contient de nombreux règlements pour prévenir ou réprimer les fautes, les excès, les injustices des magistrats; par celle du 3 décembre 1319, les prélats qui ne font pas partie du parlement comme conseillers (et le nombre des clercs du parlement est limité) ne pourront entrer, prendre place dans l'assemblée, « car le roy fait conscience de eus empeschier au gouvernement de leurs experituautez ». Les finances commencent à être séparées de l'administration de la justice; la chambre des comptes est organisée en avril 1319 · elle surveille quiconque a le ma

niement des deniers publics; les trésoriers rendent leurs comptes deux fois par an ; toute dépense payée, ils doivent expédier ce qui leur reste au trésor sans que personne sache le jour et l'heure; il y a dans les provinces, à côté des baillis et des prévôts, des receveurs et commissaires spéciaux pour percevoir les impôts.

D'ailleurs ce règne ne présente aucun fait politique remarquable; le vieux comte de Flandre, Robert, avant de faire hommage au roi, voulait qu'on lui rendît Béthune, Lille, Douai; mais il fut forcé à la paix par les députés des communes flamandes, qui l'avaient accompagné à Paris, et consentit au mariage d'une fille du roi, Marguerite, avec son petit-fils, Louis de Rethel (2 juin 1320). Philippe V, comme le roi Édouard II d'Angleterre, comme la plupart des rois au quatorzième siècle, songeait à entreprendre une croisade; il était même, dit-on, plein d'ardeur, et il fallut tous les efforts de Jean XXII pour le retenir en France (*voy.* Jean XXII). L'excès de la misère exaltant les esprits, beaucoup de pauvres gens, sous le nom de *pastoureaux*, s'attroupèrent disant que les grands trahissaient la cause de Dieu et qu'il leur appartenait de délivrer la Terre Sainte; bientôt, comme au temps de saint Louis, ils commirent de nombreux excès; ils entrèrent à Paris, délivrèrent plusieurs de leurs compagnons prisonniers au grand Châtelet et à Saint-Martin-des-Champs, jetèrent du haut de l'escalier du Châtelet le prévôt de Paris qui leur résistait, se mirent en bataille au Pré-aux-Clercs, puis se dirigèrent fièrement vers le midi, égorgeant partout les juifs sur leur passage ; ils furent exterminés principalement par les sénéchaux de Carcassonne et de Beaucaire dans les étangs d'Aigues-Mortes. Les juifs, rentrés en France sous Philippe le Bel, étaient favorisés du roi; ils furent alors accusés par l'opinion publique égarée de vouloir faire périr les chrétiens et de s'entendre avec le roi de Grenade et les lépreux, objets d'une profonde horreur dans leurs ladreries, pour empoisonner les fontaines. Philippe, après avoir ordonné d'emprisonner les coupables et les suspects, pour les poursuivre et les punir judiciairement, les abandonna à la fureur populaire; beaucoup de ces malheureux périrent dans les flammes, et les dépouilles des juifs vinrent encore une fois enrichir le trésor royal. Philippe V d'ailleurs croyait aux sortiléges, aux maléfices, comme tous ses contemporains, même les plus éclairés, comme le pape Jean XXII lui-même, qui fit aux sorciers une guerre acharnée.

Le roi avait formé le projet d'établir dans tout le royaume mêmes mesures, mêmes poids, mêmes monnaies ; c'était une heureuse et grande pensée ; mais en même temps il recommençait les exactions financières de Philippe le Bel, lorsqu'au mois d'août 1321 il fut attaqué de la dyssenterie et de la fièvre quarte, au château de Longchamp ; malgré les prières, les processions publiques, il languit cinq mois et mourut le 3 janvier 1322 ; il fût enterré à Saint-Denis. Sa femme Jeanne, comtesse de Bourgogne, lui donna un fils, Louis, mort au berceau; Jeanne, mariée à Eudes IV, duc de Bourgogne; Marguerite à Louis, comte de Flandre; Isabelle à Guignes VIII, dauphin du Viennois, puis à Jean, baron de Faucogney, en Franche-Comté; enfin Blanche, qui se fit religieuse.

L. Grégoire.

Guillaume de Nangis, *Chronicon continuatum.* — Jean, chanoine de Saint-Victor, *Chroniques de Saint-Denis.* — *Ordonn. des rois de France*, t. I.

Philippe VI surnommé *de Valois*, roi de France, né en 1293, mort le 22 août 1350. Il était fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, et de Marguerite, fille de Charles le Boiteux, roi de Naples. En 1320, il fit une expédition peu glorieuse en Italie; en 1323, il accompagna son père, qui enleva au faible Édouard II une partie considérable de la Guyenne; à la mort de Charles de Valois (16 décembre 1325), il lui succéda comme comte de Valois, du Maine et d'Anjou. D'une noble figure, brave, adroit dans les exercices du corps, il était aimé des seigneurs, dont son père avait toujours soutenu les intérêts; il aimait le faste et la prodigalité, mais on ne connaissait pas encore son ignorance des affaires, son caractère orgueilleux, violent, opiniâtre dans ses rancunes et dans ses haines. Lorsque le dernier des fils de Philippe le Bel, Charles IV, succomba (31 janvier 1328), sa veuve était enceinte; les barons s'assemblèrent et nommèrent Philippe de Valois régent de France; l'université sanctionna cette décision. Malgré les protestations d'Isabelle fille de Philippe IV (28 mars-16 mai), au nom des droits de son fils Édouard III, Philippe, maître du pouvoir, eut le temps et les moyens de s'assurer le trône, dans le cas où la reine accoucherait d'une fille; il rendit plusieurs ordonnances populaires, pour réformer le Châtelet, pour obliger les juges à interroger les prévenus dans les vingt-quatre heures, etc.; il fit arrêter Pierre Rémy, trésorier de Charles IV, mit la main sur le trésor et sur l'énorme fortune (1,200,000 livres) du malheureux, puis il le fit pendre (25 avril 1328).

Le 1er avril, la reine Jeanne ayant mis au monde une fille, la princesse Blanche, le régent, en vertu de la loi salique, comme plus proche héritier mâle, issu de mâle, prit le titre de roi et se fit sacrer à Reims (29 mai) par l'archevêque Guillaume de Trie, son ancien précepteur. Il n'y eut pas de sérieuse opposition, quoique Froissart ait écrit : « Ainsi alla le royaulme ce semble à moult de gens, hors de la droite ligne. » Philippe avait pour lui le droit, la raison, le fait. Dans l'intérêt bien entendu du royaume, il s'empressa de transiger avec Philippe d'Évreux, son cousin germain, qui avait

épousé Jeanne de France, fille de Louis X; il leur abandonna le royaume de Navarre, où la loi salique n'était pas établie, mais obtint leurs renonciations à toute prétention non-seulement sur la couronne de France, mais encore sur les comtés de Champagne et de Brie, au prix de revenus considérables assignés sur la Normandie, la Saintonge, les comtés d'Angoulême, de la Marche, de Mortain et de Longueville (1328; traité définitif, 1333).

Le nouveau règne commença glorieusement; Louis I[er] de Nevers (*voy.* ce nom), comte de Flandre, vint au sacre de Philippe VI lui demander son aide contre ses sujets révoltés; les barons répondirent avec joie à l'appel du roi pour marcher contre ces riches et fiers bourgeois; ce fut une guerre de la noblesse féodale contre les communes. Aussi voyait-on à Arras, dès le 22 juillet, cent soixante-dix bannières rangées en dix divisions. Tandis que les milices de Bruges et d'Ypres se dirigeaient vers Courtrai, celles de la Flandre maritime vinrent camper sur la colline de Cassel : « En dérision du roi, dit Froissard, ils avaient placé au haut de leur camp un grand coq de toile peinte, et sur ce coq ils écrivirent :

Quand ce coq ici chantera,
Le roi *trouvé* ci entrera.

Ils se moquoient ainsi du roi, l'appelant *le roi trouvé*, pour ce qu'il n'étoit point, à leur dire, le droit héritier du trône. » Conduits par leur chef Zannekin, bourgmestre de Furnes, ils surprirent le camp français le 23 août vers le soir; il y eut un instant de panique, un commencement de déroute comme à Mons-en-Puelle. Mais Philippe put s'armer à l'écart, ramener au combat la chevalerie furieuse, et, après une lutte « dure et acharnée, déconfire et tuer les Flamands »; nul n'avait reculé; sur seize mille combattants, treize mille étaient couchés sur le champ de bataille. Le roi fut impitoyable après sa victoire; Cassel fut pillé cruellement, toutes les villes de la Flandre occidentale, Poperingue, Ypres, Bruges furent maltraitées, et le comte Louis, ne suivant que trop bien les conseils de Philippe, fit périr dans les supplices au moins dix mille de ses ennemis. Les Flamands vaincus, mais non domptés, devaient en concevoir une haine vigoureuse contre leurs oppresseurs et bientôt trouver l'occasion de se venger; mais pour le moment Philippe paraissait le prince le plus puissant et le plus glorieux de la chrétienté.

Entouré des rois de Navarre, de Majorque et de Bohême, protecteur des rois de Naples, de Hongrie et d'Écosse, « il tenoit grand estat et étoffé et faisoit grandes livrées et grands dépens ». C'était chaque jour, dans cette cour brillante, au Louvre, au château de Vincennes, dans la forêt de Saint-Germain, banquets nouveaux, tournois, fêtes splendides. Le pape Jean XXII, peu indépendant à Avignon, le félicitait de sa victoire et de sa piété : aussi le jeune Édouard III d'Angleterre (*voy.* ce nom), plusieurs fois sommé de rendre hommage pour ses fiefs de Guyenne, et même menacé, vint, en juin 1329, accomplir ses devoirs de vassal à l'égard de son suzerain dans la cathédrale d'Amiens, en présence d'une nombreuse et brillante assemblée. C'était reconnaître formellement la légitimité des droits de Philippe VI. Édouard sans doute, mal affermi sur le trône d'Angleterre, dissimulait son mécontentement et était forcé de renoncer pour le moment à ses prétentions; mais il faut avouer que ces prétentions étaient sans aucun fondement sérieux. Si la loi salique était regardée comme non avenue, Édouard III, fils d'Isabelle, ne venait qu'après les filles de Louis X, de Philippe V et de Charles IV; s'il réclamait le trône de France comme plus proche héritier mâle du dernier roi (il était neveu de Charles IV), cette doctrine nouvelle était la plus irrationnelle qu'on pût imaginer, la plus féconde en incertitudes et en troubles (1). Les circonstances seules amenèrent plus tard Édouard à soutenir des prétentions que lui-même ne pouvait regarder comme légitimes.

Le règne de Philippe VI commence une période de confusion et de malheurs; les Valois semblent étrangers aux traditions de la royauté capétienne; ils aiment avant tout le bruit, le faste, la dépense, sans idée quelconque de gouvernement, sans système politique. Philippe VI rend des ordonnances sévères contre les hérétiques, les blasphémateurs (novembre 1329); il frappe impitoyablement les usuriers, les banquiers; les créanciers perdent le quart du capital et les intérêts (janvier 1331), et deux ans plus tard (mars 1333), l'usure est légalement rétablie. Par l'ordonnance du 21 mars 1329, les monnaies doivent être ramenées à l'ancien taux du temps de saint Louis; mais dès la même année commencent ces impudentes variations dans les monnaies, qui rappellent et dépassent les plus mauvais jours de Philippe le Bel. Une assemblée de prélats et de barons est réunie à Paris (15 décembre 1329) pour fixer les bornes des deux juridictions laïque et ecclésiastique; l'avocat général Pierre de Cugnières soutient les droits du roi; il n'y a rien de bien nettement décidé; cependant le principe de *l'appel comme d'abus* est gagné. En février 1331, Philippe restitue le droit de guerre privée aux nobles d'Aquitaine; au mois de mars il détruit définitivement la commune de Laon, puis il supprime l'administration municipale de Toulouse. Mais tous ces actes se font sans suite et sans idée politique; Philippe ne songe qu'à augmenter son trésor pour parader avec éclat aux yeux des grands et des peuples de l'Europe. C'est ainsi qu'il veut conduire une expédi-

(1) Jeanne, comtesse d'Évreux, était fille de Louis X; Jeanne de France, fille de Philippe V, mariée au duc de Bourgogne, avait un jeune fils, Philippe, qui, sans la loi salique, aurait eu plus de droits qu'Édouard III.

tion contre les Maures d'Espagne, ou se mettre à la tête d'une nouvelle croisade en Orient. Le pape Jean XXII, contre lequel il s'est déclaré le défenseur de l'orthodoxie, reçoit de Philippe l'ordre de faire prêcher la croisade; mais le roi lui impose vingt-sept conditions; il demande le rétablissement du royaume d'Arles en faveur de son fils aîné, la couronne d'Italie pour son frère Charles d'Alençon, l'énorme trésor du pape, les décimes des biens ecclésiastiques pendant dix ans, le droit de collation sur les bénéfices vacants en France pendant trois ans, etc. Plus tard il menace durement Benoît XII, coupable de modération à l'égard de l'empereur Louis de Bavière et désireux de retourner à Rome. Enfin en 1336, Philippe se rend à Avignon, passe le carême à Villefranche pour mieux dominer le pape; il prend solennellement la croix avec les rois d'Aragon, de Navarre, de Bohême; il commence de grands préparatifs, écrit aux rois de Naples, de Hongrie, de Chypre, aux Vénitiens, puis tout est abandonné : il revient à Paris vers le mois de mai et se dispose à une guerre bien différente. La lutte contre Édouard III, la terrible guerre de cent ans va commencer.

Depuis plusieurs années il y avait eu de fréquentes contestations entre les deux rois; Édouard n'avait prêté que l'hommage simple; Philippe réclamait l'hommage lige. Édouard céda. Les possessions anglaises en Guyenne étaient l'objet de litiges continuels depuis Philippe IV; en 1330, les officiers de Philippe VI avaient saisi plusieurs châteaux; le comte d'Alençon prit Saintes et en rasa les murailles; en 1336, le sénéchal de l'Agénois chassa les lieutenants d'Édouard de plusieurs possessions contestées. La patience du roi d'Angleterre devait se lasser. De plus, Philippe n'avait cessé de secourir David Bruce contre son rival Édouard Bailleul que soutenaient les Anglais. Les événements de Flandre décidèrent enfin le fier et ambitieux Édouard à écouter les pressantes exhortations de l'exilé Robert d'Artois. Ce seigneur, qui avait épousé la sœur de Philippe, « l'homme du monde qui plus aida au roi à monter sur le trône, » n'avait pu obtenir le comté d'Artois dont il réclamait l'héritage, et après un procès scandaleux (*voy.* Robert), après avoir voulu faire périr la reine et son fils par les procédés diaboliques de l'*envoultement*, il s'était réfugié auprès d'Édouard plein de haine contre le roi et le royaume. Il ne cessait d'exciter l'ambition, trop lente à son gré, de son protecteur; à plusieurs reprises, Philippe demanda que son ennemi lui fût livré; Édouard refusa, et Robert redoubla ses instances et promit au roi d'Angleterre l'appui d'un grand nombre de seigneurs qu'irritaient l'orgueil et l'injustice de Philippe, usurpateur du trône.

Après avoir hésité longtemps, Édouard convoqua les barons anglais au parlement de Nottingham (septembre 1336) et commença des préparatifs hostiles. Alors, à l'instigation de Philippe VI, le comte Louis, sans motif, sans prétexte sérieux, fit arrêter tous les Anglais qui se trouvaient en Flandre (5 octobre). Édouard usa de représailles; mais il s'empressa de justifier sa conduite en écrivant aux principales villes de Flandre, sans pouvoir obtenir réparation; alors il prohiba l'exportation des laines et l'importation des draps en Angleterre. L'agitation fut grande à Londres, mais surtout à Bruges et à Gand; les intérêts des deux pays étaient intimement unis; les toisons de leurs troupeaux étaient la principale richesse des Anglais; ils gagnaient encore à les transporter en Flandre, et comme le disait Jacques Arteveld (*voy.* ce nom), le grand agitateur de ce peuple turbulent, « toute Flandre étoit fondée sur draperie, et sans laine on ne pouvoit draper ». Philippe ayant refusé toutes les conditions de réconciliation proposées, Arteveld régularisa avec habileté le soulèvement de Gand, Bruges, Ypres, et se proposa dès lors probablement de réunir les villes de Flandre pour en faire une république commerçante sous le patronage de l'Angleterre. Le comte Louis fut chassé de Bruges par les Gantois et rejoignit Philippe à Paris; les Flamands promirent le passage à Édouard, et Arteveld, ne voulant pas compromettre ses compatriotes avec le saint-siége, fit entendre aux ambassadeurs anglais qu'ils pourraient bien suivre le *roi de France* contre le *roi trouvé*.

En 1337, on se prépare à la guerre des deux côtés; Philippe ne s'adresse pas à la nation, mais il se procure des ressources en rançonnant les Italiens et les Lombards, en altérant plus que jamais les monnaies. Il a pour lui la noblesse de France, s'attache les principaux seigneurs, Jean III de Bretagne, par le mariage de Charles de Blois, son neveu, avec Jeanne de Penthièvre, nièce du duc; le comte de Foix et de Bearn par ses promesses et ses subsides; le roi de Navarre, le comte de Bar et plusieurs princes de l'Empire, le duc de Bavière, le comte palatin, le duc d'Autriche, etc. Il prend à sa solde des marins et des arbalétriers génois; pour lui la guerre est toute féodale. Grâce à l'habileté d'Édouard, cette guerre va devenir nationale en Angleterre. Édouard adresse ses proclamations aux évêques, aux shérifs des comtés; il y expose ses griefs et ceux du pays. Les braves archers, bien disciplinés, contribueront à ses plus belles victoires. Au dehors, par l'entremise de son beau-père le comte de Hainaut, il s'assure l'alliance des ducs de Brabant et de Gueldre, du margrave de Juliers, de l'archevêque de Cologne; comme au temps de Philippe-Auguste et de Bouvines, tous les peuples de la Somme au Rhin vont combattre la royauté française.

Le 21 août 1337, Édouard III à Rochester publie sa déclaration de guerre et réclame l'appui de l'empereur Louis de Bavière contre Philippe, qui *se prétend roi de France*. Le 7 octobre, au parlement de Westminster, il prend le titre de *roi de France*, et nomme des vicaires

généraux pour administrer ce royaume; la prise de Cadsand, forte position entre l'Écluse et l'île de Walcheren, par le comte de Derby et par Gautier de Mauni, est le premier acte d'hostilité dans cette guerre, qui doit être si longue et si désastreuse pour la France (10 novembre 1337). Malgré les exigences des nobles du midi, qui réclament une solde exorbitante, la guerre est d'abord languissante du côté de la Guyenne, et les Français prennent à peine quelques châteaux. Édouard débarque à Anvers (22 juillet 1338); mais les Flamands sont encore neutres; les seigneurs allemands et belges ont beaucoup de tiédeur. A la grande diète de Coblentz (3 septembre), Louis de Bavière accueille favorablement les demandes d'Édouard, accuse Philippe de félonie, parce qu'il lui a refusé l'hommage des fiefs qu'il tient de l'Empire, puis il confère au roi d'Angleterre le titre de vicaire impérial pour sept ans, dans toutes les provinces à l'ouest du Rhin (novembre 1338). Mais Philippe, à force de livres tournois, gagne plusieurs des alliés d'Édouard, qui passe vainement l'hiver dans le Brabant; le faible empereur lui-même est séduit par les avances du pape Benoît XII. Au mois de septembre 1339, Édouard s'avance enfin de Valenciennes vers Cambrai, passe la frontière, se dirige vers l'Oise et ravage la Thiérache. Philippe a réuni une immense multitude à Saint-Quentin; il rejoint l'ennemi entre l'Oise et la Sambre, près de La Capelle; le combat est sur le point de s'engager à Buironfosse. Mais des motifs assez futiles arrêtent les deux armées; Édouard repasse la frontière du Hainaut et prend ses quartiers d'hiver à Bruxelles (1er novembre). En Guyenne les Français ont enlevé Blaye et Bourg, puis ils ont ravagé le Ponthieu et leur flotte a saccagé Southampton.

Sur les instances d'Arteveld, Édouard, dans une grande assemblée à Bruxelles, se décida enfin à prendre les armes et le nom de roi de France (28 janvier 1340), et adressa le 8 février une lettre circulaire aux prélats, barons et bonnes villes du royaume, qu'il réclamait comme petit-fils de Philippe IV. Le pape, pressé par Philippe VI, excommunia les Flamands; mais Édouard eut le soin de faire venir des prêtres d'Angleterre, et l'alliance de la Flandre sembla plus forte que jamais.

En 1340, tandis que les Français ravageaient le Hainaut mais étaient repoussés par *l'artillerie* du Quesnoy, la flotte, commandée par deux hommes incapables, l'amiral Hugues Quiéret et le trésorier Béhuchet, qui ne voulurent pas écouter les conseils de l'habile Génois Barbavara, fut presque complétement détruite à la bataille de L'Écluse (24 juin) par Édouard III lui-même : trente mille hommes avaient dit-on péri; la mer appartenait aux Anglais, et le vainqueur, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, Anglais, Flamands, Allemands, vint assiéger Tournai (22 juillet). Il n'y eut pas encore de bataille, malgré les provocations d'Édouard, qui défia par un cartel Philippe de Valois à un combat singulier; mais Robert d'Artois, qui avait entraîné les Flamands, au pillage d'Arques, fut battu près de Saint-Omer par le duc de Bourgogne. Les Flamands, mécontents et d'ailleurs ennuyés de rester si longtemps loin de leurs métiers, s'éloignèrent malgré les supplications d'Édouard; on accepta la médiation de Jeanne de Valois, sœur de Philippe et belle mère d'Édouard. Une trêve de six mois fut conclue à la chapelle d'Espléchin (25 septembre 1340); elle fut prorogée jusqu'au 24 juin 1342. Dès lors la Flandre ne joua plus qu'un rôle secondaire dans la guerre; en même temps l'empereur se réconciliait avec Philippe, révoquait les pouvoirs qu'il avait accordés à Édouard et s'unissait au roi de France. Mais la Bretagne allait offrir un nouveau théâtre à la lutte des deux rois et des deux peuples.

Le duc de Bretagne Jean III mourut à Caen au retour de l'expédition de Tournai (30 avril 1341); sa succession fut disputée par Jeanne de Penthièvre, sa nièce, et Jean de Montfort, son frère consanguin. Philippe VI soutint naturellement les droits de la femme de son neveu Charles de Blois; et quand le parlement eut adjugé le duché à Jeanne par l'arrêt de Conflans (7 septembre), quand Jean de Montfort, soutenu par la Bretagne bretonnante, eut prêté hommage à Édouard et promis de le reconnaître comme roi de France, Philippe envoya son fils Jean, duc de Normandie, avec les principaux seigneurs du royaume pour défendre la cause française en Bretagne. Montfort, pris à Nantes, fut renfermé à la tour du Louvre, et sa femme Jeanne de Flandre vivement poursuivie à Rennes, à Hennebon. Édouard III, qui trouvait que la Bretagne « était la plus belle entrée qu'il pût avoir pour conquérir la France », envoya des secours qui délivrèrent Hennebon, puis une flotte conduite par Robert d'Artois (juillet 1342), qui fut blessé au siége de Vannes et alla mourir à Londres; enfin, lui-même vint assiéger Vannes inutilement. Les deux armées qui ravageaient la Bretagne restèrent longtemps en présence près de cette ville; Philippe VI s'était lui-même avancé jusqu'à Ploërmel, lorsque les légats du pape intervinrent encore et obtinrent la trêve de Malestroit, qui fut signée pour trois ans (19 janvier 1343).

Pendant la trêve Philippe renouvela ses ordonnances sur les monnaies; « on les affaiblissait par degrés jusqu'à un certain point, dit Secousse (préface du t. II des *Ordonnances*), après lequel on les reportait tout à coup à leur valeur intrinsèque, pour avoir occasion de les affaiblir de nouveau, et le prix du marc d'or et du marc d'argent changeait presque toutes les semaines et même quelquefois plus souvent ». Le 20 mars 1343, une ordonnance impopulaire établit *la gabelle* ou monopole du sel, ce qui donna, dit-on, à Édouard l'occasion d'appeler plaisam-

ment Philippe l'auteur *de la loi salique*. Peu après, le roi tenta d'établir un impôt encore plus odieux; c'était une taxe proportionnelle sur toutes les ventes de marchandises. Les députés de la langue d'oil accordèrent un droit de quatre deniers par livre sur tout objet vendu; mais les Languedociens, plus éclairés, se rachetèrent par une contribution fixe; la sénéchaussée de Toulouse paya 17,800 livres tournois et les autres sénéchaussées à proportion.

La guerre exigeait sans doute beaucoup d'argent; mais Philippe voulait surtout paraître magnifique : les fêtes n'étaient pas interrompues, et les prodigalités du roi, les dons qu'il faisait à ses courtisans étaient si considérables, qu'il s'en repentait parfois ou s'en effrayait, comme on le voit par les curieuses ordonnances du 8 juillet et du 29 octobre 1344. Ses édits en faveur des foires de Champagne (juillet 1344) et pour améliorer la justice du parlement (décembre) n'offraient qu'une légère compensation de toutes les misères qui pesaient sur les classes laborieuses.

Philippe, dans l'occasion, n'en était pas moins dur à l'égard des nobles eux-mêmes; dans un de ces tournois magnifiques qui attiraient à Paris seigneurs, princes et rois, il fit arrêter quinze nobles bretons, parmi lesquels étaient les sires Olivier de Clisson, d'Avaugour, de Laval, de Montauban, de Malestroit; et sans procès, sans qu'on fît connaître le motif de leur supplice, ils furent décapités (novembre 1343). Philippe les accusa vaguement d'intrigues avec Édouard III. L'année suivante, trois barons normands furent également pris et mis à mort. Les amis, les parents des victimes, comme Jeanne de Clisson, comme Godefroi d'Harcourt, implorèrent la protection d'Édouard III contre *le soi-disant* roi de France et lui firent hommage, à l'exemple de Jean de Montfort, qui s'était échappé du Louvre et venait d'arriver en Angleterre (20 mai 1345). Déjà Édouard avait envoyé un défi solennel à Philippe; dès le 24 avril 1345, il ordonne au comte de Northampton, son lieutenant en Bretagne, de recommencer les hostilités; il ne se contente pas d'écrire à Clément VI pour accuser Philippe d'avoir rompu la trêve (26 mai), il s'efforce de rendre la guerre tout à fait populaire en Angleterre, en adressant des lettres circulaires à toutes les corporations du royaume (14 juin). Il se propose d'attaquer la France par la Flandre, la Bretagne et la Guyenne; mais Jean de Montfort, repoussé devant Quimper, meurt à Hennebon (26 septembre 1345). En Flandre, Édouard débarque à L'Écluse (juillet); il est reçu par Arteveld, qui propose de reconnaître comme comte de la province le jeune prince de Galles. Mais les bourgeois sont défiants; Arteveld a excité la jalousie et les craintes des gros métiers; il est tué dans une émeute à Gand (19 juillet) et Édouard s'empresse de regagner l'Angleterre (26 juillet). Vainement les députés des villes assurent le roi de leur amitié : s'il ne venge pas la mort de *son compère*, l'alliance avec la Flandre est désormais moins solide; de plus Édouard perd les secours d'un puissant auxiliaire. Guillaume, son beau-frère, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Frise, est tué au mois de septembre par les Frisons soulevés. L'empereur Louis de Bavière investit de ses fiefs son propre fils Guillaume que Philippe VI se hâte de reconnaître. La ligue des Anglais et des Flamands est totalement dissoute. Les Anglais ne sont heureux que dans leur attaque en Guyenne. Derby, dans une belle campagne, bat le comte de L'Isle-Jourdain, près de Bergerac (24 août), est encore vainqueur à Auberoche en Périgord (23 octobre), prend La Réole, Aiguillon, Montpezat, Villefranche, Angoulême, sans que Jean, duc de Normandie, à la tête d'une nombreuse armée féodale, puisse ou sache arrêter ces succès. Pour se procurer de nouvelles ressources, il fallut faire quelques concessions apparentes à l'opinion publique; les états généraux de la langue d'oil furent réunis à Paris le 2 février 1346, ceux de la langue d'oc à Toulouse sous la présidence de Jean, duc de Normandie (17 février); on fit de belles promesses pour obtenir des premiers la continuation de l'impôt sur les ventes, des seconds un fouage de dix sous d'argent, de tous le maintien momentané de la gabelle; mais les promesses furent bientôt oubliées. A la fin de l'année l'oppression était encore plus grande, et de nouvelles ordonnances sur la monnaie avaient achevé de porter partout le désordre et la désolation (13 juin, 2 octobre, 17 décembre).

Cependant le duc de Normandie, à la tête d'une grande armée, avait repris l'offensive dans le midi. Angoulême, Saint-Jean d'Angély, Tonneins sont emportés; mais la belle résistance de Mauni et du comte de Pembroke arrête l'armée royale devant Aiguillon, du mois d'avril au mois d'août 1346. Édouard était parti de Southampton (2 juillet) avec trente deux mille hommes pour défendre la Guyenne, lorsque la tempête le repoussa, dit-on, sur les côtes de Cornouailles; alors Godefroi d'Harcourt le décida à attaquer la Normandie, « pays ouvert, gras et planteureux en toutes choses, qui n'avoit pas vu la guerre depuis cent ans ». Les Anglais débarquent dans la rade de La Hougue (12 juillet), et divisés en trois colonnes, ils enlèvent Barfleur, Cherbourg, Valognes, Carentan, Saint-Lô, Caen, où le connétable est pris et dont les immenses richesses sont pillées (26 juillet) (1), Louviers, « où l'on faisoit la plus grande plenté de draperie », Verneuil, Pont-de-l'Arche, Vernon, Poissy (14 août); les environs de Paris, Nanterre, Ruel, Neuilly, Saint-Cloud, Boulogne, Bourg-la-Reine,

(1) Édouard y trouva, dit-on, copie d'un acte par lequel les Normands s'engageaient à faire, à leurs frais et avec leurs seules ressources, la conquête de l'Angleterre; il fit publier cet acte dans son royaume, pour exciter la colère de ses sujets contre la France.

sont brûlés. Philippe VI, bravé et menacé jusqu'au cœur du royaume, était furieux; son armée, acharnée au siége d'Aiguillon, n'avait pas le temps de revenir; déployant une grande activité, il fait appel aux barons, aux milices des villes, au dévouement national; ses alliés d'Allemagne, le valeureux Jean de Bohême, son fils l'empereur Charles IV, le duc de Lorraine, etc., accourent à son quartier général de Saint-Denis. Tous brûlent du désir de venger l'honneur de la royauté française; la position d'Édouard devient difficile et aventurée; il le comprend, trompe l'ennemi, passe la Seine à Poissy (16 août), met en déroute les bourgeois d'Amiens accourant à l'appel de Philippe, traverse le Beauvoisis pour se rapprocher des Flamands qui ont pris Béthune, et s'arrête à Airaines, à l'entrée du Ponthieu. Les ponts de la Somme étaient tous coupés ou défendus; Édouard semblait condamné à périr, lorsqu'un homme du pays lui indique le gué de Blanche-Tache, presque en face du Crotoi; le passage est forcé malgré la courageuse résistance de Godemar du Fay (24 août). Philippe, qui n'a pas perdu de temps, arrive au moment même du flux; il est forcé de remonter vers Abbeville; il se hâte pour qu'Édouard ne puisse échapper à sa vengeance, et l'immense cohue de l'armée française (soixante à soixante-dix mille hommes?) s'élance sur la route de Crécy. C'est là qu'Édouard, ne pouvant éviter le combat, s'est établi dans une excellente position, sur des collines au milieu des bois. Chevaliers français, gens d'armes, gens des communes couvraient le chemin, criant : *A mort! à mort!* on conseillait à Philippe de remettre la bataille au lendemain; mais quand il vit les Anglais, « le sang lui mua, car il les haïssoit », et il ordonna d'engager le combat. Les arbalétriers génois, dont les arcs mouillés ne peuvent lancer les flèches, reculent : « Or, tôt, s'écrie le roi, tuez toute cette ribaudaille, car ils nous empêchent la voie sans raison. » Cet ordre absurde est exécuté; la plus horrible confusion se met parmi les Français; la valeur de leurs chefs ne fait qu'augmenter le nombre des victimes; les braves archers anglais, bien disciplinés, avec leurs arcs hauts de six pieds, les gens d'armes du jeune prince de Galles, qui « gagne glorieusement ses éperons » dans cette journée, les canons ou bombardes, qui lançaient leurs boulets de pierre du sommet de la colline, assurent aux Anglais la victoire la plus complète. Le vieux roi de Bohême, une foule de princes, douze cents chevaliers, trente mille soldats sont égorgés. Philippe est entraîné, comme par force, loin du champ de bataille; les portes du château de Broie s'ouvrent à *l'infortuné* roi de France (et non pas à *la fortune* de la France, comme on l'a trop souvent répété), puis il se réfugie à Amiens (26 août 1346). C'était un grand désastre pour la chevalerie féodale, mais aussi pour la France; « le royaulme en fut depuis moult affoibli d'honneur, de puissance et de conseil », et de plus les Anglais allaient s'établir en France.

Pendant qu'Édouard venait assiéger Calais, défendu par Jean de Vienne (3 septembre), l'armée du midi, après avoir levé le siége d'Aiguillon, était licenciée comme celle du nord; Derby, passant la Charente, prit Taillebourg, Saint-Jean d'Angély, Poitiers (4 octobre) et s'en retourna triomphalement à Bordeaux. Dans le même temps, David Bruce, l'allié de la France, était battu et pris à Nevils'cross, près de Durham (17 octobre). Si Godefroi d'Harcourt repentant demandait à Philippe paix et miséricorde, les exactions financières du gouvernement excitaient les murmures, et des bourgeois de Paris et de Laon étaient cruellement punis pour intelligences vraies ou supposées avec le roi d'Angleterre.

On se prépara à venger le désastre de Crécy par de nouvelles mesures financières : arrestation des Italiens qui négociaient dans le royaume, confiscation de leurs biens (22 février 1347); altération des monnaies; extension de la gabelle; aide extraordinaire sur toutes les personnes non nobles, assemblées des états généraux à Paris (25 mars 1347). Le clergé accorda de nouveaux subsides.

Pendant le siége de Calais, les Flamands, qui avaient rappelé leur jeune comte Louis II de Mâle, voulurent le forcer à épouser Isabelle, fille d'Édouard III; mais Louis parvint à s'échapper de la captivité où ils le retenaient et se réfugia en France (5 mars 1347). Alors les Flamands envahirent l'Artois, s'emparèrent de tous les passages qui conduisaient à Calais par Gravelines, et repoussèrent toutes les offres de Philippe. Le roi aurait voulu sauver la ville que la famine commençait à presser; il s'avança à la tête d'une grande armée jusqu'au mont de Sangatte entre Wissant et Calais (27 juillet). Mais les approches de la ville étaient gardées ou protégées par des marais; Édouard rejeta toutes les propositions, et, retranché dans des positions inexpugnables, il refusa la bataille. Philippe, après tant d'efforts inutiles, s'éloigna tristement (2 août), et Calais fut forcé de se rendre (5 août) (*voy.* EUSTACHE DE SAINT-PIERRE). C'était une conquête importante; l'Angleterre était en quelque sorte réunie au continent, et Édouard avait raison de dire : « Je tiens les clefs de la France à ma ceinture. »

Une trêve de dix mois, qui devait être prolongée, fut conclue entre les deux rois; elle comprenait l'Écosse et la Bretagne, où Charles de Blois avait été vaincu et pris à La Roche-Derrien (28 juin 1347), mais où Jeanne de Penthièvre continuait de combattre avec le courage de Jeanne de Montfort. Les dernières années du règne de Philippe VI furent attristées par les ravages épouvantables de la *peste noire* ou *peste de Florence*; « la mortalité fut telle, dit le continuateur de Nangis, parmi les hom-

mes et les femmes, parmi les jeunes gens plutôt que parmi les vieillards, qu'on pouvoit à peine ensevelir les morts ». La cour de France ne fut pas plus épargnée que le peuple ; la reine, Jeanne de Bourgogne, sa bru, la duchesse de Normandie, son frère Eudes, duc de Bourgogne, la reine de Navarre, Jeanne de France, etc., succombèrent. Les Juifs, comme toujours, furent accusés d'empoisonner les fontaines et massacrés dans beaucoup de lieux : des bandes d'hommes presque nus, se *flagellant* de coups de discipline, parcoururent le nord de la France, et dans leur delire superstitieux commirent beaucoup de désordres qu'il fallut réprimer. Pendant ce temps, le roi continuait d'altérer les monnaies (onze ordonnances contradictoires en 1348, neuf en 1349) ; il faisait argent de tout, vendait les prévôtés, les offices subalternes, la légitimation aux bâtards, la noblesse aux vilains, la remise de leurs peines aux coupables. Il lui fallait payer ses prodigalités et ses fêtes que les malheurs n'avaient pas interrompues. Il fit cependant quelques dépenses utiles ; il avait été sur le point d'acheter la Provence, que Jeanne de Naples voulait lui vendre. Jayme II d'Aragon, pour lever une armée, qui devait lui rendre son royaume de Majorque, lui abandonna la seigneurie de Montpellier (18 avril 1349) ; quelques jours auparavant le roi avait heureusement terminé toutes les transactions entamées depuis 1343, avec Humbert II, dauphin du Viennois (*voy.* ce nom) ; le 30 mars 1349, ce seigneur, après avoir exigé des sommes considérables, céda tous ses domaines au jeune Charles, petit-fils de Philippe VI. La France passait pour la première fois le Rhône et commençait de toucher à sa limite naturelle des Alpes

En 1350, trois grands mariages redoublèrent les fêtes de la cour ; le roi épousa Blanche de Navarre le 19 janvier ; Jean, son fils, épousa également en secondes noces la mère du nouveau duc de Bourgogne, et Charles, dauphin du Viennois, Jeanne de Bourbon. Mais Philippe VI tomba bientôt malade à Nogent-le-Roi, et après avoir fait ses recommandations à ses deux fils, il céda au second, Philippe, duc d'Orléans, le comté de Valois, et mourut le 22 août 1350. Son corps fut enterré à Saint-Denis ; ses entrailles furent portées aux Jacobins de Paris, et son cœur à la Chartreuse de Bourg-Fontaine. De son premier mariage avec Jeanne de Bourgogne, il laissa deux fils et une fille, Marie, femme de Jean de Brabant, duc de Limbourg. Sa seconde femme Blanche mit au monde, après la mort du roi, une fille, Blanche, qui vécut jusqu'en 1371.

L. GRÉGOIRE.

Chronique de Froissart. — *Continuation* de Nangis, *Chroniques de Saint-Denis*. — Villani. — Walsingham, *Hist. Angliæ*. — Oudegherst. — *Ordonnances des rois de France*, t. II. — Rymer, *Fœdera, acta publica*. — D. Lobineau, D. Morice, *Hist. de Bretagne*. — D. Vaissette, *Hist. de Languedoc*. — Meyer, *Annales de Flandre*. — *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. 10 et 37. — Lévesque, *La France sous les cinq premiers Valois*. — De Choisy, *Hist. de France sous Philippe de Valois et Jean*. — Gaillard, *Hist. de la rivalité de la France et de l'Angleterre*. — Lingard, *Hist. d'Angleterre*. — Sismondi, Michelet, H. Martin, *Hist. de France*.

IV. PHILIPPE *rois de Castille et d'Espagne*.

PHILIPPE Ier *le Beau*, roi de Castille, fils de l'empereur Maximilien Ier et de Marie de Bourgogne, né le 22 juillet 1478, à Bruges, mort le 25 septembre 1506, à Burgos. A la mort de sa mère (1482), il fut mis en possession du gouvernement des Pays-Bas sous la tutelle de son père. A l'âge de dix-huit ans il épousa, à Lille, l'infante Jeanne, seconde fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille (21 octobre 1496). Quatre ans plus tôt, en 1492, ces deux souverains s'étaient pourtant engagés vis-à-vis de Charles VIII, en retour de la cession du Roussillon et de la Cerdagne, à ne jamais rechercher pour aucun de leurs enfants l'alliance de l'Autriche. Outre ce mariage, destiné à resserrer la ligue contractée avec l'empereur, ils en conclurent un autre entre leur fils unique, don Juan, et Marguerite d'Autriche (4 août 1497) ; mais don Juan mourut deux mois après d'une fièvre violente ; sa sœur aînée Isabelle, reine de Portugal, le suivit au tombeau (1498), et le seul fils qu'elle avait eu n'accomplit pas sa deuxième année (1500). Déclaré alors, du chef de sa femme, héritier présomptif de la couronne de Castille et d'Aragon, Philippe fut reconnu en cette qualité par les cortès de Tolède et de Saragosse (1502) ; puis, laissant sa femme à Madrid, il reprit le chemin des Pays-Bas. Étant arrivé à Lyon, il eut une entrevue avec Louis XII, et régla, avec l'assentiment de Ferdinand, le différend qui s'était élevé au sujet du partage des provinces de Naples. A peine l'ordre eut-il été envoyé au duc de Nemours de retirer ses troupes que le roi d'Espagne, démasquant ses intentions véritables, refusa d'accepter le traité et fit occuper tout le royaume de Naples. Justement irrité d'avoir servi d'instrument à la fourberie de son beau-père, l'archiduc accourut de la Savoie, où il se trouvait, pour se remettre, comme otage de la foi jurée, entre les mains du roi de France. Mettant à profit cette mésintelligence passagère, Louis s'empressa de signer avec ce prince la convention secrète de Blois (22 septembre 1504), qui dans la suite servit de base aux prétentions que Charles-Quint éleva sur le Milanais et la Bourgogne. Les principales clauses en étaient 1° que Charles de Luxembourg (depuis Charles-Quint), alors âgé de quatre ans, épouserait Claude de France, fille aînée de Louis XII ; 2° que l'empereur Maximilien donnerait à Louis XII l'investiture du duché de Milan ; 3° que les duchés de Bourgogne, de Milan, de Bretagne, de Gênes, les comtés d'Asti et de Blois, ainsi que tous les biens patrimoniaux du roi formeraient la dot de la princesse ;

4° que, si le mariage ne s'effectuait pas par la volonté du roi, le Milanais et la Bourgogne demeureraient au fils de l'archiduc. On fit de vaines instances pour déterminer Philippe à passer en Espagne. Se méfiant de son beau-père, qu'il savait ambitieux et capable de tout, il prétexta de la guerre contre le duc de Gueldre pour rester dans les Pays-Bas.

La reine Isabelle mourut sur ces entrefaites (26 novembre 1504) : elle avait bien institué sa fille Jeanne comme héritière universelle de ses États ; mais comme la folie de cette princesse la rendait incapable de gouverner elle-même, elle avait délégué la régence à Ferdinand jusqu'à la majorité de Charles de Luxembourg, son petit-fils. Ces dispositions n'étaient pas de nature à calmer l'irritation qui existait déjà entre Philippe et Ferdinand. L'un s'occupa donc de rassembler des troupes afin de passer en Espagne, où il comptait de nombreux partisans ; l'autre se mit en état de défense et gagna un allié puissant en obtenant du roi de France la main de sa nièce, Germaine de Foix. L'empereur, prévoyant les maux incalculables qui pouvaient sortir d'une telle lutte, offrit sa médiation, et, grâce à lui, un accommodement fut conclu à Salamanque, d'après lequel l'administration de la Castille serait partagée entre Jeanne, son mari et le roi Ferdinand, qui en resterait gouverneur perpétuel (24 novembre 1505). Malgré la rigueur de l'hiver, Philippe, accompagné de Jeanne, s'embarqua à Middelbourg; une tempête violente le jeta sur les côtes de l'Angleterre. Il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Henri VII ; mais ce prince, entrant dans les vues de Ferdinand d'Aragon, son allié, le retint sous divers prétextes pendant trois mois, et ne le laissa partir qu'après s'être fait livrer le comte de Suffolk, le dernier des prétendants à la couronne. A peine débarqué à La Corogne (avril 1506), Philippe vit accourir auprès de lui les principaux nobles de Castille et de Léon ; il refusa alors d'exécuter la convention de Salamanque, et ce fut comme en triomphateur qu'il s'avança avec une nombreuse armée à la rencontre de son beau-père. A la suite de l'entrevue qui eut lieu le 27 juin 1506, ce dernier, forcé de céder à la nécessité, consentit à abandonner le gouvernement de la Castille. On s'accorde à reconnaître que l'archiduc, pour atteindre ce résultat, avait déployé des talents peu ordinaires. Aussitôt roi, on ne voit plus en lui qu'un ivrogne et un débauché. Il y a dans ces reproches une exagération évidente : c'est à peine s'il eut le temps de les mériter pendant trois mois de règne. Il faut le louer pourtant de son traité d'alliance avec le roi de Navarre et de l'intention qu'il manifesta, trop ouvertement peut-être, de réformer les abus de l'inquisition. Il mourut à vingt-huit ans, pour s'être trop échauffé en jouant à la paume, ou empoisonné, suivant quelques-uns. L'administration de la Castille retourna bientôt à Ferdinand.

De son mariage avec Jeanne, Philippe avait eu deux fils, *Charles* et *Ferdinand*, qui furent empereurs, et quatre filles, *Isabelle*, reine de Danemark ; *Eléonor*, reine de Portugal puis de France ; *Marie*, reine de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, et *Catherine*, reine de Portugal (*voy.* ces noms). P. L.

Zurita, *Historia del rey Hernando el Catolico.* — Mariana, *De rebus hispanicis.* — Robertson, *Hist. de Charles V*, t. II. — Sismondi, *Hist. des Français*, XV. — Rosseeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, VII.

PHILIPPE II, roi d'Espagne, né à Valladolid, le 21 mai 1527, mort le 13 septembre 1598. Fils unique de l'empereur Charles-Quint, il fut élevé en Espagne, loin de son père par Siliceo, professeur de Salamanque, homme pieux, mais d'un caractère trop accommodant. Il apprit le latin, qu'il écrivit bientôt très-correctement, l'italien et le français ; il montra un goût prononcé pour les mathématiques et pour l'architecture ; il cultiva aussi la peinture et la sculpture. Quant aux exercices chevaleresques, il eut pour maître don Juan de Zuniga, qui, rempli de loyauté et de franchise, ne sut pas communiquer ses qualités à son élève. Dès sa jeunesse Philippe se fit remarquer par sa défiance et sa réserve ; il parlait avec lenteur; tout ce qu'il disait avait un air de réflexion qui n'était pas de son âge ; sa contenance était d'une gravité qu'on pouvait croire empreinte de mélancolie; il était doué d'un sang-froid qu'il ne démentit que rarement, même dans ses premières années. Investi de bonne heure, sous la direction d'un conseil, de la régence de l'Espagne, il épousa, en 1543, Marie de Portugal, qui mourut trois ans après. En 1548 il alla avec une suite des plus brillantes rejoindre son père à Bruxelles ; il venait d'organiser sa maison sur le modèle de la cour des derniers ducs de Bourgogne qui, par la multitude des charges et des serviteurs et par son étiquette minutieuse, contrastait singulièrement avec la cour de Castille jusqu'alors si simple. Malgré ses goûts, du reste éloignés du faste, il garda toujours autour de lui ce nombreux entourage, dont les dépenses énormes furent plus tard, mais en vain, censurées par les cortès. Pendant son séjour à Bruxelles, Philippe fut instruit avec soin par son père dans les secrets de la politique, et ne perdit depuis lors jamais de vue le but que Charles lui avait indiqué : étendre son pouvoir de manière à le rendre absolu, et maintenir par tous les moyens la foi catholique. Quoique bien moins habile que Charles, il mit à la poursuite de ces desseins une rare application et une patience à toute épreuve. Mais ce qui lui fit avant tout défaut, c'était l'affabilité et la grâce exquise de son père. Pendant les brillantes fêtes données en son honneur dans les principales villes des Pays-Bas, il resta froid, sévère et peu communicatif. D'une constitution assez chétive, il n'avait aucun goût pour les joutes et les tournois, où les

princes de l'époque aimaient encore à montrer leur adresse. Dès cette époque il préférait rester enfermé dans ses appartements, et ne se plaisait que dans l'entretien avec les quelques personnes qu'il daignait honorer de sa confiance. N'écoutant pas les représentations de son père, il blessa les sentiments des joyeux Flamands, habitués à voir leurs princes se produire dans les plus pompeuses fêtes. Quoiqu'il ne pût se faire d'illusion sur l'impopularité de son fils, Charles-Quint n'en essaya pas moins de lui assurer la dignité impériale; mais la résistance du roi des Romains Ferdinand, et la répulsion que les Allemands éprouvèrent pour les façons hautaines de Philippe, firent échouer ce projet.

En 1550 Philippe retourna en Espagne, après avoir laissé hors de ce pays une impression peu favorable. « Il parut désagréable aux Italiens, dit l'ambassadeur vénitien Suriano, détestable aux Flamands et odieux aux Allemands. » En revanche il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme par les Espagnols, qu'il préférait hautement aux autres peuples soumis à sa domination et dont il avait si complétement adopté la morgue et la foi ardente jusqu'au fanatisme; il ne parlait presque jamais d'autre langue que la leur. « Les Espagnols n'en sont pas à aimer et à vénérer leur roi, dit le Vénitien Contarini; ils l'adorent et craindraient d'offenser Dieu lui-même en trangressant ses ordres vénérés. » En 1554 il fut fiancé à Marie Tudor, reine d'Angleterre. Philippe, après des négociations conduites par son père avec une grande habileté, et qui réussirent malgré l'antipathie prononcée des Anglais pour cette alliance, arriva à Londres au mois de juillet, et célébra immédiatement son mariage avec Marie, qui, de onze ans plus âgée que lui et dépourvue d'attraits, ne lui inspira jamais une grande affection. Pour désarmer l'opinion publique, qui lui avait été si contraire, il fit un effort sur lui-même, et se montra poli et même prévenant; il paraissait souvent en public et accordait des audiences à qui lui en demandait. Ne se mêlant pas directement des affaires publiques pour ne pas blesser la susceptibilité nationale, il sut cependant par des façons détournées faire décider le rappel du légat, le cardinal Pole, dans l'espoir que les vertus et les talents de cet homme éminent rattacheraient pour toujours l'Angleterre au catholicisme. Il fut moins heureux dans sa tentative d'entraîner le parlement à se joindre à l'empereur contre la France. Bientôt ennuyé de la jalousie de Marie et de la contrainte qu'il s'imposait pour plier son caractère aux usages du pays, il quitta l'Angleterre et se rendit (septembre 1555) à Bruxelles auprès de son père, qui le 25 octobre suivant abdiqua en sa faveur la couronne d'Espagne.

Philippe venait d'être appelé à régner sur toutes les Espagnes, les Deux-Siciles, le Milanais, les provinces des Pays-Bas, la Franche-Comté, le Mexique et le Pérou; en son empire le soleil ne se couchait jamais. Il est vrai qu'il ne jouissait dans la plupart de ces pays que d'un pouvoir restreint; et ce n'était guère qu'en Castille et en Amérique que son autorité était absolue. Mais comme pour ses vastes desseins il avait besoin de pouvoir user librement de toutes les ressources de la monarchie, il chercha constamment à détruire les franchises et les priviléges qui l'empêchaient de lever sur la plupart de ses sujets des taxes arbitraires. Le principal moyen qu'il mit pour cela en œuvre fut l'inquisition, tribunal qui, dépendant entièrement de lui, mettait à sa merci l'honneur, la fortune et la vie de ses sujets. Il chercha donc dès les premiers temps de son règne à introduire cette juridiction dans les pays de sa domination, où elle n'était pas encore admise. Il réussit en Sicile, quoiqu'il fût obligé de n'y laisser fonctionner les inquisiteurs qu'avec modération. Mais les tentatives du même genre qu'il fit en 1563 à Naples et dans le Milanais échouèrent complétement. Il ne tint aucun compte de cet avertissement, et s'attacha quelque temps après à soumettre les Pays-Bas au joug de l'inquisition. Il y mit une opiniâtreté qui devait lui être fatale; il calculait qu'en favorisant l'inquisition, non-seulement il préparerait la voie à son autocratie, mais qu'il se placerait encore, aux yeux de tous les catholiques ardents, comme le gardien inébranlable de la foi; car il avait conçu l'espoir d'établir pour toujours en Europe la prépondérance de l'Espagne, sur les relations que le parti catholique ne pouvait manquer de nouer avec un défenseur aussi zélé de la religion, le seul qui ne transigeât jamais avec l'hérésie. Ce que Charles avait cherché à obtenir par de grandes entreprises militaires, Philippe, qui ne se sentait ni goût ni talent pour la guerre, le poursuivait par des intrigues, par des machinations secrètes, moyen d'agir qui convenait le mieux à son caractère circonspect et astucieux. Bien que sincèrement attaché aux formes les plus rigides de l'Église romaine, il nourrissait cependant les arrière-pensées les plus ambitieuses en s'imposant, pour le maintien de la religion, des sacrifices qui pouvaient paraître désintéressés; il considérait comme un devoir l'extermination des hérétiques, et, s'il les envoyait par milliers au gibet ou au bûcher, était persuadé que ces exécutions rentraient dans son rôle de vengeur inexorable de la foi, qui devait soumettre toute la chrétienté à son influence.

Dès son avénement ces visées astucieuses et hardies, qui donnent la clef de tout son règne, étaient déjà bien arrêtées dans son esprit, qui ne s'affectait pas des grands embarras dans lesquels, malgré tout l'éclat extérieur de son trône, il se trouvait placé pour le moment. Il avait trouvé le trésor presque vide, grevé d'une dette de plus de trente millions de ducats; les sources des revenus ordinaires étaient taries, le crédit

anéanti. En ce moment il se voyait attaqué et par la France et par le pape Paul IV (*voy.* ce nom), qui, connaissant la pénurie de Philippe, croyait l'instant venu de chasser les Espagnols d'Italie. Philippe résolut de faire amasser en Castille, par tous les moyens légaux ou non (1), le plus d'argent possible. Étant enfin parvenu à décider l'Angleterre à déclarer la guerre à la France, il put de plus réunir une armée de cinquante mille hommes, qui remporta le 9 août 1557, sous les murs de Saint-Quentin, une victoire complète sur les vingt-quatre mille Français que le connétable de Montmorency amenait au secours de la ville. Philippe, qui se trouvait alors à Cambrai, d'où il surveillait les opérations, sans les conduire lui-même, comme l'aurait désiré son père, fit vœu d'élever en l'honneur du saint du jour (saint Laurent), à l'intercession duquel il attribuait le gain de la bataille, un témoignage éclatant de sa reconnaissance; ce fut de l'accomplissement de ce vœu que sortit l'Escurial. Au lieu de marcher sur Paris, comme le conseillait son général en chef, le duc de Savoie, Philippe toujours prudent, aimant à procéder méthodiquement, voulut d'abord se rendre maître de la Picardie, où il prit Saint Quentin, Le Catelet, Ham, Noyon et autres places; à la fin d'octobre, voyant ses forces très-réduites par le départ des Anglais et la désertion des Allemands, il mit ses troupes en quartier d'hiver. Dans l'intervalle le vice-roi de Naples, le duc d'Albe, avait envahi les États pontificaux, et aurait pu dès la fin de 1556 s'emparer de Rome même, si le roi ne lui eût recommandé d'user envers le pape des plus grands ménagements, de le forcer seulement à la paix et de ne pas causer sa ruine. Rejeté dans le royaume de Naples par l'armée du duc de Guise, le duc d'Albe vint après le départ des Français camper de nouveau aux environs de Rome (août 1557). Le pape, ne pouvant plus compter sur aucun secours, se vit forcé de traiter; Philippe accepta immédiatement ses ouvertures, décidé à faire cesser à tout prix la fausse position où le plaçait son antagonisme avec le souverain pontife, auquel il restitua tous ses États. Il obligea même le duc d'Albe à demander publiquement pardon pour avoir porté les armes contre l'Église.

L'Italie ainsi pacifiée, Philippe s'apprêta à pousser activement la guerre contre les Français qui avaient envahi la Flandre; ses troupes, conduites par le comte d'Egmont, rencontrèrent l'ennemi à Gravelines, et lui firent subir une éclatante défaite (juillet 1558). Il vint rejoindre Egmont avec trente mille hommes, qu'il avait pu recruter grâce à l'énorme subside de cinq millions de florins, voté pour cette année par les Pays-Bas; il alla avec toute son armée s'établir sur l'Authie, tandis que le roi de France Henri II se plaçait en face de lui avec des forces à peu près égales. On s'attendait tous les jours à une bataille décisive, lorsqu'on apprit la conclusion d'une trêve, qui fut suivie de négociations actives pour la paix. Philippe, effrayé de voir déjà depensés les millions qu'il avait eu tant de peine à se procurer, avait écouté les propositions d'accommodement, que son prisonnier, le connétable de Montmorency (*voy.* ce nom), avait été autorisé à lui faire. Ses envoyés au congrès de Cercamp surent habilement cacher aux Français le délabrement des finances espagnoles; le 3 avril 1559 fut signé le traité de Câteau-Cambrésis, qui était des plus avantageux pour Philippe. Pour resserrer l'union entre les deux pays, il épousa Isabelle de France, qui d'abord avait été destinée à son fils don Carlos. Marie Tudor était morte quelques mois auparavant; presque en même temps Philippe avait perdu son père, dont il avait jusqu'à la fin suivi les conseils avec docilité.

Après s'être ainsi tiré avec bonheur d'une situation des plus critiques, Philippe s'apprêta à retourner dans sa chère Espagne, abandonnant le gouvernement des Pays-Bas à sa sœur naturelle, Marguerite, duchesse de Parme (*voy.* ce nom). Il la présenta aux états généraux, qu'il convoqua à Gand (août 1559). Il y entendit des remontrances fermes, réclamant au nom des franchises du pays le renvoi de plusieurs milliers de soldats espagnols, qu'il continuait malgré la paix à garder dans les provinces. Il promit d'éloigner bientôt ces troupes; mais il répondit par un refus péremptoire à toutes les demandes tendant à faire mitiger les peines cruelles édictées par Charles-Quint contre les hérétiques. Le 20 août il quitta les Pays-Bas qu'il ne devait plus revoir. Arrivé en Espagne, il fixa son séjour à Madrid, qui devint dès lors la capitale du royaume. Un de ses premiers soins fut de veiller à l'exécution la plus rigoureuse des terribles lois prononcées contre l'hérésie, qui pendant son absence avait commencé à se répandre en Espagne; plusieurs milliers de personnes furent brûlées, d'autres condamnées à la prison perpétuelle et privées de leurs biens; en peu d'années toute trace de protestantisme disparut en Espagne.

Philippe se mit ensuite à modifier complétement l'administration générale de son empire: au lieu de confier, comme l'avait fait son père, les affaires importantes à une assemblée composée de membres appartenant aux divers pays de la monarchie et dont chacun était apte à sauvegarder les intérêts de sa patrie, il plaça à la tête du gouvernement un conseil d'État, où il n'appela presque exclusivement que des Castillans, ce qui indisposa notamment les habitants

(1) Ainsi plusieurs riches particuliers furent contraints de faire des prêts sur parole; mais l'attentat le plus odieux contre la propriété privée fut la confiscation de l'argent, que les marchands recevaient des Indes, et en retour duquel on ne leur assura que l'intérêt au taux ordinaire. Cette mesure inique, qui produisit un nombre considérable de banqueroutes, fut employée périodiquement de 1555 à 1560. Plus tard Philippe y eut encore plusieurs fois recours.

des Pays-Bas. Les autres conseils, tels que celui des finances, celui de la guerre, etc., et dont Philippe augmenta peu à peu le nombre jusqu'à onze, furent subordonnés au conseil d'État, qui fit naturellement prédominer en toutes choses l'intérêt espagnol. Les premiers membres de ce conseil d'État furent pris dans l'entourage le plus proche du roi : c'étaient le duc d'Albe, Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, le duc de Feria, don Manrique de Lara et don Antonio, prieur de Tolède. Les deux premiers étaient le plus en avant dans la faveur de Philippe; il régnait entre eux une inimitié profonde, qui divisa toute la cour en deux camps qui se faisaient une guerre acharnée. Cette discorde exerça une grande influence sur la marche du gouvernement; chaque nomination, chaque question importante devenait entre les deux chefs de parti une occasion de lutte, ce qui empêchait toute prompte expédition des affaires. Mais Philippe ne demandait pas mieux que de voir cette ardente rivalité se perpétuer; il n'assistait presque jamais aux séances du conseil d'État, afin de laisser aux deux adversaires toute latitude d'exprimer librement leurs opinions toujours contraires; il pensait que ces discussions animées devaient lui fournir le plus de renseignements et d'avis possible, ce dont il éprouvait le plus grand besoin, ayant reçu de la nature un esprit peu inventif et ne sortant guère de son cabinet. Mais il résulta de cet état de choses un très-grave inconvénient : le roi, qui manquait entièrement d'initiative et qui hésitait longtemps à prendre une résolution, fut plus lent que jamais à se prononcer pour l'une ou l'autre des opinions émises par ces ministres. Extrêmement jaloux de son autorité, il mettait en jeu tous les artifices, pour paraître ne subir l'influence exclusive d'aucun de ses favoris et pour tenir la balance égale entre eux. A l'opposé de son père, il ne voulait pas avoir de ministre sur lequel il se serait reposé pour l'exécution de ses volontés; il voulait être instruit de tout, pour décider tout par lui-même; ses ministres ne devaient s'occuper que des choses sur lesquelles il jugeait à propos de les consulter (1). Il entretenait dans son royaume comme à l'étranger un grand nombre d'espions qui l'informaient des plus petits détails de ce qui pouvait l'intéresser. Ces renseignements, il ne les communiquait que rarement à ses ministres, et quand il leur demandait un avis, il ne leur exposait souvent la situation que très-imparfaitement, altérait même dans ce but le texte des dépêches, parce que, toujours rempli de soupçons, il n'accordait à personne une entière confiance. En voulant ainsi tout connaître et tout diriger, il assumait sur lui une tâche énorme, à laquelle il suffisait par son aptitude extraordinaire pour le travail de cabinet. Très-économe de son temps, n'assistant que très-rarement aux fêtes de la cour, et ne donnant des audiences qu'à des intervalles très-éloignés, il avait pour unique plaisir de lire et de méditer les délibérations des conseils, les rapports, pétitions et autres pièces, qui s'accumulaient sur sa table. « Aidé quelquefois par un seul secrétaire, dit M. Ranke, souvent retiré dans une solitude complète, il gouvernait ses États, tenait le reste du monde dans une espèce de surveillance, mettait en mouvement les ressorts secrets de la majeure partie des affaires, et se montrait tout à fait infatigable (1). »

Après avoir ainsi esquissé le mode de gouvernement introduit par Philippe, nous allons reprendre le récit des principaux événements de son règne. Dans les Pays-Bas, après que les troupes espagnoles eurent enfin été éloignées en 1561, le mécontentement recommença à la suite de l'établissement de dix-sept évêchés au

(1) « Peu à peu cependant, dit M. Ranke, Ruy Gomez obtint la prépondérance, tant il se conduisit habilement avec son maître, tant il possédait l'art de l'influencer sans qu'on s'en aperçût, tant il fut en cela favorisé par ses fonctions de *sommeillier du corps*, qui lui permettaient d'approcher constamment du roi. Le duc d'Albe exerça, à la vérité, toujours une influence décisive dans les affaires de la guerre; mais Ruy donna à la monarchie elle même une direction pacifique. Dans les cas douteux il opinait toujours pour la conciliation; les finances et l'administration intérieure étaient presque entièrement dans ses mains. » Il garda l'affection du roi jusqu'à sa mort (1572); un instant seulement il fut éclipsé par le cardinal Espinosa, auquel Philippe accorda pendant deux ans un crédit sans égal, pour le précipiter ensuite dans le néant, d'où il l'avait tiré à cause de ses talents hors ligne. La faction qu'avait dirigée Ruy Gomez se plaça après sa mort sous la conduite de Quiroga, archevêque de Tolède, du marquis de los Velez et d'Antonio Perez; les autres principaux conseillers de Philippe de 1573 à 1579, furent le duc d'Albe, le marquis d'Aguilar, le comte de Chinchon et le prieur don Antonio de Tolède. Peu à peu les comtes Zapata et Ayala, fils de chefs du parti des *communeros*, abattu sous Charles-Quint, gagnèrent de l'influence, et, vengeant les injures de leur père, amenèrent la chute de los Velez et de Perez (1579). Le roi procéda alors à une réorganisation complète de son ministère, dont il sera parlé plus loin.

(1) « On trouverait difficilement dans l'histoire, dit M. Gachard dans son *Rapport* en tête de la *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas* (Bruxelles, 1852-1854, 2 vol., in-4°) un prince qui ait travaillé autant que lui. Les correspondances de ses vice-rois, de ses généraux, de ses ambassadeurs, les rapports de ses ministres, les consultes de ses conseils sont pleins d'apostilles et d'observations écrites de sa main. Non-seulement il lisait les pièces qui lui étaient adressées, mais il revoyait attentivement les minutes de ses secrétaires et souvent il y faisait des corrections. Il poussait si loin ce que j'appellerai la manie des annotations, que si dans le déchiffrement qui avait été fait d'une pièce il rencontrait un nom de personne ou de lieu mal écrit il prenait la peine de le rectifier; si quelque passage, même insignifiant, paraissait obscur, il le signalait à ses secrétaires.... Cette application dans le cabinet, cette volonté de tout voir par lui-même, eussent été des vertus dans un prince qui n'aurait régné que sur des États de peu d'étendue; dans un monarque qui avait à gouverner de vastes royaumes, et dont la politique était mêlée aux événements de l'Europe entière, elles étaient de véritables, de graves défauts. Jointes à l'indécision, qui formait un des traits dominants du caractère de Philippe, elles eurent les plus funestes conséquences. Ce prince examinait, délibérait, lorsqu'il aurait dû agir; comptant sans cesse sur le bénéfice du temps. (« Le temps et moi, disait-il souvent, nous en valons bien deux autres. ») On pourrait affirmer que la plupart des malheurs de son règne furent dus à son irrésolution et à sa lenteur. »

lieu des trois qui existaient auparavant. Cependant il n'y avait pas cette fois matière à blâme; car les évêques ne pouvaient, à cause de l'étendue démesurée de leurs diocèses, veiller à la conduite de leur clergé ni aux besoins de leurs ouailles. Mais les populations excitées par la noblesse, dont les intérêts se trouvaient lésés par cette innovation, la virent du plus mauvais œil. Les grands seigneurs étaient irrités de la prépondérance que le cardinal de Granvelle avait su acquérir dans la direction des affaires, et rompirent à la fin ouvertement avec lui. La plupart des faits qui se passèrent ensuite dans les Pays-Bas ont été rapportés aux articles MARGUERITE DE PARME, GUILLAUME D'ORANGE, le duc d'ALBE, auxquels nous renvoyons, nous bornant ici à les compléter.

Le roi s'était résigné à sacrifier Granvelle au ressentiment des grands, qui prirent en main le timon des affaires. Cependant la tranquillité ne se rétablit pas; et, quoique les lois contre les hérétiques ne fussent plus exécutées que très-mollement, à cause du nombre toujours croissant des réformés, le fantôme de l'inquisition d'Espagne, que le roi était soupçonné de vouloir introduire, empêchait le rétablissement de la confiance, ébranlée par le déficit des finances, qui se montait par an à 600,000 florins. Le seul remède était de convoquer les états généraux et de les charger de redresser les griefs de la nation. Mais Philippe était bien décidé à ne jamais user de ce moyen, ainsi qu'à ne pas écouter ses ministres, qui lui conseillaient de se rendre en personne dans les Pays-Bas. Capable, comme on le disait, de donner dans son palais des lois à toute la chrétienté, il avait, à cause de son tempérament lymphatique, une antipathie insurmontable pour les fatigues d'un long voyage. Les seigneurs députèrent alors à Madrid le comte d'Egmont pour exposer fidèlement au roi toute la gravité de la situation, compliquée encore du mécontentement causé par la récente publication des décrets du concile de Trente. Quoique momentanément brouillé avec le pape à cause de la préséance accordée par celui-ci à la France sur l'Espagne, Philippe avait donné force de loi dans son royaume à l'ensemble des décisions du concile, qui abaissait cependant le pouvoir des princes devant l'autorité pontificale. Egmont fut personnellement très-bien accueilli par le roi. D'un naturel vain, le comte fut si flatté de cette réception, qu'il se contenta des réponses vagues de Philippe au sujet de l'adoucissement des édits de religion, principal objet de sa mission. De retour à Bruxelles, il annonça que le roi était tout disposé à céder aux réclamations du pays. Mais toute illusion cessa bientôt : Philippe écrivit qu'il préférait de perdre mille fois la vie plutôt que de permettre un seul changement en matière de foi. Marguerite de Parme, alarmée des imprécations provoquées par cette déclaration, pria pour la centième fois son frère de venir s'assurer lui-même des difficultés de la situation. A toutes ces instances le roi ne répondit que par sa fameuse lettre datée du bois de Ségovie (17 octobre 1565), et où il refusait de nouveau toute concession. « Nous allons voir maintenant le commencement d'une belle tragédie », dit Orange en entendant lire cette dépêche, qui excita en effet une fermentation générale et qui provoqua le *compromis des nobles*, protestation énergique contre tout essai d'établir l'inquisition. Une partie des habitants, effrayés par mille faux bruits, émigrèrent surtout en Angleterre, où, rejoints plus tard par leurs compatriotes, fuyant la tyrannie du duc d'Albe, ils transplantèrent, au grand préjudice des Provinces, l'industrie des tissus de laine et de soie. Le 5 avril 1566 Marguerite fut obligée de donner audience à deux cents nobles confédérés, qui demandèrent énergiquement la convocation des états et la suspension des édits de religion. A la suite d'un incident de leur réception, ils adoptèrent le nom de *gueux*, bientôt appliqué à tout le parti des mécontents, qui devint de plus en plus hardi, en voyant la perplexité de la régente dépourvue de troupes et d'argent. Sur de nouvelles instances de Marguerite, qui envoya à Madrid le marquis de Berghes et le baron de Montigny, Philippe (juillet 1566) accorda enfin quelques concessions extrêmement limitées; mais en même temps il protestait secrètement devant notaire qu'il ne prenait pas cette mesure de son plein gré et qu'il se réservait de la regarder comme non avenue. Du reste, elle ne fit qu'accroître l'agitation, qui finit par faire explosion. Dans presque tout le pays la populace se rua sur les églises, chapelles, couvents, hôpitaux et autres édifices religieux, les pilla et les saccagea; cette œuvre de dévastation s'accomplit en moins de quinze jours (août 1566), sans que les autorités fussent en état de s'y opposer. La régente, obligée d'avoir recours aux confédérés pour rétablir la tranquillité, n'obtint leur aide qu'après avoir accordé aux réformés le libre exercice de leur culte. Philippe apprit ces nouvelles avec son calme habituel, et fit discuter en conseil le parti qu'il y avait à prendre. Contrairement à l'avis de Ruy Gomez, du duc de Feria et de Perez, la majorité opina pour un châtiment exemplaire des fauteurs de troubles; le roi s'y rallia, heureux d'avoir un prétexte pour une répression sanglante, par laquelle il pensait se débarrasser pour toujours des franchises des Pays-Bas. Pendant qu'il faisait dans ce but recruter des troupes, la régente, qu'il laissait comme d'habitude sans instructions, fit en quelques mois rentrer tout le pays sous l'autorité du roi; elle étouffa les tentatives de révolte des confédérés, et força les villes les plus puissantes et les plus turbulentes, telles que Valenciennes, Gand, Anvers et Amsterdam, à recevoir des garnisons; l'exercice du culte réformé fut de nouveau prohibé sous peine de mort. Tout cela ne pouvait satisfaire Philippe, qui persista à en-

voyer le duc d'Albe avec une forte armée dans les provinces pour y venger d'une manière terrible l'outrage fait à la religion et à la dignité royale. Orange, mis par ses espions au courant des projets sanguinaires du roi, quitta le pays avec plusieurs de ses amis.

Avant de continuer le récit de la nouvelle et importante phase du règne de Philippe, nous allons exposer les rapports qu'il avait eus jusqu'alors avec les autres puissances. En 1559 il avait envoyé contre les corsaires africains qui, aidés par les Ottomans, ravageaient régulièrement les côtes d'Italie et d'Espagne, une flotte de plus de cent bâtiments et quinze mille soldats, sous la conduite du duc de Medina-Cœli. Ce général brave, mais peu capable, perdit un temps précieux à s'emparer de l'île de Djerbé et à y réparer les fortifications de la ville, au lieu de marcher droit sur Tripoli, où régnait Dragut, le féroce chef de pirates. Ce retard permit à l'amiral turc Piali d'arriver avec quatre-vingt-six galères; ayant enveloppé la flotte espagnole, les Turcs prirent trente vaisseaux, en coulèrent dix-sept, et firent huit mille hommes prisonniers; ils reprirent ensuite Djerbé après une héroïque défense dirigée par Alvaro de Sande. En 1563 le dey d'Alger Hassem, qui en 1558 avait taillé en pièces les Espagnols envoyés à la conquête de Tlemcen, vint assiéger simultanément Oran, Merz-el-Kébir et Tunis, les seules possessions espagnoles sur la côte d'Afrique. Philippe, qui en 1562 avait perdu par une tempête une vingtaine de galères destinées à secourir ces colonies, fit des efforts inouïs pour équiper une nouvelle flotte; tel était l'épuisement de ses ressources, qu'il lui fallut retenir les vaisseaux qui devaient servir d'escorte aux galions des Indes, pour réunir trente-quatre galères qui, sous le commandement de Fr. Mendoza, furent expédiées contre les Algériens. Mendoza tomba à l'improviste sur les vaisseaux de Hassem et les dispersa; le dey alors opéra sa retraite. L'année suivante Philippe, secondé par le pape, les Génois, les Florentins et les Portugais, équipa quatre-vingt-huit vaisseaux, qui allèrent détruire Penon de Velez, formidable nid de pirates. Soliman II s'apprêtait à venger cet échec des armes musulmanes, lorsque sa colère fut détournée sur les chevaliers de Malte, qui venaient de capturer le *galion des sultanes*; en 1565 il envoya quarante mille hommes d'élite, montés sur douze cents bâtiments, faire le siége de Malte, que le grand-maître La Valette (*voy.* ce nom) défendit avec une bravoure indomptable contre ces forces supérieures. Un renfort considérable, envoyé par le vice-roi de Sicile Garcie de Tolède, obligea les Turcs à lever le siége (1). La mort de Soliman mit fin pour le moment aux attaques des Turcs contre les chrétiens.

Quant à ses relations avec la France, Philippe n'avait cessé depuis 1559 d'encourager le gouvernement de ce pays à sévir contre l'hérésie; il redoutait l'extension du protestantisme en France, d'abord à cause du contre-coup qui en pouvait résulter dans les Pays-Bas, et ensuite parce que le chef des huguenots, Antoine de Bourbon, réclamait de l'Espagne la Navarre comme l'héritage de ses pères. Lorsque Antoine fut devenu lieutenant général du royaume et que le calvinisme eut acquis une certaine prépondérance à la cour, les alarmes de Philippe redoublèrent. Le cardinal Granvelle lui suggéra alors l'idée de s'adresser directement à Antoine et de se le concilier en lui faisant espérer la remise de l'île de Sardaigne en compensation de la Navarre. Antoine accepta immédiatement cette offre, qui ne devait être qu'un leurre, se déclara entièrement dévoué au roi d'Espagne, et se mit à la tête du parti catholique, qui put ainsi, lorsque les excès des huguenots eurent provoqué la première guerre de religion, résister avec succès à ses adversaires. La mort d'Antoine épargna à Philippe la peine de chercher des moyens d'éluder ses promesses. Pendant les années suivantes, le roi d'Espagne continua de pousser la cour de France à refuser toute concession aux réformés. Le duc d'Albe, qu'il députa auprès d'elle lors de la fameuse entrevue de Bayonne (1565), fit tous ses efforts pour engager Catherine de Médicis à prendre contre les sectaires les mesures de répression les plus énergiques; il conseilla même de faire mettre à mort, sans forme de procès, les cinq ou six chefs du parti huguenot. Mais Catherine refusa formellement d'entrer dans ces vues; le duc alors osa déclarer que son roi se placerait lui-même à la tête des catholiques de France pour arrêter les progrès de l'hérésie. Cette audacieuse déclaration causa entre les deux cours une grande froideur qui subsista jusqu'en 1567.

Revenons maintenant à l'expédition du duc d'Albe dans les Pays-Bas, qui devait être si fatale pour l'Espagne, en provoquant une insurrection sans cesse renaissante, et qui empêcha Philippe d'employer toutes ses ressources à poursuivre en Europe ses projets d'envahissement, qui sans cela auraient eu grande chance de réussite. Le duc arriva à Bruxelles en août 1567, accompagné de dix mille hommes de troupes aguerries, et muni de pouvoirs illimités pour soumettre toute rébellion future et pour punir ceux qui avaient pris une part quelconque aux derniers troubles. La régente ne conserva plus qu'une autorité nominale; aussi donna-t-elle sa démission lorsque l'arrestation des comtes d'Egmont et de Horn eut été ordonnée, sans qu'elle eût même été consultée. Le duc institua ensuite le *conseil des troubles*, tribunal investi des pou-

(1) Ce secours arriva beaucoup plus tard que les promesses du vice-roi ne l'avaient fait espérer. La plupart des historiens ont attribué ce retard aux instructions secrètes de Philippe, qui n'aurait voulu risquer sa flotte qu'à la dernière extrémité; mais il est peu probable que le roi ne sentît pas l'importance majeure de sauver à tout prix le boulevard qui seul empêchait les Turcs de dominer dans la Méditerranée.

voirs les plus exorbitants, qui violait les franchises du pays, que Philippe avait confirmées deux fois par son serment. Ce tribunal, qui fut bientôt appelé justement le *conseil de sang*, devait juger les hérétiques, les séditieux et tous ceux qui ne leur avaient fait aucune résistance. En quatre mois il fit exécuter plus de mille personnes, et confisqua leurs biens ainsi que ceux d'un bien plus grand nombre d'accusés, qui parvinrent à se sauver à l'étranger. « Bientôt chacun sentit à tout moment, comme le désirait le duc, sa maison près de crouler sur sa tête. » Chaque cruauté, chaque illégalité du duc fut approuvée par Philippe, comme le prouvent les annotations écrites de sa main à la marge des dépêches de Flandre. Aux vives représentations de son cousin l'empereur Maximilien II au sujet de l'oppression qui accablait les habitants des Pays-Bas, il répondit : « Je ne voudrais pas, au risque de perdre la souveraineté des Pays-Bas, agir autrement que je ne l'ai fait, dût même le monde entier tomber en ruines sur ma tête. » Il écrivit au duc qu'en ordonnant l'exécution d'Egmont et de Horn il n'avait fait qu'obéir à la justice et à son devoir. Il fit lui-même procéder à l'arrestation du baron de Montigny, qui, envoyé auprès de lui précédemment par Marguerite, avait été jusqu'alors retenu à Madrid. Après que Montigny eut été condamné à mort en vertu d'un arrêt prononcé par le duc d'Albe, Philippe dirigea en personne, dans le plus grand secret, les préparatifs de l'exécution de cette innocente victime; après l'avoir fait étrangler par la *garrote*, il fit déclarer que le baron avait succombé à une fièvre violente. Mais il ne chercha pas à effacer aux yeux de la postérité les traces de cet assassinat juridique; selon ses idées la prérogative royale comprenait le droit de vie et de mort sur tous ses sujets. Toutes les pièces concernant la condamnation et l'exécution de Montigny ont été retrouvées dans les archives de Simancas.

Les recherches faites dans ce précieux dépôt ont fourni moins d'éclaircissements qu'on ne l'espérait, sur un autre événement encore plus sinistre du règne de Philippe, la mort de son fils don Carlos. Mais des documents trouvés en d'autres lieux ont permis de rétablir à ce sujet la vérité si longtemps altérée par des inventions romanesques. Le caractère fantasque, emporté et tyrannique de Carlos, était devenu encore plus intraitable depuis qu'il avait eu à la suite d'une chute dangereuse à subir l'opération du trépan. Dès ce moment ce jeune prince s'abandonna à la vie la plus déréglée et se livra à des excentricités étranges, touchant parfois à la folie. Philippe le tint longtemps éloigné de toute participation aux affaires, ce qui blessa profondément Carlos, qui regrettait surtout de ne pouvoir se livrer à son goût pour la guerre. Puis il lui laissa prendre une certaine part au gouvernement, le fit assister aux délibérations du conseil d'État, et l'initia à l'art de la politique. Mais il s'aperçut bientôt que son fils, incapable de conduire une vaste monarchie, ne suivrait ni ses vues ni ses principes; de plus, il avait constaté chez Carlos quelques penchants pour l'hétérodoxie. Dès lors il résolut de l'écarter à tout jamais du trône; il le confina de nouveau dans une position subalterne. Carlos, humilié, prit le parti de s'y soustraire par la fuite, et fit des préparatifs pour s'enfuir en Allemagne. Philippe, qui en fut prévenu, lui fit enlever tous les moyens de fuir, et le fit garder à vue dans le palais. Apprenant qu'il était prisonnier, Carlos s'écria qu'il était poussé à bout et qu'il se tuerait. Philippe fit immédiatement instruire le procès de son fils par le conseil d'État (janvier 1568). Cet éclat donna lieu à l'instant aux plus sinistres pressentiments sur le sort du malheureux infant; car « dit un historien, la dague de Philippe suivait de près son sourire ». Et en effet dans plusieurs lettres intimes, Philippe, tout en déplorant la triste nécessité de sa rigueur, annonce que ce n'est pas une punition temporaire qu'il veut infliger à son fils, mais « que le remède qu'il se propose d'appliquer ne consiste ni dans le temps ni dans les expédients ». Soumis à une réclusion des plus pénibles pour son caractère fougueux et aimant le mouvement, Carlos, comme il était facile de le prévoir, tomba dans une espèce de frénésie et essaya à diverses reprises d'attenter à sa vie. Arrêté dans ses projets de suicide, il adopta, pris d'une fièvre ardente, la manière de vivre la plus nuisible à son état. Sa constitution, minée depuis longtemps par la maladie, succomba enfin. La conclusion à tirer de ces faits, qui sont prouvés par les rapports du nonce du pape, par les lettres des ambassadeurs français et autres pièces authentiques, est que si Philippe n'ordonna pas la mort de son fils, il la désirait et qu'il la détermina indirectement par les traitements qu'il lui fit subir. Si sur ce point la tradition populaire ne s'est pas trompée, il faut en revanche reléguer parmi les fables les assertions de Saint-Réal et de Leti, qui, tirant parti de la coïncidence de la mort de Carlos et de celle de la reine Isabelle, prétendaient que Carlos avait éprouvé pour sa belle-mère une passion criminelle, qu'elle aurait partagée, et que Philippe avait, pour venger son honneur, fait exécuter en secret les deux coupables. Tous les documents de l'époque s'accordent au contraire à établir qu'Isabelle fut traitée jusqu'à la fin par son mari avec la plus grande douceur, et que Philippe ne cessa de lui porter une affection sincère, la seule qu'il ait peut-être ressentie. Douée d'un cœur excellent, Isabelle témoigna, il est vrai, ouvertement beaucoup d'intérêt au malheureux Carlos, qui à son tour lui manifestait une profonde vénération; mais il y a un abîme entre ces sentiments de pure amitié et un amour coupable (*voy.* Hefereich, *Don Carlos* dans le *Historisches Taschenbuch* de Raumer, année 1859).

Revenant aux affaires générales, remarquons combien Philippe, se perdant dans l'infinité des détails de ses intrigues sans nombre, savait peu reconnaître les voies simples et sûres qui mènent au succès. Au lieu de mettre tous ses soins à réparer ses finances, afin de pouvoir à un moment donné, comme il en avait le dessein, imposer avec autorité ses volontés à l'Europe, il avait provoqué de gaieté de cœur l'insurrection des Pays-Bas, qui lui occasionnait des dépenses énormes en argent et en hommes. Sans tenir compte de ces graves embarras, il poussa à la révolte par des traitements iniques les Morisques, qui depuis longtemps habitués à respecter la souveraineté des chrétiens, n'avaient donné lieu à aucune plainte. En 1567 il rendit, contre l'avis du duc d'Albe et à l'instigation du cardinal Espinosa, une ordonnance prescrivant aux Morisques sous les peines les plus sévères, de renoncer à leurs usages les plus anciens et les plus sacrés, à leurs fêtes et cérémonies, et même à leur idiome, auquel ils devaient dans le délai de trois ans substituer le castillan. Dès les premiers jours de 1568 les Morisques, habitant la chaîne des Alpujarras, se mirent en pleine insurrection, après avoir élu pour chef un descendant des Ommaiades, Aben-Humeya. Rendus furieux par les mesures oppressives du roi, ils massacrèrent sans pitié plusieurs milliers d'Espagnols qui s'étaient établis parmi eux. Le marquis de Mondejar, capitaine général de Grenade, marcha immédiatement contre eux avec quatre mille hommes, força le défilé d'Alfajarali, après une défense désespérée des Morisques, supérieurs en nombre, mais mal disciplinés et mal pourvus d'armes, et les chassant devant lui pénétra jusqu'à la forteresse de Jubiles. Plein d'humanité envers ses prisonniers, il décida un grand nombre de révoltés à se soumettre. Aben-Humeya lui-même demanda à capituler; mais une méprise fit recommencer le combat; les insurgés furent entièrement dispersés. Dans l'intervalle le marquis de los Velez avait attaqué les Morisques du versant oriental des Alpujarras et les avait défaits en trois batailles « Les cruautés commises par les troupes espagnoles, dit Hita, qui assista à cette campagne, furent telles que la plume se refuse de les décrire. » Cependant Mondejar continuait, malgré les accusations de tiédeur portées contre lui, à traiter avec douceur les rebelles de son district, qui abandonnèrent leur sort entre ses mains. Il chercha à disposer Philippe à la clémence; mais le roi ne comprenait pas l'importance de ménager ce peuple industrieux et était loin de goûter le système de conciliation recommandé par Mondejar. Apprenant ces dispositions, les soldats du marquis se mirent à commettre les atrocités les plus sanglantes; ainsi à Grenade ils massacrèrent dans une prison environ cent cinquante Morisques, habitants de cette ville, qui, sans avoir pris les armes, avaient seulement été arrêtés comme suspects. Ce forfait ralluma le courage défaillant des Morisques, qui toujours sous la conduite d'Aben-Humeya, se soulevèrent de nouveau en plus grand nombre qu'auparavant. Philippe alors (avril 1569) se résolut d'envoyer dans les Alpujarras son jeune frère naturel don Juan d'Autriche (*voy.* ce nom) qui venait de s'illustrer en châtiant les corsaires barbaresques; mais autant par sollicitude pour son frère, dont il redoutait la bouillante ardeur, que par suite de son caractère vétilleux, il adjoignit à don Juan un conseil de guerre, sans l'avis du quel le jeune prince ne pouvait rien entreprendre; en cas où les voix se partageraient, la décision devait appartenir au roi. Les lenteurs inévitables avec de pareilles dispositions furent très-préjudiciables aux opérations militaires. Dès l'abord le conseil se divisa à propos du caractère des mesures qu'on allait prendre; les uns demandaient qu'on usât de douceur, les autres qu'on employât la sévérité la plus impitoyable. Pendant que le roi, toujours indécis, balançait entre les deux opinions, les Morisques eurent le temps de réparer les désastres de la dernière campagne; Aben-Humeya, secouru par des bandes de Maures barbaresques, étendit peu à peu les limites de son petit royaume. Enfin Philippe se prononça définitivement pour la rigueur, et approuva que les Mores inoffensifs de Grenade fussent expulsés de cette ville et conduits dans l'intérieur du pays. Cependant Aben-Aboo, qui avait remplacé Aben-Humeya, assassiné à la suite d'intrigues de palais, mettait à profit l'inaction forcée de don Juan et l'incapacité du marquis de los Velez, seul général qui opérât contre lui; disposant de dix mille hommes bien équipés, il remportait des succès partiels et gagnait du terrain. A la fin de 1569 don Juan obtint de pouvoir prendre seul en main la conduite de la guerre; il marcha droit sur Galera avec plus de treize mille hommes; il s'en empara après trois assauts, et fit massacrer la plupart des habitants. Il soumit ensuite en peu de mois tout le Rio d'Almanzora; El Habaqui, le général more qui commandait en cette contrée, abandonna successivement les positions les plus fortes par suite de négociations secrètes avec don Juan; ce dernier, désigné pour commander en chef dans la guerre qui avait éclaté de nouveau contre les Turcs, recourait maintenant, d'accord avec le roi, à la politique de conciliation, pour pacifier au plus vite les Alpujarras. Au commencement de mai, don Juan fut rejoint par les dix mille hommes du duc de Sesa, qui avait dans l'intervalle combattu les insurgés au nord des Alpujarras. Les Morisques découragés demandèrent à traiter; El Habaqui, chargé de conclure une capitulation, se laissa gagner par des faveurs personnelles, et, après avoir stipulé pour ses compatriotes une amnistie, il signa un traité obligeant les Morisques à quitter les montagnes et à se soumettre à l'ordonnance, qui avait fait naître l'insurrection. Plutôt que de subir cette humiliation, Aben-Aboo résolut de

tenter de nouveau la fortune des armes : la guerre se ralluma et fut conduite des deux côtés avec un acharnement extrême. Les rebelles succombèrent enfin ; ils furent conduits dans l'intérieur de l'Espagne, et leurs biens confisqués ; il en fut de même de ceux d'entre eux qui n'avaient pas pris part à l'insurrection. Bien que soumis à une oppression dont on a peu d'exemples dans l'histoire, ils reprirent bientôt leurs habitudes d'activité ; excellents agriculteurs, adroits artisans, ils excitèrent la jalousie des Espagnols par les richesses qu'ils surent acquérir de nouveau. Bien qu'ils eussent été décimés par la guerre, ils se multiplièrent au point que les cortès de Castille prièrent Philippe, dans les dernières années de son règne, de ne pas faire de recensement, de peur que les Morisques n'apprissent combien ils étaient nombreux.

Cette révolte, que Philippe avait excitée par ses procédés barbares et impolitiques, aurait pu avoir les conséquences les plus désastreuses si les princes musulmans eussent consenti à secourir les Morisques, comme ceux-ci les en supplièrent. Mais le sultan Selim II, bien moins actif que son père, ne songeait pour le moment qu'à prendre aux Vénitiens l'île de Chypre, au secours de laquelle Philippe, sur les instances du pape Pie V, se décida (1570) à envoyer une flotte, lorsqu'on apprit la chute de la capitale Nicosie. Une ligue alors fut conclue entre le pape, l'Espagne et les Vénitiens contre les Turcs et les Barbaresques. Philippe n'épargna ni argent ni peine pour équiper une flotte des plus considérables, qui, montée par dix-neuf mille excellents soldats, alla sous le commandement de don Juan rejoindre dans le port de Messine les vaisseaux des alliés. Le 16 septembre 1571 la magnifique flotte composée de plus de trois cents bâtiments cingla vers la mer Ionienne ; le 7 octobre, elle rencontra dans le golfe de Lépante les vaisseaux ennemis supérieurs en nombre. Le combat commença aussitôt ; les chrétiens remportèrent une victoire mémorable ; plus de vingt mille Turcs furent tués, leur flotte fut anéantie. Don Juan, quelque aventureux qu'il fût, recula devant la responsabilité de tenter à cette saison avancée quelque entreprise contre les Turcs, dont les ressources étaient encore immenses ; c'est à tort qu'on a prétendu que les vainqueurs ne surent pas profiter de leur succès. Les Ottomans avaient pour toujours perdu le prestige qui les faisait croire invincibles et ne tentèrent pendant de longues années aucune expédition maritime. En 1572, don Juan alla reprendre Tunis qui était tombé en 1570 entre les mains des musulmans ; mais deux ans après les Turcs s'en emparèrent de nouveau après une défense opiniâtre, et ils le gardèrent depuis. En 1578, Philippe signa avec le sultan Amurath III une trêve de trois ans, qui, bien qu'observée assez peu fidèlement, fut prolongée jusqu'à la fin de son règne, malgré les efforts d'Élisabeth d'Angleterre pour la faire rompre.

Une sourde hostilité n'avait pas tardé à s'établir entre cette princesse et Philippe, qui dès 1565 encourageait Marie Stuart à conquérir le trône d'Angleterre et à restaurer le catholicisme dans ce pays, où il n'aurait pas manqué d'obtenir une influence prépondérante. Il entretenait des intelligences actives avec tous les mécontents anglais ; en revanche, Élisabeth s'appropria en 1567 huit cent mille écus qu'elle avait fait saisir sur des navires espagnols réfugiés dans les ports d'Angleterre. Le duc d'Albe, qui attendait cet argent pour payer son armée, fit arrêter tous les Anglais qui se trouvaient dans les Pays-Bas, et confisqua leurs biens. La querelle, pendant laquelle les corsaires anglais firent éprouver au commerce espagnol une perte de deux millions de florins, ne fut apaisée qu'en 1573 ; à aucun moment elle ne donna lieu à une rupture complète ; mais Élisabeth s'en autorisa pour envoyer aux révoltés de Flandre des secours, grâce auxquels ils purent se maintenir contre les forces supérieures du duc d'Albe. Néanmoins Philippe refusa, en 1569, de conclure une alliance offensive contre l'Angleterre avec la France, craignant que les résultats n'en fussent profitables bien plus à cette dernière puissance qu'à l'Espagne. Son zèle pour le rétablissement du catholicisme était toujours subordonné à des calculs personnels. En 1571 cependant il eut des entrevues avec Ridolfi, aventurier qui s'offrait d'assassiner Élisabeth, et il ordonna au duc d'Albe de seconder les projets de cet homme et de soutenir en même temps par plusieurs milliers de soldats le mouvement projeté par le duc de Norfolk ; mais le duc sut éluder l'exécution de ces desseins tout à fait impraticables, d'autant plus que les ressources du roi allaient s'épuisant de plus en plus. Il avait beau surcharger d'impôts exorbitants, funestes au commerce et à l'industrie, la Castille et le royaume de Naples, où il avait le pouvoir d'élever les taxes selon son bon plaisir ; il avait beau se faire attribuer par le pape une forte part des dîmes ecclésiastiques, beau se procurer des millions par les intérêts élevés qu'il offrait aux banquiers, l'argent lui faisait à tout moment défaut (1). Sa détresse ne diminua pas, même

(1) C'est ici le lieu de donner quelques détails sur l'administration financière de Philippe. Jusqu'en 1592 il ne reçut pas une obole du royaume d'Aragon. La Sicile ne consentit jamais à payer plus de deux cent cinquante mille ducats par an. Les habitants du Milanais laissèrent augmenter les taxes successivement jusqu'à douze cent mille scudi ; mais cette somme, presque tout entière, servait à solder les troupes en garnison dans ce pays. Les immenses ressources fournies par les Pays-Bas, la contrée alors la plus florissante de l'Europe, furent absorbées par les dépenses nécessaires pour y combattre l'insurrection des *gueux*. Restaient les royaumes de Naples et de Castille. Dans le premier les impôts furent peu à peu quintuplés ; comme dans les derniers temps de l'empire romain, les villes furent déclarées garantes de la rentrée des contributions, dont une de huit ducats par an se prélevait même sur les plus indigents ; cela les obli-

après que le duc d'Albe eut par ses menaces extorqué des États des Pays-Bas un nouvel impôt de deux millions par an. Aussi son effroi fut-il grand lorsqu'il apprit (1572) que le roi de France Charles IX, cédant aux conseils de Coligny, était sur le point de se joindre aux révoltés des Pays-Bas qui, sous la conduite d'Orange, qu'aucune défaite n'avait découragé, avaient obtenu des succès importants. En effet, la cour de France, après s'être en 1567 rapprochée de l'Espagne à la suite de l'insurrection des huguenots, avait dès 1568 abandonné cette alliance, que Philippe cherchait à exploiter pour consolider son influence, déjà si grande, sur le parti catholique en France. En 1571 les succès des armes espagnoles contre les Turcs se joignant à d'autres motifs de jalousie, firent incliner le cabinet français vers une ligue avec l'Angleterre; aussi ne s'opposa-t-il pas à ce que les huguenots allassent aider Louis de Nassau à prendre Mons, ce qui permit aux *gueux* de se maintenir à Brielle et à Flessingue. Au mois de juillet 1572 on se mit même, comme nous l'avons dit, à préparer activement les moyens d'une invasion dans les Pays-Bas, dont Philippe prévoyait en tremblant les conséquences désastreuses pour lui. Quel immense soulagement n'éprouva-t-il pas à l'annonce du massacre de la Saint-Barthélemy, qui mettait, pour le moment, entre la cour de France et les protestants un abîme de sang! « Il montra, dit l'ambassadeur de France à Madrid, tant d'allégrie, qu'il l'a faict plus manifeste que de toutes les bonnes avantures et fortunes qui lui vindrent jamais. Il se prit à rire, et avecques démonstrations d'un extresme plaisir et contentement, il commença à louer Sa Majesté du titre de Très-Chrétien. »

La révolte des Pays-Bas n'en restait pas moins pour Philippe comme un boulet attaché à ses pieds; elle l'empêchait d'employer des moyens suffisants à la réalisation de ses vastes desseins. La prise de Harlem (1573), la place la plus faible de la Hollande, lui coûta douze mille de ses meilleurs soldats. Les longs arriérés de solde avaient fait naître chez ses troupes un dangereux esprit de mutinerie; cependant non-seulement on employait pour les frais de la guerre tous les impôts des Pays-Bas, mais encore des sommes énormes envoyées d'Espagne, vingt-cinq millions de 1569 à 1572. La supériorité sur mer obtenue par les *gueux* dès 1573 rendait leur réduction impossible, comme le déclarait Requesens, qui avait remplacé le duc d'Albe, dont la politique était de plus en plus discréditée. « Les gens icy, écrivait en 1574 l'ambassadeur de France à Madrid, sont du tout désespérez, quelque bonne mine qu'ils façent; ne sçavent comment sont les affaires de delà, desquelles ils sont si empeschez, qu'ils n'ont si grande volonté que d'apointer (traiter). » Des conférences pour la paix furent en effet tenues en 1575 à Bréda sous la médiation de l'empereur Maximilien; mais elles ne purent aboutir, Philippe n'ayant pas voulu faire la moindre concession au sujet de la liberté de conscience. Survint en 1576 la révolte générale des troupes espagnoles, qui, exaspérées des retards continuels apportés au payement de leur solde, se mirent à saccager sans merci les provinces des Pays-Bas, même celles qui étaient restées fidèles. Leurs excès provoquèrent une union entre toutes les provinces, qui à la demande du prince d'Orange conclurent par leurs députés, constitués en états généraux, la *pacification de Gand*, qui rendait au pays ses franchises et accordait aux réformés le libre exercice de leur culte.

Obligé d'avoir recours aux moyens pacifiques, Philippe envoya comme gouverneur dans les Pays-Bas son frère don Juan, dans l'espoir qu'il saurait gagner l'affection des Flamands comme Charles-Quint, avec lequel il avait tant de points de ressemblance. C'était en même temps donner un champ d'occupation à ce jeune héros qui, désireux de conquérir une couronne digne de sa renommée, avait, mais en vain, demandé à Philippe une flotte pour aller fonder sur la côte d'Afrique un grand royaume chrétien. Entretenu dans ses idées de gloire par son secrétaire Escovedo, il venait de concevoir le projet, adopté par le pape et les Guise, de rendre Marie Stuart maîtresse de l'Écosse et de l'Angleterre et de l'épouser ensuite. Philippe, en apprenant ces desseins par Antonio Perez (*voy.* ce nom), fut aussi surpris qu'épouvanté; son caractère ombrageux lui faisait voir d'un mauvais œil ces tentatives réitérées de son frère d'acquérir une souveraineté indépendante. Cependant, pour ne pas blesser don Juan, dont il espérait tant pour l'arrangement des affaires de Flandre, il consentit à ce que les troupes espagnoles qui devaient bientôt quitter ce pays servissent à don Juan pour exécuter son entreprise contre Élisa-

geait à s'endetter outre mesure, et ils ne pouvaient plus faire aucune dépense d'utilité publique. Quant à la Castille, elle paya cher l'honneur d'être préférée par le roi aux autres parties de la monarchie. En 1567, déjà les impôts y étaient le double de ce qu'ils étaient à l'avénement de Philippe, qui y éleva dans les années suivantes les droits de douane de manière à paralyser le commerce, en même temps qu'il établissait de nouveaux monopoles. Les plaintes constantes des cortès témoignent de la misère croissante du pays, sans cesse pressuré. Les millions que Philippe extorquait ainsi à ses fidèles Castillans, les revenus de l'Amérique, qui allaient toujours en augmentant, ne suffisaient pas encore. En 1575 le roi diminua de son autorité à $4\frac{1}{2}$ pour 100 le taux de $7\frac{1}{2}$, auquel il avait depuis 1560 contracté de nombreux emprunts; ce qui occasionnait à ses créanciers une perte de cinquante-huit pour cent. En 1589 il établit sur les objets de consommation les plus indispensables une accise qui rapportait onze cent mille ducats par an, l'année suivante il obtient des *grandesses* un don gratuit de trois millions et demi, ce qui ne l'empêche pas en 1596 de forcer ses créanciers à un nouveau prêt de huit millions, en les menaçant de réduire encore une fois leurs rentes. Cependant le déficit augmentait dans des proportions effrayantes; les nouvelles taxes imposées encore à la Castille déjà ruinée de fond en comble, ne purent le combler. Enfin en 1598, dernière année de son règne, Philippe en fut réduit à faire, comme un mendiant, demander de porte en porte un don gratuit, une aumône.

beth d'Angleterre. Mais, gardant ses soupçons au fond de son cœur, il chargea Perez de paraître entrer dans les vues de don Juan et d'Escovedo, et pour leur inspirer plus de confiance, de s'exprimer d'une façon peu respectueuse sur sa personne dans la correspondance avec eux, qui passait tout entière sous ses yeux. A son arrivée dans les Pays-Bas don Juan fit les plus larges concessions, et ratifia, au moins en apparence, la *pacification de Gand* par l'*édit perpétuel*, que le roi confirma peu de temps après. Mais Orange, qui était rentré en triomphateur à Bruxelles, reconnut, par des lettres interceptées, le peu de sincérité des promesses de Philippe, et fit partager sa défiance aux États généraux. En effet Philippe, après avoir longtemps donné à don Juan, pour toute instruction, de souffler le chaud et le froid de la même haleine, cherchait à réunir les fonds nécessaires pour recruter une nouvelle armée, avec laquelle don Juan remporta à Gembloux (janvier 1578) un brillant succès sur celle des États généraux, qui tous les jours faisaient un pas vers une rupture complète avec le roi. Cependant ce dernier, trompé par les perfides suggestions de Perez, en était venu à croire que son frère, après avoir conquis l'Angleterre, voulait lui ravir la couronne, et il cessa de lui envoyer de l'argent pour payer les troupes. Bien plus, il donna à Perez l'ordre secret de faire assassiner Escovedo, auquel il attribuait la première conception de ce projet de le dépouiller du trône. Il continua à laisser don Juan dans une complète pénurie, quoique celui-ci fît valoir l'extrême importance d'agir avec énergie, dans le moment où les États venaient d'offrir la souveraineté des Pays-Bas au duc d'Alençon, qui l'avait acceptée et devait sous peu amener une forte armée française. Voyant ses troupes diminuer tous les jours, laissé même sans instructions sur les moyens de combattre Orange, qui gagnait toujours plus de terrain, don Juan ne put résister à cette situation pénible, et succomba à une fièvre produite par une sombre mélancolie. Celui qui l'avait perdu dans l'esprit du roi, l'astucieux Perez, tomba bientôt dans une complète disgrâce; il fut arrêté le même jour (28 juillet 1579) que la princesse d'Eboli, dont il avait partagé les faveurs avec Philippe. La faction, dont il était le chef, perdit tout crédit. La direction des affaires fut confiée au cardinal de Granvelle, qui jusqu'en 1583 conduisit la politique extérieure de Philippe, et à Idiaquez, ancien ambassadeur, qui avec le portugais Christoval de Moura, resta jusqu'à la mort de Philippe à la tête de l'administration. « C'étaient, dit M. Mignet, deux hommes d'une condition ordinaire et d'un esprit médiocre. Idiaquez se recommandait par une assez longue pratique des matières d'État et une extrême condescendance de volonté. Moura, au contraire, était ignorant et absolu ; il rachetait, auprès de Philippe II, ce qui lui manquait d'habileté par ce, qu'il avait de caractère. Ces ministres nouveaux, auxquels il faut joindre le comte de Chinchon qui était favori du roi, entraînés par un zèle religieux outré, ou par une obéissance aveugle, ou par un esprit téméraire d'entreprise, vers les desseins extrêmes et les mesures violentes, portèrent jusqu'aux derniers excès le système de Philippe II, et affaiblirent à jamais la monarchie espagnole en voulant l'agrandir démesurément. » Ce furent Idiaquez et Moura qui les premiers poussèrent Philippe à poursuivre par tous les moyens possibles la monarchie universelle; ce fut le nouveau système politique inauguré par eux qui surtout attira à Philippe l'exécration de tout le monde civilisé.

Les débuts de la nouvelle administration furent assez heureux. Alexandre Farnèse, duc de Parme, le premier capitaine de son temps et en même temps d'une adresse consommée pour les négociations, parvint, à peine après sa nomination aux fonctions de gouverneur des Pays-Bas, à ramener les provinces wallones sous l'autorité du roi, en leur restituant, il est vrai, toutes leurs franchises politiques; il obtint bientôt plusieurs succès militaires, et par les nouvelles ressources que Philippe trouva après la conquête du Portugal, il fut mis à même de faire rentrer sous l'obéissance du roi la plus grande partie des provinces de Flandre, de Brabant et de Malines. En revanche les sept provinces du nord, qui en 1581 avaient définitivement déclaré la déchéance de Philippe, restèrent perdues pour l'Espagne, malgré la mort d'Orange, le plus redoutable ennemi de Philippe, qui en 1580 avait mis à prix la tête du prince. Farnèse ne put triompher de la résistance désespérée de ce petit pays, parce que Philippe, au lieu d'employer à réduire les Hollandais toutes ses ressources, se mit à les éparpiller à la poursuite des plans les plus chimériques, tels que la conquête simultanée de l'Angleterre et de la France. Il ne tenait plus compte d'aucune difficulté depuis le prompt succès de son entreprise sur le Portugal. En 1580, à la mort du dernier roi légitime Henri, il avait élevé les prétentions les plus contestables au trône de ce pays; après avoir gagné à force d'or une partie de la noblesse, il envoya le duc d'Albe avec trente mille hommes terminer la soumission du reste des habitants, ce qui ne coûta pas plus de trois semaines. Proclamé roi à Lisbonne (1581), il avait ainsi réuni sous un seul sceptre toute la péninsule ibérique. « Malgré l'amnistie qu'il avait publiée, dit M. Weiss, Philippe répandit des flots de sang pour s'affermir sur le trône qu'il avait usurpé. Un grand nombre de Portugais d'un rang distingué furent condamnés à mort et portèrent leur tête sur l'échafaud pour avoir pris les armes contre lui. Deux mille prêtres ou religieux périrent, dit-on, par ses ordres. Ces cruautés excitèrent contre lui la haine publique. Deux fois des assassins attentèrent à sa vie. Ne se croyant plus en sûreté chez un peuple réduit

au désespoir, il quitta le Portugal avec la ferme résolution de le traiter en pays conquis, de le ruiner pour toujours et de le mettre dans l'impuissance de se révolter avec quelque chance de succès. Un insolent vice-roi vint siéger à Lisbonne, et réveiller les haines assoupies, au lieu de travailler à les éteindre. La noblesse fut tenue à l'écart. Les promesses brillantes que l'on avait faites aux seigneurs portugais ne furent pas exécutées. Pendant les dix-huit années qui suivirent la réunion des deux royaumes, Philippe ne conféra de titres honorifiques qu'à trois gentilshommes portugais. Toutes les dignités, tous les honneurs étaient réservés pour les grands d'Espagne. Le peuple fut opprimé; les commerçants de Lisbonne et d'Oporto se virent exclus des marchés de Vera-Cruz et de Porto-Bello, dont le monopole fut laissé aux seuls Castillans. Mais les lourds impôts autorisés par les cortès furent prélevés en Portugal comme en Castille. Quant aux colonies portugaises, l'accroissement de puissance qu'elles apportèrent à Philippe fut plutôt apparent que réel. La monarchie espagnole s'affaiblit en s'étendant. En effet, toute l'Espagne ne comptait alors que dix millions d'habitants, plusieurs provinces étaient exemptes du service militaire au dehors du royaume, et la Castille remplissait presque seule les cadres de l'armée. Le royaume de Naples, le Milanais, les Pays-Bas et tant d'autres provinces agitées par l'esprit de révolte ne pouvaient être contenues que par des garnisons nombreuses que la Castille s'épuisait à maintenir au complet; et maintenant il fallait que ce royaume contribuât encore à contenir les colonies portugaises, dispersées dans toutes les parties du monde. Il se dépeupla presque pour occuper ces possessions lointaines, qu'il fallait défendre contre les populations indigènes et contre les attaques plus dangereuses des Hollandais et des Anglais. »

Cependant l'acquisition du Portugal avait été, au moins en apparence, un succès pour Philippe. Mais dès 1583 les conséquences funestes de son administration tyrannique et maladroite allaient en s'accumulant. En cette année le roi de Suède Jean III, avec lequel il s'était entendu pour partager en commun le Danemark (le Sund, le Jutland et la Seeland devaient être réservés à l'Espagne) revint au luthéranisme après avoir longtemps incliné vers le catholicisme. Il rompit en même temps son alliance avec Philippe, qui perdit ainsi encore une fois le fruit de dépenses considérables. En 1585 Élisabeth, irritée des machinations continuelles par lesquelles Philippe essayait d'ébranler son trône, prit à son service le hardi chevalier Drake (*voy.* ce nom), qui en 1577 avait pillé tout le littoral de la mer du Sud, depuis Saint-Iago jusqu'à Lima, et était revenu en Angleterre avec un butin de huit cent mille livres sterling. Elle conclut en même temps un traité d'alliance avec les Hollandais, pressés par les armes victorieuses de Farnèse, et leur envoya un secours de six mille hommes qui, malgré les fautes de leur chef, le comte de Leicester, arrêtèrent néanmoins les progrès des Espagnols. En 1586 Drake dévasta les établissements espagnols à Saint-Domingue et à Carthagène; l'année suivante il pénétra dans le port de Cadix et y détruisit vingt-six vaisseaux. Philippe, pour se venger des attaques des corsaires anglais qui empêchaient toute communication régulière entre les parties disséminées de sa vaste monarchie, et aussi pour faire valoir les droits à la couronne d'Angleterre, que Marie Stuart lui avait légués, fit équiper en Espagne une flotte formidable, la fameuse *armada invincible*, composée de cent cinquante navires énormes, montés par huit mille matelots et vingt-deux mille soldats. D'un autre côté il réunit dans les Pays-Bas une armée de trente mille hommes qui, placés sur des bâtiments de transport, devaient se joindre aux troupes de l'*armada*, pour tenter l'invasion de l'Angleterre. L'*armada* commandée par le duc de Medina-Cœli, qui, déjà d'une capacité médiocre, était encore gêné par les instructions minutieuses du roi, arriva dans la Manche le 30 juillet 1588 et jeta l'ancre à la hauteur de Calais. Là on attendit des nouvelles du duc de Parme, qui aurait dû se trouver à Dunkerque prêt à s'embarquer avec ses troupes, mais qui n'y était pas encore arrivé. Dans la nuit du 7 au 8 août, les Espagnols virent arriver sur eux plusieurs brulôts lancés par les Anglais; saisis d'une panique ils gagnèrent à la hâte la haute mer. Assaillis aussitôt par une terrible tempête, ils furent d'abord poussés sur les côtes de la Zélande, où ils perdirent quelques vaisseaux; sans cesse harcelés par les légers navires anglais, ils furent empêchés par les vents contraires de retourner dans le canal; ils revinrent en Espagne par la mer du Nord. Les deux tiers de leurs vaisseaux avaient sombré ou avaient été capturés. Lorsque Philippe apprit le misérable résultat de ses immenses préparatifs, il dissimula sa douleur en disant : « Une branche a été coupée, mais l'arbre est encore florissant et peut y suppléer. » Vaine bravade! L'empire des mers venait d'échapper sans retour à l'Espagne, qui dans les années suivantes ne put même pas garantir son commerce contre les corsaires anglais, qui détruisirent en 1594 treize navires de guerre dans le port de Cadix, après quoi ils pillèrent et rançonnèrent la ville. Philippe sortit pour un moment de son apathie ordinaire et jura qu'il se vengerait avec éclat. En 1596 il envoya contre l'Angleterre une nouvelle flotte considérable; mais elle fut encore une fois dispersée par une tempête.

Toujours malheureux dans ses attaques ouvertes comme dans ses menées secrètes contre l'Angleterre, Philippe fut au contraire plusieurs fois sur le point de réussir dans ses desseins contre la France. Il s'était de plus en plus rap-

proché des Guise, avec lesquels il entretenait depuis de longues années une correspondance active, qui jusqu'en 1584 cependant ne concernait que le maintien de la religion catholique et les affaires d'Écosse. En cette année, lorsque le calviniste Henri de Navarre fut devenu l'héritier présomptif de la couronne de France, Philippe, décidé à empêcher à tout prix que Henri ne montât sur le trône, fit par ses ambassadeurs Tassis et Mores négocier avec les Guise un traité qui fut signé en janvier 1585, et d'après lequel les parties s'engagèrent à faire proclamer roi, après la mort de Henri III, le cardinal de Bourbon et à travailler en commun à l'extermination des protestants en France et dans les Pays-Bas. Dès ce moment Philippe, auquel on promit le Béarn et la Basse-Navarre, envoya par an un million d'écus à ses alliés qui, s'étant mis à la tête de l'opposition provoquée par l'administration de Henri III, forcèrent ce prince à gouverner selon les vues du parti catholique. Survint l'assassinat de Henri de Guise, suivi du soulèvement général de la plus grande partie du pays, qui se plaça sous la conduite du *conseil général de l'Union*, constitué à Paris par les ligueurs de concert avec l'ambassadeur d'Espagne, l'actif et habile Bernardino Mendoza. Après le meurtre de Henri III, Mendoza fit déclarer roi, ainsi qu'on en était convenu, le cardinal de Bourbon, et ne voulut pas, comme le demandaient beaucoup de ligueurs, que Mayenne (*voy.* ce nom) fût appelé à exercer l'autorité suprême comme délégué du roi d'Espagne. Il ne croyait pas encore possible la soumission des Français à Philippe; ce n'était qu'avec le temps, selon lui, qu'ils reconnaîtraient que le seul moyen de détruire l'hérésie était de se jeter entièrement dans les bras de l'Espagne. Disposant en maître du clergé et de la populace de Paris, il soutint le courage des habitants, lorsque, assiégés par Henri IV, ils furent sur le point de succomber à la famine. La ville fut enfin délivrée par le duc de Parme, qui aurait préféré employer sa belle armée à une expédition contre les Hollandais; mais il fut obligé de marcher contre Henri IV par les ordres catégoriques de Philippe, qui croyait le moment venu où la France allait se reconnaître la vassale de l'Espagne. En effet l'idée de nommer Philippe protecteur de la France, en lui attribuant certains droits de suzeraineté, devenait de plus en plus familière aux ligueurs. En décembre 1590 la Sorbonne le pria de prendre sous son égide la ville de Paris; la faction des Seize fit deux mois après admettre dans cette ville une garnison espagnole. Les chefs de la Ligue qui, dans la plupart des provinces, ne se maintenaient qu'avec l'appui des troupes espagnoles, étaient prêts à reconnaître Philippe, même comme roi, pourvu qu'il leur laissât une grande latitude dans l'administration de leurs grands gouvernements. La bourgeoisie catholique était dans les mêmes sentiments; elle demandait seulement que Philippe consentît à la réorganisation des franchises municipales sur une large base et qu'il se démît d'une partie des prérogatives royales en faveur des états généraux. Les indifférents enfin étaient gagnés par les vertus du *catholicon d'Espagne*, dont il est tant question dans la *Satyre Ménippée*, c'est-à-dire par les doublons et ducats, que Philippe ne se faisait pas faute de prodiguer. Il sentait cependant que l'ancienne antipathie entre les deux nations n'était pas encore éteinte suffisamment; aussi proposa-t-il pour le trône, après la mort du cardinal de Bourbon, sa fille Isabelle, petite-fille de Henri II. Il eut quelque peine à triompher de la résistance que Mayenne apportait à la convocation des états généraux, qui devaient disposer de la couronne; Mayenne désirait laisser les choses indécises, pour tirer de l'Espagne le plus d'argent possible. Philippe, inquiet de voir Henri IV se maintenir si longtemps, insista pour une solution. « Il faut croire, dit-il dans une de ses dépêches, que les députés ecclésiastiques et ceux des bonnes villes seront plus faciles à gagner et à moins de frais; il faut s'en servir pour modérer les prétentions de la noblesse qui porte en général fort haut son ambition. » Enfin, en mars 1593, les états s'assemblèrent à Paris. Philippe était décidé à faire un suprême effort, à agir par le fer et par l'or. Quelques années auparavant le duc de Parme, sur le point de marcher avec une forte armée sur Paris, où il devait, avec son habileté ordinaire, déjouer les manœuvres du parti *politique* et mener à bonne fin l'élection de l'infante Isabelle, était mort subitement. Ses troupes étaient restées dans les Pays-Bas, ce qui plus que toute autre chose nuisit aux desseins de Philippe. Mayenne, il est vrai, après avoir obtenu d'énormes avantages, cessa de s'opposer à l'élection de l'infante, qui allait être prononcée par les états, lorsque se présenta la question de savoir qui serait l'époux de la nouvelle reine. Philippe, à qui l'on avait laissé la faculté de désigner celui qui devait avec Isabelle monter sur le trône, nomma d'abord l'archiduc Ernest, ce qui provoqua un mécontentement général. Il choisit alors le jeune fils de Henri de Guise, qui fut acclamé par les membres de la Ligue, excepté Mayenne, qui s'opposa avec opiniâtreté à l'élévation de son neveu. Les états suspendirent leurs travaux et se séparèrent sans avoir rien conclu. Dans ce moment décisif la fortune venait encore une fois d'abandonner Philippe. Quelques-uns de ses conseillers voulurent le persuader de s'arranger avec Henri IV, qui après son abjuration (juin 1593) gagnait tous les jours du terrain. Mais Philippe, occupé à livrer la France à des discussions intestines, pour ne pas être gêné par elle dans la poursuite de la prépondérance en Europe, continua la guerre. Ses troupes firent quelques progrès en Picardie; mais il éprouva un échec irrémédiable, lorsque le pape Clément VIII prononça l'absolution de Henri IV (septembre 1595). Le pontife, effrayé

des périls que courait l'indépendance de la papauté, si l'Espagne parvenait à soumettre l'Europe, avait bravé les menaces terribles par lesquelles Philippe avait essayé d'empêcher la réintégration de Henri au sein de l'Église. Philippe lutta encore quelque temps en désespéré; mais il finit par reconnaître son impuissance à triompher de la coalition de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il était vieux et infirme; il ne voulait pas léguer les embarras de cette triple guerre à son jeune fils, dont les talents inspiraient peu de confiance. Il offrit donc la paix à Henri, le plus redoutable de ses adversaires; les négociations commencèrent aussitôt sous la médiation du pape, et le 2 mai 1598 fut signé le traité de Vervins, qui parut renouveler celui de Câteau-Cambrésis. Quelle différence cependant entre les deux époques! en 1559 Philippe s'était apprêté à asservir l'Europe; en ce moment il avouait la chute de toutes ses espérances. Il prévoyait même qu'il ne pourrait jamais replacer les Hollandais sous son obéissance; aussi pour qu'il ne fût pas dit que l'Espagne avait traité avec des sujets révoltés, détacha-t-il de la monarchie la portion des Pays-Bas restée fidèle; il la légua à sa fille Isabelle, lui laissant la tâche de terminer la guerre contre les provinces du nord.

Au milieu de tous ses malheurs il avait eu, en 1592, la triste satisfaction d'étouffer dans le sang les anciennes libertés de son royaume d'Aragon. Profitant d'une émeute qui avait éclaté à Saragosse lorsque, contrairement aux franchises du pays, son ancien ministre Perez avait été sur le point d'être livré à l'inquisition, il fit marcher contre cette ville une armée de douze mille hommes, qui en peu de temps se rendit maîtresse du royaume. Tous ceux qui résistèrent à ses ordonnances, d'une illégalité flagrante, furent exécutés ou proscrits. Il abolit ensuite les célèbres *fueros*, qui pendant si longtemps avaient sauvegardé les libertés publiques des Aragonais; les cortès perdirent leur pleine souveraineté, comme les juges leur indépendance. Ce système oppressif, que Philippe suivit constamment pour le gouvernement intérieur de ses États (1), eut des suites aussi désastreuses que sa politique extérieure. « Philippe II, dit M. Mignet, fit plus que d'épuiser les ressources matérielles d'un pays, dont Charles-Quint avait brisé les ressorts moraux : il éteignit la royauté comme son père avait éteint la nation. Il la séquestra dans une solitude abrutissante. Il la rendit invisible, sombre, hébétée; il ne lui fit connaître les événements que par des rapports, les hommes que par des défiances. Il porta si loin le soupçon qu'il éleva son fils dans la crainte et dans l'isolement; il ne lui permettait pas de s'entretenir avec sa fille, à laquelle seule il se confiait, et qui seule soulageait sa vieillesse accablée d'infirmités et de revers. Au moment où il fallut quitter la puissance qu'il avait voulu étendre et qu'il avait craint de perdre, il rejeta sur la Providence son propre ouvrage, l'incapacité de son fils. Ce prince, qui avait appris la victoire de Lépante sans que son visage exprimât un mouvement de joie, et à qui la ruine de son *armada* n'avait pas arraché un regret, pleura sur l'avenir de la monarchie espagnole. Voilà où il en était arrivé après une longue vie, où il n'avait cessé de se montrer plein d'une activité que rien ne pouvait lasser. »

Plaçons maintenant à côté de ce sombre tableau les quelques qualités estimables qu'on ne saurait lui dénier. Très-sobre, et d'une grande simplicité pour ses vêtements, Philippe n'était cependant pas avare comme son père; il aimait à récompenser avec générosité le dévouement de ses serviteurs ainsi que le talent des artistes. Il n'avait pour unique délassement, outre la chasse, que l'étude des beaux-arts, dont il s'occupait avec une ardeur rare chez les souverains. « Il était, dit Prescott, bon connaisseur en peinture et aimait surtout l'architecture, dont il avait attentivement médité les principes. Aucun prince de ce temps n'a donné autant de preuves de goût et de magnificence sous ce rapport; l'hôtel royal des monnaies à Ségovie, la maison de chasse du Prado, la riante résidence d'Aranjuez, l'alcazar de Madrid et autres nobles monuments, qui ornèrent sa nouvelle capitale, furent ou bâtis ou considérablement embellis par ses ordres. L'Espagne se couvrit d'édifices publics ou religieux élevés sous la protection du monarque. » Citons enfin le magnifique palais de l'Escurial, dont Philippe surveilla la construction avec la

(1) Philippe ne respecta les libertés de ses sujets qu'en Navarre, en Catalogne et dans les provinces basques. A Naples ses vice-rois, profitant de la haine qui existait entre la noblesse et la bourgeoisie, rendirent leur pouvoir tout à fait absolu. Dans le Milanais l'autorité du sénat, espèce de parlement qui défendait le pays contre l'arbitraire des gouverneurs, fut considérablement restreinte. Quant à la Castille, Philippe y écarta constamment des affaires publiques les grands qui, passant leur vie dans le luxe et l'oisiveté, cessèrent d'être dangereux pour la royauté. Exempts d'impôts, ils ne faisaient pas plus que le reste des nobles, partie des cortès qui n'étaient plus guère convoquées que pour voter les subsides. Ces assemblées, qui sous le règne de Philippe furent réunies régulièrement tous les trois ans, n'avaient plus que le droit de faire des remontrances. Elles ne cessèrent néanmoins pas de veiller avec sollicitude, et généralement avec une remarquable sagesse, sur les grands intérêts du royaume. Mais pour la plupart du temps Philippe n'écoutait pas leurs avis. « L'indépendance, dit Prescott, avec laquelle les cortès dénonçaient au souverain les nombreux abus du gouvernement, prouve la liberté de discussion qui régnait parmi eux. Philippe, à son honneur, ne tenta jamais, à ce qu'il semble, de restreindre cette liberté; peut-être était-ce par politique, et voulait-il laisser une soupape toujours ouverte, pour prévenir l'explosion des passions populaires; certain de posséder le pouvoir, il en laissait l'ombre à la nation, dont il caressait ainsi l'amour-propre. » — « Un trait manquait, ajoute Prescott, à ce tableau d'une monarchie absolue. » C'est sous le règne de Philippe qu'une armée permanente, destinée à maintenir l'ordre à l'intérieur du pays, fut établie pour la première fois. Le roi organisa dans ce but vingt compagnies d'hommes d'armes et cinq mille chevau-légers. Il y avait, en outre, trente mille hommes de milice qui pouvaient être mis en campagne, s'il était nécessaire. »

plus grande sollicitude, et où il rassembla, outre une belle bibliothèque, un musée enrichi de tableaux et de statues des plus grands maîtres ainsi que d'objets précieux d'un travail exquis.

Philippe II fut marié quatre fois. De son premier lit, il eut *don Carlos;* du troisième, deux filles, *Isabelle-Claire-Eugénie*, mariée à l'archiduc Albert et souveraine des Pays-Bas, et *Catherine*, femme de Charles-Emmanuel I[er], duc de Savoie. De sa dernière femme, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, il eut un fils, Philippe III, qui lui succéda.

Ernest GRÉGOIRE.

Campana, *Vita del don Filippo d'Austria.* — Herrera, *Historia del mundo en el reynado del rey Phelippe II.* — Cabrera, *Felippe II.* — Hammen y Leon, *Don Felipe el prudente.* — Poreño, *Dichos y hechos de Felipe II.* — Cordova, *Vida de Felipe II.* — Gr. Leti, *Vita del re Filippo II.* — Watson, *History of the reign of Philipp II.* — Al. Dumesnil, *Histoire de Philippe II.* — San-Miguel, *Historia del rey D. Felipe II* (Madrid, 1844-1845, 4 vol. in-4o). — Prescott, *Histoire de Philippe II.* — Ranke, *Les Osmanlis et la monarchie espagnole au seizième siècle.* — *Papiers d'État du cardinal Granvelle.* — Gachard, *Correspondance de Philippe II; Correspondance de Guillaume le Taciturne.* — Voy. encore les sources citées aux articles MARGUERITE DE PARME, GUILLAUME I[er] D'ORANGE.

PHILIPPE III, dit *le Pieux*, roi d'Espagne, né le 14 avril 1578, à Madrid, où il est mort, le 31 mars 1621. Il n'avait pas vingt et un ans lorsqu'il succéda à son père. Philippe II l'avait séquestré dans une solitude abrutissante, ne lui faisant connaître les événements que par des rapports, les hommes que par des défiances. « Au moment, dit M. Mignet, où il fallait quitter la puissance qu'il avait voulu étendre et qu'il avait craint de perdre, il rejeta sur la Providence son propre ouvrage, l'incapacité de son fils. Il pleura sur l'avenir de la monarchie espagnole. Dieu, dit-il, qui m'a fait la grâce de me donner tant d'États, ne m'a pas fait celle de me donner un héritier capable de les gouverner.... L'héritier qui reçut de ses mains mourantes ce dépôt déjà altéré était l'œuvre de son système et le descendant d'une race qui avait dégénéré dans l'inaction. » Le jeune prince était doux, timide et irrésolu; on a vanté sa piété et sa prudence; sans doute ses intentions furent bonnes, mais il n'eut ni assez d'intelligence pour discerner le mal, ni assez d'énergie pour l'empêcher. Incapable de diriger les affaires et convaincu lui-même de son impuissance, il s'abandonna à un favori, le duc de Lerma, qui s'empressa de distribuer à ses parents ou à ses créatures les charges les plus importantes. Le roi de fait, ce fut le premier ministre, celui-là que le duc d'Ossuna appelait « le grand tambour de la monarchie ». Quant au roi de nom, presque toujours confiné dans l'Escurial, occupé de chasse, de dévotion ou d'étiquette, il n'eut d'autre idée que celle de continuer la désastreuse politique de son père.

Malgré l'épuisement du trésor (1), Philippe III aspirait aussi à la monarchie universelle. Il réclamait une sorte de prééminence sur tous les princes de la chrétienté, et ses ambassadeurs allaient jusqu'à prétendre que, loin d'être engagé par les traités, il ne reconnaissait d'autres lois que sa modération et sa clémence. Il possédait le Portugal, Naples, le Milanais, la Sicile, les Pays-Bas et les vastes contrées du Nouveau Monde; il revendiqua encore la Bohême et la Hongrie; il visa au trône d'Angleterre, il convoita la Savoie, il suscita maints embarras au roi de France. Ces folles prétentions entraînèrent à de plus folles dépenses : pour avoir à toute chose la main à l'oreille, on prodigua des sommes énormes; on acheta des gens d'église et de cour, des ministres étrangers, jusqu'à des princes. Il n'y avait pas une seule ville d'Italie où l'Espagne ne soudoyât des partisans. Elle ne se maintint partout, suivant l'expression de Montesquieu, qu'à force d'enrichir tout le monde et de se ruiner elle-même.

L'intrigue, la diplomatie, la corruption ne suffirent pas au nouveau roi pour tenter de maintenir sa prépondérance en Europe : il eut aussi recours à la force. Des deux guerres que son père lui avait léguées contre les Flamands et contre l'hérétique Élisabeth, aucune ne fut interrompue. Il fit équiper une flotte de cinquante vaisseaux pour opérer une descente en Angleterre : à peine eurent-ils gagné la haute mer qu'une tempête furieuse les dispersa de tous côtés (1599). L'insurrection de l'Irlande lui présenta bientôt une occasion favorable de réparer cet échec. Il fournit aux révoltés des armes et de l'argent, et envoya à leur aide six mille hommes commandés par don Juan d'Aguilar. La victoire paraissait si assurée qu'un grand nombre d'Espagnols s'offrirent pour coloniser les terres conquises. Mais quand ils arrivèrent, les Irlandais avaient déjà été vaincus; ils soutinrent un sanglant combat près de Baltimore, succombèrent sous le nombre, et une flotte anglaise les ramena dans leur pays (1602). Deux ans plus tard, l'avénement de Jacques I[er] fournit à l'Espagne un prétexte de conclure la paix (1604). L'expédition d'Alger, plus utile et mieux combinée pourtant que celle d'Irlande, avait également échoué, bien que placée sous les ordres de Doria, un des plus habiles marins de son siècle : une tempête avait brisé au milieu de la nuit un grand nombre de galères contre les récifs de la côte d'Afrique, et les débris de la flotte furent obligés de regagner les ports de la Sicile (1602).

Dans les Pays-Bas la guerre continua pendant dix ans. Philippe III redoubla d'efforts pour replacer sous le joug les provinces bataves, qui refusaient de reconnaître l'autorité de l'archiduc Albert. La bataille de Newport trompa ses espérances (1600), et il ne pouvait regarder comme une compensation suffisante de cet échec la prise d'une ville ruinée comme Ostende (1604), devant laquelle il avait, durant trente-trois mois de

(1) La dette s'élevait à l'avénement du roi à cent quarante millions de ducats (1,156,400,000 fr).

siége, perdu plus de cinquante mille soldats. Ses troupes, dont la solde était arriérée, se mutinèrent, et tel était le déplorable état des finances que leur chef, Spinola, fut obligé d'emprunter aux marchands de Cadix la somme nécessaire et de s'en porter garant. De leur côté, les Hollandais s'enrichissaient par d'heureuses entreprises dirigées contre les colonies de l'Amérique et des Indes; ils s'emparaient de l'archipel des Moluques, pillaient les galions, bloquaient les ports de Cadix et de Lisbonne, et causaient au commerce espagnol des pertes immenses. L'argent abondait chez les protestants, tandis que les catholiques souffraient la plus horrible misère. Ce fut Spinola qui conseilla la paix : on la négocia pendant plus de deux années. Enfin un traité fut signé en 1609 à Anvers, et l'indépendance des Provinces-Unies formellement reconnue. L'issue de cette lutte opiniâtre mit à nu la faiblesse de l'Espagne et lui fit perdre cet éclat factice dont elle avait étonné l'Europe (1).

A l'égard de la France la politique perfide de Philippe II prévalut encore : comme on manquait de soldats et d'argent, on travailla sans relâche à y fomenter des intrigues et des complots. Cédant aux promesses brillantes de l'Espagne, le duc de Savoie garda le marquisat de Saluces, que réclamait Henri IV, et fit une alliance secrète avec le maréchal de Biron. Un certain nombre de mécontents, et des plus grands seigneurs, comme le comte d'Auvergne et le duc de Bouillon, entrèrent dans la conjuration. Ils ne se proposaient rien moins que de rendre indépendants les gouverneurs de provinces, de transformer la France en monarchie féodale et élective, et de la placer sous la suzeraineté de l'Espagne. Heureusement Henri IV déjoua ce projet en déclarant brusquement la guerre au duc de Savoie, qui fut obligé de céder la Bresse et le Bugey (1601). Le duc de Biron eut la tête tranchée (1602); deux ou trois agents subalternes, dont les crimes ne méritaient point de pitié, éprouvèrent le même sort. Mais la conjuration espagnole fut loin d'être étouffée dans le sang de ses chefs apparents, et Henri IV le comprit si bien, qu'il ordonna la suppression des papiers livrés par l'espion La Fin, pour n'être pas obligé d'étendre trop loin ses poursuites. Il se trouvait en effet enveloppé de tous côtés par les intrigues de l'Espagne. Les délibérations les plus secrètes de son conseil étaient révélées au cabinet de Madrid par Nicolas L'Hoste, commis principal du duc de Villeroi; on avait vendu jusqu'à la connaissance de son chiffre particulier. Sa femme, Marie de Médicis, ne cachait pas ses sympathies pour l'Espagne; sa maîtresse, la marquise de Verneuil, y trouvait un encouragement à ses ambitieuses visées. Enfin, à l'instigation de don Balthasar de Zuniga, un gentilhomme provençal, Louis de Meyrargues, qui allait entrer en fonctions comme premier magistrat de Marseille, s'était engagé à livrer cette ville aux Espagnols (1605). Ce fut surtout pour se débarrasser de ces menées sans cesse renaissantes qu'Henri IV forma le dessein d'abaisser l'Espagne. Tout était préparé pour la guerre lorsqu'il mourut assassiné (1610). « Si l'on songe, dit M. Weiss, que le roi d'Espagne n'avait fait aucun préparatif de défense et que la mort de Henri IV le délivra d'un ennemi redoutable; si l'on songe que Marie de Médicis était tout espagnole de cœur, qu'elle formait avec l'ambassadeur de Philippe III des projets pour le mariage de ses enfants, que les Italiens qui l'entouraient n'avaient cessé d'entretenir des relations avec l'Espagne; si l'on songe enfin que le duc d'Épernon était le représentant de la politique espagnole, qu'à lui se rattachaient tous les vieux ligueurs, tous les catholiques ardents qui maudissaient une guerre entreprise contre une puissance catholique avec l'aide des protestants d'Allemagne et de Hollande, on ne peut s'empêcher de soupçonner que les vrais coupables sont restés impunis. »

La politique espagnole triompha aussi complétement que possible à la cour de France. Malgré les représentations de Sully, Marie de Médicis s'empressa de conclure le mariage du dauphin avec l'infante Anne d'Autriche et celui d'Élisabeth de France avec le prince des Asturies (1612). On la poussa à écraser le parti calviniste; on l'entoura de ministres et de serviteurs stipendiés. Rassurée de ce côté, la maison d'Autriche ne garda plus de mesure jusqu'au jour où Richelieu vint arrêter ses progrès. Le premier soin de Philippe III ou plutôt de ceux qui gouvernaient sous son nom fut de tirer vengeance de Venise et de la Savoie, qui avaient ensemble promis d'appuyer de leur concours le grand dessein d'Henri IV. Il saisit le prétexte de la succession de Montferrat, à laquelle les ducs de Savoie et de Mantoue prétendaient avoir des droits, pour embrasser la cause du dernier prince, et il enjoignit à Charles-Emmanuel, non-seulement de mettre bas les armes, mais de se bien pénétrer de la résolution qu'il avait prise de n'accorder d'autres conditions que celles que lui dicterait sa propre modération. Ce langage provocateur fit éclater la guerre (1614). Charles-Emmanuel résista bravement et fut vaincu. Ses États furent adjugés à l'Espagne comme un fief dépendant du Milanais. L'intervention des Fran-

(1) Un autre signe de l'affaiblissement de la royauté fut la résistance victorieuse que la petite province de Biscaye opposa, en 1601, à Philippe III. Afin d'y abolir d'anciennes franchises, il rendit une ordonnance qui la soumettait à des impôts arbitraires. Aussitôt le peuple s'assembla à Guernica et protesta en termes respectueux, mais énergiques. La remontrance finissait ainsi : « Ce que nous demandons est juste, et si l'on ne fait droit à notre prière, nous prendrons les armes pour défendre notre bien aimée patrie, dussions-nous voir brûler nos maisons et nos campagnes, mourir nos femmes et nos enfants, dussions-nous chercher ensuite un autre seigneur pour nous protéger et nous défendre! » Philippe, effrayé, retira l'ordonnance et confirma à la Biscaye la possession de ses libertés.

çais en sa faveur, après la mort de Concini, eut pour résultat de ramener la paix : on convint par le traité de Pavie qu'en restituerait de part et d'autre les prisonniers et les places conquises; néanmoins le Montferrat fut adjugé au duc de Mantoue (1617).

A cette époque, le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise, trama contre cette république, de concert avec le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, et le marquis de Villa-Franca, gouverneur du Milanais, un des complots les plus audacieux dont l'histoire ait gardé le souvenir. Voici quelles en étaient, selon toute apparence, les dispositions principales. Quinze cents hommes de vieilles troupes, choisis dans la garnison de Milan, devaient être introduits à Venise et secrètement armés; beaucoup d'officiers des régiments étrangers étaient gagnés; le feu serait mis à l'arsenal, et les conjurés, profitant du tumulte, auraient massacré les sénateurs et occupé la ville au nom de Philippe III. L'exécution du complot était fixée au printemps de 1618. Tout était prêt, et l'on n'attendait plus, pour agir, que l'arrivée des bâtiments légers frétés par le duc d'Ossuna et qui étaient remplis de munitions et de soldats. La flottille approchait de Venise, lorsqu'une tempête la dispersa. Le conseil des Dix conçut des soupçons et arrêta quelques conjurés : l'un d'eux trahit le secret. Ceux qui ne purent s'échapper furent noyés dans les lagunes; mais le sénat garda le silence sur cet odieux attentat et n'osa pas accuser l'Espagne.

A des entreprises ruineuses, aux profusions de ses favoris, au désordre des finances, Philippe III ajouta un acte d'iniquité, l'expulsion des Maures, qui ruina pour longtemps l'agriculture et l'industrie de son royaume. La pensée en vint de l'Église. Dès 1602 l'archevêque de Valence, Juan de Ribera, conseillait dans un mémoire au roi, en lui demandant qu'il chassât les infidèles, de ne retenir que les adultes pour travailler comme esclaves aux galères et aux mines, et les enfants au-dessous de sept ans pour les élever dans la religion chrétienne. Un autre prélat, l'archevêque de Tolède, Bernard de Sandoval, exigeait qu'on les exterminât, sans épargner personne. Le premier plaida avec beaucoup de vivacité au nom de la sûreté de l'État et de l'intérêt de la religion; il cita l'exemple de David et d'autres rois d'Israel, s'éleva contre les funestes effets de la tolérance, et conclut en ces termes : « Le roi peut, sans que sa conscience en soit alarmée, employer les adultes sur ses galères ou aux travaux des mines en Amérique. Il peut encore vendre les autres comme esclaves à ses sujets catholiques en Espagne et en Italie. Il n'y a certes pas d'injustice à traiter avec cette rigueur des hommes qui, par leurs crimes, se sont exposés à perdre la vie; et s'ils ont mérité l'esclavage ou la mort, leur expulsion ne saurait être considérée que comme un acte de clémence et de pitié de la part du roi. » Quand les deux prélats se furent mis d'accord, le projet, plusieurs fois ajourné, fut adopté; on n'écouta ni les prières des barons de Valence en faveur de leurs vassaux, ni même les sages remontrances du pape Paul V, et l'édit fatal fut rendu le 11 septembre 1609. Il enjoignait aux Maures de se tenir prêts à partir dans trois jours pour les ports qui leur seraient indiqués comme lieux de leur embarquement; il leur défendait, sous peine de mort, de quitter les endroits où ils se trouveraient jusqu'à l'arrivée des commissaires chargés de les emmener. On permit aux barons de Valence de choisir six familles sur cent pour enseigner aux chrétiens le raffinage des sucres, la conservation des magasins de riz et l'entretien des canaux et aqueducs (1). Les enfants âgés de moins de quatre ans pouvaient être laissés en Espagne, et semblable faculté fut accordée à quiconque produirait un certificat de son curé attestant qu'il pratiquait exactement et avec sincérité les devoirs d'un bon chrétien. On défendit, sous peine de la mort, aux infidèles d'emporter de l'or et de l'argent.

Frappés de consternation, les Maures offrirent en vain, pour échapper à cette fatale proscription, de racheter tous les chrétiens captifs en Barbarie, d'armer une flottille pour protéger les côtes, et d'entretenir à leurs frais la garnison des forts du littoral de l'Espagne. Quelques-uns de leurs chefs implorèrent le secours de Henri IV, qui leur donna de vagues espérances. On exécuta les ordres de la cour avec une inflexible rigueur. Néanmoins ces infortunés parvinrent à emporter ou à cacher une grande quantité de numéraire. Alors il leur fut permis, par une nouvelle ordonnance, de disposer de leurs richesses à condition d'en remettre la moitié aux commissaires. Sur les sommes que produisit cet acte de spoliation, le duc de Lerma se fit donner 250,000 ducats (2,065,000 fr.), et il en distribua autant à son fils et à sa fille. De l'aveu même de ce ministre, le numéraire qui sortit alors de l'Espagne ne s'éleva pas à moins de 800,000 ducats, évaluation assurément erronée et que des calculs plus probables ont fixée à l'énorme chiffre de 60,000,000 de francs.

L'ordonnance d'expulsion ne fut publiée que le 22 septembre 1609. Plus de soixante galères vinrent mouiller dans les ports de Catalogne, de Valence et d'Andalousie. On appela des troupes d'Italie et les milices s'assemblèrent partout en armes. Mais il fut impossible de se renfermer dans le délai de trois jours. « Livrés à la férocité des matelots cupides et fanatiques, un grand nombre de Maures périrent pendant la traversée. Deux capitaines, le Catalan Juan Ribera et le Napolitain Juan Baptista, firent précipiter dans les flots les malheureux

(1) On ne trouva personne qui voulût profiter de cette faveur intéressée; tous les musulmans préférèrent l'exil.

qu'ils avaient promis de transporter en Afrique. Plusieurs de ceux qui s'étaient embarqués à leurs frais relâchèrent à Marseille, où ils furent reçus avec prévenance, grâce aux ordres qui avaient été donnés sur la recommandation de l'ambassadeur de France à Constantinople. Mais il y en eut beaucoup qui firent naufrage, et les habitants de la Provence, par une plaisanterie barbare, appelèrent les sardines du nom de *grenadines* et s'abstinrent d'en manger, disant qu'elles n'étaient repues que de chair humaine. Ceux-là qui arrivèrent en Afrique ne furent pas encore à l'abri de tout danger : la plupart succombèrent à la faim ou la fatigue, au milieu des déserts brûlants qu'ils eurent à parcourir, avant d'arriver à Tlemcen, à Oran et dans les autres lieux de leur exil. Des six mille hommes qui de Conastal se dirigèrent sur Alger, un seul, nommé Pedralvi, eut le bonheur d'y parvenir. » (Weiss.) Quand les infortunés qui n'avaient pas encore été embarqués connurent le sort qui les attendait, le désespoir s'empara d'eux, et dans quelques endroits ils prirent les armes, résolus à vendre chèrement leur vie. On pendit les chefs, on traqua le reste dans les montagnes, et on leur courut sus comme à des bêtes fauves; car, dit un auteur contemporain, Fonseca, qui a eu le courage d'écrire l'apologie de cette atroce exécution, le roi payait tant pour chaque tête de Morisque qu'on rapportait morte ou vivante.

Cet acte d'iniquité souleva dans toute l'Europe un sentiment de dégoût et d'horreur. Le cardinal de Richelieu le nomma « le plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous les siècles précédents fasse mention ». L'Espagne y gagna l'unité religieuse; mais en échange de ce problématique bienfait, elle vit l'agriculture ruinée, des centaines de villages déserts, la Sierra Morena inculte, une foule de procédés perdus, l'industrie en décadence. Philippe essaya de réparer les maux qu'il avait causés en favorisant l'établissement de nouveaux colons appelés de l'Italie et de la Provence : il accorda même la noblesse et l'exemption de guerre à ceux de ses sujets qui cultiveraient la terre. Remède insuffisant ! Un siècle plus tard l'Espagne ne s'était pas encore relevée du coup terrible dont il l'avait frappée.

Le dernier événement de ce déplorable règne fut l'entreprise avortée du duc d'Ossuna pour se former un royaume indépendant à Naples (1620). Depuis deux ans le duc de Lerma avait quitté la cour, renversé par les intrigues de son propre fils le duc de Uceda (1618); mais le nouveau favori ne jouit pas longtemps de la faveur royale. Philippe III, miné par une fièvre lente, sentait sa fin prochaine lorsqu'un accident vint en hâter le moment. « Sa maladie lui commença, raconte Bassompierre, dès le premier vendredi de carême (26 février 1621), lorsqu'étant sur des dépêches, le jour étant froid, on avait mis un violent brasier au lieu où il était, dont la réverbération lui donnait si fort au visage que les gouttes de sueur en dégouttaient; et de son naturel il ne trouvait jamais rien à redire ni ne s'en plaignait. Le marquis de Pobar me dit que, voyant comme ce brasier l'incommodait, il dit au duc d'Albe, gentilhomme de la chambre comme lui, qu'il fît retirer ce brasier qui enflammait la joue du roi. Mais, comme ils sont très-ponctuels en leurs charges, il dit que c'était au sommelier du corps, le duc d'Uceda; sur cela le marquis de Pobar l'envoya chercher en sa chambre; mais par malheur il était allé voir son bâtiment, de sorte que le roi, avant que l'on eût fait venir le duc d'Uceda, fût tellement grillé que le lendemain son tempérament chaud lui causa une fièvre, cette fièvre un érysipèle, et cet érysipèle, tantôt s'apaisant, tantôt s'enflammant, dégénéra en pourpre qui le tua. »

De son mariage avec Marguerite d'Autriche (1599), Philippe III avait eu quatre fils : ***Domingo-Victor de la Cruz***, qui lui succéda sous le nom de Philippe IV (*voy.* ci-après); ***Carlos***, né en 1607, mort en 1632; ***Fernando***, né en 1609, cardinal et gouverneur des Pays-Bas; ***Alonzo***, qui mourut en bas âge; et trois filles : ***Anne d'Autriche***, femme de Louis XIII; ***Maria***, femme de l'empereur Ferdinand; ***Margarita***, qui prit le voile. P. L—Y.

G. Cespedes, *Hist. de don Felipe III*; Madrid, 1631, in-fol. — Avila, *Hist. de la vida y hechos de don Felipe III*; Madrid, 1660, in-fol. — J. Yañez, *Memorias para la hist. de don Felipe III*; Madrid, 1723, in-4°. — — Watson, *History of the reign of Philip III*; Londres, 1783, in-4°, et 1786, 2 vol. in-8°; trad. fr., Paris, 1809, 3 vol. in-8°. — F.-Ch. de Khevenhüller, *Annales Ferdinandei*. — Aznar et Cardona, *Expulsion justificada de los Moriscos*; Huesca, 1611, in-8°. — Fonseca, *Justa expulsion de los Moriscos de España*; Rome, 1612, in-8°. — Malpas, *Imago virtutum in Philippo; III expressa*; Louvain, 1628, in-8°. — Le Charron, *Oraison funèbre de Philippe III*; Paris, 1621, in-8°. — Sully, *Économies royales*. — Bassompierre, *Journal de ma vie*. — Poirson, *Hist. du règne de Henri IV*. — Weiss, *l'Espagne depuis le règne de Philippe II*, t. I. — Mignet, *Introd. aux négociat. relatives à la succession d'Espagne*.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, né le 8 avril 1605, à Madrid, où il mourut, le 17 septembre 1665. Il monta sur le trône à dix-sept ans. Jeune et fort adonné au plaisir, incapable d'ailleurs de régner par lui-même, il se laissa conduire par le duc d'Olivarès comme son père avait été conduit par le duc de Lerma. La pénurie des finances et l'affaiblissement du royaume conseillaient au nouveau favori de vivre en bonne intelligence avec les nations voisines : d'un caractère dur et violent, il reprit la politique à outrance de Philippe II, et dans le but de rendre à l'Espagne son ancienne suprématie, il se jeta dans les intrigues dangereuses et dans les guerres acharnées. « La guerre générale, dit M. Weiss, que l'Espagne soutint dans la première moitié du dix-septième siècle eut de nouveau tous les caractères d'une croisade. Ce fut une propagande armée contre les protestants... Pendant plus de quarante ans,

l'Espagne eut à livrer d'interminables combats sur la frontière des Pyrénées, en Italie, en France, en Allemagne, en Hollande, en Amérique, aux Indes, et sur toutes les mers où ses possessions se trouvaient disséminées. Ce prodigieux effort acheva de l'affaiblir et prépara la dissolution de la monarchie. » Le nouveau roi porta ses premiers coups contre la Hollande. La trêve d'Anvers, conclue pour douze ans entre les deux pays, venait d'expirer (9 avril 1621). Les hostilités recommencèrent, et Spinola débuta par le siége de Berg op-Zoom, dont il ne put s'emparer; le comte de Bergues, qui lui succéda en 1629, éprouva de nouveaux revers. Le concours des Français rendit encore moins douteuse l'issue de la lutte. Les actions les plus décisives eurent lieu sur mer. La Compagnie hollandaise des Indes occidentales, créée en 1621, devint en peu de temps assez puissante pour battre l'Espagne avec ses propres armes : elle disposait d'une flotte nombreuse, qui dans l'espace de treize années captura cinq cent quarante-cinq vaisseaux ; elle prépara l'expédition du Brésil; elle enleva aux Espagnols les Moluques, Malacca, Ceylan ; elle occupa les îles de la Sonde et fonda Batavia ; enfin elle assura par la victoire des Dunes (1639) la supériorité maritime de la Hollande. Après une guerre aussi inutile que malheureuse, Philippe IV reconnut, par le traité de Westphalie, l'indépendance de ses anciens sujets (1648) ; il leur céda en outre plusieurs territoires et places fortes ainsi que les conquêtes qu'ils avaient faites en Amérique et dans les Indes, et consentit à la fermeture de l'Escaut, qui ruinait le commerce d'Anvers.

La part qu'il prit à la guerre de trente ans eut des résultats bien plus funestes. Tout d'abord il s'était déclaré l'allié de l'empereur, et jamais il ne cessa de lui fournir des troupes et des subsides. Il contribua, par l'aide de ses généraux, à la victoire de Prague qui rendit la Bohême à Ferdinand II, et à l'expulsion de l'électeur de Saxe ; maître du Palatinat, il prétendit arrêter la marche victorieuse de Gustave-Adolphe, et fut contraint d'évacuer Mayence (1631). Une de ses armées, forte de quatorze mille hommes et aux ordres du duc de Feria, périt presque en entier à travers les défilés des Alpes, après avoir vainement tenté d'occuper l'Alsace (1633). Une autre détermina par son concours la brillante victoire remportée sur les protestants à Nordlingen (1644). Ce fut alors que la France, intervenant à son tour, lui déclara la guerre. « Cette grandeur si injuste, dit Richelieu en parlant de l'Espagne, sans respect de traités, de serments et d'alliances, croissant ainsi continuellement par la ruine de nos voisins, ne nous imposait-elle pas une assez grande nécessité de faire la guerre pour nous en défendre ? Y a-t-il prudence et justice qui permette d'attendre que les autres soient dévorés pour l'être les derniers ? » La France pouvait du reste invoquer d'autres et justes motifs de représailles. N'était-ce pas l'Espagne qui, afin d'y entretenir des troubles, s'était engagée à fournir aux protestants et au duc de Rohan, leur chef, un subside annuel de 300,000 ducats ? N'avait-elle pas fomenté de nouvelles discordes jusque parmi les membres de la famille royale ? Marie de Médicis et Gaston d'Orléans étaient soumis à son influence ; tous deux avaient signé avec elle des conventions secrètes. Enfin l'affaire de la Valteline (1625) et la succession du duché de Mantoue (1627-1630) avaient accru la rivalité des deux nations : deux fois elles s'étaient rencontrées au delà des Alpes, et l'Espagne, deux fois vaincue, avait beaucoup perdu de sa prépondérance en Italie.

La guerre éclata sur toutes les frontières. Battus à Avein et dans la Valteline (1635), les Espagnols envahirent la Picardie, entrèrent dans la Capelle, le Catelet, Corbie et Noyon, et lancèrent des détachements jusque sur les bords de l'Oise (1636) ; l'activité de Richelieu, qui en peu de jours mit une armée sur pied, les obligea à une prompte retraite. Dans la Franche-Comté ils se défendirent avec plus de succès. Leur entreprise contre Bordeaux échoua ; mais ils ravagèrent une partie de la Guienne et du Languedoc, et firent lever le siége de Fontarabie au prince de Condé. La guerre durait depuis cinq ans lorsque, par les menées de Richelieu, éclata, dans le sein même de la péninsule, la double insurrection de la Catalogne et du Portugal. La Catalogne était une des provinces qui avaient le plus souffert. Comme le trésor était vide, on voulut la forcer à entretenir les troupes qui y étaient cantonnées et à fournir des vivres et des fourrages à celles qui faisaient campagne. Philippe IV envoya à cet effet des ordres qui furent exécutés avec une sévérité excessive. Une révolte eut lieu à Barcelone, où l'on massacra le vice-roi, le comte de Santa-Coloma, et avec lui tous les fonctionnaires castillans. Aussitôt la province entière suivit cet exemple, et s'érigea en république. Attaqués par le marquis de Los Velez et traités sans aucune pitié, les Catalans invoquèrent le secours de Louis XIII, qu'ils reconnurent pour leur souverain, et se trouvèrent en état de résister à tous les efforts de l'Espagne. Sans cesser un instant de combattre, ils prolongèrent leur rébellion jusqu'en 1653, et tinrent ainsi en échec une grande partie des forces de l'Espagne.

Le soulèvement de la Catalogne amena celui du Portugal. En 1640 le duc d'Olivarès, ayant enjoint au duc de Bretagne et aux principaux chefs de la noblesse de venir à Madrid pour y voter de nouveaux subsides et pour prendre part à l'expédition que le roi se proposait de diriger en personne contre la Catalogne, ces ordres portèrent au comble le mécontentement des Portugais, qui ne supportaient qu'avec une extrême impatience le joug oppresseur de l'Es-

pagne. Ils se soulevèrent et proclamèrent pour roi le duc de Bragance, sous le titre de João IV (*voy.* ce nom). Philippe IV ignorait encore cette révolution quand toute l'Europe en était instruite. Aucun de ses courtisans n'osait lui en parler. Enfin le duc d'Olivarès, l'abordant le sourire sur les lèvres, lui dit : « Votre Majesté vient de gagner douze millions. — Et comment? demanda le roi. — C'est que la tête a tourné au duc de Bragance : il s'est laissé follement proclamer roi de Portugal. Voilà toutes ses terres confisquées de droit. — Il faut y mettre ordre », répliqua le prince sans s'émouvoir. Néanmoins cet événement acheva de perdre le premier ministre; tout le monde s'élevait contre sa mauvaise administration, et le roi, en dépit de l'attachement qu'il avait pour lui, ne put se dispenser de l'éloigner de la cour. Ce fut la seule peine qu'eut à subir cet homme orgueilleux et violent pour les malheurs qu'il avait attirés sur sa patrie. Quant à tirer vengeance de l'insurrectionn victorieuse du Portugal, il n'y fallut pas même penser. L'Espagne avait épuisé toutes ses ressources. Ses troupes n'arrivaient plus sur les divers théâtres de la guerre; l'argent faisait aussi défaut à ses alliés, qui se découragèrent. En Italie, où les défections paraissaient imminentes, elle essuya de nouveaux revers. A l'exemple de leur métropole, les colonies portugaises se soulevèrent et arrachèrent à la domination de Philippe IV Tanger, les Açores, Madère, les îles du Cap Vert, Mozambique et Zanguebar, en Afrique; Mascate, Diu, Goa, Macao, les comptoirs de Malabar, de Ceylan et de Coromandel, en Asie, et tout le Brésil, en Amérique.

Sur ces entrefaites la mort enleva Richelieu et Louis XIII. L'occasion parut favorable aux Espagnols de réparer leurs désastres, et d'accord avec les Impériaux ils reprirent partout l'offensive (1643). Afin de forcer plus vite la France à la paix, ils réunirent leurs forces sur la frontière de la Champagne. Pendant qu'ils assiégeaient Rocroi, Condé les attaqua et leur tua huit mille hommes; ces vieilles bandes, qui passaient pour la meilleure infanterie du monde, furent en quelque sorte anéanties, l'esprit de corps ne les anima plus. « On eût dit, selon l'expression d'un historien, que les lignes de Rocroi forcées, la barrière de l'honneur castillan était également forcée. » L'Espagne n'avait que des généraux médiocres à opposer à Condé, Turenne, Gassion et La Meilleraie; elle perdit une à une les places fortes de la Flandre maritime, Dunkerque surtout, sans pouvoir les secourir; elle fut battue en Italie par le duc de Modène et le prince Thomas de Savoie, qui avaient l'un et l'autre abandonné sa cause; elle ne parvint pas à chasser les Français de la Catalogne, où la forteresse de Lérida avait seule arrêté leurs progrès. La révolution qui éclata à Naples porta de nouveaux coups au trône ébranlé de Philippe IV (1647). Au pêcheur Masaniello succéda le duc de Guise, qui, sans soldats et sans argent, fut un instant maître de presque tout le royaume. Mais Mazarin n'osa pas profiter de cette révolte : il abandonna le duc, et les Napolitains, découragés, retombèrent sous le joug du roi catholique. L'année suivante la victoire décisive de Condé à Lens força l'Espagne à céder (1648) : elle reconnut par le traité de Wesphalie l'indépendance absolue des Provinces-Unies; elle allait même signer la paix avec la France, lorsque les troubles de la Fronde lui rendirent l'espoir de venger ses défaites passées. On recommença la guerre, et grâce à la conduite habile de Louis de Haro, le successeur du duc d'Olivarès, elle y eut d'abord l'avantage. La défection de Condé ne lui profita guère; l'union de l'Angleterre et de la France, et la sanglante déroute des Dunes la remirent enfin, affaiblie et humiliée, à la disposition du vainqueur. La paix fut longuement négociée dans l'île des Faisans, située au milieu de la Bidassoa, et reçut le nom de *paix des Pyrénées* (7 novembre 1659). Philippe IV abandonnait l'Artois, excepté Saint-Omer, plusieurs places de la Flandre, du Hainaut, du Luxembourg, la Cerdagne et le Roussillon, et il consentait au mariage de sa fille Marie-Thérèse avec Louis XIV. L'infante renonçait, il est vrai, à tous ses droits à la succession de la couronne d'Espagne; mais ce désistement était subordonné au payement d'une dot de 500,000 écus d'or au soleil, dot qui ne fut jamais délivrée. Ainsi la guerre européenne que l'Espagne avait soulevée tourna contre elle. Abaissée, elle perdit pour toujours l'éclat de sa puissance, et ce fut la France, sa rivale, qu'elle avait si longtemps troublée par ses intrigues, qui la relégua au second rang.

Dès qu'il se vit débarrassé de la guerre étrangère, Philippe IV réunit ses forces contre le Portugal, auquel les rois de France et d'Angleterre ne cessaient de fournir des subsides, des officiers et des vaisseaux. Des deux expéditions qu'il prépara aucune ne réussit. Dans la première, don Juan d'Autriche, qui avait pris Evora, fut obligé de regagner l'Estramadoure après avoir perdu une grande partie de ses munitions (1663). La seconde, commandée par le marquis de Caracena, se termina plus promptement encore par la défaite de Villaviciosa, où les Espagnols laissèrent sur le champ de bataille quatre mille morts ou blessés, leurs canons, quatre-vingt-six drapeaux et presque tous ses bagages (1665). Lorsque le roi reçut la dépêche qui lui annonçait la fatale nouvelle, il la laissa tomber en disant : « Dieu le veut! » Depuis ce moment il s'affaiblit de jour en jour. Trois mois plus tard, il expira. « Ni les grands ni le peuple, dit M. Weiss, ne témoignèrent une affliction bien vive de sa mort. Ils se souvenaient qu'il avait reçu un royaume riche et puissant, et qu'il le laissait, après un règne de quarante-quatre ans, appau-

vri, déchu, en butte aux insultes des plus faibles ennemis, déjà démembré par eux et menacé de nouveaux démembrements, qui devaient amener bientôt la ruine de la monarchie. » Tel fut ce prince qu'Olivarès avait affublé du titre de *Grand*. Aussi lui donna-t-on par moquerie un fossé pour devise avec ces mots : Plus on lui ôte, plus il est grand. Sous son règne, cependant, le théâtre, soutenu par Lope de Vega et Calderon, brilla de l'éclat le plus vif, et l'on vit fleurir les plus grands peintres de l'école espagnole, Velasquez, Zurbaran, Murillo et Alonso Cano. Il possédait d'aimables qualités : on s'accorde à louer en lui un caractère humain, affable, bienfaisant, généreux même; il s'exprimait avec énergie et avec éloquence; il aimait à s'entourer d'artistes et de beaux-esprits, et son goût éclairé pour les lettres le porta à les cultiver lui-même en secret. S'il faut s'en rapporter à la tradition, Philippe aurait traduit en castillan l'*Histoire des guerres d'Italie* de François Guicciardini et la *Description des Pays-Bas* de Louis Guicciardini, et on lui attribue plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Un Bel-esprit de cour*, *Donner sa vie pour sa dame*, *le Comte d'Essex*, etc.

Philippe IV s'était marié deux fois, en 1615 avec Élisabeth de France, morte le 6 octobre 1644, et en 1649 avec Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand III, morte le 16 mai 1696. De sa première femme il eut cinq enfants qui moururent jeunes, et *Marie-Thérèse*, qui s'unit, en 1660, à Louis XIV; de la seconde, trois fils, dont *Charles II*, qui lui succéda, et deux filles, dont *Marguerite-Thérèse*, qui épousa, en 1666, l'empereur Léopold Ier. Il laissa aussi quelques enfants naturels, notamment don *Juan d'Autriche* (*voy.* ce nom). P. L.

Cespedes y Meneses, *Historia de don Felipe IV, rey de las Españas*; Lisbonne, 1631, in-fol. — Malvezzi, *Successos principales de la monarquia de España en el tiempo de Felipe IV*.; Madrid, 1640, in-4°. — Zanetomalo, *Relazione del governo della famosa corte di Spagna, in tempo del re Filippo IV*; 1672, in-4°. — J. Dunlop, *Memoirs of Spaign during the reign of Philip IV and Charles II*; Édimbourg, 1834, 2 vol. in-8°. — Raynal, *Hist. des deux Indes*, liv. VIII. — Schiller, *Guerre de Trente ans*. — Melo, *Guerra de Cataluña*, trad. fr. par M Léonce de Lavergne. — Mignet, *Negociations relatives à la succession d'Espagne*. — Lavallée et Gueroult, *Hist. d'Espagne*, t. II, dans l'*Univers pittor.* — Weiss, *L'Espagne depuis Philippe II*. — Ticknor, *Hist. of spanish literature*.

PHILIPPE V, roi d'Espagne, de la maison de Bourbon, né le 19 décembre 1683, à Versailles, mort le 9 juillet 1746, à Madrid. Ce prince, connu d'abord sous le nom de duc d'Anjou, était le deuxième fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière. Lorsque Louis XIV eut reçu communication du testament de Charles II, qui appelait le duc d'Anjou au trône d'Espagne, il ne balança pas à déchirer le traité de partage de la monarchie espagnole qu'il avait conclu quelques mois auparavant avec l'Angleterre et les États généraux. Voici en quels termes il annonça sa résolution à son petit-fils, en présence de sa cour : « Monsieur, le roi d'Espagne vous a fait roi; les grands vous demandent; les peuples vous souhaitent, et moi j'y consens; soyez bon Espagnol, c'est désormais votre premier devoir; mais souvenez-vous que vous êtes né Français ! » C'est aussi à cette occasion qu'il prononça ce mot devenu célèbre : « Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées ! » Dès lors, le duc d'Anjou fut traité en roi, sur un pied d'égalité parfaite avec Louis XIV. La nouvelle de l'acceptation du testament fut reçue avec une grande joie en Espagne, où le cardinal Porto-Carrero, chef de la régence nommée par Charles II, se hâta de faire proclamer le nouveau souverain (24 nov. 1700). Philippe V était alors âgé de dix-sept ans. « Il ne s'était jusqu'alors fait remarquer que par sa douceur, dit Sismondi. Il avait peu de défauts mais peu de vertus; ses sentiments étaient justes et honorables, mais son caractère manquait d'énergie... Il ne montrait de goût que pour les exercices de dévotion et pour la chasse; il était fait pour être gouverné, et il le fut toute sa vie. » Lorsqu'il prit congé de son aïeul à Versailles, le 4 décembre, il était déjà reconnu souverain par tous les États d'Europe que lui avait laissés Charles II. Il arriva le 18 février 1701 au palais de Buen-Retiro, et le 21 avril il fit son entrée solennelle à Madrid.

En entrant dans le palais de l'Escurial, où Philippe II avait rêvé tant de fois l'abaissement et la ruine de la France, le petit-fils de Louis XIV n'avait trouvé d'appuis dévoués que dans son peuple et dans son aïeul. Il n'y avait plus de Pyrénées; mais l'Europe tout entière ne tarda pas à se lever pour donner des barrières à la France. Ce fut la France en effet qui, à bien plus de titres que l'Espagne, supporta l'effort, la gloire et les malheurs de cette longue et désastreuse guerre de la succession; ce fut elle qui la conduisit et qui la termina (1). Les grandes puis-

(1) Il s'en fallait de beaucoup que l'Espagne fût préparée à soutenir une semblable lutte. Voici comment un auteur contemporain, le marquis de San-Felipe, a décrit l'état déplorable où se trouvait la monarchie : « On ne prit aucun soin de fortifier les places et d'y tenir des garnisons. Les murs de toutes les forteresses tombaient en ruines. Les brèches que le duc de Vendôme venait de faire à Barcelone (en 1696) étaient encore ouvertes, et de Roses à Cadix il n'y avait ni château ni fort non-seulement qui eût garnison, mais même dont l'artillerie fût montée. On voyait la même négligence dans les ports de Biscaye et de Galice; les magasins étaient sans munitions, les arsenaux et les ateliers étaient vides; on avait oublié l'art de construire les vaisseaux; le roi n'avait que ceux qui faisaient le commerce des Indes et quelques galions. Six galères, consumées par le temps et par l'inaction, étaient à l'ancre à Carthagène. Les États que la mer séparait du continent n'étaient pas en meilleur ordre. Il y avait à peine dans tout le royaume de Naples six compagnies complètes de soldats, auxquels une longue oisiveté n'avait que trop donné le temps de négliger la discipline militaire. Cinq cents hommes défendaient la Sicile; à peine en comptait-on deux cents en Sardaigne, encore moins à Mayorque, peu aux Canaries et aucun dans les Indes. On pensait que les milices du pays pourraient suppléer dans les occasions; mais elles n'avaient aucune habitude de la guerre; tout se bornait à avoir inscrit leurs noms dans un registre, et on avait imposé aux laboureurs

sances, à l'exception de l'empereur Léopold, qui protesta dès le principe contre le testament de Charles II, dissimulèrent d'abord leur mécontentement et feignirent de s'en remettre à la voie des négociations pour décider leurs griefs; mais avant la fin de 1701 elles levèrent le masque. Le 7 septembre Guillaume III, roi d'Angleterre, signa le traité dit de *la grande alliance;* les autres parties contractantes étaient l'empereur et les États généraux, auxquels se joignirent le nouveau roi de Prusse (20 janvier 1702), le Danemark, le Hanovre et le Portugal. La guerre commença en Italie. Philippe V, pour assurer au parti espagnol la prépondérance dans ce pays, épousa Marie-Louise-Gabrielle, seconde fille de Victor-Amédée, duc de Savoie. Le traité d'alliance fut la principale dot de cette princesse. Cependant le prince Eugène avait envahi le Milanais : poussant devant lui le présomptueux Villeroi, il le battit à Chiari et le surprit à Crémone. Philippe, qui avait quitté Madrid pour aller se faire reconnaître à Naples, joignit l'armée franco-espagnole, placée sous les ordres du duc de Vendôme. D'heureux succès signalèrent cette réunion. Après avoir fait lever à Eugène le blocus de Mantoue, ils lui livrèrent bataille dans les environs de Luzara (15 août 1702). Chacun des deux partis s'attribua la victoire; mais elle appartenait à Vendôme, puisqu'il entra le lendemain dans Luzara et peu de jours après dans Guastella. Cette année même une flotte anglaise s'était présentée devant Cadix, mais n'avait pu forcer ce port. Pour se venger de cet échec, elle attaqua une escadre aux ordres de Château-Renaud, qui venait de convoyer dans le port de Vigo en Galice les galions de la Havane. L'amiral français combattit avec courage; mais ses forces étaient de beaucoup inférieures à celles des ennemis; et pour que ses vaisseaux ne tombassent pas entre leurs mains, il fut forcé d'y mettre lui-même le feu (22 octobre 1702). Tous les galions furent pris, coulés bas ou brûlés; mais on avait eu le temps de débarquer une partie de leur riche cargaison. Dans la campagne de 1703 la France supporta seule le poids de la lutte en Italie, en Flandre et en Allemagne. Deux nouveaux États accédèrent à la coalition, le Portugal (16 mai) et la Savoie (23 octobre), tentés par l'espoir de s'agrandir aux dépens de l'Espagne. Ce dernier pays, jusque-là tranquille, fut en 1704 exposé aux ravages de la guerre. Au commencement de l'année l'archiduc Charles avait débarqué à Lisbonne avec huit mille Anglo-Hollandais. Malgré ce renfort, l'armée portugaise était encore inférieure à celle de Philippe, qui avait reçu un secours de troupes françaises, commandées par le maréchal de Berwick. La campagne fut des plus heureuses, et dura seulement trois mois. Les Espagnols s'emparèrent de plusieurs places et battirent constamment l'ennemi. Partout le roi paya de sa personne, et s'exposa comme un simple officier. Un événement funeste empoisonna la joie du triomphe. L'amiral Rook se présenta devant Gibraltar, qui, malgré son importance, ne comptait qu'une centaine de défenseurs, et s'en empara. Le duc de Hesse-Darmstadt, qui commandait pour l'archiduc, voulut arborer sur les remparts l'étendard impérial; mais les Anglais s'y opposèrent, élevèrent leur propre drapeau et prirent possession de la ville au nom de la reine Anne. Vainement Philippe affaiblit-il son armée de huit mille hommes pour l'investir aussitôt et tâcher de la reprendre; vainement une flotte française de cinquante vaisseaux, commandée par le comte de Toulouse, s'approcha-t-elle pour seconder les opérations de terre. Cette place, devenue imprenable, n'a pas encore été rendue à l'Espagne. L'année 1705 fut encore plus favorable aux ennemis de Philippe V. La petite escadre française qui aidait au siége de Gibraltar avait été surprise par une flotte ennemie deux fois plus nombreuse et réduite, après un combat inégal, à s'échouer ou à se brûler elle-même. Le siége avait été dès lors converti en un blocus inutile. Le maréchal de Tessé, qui en avait la direction, reconnut bientôt qu'il y perdait sa peine, et obtint l'autorisation de mener ses troupes contre les Portugais, qui s'étaient rendus maîtres de Salvatierra et de quelques autres villes du royaume de Léon. Il leur fit lever le siége de Badajoz.

La division s'était glissée à la cour du roi. Il n'avait pas persévéré longtemps dans la sage résolution qu'il avait prise, en montant sur le trône, de ne s'entourer que d'Espagnols. On avait donné la surintendance de la maison de la reine à une dame française, Marie-Anne de la Trimouille, si connue comme princesse des Ursins (*voy.* ce nom). Elle ne tarda pas à s'emparer de la confiance du jeune prince, et n'en usa qu'en faveur de ses compatriotes. Afin de rétablir les finances que Charles II avait laissées dans un désordre extrême, on avait eu recours à un autre Français, M. Orry, homme d'un caractère intègre mais qui poussait jusqu'à la dureté l'esprit d'économie. Les réformes qu'il tenta blessèrent beaucoup d'intérêts; l'impôt de la capitation, entre autres, rencontra tant de résistance qu'il fallut y renoncer. Ce fut dans ces circonstances que les amiraux Leak et Showell, avec la flotte la plus formidable que l'Angleterre et la Hollande eussent encore réunie, conduisirent l'archiduc Charles d'Autriche des rives du Tage aux côtes de la Catalogne. Une armée fut mise à terre, et, commandée par lord Peterborough, elle enleva Barcelone. L'archiduc y fut proclamé roi des Espagnes, et toute la province se soumit, et les royaumes de Valence et d'Aragon suivirent peu après cet exemple. Voyant que la révolte se pro-

et aux pâtres l'obligation d'avoir chez eux un fusil. On comptait huit mille hommes en Flandre et six mille à Milan. Le total des troupes à la solde d'une si vaste monarchie ne passait pas vingt mille hommes, et ses forces maritimes consistaient seulement en treize galères. C'est à un état si déplorable que les princes autrichiens avaient réduit les forces de l'Espagne. »

pageait rapidement, Philippe se mit à la tête de son armée, et dans les premiers jours d'avril 1706 il commença le siége de Barcelone, où l'archiduc s'était renfermé. La tranchée était ouverte depuis cinq semaines, lorsque l'amiral Leak, malgré l'escadre du comte de Toulouse, ravitailla la ville, réduite aux dernières extrémités. Philippe s'éloigna précipitamment, fut harcelé dans sa retraite jusqu'en Roussillon par les paysans insurgés et par les miquelets, et retourna de là à Madrid. De son côté l'archiduc, encouragé par cette heureuse délivrance, envahit l'Aragon et s'empara de Saragosse. A la faveur de cette direction, les Portugais pénétrèrent dans la Castille, occupèrent Alcantara, Ciudad-Rodrigo et Salamanque, et marchèrent sur Madrid sans rencontrer sur leur route aucun obstacle. A peine Philippe en fut-il sorti pour se retirer à Burgos qu'ils entrèrent dans cette capitale, et que son rival y fut proclamé roi. Dans la même campagne les défaites de Ramillies et de Turin livrèrent aux Impériaux les Pays-Bas, le Milanais et le royaume de Naples. La position de Philippe était des plus critiques. Toutefois, repoussant loin de lui le conseil de repasser les Pyrénées, il jura de mourir à la tête du dernier escadron qui lui resterait, et reprit l'offensive avec les troupes que lui amena le maréchal de Berwick; bientôt il obligea les alliés à quitter Madrid et, faute de subsistances, à se retirer vers l'Aragon. En 1717 la fortune continua de lui être favorable. Lord Galloway, qui commandait les alliés, ayant assiégé Villena, Berwick vola au secours de la place, et les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Almanza (25 avril). Après une lutte acharnée, les Espagnols se rendirent maîtres du champ de bataille; l'ennemi perdit tous ses canons et bagages ainsi que dix-huit mille hommes tués, blessés ou pris. Cette victoire entraîna la soumission des provinces de Valence et d'Aragon. En 1708, une partie de la Catalogne rentra également dans l'obéissance, et les Portugais essuyèrent une défaite totale dans les environs d'Evora.

Les affaires des alliés étaient dans l'état le plus déplorable, et ils comptaient à peine cinq ou six mille hommes. Mais en 1710 ils mirent, grâce à de puissants renforts, Philippe V à deux doigts de sa perte. Des conférences s'étaient ouvertes à Gertruydemberg; Louis XIV était si désireux de poser enfin les armes qu'il consentait à céder à l'archiduc la succession entière de Charles II et qu'il proposait un million par mois pour payer les troupes qui agiraient contre son petit-fils. Ces conditions ne parurent point assez humiliantes aux alliés, et la guerre continua. La plus grande partie des troupes allemandes avait été embarquée pour la péninsule, où se concentra tout l'intérêt de la campagne. Des milices nationales y avaient remplacé les troupes aguerries que Louis XIV avait dû rappeler pour la défense de ses propres États; elles étaient animées de zèle, mais l'instruction leur manquait. Philippe n'avait auprès de lui qu'un général médiocre, le marquis de Bay, pour les opposer aux vieilles bandes que commandait Staremberg. Battu à Almenara, il livra un nouveau combat près de Saragosse (20 août 1710), et se vit abandonné de la plupart de ses soldats. Pour la seconde fois il fut contraint d'abandonner Madrid, où les ennemis entrèrent sur ses pas. Dans cette situation désespérée, il eut l'heureuse idée d'écrire au roi son aïeul pour lui demander le duc de Vendôme. L'arrivée de ce dernier produisit en Espagne un effet merveilleux. A son seul nom les débris de l'armée se réorganisèrent promptement. Chacun voulut concourir de son bras ou de sa bourse au triomphe de la cause de Philippe, et bientôt le jeune roi fut en état d'attaquer à son tour les alliés, que la famine commençait à presser en Castille. Après les avoir forcés à battre en retraite vers la Catalogne, il rentra dans sa capitale; puis, sans perdre de temps, il passa le Tage avec Vendôme pour suivre les traces de l'ennemi. Il prit d'assaut Brihuega, vainement défendu par cinq mille Anglais, qui se rendirent à discrétion, et le lendemain il attendit à Villaviciosa Staremberg, qui venait à leur secours. La victoire fut complète. Le roi passa la nuit sur le champ de bataille, n'ayant pour abri que son carrosse. Poursuivant de près les vaincus, il s'empara de Saragosse et de plusieurs autres cités importantes, et enleva aux Aragonais, pour les punir de leur rébellion, le peu qui restait de leurs anciens priviléges. En 1711 et 1712 la guerre ne conserva un peu d'activité que dans la Catalogne : les Impériaux n'avaient cessé d'occuper Barcelone, qui, même après leur départ, refusa de se soumettre jusqu'à l'automne de 1714.

L'avénement de l'archiduc au trône impérial sous le nom de Charles VI et les victoires des Français avaient déconcerté la ligue, épuisée du reste par une lutte qui durait depuis treize années. Les négociations entamées à Utrecht entre les parties belligérantes se prolongèrent plusieurs mois pour aboutir au traité du 11 avril 1713, qui eut pour base le maintien de Philippe V; mais ce prince n'acheta la paix qu'au prix de l'abandon de Gibraltar et de Minorque aux Anglais, de la Sicile à la Savoie, des Pays-Bas, de la Sardaigne, du Milanais et de Naples à l'empereur. A peine Philippe V commençait-il à respirer, qu'un nouveau malheur vint fondre sur lui : sa femme, qu'il aimait tendrement, mourut le 14 février 1714. Mais l'année n'était pas écoulée que la princesse des Ursins, sous le prétexte de le distraire de sa noire mélancolie, lui persuada d'épouser Élisabeth, fille d'Édouard Farnèse, frère du duc de Parme et de Plaisance, née le 23 octobre 1692. Cependant le conseil intéressé de la favorite tourna à sa perte, car la princesse Élisabeth n'était pas encore arrivée à Madrid, qu'elle lui signifia l'ordre de sortir du royaume : ce qui fut exécuté immédiatement, avec l'approbation du roi.

Alberoni (*voy.* ce nom) succéda à la faveur de la princesse disgraciée, et l'année suivante, en 1715, il remplaça le cardinal del Giudice comme premier ministre. Sous son administration, l'Espagne se jeta dans des entreprises aventureuses, qui attirèrent de nouveau sur elle tous les maux de la guerre. La Sardaigne (1717), cédée à l'empereur par le dernier traité de pacification, et la Sicile (1718), qui l'avait été au duc de Savoie, retombèrent d'abord sous sa domination, celle-ci, il est vrai, au prix de la perte d'une bataille navale contre la flotte anglaise venue au secours du duc; mais ces conquêtes ne tardèrent pas à lui être enlevées de nouveau. Alberoni venait d'équiper deux nouvelles flottes, dont l'une, destinée à seconder les efforts du Prétendant en Angleterre, fut dispersée par la tempête, et l'autre chargée d'appuyer en Basse-Bretagne une conspiration ourdie contre le duc d'Orléans, à l'effet de faire donner la régence à Philippe V, n'arriva qu'après la punition des rebelles, lorsque ces entreprises ambitieuses décidèrent la France, l'Angleterre, l'empereur et bientôt après la Hollande, à conclure contre l'Espagne ce qu'on nomma la *quadruple alliance*. Le 2 janvier 1719, la guerre lui fut donc déclarée. Une suite continuelle de revers ouvrirent enfin les yeux au roi sur les fautes de son ministre. Le 5 décembre suivant, Alberoni fut sacrifié, et le 17 février 1720, l'Espagne ayant accédé au traité de la quadruple alliance, la Sicile et la Sardaigne furent évacuées. Pour resserrer l'union de l'Espagne avec la France, Philippe, conformément au désir du régent, fit conduire à Paris sa fille Marie-Anne-Victoire, âgée de moins de quatre ans, pour y être élevée auprès de Louis XV, à qui elle était destinée. Dans la même année, Mlle de Montpensier, fille du régent, épousa le prince des Asturies, Louis, et l'année suivante Mlle de Beaujolais, autre fille du duc d'Orléans, fut accordée à don Carlos.

En proie à une affreuse mélancolie, Philippe voulut alors se décharger du fardeau des affaires pour se livrer dans la solitude à l'œuvre de son salut : il résigna donc la couronne, par un décret du 14 janvier 1724, à don Louis, son fils aîné. Mais la mort prématurée de ce jeune prince, après sept mois de règne seulement, l'appela de nouveau sur le trône, en vertu d'un acte de rétrocession.

Les bonnes relations de l'Espagne avec la France faillirent encore une fois être troublées, par suite du renvoi, en 1725, de l'infante Marie-Anne-Victoire, sous prétexte de sa trop grande jeunesse. Philippe, par représailles, renvoya de même la princesse de Beaujolais, et ordonna à l'ambassadeur de France de sortir de ses États; puis, par l'entremise du baron de Riperda, il conclut avec l'empereur un traité de paix. Mais ce traité, qui donna d'abord un grand ascendant à la cour de Vienne sur celle de Madrid, fut annulé de fait, en 1729, par celui que signèrent l'Espagne, la France et l'Angleterre, et auquel accéda plus tard la Hollande. Les duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance furent garantis à l'Espagne, qui, après la mort d'Antoine Farnèse, en 1731, prit en conséquence des mesures pour mettre don Carlos en possession de ses États. En 1733, Philippe déclara la guerre à l'empereur, et fit passer une armée en Italie, dont l'infant don Carlos fut déclaré généralissime, le 14 mars 1734. Ce jeune prince entra dans le royaume de Naples, et le 15 mai il fut proclamé roi dans la capitale; puis, en 1735, il acheva la conquête de la Sicile. Le traité de Vienne, du 18 novembre 1736, confirma dans la maison d'Espagne la possession de ces deux royaumes, moyennant sa renonciation aux duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance.

Après la mort de Charles VI, en 1740, Philippe voulut profiter de la guerre suscitée au sujet de la succession d'Autriche, pour s'agrandir en Italie. En 1742, son fils don Philippe partit à la tête d'une armée sous les ordres du comte de Glimer. La Savoie tombe d'abord en son pouvoir, mais bientôt le roi de Sardaigne le force à la retraite, et, en 1744, son armée, réunie à celle des Français, est, après des avantages signalés, rejetée du Milanais. Philippe V ne vit pas la fin de cette guerre; il mourut le 9 juillet 1746, laissant la couronne à son fils Ferdinand VI.

Malgré son inaptitude aux affaires et sa facilité à se laisser gouverner, ce prince, par esprit de justice et par amour pour ses sujets, fit quelques sages réformes dans l'administration. On lui doit, entre autres, un code de lois, en 4 vol. in-fol. D'après les lettres de Charlotte-Elisabeth de Bavière, mère du régent, Philippe V était bossu, mais de bonne mine; très-affable, parlant peu, mais représentant mieux que ses frères; très-religieux et d'un excellent caractère. La mort de Philippe fut pour les Espagnols un sujet de larmes. « Ce prince fut regretté, et il méritait de l'être; car malgré les fautes qu'il a commises, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a fait de grandes choses. Il ranima la vertu guerrière des Espagnols; il rétablit la discipline; il créa une marine aussi redoutable que l'avait été celle du plus puissant de ses prédécesseurs. Malgré les luttes dont il fut continuellement occupé en Europe, il trouva moyen de porter la guerre en Afrique et recouvra Oran, que les Maures avaient enlevé. L'administration de la justice attira également son attention. Il réforma les tribunaux et tint la main à ce qu'ils instruisissent promptement les affaires. Il s'efforça de faire prospérer le commerce et les manufactures; enfin, il accorda aux lettres la protection qu'elles méritent; il fonda l'académie de l'histoire, l'académie castillane à la bibliothèque de Madrid (Lavallée et Gueroult, *Hist. d'Esp.*, II, 105). Mais, au lieu de donner à ses sujets des institutions en harmonie avec le caractère du pays, au lieu de faire revivre celles des libertés de la nation qui pou-

vaient se concilier avec un pouvoir ferme et une administration régulière, il se substitua simplement au despotisme de la maison d'Autriche.

De sa première femme, Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, fille du duc Victor-Amédée II, morte en 1714, Philippe V eut *Louis* et *Ferdinand*, qui furent rois d'Espagne, et deux autres fils, morts en bas âge. De la seconde, Élisabeth Farnèse, fille d'Édouard II, duc de Parme, il eut quatre fils, dont Charles, roi des Deux-Siciles, et trois filles [*Enc. des G. du M.*, avec add.]

Saint-Simon, *Mémoires*. — Noailles, *Mém. polit. et milit.* — Targe, *Hist. de l'avènement de la maison de Bourbon au trône d'Espagne*; Paris, 1776, 6 vol. in-12. — W. Coxe, *Memoirs of the kings of Spain of the house of Bourbon* (1700 1788); Lond., 1813, 3 vol. in-4°; 1826, 6 vol. in-8° (trad. franç., Paris, 1827, 6 vol. in-8°). — Alph. Viollet, *Hist. des Bourbons en Espagne*; Paris, 1843, in-8°. — Carvajal, *La España de los Borbones*; Madrid, 1844, 4 vol in-4°. — Mignet, *Négociat. relat. à la succession d'Espagne*. — San-Felipe (Marq. de), *Mémoires pour servir à l'hist. d'Espagne sous Philippe V*, trad. franç.; Amst., 1756, 4 vol. in-12 — *Hist. publique et secrète de la cour de Madrid* (1700-1719); Cologne, 1719, in-12. — F.-X. Conde, *Elogio de Felipe V*; Madrid, 1779, in-8°. — J. de Clavijo, *Elogio de Felipe V*; ibid, 1779, in-8° (trad. franç., Paris, 1780, in-8°). — J. Lavallée et Ad. Gueroult, *Hist. d'Espagne*, dans l'*Univers pitt.*

PHILIPPE *le Magnanime*, landgrave de Hesse, né à Marbourg, le 13 novembre 1504, mort le 31 mars 1567. Fils du landgrave Guillaume de Hesse, qui mourut en 1509, il lui succéda, sous la tutelle de sa mère, Anne de Mecklembourg, qui réprima plusieurs insurrections de la noblesse. Déclaré majeur à quatorze ans par l'empereur Maximilien, il eut bientôt à exercer son courage contre François de Sickingen; ligué avec l'électeur de Trèves et l'électeur palatin, il mit fin, après une campagne heureuse, aux déprédations incessantes de ce condottiere (1523). Marié cette année à Christine, fille du duc de Saxe Georges, il prit une part active à la guerre des paysans, qui éclata en 1525, et contribua puissamment à étouffer cette révolte dangereuse. Dès 1521 il s'était intéressé aux doctrines de Luther, dont il avait protégé la personne à la diète d'Augsbourg; il entra en relation avec le réformateur, ainsi qu'avec Mélanchthon, et en 1526 il introduisit en son pays la religion luthérienne, défendit l'exercice du culte catholique et supprima tous les couvents, dont les biens servirent en partie à doter l'université qu'il fonda, cette année, à Marbourg. Il chercha, en 1529, à apaiser le différend né entre les luthériens et les zwingliens, et convoqua à cet effet le colloque de Marbourg, qui, malgré tous ses efforts, resta sans résultat. En 1534 il enleva avec l'aide de la France le duché de Wurtemberg au roi des Romains Ferdinand. La hardiesse, la détermination qu'il montra dans cette entreprise difficile lui valurent le surnom de *Magnanime*. L'année suivante il prit part à l'expédition dirigée contre les anabaptistes de Munster; en 1536, il fit conclure un compromis entre les diverses sectes protestantes, et obtint pour cela la rédaction de la *formule de concorde*, qui fut adjointe à la confession d'Augsbourg. Placé dès 1531 avec l'électeur de Saxe Jean-Frédéric à la tête de la *ligue* protestante de Schmalkalde, il essaya, mais en vain, de faire admettre par ses coreligionnaires l'*intérim*, qui avait été arrêté en 1537, à la diète de Ratisbonne. En 1542, il assista les villes de Goslar et de Brunswick contre le duc Henri de Brunswick, qu'il chassa de son duché, où il fit introduire le luthéranisme; trois ans après, il fit échouer la tentative que Henri fit pour reprendre son pays. En 1546 il amena un fort contingent et plus de cent canons à l'armée que les protestants réunirent pour résister aux mesures d'oppression méditées contre eux par l'empereur Charles-Quint. Mais l'incapacité militaire du commandant en chef, l'électeur Jean-Georges de Saxe, et ensuite la défection de Maurice de Saxe de la cause protestante, rendirent inutiles les efforts de Philippe. Ce dernier se décida, après la bataille de Muhlberg (avril 1547), à faire sa soumission à l'empereur, qui, contre la teneur de la capitulation, conclue par l'intermédiaire de Maurice de Saxe et de Jean de Brandebourg, fit garder le landgrave en prison, malgré les vives réclamations des deux électeurs, malgré l'indignation générale en Europe sur ce manque de foi, prémédité de la part du ministre impérial Granvelle, mais auquel Charles ne consentit que lorsque Philippe, après l'avoir irrité par sa contenance hardie, se fut refusé à reconnaître le concile de Trente. Pendant les cinq ans que dura la détention de Philippe, ce fut son fils Guillaume qui gouverna la Hesse; il ne put s'opposer à ce que plusieurs domaines importants dépendant de ce pays fussent détachés et attribués à des princes voisins par décision de la chambre impériale. Il s'associa à la ligue conclue avec la France par Maurice de Saxe contre l'empereur, qui, après la paix de Passau (1552), fut obligé à relâcher le landgrave. Philippe reprit les rênes du gouvernement; les dernières années de son règne, pendant lesquelles il conclut avec ses voisins une suite de traités avantageux, furent tranquilles comparées aux premières, si pleines d'agitation. Il continua à recommander aux théologiens protestants d'éviter entre eux les disputes violentes. Toujours animé d'un grand zèle pour sa religion, il fit parvenir des secours aux huguenots de France, et assista de ses conseils les princes de Bourbon et la reine Élisabeth d'Angleterre. Si d'un côté Philippe a concouru puissamment à la propagation du protestantisme, il a, d'un autre côte, porté plus tard un tort sensible à cette religion par sa scandaleuse bigamie, qu'il fit autoriser par Luther et Mélanchthon. Devenu éperdument amoureux de Marguerite de Saale, fille d'honneur de sa sœur, il résolut, comme elle ne voulait pas céder à ses désirs, de l'épouser, quoique sa femme, dont il avait eu huit enfants, fût encore en vie. Il

adressa dans ce but aux théologiens de Wittemberg la requête suivante : « Or reconnaissant qu'avec ma femme je ne puis m'abstenir de fornication, il faut m'attendre, si je ne change de vie, à la damnation éternelle. Quand j'épousai Christine, ce ne fut ni par inclination ni par désirs des sens. On pourra consulter sur son tempérament, sur ses charmes, sur son penchant pour le vin, les officiers de ma cour, ses filles d'honneur. Je suis d'une complexion amoureuse. Accoutumé à la vie désordonnée des camps, je ne puis vivre sans femme. Je n'ai pas gardé plus de trois semaines la fidélité conjugale. Si je dois combattre pour les intérêts de la ligue, un coup d'épée ou d'arquebuse peut me tuer, et alors je me dis : Tu iras droit au diable. J'ai lu l'Ancien Testament : de saints personnages, Abraham, Jacob, David, Salomon, ont eu plusieurs femmes, tout en croyant au Christ. J'ai résolu de renoncer à la fornication, et je ne puis ni ne veux en sortir qu'en prenant Marguerite pour femme. C'est pourquoi je prie Luther et Philippe (Mélanchthon) de m'octroyer ce que je demande. » Par une consultation rédigée en vingt-quatre articles, les théologiens de Wittemberg déclarèrent, quoiqu'à regret, ne pas s'opposer à la volonté du landgrave, qui le 3 mars 1540 célébra en secret son mariage avec Marguerite. Mais l'affaire s'ébruita bientôt, à la grande confusion des chefs du protestantisme. E. G.

Sleidanns. — De Thou. — Rommel, *Philipp der Grossmüthige*, et *Hessische Geschichte*. — Hoffmeister, *Leben Philipp des Grossmüthigen* (Cassel, 1846). — Turckheim, *Histoire de la maison de Hesse*. — Rauke, Meuzel, *Ludon, Hist. d'Allem.*

PHILIPPE DE ROUVRE, comte, puis duc de Bourgogne, né en 1345, au château de Rouvre, près Dijon, mort en novembre 1361, dans le même lieu. Il était fils de Philippe de Bourgogne, tué en 1346 au siége d'Aiguillon, et il succéda, étant encore enfant, à Jeanne de France, sa grand'mère (1347), dans les comtés de Bourgogne et d'Artois, puis à son aïeul, Eudes IV (1350), dans le duché de Bourgogne. Son apanage était alors un des plus considérables du royaume. Jeanne de Boulogne, sa mère, ayant épousé en secondes noces Jean, duc de Normandie, ce prince devint, aux droits de sa femme, régent de Bourgogne et continua, quand il monta sur le trône de France, à remplir cet office, sans nulle confusion entre les deux gouvernements. Après la défaite de Poitiers (1356), la reine prit la régence et la conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1360. La maturité de jugement que montrait le jeune Philippe détermina le roi Jean à le déclarer majeur; mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir, et mourut, des suites d'une chûte, dit-on, à l'âge de seize ans. Le 14 mai 1357, il avait été marié à Marguerite de Flandre. Philippe II (*voy.* ci-après) lui succéda.

Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, I. — *Art de vérifier les dates*, XI, 2e part., 62-65.

PHILIPPE LE HARDI, duc de Bourgogne, né le 15 janvier 1342, mort le 27 avril 1404, au château de Hall, en Hainaut. C'était le quatrième fils de Jean, roi de France, et de Bonne de Luxembourg. Son père le préférait à ses autres fils depuis qu'il l'avait vu, à peine âgé de quinze ans, combattre à Poitiers avec la plus chevaleresque vaillance. Cette funeste journée lui avait valu, selon Froissart, le surnom de *Hardi*. Blessé aux côtés du roi, il partagea sa captivité en Angleterre. Sa fierté ne se démentit point à la cour d'Édouard III. Voyant un jour l'échanson anglais servir dans un repas son maître avant le roi de France, il le frappa en s'écriant : « Qui t'a donc appris à servir le vassal avant le seigneur ? »

Philippe de Rouvre s'étant éteint sans postérité, le roi Jean, qui était son plus proche parent, réunit la Bourgogne à la couronne, malgré la vive opposition de Charles le Mauvais, son compétiteur. Par des lettres du 6 septembre 1363, il céda cette riche province à Philippe, « voulant lui témoigner par une récompense perpétuelle l'amour paternel qu'il lui portait », et le créa en même temps premier pair de France. Philippe ne se pressa point de rendre ces lettres publiques; il continua d'exercer, sous le titre de duc de Touraine, qu'il avait reçu en 1360, les fonctions de gouverneur de la Bourgogne jusqu'à ce que Charles V, en montant sur le trône, eût ratifié la donation qui lui avait été faite. Toutefois la guerre qu'il soutint avec avantage contre les grandes compagnies l'obligea d'en ajourner la prise authentique au 26 novembre 1364. Il veilla d'abord avec sollicitude à la défense et au bon ordre de son duché, en le débarrassant des bandes armées, en y convoquant souvent les notables pour consulter sur les affaires du pays, en faisant examiner le compte des impôts et de leur emploi, enfin en défendant ses droits et priviléges contre les empiétements de la cour et du clergé. Maître d'un grand établissement féodal, il chercha avant tout à l'affermir, à l'étendre et à s'y perpétuer lui et les siens. Sa faveur n'en croissait pas moins auprès du roi son frère. Outre le choix qu'il fit de lui en 1366 pour lieutenant dans les cinq diocèses de la Champagne, Charles lui donna, en le mariant à Marguerite de Flandre, une preuve plus considérable d'affection. Veuve de Philippe de Rouvre et fille unique du puissant comte de Flandre, Louis de Male, cette princesse était fort recherchée; le roi, la trouvent trop laide, lui avait préféré la belle Jeanne de Bourbon; mais Édouard III, qui n'éprouvait plus le même embarras, la demanda et l'obtint pour son fils, le duc de Cambridge. Il y avait sept années que cette alliance se négociait lorsqu'elle fut conclue en faveur de Philippe, par suite d'une brusque démarche de la vieille Marguerite de France : elle alla trouver Louis de Male, son fils, et se découvrant le sein : « Si tu refuses, lui dit-elle avec colère, de faire les noces que ton roi et moi souhaitons, je vais

trancher ce sein qui t'a nourri et je le donnerai à manger aux chiens ». Ce riche mariage eut lieu le 19 juin 1369 à Gand; mais il coûta au roi une grosse somme d'argent et les villes de Douai, Lille et Orchies, qu'il restitua au comte de Flandre. Il espérait, par ce sacrifice, que des peuples si divers, étant réunis sous une même domination, confondraient peu à peu leurs intérêts et finiraient par s'agréger, sans secousse, au domaine royal. Il n'en fut pas ainsi. La Flandre, hostile à la France, entraîna ses princes dans l'alliance avec l'Anglais, alliance qui faisait sa propre richesse.

Tant que vécut Charles V, le duc, qui tenait tout de lui, resta prince français. La guerre venait alors de se rallumer entre les deux nations rivales. Rappelé en toute hâte, Philippe vint se mettre à la tête de l'armée que le roi avait rassemblée en Normandie, et la conduisit à la rencontre du duc de Lancastre, qui avait débarqué à Calais. Toute la campagne se passa entre les deux chefs à s'observer mutuellement: en vain le duc demandait avec instances la permission d'attaquer, il dut céder à la prudence de son frère, qui ne voulait pas hasarder le sort de ses États sur une bataille. En 1372, il prit part à la conquête si prompte du Poitou, de l'Angoumois et de la Saintonge, et, après avoir ménagé à Bruges avec les Anglais une trêve éphémère (1374), il leur reprit plusieurs villes de la Flandre française (1377).

Cependant la santé du roi, déjà chancelante, s'affaiblissait de plus en plus; sentant sa fin approcher, il retenait le duc auprès de lui, et, dans les derniers mois de sa vie, il le nomma capitaine général des gens d'armes, en joignant à ce titre des pouvoirs étendus. Ce fut dans cette qualité que Philippe mit Troyes à l'abri d'une incursion des Anglais (1380). A peine Charles V fut-il descendu dans la tombe que le désordre s'introduisit dans les conseils de son trop jeune successeur et le pillage dans les finances; on n'eut égard à aucune des sages dispositions testamentaires du feu roi, et ses quatre frères ne prirent d'autre souci que de s'attribuer la plus grosse part du pouvoir. Le peuple de Paris s'ameuta; les états, rassemblés deux fois, refusèrent de consentir les subsides; les gens d'armes licenciés pillèrent les campagnes. Tout allait de mal en pis lorsque le duc d'Anjou, qui s'était emparé de la régence, partit à la conquête de son royaume de Naples (1382). Le duc de Bourgogne se trouva dès lors seul à gouverner la France. Le plus pressant usage qu'il fit de son autorité, ce fut de secourir le comte de Flandre, son beau-père, et de remettre dans l'obéissance des sujets qui deviendraient un jour les siens. Déjà en 1380 il avait réussi, par d'adroites paroles, à calmer la sédition des communes contre leur seigneur. Mais une fièvre d'indépendance agitait à cette époque les cités populeuses de la Flandre, celle de Gand surtout, si riche et si turbulente, et la paix ne s'était pas maintenue. Le comte avait été battu et chassé; le fils de Jacques Artevelde régnait à sa place. C'était une révolte générale des petits contre les grands. Et si les petits avaient eu le dessus, « la grand diablerie que c'eût été! fait observer Froissart. Toute gentillesse et noblesse eût été morte en France et autant bien ès autres pays. » Le duc Philippe n'eut pas de peine à persuader au jeune roi qu'il fallait réduire au plus vite ces insolents bourgeois; il l'entoura d'une armée de chevaliers bourguignons, normands et bretons, empressés de faire leur cause de la sienne, et eut la principale part à cette sanglante tuerie de Rosebecque, où vingt-six mille Flamands restèrent par terre (27 novembre 1382). A son retour, il s'associa aux cruelles représailles qu'on tira des Parisiens, suspects de malveillance invétérée à l'égard des nobles, et les laissa dépouiller de leurs plus chers priviléges au profit de la couronne; on traita avec la même rigueur les gens de Rouen, de Troyes, d'Orléans et d'autres villes, et la meilleure partie de l'argent qu'on leur extorqua alla se perdre dans les mains des ducs de Berri et de Bourgogne.

La Flandre résistait encore; elle était même si peu vaincue qu'il y fallut deux nouvelles campagnes. Les Gantois, avec l'appui des Anglais, tenaient tête à l'armée royale. Sur ces entrefaites leur vieux comte mourut de maladie (9 janvier 1384). Philippe héritait par cette mort des comtés de Flandre, d'Artois, de Rethel et de Nevers, et devenait le prince le plus puissant de la chrétienté. N'ayant contre les rebelles ni haine ni rancune, il se montra facile sur les conditions de la paix et accorda tout ce qu'on voulut (18 décembre 1385). Dans cette année-là il s'affermit dans les Pays-Bas par un double mariage de ses enfants avec ceux de la maison de Bavière, qui possédait le Hainaut, la Hollande et la Zélande, et il fit agréer pour femme à Charles VI une autre princesse de ce pays, Isabeau, qui devait attirer tant de maux à la France; il n'avait fait au reste dans ce dernier choix que se conformer aux vœux du roi défunt. La Flandre pacifiée, il résolut de tenter une chose qui lui tenait à cœur, la conquête de l'Angleterre. On fit des préparatifs immenses; des bâtiments furent rassemblés depuis Cadix jusqu'en Prusse, et on en compta bientôt jusqu'à treize cent quatre-vingt-sept dans le port de L'Écluse. Tout le monde voulait s'embarquer. Chaque seigneur rivalisait de magnificence. Mais rien n'approchait du navire du duc de Bourgogne: il était tout peint au dehors en or et en azur; on y voyait cinq grandes bannières et trois mille étendards avec la devise de circonstance, qu'il conserva depuis : « Il me tarde », et qui était aussi brodée en or sur les voiles. Ce grand projet échoua par les lenteurs calculées du duc de Berri, qui arriva au camp lorsque la saison trop avancée eut rendu le passage à peu près impossible (1386). Presque toujours d'accord

avec ce dernier, il le rallia à son parti à propos de certaines entreprises, où son intérêt propre était plus engagé que le bien de l'État, telles que la guerre de la Gueldre (1388) et la succession du comté de Foix (1391), dont il fit manquer le bénéfice à la couronne. Il ne donnait point, il est vrai, les mêmes soins à l'administration de la France qu'à celle de la Bourgogne; c'était plus la faute des temps que la sienne. Outre qu'il ne la gouverna jamais d'une façon durable et sans partage, la France n'était pas son domaine (1).

En revenant de la Gueldre, Charles VI s'était déclaré hors de tutelle; il avait congédié ses oncles non sans leur accorder de grandes indemnités, et remis le soin des affaires aux anciens conseillers du feu roi (1388). L'influence de Philippe, éclipsée un moment, n'en était pas moins à craindre, et on usait de beaucoup de ménagements avec lui. Il s'opposa tant qu'il put à cette expédition de Bretagne, si malheureusement interrompue (1392). La démence du roi ne fut pas plus tôt avérée que l'occasion s'offrant si favorable de reprendre la première place, il la saisit au plus vite. Après s'être débarrassé des conseillers qui l'avaient évincé, Clisson, La Rivière, Montaigu et autres, il ménagea la paix avec le duc de Bretagne, contribua à la trêve de vingt-huit ans qui fut conclue avec l'Angleterre, et s'efforça à différentes reprises de mettre un terme au schisme qui déshonorait l'Église catholique. Bientôt il lui fallut compter avec le duc d'Orléans qui s'était créé un parti puissant; il ne put empêcher ce prince de s'unir contre lui avec la reine Isabeau. De cette rivalité s'engendrèrent de graves discordes dans le sein du conseil, qui plus d'une fois faillirent éclater en une prise d'armes. Un moment dépossédé de l'autorité, le duc s'en empara de nouveau en 1402, et en usa pour maintenir la paix jusqu'à sa mort.

« L'habile et heureux fondateur de la maison de Bourgogne, dit M. Michelet, était mort au moment où il venait de mettre un de ses fils en possession du Brabant. Il avait recueilli tous les fruits de sa politique égoïste; il s'était constamment servi des ressources de la France, de ses armées, de son argent, et avec cela il mourut populaire, laissant à son fils Jean sans Peur un grand parti dans le royaume. Philippe était, dans son intérieur, un homme rangé et régulier. Il fut toujours bien avec le clergé; il le défendait volontiers au conseil du roi; du reste, donnant peu aux églises. On ne lui reproche aucun acte violent. Ce politique mettait dans toute chose un faste royal, qu'on pouvait prendre pour de la prodigalité, et qui sans doute était un moyen. Le culte était célébré dans sa maison avec plus de pompe que chez aucun roi; la musique surtout nombreuse, excellente. Dans les occasions publiques, dans les fêtes, il tenait à éblouir, et jetait l'argent. » Toutefois il n'aimait pas à payer. Les créanciers et les fournisseurs de sa maison ne pouvaient rien obtenir de lui. Il mourut en état de banqueroute. « Tous ses biens meubles, dit Monstrelet, n'eussent pas suffi à payer ses dettes, et pour cette cause la duchesse Marguerite, sa femme, renonça à la succession mobilière, et mit sur le cercueil sa ceinture, sa bourse et ses clefs, comme il est de coutume, et de ce demanda instrument à un notaire public qui était là présent. » Le somptueux tombeau du duc de Bourgogne, élevé dans l'église des Chartreux de Dijon, a été transporté au musée de cette ville.

Ce prince laissa de son mariage avec Marguerite de Flandre, morte le 16 mars 1405 à Arras, cinq fils et quatre filles : 1° *Jean sans Peur*, qui lui succéda; *Charles* et *Louis*, morts en bas âge; *Antoine*, comte de Rethel, et *Philippe*, comte de Nevers, tués tous deux en 1415 à la bataille d'Azincourt; 2° *Marguerite*, femme de Guillaume, duc de Bavière; *Catherine*, femme de Léopold, duc d'Autriche; *Bonne*, fiancée à Jean, fils de Louis II, duc de Bourbon; et *Marie*, femme d'Amédée VIII, comte de Savoie.

P. L—Y.

Le Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet. — Froissart. — Meyer, *Annales Flandriæ*. — Plancher, *Hist. de Bourgogne*. — *Art de vérifier les dates*. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, I et II. — Michelet, *Hist. de France*, III et IV. — Henri Martin, *Hist. de France*, V.

PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne, fils de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, né à Dijon, le 13 juin 1396, mort à Bruges, le 15 juillet 1467. Son règne est un des plus longs et des plus agités dont l'histoire fasse mention. Elevé par sa mère loin des factions qu'avait produite la rivalité de sa famille et de celle d'Orléans, et dont les excès ensanglantaient toute la France, il avait vingt-trois ans quand son père fut assassiné sur le pont de Montereau par les partisans du dauphin Charles, son beau-frère. Malgré sa jeunesse et son inexpérience, Philippe, loin de se laisser abattre, résolut de maintenir la puissance de sa maison et de punir les meurtriers de son père. Pressé par les instances de sa mère, par une députation de Paris, par des lettres de la reine Isabeau elle-même d'accomplir cette vengeance, il conclut avec Henri V, roi d'Angleterre le traité d'Arras (1419), par lequel il le reconnaissait comme régent du royaume de France et futur héritier de Charles VI, à l'exclusion du dauphin. Le traité de Troyes (1420) signé par Charles VI, et accepté par le parlement, l'université et les états

(1) « Il ne s'agissait point de ses vassaux ni de ses sujets. D'ailleurs chaque province avait ses coutumes, ses priviléges qu'elle defendait de son mieux. La plus grande partie de la France était distribuée en apanages ou en gouvernements à des princes dont l'autorité était fort absolue. Ainsi le duc de Berri conduisait, presqu'à son gré, le Languedoc, le Limousin, l'Auvergne, le Berri et le Poitou. Le duc d'Orléans avait aussi de vastes domaines. Sans être princes, les autres grands seigneurs se soumettaient difficilement à l'autorité du roi, et auraient encore plus résisté aux commandements du duc de Bourgogne. Il avait assez à faire de ranger ceux de ses propres États sous sa règle et sa justice ». (Barante, *Hist. des ducs de Bourg.*, II.)

généraux, sanctionna ce pacte, qui renversait la loi salique et livrait à l'étranger la France entière. Henri V s'était engagé à épouser Catherine de France, fille de Charles VI. Ce mariage accompli, il entra en campagne; le duc Philippe le suivit aux siéges de Sens et de Montereau. Comme le corps de Jean sans Peur, son père, était resté dans l'église de cette ville; il le fit exhumer et porter à la Chartreuse de Dijon, où reposait déjà celui de Philippe le Hardi. Les deux princes furent arrêtés cinq mois devant Melun. Après la prise de cette ville, ils entrèrent ensemble à Paris (1er décembre 1420). La première démarche du duc fut d'obtenir du parlement une sentence qui condamnait le dauphin au bannissement et le déclarait déchu de son héritage. Il se rendit ensuite en Picardie, où il prit la forte place de Saint-Ricquier, et remporta la brillante victoire de Mons en Vimeu sur Xaintrailles et la Hire, qui y furent faits prisonniers. Armé chevalier ce jour-là, le duc déploya pendant le combat, le premier auquel il prenait part, une intrépide bravoure. Son allié Henri V mourut prématurément, et Charles VI le suivit de près au tombeau (1422). Les Anglais comprenaient de quel intérêt il était pour eux de conserver l'amitié du duc de Bourgogne, et le duc de Bedford, après lui avoir inutilement offert la régence du royaume, épousa sa sœur Anne de Bourgogne. Le duc Philippe maria, vers le même temps, son autre sœur, la duchesse de Guyenne au comte de Richemont depuis connétable de France, et, par le traité d'Amiens, il entraîna le duc de Bretagne dans le parti anglais. Bientôt les défaites de Crevant (1423) et de Verneuil (1424) achevèrent d'abattre le parti de Charles VII en deçà de la Loire.

C'est au moment où les succès des Anglais donnaient pleine satisfaction au ressentiment de Philippe qu'il commença à souffrir de leurs prétentions. Jacqueline, comtesse de Hainaut, héritière de la Hollande et de la Zélande, après s'être séparée de son mari, le duc de Brabant, avait épousé, en Angleterre, le duc de Glocester. Celui-ci entreprit de se mettre de force en possession des États de sa femme; il descendit en Flandre, envahit le Hainaut et attaqua le duc de Brabant. La noblesse bourguignonne abandonna Bedford pour repousser cette invasion. Philippe força le duc de Glocester à repasser la mer, et, poursuivant Jacqueline en Hollande, où elle s'était réfugiée et où elle avait un parti, il l'obligea à le reconnaître comme son lieutenant et son héritier. Cet événement montra au duc ce qu'il avait à craindre des Anglais et le refroidit pour leurs intérêts.

La mésintelligence devint bientôt publique. Les Anglais assiégeaient Orléans. Les habitants, réduits aux dernières extrémités, avaient proposé de remettre leur ville en dépôt aux mains du duc de Bourgogne. Celui-ci avait accepté et s'était même rendu à Paris pour en délibérer avec Bedford. Mais le régent accueillit fort mal son intervention, et s'emporta même en menaces contre lui. Philippe, aigri, envoya l'ordre à ses vassaux de quitter les drapeaux de l'armée anglaise. Bedford, rappelant son beau-frère à Paris, chercha à l'apaiser, et renouvela l'alliance qu'il avait faite avec lui. Philippe avait déjà commencé à traiter avec Charles VII à Arras, puis à Compiègne, et conclu une trêve avec les envoyés de ce prince (1429). Bedford, dans l'espoir de rompre ces négociations et sur la demande des Parisiens, consentit à remettre la régence au duc de Bourgogne, lui promit la cession de la Champagne et lui donna d'énormes sommes d'argent. Ces concessions ramenèrent pour un temps le duc au parti anglais. Il mit le siége devant Compiègne (1430); on sait que Jeanne d'Arc, prise dans une sortie, fut livrée aux Anglais par le sire de Luxembourg moyennant 10,000 francs. Le duc n'eut aucune part à ce honteux marché. Il avait quitté le siége pour faire reconnaître ses droits sur le duché de Brabant, que le dernier duc Philippe, son cousin, mort sans enfants, venait de lui léguer, mais que lui contestait Jacqueline de Bavière. Elle renonça à ses nouvelles prétentions. S'étant mariée l'année suivante à un simple gentilhomme zélandais nommé Borselen, elle abandonna au duc la propriété des domaines dont elle lui avait déjà cédé le gouvernement. Il réunit ainsi à la Bourgogne, à la Flandre et à l'Artois qu'il tenait de ses pères, le Brabant, la Hollande, la Zélande et le reste des Pays-Bas.

Les Bourguignons ne purent s'emparer de Compiègne. Malgré cet échec et son désir de la paix, Philippe se vit entraîné dans une nouvelle lutte. René d'Anjou et Antoine de Vaudemont se disputaient la Lorraine. René avait toujours été allié de Charles VII. Le duc épousa la querelle de Vaudemont, qui lui était tout dévoué, pour ne pas laisser le parti français s'établir sur ses frontières. Ses troupes défirent à Bulligneville (1431) René d'Anjou, qui, fait prisonnier, fut conduit à Dijon, et traité avec beaucoup de courtoisie jusqu'à sa délivrance (1432). Cette victoire disposa le duc à accorder la paix. Des conférences s'ouvrirent à Semur, à Auxerre, à Saint-Port sous la présidence du cardinal de Sainte-Croix, légat du pape. Les prétentions inconciliables des Anglais et de Charles VII les rendirent inutiles. Mais la duchesse de Bedford étant venue à mourir (1433), les derniers liens qui rattachaient le duc aux Anglais se trouvèrent brisés. Bedford, en se remariant bientôt, eut l'imprudence de l'offenser. Le duc profita d'une entrevue qu'il eut à Nevers (1435) avec son beau-frère le duc de Bourbon, qui avait envahi la Bourgogne et avait été vivement repoussé, pour arrêter, de concert avec les envoyés de Charles VII, les conditions de la paix si souvent remise. Un congrès fut réuni à Arras. Il était présidé par deux légats du saint-siége et du concile de Bâle et des ambassadeurs de presque

tous les princes chrétiens y assistèrent. Le duc y parut avec sa magnificence accoutumée. Les Anglais ne voulurent faire aucune concession et refusèrent de prendre part aux négociations. Elles continuèrent entre le roi Charles et le duc Philippe, qui dicta les conditions à son gré. Le roi dut désavouer les meurtriers de Jean sans Peur et les bannir de sa cour, céder au duc à perpétuité les comtés de Mâcon et d'Auxerre, et avec faculté de rachat les villes de la Somme; en outre il l'exempta de toute sujétion, et une amnistie fut accordée à tous les partisans de la cause bourguignonne. De son côté Philippe s'engageait à oublier le passé, à former une alliance défensive avec Charles VII, et à ne pas traiter avec l'étranger sans le consentement du roi. Il lui restait des scrupules touchant ses engagements avec les Anglais, les consultations des théologiens et la mort du duc de Bedford arrivée sur les entrefaites les firent cesser. Le traité fut signé, aux applaudissements de la France et de la chrétienté (1435), et Charles VII fut trop heureux d'en accepter les conditions quelque dures qu'elles fussent.

Le mécontentement des Anglais se tourna en haine contre le duc, principal auteur de la paix. Ils renvoyèrent sans lettres de congé son héraut Toison d'Or, qui avait été signifier à Londres le traité d'Arras, et laissèrent la populace piller les maisons des négociants flamands, hollandais et picards, ses sujets. Ils essayèrent de conclure avec l'empereur Sigismond une alliance contre lui et envoyèrent leurs marins courir sur les vaisseaux marchands de la Flandre. Ces provocations irritèrent le duc; il déclara la guerre à l'Angleterre, et tandis que Charles VII rentrait à Paris, il vint mettre le siége devant Calais (1436). Malheureusement sa flotte ne put fermer le port de la ville; les milices des Gantois l'abandonnèrent et il lui fallut se retirer. Il conclut du moins une trêve pour les Pays-Bas, qu'il étendit plus tard aux autres parties de ses États. Il avait offert sa médiation à la France et à l'Angleterre. Des conférences s'ouvrirent à Gravelines. La duchesse Isabelle de Portugal, dans l'habileté de laquelle son mari avait toute confiance, s'entremit vainement pour les faire aboutir : elle s'employa alors pour la délivrance du duc d'Orléans, prisonnier depuis vingt-cinq ans, et l'obtint en payant une forte rançon. Ce prince reçut à la cour de son libérateur le plus gracieux accueil, et cimenta, par son mariage avec une nièce du duc, la réconciliation des maisons de Bourgogne et d'Orléans. Philippe avait espéré que son cousin, revenu à la cour, y dirigerait les affaires; mais le roi se montra inquiet de l'union des deux princes, et le duc d'Orléans dut se retirer dans son apanage. Philippe, déçu dans ses projets, se joignit aux seigneurs mécontents qui, à la suite de la Praguerie, réclamaient dans l'assemblée de Nevers une plus grande participation au gouvernement, pour faire des remontrances à Charles VII. La loyauté et la modération de ce prince l'apaisèrent facilement, et il refusa au dauphin Louis l'appui que celui-ci lui demandait contre son père. D'ailleurs d'autres affaires appelaient son attention. Sa tante Élisabeth, duchesse de Luxembourg, lui avait cédé la jouissance de son duché, ne s'en réservant que l'usufruit. Les sujets de cette princesse refusaient de reconnaître cette transaction; il fallut employer la force pour les soumettre (1443). Des embarras plus graves l'amenèrent en Flandre quelques années après. Il avait déjà réprimé à différentes reprises des séditions à Liége (1430), à Gand (1432), à Anvers (1435). Dans un soulèvement plus redoutable qui éclata en 1438 à Bruges, la duchesse n'échappa qu'avec peine à la fureur des révoltés. et le duc, qui avait été blessé et avait vu tomber près de lui le maréchal de l'Ile-Adam, ne dut son salut qu'à une prompte fuite. Il avait pardonné en exigeant le payement de 200,000 rixdales d'or et la remise de quarante-deux personnes, dont onze furent décapitées. Dix années de tranquillité avaient suivi cette sévère répression. Les troubles recommencèrent en 1448 parce que le duc voulut établir la gabelle chez les Gantois. Déjà mécontents d'avoir vu leurs priviléges restreints, ils prirent les armes. Cette fois la lutte fut longue et acharnée. Les Gantois, battus à Rupelmonde, invoquèrent la médiation du roi de France; mais, trahis par ses ambassadeurs, ils rejetèrent les conditions qui leur étaient offertes et rompirent une trêve mal observée d'ailleurs de part et d'autre. Le duc vint assiéger le château de Gavre. Les Gantois, vendus par leurs chefs qui étaient Anglais, sortirent en désordre de leur ville pour secourir la place; ils furent défaits et vingt mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille (1453). Le duc pleura une victoire achetée par le sang de ses sujets et se montra indulgent; il se contenta de faire payer aux vaincus 200,000 florins pour les frais de la guerre et de les dépouiller d'une partie de leurs priviléges.

Ce fut alors qu'il songea à réaliser un pieux désir qu'il avait formé depuis longtemps, celui d'une croisade. Après la chute de Constantinople (1453), le pape Nicolas avait exhorté les princes chrétiens, et Philippe avant tous les autres, à la défense de la chrétienté menacée par les infidèles. Le duc avait déjà précédemment fait passer des secours en Orient. Il voulut être le chef de l'entreprise. Dans un banquet solennel donné à Lille, il jura sur un faisan que « si le roi de France voulait tenir ses pays en paix, il irait combattre le Grand Turc, corps contre corps ou puissance contre puissance ». Les seigneurs et les chevaliers de la cour répétèrent après lui ce même serment. Le duc leva des subsides pour l'exécution de ce projet, et passa en Allemagne pour trouver des adhérents; les conseils du roi et surtout les événements qui

survinrent purent seuls l'empêcher d'accomplir le voyage d'outre-mer.

Malgré la paix conclue entre eux, les rapports de Philippe et du roi avaient toujours été pénibles; ils ne firent que s'envenimer par suite de la querelle du dauphin, plus tard Louis XI, avec son père. Le jeune prince qui, depuis la Praguerie, s'était enfui dans son apanage du Dauphiné, chercha un asile en Bourgogne (1456); le duc lui offrit sa médiation, mais lui refusa les moyens de faire la guerre. Il lui donna pour résidence le château de Genappe, près de Bruxelles, avec une pension de 6,000 livres par mois, et ne cessa de le traiter en héritier du trône de France. Charles VII, de plus en plus irrité contre le dauphin, reprochait amèrement au duc l'hospitalité qu'il lui avait accordée. Les conditions du traité d'Arras lui semblaient de jour en jour plus onéreuses. Le duc, de son côté, appréhendait d'être dépouillé des avantages qu'il en avait recueillis. Une rupture eût éclaté sans la modération que le roi apportait dans ses réclamations et le respect dont le duc ne se départit jamais à son égard. Celui-ci, en vieillissant, éprouvait du comte de Charolais, son fils, les mêmes contrariétés que Charles VII du sien. Les Croï étaient depuis longtemps en possession de sa faveur. Jaloux de leur influence, le comte, qui était d'un caractère bouillant et altier, eut à leur sujet une scène violente avec son père, à la suite de laquelle il se retira à Termonde. De là il essaya d'amener le roi à son parti; mais celui-ci repoussa ces avances en disant que « pour deux royaumes tels que le sien il ne consentirait point à un vilain fait ».

Lorsque, après la mort de Charles VII, le dauphin Louis se rendit à Reims pour y être couronné, il pria le duc son bienfaiteur de l'y accompagner, et voulut être armé chevalier de sa main. Le duc lui fit hommage, et en obtint une amnistie pour les conseillers du roi défunt. Louis XI l'emmena ensuite à Paris, lui prodigua les marques de la plus vive amitié, mais l'obligea bientôt à lui rendre les villes de la Somme au prix de 400,000 écus. Il s'efforçait en même temps d'établir la gabelle en Bourgogne et de s'attacher les favoris du duc. Celui-ci vit alors se vérifier la prédiction de Charles VII, « qu'il avait nourri un renard qui mangerait un jour ses poules ». Le comte de Charolais, qui, malgré une réconciliation avec son père, ménagée par les états de Flandre (1464), vivait retiré à Gorcum, en Hollande, se montrait plus clairvoyant et était devenu l'ennemi de Louis XI. Un émissaire du roi, le bâtard de Rubempré, fut pris dans cette ville. Le comte accusa le roi d'avoir voulu le faire enlever. Louis XI protesta contre cette accusation et réclama son envoyé. Philippe, qui craignait pour lui-même, refusa de le rendre. Cet acte d'énergie aigrit les rapports des deux cours; bientôt ils se changèrent en hostilités. Le duc étant tombé dangereusement malade, le comte de Charolais en obtint un second pardon, et força les Croï à s'exiler. Dès ce moment il gouverna en réalité. Son premier soin fut de former avec les princes mécontents la ligue du bien public. Il s'empressa d'aller à leur secours avec une forte armée. Le vieux duc ne sut jamais, si l'on en croit Comines, le nœud de cette affaire; il n'encouragea pas moins son fils à se battre vaillamment (*voy.* CHARLES LE TÉMÉRAIRE). Il ne prit du reste que fort peu de part aux événements qui se succédèrent, et fut enlevé à Bruges par une attaque d'apoplexie; il avait alors soixante-douze ans. Le comte de Charolais donna les signes du plus violent désespoir, et fit faire à son père de magnifiques funérailles. Plus de trente mille personnes assistèrent à cette cérémonie, et le peuple prit spontanément le deuil. Les appréhensions que causaient le caractère et les projets du nouveau prince augmentaient encore les regrets universels. On peut dire en effet que le duc Philippe emporta au tombeau le bonheur et la puissance de sa maison.

Il avait été marié trois fois : 1° à Michelle de France, fille de Charles VI, morte en 1422; 2° à Bonne d'Artois, fille du comte d'Eu, veuve du comte de Nevers, oncle du duc (1424); 3° à Isabelle de Portugal, fille du roi Jean Ier et de Philippe de Lancastre (1429). Celle-ci lui donna trois fils, dont un seul, *Charles*, vécut et lui succéda. C'est à l'occasion de ce dernier mariage que le duc Philippe adopta sa devise « autre n'aurai », qu'il justifia bien peu, et qu'il créa « en mémoire de l'expédition fabuleuse des Argonautes », l'ordre de la Toison d'Or, resté longtemps un des plus illustres de l'Europe. Cet ordre devait compter trente et un chevaliers « gentilshommes de nom et d'armes et sans reproche ». — « L'ordonnance qu'il publia pour régler les devoirs des chevaliers et les cérémonies de leur réception sont assurément, dit M. de Barante, le plus beau code d'honneur et de vertu chevaleresque, c'était aussi le moyen d'attacher et de rendre de plus en plus docile au duc de Bourgogne toute cette grande noblesse qui l'environnait et le servait ». Cette institution féodale et chrétienne, qui reposait sur une allusion païenne, ce mélange de dévotion et de politique, de galanterie, de cérémonies religieuses et de fêtes militaires caractérisent le quinzième siècle.

Érasme a comparé Philippe le Bon aux plus grands hommes de l'antiquité. Il eut en effet de grandes qualités, un grand courage, une rare modération, une libéralité royale, une loyauté et une courtoisie chevaleresques. Il sut s'entourer de conseillers sages et honnêtes, parmi lesquels il faut citer Nicolas Raulin, son chancelier. Nul souverain de son temps ne possédait autant de puissance et de richesses. Quoiqu'il eût beaucoup dépensé pour les guerres, il laissait à son fils 400,000 écus d'or monnayé, 72,000 marcs d'argent et un ameublement estimé à plus de deux millions. Ses ambassadeurs tenaient le premier rang après ceux des rois, et les députés des princes

de l'Asie l'appelaient « le grand duc d'Occident ». Son esprit de justice, sa promptitude à pardonner, son humeur affable et familière lui méritèrent le surnom de Bon. Il aima trop le faste et les plaisirs et ne respecta pas assez la foi conjugale (on lui connaît quatorze enfants naturels). Son exemple encouragea chez ses sujets le goût d'un luxe ruineux, et contribua beaucoup à augmenter le relâchement des mœurs à cette époque. On peut aussi lui reprocher une ambition peu scrupuleuse, une volonté absolue, une colère vindicative, qui le poussèrent à s'agrandir aux dépens des siens, à priver ses sujets de leurs libertés et à sacrifier à ses rancunes sa famille et son pays. La paix qu'il maintint longtemps, la douceur de son gouvervement firent fleurir l'industrie et le commerce dans ses États : les villes de Flandre en particulier atteignirent sous lui un degré de prospérité qu'elles ne retrouvèrent plus. En fondant l'université de Dôle, célèbre depuis pour l'étude du droit, en faisant rédiger les coutumes de Bourgogne et de Franche-Comté, il assurait à ses sujets une meilleure justice. Il aimait les lettres : Georges Chastelain, Olivier de la Marche, Antoine de la Sale, d'autres écrivains et poëtes trouvèrent asile près de lui et eurent part à ses bienfaits. Sa « librairie » était riche en manuscrits précieux ; il l'augmenta beaucoup : elle fait le fonds de la bibliothèque dite de Bourgogne à Bruxelles. Il encouragea les essais de Van Eyck, qui perfectionna s'il n'inventa pas le secret de la peinture à l'huile, et faisait copier ses tableaux dans ses manufactures de tapisseries, les seules qui existassent en Europe. La musique reçut également de lui des encouragements. Sa chapelle forma une brillante école de musiciens qui se perpétua pendant plusieurs générations. Mais le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui est dans ces paroles de Comines. « Les sujets du duc avaient grandes richesses, à cause de la longue paix qu'ils avaient eue, et par la bonté du prince sous qui ils vivaient, lequel peu taillait ses sujets; il me semble que ces terres se povoient mieux dire de promission que nulles autres seigneuries qui furent sur la terre. » G. R—T.

Monstrelet. — Froissart. — Chastelain — Olivier de la Marche. — Comines. — Meyer, *Annales Flandriæ*. — *Art de vérifier les dates*. — *Hist. de Philippe le Bon et de Charles le Hardi, ducs de Bourgogne*; Bruxelles, 1443, in-4°. — Perneel, *Épisodes du règne de Philippe le Bon*; Bruges, 1847, in-8°. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, III à VI.

VI. PHILIPPE *comtes ou ducs de Savoie.*

PHILIPPE Ier, comte de Savoie, né en 1207, à Aiguebelle, mort le 17 novembre 1285, au château de Roussillon (Bugey). Il était fils de Thomas Ier et frère de Pierre, auquel il succéda en 1268. Destiné à l'état ecclésiastique, il avait été pourvu successivement de la prévôté de Bruges, de l'évêché de Valence et de l'archevêché de Lyon, sans avoir pris les ordres sacrés. Voyant que son frère, le comte Pierre n'avait point d'enfants, il épousa à soixante ans Alix de Meranie (1267), qui ne lui apporta en dot que le titre de comte palatin de Bourgogne. Il eut avec Guignes VII, dauphin du Viennois, et Hugues IV, duc de Bourgogne, quelques démêlés au sujet du Faucigny qui s'arrangèrent bientôt; mais la lutte qu'il entreprit contre Rodolphe de Habsbourg pour défendre les droits de sa sœur à l'héritage de la maison de Kybourg, fut plus longue, et ne se termina que par un traité désavantageux conclu en 1283. Il laissa sa succession à Amédée IV ou V, le second des fils de son frère Thomas, comte de Flandre. Ce prince fut le premier de sa maison qui choisit Turin, au lieu de Chambéry, pour sa résidence habituelle.

PHILIPPE II, dit *Sans terre*, duc de Savoie, né le 5 février 1438, à Chambéry, mort le 7 novembre 1497, à Turin. Fils du duc Louis et d'Anne de Chypre, il se donna lui-même le surnom de *Sans terre*, parce qu'il demeura jusqu'à vingt-deux ans sans apanage. En 1460 il obtint le comté de Bresse, que les Suisses lui enlevèrent. Pendant quatre règnes, il donna des preuves de son caractère inquiet et violent : il tua de sa main Jean de Varax, l'un des favoris de sa mère, et inspira tant de crainte à son père que celui-ci recourut à Louis XI pour le faire arrêter; il fut deux ans enfermé dans la prison de Loches. Après avoir pris part aux guerres de la maison de Bourgogne, il offrit son épée à Charles VIII, qui reconnut ses services en Italie par les charges de grand chambellan et de grand maître de sa cour. En 1496 il succéda, comme le plus proche héritier, au duc Charles II, son petit-neveu, et ne régna que dix-huit mois. De sa première femme Marguerite de Bourbon, il eut *Philibert II*, qui lui succéda, et *Louise*, mère de François Ier; la seconde, Claudine de Brosses de Bretagne, lui donna six enfants, entre autres *Charles III*, duc de Savoie, et *Philippe*, chef de la branche de Savoie-Nemours.

Guichenon, *Hist. de Savoie*. — Ed. de Barthélemy, *Les princes de la maison de Savoie*; 1859, in-18.

VII. PHILIPPE *petits princes plus ou moins dépendants.*

PHILIPPE, fils de Philippe Ier, roi de France, et de Bertrade de Montfort, né vers 1092. Il fut marié, par l'intermédiaire de son frère Louis VI, à Élisabeth, fille unique du seigneur de Montlhéry, et reçut, en échange du château de ce nom, la ville et le comté de Mantes (1104). On n'explique pas comment, malgré cet échange, il possédait en même temps en 1109 Mantes et Montlhéry; il en profitait du reste, comme avait fait son beau-père, pour détrousser les marchands et troubler sans cesse les environs de Paris. Sous le règne de Louis VI, docile aux intrigues de sa mère, qui n'avait pas perdu l'espoir de le porter sur le trône de France, il refusa avec orgueil de se justifier devant la cour des pairs des accusations portées contre lui. Louis le Gros mit alors le siége devant Mantes et Montlhéry, dont

il s'empara successivement (1123). Philippe, qui n'avait pas osé défendre lui-même ses deux forteresses, se retira alors chez Amaury de Montfort, son oncle, qui lui donna le commandement d'Évreux. Bertrade, voyant échouer ses projets, prit le voile au couvent de Fontevrault, où elle ne tarda pas à mourir.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*. — Suger, *Vita Ludovici Grossi*, c. XVII.

PHILIPPE DE FRANCE, fils aîné de Louis VI et d'Adélaïde de Savoie, né le 29 août 1116, mort le 13 octobre 1131. D'après le conseil de l'abbé Suger et selon l'usage pratiqué jusqu'alors par tous les Capétiens, il fut en 1129 associé à la couronne et sacré à Reims par l'archevêque Renaud II. Deux ans plus tard, comme il traversait un des faubourgs de Paris, un pourceau s'étant jeté entre les jambes de son cheval, le fit cabrer et renverser sur le prince, qui périt dans la nuit de cette chute.

Anselme, *Hist. de la maison de France*. — Suger, *Vita Ludovici Grossi*, p. 58, 59. — Orderic Vital, lib. XII, p. 889.

PHILIPPE D'ALSACE, comte de Flandre, né vers 1143, mort le 1er juin 1191, au siége d'Acre. Fils de Thierri d'Alsace et de Sibylle d'Anjou, il devint comte d'Amiens et de Vermandois (1157), par suite de son mariage avec Isabelle, sœur du comte Raoul le Lépreux, et succéda en 1168 à son père, qui, depuis dix ans, l'avait associé au gouvernement de ses États. En même temps il termina, par le traité de Bruges, la longue guerre que la concurrence du commerce avait fait naître entre les Flamands et Florent, comte de Hollande. Ami de Thomas Becket, il lui donna une preuve d'attachement en l'accompagnant, en 1170, à son retour en Angleterre. Après avoir fait un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle (1172), il s'entremit avec succès pour ramener la paix entre Louis le Jeune et Henri Plantagenet. Cependant, moyennant la promesse du comté de Kent, il se joignit à la ligue formée par les fils de ce dernier prince contre leur père (1173), envahit la Normandie de concert avec son frère Matthieu, comte de Boulogne, et opéra en 1174 une descente des plus hardies sur les côtes d'Angleterre. A la suite du pillage de Norwich, il fut obligé de faire rembarquer ses troupes, et les conduisit devant Rouen, qu'il entreprit vainement de forcer. Dans l'espérance de succéder à Baudoin IV, roi de Jérusalem, dont les infirmités semblaient annoncer la mort prochaine, et dont il était parent par sa mère, Philippe se rendit en Terre Sainte avec un nombreux cortége (1177); mais il n'y fut occupé que de ses plaisirs, ne prit presque aucune part à la guerre, et repartit au mois d'octobre 1178, « ne laissant nullement, rapporte Guillaume de Tyr, sa mémoire en bénédiction dans le pays ». En 1179 il assista au sacre de Philippe-Auguste, son filleul, devint, par le testament de Louis VII, régent de France, titre que la reine mère et le comte de Champagne essayèrent de lui enlever, et fit, en 1180, épouser au jeune roi sa nièce, Isabelle de Hainaut, à laquelle il assigna pour dot le comté d'Artois. Bientôt le roi, jaloux de son puissant tuteur, réclama la remise immédiate de cet apanage; Philippe résista, et, à la tête des nombreuses milices flamandes, il s'avança en ravageant le pays jusqu'à neuf lieues de Paris (1185); la crainte de ruiner le commerce de ses sujets en prolongeant les hostilités lui fit accepter la paix à des conditions désavantageuses : il abandonna au roi Amiens et le Vermandois, à l'exception de Péronne et de Saint-Quentin (1186). Deux ans après il prit la croix, suivit Philippe-Auguste en Palestine (1190), et mourut de la peste devant Saint-Jean d'Acre. Il n'eut point d'enfants de sa première femme, ni de la seconde Mathilde de Portugal; ce fut sa sœur Marguerite d'Alsace qui lui succéda.

Guillaume de Tyr, lib. XXI. — Guillaume le Breton, *Philippides*, lib. II. — *Art de vérifier les dates*.

PHILIPPE, comte d'Évreux, puis roi de Navarre, né en 1301, mort le 16 septembre 1343, à Xérès. Il était fils de Louis de France, comte d'Évreux, et de Marguerite d'Artois, et petit-fils de Philippe III, roi de France. D'abord reconnu comte d'Évreux, d'Angoulême et de Longueville, il épousa, en 1318, Jeanne, fille du roi Louis X le Hutin, et qui, par une clause spéciale, devait rentrer dans l'héritage de sa mère, *comme son propre*, si le roi de France Philippe V mourait sans enfants mâles. Cette clause n'eut pourtant son plein effet qu'après la mort de Charles IV (1328). Philippe et Jeanne furent couronnés à Pampelune le 5 mars 1329. Un fait remarquable et qui montre quelle était alors l'influence de la France, c'est qu'ils eurent soin de faire approuver par le roi les règlements qu'ils firent à leur avénement. Les Aragonais ayant, en 1335, fait une invasion en Navarre, Gaston, comte de Foix, vint au secours de ses voisins et força les ennemis à se retirer. Philippe prit une part active à la guerre contre les Anglais. En 1343 il vint au secours d'Alfonse X, roi de Castille, et mourut des blessures qu'il avait reçues au siége d'Algésiras. Il eut plusieurs enfants, entre autres *Charles II*, dit *le Mauvais*, qui lui succéda, et *Blanche*, mariée à Philippe VI, roi de France. Sa femme, née le 28 janvier 1312, mourut le 8 octobre 1349, à Conflans, près Paris.

Anselme, *Hist. de la maison de France*. — *Art de vérifier les dates*.

PHILIPPE D'ARTOIS, comte d'Eu, connétable de France, mort le 16 juin 1397, en Turquie. Troisième fils de Jean d'Artois, comte d'Eu, il se signala à la prise de Bourbourg (1383), et suivit Louis II, duc de Bourbon, au siége de Tunis (1390). Il entreprit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, tomba aux mains des Sarrasins et fut délivré par les soins du maréchal de Boucicaut. Le 25 novembre 1393 il devint connétable après la destitution d'Olivier de Clisson. Ayant accompagné le comte de Nevers en Hongrie, il se trouva à la bataille de Nicopolis, que les Français

perdirent par sa présomption et son imprudence. Il mourut, au moment d'être mis en liberté, dans la prison où le sultan l'avait envoyé.

Anselme, *Grands officiers de la couronne*, I et VI.

PHILIPPE (Don), duc de Parme, né à Madrid, le 15 mars 1720, mort de la petite vérole à Alexandrie (Piémont), le 17 juillet 1765. Deuxième fils du roi d'Espagne Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, il reçut le 8 mars 1722 l'habit de l'ordre de Saint-Jacques en qualité de commandeur d'Aledo, et en novembre 1725 il devint grand prieur de Saint-Jean-de-Jérusalem. La mort de l'empereur Charles VI (1740) sans héritiers mâles excita l'ambition de Philippe V, qui sentit se ranimer ses anciennes espérances sur l'Italie, se promettant d'y obtenir une principauté pour don Philippe. Il envoya donc en Italie une armée qui se joignit à des troupes napolitaines. Don Philippe commandait en personne les armées chargées de lui conquérir un trône, mais plus d'une fois, de 1742 à 1746, il fut obligé de se retirer sur le territoire français, devant les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) termina cette guerre, et donna en toute souveraineté à Philippe les duchés de Parme, de Guastalla et de Plaisance, à la condition cependant que, s'il venait à succéder un jour au trône de Naples, les deux premiers retourneraient à l'Autriche, et le dernier au roi de Sardaigne. Après avoir pris possession de ses nouveaux États, le 7 mars 1749, Philippe ne s'occupa plus que du bonheur de ses sujets, répandit partout des marques de sa bienfaisance, fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, et régna par l'esprit de justice et de religion. Il avait eu un ministre distingué dans le célèbre Ditellier, marquis de Filino. Il avait épousé le 26 août 1739 Louise-Élisabeth de France, fille de Louis XV, de laquelle il demeura veuf le 6 décembre 1759, avec trois enfants; *Ferdinand*, né le 20 janvier 1751, qui lui succéda, et mourut le 9 octobre 1802; *Isabelle*, qui épousa l'archiduc Joseph, depuis empereur d'Allemagne, et *Louise-Marie Thérèse*, mariée à Charles, prince des Asturies, qui devint roi d'Espagne sous le nom de Charles IV. H. F.

Ch. Paquis et Dochez, *Hist. de l'Espagne*, t. II. — La Chesnaye des Bois, *Dict. de la noblesse*. — Botta, *Hist. d'Italie*. — De Beauvais, *Oraison fun. du duc de Parme*.

VIII. PHILIPPE *savants, artistes, etc.*

PHILIPPE DE GRÈVE, théologien français, né à Paris, suivant Albéric de Trois-Fontaines, dans la seconde moitié du douzième siècle, mort dans la même ville, en 1237. Il fut élu chancelier de l'église de Paris en 1218. C'est alors qu'il commence à remplir un rôle considérable dans l'histoire. Ne supportant pas, en effet, que les régents de l'université, rivaux des docteurs qui professent dans les chaires épiscopales, aspirent à une trop grande indépendance, il les querelle, suspend leurs cours, les excommunie, et fait incarcérer leurs écoliers. L'université porte l'affaire devant le pape, et le pape, se prononçant contre Philippe, l'appelle à Rome. Cependant cette contestation est apaisée dès la fin de 1219. Honorius III, ayant entendu les explications du chancelier, lui recommande plus de modération et le rend à sa charge. Vers 1224 Philippe de Grève s'engage dans un autre procès avec les religieux mendiants, auxquels il interdit d'avoir d'autres disciples que leurs jeunes confrères. Encore une fois le pape, Grégoire IX, se déclare contre les prétentions du chancelier. On a souvent raconté les troubles qui désolèrent en 1229 l'université de Paris. Philippe se trouva-t-il engagé dans le parti qui voulut résister à une impitoyable répression, ou bien conseilla-t-il les arrêts rigoureux de la reine Blanche, et se vit-il alors poursuivi par trop d'inimitiés pour oser les braver? On ne dit pas quelle fut sa conduite, mais on constate qu'en 1230 il était loin de Paris, ayant pris la fuite. Il reparaît en 1231, occupant de nouveau sa chancellerie, et de nouveau luttant contre les progrès quotidiens de l'enseignement libre. Des divers ouvrages attribués à Philippe de Grève, quatre sont bien connus, une *Somme de Théologie* et trois recueils de *Sermons*. La *Somme de Théologie*, encore inédite et conservée à la Bibliothèque impériale (nos 654 et 1613 du fonds de la Sorbonne), est un ouvrage important, que Daunou n'aurait pas dû dédaigner comme une compilation vulgaire. Des *Sermons* le premier recueil a pour titre : *Sermones festivales* (nos 3280, 3543, 3544, 3545 de l'ancien fonds du Roi, Biblioth. imp.). Plusieurs des exemplaires manuscrits que mentionne Daunou n'existent pas : ce sont des indications fautives. Le second recueil, intitulé *Super Psalterium* (nos 1669 et 1671 de la Sorbonne, 862 de Saint-Victor et 874 de Saint-Germain), aurait été, suivant Daunou, imprimé à Paris en 1533, et à Brescia en 1600; et le troisième, *Sermones super Evangelia*, se rencontre dans les n° 3281 fonds du Roi et 93 de Compiègne. B. H.

Hist. litt. de la France, XVIII, 184. — Du Boulay, *Hist. univ. Paris.*, t. III, passim. — Crevier, *Hist. de l'Univ. de Paris*, I, 287-291. — Cas. Oudin, *Comment. de script. eccl.*, III, 121.

PHILIPPE DE MONS, célèbre compositeur belge, né en 1521 ou 1522, à Mons. D'après les recherches de M. Fétis, il est certain qu'il naquit dans la capitale du Hainaut, et qu'il ne faut pas lui donner, ainsi que l'ont fait quelques auteurs, le nom de *Mont* ou celui de *du Mont*. On ignore quel fut son premier maître; mais peut-être acheva-t-il, vers 1544, son éducation musicale près de Roland de Lassus, son compatriote. Ce fut à la recommandation de ce dernier qu'il entra, sous Maximilien II, dans la chapelle impériale, et il en devint le chef après la mort de Nicolas Gombert. Il tint de la munificence de l'empereur un canonicat au chapitre de Cambrai (1572), fonctions purement honorifiques qu'il résigna, en 1603, en faveur d'un de ses neveux; il est vraisemblable qu'il ne vécut pas longtemps après cette époque. Après Roland de

Lassus, le musicien belge dont la réputation eut le plus d'éclat et d'universalité à la fin du seizième siècle fut Philippe de Mons. Après lui l'art dégénéra en Belgique. Il n'eut guère de rival sous le rapport de la pureté d'harmonie et de la noble simplicité du style. Plusieurs poëtes chantèrent ses louanges, entre autres une dame bohême, Élisabeth Weston, qui lui consacra un poëme intitulé *Parthenicon* (Prague, 1602, in-8°). Son portrait nous a été conservé par Raphael Sadeler, Théodore de Bry et Nicolas Larmessin. Tout porte à croire qu'on ne connaît pas toutes les œuvres de Philippe de Mons; il a publié : Deux recueils de *Messes* (Anvers, 1557-1588, 2 vol. in-fol.); — cinq livres de *Motets* (Ingolstadt, 1569-1574, in-4°); réimpr. de 1572 à 1579 à Venise; — sept livres de *Madrigaux* à cinq voix (Venise, 1561-1583, in-4°) et huit à six voix (ibid., 1565-1592, in-4°); — des *Chansons françoises à cinq, six et sept parties* (Anvers, 1575, in-4°), — et les *Sonnets de P. Ronsard mis en musique* (Louvain, 1576, in-4°). Beaucoup de morceaux extraits de ses œuvres ont été insérés dans les collections de la fin du seizième siècle.

Foppens, *Bibl. belgica*, II, 1039. — Sweert, *Athenæ belgicæ*, 648. — Bullart, *Acad. des sciences et arts*. — Hawkins, *Hist. of music*, II. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*.

PHILIPPE de la SAINTE-TRINITÉ (*Esprit* JULIEN en religion), missionnaire français, né en 1603, à Malaucène, diocèse de Vaison dans le Comtat, mort à Naples, le 28 février 1671. Il entra en 1621 dans l'ordre des Carmes déchaussés, et en 1626 il se rendit à Rome, d'où il partit en février 1629 pour aller prêcher la foi catholique en Perse. Après avoir parcouru la Palestine, la Syrie, l'Arménie, il se fixa à Bassorah. En août 1631, il fut appelé à Goa. Durant neuf années il professa dans les maisons de son ordre dont il devint prieur. De retour dans la province de Lyon (1640), il fut nommé général de son ordre en 1665. Comme vicaire général du saint-siége, il visita la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et l'Italie. Il mourut des suites d'un naufrage qu'il fit sur les côtes de Calabre. On a de lui : *Summa philosophiæ;* Lyon, 1648, in-fol.; — *Itinerarium orientale;* Lyon, 1649, in-8°; trad. en français par le P. Pierre de Saint-André (J.-A. Rampalle) avec add., 1652 et 1669; en italien Rome, 1666; et en allemand Francfort, 1671, in-8°. Cet ouvrage est divisé en dix livres et contient, outre la description des pays que l'auteur a parcourus, l'histoire des quatre grandes monarchies de l'antiquité, celle des empereurs turcs, des monarques indiens et des princes de la Palestine. Chardin a fait une vive critique du livre du P. Philippe; — *Summa theologiæ mysticæ;* Lyon, 1653 et 1656, 5 vol. in-fol.; — *Historiæ Carmelitarum compendium;* Lyon, 1656, in-12; — *Generalis chronologia;* 1663, in-8°; — *Decor Carmeli religiosi, seu Historia Carmelitarum sanctitate illustrium;* Lyon, 1665, in-fol. Cet ouvrage contient les Vies d'environ deux cents personnages de l'ordre des Carmes; — *Vie du P. Dominique de Jésus-Marie, général des Carmes déchaussés;* trad. en français par le P. Modeste de Saint-Amable; Lyon, 1669, in-8°; — *Theologia Carmelitarum, sive Historia Carmelitarum scholastica methodo pertractata;* Rome, 1665, in-fol. On lui reproche d'être prolixe et de manquer de critique.

Journal des Savants, ann. 1696. — Chardin, *Voyage de Perse* (Amsterdam, 1711), t. II, p. 237. — D'Artigny, *Nouveaux Mémoires de littérature*, t. VI, p. 182. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

PHILIPPE (*Claude-Ambroise*), magistrat français, né à Besançon, en 1614, mort en 1698. Il fit ses études à Dôle, où il fut reçu avocat. De retour dans sa ville natale, il y fonda l'Académie littéraire, et devint successivement juge de la régalie (1642), membre du conseil (politique et civil) des Vingt-huit, lieutenant général du bailliage d'Ornans (1649), avocat fiscal au parlement de Dôle (1651), conseiller (1666) puis président au même parlement. Ce fut alors qu'il fut envoyé à la diète de Ratisbonne, ensuite à celle des cantons helvétiques pour solliciter l'intervention de l'Allemagne et de la Suisse à l'effet de conserver la Franche-Comté à l'Espagne ou du moins d'en assurer la neutralisation. Louis XIV rendit nulles ces négociations en annexant la Franche-Comté à la France; cependant ce roi appréciant les talents de Philippe le nomma président au parlement de Besançon. Il mourut dans cette charge et a laissé en manuscrit ses *Mémoires*, 2 vol. in-fol.; — *Histoire de la diète de Ratisbonne de* 1665 *à* 1671, 2 vol. in-fol.; — *Recueil des principales questions de droit sur les décisions du parlement de Franche-Comté*, 2 vol. in-fol.

Boquet de Courbouzon, *Éloge de C.-A. Philippe*, dans le *Recueil de l'Acad. de Besançon*, t. II. — Dom Grappin, *Hist. abrégée du comté de Bourgogne*.

PHILIPPE (*Étienne*), humaniste français, né le 6 juillet 1676, à Beauvais, mort le 9 mai 1754, à Paris. Il prit ses grades à Paris et passa quelque temps chez les Jésuites, qui le jugèrent digne de présider à l'éducation de quelques-uns de leurs pensionnaires. Il a traduit un assez grand nombre des harangues de Cicéron (1723, in-12) et a eu part à l'édition que son fils a donnée de Térence. On a aussi de lui une *Apologie de l'*Éloge funèbre du roi *prononcée par le P. Porée* (1716, in-12).

Année littéraire, 1754, III.

PHILIPPE DE PRÉTOT (*Étienne-André*), littérateur, fils du précédent, né vers 1708, à Paris, où il est mort, le 6 mars 1787. Il se livra comme son père à l'enseignement de la jeunesse, et fit avec succès des cours gratuits d'histoire et de géographie. Il remplit l'emploi de censeur royal. On a de lui des ouvrages anonymes qui ont le mérite d'une rédaction con-

cise et judicieuse, tels que: *Essai de géographie* (1744, in-8°); — *Analyse chronologique de l'histoire universelle* (1752, in-8°; 1756, in-4°, et 1781, in-12), traduction à peu près textuelle du *Compendium historiæ universalis* de Jean Le Clerc (1696); — *Mémoires sur l'Amérique et sur l'Afrique* (1752, in-4°); — *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et des poëtes latins* (1755, 2 vol. in-12); — *Cosmographie universelle* (1760, in-12); — *Révolutions de l'univers* (1763, in-12), etc. Il a été le principal auteur de l'*Atlas universel* (1787, in-4°), et l'éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit* (1741-1745, 15 vol. in-12) et du *Recueil du Parnasse* (1743, 4 vol. in-12). Dans la collection des classiques latins publiée par Coustelier, il a surveillé la réimpression de Salluste, Lucrèce, Virgile, Horace, Juvénal, Térence, etc.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist. univ.* — Quérard, *La France littéraire.*

*PHILIPPE DE KERHALLET (*Charles-Marie*), hydrographe français, né à Rennes, le 17 septembre 1809. Sorti du collége d'Angoulême, en 1827, il est aujourd'hui capitaine de vaisseau. Ses ouvrages traitent des sciences appliquées à la navigation, et sont le fruit, pour la plus grande partie, des observations personnelles de l'auteur pendant les campagnes qu'il a faites à plusieurs reprises, dans le Levant, en Afrique, dans le golfe du Mexique, à Cayenne, à Terre-Neuve, au Sénégal, etc.; ce sont : *Instruction pour remonter la côte du Brésil depuis San-Luiz de Maranhão jusqu'au Para* (Paris, 1841, in-8°); — *Description nautique de la côte occidentale d'Afrique depuis le cap Roxo jusqu'aux îles de Los*; 1849, in-8°; — *Instructions pour entrer et naviguer dans le fleuve de Cazamance jusqu'à l'établissement portugais de Zinghinchor*; 1850, in-8°; — *Description des archipels des Canaries et du cap Vert*; 1851, in 8°; — *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*; 1851-1852, 3 vol. in-8°; — *Considérations générales sur l'océan Atlantique*; 1852, in-8°; 3e édit., 1854; — *Considérations générales sur l'océan Indien*; 1851, 1853, in-8°; — *Considérations générales sur l'océan Pacifique*; 1853, in-8°; — *Manuel de la navigation dans la mer des Antilles et dans le golfe du Mexique*; 2 vol. in-8°; avec M. Vincendon Dumoulin; — *Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar*; 1857, in-8°, pl.; — *Description nautique des îles du cap Vert*; 2e édit., 1858, in-8°; — *Description de l'archipel des Açores* (1851, 1858, in-8°). P. L—T.

Archives de la Marine.

PHILIPPE. *Voy.* DREUX et ORLÉANS.

PHILIPPEAUX (*Pierre*), homme politique français, né en 1759, à La Ferrière-aux-Étangs (Orne), guillotiné à Paris, le 5 avril 1794. Avocat au présidial du Mans avant la révolution, il fut député par la Sarthe à la Convention nationale. Il pressa vivement le procès de Louis XVI (4 et 25 décembre 1792), vota la mort de ce monarque, mais avec appel au peuple. Peu conséquent avec lui-même dans sa ligne politique, il soutint, le 10 mars 1793, avec Duhem, le projet présenté par Robert Lindet d'un tribunal criminel sans jurés. En avril il insista pour que 300,000 livres fussent allouées à quiconque livrerait Dumouriez. Il demanda ensuite la rénovation des tribunaux et des administrations; l'improbation de la pétition des sections de Paris sur l'expulsion des vingt-deux députés; une taxe sur les riches; la répression des agitateurs du faubourg Saint-Antoine, la mise hors la loi du tribunal populaire de Marseille, etc. Il vota contre les girondins, et fut envoyé en Vendée pour y réorganiser les administrations entachées de fédéralisme. Il s'unit à l'état-major de Nantes, il forma avec les généraux qui le composaient un système de guerre différent de celui adopté par les députés et les officiers supérieurs réunis à Saumur, et que Philippeaux appelait ironiquement *la cour de Saumur*. Son système était celui de colonnes mobiles qui frapperaient les rebelles à l'improviste et sur plusieurs endroits dans un court espace de temps. Il voulait suivre les Vendéens sur leur terrain et y faire une *chasse à l'homme*. Le plan de l'état-major de Saumur était, au contraire, de marcher en colonnes imposantes, d'occuper les grands centres et de ne combattre l'ennemi qu'avec certitude de succès. Ce dernier plan était prudent, mais il avait l'inconvénient de laisser le pays aux insurgés qui se souciaient peu de risquer des actions sérieuses; c'était éterniser la guerre civile. Le comité de salut public approuva les colonnes mobiles de Philippeaux; les Vendéens, réunissant leurs forces avec une rapidité que ne pouvaient avoir des troupes réglées et étrangères au pays, écrasèrent plusieurs de ces détachements. Philippeaux fut rappelé. Il accusa alors ses adversaires, les généraux de l'armée de La Rochelle, Rossignol et Ronsin, d'avoir fait échouer ses mesures en le secondant mal; il accusa aussi, et cela avec raison, les officiers supérieurs, les commissaires et le comité de salut public de recruter les révoltés par leurs cruautés inutiles. Cette attaque lui fit beaucoup d'ennemis; il s'en fit davantage en dénonçant la mauvaise organisation des ministères, le mauvais emploi des crédits supplémentaires et surtout en demandant que chaque député rendît compte de l'état de sa fortune avant la révolution. Dénoncé par Hébert, Levasseur, Ronsin, Rossignol, Choudieu, Carrier et Vincent, il fut déclaré traître à la patrie par les sociétés des Droits de l'Homme et des Cordeliers. Le 30 mars 1794, sur le réquisitoire de Saint-Just, il fut arrêté comme complice de Danton. Le 5 avril il comparut devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort « comme complice de d'Orléans, Dumouriez, et autres ennemis de la république, d'avoir

trempé dans la conspiration tendante à rétablir la monarchie, détruire la représentation nationale, etc. » Il montra beaucoup de dignité durant les débats : Fouquier-Tinville ayant dans son accusation prononcé quelques paroles blessantes, Philippeaux l'interrompit : « Il vous est permis de me faire périr; mais m'outrager... je vous le défends !... » Il mourut avec le plus grand courage. On a publié les deux dernières lettres qu'il écrivit à sa femme avant sa mort : il y parle de la probité, de la vertu et de la justice, du ciel et de la mort avec un calme, une fierté et une résignation qui prouvent combien il avait apporté de bonne foi et de désintéressement dans son républicanisme. Dès le 2 pluviôse an III (24 janvier 1795) sa mémoire était réhabilitée. Son éloge fut prononcé devant la Convention nationale par Merlin de Thionville et des secours furent accordés à sa veuve. On a de Philippeaux : *Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée;* Paris, 1793, in-8° : dans cet ouvrage, qui fut réfuté par Rossignol et Choudieu, l'auteur montre un grand esprit d'humanité; mais il a présenté sous un faux jour les causes des événements qui agitèrent l'ouest de la France. H. L—R.

Le Moniteur universel, an. 1792-94. — Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. V. — Thiers, *Hist. de la révolution française*, t. III et IV.

PHILIPPI (*Jean*), jurisconsulte français, né à Montpellier, en 1518, mort après 1603. Successeur d'Eustache Philippi, son père, dans la charge de conseiller à la cour des aides de Montpellier (1548), il devint président en la même cour en 1572, et intendant de justice auprès du connétable de Montmorency, gouverneur de Languedoc. Vivant à une époque de dissensions civiles, il fut respecté par tous les partis, qui rendaient justice à ses services, à son mérite et à ses vertus. Ses concitoyens le chargèrent deux fois, avec quelques autres magistrats, de chercher des moyens de pacification. En 1574, la cour qu'il présidait le députa à Lyon pour complimenter le roi Henri III à son retour de Pologne. On a de lui : *Responsa juris;* 2e édit.; Montpellier, 1603, in-fol.; — *Edits et Ordonnances concernant l'autorité et juridiction des cours des Aides de France, sous le nom de celle de Montpellier*; Montpellier, 1560, 1597, in-fol., suivis d'un recueil des *Arrêts de conséquence de la cour des Aides de Montpellier*. Témoin oculaire des événements qui, de son temps, troublèrent le Languedoc, il les a consignés dans une *Histoire de la guerre civile jusqu'en* 1598, restée manuscrite et insérée en abrégé dans le recueil des *Pièces fugitives* du marquis d'Aubais, et dans la collection des *Mémoires particuliers pour l'histoire de France* (t. 46, p. 334). H. F.

D'Aigrefeuille, *Hist. eccl. de Montpellier*, t. II. — Creuzé de Lesser, *Statistique de l'Hérault*. — H. Fisquet, *Biogr.* (inéd.) *de l'Hérault*.

PHILIPPI (*Henri*), chronologiste belge, né à Saint-Hubert, dans les Ardennes, mort le 20 novembre 1636, à Ratisbonne. Admis dans la Compagnie de Jésus, il enseigna la philosophie et la théologie à Gratz, à Vienne, à Prague et ailleurs, et remplit auprès de Ferdinand III, roi de Hongrie, les emplois de précepteur et de confesseur. Ses principaux ouvrages sont : *Introductio chronologica* (Cologne, 1621, in-4°); *Synopsis generalis sacrorum templorum* (ibid., 1624, in-4°); *De olympiadibus* (Vienne, 1635, in-4°), et *Manuale chronologicum V. T.* (Anvers, 1635, in-8°), suivi d'un *Accuratum examen* (Cologne, 1637, in-4°).

Valère André, *Biblioth. Belgica.*

PHILIPPICUS ou **PHILEPICUS** (Φιλιππικός ou Φιλεπικός), empereur de Constantinople depuis décembre 711 jusqu'au 4 juin 713. Il se nommait d'abord Bardanes. Il était fils du patrice Nicéphore, et il se distingua comme général sous le règne de Justinien II. Dans la période de troubles qui suivit la première chute de cet empereur, Bardanes, encouragé par la prédiction d'un moine de la secte des monothélites, ne cacha pas ses prétentions au trône. L'empereur Tibère Absimare, qui en fut informé, le fit battre de verges, lui fit raser la tête et le relégua dans l'île de Céphalonie. Justinien, rétabli sur le trône, le renvoya dans un exil plus lointain de la Chersonèse. Bardanes profitant du désespoir des habitants de cette ville, que Justinien destinait à un massacre général, et du mécontentement des soldats envoyés pour exécuter cet ordre sauvage, se fit proclamer empereur. La révolution s'accomplit facilement. Justinien II égorgé laissa le trône à un prince moins cruel, mais encore plus incapable que lui. Bardanes, qui avait pris le nom de Philippicus ou de *Filepicus*, comme on le trouve sur ses médailles, provoqua le mécontentement de ses sujets par la dissolution de ses mœurs et par son intervention violente dans les affaires ecclésiastiques. Adepte de la secte des monothélites, il déposa le patriarche orthodoxe Cyrus et le remplaça par l'hérétique Jean. Tout l'orient embrassa le monothélisme ou tendit vers cette doctrine. L'empereur abolit les canons du sixième concile, et fit insérer dans les diptyques sacrés les noms des patriarches Sergius et Honorius que ce concile avait anathématisés. L'occident, moins exposé au pouvoir de l'empereur, rejeta l'hérésie. Philippicus était à peine arrivé dans sa capitale quand Terbilis, roi de Bulgarie, parut sous les murs de Constantinople, incendia les faubourgs et se retira avec beaucoup de prisonniers et un immense butin. Pendant que l'empereur s'occupait de questions religieuses, les Arabes brûlèrent Amasie en 712, et s'emparèrent d'Antioche de Pisidie en 713. Philippicus ne fit rien pour prévenir ces désastres. Deux de ses généraux, le patrice George Boraphus et Théodore Myacius, indignés de sa conduite, formèrent un complot contre lui. Le 3 juin 713 Philippicus célébra l'an-

niversaire de sa naissance par des courses de chars dans le cirque. Il traversa les rues de Constantinople à la tête d'une brillante cavalcade, et quand vint le soir il s'assit avec ses courtisans à un somptueux banquet. Suivant son habitude, il fit de si copieuses libations que ses officiers furent forcés de le rapporter ivre mort dans son lit. A un signal donné, Rufus, un des conspirateurs, entra dans la chambre à coucher du prince, l'enveloppa d'un manteau et aidé de quelques complices le transporta à l'hippodrome et l'enferma dans le vestiaire des verts, où il lui creva les yeux. Cette étrange révolution se termina par l'élévation au trône d'Anastase II. Le reste de la vie de Philippicus est inconnu. L. J.

Théophane, p. 311, 316-321. — Nicéphore Const., p. 141, etc. — Zonaras, vol. II, p. 96, etc. — Cedrenus, p. 446, etc. — Paul Diacre, *De gest. Longob.*, VI, 31-33. — Suidas, au mot Φιλιππικός. — Eckhel, *Doctrina num.*, vol. VIII, p. 229, 230. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. t. XII, édit. de Saint-Martin.

PHILIPPIDE (Φιλιππίδης), poëte comique athénien, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle avant J.-C. Suivant Suidas il florissait dans la 111[e] olymp., en 335 avant J.-C.; mais cette date, qui placerait Philippide parmi les poëtes de la comédie moyenne, paraît inexacte. On sait par plusieurs particularités qu'il vivait sous les successeurs d'Alexandre, et les critiques anciens le citent comme un des six principaux poëtes de la comédie nouvelle. Philippide méritait ce rang par la spirituelle vivacité de sa poésie et par la hardiesse avec laquelle il attaqua le luxe et la corruption de son temps. Aulu-Gelle dit que Philippide vécut jusqu'à un âge avancé, et mourut de joie à la nouvelle d'une victoire dramatique. Au rapport de Suidas il composa quarante-cinq pièces; on ne connaît que les titres de quinze; savoir : Ἀδωνιάζουσαι (*les Fêtes d'Adonis*); Ἀμφιάραος (*Amphiaraüs*); Ἀνανέωσις (*le Retour de jeunesse*); Ἀργυρίου ἀφανισμός (*la Disparition de l'argent*); Αὐλοί (*les Flûtes*); Βασανιζομένη (*la Femme mise à la question*); Λακιάδαι (*les Lacidiennes*); Μαστροπός (*la Prostituée*); Ὀλυνθία (*l'Olynthienne*); Συμπλέουσαι ou Συνεκπλέουσαι (*les Compagnons de navigation*); Φιλάδελφοι (*les Amis de leurs frères*); Φιλαθήναιος (*l'Ami des Athéniens*); Φιλάργυρος (*l'Avare*); Φίλαρχος (*l'Ami du pouvoir*); Φιλευριπίδης (*le Partisan d'Euripide*). Le nom de Philippide a été souvent confondu avec celui de Philippe, autre poëte comique athénien. Les fragments de ses comédies ont été recueillis par M. Meineke, dans les *Fragm. com. græc.*, vol. I, p. 470-475; vol. IV, p. 467-478, 833, 834; et par M. Bothe dans les *Fragm. com. græcor.* de la collect. Didot. Y.

Suidas, au mot Φιλιππίδης. — Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. II, p. 479, 480. — Meineke, *Hist. crit.*, p. 341, 342, 343. — Bernhardy, *Gesch. der Griech. Lit.*, vol. II. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. II, *introd.*, XLV.

PHILIPPON (*Armand*, baron), général français, né à Rouen, le 28 août 1761, mort à Paris, le 4 mai 1836. Soldat au régiment de Lorraine (1778), il avait à peine franchi les grades inférieurs au moment où la révolution éclata. Après quelques beaux faits d'armes dans les campagnes du nord et des Pyrénées occidentales, il devint (1798) chef de la 87[e] demi-brigade, à la tête de laquelle il fit les campagnes de Suisse et d'Italie. Général de brigade au siége de Cadix (23 juin 1810), il fut peu après nommé gouverneur de Badajoz, qu'il sut avec de faibles moyens défendre contre les attaques du général Beresford, jusqu'à ce que Soult pût venir au secours de la place. Sa brillante conduite lui valut le grade de général de division (9 juillet 1811). Assiégé une seconde fois en mars 1812, il déploya dans cette seconde défense encore plus de talent et de courage; mais, trahi par les habitants, il fut contraint de céder au nombre toujours croissant de ses adversaires. Fait prisonnier et transporté en Angleterre, il parvint à s'échapper, et de retour en France (juillet 1812), il fut appelé (23 mars 1813) au commandement de la 1[re] division du 1[er] corps de la grande armée. Tombé de nouveau au pouvoir de l'ennemi à Dresde, où il avait, après le désastre de Kulm, ramené les débris de nos troupes, il revint en France à la paix de 1814, et fut mis à la retraite, le 15 janvier de cette année. Il ne fut pas employé depuis. H. F.

Fastes de la Lég. d'honn., t. III. — Karl Brodrüd, *Der Kampf um Badajoz im Frühjahr* 1812; Leipzig, 1861, in-8°. — Lamare, *Relation des siéges de Badajoz*.

PHILIPPON. *Voy.* PHILIPON.

***PHILIPPOTEAUX** (*Félix-Henri-Emmanuel*), peintre français, né à Sedan, en 1815. Fils d'un menuisier, il suivit son penchant pour la peinture, entra dans l'atelier de M. Léon Cogniet, et, bien jeune encore, débuta au salon de 1833 par un tableau ayant pour sujet une *Scène des rochers de Glenn*, épisode des guerres d'Amérique. Il exposa successivement : *Épisode de la retraite de Moscou* (1835); *La Prise d'Ypres en* 1794 (1837); *Mort de Turenne* et *Prise d'Anvers en* 1792 (1838); *Combat de Stocbach en* 1800 (1839); *Bayard défendant le pont du Garigliano* (1840); *Défense de Mazagran* (1842); *Prise de Médeah* (1843). Ces cinq derniers tableaux sont au musée de Versailles; *Retour des Sédanais après la bataille de Douzy, en* 1588 (1844); *Le colonel Gourgaud sauvant la vie à Napoléon, le* 29 *janvier* 1814 (1848); *Épisode de la campagne de France* (1849); *Le dernier banquet des girondins* (1850), au musée de Marseille; *Le général Bonaparte, campagne d'Italie* (1853); *Épisode de la défaite des Cimbres* (1855); *Charge des chasseurs d'Afrique au combat de Balaklava* (1857). M. Philippoteaux est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846. G. DE F.

Letillois, *Biogr. des Champenois célèbres.* — *Livrets des Salons.*

PHILIPPSON. *Voy.* SLEIDAN.

PHILIPS (*Fabian*), écrivain politique an-

glais, né le 28 septembre 1601, à Prestbury (comté de Gloucester), mort le 17 novembre 1690, à Londres. Il passa des bureaux de la chancellerie dans la société de Middle-Temple, où il devint fort expert dans la science du droit. Royaliste sincère, il protesta publiquement contre la condamnation de Charles Ier, et en 1649 il défendit sa mémoire dans l'écrit intitulé *King Charles I no man of blood, but a martyr for his people*, et réimpr. en 1660, in-8°. Il publia en outre plusieurs autres brochures en faveur de la prérogative royale.

Chalmers, *General biogr. Dict.*

PHILIPS (*Catherine* Fawler, dame), femme auteur anglaise, née le 1er janvier 1631, à Londres, où elle mourut le 22 juin 1664. Elle était fille d'un négociant, se maria fort jeune et passa une partie de sa vie en Irlande. Elle mourut de la petite vérole. De bonne heure elle s'était distinguée par son talent pour la poésie, et on l'avait surnommée, parmi les beaux esprits du temps, *l'incomparable Orinde*. Après sa mort on a publié ses œuvres poétiques (*Poems*; Londres, 1667, 1678, in-fol. avec portrait), où l'on trouve la traduction des tragédies de *Pompée* et des *Horaces* de Corneille, et un recueil épistolaire (*Letters from Orinda to Poliarchus*; ibid., 1705, in-12).

Cibber, *Lives of the poets.* — Ballard, *English ladies.* — Baker, *Biogr. dramat.*

PHILIPS (*Ambrose*), poëte anglais, né en 1671, mort le 18 juin 1749, à Londres. Il fit ses études à Cambridge, et devint, en 1700, membre du collége de Saint-Jean. Ses *Pastorales*, l'un de ses premiers ouvrages, le rangèrent au nombre des bons poëtes de l'époque; il se mit en rapport avec plusieurs beaux-esprits et obtint les éloges du *Tatler* et du *Spectator*. On chercha même à l'opposer à Pope, qui le raillait avec sa finesse accoutumée. Tout en écrivant des vers et des pièces de théâtre, il ne négligea point de se pousser dans le monde : ses principes politiques lui valurent dans le parti whig de puissantes protections; il fut nommé secrétaire du club de Hanovre et, après l'avénement du roi Georges Ier, officier de paix et commissaire de la loterie. Ayant accompagné l'archevêque d'Armagh en Irlande, il y occupa plusieurs charges considérables et siégea au parlement de Dublin. Les poésies de Philips brillent par l'élégance et l'harmonie, et, suivant Johnson, si elles n'ont rien d'original, elles valent la peine d'être lues. Nous citerons encore de lui : *Life of John Williams, archbishop of York*; 1700; *A winter piece, poem*, dans le *Tatler* (1709); les tragédies *The distressed mother* (1711), imitée d'*Andromaque*; *the Briton* (1721) et *Humphrey, duke of Gloucester* (1721); et la plupart des excellents articles politiques du *Free thinker*, 3 vol. in-8°.

Johnson, *Lives of the poëts.* — Cibber, *Lives.* — Baker, *Biogr. dramat.*

PHILIPS (*John*), poëte anglais, né le 30 décembre 1676, à Bampton, près d'Oxford, mort le 15 février 1708, à Hereford. Durant le cours de ses études classiques à Oxford, il se fit surtout remarquer par le talent d'imiter heureusement les beautés qu'il rencontrait chez les poëtes de l'antiquité. Le poëme qui a rendu son nom célèbre parut sous le titre de *Splendid shilling* (Londres, 1703, in-8°). C'est, dit un des rédacteurs du *Tatler*, le plus beau poëme burlesque qu'il y ait en anglais; parmi le grand nombre de circonstances que son imagination fertile devait lui suggérer sur un pareil sujet, Philips n'en a choisi aucune qui ne fût propre à divertir le lecteur, et quelques-unes même sont des plus réjouissantes par le tour inimitable qu'il y a donné. Dans le poëme du *Cidre* (1706, réimpr. en 1791 avec des notes), il prit pour modèle *les Géorgiques* et sut, avec un rare bonheur d'expression, marier à des scènes délicates et à des descriptions riantes les traits d'une douce philosophie et les graves leçons de la morale. Il mourut à trente-deux ans d'une phthisie pulmonaire; le chevalier Simon Harcourt lui fit élever un monument dans l'abbaye de Westminster. On a encore de lui une *Ode sur la bataille de Blenheim* (1704) et une *Ode* (latine) *to Henry Saint-John*, que l'on regardait comme un chef-d'œuvre. Les trois poëmes anglais de Philips ont été trad. en prose française par l'abbé Yart, qui les a insérés dans son *Idée de la poésie anglaise* (1749, 1771, 8 vol. in-12).

Johnson, *Lives of the poets.* — G. Sewell, *Life of J. Philips*, à la tête du *Splendid shilling* (3e edit., 1720, in-4°).

PHILISCUS *de Rhodes* (Φιλίσκος), sculpteur grec d'une époque incertaine. Plusieurs de ses ouvrages étaient placés dans le temple d'Apollon, adjacent au portique d'Octavie à Rome; savoir : deux statues d'Apollon, dont l'une était sans draperie, une Latone, une Diane et les neuf Muses. Le temple de Junon, situé dans le portique même, contenait aussi une statue de Vénus par Philiscus. D'après ces détails, consignés dans Pline, il est évident que Philiscus de Rhodes travailla expressément pour les temples d'Apollon et de Junon, mais on ne sait si ce fut à l'époque où Metellus les éleva, en 146, ou, plus d'un siècle après, lors de leur restauration par Auguste; la première date est la plus probable. Dans les deux cas Philiscus appartiendrait toujours à cette période de la renaissance des arts qui commença, suivant Pline, avec la 155e olympiade (160 avant J.-C.) et ne finit que sous les Antonins. Durant cette période Rhodes produisit un grand nombre de statuaires renommés, qui ornèrent de leurs ouvrages Rome devenue un des principaux siéges des beaux-arts. Visconti pense que le groupe des Muses, trouvé dans la villa de Cassius à Tivoli, est une copie de celui de Philiscus, et Meyer regarde la belle statue du musée de Florence connue, sous le nom d'Apollino, comme l'Apollon sans draperie du sculpteur rhodien. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 5. — Meyer, *Kunstgeschichte*, vol. III, p. 36, 120. — Hirt, *Gesch. d. bild Künst*, p. 298.

— O. Müller. *Archäol. d. Kunst*, 160, n° 2; 393, n° 2; *Denkmäler d. alten Kunst*, vol. II, pl. XI, p. 126.

PHILISTION (Φιλιστίων), de Nicée ou de Magnésie, mimographe grec, vivait sous le règne d'Auguste vers 7 après J.-C. Il fut acteur aussi bien qu'écrivain dramatique, et si l'on en croit une épigramme de l'*Anthologie grecque*, il mourut de rire. Suidas, qui par une erreur singulière le fait contemporain de Socrate, prétend qu'il composa des Κωμῳδίας βιολογικάς, c'est-à-dire des mimes, une pièce intitulée Μισοψηφισταί (*les Ennemis des calculateurs*) et un ouvrage qui avait pour titre Φιλογέλως (*l'Ami du rire*). Tzetzès, qui le confond très-probablement avec Philippide, le cite parmi les poëtes de la comédie nouvelle (*Proleg. ad Lycophr.*, p. 257). Nous ne possédons pas de fragments de Philistion, mais il existe sous le titre de Σύγκρισις Μενάνδρου καὶ Φιλιστίωνος (*Comparaison de Ménandre et de Philistion*), un recueil de sentences morales extraites de Ménandre et d'un autre poëte qui doit appartenir à la nouvelle comédie athénienne et non à l'art dramatique du temps d'Auguste. Au lieu de *Philistion*, M. Meineke propose, avec beaucoup de vraisemblance, de lire *Philémon*. Ce petit ouvrage, publié pour la première fois par N. Rigault, Paris, 1613, et avec des améliorations par J. Rutgersius dans ses *Variæ lectiones*, vol. IV, p. 355-367 avec les notes de Heinsius, a été inséré par Boissonade, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, dans ses *Anecdota* (vol. I, p. 146-150), d'où Meineke l'a transporté dans ses *Fragmenta comicorum græcorum*, vol. IV, p. 335-339. Y.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 480. — Meineke, *Menand. et Philemonis Relig. præf.*, p. VII, etc. — Clinton, *Fast. hellen.*, sub an. *D.*, 7. — Bernhardy, *Geschichte der Griech. Litt.*, vol. II, p. 926.

PHILISTUS (Φίλιστος), homme d'État et historien grec, fils d'Archonides ou Archoménides, né à Syracuse vers 435, mort en 356 avant J.-C. Après la prise d'Agrigente par les Carthaginois en 406, il appuya Denys qui dénonçait publiquement l'incapacité et la trahison des généraux syracusains. Le service qu'il rendit en cette occasion au jeune démagogue fut récompensé par une large part de faveur quand ce démagogue devint souverain, mais ne le mit pas à l'abri des soupçons du tyran. Banni en 396 pour avoir épousé, sans le consentement de Denys, une des filles de son frère Leptine, il se retira à Thurium, puis à Adria, où il consacra les loisirs de son exil à une grande composition historique. Les flatteries qu'il prodigua à Denys restèrent sans effet, mais quand l'énergique et habile tyran eut fait place à un jeune homme sans expérience, les partisans du despotisme pensèrent qu'il leur serait utile d'opposer l'influence de Philistus à celle de Platon. Le vieux lieutenant du premier Denys ne trompa pas leur espoir. Il obtint le renvoi de Platon et de Dion, et exerça depuis cette époque une action décisive sur le gouvernement de Syracuse. Il était absent de la Sicile et commandait une flotte dans l'Adriatique quand Dion débarqua dans l'île et s'empara de Syracuse en 356. Il se hâta de revenir en Sicile, et après une tentative inutile pour soumettre Leontini révoltée, il rejoignit Denys dans la citadelle de Syracuse. Son premier soin fut de renforcer sa flotte. Avec soixante trirèmes il livra bataille aux vaisseaux des insurgés. La lutte dura longtemps; mais enfin Philiste, voyant son vaisseau entouré par l'ennemi, se donna la mort pour ne pas tomber vivant aux mains des Syracusains. La populace traîna son corps dans les rues. Philiste, que Cornelius Népos appelle un homme aussi ami de la tyrannie que du tyran, consacra ses remarquables talents à fonder et à maintenir dans la turbulente Syracuse un despotisme stable qui lui permit de satisfaire en paix ses goûts de plaisirs et de magnificence. L'exemple lui montra que la tyrannie n'offre pas plus de sécurité que la démocratie; mais ne le ramena pas aux véritables sentiments d'un Hellène. Son caractère se réfléchit dans ses écrits, qui, au jugement des anciens, offraient une imitation du style de Thucydide, mais ne rappelaient en rien l'élévation et la générosité des idées de cet écrivain.

Suidas, dont l'article sur Philistus est plein d'erreurs, et qui paraît l'avoir confondu avec l'orateur Philiscus, élève d'Isocrate, lui attribue divers ouvrages de rhétorique; il lui attribue aussi une histoire d'Égypte en douze livres, une histoire de Phénicie, une autre de Libye et de Syrie, écrits dont il n'est pas question ailleurs; le seul ouvrage que l'on trouve cité par les anciens sous le nom de Philistus est son *Histoire de Sicile*. Elle se composait de deux parties bien distinctes : la première, en sept livres, comprenait l'histoire générale de la Sicile depuis les temps les plus anciens jusqu'à la prise d'Agrigente par les Carthaginois en 406; la seconde partie contenait l'histoire de Denys l'ancien en quatre livres, et l'histoire de Denys le jeune en deux livres; elle resta inachevée, non pas, comme le suppose Denys d'Halicarnasse, parce que l'auteur voulait imiter Thucydide, mais parce qu'il mourut avant la chute de Denys le jeune. Le plus grave reproche que l'on fasse à Philiste comme historien, c'est d'avoir, dans un but désintéressé, cherché à pallier les actes tyranniques de Denys et à donner à ses actes une couleur spécieuse. Plutarque l'appelle un homme très-habile à inventer des prétextes spécieux et de beaux discours pour couvrir des actions injustes et de mauvaises intentions. Quant au style, tous les critiques anciens le représentent comme un imitateur de Thucydide très-inférieur à son modèle. Suivant Cicéron, il est « sommaire, serré, aiguisé, court, enfin presque un petit Thucydide ». Quintilien le qualifie d'imitateur de Thucydide, quelquefois plus clair par cela qu'il est plus faible. Denys, tout en lui reprochant le manque d'ordre et d'art dans la narration, le cite après Hérodote, Thucydide, Xénophon et Théo-

pompe comme un des historiens qui méritent le plus d'être étudiés et imités. Cependant les critiques alexandrins ne l'insérèrent pas dans leur canon (liste) d'auteurs historiques. Quels que fussent ses défauts, la perte de son ouvrage est très-regrettable. Diodore de Sicile a beaucoup emprunté à Philistus, surtout pour le récit des guerres de Denys contre les Carthaginois; mais ces extraits, faits avec peu de soin, ne sauraient donner une idée de l'original et encore moins en tenir lieu. Les *Fragments* de Philistus ont été recueillis par Goeller avec une bonne dissertation sur la vie de l'historien dans l'appendice de son traité : *De Situ et origine Syracusarum;* Leipzig, 1818, in-8°. M. C. Müller les a insérés dans les *Fragmenta historicorum græcorum*, t. I et IV de la collection Didot. L. J.

Bayle, *Dictionn. critique*. — Creuzer, *Historische Kunst d. Griechen*, p. 225. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

PHILLIP (*Arthur*), navigateur anglais, né en 1738, à Londres, mort en novembre 1814, à Bath. Fils d'un Allemand, maître de langues, il entra à dix-sept ans dans la marine royale, et passa près de quinze ans au service du Portugal. Il prit part à la guerre contre la France, fut employé dans les mers de l'Inde, et parvint au grade de capitaine de vaisseau. Lorsque l'Angleterre eut perdu ses colonies d'Amérique, il fallut chercher un nouveau lieu d'exil pour les malfaiteurs condamnés à la déportation; on choisit sur la côte orientale de l'Australie la partie que Cook avait désignée sous le nom de Nouvelle-Galles du Sud, et dont il avait fait un éloge exagéré. Une escadre fut mise sous les ordres de Phillip, et il eut en outre le titre de gouverneur général de l'établissement qu'il était chargé de fonder. Au mois de janvier 1788 il atterrit à Botany-Bay; mais il trouva un peu au nord, à Port-Jakson, un abri meilleur, des abords plus sûrs et de l'eau douce en abondance. Ce fut là qu'il transporta la colonie; elle dut sa prospérité naissante à l'ordre et à la paix qu'il sut y maintenir avec autant de fermeté que de justice. Au bout de cinq années, il revint en Angleterre (1793) et obtint le rang de vice amiral. On a nommé Port-Phillip un des havres de la côte méridionale de l'Australie.

Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay (en anglais); Londres, 1789, in-4°, avec cartes et pl; trad. fr., Paris, 1791, in-8°. — P.-G. King, *Extraits de lettres à lord Sidney, avec une description de l'île Norfolk* (en anglais); Londres, 1791, in-4°; *Copies et extr. de lettres donnant une descript. de la Nouvelle-Galles du Sud*; ibid., 1792, in-4°. — Voir aussi l'*Histoire* de la colonie par Collins (1803) et par Wentworth (1819).

PHILLIPS (*Edward*), littérateur anglais, né en août 1630, à Londres. Il reçut sa première instruction du poëte Milton, son oncle maternel, et termina à Oxford le cours de ses études. Quand vint la restauration, il se mit aux gages des libraires, et vécut d'une façon assez précaire. Sous le titre de *Theatrum poetarum* (Londres, 1675, in-8°), il mit son nom à une collection estimée, où l'on trouve des jugements critiques supérieurs au goût du temps et que, pour ce motif, on a tout lieu d'attribuer à Milton lui-même. La partie anglaise de cet ouvrage a été réimpr. en 1800 par sir E. Brydges. D'après Wood, Phillips aurait encore écrit : *New world of english words, or general dictionary* (Londres, 1657, in-fol.), qui le fit accuser de plagiat par Blount et d'ignorance par Skinner; *Enchiridion linguæ latinæ* (1684, in-4°), et *Speculum linguæ latinæ* (1684, in-4°), en grande partie extraits du *Thesaurus* inédit de Milton; une traduction latine de Pausanias, etc.

PHILLIPS (*John*), frère du précédent, partagea d'abord les sentiments politiques de son oncle et entreprit de le défendre contre ses ennemis; il est représenté par Wood « comme un homme sans principes, sans foi, qui a abandonné sa femme et ses enfants ». On ignore l'époque de sa mort. Nous citerons de lui : *Satyre against hypocrites* (1660, 1671, 1680, in-4°); *Maronides, or Virgil travestie* (1672-1673, in-8°); parodie des Ve et VIe livres; une continuation de la *Chronicle* de Heath (1676, in-fol.).

Wood, *Athenæ Oxon.*, II. — Brydges, *Life of Edw. Phillips*, à la tête du *Theatrum*.

PHILLIPS (*Thomas*), savant ecclésiastique anglais, né en 1708, à Ickford (comté de Buckingham), mort en 1774, à Liége. Il fit de bonnes études au collége anglais de Saint-Omer, parcourut les Pays-Bas, l'Allemagne, la France et l'Italie, et reçut l'ordination sacerdotale. Vers la même époque il perdit son père, et son attachement à la religion catholique l'empêcha, bien qu'il fût l'aîné de sa famille, de prétendre à la succession paternelle. Après avoir résidé quelque temps chez les jésuites de Liége, il rompit avec eux parce qu'il ne pouvait se soumettre à leur discipline, et se rendit à Rome, où la protection du prétendant lui fit obtenir une prébende dans la collégiale de Tongres; dispensé de la résidence à la condition d'exercer le sacerdoce en Angleterre, il y retourna et vécut longtemps chez lord Shrewsbury. Vers la fin de sa vie, il s'établit à Liége, sans réussir néanmoins à rentrer, comme il le désirait, chez les Jésuites. On a de lui : *The study of sacred literature;* 1756, 1758, 1765, in-8°; — *Philemon;* 1761, in-8°; — *The history of the life of Reginald Pole*; 1764, 2 vol. in 4°; 1767, 2 vol. in-8° avec un *Appendix*. Cet ouvrage, plein de recherches et écrit avec beaucoup d'élégance, renferme beaucoup de faits tronqués et de caractères faussés; il excita chez les protestants une émotion très-vive dont on retrouve les traces dans les réfutations que publièrent Tillard, Ridley, Neve, Jortin, Stone, Jones, etc. Le révérend Pye alla jusqu'à prétendre que le livre de Philips n'était qu'un plagiat déguisé de celui de l'archevêque Beccatelli.

Un autre PHILLIPS (*Thomas*), mort en mars 1815, a laissé *History and antiquities of Shrewsbury* (1779, in-4°).

European Magazine, sept. 1796. — Cole, *Ms. Athenæ*.

PHILLIPS (*Thomas*), peintre anglais, né le 18 octobre 1770, à Dudley (Warwick), mort le 20 avril 1845, à Londres. Il apprit d'abord à peindre sur verre, et fut employé par West aux travaux de la chapelle de Saint-Georges à Windsor. Il exposa ensuite plusieurs sujets historiques, et abandonna en 1786 la grande peinture pour le portrait; il a acquis dans ce genre beaucoup de réputation, et mérite d'être placé à côté de Lawrence, d'Hoppner et d'Owen, ses rivaux. En 1808 il fut admis dans l'Académie royale sur la présentation d'un tableau qui avait pour sujet *Vénus et Adonis*. Il fit en 1824 le voyage d'Italie en compagnie d'Hilton. Ses principales productions sont: *Rebecca* (1833), *Flora Mac Ivor* (1839), et les portraits de *lord Thurlow* (1802), du *prince de Galles* (1806), de *sir Joseph Banks* (1809), de *Byron* (1814), de *Crabbe* (1819), du *major Denham* (1826), de *Wilkie* (1829), de lord *Lyndhurst* (1831), du *duc de Sussex* (1840), etc. Il est auteur de *Lectures on the history and principles of painting* (Londres, 1833, in-8°), résumé d'un cours qu'il avait professé à l'Académie, où il avait succédé à Fuseli (1824-1832).

The English Cyclop. (biogr.).

PHILLIPS (*William*), géologue anglais, né le 10 mai 1773, à Londres, mort en 1828, près cette ville, à Tottenham. Il était fils d'un imprimeur-libraire et appartenait à la secte des quakers. Il contribua en 1801 à la fondation de la Société askésienne (ἄσκησις, exercice), et fut admis en 1827 dans la Société royale de Londres. Toute sa vie fut employée à l'étude de la géologie, de la minéralogie et de la cristallographie; chacune de ces trois sciences lui est redevable d'un grand nombre d'expériences faites à l'aide du goniomètre de Wollaston, et les écrits qu'il a laissés en ont développé le goût et activé les progrès. Nous citerons de lui : *Elementary introduction to the knowledge of mineralogy* (Londres, 1816, 1823, in-8°); *Outlines of mineralogy and geology* (4e édit., 1826); *A selection of facts* (1818); et avec W. Conybeare *The Geology of England and Wales* (1822, in-12).

Son frère, Phillips (*Richard*), né en 1778, à Londres, où il est mort, en juin 1851, se fit connaître par une analyse exacte des eaux minérales de Bath. Il établit, pour subvenir aux besoins de sa famille, une fabrique de produits chimiques justement renommée à Londres, et fut chargé par le Collége des médecins de corriger plusieurs éditions de la *Pharmacopœia*, dont il publia lui-même une version anglaise. Il professa la chimie à l'école militaire de Sandhurst et à l'hôpital Saint-Thomas, et devint en 1839 chimiste du musée de géologie, dirigé par H. de La Beche. Il était membre de la Société royale. On a de lui beaucoup d'articles scientifiques dans les *Annales of philosophy* et le *Philosophical Magazine*, qu'il a édité.

Cyclop. of English literat. (biogr.). — Whewell, *Hist. of the industrial sciences.* — Th. Thomson, *Hist. of chemistry*; 1831, in-8°.

PHILLIPS (*Georges*), jurisconsulte allemand, né en 1804, à Kœnigsberg, mort en 1860. D'une famille originaire d'Angleterre, il fit depuis 1825, en qualité de *privat-docent*, des cours de droit à Berlin; il s'y lia d'amitié avec Jarcke; bientôt les deux amis embrassèrent le catholicisme, dont Phillips devint en Allemagne un des plus zélés défenseurs. Nommé en 1833 professeur de droit à Munich, il perdit sa chaire en 1847; chargé en 1849 d'enseigner le droit canonique à Inspruck, il fut appelé, en 1851, à Vienne à la chaire de l'histoire du droit. En 1838 il avait fondé avec Gœrres les *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland* (Feuilles historico-politiques pour l'Allemagne catholique), excellent recueil périodique qui se continue encore aujourd'hui. On a de lui : *Versuch einer Darstellung der Geschichte des angelsächsischen Rechts* (Essai d'une histoire du droit anglo-saxon); Gœttingue, 1825, in-8°; — *Englische Reichs-und Rechsgeschichte seit* 1066 (Histoire des institutions politiques et civiles de l'Angleterre depuis 1066); Berlin, 1827-1828, 2 vol. in-8°; — *Grundsätze des gemeinen deutschen Privatrechts* (Principes du droit commun de l'Allemagne); Berlin, 1829-1838, 1846, 2 vol. in-8°; — *Die Lehre der ehelichen Gütergemeinschaft* (Traité de la communauté des biens entre conjoints); Berlin, 1830, in-8°; — *Deutsche Geschichte mit besondrer Rücksicht auf Religion, Recht und Staatsverfassung* (Histoire d'Allemagne par rapport surtout à la religion, au droit et à la constitution politique); Berlin, 1832-1834, 2 vol. in-8°; — *Deutsche Reichs-und Rechtsgeschichte* (Histoire des institutions politiques et civiles de l'Allemagne); Munich, 1845, 1850, 1856, in-8°; — *Kirchenrecht* (Le Droit canonique); Ratisbonne, 1845-1857, 5 vol. in-8°; ce savant ouvrage a été traduit en français; — *Ueber die Ordalien bei den Germanen* (Sur les ordalies chez les Germains); Munich, 1847; — *Die Diöcesansynode* (Les synodes diocésains); Fribourg, 1849, 1850, in-8°; — *Ueber den Ursprung der Katzenmusiken* (Sur l'origine des charivaris); ibid., 1849; — *Walter Map*; Vienne, 1853, in-8°, extrait des *Mémoires* de l'Académie de Vienne, dont l'auteur était membre; — *Die deutsche Königswahl bis zur goldenen Bulle* (L'élection des rois en Allemagne jusqu'à la Bulle d'or); ib., 1858, in-8°; — *Vermischte Schriften* (Œuvres mêlées); ib., 1856, 2 vol. in-8°.

Conversations-Lexikon.

PHILLIPS (*Samuel*), critique anglais, né en 1815, mort en octobre 1854. Son père était juif et marchand à Londres. Frappé de sa vivacité et de ses dispositions pour la pantomime, il voulut en faire un acteur et le fit débuter à quinze ans au théâtre de Convent-Garden.

Quelques amis influents, le duc de Sussex au premier rang, s'intéressèrent à cet enfant et le placèrent à l'université de Londres, d'où il passa à celle de Gœttingue. Après la mort de son père, Phillips continua les affaires avec son frère pour soutenir la famille, et, n'ayant pas réussi, il se tourna vers la littérature (1841). Son premier ouvrage fut le roman de *Caleb Stukeley* qui parut dans le *Blackwood Magazine*, réimprimé à part depuis. Il écrivit pour d'autres recueils périodiques, et fut admis au *Times* comme critique littéraire. Ses articles furent très-remarqués pour la vigueur des idées et l'éclat du style. Dickens, Carlyle, Mrs. Stowe et autres auteurs populaires furent appréciés avec une entière indépendance. Deux volumes de ces brillants articles ont été publiés en 1852 et 1854, mais sans qu'il y ait mis son nom. Il eut aussi des relations avec le *Morning Herald* et *John Bull*. Lorsque se forma la société du Palais de cristal, Phillips en devint le secrétaire, et plus tard le directeur littéraire. Il écrivit le *Guide* et le *Portrait Gallery* du Palais de cristal. Ses divers ouvrages montrent un esprit plein de vigueur et de pénétration. Sa santé avait beaucoup souffert d'une chute de cheval et nuisit à l'activité de ses travaux. Il mourut à Brighton où il était allé chercher du repos. J. C.

Cyclopædia, English Biography. — Chambers, *Cyclopædia of English literature.*

* **PHILLIPS** (*John*), géologue anglais, né vers 1795. Neveu du célèbre William Smith, qui a mérité d'être appelé le *Père de la géologie anglaise*, il fut son élève, et pendant vingt-cinq ans il l'accompagna dans ses nombreuses explorations et fut associé à ses travaux. Nommé, en 1827, professeur de géologie à York, il enseigna cette science au collége du Roi à Londres, à l'université de Dublin (1844), et à celle d'Oxford (1853), où il a remplacé Buckland. Il fait partie de la Société royale et il est depuis 1832 secrétaire général adjoint de l'Association pour l'avancement des sciences. Ses principaux ouvrages sont : *Treatise on geology*; Londres, 1837-1839, 2 vol., réimprimés en 1852 et faisant partie du *Cabinet Cyclopædia*; — *Illustrations of the geology of Yorkshire*; 1 vol.; — *Palæozoic fossils of Cornwall, Devon and West Somerset*; Londres, 1841, in-8°; — *Geological map of the british isles*; 1842; — *The rivers, mountains and seacoast of Yorkshire*; 1853, in-8°. Il a fourni des articles à l'*Encyclopædia metropolitana*, l'*Encyclopædia britannica* (7e édit.), le *Penny cyclopædia*, etc.

The English cyclop. (biogr.).

PHILOCHORUS (Φιλόχορος), historien grec, né à Athènes, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Les renseignements assez confus que nous avons sur lui attestent qu'il joua dans sa ville natale un rôle de quelque importance. Il paraît qu'il se déclara contre Antigone Gonatas, roi de Macédoine, en faveur de Ptolémée Philadelphe, et que lors du triomphe des Macédoniens, il fut mis à mort. Ces faits, qu'il est impossible de préciser davantage, permettent de placer la date de la vie de Philochorus entre 306 et 260. On cite de lui les ouvrages suivants : Ἀτθίς, l'*Attique*, intitulé aussi Ἀτθίδες et Ἱστορίαι, consistant en dix-sept livres et rapportant l'histoire de l'Attique depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne d'Antiochus Théos. Les deux premiers livres traitaient de la période mythique, et contenaient un récit très-minutieux de tous les sujets qui touchaient au culte des dieux. Les quinze autres livres racontaient l'histoire réelle : à savoir quatre (III-VI) pour la période antérieure à l'historien, et onze (VII-XVII) pour l'époque contemporaine (319-261). Philochorus était un écrivain exact qui poussait fort loin ses recherches, et donnait une attention particulière à la chronologie; les scholiastes et les lexicographes anciens le citent souvent, et des érudits modernes ont formé avec ces citations un recueil de fragments intéressants. Le style de Philochorus était clair et simple. D'après Suidas, Philochorus fit lui-même un abrégé de son ouvrage qu'Asinius Pollion Trallianus, contemporain de Pompée le Grand, abrégea encore. Les autres ouvrages de Philochorus sont : Πρὸς τὴν Δήμωνος Ἀτθίδα (*Contre l'*Attique *de Démon*), réfutation du traité que Démon avait écrit sous le titre d'*Attique*; — Περὶ τῶν Ἀθήνησι ἀρξάντων ἀπὸ Σωκρατίδου μέχρι Ἀπολλοδώρου (*Sur les archontes athéniens depuis Socrate jusqu'à Apollodore* (374 avant J.-C. 319); — Ὀλυμπιάδες ἐν βιβλίοις β' (*Olympiades en deux livres*) : Philochorus dans son *Attique* n'avait pas compté par olympiades; il répara cette omission par un traité spécial sur ce sujet; — Περὶ τῆς τετραπόλεως (*Sur la Tétrapole*), c'est-à-dire sur les villes d'Œnoe, de Marathon, de Probalinthus et Tricorythus; et divers traités soit historiques : *Inscriptions athéniennes, déliaques, épirotiques* (ou continentales); soit religieux : *Sur les combats à Athènes, sur les fêtes, sur les jours sacrés, sur les sacrifices, sur la divination, sur les purifications, sur les mystères athéniens*; soit littéraires : *Sur Alcman, sur les tragédies de Sophocle, sur Euripide, sur les héroïdes ou les femmes pythagoriciennes.* Les fragments de Philochorus ont été publiés par Siebelis : *Philochori Atheniensis librorum fragmenta a Lenzio collecta*, Leipzig, 1811, et par C. Müller, *Fragm. historicorum græcorum*, t. I, p. 384. Y.

Suidas, au mot Φιλόχορος. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 197, édit. de Westermann.

PHILOCLÈS (Φιλοκλῆς), poëte tragique athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il était fils de Philopithe et d'une sœur d'Eschyle et père de Morsimus. Imitateur de son

oncle, dont il exagéra les défauts sans en avoir le génie, il dut à l'amertume et à l'âcreté de son style les surnoms de *bile* et de *sel* (Χολή, Ἀλμίων). Les poëtes comiques le tournèrent souvent en ridicule; les juges athéniens, plus justes ou plus indulgents, lui décernèrent en 429 le prix, dans un concours où il avait Sophocle pour compétiteur. Cette décision nous paraît d'autant plus incompréhensible que la pièce de Sophocle était l'*Œdipe roi*, regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre antique. Il est probable qu'il s'était fait une réaction en faveur de la manière d'Eschyle un moment délaissée, et les Athéniens accordèrent au neveu la gloire, refusée à l'oncle, de vaincre Sophocle. D'après Suidas il composa cent tragédies, entre autres *Érigone*, *Nauplius*, *Œdipe*, *Oinée*, *Priam*, *Pénélope*, *Philoctète*, une tétralogie sur Procné et Philomèle sous le titre de *Pandionide*. Une des pièces de cette tétralogie était intitulée *Térée ou la Houpe;* Aristophane s'en est moqué et l'a parodiée dans ses *Oiseaux*. Y.

Suidas, au mot Φιλοκλῆς. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. II, p. 814. — Welcker, *Die Griech. Trag.*, p. 967. — Kayser, *Hist. crit. tragœd. græcu*, p. 46. — Meincke, *Histor. crit. com. græcorum*, p. 821. — Bode, *Gesch. d. Hellen. Dichtkunst*, vol III, partie 1re, p. 538, 539. — Clinton, *Fasti hellen.*, vol. II, p. XXXV.

PHILODÈME (Φιλόδημος), philosophe et poëte grec, né à Gadara, dans la Palestine, vivait dans le premier siècle avant J.-C. On n'a aucun renseignement sur les premières années de Philodème, mais on sait qu'il vivait à Rome, du temps de Cicéron; c'est de lui que parle l'orateur romain dans le passage suivant de sa violente harangue contre Pison. « Il y a certain Grec qui vit avec lui, homme, à vrai dire, car je l'ai ainsi connu, plein de politesse et d'agrément toutes les fois qu'il est dans d'autres sociétés ou rendu à lui-même. Il vit Pison encore adolescent avec ce front soulevé contre les dieux, et recherché par lui il ne refusa pas son amitié; il se livra à cette liaison au point de passer sa vie avec lui et de ne le quitter pour ainsi dire jamais. L'homme dont je parle a l'esprit extrêmement orné; non-seulement il a cultivé la philosophie, mais encore il s'est adonné aux lettres qui sont, dit-on, négligées par la presque totalité des autres épicuriens. Il tourne une épigramme avec tant d'enjouement, de goût, d'élégance, qu'il est impossible d'y mettre plus d'esprit. » Cicéron continue ainsi longuement, définissant ce Grec souple mais non malhonnête, flatteur aimable des vices des grands, mais capable, dans une société meilleure, de montrer de l'austérité et de la gravité. Le Grec que Cicéron peint ici sans le nommer, et qu'il réunit ailleurs au philosophe Siron dans une phrase élogieuse (*Sironem et Philodemum, cum optimos viros, tum doctissimos homines;* De Fin., II, 35), Philodème est aussi mentionné par Diogène Laerce (X, 3), par Strabon (XVI, p. 759, et par Horace (*Sat.*, I, 2, 121); mais ces divers témoignages, qui attestent la place distinguée qu'il occupait dans la philosophie et les lettres, ne nous apprennent rien sur sa vie. Ses *Épigrammes* furent comprises dans la collection de Philippe de Thessalonique d'où elles passèrent en partie dans les recueils du même genre faits sous les empereurs byzantins; l'*Anthologie grecque* en contient trente-quatre. Ces petites compositions expliquent les éloges de Cicéron, et ne justifient pas moins son blâme quand il ajoute dans le même passage du discours contre Pison : « Il est permis, si l'on veut, de le reprendre, pourvu que ce soit légèrement, d'être, je ne dis pas impur, malhonnête, effronté, mais trop petit Grec (*græculus*), trop flatteur, trop poëte... Prié, invité, forcé, il a célébré cet homme si souvent et de tant de manières, qu'il a peint dans des vers très-délicats toutes les fantaisies, toutes les débauches, les repas et les banquets de toute espèce, tous les adultères enfin de Pison. »

Comme prosateur, Philodème avait composé beaucoup d'ouvrages, entre autres, un traité Περὶ τῶν φιλοσόφων συντάξεως (*Sur la série des philosophes*), cité par Diogène Laerce. Des fragments assez étendus de ces ouvrages ont été découverts dans les manuscrits d'Herculanum. Le premier volume des *Herculanensia volumina*, Naples, 1793, in-fol., contient trente-huit colonnes d'un traité de Philodème; Mazocchi, Rosini, Ignarra, Baffi ont travaillé à rétablir le texte altéré, et de Murr a reproduit ces fragments dans sa dissertation *De Papyris seu voluminibus græcis;* Strasbourg, 1804, in-4° : l'auteur ne traite pas de la partie technique de la musique, mais de son influence sur les mœurs. Les volumes IV et V des *Hercul. Volum.*, 1832-1835, contiennent des passages plus ou moins tronqués d'une *Rhétorique* de Philodème; M. Gros les a réédités sous ce titre : *Philodemi Rhetorica ex Herculanensi papyro lithograph. Oxonii excussa restituit, latine vertit, dissertatione de græca eloquentia et rhetorica notitiaque de Herculanensibus voluminibus auxit, annotationibus indicibusque instruxit E. Gros. Adjecti sunt duo Philodemi libri de Rhetorica Neapoli editi;* Paris, 1840, in-8°. Dans le même volume V on trouve des fragments d'un traité de Philodème Περὶ ἠθῶν καὶ βίων, *sive De dicendi libertate;* le t. VI contient des fragments d'un traité Περὶ τῆς τῶν θεῶν εὐστοχουμένης διαγωγῆς κατὰ Ζήνωνα. Enfin le t. III (1827) contient des fragments du dixième livre du traité Περὶ κακιῶν καὶ τῶν ἀντικειμένων ἀρετῶν (*Sur les vices et les vertus opposées*). M. H. Saupp l'a réédité sous ce titre : *Philodemi de vitiis liber decimus ad voluminis Herculanensis exemplar neapolitanum et oxoniense distinxit, supplevit, explicavit H. Sauppius;* Leipzig, 1853, in-4° : c'est le plus intéressant des fragments de Philodème découverts à Herculanum; il est très-utile pour

l'histoire de la philosophie épicurienne et pour l'appréciation des caractères de Théophraste. Les fragments de Philodème n'ont pas été recueillis; on les trouve dispersés dans la collection napolitaine des manuscrits d'Herculanum, et dans la collection des mêmes manuscrits faite à Oxford, 1824 et années suivantes. L. J.

Cicéron, *In Pison*, 28, 29. — Orelli, *Onomasticon Tullianum*. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. III, p. 609; IV, p. 491. — Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 83. — Jacobs, *Anthol. Græca*, vol. II, p. 70; XIII, 937. — De Murr, *Philodem von der Musik. Ein Auszug aus dessen viertem Buche. Aus dem Griechischen einer Herculanischen Papyrusrolle übersetzt*; Berlin 1806, in-4°. — G.-Fr. Schoemann, *Specimen observationum in Theophrasti œconomicum et Philodemi librum IX de virtutibus et vitiis*; 1839, in-4°. — Gros et Saupp, *Préfaces* de leurs éditions. — Dübner, *Revue de philologie*, t. I, p. 311.

PHILOLAUS, philosophe pythagoricien, natif de Crotone ou de Tarente (1), vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il était contemporain de Socrate et de Démocrite. Cicéron et Apulée ne le mentionnent pas, comme l'a fait Diogène de Laerte, parmi les maîtres de Platon en Italie. Il résida quelque temps à Héraclée où il suivait les leçons d'Arasas ou Arcesus (2). Jamblique, en faisant (chap. 23 de la *Vie de Pyth.*) de Philolaus un disciple de Pythagore, se contredit lui-même (chap. 31 du même ouvrage) en affirmant qu'ils étaient séparés l'un de l'autre par plusieurs générations. On ignore à quelle époque Philolaus vint à Thèbes, où il fit l'éducation de Simmias et de Cébès (3). On cite encore parmi ses élèves Xénophile, Échécrate, Dioclès et Polymneste de Phliunte (4). Les pythagoriciens avaient été expulsés de Métaponte, soit à cause de leur liaison avec le parti aristocratique, soit à raison de la nouveauté de leur enseignement. C'est ici que Bailly (*Histoire de l'Astron. ancienne*, p. 221) conjecture que Philolaus pourrait bien avoir été obligé de prendre la fuite pour avoir enseigné que la terre tourne. « Cette vérité, ajoute-t-il, pour laquelle Galilée perdit sa liberté, aurait donc le sort de rendre malheureux dans tous les siècles ceux qui les premiers l'ont enseignée. » Mais ce rapprochement est plus ingénieux que vrai : il manque absolument de preuves en ce qui concerne Philolaus. Du reste, le peu de documents que l'antiquité nous a transmis, sont souvent contradictoires et ne nous apprennent rien d'exact sur la vie de ce philosophe.

Diogène de Laerte, d'accord avec Porphyre et Jamblique, admet que Philolaus a le premier divulgué par écrit les doctrines, probablement exotériques, de l'école pythagoricienne. Son ouvrage, complétement perdu, était intitulé : *les Bacchantes* (αἱ Βάκχαι), et paraissait être divisé en trois livres, ayant pour titres : *Du Monde* (Περὶ κόσμου), *De la Nature* (Περὶ φύσεως) et *De l'Ame* (Περὶ ψυχῆς) (1). Ils sont cités par Stobée, Diogène de Laerte, Proclus, Nicomaque (*Harm.*, I, p. 17), Théon de Smyrne et Claudianus Mamercus. Ce dernier auteur apprend, en passant, que Philolaus avait pris pour base de l'univers le système des poids, des mesures et des nombres (2). D'après Stobée (3), Philolaus enseignait que toutes les choses appartenant à notre faculté de connaître ont chacune un nombre sans lequel rien ne peut être conçu (4). Ce qu'il lui fait dire ensuite des nombres pairs et impairs, ainsi que des « nombres à la fois pairs et impairs » (ἀρτιοπερισσόν) ne nous semble avoir été bien compris par aucun interprète ou commentateur, sans même excepter M. Boeckh. Il nous paraît évident que Philolaus a voulu dire ici que tous les nombres peuvent être classés en nombres premiers (tous impairs, à l'exception de 2, la *dyade*, qui jouait un si grand rôle dans le système de Pythagore), et en nombres composés, c'est-à-dire multiples des nombres premiers, pairs ou impairs. D'après un autre passage (Stobée, *Eclog. phys.*, I, p. 488), les éléments du monde, étant hétérogènes, ne peuvent former un tout sans le moyen de l'harmonie, appelée l'union des complexes (πολυμιγέων ἕνωσις). Il y avait une harmonie pour les âmes individuelles en rapport avec l'âme universelle, comme il y avait une harmonie des astres ou des sphères célestes. Quant aux interprétations qu'on a données des mots ἄπειρον (illimité), περιέχον (contenant), ἀντίχθων (contre-terre), loin d'éclaircir, elles ne nous semblent qu'obscurcir davantage le système des pythagoriciens.

Au milieu des fragments défectueux qui nous restent des doctrines de Pythagore et de ses disciples, il est difficile de décider ce qui appartient en propre à Philolaus. Ses principales doctrines se rattachent à l'histoire de l'astronomie, et on l'a souvent présenté comme le précurseur de Kopernic. Pour bien comprendre les anciens qui citent ici Philolaus, il faut se rappeler 1° que, selon les apparences qui forment la base de l'astronomie primitive, la terre était

(1) Diogène de Laerte (VIII, 84) le fait naître à Crotone, et Jamblique (*Vie de Pythagore*, 36) à Tarente.

(2) Jamblique, *Vita Pyth.*, c. 36; Plutarque, *De Gen. Socr.*, 13. Cf. Bœckh, *Philolaus*.

(3) Platon, *Phédon*.

(4) Diogène de Laerte, VIII, 46.

(1) Suivant Hermippe, cité par Diogène de Laerte, Platon aurait, pendant son voyage en Sicile, acheté cet ouvrage à un parent de Philolaus, pour 40 mines d'Alexandrie, selon d'autres, pour 100 mines.

(2) Philolaus... qui multis voluminibus de intelligendis rebus et quid quæque significent obscure dissertans, priusquam de animæ substantia decertat, de mensuris, ponderibus et numeris juxta geometricam, musicam et arithmeticam mirifice disputat, per hæc omnia universum exstitisse confirmans. Claud. Mamercus, *De anima*, II, 7.

(3) Stob., *Eclog. phys.*, I, 456.

(4) Il importe de faire remarquer que ce système s'accorde avec celui de beaucoup de théosophes modernes, et qu'on peut le rapprocher du « nombre primitif que tout homme apporte au monde en naissant, » de la *Voyante de Prevost* du Dr. Kerner.

supposée immobile au centre du monde, et le ciel, avec les sphères particulières des étoiles, du soleil, de la lune et des planètes, tournait autour d'elle; 2° que, en réalité, la terre est douée d'un double mouvement, d'un mouvement (diurne) de rotation autour de son axe et d'un mouvement (annuel) de translation autour du soleil. Maintenant voici ce que rapporte Aristote (*de Cœlo*, II, 13) d'après les pythagoriciens : « La terre en tournant autour de son axe (τὴν γῆν κύκλῳ φερομένην περὶ τὸ μέσον) produit la nuit et le jour (νύκτα καὶ ἡμέραν ποιεῖν) (1). Ce passage ne laisse aucune place au doute : le mouvement diurne de notre planète était enseigné par les disciples de Pythagore. La citation continue : « Il ne faut point attribuer une position centrale (τὴν τοῦ μέσου χώραν) à la terre : la place d'honneur (centre) doit être occupée par ce qui est le plus estimé; or, le feu est plus estimé que la terre. » Mais ce feu central n'était pas, selon Philolaus, précisément le soleil : celui-ci ne serait que le reflet du feu central, invisible pour les mortels. « C'est, dit Philolaus, autour de ce feu central que tourne la terre (γῆν κύκλῳ περιφέρεσθαι περὶ τὸ πῦρ). » Voilà donc aussi le mouvement de translation nettement indiqué. Puis il applique le même mouvement au soleil, à la lune et à toutes les planètes en général et même aux étoiles. Ce feu central, qui portait aussi les noms de *foyer* (ἑστία), de *foyer du tout* (ἑστία τοῦ παντός), de *garde de Jupiter* (Διὸς φυλακή) et de *mère des Dieux*, ne pouvait donc pas être l'astre central de notre système planétaire; il avait, chose remarquable, la plus grande analogie avec cet astre central, encore indéterminé, autour duquel les astronomes modernes font tourner le soleil avec son cortége de planètes. F. H.

Platon. — Diogène de Laert. — Plutarque. — Stobée. — Bœckh, *Philolaus*; Berlin, 1819. — Ersch et Gruber, *Encyclop.*

PHILOMUSUS. *Voy.* LOCHER.

PHILON *de Byzance*, mécanicien grec, vivait sous le règne de Ptolémée Physcon en 146 avant J.-C. On ne sait de sa vie que ce qu'il nous en apprend, c'est-à-dire qu'il visita Alexandrie et Rhodes, et qu'il profita pour s'instruire de ses relations avec les ingénieurs de ces deux villes. Il composa un traité sur les machines employées dans l'attaque et dans la défense des places. Les quatrième et cinquième livres de cet ouvrage sont seuls venus jusqu'à nous, et ont été imprimés dans les *Veterum mathematicorum opera* de Thevenot; Paris, 1693, in-fol.; le quatrième a pour objet les armes et les machines de projection. Dans le livre suivant, qui traite plus particulièrement de la poliorcétique, on est choqué de voir l'auteur conseiller d'empoisonner les approvisionnements qu'on est forcé de laisser tomber entre les mains des ennemis; ce qui est encore plus choquant, c'est que Philon, de son propre aveu, avait composé un livre sur les préparations et l'emploi des poisons dans la guerre. Ce qui intéresse le plus dans les débris de son ouvrage, c'est la description d'un engin de guerre qu'il appelle ἀερότονος, et qui avait beaucoup d'analogie avec le fusil à vent des modernes. Suivant Montucla, Philon était un habile géomètre, et sa solution du problème de deux moyennes proportionnelles, quoique la même en principe que celle d'Apollonius, a dans la pratique un mérite particulier. Pappus, qui nous a conservé cette solution, nous apprend aussi que Philon composa sur la mécanique un traité dont l'objet était à peu près le même que celui de Héron.

On attribue à Philon de Byzance un petit ouvrage *Sur les sept merveilles du monde* (Περὶ τῶν ἑπτὰ θεαμάτων) qui certainement ne lui appartient pas, et qui doit être l'œuvre de quelque rhéteur de la décadence. Les merveilles dont il s'agit sont les jardins suspendus de Sémiramis, les Pyramides, la statue de Jupiter Olympien, les murailles de Babylone, le colosse de Rhodes, le temple de Diane à Éphèse, et le Mausolée. Le chapitre consacré au Mausolée est perdu, et nous n'avons qu'un fragment du chapitre sur le temple d'Éphèse. Cet ouvrage fut publié d'après un manuscrit du Vatican, par Leo Allatius, Rome, 1640, avec une traduction latine et des notes; Boissieu l'inséra dans ses *Miscellanea* (1661) et Gronovius dans son *Thesaurus antiquitatum græcarum*, vol. VII, p. 2645-2686. J.-C. Orelli en a donné une édition soignée; Leipzig, 1816, in-8°. On le trouve aussi dans la Bibliothèque grecque de A. F. Didot. Y.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV, p. 232-234. — *Anthologia græca*, édit. de Jacobs, vol. XIII, p 889. — Montucla, *Histoire des mathématiques*, vol. I, p. 258. — Clinton, *Fasti hellenici*, vol. III, p. 535. — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*. — A. L. Meister, *De catapulta polybola commentatio, quæ locus Philonis mechanici in libro IV De telorum constructione extans illustrat*; Gœttingue, 1768. — Dutens, *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, vol. I.

PHILON *le Juif* (Φίλων), philosophe grec, Hébreu de nation, né à Alexandrie, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il habitait sa ville natale, tout occupé de ses études philosophiques, lorsque déjà vieux il reçut de ses compatriotes une mission auprès de l'empereur Caïus Caligula. Avec quatre autres Juifs il se rendit à Rome pour obtenir la révocation du décret qui prescrivait aux Hébreux de rendre les honneurs divins à la statue de l'empereur. L'ambassade arriva à Rome dans l'hiver de 39-40, et y resta jusque dans l'été de 40, sans pouvoir rien obtenir du féroce insensé qui alors gouvernait le monde. La mort seule de Caïus, en janvier 41,

(1) Au rapport d'Aristote (*De Cœlo*) le mouvement diurne était aussi enseigné par Héraclide du Pont et Ecphante le Pythagoricien. « Ces philosophes, dit-il, font tourner la terre autour de son propre centre, comme une roue autour de son axe, de l'occident à l'orient. » Cette indication est précieuse pour l'histoire de la science.

(2) Stobée, *Ecl. Phys.*, I.

empêcha de poursuivre avec une extrême rigueur l'exécution de son décret. Philon, qui a raconté cette mission, dit qu'il était le plus vieux des envoyés juifs. En supposant qu'il eût alors soixante ans, il serait né en 20 avant J.-C. On ne sait plus rien de sa vie, sinon qu'il fit un voyage à Jérusalem. Quant à son second voyage à Rome, entrepris, si l'on en croit Eusèbe, pour voir saint Pierre, et à sa conversion au christianisme, ce sont des faits controuvés.

Dès l'époque d'Alexandre et de Ptolémée Lagus beaucoup de Juifs s'étaient établis dans Alexandrie. Du temps de Philon ils occupaient deux des cinq quartiers de cette ville, et étaient même répandus dans les trois autres. Les nombreux ouvrages réunis dans les bibliothèques d'Alexandrie permirent aux Juifs instruits d'étudier la philosophie grecque et leur inspirèrent l'idée de concilier leurs propres doctrines religieuses avec les doctrines helléniques. Plus ils étaient convaincus que leur religion était d'origine divine, moins ils étaient disposés à croire qu'elle était essentiellement en contradiction avec les doctrines qui leur paraissaient vraies dans la philosophie grecque. Ils en vinrent donc à admettre d'un côté que la vérité contenue dans les opinions païennes découle de la révélation hébraïque; d'un autre côté ils tentèrent, en creusant profondément dans le sens caché des livres saints, de retrouver la source de cette vérité. Tel fut le double but que les Juifs hellénisants d'Alexandrie poursuivirent avec subtilité et talent mais non pas toujours avec bonne foi; car il leur arriva souvent de citer à l'appui de leur thèse des ouvrages prétendus anciens qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes. Le juste discrédit attaché à ces fictions ne doit pas rejaillir jusque sur les efforts que firent Aristobule et Philon pour concilier le mosaïsme avec la philosophie grecque. Bien que cette tentative n'ait qu'une valeur scientifique fort médiocre, elle est très-intéressante au point de vue de l'histoire des idées religieuses chez les anciens, et mérite d'être étudiée.

Les écrits de Philon peuvent se diviser en trois classes. La première comprend ses plus anciens ouvrages : *De mundi incorruptibilitate*, *Quod omnis probus liber*, *De vita contemplativa;* la seconde renferme des traités que Philon composa probablement dans sa vieillesse pour retracer l'oppression qui pesait sur ses compatriotes : *Adversus Flaccum*, *Legatio ad Caium*, *De Nobilitate*. La troisième classe et la plus importante est consacrée à l'interprétation des livres de Moïse; on y trouve d'abord l'exposition de la création sous le titre du *De Mundi opificio*, puis viennent des interprétations allégoriques de la Genèse, soit sous le titre général de *Legis allegoriarum libri I-III*, soit sous des titres particuliers. Ce traité *des Allégories* est un de ceux qui font le mieux connaître la méthode et le but de Philon. « Partant de la distinction du sensible et de l'intelligible, et posant d'ailleurs en principe que la parole sacrée ne peut que contenir la plus haute et la plus profonde vérité, Philon considère tout fait sensible comme la représentation d'une vérité intelligible. Ce n'est pas qu'il traite de purs mythes tous les faits dont l'Écriture contient le récit. Sauf le cas d'absurdité, c'est-à-dire de contradiction manifeste avec la vérité métaphysique, il croit à la réalité historique de ces faits; mais toujours sous le sens matériel il entrevoit un sens spirituel plus élevé. Voici quelques-unes de ses explications. Dans ces paroles : « Vous ne vous ferez point à vous-même des dieux d'or et d'argent », Philon découvre toute une doctrine de la nature ineffable de Dieu. Cela veut dire, selon lui, que Dieu est sans qualité, sans essence, immuable, incorruptible. Dans ce simple texte : « Dieu s'est montré au sage », Philon découvre toute la doctrine du Verbe. *Bézébéel* signifie *Dieu en ombre :* or, l'ombre de Dieu, c'est la parole dont il s'est servi pour créer le monde. Sur cet autre texte : « Faisons l'homme à notre image », Philon fonde deux grande théories : 1° la distinction de Dieu et de son Verbe; 2° la création du monde par l'intermédiaire de puissances démiurgiques. Par l'autel et le tabernacle, il veut qu'on entende les objets invisibles et intelligibles de la contemplation. L'Éden figure la sagesse de Dieu; les quatre fleuves qui en sortent sont les quatre vertus qui émanent de cette sagesse. La pluie du ciel qui arrose et féconde la terre, c'est l'intelligence, qui, comme une source, arrose les sens. Adam qui se cache de Dieu exprime l'effet du vice qui nous dérobe la vue du divin. Ces exemples suffisent pour faire apprécier l'exégèse de Philon. La parole sacrée n'y est point un texte de critique exacte et positive; c'est seulement le prétexte d'une théorie que développe l'auteur sous forme de commentaire (1). » Après son exposition de la création, Philon passe à l'interprétation des lois qu'il divise en lois non écrites et en lois écrites. Les lois non écrites sont pour lui les hommes qui furent les types ou modèles d'une vie sans tache, Énos, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse. Il explique les lois écrites, d'abord en général dans son *Décalogue*, puis par rapport à leurs fins particulières dans les traités *De Circumcisione*, *De Monarchia*, *De Præmiis sacerdotum*, *De Victimis*, etc. A ce dernier ordre d'ouvrages appartiennent les traités *De Festo cophini* et *De Parentibus colendis*, publiés par Maï, Milan, 1818, tandis qu'on doit rapporter à la série précédente les traités perdus de Philon dont Aucher découvrit une traduction arménienne, et dont il donna une version latine *De Providentia* et *De Animalibus;* Venise, 1822, in-fol. *Philonis Judæi Paralipomena armena;* Venise, 1826, in-fol.

(1) Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. I, p. 162.

Ces additions aux œuvres nombreuses de Philon ne nous apprennent rien de nouveau sur son talent, plus étendu qu'original, plus capable de combiner les découvertes des autres que de découvrir des vérités neuves et fécondes. Cependant, sans être un génie supérieur, Philon occupe une place considérable dans l'histoire de la philosophie. Son système fut le premier essai vraiment sérieux de fusion entre les idées de l'Orient et de la Grèce. « C'est le dernier mot de la sagesse hébraïque, interprétée, il est vrai, par la science étrangère, dit M. Vacherot. Philon est avant tout fidèle à la tradition nationale; s'il modifie, s'il altère, s'il transforme même quelquefois les croyances qui lui sont chères, c'est toujours à son insu et dans un esprit de mysticisme plus platonicien que grec, et plus oriental que platonicien. Philon est resté juif, autant qu'il était possible de l'être, au sein d'Alexandrie, avec une intelligence aussi éclairée et aussi ouverte aux idées étrangères... L'influence de l'école juive et de Philon sur la pensée philosophique et religieuse de cette époque fut immense. C'est Philon qui ouvre la carrière du syncrétisme aux grandes écoles du temps, aux gnostiques, aux Pères Alexandrins, aux Néo-Platoniciens. La gnose puisera largement à une source où les croyances orientales se mêlent déjà à la tradition hébraïque. La théologie chrétienne trouvera dans Philon tout à la fois un commentaire supérieur de la doctrine traditionnelle, une méthode complète d'exégèse, et par dessus tout l'art de faire servir la science grecque au développement ou à la démonstration des croyances religieuses. Saint Clément et Origène citeront fréquemment Philon : c'est à son école qu'ils apprendront à goûter et à mettre en œuvre la science grecque; le vrai Platon, le Platon grec les eût peu séduits. Et, en effet, malgré l'affinité incontestable des doctrines, la théologie chrétienne se fût difficilement accommodée du platonisme pur, mais elle embrassera avec ardeur le platonisme oriental de Philon. »

Les *Œuvres* de Philon furent recueillies pour la première fois par Turnèbe; Paris, 1552, in-fol. Son édition, corrigée par Hœschel, reparut à Genève, 1613; Paris, 1640; Francfort, 1691, in-fol. L'édition de Mangey, Londres, 1742, 2 vol. in-fol., vaut beaucoup mieux, mais elle n'est pas complète et laisse à désirer pour la pureté du texte. L'édition de Pfeifer, Erlangen, 1785-1792, 5 vol. in-8°, contribua faiblement à l'amélioration du texte, et celle de L. Richter, Leipzig, 1828, 1830, 8 vol. in-12, n'est guère qu'une réimpression de celle de Mangey, avec quelques additions. On attend encore une bonne édition critique des œuvres de Philon. N.

Josèphe, *Antiquit. Jud.*, XVIII, 8; XIX, 5; XX, 5. — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, II, 4. — Don Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. Ier. — Fabricius, *Biblioth. græca*, t. IV, p. 721-754, édit. de Harles. — Mangey, *Préface* de son édition. — D. G. Werner, *De Philone judæo teste integritatis scriptorum mosaicorum*; 1743, in-fol. — J.-C.-G. Dahl, *Chrestomathia philoniana*; Hambourg, 1801, in-8°. — J. Bryant, *The sentiments of Philo Judæus*; Londres, 1798, in-8°. — A.-F. Gfrörer, *Kritische Geschichte des Urchristenthums*, pt I, *Philon*. — Fr. Creuzer, *Zur Kritik der Schriften des Juden Philo*, dans les *Theologischen Studien* de Ulmann; 1832. — Grossmann, *Quæstionum Philonearum pars prima*; Leipzig 1829. — Wolff, *Die Philonische Philosophie in ihren Hauptmomenten dargestellt*; Gothembourg, 1858. — Ritter, *Histoire de la philosophie*, t. IV, trad. de M. Tissot. — Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. I.

PHILON *de Byblos* (*Herennius*), historien grec, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il naquit sous le règne de Néron et vécut jusqu'à un âge avancé, puisqu'il écrivit l'histoire de l'empereur Adrien. Suidas, qui ne l'appelle que Philon Herennius, cite de lui, outre l'*Histoire d'Adrien*, les ouvrages suivants : *Sur les villes et les hommes illustres qu'elles ont produits*, en trente livres; — *Sur l'acquisition et le choix des livres*, en douze livres. Eudocia ajoute à cette liste quatre livres d'*épigrammes*. Enfin de différentes autres sources on a extrait les titres de plusieurs traités historiques et grammaticaux de Philon : *Histoire incroyable; Sur les médecins; Sur le dialecte des Romains; Sur la rhétorique.* Il ne reste de ces différents ouvrages qu'un petit nombre de fragments, recueillis par M. C. Müller dans les *Fragmenta historic. græcorum* (collec. Didot), t. III, p. 560. Herennius Philon a été identifié avec un Philon de Byblos qui, suivant Eusèbe, traduisit en grec l'ouvrage d'un ancien Phénicien nommé Sanchoniathon; Eusèbe nous a conservé la préface et des extraits étendus de cette traduction. Pour tout ce qui concerne cet ouvrage, *voy.* SANCHONIATHON. Y.

Suidas et Eudocia, au mot Φίλων. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, p. 750, édit. de Harles.

PHILONIDES (Φιλωνίδης), poëte comique athénien, de l'ancienne comédie, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. On cite de lui trois comédies : Ἀπήνη (*La Voiture*), Κόθορνοι (*Les Cothurnes*, pièce dirigée contre Théramène), et Φιλέταιρος (*Le bon Ami*), dont il ne reste rien; mais si personnellement Philonides a fort peu d'importance, il mérite cependant quelque attention parce que à son nom se rattache une des questions les plus curieuses du théâtre grec. La base du drame grec, le point central autour duquel il s'était organisé, était le chœur. Légalement le chœur était la partie essentielle de la pièce, et les fonctionnaires chargés des représentations théâtrales n'en connaissaient pas d'autre. Quand un poëte avait composé une tragédie ou une comédie, il s'adressait à l'archonte pour obtenir un chœur (c'est-à-dire un certain nombre de citoyens), qu'il se chargeait d'instruire et de produire à la représentation. L'archonte était libre d'admettre ou de rejeter la demande du poëte. Son bon ou son mauvais accueil dépendaient de l'idée qu'il se faisait du mérite de l'auteur, et tenaient aussi assez souvent à des considérations personnelles et politiques.

Des chœurs furent refusés à Sophocle et à Cratinus. Un jeune poëte à ses débuts trouvait dans cette formalité des obstacles qu'il tentait d'éluder lorsqu'il désespérait d'en triompher. Il pouvait emprunter l'ouvrage d'un maître illustre dont il avait reçu les leçons, et le présenter à l'archonte, comme son œuvre propre; c'est ce que firent les fils d'Eschyle, de Sophocle et d'Aristophane. Il pouvait aussi confier son propre ouvrage à un poëte déjà connu et par cela même plus assuré d'obtenir le chœur indispensable; c'est ce que fit Aristophane. Ses premières pièces furent soumises à l'archonte et produites sur le théâtre par Callistrate et Philonides, qui se chargèrent d'instruire le chœur ou, comme on dirait aujourd'hui, de diriger les répétitions et de surveiller la représentation. Aristophane, faisant allusion à la timidité qui l'empêcha de se présenter lui-même devant l'archonte et le public, se compare à une jeune fille honteuse d'avoir un enfant, et qui le fait élever par d'autres. L'expression dont il se sert (οὐκ ἐξῆν μοι τεκεῖν, il ne m'était pas permis d'enfanter) a fait supposer au scholiaste qu'il était interdit aux poëtes de faire jouer des comédies avant l'âge de trente ans; mais on ne trouve pas dans les auteurs attiques de traces de cette loi, et la supposition du scholiaste est contredite par de nombreux témoignages. Il pouvait arriver encore qu'un auteur déjà célèbre ne se souciât pas de s'acquitter des soins minutieux qu'exigeait l'enseignement du chœur; alors il laissait cette tâche à un poëte plus exercé ou plus patient qui, en même temps, donnait la pièce sous son nom : il est probable que cet artifice ne trompait pas les spectateurs, et ne faisait aucun tort au véritable auteur. Aristophane y eut souvent recours. Il se servit de Philonides pour *Les Guêpes*, *le Proagon*, *L'Amphiaraüs*, *Les Grenouilles*, peut-être *Les Nuées*; de Callistrate, pour *Les Dactaliens*, *Les Babyloniens*, *Les Acharniens*, *Les Oiseaux* et *Lysistrata*. Il donna à son fils Araros ses deux dernières pièces le *Cocalus* et l'*Bolosicon*. De toutes les pièces, de lui qui existent, on n'en connaît que trois qui aient été jouées sous son nom : *Les Chevaliers*, *La Paix* et *Phistus*. Pour une discussion étendue de cette question et des textes anciens qui s'y rapportent, nous renvoyons aux dissertations de Ranke, de C.-F. Hermann, de Fritzsch, Hanovius, W. Dindorf et Droysen, et surtout à la préface des *Fragments* d'Aristophane par Th. Bergk dans les *Fragmenta comicorum græcorum* de Meineke, vol. II, p 902 939. Y.

Bergk, *Fragm. com Att Antiq.*, p. 300 — Smith, *Dictionary of greek and roman biography*.

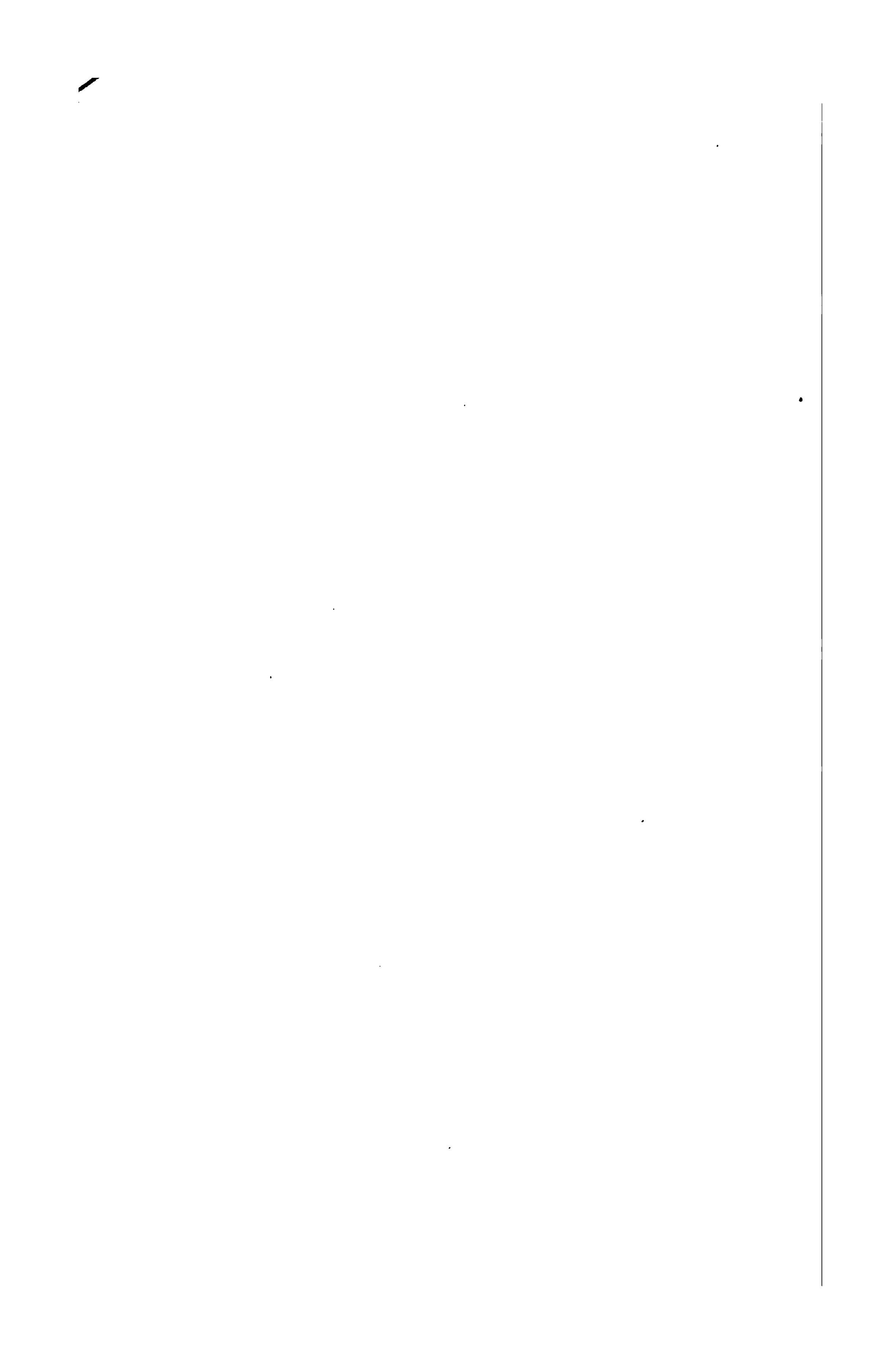
PHILOPÉMEN, général de la ligue achéenne, né en 253, mort en 183 av. J.-C. Il appartenait à une des premières familles de Mégalopolis en Arcadie. Devenu orphelin de bonne heure, il eut pour maître deux philosophes de la nouvelle Académie, Ecdémus et Démophanes, qui, habitués à appliquer la philosophie à la politique, s'attachèrent moins à apprendre à leur élève des théories spéculatives qu'à lui inspirer l'amour d'un gouvernement libre. Ces deux hommes avaient fui le gouvernement des tyrans qui régnaient à Mégalopolis; ils avaient vécu dans l'exil et n'étaient revenus dans leur patrie que pour l'affranchir; ils s'étaient ensuite associés à Aratus pour chasser Nicoclès de Sicyone. Philopémen puisa dans leurs leçons une ardente haine pour la tyrannie et une vive répugnance contre le parti démocratique, trop ami des tyrans. Il ne fut jamais un philosophe; ses maîtres l'élevèrent pour la défense d'une cause politique qui avait besoin d'être soutenue par les armes, et ils en firent un soldat. Dès sa jeunesse et jusqu'à la veille de sa mort, sa seule occupation fut la guerre; ses livres de prédilection étaient une histoire d'Alexandre et un traité, fort célèbre alors, d'un certain Evangelus sur la tactique. Il ne connaissait de luxe que celui des belles armes et des beaux chevaux. Fort désintéressé à l'endroit des richesses, il n'aimait que la guerre, et appréciait peu les vertus pacifiques; ceux qui vivaient loin des batailles, il les méprisait comme des gens inutiles. Il avait trente ans lorsque Cléomène entra par surprise dans Mégalopolis; Philopémen eut alors assez de sang-froid et d'ascendant pour rassembler les citoyens et les conduire à Messène, ne laissant au roi de Sparte qu'une ville déserte, où il ne put rester longtemps. Peu après, Philopémen commanda ses concitoyens à la bataille de Sellasie, et par une manœuvre hardie décida la victoire d'Antigone. Il se rendit ensuite en Crète, malheureux pays où la guerre était permanente et où l'on pouvait s'instruire, mieux que partout ailleurs, dans l'art militaire. De retour dans le Péloponnèse, il fut élu général de la cavalerie, puis *stratége*, c'est-à-dire chef suprême de la confédération achéenne. Polybe dit que Philopémen acheva l'œuvre d'Aratus; celui-ci avait été surtout un homme d'État; il avait donné des lois à l'Achaïe, mais il ne lui avait pas donné d'armée; aussi la ligue, créée par lui pour être libre, avait-elle dû se mettre sous la protection, c'est-à-dire sous la dépendance des rois de Macédoine. Elle reçut de Philopémen cette organisation militaire qui lui manquait. Il commença par donner aux soldats des armes meilleures, un bouclier plus large, une pique plus longue; il exerça les fantassins à manœuvrer en phalange serrée, et leur apprit la discipline. La cavalerie était composée de jeunes gens riches, qui n'avaient aucune habitude du combat ni même de l'équitation; il les accoutuma à tous les exercices militaires. Ces réformes eurent un résultat si prompt que dès l'année 208, à la tête de la première armée qu'aient eue les Achéens, il vainquit les excellentes troupes mercenaires de Machanidas, tyran de Sparte, qu'il tua de sa main dans la poursuite. Il est vrai qu'il ne put empêcher Nabis de succéder à Machanidas et de relever la puissance de Sparte; il

l'empêcha du moins de garder Messène. Nabis venait de s'en emparer; Philopémen, alors simple particulier, réunit de sa propre autorité une troupe de soldats, courut à Messène et reprit la ville; l'armée spartiate n'avait pas osé l'attendre. Ici se place le seul acte de sa vie que ses historiens trouvent à blâmer. Au moment où la ligue avait à lutter contre Nabis qui menaçait son indépendance, Philopémen quitta son pays, se rendit en Crète pour la seconde fois, et se mit au service de la ville de Gortyne alors en guerre contre une autre ville crétoise : c'est qu'il ressemblait un peu à ces hommes, nombreux en Grèce depuis les Cléarque et les Xénophon, plus nombreux à cette époque de décadence, qui faisaient volontiers de la guerre un métier. Philopémen l'aimait pour elle-même et se laissait aller partout où elle l'appelait. Il était encore en Crète pendant la guerre que les Romains firent à Philippe ; il ne prit donc aucune part à cette fameuse délibération où le conseil de la ligue, sommé de prendre parti entre la Macédoine et Rome, se décida pour celle-ci. Il revint en Achaïe au moment où la confédération se faisait payer ses services en obtenant de Flamininus qu'il l'aidât à dompter Nabis. Philopémen, nommé stratége, eut la direction de cette guerre. Battu dans un combat naval, il vainquit Nabis sur terre et l'enferma dans Sparte. On peut supposer qu'il eût poussé plus loin ses succès si les Romains n'avaient refusé dès lors de le seconder; Rome, au lieu de dépouiller Nabis, aimait mieux faire subsister deux puissances rivales dans le Péloponèse. Peu de temps après, Philopémen apprit que Nabis venait d'être assassiné par les Étoliens; avec la rapidité de décision qui lui était habituelle, il courut à Sparte, réunit les habitants, et moitié par force, moitié par persuasion, il réussit à faire entrer cette ville dans la ligue achéenne. Le projet qu'Aratus avait conçu se trouvait ainsi réalisé : le Péloponèse presque entier était réuni en un seul corps. Il est vrai que Sparte, comme toutes les villes grecques, était partagée entre deux factions; le parti démocratique ne tarda pas à se soulever et à se séparer de la ligue. Philopémen, qui était alors stratége, reprit la ville et la traita cruellement : quatre-vingts citoyens furent mis à mort, trois mille vendus comme esclaves, et un plus grand nombre condamnés à l'exil; les murailles furent abattues et les lois anciennes abolies. Toutes ces guerres intestines préparaient les voies à l'ambition de Rome. Philopémen sentait s'approcher cette domination; autour de lui les Diophane et les Dinocrate, ses ennemis personnels, appelaient de leurs vœux la servitude. Lui-même savait la Grèce trop faible ou trop corrompue pour garder son indépendance. Il voulait du moins qu'elle tombât dignement, et aux courtisans serviles des Romains il disait : « Vous êtes donc bien pressés de voir arriver la dernière heure de la Grèce ! » Il osait résister quelquefois avec hardiesse aux prétentions des Romains; Cecilius exigeant un jour que le sénat achéen révoquât un décret relatif à Sparte, Philopémen répliqua énergiquement à l'envoyé de Rome et fit rejeter sa demande. Une autre fois Flamininus réclamait de lui un acte illégal, il refusa. Mais il sentait mieux que personne l'inutilité de cette lutte, et il disait : « Un jour viendra où les Grecs devront obéir; tout ce que nous avons à faire c'est de ne pas avancer ce jour. » Il travaillait ainsi sans espoir et sans illusion pour prolonger quelque peu les apparences de la liberté. L'an 183, il exerçait pour la huitième fois la charge de stratége. Le sénat, qui envoyait alors Flamininus en Asie pour réclamer Annibal, lui enjoignit de passer par le Péloponèse. Sans lui donner d'instructions bien précises, il lui confia le soin de semer la division dans la ligue et de susciter des ennemis à Philopémen. En effet, au moment de son passage, les partisans de Rome s'enhardirent; l'un d'eux, Dinocrate, se rendit le maître dans Messène et détacha cette ville de la confédération. Philopémen, âgé alors de soixante-dix ans et malade, n'avait pourtant rien perdu de l'ardeur de la jeunesse. Sans prendre le temps de réunir l'armée achéenne, il prit avec lui un petit corps de cavalerie et marcha sur Messène. Il rencontra Dinocrate en avant de la ville et le mit en déroute; mais celui-ci ayant reçu des renforts, ce fut à Philopémen à faire retraite à son tour. Il marchait à l'arrière-garde, le dernier de tous, faisant souvent face à l'ennemi, pour protéger ses cavaliers. Son cheval le jeta par terre, et sans qu'aucun homme de sa troupe se fût aperçu de sa chute, il fut pris par les Messéniens. On le conduisit à la ville et on l'enferma dans une de ces antiques constructions souterraines qu'on appelait des *trésors*. Il est vrai que la majorité des citoyens lui était favorable; les uns rappelaient le souvenir des services qu'on avait reçus de lui; les plus indifférents voulaient au moins qu'on le rendît aux Achéens pour obtenir la paix. Mais Dinocrate, l'ami les Romains, redoutant les dispositions du peuple et craignant que le moindre délai ne rendît son adversaire à la liberté, se hâta de faire porter à Philopémen une coupe de poison. Il la but sans proférer aucune plainte, consolé par la pensée que Lycortas avait échappé aux ennemis. Il fut vengé; les Achéens, maîtres de Messène, lui firent de brillantes funérailles; la Grèce se remplit de ses statues. Mais la ligue achéenne ne trouva plus un général tel que lui; sa mort porta le découragement dans ce qu'il restait encore d'amis de l'indépendance, et l'on put dire de lui qu'il avait été *le dernier des Grecs*.

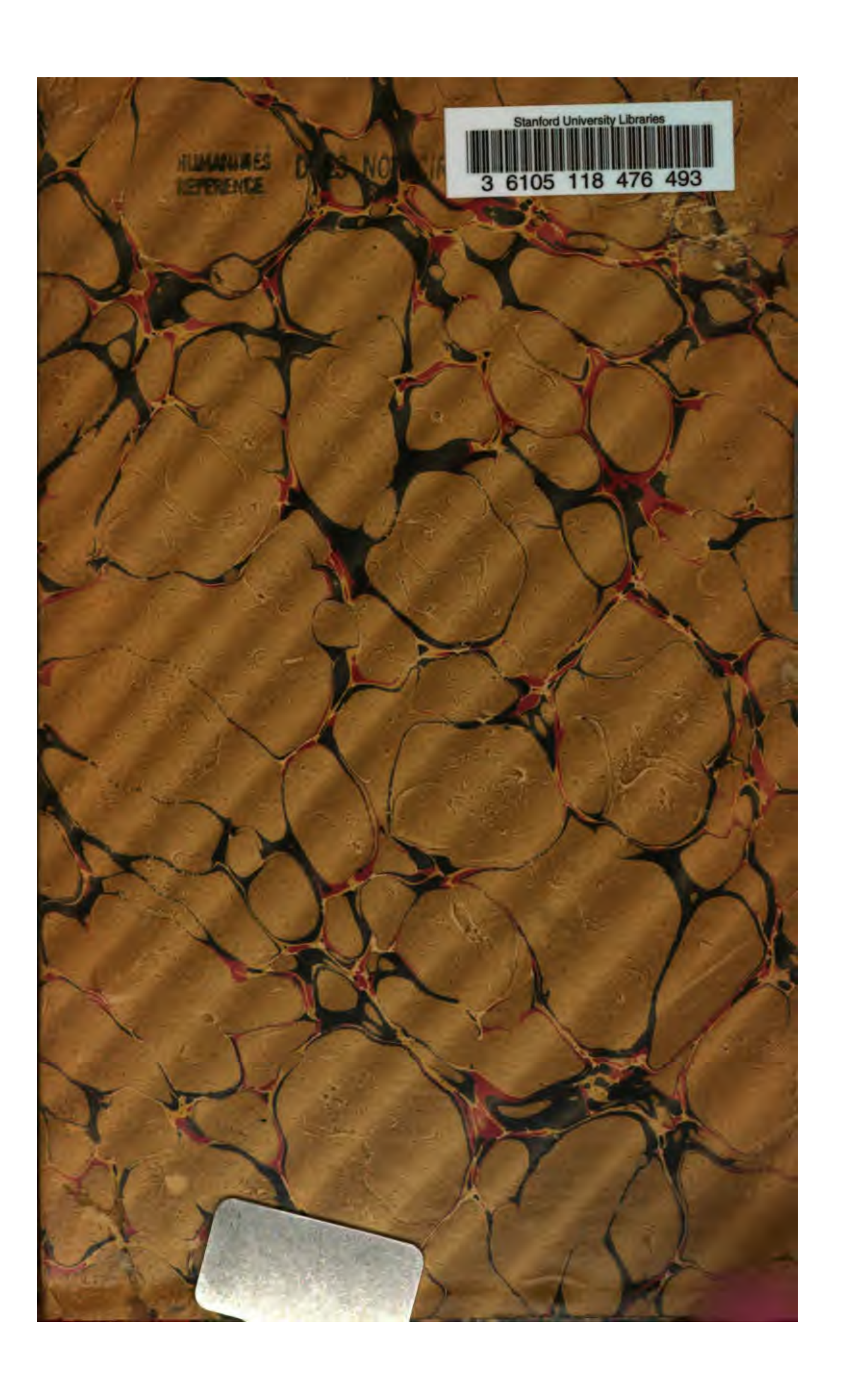
FUSTEL DE COULANGES.

Polybe, II-XXV. — Tite-Live, XXXI-XXXIX. — Plutarque, *Vie de Philopémen*, *Vie de Flamininus*.

FIN DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.






HUMANITIES
REFERENCE
Stanford University Libraries
3 6105 118 476 493

